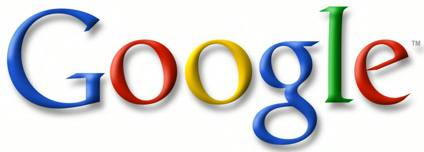
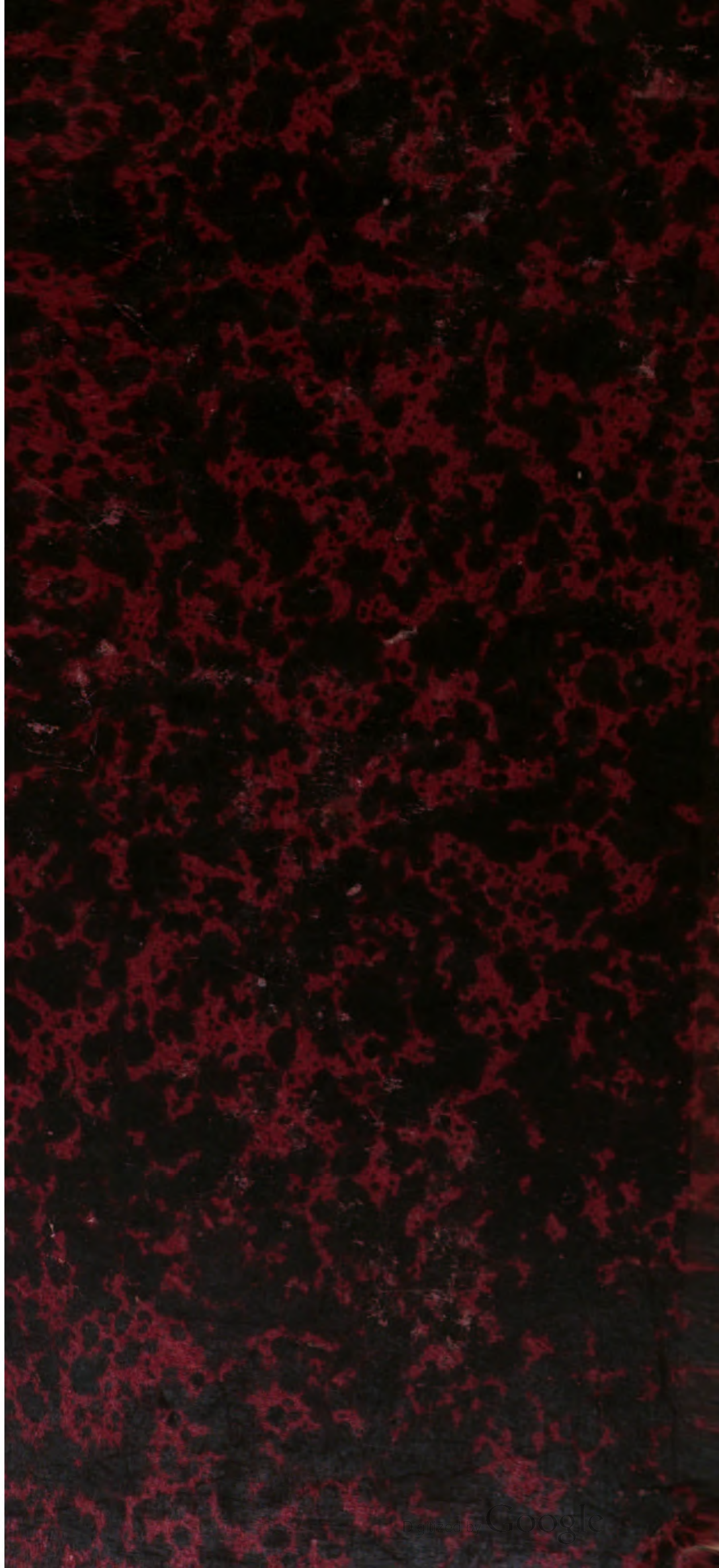
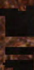





EEK GENT
Digitized by Google



REVUE GERMANIQUE.

TOME HUITIÈME.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON,
8, RUE GARANCIÈRE.

REVUE GERMANIQUE

PUBLIÉE PAR

MM. Ch. DOLLFUS et A. NEFFTZER

TOME HUITIÈME.

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE GERMANIQUE

7, Passage Saulnier

DÉPOT PRINCIPAL

LIBRAIRIE A. FRANCK

67, RUE RICHELIEU

1859

LES

ÉTUDES CELTIQUES EN ALLEMAGNE.

M. Ad. HOLTZMANN et M. H. B. Chr. BRANDES[1].

Il est peu de questions ethnologiques qui aient donné lieu à un débat aussi prolongé que l'origine et les rapports respectifs des populations de l'ancienne Gaule. Voilà déjà plus de deux siècles que l'on se bat à coups de textes, que l'on s'assiége de citations, sans qu'aucun des champions se soit jamais déclaré vaincu. Cependant, après de si longues hostilités, il était naturel de penser qu'il surviendrait quelque armistice; point du tout, la guerre se rallume plus forte que jamais et elle menace de devenir un engagement général entre érudits. Chez nous, ce ne sont pas seulement de grandes batailles qui ont été livrées par les maîtres de la science, les provinces sont le théâtre d'engagements particuliers. En Belgique, depuis une vingtaine d'années, cette discussion est un des thèmes favoris de l'ethnologie. En Angleterre, bien que la lutte ait été moins vive, on a cependant apporté beaucoup d'ardeur aux recherches. Enfin, au delà du Rhin, on a accumulé les textes et opposé les systèmes avec une ténacité toute germanique. Un instant le succès de la belle *Histoire des Gaulois* de M. Amédée Thierry avait imposé silence aux défenseurs de l'unité absolue des races gauloise et tudesque. Mais ce triomphe a été de courte durée, et tandis que les uns réclamaient en faveur de l'identité des populations de la

[1] Ad. Holtzmann, *Kelten und Germanen*. Stuttgart, 1855, in-4°. H. B. Chr. Brandes, *Das ethnographische Verhältniss der Kelten und Germanen*. Leipzig, 1857, in-8°.

Gaule et de la Germanie, les autres proposaient des systèmes en complet désaccord avec la théorie des Galls et des Kymris, qui n'en a pas moins fait son chemin malgré ces attaques. Deux professeurs allemands semblent avoir voulu vider enfin le débat par un combat singulier. M. Holtzmann est descendu dans la lice, la framée à la main, et résolu à pourfendre tous ceux qui ne reconnaîtraient pas la prédominance du sang germanique dans les antiques populations fixées à l'ouest de l'Europe. Il a invité à le suivre les plus célèbres érudits de l'Allemagne, et, quoiqu'on ait peu répondu à son appel, il a engagé le combat par une dissertation pleine de savoir, mais où le paradoxe n'est pas ménagé. M. Brandes, qui a relevé le gant, n'affiche pas de si hautes prétentions. Résoudre les ténébreux problèmes de l'ethnologie gauloise lui semble une chose presque impossible; mais il est des faits que ce savant professeur maintient comme acquis à la science et qu'il s'est décidé à défendre contre les charges à fond de M. Holtzmann.

Ceci dit, on comprend quel caractère différent ont les deux ouvrages dont je veux entretenir le lecteur. Hardi et absolu, le professeur de Heidelberg ne s'effraye pas du démenti des textes, qu'il refait au besoin pour son usage; il passe sous silence ce qu'il serait trop malaisé de réfuter; il appuie avec force sur les erreurs de ses antagonistes, et s'efforce de rattacher à sa cause de respectables autorités qui ne l'ont en réalité jamais secouru. Cependant il a aussi à faire valoir des arguments qui ont leur valeur et qu'il presse de façon à en tirer plus qu'on ne s'y serait attendu. M. Brandes est un tout autre homme; il procède avec méthode, tâte le terrain, s'avance avec circonspection, ne résout que ce qui lui paraît élucidé, et s'attache encore plus à nous défendre contre des erreurs qu'à nous révéler des faits ignorés.

Pour faire comprendre le fond du débat, il me faut nécessairement revenir sur ces témoignages éternellement cités de César et de Strabon que l'on tourne et retourne de toutes les manières, avec la bonne volonté d'y découvrir des données qui n'y sont malheureusement pas. Il nous faut surtout préciser ce qu'on entend par Gaulois et Germains; car l'ambiguïté des termes prolonge les discussions et s'oppose bien souvent seule à ce que les questions soient décidées.

Les anciens ne possédaient que des notions fort incomplètes sur les peuples fixés à l'occident de l'Europe. Les Grecs avaient connu les habitants des Gaules par la colonie phocéenne de Marseille; ils tenaient de quelques voyageurs, qui s'étaient aventurés en compagnie de marchands, des renseignements plus ou moins vagues sur les côtes de

l'Océan et de la mer du Nord. Plus tard, ils durent aux Romains et aux Italiotes des renseignements plus précis sur les Gaulois qui s'étaient établis au nord de la Péninsule et s'étaient avancés sous les murs de Rome; ils les virent eux-mêmes pénétrer jusque dans la Grèce par l'Illyrie et la Macédoine, dévaster l'Étolie et piller le temple de Delphes. Quelques hordes de ces barbares traversèrent la mer et vinrent se fixer dans une partie de la Phrygie. Mais, même après que les Gaulois se furent rapprochés d'eux, les Grecs n'en restèrent pas moins assez ignorants de la contrée dont ils étaient originaires. Ils les appelaient Celtes (Κελτοί) sans doute d'après le nom que ce peuple se donnait à lui-même, et leur pays était alors pour eux la *Celtique* (Κελτική), vaste territoire, leur avait-on dit, qui s'étendait de la mer du Nord jusqu'à l'Ibérie. Ce nom de Celtes n'avait pas d'ailleurs dans le langage des Grecs un sens bien précis, parce qu'ils ignoraient les caractères qui distinguaient les Gaulois des autres nations hyperboréennes. Les Latins appelaient les Gaulois *Galli*, nom qui semble n'être qu'une forme latinisée du nom même de Celtes[1]; car le *c* se prononçait souvent dur dans le nord de l'Italie, et l'on a une foule de preuves qu'il se confondait fréquemment avec le *g;* le *t* était sans doute tombé dans la latinisation du nom ethnique. Les Grecs, cherchant à rapprocher le nom des Celtes de l'appellation latine, les appelèrent *Galates* (Γαλάται), et désignèrent par conséquent la Gaule sous la dénomination de Galatie (Γαλατία), nom qu'ils appliquèrent également à la province de l'Asie Mineure où les Gaulois s'étaient établis. M. Brandes fait remarquer en effet que ce nom de Galatie n'est employé que chez les écrivains grecs de l'époque postérieure; par exemple, Polybe, Diodore de Sicile, Dion Cassius, Josèphe et Pausanias. Les anciens auteurs, tels qu'Éphore, Aristote, n'avaient parlé que de la *Celtique;* enfin, à l'époque la plus récente, au troisième et au quatrième siècle de notre ère, les Grecs finirent par adopter le nom latin de *Galli* (Γάλλοι).

En présence des notions incomplètes qu'avaient les Hellènes sur les Gaulois, on ne saurait rien inférer de leur témoignage, rien conclure

[1] M. Roget de Belloguet veut trouver au mot *Galli* un sens différent de celui de Celtes. J'avoue que cette opinion me semble peu vraisemblable. Les Latins, de *Kelt*, avaient fait *Galli*, parce que la dentale tombait probablement dans la prononciation italienne de ce nom. C'est de même que le mot *gadhel*, *gaidhil* que nous donnent pour le véritable nom du dialecte celtique écossais, les meilleurs lexicographes, a fait par contraction *gael*, *gaelic*. César n'était pas assez étymologiste pour s'apercevoir que *Galli* était au fond le même nom que *Celtæ*. On peut comparer les deux formes *Celtæ*, *Galli*, ne différant que par la chute du *t*, aux formes latine et grecque *porta* et πόρος, περάω.

des confusions qu'ils opèrent entre les Gaulois, les Germains et les peuples voisins. C'est seulement à dater de César qu'apparaissent des connaissances plus précises. Strabon, en écrivant sa description de la Gaule, avait les *Commentaires* sous les yeux; il ne visita jamais ce pays, et ce qu'il ajoute aux renseignements puisés chez le grand capitaine, il le doit aux relations plus fréquentes qui s'étaient établies entre Rome et les Gaulois, depuis leur sujétion à l'Empire. C'est donc toujours à César qu'il en faut revenir, quand on parle des Gaules, et, pour infirmer son témoignage, on doit avoir de bien puissantes autorités. Or, le grand capitaine, qui avait parcouru le pays et soumis la population, loin de confondre les races, prend au contraire soin de les distinguer. Au début de ses *Commentaires,* il nous dit que la Gaule est divisée en trois parties, habitées par trois peuples différents, les Aquitains, les Belges et les Celtes que nous appelons, écrit-il, *Galli.* Les Celtes sont séparés des Aquitains par la Garonne, des Belges par la Marne et la Seine. Cette division était si bien ethnographique, elle était si clairement indiquée par la distinction des races, que l'administration romaine la consacra. Auguste partagea la Gaule en trois parties : la Celtique qu'il appela *Lyonnaise,* et à laquelle il rattacha la province romaine de Narbonne; l'Aquitaine qu'il étendit jusqu'à la Loire inférieure; et la Belgique, allant du Rhin et de l'Escaut jusqu'à la Seine. Pline au reste confirme le témoignage de César. Sans doute ces divisions ne coïncidaient pas rigoureusement avec la distribution des races. D'abord, celle d'Auguste englobait dans les Aquitains tous les Celtes habitants de la région comprise entre la Garonne et la Loire. Ensuite, déjà antérieurement il y avait des tribus celtiques et belges établies dans l'Aquitaine, et, suivant Strabon, les Venètes et les peuples de l'Armorique étaient Belges; mais le principe sur lequel elles reposent n'en est pas moins tout ethnographique.

Il ne peut plus y avoir aujourd'hui de doute sur le caractère des Aquitains, rameau de la grande race ibérienne qui peuplait l'Espagne. Ces Ibères de la Gaule, bien plus distincts des Belges et des Celtes que ceux-ci ne l'étaient entre eux, comme nous l'apprend Strabon, avaient le même type physique que les Ibères proprement dits; ils parlaient une langue à part dont un vestige subsiste encore dans le basque, et dont les vocables constituent presque tous les radicaux des noms de lieux de l'Espagne et de la Navarre. Mais les Belges et les Celtes dans quelles relations de parenté se trouvaient-ils entre eux et avec les peuples de la Germanie et de la Grande-Bretagne ? C'est là que gît la difficulté ; c'est là-dessus que porte le perpétuel débat. Cependant César et Strabon, sans

être très-explicites, s'expriment en termes assez clairs pour qu'on en puisse inférer que les Celtes et les Belges, quoique constituant à leurs yeux deux races distinctes, étaient cependant unis par une assez grande similitude de mœurs et d'institutions [1]; ils parlaient des langues différentes, assez différentes pour que les Romains, très-médiocres linguistes, s'en fussent aperçus, mais cependant ils devaient encore s'entendre assez aisément, tant les relations entre les petites nations de l'une ou l'autre race étaient fréquentes et obligées. Quant aux Germains, ni César, ni Strabon, ni Tacite ne les confondent avec les Gaulois, et les deux premiers ont soin de remarquer qu'il était passé dans la Gaule des tribus chez lesquelles se conservait le caractère germanique. Toutefois l'état social général de tous ces peuples barbares n'était pas assez dissemblable pour que l'on ne fût pas tenté de le rapprocher, et lorsque le géographe grec veut compléter les renseignements imparfaits qu'il a tirés des anciens auteurs sur les Gaulois, il déclare qu'il y ajoute des détails tirés des mœurs des Germains, chez lesquels se conservent encore les vieilles formes de la société gauloise. Les Belges d'ailleurs, situés au voisinage de la Germanie et souvent en guerre avec ses habitants, avaient reçu dans leurs rangs des tribus germaines et devaient leur avoir emprunté bien des mots et des coutumes.

Voilà tout ce que nous savons de positif par les anciens, ni plus ni moins; car ceux-ci n'avaient pu pénétrer dans les questions d'origines et vérifier si les Belges et les Celtes étaient sortis du même berceau et étaient arrivés ensemble dans le pays qui s'étend du Rhin à la Garonne et à l'embouchure du Rhône.

Passons maintenant aux conséquences qu'on peut tirer de ces témoignages formels, en les rapprochant d'autres données éparses dans les mêmes écrits, et discutons-en la valeur.

[1] M. Roget de Belloguet se fonde sur cette similitude pour en conclure l'identité des deux races. Il dit que, excepté au premier livre des *Commentaires*, il n'est nulle part question dans César de la distinction des deux races : ceci n'est pas exact. Le grand capitaine, au deuxième livre de ses Mémoires, note encore comme un fait digne de remarque, et qui contraste par conséquent avec les différences présentées sur d'autres points par les deux races, que les Belges ont la même manière d'attaquer les places que les Celtes (*Gallorum eadem atque Belgarum oppugnatio est*). Et plus loin on voit les Éduens formellement distingués des Belges comme appartenant à une autre race (*Eduorum auctoritatem apud omnes Belgas amplificaturum*). César s'enquérait d'ailleurs avec soin des mœurs et du caractère de chacune des nations qu'il avait à combattre (*quorum de natura moribusque Cæsar cum quæreret*), et dans tout le cours du livre second, il oppose constamment les Belges aux *Galli* ou Celtes.

Quand César trace un tableau si différent des Gaulois et des Germains, on est sans doute en droit de se demander s'il connaissait suffisamment ces derniers, s'il ne s'est pas arrêté à des dissemblances superficielles, en négligeant des analogies sérieuses d'où pourrait résulter l'étroite parenté des deux races. Et pour cela, interrogeons Tacite, qui nous a laissé un traité si curieux sur la Germanie. Lui aussi distingue nettement les Gaulois des Germains, et il serait disposé à faire de ces derniers des indigènes qui n'ont jamais accueilli dans leurs rangs des tribus étrangères. Cependant la peinture qu'il nous fait des diverses populations de la Germanie accuse des ressemblances entre celles-ci et les Gaulois, ressemblances qui lui ont échappé aussi bien qu'à César, et dont sans doute Strabon s'était aperçu, quand il demandait à la Germanie un supplément d'informations sur la Gaule.

Il résulte des récits de Tacite que César ne connaissait que très-imparfaitement les Germains; il n'en jugeait sans doute que par les Suèves, les Tenctères et le petit nombre de populations germaniques avec lesquelles il avait été en rapport dans la Belgique. César n'avait été frappé que d'un seul fait, l'infériorité de l'état social des Germains par rapport à celui des Gaulois; et il en avait conclu sans doute une différence de mœurs plus grande qu'elle ne l'était réellement. D'abord le portrait que Tacite nous fait des Germains dénote une race très-voisine de celle qui habitait la Gaule. « Ils ont, dit-il, une grande stature, » les yeux bleus et farouches (*truces et cærulei*), les cheveux d'un blond » ardent (*rutilæ comæ*)[1]. » Ce type se rapproche beaucoup de celui qu'Ammien Marcellin, au quinzième livre de son Histoire, donne à nos ancêtres : « Les Gaulois, écrit-il, sont presque tous blancs et de » haute taille[2]; ils ont les cheveux blonds, le regard farouche. » Il y a en outre des traits de mœurs notés par les anciens chez les Gaulois et les Germains qui présentent une curieuse analogie[3].

[1] Tertullien, reprochant aux femmes de se teindre avec du safran les cheveux, leur demande si c'est qu'elles ont honte de n'être pas nées Germaines ou Gauloises. (Voy. *De cultu fœminarum*, II, 6.)

[2] César dit que les Gaulois, à cause de leur haute taille, méprisaient les Romains plus petits qu'eux.

[3] M. Brandes fait observer qu'Ammien Marcellin nous décrivant à peu près dans les mêmes termes les Alains, il n'y a rien à tirer de ces ressemblances. Cependant il est impossible de ne pas tenir compte de l'analogie physique. Les Alains étaient d'ailleurs moins blonds que les Germains, *crinibus mediocriter flavis*, comme s'exprime Ammien Marcellin. Ajoutons que Tacite nous dit que les Calédoniens, dont la langue accuse une origine celtique, par leur haute taille et leurs cheveux blonds éclatants (*rutilæ*), décèlent leur origine germanique.

Quoique César ait écrit que la religion des Germains était très-différente de celle des Gaulois, on trouve cependant entre les croyances et les traditions des deux peuples des ressemblances qu'il est impossible de méconnaître. Tacite nous dit que, d'après leurs chants nationaux, les Germains ont pour père le dieu Tuiston, fils de la Terre, et César écrit d'autre part que les Gaulois se disent descendus de Plûton (*Dis*). Les deux nations se supposaient conséquemment issues d'un dieu chthonien. Les *Commentaires* nous apprennent que la grande divinité des Gaulois était Mercure, c'est-à-dire, bien entendu, une divinité que les Latins identifiaient au fils de Maïa. Or Tacite emploie précisément la même phrase que César, en parlant du culte des Germains : *Deorum maxime Mercurium colunt*[1]. Voilà donc la grande divinité gauloise et la grande divinité germaine rapprochées l'une et l'autre du Mercure latin ; ce qui démontre qu'il existait entre elles une assez grande analogie d'attributs, attributs auxquels les Romains avaient cru reconnaître leur dieu du commerce et de l'éloquence. César avance que les Germains sont si barbares qu'ils n'offrent pas à leurs dieux de sacrifices, et Tacite au contraire nous parle des animaux qu'ils immolent à leurs différentes divinités. Sans doute les Germains n'avaient pas de druides, mais le témoignage de Tacite dépose de l'existence d'un sacerdoce chez eux. César prétend que les Germains adorent simplement le soleil, la lune et le feu (Vulcain), et Tacite nous parle de beaucoup d'autres divinités. Les Germains offraient d'ailleurs si bien des sacrifices qu'ils immolaient à leur divinité suprême des victimes humaines, et César nous donne la description des sacrifices du même genre commandés par les druides. Les Gaulois et les Germains, ainsi que nous l'apprend Strabon et que cela résulte d'autres témoignages, avaient aussi des prêtresses, des prophétesses, entourées d'une grande vénération[2]. Il n'est pas jusqu'au nom de *bardes*, donné, au dire de Posidonius, de Strabon, de Festus et d'Ammien Marcellin, par les Gaulois à leurs chantres sacrés, qui ne se retrouve dans le mot de *bardit* appliqué au chant par lequel, suivant Tacite, les Germains s'animaient au combat. Il existait chez les deux peuples une véritable aristocratie. Chaque noble ou chef avait un certain nombre d'*ambacti*, c'est-à-dire de vassaux ou de clients qui le suivaient à la guerre. César nous le dit, et d'un autre côté Tacite rapporte que les chefs germains sont toujours entourés de compagnons

[1] Mercure était demeuré pour ce motif le *Deus conservator* des Trévires. (Voy. Steiner, *Inscriptiones romanæ Rheni*, n° 809.)

[2] Une inscription latine découverte à Metz mentionne une Arété présidente du collége des Druidesses (*Druis antistita*). [Voy. Steiner, n° 994.]

qui leur forment comme une garde et qui combattent pour eux. Les Germains, à ce que prétend César, ne cultivaient pas la terre; effectivement Tacite ajoute que c'était aux femmes qu'ils abandonnaient le soin de leurs maisons et de leurs champs. Mais Strabon nous apprend que dans le principe les Gaulois ne se livraient guère à la culture des champs et que c'étaient les Romains qui les avaient rendus cultivateurs. D'ailleurs ce n'est point là un caractère ethnologique : on n'y peut voir que la preuve que les Germains étaient inférieurs en civilisation aux Gaulois. Bien des nations belges n'habitaient que dans les forêts, et les villages gaulois étaient, comme ceux des Germains, souvent formés de huttes dispersées çà et là (*vici*). Les deux peuples se creusaient également des demeures dans les cavernes. Tacite nous dit que le vêtement national des Germains est une saie (*sagum*), et Strabon attribue le même vêtement (σαγηφοροῦσι) aux Belges; on sait d'ailleurs que ce mot saie est d'origine celtique (armoricain *saé*, habit long, robe; irlandais *sai*, tunique). On le retrouve dans le nom des Tectosages.

Ainsi, il est évident que César a exagéré les différences qui séparaient les Germains des Gaulois. Mais, pour être plus rapprochés que ne l'a pensé l'auteur des *Commentaires*, ces deux peuples ne sauraient cependant être confondus[1]. La confusion ne serait légitime qu'autant qu'on trouverait entre les deux races un signe certain de parenté, et ce signe, c'est la langue. Or, les idiomes germaniques, de l'aveu de tous ceux qui en ont étudié l'histoire et approfondi la grammaire, sont très-distincts des langues celtiques. Sans doute les deux familles de langues sortent de la même souche asiatique, mais elles constituent des rameaux différents. Il est vrai que l'on ne connaît les idiomes germaniques que par des monuments qui sont fort postérieurs à César et à Tacite. On pourrait croire que ce sont des invasions subséquentes qui apportèrent dans l'Allemagne et la Scandinavie les langues qu'on y parle aujourd'hui; mais l'étude des anciens noms de lieux et de personnes de la Germanie nous ramène encore à cette même famille des langues tudesques qui étaient parlées par les barbares du cinquième et

[1] Ce sont ces analogies qui, lorsque les Germains furent mieux connus, amenèrent des confusions entre ce peuple et les Gaulois, confusion dont s'arme M. Holtzmann pour conclure leur identité. Aux yeux de Dion Cassius, par exemple, les Germains sont des Celtes, une fraction des Celtes du moins. Plus tard, Libanius appelle de même les Francs des Celtes. Mais il est évident que dans la bouche de ces écrivains le nom de Celte était, comme le nom de Scythe, devenu un terme générique applicable à tous les peuples barbares du nord-ouest de l'Europe.

du sixième siècle. Quand on rapproche l'ensemble de ces noms de ceux que nous fournit la Gaule, on reconnaît qu'ils constituent des formes très-différentes. Est-ce à dire qu'à une époque fort ancienne, les Gaulois ne soient pas sortis de la Germanie? Assurément non. Venu de l'Asie, ce peuple a dû passer par les bords du Danube ou de l'Elbe; mais il avait précédé les Germains proprement dits, et si ceux-ci ont été, dans le principe, mêlés à eux, c'est à une époque où les langues indo-européennes ne s'étaient point encore démembrées en familles distinctes, où elles étaient dans une sorte d'état de promiscuité dont l'existence ressort chaque jour davantage de l'étude comparative des plus vieux idiomes européens. Alors, comme l'a montré récemment M. Lottner, dans un travail remarquable publié par l'excellent Journal de M. Kuhn[1], on n'observait point entre les langues de la Grèce, de l'Italie, de la Germanie, de la Sarmatie et de la Gaule, ces différences marquées qui ont fini par les constituer à l'état de familles séparées. Les mots étaient infiniment plus rapprochés entre eux; c'est ce que prouvent une foule de rapprochements commencés déjà par M. Sparschuh, dans un travail du reste fort hypothétique[2] et mis tout à fait en lumière par M. Adolphe Pictet dans son beau livre intitulé *les Origines indo-européennes*[3]. On comprend donc que, si on se reporte à une époque très-ancienne, le problème de l'identité ou de la non-identité des Gaulois et des Germains ne soit plus susceptible d'une solution. Mais si nous descendons jusqu'à des siècles voisins de notre ère, les seuls pour lesquels nous possédions des documents historiques, les distinctions sont plus tranchées, les nationalités sont déjà formées, et alors il est possible de s'entendre. D'ailleurs on rencontrait encore aux trois premiers siècles de notre ère des populations proprement celtiques vivant dans la Germanie méridionale et s'étendant sur le Danube. Appien nous apprend que lorsque Décimus Brutus voulut, après le meurtre de César, se rendre, sans être inquiété, du Rhin à Aquilée, il prit l'habit et adopta la langue des Celtes. Les *Boii* étaient d'origine gauloise, à ce que nous apprend Tacite. Étaient-ce là des restes de la grande émigration ou le résultat d'invasions faites par les Gaulois dans la Germanie? Tacite était déjà incertain à cet égard. Toutefois la première opinion paraît la plus probable; et il est à noter que le même historien parle de la ressemblance d'idiomes qui liait les Estyens, peuple du littoral oriental de la mer Suévique, avec les Bretons, rameau de

[1] *Zeitschrift für vergleichende Sprachenlehre*, t. VII.
[2] *Keltische Studien*. Francfort-sur-le-Mein, 1848.
[3] *Ou les Aryas primitifs, Essai de paléontologie linguistique*, art. 1. Paris, 1859.

la famille celtique. M. Holtzmann fait bon marché du témoignage de Tacite. Mais, une circonstance qui lui donne beaucoup de poids, c'est que l'historien latin ajoute que les Estyens avaient pour enseignes des figures de sanglier. Or, les dernières recherches des archéologues ont démontré que le sanglier et non le coq, comme on se l'était imaginé, était l'enseigne de la nation gauloise[1].

Il est donc vraisemblable que les Gaulois, avant de s'établir dans la Grande-Bretagne et dans notre patrie, avaient résidé quelque temps dans la contrée qui s'étend du Danube à la mer du Nord. Mais, je le répète, c'est là un fait très-ancien, antérieur peut-être à la division en Germains et Gaulois, et cette division, on ne saurait la mettre en doute; elle était déjà profonde à l'époque de César. M. Brandes et M. Roget de Belloguet après lui, ont raison d'appuyer sur certains témoignages qui renversent la thèse de M. Holtzmann. César nous dit formellement, au premier livre de ses *Commentaires,* que le Germain Arioviste avait appris, depuis qu'il était dans les Gaules, la langue de ce pays; donc le gaulois n'était pas le même idiome que le germain. Tacite observe que la langue gauloise que parlent les Gothins, peuple de la Germanie habitant au delà des Marcomans, prouve qu'ils ne sont pas d'origine germaine. Enfin Suétone rapporte que Caligula, voulant faire passer des Gaulois pour des prisonniers germains, ordonna non-seulement qu'on leur teignît et qu'on leur laissât croître les cheveux (ce qui, soit dit en passant, prouve que la chevelure gauloise n'était pas de la même nuance que celle des Germains), mais encore leur fit apprendre la langue germanique et leur imposa des noms barbares. On ne saurait objecter, avec M. Holtzmann, qu'il ne s'agit ici que d'une différence de dialecte. Les anciens avaient très-bien reconnu que les divers idiomes de la Gaule ne constituaient que des dialectes d'une même langue. Ils disent toujours le gaulois et non les langues gauloises; tandis qu'ici il est fait évidemment allusion à des langues réellement différentes. Et, qu'on le remarque bien, Arioviste était surtout en rapport avec les Gaulois du Nord ou Belges; c'était donc de ceux-ci qu'il devait avoir appris le dialecte, et cela exclut déjà la pensée que si le celte proprement dit constituait une langue différente du germain, le belge eût pu avoir une grande affinité avec ce dernier. Il est vrai qu'il s'était établi dans la Belgique un grand nombre de tribus d'origine germaine. *Plerosque Belgas esse ortos a Germanis*, écrit César (*De bell. gall.* II, 4). Les

[1] Notons encore que Tacite mentionne non loin des Estyens un peuple, les *Lemovii*, dont le nom rappelle celui d'une des grandes tribus gauloises, les *Lemovices*.

Éburons, les *Segni,* les *Condrusi,* les *Pœmani,* les *Cerœsi* étaient Germains d'origine[1]. Tacite compte les *Tungri* parmi les Germains, et il nous apprend que les Trévires et les *Nervii* se faisaient honneur d'appartenir au sang germanique, prétention qu'ils partageaient avec les *Ubii*. César dit en effet que les *Nervii* descendaient des Cimbres et des Teutons, qui les avaient laissés près du Rhin avant d'envahir la province romaine et le nord de l'Italie. Mais il ressort d'autres témoignages que, si elles étaient germaines d'origine, ces tribus s'étaient en grande partie celtisées; elles avaient même fini par complétement abandonner leur idiome germanique, puisque saint Jérôme retrouvait encore en Galatie presque la même langue que parlaient les Trévires. Ajoutons, en reprenant une parole de Tacite déjà citée plus haut, que puisque les Estyens parlaient un autre idiome que les Germains et que cet idiome était très-voisin de la langue des Bretons, alliés, au dire du même Tacite, de très-près aux Gaulois, on a là une nouvelle preuve que le belge n'était pas un idiome germanique. D'ailleurs, si l'on compare les noms de lieux de l'ancienne Germanie à ceux que nous fournissent la Gaule et la Grande-Bretagne, on trouvera des formes et des radicaux très-différents. Sans doute il avait dû pénétrer bon nombre de mots germains dans le dialecte belge; mais cela n'avait pas changé le fond de la langue. Le nom de Divitiac, que portait un des plus puissants chefs belges qui régna chez les Suessions, est tout celtique.

L'identité des Gaulois et des Germains est donc une opinion inadmissible et due à l'exagération d'analogies tenant à une provenance commune.

Maintenant se pose une nouvelle question. Dans quel degré d'affinité se trouvaient entre eux les Celtes et les Belges? On sait quel système M. Amédée Thierry a fait prévaloir. Les Celtes ou *Galli* proprement dits représentaient la population primitive de la Gaule et de la Grande-Bretagne refoulée au sud de notre pays, au nord de l'Angleterre et dans l'Écosse par l'invasion d'un second ban de populations celtiques, les Belges; le véritable nom de ceux-ci était *Kimri* ou *Cimbri,* qui se retrouve encore dans celui de *Cymry* que se donnent les habitants du pays de Galles, dont l'idiome est tout celtique, et dans le nom de *Cimbri* ou Cimbres imposé par les Romains à une vaste tribu qui fit alliance avec les Teutons, peuple de la Germanie dont la défaite a illustré Marius.

Ce système, qui repose sur un ensemble de rapprochements fort heu-

[1] *Qui uno nomine Germani appellantur,* dit César. *De bell. gallic.*, II, 4.

reux, est cependant exposé à quelques sérieuses objections. On ne trouve aucune trace chez les anciens du nom de *Cimbri* comme étant l'appellation nationale des Belges. Ce dernier nom, dont la véritable forme paraît être, ainsi que l'a remarqué M. Thierry, *Bolg, Volg, Volc,* reparaît au contraire sans cesse. Les Cimbres sont presque toujours donnés comme Germains, et c'est avec un peuple incontestablement germain qu'ils ont fait alliance. Pline, qui connaît assez la Germanie pour y reconnaître plusieurs races (*genera*) distinctes, classe les Cimbres et les Teutons dans la race ingévone, avec les *Chauci*. L'auteur de l'*Histoire des Gaulois* peut répondre que les Teutons s'étaient unis aux Tigurins et aux Ambrons, peuples celtiques, comme le remarque Eutrope, et que dès lors les Cimbres auraient bien pu, eux aussi, appartenir à la famille celtique. D'ailleurs divers auteurs, et notamment Cicéron, appellent les Cimbres des Gaulois. Cette réponse est loin d'être complétement satisfaisante. A l'époque où les Cimbres étaient qualifiés de Gaulois, on confondait souvent ce nom avec celui de Germain. Ensuite, si le nom de Cimbre avait été l'appellation nationale des Belges, comment aurait-il été pris en mauvaise part par les Romains, constamment en relation avec eux, et entendu dans le sens de brigand, sens que paraît avoir effectivement le nom de Cimbre dans les idiomes germaniques[1] ? Festus, en nous donnant le mot *cimbri* comme un mot gaulois ayant le sens de *latrones,* ne nous indique-t-il pas par là qu'il était aussi pris en Gaule dans un sens péjoratif, parce que les Cimbres inquiétaient sans cesse, par leurs déprédations, le pays situé en deçà du Rhin. Il n'est pas probable que les Belges, s'ils se fussent appelés Cimbres, eussent désigné sous le même nom des peuples alliés des Germains, qu'ils avaient combattus et avaient même été les seuls Gaulois à repousser énergiquement. Aussi M. Brandes, adoptant les idées développées avec beaucoup de force par Zeuss, dans son ouvrage *sur les Allemands et les tribus qui en sont issues,* et par E. de Wietersheim, dans son *Introduction à l'Histoire de la nation allemande,* se refuse-t-il à reconnaître dans les Cimbres les frères des Belges; et il est d'ailleurs difficile d'admettre que le nom de ces derniers, comme le veut M. Thierry, ait été simplement celui d'une confédération, puisque nous le voyons se conserver dans le midi de la Gaule et dans la Grande-Bretagne[2]. M. Brandes distingue donc complétement les

[1] Voy. Roget de Belloguet, *Ethnogénie gauloise,* part. I, p. 89. Cf. Brandes, p. 216.

[2] On s'est beaucoup donné de peine pour découvrir l'étymologie du nom des *Belges*, *Bolg*, *Volc*. M. Roget de Belloguet, qui le cherche dans les langues celtiques, ne se décide pas entre deux ou trois interprétations. Quant à moi, je suis disposé à y voir

Cimbres, alliés des Teutons, des *Cymry* du pays de Galles, lesquels appartiennent, selon lui, à la même famille que les Celtes et les Belges. Ces derniers avaient, au témoignage de César et de Tacite, envahi une partie de l'Angleterre méridionale; mais comme M. Brandes retrouve dans toute l'île d'Albion des noms de lieux absolument semblables à ceux de la Gaule, il en conclut l'identité de race des Gaulois et des Bretons, sans distinguer avec M. Thierry la famille kymrique et la famille gallique.

Cette identité de noms de lieux, dont le professeur de Leipzig a donné un tableau si complet, ne saurait cependant être prise pour un argument péremptoire. Que l'on n'oublie pas qu'il s'agit de distinguer ici deux langues d'une même famille, et je n'ai qu'à répéter ces judicieuses paroles de M. Amédée Thierry : « Sans doute les nomenclatures sont un guide assuré, quand il s'agit de discerner entre des » idiomes de caractère tout à fait différent, tels que le basque et le » latin, le latin et les langues gauloises; elles le sont moins quand il » faut prononcer entre deux idiomes qui ont presque toutes leurs racines communes; et c'est le cas du gaélique et du kymrique. Ce qui » rend surtout ce travail difficile, c'est l'état d'imperfection où les mots » anciens nous sont parvenus en passant par les orthographes latine » et grecque, imperfection qui permet encore de reconnaître les radicaux dans leur constitution générale, mais non pas toujours les » formes secondaires qui différencient les branches d'un même groupe » et les dialectes d'une même branche[1]. »

La nomenclature dressée par M. Brandes, suffisante pour démontrer

une forme de l'allemand *volk*, *folk*, peuple; mot qui se retrouve dans toutes les langues européennes avec un sens analogue : anglo-saxon *folc*, vieux norvégien *flockr*, vieux français *foulque*, troupeau; lithuanien *pulkas*, slave *polk*, tchèque *pluk*, latin *vulgus*, grec ὄχλος, dialecte crétois πόλχος. Cf. Schwenck, *Wœrterbuch der deutschen Sprache in Beziehung auf Abstammung und Begriffsbildung* (1838), p. 748. On trouve mentionné sur une inscription latine découverte à Mayence un *Volkmarus* (le chef du peuple). Le nom de Belges impliquerait, comme l'a supposé M. Am. Thierry, l'idée de confédération; il aurait aussi pu s'appliquer à une race. Il appartiendrait, comme les mots *mac*, fils (gothique *magus*), *rix* (islandais *rig*, gothique *reiks*, latin *rex*), *dun* (anglo-saxon *tún*), etc., à ce fond commun de vocabulaire propre à tous les idiomes européens de la souche indienne. Quant au nom de Celtes, que je crois, avec M. Brandes, être la forme primitive de *Galli*, je ne suis pas éloigné d'y voir une forme du *baile*, en gaélique *ville*, *tribu*; pluriel *bailte* ou *bailtean*, par le changement du B et du P en C, dont on retrouve plusieurs traces en passant d'un dialecte celtique à l'autre. Cf. *pen*, *cen*, en latin *caput*, κερβησία, βερβησία, *cervisia*, cervoise; *Betæsa*, Βαιτέρα (Béziers), en gaélique *Cathair*, ville. *Badera*, autre ville de la Narbonnaise. *Bituriges*, *Caturiges*, peuples de la Gaule.

[1] *Histoire des Gaulois*, 3e édition, introduction, p. CXXII.

que les deux idiomes de la Bretagne et de la Gaule appartenaient à la même famille, ne prouve donc pas qu'ils constituassent une langue identique. Les noms de lieux que fournit la Grande-Bretagne ne sont pas toujours de forme absolument semblable à ceux qu'on rencontre dans les Gaules. Si, par exemple, *Calagum* (Chailly), localité située, d'après la table théodosienne, entre Sens et Meaux, est le même nom que *Calatum*, ville de la Grande-Bretagne, cela n'indique-t-il pas que le *g* gaulois se changeait parfois en *t* au delà de la Manche; ce changement s'observe en effet entre le *c*, qui n'est que le *g* adouci, et le *t*, quand on passe du gallois ou kymrique au gaélique ou écossais[1]? Et, d'après d'anciens témoignages, la même mutation de lettre s'observait entre la langue des Pictes et celle des Scots dont le gaélique actuel nous a conservé presque toutes les formes; car on lit dans la Vie de saint Kentigern[2] : « *Ken caput*, *tiern albanice*, *dominus latine interpretatur.* » D'où il suit que, si *Calatum* et *Calagum* sont un même ethnique, les Gaulois du voisinage de la Marne observaient un principe de vocalisation qui reparaissait dans l'idiome des Pictes, tandis que les Scots ou Albannach avaient adopté le même principe que les Bretons.

D'autres mots paraissent cacher des mutations analogues de lettres : *Brannovii* et *Brannogeni(um)*, *Calone* et *Calunio*, *Begerri* et *Begesse*, *Anderitum* et *Anderida*, *Isara* et *Isaca*, *Ratuca* et *Ratupis*, *Ruteni* et *Rutunium*, *Velauni* et *Velunia*, *Uvelna* et *Uvella*, etc.

D'ailleurs Tacite ne nous dit-il pas que la langue des Bretons différait peu (*sermo haud multum diversus*) de celle des Gaulois? Il est donc tout naturel de retrouver dans l'un et l'autre pays des vocables communs. Les retrouver n'était pas le point intéressant; ce qu'il eût fallu découvrir, c'était entre quelles limites s'étendaient les différences. M. Roget de Belloguet ne l'a malheureusement pas plus cherché que M. Brandes. Il réunit tous les mots des dialectes celtiques autour d'un mot gaulois analogue, et, s'il authentifie par là la celticité de ce mot, il ne nous apprend rien sur le dialecte auquel il appartenait.

Des rapprochements de ce genre sont absolument incapables de nous faire reconnaître si c'était le dialecte kymrique ou le dialecte gaélique qui se rapprochait le plus de l'ancien gaulois. On arriverait par un procédé analogue, si l'on n'avait à sa disposition que des mots isolés, à établir que l'armoricain ou bas-breton ne forme qu'une même langue avec le gaélique; ce qui n'est assurément pas vrai.

[1] Ainsi *taran*, nom gaulois qui signifiait *tonnerre*, et que nous fournissent les inscriptions latines, devient en armoricain *kurun*.

[2] Bolland. *Acta sanctor.*, jan. I, p. 820.

M. Roget de Belloguet croit tirer, en faveur de l'unité absolue de la langue gauloise, un argument décisif du témoignage de saint Jérôme qui nous dit que les Galates avaient presque (*pene*) la même langue que les Trévires[1]. Mais toute la question est de savoir quelle est l'étendue qu'il faut attribuer à ce mot *pene* et s'il n'est pas l'équivalent du *haud multum diversus* de Tacite. D'ailleurs, à l'époque de saint Jérôme, les perpétuelles relations des peuples gaulois entre eux avaient pu déjà mêler quelque peu les dialectes belge et celtique.

Rien de décisif ne renverse donc l'opinion que ces deux dialectes constituassent, dans le principe, deux langues aussi différentes que le sont le kymrique et le gaélique. L'existence déjà ancienne de ces deux derniers idiomes ressort du témoignage de Bède le Vénérable, qui écrivait au huitième siècle. Cet historien ecclésiastique distingue dans la Grande-Bretagne quatre langues, celles des Bretons, des Pictes, des Scots et des Angles. La dernière était comme on sait toute germanique, c'est l'anglo-saxon; la seconde, dont M. Amédée Thierry fait avec vraisemblance une langue kymro-gaélique, a disparu ou s'est peut-être conservée dans le dialecte erse parlé à l'île de Man; le breton est le kymrique ou welche, le scot est le gaélique, dont l'irlandais n'est qu'une variété. Pour que deux idiomes celtiques aient conservé jusqu'à nos jours une différence aussi tranchée que celle qui existe entre la langue des Highlands et celle du pays de Galles, il faut que les deux races qui les parlaient aient réellement constitué deux rameaux différents; et rien ne s'oppose à ce qu'une différence pareille s'observât jadis entre les Belges et les Celtes, chez lesquels les anciens avaient tout de suite reconnu deux nations et comme deux races.

Maintenant, puisque les Belges avaient émigré dans le sud de la Grande-Bretagne, que la comparaison des noms de peuple de la Gaule et d'Albion nous prouve que ces émigrations s'étaient avancées jusque dans le nord, il est tout naturel de supposer que l'idiome belge doit se retrouver à peu près dans le kymrique. M. Brandes l'admet. Mais l'idiome celte proprement dit, quel était-il? M. Thierry, se fondant sur la ressemblance des noms de *Gallus* et de *Gael,* suppose que les Albannach représentent le rameau celtique. D'où il suivrait que ce rameau aurait d'abord peuplé la Grande-Bretagne et la Gaule, et que l'invasion belge l'aurait repoussé à deux extrémités opposées de l'Europe. Le savant français remarque, à l'appui de cette hypothèse, qu'on re-

[1] *Comment. in Epistol. ad Galat.* II, *prol.*, c. III.

trouve dans le pays de Galles et dans l'île d'Anglesey un grand nombre d'appellations topographiques étrangères à la langue welche, et dont les radicaux, purement irlandais, témoignent avec certitude que l'idiome des Gaels a régné sur toute cette côte, antérieurement à celui des Kymris; quelques traditions, du reste assez vagues, paraissent confirmer ces données philologiques.

La thèse de M. Thierry, quoique fort séduisante, n'est pas admise par M. Brandes; cependant M. Adolphe Pictet vient de produire dernièrement en sa faveur des considérations d'un assez grand poids. Étudiant les sept inscriptions gauloises qui ont été recueillies dans ces derniers temps[1], le savant genevois remarque qu'elles appartiennent beaucoup plus à un dialecte de la branche gaélique qu'à la branche kymrique, et comme elles ont été rencontrées sur différents points de l'ancienne Celtique, il est naturel d'en conclure que la langue gaélique prédominait dans cette portion de la Gaule. Je sais que les interprétations proposées par M. Pictet ne sont pas à l'abri de toute contestation; mais il est difficile de dénier la physionomie linguistique de ces curieux monuments, et cette physionomie seule témoigne en faveur du gaélique.

Pour vider ce grand débat, il faudrait maintenant découvrir dans l'ancienne Belgique des inscriptions qui servissent en quelque sorte à la contre-épreuve; il faudrait surtout que la Bretagne nous en fournît; car cela apporterait la solution de l'un des derniers points en litige, le caractère de l'ancien idiome armoricain.

On sait que le bas breton appartient à la même famille que le welche ou kymrique. Ce dialecte, parlé, avec quelques variétés de forme, dans les trois évêchés de Tréguier, de Saint-Pol de Léon, de Quimper, et dans une partie de ceux de Saint-Brieuc et de Vannes, existe depuis longues années ainsi cantonné. Au douzième siècle, on distinguait déjà en Bretagne, au témoignage des Grandes Chroniques de Saint-Denis, les *Gallos*, qui faisaient usage d'une espèce de patois roman, et les *Bretonnants*, dont le breton était la langue nationale. Mais plus anciennement ce dernier idiome était aussi répandu dans les évêchés de Dol et de Saint-Malo, et dans toute la partie de ceux de Saint-Brieuc et de Vannes, situés au voisinage de la Rance et de la Vilaine. L'idiome armoricain est-il donc un débris de l'ancienne langue belge? Dans le cas affirmatif, l'origine kymrique des Belges serait prouvée, puisque Stra-

[1] Voy. *Essai sur quelques inscriptions en langue gauloise*. Genève, 1859, in-8°. Malheureusement le texte de plusieurs de ces inscriptions donné par M. Pictet ne paraît pas irréprochable, notamment celui de l'inscription de Volnay.

bon, plus explicite à cet égard que César, range les Armoricains parmi les Belges. Malheureusement il règne encore quelque incertitude sur l'époque à laquelle a été introduit le dialecte bas breton. On sait, par des témoignages formels, qu'au milieu du cinquième siècle, les Bretons, qui depuis l'affaiblissement de la domination romaine avaient retrouvé leur indépendance, émigrèrent en grand nombre dans l'Armorique pour échapper à une nouvelle domination étrangère, celle des Anglo-Saxons. Il est dit par les chroniqueurs que les Bretons d'outre-mer vinrent s'établir dans l'Armorique, qui prit bientôt le nom de Petite-Bretagne. Mais cette émigration ne tenait-elle pas à une affinité étroite de race déjà existante entre les Armoricains et les Bretons? Les chroniqueurs et les hagiographes parlent d'ailleurs d'expéditions antérieures qui avaient suivi la même direction et semblent impliquer des relations déjà fort anciennes entre les deux Bretagnes. Je sais que les faits rapportés ont un caractère tant soit peu fabuleux; ce qui explique pourquoi M. Amédée Thierry, Zeuss et quelques autres autorités moins considérables n'ont vu dans l'expédition de Conan Mériadec, sous le tyran Maxime, vers la fin du quatrième siècle, qu'une pure légende. Mais en dégageant les circonstances légendaires dont Giraud de Cambrie et Henri de Hungtington ont entouré le récit de l'expédition de Conan, on y découvre, comme le montre fort bien M. Brandes, un fond historique, et les paroles de Guillaume de Malmesbury où se trouve aussi mentionnée cette tradition cadrent assez bien avec un passage de l'historien Zosime. Il n'y a donc rien d'impossible dans l'apparition des Bretons sur la côte de l'Armorique un demi-siècle avant l'époque où des témoignages plus positifs les font arriver.

Toutefois, même dans cette hypothèse, il ne s'ensuivrait pas encore que les Armoricains appartinssent au même rameau celtique que les Bretons; et l'étroite parenté qui lie le dialecte armoricain à la langue du pays de Galles, affinité telle que les deux peuples se comprennent entre eux, est plutôt un indice que l'armoricain n'est que le gallois ou kymrique transplanté. D'ailleurs, on sait formellement que le kymrique était encore parlé, au seizième siècle, dans les comtés de Dorset, de Wilt, de Devon; et il y a moins longtemps que cela qu'un dialecte kymrique, dont on conserve encore le vocabulaire, était répandu dans le Cornwall. Les populations du sud-ouest de l'Angleterre, en passant en Armorique, avaient donc pu y porter leur langue, et il n'est pas nécessaire de supposer que c'étaient des Gallois proprement dits qui pénétrèrent à l'extrémité de notre Bretagne. Cette dernière supposition serait en effet moins vraisemblable. Les Gallois se fussent plutôt portés

en Irlande que dans l'Armorique; et, exclusivement cantonné dans le pays de Galles, l'idiome kymrique aurait moins de chance d'être pris pour la souche de l'armoricain.

Cependant quelques autres circonstances, que M. Brandes a fait habilement valoir, tendent à démontrer que les Armoricains parlaient déjà, sinon la même langue, du moins une langue très-voisine de celle des Bretons, à l'apparition des émigrations envoyées par ceux-ci. Il est dit, par exemple, dans la Vie de saint Magloire, qui se rendit de la Grande-Bretagne en Armorique pour évangéliser le territoire de Dol, que ce personnage venait prêcher à un peuple de même langue (*ejusdem linguæ*). Et, ce qui est plus décisif, les actes du concile de Landaff, tenu l'an 560, parlent des Bretons comme ne faisant qu'une nation avec les habitants de l'évêché de Dol et parlant la même langue[1]. Ces témoignages, et quelques autres moins décisifs que M. de la Villemarqué avait déjà réunis dans son intéressant *Essai sur l'histoire de la langue bretonne*, sont assez décisifs; car il paraît difficile qu'en moins d'un siècle une simple émigration de Bretons ait imposé un nouvel idiome aux peuples de l'Armorique. Les relations incessantes que l'on trouve, dans les siècles suivants, établies entre les Petits-Bretons et les Grands, l'étroite alliance du clergé des deux contrées s'expliqueraient donc par l'existence d'une ancienne affinité de race.

Il est un autre témoignage curieux sur lequel M. Brandes s'est appuyé, non-seulement pour admettre la communauté d'idiomes entre les deux Bretagnes, mais encore entre la Gaule tout entière et ses voisins d'outre-mer. On lit dans les Vies de saint Germain d'Auxerre et de saint Loup de Troyes, que ces pieux apôtres allèrent évangéliser l'Angleterre, et que leur parole eut tant d'effet sur le bas peuple (*plebs*) qu'on s'assemblait en foule pour les entendre, non-seulement dans les églises, mais dans les carrefours, les champs et les endroits détournés. Ce fait implique, aux yeux de M. Brandes, la communauté de langue entre les deux missionnaires et les Bretons. Et comme Auxerre et Troyes étaient des villes de la Celtique, le professeur de Leipzig en conclut qu'en Celtique on parlait aussi un idiome kymrique. Pour que cette conclusion fût légitime, on devrait être assuré que saint Germain et saint Loup n'avaient pas préalablement appris la langue bretonne; un témoignage aussi incertain ne saurait prévaloir contre la déclaration formelle de César et de Strabon. D'ailleurs on ne sait pas quelle modification s'était opérée en Gaule depuis l'établissement de la do-

[1] Labbei *Concil.*, t. V, col. 830.

mination romaine, dans la distribution des langues belge et celtique. L'empereur Auguste ayant rattaché à la Lyonnaise des contrées originairement belges, comme il avait attribué à l'Aquitaine des cantons celtiques, il a dû se former, du mélange des deux idiomes, des dialectes intermédiaires que l'on a pu parler au midi de la Marne et sur les bords de l'Aube. On n'est donc point certain que saint Germain et saint Loup parlassent un idiome purement celtique. M. Brandes signale en Armorique une foule de noms de lieux qu'on retrouve dans le reste de la France, et c'est là pour lui une preuve qu'Armoricains et Gaulois avaient la même langue. Mais il est à noter que, des noms qu'il a recueillis, un grand nombre appartient à la Belgique. En outre, sous leur forme française moderne, beaucoup de noms de lieux se ressemblent qui, sous leur forme primitive, étaient différents. Puisque le belge et le celte proprement dit constituaient deux langues de la même famille, il est tout naturel qu'on y retrouve un grand nombre de radicaux communs. Presque tous les mots irlandais ou gaéliques n'ont-ils pas leurs correspondants analogues dans le vocabulaire gallois ? Or qu'admet-on, c'est que le belge se rapprochait du gallois, et le celte de l'irlandais et du gaélique; la ressemblance des noms de lieux de la France et de la Bretagne, pas plus que celle des noms de lieux de l'ancienne *Britannia* et de la Gaule, ne peut donc infirmer l'hypothèse vraisemblable de deux rameaux de la famille celtique chez les Gaulois.

Je sais que l'on a eu recours, en faveur du peuplement primitif d'Albion par les Celtes, à des traditions assez incertaines. Ce que nous disent les *Triades*, conservées dans le pays de Galles et remises en lumière depuis un demi-siècle, est, il faut en convenir, fort obscur. Ces vieux chants des bardes gallois font venir les Bretons de la terre de Llydaw, ou, comme disent les chroniqueurs latins de l'Angleterre, du pays de *Letavia*. Ce pays est généralement regardé comme étant l'Armorique, et cette opinion remonte déjà au moyen âge, elle a une certaine valeur. Mais l'origine armoricaine des premiers Bretons demeure dans ce débat le point le plus problématique. Le nom d'Armorique pouvait s'étendre d'ailleurs, dans le principe, aux côtes de la Manche, et il est à noter que Pline, qui nous a fait connaître un grand nombre de petites populations gauloises passées sous silence par d'autres géographes, mentionne des *Bretanni* parmi les Belges, au voisinage des *Ambiani* et des *Bellovaces* qui habitaient les diocèses d'Amiens et de Beauvais.

Ainsi, malgré les efforts de M. Brandes, repris avec persévérance par

M. Roget de Belloguet, la distinction des deux races gauloises demeure encore le fait le mieux établi. Les Belges parlaient un idiome kymrique; voilà ce qui est à peu près certain. Quant à l'idiome des Celtes, que des indices assez puissants rapprochent de la langue des Gaëls et des Irlandais, on doit se prononcer moins affirmativement. Les traditions, d'accord avec la philologie, donnent les Celtes pour les plus anciens habitants des Gaules et de la Grande-Bretagne. Ils appartenaient très-certainement à la même souche, au même rameau indo-européen que les Belges, mais leur langue ne saurait être réduite à un simple dialecte de l'idiome kymrique, tel qu'est l'idiome armoricain.

On voit combien nos voisins les Allemands ont cultivé avec ardeur ce champ des études celtiques où nous n'avions longtemps semé que de folles hypothèses et recueilli que de ridicules étymologies. Les beaux travaux de Diefenbach et de Zeuss avaient simplifié la tâche de M. Brandes et dû mettre, ainsi que beaucoup d'autres savantes recherches, M. Holtzmann en garde contre ses généralisations hasardées. En France aussi, le niveau des études celtiques a singulièrement remonté, et les rêveries d'un Bullet, d'un Lebrigant, d'un la Tour d'Auvergne, ont fait place à des investigations plus sérieuses et plus solides entre lesquelles nous placerons en première ligne les travaux de M. de la Villemarqué. Le livre de M. Roget de Belloguet nous est la preuve que cette veine de bonnes études n'est pas épuisée, et si des obscurités subsistent encore, si les opinions restent en certains points divergentes, on a du moins déblayé le terrain des erreurs qui discréditèrent longtemps les recherches celtiques.

ALFRED MAURY.

MÉMOIRES D'UN VAURIEN[1].

VI.

Quand je m'éveillai, les premiers rayons du matin se jouaient déjà dans les rideaux verts au-dessus de ma tête. Je ne pouvais pas du tout me rappeler où je me trouvais. Il me semblait que j'étais toujours emporté par la voiture, et que j'avais rêvé d'un château au clair de lune, d'une vieille sorcière et de sa pâle petite-fille.

Je sautai enfin en bas de mon lit, et m'habillai en examinant la chambre du regard. Je découvris une petite porte dissimulée dans le mur, et que je n'avais pas du tout aperçue hier. Elle n'était qu'appuyée; je l'ouvris et vis un petit cabinet bien gentil et bien avenant aux lueurs du matin, des vêtements de femme jetés en désordre sur une chaise, et dans un petit lit à côté la jeune fille qui m'avait servi la veille à table. Elle dormait encore bien tranquillement, la tête appuyée sur son blanc bras nu, que recouvraient par endroits ses boucles noires. « Si celle-ci savait que la porte était restée ouverte! » me dis-je à moi-même; et je retournai dans ma chambre à coucher, en ayant bien soin de fermer et de mettre le verrou, pour que la fillette ne s'effrayât point et n'eût pas honte à son réveil.

Dehors, on n'entendait pas encore le moindre bruit. Un oiseau des bois, éveillé de bonne heure, vint seul se percher devant ma fenêtre, sur une branche poussée dans le mur, et chanter son air du matin. « Non, tu ne me feras pas honte, et tu ne seras pas seul à louer Dieu de si bon matin, » me dis-je. Je pris aussitôt mon violon, que j'avais posé la veille sur la table, et je sortis. Le château était plongé dans un

[1] Voir la livraison de septembre.

silence de mort, et j'errai longtemps avant de pouvoir me débrouiller dans les sombres corridors et trouver une issue.

Quand je fus hors du château, je me trouvai dans un grand jardin qui descendait jusqu'à mi-côte en larges terrasses, de plus en plus espacées. Mais quel jardinage abandonné! Les allées étaient toutes couvertes d'une herbe épaisse; les figures de buis n'étaient pas taillées juste, et tendaient en l'air de longs nez ou de hauts bonnets pointus qui leur donnaient l'air de revenants dont on pouvait avoir peur dans le demi-jour. Sur quelques statues cassées, autour d'un bassin desséché, on avait même pendu du linge; par-ci par-là on avait planté des choux; puis on rencontrait quelques fleurs ordinaires, tout pêle-mêle et étouffées par les mauvaises herbes. Mais entre les vieux arbres, on avait partout une vaste perspective de cimes de montagnes superposées les unes sur les autres.

Après m'être promené quelque temps dans les herbes au crépuscule du matin, j'aperçus sur la terrasse au-dessous de moi un grand jeune homme mince, en longue capote brune, allant et venant, les bras croisés et à grands pas. Il fit semblant de ne pas me voir, s'assit bientôt après sur un banc de pierre, tira un livre de sa poche, et se mit à lire tout haut comme s'il prêchait; il levait quelquefois les yeux vers le ciel, et appuyait tout mélancoliquement sa tête sur sa main. Je le regardai pendant quelques instants; cependant, curieux de savoir pourquoi il faisait des grimaces si extraordinaires, j'allai droit à lui. Il venait de pousser un profond soupir, et à mon approche il se leva tout interdit. Nous étions tous deux fort embarrassés, et ne sachant que nous dire, nous nous fîmes de grandes salutations l'un à l'autre, jusqu'à ce qu'enfin il allongea le pas et s'enfuit dans les buissons. Cependant le soleil s'était levé au-dessus de la forêt. Je sautai sur le banc, et je me mis joyeusement à jouer du violon, de façon à faire retentir au loin les paisibles vallées. La vieille au trousseau de clefs, qui m'avait déjà cherché dans le château pour le déjeuner, parut en ce moment sur la terrasse au-dessus de moi, et témoigna sa surprise de m'entendre jouer si agréablement du violon. Le vieillard chagrin arriva aussi, et s'étonna également. Puis vinrent encore les servantes, et tout le monde s'arrêta de surprise. Mes doigts et mon archet allaient toujours plus légèrement et plus vite, et je jouai tant d'airs et de variations, qu'à la fin j'en fus tout fatigué.

Mais que ce fut donc singulier! personne ne songeait à continuer le voyage, et le château n'était pas une auberge, mais appartenait, me dit la servante, à un riche comte. Quand je demandais à la vieille

comment le comte s'appelait et où il demeurait, elle souriait comme le premier soir de mon arrivée, et clignait des yeux comme si elle n'était pas dans son bon sens. Lorsque par une chaude journée, je buvais toute une bouteille de vin, les servantes ne manquaient pas de ricaner en m'en apportant une seconde. Un jour qu'il me prit envie d'avoir une pipe pour fumer, et que je leur expliquai par signes ce que je voulais, elles éclatèrent toutes de rire comme des folles. Ce qui me surprit le plus, ce fut une sérénade qui se faisait souvent entendre, et surtout dans les nuits les plus sombres, sous ma fenêtre. C'étaient de faibles sons de guitare qui ne se succédaient qu'après d'assez longs intervalles. Une fois, il me sembla qu'on appelait pst! pst! Je sautai vite à bas de mon lit et je mis la tête hors de la fenêtre. « Holà! héda! criai-je, qui est là? » Mais personne ne répondit; je n'entendis que des pas rapides à travers les buissons. A mes cris, le gros chien de la cour aboya une ou deux fois. Puis le silence se rétablit, et la sérénade ne se fit plus entendre dans la suite.

Autrement, je menais la vie la plus douce du monde. Le bon portier! il savait bien ce qu'il disait, quand il racontait toujours qu'en Italie les raisins de Corinthe vous tombent d'eux-mêmes dans la bouche. Je vivais dans le château solitaire comme un prince enchanté. Partout où je me montrais, tout le monde me témoignait le plus grand respect, bien que l'on sût que je n'avais pas le sou dans ma poche. Je n'avais qu'à dire : « Petite table, couvre-toi! » aussitôt paraissaient des mets délicieux, du riz, du vin, des melons, du parmesan. Je mangeais à mon appétit et dormais dans le superbe lit à ciel; je me promenais dans le jardin, faisais de la musique et jardinais quelquefois par passe-temps. Souvent je restais couché des heures entières dans le jardin sur l'herbe, et le jeune homme mince avec sa longue capote (c'était un étudiant, parent des vieilles gens, et justement en vacances) tournait autour de moi en grands cercles et en murmurant comme un sorcier dans son livre, ce qui faisait que je m'assoupissais régulièrement. Ainsi les jours passaient les uns après les autres. Enfin la bonne chère et l'oisiveté me rendirent tout mélancolique. Il me semblait que mes membres sortaient de leurs articulations et que tout mon corps allait se dissoudre par pure paresse.

Un jour, par une étouffante après-midi, j'étais monté sur un arbre élevé au-dessus d'une pente, et je me balançais lentement sur des branches au-dessus de la silencieuse et profonde vallée. Les abeilles bourdonnaient entre les feuilles autour de moi. Autrement, tout était comme mort; on ne voyait personne entre les montagnes; tout au

fond, au-dessous de moi, dans les vertes clairières du bois, les vaches étaient couchées dans les hautes herbes. Soudain le son d'un cor de postillon retentit au-dessus des cimes boisées, tantôt à peine perceptible, tantôt plus clair et plus distinct. Je me rappelai en ce moment une vieille chanson que j'avais apprise encore dans le moulin de mon père, d'un compagnon en voyage, et je chantai :

Sans prendre avec vous celle qui vous aime,
Gardez-vous bien de voyager.
La foule en ses jeux ne voit qu'elle-même,
Et n'a souci de l'étranger.

Que savez-vous bien, monts noirs, cimes sombres,
De mon beau vieux temps écoulé?
Hélas! combien loin par delà vos ombres
S'élance mon désir ailé!

Ma gaieté, c'est vous, étoiles fidèles,
Vers elle qui me conduisiez;
Et vous, rossignols, dans ces nuits si belles,
Sous sa fenêtre qui chantiez.

Et mon vrai bonheur est sur la montagne
Où l'horizon s'ouvre à mes yeux,
Et d'où je t'envoie, ô mon Allemagne!
Du fond de l'âme tous mes vœux.

Le cor du postillon semblait accompagner ma chanson. Pendant que je chantais, il approchait toujours de plus en plus entre les montagnes, jusqu'à ce qu'enfin je l'entendis retentir dans la cour du château. Vite je fus en bas de l'arbre. La vieille vint au-devant de moi avec un paquet ouvert. « Voilà aussi quelque chose pour vous, » me dit-elle en me présentant une petite lettre galamment pliée et qui ne portait pas d'adresse. Je l'ouvris rapidement. Mais soudain je devins rouge comme une pivoine, et le cœur me battit si fort, que la vieille s'en aperçut. La lettre était de ma belle noble dame, de laquelle j'avais vu maint billet chez M. le bailli.

Elle écrivait tout simplement :

« Tout va bien maintenant. Tous les obstacles sont aplanis. J'ai profité secrètement de cette occasion pour être la première à vous donner cette heureuse nouvelle. Venez, hâtez-vous de revenir. Tout est chez nous si vide et solitaire! et j'ai de la peine à vivre depuis que vous nous avez quittés.

» AURÉLIE. »

Tout en lisant, les larmes me vinrent aux yeux d'émotion, de plaisir et de joie indicible. J'avais honte devant la vieille femme, qui me regardait toujours en ricanant, et je volai comme un trait dans le coin le plus reculé du jardin. Je me jetai sous les coudriers dans l'herbe, et je lus encore une fois le précieux billet; je répétai les mots de mémoire, puis je les lus et les relus encore, et les rayons de soleil dansant entre les feuilles sur les lettres, celles-ci se mêlaient devant mes yeux comme des fleurs rouges, vertes et dorées. « Est-ce que par hasard elle n'aurait pas été mariée du tout? pensais-je; ou bien l'officier étranger n'était peut-être que monsieur son père, à moins qu'il ne soit mort à présent, ou que je ne sois fou, ou.... Mais tout cela m'est égal, m'écriai-je enfin en sautant de bonheur; c'est clair maintenant, elle m'aime, oui, elle m'aime! »

Quand je me glissai hors du bosquet, le soleil était sur le point de se coucher. Le ciel était rose, les oiseaux chantaient gaiement dans tous les bois, les vallées brillaient du plus vif éclat; mais tout était mille fois plus beau dans mon cœur : il bondissait de joie.

Je criai aux gens du château que ce soir ils devaient m'apporter mon souper dans le jardin. La vieille, le vieillard chagrin, les servantes, enfin tout le monde dut sortir et se mettre à table avec moi sous l'arbre. Je tirai mon violon, et jouai tout en mangeant et en buvant. Tous s'égayèrent, le vieillard lui-même se dérida et vida plusieurs verres l'un après l'autre. La vieille parlait tout d'une haleine, mais Dieu sait de quoi. Les servantes se mirent à danser entre elles sur le gazon. Enfin le pâle étudiant arriva avec un air curieux, jeta quelques regards de mépris sur ce spectacle et voulut passer fièrement; mais, sans perdre un instant, je m'élançai vers lui, le saisis, avant qu'il s'en aperçût, par sa longue capote, et le fis valser de la bonne manière. Il s'efforça alors de danser de la manière la plus distinguée et à la dernière mode, et il se démena avec tant de passion que la sueur lui découlait de la figure, et que ses longues basques volaient comme des ailes de moulin autour de nous. Mais en même temps il me regarda à plusieurs reprises en tournant les yeux d'une si étrange façon, que la peur me prit et je m'empressai de le lâcher.

La vieille aurait bien voulu savoir ce qu'il y avait dans le billet et ce qui me rendait si gai. Mais c'était beaucoup trop long à lui expliquer. Je me contentai de lui montrer deux grues qui volaient au-dessus de nos têtes. « Je vais m'en aller comme elles, loin, bien loin! » Elle ouvrit les yeux tout grands, et porta ses regards de basilic tantôt sur moi, tantôt sur le vieillard. Puis je m'aperçus que leurs

têtes se rapprochèrent l'une de l'autre, et toutes les fois que je me détournais, ils se parlaient avec beaucoup de vivacité en m'examinant de côté.

Cela me surprit, et me creusant la tête pour savoir leurs idées sur moi, je devins plus silencieux. Le soleil était couché depuis longtemps. Je souhaitai une bonne nuit à tout le monde, et montai tout pensif à ma chambre; mais j'étais à la fois si joyeux et si inquiet, que je me promenai encore en long et en large avant de me coucher. Au dehors, le vent roulait des nuages noirs par-dessus la tour du château : on avait de la peine à distinguer les plus proches cimes des montagnes au milieu de la profonde obscurité. Il me sembla alors entendre des voix en bas, dans le jardin. J'éteignis ma lumière et je me plaçai à la fenêtre. On paraissait approcher, mais on parlait tout bas. Tout à coup une petite lanterne, qu'une des figures portait sous le bras, jeta une grande lueur. Je reconnus le mélancolique régisseur et la vieille femme de charge. La lumière éclairait le visage de la vieille, qui ne m'avait jamais paru si affreuse, ainsi qu'un long couteau qu'elle tenait à la main. Je pus voir que tous deux portaient leurs regards vers ma croisée. Puis le régisseur serra davantage son manteau, et tout rentra bientôt après dans le silence et dans l'obscurité.

« Que font-ils encore si tard dans le jardin? » me demandai-je.

Je frissonnai; je me rappelai tous les meurtres que j'avais entendu raconter dans ma vie, les histoires de sorcières et de brigands qui immolent des hommes pour sucer le sang de leur cœur. Pendant que j'étais occupé de ces souvenirs, voici que j'entends des pas monter l'escalier, puis avancer par le long corridor, bien bas, bien bas, vers ma porte. En même temps, c'était comme si plusieurs voix chuchotaient ensemble. Je m'élançai vite à l'autre extrémité de la chambre, derrière une grande table, dont au premier signe de danger je comptais me servir en guise de bouclier pour arriver jusqu'à la porte; mais dans l'obscurité je renversai une chaise, ce qui fit un bruit effroyable. Tout à coup il s'établit alors un grand silence au dehors. Je guettais derrière la table, et je regardais toujours la porte comme si j'allais la percer de mes yeux, qui me sortaient pour ainsi dire de la tête. Enfin, après avoir gardé un silence à entendre voler une mouche, je saisis un léger bruit : quelqu'un approcha et mit tout doucement une clef dans le trou de la serrure. Je m'apprêtais à avancer avec mon bouclier improvisé, lorsqu'on tourna trois fois la clef dans la serrure; puis on la retira avec précaution, et j'entendis filer doucement par le corridor et l'escalier.

Je poussai alors un profond soupir : « Oh! c'est certain, me dis-je tout bas, ils t'ont enfermé pour être plus sûrs de leur coup, une fois que tu seras bien endormi. » J'examinai bien vite la porte. Elle était fermée à clef, ainsi que l'autre porte derrière laquelle dormait la gentille pâle servante. Rien de pareil n'était jamais arrivé depuis que j'habitais le château.

Me voilà donc prisonnier à l'étranger, pendant que la belle noble dame était sans doute à sa croisée du jardin pour voir si je n'arrivais pas par la grande route avec mon violon dans la maisonnette du receveur. Les nuages volaient à travers le ciel, le temps passait, et je ne pouvais pas m'en aller! Ah! j'avais le cœur si serré, et je ne savais plus du tout ce que je devais faire. En outre, il me semblait toujours, quand les feuilles s'agitaient au dehors ou qu'une souris grignotait par terre, que la vieille était entrée secrètement par une porte dérobée, et qu'elle se glissait doucement avec son long couteau dans la chambre. J'étais assis tout soucieux sur mon lit, quand j'entendis soudain, pour la première fois depuis bien longtemps, la sérénade sous mes fenêtres. Au premier son de la guitare, je crus qu'un rayon du matin pénétrait mon âme. J'ouvris la fenêtre, et je dis tout doucement que j'étais éveillé. « Pst! pst! » répondit-on d'en bas. Sans réfléchir longuement, je mis le billet dans ma poche, pris mon violon, et, enjambant la fenêtre, je descendis le long du vieux mur fendu, en me tenant aux arbrisseaux qui avaient poussé dans les fissures. Mais quelques briques usées se détachèrent, je commençai à glisser plus vite que je ne voulais, et enfin je tombai si rudement sur mes deux pieds, que mon cerveau en craqua.

A peine arrivé en bas dans le jardin, je me sentis embrassé avec tant de véhémence, que je me mis à crier tout haut. Mais l'ami inconnu me ferma la bouche avec ses doigts et me conduisit hors des buissons. Je reconnus avec surprise le grand étudiant, avec une guitare attachée à un large ruban de soie autour du cou.

Je lui dis en toute hâte que je voulais sortir du jardin. Il semblait être au fait de tout, et par toutes sortes de détours couverts il me conduisit vers une porte basse dans le mur du jardin. La porte se trouva fermée; mais l'étudiant avait tout prévu, il tira une grosse clef et ouvrit doucement.

Entrés dans le bois, comme j'allais justement lui demander le chemin le plus court pour arriver à la ville la plus proche, voilà qu'il se prosterne devant moi, lève une main en l'air, et se met à pester et à jurer que c'était affreux à entendre. Je ne comprenais pas

du tout ce qu'il me voulait. J'entendais seulement toujours : *Iddio* et *cuore*, *amore* et *furore*. Enfin, comme sur ses deux genoux il se glissait toujours plus près de moi, je fus saisi d'une grande frayeur. Je m'aperçus qu'il était fou, et, sans regarder derrière moi, je m'enfuis dans le fourré le plus épais du bois.

J'entendis l'étudiant crier comme un forcené derrière moi. Bientôt après, une autre grosse voix du château répondit à ces cris. Je me figurai bien qu'ils se mettraient à ma poursuite. Le chemin m'était inconnu, la nuit sombre; je pouvais facilement retomber entre leurs mains. Je grimpai donc sur la cime d'un sapin élevé pour attendre une meilleure occasion.

De cette cachette, je pus entendre dans le château une voix s'éveiller après l'autre. Quelques torches se montrèrent en haut, et jetèrent leur sinistre lueur rouge sur les vieux murs du château et au loin dans les ténèbres de la nuit. Je recommandai mon âme à Dieu. Le tumulte confus devenait toujours plus fort et approchait de plus en plus. Enfin l'étudiant, une torche à la main, passa sous mon arbre comme le vent, avec les basques de son habit qui volaient derrière lui. Puis ils semblèrent tous se diriger vers un autre côté de la montagne. Les voix se perdirent dans le lointain, et le vent agita de nouveau le feuillage des arbres dans la silencieuse forêt. Je descendis de ma cachette, et me mis à courir à perdre haleine et à m'enfoncer dans la vallée et dans la nuit.

VII.

Nuit et jour j'avais poursuivi ma course sans relâche, car les oreilles me bourdonnaient toujours et je me figurais que ceux de la montagne étaient à mes trousses, avec leurs cris, leurs torches et leurs longs couteaux. En route, j'appris que je n'étais plus qu'à quelques lieues de Rome. J'eus vraiment peur de grande joie. Tout enfant, j'avais entendu raconter tant d'histoires merveilleuses de la superbe Rome, et quand, l'après-midi des dimanches, j'étais étendu dans l'herbe devant le moulin et que tout autour de moi était si calme, je me figurais Rome comme les nuages qui passaient au-dessus de ma tête, avec des montagnes et des vallées merveilleuses près de la mer bleue, et avec des portes d'or et des tours resplendissantes du haut desquelles chantaient des anges en robes d'or.

Il y avait longtemps que le jour avait baissé et que la lune brillait

au ciel quand je sortis de la forêt, et qu'arrivé sur une colline je découvris la ville de loin. La mer étincelait à l'horizon, le ciel était parsemé de brillantes étoiles. Au-dessous, la ville sacrée, dont on ne distinguait qu'une longue ligne nébuleuse, apparaissait comme un lion endormi sur la terre paisible, et des montagnes s'élevaient à côté comme de sombres géants veillant sur elle.

J'arrivai d'abord à une grande lande solitaire, sur laquelle tout était noir et silencieux comme dans une tombe. On apercevait de loin en loin de vieux murs en ruine ou un arbrisseau sec et tordu. Quelquefois des oiseaux de nuit traversaient les airs; mon ombre, longue et noire, marchait dans la solitude à côté de moi. Ils disent qu'il y a là sous terre une ville antique et dame Vénus, et que les anciens païens sortent encore quelquefois de leurs tombeaux, passant dans le silence de la nuit sur la bruyère et égarant les voyageurs. Mais j'avançais toujours sans me troubler de rien; car la ville se dressait toujours plus distincte et plus belle devant moi, et les remparts, les portes et les coupoles d'or brillaient majestueusement au clair de lune, comme si les anges en robes d'or étaient réellement sur les créneaux et chantaient au milieu de la nuit.

Ainsi j'entrai, longeant d'abord de petites maisons et traversant ensuite une porte superbe, dans la fameuse ville de Rome. La lune brillait entre les palais comme s'il faisait grand jour; mais toutes les rues étaient désertes. Par-ci par-là seulement on voyait un homme déguenillé, étendu comme mort, dans la nuit tiède, sur les degrés de marbre et dormant. Les fontaines murmuraient sur les places silencieuses, et les jardins le long de la rue bruissaient et embaumaient l'air de leurs parfums rafraîchissants. Je m'avançais sans but, ébloui par le plaisir, le clair de lune et l'air odorant, sans savoir de quel côté me tourner, quand j'entendis tout à coup une guitare au fond d'un jardin. « Mon Dieu! me dis-je, serait-ce l'étudiant fou à la longue capote? M'aurait-il suivi jusqu'ici? » Puis une dame commença de chanter dans le jardin de la manière la plus ravissante. Je restai comme ensorcelé : c'était la voix de la belle noble dame, et c'était le même air qu'elle avait souvent chanté chez elle à la croisée.

Alors le beau temps passé retomba avec une telle force sur mon cœur, que j'aurais pu pleurer amèrement. Je songeai au paisible parc du château, à l'arbuste derrière lequel je me sentais le matin si heureux avant que cette sotte mouche me fût entrée dans le nez. Je n'y tins plus, et, grimpant par-dessus les ornements dorés de la grille, je descendis dans le jardin d'où venait ce chant. Une svelte figure blanche placée

derrière un peuplier m'avait de loin regardé faire mes évolutions avec une grande surprise, puis elle s'était réfugiée dans la maison avec une telle rapidité qu'au clair de lune je l'avais à peine vue agiter ses pieds. « C'est elle-même! » m'écriai-je; et le cœur me battait de joie, car je l'avais reconnue aussitôt à ses petits pieds agiles.

Ce qui était seulement fâcheux, c'est qu'en sautant de la grille du jardin je m'étais foulé légèrement le pied droit. Il me fallut d'abord le traîner un peu avant de pouvoir suivre la fugitive. Mais pendant ce temps, la porte et la fenêtre de la maison avaient été fermées avec le plus grand soin. Je frappai tout doucement, puis je prêtai l'oreille, et je frappai de nouveau. Il me sembla que dans l'intérieur on chuchotait et riait tout bas; je crus même distinguer à travers les jalousies deux yeux clairs étincelant au clair de lune. Puis tout redevint silencieux.

« Il est sûr, me disais-je, qu'elle ne se doute pas que c'est moi. » Je sortis mon violon, que je portais toujours avec moi. Me promenant ensuite de haut en bas dans l'allée devant la maison, je jouai et chantai l'air de la belle dame; puis tout mon répertoire y passa. Je répétai avec transport tous les airs que j'avais joués autrefois pendant les belles nuits d'été dans le jardin du château ou sur le banc devant la maison du receveur, de manière que les sons arrivassent jusqu'aux fenêtres du château. Mais tout fut inutile, personne ne bougea dans la maison. Je mis alors tristement mon violon dans ma poche, et je m'étendis sur le seuil devant la porte de la maison, excessivement fatigué de ma marche forcée. Il faisait doux; les parterres de fleurs exhalaient d'agréables parfums. On entendait le bruit d'un jet d'eau au milieu du jardin. Rêvant à des fleurs bleu de ciel, à de belles vallées verdoyantes et solitaires, où coulaient des ruisseaux et où chantaient des oiseaux de toutes couleurs, je finis par m'assoupir.

A mon réveil, l'air du matin avait ranimé tous mes membres. Les oiseaux étaient déjà éveillés et gazouillaient autour de moi sur les arbres à me rendre fou. Je sautai promptement en l'air. Le jet d'eau murmurait toujours, mais dans la maison ou n'entendait pas le moindre bruit. Je regardai dans une chambre par les vertes jalousies. Il y avait un sofa et une grande table ronde couverte de toile grise; les chaises étaient rangées en grand ordre contre les murs. Au dehors, on avait baissé les jalousies de toutes les fenêtres, comme si la maison était inhabitée depuis bien des années. Je fus alors saisi d'un vrai frisson à la vue de cette maison solitaire, de ce jardin désert et au souvenir du fantôme blanc de la veille, et courant sans regarder derrière

moi à travers les berceaux et les allées, je grimpai vite sur la porte grillée du jardin; mais là, je restai comme ensorcelé, mon regard plongeant dans la ville superbe. Le soleil du matin brillait et étincelait sur les toits et les longues rues silencieuses. Je poussai des cris d'allégresse, et m'élançai dans la rue transporté de joie.

Mais de quel côté me tourner dans cette grande ville, où je ne connaissais personne? D'ailleurs les agitations de la nuit et le chant de la belle noble dame d'hier soir me trottaient toujours dans la tête. Je m'assis sur la fontaine au milieu de la place solitaire, je me lavai les yeux dans l'eau fraîche et je chantai :

Si j'étais un petit pinson,
Je connaîtrais bien ma chanson.
Et si j'étais une hirondelle,
Je sais où volerait mon aile.

« Eh! gai compagnon, tu chantes ma foi comme une alouette au premier rayon du matin, » me dit tout à coup un jeune homme qui, pendant ma musique, s'était approché de la fontaine. Moi, entendant parler ainsi allemand quand je m'y attendais le moins, je crus que la cloche de mon village m'envoyait ses sons à travers le calme du dimanche. « Dieu! soyez le bienvenu, excellent monsieur et compatriote, » m'écriai-je en sautant gaiement en bas de la fontaine.

Le jeune homme sourit en me regardant des pieds à la tête. « Mais que faites-vous donc ici à Rome? » me demanda-t-il enfin. Je ne sus trop que lui répondre, n'ayant guère envie d'avouer que je courais après la belle noble dame. « Ce que je fais? Je suis en train de courir un peu le monde. — Ah oui-da! repartit le jeune homme en riant tout haut, nous sommes camarades de métier! Je fais comme vous; je cours çà et là pour voir le monde, et puis je le peins. — Vous êtes donc peintre? » repris-je gaiement, car je me rappelai monsieur Léonard et monsieur Guido. Mais l'étranger ne me laissa pas continuer : « Je pense, dit-il, que tu vas venir déjeuner chez moi; je te peindrai ensuite toi-même, que ce sera un plaisir à voir! » J'y consentis de grand cœur, et nous cheminâmes dans les rues désertes, où quelques volets commençaient à s'ouvrir, laissant voir deux bras blancs ou une figure endormie qui cherchait l'air frais du matin.

Mon compagnon, après m'avoir conduit longtemps par une quantité de ruelles étroites et obscures, me fit entrer dans une vieille maison enfumée. Nous montâmes un sombre escalier, puis plusieurs autres, comme si nous allions au ciel, et nous nous arrêtâmes enfin sous le

toit, devant une porte. Le peintre se mit à chercher en grande hâte dans toutes ses poches de devant et de derrière; mais il avait oublié de fermer sa chambre et avait laissé la clef, en sortant avant la pointe du jour, comme il me le raconta en route, pour voir la campagne autour de la ville au lever du soleil. Il ne fit que secouer la tête, et ouvrit la porte d'un coup de pied.

C'était une longue et grande chambre, où l'on aurait bien pu danser si le plancher n'avait pas été couvert de toutes sortes d'objets. Mais on y voyait pêle-mêle des bottes, des papiers, des habits et des pots de couleur renversés. Au milieu de la chambre, il y avait de grands échafaudages dans le genre de ceux qui servent à cueillir les poires. Tout autour du mur, de grands tableaux adossés. Sur une longue table de bois, un plat taché d'un gros pâté de couleur, et contenant du pain avec du beurre. Une bouteille de vin à côté.

« Allons, compatriote, mangez et buvez d'abord, » me cria le peintre. Je voulus faire aussitôt quelques tartines de beurre, mais il se trouva qu'il n'y avait pas de couteau. Il nous fallut fureter longtemps entre les papiers sur la table avant d'en trouver un sous un gros paquet. Puis le peintre ouvrit la fenêtre toute grande, et l'air frais du matin pénétra dans toute la chambre. Il y avait une vue superbe sur la ville et les montagnes, où le soleil éclairait de sa gaie lumière les blanches maisons de campagne et les vignobles. « Vive notre fraîche et verte Allemagne, là-bas derrière les montagnes! » s'écria le peintre en buvant à même la bouteille, qu'il me présenta ensuite. Je lui fis poliment raison, et je saluai de loin mille et mille fois du fond du cœur ma bien-aimée pat rie.

Cependant le peintre avait rapproché de la fenêtre l'échafaudage en bois, sur lequel était étendu un très-grand papier. On y voyait dessinée rien qu'à grands traits noirs, mais très-gentiment, une vieille chaumière. La sainte Vierge y était assise, et sa belle figure portait l'empreinte de la joie et cependant aussi de la douleur. A ses pieds, dans un berceau de paille, était couché l'enfant Jésus, tout riant, mais avec de grands yeux sérieux. En dehors, sur le seuil de la chaumière ouverte, il y avait deux jeunes pâtres tenant une houlette et agenouillés. « Vois-tu, dit le peintre, je donnerai ta tête à un de ces pâtres, ça fera un peu connaître ta figure, et, si Dieu le permet, le monde prendra encore plaisir à la regarder, quand nous serons tous deux ensevelis depuis longtemps et agenouillés dans le ciel devant le Fils de la sainte Vierge, avec une joie aussi tranquille que ces heureux garçons-là. » Puis il saisit une vieille chaise, dont la moitié du dossier lui resta entre les

mains. Il l'arrangea vite, la plaça devant l'échafaudage, et me fit mettre dessus et tourner le visage un peu de côté vers lui. Je restai ainsi quelques minutes tranquille et sans bouger; mais à la fin, je ne sais comment ça se fit, je n'y pus plus tenir : cela me démangeait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Par-dessus le marché, il y avait en face de moi un demi-miroir cassé. Il me fallait toujours regarder dedans, et quand mon artiste était occupé à peindre, je faisais pour me désennuyer toutes sortes de grimaces. Le peintre, s'en étant aperçu, éclata de rire, et me fit signe de la main de me lever; ma tête était finie, et elle était si nette et si belle, que je me trouvai réellement bien.

Il continua alors de dessiner avec ardeur à la fraîcheur du matin, pendant que je chantais un petit air et contemplais par la croisée le superbe paysage. Puis je me fis encore une tartine de beurre, et, me promenant gaiement dans la chambre, je regardai les tableaux placés contre le mur. Deux me plurent particulièrement. « Avez-vous aussi peint ces deux-là ? demandai-je à l'artiste. — Ah bien oui ! répondit-il; ils ont été faits par les célèbres maîtres Leonardo da Vinci et Guido Reni; mais tu ne sais rien de tout cela. » Je fus vexé de ces derniers mots : « Oh ! repris-je avec le plus grand sang-froid, je connais ces deux maîtres comme ma poche ! »

Il fit de grands yeux. « Comment cela? demanda-t-il enfin. — Eh bien, n'ai-je pas voyagé avec eux jour et nuit, à cheval et à pied et en voiture, que le vent me sifflait autour du chapeau. Puis je les ai perdus tous deux à l'auberge; et puis j'ai couru la poste tout seul dans leur voiture, qui fendait les airs, volait par-dessus les pierres à me briser les os, et.... — Oh! oh! m'interrompit le peintre en me regardant fixement comme s'il me croyait fou. Ah! j'y suis maintenant, dit-il enfin; n'est-ce pas, tu as voyagé avec deux peintres appelés Guido et Léonard? » Quand j'eus répondu que oui, il sauta en l'air et me regarda encore une fois sérieusement des pieds à la tête. « Je commence à comprendre, continua-t-il. Tu joues du violon? » Je frappai sur la poche de mon habit et fis résonner mon instrument. « Eh bien, ma foi, reprit le peintre, il y a une comtesse allemande qui s'est informée dans tous les coins de Rome de deux peintres et d'un jeune musicien jouant du violon. — Une jeune comtesse allemande! m'écriai-je transporté. Le portier est-il venu avec elle? — Je ne sais pas tout cela, répondit le peintre. Je ne l'ai vue qu'une seule fois chez une de mes amies, mais qui ne demeure pas non plus dans la ville. Connais-tu celle-ci? » continua-t-il en soulevant tout à coup une toile de dessus un grand portrait.

Je me trouvai alors comme lorsque, dans une pièce fermée, on ouvre tout à coup les volets et que le soleil du matin vous frappe dans les yeux : c'était la belle noble dame. Elle était en robe de velours noir au milieu d'un jardin; écartant d'une main le voile de son visage, elle contemplait avec une joie calme un magnifique paysage. Plus je considérais ce tableau, plus il me semblait que c'était le parc du château, que les fleurs et les branches se balançaient légèrement au vent, que dans le fond je voyais ma maisonnette de receveur, la grande route à travers le feuillage, et le Danube, et au loin les montagnes bleues.

« C'est elle! c'est elle! » m'écriai-je enfin; et, saisissant mon chapeau, je m'élançai hors de la chambre et descendis brusquement les nombreux escaliers; j'entendis à peine le peintre étonné me crier que je devais revenir le soir, et qu'alors nous pourrions peut-être en apprendre davantage.

VIII.

Je traversai rapidement la ville pour me rendre sans retard à la maison de campagne où la belle noble dame avait chanté la veille. Les rues étaient animées, les messieurs et les dames se promenaient au soleil, s'inclinaient et saluaient de côté et d'autre; de superbes carrosses roulaient au milieu des flots de peuple; les cloches de toutes les églises, qui appelaient à la messe, résonnaient majestueusement dans les airs au-dessus de la foule compacte. J'étais comme ivre de joie et abasourdi par le bruit, et je courais toujours en avant sans savoir où j'allais. Cela semblait un charme, et je crus que la place paisible avec la fontaine et la maison de campagne avec le jardin n'avaient été qu'un rêve, et que tout avait disparu avec le jour.

Ne connaissant pas le nom de la place, je ne pouvais me renseigner. Enfin il commença de faire excessivement chaud; les rayons du soleil tombaient comme des traits brûlants sur le pavé. Le monde se réfugia dans les maisons; on referma les jalousies, et soudain tout fut comme mort dans les rues. Désespéré, je me couchai à la porte d'une belle maison, devant laquelle un balcon à colonnes projetait une large ombre, et je contemplai tantôt la ville effrayante dans sa subite solitude en plein midi, tantôt le ciel bleu sans le plus petit nuage, jusqu'à ce qu'enfin la fatigue me fermât les yeux. Je rêvai que j'étais dans mon village, étendu dans une verte prairie solitaire. Une chaude pluie d'été brillait au soleil couchant, et quand les gouttes d'eau tombaient

sur le gazon, elles se changeaient en belles fleurs, dont j'étais littéralement couvert.

Mais quelle fut ma surprise quand je vis en effet à mon réveil une quantité de belles fleurs fraîches sur moi et à côté de moi! Je me levai, mais ne pus découvrir dans la maison au-dessus de moi qu'une fenêtre remplie de plantes et de fleurs odoriférantes, derrière lesquelles un perroquet bavardait et criait sans prendre haleine. Je ramassai les fleurs dont la terre était jonchée, et les réunis en un bouquet que je m'attachai à la boutonnière. Puis je me mis à bavarder un peu avec le perroquet. Je m'amusais à le voir monter et descendre dans sa cage dorée, en faisant toutes sortes de grimaces et se marchant toujours maladroitement sur l'orteil. Mais avant que je m'y attendisse, il m'appela *furfante*. Bien que ce fût une bête stupide, je n'en fus pas moins blessé; je lui dis des injures à mon tour; nous nous échauffâmes, et plus je l'injuriais en allemand, plus il s'égosillait à me lancer de gros mots italiens.

Tout à coup j'entendis quelqu'un rire derrière moi. Je me tournai promptement, et je reconnus mon peintre du matin. « Quelles sottises fais-tu encore là? me dit-il. Il y a déjà une demi-heure que je t'attends. L'air s'est rafraîchi un peu. Allons dans un jardin hors de la ville, tu y rencontreras plusieurs compatriotes et tu apprendras peut-être quelque chose de plus sur la comtesse allemande. »

Je fus enchanté de cette proposition, et nous partîmes suivis des injures du perroquet.

Après avoir longtemps gravi hors de la ville d'étroits et pierreux sentiers, entre des maisons de campagne et des vignobles, nous arrivâmes à un petit jardin placé sur une hauteur, où plusieurs jeunes gens et jeunes filles étaient assis au frais autour d'une table ronde. A notre entrée, tous nous firent signe de nous tenir tranquilles, en nous engageant à regarder de l'autre côté du jardin. Là, sous un grand berceau vert, deux belles dames étaient assises à une table en face l'une de l'autre. L'une chantait, l'autre l'accompagnait de la guitare. Entre elles deux, derrière la table, se tenait un homme de mine avenante, qui battait quelquefois la mesure avec une petite baguette. Le soleil du soir perçait à travers les pampres, et éclairait tantôt les bouteilles de vin et les fruits dont la table du berceau était garnie, tantôt les belles, rondes, éblouissantes épaules de la dame qui jouait de la guitare. L'autre dame était comme en extase, et chantait en italien si parfaitement et avec tant d'ardeur, que les veines de son cou en étaient toutes gonflées.

Au moment où les yeux tournés vers le ciel elle battait un long trille, et que l'homme à côté d'elle, la baguette levée, attendait qu'elle reprît dans la mesure, et personne dans le jardin n'osant souffler, voilà que la porte s'ouvre toute grande : une jeune fille, la figure échauffée, et derrière elle un jeune homme au visage fin et pâle se précipitent dans le jardin en continuant à se quereller tout haut. Le chef d'orchestre, avec son air ébahi et sa baguette levée, offrait l'image d'un sorcier pétrifié, quoique la cantatrice eût depuis longtemps interrompu sa longue roulade et se fût redressée en colère.

Tous les autres apostrophèrent le nouvel arrivant avec fureur. « Barbare! lui cria un des hommes assis autour de la table ronde, tu te jettes là à travers l'ingénieux tableau de la belle description que feu Hoffmann (page 347 de l'Almanach des Dames de 1816) donne de la plus belle peinture qu'il y eût à voir à l'exposition des arts de Berlin de l'automne de 1814! » Mais tout cela ne servit de rien. « Ah, que m'importent vos tableaux! repartit le jeune homme : mon tableau que j'ai peint, je l'abandonne aux autres; mais mon amoureuse, je la veux pour moi seul! Telle est ma manière de voir. O infidèle! perfide! continua-t-il en s'adressant de nouveau à la pauvre fille, âme mercenaire, tu ne veux point un amoureux, mais des trésors! Aussi je te souhaite à la place d'un pauvre sot de peintre un vieux duc, avec toute une mine de diamants sur le nez, de l'argent sur sa tête chauve et de l'or sur les quelques cheveux qui lui restent! Allons vite, donne-moi ce maudit billet que tu as tantôt caché devant moi! Qu'as-tu encore tramé? De qui est ce chiffon, et à qui est-il adressé? »

Mais la jeune fille se défendit de toutes ses forces, et plus les autres cherchaient à consoler et à calmer le jeune homme, plus sa fureur s'accrut. Enfin la belle éplorée rompit en criant le cercle qui l'entourait, et vint se jeter dans mes bras comme pour y chercher abri et protection. Je pris aussitôt l'attitude exigée par les circonstances; mais pendant qu'au milieu du tumulte général les autres ne prenaient pas garde à nous, elle leva tout à coup sa petite tête vers moi, et, d'un air calme, elle me dit très-vite et très-bas à l'oreille : « Abominable receveur! c'est toi qui me vaux tout cela. Mets vite ce fatal billet dans ta poche; tu y trouveras notre adresse. Ainsi à l'heure indiquée, en arrivant à la porte de la ville, toujours le long de la rue solitaire, à droite. »

La surprise ne me permit pas de proférer une parole. En la regardant de plus près, je venais tout à coup de la reconnaître. C'était vraiment la soubrette pincée du château qui, ce beau samedi soir, m'avait apporté une bouteille de vin de la part de sa maîtresse. Elle ne m'avait

jamais paru si belle qu'en ce moment où, tout échauffée, elle s'appuyait contre moi en laissant pendre sur mon bras ses boucles de cheveux noirs. « Mais, de grâce, très-honorée demoiselle, m'écriai-je tout surpris, dites-moi, comment vous trouvez-vous..... — Silence! Pour l'amour de Dieu, taisez-vous maintenant. » Et se détachant aussitôt de mes bras, elle s'élança de l'autre côté du jardin avant que j'eusse eu le temps de revenir à moi-même.

Cependant les autres avaient presque tout à fait oublié leur premier thème, et se disputaient à cœur joie en cherchant à prouver au jeune homme qu'il était réellement ivre, ce qui ne convenait pas du tout à un honnête peintre. L'homme rond et leste du berceau, qui, comme je l'appris plus tard, était un grand connaisseur et un grand ami des arts, et qui, par amour pour la science, était de toutes les parties, avait aussi jeté sa baguette, et, avec sa figure grasse et resplendissante de bonhomie, avait pénétré au milieu du plus fort du tumulte pour établir le calme, tout en regrettant toujours la longue roulade et le beau tableau qui lui avait coûté tant de peine à composer.

Mon cœur était tout rayonnant, comme cet heureux samedi où j'avais joué jusqu'à la nuit du violon à la fenêtre de ma maisonnette, en face de ma bouteille de vin. Comme le tapage ne cessait pas, je repris mon violon, et, sans hésiter longtemps, je me mis à jouer une de ces danses italiennes aimées dans la montagne, et que j'avais apprise dans le vieux château isolé au milieu des bois. A cette musique ils dressèrent tous la tête. « Bravo, bravissimo! Oh! la délicieuse idée! » dit le gai amateur, et il courut aussitôt de l'un à l'autre pour organiser un divertissement champêtre. Lui-même s'empressa de présenter la main à la dame qui avait joué tantôt de la guitare dans le berceau. Il se mit à danser très-artistement, et décrivit toutes sortes de courbes sur le gazon avec la pointe des pieds, avec force entrechats et pirouettes. Mais étant pas mal corpulent, il en eut bientôt assez, et ses entrechats devinrent toujours plus gauches et plus lourds. Enfin, il sortit du cercle, souffla avec beaucoup de force et ne finit plus de s'essuyer avec son mouchoir blanc la sueur qui lui coulait du front. Cependant le jeune homme, ayant tout à fait repris son bon sens, était allé chercher des castagnettes dans l'auberge, et en un instant tous se mirent à danser pêle-mêle sous les arbres. Le soleil s'était couché. Il jetait encore quelques lueurs rouges entre les ombres noires et sur les murs gris, et les colonnes à moitié enfoncées et couvertes de lierre dans le fond du jardin, tandis que de l'autre côté, au-dessous des vignobles, on voyait se dessiner la ville de Rome dans les derniers feux du soir.

Ils dansaient tous bien gentiment sur le gazon, sous le ciel pur et calme. Mon cœur sautait de joie dans ma poitrine, quand je vis les jeunes filles élancées, et parmi elles la femme de chambre, tourner gaiement au bruit des castagnettes, entre le feuillage, les bras levés comme les nymphes païennes des bois. N'y pouvant plus tenir, je m'élançai au milieu d'eux, et, tout en jouant du violon, je fis d'assez jolies figures.

Je pouvais avoir sauté quelque temps dans le cercle, et je ne m'étais pas aperçu que les autres, fatigués de leurs gambades, commençaient peu à peu à disparaître de la pelouse. Tout à coup quelqu'un me tira par derrière assez fort par les basques de mon habit. C'était la soubrette. « Ne sois pas fou! me dit-elle à voix basse. Tu sautes comme un cabri. Étudie bien ton billet, et viens bientôt. La belle jeune comtesse attend! » Après ces mots elle se glissa hors de la porte du jardin, et eut bientôt disparu au milieu des vignes.

Le cœur me battait; j'aurais voulu la suivre tout de suite. Heureusement, comme la nuit était venue, le garçon alluma les grandes lanternes près de la porte d'entrée. Je m'approchai et sortis vite mon billet. Il était griffonné au crayon, et on y avait indiqué tant bien que mal la porte et la rue, comme me l'avait dit tantôt la femme de chambre. Puis on avait ajouté : « A onze heures, par la petite porte. » Il y avait encore quelques longues heures jusque-là. Néanmoins, ne pouvant plus rester en place, je voulus me mettre de suite en route, lorsque le peintre qui m'avait amené dans le jardin vint à moi et me demanda: « As-tu vu la jeune fille? je ne l'aperçois plus. C'était la femme de chambre de la comtesse allemande. — Chut! chut! répondis-je, la comtesse est encore à Rome. — Eh bien, tant mieux! dit le peintre. Viens donc boire avec moi à sa santé. » J'eus beau refuser, il m'entraîna avec lui et me fit rentrer dans le jardin.

Il était alors entièrement vide et désert. Les joyeux convives, chacun avec son amoureuse au bras, cheminaient vers la ville; dans le silence de la nuit, on les entendait encore causer et rire au milieu des vignes. Peu à peu les voix moins distinctes se perdirent tout à fait dans la vallée, dans le bruissement des arbres et le murmure des eaux. J'étais resté seul en haut avec mon peintre et M. Eckbrecht : c'était ainsi que s'appelait l'autre artiste qui s'était tant disputé. La lune répandait un brillant éclat dans le jardin entre les grands arbres. Une lumière vacillait au vent et se reflétait dans le vin répandu sur la table. Je fus forcé de m'asseoir, et mon peintre causa avec moi de ma naissance, de mon voyage et de mes projets. M. Eckbrecht avait pris sur ses genoux la jolie

petite fille de l'auberge, quand elle nous eut posé des bouteilles sur la table. Il lui mit la guitare dans les bras, et lui apprit à jouer dessus un petit air. Elle ne s'en tira pas mal avec ses petites mains. Ils chantèrent ensuite un air italien, chacun une strophe à tour de rôle, ce qui était très-beau à entendre au milieu du calme de la belle soirée. Quand ensuite la petite fille eut été appelée dehors, M. Eckbrecht se jeta en arrière sur le banc avec la guitare, posa ses pieds sur une chaise, et chanta pour lui beaucoup d'airs allemands et italiens, sans plus s'inquiéter de nous. Les étoiles brillaient au firmament; toute la contrée était comme argentée par le reflet de la lune. Je pensai à la belle dame, à ma patrie lointaine, et j'oubliai pendant ce temps mon peintre assis à côté de moi. Quelquefois M. Eckbrecht était forcé d'accorder son instrument, ce qui le mettait toujours en colère. Pendant qu'il le tirait et le tournait dans tous les sens, une corde cassa. Il jeta la guitare et se leva. Ayant remarqué que mon peintre avait couché sa tête sur ses bras et s'était profondément endormi, il jeta aussitôt sur ses épaules un manteau blanc pendu à une branche à côté de la table. Mais après s'être ravisé, il regarda d'abord mon peintre, puis moi fixement, s'assit en face de moi sur la table, toussa, se moucha, et, après avoir arrangé sa cravate, il me tint tout à coup le discours suivant : « Cher auditeur et compatriote, les bouteilles étant presque vides, et la morale étant incontestablement le premier devoir civil quand les vertus baissent, je me sens porté par sympathie de compatriote à faire défiler devant toi quelques idées morales. On pourrait, il est vrai, croire que tu n'es qu'un tout jeune homme, tandis que ton frac a cependant déjà dépassé la fleur de l'âge. On pourrait supposer que tu as fait tout à l'heure des cabrioles extraordinaires comme un satyre; il y en a même qui pourraient prétendre que tu es un vagabond, puisque tu cours les champs en raclant du violon; mais je ne me permets pas des jugements si téméraires. Je m'en rapporte plutôt à ton nez fin et pointu. Tu me fais l'effet d'un génie en vacance! » Impatienté de ces discours insidieux, j'allais lui répondre de la bonne manière, quand, sans m'en laisser le temps, il continua en ces termes : « Vois-tu combien tu te gonfles déjà de ce peu d'éloges! Rentre en toi, et songe au danger du métier! Nous autres génies, — car moi aussi je suis un génie, — tenons aussi peu au monde que le monde tient à nous. Avec les bottes de sept lieues que nous apportons avec nous presque en naissant, nous marchons sans autres grandes cérémonies tout droit à l'éternité. O position pitoyable, incommode et guindée! Avec une jambe dans l'avenir où il n'y a qu'aurore et

que visages d'enfants à naître, et l'autre jambe au milieu de Rome, sur la piazza del Popolo, où tout le siècle, profitant de la bonne occasion, s'accroche à votre botte de manière à vous arracher la jambe! Et comme il faut se trémousser, boire du vin et souffrir la faim, le tout en vue de l'éternité immortelle! Et regarde là-bas sur le banc monsieur mon collègue, qui est également un génie. Il trouve déjà le temps trop long : que fera-t-il donc de l'éternité? Oui, monsieur mon estimable collègue, toi et moi, et le soleil, nous nous sommes levés ce matin de très-bonne heure; toute la journée nous avons réfléchi et peint, et tout était beau. Maintenant la nuit endormie a passé sa manche sur le monde et a effacé toutes les couleurs! » Il continuait toujours de parler; avec sa chevelure ébouriffée, à force de danser et de boire, il paraissait pâle comme un mort au clair de lune!

Ses gestes désordonnés et ses discours incohérents m'avaient donné le frisson. Aussi quand il se tourna tout à fait du côté du peintre endormi, je saisis l'occasion, et, sans qu'il s'en aperçût, je me glissai autour de la table et m'esquivai hors du jardin. Seul et le cœur plein de joie, je descendis le long des vignes et m'acheminai vers la large vallée éclairée par la lune.

Les horloges de la ville sonnaient dix heures. Derrière moi j'entendais encore dans le silence de la nuit quelques sons de guitare, et parfois les voix des deux peintres qui rentraient aussi chez eux. Je pressai le plus possible le pas pour me soustraire à leurs questions.

A la porte de la ville, je tournai aussitôt à droite dans la rue solitaire; le cœur me battait. J'avançai lestement entre les maisons et les jardins. Mais quelle fut ma surprise quand j'arrivai tout à coup sur la place, avec la fontaine au jet d'eau que je n'avais pas pu retrouver le matin! Je reconnus la villa solitaire, et la belle dame dans le jardin chantait encore le même air italien comme la veille au soir. Dans mon enchantement je courus d'abord à la petite porte, puis à la porte de la maison et enfin à la grille du jardin. Mais tout était fermé. Je me rappelai que onze heures n'étaient pas encore sonnées. Je me fâchais contre la lenteur du temps; mais, pour ne pas manquer aux convenances, je n'osai plus comme la veille grimper par-dessus la porte grillée. Je me promenai un instant sur la place solitaire, puis je m'assis sur la fontaine de pierre, tout rêveur et dans une douce attente.

Les étoiles scintillaient au ciel. Sur la place, tout était calme et silencieux. J'écoutais avec ravissement le chant de la belle dame qui, à travers le murmure de l'eau de la fontaine, retentissait du jardin jusqu'à moi. Tout à coup j'aperçus une figure blanche venant de l'autre

côté de la place, et s'avançant droit vers la petite porte du jardin. Je regardai bien à la clarté de la lune : c'était le fou de peintre, enveloppé dans son manteau blanc. Il tira vite une clef, et, quelques secondes après, il fut dans le jardin.

Ayant déjà le peintre en grippe à cause de ses discours absurdes, j'entrai alors dans une épouvantable colère. « Ce génie libertin est encore ivre, me disais-je; la clef lui a été donnée par la femme de chambre, et il veut maintenant surprendre traîtreusement la belle noble dame. » Je me précipitai aussitôt dans le jardin par la petite porte restée ouverte.

Quand j'entrai, tout était calme et silencieux. Les doubles portes du pavillon étaient ouvertes; il en sortait une lueur bleue qui se reflétait sur l'herbe et les fleurs devant la porte. Ayant jeté un coup d'œil dans l'intérieur, j'aperçus dans une superbe pièce verte, faiblement éclairée par une lampe blanche, ma belle noble dame, une guitare à la main, étendue sur un lit de repos en soie, et qui ne songeait pas dans son innocence aux dangers qui la menaçaient du dehors.

Mais je n'eus pas beaucoup le temps de regarder. Je remarquai que la figure blanche se glissait tout doucement derrière le bosquet vers le pavillon. En même temps, la noble dame faisait entendre des sons si plaintifs, qu'ils me pénétraient jusqu'à la moelle des os. Je n'hésitai plus un instant. Après avoir cueilli une forte branche, je m'élançai tout droit sur l'homme au manteau blanc, en criant à pleine gorge : A l'assassin! à faire trembler tout le jardin.

A mon apparition subite, le peintre s'enfuit en poussant d'effroyables cris. Je crie encore plus fort. Il se dirige vers la maison, mais je cours après lui, et j'étais sur le point de le saisir quand mes pieds s'embarrassèrent dans les pots de fleurs, et je tombai tout de mon long devant la porte.

« C'est donc toi, fou! entendis-je crier au-dessus de ma tête; tu as manqué me faire mourir d'effroi! » Je me relevai promptement, et comme je m'essuyais le sable et la terre des yeux, je vois devant moi la femme de chambre qui, en sautant, venait de laisser tomber le manteau blanc de dessus son épaule. « Mais, m'écriai-je tout interdit, le peintre n'a-t-il pas été ici? — Oui, certainement, répondit-elle d'un air narquois, du moins son manteau, qu'il m'a jeté tantôt sur les épaules quand je l'ai rencontré à la porte, parce que j'avais froid. » Pendant cette conversation, la noble dame s'était levée de son sofa et était venue à la porte. Mon cœur battait si fort que je croyais qu'il allait se fendre. Mais combien fus-je effrayé quand, en la regardant bien,

j'aperçus, au lieu de la belle noble dame, une personne tout à fait étrangère.

C'était une dame assez grande et assez forte, avec un nez aquilin et fier, et des sourcils noirs fortement arqués et d'une beauté à faire peur. Elle me regarda avec ses grands yeux étincelants si majestueusement, que je fus tout saisi de respect. Dans ma confusion, je lui fis des révérences sans fin, et je voulus à la fin même lui baiser la main. Mais elle la retira avec dépit, et dit aussitôt à la femme de chambre quelques mots en italien auxquels je n'entendis rien.

Cependant les cris poussés peu auparavant avaient mis tous les voisins en émoi. On entendait des chiens aboyer, des enfants crier et des voix d'hommes qui approchaient du jardin. La dame me regarda encore une fois avec des yeux ardents qui semblaient devoir me consumer, puis elle se tourna fièrement en riant d'un rire forcé, et me ferma la porte au nez. La soubrette me saisit sans façon par le pan de mon habit et m'entraîna vers la porte du jardin.

Tout en marchant, elle me dit avec colère : « Tu as encore fait là une fameuse sottise! » Ma bile aussi s'échauffait : « Et que diantre, repris-je, ne m'avez-vous pas vous-même donné rendez-vous? — C'est justement pour cela, s'écria la femme de chambre. La comtesse te voulait du bien; elle te jette d'abord des fleurs de sa fenêtre, puis elle chante des ariettes. Et c'est là sa récompense! Mais il n'y a rien à faire de toi; tu foules ton bonheur aux pieds! — Moi qui croyais que c'était la comtesse d'Allemagne, la belle noble dame! — Ah oui-da! celle-là est depuis longtemps retournée en Allemagne avec ton fol amour enragé! Cours-y aussi bien vite. Elle languit assez après toi; vous pourrez jouer ensemble du violon et regarder la lune. Mais garde-toi bien de jamais reparaître devant mes yeux! »

Il se fit alors un bruit épouvantable derrière nous. Du jardin à côté, des hommes armés de gourdins grimpaient en toute hâte par-dessus le mur; ils se mirent à fouiller les allées; des figures effarées en bonnet de nuit se montraient de tous côtés à la clarté de lune; on aurait dit que le diable faisait sortir ses farfadets de toutes les haies et de tous les buissons. La femme de chambre ne perdit pas la tête et cria aux gens, en leur indiquant le côté opposé du jardin : « C'est par là que se sauve le voleur! » Puis elle me poussa vite hors du jardin et ferma la petite porte derrière moi.

Je me trouvai encore tout seul sous la voûte du ciel, sur la même place déserte, comme j'y étais arrivé la veille. Le jet d'eau qui tantôt, au clair de lune, scintillait si gaiement à mes yeux, comme si des

anges y montaient et descendaient, murmurait toujours comme auparavant; mais ma joie était maintenant toute tombée dans l'eau. Je résolus fermement de tourner pour toujours le dos à la fausse Italie, avec ses peintres fous, ses oranges et ses soubrettes, et je quittai à l'heure même la ville de Rome.

IX.

Les monts fidèles sont au guet :
« Qui vient là-bas par la bruyère?
Qui va là-bas vers la forêt? »
Moi, revoyant leur mine fière,
J'éclate de contentement.
Du fond de l'âme je leur crie
Le mot d'ordre et de ralliement :
Vive la patrie!

Et sources, monts, chênes, oiseaux,
Me reconnaissent à la ronde.
Vers moi s'inclinent les bouleaux,
Le fleuve enfle sa voix profonde,
Et de loin Saint-Étienne [1] aussi
Se penche vers ma seigneurie.
Mon pèlerinage est fini.
Vive la patrie!

J'étais placé sur une haute montagne d'où l'on a, pour la première fois, la vue sur l'Autriche; j'agitais avec joie mon chapeau, et je chantais le dernier couplet, quand tout à coup derrière moi dans le bois une superbe musique d'instruments à vent y répondit. Je me retournai prestement et j'aperçus trois jeunes gens en longs manteaux bleus : l'un jouait du hautbois, l'autre de la clarinette, et le troisième, ayant un tricorne sur la tête, sonnait du cor. Cet accompagnement fit retentir tout le bois. Moi, toujours prêt, je prends aussitôt mon violon et me mets à jouer en continuant de chanter. Mes trois musiciens se regardent avec surprise, le joueur de cor s'arrête le premier, les autres suivent son exemple, et ils se mettent à m'examiner; moi j'en fais autant pour eux. Enfin le joueur de cor m'adresse la parole en ces termes : « Monsieur ayant un si long frac, nous l'avions pris pour un Anglais en voyage, admirant à pied la belle nature, et

[1] La cathédrale de Vienne.

nous comptions gagner un viatique. Mais il me semble que monsieur est lui-même musicien? — A vrai dire, je suis receveur, et je viens directement de Rome; mais comme depuis quelque temps je n'ai rien perçu, je me suis tiré d'affaire en route en jouant du violon. — Ça ne rapporte pas grand'chose aujourd'hui », dit le joueur de cor qui s'était retiré du côté du bois et qui, avec son tricorne, attisait le feu qu'ils venaient d'allumer. « Les instruments à vent rapportent davantage, continua-t-il; quand nous arrivons chez quelque grand seigneur qui dîne tout à son aise, à peine sommes-nous entrés à la dérobée sous le vestibule voûté et commençons-nous tous les trois à jouer de toute la force de nos poumons, qu'un domestique accourt, apporte de l'argent ou quelque chose à manger pour nous réduire au silence. Mais monsieur ne voudrait-il pas partager notre collation? »

Le feu pétillait gaiement dans le bois; la matinée était froide; nous nous assîmes tous sur le gazon; deux des musiciens ôtèrent de dessus le feu un petit pot dans lequel il y avait du café déjà mêlé au lait; ils sortirent du pain des poches de leurs manteaux, trempèrent le pain dans le pot, et mangèrent et burent avec un appétit qui faisait plaisir à voir. « Je ne puis pas souffrir ce noir breuvage », dit le joueur de cor, et, m'offrant une des deux grosses tartines de beurre mises l'une sur l'autre qu'il tenait à la main, il tira de sa poche une bouteille de vin. « Monsieur ne veut-il pas aussi accepter une gorgée? »

Je bus un bon coup, mais je retirai vite la bouteille de mes lèvres avec une épouvantable grimace. C'était du vrai file-en-quatre. « C'est du vin du cru, reprit mon interlocuteur. Mais monsieur s'est gâté le goût en Italie! »

Puis il fouilla vivement dans une grande besace, et tira d'au milieu de toutes sortes de chiffons une vieille carte géographique toute déchirée, sur laquelle on voyait encore l'empereur avec tous les insignes de son rang, tenant le sceptre dans la main droite, le globe impérial dans la main gauche. Il déploya cette carte par terre avec un soin tout particulier. Les autres se rapprochèrent de lui, et ils délibérèrent quelle route ils suivraient. « Voilà les vacances près de finir, dit l'un. En tournant de suite vers Linz, nous arriverons encore à temps à Prague. — Eh! ma foi, s'écria le joueur de cor, à qui comptes-tu siffler tes airs? Tu ne trouverais rien que des bois et des charbonniers; pas de goût épuré, pas un endroit où l'art puisse se développer librement! — Oh! sottises, reprit l'autre, les paysans sont justement ceux que j'aime le plus, ils savent le mieux où le bât vous blesse, et ne regardent pas de si près quand on se trompe parfois de note. — C'est que

tu n'as pas, dit le joueur de cor, ce que le Français appelle le *point d'honneur*. Rappelle-toi cette sentence des Latins : *Odi profanum vulgus et arceo.*

— Eh bien! dans notre tournée, nous rencontrerons bien quelques églises, dit le troisième : nous descendrons chez les curés.

— Très-humble serviteur, dit le joueur de cor; ces messieurs vous donnent peu d'espèces et vous font de grands sermons pour vous engager à ne pas courir le monde en vagabonds, à vous appliquer davantage aux sciences, surtout quand ils flairent en vous le futur confrère. Non, non : *Clericus clericum non decimat*. Mais d'ailleurs qu'y a-t-il de si pressé? MM. les professeurs sont encore à Carlsbad, et ne sont pas eux-mêmes très-exacts pour la rentrée. — Oui, mais *distinguendum est inter et inter,* reprit l'autre; *quod licet Jovi, non licet bovi!* »

Je m'aperçus alors que c'étaient des étudiants de Prague, et je fus pris pour eux d'un vrai respect, surtout en voyant le latin leur couler des lèvres comme de l'eau.

« Monsieur est-il aussi étudiant? » demanda alors le joueur de cor. Je répondis modestement que j'avais toujours eu beaucoup de goût pour l'étude, mais que l'argent m'avait manqué.

« Cela ne fait rien du tout, s'écria le joueur de cor; nous n'avons pas non plus d'argent ni de riches amis. Mais un homme d'esprit doit savoir se tirer d'affaire. *Aurora mentis amica!* ce qui, bien traduit, signifie : Il ne faut pas perdre de temps à bien déjeuner. Mais quand les cloches de midi résonnent de tour en tour et de montagne en montagne, et que les étudiants se précipitent avec grand bruit hors des sombres salles de l'université et se répandent dans les rues en plein soleil, nous nous rendons chez le père cuisinier des capucins, nous y trouvons la table mise, et, ne le fût-elle pas, il y a toujours là pour chacun une potée de soupe. Nous ne nous inquiétons pas du reste, et perfectionnons notre latin. Voilà, mon cher monsieur, comme nous étudions au jour le jour. Quand arrivent enfin les vacances, et que les autres vont chez leurs parents à cheval ou en voiture, nous autres nous sortons de la ville avec nos instruments sous le manteau, et le monde nous est ouvert! »

A ce récit, mon cœur se sentit tout navré de voir des hommes aussi savants tellement délaissés du monde. Je pensai en même temps à mon propre abandon, et les larmes me vinrent aux yeux. Le joueur de cor me regarda tout ébahi. « Cela ne fait rien, continua-t-il; je n'aimerais pas du tout à voyager avec toutes mes aises, trouver d'avance commandés des chevaux, du café, des draps de lit tout blancs avec le

bonnet de nuit et le tire-bottes. Ce qu'il y a justement de beau quand nous partons le matin, et que les oiseaux de passage s'envolent au-dessus de nos têtes, c'est de ne pas savoir quelle cheminée fume aujourd'hui pour nous, et de ne pas prévoir quelle bonne chance nous attend peut-être le soir !

— Oui, reprit l'autre, partout où nous arrivons, en sortant nos instruments, nous sommes sûrs d'égayer tout le monde ! Lorsqu'à l'heure du dîner nous entrons dans quelque maison seigneuriale et que nous jouons dans le vestibule, les servantes dansent entre elles devant la porte, et les maîtres font ouvrir un peu la salle pour mieux entendre la musique ; par cette ouverture, le bruit des assiettes nous arrive avec l'odeur du rôti au milieu de nos joyeux accords, et les nobles demoiselles assises à table se tordent presque le cou pour voir les musiciens.

— Vraiment ! s'écria le joueur de cor avec des yeux étincelants, que les autres répètent leurs manuels et leurs glossaires, nous étudions pendant ce temps dans le grand livre d'images que le bon Dieu a ouvert devant nous dans la belle campagne ! Oui, monsieur peut le croire, nous serons un jour des hommes qui sauront raconter quelque chose aux paysans et qui, en frappant avec le poing sur la chaire, feront trembler les manants et, à force de les édifier, feront éclater leurs cœurs de contrition ! »

En les entendant parler de la sorte, mon cœur s'épanouit, et j'aurais bien voulu aussi me faire étudiant. Je ne pouvais pas me lasser de les entendre, tant il est vrai qu'on profite toujours de la conversation de gens instruits ! Mais, par malheur, il n'y eut pas moyen d'établir un entretien suivi. Un des étudiants, dans son anxiété de voir approcher si vite la fin des vacances, avait rassemblé les diverses pièces de sa clarinette et, après avoir posé un cahier de musique sur son genou, il exécuta un passage difficile d'un motet dont il devait jouer sa partie à son retour à Prague. Pendant que ses doigts couraient sur l'instrument, il jouait quelquefois d'un faux à vous briser le tympan et à ne plus entendre même ce qu'on disait.

Tout à coup, le joueur de cor cria de sa voix de basse, en tapant gaiement sur la carte déroulée : « Écoutez, j'ai notre affaire ! » Le joueur de clarinette interrompit un instant son jeu et le regarda avec surprise : « Écoutez, continua notre géographe ; non loin de Vienne il y a un château ; dans ce château il y a un portier, et ce portier est mon cousin. Mes très-chers camarades, il faut que nous allions à ce château, que nous fassions notre compliment à monsieur mon cousin,

qui se chargera de nous héberger et de nous faire transporter plus loin! » Quand j'entendis cela, je demandai aussitôt : « Ne joue-t-il pas du hauthois, n'est-il pas long de corps et n'a-t-il pas un grand nez distingué? » Le joueur de cor fit un signe affirmatif de la tête. Dans ma joie, je le serrai si fortement contre moi, que son tricorne lui tomba de la tête. Nous résolûmes aussitôt de descendre tous ensemble le Danube par le bateau de poste jusqu'au château de la belle comtesse.

Descendus au rivage, nous trouvâmes tout prêt pour le départ. Le gros hôtelier chez qui le bateau avait été amarré pendant la nuit se tenait gaiement sur le seuil de sa porte, qu'il remplissait tout entière de sa large carrure. Il assaisonna les adieux de plaisanteries et de bons mots, tandis qu'à chaque fenêtre se montrait une tête de jeune fille souriant aux bateliers qui chargeaient les derniers paquets. Un monsieur âgé, en surtout gris et en cravate noire, qui se proposait aussi de voyager par le bateau, se tenait sur le rivage et causait vivement avec un jeune cavalier élancé, assis sur un superbe cheval anglais, en long pantalon de cuir et en veste collante d'écarlate rouge. A ma grande surprise, il me sembla que tous deux me regardaient quelquefois de côté et parlaient de moi. Enfin le vieux monsieur se mit à rire, le jeune cavalier fit claquer sa houssine et, rivalisant de vitesse avec les alouettes qui gazouillaient autour de lui, il fendit l'air du matin et s'élança dans la campagne étincelante.

Cependant les étudiants et moi nous avions mis ensemble notre caisse. Le batelier rit et secoua la tête quand le joueur de cor lui paya notre passage en monnaie de cuivre, que nous avions eu beaucoup de peine à rassembler. Moi, je poussai des cris d'allégresse en voyant briller devant moi le Danube. Nous sautâmes vite dans le bateau, le batelier donna le signal, et aux lueurs éclatantes du matin nous descendîmes la rivière entre les montagnes et les prairies.

Les oiseaux chantaient dans la forêt, et des deux côtés les cloches retentissaient au loin dans les villages. A ce concert se joignait parfois celui des alouettes dans les airs, et un serin des Canaries sur le bateau y mêlait ses joyeux accents.

Ce serin appartenait à une jeune et jolie fille qui se trouvait parmi les passagers. La cage était placée près d'elle; de l'autre côté, elle tenait un petit paquet de linge fin sous le bras. Elle était là toute tranquille et très-satisfaite, regardant ses souliers de voyage neufs qui passaient sous sa robe, ou, les yeux baissés, suivant le cours de l'eau. Le soleil du matin brillait sur son front blanc au-dessus duquel ses cheveux

4.

se séparaient en belles tresses. Je m'aperçus bien que les étudiants auraient voulu engager avec elle une conversation polie. Ils tournaient toujours autour d'elle, et le joueur de cor toussait, se mouchait, rajustait sa cravate et redressait son tricorne. Mais ils n'avaient pas de vrai courage, et la jeune fille baissait toujours les yeux dès qu'ils s'approchaient d'elle.

Celui qui les gênait et leur imposait le plus était le vieux monsieur à la redingote grise assis de l'autre côté du bateau et qu'ils avaient reconnu sur-le-champ pour un ecclésiastique. Il avait devant lui un bréviaire dans lequel il lisait, tout en examinant entre-temps le beau paysage; aussi levait-il souvent les yeux de dessus son livre, dont les tranches dorées et les belles images de saints étincelaient aux rayons du soleil. Du reste, comme il ne perdait rien de ce qui se passait sur le bateau, il eut bientôt reconnu les oiseaux à leurs plumes, et il ne se passa pas beaucoup de temps qu'il aborda un des étudiants en latin; aussitôt tous les trois approchèrent, ôtèrent leurs chapeaux et lui répondirent également en latin.

Pour moi, je m'étais assis tout à l'avant, sur la proue du bateau. Je laissais balancer gaiement mes jambes au-dessus de l'eau, et pendant que le bateau volait et qu'au-dessous de moi les flots coulaient en écumant, je regardais toujours dans le lointain azuré les tours et les châteaux qui sortaient du milieu des verts rivages et grandissaient peu à peu à mesure pour disparaître ensuite derrière nous. « Si aujourd'hui seulement je pouvais avoir des ailes! » me disais-je en moi-même. Et dans mon impatience je sortis mon cher violon et je jouai tous mes plus anciens morceaux, que j'avais appris soit chez mon père, soit dans ma maisonnette de receveur.

Tout à coup quelqu'un me frappa par derrière sur l'épaule : c'était l'ecclésiastique, qui, après avoir serré son bréviaire, m'écoutait déjà depuis quelque temps. « Eh, eh, me dit-il en riant, monsieur *ludi magister,* le violon vous fait oublier le manger et le boire ! » M'engageant à mettre mon violon dans ma poche et à partager sa collation avec lui, il me conduisit à un joli petit berceau de jeunes bouleaux et de pins verts dressé par les bateliers au milieu du bateau. Il y avait fait placer une table, et il nous fit asseoir, les étudiants, la jeune fille et moi, tout autour sur les tonneaux et les colis.

Puis il déballa un rôti énorme et des tartines de beurre enveloppés avec soin dans du papier, et sortit d'un cabaret plusieurs bouteilles de vin et une coupe d'argent dorée en dedans. Il versa du vin, en goûta d'abord, puis le huma en connaisseur, et en offrit ensuite à chacun de

nous. Les étudiants se tenaient droits comme des cierges, et par respect ne mangeaient et ne buvaient que très-peu. La jeune fille aussi ne fit que tremper son petit bec dans la coupe en portant timidement les yeux sur les étudiants et sur moi; mais plus elle nous regardait, plus elle finit par s'enhardir.

Elle raconta à l'ecclésiastique qu'elle quittait pour la première fois sa famille pour entrer en condition et se rendre au château de ses nouveaux maîtres. Elle nomma le château de ma belle dame, et je devins pourpre. « C'est donc là ma future femme de chambre! » me disais-je. Je la regardai avec de grands yeux, et en y pensant je fus presque saisi de vertige.

« Au château, il y aura bientôt une grande noce, dit l'ecclésiastique. — Oui, répondit la jeune fille, qui aurait bien voulu être plus au courant de l'histoire. On prétend que c'était d'anciennes secrètes amours, mais que la comtesse n'avait jamais voulu en entendre parler. » L'ecclésiastique ne répondit que par des *hem! hem!* en remplissant sa coupe et en buvant à petits coups d'un air pensif. Je m'étais penché en avant, les deux coudes sur la table, pour mieux entendre la conversation. L'ecclésiastique, s'en étant aperçu, reprit : « Je puis bien vous le dire, les deux comtesses m'ont chargé de m'informer si le fiancé n'était pas déjà dans le pays. Une dame de Rome a écrit qu'il avait quitté cette ville depuis longtemps. »

Quand il vint à parler de la dame de Rome, je rougis de plus belle. « Est-ce que Votre Révérence connaît le fiancé? demandai-je tout confus. — Non, répondit le vieux monsieur, mais on dit que c'est un oiseau qui vole de branche en branche. — Oh! certes, repris-je en toute hâte, c'est un oiseau qui, quand il peut, s'échappe de sa cage et qui chante gaiement quand il a repris sa liberté. — Et qui court le monde, continua l'ecclésiastique tranquillement, qui s'enfuit la nuit et qui le jour se couche devant les portes des maisons. » Ce discours me contraria beaucoup. « Mon révérend père, m'écriai-je avec chaleur, on vous a fait là de bien faux rapports! Le fiancé est un jeune homme élancé, très-moral, plein de talents et d'avenir. Il a vécu en Italie dans un vieux château sur un grand pied, n'a fréquenté que des comtesses, des peintres célèbres et des femmes de chambre, et sait très-bien ménager son argent quand il en a, enfin... — Bah! j'ignorais que vous le connussiez si bien, interrompit l'ecclésiastique en riant de si bon cœur que sa figure en devint toute bleue et que les larmes lui vinrent aux yeux. — Je me suis cependant laissé dire, reprit la future camériste, que le fiancé est un jeune seigneur excessivement riche! — Ah! ma

foi, s'écria l'ecclésiastique, voilà un quiproquo! » Il éclata de rire et manqua étouffer. Quand il fut un peu revenu à lui, il leva la coupe en l'air et dit : « Vivent les fiancés! » Je ne savais que penser de l'ecclésiastique et de ses discours, mais la honte que j'avais de mes aventures à Rome m'empêcha de lui dire devant tout ce monde que j'étais moi-même l'heureux fiancé perdu.

La coupe passa de nouveau à la ronde; l'ecclésiastique s'entretint avec chacun de ses convives, qui enfin, au milieu d'une conversation animée, s'attachèrent de plus en plus à leur aimable amphitryon. Les étudiants racontèrent leurs excursions dans la montagne, puis ils allèrent chercher leurs instruments et se mirent à jouer avec beaucoup d'entrain. L'air frais de l'eau passait à travers les branches du berceau; le soleil du soir dorait déjà les bois et les vallées, qui s'envolaient devant nous pendant que les rivages répétaient les sons du cor. Et quand l'ecclésiastique, animé par la musique et le vin, raconta de gaies histoires du temps de sa jeunesse, en ajoutant que pendant les vacances il avait aussi couru par monts et par vaux, et qu'il avait souvent eu faim et soif sans jamais perdre sa gaieté, quand enfin il s'écria que sa vie d'étudiant n'avait été qu'une grande vacance entre l'école sombre et étroite et les sérieux devoirs de sa charge, les étudiants burent encore tous à la ronde et entonnèrent la chanson suivante, dont les échos retentirent au loin dans les montagnes :

L'automne chasse les oiseaux
  Vers le midi par bandes.
Je vois s'agiter des chapeaux
  Tout ornés de guirlandes :
Ce sont des étudiants, contents
  D'être enfin en vacance.
Ils soufflent dans leurs instruments,
  Et marchent en cadence.
Adieu, bourgeois, livres, leçons,
Les cours sont finis, nous partons.
Et habeat bonam pacem,
  Qui sedet post fornacem....

Toujours dispos, matin et soir
  Nous courons les villages.
Les volets ouverts laissent voir
  De souriants visages.
Devant les portes nous soufflons,
  Ce qui fort nous altère.
« Eh! monsieur l'hôte, vite, allons,
  Montrez-nous votre bière.

Et montrez-nous votre bon vin. »
Et prestement, cannette en main,
Venit ex sua domo
Beatus ille homo!

L'aquilon secoue en sifflant
Les forêts dépouillées,
Nous cheminons d'un pas plus lent
Dans les feuilles mouillées;
Nos manteaux sont au vent béants,
Nos souliers sans semelle;
Nous soufflons dans nos instruments,
Et chantons de plus belle :
Beatus ille homo,
Qui sedet in sua domo,
Et sedet post fornacem,
Et habet bonam pacem!...

Les bateliers, la jeune fille et moi, sans comprendre le latin, nous entonnions toujours en chœur avec allégresse le dernier vers. Je me livrai à la joie la plus expansive en apercevant de loin ma maisonnette de receveur et en voyant bientôt après, au soleil couchant, le château poindre au-dessus des arbres.

X.

Le bateau toucha au rivage. Nous mîmes vite pied à terre, et nous nous dispersâmes de tous côtés dans la campagne comme des oiseaux dont on vient d'ouvrir subitement la cage. L'ecclésiastique prit congé à la hâte et se dirigea à grands pas vers le château. Les étudiants s'acheminèrent vers un buisson écarté, où ils époussetèrent leurs manteaux et se mirent à se laver dans le ruisseau à côté et à se raser l'un l'autre. La nouvelle femme de chambre, avant de se présenter au château, alla avec son serin et son paquet sous le bras à l'auberge au pied de la montagne, pour changer de toilette chez l'hôtesse que je lui avais recommandée comme une personne accommodante. Pour moi, dont le cœur se dilatait dans cette belle soirée, ma résolution se trouva bientôt prise, et quand tous furent partis, je courus de suite vers le jardin du château.

Ma maisonnette, devant laquelle il me fallait passer, était toujours à la même place. Les grands arbres du jardin seigneurial agitaient tou-

jours leurs cimes de son côté. Un merle, qui autrefois avait chanté chaque soir au coucher du soleil sur le châtaignier placé devant la fenêtre, y chantait encore, absolument comme s'il ne s'était rien passé depuis dans le monde. La croisée était ouverte; je m'y lançai plein d'ivresse, et je passai ma tête dans la chambre. Il n'y avait personne : l'horloge au mur faisait toujours son même tic-tac, le bureau était contre la fenêtre et la longue pipe dans un coin, comme anciennement. Je n'y pus résister, je sautai dans la chambre et je m'assis au bureau devant le grand-livre de compte. Le soleil jetait encore à travers le châtaignier un vert reflet doré sur les chiffres du grand-livre ouvert. Les abeilles bourdonnaient encore devant la fenêtre, et le merle dehors sur l'arbre chantait toujours gaiement. Tout à coup la porte de la chambre s'ouvrit, et il y entra un vieux grand receveur dans ma longue robe de chambre à larges pois. Quand il m'aperçut si inopinément, il s'arrêta à la porte, ôta vite ses lunettes de son nez et me regarda d'un air furieux. Tout interdit, je me levai sans rien dire, et filai par la porte à travers le petit jardin, où je manquai presque m'entortiller les pieds dans les maudites tiges de pommes de terre que le vieux receveur avait, sur l'avis du portier, plantées en place de mes fleurs.

Je l'entendis encore s'élancer devant la porte en pestant contre moi; mais j'étais déjà perché sur le haut mur du jardin, et, le cœur tout palpitant, je plongeai du regard dans le parc. Quelles suaves odeurs, quelles douces lueurs et quels accents joyeux de milliers d'oiseaux! Les places et les allées étaient vides, mais les cimes dorées s'inclinaient devant moi au vent du soir comme si elles voulaient me saluer.

Tout à coup, j'entendis chanter à quelque distance dans le jardin :

O nuit charmante, lueur pure,
Paix rêveuse, calme enchanteur!
Dans le feuillage quel murmure,
Quel vague réveil dans mon cœur!

Temps écoulés, douces tristesses,
Chers souvenirs, regrets plus chers,
Vous me bercez de vos caresses,
Légers frissons, subtils éclairs!

La voix et la chanson avaient pour moi un son si étrange et en même temps si connu, comme si je les avais déjà entendues quelque part en rêve. J'y réfléchis longtemps. « C'est monsieur Guido! » m'écriai-je enfin, plein de joie, en sautant vite du mur dans le jardin. C'était

la même chanson qu'il avait chantée un soir d'été sur le balcon de l'auberge italienne où je l'avais vu pour la dernière fois.

Il chantait toujours, et moi, sautant par-dessus les parterres et les haies, je courais du côté de la chanson. Quand je sortis enfin derrière les derniers rosiers, je m'arrêtai soudain comme enchanté. Sur le vert gazon, près de l'étang aux cygnes éclairé par le soleil couchant, était assise sur un banc de pierre la belle noble dame vêtue d'une robe superbe, une guirlande de roses rouges et blanches dans ses cheveux noirs. Elle avait les yeux baissés, et, tout en écoutant la chanson, elle jouait avec sa houssine sur le gazon, absolument comme dans le temps sur la barque quand je lui chantais l'air de la belle dame. En face d'elle était une autre jeune dame, dont la nuque blanche couverte de boucles blondes était tournée de mon côté : elle chantait en s'accompagnant de la guitare, tandis que les cygnes nageaient sur le vivier. Tout à coup, la belle noble dame leva les yeux et cria tout haut en m'apercevant. L'autre dame se retourna si rapidement de mon côté, que les boucles lui volèrent à la figure. En me regardant de plus près, elle éclata d'un rire immodéré, s'élança de son banc et frappa trois fois des mains. Au même instant, il sortit d'entre les rosiers une si grande quantité de petites filles en courtes robes blanches avec des nœuds verts et rouges, que j'eus de la peine à comprendre où elles avaient été toutes cachées. Elles tenaient une longue guirlande de fleurs dans les mains, et formant un cercle autour de moi, elles se mirent à danser et à chanter :

Voici le bandeau virginal
  A faveurs violettes.
Viens avec nous ouvrir le bal,
  Tes compagnes sont prêtes,
Beau vert bandeau virginal
  A faveurs violettes.

C'était tiré du *Freyschütz.*

Je reconnus plusieurs des petites danseuses : c'étaient des enfants du village. Je leur pinçai les joues; et j'aurais bien voulu m'échapper du cercle, mais les petites espiègles ne me lâchaient pas. J'étais tout ébahi, et ne savais ce que tout ça voulait dire.

Soudain il sortit du bosquet un jeune homme en beau costume de chasse. A peine pus-je croire mes yeux : c'était le joyeux monsieur Léonard. Les petites filles ouvrirent alors le cercle et demeurèrent toutes immobiles sur un pied et l'autre en l'air, en étendant avec les bras les guirlandes de fleurs au-dessus de leurs têtes. Monsieur Léonard

prit par la main la belle noble dame, qui, sans bouger, n'osait lever que de temps en temps ses yeux sur moi. Il me l'amena et me dit :

« L'amour, tous les savants s'accordent sur ce point, est un des sentiments les plus courageux du cœur humain : d'un regard de feu il fait tomber les barrières de rang et de caste; pour lui, le monde est trop étroit, l'éternité trop courte. Oui, c'est vraiment le manteau poétique dont tout homme doué de quelque imagination s'enveloppe, dans ce monde froid et prosaïque, pour émigrer en Arcadie. Et plus deux amoureux suivent une route séparée, plus le vent enfle par derrière le manteau chatoyant, plus il y forme des plis audacieux et surprenants qui s'allongent si bien sur leurs traces, que nul indifférent ne peut voyager sans marcher inopinément sur quelqu'un de ces plis. O mon très-cher receveur et fiancé, bien que dans ce manteau vous ayez volé jusqu'aux rivages du Tibre, la petite main de votre fiancée ici présente vous tenait toujours ferme par l'autre bout; vous aviez beau vous défendre, jouer du violon et faire tapage, il ne vous en a pas moins fallu revenir sous le charme de ses beaux yeux. Et puisque maintenant le sort en est jeté, pauvres amoureux, enveloppez-vous du manteau fortuné, et quand le reste du monde s'écroulerait autour de vous, aimez-vous comme des oiseaux, et soyez heureux! »

A peine monsieur Léonard eut-il fini son sermon, que l'autre dame qui avait chanté tantôt vint à moi, me posa une fraîche couronne de myrtes sur la tête, et en la fixant dans mes cheveux, pendant que sa figure approchait beaucoup de la mienne, elle chanta d'un air tout narquois :

Si ton retour me rend heureuse,
Si je te donne cette fleur,
C'est que ta musique joyeuse
A souvent enchanté mon cœur!

Puis, reculant de quelques pas, elle me demanda : « Te souvient-il encore des brigands qui pendant la nuit te secouèrent de l'arbre? » En même temps elle me fit une révérence et me regarda d'un air si aimable et si gracieux, que mon cœur sauta de joie. Sans attendre de réponse, elle tourna autour de moi. « Vraiment, toujours le même, sans le moindre alliage italien! Mais regarde donc ces grosses poches! dit-elle tout à coup à la belle noble dame : le violon, du linge, un rasoir, un coffre de voyage, tout pêle-mêle. » Ce disant, elle me tourna de tous côtes et éclata de rire. Cependant la belle noble dame gardait toujours le silence, et la honte et la confusion l'empêchaient de lever les yeux. Il me semblait quelquefois qu'en secret elle

était contrariée de ces discours et de ces railleries continues. Enfin les larmes lui vinrent aux yeux, et elle cacha sa figure contre le sein de l'autre dame. Celle-ci la regarda d'abord avec surprise, puis la serra tendrement dans ses bras.

Je restais là tout hébété. Plus je contemplais la dame étrangère, plus je la reconnaissais. Ce n'était, ma foi, personne autre que le jeune peintre Guido! Je ne sus que dire, et j'allais faire une question, quand monsieur Léonard approcha d'elle et lui parla tout bas. « Est-ce qu'il ne comprend pas encore? » lui entendis-je demander. Elle secoua la tête. Lui réfléchit ensuite un instant. « Non, non; il faut tout lui apprendre : autrement il y aura de nouveaux bavardages et de nouvelles confusions. »

« Monsieur le receveur, dit-il en se tournant vers moi, nous n'avons pas maintenant beaucoup de temps; mais fais-moi le plaisir de t'étonner au plus vite, pour me faire grâce ensuite de toutes questions et conjectures, de toutes inventions et vieilles histoires. » A ces mots il me prit à part, tandis que la demoiselle, s'étant emparée de la houssine que la belle noble dame venait de déposer, l'agitait en l'air et secouait ses boucles sur sa figure, ce qui ne m'empêcha pas de voir qu'elle rougissait jusqu'au front. « Eh bien, dit monsieur Léonard, mademoiselle Flora, qui voudrait faire croire qu'elle n'entend et ne sait rien de toute l'histoire, avait fait un échange de cœur avec quelqu'un. Arrive un autre qui lui offre à son tour son cœur avec prologue, trompettes et cymbales. Mais l'homme en faveur de qui elle a disposé de son cœur, ne veut ni le lui rendre ni ravoir celui qu'il lui a donné. Tout le monde crie... Mais tu n'as peut-être pas lu de roman? — En effet, répondis-je, je n'en ai pas encore lu! — Alors tu as au moins joué un rôle dans le nôtre... Bref, il y eut une telle confusion avec les cœurs, que quelqu'un, c'est-à-dire moi, se trouva à la fin obligé d'intervenir. Par une tiède nuit d'été, je m'élance sur un cheval, et je fais monter mademoiselle Flora sur un autre sous le nom du peintre Guido. Nous partons pour le Sud, où je comptais dérober ma bien-aimée dans un de mes châteaux isolés en Italie, jusqu'à ce que le bruit au sujet des cœurs fût passé. Mais en route on nous dépiste, et, du haut du balcon de l'auberge italienne devant laquelle tu as fait si bonne garde en dormant, Flora aperçoit tout à coup nos persécuteurs. — Le *signor* bossu était donc... — Un espion. Pour désorienter les limiers lancés à nos trousses, nous nous enfonçâmes dans les bois et nous te laissâmes suivre seul la route arrêtée d'avance. Cela trompa nos persécuteurs et, par contre, aussi mes gens au château des mon-

tagnes. Comme ils attendaient d'heure en heure l'arrivée de Flora déguisée, leur zèle te fit prendre pour elle. Même ici dans ce château, on crut que Flora habitait au milieu des rochers, en Italie. On s'informa, on lui adressa même un billet... Ne l'as-tu pas reçu? »

A ces mots, je sortis mon billet avec la rapidité de l'éclair. « Ainsi ce billet était pour moi? » dit mademoiselle Flora, qui jusqu'ici avait eu l'air de ne pas prêter l'oreille à notre conversation.

Elle me l'arracha des mains, le parcourut et le mit dans son sein. « Et maintenant, dit monsieur Léonard, il nous faut retourner au château. Tout le monde nous y attend! Enfin, pour terminer notre histoire comme cela s'entend et comme il convient dans un roman comme il faut, tout finit par la découverte, le repentir, la réconciliation. Nous voilà de nouveau réunis, et la noce se fait après-demain. »

Il parlait encore lorsqu'il s'éleva tout à coup dans le bosquet un bruit infernal de trompettes, de cors et de cymbales, entremêlés de vivat et de coups de pièce de campagne. Les petites filles se mirent de nouveau à danser, et derrière chaque buisson et chaque arbuste on vit une foule de têtes paraître l'une par-dessus l'autre, comme si elles sortaient de terre. Au milieu de cette agitation continue, je sautais d'un côté à l'autre. Mais comme il commençait à faire nuit, je ne reconnus que peu à peu toutes les anciennes figures de connaissance. Le vieux jardinier battait la grosse caisse, les étudiants de Prague, dans leurs manteaux, jouaient au milieu des autres musiciens, le portier s'acharnait comme un démon sur son hautbois. Quand je l'aperçus, je courus aussitôt vers lui et l'embrassai avec passion. Cela lui fit perdre la mesure. « Vrai, celui-là irait jusqu'au bout du monde, qu'il resterait toujours fou! » cria-t-il aux étudiants, et il continua de jouer comme un possédé.

Cependant, au milieu du brouhaha général, la belle noble dame s'était sauvée furtivement comme une biche effarouchée par-dessus le gazon dans le fond du jardin. Je m'en aperçus assez à temps pour courir après elle. Les musiciens, tout à leur affaire, n'y prirent pas garde. Ils pensèrent ensuite que nous nous étions déjà mis en marche pour le château, et toute la bande s'y porta avec musique et en grand tumulte.

Nous étions arrivés tous deux presque en même temps à un pavillon qui dominait la pente du jardin, et dont la fenêtre ouverte donnait sur la vaste et profonde vallée. Depuis longtemps le soleil s'était couché derrière les montagnes; il ne restait plus qu'une lueur rose qui s'évanouissait, et le murmure du Danube devenait plus sensible à

mesure que le silence du soir augmentait. Je ne pus détourner les yeux de la belle comtesse, qui, tout échauffée de sa course, se trouva si près de moi que je pus entendre le battement de son cœur. Me voyant tout à coup seul avec elle, mon respect fut si grand que je ne sus que lui dire. Enfin, je m'armai de courage et lui pris sa petite main blanche. Elle m'attira aussitôt vers elle, se jeta à mon cou, et je l'enlaçai de mes deux bras.

Mais elle se détacha aussitôt de moi, et, toute troublée, se mit à la fenêtre pour rafraîchir ses joues brûlantes à la brise du soir. « Ah! m'écriai-je, mon cœur déborde; mais je m'y perds. Tout m'est encore un rêve! — A moi aussi, » dit la belle noble dame. Au bout d'une pause, elle ajouta : « Quand l'été dernier je revenais de Rome avec la comtesse, et que nous en ramenions mademoiselle Flora, sans recevoir de tes nouvelles ni ici ni là-bas, je ne me figurais pas que tout finirait si bien. Ce n'est qu'aujourd'hui à midi que le jockey, ce bon excellent garçon, est arrivé tout essoufflé dans la cour et nous a appris que tu venais avec le bateau de la poste? » Puis, souriant de plaisir, elle reprit : « Te souviens-tu quand tu m'as vue pour la dernière fois au balcon, la soirée était aussi belle qu'aujourd'hui; il y avait de la musique dans le jardin. — Mais qui est donc mort? demandai-je inconsidérément. — Qui serait mort? dit à son tour la noble dame en me regardant. — Eh bien, oui! Votre noble époux, repris-je, qui ce soir-là était avec vous au balcon. » Elle devint toute rouge. « Mais quelles idées étranges t'es-tu donc mises dans la tête? C'était le fils de la comtesse, revenu justement de voyage; et, comme cela se trouvait être mon jour de naissance, il me mena avec lui au balcon pour que j'eusse aussi un vivat. — C'est peut-être pour cela que tu t'es sauvée d'ici? — Ah! mon Dieu, oui, » m'écriai-je en me frappant la main contre le front. Mais elle secoua la tête et rit de tout cœur.

J'étais si content, si heureux de l'entendre causer avec cette gaieté et cet abandon! j'aurais pu l'écouter jusqu'au matin. Dans mon bonheur, je tirai de ma poche une poignée d'amandes sèches que j'avais apportées d'Italie. Elle en prit quelques-unes; et tout en cassant les coques et en croquant les amandes, nous regardions gaiement la paisible contrée devant nous. « Vois-tu là-bas ce petit château blanc qui brille au clair de lune? Le comte nous l'a donné avec le jardin et les vignes autour. C'est là que nous demeurerons. Il savait depuis longtemps que nous nous aimons. Il te veut beaucoup de bien; si tu n'avais pas été avec lui quand il enleva mademoiselle Flora de la pension, ils auraient été pris tous les deux avant de se réconcilier avec la com-

tesse, et les choses auraient tourné tout autrement. — Mon Dieu, la plus belle et la meilleure des comtesses, m'écriai-je, je ne sais pas où j'ai la tête. Tout cela me passe. Ainsi donc, ce monsieur Léonard?... — Ah oui, m'interrompit-elle, c'est ainsi qu'il s'appelait en Italie : c'est à lui qu'appartiennent les propriétés là-bas, et il va épouser la fille de notre comtesse, la belle Flora. — Mais pourquoi m'appelles-tu toujours comtesse? » Je la regardai avec de grands yeux. « Je ne suis pas comtesse du tout, continua-t-elle. Madame la comtesse m'a recueillie dans son château quand le portier, mon oncle, m'eut amenée ici toute petite fille et pauvre orpheline. »

Eh bien, à ces mots mon cœur se sentit comme allégé d'un grand poids. « Que Dieu bénisse le portier! m'écriai-je avec transport. Quel bonheur qu'il soit notre oncle! J'ai toujours fait grand cas de lui. — Il t'est aussi bien attaché, répliqua-t-elle. Mais il dit toujours que tu devrais avoir un genre plus distingué. Maintenant, il faudra t'habiller d'une manière plus élégante. — Oh certes, m'écriai-je gaiement; j'aurai un frac anglais, un chapeau de paille, un large pantalon et des éperons. Et de suite, après la noce, nous partons pour l'Italie, pour Rome où jouent les belles pièces d'eau, et nous emmenons les étudiants de Prague et le portier. »

Elle sourit tranquillement, et me regarda d'un air content et bienheureux; de loin la musique retentissait toujours jusqu'à nous; des fusées lancées du château passaient par-dessus le jardin, dans le silence de la nuit, et on entendait murmurer le Danube; — et tout, tout était bien, tout à fait bien!

(*Traduit de l'allemand de* J. D'EICHENDORFF.)

LE PARSISME,

D'APRÈS LES TRAVAUX ALLEMANDS MODERNES[1].

DEUXIÈME ARTICLE

LE PARSISME ANTIQUE.

La tradition parse et l'antiquité classique s'accordent à rapporter à Zoroastre l'origine de la religion des Parses[2]. Mais quand on veut déterminer l'âge et la patrie de ce célèbre personnage, on se trouve en présence des assertions les plus diverses. La tradition parse n'a sur ces deux faits que des souvenirs vagues dont il faut chercher péniblement le sens historique, et l'antiquité classique ne donne que des indications contradictoires. Aristote, Eudoxe et Hermippe font vivre Zoroastre cinq mille ans avant la guerre de Troie; Xanthus le Lydien, cinq ou six cents ans avant Xerxès; Ammien Marcellin, du temps de Darius, fils d'Hystaspes. Cette dernière opinion, qui ne mériterait pas même l'honneur d'être mentionnée, si elle n'avait été l'objet de longues discussions et si elle n'avait trop souvent égaré les recherches, est le résultat de la confusion de deux personnages qui vécurent à des siècles de distance et qui n'eurent jamais rien de commun que le nom. C'est sur cette simple identité de nom qu'on s'appuya pour voir dans Hystaspes, père de Darius, Vistaçpa[3], dont il est parlé dans le Yaçna

[1] Voir la livraison d'août 1859.

[2] *Zarathoustra*, dans l'ancienne langue de l'*Avesta*, et *Zartousch* et *Zerdouscht* dans le pehlvi et le parsi.

[3] Le Vistaçpa du *Yaçna* est le Gustaçp de la tradition parse, et l'Hystaspes des Grecs.

comme d'un puissant ami de Zoroastre, et pour faire vivre celui-ci vers le commencement du cinquième siècle avant l'ère chrétienne. Ce système frivole, loin d'expliquer les difficultés que présente l'histoire du fondateur du mazdéisme, en souleva une foule d'autres et finit par envelopper d'une telle obscurité un sujet déjà peu clair par lui-même, qu'on ne sut se tirer d'embarras qu'en supposant qu'il avait existé deux ou trois Zoroastres différents.

La question est aujourd'hui résolue. Dans la généalogie de Darius, donnée par les inscriptions cunéiformes de Béhistoun et d'Artaxerxès II, le père de ce roi est mentionné comme fils d'Arshâma[1], et cette indication s'accorde avec le récit d'Hérodote, qui lui donne Arsame pour père[2]. On sait d'un autre côté par un passage du Yescht[3] que le Vistaçpa de l'Avesta est le fils d'Aurvaçaçpa, personnage qui est connu dans la tradition parse sous le nom de Lahuraçp ou Lohraçp[4].

Il n'était pas besoin cependant de l'indication fournie par les inscriptions cunéiformes pour se convaincre que Zoroastre a vécu dans un temps de beaucoup antérieur au règne de Darius. Tandis que l'organisation politique que ce prince donna à son vaste empire suppose nécessairement un état social assis déjà sur des bases bien fixées, les hommes auxquels s'adresse Zoroastre ne s'élèvent pas au-dessus de l'enfance de la société. Les mœurs sont grossières, les arts nécessaires à la vie presque inconnus. Le législateur est obligé de défendre à ceux qui se rangent sous ses lois de manger la chair des bêtes mortes de maladie. On ne trouve pas parmi eux de traces ni d'industrie ni de commerce. On ne connaissait pas l'usage des monnaies. Les acquisitions se faisaient par des échanges, et les services rendus se rémunéraient par le don de bestiaux[5]. La vie sédentaire de l'agriculteur ne l'avait pas encore décidément emporté sur les goûts vagabonds du nomade. Il n'existait pas encore de villes; il n'en est pas fait mention du moins dans l'Avesta, qui parle seulement de villages ou d'agglomérations de maisons. Le peuple au milieu duquel fut prêché le mazdéisme était divisé en clans, à la tête de chacun desquels se trouvait un chef. Vistaçpa, l'ami et le soutien de Zoroastre, était un de ces chefs, et, à ce qu'il paraît, un des plus puissants. D'ailleurs le pays était encore désert et peu sûr. On pouvait aller loin sans rencontrer un homme.

[1] *Journal asiatique*, 1851, t. I, p 258 et 264.
[2] *Hérodote*, VII, 10.
[3] Burnouf, *Comment. sur le Yaçna*, p. 442.
[4] Spiegel, *Avesta*, t. I, p. 43.
[5] *Vendidad*, farg. VII, 106-117; IX, 147-155. Spiegel, *Avesta*, t. I, p. 290 et 291.

Mais les loups étaient nombreux : ils erraient autour des habitations; la vigilance des chiens pouvait seule préserver les troupeaux de leurs fréquentes attaques. Le seul des arts libéraux dont parle l'Avesta est l'art de guérir; la science des hommes qui le pratiquaient se bornait à des opérations chirurgicales[1]. Pour les maladies intérieures, on ne connaissait d'autres remèdes que les prières et les formules magiques[2]. Les médecins de l'époque de Zoroastre ne différaient donc en rien de ceux qu'on rencontre encore aujourd'hui au sein des peuplades placées aux degrés inférieurs de l'échelle sociale.

Ce tableau, qui nous représente une société à peine naissante, tout au plus en voie de formation, ne saurait convenir à l'époque de Darius, quand les Perses étaient établis en vainqueurs au milieu de peuples policés et célèbres par leurs monuments grandioses, leurs villes d'une immense étendue, leurs grands travaux de canalisation et d'irrigation. Il ne peut pas mieux convenir, mais pour d'autres raisons, aux anciens Perses sur lesquels régnaient le père et l'aïeul de Cyrus. Leur état social n'est pas celui que suppose l'Avesta. L'agriculture ne semble pas avoir eu parmi eux l'importance que lui accorde le Vendidad; ceux qui se livrent à la culture des terres ne forment pas même la masse de la nation. Des dix tribus qui la composent, trois seulement sont agricoles. Les quatre dernières se composent de nomades, c'est-à-dire de familles menant un genre de vie que la législation mazdéenne considère comme le fait d'une race grossière et impie, et dont elle ne parle qu'avec mépris et horreur. Les nobles, les guerriers, forment les trois autres tribus et l'emportent sur tous les autres membres de la nation. Il est bien vrai que l'Avesta nomme le guerrier entre le prêtre et l'agriculteur, et semble par cela même reconnaître en un certain sens sa supériorité sur celui-ci; mais il ne parle jamais de ses privilèges; il le nomme, rien de plus. Tout l'intérêt se concentre sur l'agriculteur. La législation ne semble pas avoir eu d'autre but que de créer ou du moins de favoriser l'agriculture. Elle n'a donc pas pris naissance au milieu d'une nation guerrière, telle qu'étaient les Perses antérieurement à Cyrus. Elle suppose un état social plus simple, plus voisin des âges primitifs. Elle remonte certainement à une époque où la Perse n'existait pas encore sous ce nom et était même inconnue aux hommes qui suivaient la loi de Zoroastre. Ce pays ne figure pas en effet dans les seize contrées nommées dans le premier fargard du Ven-

[1] *Vendidad*, farg. VII, 94 et suiv.

[2] *Ibid.*, farg. VII, 118-120.

didad, et il est probable que le mazdéisme existait depuis longtemps, quand quelques-unes des tribus qui l'avaient accepté, portant leurs pas vers le sud-ouest, arrivèrent dans ces lieux et s'y établirent. Peut-être ces tribus se composaient principalement de guerriers; peut-être aussi l'émigration développa chez elles les vertus guerrières; mais une chose paraît certaine, c'est qu'elles emportèrent avec elles, en quittant la commune patrie, la religion dont la formation se rattache au nom de Zoroastre.

M. Spiegel a prouvé par le témoignage des écrivains grecs et par celui des inscriptions cunéiformes l'analogie de la religion des Perses sous les Achéménides avec celle qu'enseigne l'Avesta. Le tableau qu'en trace Hérodote et les traits qu'on peut en recueillir dans les passages de Théopompe, qui nous ont été conservés par Plutarque et par Diogène de Laerte, s'accordent très-bien avec le Vendidad, le Yaçna et le Vispered. Il en est de même des traits contenus dans les inscriptions cunéiformes. Le dieu suprême, que l'Avesta désigne sous la dénomination d'Ahoura-Mazda ou simplement sous celle d'Ahoura, y est mentionné sous le nom d'Auramazda et sous celui d'Aura. Darius l'invoque toujours comme sa divinité protectrice, en lui associant toutefois les dieux particuliers de sa propre tribu. « Qu'Auramazda me protége, avec les dieux du clan! » c'est là une formule qui revient souvent dans les inscriptions de ce roi. Dans celles d'Artaxerxès II et d'Artaxerxès III, on trouve les noms d'Anahita et de Mithra, êtres divins qui appartiennent aussi au cycle mythologique de l'Avesta. Le mot qui désigne l'ensemble des dieux ou des êtres divins est encore le même dans les livres sacrés et dans les inscriptions cunéiformes; c'est Bagha dans les uns et Baga dans les autres[1]. Agra-Mainyous (Ahriman) n'est pas mentionné, il est vrai, dans celles-ci; mais des inscriptions royales ne sont pas un enseignement religieux, on ne peut pas s'attendre à y voir dans tous ses détails l'ensemble de la mythologie mazdéenne. Il y est cependant parlé de mauvais esprits appelés Draugas, qui semblent bien être les Droudjas ou Droukhs de l'Avesta, et de la cohorte des démons désignée sous le nom de Haina, mot qui correspond au Haena du Yaçna[2].

En présence de ces ressemblances, on ne peut conserver le moindre doute sur l'identité de la religion des Achéménides avec celle qui est contenue dans l'Avesta. Cette religion, les Perses l'avaient apportée

[1] Spiegel, *Avesta*, t, I, p. 10; t. II, p. 214.
[2] *Yaçna*, IX, 63; LXVII, 40. Spiegel, *Avesta*, t. II, p. 215. Niebuhr, *Geschichte Assur's und Babel's*, p. 510.

avec eux sur les bords de l'Euphrate; elle régnait au milieu d'eux avant qu'ils se fussent emparés de la Babylonie; elle était suivie par les ancêtres de Cyrus. On en est convaincu quand on voit dans le tableau que Xénophon trace des mœurs des anciens Perses des usages qui semblent avoir eu toujours un grand prix pour les mazdéens, qui se sont constamment maintenus parmi eux, et sur lesquels le Sadder contient encore des prescriptions minutieuses. L'écrivain grec ne donne qu'une idée incomplète de leur culte; mais ce qu'il en dit répond très-bien à la théologie de l'Avesta. Dans leur dieu suprême, qu'il désigne du nom de Jupiter, on reconnaît Ormuzd (Ahoura-Mazda); et dans les autres dieux que nomment les Mages [1], les Amschaspands, qu'Ormuzd s'est associé pour la conduite des choses créées. Le culte de Vesta, qui joue un rôle si important parmi les Perses de la Cyropédie, indique clairement le culte du feu. Dans la cérémonie solennelle décrite au livre VIII[e], des hommes portent du feu dans un grand bassin. Enfin parmi les divinités dont parle Xénophon se trouvent, après le dieu suprême, le soleil et la terre, qui occupent aussi une place importante dans la mythologie mazdéenne.

Ainsi, en remontant des Perses de la monarchie des Achéménides aux Perses de la monarchie antérieure des ancêtres de Cyrus, on voit toujours établi au milieu d'eux un culte identique pour le fond à celui des Livres sacrés des Parses, et dont la tradition rapporte l'origine à Zoroastre. On est amené par là à placer sa naissance dans des temps antéhistoriques [2].

Il n'a pas régné une moindre confusion sur la patrie de Zoroastre que sur l'époque à laquelle il vécut. Les uns l'ont regardé comme un Chaldéen, et cette opinion est encore soutenue par des érudits aussi éminents que M. Movers [2] et M. Rawlinson [3]; d'autres l'ont tenu pour un Bactrien, pour un Mède ou pour un Perse; d'autres encore l'ont fait sortir de l'Asie Mineure, soit de la Pamphylie, soit de la Proconnèse [4]. La seule solution légitime de cette question doit être demandée, ce me semble, à la tradition parse et aux écrits sacrés des mazdéens. Et voici ce qu'ils nous apprennent.

Les auteurs de la version pehlvie de l'Avesta, la légende sur Zoroastre et les débris des traditions populaires recueillies par les anciens écrivains musulmans, après la chute de la dynastie des Sassanides, s'accor-

[1] *Ibid.*, liv. VII.
[2] Movers, *Phœnizier*, t, I, p. 359 et suiv.
[3] *Journ. of the royal Asiat. Society*, t. XV, p. 245, note.
[4] Spiegel, *Avesta*, t. II, p. 208 et 209.

dent sur ces deux points, le premier, que Zoroastre naquit non dans la Bactriane, mais dans une contrée plus occidentale, et le second, que c'est dans la Bactriane qu'il prêcha sa doctrine. La tradition, quelque postérieure qu'elle soit aux faits qu'elle raconte, semble ici mériter d'autant plus de confiance, qu'elle aurait certainement, si elle n'était qu'une pure fiction, placé la naissance de Zoroastre dans les lieux mêmes où il vécut. Ammien Marcellin n'a pas manqué de le faire[1].

L'Avesta, qui ne donne sur la vie de Zoroastre que des détails rares et épars, garde le plus complet silence sur son origine. Mais il ne serait pas impossible qu'un fait mentionné dans le Yaçna ne trouvât son explication dans la tradition sur le lieu de naissance du législateur mazdéen, en même temps qu'il la confirmerait. Des seize contrées dont il est parlé dans le premier fargard du Vendidad, la plus occidentale est Ragha, ville de Médie. A l'époque, probablement fort ancienne, où le tableau géographique contenu dans ce fargard fut tracé, les pays situés au delà étaient inconnus aux mazdéens; Ragha était le point extrême des lieux dans lesquels leur famille s'était propagée. Le Yaçna rapporte une particularité intéressante sur cette ville[2]. Ses habitants ne reconnaissaient pas Zoroastre pour leur maître, et suivaient une autre doctrine que celle qu'il avait enseignée. Ce fait ne se rattacherait-il pas à la tradition parse qui vient d'être rapportée, et ne nous révélerait-il pas la raison qui conduisit le législateur, de la Médie, sa patrie, dans la Bactriane? Ne peut-on pas en conclure avec quelque vraisemblance qu'après avoir essayé en vain de répandre ses idées autour de lui, dans le lieu où il était né, une opposition qui se maintint longtemps encore après lui, le força à aller chercher des disciples dans une autre contrée, parmi d'autres tribus de sa race? On sait, au reste, aujourd'hui, que, même sur ce nouveau terrain, le mazdéisme ne s'établit pas sans des luttes aussi longues que violentes; nous allons dans un moment en donner la preuve : mais il est assez naturel de croire que les premiers essais de Zoroastre furent encore plus malheureux. Le souvenir de ses échecs dut rester chez les mazdéens comme une flétrissure pour la ville qui l'avait peut-être repoussé de son sein, et qui, dans tous les cas, n'avait pas voulu écouter sa voix.

Le législateur mazdéen accomplit son œuvre à une époque antérieure à celle qui vit la famille aryenne se diviser en deux rameaux, les Arya-Perses et les Arya-Hindous, et ce fut moins une religion nouvelle dans

[1] Ammien Marcellin, XXIII, 6.
[2] *Yaçna*, XIX, 50.

le sens propre du mot, qu'une nouvelle interprétation de croyances déjà établies qu'il semble s'être proposé de faire prévaloir. La tradition parse le considère en effet comme un réformateur, et des sectes dissidentes qui sont nées plus tard, mais qui probablement se rattachent plus ou moins directement à des opinions antiques, lui reprochent d'avoir corrompu la religion primitive[1]. Ce qui est certain, c'est qu'en repoussant des conceptions religieuses grossières et indignes à ses yeux de la nature morale de l'homme, il invoque en faveur de celles qu'il veut leur substituer, l'autorité de sages qui avaient vécu dans les siècles précédents[2]. M. Spiegel donne, il est vrai, un autre sens au passage du Yaçna[3] auquel nous venons de faire allusion; mais ceci est de peu d'importance pour la vérité du fait pris en général, car il reste bien d'autres preuves que Zoroastre s'efforça de rattacher ses propres idées à des antécédents. Nous n'en citerons qu'une seule; mais elle sera décisive.

Dans l'hymne neuvième du Yaçna, Zoroastre demande à Haoma, qui lui apparaît au lever de l'aurore, sous une forme humaine, quels sont les mortels auxquels il s'est déjà fait connaître. « Le premier auquel il se manifesta, répond Haoma, fut Vivaghao, père de Yima, sous lequel fleurit l'âge fortuné qui ignora et le froid des hivers et la chaleur brûlante des étés, et la vieillesse et la mort, et l'envie produite par les Dâêvas. Le second fut Athvya, père de Thraotaonô, le vainqueur du dragon Dahak, aux trois têtes, aux trois gueules, aux six yeux, aux mille forces. Le troisième fut Thrita, le plus utile de tous, en ce sens qu'il fut le préparateur de la doctrine nouvelle. De ses deux fils, l'un, Uwâkhshya, fut le fondateur de la loi, et l'autre, Kereçâçpa, terrassa le serpent Çraouvara, qui dévorait les chevaux et les hommes. Le quatrième enfin fut Pourouschaçpa, qui fut jugé digne d'être le père de Zoroastre, de celui qui devait apprendre aux hommes le Ahuna-Vairya, prière qui est l'arme la plus puissante contre les démons, et auquel il était réservé de faire rentrer sous terre les Daêvas qui, avant lui, parcouraient le monde sous des figures humaines[4]. »

Que ces personnages, et d'autres encore que la tradition parse leur a associés, soient des prophètes, comme le prétend M. Martin Haug, ou qu'ils forment seulement la chaîne des adorateurs du vrai Dieu, comme dans le mosaïsme les patriarches hébreux, auxquels M. Spiegel les

[1] Spiegel, *Avesta*, t. II, p. 216. *Parsi-Grammatik*, p. 11.
[2] *Yaçna*, xxx, 6. Martin Haug, *Die Gâthâ's des Zarathustra*, p. 93 et 105.
[3] Spiegel, *Avesta*, t. II, p. 119 et 120.
[4] *Yaçna*, ix, 11-47.

compare[1], il n'en est pas moins évident que Zoroastre en appelle à leur autorité, dans le but, sans le moindre doute, de représenter le culte qu'il combat comme une altération de la religion antique, et sa propre réforme comme une tentative pour le ramener à sa pureté primitive.

Il y a plus encore. On a quelques raisons de croire que la religion qui se rattache au nom de Zoroastre existait, au moins en germe, avant lui, et qu'il ne fit que donner leur véritable expression à des tendances déjà établies, quoique peut-être seulement dans la partie de la famille aryenne la plus faible en nombre et en influence. On sait que le zoroastrisme tendit à faire prévaloir la vie sédentaire de l'agriculteur sur la vie errante du pâtre. Partout il recommande la culture de la terre; c'est, selon lui, la première des vertus et le seul mode d'existence qui convienne à l'homme raisonnable : la vie nomade entraîne, au contraire, après elle une foule de vices; elle est nécessairement liée à des mœurs grossières qu'il combat sans cesse[2].

On a voulu conclure de là que l'agriculture s'était établie dans la famille aryenne à la suite de la religion de Zoroastre. M. Martin Haug fait remarquer, ce nous semble avec raison, que ce n'est pas ainsi que les choses ont dû se passer. Un changement aussi considérable dans la manière de vivre, que le passage de la vie nomade à la vie sédentaire de l'agriculteur, n'a pas pu s'accomplir à la voix d'un seul homme, quelque puissante qu'on veuille la supposer[3]. Certainement, à l'époque de Zoroastre, l'agriculture n'était pas inconnue parmi les Aryens, quoiqu'elle pût avoir à souffrir parfois du mépris ordinaire des nomades pour la vie paisible des cultivateurs, et que les tribus restées fidèles aux anciennes mœurs fussent les plus puissantes par le nombre, et probablement aussi par la force physique et cet esprit d'entreprise que donne une existence errante et aventureuse.

Que Zoroastre appartînt par sa famille à la population agricole, comme pourrait le faire supposer ce que la légende raconte de sa naissance, ou que, sorti du milieu des nomades, comme M. Haug pense qu'on pourrait peut-être le conclure d'un passage des Gâthâs[4], il fût arrivé par l'observation et la réflexion à la conviction de la supériorité morale de la vie de l'agriculteur sur celle du nomade, ce fut aux usages des Aryens, voués à la culture de la terre, qu'il rattacha sa

[1] Spiegel, article *Parsismus*, dans *Theologische Encyklopedie* de Herzog.

[2] Martin Haug, *Die Gâthâ's des Zarathustra*, p. 120 et 121. *Yaçna*, XXXI, 9-12.

[3] Martin Haug, *ibid.*, p. 73 et 92.

[4] Martin Haug, *ibid*, p. 185. *Yaçna*, XXXIII, 4.

doctrine; ou peut-être encore il en puisa les idées fondamentales dans les principes de sagesse pratique qui avaient dû se répandre peu à peu au milieu d'eux, et que leur tradition rapportait à Vivaghao, à Athvya et aux autres antiques personnages qu'il regarde lui-même comme ses prédécesseurs. Les soins constants imposés à l'agriculteur pour tirer parti des forces productrices de la nature, ses combats incessants contre les plantes parasites et les animaux malfaisants, étaient bien propres à lui faire concevoir la destinée humaine comme une lutte continuelle contre le mal, et à le conduire à donner un sens moral à l'antique croyance de l'opposition de la lumière et des ténèbres.

Quoi qu'il en soit, on ne peut s'empêcher d'admettre que Zoroastre trouva des antécédents de sa doctrine, et qu'il ne fit peut-être même que donner une expression claire et saisissante à des éléments qui s'agitaient confusément avant lui dans le sein de la partie agricole de la famille aryenne. M. Haug paraît disposé à aller plus loin encore. Il lui semble que les deux religions existaient déjà, vivant en paix l'une à côté de l'autre, et que le culte d'un dieu suprême, d'Ahoura-Mazda, avait sa place dans la Bactriane, à côté de l'antique naturalisme qui s'est conservé dans les Védas [1]. Dans cette hypothèse, Zoroastre se serait uniquement proposé d'assurer le triomphe du premier sur le second, et d'amener ceux des Aryens qui étaient encore nomades à embrasser celle des deux religions qui lui paraissait plus conforme au bon sens et plus favorable aux bonnes mœurs et à la prospérité publique.

Quelque opinion que l'on adopte sur l'étendue des antécédents de la réforme zoroastrienne, il est du moins un fait qu'on est obligé d'admettre : c'est que les difficultés qu'elle rencontra sont une preuve positive que les conceptions religieuses contraires ralliaient autour d'elles la majorité de la famille aryenne et les chefs les plus puissants de ses diverses tribus. La tradition rapporte que ce ne fut qu'après sept ans de résistance qu'un des plus considérables de ces chefs de clan, Kava-Vistaçpa, se déclara le premier de tous en sa faveur et devint un de ses plus zélés collaborateurs. A côté de ce personnage vénéré, le Yaçna place parmi les çaoshyantô (les utiles), c'est-à-dire parmi ceux qui ont bien mérité du zoroastrisme et qui ont travaillé à sa propagation, Frashaoçtra, Yâmâçpa, Gayômerethria et quelques autres [2]. Mais leur

[1] Martin Haug, *Die Gâthâ's des Zarathustra*, p. 92.

[2] *Yaçna*, XIII, 24; XXIII, 4; XXVI, 17; XLV, 16 et 17. Spiegel, *Avesta*, t. II, p. 9, 87 et 110. Tous ces personnages jouent un rôle dans la légende de Gustaçp (Vistaçpa), à la conversion duquel ils sont représentés comme ayant puissamment contribué.

exemple n'entraîna pas le peuple tout entier, et si le culte d'Ormuzd eut ses défenseurs, il eut aussi ses ennemis.

La famille aryenne se trouva dès lors divisée en deux partis religieux. Ce fut d'un côté les mazdayaçnas, c'est-à-dire les adorateurs de Mazda, et de l'autre les daevayaçnas, c'est-à-dire les adorateurs des Daêvas. Et les deux partis se distinguaient non pas seulement par leurs croyances religieuses, mais encore par leur manière de vivre. Ceux qui suivaient la voix de Zoroastre étaient les hommes qui cultivaient la terre et vivaient des fruits de leurs champs. Ceux, au contraire, qui repoussaient la bonne nouvelle[1] et qui persistaient dans l'adoration des faux dieux, continuaient leur existence nomade[2]; ils se nourrissaient de chair, selon l'expression du Yaçna[3], c'est-à-dire qu'ils étaient des bergers vivant de leurs troupeaux.

La lutte entre les deux partis se termina par la défaite de ces derniers : ce fut, sans le moindre doute, à la suite de ce grand désastre que les adorateurs des Daêvas allèrent chercher une nouvelle patrie. Mais avant cet événement, qui divisa à jamais la famille aryenne en deux branches, celle des Arya-Perses et celle des Arya-Hindous, les deux factions ennemies étaient restées longtemps en présence, et s'étaient disputé la prééminence peut-être pendant des siècles.

Cette longue lutte occupe une grande place dans la tradition. A l'époque de la conquête musulmane, le souvenir en était encore vivant parmi les Parses. Ferdousi nous l'a transmis, dans son Livre des Rois (*Schah-Nameh*), avec les couleurs mensongères dont le temps et l'imagination populaire l'avaient surchargé. D'après la légende telle qu'elle se trouvait dans les documents mis en œuvre par le poëte persan, la lutte eut lieu entre deux puissants monarques, Gustasp (le Vistaçpa de l'Avesta), roi des Perses, et Arjasp, souverain de la Chine (la Tartarie). L'attaque vint de ce dernier, qui voulut contraindre le premier à renoncer à la religion nouvelle et à retourner à la foi de ses pères. Gustasp, indigné des prétentions d'Arjasp, se défendit les armes à la main, et la guerre finit par la mort du roi de la Tartarie, dont les États furent donnés à un pieux disciple de Zoroastre[4]. Cette tradition remonte très-haut et recouvre certainement un fait historique. Il en est déjà question dans le Zend-Avesta. « Ardjasp (Ared-

[1] *Humareti*, que M. Martin Haug traduit par *Evangelium. Yaçna*, XXXI, 10. *Die Gâthâ's des Zarathustra*, p. 11 et 120-122.

[2] *Yaçna*, XXXI, 10; XXXII, 10; XXXIII, 5.

[3] *Yaçna*, XXXIV, 5 et 9.

[4] Ferdousi, le *Livre des Rois*, traduit par Mohl, t. IV, p. 367 et suiv.

» jataçpa), qui médite la destruction, y est-il dit, offrit en sacrifice, » auprès du lac aux grands rivages, deux cents chevaux.... Puissé-je » frapper, dit-il, le fort Ke Gustasp (Kava-Vistaçpa), moi qui combats » à cheval, couvert de la cuirasse d'or, afin que je détruise les pro- » vinces de l'Iran[1]. »

La lutte entre les mazdayaçnas et les daêvayaçnas n'occupe pas une moindre place dans l'Avesta; mais elle s'y montre sous des couleurs plus vraies. Elle a lieu non entre des rois et des peuples différents, mais dans le sein de la même nation, sous la conduite des chefs des clans qui la composent, entre les agriculteurs et les nomades. Si l'on ne peut en suivre les phases diverses, on peut du moins constater que, comme toutes les guerres de religion, elle fut ardente et sans pitié. Les partisans de Zoroastre ne dissimulent pas leur haine pour leurs adversaires; ils s'appellent eux-mêmes *Vidhaevô*, ennemis des Daêvas[2]. Ils regardent comme l'acte le plus odieux, comme ce qui excite au plus haut degré le déplaisir d'Ormuzd, toute union des hommes pieux et des impies, des pécheurs et des purs. Les mariages entre les familles adorant les Daêvas et celles qui leur refusaient tout hommage étaient formellement interdits[3].

La haine et le mépris des zoroastriens pour leurs anciens frères éclatent encore avec plus de vivacité dans une autre prescription du Vendidad. On n'était admis à pratiquer la médecine ou, pour mieux dire, la chirurgie, parmi les mazdéens, qu'après avoir fait d'abord son apprentissage sur les daevayaçnas : c'était un véritable *experimentum in anima vili*. Qu'on nous permette de citer *in extenso* cette singulière loi, expression aussi naïve que cruelle des inimitiés religieuses.

« Créateur, quand ces mazdayaçnas veulent se faire médecins, qui » doivent-ils traiter d'abord, les daevayaçnas ou les mazdayaçnas? » Ahoura-Mazda répondit : Ils doivent essayer la guérison des dae- » vayaçnas avant celle des mazdayaçnas. S'il opère une première fois » un daevayaçna, et que celui-ci meure; si une seconde fois il opère » un daevayaçna, et que celui-ci meure; si une troisième fois il opère » un daevayaçna, et que celui-ci meure, il est incapable à tout jamais » de guérir; il ne doit pas tenter de traiter les mazdayaçnas; il ne doit » pas opérer un mazdayaçna ni le blesser en l'opérant. S'il opère un » mazdayaçna, s'il le blesse en l'opérant, il fera pénitence des blessures » qu'il lui a faites par la peine du Baodho-Varsta. Si une première fois

[1] *Yescht de l'eau*, 27[e] *cardé*. Burnouf, *Comm. sur le Yaçna*, p. 444.
[2] Burnouf, *Comment. sur le Yaçna*, p. 7 et suiv. *Yaçna*, III, 68-71; XXIII, 9 et suiv.
[3] *Vendidad*, fargard XVIII, 124.

» il opère un daevayaçna, et que celui-ci guérisse; si une seconde fois » il opère un daevayaçna, et que celui-ci guérisse; si une troisième fois » il opère un daevayaçna, et que celui-ci guérisse, il est capable pour » toujours. Après cela, il peut à son gré traiter les mazdayaçnas, les » opérer selon ses vues et les guérir, comme il l'entend, en les opé» rant[1]. »

A la vivacité des paroles de Zoroastre et de ses premiers disciples, on peut juger de la violence des passions déchaînées contre eux. Les prêtres des faux dieux[2] sont des prophètes de mensonge[3]; ils séduisent des hommes grossiers et les excitent non-seulement à ne pas se livrer à la culture des champs, mais encore à ravager les terrains cultivés et à nuire aux amis de la vérité[4]. Pour assurer leur empire sur les hommes bornés qui leur obéissent, ils appellent à leur aide des sortiléges, des arts trompeurs, par lesquels ils se sont fait connaître dans toutes les parties de la terre[5], et les illusions que donne la liqueur enivrante dont ils vantent la sainte vertu[6].

« Vous êtes tous des Daêvas, disent à leurs adversaires les fondateurs » du mazdéisme, des enfants de la déraison. Vous inoculez le mal que » les hommes disent et font, mal agréable aux Daêvas, mais vide de » bon sens. Vous trompez l'homme sur sa bonne existence et sur son » immortalité[7]. Vous lui ravissez le bien suprême, le bien réel du bon » sens[8]. »

Il est probable que les deux partis en vinrent plusieurs fois aux mains. La victoire ne fut pas peut-être toujours du côté de la bonne cause. On peut le supposer, quand on entend les disciples de Zoroastre implorer avec ferveur l'assistance d'Ormuzd : « O sage! lui disent-ils, » prête à Zoroastre et à nous ton puissant secours, pour que nous puis» sions vaincre les attaques de l'ennemi[9]. » D'autres passages des Gâthâs parlent de la puissance des oppresseurs de la loi d'Ormuzd et de la ruine qui menace un grand nombre des disciples de la foi nouvelle[10].

[1] *Vendidad*, fargard VII, 94-104.
[2] *Yaçna*, XXXIII, 12.
[3] *Yaçna*, XXXII, 1.
[4] *Yaçna*, XXXI, 1; XXXII, 10.
[5] *Yaçna*, XXXIII, 3.
[6] *Yaçna*, XXXIII, 3.
[7] *Yaçna*, XXXII, 3-5.
[8] *Yaçna*, XXXII, 9.
[9] *Yaçna*, XXVIII, 7.
[10] *Yaçna*, XXXIV, 7 et 8.

On conspira contre la vie de Zoroastre, après avoir essayé en vain de le détacher de la cause qu'il soutenait. Le souvenir de ces machinations et des dangers que courut le père du mazdéisme s'est conservé dans la tradition; mais il y a pris naturellement une forme mythique. C'est Ahriman lui-même qui vient le trouver et qui lui offre, à lui qui n'est que l'enfant d'une mortelle, un bonheur sans égal et l'empire de la terre s'il veut maudire la loi mazdéenne : « Je ne maudirai pas la » loi mazdéenne, répond Zoroastre, quand même mes os, mon âme et » la force de ma vie seraient brisés[1]. »

La séduction ayant échoué, on eut recours à la violence. Les Daêvas se réunissent pour s'entendre sur le moyen de se défaire de leur ennemi : « Hélas! disent-ils, le pur Zarathoustra est né dans la » demeure de Pourouschaçpa. Comment le ferons-nous périr? Il » est l'arme avec laquelle les Daêvas sont frappés; il est l'obstacle » à la puissance des Daêvas[2]. » On ne peut douter que sous cette forme légendaire la tradition n'ait conservé le souvenir de faits réels, et l'on doit regretter de n'en posséder plus que des fragments épars[3].

Y eut-il pendant cette longue lutte des tentatives de conciliation? On serait tenté de le croire quand on entend les fondateurs du mazdéisme déclarer nettement qu'il faut choisir entre l'esprit de vérité et l'esprit de mensonge. « De ces deux esprits, disent-ils, choisissez-en un : ou » le trompeur, celui qui produit ce qu'il y a de pire au monde, ou » l'esprit vrai et très-saint. Celui qui se prononce pour le premier prend » la plus dure part; celui qui se prononce pour le second honore » Ahoura-Mazda avec foi et dans la vérité par ses œuvres. Vous ne » pouvez servir les deux[4]. Ces paroles, et on pourrait en citer d'autres semblables, semblent supposer de la part des adorateurs des Daêvas des propositions de conciliation, sans doute au moyen de concessions réciproques. Comment, autrement, les zoroastriens auraient-ils été amenés à flétrir toute espèce de compromis?

Ce n'est pas seulement dans la tradition parse et dans l'Avesta qu'on rencontre les traces de cette antique division religieuse. Elles se retrouvent, quoique bien moins marquées, dans la littérature des Indiens. M. Martin Haug fait remarquer qu'il y a dans le Véda des allusions à une ancienne opposition faite à Indra. Il y est parlé des adversaires de

[1] *Vendidad*, farg. XIX, 1-34.
[2] *Ibid.*, XIX, 141-147.
[3] Spiegel, *Avesta*, t. I, p. 242.
[4] *Yaçna*, XXX, 5 et 6.

ce dieu. Ils y sont désignés sous le nom de kavâri ou kavâsakha[1], c'est-à-dire partisans de Kavâ, mot qui, après avoir été un titre d'honneur des principales tribus aryennes, aurait subi, dans la langue de l'Avesta, d'après M. Martin Haug, le même sort que le mot daêva, et n'aurait plus désigné pour les mazdéens que les prêtres des faux dieux, tandis que dans les Védas il a conservé son antique sens honorifique. Zoroastre lui-même n'est pas inconnu à la littérature védique. Son nom y est mentionné sous la forme altérée de Gadarachti[2].

On regarde le naturalisme des Védas comme une forme adoucie de la religion en opposition de laquelle se forma le mazdéisme. Il y a certainement une distance immense du naïf et poétique Hindou du Rig-Véda à ce mangeur de chair que le Yaçna nous représente comme un être brutal et indisciplinable. On peut croire que la réforme zoroastrienne réagit sur ses adversaires, et que, sans vaincre leur opposition, sans modifier même leur tendance, elle leur inspira quelque chose de cette douceur de mœurs qui la distingue et qu'elle regarde comme l'inévitable apanage de l'homme de bon sens. Mais ce qui constituait l'esprit de l'antique religion des nomades se conserva dans le naturalisme des Védas. Les Hindous, en se séparant de leurs frères les mazdéens, emportèrent avec eux les traditions et les dieux de leurs pères. Leur religion resta une conception plus poétique que morale de la nature, tandis que le zoroastrisme en était une conception plus morale que poétique. L'imagination continua à dominer chez eux dans les choses religieuses, comme le bon sens, si vanté dans les Gâthâs, chez les mazdéens.

C'est un fait aujourd'hui incontestable, que le mazdéisme et le naturalisme des Védas sont sortis d'une souche commune et se sont développés dans une complète opposition : celui-ci fidèle aux croyances anciennes, qu'il embellit cependant en partie, celui-là prétendant les épurer en les ramenant à un sens moral. Cette communauté d'origine historique des deux religions peut déjà se supposer de la parenté de la langue des Védas et de celle de l'Avesta, parenté, comme nous l'avons déjà dit, indiquée d'abord par Raske et mise hors de toute espèce de doute par Eugène Burnouf, qui a montré que ce que la dernière a en commun avec la première l'emporte de beaucoup sur ce qu'elle possède en propre[3]. Il semble qu'on est encore mieux autorisé à la sup-

[1] Dans les Védas, les kavajas sont les prêtres des dieux; les dieux eux-mêmes, entre autres Agni, sont quelquefois nommés Kavi. M. Haug, p. 180.

[2] Martin Haug, *Die Gâthâ's des Zarathustra*, p. XIV, 179 et 180.

[3] Eug. Burnouf, *Comm. sur le Yaçna*, p. LXI. Spiegel, *Avesta*, t. I, p. 5.

poser de la parenté même des Hindous et des mazdéens, qui ne formèrent longtemps qu'un seul peuple et qui sont les deux rameaux d'une même famille. Le même nom les désigna dans le principe l'un et l'autre. Chacun d'eux le conserva, quelque peu modifié, après leur séparation. Les anciens Hindous se nomment eux-mêmes *Arya*, les respectables[1]. Ce mot ne diffère que fort légèrement de celui d'*Airya*, que de leur côté les anciens Perses se donnaient[2]. Hérodote connaît ce nom antique des Perses; il le rapporte même sous une forme qui se rapproche plus de celle qu'il a conservée dans le sanscrit que de celle qu'il a dans l'Avesta[3].

Mais c'est surtout dans la comparaison des deux religions que leur communauté d'origine devient évidente. Elle éclate dans des cérémonies et dans des traditions identiques, cérémonies et traditions qui sont trop nombreuses pour devoir leur naissance à une rencontre fortuite, et trop singulières, pour la plupart, pour que leur existence chez deux peuples différents s'explique par la simple action des principes partout les mêmes de l'esprit humain.

Des cérémonies religieuses communes aux deux religions, nous citerons les trois suivantes comme les plus caractéristiques.

Chez les Hindous et chez les Parses, c'est un usage qui remonte aux temps les plus reculés et qui persiste encore aujourd'hui, de déclarer, par une cérémonie dont le sens n'est pas très-différent de celui de la première communion et de la confirmation des chrétiens, que l'enfant qui a atteint l'âge de raison est désormais responsable de ses actions et devient un membre actif de la communauté. Cet usage n'a rien que de fort naturel, mais la cérémonie est d'un caractère tout spécial; elle ne se retrouve que dans les deux branches de la famille aryenne. On donne en ce moment à l'enfant un cordon qu'il doit dès lors porter constamment comme un signe visible de son origine et des obligations qu'elle lui impose[4]. Ce cordon est le yadjñôpavitam des trois castes supérieures des Hindous, qui le portent en collier ou en sautoir, et le

[1] *Lois de Manou*, II, 22; X, 45.

[2] Eug. Burnouf, *Comm. sur le Yaçna*, p. XVII, LXI. Silv. de Sacy, *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, p. 48 et suiv. A ce nom d'*Airya* est opposé celui d'*Anayria*, non-aryen, employé pour désigner les peuples d'origine différente. Burnouf, *ibid.*, p. LXII. De Sacy, *ibid.*, p. 55, 183-185. Dans l'*Avesta*, *anayria* a le sens de déréglé, méchant. *Vendidad*, farg. I, 72. Dans la langue postérieure des Parses, il a, sous la forme d'*aneri*, le sens d'illégal. — Spiegel, *Avesta*, t. I.

[3] Ἄριοι, *Hérodote*, VII, 62.

[4] Spiegel, *Avesta*, t. II, p. 530. De Sacy, *Mémoires sur diverses antiquités*, p. 184, 185.

kosti[1] des Parses, qui le portent autour de la ceinture, mais qui, d'après quelques indications, d'ailleurs assez vagues, semblent l'avoir autrefois enroulé autour de la tête.

Une des cérémonies les plus importantes du culte, aussi bien chez les Hindous que chez les mazdéens, consiste dans des libations d'une liqueur extraite de l'*asclepias acida* dans l'Inde, et d'une plante alpine de la même famille dans la Perse. Cette liqueur s'appelle *soma* chez les Hindous et *haoma* chez les Parses[2]. Elle est à la fois pour les deux peuples un breuvage salutaire, le symbole d'un être divin et cet être divin lui-même. Le Yaçna et le Rig-Véda sont également pleins d'hymnes en son honneur[3], et ces hymnes, moins éclatants peut-être de poésie chez les mazdéens que chez les Hindous, célèbrent cependant soma ou haoma sous des traits absolument semblables et avec des sentiments entièrement analogues[4].

Enfin, il est une autre cérémonie commune aux deux peuples qui n'a pu naître que dans l'enfance même de l'état social : c'est la purification par l'urine de vache[5]. Chez les Hindous, celui qui a commis le crime secondaire de tuer une vache par mégarde doit, selon les lois de Manou, en outre de plusieurs autres expiations, faire des ablutions avec de l'urine de vache pendant deux mois, et le dvidja qui a été assez insensé pour boire avec intention de la liqueur spiritueuse extraite du riz est condamné à boire de l'urine de vache jusqu'à ce qu'il en meure[6]. Ce même liquide figure encore aujourd'hui, dans le rituel brahmanique, au premier rang des eaux lustrales. Les mazdéens l'ont employé de tout temps pour se laver des souillures légales, si nombreuses dans leur religion. Le cas suivant donnera une idée suffisante de ce genre de purification. Zoroastre demande à Ormuzd comment redeviendra pur celui qui a rencontré le cadavre d'un chien ou d'un homme ; Ormuzd lui répond : « Il redeviendra pur, ô saint Zara-
» thoustra, de cette manière : Si le cadavre a été déjà rongé par des
» chiens dévorants ou par des oiseaux de proie, il purifiera son corps

[1] Dans la langue de l'*Avesta*, *eeviaongheni*, lien.

[2] C'est une particularité de la langue de l'*Avesta* de remplacer la sifflante du sanscrit par une aspirée. Le Syndhou des Indiens est l'Hindou chez les Perses ; l'Asoura des premiers, l'Ahoura chez les seconds, etc. Une permutation analogue se remarque entre la langue latine et la langue grecque.

[3] Windischmann, *Ueber den somakultus der Arien* dans *Zeitschrift der deutschen morgenland. Gesellschaft*, t. IV, p. 426 et suiv.

[4] *Yaçna*, VII, IX, X, XI, 11-27. *Vispered*, XII, XIV. Spiegel, *Avesta*, t. II, p. 77-82.

[5] *Lois de Manou*, XI, 108 et 109.

[6] *Ibid.*, XI, 90 et 94, 165, 212.

» avec de l'urine de vache et de l'eau. Ainsi il sera pur. Mais si le » cadavre n'a pas encore été rongé par des chiens dévorants ou par » des oiseaux de proie, le mazdéen doit d'abord creuser trois trous en » ce lieu, et ensuite purifier son corps avec de l'urine de vache et non » avec de l'eau. » Cette ablution doit être répétée trois fois; ensuite le pénitent se lave les mains et la face avec de l'eau[1].

A ces pratiques religieuses communes aux deux branches des Aryens viennent se joindre des traditions qui trahissent une même origine, quoique, comme le fait remarquer M. Spiegel, la nature même des choses ait dû leur imprimer peu à peu des caractères de plus en plus divergents. Les noms mythologiques qui se présentent les mêmes dans les deux religions, et dont l'identité primitive de signification perce à travers des modifications postérieures, sont fort nombreux. Il suffira d'en citer quelques-uns.

C'est d'abord Mitra, dieu au vaste regard, dans le panthéon védique, et Mithra, aux dix mille yeux, dans la mythologie mazdéenne[2], l'un et l'autre personnification du soleil. C'est ensuite Yama, que les Hindous représentent comme le chef d'un royaume de bonheur et de lumière, dans lequel il réunit autour de lui les immortels[3], et Yima, qui, selon la tradition mazdéenne, a recueilli à l'origine des choses, dans un parc immense, toutes les créatures pures, et les y gouverne encore dans la paix et le bonheur, à l'abri des coups d'Ahriman[4]. C'est encore Trita, le vainqueur, d'après les Hindous, d'un dragon monstrueux, et Thraotaono, le Féridoun de la tradition héroïque des Parses, vainqueur d'un serpent aux mille formes[5] et qui, sous le nom de Thrita, est l'Esculape des mazdéens et le vainqueur d'un ennemi tout aussi dangereux que le serpent, de la fièvre brûlante et de la mort, infernales inventions du prince du mal[6].

Mais à côté de ces personnifications mythologiques qui ont conservé le même sens dans la tradition brahmanique et dans la tradition mazdéenne, il en est d'autres, et parmi elles se trouvent en première ligne celles qui représentent les plus hautes divinités des deux peuples, qui, en gardant les mêmes noms, ont revêtu des caractères opposés, et

[1] *Vendidad*, fargard VIII, 121-130, 271-299. Comparez fargard V, 148-160; IX, 1-153; VIII, 309 et 310; XIX, 70 et 75.

[2] *Yaçna*, IV, 15; VI, 6; LXV, 6.

[3] *Zeitschrift der deutsch. morgenl. Gesellsch.*; t. IV, p. 426 et suiv.

[4] *Vendidad*, farg. II, 47 et suiv. *Yaçna*, IX, 13, 17, 20.

[5] R. Roth, *Die Sage von Feridun in Indien und Iran* dans *Zeitsch. der deutsch. morgenland. Gesellsch.*, t. II, p. 216 et suiv.

[6] *Vendidad*, farg. XX, 11-14. Spiegel, *Avesta*, t. I, p. 255, notes 5 et 6.

qui remplissent des fonctions diamétralement contraires. Les êtres divins dont les Hindous peuplent leur ciel ont été précipités dans les enfers par les zoroastriens. « Le mot daêva, dit Eugène Burnouf, est le sanscrit déva, mais avec cette différence notable que déva, chez les brahmanes, signifie dieu, et daêva, chez les Parses, mauvais génie. Cette différence indique une différence tranchée entre la religion de Zoroastre et celle de Brahmâ. Il en a été des dévas indiens, chez les Parses, comme des δαίμωνες ou génies des Grecs, qui plus tard sont devenus les démons[1]. »

Il en est de même d'Indra, le dieu suprême du Rig-Véda, que le mazdéisme a relégué, sous le nom d'Andra, dans les enfers[2]; tandis que, par un juste retour, Ahoura, la grande divinité des Parses, est devenu pour les Hindous, les Asouras, ennemis d'Indra et adversaires du bien et de la lumière[3]. Le nom de Çiva, qui a été donné, dans la mythologie postérieure des Hindous, à l'une de leurs trois divinités supérieures, désigne, sous la forme Çarva, dans la tradition des Parses, un mauvais esprit[4]. La même différence se trouve entre Kereçâni et Kriçanou[5]. Celui-ci est pour les uns le protecteur de la liqueur soma; celui-là, au contraire, est pour les autres l'ennemi du haoma[6].

Un renversement aussi radical du sens des principaux symboles religieux chez les deux branches de la famille aryenne ne peut recevoir qu'une explication. Il n'a pas d'autre cause possible qu'une division religieuse, qui éclata à une époque qui remonte au delà des âges historiques. Il est lui-même l'indication la plus claire de cette révolution, dont nous avons d'ailleurs montré précédemment les traces manifestes dans la tradition parse, dans l'Avesta et jusque dans les Védas, où elles sont cependant beaucoup plus effacées.

Est-il possible d'assigner une date approximative à ce grand événement qui brisa l'unité de la famille aryenne et qui, en la divisant en deux groupes distincts, étendit ses diverses tribus au midi et à l'ouest de l'Asie? M. Spiegel en fait remonter les premiers commencements à une époque antérieure aux Védas et par conséquent au quinzième siècle avant l'ère chrétienne[7]. M. Haug partage ce sentiment et place

[1] Eug. Burnouf, *Comment. sur le Yaçna*, p. 8.

[2] Spiegel, *Avesta*, t. I, p. 20.

[3] Le mot *asoura* n'est pas pris cependant dans le sens d'ennemi d'Indra et du bien dans le sanscrit védique. Spiegel, *Avesta*, t. I, p. 1, note 4.

[4] Spiegel, *Avesta*, t. I, p. 10.

[5] Weber, *Indische Studien*, t. II, p. 313.

[6] *Yaçna*, IX, 75 et suiv. Spiegel, *Avesta*, t. II, p. 75, note 2; t. I, p. 9.

[7] Article *Parsismus* dans *Theolog. Encyklopedie* de Herzog.

la réforme zoroastrienne au vingtième siècle environ avant Jésus-Christ[1]. Cette date s'accorde avec les conjectures, d'ailleurs fort satisfaisantes, de M. Weber sur l'histoire primitive des Hindous. Il est tout à fait probable que cette branche de la famille aryenne arriva sur les bords de l'Indus vers le quinzième ou le seizième siècle avant l'ère chrétienne; et comme on s'accorde à rapporter sa sortie de la Bactriane à des causes religieuses qui ne peuvent avoir été autres que le triomphe du zoroastrisme, on est autorisé à ramener la lutte des deux cultes dont nous avons parlé et la réforme zoroastrienne qui la provoqua à quelques siècles avant l'établissement des Hindous dans le Penjab, et par conséquent, en nombre rond, vers l'an 2000 avant Jésus-Christ.

II.

Le dualisme est la doctrine fondamentale du mazdéisme. Tout part de là et tout y revient. Ce dualisme ne divise pas seulement le monde invisible en deux camps, il partage aussi le monde sensible, avec tous ses habitants et toutes ses productions, en deux catégories tranchées; il règne jusque dans l'homme, dans le cœur duquel il provoque de trop fréquentes luttes. Représenté symboliquement par la lumière et les ténèbres, il est au fond l'opposition du bien et du mal, qui sont ramenés à deux principes vivants et ennemis.

Il n'y a pas longtemps encore qu'on regardait le dualisme zoroastrien comme un dualisme dérivé. Creuzer, Rhode et d'autres encore plaçaient au-dessus du principe du bien et de celui du mal, d'Ormuzd et d'Ahriman, un principe suprême, Zervane-Akerene, la durée incréée, qui n'a point eu de commencement et qui n'aura point de fin[2]. Cette hypothèse est aujourd'hui abandonnée. Le Zervane-Akerene n'appartient qu'au développement postérieur du mazdéisme; inconnu à l'Avesta, il n'est mentionné pour la première fois que dans le Boundehesch[3]. Dans le parsisme antique, les deux principes du bien et du mal sont primitifs et n'ont pas d'antécédents. « Dès le commencement, est-il dit dans » les Gâthâs, il existe une paire de jumeaux, deux esprits, ayant chacun » une activité propre. Ce sont le bien et le mal en pensées, en paroles

[1] Martin Haug, *Die Gâthâ's des Zarathustra*, p. XIV.

[2] Creuzer, *Religions de l'antiquité*, t. I, p. 322.

[3] Spiegel, article *Parsismus*, dans *Theolog. Encyklopedie* de Herzog. Eug. Burnouf, *Comm. sur le Yaçna*, p. 555.

» et en actions. Choisissez entre les deux. Soyez bons; ne soyez pas » méchants[1]. »

M. Martin Haug pense cependant que Zoroastre s'appliqua uniquement à substituer à la croyance populaire en un certain nombre d'esprits purs l'idée d'un seul principe de l'être, laissant dans l'ombre les superstitions de la foule sur les esprits mauvais, et se contentant en général de présenter d'une manière abstraite l'opposition au principe vivant et bienfaisant, comme le néant, le non-être, le mensonge[2]. Considéré de ce point de vue, le zoroastrisme se rapprocherait singulièrement du monothéisme.

Les raisons sur lesquelles s'appuie cette opinion nous semblent plus spécieuses que solides. Il est vrai que le nom d'Ahriman (Agra-Mainyous) ne se rencontre pas dans les Gâthâs. Le principe du mal n'y est désigné que sous des expressions générales. Mais peut-on conclure de là, avec M. Martin Haug, que la personnification du mal en un principe unique, réel, vivant, n'était pas encore arrêtée et qu'elle ne se forma que plus tard?

Il est certain que le dualisme le plus prononcé est empreint dans les Gâthâs, du commencement à la fin. Partout le menteur y est opposé au véridique, et dans le passage que nous avons cité, l'esprit du mal et l'esprit du bien sont appelés deux frères jumeaux. L'absence du nom d'Ahriman dans les poésies que l'on regarde comme les plus antiques documents du mazdéisme, prouverait tout au plus que ce nom est d'origine plus moderne, et non point que pour leurs auteurs il n'y eût pas encore un principe du mal, un seul, comme il y avait un principe unique du bien. En se plaçant d'ailleurs au point de vue de M. Haug, on ne comprend pas comment Zoroastre aurait pu ramener à l'unité d'un principe bon la multiplicité jusqu'alors admise des esprits purs, sans être conduit aussitôt à ramener à l'unité d'un principe mauvais la multitude des esprits impurs de la croyance populaire.

Et cependant il y a dans le parsisme une tendance manifeste au monothéisme. Zoroastre et ses disciples ne reconnaissent qu'un seul et unique vrai dieu, qui est Ormuzd. Seulement ce dieu n'est pas encore tout-puissant; il a besoin, pour assurer son empire, de guerroyer contre une opposition qu'il faut réduire; mais il la vaincra. Ahriman n'est que la personnification du mal, et ce mal, il faut le combattre et le faire disparaître avec son auteur. Le dualisme n'est pas, par consé-

[1] *Yaçna*, xxx, 3. Martin Haug, *Die Gâthâ's des Zarathustra*, p. 99.
[2] Martin Haug, *ibid.*, p. xiv et xv.

quent, un fait définitif; il ne doit durer qu'un temps, et le mazdéisme postérieur a été fidèle à l'esprit de son fondateur en assurant qu'à la fin des siècles, après de longues calamités et de douloureuses épreuves pour les hommes purs, Ahriman et sa milice infernale, vaincus et repentants, chanteront l'Avesta. En attendant son triomphe, en y travaillant constamment, c'est Ormuzd seul qu'il convient d'adorer et de servir. « Je t'ai considéré, ô Mazdâ, dit son prophète, comme celui qu'il » faut louer par la pensée, quand j'ai vu de mes yeux que tu es le » véritable créateur de la pureté, le seigneur réel du monde[1]. »

Ormuzd est « le chef des maîtres de maison, le chef des chefs de » clan, le chef des princes de tribu, le chef élevé au-dessus du maître » de tout le pays[2]. » De lui dérive tout ce qu'il y a de bon dans le monde. Dans le principe, il avait créé toutes les choses parfaites. Mais Ahriman, plein de mort, comme le désigne presque constamment l'Avesta, porta le trouble et le mal dans cette excellente création. Il y jeta l'hiver, les mauvaises pensées et les mauvaises actions, la paresse, la pauvreté, la maladie, la mort, les animaux destructeurs, les plantes nuisibles. Le monde ne fut plus dès lors conforme à la pensée et au désir d'Ormuzd. Pour le ramener à sa pureté primitive, il devint nécessaire de le délivrer du mal dont il était atteint; et comme, dans l'état actuel des choses, Ahriman peut, sous certaines conditions et dans une certaine mesure, exercer une action funeste sur la création de l'Esprit saint[3], il est indispensable de résister à ses entreprises. De là une guerre acharnée entre les deux principes contraires[4].

A la tête de l'armée du bien se trouvent sept Amschaspands[5], dont Ormuzd est le premier[6]. Ces esprits purs forment comme le conseil du principe du bien; ils sont ses aides et ses ministres. Mais il est difficile encore de se faire une idée bien nette de ce qu'ils ont primitivement représenté. Il semble que la notion qu'on se faisait d'eux a varié selon les époques diverses de l'histoire du parsisme. Si l'explication de leurs noms, qui est donnée par Eugène Burnouf[7], est exacte, il faudrait les

[1] *Yaçna*, XXXI, 8.

[2] *Yaçna*, XIV, 1.

[3] Spiegel, *Avesta*, t. II, p. XLII.

[4] Les noms par lesquels ils sont désignés sont des mots qualificatifs. Ahoura Mazda, le sage vivant, est un mot composé de *mazdâo*, sage, et *ahurô*, vivant; et Agra manyoun, le mauvais esprit, de *agra*, méchant, et *manyens*, esprit.

[5] Ameschâ çpentâ, mot composé de *çpentâ*, saint, et *ameschâ*, immortel.

[6] *Zend-Avesta*, traduit par Anquetil Duperron, t. II, p. 25, note.

[7] *Comment. sur le Yaçna*, p. 174.

prendre pour des personnifications des vertus divines. Il est assez naturel de croire que telle fut leur conception primitive. Plus tard, on les prit pour les génies tutélaires des diverses parties de la création. Dans les Yescht, Bahman est chargé de veiller sur les bestiaux, Ardibehescht sur le feu, Schariver sur les métaux, Sapandomad sur la terre, Khordad sur l'eau, et Amerdad sur les plantes[1].

Les Amschaspands ne sont pas les seuls esprits purs qu'Ormuzd se soit donnés pour auxiliaires dans sa guerre contre le mal. A côté d'eux se rangent les Izeds[2]; mais il convient d'observer que les Amschaspands sont parfois appelés de ce nom, qui semble désigner en général tout le monde suprasensible ou, pour mieux dire, tous les esprits purs auxquels s'adresse l'adoration des hommes[3]. Les Izeds proprement dits sont au nombre de vingt-huit; mais Plutarque n'en connaissait que vingt-quatre, et nous ne croyons pas que leur nombre soit indiqué dans l'Avesta. Les noms qu'ils portent indiquent les fonctions qui leur sont confiées, et semblent montrer en eux des personnifications des forces et des phénomènes de la nature favorables et utiles à l'espèce humaine.

Le reste de la milice céleste se compose de ferouers[4]. Encore ici on éprouve quelque embarras à se faire une idée claire de ces êtres. « On entend par les fravaschis, dit M. Spiegel, les âmes des morts aussi bien que celles des hommes encore à naître, âmes qui, du moins d'après les opinions postérieures des Parses, ont été créées par Dieu dès l'origine des choses et descendent successivement sur la terre. Elles retournent ensuite à Ahoura-Mazda, et, se tenant devant son trône, elles intercèdent auprès de lui pour les hommes[5]. » Il est difficile d'admettre que telle ait été la notion primitive des ferouers. La doctrine de la préexistence des âmes, dont on cherche en vain l'origine dans l'antique Orient, est née d'une saillie de Platon, saillie que les Grecs ne prirent jamais au sérieux, et qui doit à Philon, aux gnostiques et aux néoplatoniciens, la place qu'elle a occupée depuis dans la métaphysique. C'est certainement de la philosophie alexandrine des premiers siècles de l'ère chrétienne que cette idée passa, avec bien

[1] *Zend-Avesta*, traduit par Anquetil Duperron, t. II, p. 32.

[2] Dans la langue de l'*Avesta*, *Yzatas*. Burnouf, *Comment. sur le Yaçna*, p. 218.

[3] *Journal asiatiq.*, 1840, t. II, p. 325. Rosen traduit *Yzatas* par *sacris celebrandi*, les êtres objets du culte.

[4] Dans la langue de l'*Avesta*, *fravaschi*. C'est un mot féminin, comme âme en français. Anquetil Duperron en avait conclu que les ferouers sont des déesses ou des génies féminins. Burnouf, *Comment. sur le Yaçna*, p. 270.

[5] Spiegel, *Avesta*, t. II, p. 15, note 4.

d'autres encore, dans le parsisme. Quelle notion se faisait-on auparavant parmi les mazdéens des ferouers? C'est ce qu'il nous est impossible de déterminer nettement. Ils sont bien les âmes des morts[1]; mais ils sont aussi autre chose, puisqu'il est parlé aussi du ferouer de la vache[2]. Les prendra-t-on pour des espèces d'anges gardiens des êtres vivants, appartenant à la création du principe du bien? Mais Ormuzd lui-même a un ferouer[3]. Les Amschaspands et les Izeds en ont aussi. Il ne resterait qu'à les regarder comme les types idéaux de tous les êtres purs, si cette conception ne supposait pas une habitude de la spéculation qu'il semble difficile d'attribuer à une époque aussi reculée. Et cependant, s'il fallait s'en rapporter à la traduction et aux commentaires des sept premiers Gâthâs de M. Haug, ce ne serait pas précisément les idées abstraites qui auraient le plus fait défaut aux fondateurs du mazdéisme.

Sous la direction de cette milice céleste, tous les hommes purs travaillent à purger la terre du mal qu'y a jeté Ahriman, et, dans un rang inférieur, les animaux créés par Ormuzd servent la même cause. Ces animaux sont naturellement ceux qui peuvent rendre quelque service à l'homme. Chacune de leurs espèces est sous la conduite d'un d'entre eux qui est leur guide. Cette idée d'enrégimenter ainsi sous des chefs les poissons, les oiseaux et les quadrupèdes, paraît avoir été fort ancienne parmi les Parses[4]. Elle se trouve très-nettement exprimée dans le Vendidad et dans le Vispered[5], et c'est sans doute un simple effet du hasard, si le nom seul du chef des oiseaux est indiqué dans ces livres. On ne connaît les autres que par le Boundehesch et les écrits parses postérieurs[6].

Dans le camp ennemi, sept chefs, dont Ahriman est le premier, sont armés pour la cause du mal. La tradition parse varie et sur les noms des six ministres du principe du mal et sur les fonctions particulières attribuées à chacun d'eux. Elle n'offre pas une plus grande fixité pour ce qui concerne la milice infernale qui est sous leurs ordres. On com-

[1] *Vispered*, XII, 19.

[2] *Yaçna*, XIV, 18.

[3] *Yaçna*, XXIII, 3. Spiegel, *Avesta*, t. II, p. 105, note 2.

[4] La même organisation s'étend aux êtres divins dont Ormuzd est le chef, et aux hommes qui ont Zoroastre à leur tête.

[5] *Vendidad*, farg. II, 139. *Vispered*, I, 1. *Boundehesch*, ch. XIV, p. 31, 9, de l'édit. de Westergaard, et dans le *Zend-Avesta*, traduit par Anquetil Duperron, t. II, p. 374.

[6] *Boundehesch*; ch. XVIII. *Minokhired* dans Spiegel, *Parsi-Grammatik*, p. 172. Le chef des poissons est Kar-mahi, celui des oiseaux Karshipta, et celui des quadrupèdes Hermelin. Spiegel, *Avesta*, t. II, p. 3, note.

prend que la superstition populaire a dû jouer ici un grand rôle et se donner libre carrière. Parmi les esprits mauvais, ceux dont il est le plus souvent question dans le Zend-Avesta, probablement parce qu'ils passaient pour les plus redoutables, sont les Droudji ou les Droukhs[1], dont l'une d'entre elles, désignée sous le nom de la Droukh Naçus, est représentée comme le démon qui s'empare des cadavres[2]. Il faut citer encore les Yatus (les errants) qui sont les enchanteurs, c'est-à-dire les hommes dans lesquels quelque mauvais esprit s'est incorporé; les Pairikas, les péris des Persans, démons féminins d'un aspect agréable, qui, comme les Apsaras des Hindous, cherchent à plaire aux hommes purs, pour les entraîner au mal; les Koyas qui, d'après la tradition, ont pour office spécial de frapper de cécité leurs victimes, comme les Karafnas ont pour mission de leur enlever le sens de l'ouïe[3].

Tous ces êtres pervers, depuis le premier degré de la hiérarchie jusqu'au plus bas, portent le nom commun de Daêvas. Leur demeure est placée dans les sombres contrées du Nord, au sommet du mont Arezoûra[4]. C'est là qu'ils s'enfuient, quand les cérémonies sacrées des Parses les forcent à abandonner leurs coupables desseins[5]. On leur donne encore pour retraite les abîmes profonds qui s'ouvrent au-dessous de la terre, et dans lesquels Zoroastre les avait précipités. Avant cet heureux événement, ils parcouraient sans cesse avec audace la terre, sur laquelle ils ne rencontraient qu'une faible opposition, et y répandaient le mensonge et la perversité[6].

Dans le monde sensible, une foule d'êtres malfaisants secondent leurs ténébreux projets. Ces êtres, hommes, animaux et plantes, doivent la vie à Ahriman, leur père commun. Un invincible penchant les entraîne au mal. Porter la désolation et le carnage dans les rangs des hommes purs, égorger leurs troupeaux, dévaster leurs moissons, troubler les sources auxquels ils se désaltèrent et mènent boire leurs bestiaux, c'est le plus grand bonheur des hommes et des animaux qui appartiennent au royaume des ténèbres; c'est dans ce but qu'ils ont été créés. De leur côté, les plantes qui dérivent de la même origine sont destinées à envahir le sol de leurs racines, à le couvrir de leurs rameaux

[1] Spiegel, *Avesta*, t. II, p. 120, note 2.
[2] Spiegel, *Avesta*, t. I, p. 124, note 1. *Vendidad*, farg. VII, 2 et suiv.
[3] Spiegel, *Avesta*, t. II, p. 74, note 3. *Yaçna*, IX, 61.
[4] *Vendidad*, farg. VIII, 44; farg. XIX, 1 et 140. Spiegel, *Avesta*, t. I, p. 242 et 253.
[5] *Vendidad*, farg. VII, 4; farg. VIII, 44; farg. XIX, 1 et suiv. Spiegel, *Avesta*, t. I, p. 242.
[6] *Yaçna*, IX, 11-47.

inutiles, et à le frapper de stérilité. C'est là ce qu'on pourrait appeler le caractère moral de ces êtres; mais on peut aussi déjà les reconnaître à leurs caractères physiques. Des membres disproportionnés dans leur ensemble, des dents monstrueuses par rapport aux autres parties de leurs corps, des dards, des aiguillons, des épines, tels sont les traits auxquels se trahissent ces créatures d'Ahriman [1].

Les hommes purs, les adorateurs d'Ormuzd, ont pour mission de combattre le mal sous toutes ses formes, de réduire la puissance d'Ahriman, d'étendre celle du principe du bien. Le genre de vie le plus favorable à cette œuvre est celle de l'agriculteur. Le prêtre et le guerrier sont sans doute indispensables à la société des hommes, le premier pour entretenir dans son sein le culte du vrai Dieu, le second pour la défendre contre les violences des enfants d'Ahriman; mais l'Avesta parle très-peu de l'un et de l'autre, il ne semble pas être entré dans le dessein des fondateurs du mazdéisme de diviser le peuple en trois castes. Les passages dans lesquels cette division est indiquée se trouvent dans un hymne du Yaçna et dans une litanie du Vispered, qui est une imitation de cet hymne, et ces deux pièces pourraient bien ne pas appartenir au zoroastrisme primitif. Le prêtre, le guerrier et le l'agriculteur y sont appelés la plus grande force, les plus puissants soutiens de la loi mazdéenne [2]. Ces trois classes sont encore nommées dans un passage du Vendidad, dans lequel on fait l'énumération des ustensiles nécessaires au prêtre, des armes indispensables au guerrier et des instruments propres à l'agriculteur [3]. Mais de là à une organisation du peuple tout entier en castes, il y a loin. Il n'est parlé dans l'Avesta du prêtre et du guerrier qu'incidemment. On n'y décrit ni leurs devoirs, ni leurs priviléges, ni leur constitution intérieure, et aucun de ces points n'aurait été oublié, s'il s'agissait bien réellement ici d'une division en castes dans le sens propre du mot. Les antiques livres sacrés des Parses sont bien autrement explicites sur ce qui se rapporte à l'agriculteur. Comme Moïse, le fondateur du mazdéisme ne paraît pas avoir d'autre but que d'attacher le peuple aux travaux des champs, et de faire régner dans son sein, avec les mœurs simples et

[1] Il y a des exceptions cependant, mais en petit nombre, à cette règle générale. Ainsi le porc-épic, quoique armé d'aiguillons, n'est pas mis au nombre des animaux créés par Ahriman : c'est qu'on avait reconnu qu'il n'est dangereux ni pour les hommes ni pour les animaux de la création pure, et qu'il rend des services à l'agriculture en faisant la guerre à des bêtes nuisibles.

[2] *Yaçna*, xiv, 9. *Vispered*, iii, 16, 28 et 29.

[3] *Vendidad*, farg. xiv, 26 et suiv.

paisibles, inséparables de l'agriculture, le culte d'un dieu de pureté morale.

Parmi les hommes qui sont les plus agréables aux yeux d'Ormuzd, celui qui cultive la terre tient une des premières places. Après la sainteté et le culte pieux vient l'agriculture. « Créateur des mondes doués » de corps, ô pur, qu'est-ce qui en second lieu t'est le plus agréable » sur la terre? Là-dessus, Ahoura-Mazda répondit : C'est un saint » homme qui s'y est construit une habitation, dans laquelle il entre- » tient le feu, du bétail, sa femme, ses enfants et de bons troupeaux, » une habitation dans laquelle il y a abondance de bétail, abondance » de probité, abondance de fourrages, de chiens, de femmes, de jeunes » gens, de feu, de tout ce qui appartient à une bonne vie. — Créateur » des mondes doués de corps, ô pur, qu'est-ce qui en troisième lieu » t'est le plus agréable sur la terre? Là-dessus, Ahoura-Mazda répon- » dit : C'est, ô saint Zarathoustra, l'endroit où la culture fait produire » du blé, des pâturages et des arbres portant des fruits bons à manger, » où l'on arrose un terrain aride ou bien où l'on dessèche une contrée » humide [1]. »

L'Avesta est plein de déclarations semblables. La terre, personnifiée, est représentée comme mécontente quand, pouvant être cultivée, elle reste longtemps inculte [2]. Elle comble de ses biens, comme un ami chéri, quiconque la travaille avec ardeur. « A celui, ô saint » Zarathoustra, qui cultive la terre de gauche à droite et de droite à » gauche, à celui-là la terre dit : Homme, qui m'as cultivé de gauche » à droite et de droite à gauche, je veux toujours être fertile. Je veux » toujours te fournir une abondante nourriture avec le fruit des » champs. A celui, ô saint Zarathoustra, qui ne cultive pas la terre de » gauche à droite et de droite à gauche, à celui-là la terre dit : » Homme, qui ne m'as pas cultivée de gauche à droite et de droite » à gauche, tu iras toujours d'une porte à l'autre, mendiant ta nour- » riture [3]. »

Pourquoi donc Ormuzd prend-il un si vif intérêt à l'agriculture? C'est qu'elle favorise les bonnes mœurs, qu'elle est la compagne du bon ordre dans les champs, dans la maison, dans l'âme de celui qui l'exerce, et qu'elle contribue ainsi au rétablissement de la pureté primitive. Celui qui fait produire du blé à la terre, celui qui cultive les fruits des champs, celui-là cultive la pureté; il avance la loi maz-

[1] *Vendidad*, farg. III, 6-14. Comparez même farg. 75-78.
[2] *Vendidad*, farg. III, 79 et 80.
[3] *Vendidad*, farg. III, 87-93.

déenne, autant que s'il offrait cent yaçnas (sacrifices)[1]. « Quand les » champs produisent des fruits, alors les Daêvas sifflent; quand les » rejetons des plantes poussent, alors les Daêvas toussent; quand le » chaume s'élève, alors les Daêvas pleurent; quand il y a des épis » pressés, alors les Daêvas prennent la fuite. C'est dans les maisons où » se trouvent les épis que les Daêvas sont le plus battus[2]. »

Telle est la raison de la supériorité de la vie agricole sur tout autre mode d'existence; et cette préférence pour une vie qui est regardée comme la plus favorable à la pureté des mœurs est la conséquence des principes d'un système religieux qui déclare que la pureté est, après la naissance, ce qu'il y a de meilleur pour l'homme[3]. Penser le bien, parler selon le bien, faire le bien, telle est la principale prescription qu'Ormuzd ordonna à Zoroastre de transmettre à ses disciples[4]. « Je vous ferai connaître, annonce le prophète, ce qui » est la première et la grande affaire dans le monde; Ahoura-Mazda » me l'a dit : Celui d'entre vous qui ne se conduira pas d'après ce » manthra[5], autant dans son cœur que dans ses paroles, trouvera la » chute à la fin de ce monde[6]. » Quiconque s'éloigne de la pureté est un ami des daêvas[7]. Il est sans cesse parlé dans l'Avesta des sentiers de Vohou-mano[8], de la sagesse, du bon sentiment, des bonnes paroles, des bonnes actions. C'est la doctrine constante du mazdéisme. Elle se retrouve même dans les inscriptions royales. Celle de Nakchi-Roustan se termine par cette exhortation : « O homme, ne quitte pas la voie » juste; ne pèche pas, ne tue pas[9]. »

La vie du mazdéen est représentée dans les écrits sacrés des Parses comme une lutte incessante contre tout ce qu'il y a de mauvais, autant en lui-même qu'en dehors de lui, autant dans la sphère de la pensée, de la volonté et du sentiment, que dans la nature physique. Ce n'est pas, en effet, seulement contre ses propres faiblesses et son penchant au mal, mais contre toutes les créatures mauvaises d'Ahriman, Daêvas, hommes, bêtes et plantes, qu'il doit combattre, et combattre sans relâche. Ce qu'il y a de mauvais, aussi bien en son âme qu'en son

[1] *Vendidad*, farg. III, 96-103. Comp. *Vendidad*, farg. XIV, 57 et suiv.
[2] *Vendidad*, farg. III, 97-109.
[3] *Yaçna*, XLVII, 5.
[4] *Yaçna*, XIX, 45.
[5] *Manthra*, parole, la parole annoncée par Zoroastre, la parole sainte.
[6] *Yaçna*, XLIV, 3; XXXVI, 6 et suiv.
[7] *Yaçna*, XXXII, 4.
[8] *Vohou-mano*, le bon sens, par opposition à *Ako-mano*, le sens perverti, la déraison.
[9] *Journal asiatiq.*, 1357, t. I, p. 168.

corps, les défaillances de son sentiment moral comme les infirmités de ses membres, les pensées impures comme la fièvre, tout cela est l'œuvre des Daêvas. C'est en eux qu'il faut attaquer la véritable cause de tous les maux, et les armes avec lesquelles il faut les frapper et les vaincre sont la confiance en Ormuzd et dans sa céleste milice, la prière, qui tient une si large place dans la vie du mazdéen, et une conduite pure et conforme aux préceptes de la parole sainte. Quant aux hommes, aux bêtes et aux plantes qu'Ahriman a créés pour troubler la pureté de la création d'Ormuzd, il s'agit tout simplement de les chasser loin de la société mazdéenne, ou même de les faire disparaître de la face de la terre. Il faut détruire ces violents, qui veulent tout détruire[1].

Il y a dans le Yaçna quelques hymnes qu'on pourrait appeler des confessions de foi des mazdéens. Le devoir de combattre tout ce qui vient d'Ahriman y est toujours le point sur lequel on appuie le plus fortement. « Je chasse les Daêvas, je fais profession d'être un zoroas-
» trien, y est-il dit, un ennemi des Daêvas, un sectateur de la doctrine
» d'Ahoura. Par mon culte, je veux sauver le bétail du vol et de la
» rapine et repousser loin du clan le dommage et l'oppression. Je con-
» jure les Daêvas, quiconque est leur ami, tous les êtres méchants ; je
» conjure par mes pensées, par mes paroles, par mes actions, leur
» domination, tout ce qui est mauvais et redoutable. Ainsi l'a ordonné
» Ahoura-Mazda dans tous ses entretiens avec Zoroastre[2]. Je veux com-
» battre la création qui a été faite par les Daêvas ; je veux combattre
» Naçus, que les Daêvas ont produit ; je veux combattre les Paris[3]. »

Ainsi le mazdéen est la sentinelle vigilante du royaume d'Ormuzd ; l'âme héroïque de son fondateur est passée en lui ; il ne recule ni devant la grandeur de l'obstacle ni devant la puissance immense de l'ennemi. Il n'est point de religion qui relève plus fortement l'énergie morale. Elle donne une si grande importance à la vie active, qu'elle déclare un mal le sommeil, qui est la suspension de l'activité consciente. Comme la mort, le sommeil est l'œuvre d'Ahriman ; Ormuzd ne le connaît pas ; il veille sans cesse[4]. C'est pendant que l'activité de l'homme repose que les esprits de ténèbres exercent le plus facilement sur lui leur détestable influence[5]. Aussi l'Avesta dit nettement : « Un

[1] *Yaçna*, XLVIII, 10.
[2] *Yaçna*, XIII, 1, 7, 8, 16-19, 68-71 ; XXIII, 9 et suiv.
[3] *Vendidad*, farg. XIX, 17 et 18.
[4] *Vendidad*, farg. XIX, 68.
[5] *Ibid.*, farg. XVIII, 40. *Vispered*, VIII, 16. Spiegel, *Avesta*, t. II, p. XLIX.

» long sommeil, ô homme, ne te convient pas[1]. » Veiller, et surtout veiller en priant, est une œuvre méritoire[2]. Le prêtre doit se lever à minuit, le reste des mazdéens au chant du coq. Cet utile animal a été créé par Ormuzd pour réveiller ses fidèles serviteurs et les rappeler au sentiment de leurs devoirs[3]. Tous les matins il chante : « Lève-toi, il » fait jour[4]. »

La religion mazdéenne, s'étendant sur la vie tout entière, contient, comme le mosaïsme, une foule de prescriptions légales. Il est sans doute inutile de faire remarquer qu'il ne faut pas les juger à notre point de vue moderne. Quelque singulières qu'elles puissent nous paraître, elles sont toutes les conséquences de la grande doctrine de la division des êtres et des choses en deux catégories opposées, l'une qu'il faut favoriser et propager, l'autre qu'il faut combattre et détruire. Elles vont toutes d'ailleurs à former à la décence, à la pudeur, à des sentiments d'humanité, à des mœurs douces et bien réglées des peuplades qui étaient loin encore d'y être habituées. Il nous serait impossible, sans dépasser les limites dans lesquelles nous devons nous renfermer, d'en présenter le tableau complet. Nous appellerons l'attention du lecteur uniquement sur celles qui occupent la principale place dans l'Avesta.

C'était un usage né sans doute de la grossièreté des mœurs, et qui s'est conservé chez les Hindous, de jeter les corps morts dans les courants d'eau. Zoroastre l'interdit avec la plus grande rigueur. On ne saurait douter que cette défense ne fût dictée en partie par le besoin de préserver de l'infection les rivières dans lesquelles les bestiaux allaient se désaltérer et dont les eaux servaient à des usages domestiques; mais elle fut inspirée certainement aussi par un motif religieux. Dans la religion mazdéenne, l'eau est comptée au nombre des choses pures; le corps mort, au contraire, est regardé comme impur, et voici pourquoi. La mort est l'œuvre d'Ahriman; tout ce qu'elle frappe tombe par cela même dans le domaine du père du mal et de la destruction. L'homme pur, quand il expire, est un vaincu, dont la Droukh Naçus s'empare aussitôt. Sa dépouille mortelle est impure; elle ne doit pas être déposée dans un lieu pur; elle le souillerait. C'est par la même raison qu'il est défendu d'ensevelir les corps morts, car la terre aussi est pure; elle serait souillée par le contact d'un cadavre. De là l'usage qui

[1] *Vendidad*, farg. xviii, 40-42.
[2] *Ibid.*, farg. xviii, 11-17.
[3] *Ibid.*, farg. xviii, 36 et suiv.
[4] *Ibid.*, farg. xviii, 54.

nous révolte, mais qui était une conséquence des croyances religieuses des mazdéens, d'exposer les cadavres en plein air et de les abandonner en pâture à la voracité des animaux carnassiers et des oiseaux de proie.

Si le contact d'un cadavre souille l'eau et la terre, à plus forte raison souillera-t-il l'homme pur. Aussi il lui est interdit d'en toucher aucun, fût-ce le corps de son père ou de son enfant. La prescription n'a pas d'exception; tout corps mort est un objet impur. Par un accident imprévu, un mazdéen en a-t-il touché un, même sans le vouloir, il est soumis à une longue purification, dans laquelle des ablutions d'eau, de terre et d'urine de bœuf jouent un rôle considérable[1]. L'impureté se communique même, comme une funeste contagion, par le simple attouchement d'une personne qui a été en contact avec un cadavre.

La maison dans laquelle une personne meurt, tous les membres de la famille qui l'habite, les meubles sur lesquels le corps mort a reposé, les vêtements qui l'ont couvert, en un mot tout ce qui a pu être en communication avec lui est frappé d'impureté. De longues cérémonies sont nécessaires à leur purification. Cinq fargards du Vendidad[2] sont consacrés à l'énumération de tous les cas qui peuvent se produire dans cette circonstance et à la description des diverses lustrations qui conviennent à chacun d'eux.

Les chiens sont mis, sous ce rapport, sur le même rang que les hommes. Leur mort répand dans la maison et dans la famille une égale impureté, et cette souillure légale ne peut être effacée que par des cérémonies identiques[3].

Ce fait nous indique la place élevée que le chien occupait dans la société mazdéenne primitive. Il était au premier rang des animaux créés par Ormuzd. On ne saurait s'étonner de l'estime qu'on a pour lui, quand on considère les services immenses qu'il rendait à des peuplades agricoles, éparses sur une grande étendue de pays, dans des lieux infestés de loups et de nomades grossiers et pillards[4]. « Il n'y » aurait point de sûreté pour les habitations sur la terre créée par

[1] Les cérémonies de purification, à peu près telles qu'elles sont prescrites dans le *Vendidad*, sont encore aujourd'hui en usage parmi les Parses. Anquetil Duperron en a donné une description détaillée dans sa traduction du *Zend-Avesta*, t. II, p. 545 et suiv.

[2] Ce sont les v, vi, vii, viii et ix.

[3] *Vendidad*, farg. v, 93-113, 124 et suiv.; farg. vi, 1 et suiv.; vii, 183-189; viii, 2 et suiv.

[4] *Vendidad*, farg. xiii, 28 et 33, 143-145.

» Ahoura-Mazda, fait remarquer lui-même le législateur, s'il n'y avait » pas les chiens qui veillent pour le bétail et pour le village[1]. » Aussi la législation les a pris sous sa protection. Tuer un chien dressé à la garde des troupeaux, c'est exposer le salut de son âme; le blesser, c'est commettre un crime qui entraîne des punitions corporelles proportionnées à la gravité de la blessure; le mal nourrir, c'est se rendre coupable d'un acte mauvais, qui est puni par un certain nombre de coups[2]. Des châtiments analogues sont réservés à ceux qui tuent ou qui blessent le porc-épic et l'animal nommé le chien d'eau, le castor d'après la tradition, et plus probablement la loutre[3].

Comment se terminera cependant le combat engagé entre les deux principes contraires? Par le triomphe du bien, le mazdéen ne saurait en douter. La ferme assurance que le monde créé par Ormuzd sera enfin délivré de tous les éléments de trouble et d'erreur qu'y a jetés Ahriman, et qu'il reprendra une fois et pour toujours sa pureté primitive, pouvait seule soutenir ses efforts dans la lutte opiniâtre contre le mal, sous quelque forme qu'il se présentât. Toute religion vit d'espérance, et l'espérance du mazdéisme était la croyance au rétablissement final. Cette doctrine était une pièce nécessaire d'un semblable système religieux. Elle s'y trouve en effet faiblement marquée, il est vrai, au commencement, mais prenant à chaque développement nouveau une plus grande consistance.

Les Gâthâs nous montrent plus d'une fois les fondateurs du zoroastrisme ébranlés, chancelants, troublés et effrayés de l'opposition qui s'élève contre eux; on ne les voit jamais désespérer du succès définitif de leur œuvre et du triomphe futur de la vérité sur l'erreur, d'Ormuzd sur Ahriman. Ils annoncent au contraire avec confiance que, dans un temps éloigné qu'ils ne déterminent point, Çaoshyanç, le victorieux, sortira de l'eau Kançaoya, et viendra de l'Orient[4] pour achever ce

[1] *Ibid.*, farg. XIII, 165.

[2] *Ibid.*, farg. XIII, 21-159; farg. XV, 60-137. Spiegel, *Avesta*, t. I, p. 188 et 189.

[3] *Ibid.*, farg. XIII, 1-20; farg. XIV, 1-18. Nous devons dire ici que M. Spiegel ne regarde pas comme une punition corporelle et infligée au coupable les peines indiquées dans les passages cités et dans d'autres semblables. Il s'agit ici, selon lui, de coups que le coupable, pour faire pénitence, devait non recevoir, mais faire tomber au contraire lui-même sur les animaux impurs, ou peut-être en général sur toutes les créatures d'Ahriman indistinctement, hommes et bêtes. Ce qui donne une grande probabilité à cette explication, c'est qu'il est question d'un nombre prodigieux de coups de fouet et d'un autre instrument inconnu, depuis cent jusqu'à deux mille. Spiegel, *Avesta*, t. I, p. 293 et 294; t. II, p. LIX.

[4] *Vendidad*, farg. XIX, 18.

qu'ils ont commencé eux-mêmes. La manière dont l'Avesta parle de ce prophète indique qu'il doit clore la liste des personnages qui ont rendu des services éminents à la cause mazdéenne, et frapper d'un dernier coup la puissance impie des Daêvas.

Ce germe obscur d'une doctrine qui devait prendre de si riches développements, ne tarda pas à croître. L'idée que Çaoshyanç abattrait, à la fin des temps, la puissance d'Ahriman et ferait tout rentrer sous l'obéissance d'Ormuzd était déjà établie chez les Perses avant la conquête d'Alexandre de Macédoine. Nous en avons pour preuve le passage suivant de Théopompe que Plutarque nous a conservé : « D'après les mages, l'un des dieux doit être vainqueur pendant » trois mille ans, et pendant trois autres mille ans ils combattront » l'un contre l'autre, chacun des deux détruisant ce que l'autre aura » fait, jusqu'à ce qu'enfin Pluton[1] sera abandonné et périra. Alors les » hommes seront heureux; ils n'auront plus besoin de nourriture; ils » n'auront plus d'ombre, et le dieu qui aura produit tout cela se reposera comme le ferait un homme qui dormirait[2]. »

Ainsi, déjà sous les Achéménides (560 à 330 avant J. C.) la doctrine, vague encore dans l'Avesta, du triomphe d'Ormuzd sur Ahriman s'était précisée en deux points importants. On savait à quelle époque tomberait la puissance du prince des ténèbres et quel serait l'état du monde renouvelé. Depuis le milieu du quatrième siècle avant l'ère chrétienne, époque à laquelle vivait Théopompe, jusqu'au temps de Plutarque, cette croyance continua à se développer. Au tableau tracé par le premier de ces écrivains, le second ajoute quelques traits nouveaux; celui-ci, entre autres, qu'avant de succomber sous les coups de son rival, Ahriman appellera sur la terre la famine et la peste. L'attente de Çaoshyanç avait donc fini par prendre toutes les proportions d'une véritable apocalypse. Les Parses postérieurs l'embellirent d'une foule de détails dont la plupart étaient probablement encore inconnus au commencement de l'ère chrétienne; mais on peut supposer avec quelque vraisemblance qu'elle revêtit tous les caractères essentiels à ce genre de croyances dans les temps qui suivirent immédiatement la conquête macédonienne. Tombés au niveau des peuples sur lesquels ils avaient dominé pendant des siècles, et ne pouvant se résigner à regarder leur chute comme définitive, les Parses durent chercher leur consolation dans la pensée que leurs maux actuels, châtiments de leur infidélité à

[1] Pluton, le dieu des enfers, pour Ahriman.

[2] Plutarque, *d'Isis et d'Osiris*, chap. XXIV.

la foi de leurs pères, n'étaient qu'une rude épreuve qui serait suivie d'un éclatant retour de prospérité; et comme leur cause était aussi la cause d'Ormuzd, ils se représentèrent l'avilissement de leur culte, qui, maintenant privé de l'appui de l'autorité royale, n'était plus qu'une des nombreuses sectes qui se partageaient la Babylonie et les contrées voisines, comme l'effort suprême d'Ahriman, qui, avant de succomber pour toujours, déchaînait tous ses fléaux sur les créatures d'Ormuzd, et dont le triomphe momentané allait être suivi d'une défaite inévitable. Sur ce point, comme d'ailleurs sur beaucoup d'autres, on remarque une singulière analogie entre les mazdéens et les juifs. La foi des uns, comme celle des autres, n'est jamais plus robuste que quand tout conspire contre elle, et c'est précisément dans les moments de la plus profonde détresse que chacun des deux peuples se croit le plus près de la victoire.

L'attente de ce grand événement était sans doute un puissant motif d'encouragement et de consolation dans les misères de cette vie. Le mazdéen en trouvait un autre, non moins considérable, dans la croyance en l'immortalité de l'âme. Cette doctrine est hautement proclamée dans l'Avesta. Le troisième jour, après qu'elle est sortie de sa dépouille mortelle, au moment où le brillant soleil s'élève au-dessus des montagnes, l'âme se présente à l'entrée du pont Chinvat. Si elle est restée pure pendant sa vie terrestre, l'armée des divins Izeds l'enlève au-dessus du pont et l'emporte au pied du trône d'or de Vohou-mano. « Comment » du monde périssable es-tu venu ici, ô pur, dans le monde impérissable? lui demande alors Vohou-mano. Joyeuses, les âmes pures » vont auprès d'Ormuzd, vers les trônes d'or des Amschaspands, dans » Garo-nemâna, qui est la demeure d'Ormuzd, des Amschaspands et » des autres êtres purs [1]. » Le méchant au contraire « qui a agi de » manière à tromper l'homme pur, aura pour demeure pendant » longtemps, après cette vie, les ténèbres, où il ne recevra qu'une » mauvaise nourriture et où il n'entendra que des discours inconvenants [2]. »

L'imagination ne manqua pas d'ajouter plus tard de nouveaux traits à ce tableau primitif. Nous n'en rappellerons qu'un seul, qui nous semble remonter à un âge reculé. Au lieu de laisser aux divins Izeds le soin de transporter dans le paradis, au-dessus du pont Chinvat, l'âme de l'homme pur, on trouva plus convenable de faire intervenir ses bonnes

[1] *Vendidad*, farg. XIX, 89-107; farg. XIII, 166 et 167.
[2] Spiegel, *Avesta*, t. I, p. 248, note 2, et p. 249, note 1.

œuvres et de les charger de cet office. N'est-ce pas elles en effet qui ouvrent les portes du ciel? En conséquence, les bonnes œuvres qu'un homme pur a accomplies pendant son existence terrestre, prennent la forme d'une belle jeune fille pour porter son âme au delà du pont et la déposer au pied du trône de Vohou-mano. Quant à l'âme du méchant, saisie par ses mauvaises actions qui lui apparaissent sous les traits repoussants d'une fille hideuse, elle est traînée au fond des enfers, où Ahriman et ses esprits pervers l'accueillent par de sanglantes railleries.

Il n'est pas dit un seul mot dans l'Avesta de la résurrection des corps[1]; il n'y est jamais parlé que de la survivance de l'âme à sa dépouille mortelle. Plus tard cependant ce fut une opinion générale parmi les Parses qu'à la fin des temps les corps ressusciteront. Cette croyance était répandue dans la Perse à l'époque de la conquête macédonienne[2]. M. Spiegel conjecture qu'elle prit naissance du temps d'Artaxerxès, fils d'Ochus[3].

On ne saurait s'étonner que cette doctrine, quelque peu conforme qu'elle soit aux données de la raison, ait pu s'établir au milieu des mazdéens. Elle devait sortir nécessairement de celle du rétablissement final. La mort fait passer le corps de l'homme sous le pouvoir d'Ahriman. Mais il est une création d'Ormuzd; il ne peut par conséquent rester à jamais dans le royaume du prince des ténèbres, puisque toute l'œuvre du père du bien doit être enfin rétablie dans sa pureté. Au jour du rétablissement final, la mort lâchera donc sa proie, et le corps sera reconstitué dans son état primitif[4].

Une religion d'un spiritualisme moral aussi prononcé ne pouvait avoir qu'un culte d'une extrême simplicité. On sait qu'elle ne connaissait pas les représentations figurées de la Divinité. Hérodote n'a pas oublié de noter ce trait caractéristique du parsisme. Quand les mazdéens furent en contact avec des peuples qui représentaient leurs dieux par des images peintes ou sculptées, ils durent voir avec horreur cette

[1] *Journal asiat.*, 1840, t. II, article d'Eug. Burnouf. Il faut ajouter ici que M. Martin Haug est d'une opinion contraire. Il croit trouver dans le Gâthâ (*Yaçna*, xxx, 9) qui semble le mieux porter l'empreinte de la main de Zoroastre, des traces très-positives de la doctrine de la résurrection des corps. *Die Gâthâ's des Zarathustra,* p. 109-113. Il est douteux que les explications qu'il donne obtiennent une grande faveur.

[2] Diogène de Laerte, *Procemium*, § 9.

[3] Spiegel, *Avesta*, t. I, p. 15, 16 et 32.

[4] Il n'a pas échappé à Eug. Burnouf que cette doctrine est un des plus remarquables caractères par lesquels le zoroastrisme se distingue du brahmanisme. *Journal asiatiq.*, 1840, t. II, p. 7.

coutume impie, et non-seulement ils ne l'adoptèrent jamais, mais encore, chaque fois que la prudence ne leur fut pas conseillée par quelque nécessité politique, ils se conduisirent en vrais iconoclastes. On ne peut douter que la faveur dont les juifs jouirent constamment auprès des Achéménides, et plus tard, presque toujours, auprès des Sassanides, n'ait eu pour cause principale leur égale aversion pour les images de Dieu.

Le feu joue un grand rôle dans le culte des Parses. C'est en présence de la flamme s'élevant sur l'autel que Zoroastre adressait ses exhortations à tout le peuple réuni [1]. C'est encore aujourd'hui devant le feu sacré que le prêtre des Parses célèbre les cérémonies religieuses. « Les Perses, dit Hérodote, tiennent le feu pour divin [2] »; et Xénophon, en le désignant du nom de Vesta et en l'associant au dieu suprême et à Mithra, semble bien reconnaître que les Perses le tenaient pour un dieu. Il n'est pas douteux qu'il n'eût ce caractère dans la famille aryenne avant Zoroastre; Agni est dans les Védas une divinité du premier ordre. Il ne paraît pas cependant que les mazdéens aient vu en lui autre chose qu'un symbole du divin, et encore seulement considéré au point de vue moral.

Le feu semble avoir été principalement pour les Parses un préservatif d'abord contre les terreurs de la nuit et ensuite contre les embûches des Daêvas, qui ne sont jamais plus actifs et plus redoutables que dans les ténèbres. Aussi chaque mazdéen devait-il l'entretenir avec le plus grand soin au foyer de sa demeure. Chaque nuit, le feu appelle à son secours le chef de la maison. « Lève-toi, maître de la maison, lui » crie-t-il; revêts tes habits; lave tes mains; cherche du bois à brûler » et apporte-le-moi. Fais-moi briller à l'aide du bois pur et avec tes » mains purifiées. Azis, qu'ont créé les Daêvas, pourrait venir à moi et » me ravir au monde [3]. »

Dans le principe, le feu qui brûlait au foyer de chaque habitation était également sacré. Son entretien était alors confié à la vigilance du père de famille. Plus tard, les prêtres prétendirent avoir seuls le privilége de le conserver. Il fallut alors construire des édifices destinés

[1] *Yaçna*, xxx, 1; xxxii, 1 et 2. Martin Haug, *Die Gâthâ's des Zarathustra*, p. 93 et 155.

[2] *Hérodote*, iii, 16.

[3] *Vendidad*, farg. xviii, 43-51. La dernière phrase de ce passage est évidemment un souvenir des appréhensions que la possibilité de la perte du feu dut inspirer aux hommes des âges primitifs; elle nous révèle en même temps une des principales causes de la place qu'il occupe dans toutes les religions de l'antiquité.

à son entretien. Ces édifices devinrent des lieux sacrés comme le feu qu'ils renfermaient. Ce fut là une dérogation manifeste au véritable esprit du mazdéisme. Elle indique d'un côté que l'autorité des prêtres avait grandi, puisqu'ils purent s'attribuer exclusivement la célébration de rites qui, dans l'origine, appartenait aux pères de famille[1], et d'un autre côté, que le cérémonialisme avait déjà pris la place de l'antique simplicité du culte.

Ce changement s'accomplit vraisemblablement pendant l'obscure période qui s'étend de la chute des Achéménides (330 ans avant J. C.) à l'élévation de la dynastie des Sassanides (226 de l'ère chrétienne). L'Avesta ne contient pas même une allusion à des édifices consacrés soit au culte, soit à l'entretien du feu. Hérodote dit très-positivement que les Perses n'avaient pas de temples. La première fois qu'il en est question, c'est dans la traduction pehlvie, qui non-seulement en parle en des termes qui indiquent qu'ils n'étaient pas alors une innovation, mais qui encore, prenant dans un sens erroné un passage du Yaçna[2], en attribue l'établissement à Zoroastre et les regarde comme contemporains du culte du feu. M. Spiegel, après une discussion approfondie sur ce sujet, croit devoir s'arrêter à cette conclusion, qu'on ne peut arriver à aucune détermination précise de l'époque à laquelle on commença à les construire[3].

On est habitué à désigner du nom de mages les prêtres de l'antique parsisme. C'est là cependant une dénomination inconnue à l'Avesta. On y rencontre, il est vrai, les mots *maga* et *magava;* mais ces mots ne s'appliquent pas aux prêtres : ils signifient, l'un grand et l'autre grandeur[4]. Le nom du prêtre dans l'Avesta est *athrava,* mot qui dérive d'*atare,* le feu, et que les Hindous ont conservé, sous la forme *atharvan,* non-seulement comme un nom propre, mais aussi comme le nom du prêtre du feu et du soleil. Le mot mage semble cependant le seul qui ait été employé parmi les Perses depuis le commencement de la dynastie des Achéménides, s'il faut s'en rapporter du moins à l'antiquité classique, qui ne désigne jamais leurs prêtres sous un autre nom[5].

Comment expliquer cette différence de dénominations et surtout la

[1] Spiegel, *Avesta*, t. II, p. LXIII.
[2] *Yaçna*, IX, 2.
[3] Spiegel, *Avesta*, t. II, p. XLIV.
[4] Spiegel, *ibid.*, t. I, p. 294. Martin Haug, *Die Gâthâ's des Zarathustra*, p. 188. *Yaçna*, XXXIII, 7. *Vendidad*, farg. IV, 131.
[5] Spiegel, *Avesta*, t. II, p. VI.

substitution de l'une à l'autre? M. Spiegel suppose que le terme mage désigne la tribu sacerdotale, et le terme athrava celui qui appartient à l'état sacerdotal. Les Iraniens de l'Orient, c'est-à-dire les Bactriens, auraient, selon lui, appelé leurs prêtres des athravas, du nom qui marquait leurs fonctions, tandis que les Iraniens de l'Occident, c'est-à-dire les Mèdes, auraient nommé les leurs des mages, du mot qui était le nom de leur caste [1]. Nous ignorons complétement sur quelles données s'appuie M. Spiegel dans la détermination qu'il donne de ces deux termes. Mais même en accordant qu'elle soit bien fondée, il resterait encore à expliquer comment le mot mage fut substitué à celui d'athrava, et, ce qui est bien autrement embarrassant, pourquoi, si l'Avesta a été mis par écrit sous les Achéménides, comme il le suppose, on y a conservé ce dernier mot qui n'était plus usité, ou, ce qui est la même question, mais renversée, pourquoi on employait le terme de mage, quand les livres sacrés portaient celui d'athrava.

Ce qui paraît certain, c'est que les mages étaient les prêtres des Mèdes et les athravas ceux des anciens Bactriens. Il est probable que quand les Perses, après la conquête de la Babylonie et des contrées voisines, adoptèrent les mœurs et le costume des Mèdes, leurs prêtres prirent le nom de mages, peut-être à la suite d'une fusion entre les castes sacerdotales des deux peuples. Les deux sacerdoces ne différaient-ils auparavant que par le nom, comme le prétend M. Spiegel? Rien ne le prouve. Il y a au contraire quelques indices que les mages nourrirent pendant assez longtemps des sentiments hostiles contre les Perses. Le concours qu'ils prêtèrent au faux Smerdis pourrait bien avoir sa raison dans quelque opposition nationale et religieuse à la fois. D'un autre côté, le massacre général dans lequel ils furent tous enveloppés bientôt après, semble indiquer qu'ils n'étaient encore que des étrangers au milieu des vainqueurs.

Quoi qu'il en soit, il y a ici un problème qu'il est encore impossible de résoudre et qui a peut-être plus d'importance qu'il ne semble au premier abord. Sous les obscurités qui le couvrent, on semble apercevoir les traces effacées d'une influence religieuse qui vint de l'Occident introduire, six siècles avant l'ère chrétienne, quelque élément nouveau dans le sein de l'antique parsisme. Il semble impossible qu'un événement aussi considérable que la fondation du vaste empire des Achéménides ait laissé intacte la religion antérieure du vainqueur : on sait

[1] Spiegel, *ibid.*, t. II, p. VII.

que cette religion fut toujours disposée à s'assimiler les éléments étrangers qui semblaient propres à la compléter, et au moment où s'organisa la nouvelle puissance des Perses, plusieurs religions différentes se trouvaient en présence.

MICHEL NICOLAS.

LA GÉOLOGIE EN ALLEMAGNE.

DEUXIÈME PARTIE.

Recherches sur les lois du développement du monde organique pendant la formation de la surface terrestre actuelle.

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE DES SCIENCES FRANÇAISE EN 1857.

Par le Dr H. G. BRONN.

Stuttgard, 1858.

L'Académie des sciences de Paris mit au concours en 1850 la question suivante : « Étudier les lois de la distribution des corps organisés fossiles dans les différents terrains sédimentaires suivant l'ordre de leur superposition; discuter la question de leur apparition ou de leur disparition successive ou simultanée; rechercher la nature des rapports qui existent entre l'état actuel du règne organique et ses états antérieurs. »

Les grands problèmes que l'Académie inscrit annuellement à ses concours ne reçoivent pas souvent de solution, et il en est quelques-uns qu'elle s'obstine à soumettre à l'examen du monde savant avec une opiniâtreté qui pourrait faire dire qu'elle espère encore contre toute espérance. En présentant aux naturalistes le magnifique programme contenu dans les lignes que nous venons de rapporter, l'Académie a été

plus heureuse qu'elle ne l'avait été depuis longtemps; la réponse présentée par M. Bronn, de l'université de Heidelberg, répond en effet aussi complétement qu'il est possible de le faire aux demandes qu'elle avait posées; son ouvrage est le résumé le plus complet, le plus philosophique que nous connaissions des grands travaux de la paléontologie moderne.

M. Bronn avait bien des titres pour entrer dans le concours ouvert par l'Académie. Dans son *Index palæontologicus,* vaste publication qui l'occupa pendant dix années, depuis 1839 jusqu'à 1849, il avait classé systématiquement tous les innombrables restes fossiles, tant animaux que végétaux, déterminés jusqu'à cette époque. Dans sa *Lethæa geognostica,* il avait décrit les fossiles les plus importants de tous les terrains géologiques : ces immenses travaux trouvent en quelque sorte leur résumé et leur conclusion dans le Mémoire qui couronne la carrière scientifique de M. Bronn. Après avoir amassé tant de précieux matériaux avec une patience au-dessus de tout éloge, après avoir mis un ordre parfait dans la nomenclature paléontologique, il était digne du naturaliste de Heidelberg de présenter une synthèse de ses longues recherches, et d'en faire sortir les conclusions systématiques et générales relatives au développement de la vie organique sur la terre.

On les connaîtra d'autant plus volontiers qu'elles se présentent avec une autorité bien supérieure à des théories vagues et dépourvues de fondement véritable : la critique y a bien plus de place que l'imagination, et les affirmations de l'auteur ont d'autant plus de poids qu'il n'en est point prodigue.

Il y a peu de sujets assurément plus dignes d'éveiller l'attention non-seulement du savant, mais du philosophe, que cette grande et mystérieuse question du développement de la vie animale à la surface de la terre. Placé par une singulière fortune à l'extrémité de la série animale, l'homme ignorera toujours quels en ont été les premiers termes à ces lointaines époques, où notre terre ne nourrissait que des animaux inférieurs, aujourd'hui tous éteints. Mais du moins, à partir des âges qui ont laissé dans les sédiments terrestres quelques traces des formes organiques qui les caractérisaient, il peut essayer, en remontant jusqu'au temps présent, de rechercher d'après quel plan le tableau de la vie animale a été tracé sur notre terre.

D'après M. Bronn, et c'est là, je puis le dire, le point fondamental de sa doctrine, la succession des êtres organisés depuis le commencement de la création jusqu'à l'apparition des êtres aujourd'hui existants

a été gouvernée par deux lois fondamentales, l'une que je pourrais nommer interne, l'autre externe. Voici comment il les énonce :

« 1° *Loi interne du développement progressif ;*

» 2° *Loi de l'application des êtres, sous tous les rapports, aux conditions vitales extérieures à toutes les époques de la création.* »

« Ces deux lois, ajoute-t-il, sont dans le plus intime rapport. La première est positive et productive, la seconde négative ou prohibitive. La première est inhérente à la force créatrice et subsiste avec cette force par elle-même; la seconde dépend de circonstances extérieures qui obéissent à une loi de perfection croissante parallèle à la perfection intrinsèque, en sorte que des êtres toujours plus élevés, à mesure qu'ils succèdent à des êtres moins parfaits, trouvent les moyens de subsistance qui leur conviennent. Telle est la règle générale; mais, dans les détails, la loi positive est diversement modifiée par la loi négative, et c'est en cela qu'on reconnaît le plus facilement leur dépendance mutuelle.

» Le progrès de l'imparfait au parfait, qui est inhérent à la force créatrice, est simple et uniforme; celui qui dépend des conditions extérieures est aussi varié que ces conditions mêmes, et a une vitesse et une direction variables. C'est pourquoi il arrive que les progrès de ces deux forces, quoique parallèles, ne sont pas toujours parfaitement concordants dans les détails et à leurs limites. Si la loi du développement progressif détermine la succession des règnes, des sous-règnes, des classes, des ordres, et ne peut que rarement se poursuivre jusqu'aux sous-ordres et grandes familles, c'est surtout des conditions extérieures de la vie que dépend l'apparition et le développement des familles. »

Pour bien comprendre les deux grandes lois que nous venons de citer, il est indispensable d'en bien définir tous les termes. Qu'est-ce avant tout que le *progrès* organique? N'est-ce là qu'une notion purement subjective, variable au gré de ceux qui font et défont les classifications naturelles? ou cette notion a-t-elle un véritable fondement dans la nature? D'après quels caractères sera-t-il possible de ranger en série ascendante et descendante la multitude des êtres animés?

M. Bronn examine avec soin ces questions capitales en se plaçant aux points de vue divers où on peut les envisager. Si l'on recherche en premier lieu la place systématique des types principaux du règne animal, il admet qu'il n'y a aujourd'hui aucune difficulté réelle à l'établir; les grands traits du tableau sont faciles à tracer : il n'en est pas de même des détails. « Il est souvent encore impossible, dit-il, de

préciser la place que doit occuper dans le système un groupe ou type subordonné, comme un sous-ordre, une famille, etc. » La principale difficulté réside en ce que les systèmes du règne animal ou végétal ne répondent ni à une série linéaire simple, ni à une série à échelons égaux. Il y a des types de classes et d'ordres supérieurs qui sont moins développés que les plus parfaits, quelquefois même que les plus imparfaits des classes et ordres inférieurs.

Les critériums à l'aide desquels on peut se guider pour lever de pareils doutes sont d'abord la *forme générale du corps.* Sur ce sujet, M. Bronn entre dans de curieuses considérations, et montre que plus la distinction du devant et du derrière, du côté droit et du côté gauche, est nette, plus l'organisation est parfaite : la dissymétrie fournit donc sur le point qui nous occupe des données qui ne sont pas sans importance. La *division plus parfaite du travail entre les divers organes* est aussi un indice de progrès, de même que la *réduction du nombre des organes homologues* ou propres à l'accomplissement d'une seule et même fonction, la *concentration de ces organes dans une partie circonscrite du corps*, leur *position* plus ou moins *centrale*, leur *internement* plus ou moins profond à l'intérieur du corps.

Tous ces caractères, avec lesquels les naturalistes sont bien familiers, forment un ensemble, un groupe spécial; mais ils ne sont pas les seuls à l'aide desquels on a essayé de définir le progrès de l'organisation dans les êtres. C'est à Agassiz qu'on doit la pensée originale et profonde de rechercher dans le *développement embryonique* des êtres les éléments d'une classification nouvelle. Enfin, au lieu de simplement considérer les animaux en eux-mêmes dans leur organisme ou leurs métamorphoses, on peut encore les étudier au point de vue de leurs *relations extérieures* et du rôle qu'ils jouent dans la nature, distinguer ceux qui vivent dans l'air, dans l'eau douce, dans la mer. En comparant les diverses classes d'animaux sous ce rapport, M. Bronn conclut qu'une faune est en général d'autant plus élevée que les classes et ordres d'animaux terrestres y prévalent davantage. Leur mobilité plus ou moins parfaite, leur nourriture particulière, se rattachent aussi à cet ordre de relations.

Malgré la variété de ces critériums, l'œuvre de la classification naturelle n'est pas toujours aisée : mais bien qu'une certaine obscurité recouvre encore quelques parties de la science, elle est arrivée sur la plupart des points à des conclusions assez sûres, pour que dans l'ensemble le progrès organique se trouve suffisamment défini. C'est ce progrès qu'il s'agit de reconnaître non-seulement comme le fait la zoo-

logie dans la faune et la flore particulières que nous découvrons aujourd'hui à la surface de notre planète, mais dans le développement chronologique des faunes et des flores propres aux diverses époques géologiques.

Mais le développement propre des organismes vivants sur la terre ayant, suivant M. Bronn, subi continuellement l'influence des conditions extérieures, il importe de rechercher dans quelles limites ces conditions ont pu varier. Les changements qui ont pu affecter la vie animale sont de quatre espèces : changements chimiques ou variations dans la constitution de l'atmosphère; — changements physiques provenant d'une diminution dans la température générale de la terre; — changements superficiels ou dépendant de la distribution variable de la terre et des mers, des altitudes changeantes des plateaux, des montagnes, etc.; — enfin, changements organiques ou variations dans la nature et l'association des organismes vivants : car il faut bien concevoir que chaque être tirant quelque chose de la faune ou de la flore où il se trouve placé, celles-ci influent sur son développement, comme les circonstances précédemment énumérées.

Analysons l'une après l'autre ces diverses influences. En ce qui concerne l'atmosphère terrestre, M. Bronn arrive aux conclusions suivantes : « La composition originaire de l'atmosphère ne peut être appréciée avec certitude.

» Le carbone, qui aujourd'hui se trouve sous diverses formes dans nos couches, n'a jamais pu être contenu en son entier ou même en majeure partie dans l'atmosphère, parce qu'il aurait rendu toute vie organique, végétale ou animale, impossible à une époque où elle était pourtant, sous ces deux formes, déjà développée, car nous en trouvons des traces dans les plus anciennes couches siluriennes; aussi peut-on considérer comme inadmissible toute théorie de la terre qui accepte une pareille donnée.

» Il est pourtant vraisemblable qu'avant l'apparition des organismes les plus parfaits, la continuelle émission d'un grand excès d'acide carbonique venu des profondeurs terrestres a dû coïncider au début avec une époque particulière carbonifère et propice à la vie végétale : l'oxygène, séparé d'avec le carbone, doit avoir été employé pour l'oxydation des métaux.

» Un excès moindre d'acide carbonique dans l'atmosphère n'aurait pas été un empêchement absolu pour la végétation, et n'aurait eu aucune influence sur la vie animale et végétale, si par le mélange continuel d'une nouvelle quantité d'oxygène l'atmosphère eût conservé

la même composition. Les mélanges qui ont eu lieu ont été de telle nature qu'ils n'ont jamais fait obstacle à la vie organique.

» Les variations dans la composition de l'atmosphère ont eu une influence de moins en moins sensible sur le développement des plantes, aussi bien que des animaux à sang froid comme à sang chaud. »

La seconde cause perturbatrice est la diminution graduelle de la température terrestre : les climats, primitivement uniformes dans toutes les parties du globe, se sont graduellement rapprochés des climats actuels; les zones tropicales, tempérées et glaciales, se sont trouvées de plus en plus propres à nourrir des faunes et des flores différentes. Cette différenciation, si l'on me permet ce mot, des climats a donc eu pour effet d'enrichir et de varier les formes organiques; il en est résulté aussi une diminution dans le nombre des types les plus élevés du règne animal à mesure qu'on avance de l'équateur vers les pôles.

Les caractères topographiques de la surface terrestre ont aussi été en se compliquant de plus en plus; il suffit, pour le comprendre, de rappeler l'origine de tous les accidents qui ont déterminé la forme de nos continents et de nos îles; ils sont dus aux phénomènes de soulèvement qui ont accompagné la formation des montagnes: les études que M. Élie de Beaumont a consignées dans sa *Notice sur les systèmes de montagnes* nous montrent avec quelle fréquence ces soulèvements se sont renouvelés : chacun d'eux a contribué à ajouter quelque chose au modelage du globe. Aux premiers âges de notre planète, le domaine des mers, comparé à celui des terres, était encore beaucoup plus grand qu'aujourd'hui : c'est ce qu'exprime M. Bronn en disant que le *caractère thalassique* de la surface terrestre est sans cesse allé en s'affaiblissant; il pense que les premières mers étaient semblables à ces parties de l'océan Pacifique où les eaux n'ont que peu de profondeur et sont semées de petits îlots bas; à la longue se formèrent les continents, les îles aux contours découpés, pareilles à cette Attique que les Grecs comparaient à une feuille. Les mers s'approfondissant à mesure que les terres surgissaient à des altitudes variées, les climats continentaux, insulaires, pélagiques, pouvaient s'établir avec leurs caractères spéciaux; des faunes terrestres, littorales, marines, constituaient des groupes de plus en plus spéciaux dans l'ensemble des êtres animés.

M. Bronn comprend sous le nom général de *développement terripète* les effets dus aux événements physiques qui, modifiant sans cesse la forme extérieure de la planète et l'accidentant de plus en plus, se sont traduits dans le monde organique par la spécification toujours crois-

sante des formes, et une adaptation de plus en plus marquée aux circonstances extérieures.

Enfin il existe une dépendance relative entre les diverses parties de la nature animée; le règne animal ne peut subsister sans le règne végétal, et dans chacun de ces règnes certaines faunes organiques ne peuvent se concevoir sans l'existence de certaines autres; il faut remarquer que plus un être animé est placé haut dans l'échelle de la classification, plus les caractères particuliers de la faune ou de la flore où il prend place impliquent eux-mêmes une perfection relative de plus en plus marquée.

La subordination des êtres animés au milieu ambiant se trouve définie par les caractères multiples que nous venons d'énumérer, il ne reste plus qu'à examiner comment, en fait, ces caractères se sont modifiés dans la longue série des périodes géologiques. Nous verrons en même temps comment ont agi simultanément la force créatrice progressive inhérente au principe même de la vie, et ces circonstances externes, dont l'inerte influence forme en quelque sorte le contre-poids naturel et permanent du principe vital : éternelle contradiction à laquelle le monde doit le changement en même temps que la stabilité!

Toutes les observations paléontologiques faites jusqu'aujourd'hui ne permettent pas encore d'établir une succession chronologique dans l'apparition relative du règne végétal et du règne animal : aussi M. Bronn pose-t-il comme première loi, tirée de l'observation, que « *les deux règnes organiques ont apparu en même temps.* » Une pareille coïncidence se conçoit très-bien pour les animaux et les plantes terrestres, car les animaux convertissant l'oxygène en acide carbonique, les plantes au contraire l'acide carbonique en oxygène, une population purement végétale ou purement animale aurait pour effet de vicier sa propre atmosphère, au point d'y rendre à la longue la vie organique impossible. Cette compensation ne paraît pas si évidente pour les plantes et les animaux marins : « Nos mers actuelles, dit M. Bronn, ne contiennent qu'une petite quantité de grands fucoïdes, et un nombre considérable d'animaux dont la majeure partie, surtout les plus grands, se nourrit de petits animaux. La respiration compensée ne peut s'effectuer, du côté des plantes, qu'à l'aide de petites plantes microscopiques, surtout de petites algues et des conferves, qui ne forment point de grandes masses dans l'eau de mer, mais, comme on le sait, se reproduisent avec une extraordinaire rapidité. Mais ces formes végétales, qui même dans nos mers actuelles échappent à une observation

superficielle, sont si tendres et si éphémères qu'on ne peut en retrouver que des restes, rares et imparfaits, à l'état fossile. »

Les plantes les plus anciennes découvertes par la paléontologie se trouvent associées à des animaux dans les couches siluriennes : elles sont toutes marines; les premières plantes terrestres n'apparaissent que dans le terrain dévonien. Il faut cependant citer, avec M. Bronn, le bassin houiller de *Busaco,* près d'*Oporto,* en Portugal, décrit par M. Sharpe; si les couches de ce bassin appartiennent réellement au terrain silurien, il faudrait modifier ce que nous venons de dire relativement à l'antériorité des plantes marines aux plantes terrestres, parce qu'on y a trouvé des plantes appartenant aux genres qui se rencontrent ordinairement dans le terrain houiller.

La deuxième loi paléontologique posée par M. Bronn est la suivante : « *La population terrestre répondait au début, dans toutes les zones, à un climat égal et plus chaud, et elle s'est différenciée graduellement par suite d'un refroidissement progressif.* » Cette loi est l'une des plus importantes parmi celles qui se rattachent au développement terripète de la création. Je vais en développer, avec M. Bronn, les traits principaux.

L'observation nous démontre en premier lieu que « les populations végétale et animale les plus anciennes possédaient des caractères différents de ceux de la faune et de la flore actuelles; ces caractères étaient uniformes sur toute la terre. Les familles, les genres, une partie même des espèces, étaient les mêmes dans toutes les zones et toutes les parties de la terre. » La faune que M. Barrande appelle primordiale et découverte par lui dans les couches siluriennes les plus anciennes de Bohême, a été retrouvée, plus ou moins complète, en Suède et en Norvége, en Irlande et dans le pays de Galles, près du lac Supérieur en Amérique, dans les États de Wisconsin, Iowa et et Minnesota, dans l'île de Terre-Neuve, dans le Texas, la Géorgie, le Missouri.

La population silurienne, considérée dans son ensemble, a été reconnue avec des caractères identiques aux latitudes boréales de l'île Melville et en Arménie, dans l'Himalaya, en Australie, au cap de Bonne-Espérance; les genres, et même certaines espèces de la faune dévonienne si bien étudiée en Angleterre, ont été retrouvés dans les États-Unis, dans les Ourals, en Chine, dans la terre de Van Diémen.

Les brachyopodes du calcaire carbonifère ont été identifiés depuis la latitude de 15° sud jusqu'à celle de 80° nord, en Bolivie, dans les États-Unis, en Espagne, dans l'Europe centrale, dans le nord de l'Oural, dans l'île Bären et au Spitzberg, en Asie, à Kaboul et dans l'île de Van Diémen.

Quant aux plantes du terrain houiller, elles sont absolument les mêmes dans nos bassins européens et dans ceux des États-Unis et de la Russie, entre le 30e et le 60e degré de latitude.

Le terrain permien fournit aussi des points de comparaison assez éloignés, puisqu'on en a établi l'existence jusqu'au Spitzberg : les restes organiques du trias sont trop rares pour qu'il soit nécessaire de les mentionner, mais des observations récentes montrent que la riche population du terrain jurassique a dû peupler tout l'intervalle compris entre le 37e degré de latitude sud (au Chili) et le 67e degré de latitude nord (Russie). La distribution des faunes terrestres par grandes zones climatériques n'avait donc pas encore été effectuée à cette époque.

« Bien, comme dit M. Bronn, que le monde animal et végétal se soit modifié au moins de vingt-huit à trente-deux fois, la limitation de certaines familles ou genres dans des zones particulières, l'émigration de certains genres ou espèces des zones froides vers les tropiques n'a pas même encore été reconnue à l'époque crétacée : elle ne devient reconnaissable qu'à partir des terrains nummulitiques. »

L'établissement des climats géographiques ne paraît pas remonter plus haut que le commencement des terrains tertiaires; à partir de ce moment, les faunes et les flores terrestres prennent de plus en plus des caractères similaires à ceux que nous observons aujourd'hui. On voit donc que la paléontologie ne fournit aujourd'hui que des arguments tout à fait insuffisants à l'hypothèse de ceux qui pensent que, par suite du refroidissement, les animaux auraient émigré lentement et partiellement du pôle vers les tropiques, de telle sorte qu'à une même époque, les zones torride, tempérées et glaciales auraient été habitées par des faunes que nous considérons comme caractéristiques de trois époques géologiques successives.

La troisième loi établie par M. Bronn est ainsi conçue par lui : « *Le changement successif des organismes s'est effectué par la création de nouvelles et l'extinction d'anciennes espèces.* » Ici nous touchons aux questions les plus mystérieuses et les plus contestées de l'histoire naturelle. On sait que certains savants ont expliqué la succession des formes organiques sur notre terre par une série de métamorphoses. Cette théorie est bien connue sous le nom de la transformation des espèces. D'autres naturalistes attribuent aux caractères spécifiques, sur lesquels se fonde la détermination de l'espèce, une rigidité plus grande et se refusent à croire qu'une simple transformation dans le milieu extérieur puisse modifier un être au point de l'élever ou de l'abaisser d'un degré dans l'échelle animale. M. Bronn partage cette opinion et la fonde sur les

faits suivants : En premier lieu, tous les changements que l'expérience humaine a pu constater dans les caractères des animaux ne s'élèvent jamais jusqu'à une transformation d'espèces, et restent renfermés dans les simples limites de ce qui constitue les races; en second lieu, l'examen des fossiles appartenant à deux périodes successives, par exemple à l'époque diluvienne et à l'époque actuelle, rapprochées pourtant par un grand nombre d'espèces communes, ne nous montre jamais la trace des transformations admises par les partisans de la grande idée de Lamarck; on voit des espèces identiques, ou différentes, mais on ne rencontre pas une série d'individus qui marquent en quelque sorte un passage graduel d'une espèce à l'autre.

A cette observation, l'on pourrait, je crois, répondre qu'il y a en réalité, parmi des espèces réputées distinctes, des similitudes si frappantes ou des différences si faibles, que les naturalistes sont loin de s'accorder dans leurs spécifications; mais, sans discuter cette question, examinons à quelles alternatives se réduisent ceux qui repoussent l'hypothèse de la transformation graduelle des espèces, comment ils en expliquent l'extinction et l'apparition. Pour ce qui est de l'extinction même des espèces, M. Bronn ne paraît pas porté à croire, comme le font certaines personnes, que les types organiques disparaissent parce qu'ils n'ont qu'une durée intrinsèque limitée, comme la vie même des individus. Ce n'est là qu'une pure hypothèse, à laquelle rien ne sert de fondement, et qui devient superflue quand on examine quelle multitude de circonstances et de perturbations physiques peuvent mettre fin à l'existence de certains êtres. « Les espèces anciennes se sont donc éteintes parce que les conditions extérieures ne leur étaient plus convenables, les unes après une courte, les autres après une longue durée. » Mais qui expliquera l'apparition graduelle de nouvelles espèces ?

« Nous ne connaissons, dit M. Bronn, aucune force naturelle qui en produise, nous ne savons à quelles conditions est liée ou a été liée leur production, nous ne connaissons aucune matière à laquelle une pareille force soit inhérente. Nous savons seulement que les individus d'une même espèce déjà existante se propagent de diverses manières. Néanmoins on ne peut s'imaginer la production de nouvelles espèces que par l'activité immédiate d'un créateur ou par une force naturelle particulière et inhérente à la matière. En supposant une force particulière qui ne produirait que des espèces animales et végétales, — une génération *originaire* ou *équivoque*, — il faudrait avouer que cette force, à l'opposé des autres forces naturelles, peut rester inactive pendant des

centaines ou des milliers d'années, puisque personne n'a encore vu naître une espèce nouvelle, et que les conditions de son activité nous sont entièrement inconnues. L'opinion que l'on ait vu naître par la génération équivoque au moins des individus appartenant à des espèces déjà connues d'animaux et de végétaux d'une organisation très-imparfaite, a été réfutée par de nouvelles expériences, qui prouvent que ces animaux ne peuvent naître dans les infusions, lorsqu'on a pris des mesures pour empêcher que ni des individus de ces espèces, ni leurs œufs ou germes puissent s'introduire dans ces infusions. Il paraîtrait donc que nous sommes forcés de supposer qu'à la naissance de ces millions d'espèces, même s'il s'agit des organismes les plus insignifiants qui se sont succédé pendant les périodes neptuniennes, le Créateur les aurait personnellement conformées à leur destination, aurait ébauché le plan de leur organisation et l'aurait exécuté suivant les conditions du temps et de l'espace. Mais ce procédé serait contraire à ce que nous observons partout dans la nature, où tous les mouvements et changements se règlent par des forces éternelles et inaltérables inhérentes à la matière et établies par le Créateur, qui règne ainsi par leur intermédiaire. »

A cette grande question s'en rattache encore une autre bien souvent débattue, aussi bien pour l'espèce humaine que pour les animaux en général. Les êtres appartenant à la même espèce descendent-ils d'un seul aïeul ou d'un couple d'aïeux, ou peut-on admettre qu'un même type ait pu être primitivement représenté par un grand nombre d'individus ?

« Celui, fait remarquer avec raison M. Bronn, qui fait sortir tous les animaux et végétaux immédiatement de la main du Créateur, sera sans doute disposé à croire que celui-ci n'a créé qu'un individu hermaphrodite ou un couple unique. Mais celui qui fait dériver l'origine des espèces d'une force naturelle générale, quoique inconnue, trouvera plus vraisemblable de supposer que cette force a pu produire des individus tout à fait semblables et de la même espèce, partout où les mêmes causes productives et les mêmes conditions vitales auront pu coopérer. Dans ce cas le nombre des aïeux aura pu être petit ou grand, réuni dans un seul endroit ou distribué dans plusieurs centres de création, peut avoir appartenu à une seule époque ou à plusieurs périodes. En tout cas, on peut ajouter à l'hypothèse d'un aïeul ou d'un couple d'aïeux unique, qu'elle suppose un état de choses où des milliers d'espèces auraient dû périr, avant que les aïeux aient pu, en se multipliant, assurer la continuation de l'espèce. »

La création (en entendant ce mot dans le sens que M. Bronn y attache) d'espèces animales et végétales nouvelles a-t-elle été un phénomène discontinu ou continu? Sur ce point, les opinions sont aussi partagées: après qu'on eut reconnu que les animaux actuels ne ressemblent pas à ceux qui sont enfouis dans les roches anciennes, on s'habitua à penser que la création avait eu, en quelque sorte, plusieurs actes principaux: on n'en admit dans le principe qu'un très-petit nombre; trois ou quatre fois seulement, comme par un changement à vue, le tableau de la nature animée aurait changé durant l'histoire de notre planète. Une étude plus approfondie des restes fossiles fit créer des subdivisions de plus en plus; le nombre des actes de la création dépassa rapidement le chiffre classique assigné aux actes de nos ouvrages dramatiques les plus longs; il s'éleva, avec l'auteur de l'*Index palæontologicus*, jusqu'à vingt-quatre; avec M. d'Orbigny, jusqu'à trente-trois, dans le *Prodrome de paléontologie*. Mais d'Orbigny attribua à la succession de ces faunes diverses une tout autre valeur que le naturaliste de Heidelberg. Suivant le géologue français, toute la population organique aurait été trente fois détruite de fond en comble, et une création nouvelle aurait le même nombre de fois repeuplé la solitude terrestre. Pour soutenir une telle opinion, il faut admettre qu'il n'y a absolument rien de commun entre les faunes successives; que les espèces ne peuvent passer d'un terrain dans le terrain suivant, caractérisé par une population nouvelle, et s'arrêtent forcément devant les limites infranchissables qui les séparent. Pour qu'une pareille hypothèse eût quelque degré de vraisemblance, il faudrait au moins que les espèces, ainsi bornées à un seul terrain, pussent se retrouver dans toutes ses assises, car autrement il faut imaginer quelque nouvelle explication pour nous faire comprendre par quel motif elles se confinent dans un seul ou dans une partie seulement des étages qui constituent un terrain complet. C'est pourtant ce qui arrive, et l'examen de tous les catalogues de fossiles dressés en tenant compte du gisement particulier des espèces, fait ressortir amplement cette vérité. Il ne faut donc pas nous imaginer que dans chacun de ces actes supposés de la création les mêmes personnages restent en scène depuis le commencement jusqu'à la fin: non, les uns disparaissent dès le commencement, les autres ne paraissent que vers la fin. Serait-ce saisir trop rapidement le guide de l'analogie que de supposer que la raison qui détermine ces entrées et ces sorties ne peut être étrangère à celle qui modifie le caractère général des faunes, d'un acte de la création à l'acte suivant?

En fait, la supposition que les espèces ne passent pas d'un terrain à

l'autre n'est plus aujourd'hui soutenable; il est assez piquant de voir M. Bronn rechercher des preuves en faveur de l'opinion contraire dans les ouvrages mêmes d'Agassiz et de d'Orbigny, qui ont été les champions systématiques de la théorie des créations et destructions totales. Mais M. Bronn tire aussi parti de tous les documents paléontologiques les plus recommandables; sa démonstration est poussée jusqu'à l'évidence et établie avec un luxe d'érudition tel qu'on pouvait seulement l'attendre du savant auteur de la *Lethœa.*

Si certaines espèces n'ont qu'une durée assez éphémère pour ne traverser qu'une partie seulement de ce que nous nommons un terrain, il en est qui se perpétuent pendant le dépôt de deux ou même plusieurs terrains. Sur ce point, y a-t-il un exemple plus frappant que celui de la coexistence, dans le terrain anthracifère des Alpes, des fossiles du terrain jurassique et des plantes du terrain houiller? Cette découverte, faite par M. Élie de Beaumont, a jeté le désarroi dans le camp des paléontologistes, et ils ont en vain essayé d'en nier la portée : « Rien n'est bête comme un fait », disait madame de Staël. On pourrait à aussi bon droit dire que « rien n'a de l'esprit comme un fait ». Il est aujourd'hui de mode parmi les paléontologistes de considérer la question de la Tarentaise comme vidée : il est entendu, et il n'y a pas bien longtemps qu'on l'a dit en plein Institut, qu'elle n'est faite en rien pour infirmer les grandes lois de la paléontologie : il ne sera donc peut-être pas sans intérêt de montrer que ces prétendues grandes lois ne sont pas reconnues par tout le monde, que des paléontologistes du premier ordre, et qui oserait contester ce titre à M. Bronn? ne font aucune difficulté d'admettre avec toutes leurs conséquences les faits révélés il y a déjà si longtemps au monde savant par M. Élie de Beaumont. Voici comment il s'exprime sur ce sujet :

« Nous mentionnerons d'abord la présence bien connue du terrain carbonifère dans les couches à anthracite des Alpes occidentales, et principalement à Petit-Cœur, à Tarentaise, dans l'Oisans, etc.; elles sont sur ou alternent avec des calcaires contenant un grand nombre d'ammonites, de bélemnites et autres fossiles du sinémurien, du lias et des oolithes. On trouve même quelquefois ces plantes avec des bélemnites réunies dans un même fragment de la roche, à ce que rapporte M. Mortillet. Les tentatives réitérées faites pour expliquer ces circonstances par un déplacement, par une intercalation postérieure des schistes dans les calcaires, ou par un renversement de l'entière série des couches carbonifères ou liasiques, n'ont pas abouti. Les dernières observations de MM. A. Sismonda et Mortillet, et la discussion

complète de ce sujet par M. Élie de Beaumont, basée sur ses propres recherches et sur la détermination des plantes fossiles par MM. Adolphe Brongniart, Bunbury, Oswald Heer, d'un côté, et des débris d'animaux par MM. A. d'Orbigny et A. Sismonda de l'autre, ont démontré que ces débris de végétaux et d'animaux fossiles sont en réalité réunis dans un même étage géologique.... Il faut donc avouer qu'il peut y avoir des cas où, sous l'influence de circonstances locales et particulièrement favorables, les espèces organiques peuvent soit continuer leur existence au delà du terme général, soit naître de nouveau au milieu d'une flore ou faune plus récente. »

M. Barrande a récemment contribué à répandre la même idée par la découverte qu'il a faite au milieu d'une des trois faunes siluriennes qu'il distingue en Bohême, des représentants de la faune voisine. Il a donné le nom de *colonies* à ces groupes d'espèces, détachées en quelque sorte d'un étage zoologique dans un autre.

De la savante discussion à laquelle se livre M. Bronn au sujet de cette importante question de la limitation des espèces, il fait à bon droit ressortir les lois suivantes : « *La création de nouvelles espèces et l'anéantissement des anciennes n'ont pas été limitées à certains instants déterminés ; ils ont eu lieu continuellement pendant toute la période neptunienne.* » Il démontre aussi que l'étendue et le nombre de ce que les géologues nomment les *terrains* est plus ou moins arbitraire, qu'il y a des raisons d'en réunir plusieurs ou d'en séparer d'autres, suivant qu'on les observe dans des endroits différents, et que l'inconstance de la distribution stratigraphique des roches fossiles se fait sentir jusque dans la détermination des terrains et des étages.... « Si, après cela, nous parlons encore de *créations successives,* il faut entendre cette expression comme celles de « flores ou faunes successives », et y comprendre l'ensemble des êtres organisés vivant pendant une période qui ne dépasse pas la durée commune de la plupart des espèces qui possèdent la plus grande longévité, sans admettre la simultanéité d'apparition et de disparition de toutes les espèces, ou même de la plupart d'entre elles. »

Nous arrivons enfin aux observations qui établissent dans cette succession continue d'organismes une loi de développement régulier et de progrès. Nous ne pourrons suivre M. Bronn dans ses démonstrations, qui s'appliquent à toutes les classes du règne animal et végétal : qu'il nous suffise de dire qu'il examine le développement de chacune d'elles à un triple point de vue. Le premier embrasse toutes les circonstances ambiantes qui peuvent influer sur la vie organique : température, humidité de l'air, composition de l'atmosphère, diversification progressive

des zones géographiques, variation dans les conditions topographiques. On conçoit bien qu'à une époque et dans un lieu donné, l'une quelconque de ces circonstances ait eu une influence prépondérante sur le caractère des formes organiques auxquelles elles s'imposaient; mais il faut concevoir de plus que la *moyenne générale* de ces circonstances variant sans cesse, et la nature thalassique de la surface terrestre se modifiant graduellement, cette surface est devenue continentale sur des points de plus en plus nombreux et plus étendus : les formes organiques ont été dans leurs variations liées à ce développement général des formes terrestres, que nous avons déjà nommé, avec M. Bronn, le développement terripète. C'est là le deuxième point de vue : enfin toutes les modifications essentielles qui ne peuvent trouver leur explication dans cette transformation graduelle des caractères généraux de la surface terrestre, ou des circonstances ambiantes variables dans chaque lieu, doivent nécessairement être rapportées à l'activité propre et intrinsèque du principe organique.

Les types organiques propres aux époques anciennes sont essentiellement différents de ceux qui caractérisent la nature actuelle : ils se sont graduellement modifiés sous l'influence de la triple action que nous venons d'énoncer. Ces actions ont constamment été en jeu; ainsi, bien que la population terrestre fût, aux époques anciennes, beaucoup plus uniforme dans toutes les parties de la terre, on peut néanmoins découvrir dans les fossiles des terrains géologiques des groupes géographiques particuliers; et il faut admettre qu'à toute époque il y a eu des faunes et des flores locales, dont les caractères, variables avec les stations, reflètent encore des circonstances particulières.

« Si nous comparons les unes avec les autres, dit M. Bronn, les faunes des couches jurassiques de même âge en Espagne, en France, en Russie, en Allemagne, elles possèdent une certaine ressemblance générale, quand on considère les familles, les genres et même beaucoup d'espèces, qui sont partout tellement identiques que rien ne laisse deviner l'influence d'une différence climatérique; mais néanmoins chacun de ces pays n'a de commun avec le voisin qu'une certaine quote-part d'espèces, et chacun en possède qui lui sont propres. » M. Bronn considère comme une faune *locale* la faune de Saint-Cassian, si célèbre par une richesse d'espèces qui contraste singulièrement avec la pauvreté ordinaire du terrain auquel les couches de Saint-Cassian se rapportent chronologiquement.

Les forêts houillères lui paraissent aussi avoir été des *stations* végétales d'un ordre exceptionnel. C'est à la présence des stigmaria que

ces jangles du monde ancien devaient leurs singuliers caractères : leurs rameaux horizontaux retenaient tous les débris des forêts qui retiraient de l'atmosphère l'excès d'acide carbonique que des émanations souterraines y versaient, et, par la carbonisation rapide de tous les débris sous l'eau, au milieu des branches des stigmaria, la surface terrestre se préparait à recevoir une flore et une faune toutes nouvelles.

Si la formation d'un bassin houiller était en grande partie liée à des phénomènes chimiques et physiques, tels que l'affaissement graduel et périodique des jangles, à un dégagement d'acide carbonique qui entretient la puissante végétation des plantes gymnospermes et cryptogames, enfin à la circonstance que ces plantes mouraient sous l'eau en y laissant leur carbone presque en totalité, on ne voit pas, comme M. Bronn le fait remarquer, pourquoi de telles circonstances n'auraient pu se représenter à différentes époques géologiques; il faut bien remarquer que la houille est une *rareté,* même dans le terrain carbonifère. « Ces bassins, dit M. Bronn, méritent d'être regardés, nonobstant leur superficie considérable, plutôt comme de grandes stations que comme des provinces caractérisées par des flores particulières, dans le sens moderne de ce mot, parce que les premières dépendent principalement de la nature du sol, les autres du climat topographique; de sorte qu'une seule province végétale contient beaucoup de stations variées. » — « MM. Brongniart, Göppert, Ettinghausen et autres ont fait voir que, malgré une grande ressemblance générale au point de vue botanique, les différents bassins houillers peuvent différer entre eux considérablement, plus même que la flore du terrain carbonifère en général ne diffère de celle des anthracites liasiques de la Tarentaise. »

Nous pouvons reculer jusqu'au terrain silurien pour rechercher l'influence des stations sur la composition des faunes : les comparaisons faites par M. Barrande entre les espèces de la Bohême et de la Scandinavie montrent qu'il y a un bien petit nombre d'espèces communes entre ces deux contrées, bien qu'elles ne soient pas extrêmement éloignées.

Au point de vue du développement terripète de la création, on doit remarquer que les formations d'eau douce manquent dans les anciens terrains; les premières couches qui décèlent la présence d'animaux et de plantes terrestres n'ont point été déposées dans des bassins isolés de toute influence marine; c'étaient non point des lacs véritables, mais des régions analogues aux deltas de nos grands fleuves, qui partagent à la fois des caractères du continent et de la mer.

Quand on compte le nombre des sous-règnes et des classes animales qui ont été représentés aux diverses époques géologiques, depuis les terrains paléozoïques jusqu'aux terrains modernes, on voit que ces nombres ont été toujours en augmentant, et l'augmentation est surtout sensible pour le nombre des classes, puisque de six il s'est élevé jusqu'à vingt. Une pareille comparaison faite pour les genres et les espèces donne un résultat moins simple : leur nombre s'est élevé depuis le début de l'époque paléozoïque jusqu'à la fin de cette période; il a ensuite subi une notable diminution, pour se relever graduellement et sans interruption jusqu'aujourd'hui. M. Edward Forbes avait déjà reconnu cette anomalie, sans toutefois en donner une explication convenable. Dans les idées de M. Bronn, la diminution du nombre des espèces et des genres après l'époque paléozoïque doit être attribuée à la diminution de la température terrestre, tandis que leur accroissement postérieur provient de l'établissement des zones géographiques de plus en plus variées qui est résulté de cette diminution de température. Cet exemple si important montre bien que les diverses influences qui agissent sur la vie organique ne sont pas toujours concomitantes, bien qu'à l'examiner dans l'ensemble le tableau successif des créations éveille l'idée d'un progrès général et continu.

La difficulté que M. Bronn a heureusement résolue était de rechercher dans chaque cas particulier quelle a été la part des circonstances ambiantes et celle de l'activité propre au règne organique; c'est ainsi que, pour les végétaux, il arrive à la conclusion suivante : « A l'exception du début de la végétation, qui commence par des plantes marines, du caractère lacustre de la première faune terrestre et du caractère intertropical des flores successives pendant les quatre premières périodes, nous ne pouvons expliquer la gradation successive des plantes ni par la loi des conditions extérieures ni par celle du mouvement terripète. Il faut donc avouer que c'est le développement progressif inhérent à la force créatrice même qui a réglé cette succession des différents types végétaux. »

Dès la faune primordiale, on voit apparaître simultanément les représentants des trois sous-règnes inférieurs du règne animal; mais ils ne comprennent encore que les familles les plus inférieures et les ordres les plus imparfaits. « Nous sommes loin, écrit M. Bronn, de prétendre que la création ait commencé par les infusoires et autres phytozoaires, qu'elle ait continué par les actinozoaires et par les malacozoaires, qu'elle se soit terminée par les entomozoaires et enfin par les spondylozoaires, et que de même elle n'ait produit les reptiles

qu'après tous les ordres de poissons, et les mammifères qu'après les oiseaux. La création primordiale contenait déjà des types qui appartiennent à trois ou quatre sous-règnes, et pour lesquels les premières conditions d'existence étaient suffisantes. Mais les types répondant à ces conditions étaient, soit les plus imparfaits de leurs sous-règnes ou même de leurs classes, soit des nageurs pélasgiques à branchies, en accord avec la loi terripétale. Ces types originaires se sont encore multipliés dans le même sens pendant la période silurienne ou même paléozoïque. Mais chacun de ces types a été le début d'une série ascendante ou progressive qui s'est développée ou perfectionnée plus ou moins rapidement, chacune indépendamment des autres, partout où les conditions extérieures ne l'empêchaient pas. C'est ce que l'on reconnaît dans tous les sous-règnes et presque toutes les classes. De plus, les sous-règnes les plus élevés n'ont apparu qu'après les autres dans les deux règnes. »

On a souvent objecté à la théorie du progrès organique la découverte d'ossements de mammifères faite dans les schistes de Stonesfield; mais on voit bien qu'en entendant ce progrès dans le sens large et compréhensif que M. Bron y attache, il n'y a pas lieu de s'étonner de rencontrer dans des couches déjà anciennes des restes de vertébrés; le caractère particulier des mammifères qu'on y rencontre confirme au contraire la thèse soutenue par M. Bronn, puisque ceux de Stonesfield paraissent avoir appartenu à de petits insectivores, que Richard Owen place parmi les placentaires à cause de la forme de la mâchoire, mais que Bronn avec d'autres naturalistes range parmi les marsupiaux.

Le *microlestes antiquus* de M. Plieninger, trouvé dans une brèche qui sépare le keuper du lias, dans le Wurtemberg, appartient sans doute aussi aux marsupiaux; j'en dirai autant des mammifères découverts dans l'étage de Purbeck; on y connaît aujourd'hui jusqu'à quatorze espèces d'insectivores qui rentrent dans la même famille naturelle que ceux de Stonesfield, d'après les remarques de Richard Owen. C'est à ce grand naturaliste qu'on doit cette curieuse observation, que la faune des mammifères triasiques et jurassiques présente une remarquable ressemblance avec la faune actuelle de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande : les animaux fossiles trouvés dans cette dernière île se rapprochent aussi par leurs caractères de la faune qui y vit actuellement; de telle sorte que les formes organiques qui caractérisaient la classe la plus élevée des êtres à des époques fort anciennes dans notre continent se sont perpétuées à nos antipodes, et que l'œuvre de la création s'y est, on pourrait presque le dire, attardée.

En résumant les observations relatives au développement géologique des mammifères, M. Bronn les range dans l'ordre suivant : 1° « L'apparition de cette classe commence avec la période jurassique. 2° Les genres étaient peu variés et peu nombreux dans la période mésolithique [1]. Ils s'accroissaient peu à peu depuis le commencement de la période éocène, et n'augmentaient rapidement qu'à la fin. 3° Les mammifères mésolithiques étaient des cétacés marins et de petits animaux terrestres de l'ordre des insectivores implacentaires, et peut-être aussi de celui des placentaires, dans ce dernier cas cependant avec certains caractères des premiers; dans l'un et l'autre cas, leur apparition était conforme à la loi du développement terripète et progressif. 4° Cette première faune mammifère a de l'analogie avec celle de nos grandes îles et petits continents et des mers voisines (la Nouvelle-Hollande, Saint-Domingue, etc.). 5° L'apparition tardive des mammifères, et d'une plus grande variété de leurs types en particulier, était essentiellement dépendante de l'apparition également tardive d'une flore riche, variée et plus parfaite de dicotylédones, des insectes et des oiseaux qui y trouvent leur nourriture, flore et faune qui servent de nourriture aux mammifères; elle dépendait donc nécessairement de la loi relative aux conditions vitales externes. 6° Durant la période tertiaire même, les cétacés et les ongulés, surtout les pachydermes, ont précédé les autres ordres, sinon chronologiquement, au moins par un développement en masse, plus considérable qu'aujourd'hui. 7° L'apparition tardive de nombreux édentés est un fait local qui, s'il ne tient pas à l'état encore imparfait de nos connaissances, paraît seule n'être pas en rapport avec les lois que nous avons établies pour la succession des types; au moins, la cause n'en est pas encore connue.

» Pour les poissons et les reptiles, ils apparaissent dès la période paléozoïque : les premiers d'abord dans la troisième faune silurienne, les autres, représentés par un seul genre, dans la faune dévonienne, où les poissons existent déjà en grand nombre et où quelques-uns de leurs groupes vont en décroissant. Chez les uns et les autres, on reconnaît un développement progressif; chez les uns comme chez les autres, il y a plusieurs groupes qui se compensent l'un l'autre, et dont le premier ou le plus ancien est toujours le moins parfait, et celui qui y succède le plus parfait. »

Pour ce qui est des oiseaux, on peut au début distinguer un grand

[1] La période mésolithique comprend les terrains intercalés entre les terrains paléozoïques et les terrains tertiaires, que M. Bronn nomme cénolithiques.

nombre d'échassiers, et ce n'est qu'avec la période tertiaire et la flore angiosperme qu'apparaissent les types arboricoles.

» Il existe donc, dit avec raison M. Bronn, un développement progressif dans les quatre classes de vertébrés considérées ensemble, comme dans chacune d'elles prise en particulier, autant du moins que les circonstances externes ne l'ont pas contrarié. Car la cause essentielle de l'apparition tardive des serpents, des petits lacertiliens, des oiseaux arboricoles et de la grande masse des mammifères, doit être cherchée uniquement dans le développement tardif de la flore dicotylédone angiosperme. »

Les invertébrés sont l'objet d'une longue étude qui aboutit à des conclusions analogues. « Le développement progressif ne se produit pas seulement par l'apparition de types plus parfaits, qui s'associent aux types moins parfaits qui ont déjà existé, mais aussi par l'extinction partielle ou complète de ces derniers, quand ils ont atteint leur point de culmination. Ainsi, il existe dans presque toutes les classes deux types qui se remplacent l'un l'autre, deux groupes qui se compensent, et dont l'un, antérieur et moins parfait, va en décroissant, tandis que l'autre, postérieur et plus parfait, va en se développant; d'ordinaire, ils se touchent ou se croisent dans la période mésolithique; quelquefois, l'un s'éteint longtemps avant l'apparition de l'autre, qui alors s'en trouve séparé par une lacune plus ou moins grande pendant la période mésolithique. En outre, il y a souvent un troisième groupe, également moins parfait, qui passe sans diminution ou augmentation importante à travers toutes les périodes; mais il n'y aurait rien d'impossible à ce que ce groupe lui-même se composât véritablement de deux groupes inverses et marchant en sens opposés. »

Tous les paléontologistes comprendront avec quelle habileté et quelle justesse se trouvent résumés, dans les lignes que nous venons de citer, les traits les plus importants du développement des formes organiques aux diverses périodes. Les découvertes, chaque jour multipliées, de la science qu'ils cultivent, pourront sans doute modifier sur certains points de détail les conclusions du grand travail de M. Bronn; elles pourront aussi résoudre certaines anomalies qui aujourd'hui semblent encore former exception aux règles générales qu'il a posées; mais les grandes lois qu'il a établies relativement au développement du règne animal et végétal nous semblent inattaquables; elles se réduisent en réalité à deux seulement: la vie organique est régie par une loi interne et par une loi externe: la première active, la seconde prohibitive; l'une qui crée, l'autre qui conserve simplement ou détruit;

la seconde pose à la première des limites variables dans le temps et dans l'espace, mais toujours également inflexibles. Ne voir dans le développement des forces organiques que les effets naturels de la loi vitale, ou que le résultat d'un concours particulier de circonstances extérieures, c'est n'apercevoir qu'un des côtés d'un problème complexe : le monde extérieur est nécessaire à l'être vivant, bien que ce qui le fait vivre gise en lui-même; il y a une réaction perpétuelle entre deux éléments, l'un actif, l'autre passif, et c'est de leur concours ou de leur opposition que dépendent tous les phénomènes de la vie, de la maladie, de la mort, aussi bien pour les espèces que pour les individus, pour les genres que pour les espèces; c'est là, ce nous semble, une façon très-philosophique d'envisager les phénomènes complexes que la nature animée nous présente. On peut reconnaître dans cette solution une application du grand principe des contradictions posé par la philosophie hégélienne : l'opposition éternelle entre la nature organique et la nature inorganique est en effet regardée par M. Bronn comme l'explication suprême des phénomènes à l'étude desquels il a consacré tant de soins et d'efforts; là où tant d'autres n'ont aperçu que confusion et chaos, il a pu faire pénétrer, à la lumière de son principe, un ordre rigoureux : il nous conduit d'une main sûre dans un dédale où on risque si facilement de s'égarer. La paléontologie a, dans l'ouvrage de M. Bronn, une réponse à présenter à ceux qui n'y voient encore, et il faut bien dire que trop d'auteurs rendent une pareille illusion facile, qu'un fatras désordonné de noms, une science également pauvre en principes et en conclusions, dénuée de méthode et par conséquent d'autorité.

AUGUSTE LAUGEL.

NICOLAS LENAU[1].

Nicolas-François-Niembsch de Strehlenau[2] est né en Hongrie, à Csatad, près de Temeswar, le 13 août 1802. Son père, après un rapide service dans la cavalerie autrichienne, avait obtenu une place dans les finances royales. Sa mère, Thérèse Maigraber, appartenait à une famille bourgeoise fort considérée dans le pays, et possédant aux environs d'Ofen, où elle résidait, d'importantes propriétés en vignobles. Les parents de Lenau se marièrent très-jeunes et par inclination. Le bonheur cependant ne s'installa pas à leur foyer. L'ancien officier de cavalerie n'offrait pas, à ce qu'il paraît, le modèle des vertus conjugales. « Du milieu de la vie moitié oisive des garnisons, nous dit Anastasius Grun, François de Niembsch avait apporté le penchant qui lui était naturel vers l'existence indépendante du soldat; délivré des rigoureuses chaînes de la discipline, il ne lui convint pas de comprendre et d'accepter les chaînes moins apparentes, mais doublement saintes, d'une discipline volontaire des âmes, qui seule conserve pure et non affaiblie la flamme de l'union matrimoniale. » La mère de Lenau souffrit beaucoup, on l'imagine, de cette frivolité volage; d'autant plus qu'elle souffrit en silence, toujours attachée à celui qui empoisonnait ses jours. Faut-il penser, avec le biographe : « que le poëte avait reçu déjà dans le sein maternel la première empreinte de cette profonde mélancolie dont il porta le sceau marqué durant toute sa vie sur son noble front? »

[1] Nous avons suivi dans ce travail, comme fil conducteur, la remarquable introduction biographique placée en tête des œuvres complètes de Lenau, par son émule et son ami Anastasius Grun, comte d'Auersperg.

[2] Le poëte ne conserva de son nom de famille que les deux dernières syllabes, et il n'est connu du public qu'avec cette abréviation.

On se plaît à fouiller l'enfance des hommes que le talent et le sort ont fait sortir de la foule. Curiosité naturelle, qui sait toujours se satisfaire en donnant un sens rétrospectif à des actes ou à des incidents que l'on ne relèverait pas s'ils se rattachaient à une existence méprisée par la renommée. Dirons-nous de notre héros qu'il se prit d'un goût très-vif pour le violon, délaissé bientôt pour la guitare, dont l'enfant tirait, à la grande admiration de l'assemblée de famille, les plus touchantes mélodies? Si le jeune ménestrel aimait déjà la musique en poëte, il se plaisait également à vaguer seul dans la campagne, où il poursuivait avec une incomparable ardeur les nids d'oiseaux. Un jour aussi le cœur du poëte devait être dévasté, et la jeune et insouciante couvée des premières croyances devait fuir éperdue, sans asile et sans retour, devant l'implacable curiosité de l'homme. Si nous en croyons un parent de Lenau, il était dans son jeune âge extraordinairement pieux, et récitait avec ardeur sa prière soir et matin. Un de ses plus grands bonheurs était de lire la messe, grimpé sur un siége qu'il plaçait devant l'autel, et assisté, dans ce simulacre des choses saintes, par sa sœur Thérèse, son aînée d'un an et demi. Parvenu à l'âge viril, Niembsch parlait encore avec ravissement de la félicité qui avait inondé son âme lorsque la première fois il sortit du confessionnal « pur comme un ange ». N'est-ce pas chez l'enfance que la maturité devrait aller à confesse? Mais il en est souvent ainsi : que de fois le naïf miroir d'un cœur d'enfant a servi de confesseur involontaire et muet à l'homme dont la pensée, formée par l'âge et l'expérience, s'est flétrie au contact de la vanité, de l'envie et de la haine? Dans les enfants, ce que nous aimons tant, c'est ce que nous n'avons plus : la confiance et l'abandon, le jeu naturel d'une âme qui ignore son propre dédain.

Le sentiment religieux subsista toujours profondément dans l'âme du poëte, ses plus importantes productions en témoignent; mais cette aspiration vers l'infini, si essentielle à sa nature, devint son plus grand tourment, car il chercha en vain à la concilier avec le monde, avec la société et avec lui-même sur ce champ de la conscience moderne, où deux mondes opposés luttent pour la suprématie. Cette tension continue de son âme, en l'absence de toute énergie pratique capable de l'en distraire au moins par intervalles, a été certainement la fatalité dominante dans une destinée si tristement achevée.

Le père de Lenau était mort, laissant trois jeunes enfants à sa veuve. Niembsch grandissait sous les effluves caressantes de la tendresse maternelle. En de pareilles circonstances, la sensibilité et l'imagination, qui sont le côté féminin de la nature humaine, — et combien le poëte

touche de près à la femme! — devaient se développer avec excès aux dépens de la volonté; tout tendait à favoriser exclusivement, dans une nature trop disposée déjà à ne s'épanouir qu'aux doux rayons du cœur maternel, la contemplation rêveuse, et à augmenter, jusqu'aux limites où elle devient maladive, l'exquise sensibilité qui fait le privilége en même temps que la torture des natures poétiques. L'élément masculin a manqué à cette enfance; ce fut un premier malheur, que l'avenir ne sut pas réparer. Remariée à un médecin, Thérèse Maigraber s'était rendue à Tokay avec son nouvel époux. Niembsch, qui passa dans ces belles contrées sa quinzième et sa seizième année, parla toujours de ce temps comme du plus heureux de sa vie. L'adolescence se levait en lui avec son ravissant cortége de pressentiments confus; elle commençait à découvrir aux yeux intérieurs les perspectives infinies que l'imagination peint alors de ses matinales couleurs, qu'elle revêt de ses songes, et qui ressemblent au lointain vaporeux des montagnes doré par l'aurore à travers les voiles de l'atmosphère et la sérénité bleue des premiers désirs: les sommets attirent avec un charme irrésistible et doux; de près, apparaissent les sentiers escarpés, et les fatigues, les précipices, les périls de tout genre s'offrent au voyageur déçu. Mais combien le rêve a été suave, et comme plus tard, dans les cœurs lassés, l'écho de ces espoirs trompés résonne encore sous les voix discordantes, pareil au murmure argentin de la source s'échappant à travers la mousse et les rochers. Ces impressions du réveil, Lenau a dû les connaître à un degré peu ordinaire. On les sent vibrer sous les vers qui évoquent le souvenir des lieux où s'écoula sa jeunesse :

Dans le pays des Madgyars,
Où du Bodrog les ondes pures
Se marient avec un joyeux tumulte
Aux eaux vertes et claires
De la Tissa,
Où sur des coteaux s'épanouissant au soleil
Rit la vigne du Tokay.

Mais le temps était venu où la nonchalance rêveuse, si attrayante au milieu des beaux paysages de la Hongrie, devait faire place aux études méthodiques. C'est à travers le prisme épais de l'intelligence humaine que l'esprit de Lenau allait chercher maintenant à recueillir quelques rayons épars et affaiblis de cette même nature à laquelle s'était mariée sans peine, et dans un commerce immédiat, l'ardente fantaisie de son cœur. La réflexion et la logique s'interposant entre la nature et lui, allait armer le poëte contre lui-même. En vain désormais il cherchera

jusqu'à la fin une réconciliation durable entre son sentiment et sa pensée. Pour réaliser cet accord, il eût fallu une âme plus virile que la sienne et capable de s'imposer à elle-même, en présence des problèmes insolubles de l'esprit, l'inévitable limite du renoncement. Cette hygiène morale que Gœthe pratiqua avec un si rare discernement, et dont le poëte surtout ne saurait se passer, Lenau en comprit peut-être l'importance, mais l'énergie lui fit défaut pour l'appliquer. Ses études universitaires offrirent un miroir anticipé de toute son existence. L'irrésolution s'y réfléchit déjà à un degré inquiétant. Après avoir soutenu de brillants examens au gymnase d'Ujhely, le jeune homme se rendit à Vienne, dans l'automne de 1819, pour se consacrer aux études philosophiques. Ces études achevées, deux ans plus tard, il se voua à l'étude de la jurisprudence, selon le vœu de ses grands parents, qui l'avaient pris sous leur patronage spécial, et désiraient le voir entrer au service de l'État. Mais dès 1822, le futur poëte se rendait, suivi de sa mère, à l'école agricole fondée par l'archiduc Charles sur ses domaines de Hongrie, à Oltenbourg.

C'est vers cette époque que remontent ses premiers essais poétiques. L'agronomie, pas plus que la philosophie et la jurisprudence, ne sut fixer Lenau. Le démon du changement, qui plus tard devait le porter d'une résidence à l'autre — héritage paternel, selon M. Grün, — ne laissait point de repos à cet esprit, qui demeura nomade à travers les domaines de la science. De retour à Vienne vers la fin de 1823, toujours accompagné de sa mère, il reprit la jurisprudence; puis, à l'issue de ses examens, il passa brusquement à la médecine et suivit les cours durant quatre années consécutives, mais sans beaucoup de zèle, à l'école supérieure de Vienne. Lenau devait rester étudiant toute sa vie. Choisir une carrière et s'établir dans une profession n'était point son fait. Il eût fallu qu'une nécessité du dehors, une pression des circonstances l'y contraignît, et les circonstances ne furent jamais assez pressantes pour lui rien imposer. Une position de fortune médiocre a suffi à Lenau, qui par la modestie de ses goûts se dérobait plus ou moins, de ce côté-là, aux prises de la destinée. Pour une pareille nature, l'indépendance matérielle ne fut-elle pas un mal ?

On aurait tort cependant de juger avec trop de sévérité la marche irrégulière des études suivies par le poëte, bien qu'elle serve déjà à le caractériser dans son humeur fondamentale, et il faut applaudir à cette remarque de M. Grün, si pleine d'une judicieuse aménité :

« Dans cette mutation si fréquente des études, dit-il, l'ardent désir d'explorer le plus grand nombre possible des domaines de la science

eut une part louable, et guère moindre que l'irrésolution hésitante qui était propre à Lenau dans les questions pratiques de la vie. »

Cependant, au milieu de ces changements, les facultés poétiques de Lenau grandissaient à son propre insu, l'arbre invisible croissait au dedans, et les bourgeons prophétiques faisaient place à des fleurs délicates, mais qui exhalaient déjà les subtils parfums d'une âme trop éprise des tristesses de l'idéal. A l'encontre de tant de poëtes qui s'en vont débitant leurs œuvres à toutes les oreilles, Lenau était peu communicatif; il goûtait en secret les prémices de sa muse, et même ses plus intimes amis eurent de la peine à obtenir de lui qu'il livrât à l'impression quelques-unes de ses œuvres. Les « Rêves de jeunesse », — « Aurore », — « Croire, savoir, agir », — appartiennent à cette période, durant laquelle l'influence de Klopstock et de Hölti n'avait pas permis encore à l'individualité de se dégager entièrement des limbes de l'imitation. Mais déjà sous la couleur d'emprunt, on reconnaît la teinte générale un peu assombrie qui a permis à M. Grün de comparer le sentiment poétique de Lenau aux globes noircis qui se voient dans certains jardins, et où le ciel, les eaux, les arbres et la campagne se reflètent avec vérité, mais dans la nuance que leur impose le miroir. Ce qui manque, en effet, aux inspirations de Lenau, c'est le soleil.

Lenau s'était lié à Vienne avec un groupe de jeunes gens, au milieu duquel on distinguait le comte d'Auersperg (A. Grün), J. G. Seidl, Dräxler-Manfred, et bon nombre de nobles esprits, amoureux de belles-lettres et de philosophie. On venait de tous côtés, de l'extrémité des immenses faubourgs de Vienne, se rassembler au café d'Argent, situé vers le centre de la ville proprement dite. On causait, on dissertait, on fumait; Lenau, n'en déplaise à ses charmantes lectrices, aimait et cultivait la pipe en Allemand. De plus, il pratiquait le billard et s'était même acquis en ce genre une réputation de joueur habile et élégant. Ces réunions rappellent un peu celles dont parle Gœthe dans ses Mémoires, à propos de sa première déception d'amour, subie dans un âge où il touchait à peine à l'adolescence. Lenau était, lui, dans l'âge des passions véhémentes, lorsqu'il s'éprit d'une jeune fille pauvre, mais fort jolie. Ce lien fut violemment rompu par une trahison de celle dont la veille encore il recevait les serments. Plus d'un poëme est sorti de cette blessure après de longues années : « Le Bonheur mort », — « Chagrin », — « le Brouillard », — « l'Arbre du souvenir », — « Fils d'été », — « Au nuage », — « Désir d'oubli »; — et bien des fragments épars, qui témoignent dans les œuvres de Lenau de la persistance de ce douloureux souvenir.

Un second coup frappa Lenau à cette époque de sa vie, et, tout près de la blessure faite par l'infidèle, en ouvrit une autre de nature différente, mais non moins profonde. La mère du poëte mourut entre ses bras, au mois d'octobre 1828. Il l'avait soignée avec une tendresse pleine d'appréhensions; il ne la conserva pas assez pour qu'elle vît sur son front briller les premiers rayons de la renommée, si doux à la vanité des mères. « L'Armoire ouverte », — « l'Adieu et le Rêve » dans le poëme de « Faust », émanent des impressions qui, dans le sentiment filial, ont porté le deuil de tous ces trésors de dévouement qu'aucune affection ne saurait plus rendre sur terre à celui qui les a perdus.

Au moment de soutenir la suprême épreuve qui devait couronner ses études en médecine, Niembsch tomba malade par suite d'un trop grand effort de travail. C'était en 1830. « Il étudiait, dit son beau-frère Schurz, au point que le cerveau lui fumait. » Un voyage dans les montagnes du Tyrol le rétablit. Dans la même année, Niembsch avait perdu sa grand'mère, âgée de quatre-vingt-six ans, et s'était trouvé à la tête d'une petite fortune qui, pour un temps, devait lui assurer l'indépendance. Il était donc libre de ses mouvements. Lenau connaissait le Tyrol par des excursions antérieures, et c'est avec un bonheur indicible qu'il revit les hautes régions. Montagnard résolu et dispos, c'était une fête pour lui de gravir les sommets où se perdent les traces de l'homme. « Avant-hier, écrivait-il de Gmunden à son beau-frère, le 3 juillet 1831, j'ai fait l'ascension du Trauenstein. A six heures du matin, je me mis en route, et passai environ cinq quarts d'heure sur l'eau depuis Gmunden jusqu'à la montée de Lanau. Mes compagnons étaient Hansgirgl et sa sœur Nani; lui, un rude chasseur de chamois; elle, une jolie fille aux yeux bleus. Déjà, au pied de la montagne, j'ai été saisi d'une sorte d'ivresse joyeuse; je pris les devants et grimpai le sentier avec tant de hâte que le chasseur me dit, une fois arrivé en haut : « Voilà qui est bien! à la bonne heure! Et puisque vous avez si bien marché jusqu'ici, vous grimperez comme un chien au haut du Trauenstein. » — Et la chose se fit à merveille; en trois heures, nous fûmes au sommet. Quelle vue! d'immenses précipices dans le voisinage, une chaîne gigantesque de montagnes dans le lointain, et des plaines sans fin! Ce fut une des plus belles journées de ma vie; à chaque pas croissait ma joie avec mon ardeur. J'étais pris d'enthousiasme.... Tout en haut, je me plaçai à l'extrême bord d'un précipice perpendiculaire; Nani poussait des cris, mais mon chasseur était dans l'allégresse : « Voilà du courage! disait-il, aucun des messieurs de la ville ne s'est encore mis là! » — Le brave homme voulait me persuader

de rester à Gmunden quelque temps, ajoutant qu'il m'emmènerait avec lui à la chasse aux chamois..... Quelle joie de regarder sans sourciller dans les épouvantements d'un gouffre insondable, de voir la mort s'élever et étendre la main jusqu'à vos pieds, de rester debout et de contempler face à face cette nature horriblement sublime, jusqu'à ce que son visage s'éclaircisse enfin, se réjouisse en quelque sorte de l'invincibilité de l'esprit humain, jusqu'à ce que l'horrible devienne beau! »

Une fois rétabli, Lenau se rendit à Stuttgard, qui devint pour lui une seconde patrie. Il était bien chez lui, en effet, au milieu de cette phalange des poëtes souabes, où il rencontrait des amis tels que Schwab, Uhland, Justinus Kerner, et ce Charles Mayer auquel il disait plus tard : « Il y a des oiseaux qui sont verts comme le feuillage des arbres, de sorte qu'ils ressemblent à une feuille mélodieuse. Ainsi se présente à moi ton aimable muse. Tu ne devrais pas mourir. » Bien d'autres amitiés se pressèrent autour de Lenau, celle surtout du chevaleresque et ardent comte Alexandre de Wurtenberg, dont la mort prématurée devait épaissir encore le voile des tristesses jeté dès le berceau sur cette pensée inquiète.

« L'individualité de Lenau, dit M. Grün, dans laquelle le voyant enthousiaste se mariait à l'âme souffrante et essentiellement méditative, attirait encore plus que les œuvres de son génie par le charme d'une amabilité irrésistible dont tous ceux qui approchèrent de lui ont éprouvé la puissance, et qui amena insensiblement ce culte pour sa personne, dont les adhérents toujours plus nombreux se recrutèrent surtout parmi les femmes, comme si elles eussent voulu continuer, moitié à leur insu, mais avec un égal amour, l'œuvre interrompue de la mère dont elles semblaient avoir hérité la mission. Quelque noble qu'ait été le principe, et quelque beau le sens de ce culte, nous hésitons cependant à le regarder comme bienfaisant, car nous voyons à la fin le poëte devenir doublement sensible à l'âpre contact du monde extérieur par l'effet de ces gâteries, et tomber enfin brusquement des mains de la tendresse féminine dans les abîmes de la plus affreuse infortune. » Ces paroles et leur vérité sévère, à combien de poëtes grands et petits, enfants gâtés des amours féminins, ne doivent-elles pas s'appliquer? C'est un privilége pour le poëte d'être né si près de la femme, mais c'est aussi un malheur : car la susceptibilité de sa nature nerveuse, loin d'y trouver la discipline et l'énergie dont il a besoin comme homme, ne saurait, je le répète, que s'accroître sous des influences pareilles, trop douces pour ne pas devenir aisément prépondérantes.

Durant ses premiers séjours à Stuttgard, la passion commune de la musique, et surtout de Beethoven, rapprocha Lenau d'une jeune personne fort accomplie, et que ses amis eussent désiré vivement lui voir épouser. « Si jamais[1] créature féminine fut faite pour rendre heureuse une existence terrestre, c'était cette délicieuse fille, qui à un extérieur plein d'éclat et de fraîcheur, gracieux au plus haut degré, joignait en elle les plus nobles prérogatives de l'esprit et du sentiment, une culture variée et profonde, avec toute la spontanéité de la jeunesse. L'inclination, bien qu'aucun aveu formel n'intervînt, était réciproque. Quoiqu'il soit désormais superflu, on ne peut néanmoins étouffer en soi le désir qu'il eût été donné au poëte, au moins cette fois, quand le bonheur de la vie se personnifiait si visiblement près de lui, de déterminer le cours de sa propre existence, et en envisageant clairement l'avenir, de prendre une résolution capable d'effacer le souvenir d'un passé nébuleux et de chasser pour toujours les démons de l'infortune! Mais soit qu'il n'ait plus reconnu en lui-même la capacité d'un pareil bonheur, ou bien qu'il ait nourri des scrupules en songeant qu'il enchaînerait à des destins regardés par lui comme voués au malheur une créature qui lui était si chère, il s'arrêta à une résolution plus appropriée à sa nature et à l'énergie passive de la résignation. »

Lenau lui-même écrivait à ce sujet à C. Mayer, le 1er décembre 1831 :

« Il est encore tombé un rayon du soleil de l'amour dans mon cœur malade, dans mon cœur sans guérison; mais :

Ce qui une fois t'a blessé profondément et véritablement,
Cela demeure pour toujours inscrit dans la moelle de tes os.

Lenau ne fait-il pas visiblement allusion ici à la déception que lui valut son premier amour ? et n'est-ce pas ce souvenir, cette ombre d'un amour trahi, qui s'est placée entre lui et la paisible félicité qui semblait le convier à lui tendre la main ?

Le 12 janvier 1832, Lenau écrivait encore :

« J'aime intimement cette jeune fille. Mais ce qu'il y a de plus intime dans mon être est tristesse, et mon amour est un douloureux renoncement. »

C. Mayer, qui connaissait bien cette organisation portée à tout assombrir, disait à ce propos : « Je fus pris alors d'une immense pitié pour cette âme si pleine d'hésitation. Je ne pouvais comprendre quel flot la battait en cet instant et l'empêchait de se tourner vers un but où elle

[1] A. Grün, *Introduction aux Œuvres complètes de Lenau.*

entrevoyait sa félicité ; j'entrevis cependant que les indécisions intérieures ne pouvaient triompher de l'obstacle ; la lacune entre son cœur et le bonheur se présenta à moi, sans que j'en eusse cherché le pourquoi, avec une clarté saisissante. » — C'est à cette nouvelle crise de son âme que nous devons les poésies : « Mon étoile », — « l'Impossible », — « Visite au bois ». — Dans les « Chants des roseaux », on entend ces réminiscences murmurer leur plainte :

> A travers le plus profond de mon âme
> Passe un doux souvenir de toi,
> Comme une tranquille prière du soir.

Lenau avait toujours nourri le projet d'un voyage en Amérique ; il espérait beaucoup des inspirations que devaient lui communiquer les grandes scènes de la nature au delà de l'Océan, et davantage encore du spectacle d'un peuple fier et libre, envahissant dans son infatigable activité les régions immenses ouvertes à ses destinées prophétiques. C'est à l'université de Heidelberg, où le poëte s'était rendu depuis Stuttgard dans l'intention d'y achever enfin son instruction médicale, mais où les veillées se prolongèrent le plus souvent en compagnie de Spinoza, que ce projet d'une excursion lointaine mûrit définitivement et s'arrêta dans son esprit.

« Niembsch est tout à fait possédé de l'Amérique, écrit à Mayer Justinus Kerner. Il est redevenu plus sauvage que jamais. La dernière fois qu'il vint me voir, je parvins à conjurer son démon. Je l'avais amené jusqu'à lui faire prendre la résolution d'aller à Munich et de s'adjoindre à Schubert[1]. Là, il aurait trouvé la paix intérieure et la foi qui lui manquent à un si haut degré ; mais laissé de nouveau à lui-même à Heidelberg durant quinze jours, on a vu rentrer en lui cet ancien démon qui veut aller tirer des bêtes sauvages et défricher des forêts vierges. Rien n'est plus vrai ; il y a en Niembsch un démon qui le tourmente atrocement et qui en un quart d'heure change vingt fois son visage. » — « L'Amérique est peut-être le pays de l'épreuve pour lui, et Dieu, sans de sages desseins, ne permettra pas qu'il parte. »

Lenau appréciait un peu différemment le voyage qu'il allait entreprendre, dans une lettre du 13 mars 1832 :

« J'ai besoin de l'Amérique pour mon développement. Je veux en-

[1] Le professeur Schubert, physiologiste et chrétien, philosophe un peu mystique, auteur de l'*Histoire de l'âme*, — des *Maladies de l'âme*, etc. C'est à lui qu'est adressée la correspondance de madame la duchesse d'Orléans, traduite récemment dans notre langue.

voyer mon imagination à l'école là-bas — dans les forêts vierges — macérer, en revanche, mon cœur d'outre en outre sous la pression de la douleur que fera naître le désir du retour auprès des êtres chéris. Le plus haut but de ma vie est le développement artistique ; toutes les forces de mon esprit, le bonheur de mon cœur, je les regarde comme des moyens pour atteindre ce but. Te rappelles-tu le poëme de Chamisso, où le peintre cloue un jeune homme à la croix, afin de se procurer une image des souffrances de la mort ? Je veux me crucifier moi-même, pourvu seulement qu'il en résulte un bon poëme. Celui qui n'écarte pas volontiers tout le reste pour l'amour de l'art, celui-là n'aime pas l'art sincèrement. »

Mayer insistait toujours, cherchait à l'apaiser, à le retenir dans le cercle de ses amis.

« J'ai appris ta plainte, lui répond Lenau, la plainte de ton cher et affectueux cœur au sujet de mon voyage à l'étranger, par delà les mers. Si j'avais une foi aussi solide que la tienne dans la permanence de notre personnalité, vois, je te dirais : « Frère ! nous nous reverrons, sûrement nous nous reverrons ! » Mais je n'ai pas comme toi cette heureuse croyance, et c'est précisément à cette heure que je ressens avec le plus d'amertume les tristes conséquences de ma philosophie, car je suis contraint de me dire : « Tu vas en mer, tu te confies à la perfidie des flots, tu abandonnes ton cœur, avec tout l'amour qui s'y trouve pour tes amis, aux vents inconstants ! Jusqu'au souvenir de tes amis, un coup de vent peut l'effacer en toi pour l'éternité ! » Je me dis tout cela, et pourtant je vais partir ! Quand même je saurais avec certitude que j'y périrai, je crois que je partirais. *Je suis gouverné par une sorte de gravitation vers le malheur.* Schwab a parlé un jour avec beaucoup d'esprit d'un fou qu'il a connu. Il disait qu'il avait voulu guérir cet insensé, et qu'il s'était, dans ce but, rapproché doucement et avec précaution de l'idée fixe qui le dominait. La raison du malheureux le suivit pas à pas à travers toutes les prémisses ; mais lorsque enfin il l'eut amené en présence de la conclusion et qu'il allait lui faire reconnaître toute l'absurdité de sa conception, voilà que le démon de l'insensé s'arrêta opiniâtrément, « remarquant tout à coup qu'on en voulait à sa vie, il fit un terrible écart ; dès cet instant, adieu tous les efforts pour convertir le malheureux. » Telles furent les remarquables paroles de notre ami. Je crois loger en moi le pareil de ce démon. Sitôt que le gaillard s'aperçoit qu'une bonne étoile va se lever devant moi, il me jette soudain et m'enfonce sur les yeux son rude bonnet de fou. Tu me comprendras. »

9.

Lenau partit. Après une traversée assez longue et assez orageuse, il arriva dans le nouveau monde et toucha à Baltimore vers le 16 octobre de l'année 1832. L'Amérique ménageait à cette nature si délicate une immense déception. Il lui sembla profondément significatif dès l'abord que les Américains n'eussent point de rossignols. C'était à ses yeux comme un anathème dont la poésie avait frappé ce peuple haletant à la poursuite de l'or. « Il faut une voix comme celle du Niagara, » disait-il, « pour leur prêcher qu'il y a encore des dieux supérieurs à ceux qui se frappent à l'hôtel des monnaies. » Le côté matériel et matérialiste de cette civilisation le saisit fortement et ne le quitta plus. On lui opposait l'âpre énergie et l'amour de l'indépendance qui anime le *Yankee :* « Qu'importe que la fange soit pétrie dans un moule rond ou carré? » répondait-il avec un mouvement de brutal dédain. Dans ces mondes au creuset, il ne voulut pas voir les principes d'une civilisation nouvelle, s'élaborant malgré le virus matérialiste importé de la vieille Europe; il y reconnaissait, lui, non un berceau, mais la tombe colossale où allait s'engloutir tout ce qu'il y a de noble dans le genre humain. C'est vers l'Europe qu'il tournait ses regards maintenant et qu'il cherchait, par une humeur de contradiction où il se vengeait de ses propres illusions, les motifs d'espérer encore quelque peu en l'avenir. Prenant l'exact contre-pied de l'opinion qui fait de l'Amérique la terre promise des générations futures, il formulait carrément son jugement: « L'Amérique, disait-il, est le vrai pays du déclin, le couchant de l'humanité. La mer Atlantique est la ceinture isolante pour l'esprit et pour toute vie supérieure. » — « Le plus mauvais fruit des mauvaises circonstances où se trouve l'Allemagne, c'est, dans ma conviction, l'émigration en Amérique. Voilà que viennent de là-bas de pauvres gens entassés, et le dernier denier céleste que Dieu leur mit au cœur, ils le jettent en échange d'un morceau de pain. Au commencement, le pays étranger leur semble insupportable, et ils se sentent saisis d'une puissante nostalgie. Mais combien cette nostalgie est vite dissipée! Il faut que je me hâte, que je m'empresse de revenir pour ne pas perdre la mienne également. Il y a ici des miasmes délétères, une mort rampante. Dans ce grand bain brumeux de l'Amérique, les veines de l'amour s'ouvrent doucement, et l'on perd son sang à son insu. J'ignore pourquoi j'ai toujours eu un tel désir de voir l'Amérique. Mais oui, je le sais. Jean a baptisé dans le désert. Quelque chose aussi m'attirait au désert, et quelque chose comme un baptême est également tombé ici dans mon cœur; peut-être cela m'a-t-il guéri, ma vie future me le dira. » Non, pauvre cœur troublé, jeté comme le liége dans le pli de

la vague houleuse, pour trouver le repos il t'eût fallu guérir de la poésie, guérir de la rêverie et du doute; il eût fallu que ton organisation cessât de t'appartenir, ou bien que le ciel lumineux de la Grèce antique resplendît tout à coup sur ta tête et sur cette époque en travail où le sort t'a jeté, avec tant d'autres qui souffrent des mêmes atteintes! Que pouvait faire ton âme sensitive dans cette cohue remuante, dans cette solitude des volontés de fer vouées à l'ardeur des richesses, au milieu de ces regards avidement cloués au sol, et qui trouvent à peine, depuis les vagissements du berceau jusqu'au silence des tombes, un seul instant pour chercher aux cieux l'éternel idéal?

Les grands aspects de la nature américaine refusèrent même leurs dédommagements au poëte, dont les yeux ne voyaient plus qu'à travers le prisme d'un premier désenchantement. Il trouva la nature « affreusement morne », les formes du paysage « monotones et sans fantaisie ». — « Aucun véritable oiseau chanteur dans les bois! La nature n'a pas là assez de joie au cœur, ni assez de souffrance pour qu'elle soit obligée de chanter! » Trois choses seulement l'impressionnèrent vivement, selon M. Grün : dans le Sud, une forêt vierge presque morte, puis la vallée de Hudson, à partir de New-York, et la chute du Niagara. Il en vint même à accuser le pays de tarir chez ses habitants les sources de la poésie : « Quand la nature elle-même, » disait-il, « n'a pas de sentiment, point de fantaisie, elle ne peut non plus donner rien de semblable à ses créatures. Ici vit une espèce dénuée de poésie, avide de gain, « des hommes calcinés dans des forêts calcinées », des hommes dont la grossièreté est une grossièreté domestique, et pour ce motif doublement répugnante, gens d'une « gaieté étrangement froide », qui va jusqu'à vous inspirer un malaise mêlé d'effroi. « L'homme n'est ici ni plus noble, ni plus cultivé, ni plus moral, ni plus heureux que partout ailleurs. » Il prédisait à l'Union, au sujet de la question des esclaves, alors très-chaudement débattue, une dissolution prochaine.

Ce que l'Amérique renferme avec excès, c'est précisément ce qui a trop manqué à Lenau, je veux dire cette énergie virile, et même ce matérialisme dont l'alliage est indispensable aux âmes supérieures, pour leur aider à être d'un monde où la matière se mêle partout à l'esprit. En revanche, ce qui manque aux sociétés naissantes de l'Amérique, et ce qui devait naturellement frapper Lenau, c'est en effet l'aspiration vers un idéal supérieur, c'est le véritable sentiment du divin répandu dans le cœur des poëtes. Sous ce rapport, l'indigence presque complète de l'Union américaine est notoire. Puissent ces contrées s'enrichir quelque jour de l'étincelle sacrée, et voir la civilisation

s'élever enfin au milieu d'elles jusqu'au niveau des intérêts que le genre humain, s'il ne veut croupir dans les régions inférieures de son existence, ne délaissera jamais longtemps sans perdre tout ce qui peut justifier l'estime dont il s'honore lui-même.

A son départ pour l'Europe, Lenau afferma à un charpentier du Wurtemberg, débarqué avec lui, et dans le travail et l'honnêteté duquel il plaçait une confiance absolue, un terrain de quatre cents arpents de forêts vierges, achetés avec l'espoir d'y trouver dans l'avenir un revenu assuré. Le vaillant compatriote auquel il avait confié son acquisition le trompa indignement. C'est ainsi que jusqu'au bout le nouveau monde ne lui offrit qu'une série de désenchantements. Le retour en Allemagne lui ménageait une ample compensation. En son absence son nom s'était répandu; il le retrouva dans toutes les bouches, ses œuvres dans toutes les mains. « Bien que cette nouvelle poésie de la douleur et de la résignation », dit M. Grün, « ne fût pas faite pour devenir promptement populaire en Autriche[1], l'intelligence nécessaire pour la comprendre faisant essentiellement défaut au caractère de ce peuple qui aime à jouir de la vie et à se livrer au plaisir, et cette intelligence ne pouvant lui venir que du dehors, il se trouva néanmoins bientôt parmi les écrivains et les hommes cultivés de la nation des admirateurs intelligents et des adorateurs enthousiastes, auxquels se joignirent, sans y comprendre grand'chose d'ailleurs, bon nombre de gens pour lesquels, attendu leurs prétentions à la culture de l'esprit, c'était affaire d'honneur de ne pas refuser non plus les témoignages de leur approbation et leurs hommages au « poëte national » que « l'étranger » avait reconnu et couronné ». — O poëtes! à quel prix est votre renommée!

Lenau, enfant de la Hongrie, ne taxait pas trop haut non plus la portée artistique de l'esprit viennois, et il écrivait plaisamment à son ami Mayer, le 18 octobre 1833 : « Je ne puis m'empêcher de rire en songeant qu'il m'a fallu un voyage à l'étranger pour acquérir chez moi une valeur et une signification. Il en est des poëtes en Autriche comme des cigares à Brême. Les cigares faits à Brême sont envoyés en Amérique, là ils reçoivent le cachet étranger et reprennent ensuite le chemin de la patrie, et tous de s'extasier sur le délicieux parfum dont ils jouissent maintenant, alors qu'auparavant le diable n'aurait pas voulu y toucher. »

[1] Ceux qui ont visité l'Autriche savent qu'on y excelle dans l'art culinaire plus que dans l'art poétique.

Tout en raillant doucement cette fortune imprévue de son nom, Lenau en savourait les délices; il sentait les joies intimes de la réputation naissante s'épanouir dans son cœur, et réagir favorablement jusque sur les dispositions de sa nature physique. Harmonie passagère, que la discordance fondamentale de son être devait bientôt détruire de nouveau. L'ombre intérieure allait devenir plus épaisse après ce jet de lumière qui avait pénétré en lui. « Je suis en parfaite santé », disait-il peu de temps après son retour. « Les gens sont surpris de ma bonne mine. Quelques-uns m'ont affirmé que j'avais grandi! Ma sœur elle-même a été assez folle pour le croire. Possible que je me tienne plus droit, quant au moral du moins il se pourrait que cela fût vrai. J'ai beaucoup plus d'égalité d'humeur et de sérénité que précédemment; il semble qu'il se fait aussi une réaction salutaire sur mon état corporel. »

C'était peut-être le moment, sinon d'échapper tout à fait au démon, au moins d'imposer un frein à des écarts trop grands et trop multipliés. Les dispositions étaient bonnes; le voyage et surtout la brillante renommée trouvée au retour avaient opéré, comme il le disait, une heureuse transformation. Il est permis de croire que le choix d'une carrière déterminée, en dehors ou à côté des travaux purement littéraires, peut-être aussi des liens et des devoirs de famille nettement définis, eussent contribué à modérer, en les lestant d'une préoccupation positive et d'une obligation périodique, les mouvements trop irréguliers d'une ardente fantaisie, livrée sans contre-poids à son propre jeu. Lenau avait alors trente et un an. « Des hommes du même âge », dit fort bien M. Grün, « signalent d'ordinaire cette période de leur vie par l'une de leurs plus importantes actions, par le choix décisif d'une profession arrêtée ». Et il ajoute, lui, un vrai poëte aussi : « Précisément le véritable poëte, si sa poésie doit rester une poésie saine, et s'il ne veut pas échouer dans l'infini vertigineux où s'élance son imagination, qui est l'élément le plus individuel de sa nature, a besoin d'un contre-poids modérateur et de l'intervention dans sa vie d'une réalité raisonnable et sobre. Pour pouvoir sans péril balancer sa tête rêveuse dans l'éther, il faut que la poésie soit fortement enracinée dans le sol. »

Le professorat ne pouvait-il pas cadrer avec la poésie? On conseillait à Lenau de se présenter à la chaire d'esthétique, au Theresianum impérial, ce qui paraissait lui sourire. Le projet cependant ne se réalisa point; Niembsch voulait être appelé à cette fonction sans avoir à la solliciter. Or, à cette époque, le système introduit

plus tard d'appeler les professeurs aux chaires disponibles n'était pas encore en usage dans l'empire d'Autriche. « Indépendant de toute obligation professionnelle[1] ou de ce que l'on est convenu d'appeler ainsi, car Lenau considérait la poésie comme la profession de sa vie; maître absolu de sa volonté et de son temps, notre poëte vécut à travers la série des années suivantes dans une sorte de *stabilité instable*, alternant entre des cercles dont il faisait choix lui-même, puis retiré de nouveau dans la solitude, et vivant pour ses études, d'une nature plus spécialement littéraire et philosophique, pour ses travaux de poëte et dans la fréquentation de ses amis. » — « Son existence se mouvait en réalité entre Vienne, qui lui resta toujours indispensable comme représentant la patrie, et Stuttgard, où son esprit cherchaït une plus riche sollicitation, et où le conduisaient les éditions répétées de ses œuvres, dont il soignait lui-même minutieusement la correction; oscillant ainsi d'un point à l'autre presque avec la régularité du pendule, — sauf quelques rares déviations. »

Dans l'automne de 1833, Lenau fit la connaissance d'une jeune femme, Sophie de...., dont il entraîna la destinée dans l'orbite fatale où la sienne restait captive. « Ce ne fut pas, selon M. Grün, par la puissance irrésistible d'un seul instant, mais peu à peu et lentement, par le doux pouvoir de l'accoutumance, par le désir satisfait de l'échange avec une âme qu'il avait reconnue comme étant de la famille de son esprit, par l'attrait d'une mutuelle intelligence devenue chaque jour plus intime, que le cœur du poëte échut indissolublement à cette aimable femme, que distinguaient éminemment la culture de son esprit et son sentiment artistique, ses aptitudes poétiques et la limpide clarté de sa raison. » M. Grün nous informe encore que Sophie de.... était « la femme d'un *fraternel ami*, la mère de charmants enfants ur la tête desquels reposaient les plus belles espérances; » et il ajoute : « C'étaient là, dira-t-on, des motifs assez nombreux pour tous les deux de reconnaître dès l'origine, d'un œil sûr, le penchant qui les attirait l'un vers l'autre, et de l'arrêter par une ferme résolution. Il ne nous appartient pas de vouloir décider quelle part de culpabilité doit revenir à chacun; en cette circonstance, il ne nous est pas plus permis d'accuser, qu'il ne nous est donné d'absoudre. Le motif de la défaite subie par Lenau, dans ce combat proposé à son sentiment moral, d'ailleurs si puissant, doit être cherché sans doute uniquement dans ce fait que, enfant d'une vie formée de rêveries

[1] A. Grün, *Introduction biographique.*

et d'habitude, il n'a commencé la lutte que lorsqu'il était déjà trop tard et qu'il n'y avait plus d'espoir d'en sortir victorieusement. On ne doit pas oublier ici que, comme Gutzkow[1] en fait si justement la remarque à propos d'une relation semblable, ceux précisément « qui vivent en opposition avec le monde éprouvent avec d'autant plus de puissance le besoin d'avoir un point d'appui inébranlable comme le rocher dans le mouvement d'une société hypothétique au point de vue de leurs opinions ». M. Grün, on le voit, plaide habilement les circonstances atténuantes. Peut-être cependant chacun ne sera-t-il pas d'avis qu'il faille précisément chercher son point d'appui dans le cœur des femmes appartenant aux « amis fraternels » ; ou bien il faudrait déclarer nettement que la passion n'est justiciable que d'elle-même. En ce cas, les fraternels amis feront sagement de se défier un peu de leurs amis fraternels, et, si ces derniers ont l'avantage d'être poëtes, de s'en défier doublement. Mais notre intention n'est pas d'écrire un sermon. Disons plutôt les inspirations que Lenau a puisées à cette source à la fois amère et vivifiante, telles que : « les Tristes voies », — « Isolement », — « Désir », — « Ma crainte », — « Au vent », — « A M*** », — « Ne demande pas », — « A une amie », — « Dédicace » ; enfin, avec beaucoup d'autres encore où règne un charme profond de tristesse mélodieuse et une exquise pureté de forme, « la Soirée orageuse » :

Les sombres nuées planaient
En haut si lourdement ;
Nous errions tristement
Çà et là dans le jardin.

Si ardente et muette, si trouble,
Et sans étoiles, était la nuit ;
Si entièrement faite, comme notre amour,
Pour les larmes seulement.

Et quand je dus partir
Et te dire adieu,
A tous deux je souhaitai
Du fond du cœur le trépas.

Cette période est la plus féconde dans la carrière de Lenau. Elle produisit trois poëmes importants en l'espace de huit années. Le poëme de « Faust » d'abord, puis « Savonarole » et « les Albigeois ». Ce n'était pas un médiocre dessein de tenter un Faust après Gœthe, qui

[1] *Vie de Börne.*

semblait s'en être assuré le monopole. Aussi Lenau n'a-t-il pas songé véritablement à se mesurer à ce rival. Son Faust est un Faust de fantaisie, un Faust purement *subjectif,* pour employer le vocabulaire de l'Allemagne philosophique. La légende même est abandonnée dans son dessin général, et jusqu'au canevas sur lequel Lenau a travaillé, tout reste étranger au Faust traditionnel. Lenau n'a pris dans la légende que le strict nécessaire pour justifier le titre de son œuvre, c'est-à-dire la situation morale qu'elle enveloppe en elle : le découragement dans le doute, la révolte et l'effort pour arracher à la vie, en quelque sorte par un violent assaut de ses jouissances, le secret opiniâtrément refusé aux pâles veillées du savant confiné dans sa cellule. Il n'y a donc aucune sorte de parallèle à établir entre l'œuvre gœthéenne et celle de Lenau; elles n'ont en commun que le baptême, et ce que j'appellerais volontiers la quintessence métaphysique. Las de lui-même et de la recherche, dont les doutes sans cesse renaissants lui dévorent le cœur, le philosophe jette son bonnet de magister par-dessus les moulins, et c'est Méphistophélès, l'éternel ricaneur et « l'éternelle négation », qui le reçoit et qui s'en affuble à sa place. « En Méphistophélès j'ai trouvé », dit-il, « un gaillard sur lequel je pourrai me décharger de toute la substance infernale qui s'est accumulée en moi. » Le Faust de Lenau est donc, si l'on veut me passer le terme, un dérivatif de l'âme. M. Grün fait cette remarque fort juste que le héros de Gœthe est l'homme, l'espèce mortelle et pourtant éternelle tout entière; que celui de Lenau, en revanche, est la propre individualité du poëte, et qu'il représente Lenau lui-même. D'un bout à l'autre du poëme la vérité de cette remarque se confirme; Lenau est en dialogue avec Lenau, tantôt sous le masque de Faust, tantôt sous celui de Méphistophélès; mais au fond, c'est un drame à un seul personnage qui se joue, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de drame, à vrai dire. Si elle répond mal aux exigences de son titre, cette composition n'en offre pas moins en certaines de ses parties, qu'il n'entre pas dans notre dessein d'analyser ici, de grandes beautés poétiques. Pour ce qui est de l'ensemble, on peut reprocher au poëme de laisser une impression analogue à celle qui viendrait d'une lanterne magique. Ce sont des ombres évoquées pour un instant dans les mystères de la chambre obscure. Incohérentes et sans aucun lien réel, les scènes ne s'agencent que par un sentiment homogène, par une même couleur d'âpre mélancolie qui leur procure un fond commun. A travers les formes dénuées de substance, sous des figures indécises où manquent la chair, le relief et le

mouvement, on admire la fluidité entraînante des vers, l'harmonie et la souplesse cadencée du rhythme. L'Allemagne eût compté un grand poëte de plus, si la virilité de l'esprit avait pu se joindre chez le poëte à tant de précieuses qualités du tempérament.

Lenau était essentiellement poëte lyrique; en abordant l'épopée dramatique, il a méconnu la nature et la force réelle de son talent. Les poëmes postérieurs, « Savonarole » et « les Albigeois », ne sauraient, en dépit de tant de pages éloquentes, modifier cette conviction. Très-importants au point de vue biographique, alors qu'il s'agit de retrouver dans la série des œuvres les grandes phases parcourues par l'homme intérieur, ces poëmes le sont moins quand on les compare littérairement aux créations détachées d'un cadre plus étroit, mais beaucoup mieux défini, dans lesquelles le poëte, sans nulle préoccupation de philosophie, d'histoire ni de système, a livré son âme et en a détaché, jour par jour, les feuillets palpitants sous l'émotion du moment, pour les livrer jusqu'au dernier, où s'inscrivit une sombre démence, au souffle de la publicité.

Dans « Savonarole » le sentiment religieux de l'auteur semble avoir accompli une évolution, et s'être affermi dans un repos longtemps désiré. Repos superficiel cependant, où le poëte cherchait à se tromper lui-même. Lenau voulait se croire chrétien, et pour quelque temps il se persuada qu'il l'était. Mais il devait rester jusqu'à la fin un supplicié du doute; ses blessures cessèrent un instant de couler, ce fut par épuisement; quand la séve rentra dans l'âme, le sang en jaillit avec une abondance nouvelle. Dans l'illusion où Lenau se complut transitoirement, il écrivait à Justinus Kerner, le 23 janvier 1837 : « J'ai bien des choses à te dire; j'ai renvoyé le vieux démon du panthéisme d'où il était venu, c'est-à-dire au diable. J'ai passé une revue sévère dans mon cœur et en ai chassé beaucoup de canailles; j'ai remanié ce cœur, et l'ai converti en un asile hospitalier pour des hôtes bons et affectueux, que tu aimes aussi et conserves précieusement en toi, et qui, *s'ils ne m'abandonnent de nouveau,* m'aideront bien à franchir le déclin qui me sépare du terme de ma destinée. Sais-tu déjà que je compose un *Savonarole?* Je me réjouis de te lire ce poëme dans ta tour, à la magique lumière des vitraux peints. Souvent je rappelle dans mon souvenir cette tour, et toi-même, son cher gardien. Ah! ces carreaux peints! Rien ne me rend le moyen âge présent comme la peinture sur verre. Y a-t-il sur toute la terre une couleur plus vive et plus pénétrante que celle du vitrail peint? N'est-elle pas pour ainsi dire une couleur corporisée, et un de ces carreaux avec son rouge

ardent ne ressemble-t-il pas au cœur transparent d'un mystique du moyen âge? » Cette veine de mysticisme se dessécha promptement. Le temps n'était plus où le poëte enfant sortait de confesse « pur comme un ange ». Cependant le saint pèlerinage entrepris par lui devait encore produire « les Albigeois ». Mais tandis qu'il s'occupait de cette nouvelle composition, il avait repris le chemin du scepticisme, et sans trop s'en douter encore, il revenait rapidement sur ses pas. Derrière « Savonarole » commençait déjà à reparaître la face blême de Faust, derrière Faust le masque de Méphistophélès. Le mysticisme avait sensiblement perdu de son charme à ses yeux, car il écrivait alors : « Je tiens le mysticisme pour une maladie. Le mysticisme est du vertige. Sans doute la spéculation religieuse peut atteindre à des hauteurs où, comme cela arriva à Sophie Achasmoth, les yeux lui font défaut, et où elle est dominée par un désir irrésistible de se précipiter dans l'abîme du divin; mais une telle attraction vers les profondeurs est précisément un symptôme du vertige de l'esprit, comme elle l'est de celui du corps. »

Lenau passa tout près de cet abîme sans y tomber; un autre abîme, très-voisin du premier, l'attendait.

Ceux qui ont compris les pentes qui mènent du mysticisme au sensualisme ne s'étonneront pas de voir le poëte entreprendre, après des œuvres cherchées au cœur du christianisme, une composition d'un ordre diamétralement opposé. Lenau avait osé écrire un « Faust » après Gœthe; après Byron, il osa écrire un « Don Juan[1] ». Témérité bien plus grande encore, à coup sûr. Du moins le sujet de « Faust », si germanique dans son essence, lui restait accessible par son côté lyrique, s'il ne devait pas l'aborder avec succès du côté de l'épopée et du drame. Le Prométhée chrétien a des traits que tout poëte allemand pourra saisir et rendre avec vérité. Mais par où don Juan entrera-t-il jamais dans l'âme et dans la manière d'un poëte d'outre-Rhin? Un don Juan sentimental et métaphysicien, quel contresens! Don Juan est un type; il est ce qu'il est, ou bien il n'est pas. Byron a buriné pour les siècles la physionomie de son héros. Il l'a faite d'un indissoluble mélange de scepticisme et de volupté; Lenau, qui n'aurait pu le lui prédire? devait irrémédiablement échouer dans la tentative de communiquer son âme à une pareille figure. Mozart avait fait un chef-d'œuvre; mais le soleil de l'Italie n'avait-il pas chanté

[1] Ce poëme n'a pas été entièrement achevé; il figure au nombre des œuvres posthumes de l'auteur.

dans son âme? Je ne suis pas bien certain d'ailleurs que le « Don Juan » de Mozart ne soit pas encore un peu trop doux et trop rêveur, ni qu'il se moque suffisamment du monde et de lui-même.

Une modeste jeune fille devait, à la première rencontre, désarmer pour la vie le don Juan de Stuttgard, plus amoureux de clairs de lune que d'escalades. Lenau, nous dit-on, avait souvent proclamé, dans des cercles intimes, que le mariage était une institution contre nature, et par conséquent *immorale*. La *Gazette d'Augsbourg* annonça un jour aux amis de Lenau, âgé alors de quarante-trois ans, que le poëte était fiancé. On apprit bientôt qu'il s'était rendu à Baden-Baden au commencement de juillet, après un nouveau séjour de quelques mois à Stuttgard, et qu'il s'était fortement épris d'une jeune fille de Francfort, du nom de Marie B***, qu'il avait aperçue pour la première fois à la table d'hôte. Cette jeune fille « de pure race germanique », pour répéter les propres paroles de Lenau, simple, d'une grâce suave et d'une pureté de Madone, « belle jusqu'au fond du cœur », s'était rendue aux eaux avec son vieux père malade. Lenau tremblait de ne pas être payé de retour. Il fut bientôt rassuré, et son bonheur fit explosion. Le mariage fut décidé, il devait être prochain. Où s'établirait-on? Comment allait-on vivre? Quels ravissants projets l'on forma, et comme les cœurs qui venaient de se rencontrer escomptèrent largement un avenir qui devait sitôt se refermer sur eux, pareil à une vague imprévue qui les aurait submergés sans retour avec leurs rêves! On s'établirait d'abord à Baden ou à Heidelberg, plus tard à Vienne. La fièvre, le délire s'était emparé de Lenau; il avait repris le violon, demandant à la musique, cette seconde âme de l'homme, de lui prêter la seule langue digne des grandes passions, la seule capable de fournir à leur inépuisable profondeur et à la profusion de leurs sentiments une profondeur et une richesse d'expression équivalentes. Lenau passait des nuits entières à improviser, et ses mélodies, tantôt fougueuses et emportées, tantôt douces comme des caresses, disaient assez combien tout son être était en proie à l'ivresse divine.

Cependant il fallait songer à assurer matériellement cet avenir que l'on entrevoyait si beau; les problèmes de la vie pratique se posaient pour la première fois devant le poëte sous une forme précise et avec des exigences inévitables. Jusque-là, les petites ressources de Lenau avaient pu lui suffire; elles ne suffiront plus aux nécessités premières et aux éventualités d'un ménage. La jeune fille n'apportait en dot que sa paisible beauté et son amour. Lenau, quand il ne jouait pas du violon, remplissait donc de chiffres tous les chiffons de papier qu'il

trouvait sous sa main. Tout à coup, le voilà parti; il se rend en hâte chez l'illustre éditeur J. G. Cotta, et en obtient, non sans peine, en retour de l'entier abandon de ses œuvres complètes, une somme de vingt mille florins, payable en différents termes. Le poëte, dans cette convention, croyait rapporter le Pérou. Plus tard, à Vienne, des amis le rendirent attentif à un point important qu'il avait négligé : n'ayant stipulé aucun intérêt du capital, il manquait, quant au présent, d'un revenu régulier. Ces préoccupations d'argent, mêlées aux emportements de la passion, ne lui laissaient plus un instant de calme. Quand de Stuttgard il revint à Vienne, il inquiéta ses amis par les brusques alternatives de son humeur. Sa sœur Thérèse semble avoir dès ce moment appréhendé quelque dénoûment fatal. Un sombre souci se joignait encore à tous ces soucis et à toutes ces joies, augmentant l'exaltation de cette âme, tour à tour livrée aux plus ardents transports et au plus terrible abattement. Il s'agissait de rompre, par un franc aveu de son nouvel amour, avec la femme qui dès longtemps lui avait consacré sa vie et son honneur conjugal. S'armant de résolution, il se rendit chez elle et lui ouvrit son âme sans détour. La crise fut affreuse : « Il faut que l'un de nous deux en devienne fou! » dit la malheureuse. Ce n'était pas à Lenau qu'elle songeait.

Le 15 septembre 1844, ébranlé jusqu'au fond par cette suprême secousse, Lenau s'embarqua sur le Danube et quitta la capitale. Au début du voyage, il composa son avant-dernière poésie, « Coup d'œil dans le fleuve ». En traversant une impasse de rochers, le signal qui devait, comme d'habitude, réserver le passage fut omis, et le bateau à vapeur faillit se briser contre une barque chargée de lourdes pierres de granit et marchant en sens opposé. Près de Linz, le bateau resta ensablé. Triste pronostic!

L'agitation de Lenau croissait et devenait plus inquiétante chaque jour. Dans la nuit du 10 au 11 octobre, un premier accès de rage s'empara de lui. On eut de la peine à le détourner du suicide. Le 16 du même mois, à deux heures du matin, il entra brusquement dans la chambre de son hôte Reinbeck, et divagua jusqu'au matin. C'en était fait, le tourbillon de la démence saisissait enfin cette âme depuis longtemps attirée vers lui. Le 18 octobre, Lenau s'habilla de blanc, se coucha, les mains jointes, afin, disait-il, d'attendre la mort. Ce jour-là, il rédigea également son testament, mais il le changea et le déchira de nouveau. La mort ne venait pas; il demanda de l'acide prussique, et tenta même de s'étrangler avec son mouchoir. On le saigna le 19. Il regarda couler son sang avec complaisance : « Il ressemble à une source alpestre,

dit-il, n'est-ce pas le sang d'un homme sain? » Et sur la réflexion du barbier chirurgien qu'il ressemblait au sang « d'un cerf traqué », il répéta plusieurs fois avec satisfaction : « Mais je suis, moi aussi, un cerf traqué. » Le 20, échappant à la surveillance du gardien, qu'il avait prié de lui chercher un verre d'eau, il se précipita non vêtu par la fenêtre de son rez-de-chaussée, en criant avec force : « Révolte! liberté! au feu! au secours! » On le ramena; il avait fait plus de cent pas dans la rue. La nuit, il poussait des cris sinistres qui jetaient l'épouvante dans le cœur des passants : « Debout! debout, Lenau! Lenau! » Un jour, il montra ses deux pieds à son gardien : « Celui-ci, dit-il, appartient à Vienne, cet autre à Francfort. »

La fiancée de Lenau était arrivée à Stuttgard avec sa mère. Les médecins lui défendirent de voir le malade; elle resta, le cœur brisé, dans son voisinage. Le mal empirait; il fallut se décider à transporter le malheureux dans un hospice d'aliénés. Cela eut lieu le 22 octobre. Toute l'Allemagne apprit alors que le poëte Lenau était devenu fou. « De tous côtés, dit M. Grün, arrivaient les témoignages de la plus chaleureuse sympathie, de la crainte la plus affectueuse, les offres les plus nobles et les plus délicates. »

Lenau avait eu, semblerait-il, en ses plus mauvais jours, quelque pressentiment de la manière dont il devait finir. A son ami le docteur Görgen, qui l'invitait un jour à visiter l'établissement de fous qu'il dirigeait à Döbling, il doit avoir répondu, en repoussant cette offre avec une certaine obstination : « Vous m'y posséderez d'ailleurs également quelque jour. » Justinus Kerner avait aussi recueilli de sa bouche ces paroles trop significatives : « Oui, frère, je porte avec moi tout un nid plein de jeunes fantômes; si la couvée s'envole quelque jour et se met à voltiger autour de ma tête, comme font au printemps les chauves-souris autour du chêne creux où elles ont été fourrées l'hiver, certes, ce sera alors une étrange histoire. » A un autre de ses amis il disait : « Tu connais l'histoire de Phaéton, et des chevaux du Soleil emportés avec lui. Nous autres poëtes, nous sommes tous de la race de ces cochers fantastiques, et très-aisément nous pourrons être traînés quelque jour par nos propres pensées. »

Il avait des intervalles lucides. Le 29, avec la visite de ses amis de Stuttgard, il reçut celle de son plus proche parent, auquel il adressa ces curieuses paroles : « Il y a une région des nerfs qui devrait toujours rester intacte; malheur à celui qui trouble et irrite ces profondeurs, où devraient toujours régner le silence et le repos; moi pourtant je l'ai osé! »

Durant quatre mois, Lenau resta ballotté dans un état alternatif de lucidité et de démence; la folie montait et s'abaissait comme une marée, laissant la raison à sec durant un intervalle, l'entraînant de nouveau, avec le retour du flot, dans l'immensité ténébreuse où elle allait se perdre. Un dernier espoir restait aux amis de l'infortuné, c'était le retour dans la patrie. Avec des précautions extrêmes et la plus affectueuse vigilance, on parvint à effectuer le voyage. Lenau toucha de nouveau le sol natal, le 16 mai 1846. Sa sœur Thérèse l'attendait à l'arrivée du bateau à vapeur. Il fut transporté immédiatement dans cet établissement du docteur Görgen, à Oberdöbling, où il avait prédit qu'on le conduirait un jour. Mais le terme approchait, et déjà les tentatives combinées de l'art et de l'amitié devenaient superflues. La folie aiguë s'était peu à peu convertie en un sombre idiotisme. Cependant cet état de torpeur horrible dura trois années encore! Lenau ne pouvait pas mourir. Il ne sortait plus de ses lèvres qu'un murmure confus. « Le pauvre Niembsch est bien malheureux! » Ce furent les dernières paroles intelligibles qu'il prononça. Enfin, le 22 août 1850, à six heures du matin, il expira, et le rideau de la mort couvrit ce drame navrant.

Le 24 août, à six heures du soir, on enterra le poëte dans le cimetière du village de Weidling, où sa sœur Thérèse possédait une petite maison de campagne. Lenau lui avait dit un jour, en désignant du doigt l'humble cimetière de campagne : « C'est là que je voudrais reposer. » Avec lui s'éteignit la descendance mâle de la famille; mais le nom de ses aïeux vivra par lui dans les annales littéraires de l'Allemagne et dans la sympathie de tous les cœurs compatissants.

CHARLES DOLLFUS.

LA GALERIE SUERMONDT

A AIX-LA-CHAPELLE[1].

La Galerie de M. Barthold Suermondt a deux caractères fort distinctifs : on y trouve quantité d'œuvres intéressantes pour l'histoire de l'art, — et plusieurs œuvres d'une originalité tout exceptionnelle, qui passionne les vrais artistes. Cela tient au goût du propriétaire, très-artiste lui-même et très-initié à l'étude des maîtres de tous les pays.

L'école hollandaise domine dans la collection : Rembrandt, Brouwer, Aalbert Cuijp, Metsu, Jan Steen, Jacob Ruijsdael, etc. A côté d'elle, l'école flamande : Rubens, van Dyck, Teniers, Gonzales Coques, etc. Puis, chose rare dans le Nord, une série de maîtres espagnols : Velasquez, Murillo, Cano, etc. Puis, quelques italiens, quelques allemands et même des français.

Les espagnols viennent de la collection qu'un ancien ministre de Prusse à la cour d'Espagne, le colonel von Schepeler, avait formée à Madrid. Les autres tableaux ont été recueillis en Allemagne, en Belgique, en Hollande, en France, en Italie. Plusieurs ont passé dans des collections célèbres, depuis celle de la reine Christine de Suède jusqu'à celles de lord Radstock et de lord Northwick, du baron de Mecklenburg et de M. Patureau. Quelques-uns — et ce ne sont pas les moins attrayants — n'ont aucune tradition noble. Précieuses trouvailles d'un fin connaisseur.

[1] M. W. Burger va publier bientôt sur la galerie de M. Barthold Suermondt, à Aix-la-Chapelle, un petit volume analogue à celui qui a paru sur la Galerie d'Aremberg. Nous en détachons presque toute la partie concernant l'école hollandaise, avec une sorte de préface qui donne une idée de l'ensemble de la collection.

Une fois possesseur d'une centaine de tableaux, M. Suermondt a fait construire une belle galerie, éclairée d'en haut comme une salle de musée, et il a prié son ami le docteur Waagen, de Berlin, de rédiger un catalogue avec toutes notes et tous renseignements utiles.

Ce catalogue en allemand, 84 pages in-8°, a paru à Aix-la-Chapelle au commencement de 1859. Il contient 130 numéros : 19 pour l'école flamande, 67 pour la hollandaise, 5 pour l'allemande, 25 pour l'espagnole, 9 pour l'italienne, 3 pour la française. Après la description des tableaux, suivie d'appréciations claires et justes, sont indiquées les signatures et dates, les mesures, les provenances. Excellent travail, comme on pouvait l'attendre du directeur du musée de Berlin. Je ne crois pas que personne en Europe soit plus compétent que M. Waagen pour juger de l'authenticité des tableaux et du caractère des maîtres, car personne n'a vu autant de peinture que lui, et son expérience s'étend à toutes les écoles et à toutes les époques. Il a étudié le Midi comme le Nord, depuis les origines de l'art jusqu'aux productions contemporaines. Il connaît toute l'Allemagne en détail; il a visité l'Italie et la France, la Belgique et la Hollande; il a pénétré dans les galeries anglaises, les plus riches du monde, et l'on peut même dire que c'est lui qui a ouvert aux *curieux* du continent l'Angleterre, cette Chine de l'art. Les résultats de ses voyages sont consignés dans des livres qui font autorité, outre qu'il a publié des monographies spéciales sur les van Eyck, sur Rubens, sur Raphaël, et beaucoup de savants articles dans les revues et journaux de l'Allemagne.

Il n'y a donc plus à cataloguer la Galerie Suermondt après le docteur Waagen; mais la langue allemande n'est pas familière à tous ceux qui s'intéressent à la peinture : la langue française ayant le privilége d'être presque universellement comprise, nous avons traduit le catalogue allemand, afin de vulgariser les documents historiques que la Galerie Suermondt offre aux artistes, aux collectionneurs et aux écrivains sur l'art. Nous avons abrégé parfois, parfois même nous avons rectifié certaines inexactitudes concernant les biographies des maîtres ou leurs œuvres. Nous avons dû conserver le classement par ordre chronologique, quoique ce classement n'ait pas été suivi en toute rectitude, ce qui d'ailleurs est presque toujours impossible, à cause de l'entre-croisement des peintres dans les groupes d'une école.

Mais un catalogue, si parfait qu'il soit, n'est qu'une sorte d'inventaire numérique et ne donne qu'une idée très-imparfaite de la qualité des tableaux, de la valeur qu'ils ont dans l'œuvre d'un maître, et de leur signification relative dans l'histoire de l'art. A notre avis, tout

catalogue qui a pour but de populariser une galerie doit être accompagné d'une revue générale où le sentiment artiste intervient à son tour, s'empare des créations les plus dignes d'enthousiasme, les met hors de ligne et dans leur vrai jour, les interprète et les glorifie.

C'est le procédé que nous avons employé pour la *Galerie d'Arenberg*, et aussi pour les *Musées de la Hollande* et pour les *Trésors d'art exposés à Manchester*.

La Galerie Suermondt mérite un pareil examen. La première fois que je l'ai visitée, attiré par le récent catalogue de M. Waagen, j'ai couru tout de suite à quelques merveilles, telles que le *Rabbin* de Rembrandt, le *Dormeur* de Brouwer, la *Mère* de Metsu, le prodigieux paysage de van der Meer de Delft (attribué dans le catalogue à Philip Koninck), la tête d'homme par Rubens, le portrait de la reine d'Espagne, Élisabeth de Bourbon, première femme de Philippe IV, par Velasquez, etc. C'étaient précisément les peintures que M. Suermondt affectionne le plus, et nous avons eu le plaisir de les étudier ensemble en les tournant et retournant à toute lumière sur un chevalet. Après quoi nous avons décroché, un à un, tous les tableaux rares, pour constater leurs caractères originaux, déchiffrer des monogrammes ou des dates, recueillir toutes remarques techniques, profitables à l'histoire de l'art.

Hors de la Hollande et de l'Angleterre, peu de collections particulières en apprennent autant sur l'école hollandaise que la Galerie Suermondt. Ce petit volume, tout en servant de guide aux visiteurs de la collection, formera donc une annexe naturelle à la série de publications que nous avons entreprise sur les maîtres hollandais.

W. B.

ÉCOLE HOLLANDAISE.

I.

LES PRÉCURSEURS.

La belle époque de l'art hollandais coïncide juste avec le milieu du dix-septième siècle.

Dès 1642, Rembrandt avait créé son chef-d'œuvre, le chef-d'œuvre de l'art dans son pays, la *Ronde de nuit*. Vers 1650, son école était dans

tout son éclat : Govert Flinck venait de faire, comme van der Helst, une de ces grandes peintures civiques qui glorifièrent la paix de Munster (1648); Ferdinand Bol, son superbe tableau des *Régents* du Leprozenhuis d'Amsterdam (1649); les Koninck, Jan Victor, Jacob Backer, van den Eeckhout, Nicolaas Maes, popularisaient, chacun à sa manière, le style et l'inspiration du maître; Gerard Dov étonnait les amateurs avec ses précieuses miniatures.

Adriaan van Ostade continuait le genre libre et fantasque, inventé par son condisciple et ami Adriaan Brouwer, mort depuis dix ans déjà. Terburg, du même âge que Rembrandt, et Metsu, un peu plus jeune qu'eux, représentaient la vie familière dans des intérieurs élégants; Aalbert Cuijp, la vie en plein air, cavalcades et chasses, scènes maritimes et scènes rustiques; son ami Aart van der Neer, les effets de soir et de nuit. J. Davidsz. de Heem, dans ses bouquets de fleurs et ses groupes de fruits, poétisait la nature inanimée. Paul Potter allait mourir, après une vie bien courte et bien féconde.

Il y avait, de plus, toute une génération de jeunes artistes, destinés à la célébrité, qui se formaient d'après les maîtres déjà consacrés, ou qui couraient chercher d'autres secrets en Italie. Everdinjen, Jacob Ruijsdael, Hobbema, Jan Steen, Pieter de Hooch, van der Meer de Delft, Philip Wouwerman, Berchem, J. B. Weenix, du Jardin, avaient de vingt à trente ans. Willem van de Velde et même son petit frère Adriaan annonçaient déjà leur talent précoce.

L'art hollandais avait atteint sa virilité. Grandi avec le siècle, il devait finir avec lui.

Mais cette école si originale, si distincte de toutes les écoles européennes, n'était pas venue au monde sans préparateurs. Rembrandt lui-même a des aïeux — dans son pays.

Avant la pléiade célèbre qui doit représenter tout l'art hollandais, chaque ville cependant possédait des peintres qui traduisaient le sentiment populaire et les mœurs locales. Sitôt conquise l'indépendance nationale, en 1579, une société toute nouvelle avait conçu un art nouveau.

Jan van Ravestein, Michiel Mierevelt, Paulus Moreelse, Frans Hals et quelques autres, nés vers le temps de la Séparation, fixaient sur la toile le souvenir des événements publics ou les images des grands citoyens. Adriaan van der Venne, Jan van Goijen, Isaias van de Velde, nés aussi dans les dernières années du seizième siècle, se rapprochaient davantage de la simple nature, la prenaient sur le fait, dans les scènes de la vie habituelle, au milieu des villages ou des campa-

gnes, à la porte des hôtelleries ou sur la glace des canaux; interprètes naïfs et spirituels des occupations et du caractère d'un peuple exceptionnel, dans une contrée exceptionnelle.

Du premier groupe descendent les peintres de grandes compositions, qui travaillèrent plus tard autour de Rembrandt et de van der Helst; au second se rattachent tous les *petits* maîtres qui peignirent les *conversations* ou les *paysanneries*, les concerts ou les kermesses, les pâturages et les plages, les animaux et les navires.

Ce sont là les initiateurs de la glorieuse école hollandaise, dont le génie de Lucas de Leyde, à une époque bien différente pourtant, faisait déjà pressentir la singularité.

La Galerie Suermondt offre un certain nombre de tableaux par ces *précurseurs*, trop oubliés aujourd'hui. Des peintres de figures en grande proportion, il y a Ravestein, Frans Hals, Mierevelt et Moreelse; des peintres en petit, van Avercamp, van der Venne, van Goijen, et même Pieter Potter, le père de Paulus.

Le portrait de Mierevelt est de sa première qualité, et de premier ordre en le comparant aux portraits des grands maîtres de toutes les écoles : une femme vue jusqu'aux genoux, son éventail dans la main droite. Physionomie charmante, costume très-élégant. Signé en toutes lettres et daté 1629. Mierevelt, alors âgé de soixante-deux ans, avait peint des milliers de portraits. Le jeune Rembrandt, qui débutait à ce moment-là, connaissait sans doute les œuvres de Mierevelt : il y paraît dans ses commencements, par exemple dans la *Leçon d'anatomie,* où certaines têtes pourraient être signées du maître de Delft. Aussi M. Waagen remarque-t-il que le portrait de la Galerie Suermondt, par sa couleur légère et claire, par sa correction expressive, fait songer à la première manière de Rembrandt.

Quand on a contemplé, à l'hôtel de ville de la Haye, les grands tableaux de Jan van Ravestein, on s'étonne qu'un pareil maître ait si peu de réputation en Europe. Il vaut à peu près van der Helst. Mais ses portraits détachés sont assez rares. M. Waagen dit qu'on les attribue souvent à van Dyck. Ravestein et van Dyck ne se ressemblent guère, selon moi : l'un a plus de sévérité, l'autre plus d'élégance; l'un est plus profond et toujours naturel, l'autre plus brillant et plus recherché. Van Dyck convient surtout aux grands seigneurs; Ravestein, aux grands citoyens.

C'est de 1610 à 1620, — de quarante à cinquante ans, — que Jan

van Ravestein a peint ses chefs-d'œuvre[1]; mais il vécut très-vieux, et il put voir le succès de ses vaillants continuateurs. Son portrait d'homme, à la Galerie Suermondt, est de 1633. Rembrandt était déjà chef d'école à Amsterdam.

Frans Hals est bien plus connu que Ravestein. On le rencontre dans beaucoup de musées et de collections. Il a tant peint! il peignait si vite — et si bien! Il n'y a pas la moindre peinture de lui qui ne soit attirante pour les artistes et qui ne leur offre des enseignements. De lui tout est instructif, ses défauts autant que ses qualités; car ses défauts sont toujours d'un grand praticien. Dans ses brusqueries exagérées, dans ses contrastes hasardés, dans ses négligences trop sans façon, il y a toujours la main d'un peintre généreusement doué, et même le signe d'un certain génie, assez superficiel il est vrai, et provoqué par l'aspect extérieur des choses, par le mouvement, la tournure, la couleur, l'effet; par ce qui remue et brille, plus que par les caractères secrets et intimes de la vie, — assez vulgaire même, si l'on peut parler ainsi du génie, — mais franc et brave, irrésistible comme l'instinct.

Dans son tableau de la Galerie Suermondt, un jeune homme, à toque emplumée et à manteau de pourpre, chante, sa main battant la mesure; pensez que cette main en l'air est prestement peinte! La figure s'enlève en lumière sur un fond clair. Vive étude, sabrée de premier coup; — il n'en fait jamais d'autres. Tous ses coups de brosse marquent, lancés justement et spirituellement où il faut. On dirait que Frans Hals peignait comme on fait de l'escrime, et qu'il faisait fouetter son pinceau comme un fleuret. Oh! l'adroit bretteur, bien amusant à voir dans ses belles passes! Parfois un peu téméraire sans doute, mais aussi savant qu'il est hardi.

Mierevelt, van Ravenstein, Frans Hals, forment ainsi une introduction logique aux *grands* hollandais.

C'est Adriaan van der Venne qui annonce dignement les *petits* maîtres. L'*Eté* et l'*Hiver,* pendants sur bois, deux trésors. Ils ont la signature entière, AV (accolés). VENNE, avec la date 1614.

Van der Venne, qui a vécu jusqu'en 1662, n'avait que vingt-cinq ans en 1614; mais c'est surtout dans sa jeunesse, et sous le stathoudérat

[1] Voir *Musées de la Hollande: Amsterdam et la Haye*, p. 57, et *Musée van der Hoop.*

du prince Maurice, qu'il cultiva la peinture. Son chef-d'œuvre du musée d'Amsterdam, les *Pêcheurs d'âmes* (n° 338), doit être à peu près de cette même époque, car plusieurs des figures qu'on y remarque sont reproduites dans les tableaux Suermondt, notamment les spirituels gamins qui accompagnent le fou au premier plan du groupe des catholiques[1]. Le tableau du Louvre, *Fête donnée à l'occasion de la trêve de* 1609 (n° 545), est daté 1616. Comme il est exécuté en collaboration avec Brvegel de Velours[2], — le peintre flamand et le peintre hollandais avaient joint leurs talents pour célébrer le rapprochement de la Hollande et des Flandres, — on peut supposer que van der Venne a résidé quelque temps à Anvers et qu'il doit certaines de ses fines qualités à Jan Brvegel, alors un des maîtres les plus renommés de l'école flamande, à côté de Rubens, son ami particulier.

Mais vraiment Brvegel de Velours, avec toute sa délicatesse, n'a jamais fait des figurines aussi exquises que celles de van der Venne dans nos deux tableaux de Saisons. Ses personnages sont toujours d'un dessin vulgaire, sans désinvolture et sans expression : mignonnes poupées, qu'on ne saurait imaginer de grandeur naturelle, et qui n'ont pas une constitution suffisante pour vivre. Ses paysages aussi sont de petites décorations féeriques, où la bonne nature ne se sent point.

Personne n'aura jamais l'idée que les miniatures de Brvegel aient été peintes d'après nature. Formes et couleurs, tout en est conventionnel. Ce n'est point de la vraie lumière qui y décide le ton local des objets, uniformément baignés d'une vapeur bleuâtre. Mettons que le paradis terrestre — paradis perdu! — ait eu la couleur azurée des paysages de Brvegel. Adam et Ève, — morts depuis longtemps, — pourraient seuls le dire. Sans doute, l'outremer a repoussé dans les tableaux de Brvegel et des paysagistes collaborateurs de Rubens, tels que Wildens et van Uden; mais le ton primitif de leurs peintures n'a jamais été saisi sur la réalité.

La préoccupation de la nature est, au contraire, le caractère distinctif de l'école hollandaise, et c'est par l'observation directe des jeux de la lumière que les peintres hollandais arrivèrent vite à l'intelligence du clair-obscur et des ombres. Brvegel de Velours n'a jamais connu

[1] *Musées de la Hollande : Amsterdam et la Haye*, p. 60 et suivantes.

[2] Suivant le catalogue de 1855, qui attribue à Brvegel le paysage et les accessoires. Il se pourrait bien cependant que le tout fût de van der Venne lui-même. C'est l'opinion de connaisseurs expérimentés. Il y a trop longtemps que je n'ai vu ce tableau pour oser en dire mon avis.

l'ombre, sans laquelle il n'y a point de soleil. Dans les deux paysages de van der Venne, la dégradation de la lumière et ses contrastes sont déjà parfaits. Les terrains, les arbres, les eaux, y ont juste leur valeur relative en tons justes et vigoureux, quoique d'une extrême légèreté. C'est la variété et l'harmonie d'un tas de petites pierres précieuses.

Dans l'*Été,* avec son bois au bord d'un ruisseau, la nature multicolore semble parfumée comme un bouquet de fleurettes. Dans l'*Hiver,* avec sa rivière glacée, elle éclate tout de même, mais sur un autre ton. La gamme de la couleur a pour dominante la glace aux reflets de perle. Et quels charmants caprices dans les innombrables personnages! Combien sont-ils? plus de mille de toute condition, paysans et gentilshommes, femmes et enfants, promeneurs et patineurs; des bandes de villageois qui courent au marché par ce chemin si coulant; des groupes de citadins, bien encostumés, qui conversent; des amoureux qui profitent du froid pour s'enlacer mutuellement de leurs bras; des polissons qui jouent avec la neige. Et les accidents des glissades, et les hasards des rencontres, et tous les épisodes d'un spectacle sur cette mer de glace à perte de vue! C'est si amusant à voir, que quantité de curieux ont escaladé un navire pris entre les glaçons, qui leur sert d'estrade, comme au théâtre. Jusqu'au fond de l'horizon on aperçoit une traînée de figurines, presque imperceptibles de loin, mais si lestement accentuées et si vivantes! Tel de ces gentilshommes à pourpoint brodé et à large fraise ferait un fier portrait dans une salle de château, si on le transposait, de grandeur naturelle, sur une toile de 6 pieds.

Dans ces peintures de 1614 sont déjà réunies toutes les qualités de l'école qui resplendit un demi-siècle après.

Encore une scène d'hiver, avec son pendant, l'*Été,* par Jan van Goijen; deux peintures microscopiques, sur petits disques de bois, d'un diamètre de quelques pouces.

Van Goijen n'est guère jugé, hors de la Hollande, que sur d'assez grands paysages, vides et roussâtres, presque monochromes, d'une pratique lourde et négligée. Souvent en effet, vers la fin de sa vie, son talent, devenu trop expéditif, se relâcha. Mais, dans sa première époque, et même à toutes les dates de sa carrière, c'est un vrai peintre et un coloriste original. On voit de lui, chez M. de Kat et chez M. Dupper, de Dordrecht, chez M. Dubus de Gisignies, à Bruxelles, et dans quelques autres collections de la Hollande et du Nord, des marines et des paysages qu'on prendrait pour des Ruijsdael. N'est-il pas

le générateur du groupe de paysagistes illustré par Jacob Ruijsdael et Hobbema? C'est de lui que Salomon Ruijsdael tenait le sentiment du pittoresque dans la simplicité, ses harmonies vigoureuses, et une pâte grenée et solide; qualités qui passèrent à son frère Jacob, à Hobbema et à leurs sectateurs. C'est à lui que se rattacha un moment Aalbert Cuijp. Rembrandt lui-même semble l'avoir consulté. N'est-ce pas van Goijen aussi qui a si bien éduqué d'abord le petit Jan Steen, destiné à lui prendre sa fille?

Les deux pendants de la Galerie Suermondt sont de sa jeunesse, sous l'influence d'Isaïas van de Velde, et l'*Hiver* porte la date 1620. Tous deux sont signés en caractères excessivement fins : I. V. GOIEN. Tous deux sont animés de petits personnages spirituels au possible, et peints, malgré leur petite proportion, avec une liberté toute magistrale.

Je n'avais jamais vu d'œuvre authentique de Pieter Potter, le père du grand Paulus. En voici une, *nature morte*, — le terme convient cette fois au sujet représenté : — une tête de mort, groupée avec des accessoires emblématiques des *vanités* de la vie, sablier, livres, globes, etc. Aussi appelait-on ce genre de composition une *Vanitas*. Les peintres du dix-septième siècle en ont fait souvent, Rembrandt lui-même : il y en avait plusieurs de lui dans son Inventaire de 1656. A en juger par cette peinture, Pieter Potter était un habile praticien, très-soigneux du modelé, très-ferme et même un peu sec dans sa touche. Son fils tient cela de lui. Sur un papier est la signature : *P. Potter*, 1636. Les lettres majuscules ressemblent beaucoup à celles des signatures de Paul, et le catalogue du musée van der Hoop à Amsterdam s'y est trompé, en attribuant à Paul une œuvre analogue, pareillement signée[1].

II.

REMBRANDT ET SON ÉCOLE.

M. Suermondt aime Rembrandt et tout ce qui tient, de près ou de loin, au génie ou à la pratique du plus original des peintres. Aussi, dans sa Galerie, l'école rembranesque prime les autres. Le maître d'abord, et puis ses disciples : Salomon Koninck, Govert Flinck, van den Eeckhout, Fabritius, de Gelder; et puis deux grands artistes, qui

[1] *Musées de la Hollande*: *Musée van der Hoop.*

sont évidemment ses sectateurs passionnés : Pieter de Hooch et van der Meer de Delft.

Le *Rabbin* [1] de Rembrandt est de « l'âge d'or » du maître, comme dit M. Waagen dans son catalogue, trois ans après la *Ronde de nuit* : — 1645. Cette date est au-dessous de la signature en toutes lettres, sur le fond, à gauche en bas.

Age d'*or* en effet, car Rembrandt, dont la couleur est surtout argentine dans sa première époque, se montre plus ardent vers 1640. Le ton général de sa couleur s'étant renforcé, ses lumières blondissent et vont jusqu'à s'enflammer, par exemple dans la *Ronde de nuit*. Un glacis roux dore les clairs et les enveloppe davantage sous un voile fantastique.

Tout le monde admire le Rembrandt de 1632, — de la *Leçon d'anatomie*. Mais, à partir de 1640, le génie de Rembrandt échappe au vulgaire, qui n'en fait pas moins semblant d'applaudir à cette réputation imposante.

Il n'y a que les raffinés en peinture qui comprennent véritablement et adorent le Rembrandt de la *Ronde de nuit*.

Cette seconde manière, si virile et si brûlante, va de 1640 à 1656. Après sa disparition du monde et sa retraite au Roosengracht, Rembrandt devient encore plus spontané, parfois même plus sauvage, et ses procédés d'exécution, dans ses eaux-fortes comme en peinture, sont insaisissables à l'analyse. Personne ne saurait copier les *Syndics*, du musée d'Amsterdam, ni le portrait de Jan Six, de la Galerie Six van Hillegom. Peintures toutes simples en apparence, mais difficiles à imiter, comme une simple comédie de Molière.

Le *Rabbin* de la Galerie Suermondt est évidemment un portrait, et cette même tête se retrouve dans quelques autres œuvres de Rembrandt. Elle ressemble au Mardochée du *Triomphe* gravé à l'eau-forte (Bartsch, n° 40).

L'homme est assis, presque de face, une main posée sur le bras de son fauteuil, l'autre soutenant les plis d'un manteau garni de fourrures. Tout l'ajustement est d'un ton foncé, indescriptible, qui se perd presque dans les ténèbres du fond. L'ensemble est un peu neutre pour faire saillir la tête fauve, énergique et expressive, et les deux mains, qui ont une réalité merveilleuse. Dans les yeux il y a comme un tison qui jette du feu; dans la bouche, un sarcasme tempéré par une certaine bonhomie. Il est impossible d'écrire plus fermement le caractère physionomique.

[1] Nous conservons le titre adopté dans le catalogue Patureau, quoique cet homme ne soit pas un *rabbin* et qu'il n'ait pas même le type juif très-prononcé.

Ce qu'on admire surtout dans cette peinture, outre l'expression, c'est l'ampleur et la puissance de la pratique. La tête et les mains n'ont pas seulement ce modelé extérieur qui suit les ondulations de la surface et sous lequel la forme peut être creuse et vide, comme sont les masques, quoiqu'ils reproduisent les reliefs des traits. Beaucoup de peintres et de sculpteurs se contentent de cette apparence superficielle; mais quand on cherche à pénétrer leur création, il n'y a rien dessous. Chez Rembrandt, au contraire, et notamment dans notre *Rabbin*, l'ossature profonde et les muscles y sont, aussi bien que le tissu coloré qui les recouvre. Il semble qu'on pourrait disséquer jusqu'à l'os les personnages de Rembrandt.

Rembrandt possédait la qualité particulière à la statuaire antique et si notable dans les marbres du Parthénon [1] de créer ses figures *pleines* pour ainsi dire, de modeler l'intérieur des corps sous l'enveloppe de la peau.

Nous avons souvent remarqué ce phénomène sur les têtes de cheval en marbre qui hennissaient jadis aux angles du fronton parthénonien, et qui sont conservées aujourd'hui au British Museum à Londres. Ces marbres, roulés parmi des ruines et longtemps ensevelis sous terre, sont devenus frustes comme de vieilles médailles effacées, et tout l'épiderme de la forme a disparu. Mais les accents caractéristiques s'y trouvent toujours néanmoins dans des dessous que n'avait pas fouillés la main du statuaire. Ces marbres dévorés par le temps, on les prendrait pour des débris d'êtres réels, pétrifiés dans la terre à la suite des siècles.

Il en est ainsi des peintures de Rembrandt : si on les dépouillait de leurs glacis, dernier artifice du créateur, dessous se retrouverait encore un modelé solide et la charpente des êtres qu'elles avaient animés.

Tous les amateurs de Rembrandt connaissent bien dans son œuvre gravé les *Têtes orientales* (Bartsch, n°s 286, 287), datées de 1635, qui portent la fameuse signature où l'on a voulu lire le mot *Venetiis* à la suite du nom, de quoi l'on inférait que Rembrandt avait été en Italie [2]. A celle de ces têtes qui représente un vieillard presque de face, un iconographe français trouve de la ressemblance avec le poëte populaire

[1] Nous avons déjà noté la même observation à propos de lions et de tigres dessinés d'après nature par Rembrandt. — Voir les *Dessins de Rembrandt au British Museum à Londres*. (*Revue germanique*, t. Ier, p. 392.)

[2] Voir, sur l'interprétation de cette signature énigmatique, la *Première femme de Rembrandt*. (*Revue germanique*, t. IV, p. 570.)

de la Hollande, Jacob Cats, qui fut précepteur d'un des petits princes d'Orange. La vérité est que les portraits authentiques de Cats, conservés dans son pays, ne rappellent guère la tête si caractérisée de l'eau-forte.

Quoi qu'il en soit, voici, chez M. Suermondt, le même homme, peint de grandeur naturelle, en buste court, par Salomon Koninck, dont les œuvres authentiques sont si rares.

Le tableau du disciple reproduit presque exactement l'eau-forte du maître. Tête large, énergiquement sculptée. Une petite calotte très en arrière cerne circulairement le galbe d'un vaste front, au milieu duquel descend en virgule une petite mèche de cheveux. Les deux oreilles saillantes, les yeux creux, ronds et flamboyants; barbiche de chat, ébouriffée autour de lèvres minces. C'est plein de caractère et d'une couleur profonde, mais dans une gamme un peu âcre et tirant sur le vert marmoréen.

Qui est cet homme assez étrange? quelque docteur, ami de Rembrandt? il a une tête de chirurgien. Ou peut-être simplement un modèle qui posait, dans l'atelier, pour le maître et les élèves?

Le portrait de femme par Govert Flinck est un des plus parfaits qu'il ait peints. A la date 1641, qui accompagne le nom en toutes lettres (*G. Flinck. f.* 1641), Flinck suivait, avec son ami Jacob Backer, l'atelier de Rembrandt, et sa pratique adhère complétement alors à celle du maître. Son portrait de femme, serré de dessin, finement et correctement modelé, sobre et juste de couleur, expressif et lumineux, rappelle vraiment les portraits de la première manière de Rembrandt. La tête est de trois quarts à gauche, le buste coupé aux épaules. L'ajustement est simple et distingué : corsage noir, avec une grande pèlerine blanche, et par-dessus la pèlerine un fichu à pointes, en gaze. Ces blancs mats superposés rehaussent la valeur des tons du visage et augmentent, par contraste, la vivacité de la physionomie.

Nous retrouvons ici le Fabritius, auteur de la *Naissance de saint Jean-Baptiste,* du musée de Francfort-sur-Mein, et du *Guerrier,* de la collection Camberlyn, à Bruxelles[1], le véritable élève de Rembrandt, celui qui signe Bernard, le même probablement qu'on a baptisé mal à propos du prénom *Carel,* et qui, suivant Immerzeel et autres biogra-

[1] Voir sur ces tableaux et sur Fabritius lui-même : *Galerie d'Arenberg,* p. 28 et suiv.

phes[1], aurait sauté avec le magasin à poudre de Delft en 1654, bien que *Bernard* Fabritius, l'élève de Rembrandt, ait encore daté des tableaux de 1657 et de 1669.

C'est l'opinion de M. Waagen que le prétendu Carel et Bernard sont un seul et même peintre[2]. Et alors, comme Bernard Fabritius est incontestablement, d'après ses œuvres signées et datées, un disciple de Rembrandt, ainsi se vérifierait que son élève van der Meer de Delft descend de Rembrandt — au second degré. Nous en avions toujours été convaincu par instinct.

Tout ce qui tient à ce Fabritius offre donc un triple intérêt, d'abord en considération du peintre lui-même, qui a de fortes qualités, puis à cause de son lien à l'école du maître par excellence, et enfin parce que, en éclaircissant l'histoire de sa vie et de son talent, on peut espérer d'en faire rejaillir quelque lumière sur le mystérieux van der Meer de Delft.

Nous avons appris du nouveau sur Fabritius depuis la publication du petit volume : *Galerie d'Arenberg!* Le fait est assez curieux, et il réjouira les sceptiques en matière d'art.

Il y a au musée de Rotterdam[3] un « portrait d'homme, tête nue, avec de longs cheveux », peinture extrêmement originale et saisissante, enregistrée comme Rembrandt au catalogue de 1849, qui se vendait encore l'an dernier dans l'établissement. Une signature et même une date, presque indéchiffrables il est vrai, se remarquaient sur le fond à gauche, derrière la tête du personnage.

Tous les artistes et critiques qui ont visité la collection depuis dix ans se sont extasiés devant ce Rembrandt incomparable, — et assez singulier, en effet, dans l'œuvre du maître. M. Théophile Gautier en a dit les plus belles choses du monde dans le *Moniteur français* de 1857. Dans la *Revue de Paris*[4], à la même époque, M. Maxime Ducamp le décrit avec enthousiasme, et il ajoute : « C'est violent comme les plus

[1] C'est, je crois, Weyerman qui, le premier, a avancé qu'on trouvait dans les archives de Delft la preuve que Fabritius avait péri dans le désastre de 1654. La bonne autorité que Weyerman!

[2] Dans le grand ouvrage publié à Stuttgard par le professeur Fr. Müller, *Die Künstler aller Zeiten und Völker*, etc., Karel et Bernhart sont encore séparés.

[3] Nous publierons prochainement sur les *Musées de la Hollande* un second volume faisant suite aux *Musées d'Amsterdam* et de *la Haye*, et contenant, avec le *Musée van der Hoop*, qui a déjà paru dans l'*Indépendance belge*, le *Musée de Rotterdam*.

[4] Les articles de M. Ducamp dans la *Revue de Paris* ont été, je crois, republiés en un petit volume que je n'ai pas eu occasion de lire. Ce passage sur le *Rembrandt* du musée de Rotterdam se retrouve sans doute dans le volume.

violents Ribera... c'est franc et solide à n'y rien comprendre ; il n'y a ni *ficelle* ni trompe-l'œil ; à dix pas d'objectif ce tableau fait son effet, et il le garde à bout portant... Toile magistrale, qui vaut seule le voyage de Rotterdam..., etc. »

Or il se trouve que « ce chef-d'œuvre de Rembrandt » est un Fabritius, et maintenant enregistré comme tel dans la nouvelle édition du catalogue (1859). C'est M. A. J. Lamme, le rédacteur du catalogue et le directeur du musée, qui a fait la découverte, et qui m'a raconté comment.

Son père, un fin connaisseur, avait toujours eu peine à accepter pour Rembrandt cette peinture lorsqu'elle fut léguée à la ville, avec l'ensemble de la collection Boymans. M. Lamme fils avait toujours douté aussi, et, récemment, il se décida à enlever quelques repeints maladroits sur le fond et à tâter la signature *Rembrandt*, qui semblait peu catholique. La signature s'évapora avec les retouches, et le fond primitif reparut lumineux et ferme. Mais, pour cette opération, le tableau avait dû être ôté de sa bordure, et, en reluquant du haut en bas la toile, voilà que M. Lamme aperçut, à l'endroit qui jusque-là avait été recouvert par le bord supérieur du cadre, un nom brusquement gravé dans la pâte avec le manche pointu de la brosse, comme avec un burin : — *Fabritius !*

Il n'y avait plus à douter, et force fut de rendre à ce chef-d'œuvre le nom de son auteur.

M. Lamme a bien voulu me faire désencadrer le tableau, et nous avons examiné ensemble les caractères de cette signature sans prétention, griffonnée en haut d'une étude d'après le modèle, comme fait un étudiant, du bout de sa brosse à l'envers, quand il a fini de barbouiller sa toile, destinée à être accrochée toute nue au lambris d'un atelier. Mais peut-être bien que cet atelier était celui de Rembrandt, et que, sous ses yeux, Fabritius a peint ce modèle d'une si rude couleur ; peut-être bien même que le maître aura donné là quelques coups de griffe, pour enseigner à son disciple la manière de s'en servir !

Le tableau de la Galerie Suermondt, autre témoignage du talent de Fabritius, autre preuve de ses attaches à Rembrandt comme artiste. Je ne serais pas étonné que ce portrait d'homme eût été inspiré par le fameux portrait de Jan Six[1], que Rembrandt peignit après 1660, certainement ; car le personnage du portrait de Fabritius est posé

[1] Voir sur ce portrait de Jan Six : *les Rembrandt des collections particulières d'Amsterdam* (dans l'*Artiste* du 12 septembre 1858).

comme Jan Six, debout, de trois quarts (à droite, Jan Six est tourné vers la gauche), et venant de mettre le gant de sa main gauche, au moment de sortir, absolument comme Jan Six. Il porte, comme lui, un chapeau souple à larges bords, un col brodé et des manchettes relevées. Seulement, son costume est tout noir, tandis que le prétendu *bourgmestre* d'Amsterdam a un élégant pourpoint gris-perle, et sur l'épaule un petit manteau rouge-clair, bordé de dorures ; mais la tournure et le sentiment pittoresque sont analogues.

Le fond du portrait est d'un gris assez rembranesque, quoique un peu dur et pierreux, au lieu d'avoir cette qualité moelleuse des gris de Rembrandt qui enveloppent ses figures d'une sorte d'auréole aérienne. Les noirs aussi, et en général les demi-teintes, manquent de dégradations ménagées, ce qui donne un aspect trop sauvage à la peinture ; mais on y sent le praticien volontaire et expérimenté.

Un autre élève de Rembrandt, le paysagiste Roelandt Roghman, dont les tableaux signés sont presque aussi rares que ceux de Fabritius, dont la biographie n'est pas beaucoup plus claire, est l'auteur d'une *Vue de ville,* Anvers probablement, selon M. Waagen. Mais l'Anvers du dix-septième siècle, souvent peint par l'école flamande, ne ressemble guère à cette ville, dont on n'aperçoit d'ailleurs que des silhouettes sur le ciel et quelques groupes de maisons à l'avant-plan. Et puis, Roghman a-t-il travaillé hors de la Hollande ? M. Waagen le fait naître à Amsterdam en 1597, — c'est bien tôt pour avoir étudié chez Rembrandt, — et mourir, à Amsterdam aussi, en 1687, — c'est bien tard, s'il est né dès la fin du seizième siècle : quatre-vingt-dix ans ! Que sont donc devenus ses tableaux, qui devraient être nombreux, après une si longue vie ? Il est vrai qu'il a laissé beaucoup de dessins, conservés dans les collections hollandaises, — chez M. Jacob de Vos, d'Amsterdam, par exemple. Mais cependant la date de naissance ne doit pas être exacte, et nous ne devinons pas où le savant critique prussien l'a trouvée.

Il n'y a point de Roghman dans les musées de la Hollande, point dans les musées de la Belgique, point à Berlin, ni à Vienne, ni à Dresde, ni, je pense, dans les autres musées de l'Allemagne, point au musée de Madrid ni à la National Gallery de Londres, point au Louvre de Paris ! Où donc étudier la peinture de ce maître, un de ceux qui en paysage ont le mieux suivi la tradition de Rembrandt, — après Philip Koninck ? M. Suermondt est heureux de posséder ce bel exemplaire qui fait très-bien connaître Roghman. Les premiers plans sont voilés de chaudes pénombres, légères et transparentes malgré la vigueur du ton. Les lointains ont une finesse merveilleuse, à cause de l'air qui

circule partout. L'harmonie générale du paysage est dans un roux doré, à la fois très-lumineux et très-tranquille. Le ciel, abondamment peint par masses, rappelle les gris ferrugineux de Philip Koninck, et même les ciels des deux Ruijsdael, qui doivent à Rembrandt beaucoup plus qu'on ne croit.

Aart de Gelder est un des derniers élèves de Rembrandt, — à supposer qu'il ait été formé par lui directement, car, puisqu'il est né (probablement) en 1645, il n'aurait pu travailler chez le maître que dans les tristes années de la retraite de Roosengracht, et il n'est pas présumable qu'en ce temps-là Rembrandt ait encore été entouré de disciples : la fin de sa vie ne fût pas demeurée si longtemps un mystère.

Je crois bien que de Gelder n'a jamais été élève que de Samuel van Hoogstraeten. Il est cependant un des peintres qui pastiche Rembrandt de plus près et qui mêle le moins sa personnalité à l'influence rembranesque. C'est un défaut, vraiment, de n'être qu'un imitateur, sans initiative propre ; mais les simples reflets du génie attirent encore une vive curiosité : c'est toujours du grand art, — au second degré. Les rayons de la lune, empruntés au soleil, font plaisir, à défaut de la lumière primordiale.

Le tableau d'Aart de Gelder, *Vieille femme lisant dans un livre,* la tête penchée et le haut du visage fantasquement ombragé par un capuchon, rappelle beaucoup la *Mère de Rembrandt* et les vieilles *Liseuses* que Rembrandt se plut à peindre ou à graver. Cette figure, de grandeur naturelle, en buste, est largement et grassement peinte, vraie d'expression, juste de couleur. Trois tons dominants, harmonisés avec bonheur : les noirs du capuchon, les blancs sales du fichu, les rouges du manteau. De Gelder est toujours un grand coloriste, et les visiteurs de l'exhibition de Manchester n'ont pas oublié sa brillante esquisse d'une *Synagogue* [1].

Après avoir noté encore une composition biblique de van den Eeckhout, *Joseph vendu par ses frères,* nous arrivons à un tableau extrêmement singulier qui a passé longtemps pour Rembrandt, qui en a porté le monogramme, et qui est — de Pieter de Hooch. Nous avons eu bien raison de rattacher toujours de Hooch à l'école de Rembrandt !

Ici l'hésitation est permise entre les deux maîtres, et le monogramme lui-même se prête à la confusion : à l'intérieur du premier jambage d'un H, est formée la boucle du P (*Pieter Hooch*). Telle apparaît maintenant cette marque, et peut-être la boucle du P, en s'enflant et se

[1] Voir *Trésors d'art exposés à Manchester*, p. 256.

rattachant au bas du jambage, formait-elle primitivement aussi un D, pour le *de*.

Or le monogramme de Rembrandt en ses premières années, — de 1630 à 1633, — est un R formé à l'intérieur du premier jambage d'un H : *Rembrandt Hermansz* (fils de Herman). En ajoutant, sous la boucle du P, un petit trait recourbé, on obtient l'R, c'est-à-dire le monogramme de la jeunesse de Rembrandt : RH entrelacés, au lieu du PH de Pieter de Hooch. Et c'est précisément ce qu'on avait fait à la marque du tableau, ainsi consacré par cette signature comme original de Rembrandt.

De fins connaisseurs auraient pu accepter, et ont accepté, cette attribution, quoique, en certaines parties, surtout dans le ciel, le ton et la touche ne soient pas très-rembranesques. Après examen attentif du monogramme qui semble bien n'être qu'un P dans l'H, et malgré l'autorité de M. Waagen et aussi de M. Suermondt qui affirment Pieter de Hooch, on pourrait encore se demander si cette peinture extraordinaire ne serait pas une étude de Rembrandt, d'après nature, au premier temps de sa demeure à Amsterdam. Car, outre que la signature la plus habituelle de Pieter de Hooch — quand il signe, ce qui est assez rare, — est en initiales détachées : PDH ou PH, personne n'a jamais vu de lui rien d'analogue à notre tableau, comme sujet et comme disposition :

Intérieur d'un édifice en ruine, avec de grands murs blanchâtres sous de vifs rayons, des pierres rouges qui éclatent au soleil comme du sang, un fouillis de décombres moussus et de broussailles sur un sol rocheux ; des ombres terribles qui s'enfoncent dans les trous des effondrements, d'étincelantes percées sur le ciel entre des arcades rompues ; tous les tons d'une palette privilégiée, semés parmi ces ruines, où le coloriste a eu le bonheur de trouver du marbre et de la pierre, des herbes et des lichens, des pousses vertes et des feuilles mortes, éclairés par un soleil couchant. La richesse, la variété, le contraste, le désordre et l'harmonie, tout y était réuni par le caprice du temps et de la lumière. Site grandiose avec son aspect de dévastation, provoquant les souvenirs et une mélancolie poétique. Qui habita jadis ce palais gigantesque ? Que s'est-il passé sous ces voûtes mi-croulées aujourd'hui ? N'est-ce point la guerre sociale, la fureur d'un peuple soulevé pour sa liberté, qui a porté la destruction dans le repaire de quelque despotisme odieux ? Le temps seul aurait-il mis ainsi en morceaux ces fortes arcatures et ces murailles de granit ?

En regardant le tableau on pense à tout cela, comme fait sans doute

le personnage que le peintre y a introduit : un homme enveloppé d'un manteau, un touriste, un philosophe, qui s'aventure au bord d'une ouverture ombreuse sur laquelle sa silhouette se dessine de dos. Un autre homme, son guide, est assis sur une pierre, en avant à gauche.

Le tout est peint en pleine pâte, avec la décision et l'abondance d'un grand artiste inspiré devant une nature imposante et splendide. Pieter de Hooch en est bien capable certainement. Qui a plus que lui le sentiment et la science de la gamme lumineuse ? Rembrandt seul, peut-être. Et comme sa couleur est toujours profonde ! Comme ses clairs sont gais et scintillent sur des ombres transparentes ! Comme sa touche est juste et franche, solide dans les reliefs, sobre où il le faut ! Laissons donc ce chef-d'œuvre à Pieter de Hooch, mais alors il sera acquis définitivement que Rembrandt fut son maître.

Un autre tableau, plus prodigieux encore que cet *Intérieur de ruines*, est une sorte de paysage, qu'on pourrait intituler *Vue d'une maison rustique*. Il a été attribué à Hobbema, à Ruijsdael, et aujourd'hui M. Waagen, dans son catalogue, l'attribue à Philip Koninck, l'élève de Rembrandt. Pour moi, c'est incontestablement une œuvre — un chef-d'œuvre — de Jan van der Meer de Delft, et M. Suermondt s'est rallié à mon avis.

Il convient d'en donner d'abord une description minutieuse.

Presque au milieu de la toile, une maison à pignon, de face, porte ouverte, avec une paysanne debout, appuyée contre le chambranle, et regardant dehors. De chaque côté de la porte, une *croisée* à quatre compartiments ; aux deux compartiments inférieurs, des volets, verts en dehors, rouges en dedans, trois ouverts, le quatrième fermé. Au premier étage, trois fenêtres à deux compartiments superposés, avec volets pareils. Au pignon, deuxième étage, encore une fenêtre. Toutes ces ouvertures disposées avec une symétrie parfaite.

Les verts glauques et les rouges-sang des volets ont ce ton plein, particulier à Rembrandt, à Maes et à toute la pléiade rembranesque. Rouge et vert, c'est déjà deux des couleurs qui vont le mieux ensemble, surtout quand elles ont pour intermédiaire un gris vigoureux ; et justement la façade de la maison est, dans les lumières, d'un gris fin, pâle, argenté, qui, dans les ombres, tourne à la nuance du fer brut.

A droite de la façade, un pan d'une autre maison, vue de biais, est coupé par le cadre. Une vigne épaisse, en espalier, couvre toute la muraille, surmontée d'un toit en tuiles rougeâtres. Sur une petite fenêtre, entre les pampres, s'est posé un pigeon. Un peu en avant, et

presque accolé à la muraille, un puits, d'où un paysan, vu de dos, tire de l'eau.

Un grand tilleul domine la gauche de la maison principale. Son épaisse ramure fait comme un tamis devant la lumière, laisse glisser seulement des pointes de rayons et sème des ombres mouvantes sur les gris de la pierre, sur les verts et les rouges des volets. Quelques pigeons voltigent alentour et marquent en blanc sur le vert bronzé du feuillage. Contre l'arbre, un homme debout, en bonnet rouge et tunique bleue, les deux mains appuyées sur son bâton. Devant lui, une toute petite fille, en bonnet blanc, jupon rouge, manches citron-clair. Un peu en arrière du tilleul, un hêtre, dont le tronc est enveloppé de reflets. Tout à fait en avant, à ce coin gauche, une souche d'arbre brisé et des broussailles. Dans le fond, un monticule, d'un ton neutre, et le ciel, d'un azur serein qui se fonce un peu dans le haut de la toile, au-dessus du galbe des arbres et du toit rouge de la maison à l'espalier.

Un chemin, venant de la gauche, passe au pied du tilleul et continue entre les deux maisons. Tout le premier plan est voilé d'une ombre transparente sur des terrains grisâtres, dans les tons de Hobbema.

Le site est peu pittoresque et bien vulgaire, mais l'effet de lumières et d'ombres qui tachètent de diamants et de perles, d'émeraudes et de rubis, la maisonnette rustique, la puissance et la combinaison des couleurs, donnent à cette composition si simple une incomparable originalité. A part quelques chefs-d'œuvre des plus grands maîtres, je n'ai guère vu de peinture qui m'ait fait plus de plaisir que ce petit tableau d'un artiste inconnu.

C'est parce que van der Meer de Delft est presque inconnu que cette sorte d'églogue, si sincèrement et si fermement peinte, a été attribuée tantôt à Ruijsdael, tantôt à Hobbema, les premiers paysagistes de l'école hollandaise. L'un et l'autre, en effet, — tous deux ensemble — représentent la poésie de la nature dans le Nord.

Et si ce chef-d'œuvre n'est pas de l'un ou de l'autre, qui donc a jamais montré dans ce genre une pareille *maestria?* M. Waagen, trouvant dans la couleur et la pratique des analogies avec l'école de Rembrandt, a pensé à Philip Koninck. Mais, pour ma part, sauf un petit paysage avec des détails assez étudiés aux premiers plans, chez M. Malaise, à Bruxelles, je n'ai jamais vu de Philip Koninck que de vastes étendues de pays plat, dans le style *panoramique,* inventé par Rembrandt. Notre maisonnette hollandaise n'est certainement pas plus de Koninck que de Hobbema ou de Ruijsdael.

Le sujet, et surtout la manière naïve dont il est représenté, — le *portrait* d'une maison, vue de pleine face et remplissant presque la toile! — les jeux hardis du soleil, la qualité superbe des tons rompus par des pénombres, la touche solide, — les empâtements accentués si juste à leur place, qu'ils n'ôtent rien à la légèreté de l'ensemble, — une atmosphère fluide et diaphane, malgré la réalité, en quelque sorte tangible, des formes matérielles, — la tournure, l'ajustement et la couleur des personnages, tout accuse le style et la pratique de l'auteur de la *Vue de Delft,* au musée de la Haye, et des deux chefs-d'œuvre de la galerie Six van Hillegom.

Une des spécialités de van der Meer de Delft a été de « faire des maisons », non point à la façon de van der Heijden et de Berckheijden, qui peignaient un quartier de ville, une rue ou un quai, avec accompagnement d'une fontaine, d'une flèche de temple, d'un morceau quelconque d'architecture, ou pour le moins un édifice notable, hôtel de ville, palais public, bourse ou marché; mais une maison isolée, la première venue, une demeure de bourgeois ou de paysan, prise pour elle-même et avec son seul intérêt. Un des tableaux de la galerie Six est pareillement une *Façade de maison hollandaise,* coupée toute seule dans une rangée de bâtisses de la ville de Delft. Parmi les van der Meer notés aux catalogues de Gerard Hoet comme ayant été vendus à la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième, on trouve encore trois ou quatre vues de maisons. Il aimait ces maçonneries, et il y réussissait à merveille. Quelle idée de peindre une maison depuis les fondements jusqu'au toit, avec portes et fenêtres, avec le pavé de la rue ou un chemin devant! rien que cela! Mais quel prodige de l'art que d'exciter l'admiration par cette image d'un objet insignifiant!

Le caractère de la composition est donc déjà une première indication de l'auteur.

La magie de la lumière, seconde preuve presque suffisante. Il n'y a que van der Meer pour avoir à ce point-là la passion du soleil. Rembrandt y a toujours l'œil, mais son tourment principal est l'humanité. Pieter de Hooch s'en amuse, et s'il jette contre un lambris quelque rayon flamboyant à travers les vitres d'une fenêtre, c'est comme un rappel des lumières qui éclatent sur les joyaux de ses personnages, sur quelque cassette émaillée ou sur des vases du Japon. Pour van der Meer, la lumière même est son sujet; tout le reste n'est que prétexte ou accessoire, même la figure humaine. Quand il a son effet lumineux, le tableau est fait.

N'est-ce pas encore un des caractères du tableau de la Galerie Suermondt?

Après cela, quand on étudie nos quatre petits personnages, il n'y a plus aucun doute sur l'attribution à van der Meer. La femme debout à la porte est presque la même que la femme assise à sa porte dans la *Maison hollandaise* de la galerie Six. Le bonhomme au puits, avec sa culotte brunâtre et ses manches blanches, rappelle certaines figures secondaires de la *Vue de Delft,* au musée de la Haye, et aussi les excellentes figurines qu'on attribue généralement à Storck dans les paysages de Hobbema et de Ruijsdael, et qui pourraient bien être de van der Meer[1]. La petite fille debout près de l'homme appuyé sur son bâton est surtout décisive. La touche et la nuance de ses manches citron sont tout à fait particulières à van der Meer, ainsi que le rouge de la jupe et le blanc du bonnet. On retrouve précisément ce même jaune clair aux manches et au corsage d'une des deux femmes debout en avant du canal dans le tableau de la Haye, et le ton franc et ferme y est posé de la même manière, au premier coup, par un vif accent de pleine pâte, sans dessous ni glacis.

Il n'y a pas à contester : la *Maison rustique* est de l'amoureux du soleil, de Jan van der Meer de Delft, que van Eynden appelle le « Titien de l'école hollandaise ».

En causant de tous ces signes, irrécusables selon moi, avec M. Suermondt, également enthousiaste de son petit trésor, j'insistais sur la possibilité d'un monogramme d'une marque quelconque, comme dernière preuve de force à convaincre ceux à qui ne suffisent pas les preuves par le style, par la touche, par la couleur, par toutes les qualités et les particularités de la pratique; il me semblait qu'on devait découvrir en quelque coin la lettre cabalistique. Cherchons donc! par exemple sur la margelle du puits? l'endroit est bon.

Eh bien, justement sur cette pierre, à droite dans l'ombre, il y a des lettres — un peu confuses. Il y a un M certainement, l'M capital de van der Meer, très-semblable à ses M du tableau de la Haye, d'un des tableaux de la galerie Six, du tableau de la galerie d'Arenberg. Mais, avant l'M, on a peine à débrouiller quelques traits superposés, qui, en les examinant sous un certain jour, paraissent dessiner un V, et où l'on voit aussi comme un C en les regardant sous une autre lumière. Le V y est, je le crois bien, ce qui ferait van der Meer ou Vermeer, ainsi qu'on appelait souvent le peintre de Delft. La lettre qui

[1] Voir là-dessus le *Musée van der Hoop.*

paraît un C, d'une forme presque droite, n'est-ce point un J pour *Jan*, ou le débris d'un D pour *der?*

Quoi qu'il en soit de ce premier monogramme presque imperceptible, l'M sacramentel ne peut faire ni Koninck, ni Hobbema, ni Ruijsdael, ni Pieter de Hooch, avec qui encore la peinture a certaines analogies éloignées, quand Pieter de Hooch a peint des effets de plein air. C'est l'initiale de Jan van der Meer de Delft, ce rare génie, oublié aujourd'hui, bien qu'il ait eu de la célébrité en son temps, et que, après sa mort, aux ventes hollandaises, ses tableaux aient monté à de hauts prix relativement à l'époque. Les Hollandais l'estimaient tant au dix-huitième siècle, qu'à une vente de 1749 le catalogue le compare à Eglon van der Neer, alors un des maîtres les plus recherchés parmi les peintres néerlandais, et qu'à la vente Walraven en 1765, le catalogue, voulant louer un Pieter de Hooch, dit qu'il est « aussi excellent qu'un Delftsche van der Meer »[1].

III.

ADRIAAN BROUWER, AJN STEEN, ADRIAAN ET ISACK OSTADE, AALBERT CUIJP AART VAN DER NEER, EMANUEL DE WITTE.

Les deux plus francs génies de l'école hollandaise, après Rembrandt, les deux artistes les plus particuliers et les plus inventifs, sont certainement Adriaan Brouwer et Jan Steen. Ils ne procèdent de personne pour leur style. Le caractère de leurs créations, ils l'ont tiré d'eux-mêmes.

Il faut toujours remarquer que Brouwer était né la même année que Rembrandt, 1608, — Terburg aussi; l'année fut bonne pour la future école hollandaise! — qu'il quitta la Hollande, tout formé déjà, vers 1630, puisqu'il est inscrit comme maître, en 1631-32, dans la gilde de Saint-Luc à Anvers, qu'il ne revint jamais à Amsterdam, du moins rien ne le laisse présumer, et qu'il mourut en 1640.

En 1630, le grand initiateur, Rembrandt, ne faisait encore qu'arriver à Amsterdam; en 1640, il n'avait pas encore peint la *Ronde de nuit*.

Adriaan Brouwer a donc conquis tout seul de son côté, par la vertu de son propre génie, les qualités qu'il a de communes avec Rembrandt comme praticien. Peut-être, vers la fin de sa vie, eut-il occasion de

[1] Voir les catalogues de Gerard Hoet: *Naamlijst van schilderijen*, etc.

voir en Flandre quelques peintures de Rembrandt, et il dut bien l'aimer, comme Rembrandt lui-même aima le talent de Brouwer, dont il avait réuni sept tableaux dans sa collection. Mais Brouwer est indépendant de l'influence rembranesque, et le seul peintre à qui il ait pris quelque élément dans l'expression, dans la touche et la couleur, c'est son brave maître, Frans Hals.

Dans quelques-uns de ses chefs-d'œuvre, Brouwer est absolument hors ligne, par exemple dans l'*Intérieur de taverne,* de la galerie Steingracht à la Haye[1]. La galerie Suermondt possède aussi un Brouwer de première beauté : *Intérieur d'une maison de paysans,* avec une figure principale et cinq figures accessoires.

On devrait intituler ce tableau *le Dormeur*. Ah! comme il dort bien ce paysan, assis sur sa chaise de bois et accoté contre une cloison de planches! Il était sans doute à boire, tout à l'heure, avec les compagnons attablés au fond de la chambre, près de la cheminée. Il sera venu prendre l'air du côté de cette grande fenêtre qui l'inonde de lumière, — ayant eu soin toutefois d'apporter son tabac et un pichet qui sont là sur un banc. Mais les héros eux-mêmes sont vaincus par le sommeil, — et il s'est endormi.

Il ne pouvait choisir un meilleur endroit pour faire un effet pittoresque, avec sa belle veste rouge pur, qui éclate sous les rayons tombant de la fenêtre. Tout l'avant-plan de la chambre où il se trouve est en clair; toute la partie de la pièce en arrière de la cloison est dans la pénombre. Suffit qu'on y distingue cinq originaux, de la bonne race dont Brouwer fut le créateur, de même que Raphaël a créé des types que la nature avait été impuissante à produire.

Ces fonds transparents sont, comme d'habitude, légèrement frottés de tons neutres, assez analogues aux roux dorés de la mouche à miel. Au contraire, tout le premier plan lumineux est touché d'une brosse grassement empâtée, qui n'hésite jamais. Notre homme à veste rouge est aussi sûrement dessiné, dans sa forme rustique et sans cérémonie qu'un noble doge du Titien, et la superbe *Antiope* du Corrége ne dort pas mieux sous l'œil avide du satyre qui la surprend.

Il n'y a point d'Italiens qui en remontreraient à Brouwer, non plus qu'à Jan Steen ni à Rembrandt pour poser ou remuer leurs personnages juste en situation, et leur faire faire — ce qu'ils font.

Si j'avais à choisir dans la galerie Suermondt deux tableaux, pour étudier d'après peinture les fins secrets de l'art et les expliquer sur

[1] Voir un article sur ce tableau et sur le caractère de Brouwer dans l'*Artiste* de 1858.

exemple, je décrocherais ce Brouwer et le van der Meer. Il y a là des tableaux bien plus chers, et aussi de bien plus beaux sans doute à divers points de vue; il n'y en a pas de plus parfaits selon ce que le maître a voulu exprimer, pas de plus curieux et de plus instructifs par les rares qualités qu'ils mettent en évidence. Ils auraient grand succès au Louvre, le Brouwer entre l'*École* d'Adriaan van Ostade et la *Partie de cartes* de Pieter de Hooch, — le van der Meer entre la *Prairie* de Paul Potter et le *Buisson* de Jacob Ruijsdael.

Un autre Brouwer, de moindre intérêt, mais toujours fin de couleur et spirituel de tournure et d'expression, représente une *Rixe de paysans* dans l'intérieur d'un pauvre cabaret : on a bu, on a joué, — car il y a sur la table une cruche et des dés, — on se bat, c'est fatal : jeux de manants en viennent aux coups de poing, comme jeux de princes aux coups de canon.

Ils sont trois seulement, deux qui luttent, le troisième qui tente de les séparer. L'homme à gauche est en bleu, celui du milieu en rouge, celui de droite en verdâtre, presque du même ton que le fond. Le tout vivement peint avec presque rien, très-harmonieux malgré le rapprochement du rouge et du bleu, très-amusant, — malgré les coups, très-savant, — malgré la *bassesse* du sujet, au goût des académistes.

Le sujet du tableau de Jan Steen est le même à peu près : une *Querelle de joueurs*. Mais l'esprit de Jan Steen, bien différent de celui de Brouwer, a donné à sa composition un tout autre caractère. C'est la causticité, la comédie qui domine, au lieu d'une sorte de sauvagerie.

Jan Steen se moque toujours des passions ou des vices. Brouwer les traduit brutalement, exposant le fait sans se soucier de la contre-partie et des suites. Chez Jan Steen, il y a toujours un chœur de figurants, à la manière antique, autour de la scène principale, un public pour juger le fait et les acteurs. Il est remarquable que Brouwer n'a presque jamais mêlé les femmes à son poëme orgiaque, peut-être parce qu'il les aimait et qu'il ne les voyait pas en caricature burlesque ou féroce, comme il voyait les hommes, et que son génie n'était porté à saisir que les exagérations désordonnées. Jan Steen est plus étendu et plus complexe. Il raille tout le monde dans son épopée carnavalesque. Hommes, femmes et enfants, vieux et jeunes, riches et pauvres, les belles filles aussi bien que les difformes et les tortues, il n'épargne personne ni rien. Molière aussi se joue des marquis et des laquais, des Agnès comme des Arnolphe. O le grand philosophe que ce mauvais sujet de Jan Steen!

Le tableau de la galerie Suermondt a de l'importance : quatre pieds

de large environ, douze figures assez grandes, à peu près de la proportion des figures habituelles du Poussin.

La scène se passe en plein vent, à la porte d'un cabaret, autour d'une table au pied de laquelle sont renversés des pots et un trictrac. Un des joueurs, en costume de garde civique, fait le geste de tirer son sabre, et son partenaire, villageois en veste bleue, montre tranquillement son couteau. Le chien de la maison aboie; une fillette, vue de dos, en jupe citron dans la nuance affectionnée de Pieter de Hooch, crie; plus loin, un homme se sauve, effrayé. N'ayez peur, cependant, il n'y aura pas de sang versé : la galerie interviendra.

C'est la grosse hôtelière, en caraco rouge, qui s'empresse d'arrêter le bras menaçant. Mars se laissera désarmer par Vénus, à qui, profitant de la bagarre, un bonhomme qui rit dans son manteau prend sournoisement — le bas de la taille. D'autres paysans regardent, avec diverses mimiques expressives. Le personnage assez burlesquement déguisé en soldat a le nez en biseau et la physionomie narquoise de Jan Steen lui-même.

Comme exécution, ce tableau a l'ampleur que le Jordaens de l'école hollandaise — nous avons souvent indiqué les analogies de Jan Steen avec le peintre flamand — donnait à ses peintures d'une certaine dimension. M. Waagen observe aussi que le petit morceau de paysage à droite rappelle la couleur de Rembrandt.

Le condisciple de Brouwer, Adriaan van Ostade, ne marque guère, malheureusement, à la galerie Suermondt. Il faut du temps pour rassembler de dignes exemplaires de tous les grands maîtres, et les beaux van Ostade ne se rencontrent pas souvent dans la circulation. En attendant mieux, nous n'avons qu'une figurine de paysan, assis près de la cheminée.

Mais voici un des chefs-d'œuvre du frère Isack : *Intérieur villageois*, singulièrement signé : *Isack van Ostaden*, et daté de 1641. La famille est réunie près du foyer : deux hommes, deux garçons, une petite fille. Le jour vient par une fenêtre à gauche, illumine les objets ambiants et se dégrade successivement dans l'intérieur de la chambre. Tout ce coin brillant de la peinture est superbe et fait songer aux effets de Rembrandt, par exemple dans le *Ménage du menuisier* (n° 410 du Louvre), où l'on admire aussi la magie du soleil pénétrant par une fenêtre latérale. Isack Ostade n'avait alors qu'environ vingt-cinq ans. Quand il est de cette qualité, il égale Adriaan.

Aalbert Cuijp, comme Brouwer et Jan Steen, comme Terburg aussi et quelques autres, est, dans l'école hollandaise, un maître indépendant. Il existe *proprio motu,* bien qu'il doive une partie de ses qualités au caractère de son pays et de ses compatriotes, même un peu — c'est toujours inévitable — à l'influence directe ou indirecte de certains artistes, par exemple de son père, qui fut excellent peintre, de van Goijen et de Rembrandt. Il s'est cherché longtemps en des genres divers, *nature morte,* intérieurs d'architecture, portraits, marines et navires, paysages et animaux, et il a montré partout une supériorité incontestable; mais où il s'est trouvé le plus fort, c'est dans les grands aspects de la nature inondée de soleil, avec des cavalcades ou des troupeaux. Quantité de ces chefs-d'œuvre ont été accaparés par les galeries anglaises, et si le sort les rejetait dans la circulation, ils se vendraient aujourd'hui vingt fois plus chers qu'ils n'ont coûté aux Anglais. L'Angleterre, sans être bien artiste, a toujours eu de l'instinct et du bonheur dans ses spéculations sur les tableaux hollandais.

M. Suermondt possède quatre Cuijp très-différents : un groupe d'objets inanimés et un petit portrait[1], de la première époque; — un paysage, d'une époque transitoire, — et une étude de cheval, qui doit être de la troisième manière.

Le petit tableau de *nature morte* réunit, sur une table couverte d'un tapis verdâtre, une assiette, un verre, un pain, une huître, des crabes, une grappe de raisin. Simple prétexte à jouer avec le coloris. Le ton général, très-énergique, se renforce encore par des contrastes de rouge ardent avec des gris profonds dans les ombres. Signé des initiales AC., marque caractéristique de la première manière.

Dans le petit portrait d'homme, la couleur, également vigoureuse, convient bien à la physionomie austère de ce personnage à longs cheveux et à pourpoint noir.

Le paysage est une rareté dans l'œuvre de Cuijp, et bien précieux comme un jalon pour la chronologie de son talent. Aalbert Cuijp, quoiqu'il signât habituellement ses peintures, ne les datait presque jamais. Sauf quelques portraits, par exemple ceux de la collection du comte Cornelissen, datés de 1639, je ne sais pas si l'on pourrait citer de lui une demi-douzaine de tableaux datés. Il est donc difficile de suivre la série de ses essais et le développement de son style.

Il semble cependant avoir trois manières :

[1] M. Waagen, dans son catalogue, ne se prononce pas sur l'époque à laquelle ce portrait aurait été peint.

D'abord, il adhère à la manière que lui avait enseignée son père, couleur forte, même un peu sombre, touche ferme, même un peu lourde, des fonds noirs le plus souvent, quelque sujet qu'il traite. C'est alors qu'il fait des *nature morte*, des portraits, des intérieurs d'écurie avec des chevaux, des intérieurs de temples avec des personnages. Les œuvres de cette première époque sont signées AC., en petites capitales.

Puis il se consacre plus spécialement au paysage, se hasarde en plein air et cherche la lumière du grand soleil. C'est alors qu'il a certaines analogies lointaines avec van Goijen et qu'il se préoccupe de Rembrandt. Cette transition doit se marquer, je pense, autour de 1640. Peut-être continua-t-il encore à peindre la *nature morte*, le gibier, par exemple, mais avec plus de lumière et plus de liberté. Des portraits, il en fit sans doute encore, et même bien plus tard. Vers cette époque, il commence à signer, pour le prénom, un *A* très-haut et très-allongé, de forme *anglaise*, et le nom en espèces d'*italiques*, sans majuscule pour le *c*, avec un accent sur l'*ú* et deux points sur *ij*, rapprochés en *ÿ*.

Troisièmement, il a conquis sa manière vraiment personnelle, à laquelle il doit son immortalité. Il est devenu maître du soleil, et il l'exploite avec un despotisme persévérant et passionné. C'est alors qu'il produit la magnifique série de paysages, conservés surtout à la National Gallery, à Buckingham Palace, à Bridgewater Gallery, chez lady Peel, le marquis de Westminster, lord Hertford, M. Thomas Baring, et dans les autres collections anglaises. L'exhibition de Manchester en a montré des exemplaires[1]. Le musée de Paris et certaines galeries hollandaises en ont aussi quelques-uns de belle qualité. Toujours même signature, avec le nom entier.

Les amateurs de Cuijp ne seront peut-être pas tous d'accord avec nous sur cette esquisse chronologique de son œuvre. C'est à vérifier sans doute. Mais il est bon, en peinture comme en tout, que chacun dise ce qu'il sait — ou ce qu'il croit.

Le paysage de la galerie Suermondt appartient à la seconde époque, « au commencement de la meilleure manière du maître », selon M. Waagen dans son catalogue, et il trahit « l'inspiration rembranesque ». Cette franche et lumineuse peinture, presque monochrome dans une harmonie blonde, rappelle en effet certains fonds de paysage par Rembrandt, traités un peu en grisaille, — et même, ce qui est assez singulier, ses paysages gravés à l'eau-forte.

La seule ressource de l'eau-forte, à défaut de la gamme colorée,

[1] Voir *Trésors d'art exposés à Manchester*, p. 265 et suivantes.

c'est la juste dégradation de la lumière à l'ombre, du blanc au noir. En grisaille, en camaïeu, dans toute peinture monochrome, quel que soit le ton adopté, même procédé. L'habitude de l'eau-forte avait donné à Rembrandt ce rare privilége d'exprimer la lumière, — et même on peut dire la couleur, — en prenant pour tonique n'importe quelle note de la palette. Il y a de ses tableaux qui ne sortent pas du brun, employé dans ses nuances infinies. Sa fameuse *Prédication de saint Jean-Baptiste* exposée à Manchester, son superbe petit *Calvaire* de la National Gallery (n° 43), semblent tout peints en or; et cependant on y voit la variété des couleurs.

Aalbert Cuijp a obtenu un résultat analogue dans ce paysage, où le soleil de midi illumine une pauvre cabane au milieu de dunes et de monticules arides. Près de la maison, un puits et des meules d'herbes desséchées. Sur un chemin en avant, le pâtre ramène ses bestiaux. Le site est bien triste, mais la lumière le rend splendide. La clarté du ciel égaye tout. On dirait que Cuijp, comme Rembrandt, a disposé des rayons du soleil.

La conservation de la peinture est extraordinaire. La pâte, posée avec une légèreté spirituelle, a conservé tout son grain, ses petites sinuosités et son épiderme immaculé. Cela s'est pour ainsi dire émaillé et cristallisé dans son état primitif. Sur le terrain à gauche, la signature : *A Cuijp.*

Les Cuijp de ce style et de cette couleur sont presque introuvables.

Le quatrième Cuijp est encore une lutte contre le soleil. Pour ses grands tableaux éclatants, de sa troisième manière, Aalbert Cuijp a dû étudier souvent, d'après nature, les effets de la lumière sur les animaux qu'il ajoutait à ses paysages. Ce cheval blanc, avec sa housse rouge, semble être une étude de ce genre. Il est posé de profil, à contre-soleil, éclairé seulement de vifs reflets, du côté où on le voit. Caprice d'artiste, heureusement réalisé. En avant du cheval, deux chiens. Fond de paysage en frottis légers.

On aime à surprendre les maîtres dans ces jeux de leur profession.

Après Cuijp, c'est toujours son ami, — et peut-être son élève, — Aart van der Neer, qui doit venir. Ils sont, tous deux, des privilégiés de M. Suermondt, qui a rassemblé aussi quatre van der Neer, parmi lesquels un chef-d'œuvre, acheté à la vente de Mecklenburg, Paris, 1854.

Dans un canal bordé de villages se mire la lune, rayonnante au milieu des nuages ondulés. A gauche, de grands arbres aux silhouettes élégantes. Sur le canal, une barque halée par un cheval, et d'autres petits bateaux. Quelques figures sont dispersées aux divers plans. Il y

a un moulin à vent : van der Neer aimait les gestes de leurs grandes ailes contre le ciel. Que le clair de lune fait bien parmi ces découpures des arbres et des maisons, sur les terrains mats, sur le miroir de l'eau! C'est là qu'il faut posséder le *clair-obscur* et donner de la transparence aux ombres! C'est là qu'il faut savoir refléter la lumière pâle, — qui n'est elle-même qu'un reflet! Avec la lune de van der Neer, on y voit partout, dans un demi-jour mystérieux et poétique. La lune plaît, dit-on, aux amoureux. Ah! même sans être amoureux, qu'il ferait bon se promener, par cette nuit sereine, au bord du canal hollandais!

Par hasard, point de monogramme apparent sur cette peinture. A quoi bon? personne autre que le grand magicien de la nuit n'eût pu traduire ainsi cet effet délicieux.

Un second van der Neer, scène d'hiver, avec un fleuve glacé, sur lequel patinent ou se promènent une foule de personnages, a le double monogramme : AV. superposés et DN., le D formé à l'intérieur du premier jambage de l'N.

Le troisième représente l'*Incendie d'une ville,* au bord de l'eau. C'est la nuit. On pourrait cependant lire le journal à la lueur des flammes qui tachètent de langues rouges le ciel et précipitent leurs pointes à rebours dans l'eau. Ce petit tableau a pareillement son monogramme.

Dans le quatrième, nous retrouvons la lune, qui se lève derrière un village. De l'eau, un bateau, un moulin à vent. Mais cette lune-ci ne vaut pas l'autre.

Emmanuel de Witte tient aussi à Cuijp, et l'on prendrait facilement pour un beau Cuijp son tableau de la galerie Suermondt. Ç'a été ma première impression, de loin. M. Waagen va jusqu'à dire, et peut-être n'a-t-il pas tort, que, excepté Rembrandt, Cuijp ou Pieter de Hooch, aucun autre peintre n'eût produit l'effet puissant et vrai de la lumière qui pénètre dans l'intérieur de cette église gothique, aux piliers blancs, supportant de hautes voûtes en bois. Les personnages, surtout deux hommes qui causent, l'un en manteau rouge, l'autre en manteau noir, ont encore beaucoup de la couleur et de la tournure des figures d'Aalbert Cuijp. L'ensemble, d'une harmonie vigoureuse et tranquille, inspire le recueillement. Cette peinture magistrale a passé dans la collection Meelboom, à Utrecht.

IV.

METSU, PHILIP WOUWERMAN, JACOB RUIJSDAEL, HOBBEMA, CORNELIS DECKER, WIJNANTS, PIJNACKER, VAN DER ULFT.

De Mestu, nous avons un trésor, presque unique dans son œuvre, un portrait de grandeur naturelle! le portrait de sa mère, à ce qu'on dit. Mestu a fait quelquefois des figures de proportion moyenne, sa *Justice* entre autres, du musée de la Haye (n° 87), et même sa *Femme adultère,* du Louvre (n° 291). Il n'y a guère réussi, c'est vrai. Il a fait aussi, deux fois seulement à ma connaissance, des portraits de grandeur naturelle : celui de l'amiral Tromp, au Louvre (n° 298), et celui d'un jeune garçon, à la galerie de Steingracht, de la Haye. Rien de supérieur dans l'un ni dans l'autre. C'est assez harmonieux de couleur, assez délicat de modelé, assez gras de touche. Cependant, si Metsu n'avait produit que de pareilles œuvres, il serait un peintre secondaire, presque inaperçu, et il ne marquerait pas à la tête de l'école hollandaise. Mais n'eût-il fait que le portrait de la galerie de Suermondt, il serait à peu près l'égal de van Dyck, du moins pour le portrait en buste, sans recherche d'éclat et de magnificence.

C'est à van Dyck, en effet, que cette noble et simple peinture ressemble le plus, quand van Dyck a voulu seulement représenter un modèle naïf et tranquille. La vieille femme, tournée de trois quarts à droite, est vue presque à mi-corps. Sa main droite tient le cordon d'une cape noire qui couvre sa tête, à la fois sérieuse et bienveillante. Sur son corsage noir, un col blanc, tombant en pointes. Le fond est neutre, d'un gris brun. Le visage, modelé par larges plans, est peint avec l'ampleur et la solidité des maîtres les plus habitués aux grandes figures. Les noirs et les blancs, — on sait la belle qualité des blancs de Metsu dans ses petits tableaux, — seules couleurs du costume, sont mats et sobres, mais profonds et harmonieux. La main, très-naturellement posée, est d'un dessin irréprochable, et modelée avec une extrême finesse. C'est bien la main de cette femme-là. Est-ce que la ressemblance des mains n'est pas une partie essentielle du portrait? Van Dyck et bien d'autres ne se sont pas gênés, le plus souvent, pour rapiécer des mains étrangères à des portraits d'ailleurs superbes. Telle tête, telles mains, et telles formes du haut en bas, jusqu'aux pieds. — A chacun ses mains!

Mais, outre le mérite d'exécution, le portrait de la mère de Metsu est

un chef-d'œuvre de sincérité. C'est intime, plein de respect de la nature, senti dans les moindres accents de la physionomie. La bonne mère qu'avait cet aimable Metsu, si distingué lui-même! C'est à elle, bien sûr, qu'il doit sa délicatesse native et ses façons gracieuses. Les grands hommes ont toujours beaucoup de la femme qui les a enfantés.

Un des maîtres les plus fins et les plus recherchés, Philip Wouwerman, ne se présente pas, à la galerie Suermondt, avec quelques-unes de ses œuvres capitales. Je conçois très-bien, pour ma part, qu'un collectionneur intelligent n'ambitionne point de rivaliser avec les musées. Pourquoi s'acharner aux maîtres qu'on peut admirer et étudier partout dans les galeries publiques? Aucune galerie particulière n'égalera jamais le musée de Madrid, les musées de Paris, de Dresde, de Vienne, de Munich, de Berlin et de Saint-Pétersbourg. Lord Hertfort, avec ses milliers de tableaux et les millions qu'il y dépense, y perdra ses peines, — bien qu'il n'y perde pas son argent.

Une collection privée doit être un choix de tableaux d'affection, puisqu'elle ne saurait réunir les artistes de tous les pays, ni même tous les grands artistes d'une école, ni surtout leurs œuvres fameuses, désormais emprisonnées dans des galeries nationales. Le musée de Dresde, à lui seul, possède soixante-trois Wouwerman. Allez voir Wouwerman à Dresde, ou à l'Ermitage qui en a quarante-trois, ou seulement au Louvre qui en a treize! De cet abondant producteur, si répandu par le monde, il suffit d'avoir quelque échantillon, point banal, si possible, le moindre souvenir, un peu caractéristique, qui marque sa place parmi ses confrères.

C'est ce qu'a fait M. Suermondt, et il a eu le bonheur de rencontrer un petit panneau aussi intéressant pour les artistes qu'un grand Wouwerman coté deux ou trois mille livres sterling. On peut prendre cet *Effet d'hiver* pour une étude d'après nature, tant la lumière y est vive et juste, une lumière argentine qui rayonne sur un chemin où s'en vont deux petits personnages, l'un à cheval, l'autre à pied. Des rochers, un ruisseau, un pont de bois, une colline au loin, c'est tout. Mais la qualité du ciel est exquise. Un air frais circule de l'avant-plan jusqu'à l'horizon.

Ce petit paysage sans prétention vaut bien les tableaux *composés*, où le talent de Wouwerman se maniére souvent et devient factice. Il appartient, suivant nous, à la période de sa jeunesse, presque au sortir de l'atelier de Wijnants, quoique la couleur argentée soit prise en général pour un signe de sa troisième manière, après sa période brunâtre et un peu sombre.

De Jacob Ruijsdael cependant, voici un paysage qui compte à côté de ses œuvres célèbres et qui a lui-même sa célébrité, car il a été exposé à la British Institution, à Londres; en 1819, il a passé dans les collections de lord Cholmondeley (1831), de lord Northwick (1838), du baron de Mecklenburg (1854), et il est catalogué avec éloges dans Smith. Œuvre rare d'ailleurs, à cause de son extrême finesse, jointe à la solidité habituelle du maître. Presque toutes les qualités de Ruijsdael y sont réunies. Il faut croire qu'il aimait ce site des environs de Haarlem, car il l'a peint trois fois, avec une perfection à peu près égale dans ses trois tableaux. Un, provenant de la vente Gerrit Muller, Amsterdam, 1827, est au musée de la Haye [1]; un autre, plus petit et presque carré, chez M. Dupper [2], à Dordrecht; nous sommes devant le troisième.

La vue est prise du côté d'Overveen, village voisin de Haarlem dont les édifices, les clochers et les moulins à vent scintillent à l'horizon; vue à vol d'oiseau sur une contrée plate et verdoyante, au centre de laquelle est une blanchisserie. Dans les prés sont étalées des bandes de toile; plus loin, parmi des arbres, les constructions de l'établissement. En avant, le long d'un chemin, vient une femme avec son enfant, et, derrière eux, un homme. Cinq figurines microscopiques s'occupent aux soins de la blanchisserie sur l'herbe. Tous ces petits personnages sont exécutés avec une délicatesse prodigieuse. Le paysage aussi est détaillé minutieusement, comme sont, pour des vues différentes, les van der Heijden illustrés par Adriaan van de Velde. Wijnants n'apportait pas plus d'application à ses paysages en quelque sorte photographiques. Et cependant l'ensemble est grand et harmonieux! C'est la lumière, — toujours la lumière! — qui décide l'effet d'une peinture. C'est le ciel qui anime la terre et lui donne sa physionomie. Ah! que Ruijsdael se tourmentait du ciel, et qu'il le connaissait bien! Ici, tout l'artifice du tableau est dans la combinaison des nuages, qui couvrent d'ombre le premier plan, laissent passer des rayons sur certains points, et ailleurs le plein soleil.

Le tableau de la collection Dupper est touché dans la même manière fine et attentive; celui du musée de la Haye, qui pourrait bien être l'étude terminée d'après nature, est peint par accents plus larges et

[1] Cette collection Dupper revient souvent ici et dans nos autres études sur les maîtres hollandais. Elle contient, en effet, des merveilles : Hobbema, Jan Steen, Nico'aas Maes, et bien d'autres, en première qualité. Nous en donnons l'analyse dans un travail que nous publierons sur les collections particulières de la Hollande.

[2] *Musées de la Hollande: Amsterdam et la Haye*, p. 270-271.

se rapproche davantage de Philip Koninck, surtout le ciel abondant et brusqué.

Le caractère lui-même de la composition, dans ces trois répliques : — la façon dont le pays est vu presque d'en l'air, comme du haut d'un ballon, ou du moins d'un point très-élevé, ainsi que paraît une carte géographique, — la filée de ces terrains plans, sur lesquels on pourrait marcher solidement, droit devant soi, pendant une heure, — la superbe *monotonie* de la couleur, qui court presque uniquement sur la gamme du vert, tout accuse l'influence de Philip Koninck, ou, indirectement, celle de Rembrandt.

Rembrandt doit avoir contribué à former Ruijsdael, qui n'est pas né en 1635, ou même en 1640, comme l'écrivent la plupart des biographes, ni vers 1630, comme le suppose le catalogue de Paris, mais plusieurs années auparavant, de 1620 à 1625[1] probablement.

Ruijsdael commençait donc sa carrière d'artiste au moment de la grande popularité de Rembrandt, autour de 1642. N'y a-t-il pas de lui une eau-forte et un tableau datés 1645 et 1646? Il habitait Haarlem, tout voisin d'Amsterdam, et l'on peut croire qu'il a visité, sinon fréquenté, l'atelier de Rembrandt. Il allait bien voir plus loin, à Alkmaar, le jeune Everdingen, qui lui communiqua le goût des cascades. Quoi qu'il en soit, le style rembranesque a beaucoup agi sur Ruijsdael; il y paraît dans plusieurs de ses œuvres, et notamment dans les *Blanchisseries* d'Overveen.

Hobbema! son tableau de la galerie Suermondt a de quoi surprendre. Il ne ressemble à aucun des Hobbema consacrés dans les galeries de l'Angleterre et de la Hollande. Au premier aspect, on proteste un peu contre les tons bleutés et les tons brunâtres, qui se renvoient des intermédiaires pour harmoniser l'effet général.

M. Waagen, dans son catalogue, a signalé ces deux notes principales du tableau, — d'où résulte dans la couleur une certaine âpreté, — et aussi l'exécution méticuleuse de certains détails, par exemple des tuiles qui couvrent les maisons rustiques, et il considère ces particularités comme des signes de la première manière du maître. Hobbema, en effet, autant qu'on le connaît, même quand on a vu le plus grand nombre de ses œuvres authentiquées aujourd'hui, semble avoir débuté par une pratique un peu rude, à cause précisément de sa préoccupation à ne rien omettre des petits accents caractéristiques de la nature.

[1] M. Waagen, après avoir inscrit de confiance la date 1635 dans son Catalogue du musée de Berlin (édition de 1857), adopte maintenant 1625 comme date approximative.

Dans le paysage de la galerie Suermondt, il faut étudier attentivement les effets de lumière, certains tons grisâtres des terrains, la disposition des nuages, le sentiment agreste et doucement poétique de la composition, et alors on commence à sympathiser avec la peinture, et le Hobbema des chefs-d'œuvre se devine.

L'histoire du talent et de l'œuvre de Hobbema est à faire entièrement. Ce tableau pourra y servir. Il est signé de l'initiale du prénom et du nom en toutes lettres.

Cornelis Decker tient à la fois de Ruijsdael et de Hobbema. Il y a même de ses tableaux qui passent pour des Ruijsdael, et l'on a essayé d'en signer quelques-uns du nom de Hobbema. Par malheur, Decker est trop noir ordinairement. Ici, nous le trouvons dans une de ses belles productions, venant de la collection Bettendorf, Aix-la-Chapelle, 1840 : une maison à tuiles rouges et une vieille tour, au bord d'un étang ombragé d'arbres; deux petits personnages dans un bateau.

La galerie Suermondt est assez riche en paysagistes hollandais, puisque déjà nous avons décrit deux petits trésors de van der Venne, deux miniatures de van Goijen, une rareté de Pieter de Hooch, l'incomparable van der Meer de Delft, un Roghman capital, un Wouwerman exquis, des chefs-d'œuvre de Cuijp, d'Aart van der Neer et de Ruijsdael. Elle possède encore un Wijnants, de la première manière, signé du prénom et du nom, et quelques exemplaires des maîtres s'italianisèrent dans la bande académique de Rome : Both, Asselijn, Pijnacker.

Le Pijnacker est un paysage très-important, superbe, lumineux et de grand style. Contrée arcadique, où s'ébattaient des nymphes, avant que le caprice d'un précédent propriétaire eût fait substituer à l'*étoffage* mythologique une bergerie par M. Florent Willems, le peintre belge, demeurant aujourd'hui à Paris.

Van der Ulft n'a jamais été en Italie, mais il mérite plus qu'aucun autre d'être classé parmi les pseudo-italiens, puisqu'il s'est ingéré de représenter sans cesse des sites et des monuments qu'il n'avait jamais vus. Être peintre cependant, c'est, suivant un mot naïf, mais bien juste, « faire ce qu'on voit ».

Son tableau — un de ses chefs-d'œuvre — représente « un Marché entouré de ruines de temples, d'églises, de tours et de maisons, dont les motifs sont pris des édifices de Rome ». Beaucoup de figures habilement groupées.

Intéressons-nous un moment aux oiseaux et aux poissons, aux fleurs et aux fruits. La galerie Suermondt possède quelques chefs-d'œuvre des maîtres qui se consacrèrent à ces spécialités : Melchior de Hon-

decoeter pour les oiseaux, Jacob Gillig pour les poissons, Jan Davidsz de Heem, son fils Cornelis, Rachel Ruysch, pour les fruits et les fleurs.

Hondecoeter a fait beaucoup de superbes compositions avec ses oiseaux de grandeur naturelle, si bien emplumés et si magistralement représentés dans leur caractère; il n'en a pas fait de meilleure que celle de la galerie Suermondt, laquelle se classe à côté des fameux tableaux des musées d'Amsterdam et de la Haye[1]. On pourrait l'intituler *le Pélican,* car c'est un majestueux pélican qui domine la foule de ces oiseaux, la plupart exotiques, rassemblés dans le parc du Loo aux princes d'Orange. Il y a là des canards et des canetons, de races et de couleurs diverses, qui nagent sur une pièce d'eau ou qui s'amusent alentour; il y a un milan, un pigeon, une hirondelle qui vole, et quantité d'autres oiseaux qu'on aperçoit jusque dans les profondeurs du parc; il y a aussi sur l'eau une *plume flottante,* comme dans la peinture qui porte ce titre au musée de la Haye, et dans plusieurs autres œuvres du maître. C'est admirable, et si largement peint! Le paysage, les morceaux d'architecture, tout est traduit dans un grand sentiment décoratif, pour servir de milieu aux êtres splendides qu'affectionnait « le Raphaël des oiseaux ». M. Waagen le nomme ainsi.

Il est malheureux qu'on ne puisse guère peindre les poissons vivants, car il faudrait les enchâsser dans leur élément, qui n'est pas aussi translucide que l'air. Gillig, comme les autres, est donc réduit à peindre des poissons morts. Mais le poisson au soleil est plus resplendissant que le poisson dans l'eau. Le coloriste n'y perd rien, bien au contraire.

Jacob Gillig est presque inconnu, et son nom n'est cité dans aucun des catalogues de l'Europe. S'il y a des Gillig dans quelques collections particulières hors de la Hollande, je ne sais, et c'est en Hollande seulement que nous avons vu de ses œuvres, extrêmement rares sans doute. On ne connaît rien de sa biographie, si ce n'est qu'il habita Utrecht, et, pour préciser son époque, il n'y a peut-être guère d'autre renseignement authentique que la date du tableau de la galerie Suermondt.

Il ne faut pas attendre de ce Hollandais soigneux et correct la magnificence des poissons de Rubens et de Snyders, de Velasquez surtout! et de quelques maîtres espagnols, ni du Napolitain espagnolisé, Recco. Gillig a fait ses poissons un peu comme Paul Potter a fait ses chevaux,

[1] *Musées de la Hollande: Amsterdam et la Haye*, p. 161-163 et 280-281.

— la remarque est de M. Waagen, — avec un dessin très-serré, un modelé précis, une combinaison de teintes observée par l'étude la plus attentive. On les prendrait avec la main, et ils vous glisseraient dans la main, à cause de l'onctuosité de leurs écailles humides. Les poissons de Velasquez et de Rubens sont poétisés par la couleur, et aussi bons dans un tableau qu'une draperie éclatante ou qu'un groupe de bijoux. — Les poissons de Gillig sont bons à frire.

Des brochets, des perches et autres poissons de fleuve sont amoncelés sur une table, avec des ustensiles de pêche et des plantes aquatiques. La lumière petille sur les écailles, nacre les nageoires, glisse sur les yeux mornes, et va se reposer doucement sur des carrés de liége attachés à des filets. C'est brillant comme des pierreries, mais cependant harmonieux et tranquille. Après avoir vu ces poissons, on se souvient de Gillig pour le ranger en première ligne à côté des autres *spécialistes* de l'école hollandaise.

Le petit de Heem est encore un chef-d'œuvre en son genre : il a cela de particulier et d'extrêmement rare, que les fonds sont clairs. La lumière vient par une fenêtre derrière la table, sur laquelle sont le vase de fleurs, des cerises, des épis, des grappes de raisin, des groseilles, une prune et un abricot. Autour des fruits elle tourne, à travers les fleurs elle passe. C'est frais, léger, aérien. Si on soufflait sur les feuilles du coquelicot qui est en haut, elles s'envoleraient. Les œillets, ainsi caressés par l'air, sentent bon. Le tableau n'a guère plus d'un pied de large, mais comme qualité il vaut les tableaux les plus célèbres du maître.

Jan Davidsz de Heem était né en 1600, il ne faut pas l'oublier, et c'est lui qui, sur les traces de son père, — et concurremment avec Heda, de Haarlem, né en 1594, grand artiste aussi trop peu connu, — a presque inventé, ou du moins perfectionné et vulgarisé la peinture des fleurs, — si aimées des Hollandais, — des fruits et des accessoires, tels que verres et vases de toute sorte. C'est lui qui le premier cisela excellemment en peinture les riches vidercomes et les coupes que van der Helst et les autres peintres de la vie nationale ou des mœurs familières introduisirent plus tard dans leurs compositions.

Son fils Cornelis, né en 1630, a aussi un tableau à la galerie Suermondt : un plat d'argent avec des fruits sur une table de marbre. Signé *C. de Heem*. Ce Cornelis n'est pas commun, non plus que son frère Jan, tous deux élèves et imitateurs de leur père Jan Davidsz.

Rachel Ruysch[1] est la dernière des *fleuristes* hollandais. Du moins elle mourut un an après van Huijsum, — juste au milieu du dix-huitième siècle, en 1750, — quoiqu'elle fût née dix-huit ans avant lui. Elle, en ces temps de décadence, pratiquait toujours une peinture large, que van Huijsum ne connaissait plus. Le faux goût de plusieurs générations d'amateurs a mis bien au-dessus d'elle van Huijsum, dont les tableaux se payent encore des sommes folles. Il faut oser dire que Rachel lui est supérieure. Un véritable artiste aimerait mieux son *Bouquet de fleurs* de la Galerie Suermondt que les *dix* van Huijsum du Louvre, y compris quatre misérables petits paysages dans un style mythologique.

Ces fleurs de Rachel sont liées par un ruban bleu : cinq roses y donnent le ton. Des papillons et des insectes voltigent alentour. De la finesse, de l'harmonie, de la grâce, de la simplicité, tout y est. Peint par une main de femme, mais avec la palette d'un grand coloriste.

[1] Voir sur Rachel *Musées de la Hollande : Amsterdam et la Haye*, p. 164-166.

W. Burger.

DE L'ISTHME DE SUEZ

AU POINT DE VUE HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE.

Analyse de l'ouvrage du professeur Schleiden[1].

I.

LE SOL.

Par la route de Bab-el-Mandeb, un bras étroit de la mer Indienne s'enfonce entre l'Arabie et l'Afrique : c'est la mer Rouge. Baignant la côte occidentale de l'Arabie dans toute sa longueur, il remonte dans la direction du nord-nord-ouest jusqu'au râs (cap) Mohammed, où le Horeb, le Sinaï des Juifs, le Gebel(montagne)-Tûr des Arabes, le divise en deux branches, à peu près à 27° 40′ de latitude nord. La branche droite se dirige au nord, avec une légère inflexion à l'est, jusqu'à 29° 30′ latitude nord, où il rencontre la terre, près d'Akabah; de là, une profonde dépression du sol en marque la continuation par le Wadi'Arabah, la mer Morte et la vallée du Jourdain jusqu'à la pointe

[1] *L'isthme de Suez, d'après les sources anciennes et nouvelles, pour servir à l'appréciation du projet de canal et de la sortie des Israélites d'Égypte*, par J. Schleiden. Un vol. in-8°, XIV, 202. Leipzig, Engelmann, 1858. — Au moment où l'attention est de nouveau ramenée sur l'isthme de Suez, nous avons cru que l'analyse de cet ouvrage, qui fait autorité en Allemagne, serait de nature à intéresser nos lecteurs. M. Schleiden ne se prononce ni pour ni contre le projet actuel. Homme de science avant tout, il a uniquement étudié l'isthme au point de vue historique et géographique, et il passe pour avoir résolu un certain nombre de questions restées obscures jusqu'à présent. On n'a voulu qu'indiquer ici les résultats auxquels il est parvenu; ceux qui voudront connaître son argumentation et ses preuves se reporteront à l'ouvrage même.

sud de l'Anti-Liban. La branche gauche conserve la direction de la mer Rouge et pénètre entre le Sinaï et les monts arabes de l'Égypte jusqu'à 30° de latitude nord, où elle se termine près de Suez (Suweis): c'est le golfe de Suez. Comme l'autre branche, elle se continue sur la terre ferme par un vallon, et atteint ainsi, aux environs de Tîneh, par le lac Menzaleh, la mer Méditerranée. Ce vallon, courant au nord-nord-ouest, forme la frontière naturelle entre l'Asie et l'Afrique, et porte aujourd'hui le nom d'isthme de Suez. Juste au milieu, se trouve l'enfoncement du lac Temsâh, d'où un vallon uni, le Wadi-Tumilât, court droit à l'ouest jusqu'au bras le plus oriental du Nil.

Le vallon qui forme l'isthme et qui, à l'endroit le plus resserré, est large de cent treize kilomètres, est borné à l'est par le plateau désert d'E'Tîh qui forme la base de la presqu'île du Sinaï, et descend vers l'isthme en pente insensible coupée de l'est à l'ouest par quelques fentes d'eau. Au nord, le vallon de l'isthme est, comme le désert E'Tîh lui-même, occupé par des collines de dunes isolées. A l'ouest, au sud-ouest de Suez, le Gebel-Atâkah descend droit dans le golfe, tandis que ses versants septentrionaux, formant le Gebel-Auèbid, continuent la paroi occidentale du vallon, laquelle vient mourir dans la plaine vers le milieu de la longueur de l'isthme. C'est de ce point que le vallon latéral, Wadi-Tumilât, court vers la plaine du Delta. Au nord, ce vallon latéral est encore bordé de collines de dunes, qui terminent en même temps la paroi ouest de la vallée principale; mais la bordure de la vallée est moins longue à l'ouest qu'à l'est, car ces dunes vont bientôt se perdre dans les terrains marécageux autour du lac Menzaleh. Sur la lisière nord de ce désert de sable est la ville de Salilieh, qui peut donner son nom au plateau qu'elle termine. Les dunes de ce plateau se réunissent en un renflement assez considérable qui traverse de l'ouest à l'est la vallée principale, et forme un pont pour aller au désert E'Tîh. C'est le renflement d'El-Gîsr, élevé de dix à quinze mètres au-dessus de la Méditerranée, et qui divise l'isthme en deux moitiés, septentrionale et méridionale. Sur la lisière nord de ce renflement se trouve le lac Ballâh, qui communique par une étroite route d'eau avec le lac Menzaleh, lequel n'est séparé de la Méditerranée que par une mince barre de sable, interrompue en quatre endroits. Ce dernier lac s'étend à l'ouest jusque près de Damiette; au sud et à l'est, ses limites sont variables et dépendent de la hauteur du Nil. Plus loin, sur la route de Syrie, le long de la mer, se trouve le lac Sirbonis.

Au sud du renflement d'El-Gîsr est le birket Temsâh ou lac des Crocodiles, que les grandes inondations du Nil, aujourd'hui fort rares,

remplissent entièrement, mais qui habituellement ne contient de l'eau que dans sa partie nord, dont le niveau est, par suite de l'évaporation, bien au-dessous de la Méditerranée. Le lac des Crocodiles forme l'embouchure orientale du Wadi-Tumilât. Son fond méridional se compose d'une nouvelle série de dunes, dont le sable est mobile à la surface et qui sont coupées par des endroits marécageux. La largeur de cette ligne de dunes est d'environ seize kilomètres; M. Schleiden l'appelle barre du Serapeum, du nom des ruines qui se trouvent dans le voisinage. Suit une dépression du sol, longue de quarante kilomètres, et qui forme deux bassins, les lacs Amers. Le deuxième de ces lacs en partant du nord est séparé de la mer Rouge par une plaine de sable large de vingt kilomètres, et qui ne s'élève pas d'un mètre au-dessus du niveau de cette mer.

Ainsi la vallée qui forme l'isthme est coupée par trois bandes transversales dont la plus importante est le renflement d'El-Gîsr que M. de Lesseps appelle dans son projet le point de culmination du canal. Le nom que les Arabes lui ont donné signifie le pont ou la digue. Le sable qui l'a formé est fixé et agglutiné, et a de la végétation. Les coquillages fossiles qu'on trouve dans le lac Temsâh, au sud d'El-Gîsr, ont des analogues dans la mer Rouge, qui s'est donc évidemment étendue jusque-là dans les temps primitifs, tandis qu'au nord du renflement les lacs Menzaleh et Ballâh attestent le séjour des eaux de la Méditerranée. Le renflement lui-même est, jusqu'à la profondeur de vingt-trois mètres, c'est-à-dire jusque bien au-dessous du niveau de la Méditerranée, uniquement composé de terrain d'alluvion. Ces circonstances sont de nature à prouver que l'isthme a été primitivement un détroit, opinion qui s'était déjà répandue dans l'antiquité; mais, dit M. Schleiden, il n'est pas possible que cet état primitif ait duré longtemps. Figurons-nous le détroit ouvert: aussitôt les flots du golfe Arabique s'y précipitent, entraînant avec eux le sable de la mer; ceux de la Méditerranée y sont poussés également par les vents du nord et du nord-ouest, les vents étésiens des anciens, dominants dans ces parages, et amènent également du sable. Au point où les deux mouvements se rencontrent et se neutralisent, le sable se dépose et forme une barre qui se trouvera naturellement un peu plus au nord, comme l'est en effet le renflement d'El-Gîsr, parce que l'action constante des flots de la mer Rouge l'emportera en énergie sur celle des flots de la Méditerranée amenés par le vent. Mais avant de se heurter, à la hauteur d'El-Gîsr, contre ceux de la Méditerranée, les flots de la mer Rouge ont rencontré d'autres obstacles par suite de la direction du détroit. De Suez, où le golfe semble

finir, une étroite langue de mer le prolonge au nord, en infléchissant un peu à l'est. C'est le reste de l'ancien détroit, qui, jusqu'aux lacs Amers, allait droit au nord. Au commencement de ces bassins, le thalweg tournait autour du Gebel-el-Raye, ramification du Gebel-Auêbid, assez brusquement au nord-ouest; un peu au-dessus du Serapeum, il revenait à la direction nord, se resserrait beaucoup, et tournait ensuite soudain au nord-est, jusqu'au lac Temsâh. Il y a donc aux deux extrémités des lacs Amers deux points qui ont dû ralentir le mouvement des flots, déterminer des dépôts de sable et former ainsi, quoique plus lentement que la barre d'El-Gîsr, celle de Suez et du Serapeum, qui séparent les lacs Amers de la mer Rouge et du lac Temsâh. Coupés de la mer, ces bassins ont dû perdre peu à peu leur eau par l'évaporation. Il résulte du témoignage de Strabon que sous Ptolémée Philadelphe, trois siècles avant notre ère, ils contenaient encore de l'eau, et, l'évaporation étant très-rapide dans ce climat, il faut dès lors qu'au temps d'Hérodote ils aient encore été complétement remplis, ce qui devait faire des barres du Serapeum et de Suez des marais infranchissables, et ne permettre une communication par terre entre l'Asie et l'Afrique qu'au nord du lac Temsâh, c'est-à-dire au renflement d'El-Gîsr.

M. Schleiden admet que l'action des flots a pu être secondée dans la formation des barres par un soulèvement graduel du sol. Nous savons, dit-il, par les recherches exactes de la commission internationale que les bords des lacs Amers se composent de trois lignes de rivages superposées, ce qui ne peut guère s'expliquer que par un exhaussement graduel, lequel aurait eu lieu pendant le temps où la mer Rouge était encore en communication avec les lacs Amers, car les trois lignes sont marquées par des coquillages de mer. Depuis les temps historiques, il s'accomplit un mouvement contraire dont M. Schleiden reproche à M. de Lesseps et à ses collègues de n'avoir pas paru tenir compte dans leurs travaux. C'est un abaissement continu et insensible. Strabon place une foule de localités dans le bassin du lac Menzaleh, qui est aujourd'hui une plaine marécageuse, couverte pendant la majeure partie de l'année par l'eau de la mer. La description d'Alexandrie et des environs ne cadrerait pas non plus avec l'état actuel du terrain, si on n'admettait un affaissement considérable. Pococke mentionne en plusieurs endroits des citernes, des piliers, des ruines, des grottes artificielles, des catacombes et toutes sortes d'ouvrages taillés dans le roc, qu'il a observés sur le fond de la mer près d'Alexandrie. M. Schleiden cite encore d'autres témoignages. Pour ce qui est de la partie méridionale de l'isthme, au sud d'El-Gîsr, le voyageur Rüppel a vu, aux environs

de Kolzûm, de vieilles voûtes sépulcrales taillées dans la roche calcaire et dans lesquelles la marée pénètre maintenant à la hauteur de plusieurs pouces. Ce qui rend cet abaissement peu perceptible, c'est la nature du rivage ; aux deux extrémités de l'isthme, tant dans la Méditerranée que dans la mer Rouge, le fond et les rives de la mer sont du sable, de sorte que l'action du vent au nord et celle du flux au midi restituent, à peu de chose près, au rivage ce qu'il perd par l'affaissement du sol ; c'est ce qui explique aussi pourquoi l'isthme ne s'est point rétréci dans le cours des siècles, les alluvions rétablissant incessamment, en hauteur et en largeur, la barre de Suez et la barre étroite qui sépare le Menzaleh et le Sirbonis de la Méditerranée.

On a souvent fait jouer au sable du désert un grand rôle dans les vicissitudes que l'isthme a traversées, et on lui a notamment attribué l'obstruction des anciens canaux qui ont coupé l'isthme à diverses époques. M. Schleiden oppose à cette opinion des raisons qui paraissent décisives. Le vent de l'est, le seul qui pût amener ces sables, ne souffle que rarement sur l'isthme ; les vents ordinaires sont ceux du nord et du nord-nord-est, remplacés parfois dans les trois mois d'hiver par des vents du sud. De plus, le désert E'Tih, qui devrait fournir le sable, n'en possède pas ; il est, comme dit Girard, balayé net depuis des milliers d'années, et son sol, quand il ne montre pas la roche nue, est couvert de gros gravier, de galets et de pyrite. Aussi le lac Temsâh et les lacs Amers montrent-ils encore maintenant leur fond de coquillages absolument comme l'a formé la mer Rouge il y a bien des siècles, et si ce fond est recouvert par endroits, ce n'est pas de sable, mais de limon du Nil. Le sable qu'on trouve sur l'isthme, c'est la mer qui l'a fourni et continue de le fournir ; c'est elle qui a formé et reforme incessamment le sol du Menzaleh. Le limon du Nil, que ce bassin reçoit chaque année en grande quantité, va se perdre dans la Méditerranée, tandis que la mer dépose son sable sur la barre étroite qui la sépare du lac, d'où les vents le transportent ensuite dans le bassin même. Les choses se passent de même dans le Sirbonis, qui a pour cela presque complétement cessé de contenir de l'eau. Diodore déjà signale les sables mouvants du Sirbonis comme ayant occasionné la perte de nombreuses armées, et comme ayant été notamment funestes à Artaxerxès lors de son expédition contre l'Égypte.

Si la largeur de l'isthme et la profondeur de ses bassins n'ont été modifiés, dans les temps historiques, ni par l'affaissement du terrain qu'admet M. Schleiden, ni par l'action des sables du désert qu'il nie, il s'agit encore de savoir si c'est avant ou après le commencement des

temps historiques que la mer s'est retirée, laissant après elle le lac Temsâh et les lacs Amers. M. Schleiden soutient que tous les historiens et géographes de l'antiquité, depuis Hérodote, ont attribué à l'isthme la même largeur qu'il a encore aujourd'hui. Des savants modernes sont arrivés à des conclusions différentes, principalement parce qu'ils ont admis qu'Hérodote s'est servi, pour donner les dimensions de l'isthme, d'un stade de moitié plus petit que le stade olympien, ce qui réduirait naturellement la largeur de l'isthme dans la même proportion. M. Schleiden combat cette opinion à fond : Les Grecs, dit-il, n'ont eu qu'un stade, et les Égyptiens n'en avaient point; comme tous les plus anciens peuples, ils n'avaient d'autre système métrique que les dimensions des diverses parties du corps : la largeur du doigt et de la main, la longueur de l'avant-bras (aune), les pieds et les toises (distance entre les pointes des deux mains quand les bras sont étendus). De là vient que les mesures des anciens s'accordent toutes dans leurs divisions et subdivisions et dans l'unité de mesure, qui est le pied, et qu'elles varient en même temps autant que deux pieds d'adultes peuvent varier chez deux peuples différents.

II.

LE COURS DU NIL DANS LE DELTA ORIENTAL ET LES CANAUX D'IRRIGATION.

L'emplacement du Caire marque le point où le Nil, trouvant un lit plus large, ralentit nécessairement son cours, et où il a dû, par conséquent, déposer de toute antiquité les matières qu'il charrie dans ses flots. Ce dépôt, s'effectuant au milieu du lit, a formé une île qui est devenue peu à peu le Delta actuel. Le fleuve s'est divisé de la sorte, d'abord en deux bras principaux, ceux de Canobe et de Péluse, et ensuite, les eaux cherchant un chemin plus court vers la mer, en d'autres ramifications secondaires qui ont peu à peu desséché les bras principaux. Ce système de ramifications a été essentiellement variable. Le bras de Péluse, par exemple, par lequel, au témoignage d'Arrien, la flotte d'Alexandre a remonté le Nil, n'atteint plus le lac Menzaleh qu'au moment de l'inondation, et n'a en temps ordinaire de l'eau que jusqu'au Wadi-Tumilât. La nature même du fleuve doit être considérée comme la principale cause de ces changements. Les pluies tropiques de l'Abyssinie et de l'Ethiopie lui apportent chaque année une immense quantité d'eau qui élève son niveau. Le fleuve commence à monter au Caire dans les premiers jours de juillet, atteint son maximum de

hauteur vers la fin de septembre, et baisse ensuite graduellement jusqu'au milieu de mai de l'année prochaine. L'eau charrie une grande quantité de sable et de limon fertile, qu'elle laisse tomber dès que son cours se ralentit; le sable et le gravier se déposent d'abord, et ensuite le limon plus fin, dont une grande partie est entraînée au loin dans la Méditerranée : par ces dépôts successifs, le Nil élève continuellement son lit. D'après les calculs de Ritter, fondés sur les observations de l'expédition française d'Égypte, cet exhaussement comporte au Caire cent vingt millimètres par siècle, soit un peu plus d'un mètre en neuf siècles, soit depuis Sethos Ier, c'est-à-dire depuis trois mille ans, trois mètres soixante centimètres, ce qui a dû nécessairement déterminer un changement complet dans le système des ramifications. En dehors du lit du fleuve, dans la plaine cultivée où les eaux débordantes se dégorgent naturellement ou sont conduites artificiellement, l'élévation produite par les dépôts de limon est encore un peu plus considérable. L'étendue des inondations est fort variable. Du côté de l'Orient, qui seul est en question ici, l'inondation à son maximum s'étend habituellement, immédiatement au-dessus du Caire, jusqu'aux premières hauteurs des Gebel Mokattam et Auêbid; tandis que plus au nord l'eau pénètre régulièrement dans le Wadi-Tumilât, jusqu'à mi-chemin entre le Ras-el-Wadi et le lac de Temsâh, où elle rencontre une digue qu'elle déborde dans les années exceptionnelles, comme en 1800, remplissant alors le lac Temsâh et s'étendant jusque dans le voisinage des lacs Amers. Au nord du Wadi-Tumilât, les eaux sont contenues par le plateau de Salilieh jusqu'à ce qu'elles se perdent dans le lac Menzaleh.

Depuis une haute antiquité, les Égyptiens ont ajouté des canaux artificiels au système naturel et variable des eaux du Nil. Hérodote et Diodore attribuent à Sésostris la mise en culture du Delta, accessible seulement jusque-là, pendant une partie de l'année, aux pasteurs nomades. M. Schleiden croit que les Grecs avaient réuni, sous le nom de Sésostris, la double tradition de Sethos Ier et de son fils Ramsès II Miamun, et c'est à Sethos Ier qu'il fait remonter les premiers travaux d'irrigation qui auraient ensuite été continués par Ramsès II. Le Wadi-Tumilât a dû être compris dans cette première canalisation; son sol montre assez par la forte couche de limon noir qui le recouvre qu'il a été longtemps exposé à l'action du fleuve béni, et la ville de Ramsès, bâtie par Ramsès II à l'extrémité occidentale de la vallée, n'eût pas pu subsister sans un canal d'eau potable et fertilisante. Le système de Sésostris a par conséquent dû étendre une de ses branches jusqu'à

l'emplacement actuel d'Abu-Keseb, entre le Ras-el-Wadi et le lac de Temsâh, sur l'isthme. Des peintures et des inscriptions du temple de Karnak viennent confirmer cette hypothèse. Sethos Ier, revenant d'une expédition victorieuse en Syrie, est triomphalement reçu par ses sujets. La ville où les Égyptiens l'attendent est située des deux côtés d'un cours d'eau peuplé de crocodiles et bordé de roseaux, double indication pour marquer sa relation avec le Nil, et ce cours d'eau est appelé « coupure », c'est-à-dire de l'eau coupée d'un fleuve, en d'autres termes un canal. Quant à la ville où entre Sethos, elle est appelée Chtm-n Zal (forteresse de Zal) Pa-chtmu nti m Zal. Ce Pa-chtmu ou Pa-chtum, est, d'après M. Brugsch, le Pithom des Hébreux, le Patumos d'Hérodote, qui se trouve en effet sur le parcours du canal d'irrigation, dont M. Schleiden attribue la construction à Sésostris.

III.

CANALISATION DE L'ISTHME.

Ce qui nous intéresse plus que les canaux d'irrigation, ce sont les voies de communication navigables qu'on a de très-bonne heure essayé d'établir entre la Méditerranée et la mer Rouge. A cette occasion, M. Schleiden discute d'abord la question du niveau des deux mers, et montre que cette question a reçu les mêmes solutions opposées dans l'antiquité que de nos jours, avec cette différence que dans l'antiquité ce fut la vérité qui triompha, tandis que deux mille ans après c'est l'erreur qui l'a emporté pendant près d'un demi-siècle, en se fondant sur des apparences plus plausibles. L'opinion d'Hipparque et de Strabon était qu'il n'y avait pas de différence de hauteur entre les deux mers ; ils la firent prévaloir contre Ératosthènes, qui tenait la mer Rouge pour plus élevée. En 1799, les ingénieurs de l'expédition d'Égypte trouvèrent une différence de trente pieds et demi en faveur de la mer Rouge, mais ils avaient exécuté leur nivellement dans des circonstances peu favorables, et le résultat qu'ils annoncèrent fut aussitôt contesté par Fourier et Laplace. Les divers nivellements exécutés en 1847, 1848, 1853, 1855 et 1856, par Negrelli, Stephenson, Talabot, Linant-Bey, Bourdaloue, Gabolde, Fromont et Salam-Effendi, et qui s'accordent tous entre eux jusqu'à un maximum d'écart de quatre-vingt-quatorze centimètres, ont mis hors de doute l'égalité presque complète du niveau moyen des deux mers.

Plusieurs anciens ont fait remonter jusqu'à Sésostris la première communication navigable entre le Nil et la mer Rouge. M. Schleiden ne voit dans cette opinion qu'une nouvelle preuve du penchant des Grecs à faire de ce roi le héros légendaire de toutes les grandes entreprises égyptiennes. Tout au plus admet-il qu'il a pu y avoir confusion avec le canal d'irrigation mentionné plus haut. Hérodote, qu'il suit toujours de préférence, et Diodore de Sicile à sa suite attribuent au roi Nékos ou Néchao (616-600 avant J. C.) la première tentative de ce genre; mais un oracle ayant déclaré que le travail profiterait aux barbares, le canal fut abandonné après avoir coûté la vie à cent vingt mille hommes. Le tracé est tout à fait inconnu, mais il est probable que Néchao commença par utiliser, en l'élargissant, le canal d'irrigation du Wadi-Tumilât. Le travail fut repris et mené à bon terme par le roi des Perses Darius (522-486). Hérodote a vu le canal soixante ans après qu'il fut achevé, et M. Schleiden conclut des indications qu'il fournit et de celles de quelques voyageurs que le tracé, utilisant aussi l'ancien canal jusqu'à Ramsès, c'est-à-dire jusqu'à l'emplacement actuel d'Abu-Kêsêb, tournait de là vers le sud, en laissant à gauche le lac Temsâh, longeant ensuite les lacs Amers pour arriver à la mer droit au point où se trouve aujourd'hui Suez. Le monument persan qu'on voit à l'ouest des lacs Amers devait peut-être perpétuer le souvenir de la construction de ce canal, sur l'abandon duquel on ne sait rien. Ptolémée Philadelphe (284-246) conçut et exécuta un tracé d'après un plan tout différent et plus grandiose, qui rappelle beaucoup le projet actuel. Un canal, dont les vestiges subsistent encore aujourd'hui, se détachait du Nil à la hauteur de Phacuse (aujourd'hui Fakûs) et se divisait à Salilieh en deux branches, dont la supérieure se rendait au point de jonction des lacs Menzaleh et Ballâh, et l'inférieure dans le lac Ballâh. De ce dernier lac, le tracé se dirigeait droit vers le sud en laissant à l'ouest le lac Temsâh, sur les lacs Amers, vers lesquels Ptolémée avait aussi fait dévier l'ancien canal de Darius. Au sortir des lacs Amers, le tracé perçait la barre de Suez. On ne sait pas jusqu'à quelle époque ce système servit à la navigation. Il est probable que toutes les parties n'en tombèrent pas hors de service en même temps, et que la communication entre les lacs Amers et la mer Rouge resta ouverte plus longtemps que les autres tronçons du tracé, et que c'est elle qu'on trouve mentionnée dans plusieurs documents sous le nom de canal de Trajan, car Trajan n'a jamais été en Égypte, et n'y a pas fait construire de canal. M. Schleiden suppose que c'est la flatterie de quelque gouverneur courtisan qui a donné le nom de cet empereur à la jonction

entre les lacs Amers et la mer Rouge. Après la conquête mahométane, il faut mentionner le canal d'Amrou, sur lequel les historiens arabes ne donnent que des indications insuffisantes. Ce qu'ils disent de plus clair, c'est que ce nouveau travail consistait en partie dans la restauration de l'ancien canal de Trajan.

Le projet de M. de Lesseps emprunte à l'ancien canal de Ptolémée la communication entre le lac Menzaleh et les lacs Amers, mais en la plaçant plus à l'ouest, de façon à la mettre en relation avec le lac Temsâh, destiné à devenir un port intérieur. Le niveau de cette partie du canal, y compris les lacs Amers, doit, au moyen d'écluses, être élevé de quatre mètres au-dessus du niveau des autres parties. De l'extrémité nord de ce tronçon le canal continue jusqu'à Péluse, et de l'extrémité sud des lacs Amers jusqu'à Suez. Ces deux parties extrêmes seront élevées, au moyen d'écluses, de six mètres au-dessus du point zéro au quai de Suez. Un canal d'eau douce met le lac de Temsâh en communication avec le Nil à travers le Wadi-Tumilât, et se continue au nord et au sud du lac Temsâh, comme canal d'irrigation parallèlement au canal de navigation. Celui-ci doit avoir une profondeur d'au moins huit mètres, et une largeur de quarante-quatre mètres de la baie de Péluse aux lacs Amers, et de soixante-quatre mètres des lacs Amers à Suez.

IV.

DIVISIONS POLITIQUES ET ROUTES DE TERRE.

Quand Sethos Ier eut conquis le Delta à la culture, il le divisa en districts pour les besoins de l'administration; mais on conçoit facilement que ces divisions politiques, comme celles des autres parties de l'Égypte, ont changé fréquemment dans la suite des temps, sous les maîtres divers qui se sont succédé dans la possession du pays. Hérodote mentionne huit nômes ou districts dans la partie orientale du Delta. Il n'est plus possible d'en déterminer d'une manière précise toutes les délimitations. Quelques-uns de ces nômes reparaissent chez les écrivains postérieurs; les autres ont disparu et sont remplacés par des dénominations différentes. Les Arabes divisèrent toute la basse Égypte en sept provinces, dont trois pour la partie orientale du Delta.

Quant aux routes de terre à travers l'isthme, Hérodote n'en connaît qu'une, tout au nord : « Sethos, dit-il, campa près de Péluse dans son expédition contre Sennacherib, car c'est là que sont les entrées du

pays. » Les lacs Amers étaient alors encore tout à fait remplis d'eau; les barres de Suez et du Serapeum existaient sans doute, mais à l'état de terrains marécageux et infranchissables. Strabon déclare qu'au sud de Péluse le pays est complétement désert et inabordable à une armée. Ce passage au nord, le plus ancien, s'avançait par la mince barre de sable qui sépare la mer des lacs Sirbonis. Cela résulte, entre autres, d'un passage de Strabon où il est dit que, lors d'une inondation de la plaine autour de Péluse, la route de Phénicie devint navigable. Outre le passage septentrional, Pline indique trois routes du nord au sud, conduisant toutes les trois à Arsinoë, à peu près à l'emplacement actuel de Suez; elles franchissaient probablement le renflement d'El-Gîsr, et longeaient le bord occidental des lacs Amers. Il n'y a pas eu de route à l'est de ces bassins avant la fondation de Klysma, sur le bord oriental du golfe de Suez, et même alors on ne franchit encore que la barre du Serapeum. Quant à la route par la barre de Suez, elle n'est mentionnée tout au plus tôt, et dans un document fort incertain, que vers 540 de notre ère. Plus tard elle devint le chemin des pèlerins, tant mahométans que chrétiens, pour se rendre à la Mecque et au mont Sinaï; mais il faut descendre jusqu'au douzième siècle pour en trouver une description précise par Édrisi. M. Schleiden insiste fortement sur ce point que, jusque vers le commencement de notre ère, il n'y a pas eu de passage d'Égypte en Asie au sud du lac Temsâh. C'est, comme on le verra bientôt, un point capital pour l'itinéraire qu'il marque à la sortie des Hébreux.

V.

LOCALITÉS.

Dans cette partie de ses recherches, M. Schleiden s'efforce de déterminer la position de tous les lieux mentionnés par les historiens et géographes de l'antiquité. Il commence par le groupe autour du golfe de Suez, se tourne ensuite au nord vers Péluse, et de là vers les localités disséminées entre l'isthme et le bras de Damiette du Nil, pour terminer par l'examen du Wadi-Tumilât.

Une des positions les plus importantes à déterminer est Héroonpolis. Hérodote ne la mentionne point; il est donc à présumer qu'elle n'existait pas encore de son temps. On apprend par Théophraste que, du temps de cet écrivain, elle avait donné son nom au golfe de Suez, ce qui la place dans le voisinage immédiat de ce golfe. Tous les

autres témoignages de l'antiquité, sauf un passage évidemment falsifié de Strabon, et un verset de la traduction des Septante auquel M. Schleiden n'accorde avec raison aucune autorité, confirment cette manière de voir. Ptolémée place Héroonpolis à très-peu de distance à l'ouest de la pointe du golfe. Or nous savons que le golfe ne s'étendait pas à cette époque plus au nord qu'aujourd'hui. La position est donc nettement indiquée, et M. Schleiden la retrouve dans l'emplacement actuel d'El-Ag'rût. Il suppose qu'Héroonpolis était une forteresse bâtie pour la protection de l'embouchure du canal de Darius. Nous devons dire qu'il a contre lui non-seulement l'autorité de d'Anville, mais celle de MM. Lepsius et Brugsch; cependant ses raisons paraissent concluantes. Plus tard, Ptolémée Philadelphe fit bâtir un peu au sud d'Héroonpolis, et à l'embouchure de son canal à lui, la ville d'Arsinoé, que M. Schleiden retrouve dans les ruines de Tell-el-Kolzûm. En face, sur la rive orientale du golfe, mais plus au sud, à l'emplacement actuel d'Ayûn-Mûsa se trouvait Klysma, dont le nom antique subsiste visiblement dans el-Kolzûm, similitude qui, d'après l'auteur, a induit presque tous les géographes en erreur au sujet de la position réciproque d'Arsinoé et de Klysma. Quand les Arabes arrivèrent en Égypte, fait observer M. Schleiden, les deux forts d'Arsinoé et de Klysma étaient depuis longtemps tombés en ruine, mais le golfe de Suez avait retenu le nom de Klysma; les Arabes l'appelaient, dès le quatrième siècle, Bahr-el-Kolzûm, et reportèrent ensuite tout naturellement ce nom sur le fort qu'ils bâtirent à l'emplacement de l'ancienne Arsinoé, pour la protection du canal d'Amrou. C'est ainsi que s'explique la confusion. Le fort el-Kolzûm tomba en ruine à son tour, et fut remplacé plus tard par celui de Suez, encore un peu plus au sud, immédiatement sur le golfe même.

Nous tournant au nord, et négligeant quelques positions de moindre importance, nous nous arrêterons à Magdolum, le Migdol de la Bible, où passèrent les Hébreux à leur sortie d'Égypte. M. Schleiden, se fondant sur une indication très-positive de l'Itinéraire d'Antonin, assigne à cette localité l'emplacement des ruines de Tell-e'-Semût, à l'est du lac Menzaleh. Migdol figure sous son nom égyptien de Maktu dans les inscriptions déjà mentionnées du temple de Karnak. C'est la seconde ville par où passa Sethos Ier en revenant de Syrie. Les *Nombres* placent Migdol dans un voisinage assez proche de la mer, ce qui s'accorde avec la position indiquée, si on rappelle que la Bible entend par mer la Méditerranée, comme la mer par excellence. Ézéchiel se sert de Migdol pour déterminer la frontière nord de l'Égypte. La situation semble donc clairement indiquée, et elle l'est réellement.

Cependant la mention de Migdol, dans l'Exode et dans les Nombres, a donné lieu à bien des controverses. Jusqu'à présent, fait observer M. Schleiden, au lieu de s'orienter géographiquement pour suivre le chemin des Juifs à leur sortie d'Égypte, on a admis comme un fait incontestable qu'ils ont passé la mer Rouge, et accommodé la géographie à cette hypothèse préconçue, et, le Migdol connu ne cadrant pas avec ce préjugé, on en a cherché d'autres. M. Schleiden n'en admet qu'un seul, et relègue tou les autres dans le pays des chimères.

Nous arrivons à Péluse. Aucun doute ne peut exister sur la position de cette ville, mais l'auteur la croit plus ancienne que son nom, et l'identifie avec la ville Ha-uar des monuments égyptiens, et Abaris de Manéthon. Abaris joue un grand rôle sous la domination sémitique des Hycsos. Ce fut là que les Hycsos, refoulés de l'intérieur de l'Égypte, s'enfermèrent sous leur dernier roi Apepi; ce fut là qu'Amasis Ier, le chef de la dix-huitième dynastie, les bloqua par terre et par mer. Mais le Nil et les marais environnants rendaient la position tellement forte, que les Hycsos se maintinrent contre toutes les attaques. Ce ne furent pas les armes, ce fut un traité qui les décida enfin à partir. Sous les dynasties indigènes qui suivirent, la dix-huitième et la dix-neuvième, la domination des Égyptiens s'étendit tellement à l'ouest, que tout nouveau danger d'invasion disparut de ce côté. Abaris, qui commandait l'unique route de Syrie en Égypte, perdit donc l'importance qu'elle avait eue comme ville frontière. L'ancien nom tomba en désuétude, et le peuple le remplaça par celui de Péluse, ville des Philistins, perpétuant ainsi le souvenir du passage des Hycsos [1]. Sur le monument de Karnak, Sethos Ier, revenant de son expédition victorieuse en Syrie, laisse Peluse complétement de côté et se rend à Pithom. Dans Hérodote, Sésostris agit de même. Néanmoins, dit M. Schleiden, les souverains énergiques de la dix-neuvième dynastie comprirent combien il était important de protéger la frontière contre de nouvelles incursions des tribus arabes. Diodore rapporte que Sésostris fit élever un mur long de quinze cents stades, de Péluse à Héliopolis; mais une œuvre aussi considérable aurait certainement laissé quelques vestiges, et il n'en subsiste aucun. Ce prétendu mur se composait probablement d'une série de forts détachés, comme on en voit en effet figurés trois au monument de Karnak. Sethos entre par le côté gauche, et la ville de Pithom, vers laquelle il marche, est située en face de lui, à droite

[1] Les Philistins étaient une tribu des Hycsos. Voici l'étymologie de ce dernier mot : *Sasu*, Arabes; *Haq. u-Sasu*, princes des *Sasu*, en égyptien, d'où les Grecs ont fait Ὑχσως.

du spectateur. Les trois petits forts sont placés sur son chemin, et le second de ces forts est Migdol, dont il a été question plus haut.

En se dirigeant de Péluse droit à l'ouest, on trouvait Heracléopolis, dont le nom hiératique égyptien était Séthro, chez les Arabes Sarmoun; l'emplacement est marqué aujourd'hui par les ruines de Tell-el-Serig. Plus loin, toujours à l'ouest, était Tanis, aujourd'hui San, où l'on a trouvé des inscriptions portant le nom du dernier roi des Hycsos. Il est probable que Tanis a été bâtie par les Philistins.

Sur la route de Péluse à Memphis, les principales positions étaient Daphnæ, aujourd'hui les ruines de Tell-Defenneh; Phakusa, aujourd'hui El-Fakùs; Pharbœtus, aujourd'hui Horbèt; Bubastis, aujourd'hui les ruines de Tell-Bartah, près de Zakarik; Thoum, le Pithom déjà nommé de la Bible, à l'entrée occidentale du Wadi-Tumilât; Leontopolis, où les Juifs établirent, sous Ptolémée Philométor, une colonie et un temple dont les vestiges subsistent dans le Tell-el-Jahûdî; Héliopolis, traduction grecque du nom hiératique égyptien ville du soleil; et enfin Babylone, bâtie vraisemblablement sous les Perses, et dont la ville du Caire marque aujourd'hui à peu près la place.

Cette nomenclature de lieux comprend, on le voit, plusieurs noms qu'on trouve dans la Bible. Il reste à parler d'une autre localité mentionnée dans les traditions des Hébreux et que M. Schleiden croit retrouver avec certitude : c'est la terre de Gosen, que Pharaon assigne à Jacob et à sa famille, et qui ne serait autre que le Wadi-Tumilât dont il a été plusieurs fois question. Les exégètes ont été unanimes à reconnaître qu'il n'y a aucune raison de le chercher à l'orient du bras de Péluse, et les conjectures sont dès lors forcément ramenées à cette vallée, qui s'étend en droite ligne du Delta au lac de Temsâh. Au nord et au sud se trouvent des terrains rocheux ou sablonneux qui fournissent à peine un maigre pâturage pendant quelques semaines du printemps, tandis que le Wadi-Tumilât, couvert de limon du Nil, était un pays fort distingué pour des nomades comme l'étaient les Israélites, surtout en comparaison du désert oriental, d'où ils venaient. Le nom de Gosen a donné lieu à beaucoup de conjectures étymologiques qui ne s'accordent point entre elles et ne fournissent aucune lumière à la géographie; mais une circonstance qui paraît décisive, c'est qu'aux extrémités est et ouest de la vallée se trouvent précisément les deux villes Pithom et Ramsès, à la construction desquelles les Hébreux furent obligés de concourir, ce qui leur parut une tyrannie insupportable, « moins peut-être à cause du travail, dit » M. Schleiden, que parce que leur genre de vie vagabond semblait

» menacé. Les Arabes nomades, qui étendent aujourd'hui leurs courses » jusque dans l'intérieur du Delta, élèveraient les mêmes plaintes si » un jour un gouvernement plus intelligent que les Turcs recommençait » une exploitation régulière des richesses de l'Égypte. » Les recherches de M. Brugsch ont mis hors de doute la position des deux villes. Pithom, vraisemblablement bâtie par Sethos Ier, faisait, comme on l'a vu, partie de la chaîne de forts qu'on a appelés le mur de Sésostris. Son emplacement est marqué par les ruines de Tell-el-Kébir. Les inscriptions hiéroglyphiques l'appellent ville de Zaru, et accompagnent ces mots du signe qui indique les noms géographiques étrangers. M. Brugsch trouve dans Zaru la même racine que dans Zor (Tyr), dont le sens étymologique est rochers. Mais, fait observer M. Schleiden, il n'y avait point de rochers aux environs de Pithom, et il vaut mieux traduire ville des Tyriens ou des Syriens, ce qui est la même chose. Les Israélites pouvaient bien être considérés comme une tribu syrienne, et on aurait ainsi un témoignage de plus de la part qu'ils prirent à la construction de la ville et de leur séjour dans ce canton. Le successeur de Sethos Ier, Ramsès II, bâtit, à l'extrémité opposée de la vallée, l'autre ville, à laquelle il donna son nom. On en a retrouvé les ruines près du petit lac d'Abu-Keseb, et on a découvert, entre autres, un monument très-remarquable, dans les figures duquel M. Lepsius a précisément démêlé Ramsès II, le fondateur.

VI.

ITINÉRAIRE DES ISRAÉLITES A LEUR SORTIE D'ÉGYPTE.

Dans ce dernier chapitre de son livre, M. Schleiden a résolu, de manière à réunir les suffrages de presque tous les critiques, un problème qui jusqu'à lui n'avait donné lieu qu'à des hypothèses insuffisantes et aventurées. Ce n'est qu'un point d'érudition si l'on veut, mais qui acquiert un haut intérêt si l'on réfléchit qu'il se rapporte à l'un des événements les plus importants de l'histoire ancienne. La sortie des Hébreux d'Égypte est une des principales dates de l'humanité. Elle marque l'éveil du sentiment national, de la conscience politique et religieuse chez les Israélites. La nation au sein de laquelle devait germer le christianisme date de là, et les conséquences de l'acte libérateur de Moïse s'étendent jusqu'à nous. Rien n'est indifférent dans les détails d'un événement d'une telle portée ; mais personne avant M. Schleiden n'était arrivé à une restitution satisfaisante de l'itinéraire de Moïse.

Il y avait de bonnes raisons pour cela : se fondant sur une tradition qui est loin d'être la plus ancienne, on s'obstinait à faire passer les Israélites par la mer Rouge, et pour concilier les indications positives du texte avec cette idée préconçue, on avait introduit dans la géographie une confusion inextricable. Tous les essais, dit M. Schleiden, devaient échouer, parce qu'on avait négligé de fixer exactement les positions géographiques en dehors de la tradition israélite, et parce que, dans cette tradition même, on ne distinguait pas les éléments primitifs des additions et adultérations postérieures. Tous ceux qui se sont occupés d'études bibliques savent que les plus anciens documents des Hébreux se composent de deux groupes de fragments parfaitement distincts qui ont été amalgamés l'un dans l'autre, et qu'on reconnaît principalement au nom différent (Élohim, Jéhovah) que la Divinité reçoit dans chacun d'eux. Le groupe élohiste est le plus ancien, et n'a lui-même été définitivement fixé que sous les rois. Dans les données du Pentateuque relatives à la sortie d'Égypte, M. Schleiden s'est attaché à dégager les traditions élohistes des interpolations jéhovistes, et voici le résultat auquel il est arrivé :

Les Égyptiens, bien plus avancés dans la civilisation que les Hébreux d'alors, avaient voulu les contraindre à transformer leur vie de pasteurs nomades en vie agricole et sédentaire. Cette exigence parut aux Hébreux la plus dure des oppressions, et ils s'en affranchirent par la fuite. Ils devaient naturellement songer à se diriger vers Canaan, le pays où leurs ancêtres avaient trouvé de beaux pâturages et qu'ils considéraient comme un don de leur Dieu, et ne pouvaient donc que chercher la vieille route de Syrie. On ne voit nulle part la trace que Moïse ait compris à l'avance dans son plan le Sinaï, dont la position ne doit dès lors influer en rien sur la détermination de l'itinéraire. M. Schleiden démontre sans peine qu'il ne faut nullement prendre au pied de la lettre le chiffre de six cent mille hommes en état de porter les armes, ce qui donnerait pour le total des Israélites émigrants celui d'au moins deux millions, c'est-à-dire pour le pays de Gosen une densité de population égale à celle des plus grands centres industriels de nos jours. Par six cent mille hommes, la légende hébraïque a simplement voulu dire « beaucoup », une tribu considérable. Relativement au point de départ, le texte de l'Exode est formel, c'est Ramsès, dont les recherches de MM. Lepsius et Brugsch ont fixé la position d'une manière certaine à la pointe orientale du Wadi-Tumilât. La première station après le départ est appelée Souccott, mot qui signifie en hébreu « tentes ou cabanes », et qui peut dès lors désigner toute espèce

de campement, mais qui ressemble aussi beaucoup au mot par lequel, d'après Strabon, les Égyptiens désignaient le crocodile sacré [1]. Les Israélites, en recevant un nom étranger dans leur langue, se sont toujours appliqués à le rattacher à une racine hébraïque, et à lui donner ainsi un sens. Il est donc permis de rapprocher le Souccott de la Bible du lac des Crocodiles, c'est-à-dire du lac de Temsâh. La deuxième station est Etham, « sur la limite du désert ». Dans les Nombres, c'est le désert lui-même qui est appelé Etham; l'Exode lui donne le nom de Sur. M. Schleiden conjecture que la racine et la signification d'Etham se retrouvent dans l'E-Tîh des Arabes modernes. Il cite d'ailleurs une série de passages bibliques qui identifient complétement le désert de Sur ou d'Etham avec le désert E-Tîh. Quant au lieu du campement, M. Schleiden lui assigne l'emplacement actuel de Bîr-Abu-Rûk, à l'extrémité est du renflement d'El-Gîsr. La seconde étape avait donc consisté à marcher obliquement de la rive occidentale du lac Temsâh, à travers El-Gîsr, vers la rive orientale du lac Ballâh. Du point Etham, les Israélites eussent pu pousser une diagonale nord-est à travers le désert; ils préférèrent toutefois se maintenir sur la route ordinaire de la Syrie, et eurent dès lors à longer la ligne de forts qui composait ce qu'on a appelé la muraille de Sésostris. Une tribu considérable n'avait rien à redouter des garnisons isolées de ces forts; mais le roi Pharaon dut s'imaginer facilement que le désert avait effrayé les Hébreux, et qu'ils ne savaient plus de quel côté se diriger. Le troisième campement est nettement déterminé entre un des forts, Migdol, sur la position duquel aucun doute n'est permis, et la mer, laquelle désigne toujours chez les Hébreux la Méditerranée, quand elle se trouve, comme ici, sans accompagnement d'épithète ou de nom propre. Le texte nomme encore vis-à-vis du campement deux autres endroits, Pichahiroth et Baal-Zephon. L'étymologie et le sens de Pichahiroth sont douteux, mais toutes les explications proposées désignent soit les rives marécageuses du Menzaleh, soit le Sirbonis, soit enfin Péluse, et paraissent donc également plausibles. Quant à Baal-Zephon, c'est évidemment un sanctuaire. Baal était le nom général de la Divinité chez les peuplades syriennes, et Zephon est pris par M. Schleiden pour la traduction hébraïque de Typhon; or le culte de Typhon était dominant dans tout ce canton. L'auteur se croit autorisé à identifier Baal-Zephon avec le sanctuaire antique que les Grecs connaissaient sous le nom de Jupiter Casios.

[1] Ce mot est σοῦχος.

La troisième station se trouvait donc au-dessus de Migdol et en avant du lac Sirbonis. Apprenant l'approche de Pharaon et de l'armée égyptienne, les Israélites continuèrent à suivre la route de Syrie, et s'avancèrent sur l'étroite bande de sable qui forme cette route entre le Sirbonis et la Méditerranée, et qu'un vent d'est soufflant toute la nuit avait plus que de coutume débarrassée d'eau. Ce vent est tellement rare dans ces parages, que les Israélites purent bien y voir une faveur particulière de la Providence. Mais il arrive très-souvent que le vent normal revient avec plus de violence quand il a été écarté un moment par un vent irrégulier, et c'est ce qu'éprouva précisément l'armée de Pharaon, qui périt sur la bande de sable inondée. Artaxerce éprouva plus tard, aux mêmes lieux, une aventure semblable, et des explorateurs modernes ont encore eu occasion de décrire le même phénomène.

Placés désormais à l'abri de leurs persécuteurs, les Israélites avaient le temps de réfléchir, et il ne dut pas échapper à leur chef Moïse qu'il serait téméraire de vouloir, avec une peuplade peu aguerrie, se frayer un chemin à travers les populations belliqueuses des Philistins, dont le souvenir ne s'était certainement pas encore effacé en Égypte. Libre de ses mouvements, il résolut de se rendre d'abord chez une tribu arabe amie, les Madianites ; il se retourna donc vers le sud-ouest, après avoir marché de Ramsès au Sirbonis, au nord-est ; traversa diagonalement le désert E-Tîh, et se trouva au bout de trois jours à Marah (les lacs Amers). De là il se rendit à Elim, où douze puits et soixante-dix palmiers procurèrent un repas plus agréable à la tribu voyageuse. M. Schleiden retrouve Elim dans Ayûn-Mûsa, sur le bord oriental du golfe de Suez. C'est après cela seulement que la mer Rouge apparaît pour la première fois sous la dénomination de mer des Roseaux. Au lieu donc de la franchir immédiatement à leur sortie d'Égypte, comme le veut l'opinion commune, les Israélites n'y arrivèrent qu'après avoir décrit une courbe très-allongée.

Aucun des psalmistes et des prophètes d'avant l'exil ne connaît le passage des Israélites à travers la mer Rouge, et en faisant allusion à ce grand fait de l'histoire nationale, aucun d'eux ne mentionne une autre mer que celle qui était pour eux la mer par excellence, c'est-à-dire la Méditerranée.

A. V.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE.

GÉOGRAPHIE, ETHNOGRAPHIE, HISTOIRE.

JOURNAUX.

Zeitschrift der Deutschen morgenlændischen Gesellschaft (*Journal de la Société orientale d'Allemagne*), publié sous la direction du docteur *Brockhaus*, tome XIII, cahiers 1-2. — Leipzig, 1859; in-8°.

Flügel, Sur le contenu et l'auteur de l'encyclopédie arabe intitulée : *Mémoires des frères sincères et des vrais amis*. La composition de cette encyclopédie est de la seconde moitié du dixième siècle de notre ère. Elle se partage en quatre grandes divisions. La première est consacrée aux matières philosophiques et mathématiques; la deuxième, aux choses physiques et corporelles; la troisième, à la psychologie; la quatrième, à Dieu et aux choses qui relèvent des lois divines. Dans la première division, qui comprend treize sections, il est traité de l'arithmétique, de la géométrie, de l'astronomie (d'après le système de Ptolémée), de la géographie par climats, de la musique, etc. Chacune des trois autres divisions comprend également un nombre plus ou moins grand de sections. Les métaux, les plantes et l'homme physique font partie de la deuxième division. L'ouvrage a été composé par une association de savants et de philosophes. — *P. Zingerle*, Morceaux de poésie syriaque tirés de Jokob de Saroug. — *Gabelentz*, Sur la langue de Formose et sa place dans la famille des langues malaises. Tout ce que l'on a su jusqu'à présent de la langue des insulaires de Formose, on le doit aux Hollandais, qui, de 1624 à 1661, eurent des établissements dans l'île. Klaproth le premier a rangé cet idiome avec les langues malaises du grand Océan, mais sans apporter des preuves suffisantes de leur parenté. Des matériaux récemment recueillis ou nouvellement mis en lumière permettent d'entrer plus avant dans cette étude. Celle qu'entreprend M. Gabelentz le conduit à cette conclusion, que si le vocabulaire formosan montre en effet des analogies avec les nombreux vocabulaires des langues malaises, ces rapports, d'une nature tout à fait sporadique, se montrent seulement dans l'ensemble de la famille, et non dans une de ses branches en particulier, de sorte qu'il est difficile de déterminer une affinité spéciale avec tel ou tel groupe des idiomes malais. Mais l'examen des particularités grammaticales de la langue conduit l'auteur à quelque chose de plus précis, en lui révélant des affinités particulières avec le malais des Philippines. La connexion géographique est bien d'accord avec cette conclusion. — *Ruckert*, La

légende du roi Hariscandra, extrait du Mârkandeya Pourana, 7-8. — *Sprenger*, Sur le calendrier des Arabes avant Mahomet. M. Caussin de Perceval a voulu prouver (J. As., 1840) que les Arabes, avant Mahomet, tout en commençant à compter les jours du mois avec la nouvelle lune, réglaient néanmoins leur année sur le cours du soleil, en intercalant, comme les Juifs, un mois tous les trois ans. M. Sprenger pense que ceci n'est pas tout à fait exact. Il a pour but d'établir : 1° que les Arabes de l'Hedjaz se servaient, dans l'usage habituel, d'une année lunaire de 354 jours 8 heures 48 minutes; 2° que l'époque du pèlerinage de la Mekke était déterminée, comme notre Pâques, en partie sur l'année solaire, en partie sur le cours de la lune. — *T. Nœldeke*, Extrait de l'histoire de la maison d'Othmân, par Nezzî. — *Rödiger*, Notes pour la connaissance des manuscrits. Sur les manuscrits orientaux d'Ét. Quatremère, à Munich. = Notices, correspondances et mélanges. *Max. Enger*, Sur le vézirat. — *G. Rosen*, Spécimens de poésie savante chez les Arabes modernes. — *Blau*, Lettre au comité directeur de la société (sur les manuscrits dont il a fait l'acquisition pendant ses voyages en Orient). — *Saalschütz*, Quelques remarques sur le contenu et la disposition d'une archéologie des Hébreux. — *Fleischer*, Inscriptions arabes (envoyées de la Syrie intérieure par M. Vetzstein, consul de la Prusse à Damas, et par M. Brugsch pendant son second voyage en Égypte). — *Jost*, Remarques sur le mémoire de M. le docteur Geijer relatif à une médaille juive de la moyenne époque. — *Blau*, Le Décalogue dans une inscription samaritaine du temple de Garizim. — *Kirchheim*, Remarque sur l'interprétation de quelques mots dans l'*Erekk Milin* de Rappaport. — *Anger*, Une traduction éthiopienne d'Hermas. = Notices bibliographiques. Renan, *Histoire générale des langues sémitiques*, nouvelle édition. — Van de Velde, *Map of the holy Land*. — Travaux de la société russe d'archéologie orientale (en russe), tome VI. — Stikel, *Das Etruskische durch Erklärung von Inschriften und Namen als semitische Sprache erwiesen* 1858. — Tarquini, *Inscription de San-Manno, près Pérouse*. — Du même, *Étude de la langue étrusque* (ces trois derniers ouvrages font le sujet d'un article d'ensemble de M. Gildemeister). — Dieterici, *Mutanabbii Carmina* (de M. Nöldeke). — Th. Friederich, *Over Inscripti en van Java en Sumatra*, *Batavia*, 1857 (art. de M. Lassen). — H. Steinthal, *Der Ursprung der Sprache, im Zusammenhang mis den letzten Fragen alles Wissens* (art. de M. C. Hermann). = Réunion générale à Vienne, du 25 au 28 septembre 1858.

Zeitschrift für allgemeine Erdkunde, herausgegeben von K. Neumann. — Berlin, 1859, n° 73, juillet.

H. Barth, Voyage d'Assouân à Kosseïr, par Bérénice, en octobre et novembre 1846. Cette intéressante excursion appartient au premier voyage du docteur Barth, à son voyage « au pourtour de la Méditerranée », qui fixa sur lui, en 1849, l'attention de l'Europe savante, et détermina le choix qu'on fit de lui bientôt après pour la grande expédition anglaise de l'Afrique centrale. Le premier volume de ce voyage de la Méditerranée est le seul qui ait été publié; il comprend tout le littoral du nord de l'Afrique depuis le Maroc, et s'arrête à Alexandrie. Le fragment que publie aujourd'hui le journal de géographie de Berlin devait faire partie du second volume. Les remarques du voyageur sur le site de Bérénice en

forment le fond principal. Il est à regretter que le morceau ne soit pas accompagné d'un plan qui en aurait facilité l'intelligence. — *Ravenstein*, Documents statistiques et géographiques sur les possessions anglaises en Afrique, en Australie et en Asie (suite). Cette partie comprend la Sénégambie, Sierra-Leone, la Côte-d'Or, le Cap, Natal, Sainte-Hélène, l'île Maurice, les Seychelles et les établissements de l'Australie, avec la Tasmanie et la Nouvelle-Zélande: en Asie, l'Inde, avec Ceylan, Labouan et Hong-kong. = Mélanges. Sur les lacs salés de la Bessarabie. — Les carrières de la Crimée. — Lettre de M. Dové écrite d'Erzeroum, sur le tremblement de terre du 2 juin. — Nangasaki. — Sur les traits caractéristiques de la flore chrétienne. — Les colonies allemandes du Brésil méridional. — Notes sur la population de la confédération Argentine. = Notices bibliographiques. Viebahn, *Statistik des zollvereinten und nördlichen Deutschlands*, 1858. = Société géographique de Berlin, juillet.

Mittheilungen de Petermann. 1859, n° 9.

Voyage du major *Thürheim* en Afrique, extrait du Journal du voyageur par M. Englin. Le comte Thürheim est un noble autrichien que l'amour de la chasse a conduit en Afrique. En 1857, il avait projeté de traverser l'Abyssinie. L'état d'agitation où le Tigré était plongé depuis la défaite de Ras-Oubïé par le chef de l'Amhara (qui s'est fait couronner empereur sous le nom de Théodore Ier) obligea le voyageur de contourner au nord le pied du plateau, pour gagner Khartoum par la voie du Taka. C'est une ligne intéressante et encore nouvelle; mais les notes très-succinctes du journal n'ont aucun caractère scientifique. — Population comparée des divers États de l'Italie (avec une carte statistique). — *Th. Kotchy*, Nouveau voyage en Asie Mineure. Deuxième fragment. Notice succincte sur le voyage de Chekh-Mérân au mont Argée, et retour à Mersina. Départ pour le lac de Vân (du 1er mai au 27 juillet 1859). — L'expédition anglaise de *Burton* et *Speke* dans l'Afrique intérieure. I. Premier voyage vers l'intérieur. Course à la rivière Pangani, jusqu'à Fouga, 1857. II. Principaux incidents du deuxième voyage à l'intérieur. Exploration du lac d'Oudjidji. Découverte du Nianza (avec une carte). Cette intéressante notice, qui donne un aperçu des découvertes récentes de MM. Burton et Speke dans l'intérieur de l'Afrique centrale, a été rédigée, ainsi que la carte qui l'accompagne, sur les communications originales des deux voyageurs. Aucun Européen avant eux n'avait pénétré dans ces parties intérieures et n'avait vu les grands lacs qu'ils ont explorés. Ils ont constaté qu'il existe trois grands lacs intérieurs, que les informations orales qui en avaient précédemment donné connaissance confondent communément en un seul lac: au sud, le Nyassa, entre le 10e et le 12e degré de latitude sud (les deux voyageurs ne sont pas descendus jusqu'à ce lac, qui est le Maravi des anciennes cartes); au centre, l'Oudjidji, reconnu par le capitaine Burton, entre le 3e et le 8e degré; au nord, le Nyanza, dont le capitaine Speke a vu l'extrémité méridionale environ par 2 degrés et demi de latitude sud (mais beaucoup plus à l'est que l'Oudjidji), et qu'il suppose se prolonger à une distance considérable au nord de la ligne. *Nyanza* ou *Nyassa* est une appellation générique désignant une grande eau, un lac. Les Arabes donnent au Nyanza le nom d'Oukérévé. Détails sur la configuration du

pays entre la côte et l'Oudjidji. On y peut distinguer cinq zones naturelles, échelonnées à des hauteurs différentes. La région de l'Oudjidji présente une grande dépression, dont le niveau moyen se maintient à 1,800 pieds seulement au-dessus de la mer, tandis que le plateau intermédiaire s'élève jusqu'à 4,000 pieds, et que des montagnes de 5 à 6,000 pieds d'altitude absolue couronnent ce plateau. Le Nyanza est beaucoup plus élevé que l'Oudjidji. M. Speke en a déterminé l'altitude à 4,000 pieds environ. = Liste bibliographique des ouvrages, mémoires et cartes de géographie publiés d'avril à juin 1859.

Mittheilungen der Kaiserlich-Kœniglichen Geographischen Gesellschaft (Bulletin de la Société impériale de géographie de Vienne). 3e année, 1859. 1er cahier. Wien, 1859.

Ce bulletin se divise en deux parties, avec leur pagination séparée : d'abord, les procès-verbaux des séances de la Société, puis les Notices ou Mémoires. Cette dernière division comprend dans ce cahier : *Steinhauser,* Organisation et progrès des travaux de cartographie militaire en Autriche, d'après les documents communiqués à la Société par M. Auguste de Fligely, directeur de l'établissement impérial de géographie militaire. Les premiers essais de travaux chorographiques dans les provinces autrichiennes datent de la fin du dix-septième et du commencement du dix-huitième siècle. Le levé uniforme de tous les territoires de l'empire, appuyé sur une triangulation générale, n'a commencé qu'en 1806, et s'est poursuivi depuis lors avec diverses interruptions, en même temps que la réduction et la gravure à une échelle uniforme (au $\frac{144}{1000}$) de ce vaste ensemble de levés topographiques. On calcule que vingt ans encore sont nécessaires pour l'achèvement de cette carte de l'empire. — *K. Scherrer* et le docteur *Edw. Schwarz,* Sur les proportions du corps comme moyen d'étude des races humaines. Cette étude est basée sur la comparaison des individus de races diverses que les deux naturalistes ont pu examiner pendant le voyage de la *Novara.* — *P. Matkovich,* Carte topographique du territoire de San-Michiel di Lemmo, en Istrie, dessinée par Fra Mauro, le plus célèbre des cosmographes du quinzième siècle. L'auteur a profité d'un séjour récent à Venise pour y rechercher dans les bibliothèques des couvents, ainsi qu'aux archives centrales, les manuscrits et les cartes qui se rapportent à la géographie du moyen âge. La bibliothèque de Saint-Marc possède à elle seule plus de vingt cartes ou portulans manuscrits des quatorzième, quinzième et seizième siècles. C'est dans le Museo Correr que se trouve un des plus anciens portulans connus, celui de Petro Vesconte, daté de 1318[1]. La même collection possède la carte topographique d'une partie de l'Istrie, que M. Matkovich croit pouvoir sans hésiter, après l'avoir comparée à la célèbre carte murale du palais des Doges, attribuer à Fra Mauro. Quoi qu'il en soit à cet égard (car on n'a plus l'original de la carte de l'Istrie, et dès lors cette attribution est loin d'avoir une certitude absolue), le commentaire de M. Matkovich n'en a pas moins beaucoup d'intérêt par les notes qu'il renferme sur Fra Mauro et ses travaux. L'auteur rappelle que les contemporains de l'illustre cartographe firent graver

[1] Il a été publié dans la Collection Santarem.

une médaille en son honneur, avec son effigie sur une des faces, et en exergue cette inscription : *Frater Maurus S. Michaelis Moranensis de Venetiis, ordinis Camaldulensis, Cosmographus incomparabilis.* M. Matkovich a reproduit ce portrait dans son texte; il a fait également lithographier une copie du morceau géographique qui fait l'objet de sa note. — *J. Schmidt,* Sur la montagne de Reichenau, en Moravie. — *W. Barth, M. D.,* Essai d'une explication de la haute température relative des pôles terrestres, par les rapports entre le soleil et la terre. — *K. Sonklar* d'Instætten, Sur quelques mesures d'altitude relevées par les frères Ad. et H. Schlagintweit. Il s'agit ici de mesures relevées dans les Alpes en 1848, avant le départ des frères Schlagintweit pour l'Inde.

LIVRES.

Die Entdeckung Amerikas.... (*La découverte de l'Amérique, Exposé historique d'après les sources les plus anciennes.* Par *Friedr. Kunstmann.* Avec un atlas d'anciennes cartes jusqu'à présent inédites.) — München, 1859, in-4° de 151 pages, et un atlas gr. in-fol.; Paris, Franck.

Ce n'est pas comme œuvre d'érudition originale que se distingue le Mémoire de M. Kunstmann; il se borne à peu près à exposer dans leur ordre chronologique, sans négliger toutefois de remonter aux sources, la série des entreprises et des explorations qui préparèrent l'immortelle découverte de Christophe Colomb, ou qui complétèrent la reconnaissance du nouveau monde. Ce qui donne toute sa valeur à cette publication, c'est l'atlas qui l'accompagne. Cet atlas se compose de treize cartes ou extraits de cartes, toutes inédites jusqu'à présent, et dont les originaux se conservent dans les bibliothèques de Munich. En voici l'indication abrégée, d'après la notice que M. Kunstmann en donne à la suite de son Mémoire, dont cette notice n'est pas la partie la moins importante.

Le n° 1 est une carte signée Pedro Reinel, pilote portugais du commencement du seizième siècle renommé pour son habileté et son savoir de cosmographe. Il exécuta, ou fit exécuter sous ses yeux par Diego Ribeiro, un grand nombre de globes et de cartes. Celle-ci n'est pas datée; mais son contenu en indique l'ancienneté. Elle comprend le tracé tout entier de l'océan Atlantique tel qu'on le connaissait dans les premières années du seizième siècle, depuis l'Irlande jusqu'au cap de Bonne-Espérance; mais M. Kunstmann n'en a fait extraire que la partie américaine, laquelle se réduit aux côtes de Terre-Neuve et à une partie du Labrador et du Nouveau-Brunswick. La carte a dû, conséquemment, être tracée immédiatement après la navigation de Cortéréal (1500).

La carte n° 2 est également du commencement du seizième siècle, peut-être 1502 ou 1503; l'île de Madagascar, découverte en 1506, n'y figure pas. A cette époque, on se figurait encore l'Amérique comme une réunion d'îles plus ou moins étendues. Sur la carte actuelle, le Labrador est un archipel, et le Canada n'est de même qu'une grande île. Au sud des Antilles, on voit tracée une portion de l'angle nord-est de l'Amérique du Sud, jusqu'au golfe de Paria; plus au midi, la côte du Brésil (découverte en 1500) est indiquée, sous le nom de Terra Sanctæ Crucis, comme un continent particulier.

La carte n° 3 comprend à peu près les mêmes côtes, bien que postérieure probablement de quelques années; le tracé en paraît mieux arrêté en certaines parties.

Le n° 4 comprend le tracé de la péninsule de Yucatan, qui ne fut reconnue qu'en 1517; on y a figuré l'isthme de Panama, avec une certaine étendue de la côte du grand Océan, avec cette inscription : *Mar visto pelos Castelhanos*. La côte orientale de l'Amérique du Sud se prolonge jusqu'au cap Santa-Maria de l'Uruguay, et les noms qui la bordent sont très-nombreux. La Floride y est indiquée. Les légendes sont en grand nombre; plusieurs sont curieuses.

La 5e carte est extraite d'un atlas en sept feuilles dessiné en 1519 par Vesconte de Maiollo, et qui appartient aujourd'hui à la bibliothèque royale de Munich. Elle ne donne que la côte orientale de l'Amérique du Sud, depuis le cap Camaron du Honduras jusqu'au cap Santa-Maria de l'Uruguay, avec les Antilles, dont la nomenclature est détaillée.

Les cartes 6 et 7 sont d'une époque très-postérieure; elles sont extraites l'une et l'autre d'un atlas qui appartient aujourd'hui à la bibliothèque de l'Université royale de Munich, et dont l'exécution doit se rapporter entre les années 1540-1550. Cet atlas donne, outre le nouveau monde, l'Atlantique jusqu'aux côtes d'Europe et d'Afrique, et le grand Océan jusqu'à l'Asie orientale. Sumatra y est figurée avec cette désignation : *Taprobana insula, nunc Sumatra*. Toute la côte américaine de ces deux cartes est couverte d'une nomenclature très-riche. Elles commencent, à bien dire, la série des cartes marines modernes.

Les cartes 8 à 12 sont tirées d'un magnifique atlas portugais dessiné par Vaz Dourado, et qui porte la date de 1571. L'original se conserve aux archives de Lisbonne; l'exemplaire de la bibliothèque royale de Munich en est une très-belle copie exécutée en 1580. La carte qui en est ici extraite sous le n° 8 donne les deux côtes de l'Amérique du Sud, depuis l'estuaire du Rio de la Plata jusqu'à la Terre-de-Feu; le n° 9, le reste de l'Amérique du Sud jusqu'à l'isthme de Panama; le n° 10, les côtes orientales des deux Amériques, depuis le Nouveau-Brunswick jusqu'à l'Amazone; le n° 11, la suite des côtes orientales de l'Amérique du Nord depuis le Nouveau-Brunswick jusqu'au 80e degré de latitude; le n° 12, la côte occidentale du Mexique ,avec le golfe de Californie. Ces cinq cartes complètent le pourtour entier du nouveau continent, tel qu'il était connu au milieu de la seconde moitié du seizième siècle.

Le n° 13 est copié d'une carte anglaise manuscrite dessinée par Thomas Hood à la date de 1592. Elle donne l'archipel des Antilles (*West Indies*) avec la côte orientale de l'Amérique du Nord.

Le nom d'*Amérique*, qui dans cette suite de cartes se montre pour la première fois sur celles de Vaz Dourado, y est exclusivement appliqué au continent méridional. Les Espagnols, comme l'a déjà remarqué Navarrete, n'employaient pas encore cette dénomination; pour eux le nouveau monde était toujours l'*Inde occidentale*, appellation qui est restée attachée, dans l'usage anglais, à la vaste ceinture des îles Antilles. En Allemagne, au contraire, le nom d'*America* fut appliqué de très-bonne heure aux deux continents; on le trouve pour la première fois sur une carte qui accompagne quelquefois l'*Introductio in Ptolemæi Cosmographiam* de Joh. de Stobnieza, volume extrêmement rare imprimé à Cracovie en 1512 (petit in-4°). On sait que le premier qui ait proposé d'appliquer le nom d'Amérique au nouveau monde est Waldseemüller (Ilacominus), dans sa *Cosmogra-*

phiæ Introductio, imprimée pour la première fois à Saint-Dié, près de Blois, en 1507. Dans l'*Introductio* déjà citée de Stobnicza (1512), on lit : « *Et alia quarta pars, ab Americo Vesputio, sagacis ingenii viro, inventa, est quam ab ipso Americo ejus inventore Amerigem, quasi Americi Terram, sive Americam, appellari volunt; cujus latitudo est sub totâ torridâ zonâ, et par omnia climata tam septentrionalia quam meridionalia.* »

Le temps a consacré cette application du nom de Vespuccio au monde que le génie de Colomb avait découvert : ainsi s'est consommée l'iniquité des siècles.

La publication de M. Kunstmann est certainement une addition très-précieuse aux documents originaux qui permettent aujourd'hui de suivre, d'après les sources mêmes, le progrès des découvertes et des connaissances géographiques aux quinzième et seizième siècles; il est seulement à regretter que l'élévation du prix auquel l'ouvrage est coté (140 francs) en doive singulièrement restreindre la propagation. De tous ceux qu'un pareil travail doit intéresser particulièrement, nous entendons les hommes d'étude, il n'en est pas beaucoup, croyons-nous, qui soient en état d'y consacrer une pareille somme. Nous ferons une autre observation plus importante. L'Atlas de M. Kunstmann se compose non de monuments reproduits dans leur entier, mais seulement d'extraits de ces monuments en ce qui se rapporte à l'Amérique. Ceci était dans le plan spécial de l'auteur; mais on ne peut s'empêcher de regretter qu'au lieu de simples extraits, on n'ait pas songé à faire un choix raisonné dans les précieuses collections de Munich, et à publier *in extenso*, en *fac-simile*, tous ceux de ces monuments qui marquent dans l'histoire géographique et cartographique du seizième siècle. Combien plus utile encore une telle publication serait à l'étude de cette grande époque, dont un autre savant allemand, M. Oscar Peschel, a savamment retracé l'histoire [1] ! Ainsi feu M. de Santarem avait aussi publié il y a seize ans, à l'appui de sa thèse nationale sur la priorité des découvertes portugaises en Afrique, une série de documents partiels empruntés à toutes les cartes, à tous les portulans connus du quinzième et du seizième siècle. Mais bientôt, sentant ce que des copies ainsi tronquées laissent à désirer pour la science et les études sérieuses, il conçut le plan, qu'il a réalisé en partie, d'une publication plus large composée des monuments mêmes dans leur intégrité; et bien que la mort ait interrompu ce grand travail, même dans l'état d'inachèvement où il l'a laissé c'est une de ces publications qui font époque dans la science, par la masse de faits nouveaux qu'elles y apportent. L'Atlas de M. de Santarem ne nous eût-il donné que la carte vénitienne de Fra Mauro, cet inappréciable monument du milieu du quinzième siècle, c'en serait assez pour lui assigner un rang cent fois plus élevé que celui auquel aurait pu prétendre le *choix* le mieux fait d'*extraits* de monuments. La magnifique collection publiée par M. Jomard continue d'ailleurs dignement et complétera celle du savant portugais. Espérons que les riches matériaux réunis dans les dépôts de Munich trouveront aussi leur éditeur.

[1] Voyez la *Revue*, livraison d'août 1858, p. 404.

V. S. M.

Die Erdkunde, *von* C. Ritter, t. XIX. — Berlin, 1859. xviii-1,200 pages.

Ce volume, qui est le second de l'Asie Mineure, est entièrement consacré à la zone méridionale de la Péninsule, depuis la Cilicie jusqu'à la Lycie.

J. G. Droyssen. Geschichte der preussischen Politik (*Histoire de la Politique prussienne*), 2e tome de la 2e partie, 1500-1630; 1 vol. in-8°, iv-643.

M. Droyssen, récemment appelé à une chaire d'histoire à Berlin, avait d'avance payé sa dette à la Prusse, en entreprenant l'ouvrage considérable dont nous annonçons la suite. Le volume que nous avons sous les yeux nous conduit depuis les commencements de la réforme jusqu'au milieu de la guerre de trente ans. On sait que la grandeur de la Prusse est bien plus récente. Pendant cette période, le Brandebourg ne joue encore qu'un rôle assez secondaire en Allemagne, quoiqu'il eût donné de bonne heure un appui considérable à la réforme, et encore bien plus secondaire en Europe; mais ce volume de M. Droyssen, embrassant une histoire généralement plus ignorée, n'en a que plus d'intérêt. L'auteur a pu mettre à profit des sources manuscrites précieuses, une correspondance suivie entre l'électeur Auguste de Saxe et les rois de Danemark, et d'autres documents en très-grand nombre accumulés dans les archives de Dresde; il a pu consulter les archives de Venise pour les faits relatifs à Charles-Quint, et à la réforme intérieure de l'Empire allemand, tentée sans succès sous l'empereur Maximilien. Ce dernier épisode, placé au début du volume, est des plus curieux, et reçoit même une sorte d'intérêt de circonstance du mouvement de réforme qui se produit en Allemagne en ce moment même. L'ouvrage de M. Droyssen est appelé à prendre place parmi les principaux travaux historiques de l'Allemagne contemporaine.

A. N.

Histoire d'Angleterre (*Englische Geschichte*), principalement au seizième et au dix-septième siècle, par Ranke, tome I; un volume in-8°; xvi-606 pages.

Cette œuvre nouvelle de l'éminent historien montre dès le début toutes les qualités qui ont fait la réputation de l'Histoire de France, la profonde connaissance et la lucide exposition des faits, une grande élévation, une remarquable impartialité. On peut même trouver que ce dernier mérite, à force de s'exagérer, devient presque un défaut. L'historien doit être un juge, et nul n'est plus autorisé que M. Ranke à se poser comme tel, et à faire honneur à sa mission, mais ses sentences semblent vraiment parfois un peu trop mitigées. Dans tous les cas, nul n'a jamais plus pleinement appliqué à l'histoire cette belle et célèbre parole que « comprendre, c'est pardonner ».

Le passage suivant de la préface nous paraît de nature à intéresser nos lecteurs :

« Pour indiquer de la manière la plus générale la différence entre la politique anglaise et la politique française dans les deux derniers siècles, on pourrait dire que les Français ont eu plus à cœur l'éclat de la puissance extérieure, et les Anglais l'achèvement légal de leur situation intérieure. Les premiers se sont souvent consolés, du moins en apparence, de la défectuosité de leur organisation

intérieure par une bataille gagnée et une paix avantageuse. Les seconds ont plus d'une fois négligé de graves dangers menaçant l'Europe pour des questions constitutionnelles qui semblaient d'une valeur secondaire.

» Vers le milieu du dix-septième siècle, on voit en Angleterre les deux grandes puissances politiques, lesquelles, enracinées dans les origines de la nation, avaient souvent lutté ensemble, mais qui s'étaient alliées et avaient augmenté leurs forces dans les conflits religieux, la Couronne et le Parlement, se diviser d'abord au sujet des institutions ecclésiastiques, pour se livrer ensuite une guerre à mort sur le terrain de la constitution de l'empire. Des éléments principiellement distincts s'unissent pour livrer à la couronne un assaut qui fait sombrer les vieilles institutions; on fait plus d'une tentative radicale pour fonder un ordre nouveau sur leurs débris; aucune ne réussit; le besoin d'une vie légale et confiante en son avenir n'est point satisfait, et finalement on cherche de nouveau le salut dans le retour aux formes éprouvées de la vie historique germanique; mais on comprend que ce retour n'étouffa pas les principes du conflit, ne réconcilia pas les éléments hostiles; de nouvelles divisions éclatent dans des barrières plus étroites, et une révolution paraît encore imminente, jusqu'à ce que l'indifférence des Anglais pour les événements du continent amène les plus graves dangers pour l'Europe et pour l'Angleterre même. Par l'accord de la nécessité européenne avec la tension intérieure, le mouvement de 1688 amène une nouvelle métamorphose des anciennes formes, dont le résultat est de placer irrévocablement dans la puissance parlementaire le centre de gravité de l'autorité publique. A la même époque, la France venait d'établir sa prépondérance politique et militaire sur tous ses voisins du continent, de même qu'elle avait réalisé chez elle une forme presque absolue du despotisme. Avant tout, l'Angleterre s'éleva, dans des guerres longues et sanglantes, contre la prépondérance politique de la France; mais en même temps se développa le conflit entre les deux formes de gouvernement, l'une s'imposant à tout le reste de l'Europe, l'autre achevant de s'établir dans son île, pour provoquer plus tard de nombreuses imitations au milieu des déchirements du continent. C'est entre ces deux tendances, impliquant des pôles opposés, que s'est accompli le mouvement de la vie européenne. »

Plus loin, M. Ranke décline trop modestement toute comparaison avec Macaulay. « Néanmoins, dit-il fort justement, il est permis d'exposer des vues différentes quand les études y conduisent, et il est hors de doute que, pour des époques tellement importantes au point de vue de l'histoire générale, il est bon qu'à côté des récits indigènes, où ne manquent pas de se refléter des sympathies et des antipathies transmises par la tradition, il s'en place d'étrangers qui en soient affranchis. Entre les historiens étrangers même il y aura une nuance. Les Français, comme le montre un exemple célèbre, se placeront de préférence au point de vue constitutionnel, et chercheront une doctrine et des modèles politiques. Les Allemands, après avoir exploré à fond les sources, s'efforceront de saisir l'époque dans son ensemble politique et religieux et dans ses rapports avec l'histoire générale. »

Les deux premiers livres du premier volume de M. Ranke donnent un court et substantiel résumé de l'histoire d'Angleterre avant Élisabeth; le troisième est consacré à ce règne important, et le quatrième à Jacques Ier.

A. V.

PHILOLOGIE.

JOURNAUX.

Philologie germanique. On s'étonnera peut-être de voir figurer dans ce bulletin une notice sur les publications de philologie germanique. Elles sont, en effet, d'un intérêt beaucoup moins général que celles qui se rapportent à la philologie classique ou comparée. Mais, en revanche, nous sommes fermement convaincu que quiconque désire se rendre compte du développement et de la marche de ces dernières sciences et de la linguistique en général pendant notre siècle, ne pourra se passer de prendre connaissance, au moins sommairement, de la première. Ce point de vue nous semble assez important et assez nouveau pour qu'il vaille la peine de s'y arrêter un moment. La philologie germanique et la philologie comparée sont nées le même jour. Le système de conjugaisons de Franz Bopp (1816) est contemporain à la « Grammaire allemande » de J. Grimm (1819), et la seule critique qui ait jamais été publiée de ce dernier ouvrage est encore signée du nom de « Franz Bopp ». Les deux nouvelles sciences fondées presque ensemble, au commencement de ce siècle, par ces deux publications, sont à la vérité le produit du mouvement intellectuel tout entier du siècle passé, sans cesser pour cela d'être une œuvre spéciale du génie germanique. Pour mieux saisir ce caractère double de la chose, il nous faut reculer de quelques pas. L'Allemagne, pendant le moyen âge, était une puissance politique du premier ordre ; mais quant à la production littéraire, elle se trouvait placée, à cette époque, de même que le reste de l'Europe, sous l'influence prédominante de la France. Depuis la guerre de trente ans, au contraire, son action politique resta paralysée, et ses meilleures forces furent refoulées dans le champ de la spéculation pure et de l'érudition. C'est ici, dans l'étude lente et approfondie des littératures anciennes et modernes, dans l'imitation successive des Français, des Anglais, des Italiens, des Espagnols, que se forma cette pensée large et cette universalité de l'esprit qui est le signe caractéristique de la littérature classique créée par Lessing, Gœthe, Schiller, etc. Ainsi, cette littérature repose sur le fondement d'une érudition qui embrasse le savoir de tous les peuples civilisés, et cette érudition, en Allemagne, est une œuvre essentiellement nationale. Une fois l'unité de la littérature reconstituée, celle-ci à son tour réagit sur sa base, et, conformément à l'esprit du dix-huitième siècle, tendit à transformer l'érudition en une science véritable. La philosophie allemande du dix-neuvième siècle, fidèle à cette inspiration du dix-huitième, a tracé le programme de la science historique universelle. Notre époque travaille à le remplir. Deux branches surtout sont d'une importance particulière, et se sont développées avec une rapidité merveilleuse. Nous les avons déjà nommées : c'est la philologie comparée et la philologie germanique. La première doit couronner l'ensemble de ces études; la seconde en forme la base. Nous voyons là un signe certain du changement profond qui s'est produit au sein de la philologie moderne. Le moyen âge, pour des raisons qu'il serait inopportun d'exposer ici, faisait pivoter son érudition sur la connaissance de la langue latine. La routine veut qu'il en soit encore ainsi dans nos écoles. Mais la philologie moderne, ne procédant, comme toute véritable science, que de proche en proche, a dû commencer par ce qu'il y avait de plus près, c'est-à-dire par

l'étude des langues vivantes, plus spécialement de la langue maternelle. Ainsi, en Allemagne, l'étude de la langue allemande devait préluder à celle des autres. C'est ce qui est arrivé en effet. La « Grammaire allemande », la « Mythologie allemande », l' « Histoire de la langue allemande » de Jacob Grimm sont devenues autant de modèles, d'après lesquels les sciences grammaticales, mythologiques, etc., se sont transformées depuis, ou, comme pour le latin, sont en voie de se transformer. Ainsi, nous croyons avoir justifié ce que nous avions avancé d'abord, à savoir : que la connaissance de la philologie germanique est indispensable pour l'étude de la linguistique moderne en général. Il s'en faut pourtant que cette conviction, même en Allemagne, se soit établie sans difficulté. Malgré les travaux d'un génie linguistique tel que Jacob Grimm, la nouvelle science aurait eu de la peine à vaincre la vieille routine, si l'enthousiasme patriotique des années 1813 à 1815 ne lui était venu en aide. On y voyait alors une protestation contre le joug étranger. La petite édition des *Nibelungen* par Zeune fut distribuée parmi les volontaires prussiens, et pénétra avec eux dans la France. L'effet survécut à la cause. Après le rétablissement de la paix, le germanisme, fomenté par les guerres de délivrance, poussa ces études dans le sens d'une politique libérale. Bientôt les gouvernements en prirent ombrage. Leur politique déplorable, qui ne reculait pas devant des actes de violence, tels que l'expulsion de Jacob Grimm et de six autres professeurs de l'Université de Gœttingue, réussit à fausser les tendances libérales et à détourner la science elle-même des principes qui l'avaient dirigée d'abord. Sous prétexte de défendre les traditions nationales contre les passions subversives de la révolution française, on se vit entraîné peu à peu dans un mouvement rétrograde. C'est ce qu'on observa surtout dans le *romantisme*, mélange bizarre de fanatisme religieux et national qui finit par se confondre avec les excès du parti ultramontain. Encore à l'heure qu'il est, on en peut constater les derniers vestiges dans l'alliance suspecte du parti allemand et flamand avec le clergé catholique en Belgique et ailleurs, et dans la guerre des *germanistes* réactionnaires contre les représentants des sciences naturelles à Vienne, à Prague, à Munich, etc. Heureusement, cet état de choses n'a plus de raison d'être. Un revirement complet, qui a eu lieu depuis 1848, a ramené la science germanique par excellence à elle-même, et lui a rendu la popularité qu'elle avait perdu. Aujourd'hui, non-seulement elle est enseignée avec grand succès à toutes les universités allemandes, mais outre les publications des nombreuses sociétés historiques qui s'occupent surtout d'antiquités proprement dites, et outre les « *Nouvelles Annales* » (*Neue Jahrbucher*) de Haupt, subventionnées par le roi de Prusse, elle est représentée par trois recueils périodiques indépendants dont nous allons donner quelques extraits.

I. *Germania, Vierteljahrsschrift für deutsche Alterthumskunde* (*Germania, recueil trimestriel pour la connaissance de l'antiquité allemande*), publiée à Vienne par Franz Pfeiffer.

Ce recueil paraît depuis 1856. Il s'ouvre surtout à des études d'histoire littéraire, sans exclure cependant ni la grammaire, ni les antiquités. Voici comment l'éditeur, dans son prospectus, définit le point de vue auquel il se place : « Nous sommes pénétrés d'estime », dit-il, « pour tous ceux qui ont créé et propagé notre science; mais on ne saurait nier que dans le domaine de la philologie allemande, plus que dans une autre branche de l'érudition, le règne de l'autorité, l'ascendant

de l'école ont atteint une hauteur qui devient un obstacle au progrès, et qui est incompatible avec la liberté des recherches.... Si l'enthousiasme avec lequel ces études ont été reçues et cultivées d'abord a diminué chez beaucoup de monde, ce n'est pas le sujet qui est la cause de ce refroidissement, mais la manière dont on le traitait, manière étroite qui devait lui ôter la sympathie du public et restreindre le petit cercle de ceux-là mêmes qui lui consacraient leurs études. En fondant un recueil où toute tendance honnête et zélée pourra se faire valoir sans égard aux opinions d'école, nous espérons raviver l'amour de ces études et les faire connaître dans des cercles plus vastes. » Cette prévision était juste. En peu de temps la *Germania* s'est placée au premier rang des journaux de cette classe. Les articles contenus dans les numéros de cette année sont les suivants :

IVe année, 1er cahier. — *K. Bartsch*. Der Rosengarte (le Jardin des Roses), poésie allemande du treizième siècle publiée ici pour la première fois en ancien haut allemand. — *I. Petters*. Noms de lieux terminés en *arun* et en *arin*. — *L. Uhland*. Additions aux légendes souabes. III. Bodman. — *E. L. Rochholz*. Sur les quatre dialogues de Hans Sachs. — *Fr. Gaertner*. Sur la Gudrun (poésie épique du treizième siècle). — *C. Höfler*. Zu Reinhard Fuchs (sur le Renard). Extraits d'un manuscrit du treizième siècle (Cod. Bibl. Pragensis III. G. 3 f. sæc. XIII) intitulé : « Summa dictaminis magistri Dominici Ypsani », se rapportant au roman du Renard. — *I. V. Zingerle*. Explication de la locution « ins Gras beissen » (mordre l'herbe = mordre la poussière).

2e cahier. — *W. Wackernagel*. Les noms appellatifs allemands. — *L. Tobler*. Haus, Kleid, Leib (maison, habit, corps). On compare les expressions qui dans les langues indo-européennes réunissent deux ou trois des significations indiquées, et on explique les rapports mythologiques qui ont déterminé cette coïncidence. — *Franz Pfeiffer*. Critique du texte du poëme « Erek », de Hartmann von der Aue. — *K. Bartsch*. Texte d'un poëme allemand du quatorzième siècle sur Virgil le sorcier. — *Le même*. Fragments d'une poésie allemande du treizième siècle sur la légende de saint Nicolas. — *Le même*. Fragment d'une Passion du douzième siècle.

3e cahier. — *K. L. Roth*. Exposition complète de la légende sur Virgil le Sorcier, de son origine et de la littérature qui s'y rapporte. — *Franz Pfeiffer*. Sur le Titurel (poésie de Wolfram v. Eschenbach). On démontre que le « Titurel » doit être antérieur au « Parcival ». — *K. Bartsch* compare quelques énigmes tirés de deux manuscrits, l'un latin, l'autre provençal (Cod. Paris. 7,693), et d'un imprimé espagnol, « Historia de la donzella Theodor », Sevilla, 1545. — *A. Holtzmann*. Sur le manuscrit K des Nibelungen. — *H. Werner*. Künzelsauer Fronleichnamspiel (jeu de la Fête-Dieu de Künzelau), de l'an 1479. Notice et extrait. — *K. Bartsch*. Deux chansons sur le margrave Albert-Achilles, du quinzième siècle. — *F. Liebrecht*. Sur la course nuptiale. — Sur la fable du Renard en Espagne. — Une *priamel* (espèce de poésie) anglaise. — Le tombeau et sa longueur, d'après des locutions proverbiales. — *I. Petters*. Noms de lieux allemands : 1. en *huril*, 2. de la racine *tëgar*.

II. *Die deutschen Mundarten. Vierteljahrsschrift für Dichtung, Forchung und Kritik* (*les Dialectes allemands. Recueil trimestriel pour la poésie, l'érudition et la critique*), publié par le docteur G. K. Frommann.

Ce recueil paraît depuis 1854. Il a repris sur un plan plus vaste et mieux conçu

l'entreprise de M. Firmenich, qui, dans son ouvrage intitulé « Völkerstimmen », s'était proposé de rassembler des documents authentiques de tous les dialectes allemands. Deux mérites surtout distinguent ce recueil; d'abord la définition grammaticale et la délimitation géographique de plus en plus exactes des différents idiomes, puis l'introduction d'un système phonétique qui suffit à toutes les nuances de la prononciation. Voici les principaux articles contenus dans le dernier numéro.

VI[e] année. 1859; — 2[e] cahier. — Additions, provenant du Tyrol, au Dictionnaire bavarois de Schmeller. — Proverbes et locutions populaires de la Franconie. — Idiotismes du pays d'Eger et des environs. — Sur un Vocabulaire latin-allemand de 1470, publié par Diefenbach. — Idiotisme du dialecte de Heanzen. — Sur les expressions « sen, sender, sen sent, sen soch » dans quelques poésies du seizième et du dix-septième siècle. — Idiotismes de la vallée de Lesach, dans le duché de Carinthie. — Idiotismes du bas allemand de la principauté de Lippe. — Remarques sur le système de prononciation du dialecte aléman-souabe dans le Tyrol et le Vorarlberg. — L'influence des juifs sur la langue allemande et sur la chanson populaire en Allemagne. — Suivent les annonces de quelques publications en dialectes; de plus, une série de pièces en vers et en prose également comme spécimens de différents dialectes.

III. *Zéitschrift für deutsche Mythologie und Sittenkunde* (*Recueil périodique pour la mythologie et pour l'histoire des mœurs allemandes*), fondé par le docteur J. W. Wolf, publié par le docteur W. Mannhardt.

Ce recueil paraît également depuis 1854. Dans sa courte durée, il a fourni la preuve qu'il sera possible de reconstruire, à l'aide des traditions populaires, les parties essentielles de la mythologie allemande, oblitérée par tant de siècles. Plusieurs articles, publiés dans la *Revue germanique*, ont fait connaître et apprécier le caractère de ces recherches. Le journal de MM. Wolf et Mannhardt en était l'organe principal. C'est à notre grand regret que nous apprenons que la mort du premier de ces deux savants et les empêchements survenus depuis vont faire discontinuer, du moins momentanément, la publication de ce recueil. Le dernier numéro contient les articles suivants :

IV[e] vol., 3[e] cah., 1859. — *Rochholz*. Légendes suisses sur des trésors. — *Mannhardt*. La conséeration du bûcher par le marteau du tonnerre. — *Lexer*. Traditions populaires de la Carinthie et de la Styrie. — *Mannhardt*. Le jeu du pont. — *Lontsi*. Conte de Zacynthe. — *Feifalik*. — Rimes et jeux d'enfants de la Moravie. — *Le même*. Une centaine d'énigmes d'enfants et du peuple de la Moravie. — *Le même*. Peratha (ancienne forme pour Bertha, déesse allemande) chez les Slaves. — *W. Mannhardt*. Adalbert, Adebar (nom de la cigogne). — *Le même*. Des énigmes populaires sur l'œuf, sur le coq et la poule. — *M. Lexer*. Traditions populaires de la Carinthie. — *A. Birlinger*. Des plantes qui figurent dans la superstition populaire en Souabe. — *Le même*. La nuit de saint André. — *Le même*. Des incantations en usage en Souabe. — *Mannhardt*. Extrait du Necrologium Altahense, Cod. Ien. du treizième siècle. — *Le même*. Additions et corrections à ajouter aux « Mythes germaniques » (ouvrage de cet auteur).

Jahrbuch für Romanische und Englische Literatur (*Annales pour les littératures romanes et anglaises*), publié par F. Wolf et le docteur A. Ébert.

Ce recueil, qui a commencé à paraître il y a un an, est destiné à former la contre-partie et le complément nécessaire des études germaniques dont nous venons de parler. Il aspire à devenir l'organe central de l'histoire des littératures romane et anglaise. Nous supposons qu'en France on suivra cette publication avec un vif intérêt. Voici le contenu des quatre premiers numéros :

1er vol., 1er cah., octobre. 1858. — *Édélestand du Méril.* La vie et les ouvrages de Wace (en français). — *A. Ébert.* Les mystères anglais. — *C. A. F. Mahn.* Le troubadour Cercamon. — Annonces et critiques.

2e cahier, janvier 1859. — *A. Ébert.* Les mystères anglais (fin). — *K. Bartsch.* L'art de rimer des troubadours. — *P. Paris.* Notice sur la chanson de geste intitulée « le Voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople » (en français). — *A. Tobler.* Addition à l'article de Mahn sur Cercamon. — Annonces et critiques.

3e cahier, avril 1859. — *F. Wolf.* Sur le roman espagnol réaliste. — *Lemcke.* Cintio dei Fabricii. — *Peij.* Notice sur Doon de Mayence (en français). — *N. Delius.* Annonce et critique de la « Grammaire des langues romanes » par Fr. Diez. — *Fr. Diez.* Sur un monument vieux provençal, en prose, publié par C. Hoffmann dans les « Mémoires (*Gelehrten Anzeigen*) de l'Académie de Bavière », du 24 juillet 1858.

4e cahier, juillet 1859. — *Justus Grion, Gaston Paris, H. B.* (?) Rapports annuels sur le développement des littératures italienne, française et anglaise pendant l'année 1858. — *A. Helferich.* Miscellanées espagnoles. — *Liebrecht.* Sur Cintio dei Fabricii. — Bibliographie de l'année 1858.

LIVRES.

Pantschatantra, cinq livres de fables, de contes et de récits indiens (*Fünf Bücher indischer Fabeln, Märchen und Erzählungen*), traduit du sanscrit, avec une introduction et des notes, par Théodore Benfey, 2 vol. — Leipzig, 1859.

Italiker und Græken. Lateinisch ist Griechisch (*Le latin est du grec*), 2e édition, corrigée et augmentée, par L. Ross, 1 vol. — Halle, 1859.

Cours et discours académiques (*Akademische Vorträge und Reden*), par le docteur Hermann Kœchly, 1er vol. — Zürich, 1859.

La publication philologique la plus importante de celles qui ont paru dans le courant du mois passé est sans contredit la traduction du « Pantschatantra » par M. Benfey. Avant d'entrer dans des explications sur le contenu de ce livre, il faut que nous disions d'abord un mot sur sa forme et sa disposition extérieures. Il se compose de deux volumes. Le premier renferme l'introduction, qui traite de l'ouvrage indien, de son origine, de sa forme primitive, de son histoire, enfin, et ceci est la partie la plus intéressante, des sources et de la propagation des matières qui y sont contenues. Le deuxième volume comprend la traduction allemande du texte avec des notes. Déjà cette indication générale fera pressentir

que M. Benfey en publiant cet ouvrage s'est proposé le double but d'en rendre la lecture facile et agréable à tout le monde et de suffire en même temps à toutes les exigences de la critique littéraire et historique. Il s'est acquitté de cette double tâche avec un bonheur égal à son talent et à son savoir justement renommés. Pour caractériser d'un seul mot le mérite particulier de sa publication, nous dirons qu'il a fourni pour l'Histoire comparée des idées, qui un jour devra prendre place à côté de l'Histoire comparée des langues, le premier élément et l'un des plus précieux. Toutes ces fables, ces contes, ces récits que nous voyons, à la main de ce guide infatigable, passer d'une littérature à l'autre, d'un siècle à l'autre, franchir avec une rapidité étonnante des espaces énormes, depuis la Chine jusqu'en Europe, depuis les Indes jusqu'en Afrique, n'est-ce pas là la véritable monnaie universelle de l'esprit humain frappée à l'empreinte de tout le monde, variant sans cesse et cependant ne perdant jamais cet air de parenté qui, à la lumière de la science moderne, le fait reconnaître pour le produit d'une pensée unique? M. Benfey, dans sa préface, a signalé les principaux résultats de ses recherches. Nous les répéterons ici. Le titre « Pantschatantra » de l'ouvrage sanscrit veut dire : « les cinq livres ». Quant à l'auteur de cet ouvrage, il est absolument inconnu. Il n'est pas plus aisé de constater l'époque où il fut composé. Tout ce qu'on peut assurer à cet égard, c'est qu'il existait déjà au commencement du sixième siècle de notre ère. Une autre délimitation dans le temps est donnée par la circonstance que la source première d'une assez grande partie des fables contenues dans le Pantschatantra se trouve dans Ésope. Or les Indiens ne pouvant avoir eu connaissance, sur une aussi grande échelle, des fables d'Ésope avant la fondation des royaumes grecs dans l'Inde, il est évident que la première rédaction de notre recueil ne saurait remonter au delà du deuxième siècle avant Jésus-Christ. On aura donc le choix entre huit siècles. Ce qui console un peu de cette incertitude, c'est la découverte de M. Benfey, qui prouve, à l'aide surtout de la dernière publication de M. Stan. Julien, « Mémoires sur les contrées occidentales, traduits du sanscrit en chinois, etc., » que le Pantschatantra est d'origine essentiellement bouddhiste. Il fait remarquer à cette occasion qu'il y a là une nouvelle preuve de ce que le bouddhisme, depuis le troisième siècle avant notre ère jusqu'au sixième ou huitième siècle après Jésus-Christ, a été le principal promoteur de la littérature indienne. Quant à la forme primitive de notre ouvrage, M. Benfey établit qu'il se composait d'abord de douze ou quinze livres, dont les cinq qui existent encore correspondent aux chapitres 5, 7, 8, 9, 10 du « Kalîlah et Dimnah » publié par Silv. de Sacy, et les sept qui sont perdus aux chapitres 11, 12, 13, 14, 17, 18 et 15.

Originairement, le Pantschatantra ne formait pas, comme à présent, un recueil de fables et de contes isolés ou arbitrairement liés l'un avec l'autre; au contraire, il exposait, dans un ordre systématique et sous la forme de fables, les doctrines de la *nîti*. *Nîti* signifie *morale;* mais les ouvrages qui en traitent étant surtout destinés aux princes, *nîti* est devenu synonyme de *art de gouverner*. En effet, le titre *Nripanîtiçâstra* (signifiant *Manuel de morale à l'usage des princes*) reparaît à la fin de l'ouvrage, qui probablement le portait d'abord, et il semble que le titre de la traduction latine, *Directorium vitæ humanæ,* en soit le reflet. L'histoire du Pantschatantra est des plus compliquées. Lorsqu'il fut traduit pour la première fois en langue persane, on ne sait pas quand, la forme des trois premiers livres était déjà changée, parce que les trois fables qui maintenant forment

le cadre de ces livres constituaient originairement des pièces à part sans autres intercalations. En général, la traduction en pehlwi, qui du reste est perdue, se tenait très-près de l'original, et les rédactions postérieures qui en dérivent s'en éloignent beaucoup moins que celles de la ligne indienne. Celle-ci en diffère surtout par la circonstance que les cinq livres connus aujourd'hui sous le nom de Pantschatantra en furent séparés on ne sait quand, tandis que des sept autres livres, deux se sont perdus tout à fait dans la littérature indienne, trois furent encadrés dans le Mahâbhârata, et les deux derniers furent insérés plus tard dans le premier livre du Pantschatantra même.

Les cinq livres ainsi constitués ont subi à leur tour des tranformations nombreuses et profondes. On distingue quatre branches principales : celle dont Somadeva a fait son extrait, celle qui est représentée par le Pantschatantra publié par Dubois, celle qui forme la base de l'Hitopadesa, enfin celle des rédactions sanscrites du Pantschatantra actuelles. Parmi ces dernières, le manuscrit de Berlin tient la première place. La traduction arabe est faite sur le texte pehlwi. La traduction hébraïque, à son tour, est une reproduction fidèle du texte arabe. Malheureusement elle est perdue en partie, et le reste n'est pas encore publié entièrement. La traduction latine de Jean de Capoue en dérive, de celle-là la traduction allemande de 1483, qui à son tour a servi de texte à la traduction espagnole, celle-ci à l'italienne, et enfin cette dernière à la traduction française et anglaise. La traduction grecque de Galanos, qui depuis 1786 jusqu'en 1833 a vécu dans l'Inde, occupe une place à part.

Quant aux matières contenues dans le Pantschatantra, la plupart des fables d'animaux sont d'origine grecque, le reste est d'origine indienne. Le plus grand nombre des contes répandus dans presque toutes les littératures du monde provient, d'après M. Benfey, de cette dernière source. Les principaux agents qui ont contribué à les propager, c'étaient les mahométans, depuis le dixième siècle, dans l'ouest de l'Asie, dans l'Europe et dans l'Afrique, et avant eux les bouddhistes dans l'Asie orientale, surtout en Chine, en Tibet et parmi les Mongols. Ces derniers, pendant leur règne en Russie, les ont de nouveau apportés en Europe. En général, M. Benfey remarque que, malgré la foule étonnante des contes, surtout européens, ils se réduisent pourtant tous à un assez petit nombre de conceptions primitives. Il a commencé cette réduction par l'ouvrage présent, qu'il se propose de faire suivre de travaux analogues sur les autres recueils de contes indiens.

Pour donner une idée plus exacte de son travail, nous choisirons un exemple quelconque. Tout le monde connaît l'histoire du Marchand de Venise, rendue célèbre par le drame de Shakspeare. M. Benfey en trouve la première source dans un dogme bouddhiste qui se reflète en une série de fables et de contes se rapprochant de plus en plus du type indiqué. Une des plus anciennes (vol. II, p. 247) raconte qu'un oiseleur surpris par une tempête se réfugie sous un arbre dans une forêt, et, en touchant cet arbre, dit : « Quiconque y demeure, je viens à lui cherchant un refuge; qu'il me protége en tout, moi qui tremble de froid et qui suis épuisé de faim. » A la main il tenait une cage où était enfermée une colombe qu'il avait prise. Mais en haut de l'arbre se trouvait le mâle de cette colombe, qui se lamentait de la perte de son épouse. La colombe ayant entendu cette plainte et les paroles de l'oiseleur, consola son époux et l'exhorta à remplir son devoir envers celui qui demandait son hospitalité, quoiqu'il fût un

homme injuste et cruel. A ces paroles, le pigeon mâle répond en demandant au chasseur ce qu'il lui faut. Celui-ci se plaint du froid. Alors le pigeon apporte des charbons et du feuillage sec, allume le feu, et voyant le chasseur affamé, dit : « Je ne possède absolument rien à t'offrir pour manger; je vais donc te nourrir de mon propre corps, qui n'est pourtant qu'un souffre-douleur. » Disant cela, il se précipite dans la flamme. L'oiseleur, touché de pitié, se décida tout à coup, cassa ses armes et jura : « Dès aujourd'hui, je vivrai privé de toute jouissance, en macérant mon corps comme un petit ruisseau qui dessèche dans l'été. » Il délivra la femelle. Celle-ci, voyant son époux dans la flamme, déplore son propre sort de veuve et s'y précipite elle-même après lui. Tous les deux se réunirent dans le ciel. Ce trait de sacrifice de soi-même se retrouve dans un très-grand nombre de fables et de contes bouddhistes (vol. I, p. 389). L'une des plus importantes fait partie du « Pantschatantra » de Dubois (p. 173). « Le dieu Indra, pour éprouver la miséricorde d'un roi, prend la forme d'un faucon et chasse une colombe qui se réfugie auprès de ce roi. Celui-ci, pour la sauver, offre de sa propre chair autant que pèse la colombe. Le dieu accepte. On met la colombe sur un plateau de la balance, la chair de l'autre. Mais quoi qu'on en coupe, la chair pèse toujours trop peu. Enfin le roi s'y jette lui-même tout entier. Indra est satisfait; il reprend sa vraie forme et comble le roi de bienfaits et de louanges. » On devine déjà le rapport qui existe entre cette fable et le sujet du drame de Shakspeare. « Les légendes bouddhistes, continue M. Benfey, s'enivrent avec une espèce de volupté et de raffinement religieux de telles inventions. Naturellement, les peuples qui n'étaient pas bouddhistes et qui ne partageaient pas cette sainte folie du sacrifice poussé à l'absurde ne pouvaient voir dans ces récits étranges qu'une cruauté raffinée, et dans ce dieu qui y assiste, pour éprouver ses fidèles, un créditeur impitoyable qui guette et qui tourmente sa proie. La transformation était donc inévitable. Mais nous devons laisser au lecteur le soin d'aller chercher dans l'ouvrage même de M. Benfey les nombreux intermédiaires qui conduisent du Pantschatantra sanscrit au Pecorone italien, et de celui-ci au drame du poëte anglais.

Il a été question déjà plusieurs fois dans ce bulletin du livre de M. Ross, dont nous avons inscrit le titre plus haut. Nous croyons pourtant devoir mentionner ici la deuxième édition de ce livre, qui vient de paraître après la mort de l'auteur. Elle est considérablement augmentée, mais le livre est resté le même. Comme on sait, M. Ross prétend prouver que le latin n'est point, ainsi que le supposent les principaux représentants de la linguistique comparée, une sœur du grec, du sanscrit, du germanique, etc., mais une fille du grec, de même que le français est une fille du latin. Le seul moyen peut-être pour prouver cette assertion, ou plutôt pour la confondre, c'était de comparer le système des flexions grammaticales dans les deux langues. M. Ross n'en dit mot. En revanche, il dérive, d'après des lois arbitraires et d'après des catégories qui, sérieusement parlant, n'ont plus de valeur scientifique depuis longtemps, presque tout le vocabulaire latin du vocabulaire grec. Malgré tout cela et malgré beaucoup d'autres choses qui prêtent à la critique dans ce livre, nous sommes pourtant loin de lui refuser tout mérite. Nous sommes convaincu, au contraire, que M. Ross, grâce à sa grande familiarité avec les deux langues, a trouvé un nombre considérable d'étymologies nouvelles parfaitement justes, et qui seront reconnues pour telles aussitôt qu'on les aura ramenées aux règles de la grammaire comparée.

Nous arrivons au livre de M. Kœchly. A notre avis, c'est une des plus belles productions de la philologie classique dans ces derniers temps. M. Kœchly possède, à un degré extrêmement rare, le don si précieux de s'identifier complétement avec les époques dont il parle. Ces discours, ce n'est plus de l'érudition pure, ou plutôt c'est la véritable érudition, celle qui fait revivre en nous l'antiquité, qui sous la lettre morte fait sentir le battement du cœur, qui découvre, sous la forme changeante des siècles qui se succèdent, les intérêts continuellement les mêmes qui se combattent au sein de l'humanité. A ce prix, les contemporains de Périclès et de César nous intéressent comme si c'étaient les nôtres, et peut-être plus encore, parce qu'à côté des aspirations qui leur sont communes avec nous, ils possédaient une grandeur d'âme, une force généreuse, un enthousiasme jeune et plein d'espoir, qui trop souvent font défaut à notre société un peu vieillie. Remonter, avec un guide tel que M. Kœchly, aux sources de l'antiquité, qui sont en même temps celles de notre culture, c'est retremper les membres, engourdis sur la route de la vie ordinaire, dans une eau fraîche et limpide qui se précipite des montagnes couronnées de neiges éternelles. Le volume dont nous parlons comprend quatre discours sur le « Prométhée d'Eschyle », sur « Caton le Jeune », sur « Sappho et la position sociale des femmes chez les Grecs », sur Socrate et son peuple ». A la vérité, ce sont autant de cours sur les plus hautes questions de philosophie politique, religieuse et sociale. Nous regrettons de ne pas pouvoir les analyser de plus près. Il faudra nous contenter d'en indiquer les résultats généraux. Quant au Prométhée d'Eschyle, M. Kœchly, contrairement à l'opinion de M. Schömann et des philologues par trop chrétiens qui ont fait de Prométhée le type de l'homme pécheur, révolté contre Dieu, châtié ensuite, repentant et reçu en grâce, établit que le Prométhée d'Eschyle n'est qu'un dieu, un véritable dieu païen qui, de même que Zeus et les autres dieux, est sujet à faillir et à subir, aussi bien que les hommes, son destin immuable. Sur cette base s'élève le combat entre Zeus et Prométhée, c'est-à-dire entre les représentants de deux âges, de deux générations divines, celle des Titans, qui sont les plus anciens, et celle des dieux olympiens, avec Zeus à leur tête, qui représente l'intelligence en opposition contre la force brutale. Le genre humain, favorisé contre la volonté de Zeus par Prométhée, donne occasion à la querelle, qui éclate en une vengeance terrible et qui finit par une réconciliation obtenue par des concessions des deux côtés : image grandiose des luttes civiles auxquelles assistait alors le poëte. La dissertation sur Caton rétablit la mémoire, un peu calomniée par Mommsen, de ce grand stoïcien, qui en mourant avait la conviction d'emporter avec lui la liberté dans son tombeau. Le morceau sur Sappho fait une récréation agréable après cette grave lecture. Il peint dans toute sa splendeur l'image pure et poétique de la femme-poëte qui semble avoir réuni sur sa noble tête tous les rayons de la grâce féminine et de l'esprit grec au temps de son apogée. Elle était trop grande pour être comprise par la postérité. De là les absurdités que des compilateurs d'anecdotes ont entassées sur sa belle image. M. Kœchly a le mérite de l'avoir rétablie, autant que les torts du temps l'ont permis, dans son ancienne splendeur. La dernière dissertation sur Socrate et son peuple se propose de faire comprendre la nécessité du conflit qui devait éclater entre le philosophe qui, plein de sa vocation de réformateur universel, se préoccupait trop peu des intérêts politiques et des besoins du jour, et entre les républicains fanatiques qui, dans leur patriotisme un peu étroit et pusillanime, redoutaient toute pensée indépen-

dante de la leur. En l'accusant comme un idéologue dangereux, ils agissaient de bonne foi. Heureusement les circonstances qui ont accompagné sa mort montrent, du côté du philosophe et du côté du peuple, une égale grandeur et une noblesse de pensée qui consolent au milieu du deuil.

J. H.

SCIENCES NATURELLES.

JOURNAUX.

Seemann. *Bonplandia*, n° 16 : L'enzeht ou enzelt d'Abyssinie; Nouvelle espèce de phyllartson à Madagascar; Le palmier à dattes, ses noms et son culte dans l'ancien monde; Medicaginides; Amandes naines; De la gerce du mélèze; Des pousses des pins; Du taraxacon; Victoria regia.

Mohl et Schlechtendal. *Botanische Zeitung* (*Journal botanique*), n° 36 : Schübeler, Du froment sauvage trouvé en l'an mil par les Norvégiens; Rœper, Phénomènes d'hybridité.

Cabanis. *Journal d'ornithologie*, 2e cahier : prince de Wied, Catalogue des oiseaux trouvés dans un voyage dans l'Amérique du Nord; pasteur Paessler, Observations oologiques et ornithologiques en 1858; Hartlaub, Additions à la monographie des lamprotornithinæ; Bernstein, Des nids de salanganes; Homeyer, De quelques oiseaux d'Europe.

Wœhler, Liebig et Kopp. *Annales de chimie et de pharmacie*, cahier de septembre : Bunsen, Essais de tubes soudés; Stædeber, Recherches sur l'acéton; Bohn, Observations sur le photomètre de Bunsen; De la prétendue réaction acide de la chair musculaire; Knop, De la forme cristalline du faujasite; Briegleb, Appareil perfectionné pour la fabrication d'acide hydrofluorique pur; Du chromide de brôme; Effets du jodæthyle sur les acétates, les formiates et les oxalates, d'après Schlagdendaufen.

MÉDECINE.

JOURNAUX.

Gœschen. *Clinique allemande*, nos 37, 38, 39 : Lehmann, Guérison de l'hydrocèle par l'acupuncture électrique; Abelles, Diagnostic des maladies du cœur; Hoppe, Recherches sur les effets de la guassia et de la guassine; Wimmer, De la formation des poches dans les hernies inguinales; Le Viseur, Nosographie de la plique polonaise; Martin, Complète exarticulation du métacarpe du pouce gauche, avec conservation des deux phalanges; Heyfelder, Opérations doubles, simultanées ou successives; Heusinger, Albuminurie d'une femme enceinte, avec aphonie intermittente.

Wittelshœfer. *Gazette médicale hebdomadaire de Vienne* (*Wiener medizinische Wochenschrift*), n°s 37, 38, 39 : Moleschott, Observations théoriques et pratiques sur la diététique; Keckeis, Observations pratiques sur l'ischuria; Althaus, La castration comme remède contre l'épilepsie; Sigmondy, La méthode galvanocaustique; Sigmund, Observations sur la valeur thérapeutique de quelques préparations de mercure dans la syphilis générale; Un nouveau désinfectant.

Henle et Pfeufer. *Journal de médecine rationnelle*, 3e série, 7e volume, 2e cahier : Dusch, Thrombose du sinus cérébral; Weismann, Formation de nerfs par suite d'un névrome; Harless, Crampes musculaires par suite de la dessiccation des nerfs; Luschka, Sur les cartilages de Wrisberg; Budges, Description d'un nouveau muscle, et de plusieurs variétés de muscles et d'os; Wundt, De la théorie de la perception sensible; Schmidt, Curiosité médicale du moment, taupes grillées comme remède secret contre l'épilepsie.

Virchow. *Archives d'anatomie et de physiologie pathologiques et de médecine clinique*, 17e volume, 1er et 2e cahiers : Trœltsch, Remarques anatomiques sur les maladies de l'oreille; Stich, De la sensation dans la bouche, et spécialement du goût; Burckhardt, Épithélium des conduits dérivatifs de l'urine; Frommann, Un cas d'argyria, avec des sécrétions d'argent dans les intestins, le foie, les reins et la rate; Friedberg, D'un prétendu cas d'imperforation de l'anus; Eckard, Anatomie des amygdales.

Reichert et Duboys-Raymond. *Archives d'anatomie, de physiologie et de médecine scientifique*, 1859, 4e cahier : Reissner, De la vessie et de l'appareil auditif de quelques siluroïdes; Einbrodt, Influence des nervi vagi sur le mouvement du cœur chez les oiseaux; Heydenhain, Observations pour l'anatomie des glandes de Peyer; Hoyer, Recherches microscopiques sur la langue des grenouilles; Lieberkühn, Nouvelles observations pour l'anatomie des éponges; Reichert, Prétendues anastomoses nerveuses dans le stratum nerveum s. vasculosum de la membrane muqueuse des intestins; Wundt, Modifications secondaires des nerfs; Keferstein, Structure des muscles à bandes transversales du petromyzon marinus.

Œsterlen. *Journal d'hygiène, de statistique médicale et de police sanitaire* (nouveau journal), n° 1; Tubingue, 1859 : OEsterlen, L'hygiène et la médecine; Schraemli, Statistique de la population du canton de Zurich; Meyer-Ahrens, Conditions physiques des pays tropiques des Cordillères dans leurs rapports avec les maladies; Bœcher, Influence de la graisse sur les sécrétions; Besterlen, La réforme sanitaire en Angleterre; Présence remarquable d'acide butyrique dans de l'eau de puits; Rollei, Remède contre les effets de la respiration du chlore.

Arlt, Donders et Graefe. *Archives d'ophthalmologie*, 3e volume, 1re partie : Panum, Grandeur apparente des objets vus; Nakony, Des nystagmes; Iunge, Anatomie pathologique de la rétine tigrée; Schweigger, Recherches sur la rétine pigmentée; Græfe, De la nature de l'héméralopie; Influence de l'excitation de points non identiques de la rétine sur les axes visuels; Henche, Observation sur l'effet des muscles oculaires; Græfe, Cécité subite par l'embolie de l'arteria centralis retinæ.

Buchner. *Nouveau répertoire de pharmacie*, 8e volume, 7e cahier : Landerer, Des thermes d'Aidapia, dans l'île d'Eubée; Lœsre, Détermination quantitative de l'argent, du plomb, du mercure, du wismuth et du cadmium sous la forme de métaux de soufre; Séparation quantitative du sulfate d'oxyde de plomb d'avec le sulfate de baryte; Fremy, Recherches chimiques sur la composition des cellules végétales; Signes distinctifs des fibres ligneuses, des fibres corticales et des tissus celluleux formant la moelle des arbres; Payen, de l'amidon.

Bley. *Archives de pharmacie*, 99e volume, 3e cahier : Wœhler, Observations sur le chrome; Reichardt, Analyse du guano; Græger, De l'oxyde de fer comme moyen de combustion et d'incinération des substances organiques; R. Wagner, Détermination du poids spécifique de corps solides; Ludwig et Krohmayer, Nouvelles observations sur la semence d'hélianthe; Rottmann, Courte notice sur la présence d'indigo dans l'urine; Décoloration de sulfate d'indigo par l'huile de térébenthine.

LIVRES.

Pathologie und Therapie der Psychosen (*Pathologie et thérapie des psychoses* [affections mentales]), par le docteur Flemming, conseiller médical intime du grand-duc de Mecklenbourg, ancien médecin dirigeant de la maison d'aliénés de Sachsenberg, 1 vol. gr. in-8°; xxiv-487 pages. — Berlin, Hirschweldt, 1859.

Lehrbuch der Psychiatrie (*Manuel de psychiatrie*), par le docteur Neumann, directeur de la maison d'aliénés de Pœppolwitz, 1 vol gr. in-8°, iv-242 pages. — Erlangen, Enke, 1859.

Il n'est pas de recherches d'un plus haut et plus triste intérêt, plus utiles et plus difficiles que celles qui ont pour objet le trouble des facultés mentales. Elles sollicitent également le philosophe, le physiologiste et le médecin, et impliquent en première ligne ce grand problème des rapports du moral et du physique qui a donné lieu à de beaux travaux, mais touchant la solution duquel on est encore si loin de s'entendre.

Les Allemands s'occupent beaucoup de ces questions, et notamment il n'est pas en Allemagne un directeur d'institutions d'aliénés qui, par un zèle des plus louables, ne se croie tenu de donner au public le résultat expérimental ou théorique de ses observations. Il est naturel que de tels travaux, émanant de médecins, accordent plus d'importance à la physiologie qu'à la psychologie, et c'est là la tendance très-marquée des deux ouvrages que nous annonçons aujourd'hui.

M. Flemming reproche à la plupart des travaux qui ont eu pour objet ces problèmes difficiles d'être partis de la psychologie, science qu'il trouve incertaine, obscure et peu avancée. Il distingue deux points de vue : le spiritualiste et le somatique, et choisit sans hésiter ce dernier. Les affections mentales se divisent en deux séries : celles qui troublent d'abord la vie du sentiment, et celles qui commencent par déranger la vie de l'intelligence. Le sentiment réside dans le système nerveux ganglionnaire, et l'intelligence dans le cerveau. Dans le premier cas, la maladie part des ganglions pour monter dans le cerveau; dans le

second, elle descend du cerveau pour embrasser le système ganglionnaire. Les maladies qui ont leur point de départ au cerveau sont des « psychoses cérébrales » proprement dites ou des encéphalopathies protopathiques; les autres sont appelées par l'auteur « psychoses ganglionnaires ou encéphalopathies deutéropathiques. » Ce qui, en dehors de toute question de doctrine, donne de la valeur à l'ouvrage de M. Flemming, ce sont les observations tirées de sa pratique qu'il y a ajoutées. Celui de M. Neumann est plus théorique et plus superficiel, et se fait remarquer surtout par la nouveauté de la terminologie.

F.

LITTÉRATURE et PUBLICATIONS DIVERSES.

JOURNAUX.

Morgenblatt (*Feuilles du matin*), nos 37, 38, 39, 40 : Origine de l'ordre de la Jarretière; Sur le Brenner; Lettres inédites du duc Charles-Auguste de Saxe-Weimar à Herder; Le mariage d'or; Observations et parallèles tirés de la vie des animaux, chronique d'un nid de pinsons; Kurtz, Tableaux de l'histoire de la Souabe.

Freytag et J. Schmidt. *Grenzboten* (*Messager de la frontière*), nos 39, 40, 41 : L'édition allemande de Hændel; Un pèlerinage à Jérusalem; Histoire du verre; Les Vaudois du Piémont; Les ports militaires français et leurs chantiers de construction; Les présides espagnols au Maroc; Marie Seebach; L'idée de nationalité.

R. Haym. *Preussische Jahrbucher* (*Annales prussiennes*), vol. IV, cah. 3. La France, l'Autriche et la guerre d'Italie; La catastrophe de la Pologne et les grandes puissances orientales; Doctrine et œuvres d'Auguste Comte; Histoire moderne de l'Italie.

Prutz. *Musée allemand*, nos 38, 39, 40, 41 : La pensée moderne et l'Église; Les Mémoires de Guizot; Poésies de Th. Otto, Nina de Waldbourg et R. Kunisch; Weingærtner, Origine de l'architecture sacrée chez les chrétiens; Hettner, Melchior Grimm, épisode de l'histoire de la littérature française au dix-huitième siècle; Hauff, Des histoires de village.

Blætter für litterarische Unterhaltung (*Entretiens littéraires*), nos 38-41 : Berneck, Le général Toll et ses Mémoires; Histoire de la théologie d'Iéna; Margraff, Dramaturgie; Idylles modernes; Carrière, Du culte et de l'histoire de l'art; L. Cholevius, De l'histoire de la poésie allemande; Poésies lyriques; Lau, Restauration des études classiques; De l'instruction publique en Prusse; Opinions françaises sur le théâtre allemand.

Europa, nos 38-41 : Esquisse d'un voyage dans les Andes; Charles-Frédéric Lessing; Poëtes américains; Un caractère russe.

Keipp. *Revue de Berlin*, vol. XVIII, cah. 10-13 : Lettres prussiennes; Histoire de la famille; Lettres littéraires de Berlin; Les provinces américaines de l'Angle-

terre; Les Slaves et les Allemands; L'insurrection chinoise; Feld-maréchaux de la maison d'Autriche; La sculpture sur bois en Bavière.

Westermann. *Illustrirte Deutsche Monatshefte* (*Cahiers mensuels illustrés*); nº 37 : M. Ring, La fille du philosophe; Hettner, De la personnalité de Rousseau; Uhde, De la polarisation de la lumière et de son usage pour la détermination de la quantité de sucre dans des dissolutions; Les indigènes de Nicobar, d'après des communications faites par le docteur Scherzer à la Société géographique de Vienne; Dippel, Le monde végétal dans l'histoire de la terre; Overbeck, De la statuaire de genre dans l'antiquité; Walchner, Diffusion générale de l'arsenic; Fraat, Du rôle de la terre en agriculture d'après les plus récents progrès de la science rurale.

Das Ausland (*L'Étranger*), nºs 37-40 : Relation d'un Cafre-Zoulou, de son voyage en Angleterre; Promenades parmi les Peaux-Rouges de l'extrême Nord; Scènes de la vie populaire de la Bretagne; Poissons venimeux dans la mer Caspienne; Le tombeau des Scipions à Rome; Le mouvement des métaux précieux; Les poissons de la haute mer; La population esclave à Surinam; Scènes des guerres maritimes des États-Unis; La côte occidentale d'Afrique; Images nébuleuses photographiques; Solution de l'énigme dans le premier livre des oracles sibyllins; Cuba et sa population; La sueur; Nouvelles du docteur Roscher, et état des découvertes en Afrique; Les Mosquitos; Les Parses de l'Inde et la civilisation européenne; Une excursion dans la forêt vierge sur la côte nord de Venezuela; Partie de chasse dans Chatham-County, État de Géorgie; expédition militaire des Anglais contre Alogo-Patou, le chef de la tribu des Krobos sur la côte occidentale d'Afrique; Population du littoral de Red-River; La dernière exploration américaine du Parana et de ses affluents; Traces antédiluviennes d'animaux en Angleterre et aux États-Unis; Réorganisation de l'armée russe.

Ule et Müller. *La Nature*, nºs 38-41 : Müller, La loi naturelle du travail; âge relatif de la flore des Alpes; La plus grande masse d'or; L'aluminium à l'état d'alliage; Hamm, Les essais de Linné sur le nombre des herbes fourragères; De l'oxalis esculenta; Uhle, Le télescope; Tableaux alpestres, un coup d'œil dans le passé; Grüner, Races canines, les chiens de chasse; Hirth, Le projet de Christophe Colomb; Zeise, Les steppes de la péninsule Cimbrique, d'après le dessin du professeur Forchhammer; Bettziech-Beta, Fruits californiens.

LIVRES.

Voyage de Herder en Italie (*Herders Reise nach Italien*); *Correspondance de Herder avec sa femme, d'avril* 1788 *à juillet* 1789, publié par H. Duntzer et F. G. de Herder, 1 vol. in-12, xxxii-416 p. — Giessen, Ricker, 1859.

La correspondance intime des grands écrivains de l'Allemagne est une mine qui ne paraît pas encore près d'être épuisée, bien que les volumes s'accumulent d'année en année. Celui que nous annonçons aujourd'hui fait suite à la Correspondance de Herder que la *Revue germanique* a analysée dans son numéro de février

1858. Nous retrouvons ici Herder avec son grand esprit et sa vive conception, mais aussi avec le caractère misanthropique et bilieux, avec les emportements et les affaissements qui ont jeté tant d'amertume et d'ennuis dans son existence. Mademoiselle Caroline Flachsland, la fiancée, l'amante passionnée de la première collection, est devenue madame Herder, et pendant que son mari lui rend compte de son voyage en Italie, mêlé d'incidents assez désagréables, elle lui envoie de son côté le journal des événements grands et petits de Weimar. Il est curieux et triste de voir, pendant les distractions du voyage et sous le beau ciel de l'Italie, l'hypocondrie de Herder se développer de plus en plus. Il y avait évidemment dans cette nature quelque chose du tempérament de Rousseau, notamment la manie de douter des amis et de voir en eux des ennemis. Nous reviendrons peut-être sur ce volume.

A. N.

Studien zur Geschichte der Spanischen und Portugiesischen Nationalliteratur (*Études sur l'histoire de la littérature espagnole et portugaise*), von Ferdinand Wolf. — Berlin, Asher et Cie; in-8°.

Les quatre mémoires dont cet élégant volume se compose avaient déjà paru, à plusieurs années d'intervalle, dans différents recueils; mais quand on réimprime en Allemagne des articles de journaux, on les retravaille à nouveau, et l'on en fait réellement des livres. Sous ce titre modeste d'*Études*, M. Wolf ne publie rien moins qu'une histoire complète de la littérature en Espagne et en Portugal pendant le moyen âge. C'est à la vérité une histoire divisée en fragments, manquant par conséquent un peu d'ensemble et de vie; mais tous les faits y sont mis en relief avec une profondeur d'érudition qui ne laisse rien derrière elle, et cette absence de méthode n'avait ici aucun de ses inconvénients ordinaires. M. Wolf ne regardait pas les faits comme assez solidement établis pour en vouloir rien induire, peut-être même lui semblent-ils suffire à eux seuls à la curiosité légitime de l'histoire littéraire. Quelle que fût sa vraie raison, il n'entrait pas dans sa pensée de les apprécier en eux-mêmes, de remonter à leurs causes, de les suivre dans leurs influences, ni enfin de rechercher quels furent leur place et leur rôle dans le développement de la poésie. C'est là, si nous ne nous trompons, retirer à l'histoire de la littérature beaucoup de son importance, et nous pourrions ajouter de son agrément : faute d'une idée où se reprendre, le lecteur désorienté éprouve par moments, dans cette marée toujours montante d'érudition, un peu du vertige et de l'abattement du malheureux qui se noie, au grand soleil, dans une mer bien unie et bien bleue. Il a déjà été parlé dans cette *Revue* des différents travaux de M. Wolf sur les romances espagnoles; tous sont ici résumés et devenus vraiment définitifs. Peut-être pourrait-on désirer dans cet excellent mémoire un peu plus d'air; mais l'avenir lui-même ne changera rien aux principes qu'il pose ni aux conséquences qu'il en tire, et le nom de M. Wolf restera désormais inséparable de l'histoire des romances. Le travail sur le théâtre espagnol n'a pas la même originalité ni la même profondeur : c'est, à l'érudition près et avec une ampleur insolite, un article de journal, mais un article complet qui ajoute encore bien de curieux détails à ceux que M. de Schack avait recueillis dans son Histoire, et témoigne d'une immensité de lectures qu'on oserait à peine attendre

d'un écrivain spécial. Le mémoire qui comprend le reste de la littérature formerait à lui seul un volume, et, à moins de s'être occupé sérieusement du même sujet, on ne peut en apprécier suffisamment les mérites. Il résout presque à chaque page des doutes jusqu'alors insolubles, et enrichit l'histoire de faits entièrement nouveaux. Les questions les plus difficiles ne trouvent jamais M. Wolf flottant, et il les tranche avec une sûreté d'érudition et une solidité de jugement qui défient la contradiction. Il en est cependant une, et des plus importantes, l'antériorité du *Poëme du Cid* sur la *Chronique rimée*, où notre conviction est restée réfractaire. A notre avis, ces deux poëmes remontent également, par une suite non interrompue de traditions, au temps même du Cid; tant qu'ils n'ont pas été fixés sous la forme qui nous est parvenue, tous deux ont mêlé des idées nouvelles aux anciennes et de vieilles expressions à la langue du jour, tous deux enfin se sont aidés de leur versification primitive, et l'ont appropriée aux exigences de l'époque où ils ont été définitivement rédigés. Les raisons de M. Wolf sont graves, mais les règles que la critique a autorisées pour les poésies sorties complètes de l'imagination d'un seul ne sont plus applicables quand il s'agit de poëmes élaborés pendant de longues années, auxquels vingt personnes ont successivement apporté chacune leur expression et leur idée. A côté de la langue littéraire, polie de la veille, il y a des dialectes de provinces et d'humbles patois restés fidèles au parlé, qui à la même époque appartiennent à des siècles différents, et la langue n'est plus une date. L'antiquité des détails ne prouve plus l'âge reculé de l'ensemble, ni la jeunesse relative de certaines idées la nouveauté des autres; et, si traditionnel que soit un poëme, sa versification dépend beaucoup trop de l'habileté de son dernier poëte pour qu'on en puisse rien inférer, même de vraisemblable, sur son origine. Dans la poésie populaire, les questions de priorité ressortissent donc surtout au sentiment, et la grossièreté un peu brute de la *Chronique* nous semble un témoignage d'archaïsme assez fortement marqué pour infirmer même l'opinion de M. Wolf. Le dernier mémoire traite de la littérature portugaise pendant le moyen âge. Si l'espace restreint qui lui était réservé ne permettait pas de lui donner tous les développements que le lecteur eût désirés, la nouveauté et l'intérêt du sujet ne l'en rendaient pas moins tout à fait digne de figurer dans les *Études* de M. Wolf : c'est une véritable acquisition pour l'histoire littéraire.

E. M.

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Heidelberg, 20 octobre.

« *Cedant arma togæ!* » pouvons-nous nous écrier enfin... l'irritation susceptible des Allemands est calmée; la paix a été faite avant même d'avoir été signée, et le sentiment national éclate d'une manière plus sérieuse, plus digne et plus efficace, il faut l'espérer, par les conférences d'Eisenach et de Francfort dont je n'ai pas à vous entretenir et par l'agitation provoquée par le centième anniversaire de la naissance de Schiller dont je veux vous parler un peu.

Que ce rapprochement d'un épisode politique et d'une fête littéraire ne vous étonne pas, monsieur. Au fond des deux on trouve le même mobile; ils sont nés tous deux sous l'influence d'une même pensée, d'une même aspiration. Chez aucun peuple la littérature n'a exercé une influence politique aussi profonde qu'en Allemagne, nulle part elle n'a autant aidé à constituer le patriotisme, car elle a été nationale avant la nation. Et au premier rang de ceux qui, par leurs écrits, par l'action de leur génie, ont contribué le plus puissamment à éveiller ce sentiment, il faut placer Schiller. Le poëte qui, des Alpes à la Baltique, règne sur tous les cœurs, dont l'étudiant à la *kneipe*, l'ouvrier dans son atelier, la jeune fille au piano, redisent les chants, dont l'Allemagne, depuis soixante ans, applaudit les œuvres au théâtre, méritait avant tous de devenir un symbole de l'unité nationale. Ne trouvez-vous pas que ce patronage vaut bien celui d'une sainte ou d'un conquérant?... N'oublions pas d'ailleurs qu'ici chaque enfant apprend à bégayer sa langue dans les écrits de ses poëtes, et que la littérature n'est pas l'expression des goûts raffinés d'une aristocratie intellectuelle, mais qu'elle est sortie du sein du peuple; qu'elle n'a pas grandi sur les genoux de grandes dames, caressée par de beaux esprits et de galants abbés, mais au milieu de douloureuses épreuves publiques. On comprend donc sans peine l'émotion générale qui a gagné l'Allemagne à la veille du centième anniversaire de son grand poëte national!

S'il est vrai d'admettre — et pour ma part je le tiens pour certain — que les réjouissances populaires sont un des côtés expressifs de la vie d'une nation, de quelle utilité n'est-il pas, pour ceux qui portent de l'intérêt à la littérature allemande, d'observer jusque dans ses détails une fête pareille à celle qui se prépare, qui s'organise spontanément, sans mot d'ordre, sans programme officiel ou officieux!

Avant tout, je dois constater qu'au milieu de l'élan général on remarque cependant un peu moins d'entraînement en Prusse et dans les petits duchés du nord, que dans les contrées du centre et du midi de l'Allemagne. Il y a deux motifs pour cela. Avec une âme délicate, impressionnable et très-encline à la

rêverie, Schiller n'a pas exercé sur l'esprit sec, raisonneur et un peu sardonique de l'Allemand du Nord le même charme que sur ses poétiques compatriotes de la Souabe. En second lieu, le Prussien, qui est d'abord Prussien, puis seulement Allemand, et qui est avant tout soldat, préférera toujours, comme personnification de la nationalité, à un Allemand et à un poëte, un Prussien et un soldat, le vieux Fritz, par exemple, ou même le *feldmarschall Vorwærts*.

Il est également fort curieux de remarquer l'attitude réservée du clergé de toutes les confessions devant ce mouvement enthousiaste des esprits. Pour lui sans doute Schiller n'est qu'un athée, lui qui s'écrie dans son chant *Paroles de la foi :*

> Il y a un Dieu, il y a une volonté sainte.
> Quelque chancelante que soit celle de l'homme,
> Au-dessus du temps et de l'espace s'étend
> Vivante la pensée suprême,
> Et quoique tout se meuve dans un éternel changement,
> Un esprit immuable voit changer le monde sans changer avec lui.

Mais, hélas! pourquoi, de même que Gœthe, Alexandre de Humboldt et Hegel, — pour ne citer que les noms grands entre tous, — Schiller, lui aussi, ne s'est-il reconnu d'aucune religion constituée? L'Intolérance ne s'est pas contentée de garder un rôle passif; elle a été plus loin, elle a jeté son masque d'indifférence. Dans la propre patrie du poëte, on a vu le prélat du Wurtemberg, c'est-à-dire le premier dignitaire ecclésiastique du pays, monter en chaire pour prémunir ses ouailles contre les séductions et les dangers de leur vénération littéraire. La fête de Schiller n'en pénétrera pas moins dans les villages, mais ce ne sera pas grâce au pasteur ou au curé, mais grâce au maître d'école.

Les libraires, au contraire, ont montré un tout autre esprit, et je veux croire que l'enthousiasme et la reconnaissance seuls, et non la spéculation, leur ont inspiré ce beau zèle. Le marché est inondé de livres de circonstance, dont mon collègue de Berlin vous a déjà cité bon nombre. Mais y en a-t-il beaucoup de bons dans le nombre? C'est douteux, très-douteux pour celui qui a lu la longue liste de ces auteurs qu'on trouve toujours à l'affût d'une occasion quelconque d'écouler leur marchandise. La méfiance de ces sortes de publications est le commencement de la sagesse.... Leur prix exorbitant est loin d'ailleurs de me réconcilier avec elles. Tandis que depuis des années la librairie française poursuit héroïquement la solution du problème des publications à bon marché, au détriment peut-être des auteurs, mais au profit du public [1], on voit les libraires d'Allemagne, de foire en foire, hausser les prix de leur marchandise, sans profit, que je sache, pour les écrivains et au détriment des lecteurs. Que dire, par exemple, du volume *Schiller et ses contemporains,* que l'auteur appelle lui-même, dans la préface, un petit livre, *ein Büchlein,* et qui coûte quatre florins neuf kreutzers, neuf francs environ? « *Eine Gabe*, » dit M. Julien Schmidt, une offrande pour le 10 novembre 1859. Il faut avouer que ce don n'est pas gratuit. Aussi, avant tout

[1] Ici nous demandons la permission à notre ami et correspondant de n'être qu'à moitié de son avis. Les livres allemands sont assurément un peu chers, mais nous ne voyons pas que le public français ait beaucoup à se féliciter des publications à bon marché dont on l'inonde, et qui souvent valent encore moins qu'elles ne coûtent. Il n'est pas certain que l'esprit gagne à se laisser ainsi mettre au rabais, sans parler de l'exécution matérielle qui laisse trop souvent à désirer.

examen, me suis-je senti favorablement disposé en faveur d'un véritable petit livre qui ne revient qu'à quelques kreutzers, et qui a été publié par l'association Pestalozzi, à Dresde. La lecture de *la Vie et l'influence de Schiller* a confirmé cette heureuse prévention. Ce livre est destiné aux écoles, et la simplicité naturelle de l'exposition et du style lui assurera une véritable popularité. A la bonne heure, voilà une offrande patriotique, une *Fest-Gabe!*

A côté de ces publications de circonstance, laissez-moi vous signaler deux découvertes qui intéresseront les admirateurs du grand poëte. C'est d'abord celle d'une *Histoire manuscrite du Wurtemberg,* écrite pour une princesse de la famille ducale à l'époque où Schiller était encore à l'École militaire, et une autre d'un portrait à l'huile qui remonte à 1780, et qu'un heureux hasard vient de découvrir chez un boucher de Stuttgard. Quelle réjouissance! L'original a dix-sept centimètres et demi de hauteur sur quatorze trois quarts de largeur. Attribué en premier lieu à Nicolas Guibal, directeur de la galerie du duc Charles-Eugène, une discussion s'est engagée à ce sujet dans les journaux du Wurtemberg. Elle semble avoir mené à la certitude que ce portrait n'a pas été fait par Guibal, mais par Fr. Hetsch, condisciple et ami de Schiller, qui devint plus tard, avec Wœchter et Koch, un des plus remarquables précurseurs de la renaissance de la peinture allemande. Sans m'arrêter longtemps à un compte rendu de ce procès en recherche de la paternité de l'œuvre, je m'empresse d'ajouter que tous ceux qui l'ont vu — et cela, à nos yeux, a plus d'importance — sont unanimes à constater l'authenticité et l'admirable exécution. Un éditeur de Stuttgard, M. Charles Gœpel, l'a fait reproduire immédiatement, dans la grandeur de l'original, par le burin habile de M. E. Dertinger. C'est une excellente gravure. Sur papier blanc, les épreuves ordinaires reviennent à 1 florin 20 kreutzers; sur papier de Chine, à 1 florin 45 kreutzers; — celles avant la lettre ne coûtent guère davantage : 2 florins sur papier blanc et 2 florins 45 kreutzers sur papier de Chine. A peu de frais donc on pourra avoir un portrait qui représente Schiller, non tel qu'on le voit d'ordinaire, dans la dernière période de sa vie, portant déjà sur son noble visage les traces de ses longues souffrances et des luttes pénibles de l'existence, mais avec le charme de la jeunesse, — ardent, brillant, radieux, comme un génie à son lever.

A l'occasion de cet anniversaire, on a été amené à discuter à fond une question préalable qui ne manque pas d'importance : c'est celle de la date exacte de la naissance de Schiller. Le poëte et les registres de l'église de Marbach sont en complet désaccord. On savait qu'il avait l'habitude de célébrer son jour de naissance le 10 novembre; cependant le registre paroissial, qui est celui de l'état civil du pays, porte la date du 11. Dans son récent ouvrage, *Schiller et son temps,* M. Scherr cite diverses lettres du poëte à ses amis, où il donne lui-même le 10. Déjà auparavant M. Boas, dans ses *Années de jeunesse de Schiller,* avait rapporté qu'en 1793, lors de sa visite à sa famille, Schiller avait célébré le 10 son anniversaire au milieu d'elle. M. Hoffmeister, auteur d'un grand ouvrage biographique a adopté également la même date, et M. Vichoff seul, dans une biographie de moindre étendue, s'est rangé du côté de Gustave Schwab, qui le premier avait publié l'extrait des registres de l'église de Marbach et pris parti pour sa découverte. M. Scherr et M. Palleske, qui publie en ce moment *la Vie et les œuvres de Schiller,* sont d'accord pour admettre que l'inscription paroissiale ne donne que la date du baptême, qui le plus souvent avait lieu le lendemain de

la naissance. Un document qu'ils ne connaissaient pas a confirmé leurs suppositions et mis un terme à ce débat. C'est une autobiographie du père intitulée *Curriculum vitæ meum*, datée : Solitude, le 17 mai 1789, qui lève tous les doutes en indiquant le 10 novembre 1759 comme le jour de la naissance de Frédéric Schiller.

Reste à nous occuper des préparatifs de la fête et des divers caractères qu'elle prendra dans les contrées où on la célébrera.

L'Allemagne doit à son morcellement politique une vie municipale plus active, plus indépendante que la nôtre, et, grâce à leur existence particulière, ses villes ont conservé jusqu'à ce jour une physionomie spéciale qui se reflète partout, dans les occupations sérieuses et dans les plaisirs. Aussi les programmes offriront peut-être quelque ressemblance; mais soyez assuré que dans l'exécution ils auront la plus grande diversité.

Citons d'abord ceux des fêtes de Stuttgard et de Weimar, les deux points extrêmes, les deux pôles de la vie de Schiller. Voici celui de la première de ces villes, tel que je le trouve esquissé dans le *Mercure de Souabe.* Abstraction faite de la cérémonie scolaire, qui aura lieu dans toutes les écoles par ordre du gouvernement, et des jours de vacances qui l'accompagneront, la fête véritable commencera le 9 par la réception solennelle des invités. Le soir, il y aura au théâtre une représentation de gala avec prologue, *le Camp de Wallenstein* et *les deux Piccolomini*. Le 10, qui est le jour anniversaire, sera un jour de fête générale, à laquelle la population tout entière est appelée à prendre part. Dès neuf heures du matin, un cortége nombreux se dirigera de la place du Marché, à travers la ville décorée et pavoisée, à l'endroit où se trouve la statue de Schiller par Thornwaldsen, — statue qui, soit dit en passant, est loin d'être une des bonnes œuvres du célèbre statuaire. — Après une courte station musicale devant le monument on se rendra au Manége royal. C'est là que s'accomplira la cérémonie principale. On commencera par exécuter une cantate composée par M. Kücken; puis M. J. G. Fischer, un poëte dont j'ai déjà signalé le remarquable talent aux lecteurs de la *Revue*, prononcera le discours d'apparat; il sera suivi de *la Cloche*, déclamée par M. Grunnert, acteur du théâtre de Stuttgard, dont le talent dramatique serait difficilement goûté par les Français, mais qui, au dire de ses compatriotes, excelle dans la reproduction du chant de Schiller. Enfin on terminera magnifiquement par l'exécution de la neuvième Symphonie de Beethoven avec es chœurs sur le lied, *Freude, schœner Gœtterfunken*. A la nuit tombante, promenade aux flambeaux autour de la statue. Le vendredi, on se rendra à Marbach pour inaugurer la restauration de la maison de Schiller et poser la première pierre d'un monument sur le coteau qui porte son nom, mais de manière à être de retour pour la représentatiom de *la Mort de Wallenstein*, qui doit clore la fête.

A Weimar, où reposent les cendres de Schiller, la vénération pour le poëte aura une expression plus recueillie; les fêtes ressembleront moins à des réjouissances populaires, sans perdre toutefois leur caractère. La cérémonie se passera devant une tombe; cependant la religion n'est pas appelée à y prendre part. En serait-il de même chez nous? Non, mille fois non. Le clergé se met volontiers en avant dans des occasions de ce genre, mais l'Allemagne ne partage pas nos idées à cet égard; elle ne permet pas au prêtre et le prêtre ne se permet pas de se mêler autant à la vie publique. L'action directe de l'Église ne s'étend guère au delà du rayon de la famille. Ouvrez les journaux d'hier, et vous en trouverez la

preuve. Le cardinal-archevêque de Cologne, à la veille de l'inauguration du fameux pont sur le Rhin, demanda à la Compagnie l'autorisation de le bénir; mais elle lui fut sèchement refusée, avec l'observation que ce pont était mixte. Le clergé s'abstint d'assister à la cérémonie; les cloches se turent, et le prince de l'Église ne reparut qu'au banquet, pour y occuper la place d'honneur à la droite du prince régent. Et cependant le sentiment religieux est pour le moins aussi profond à Cologne, à Berlin, à Dresde et à Stuttgard qu'à Paris, à Lyon et à Bordeaux.

Tous les écrivains qui se sont sérieusement occupés de ce pays, depuis madame de Staël jusqu'à M. Matter, ont constaté que « la religion et la philosophie formaient le cœur et l'âme de l'Allemagne, qu'il faut toujours commencer par ces deux points quand on veut étudier la pensée de ses pensées, et qu'on ne comprend rien de son état moral et politique, à moins de savoir son état religieux et ses tendances philosophiques. » Voyons, sérieusement, serait-il possible d'appliquer ces paroles à la France?... On me pardonnera donc cette courte digression; car, sans prendre parti pour les croyants ou pour les incrédules, il est de mon devoir de chroniqueur impartial de mettre en relief un des côtés saillants de la fête qui se prépare. Mais il est temps de retourner à Weimar.

Le programme est le suivant : le 9, représentation de gala, qui consistera en une pièce de circonstance de Fr. Halm, *Il y a cent ans*, et *la Cloche* avec l'épilogue de Gœthe. Le lendemain, dès huit heures, un cortége qu'ouvriront douze jeunes filles, et qui se composera des autorités municipales, des fonctionnaires publics, des étrangers, des deux comités du monument des poëtes et de l'association Schiller, des hommes de lettres, des artistes, etc., se rendra à la crypte des Princes, où reposent les deux princes de la république des lettres, Gœthe et Schiller. On y exécutera quelques morceaux de musique; on prononcera des discours, et les douze jeunes filles déposeront sur la tombe du poëte une couronne de laurier. A dix heures, nouvelle cérémonie dans l'*aula* du gymnase grand-ducal et dans toutes les écoles du pays. A midi, on se rendra à la maison habitée par Schiller pour l'inauguration d'un buste monumental. A deux heures, banquet monstre à l'hôtel de ville. Le soir, au théâtre, *la Fiancée de Messine*. Après cette représentation, on terminera la journée par une promenade aux flambeaux autour du monument des deux poëtes et par l'exécution de divers chants de Schiller, entre autres encore *Freude, Schœner Gœtterfunken,* qui se trouve sur la plupart des programmes. Le 11, le cortége se rendra en masse à Iéna, qui n'est éloigné de Weimar que de quelques lieues, pour prendre part à la fête qui s'y prépare sous les auspices de l'université dont Schiller a été l'un des professeurs.

A peu de différence près, ce sera partout de même. A Mannheim, Francfort-sur-le-Mein et à Berlin cependant, on fera plus : ce jour-là, les comités proclameront officiellement la prochaine érection d'une statue de Schiller dans chacune de ces villes. A Leipzig, capitale de la librairie, la fête aura un caractère plus littéraire qu'ailleurs. La veille, on représentera un drame inédit, dont le sujet est un épisode de la vie de Schiller. L'auteur est M. Th. Apel, un jeune littérateur qui dirige une feuille théâtrale de Vienne, et qui a débuté, il y a quelques années, dans le monde des lettres par la publication d'un ouvrage, *Werther et son époque,* qui a fait sensation. Espérons que ce succès nous en présage un second. La représentation du lendemain sera précédée d'un prologue en vers écrit par M. Hermann Marggraff, le directeur des *Feuilles d'entretien littéraire*·

Ce choix est également de bon augure, car M. Marggraff, poëte, romancier humoristique, auteur dramatique, talent dont la variété n'a pas entamé l'originalité, a prouvé, par la publication récente d'un volume de poésies, que, comme tant d'autres, hélas! ce n'est pas par impuissance poétique qu'il a saisi la plume du critique.

Vos lecteurs savent déjà, par un article que la *Revue* a publié dans le courant de l'année dernière, que plusieurs associations se sont formées sous l'invocation du nom de Schiller, pour fonder partout des caisses de secours en faveur des hommes de lettres dans le besoin. Jusqu'à cette heure, elles avaient vécu, tout en poursuivant le même but, d'une vie distincte, et tous les efforts de fusion avaient échoué devant des susceptibilités de clocher et des méfiances de gens de lettres. Un dernier effort vient d'être tenté dans ce sens — et il a enfin réussi. Des délégués des diverses associations se sont réunis le 8, le 9 et le 10 octobre à Dresde; ils ont formé un comité central, qui proclamera, le 10 novembre, l'union définitive de toutes les associations Schiller. Rien de mieux que d'honorer les morts, mais à la condition de ne pas oublier les vivants.

Ce qui prouve le caractère essentiellement national de cette fête littéraire, c'est l'empressement avec lequel les Allemands expatriés se disposent à la célébrer sur la terre étrangère. A Moscou, le comité a réuni une somme assez forte pour pouvoir donner à son enthousiasme une forme permanente. Il a été créé un secours annuel de six cents roubles d'argent à donner à un étudiant, Allemand d'origine et sujet russe, qui aura passé son examen de clôture, *summâ cum laude*, afin de lui fournir les moyens d'aller passer quelque temps dans la mère patrie. Puis on a fait fondre une cloche sur le modèle de celle du Kremlin, dont les parois sont couvertes des principaux épisodes de *la Cloche* de Schiller. Elle est destinée à l'église de Marbach, le lieu de naissance du poëte. A Paris, aux Champs-Élysées; à Londres, au Palais de Cristal; à Constantinople, dans les salons de la société *Teutonia*, partout enfin où se trouve une colonie allemande, il y aura une fête de Schiller. Celle de Manchester sera présidée par M. Kinkel, le poëte exilé qui dirige à Londres la revue *Hermann*. Les Allemands d'Amérique se sont également adressés à un autre poëte exilé, M. Ferdinand Freiligrath, pour obtenir de lui une cantate, qui sera exécutée le 10 novembre dans plusieurs villes des États-Unis. Enfin, pour vous donner une démonstration de cet enthousiasme par l'absurde, à Cincinnati, on représentera *les Brigands*, et dans les entr'actes la société gymnastique allemande, le *Turnverein Vorwœrts*, fera divers exercices d'équilibre et élèvera des pyramides et des colonnes humaines à la mémoire du poëte!...

Après cela, je m'arrête. D'ailleurs, là où il faudrait citer tout le monde, il est plus simple de ne citer personne.

Lors du centième anniversaire de la naissance de Charles-Auguste de Saxe, qui fut l'ami de Gœthe et le protecteur de Schiller, on a eu l'heureuse idée d'élever sur un même piédestal les statues de ces Dioscures littéraires. L'Allemagne, avec raison, entoure d'un même culte le souvenir de ces deux grands poëtes, et ne désunit pas dans son admiration ceux qui furent si étroitement unis pendant leur vie. Cependant, il y a dix ans, l'anniversaire séculaire de Gœthe n'a pas provoqué de pareilles manifestations. Un admirateur exclusif de Schiller verra peut-être dans cette différence la preuve que son poëte favori a exercé sur le peuple une action plus intime et plus profonde que Gœthe. Pour moi, qui ne

le crois pas, je n'y vois que la faute du temps. C'était en août 1849. L'Allemagne sortait d'une longue et douloureuse crise. Épuisée par les efforts qu'elle avait faits pour arriver à l'unité, trompée dans toutes ses espérances, elle était tombée dans un accablement apathique. Aujourd'hui, au contraire, elle sort de sa léthargie; un souffle nouveau anime les esprits et élève les cœurs. Sur le seuil d'une ère nouvelle, l'Allemagne acclame avec ivresse le poëte qui a chanté :

An's Vaterland, an's theure, schliess dich an,
Das halte feste mit deinem ganzen Herzen,
Dort sind die starken Wurzeln Deiner Kraft.

E. Seinguerlet.

Berlin, 25 octobre.

Encore une notice funèbre, encore une perte qu'on peut appeler irréparable pour notre université et pour la science en général. A peu près au moment où vous receviez ma lettre du mois dernier, notre grand géographe Charles Ritter rendait le dernier soupir. Müller, Humboldt, Ritter, quels noms ! quelles pertes en moins de deux ans ! La mort de Humboldt avait profondément affecté Ritter, et a probablement hâté la sienne. Jusque-là il avait porté sans s'affaisser le poids des années; le décès de son vieil et glorieux ami le frappa cruellement, et le changement fut presque immédiat. Un voyage aux eaux de Tœpplitz, qu'il faisait tous les ans et où il était accoutumé à trouver de nouvelles forces, resta cette fois sans aucun effet. Il est mort le 28 septembre presque subitement, et pour ainsi dire en corrigeant les épreuves du 21ᵉ volume de sa Géographie. Il n'est pas nécessaire, je pense, que j'insiste longuement sur les services immenses qu'il a rendus. Son nom est européen, et tout le monde sait qu'il a été le rénovateur des études géographiques; son grand ouvrage, malheureusement bien inachevé, et aux proportions finales duquel nulle vie d'homme n'eût pu suffire, était sans modèle et sans précédent. Lui-même, en commençant, ne s'était pas clairement rendu compte de son plan, et il aurait probablement reculé devant l'exécution s'il eût pu entrevoir le développement qu'elle prendrait. L'Afrique, par laquelle il débuta, n'eut qu'un volume, fort considérable il est vrai; l'Asie devait en avoir environ quatre; elle en compte vingt énormes et n'est pas terminée. Mais aussi quelle richesse, et comme tout y est admirable et complet, depuis la géographie proprement dite jusqu'aux monographies d'histoire naturelle et aux notices commerciales Comme le titre est complétement justifié ! C'est bien, comme l'avait voulu Ritter, « la Géographie dans ses rapports avec la nature et » avec l'histoire », ou « la Géographie comparée comme base de l'enseignement » des sciences physiques et historiques ».

Pour ce qu'on appelle la vulgarisation de la science, Ritter a peu fait personnellement; mais son influence, quoique indirecte, a été des plus sensibles. Il suffit de comparer nos manuels de géographie d'aujourd'hui avec ceux d'il y a trente ans. Il faut tenir compte aussi des nombreux élèves qu'il a formés. Son enseignement était admirable, et on pouvait le citer comme un professeur hors ligne. Avec cela plein de modestie, et de la plus active bienveillance envers les jeunes savants qui avaient besoin de son assistance et de ses conseils.

Ritter était né à Quedlinburg le 28 août 1779; il étudia à Halle, et fut ensuite à Francfort gouverneur dans la maison Bethmann-Hollweg où notre ministre des cultes actuel fut l'un de ses élèves. De 1811 à 1819, il séjourne à Gœttingue;

nous le retrouvons ensuite professeur d'histoire à Francfort, mais il n'y séjourna pas longtemps. En 1820, le premier volume de sa Géographie appela sur lui l'attention du ministre Altenstein. Notre université l'a donc possédé pendant trente-neuf ans. Inutile de vous dire qu'il était depuis longtemps de notre Académie des sciences. Notre Société de géographie perd en lui son président, et l'a remplacé provisoirement par un de ses plus célèbres élèves, le professeur Dove. Sa bibliothèque géographique, la plus belle du monde entier sans contredit, devient l'héritage de son frère, mais elle sera probablement vendue.

Il est déjà question de perpétuer son souvenir en instituant sous son nom une fondation pour l'avancement des sciences géographiques. Cette fondation se rattacherait tout naturellement à celle de Humboldt, qui est en très-bon chemin, et en serait une sorte de dépendance. On ne peut qu'approuver cette manière d'honorer la mémoire des grands hommes, et on est heureux de la voir se généraliser. C'est la fondation de Schiller qui est la première en date; on achève de l'organiser en ce moment, et il y a lieu d'espérer qu'elle restera comme un souvenir durable et précieux des fêtes populaires et nationales auxquelles va donner lieu dans toute l'Allemagne le centième anniversaire de la naissance du poëte. Berlin s'est laissé un peu devancer dans les préparatifs de la fête par d'autres villes moins importantes, mais enfin le mouvement s'est prononcé aussi, et le programme est plein de promesses. Le soir du 9 novembre, veille de l'anniversaire, promenade aux flambeaux, à laquelle est conviée toute la population; les artistes, les étudiants, les corporations industrielles et les écoles y figureront avec leurs insignes. Sur la place des Gendarmes le cortége se massera autour d'une statue colossale (provisoire) du poëte, qui doit être remplacée plus tard par une statue de marbre, comme on espère aussi que la place échangera son nom un peu vulgaire contre celui de place Schiller. On pense qu'il y aura une illumination générale. Ce soir-là le Théâtre-Royal donnera *les Brigands;* le 10, il exécutera *la Clocke* avec un prologue, et avec l'épilogue de Gœthe; le 11 enfin, *Guillaume Tell*. Le 10 au matin, solennités particulières en l'honneur de Schiller dans toutes les écoles et dans l'université; exposition d'autographes et de portraits du poëte; le soir, dans la salle Kroll, prologue, concert et tableaux vivants arrangés par nos meilleurs artistes et dont les motifs seront empruntés aux poésies de Schiller. Le 11, exécution de la Symphonie héroïque de Beethoven que je vois figurer sur le programme de presque toutes les villes.

En récapitulant le bulletin théâtral du mois, je dois mentionner en première ligne la reprise de l'*Orphée* de Gluck, cette sublime restitution de l'antiquité grecque, dont Gluck dut probablement le secret à son voyage en Italie. Notre excellente prima donna, madame Jachmann Wagner, chargée du rôle d'Orphée, sait chanter cette musique comme bien peu de virtuoses de nos jours. Elle a ce qu'il faut, la pureté du style et la noblesse du sentiment. Elle a également triomphé dans le récitatif et dans la mélodie; les prières qui ouvrent les portes de l'enfer ont été surtout dites de façon magistrale. Dans le rôle d'Eurydice, mademoiselle Ferlesi, qui est presque encore à ses débuts, et qui a eu probablement peu d'occasions de s'exercer en une musique de ce style, a laissé quelque chose à désirer. Mademoiselle Wippern, si charmante dans les jeunes princesses, n'était pas parfaitement à l'aise dans le rôle de l'Amour. Quelques jours après, l'Opéra nous donnait *Cosi fan tutto* de Mozart. L'exécution a été satisfaisante, mais la salle, hélas! était à moitié vide.

Dans la comédie, tous les triomphes sont pour mademoiselle Gossmann, la piquante ingénue du Théâtre-Impérial de Vienne, que nous possédons déjà depuis quelque temps. Je l'ai vue ces jours-ci dans *Lady Tartuffe*, la remarquable comédie de madame Émile de Girardin, où elle jouait le rôle de Jeanne. Elle s'est tirée à ravir de la grande scène du quatrième acte; madame Hoppe a été une très-bonne lady Tartuffe.

F. W.

Bonn, 26 octobre.

Nous avons eu ces jours-ci, le 16, une fête académique dont le souvenir durera longtemps dans notre université. Notre illustre archéologue, philologue et mythologue Welcker célébrait le cinquantième anniversaire de son entrée dans le professorat universitaire. Cela s'appelle un jubilé, et comme vous n'avez, je crois, rien de pareil en France, je pense que vous ne serez pas fâché d'en recevoir un petit compte rendu, d'autant que celui-ci a rempli dans les plus larges proportions toutes les conditions du programme, grâce à l'estime, à la sympathie universelles qui entourent la vieillesse laborieuse de M. Welcker. Ce cinquantième anniversaire est, comme vous allez voir, un grand et beau jour dans la vie d'un savant allemand. Il y avait donc, le dimanche 16 octobre dernier, cinquante ans que M. Welcker avait été nommé professeur de littérature et d'archéologie grecques, non pas à notre université, mais à celle de Giessen. Il n'avait que vingt-cinq ans, mais sa vocation s'était prononcée de bonne heure, et il revenait de Rome, dont il venait de fouiller avec passion toutes les précieuses collections. La guerre de l'Indépendance, à laquelle il prit part, interrompit un moment sa carrière. De Giessen, il se rendit ensuite à Gœttingue, mais il ne tarda pas à être appelé à l'université de Bonn, nouvellement fondée. Nous le possédons depuis 1819, et c'est nous qui avons vu grandir et s'étendre sa réputation; c'est chez nous qu'il a publié ses principaux ouvrages : la *Trilogie d'Eschyle sur Prométhée*, le *Cycle épique*, les *Tragédies grecques classées d'après le cycle épique*, et enfin cette *Mythologie grecque* qu'il considère comme le but principal de sa vie, et dont je vois que vous venez de traduire un des plus attrayants chapitres à vos lecteurs.

Voici maintenant comment on célèbre la fête d'un professeur allemand. Celle de M. Welcker peut, je le répète, servir de modèle.

De grand matin, musique sous les fenêtres du professeur; ce sont des chants exécutés par quelques-uns de ses élèves et admirateurs. Il se lève, et trouve sa table chargée de dédicaces, de lettres et d'adresses envoyées de toutes les directions. Le prince Albert, époux de la reine d'Angleterre, ancien auditeur du cours de Welcker, a envoyé une lettre autographe. Trois collègues du professeur, MM. Jahn, Heimsœth et Schmidt, ont attendu ce jour pour publier des œuvres qu'ils lui dédient; des professeurs étrangers, entre autres Mommsen de Berlin, ont fait de même; M. Klaus Groth, l'auteur de *Quickborn*, a envoyé des vers en dialecte bas allemand; l'Académie des sciences de Munich, la faculté de philosophie de Tubingue, la Société archéologique de Berlin et l'Institut archéologique et numismatique de Gœttingue ont fait parvenir des adresses et des programmes scientifiques : l'Institut archéologique de Rome, dont Welcker a été un des fondateurs, a envoyé la gravure d'une statue d'Anacréon avec un commentaire explicatif.

A neuf heures du matin a commencé le long défilé des députations et des visites. Le pasteur Wolson apporte à Welcker les vœux du clergé protestant; le *senior* du séminaire philologique arrive avec une députation de condisciples et présente une dissertation sur les sillographes grecs. A dix heures, c'est le tour de la faculté de philosophie, conduite par son doyen Brandis, qui prononce un discours et présente un programme archéologique. Deux professeurs étrangers, représentants de leurs universités respectives, MM. Waltershausen de Gœttingue et Vischer de Bâle, se sont joints à la faculté de philosophie de Bonn et ont présenté des diplômes de félicitation. Deux autres universités, celle de Giessen et de Greifswald, avaient chargé de leurs félicitations le professeur Jahn. Le conseiller intime Brandis a remis une adresse de l'Académie royale des sciences de Berlin. Au même moment est arrivé M. Gustave Freytag, le littérateur, avec les félicitations du duc de Cobourg-Gotha, et la croix de commandeur de première classe de l'ordre du Faucon, avec la plaque. Est venue ensuite une députation d'anciens élèves de Welcker, qui a présenté une adresse rédigée par le professeur Curtius, auteur de l'*Histoire de la Grèce*, et lue par le professeur Ritter, et un acte de donation en vue d'une fondation Welcker à instituer auprès de l'université de Bonn pour le progrès des études philologiques. Les fonds avaient été réunis par souscription, et les princes Frédéric-Guillaume, Frédéric-Charles et Albert de Prusse, anciens élèves de l'université de Bonn, avaient tenu à s'inscrire en tête de la liste; le ministre des cultes et la ville de Bonn avaient souscrit également; et la liste montrait ensuite, à côté des noms allemands, des noms italiens, grecs, anglais, et même un nom transatlantique, celui du professeur George Ticknor de Boston, le savant historien de la littérature espagnole.

Ce n'était pas encore la fin des députations : le professeur Troschel a harangué Welcker au nom de la Société des naturalistes du Bas-Rhin, et le recteur Knoodt au nom du sénat académique. Celui-ci a présenté une adresse latine rédigée par le professeur Ritschl. Le juge d'université Willdenow est venu lire une lettre du ministre des cultes, M. Bethmann-Hollweg, portant que, pour honorer un homme comme Welcker, le gouvernement n'avait pas cru devoir faire usage des distinctions usitées en pareille circonstance, telles qu'une décoration ou un titre, et qu'il avait fait exécuter son buste en marbre pour être placé dans la bibliothèque de l'université. Après cela, il me faut encore mentionner une députation des autorités municipales, qui sont venues saluer en Welcker le concitoyen aimé et vénéré de tous; et une autre députation de la réunion des antiquaires rhénans.

A deux heures, le lieu de la fête a changé et a été transporté dans la grande salle de l'hôtel de l'Étoile d'or, autour d'un banquet auquel ont pris part toutes les députations. A peine s'était-on mis à table, que le télégraphe a encore transmis des félicitations du prince Frédéric-Guillaume de Prusse. Au dessert, toasts et nouveaux discours, auxquels le vénérable professeur a répondu avec une profonde émotion. C'est notre vieux poëte Maurice Arndt qui a eu le dernier mot.

Vous trouvez sans doute que la journée a dû être fatigante. J'en tombe d'accord, mais convenez aussi qu'il y a quelque chose d'infiniment touchant dans ces hommages spontanément rendus à une longue vie de science, d'étude et de modestes et aimables vertus. Je suis sûr que M. Welcker a bien porté cette fatigue et n'a pas trouvé le temps long. Puisse-t-il vivre encore longtemps parmi nous et ajouter de nombreux anniversaires au soir heureux de sa vie!

L.

INSTITUT HISTORIQUE DE MUNICH.

Nous avons reçu de Munich une communication qui réjouira sincèrement tous les amis des sciences historiques, et dont nous reproduisons le texte sans aucune suppression essentielle :

« Munich, le 2 octobre.

» Du 29 septembre au 1er octobre a eu lieu ici la séance annuelle du comité de l'Académie royale des sciences, lequel, comme on s'en souvient, fut appelé à l'existence l'an dernier par Sa Majesté le roi Maximilien, dans le but de provoquer l'édition des documents les plus importants de l'histoire allemande, d'exciter de sérieuses recherches dans tous les domaines de cette science et, au besoin, de les soutenir. Les historiens réunis dans ce comité se rassemblent une fois l'an à Munich, à l'effet de décider des travaux pour l'année qui s'ouvre. Outre les membres qui avaient précédemment assisté à cette réunion, on a cette fois remarqué la présence du patriarche de la science *germanistique*, Jacob Grimm, puis le plus éminent connaisseur des histoires hanséatiques, de celles de l'Allemagne septentrionale et anglo-saxonne, J. Lappenberg, enfin le célèbre historien de la période allemande impériale, W. Giesebrecht. Le président, Léopold Ranke, ouvrit la première séance en annonçant une nouvelle et fort importante munificence de Sa Majesté le roi, qui, en outre de la subvention régulière et annuelle de 15,000 florins, a mis gracieusement à la disposition du comité historique une subvention extraordinaire de 25,000 florins, s'attirant ainsi la vive et respectueuse gratitude du comité et témoignant avec éclat de sa sympathie non interrompue pour le succès de la science germanique. On a informé ensuite le comité de la situation des travaux entrepris l'année précédente. Le professeur Hegel a déjà amené la collection des chroniques urbaines de l'Allemagne au point que l'impression pourra, selon toute prévision, être commencée au printemps 1860; il s'agit de mettre d'abord en ordre les chroniques franques, puis les chroniques bavaroises et souabes. Sous la direction du professeur Sybel, les travaux pour un autre grand ouvrage concernant les sources historiques, la publication des actes concernant les diètes allemandes avancent avec rapidité; depuis six mois les archives de Munich sont compulsées dans ce but; le travail vient de commencer dans les archives de Weimar; dans le courant de l'hiver, les archives de Dresde, de Vienne, de Turin, de Milan et de Venise seront parcourues. Sous le patronage du professeur Ranke, la restitution des « Annales de l'empire germanique » n'a pas fait des progrès moins satisfaisants; les Annales de l'époque carlovingienne sont en cours de publication; l'impression de celles relatives aux empereurs saxons est déjà commencée. Le comité décida, après ce rapport, qu'il proposerait à l'agrément de Sa Majesté une série de travaux ultérieurs. Depuis longtemps le docteur de Liliencron s'occupe d'une collection de chants populaires renfermant un contenu historique; il sera d'un haut intérêt d'établir cette collection dans toute son étendue, et de la faire descendre au moins jusqu'à la fin du dix-septième siècle. L'archiviste Lappenberg proposa la publication des documents et des *recèses* des diètes hanséatiques, l'une des sources les plus importantes pour la connaissance des relations extérieures de tout l'empire germanique depuis le quatorzième jusqu'au dix-septième siècle. Lui-même, plus capable

qu'aucun autre, en serait l'éditeur; le comité joindrait à l'ouvrage une publication correspondante des actes municipaux de la haute Allemagne, de telle sorte que les deux travaux, joints à la collection des chroniques urbaines, embrasseraient dans leurs limites un des aspects les plus importants de la vie allemande tout entière. Sur la proposition de Jacob Grimm, on recommanda une collection de poëmes en haut allemand d'un contenu historique : ces deux entreprises seraient dirigées par le vénérable maître, auquel les années n'ont pas su ravir la séve et l'activité de la jeunesse. Sous la rédaction de Waitz, Stählin et Häusser, il sera fondé un organe périodique sous le titre de « Recherches pour l'histoire allemande »; ce recueil renfermera des dissertations critiques et des monographies, abandonnant les traités, les inscriptions, les renseignements et tous les documents écrits, en tant qu'ils auront un intérêt scientifique, au comité lui-même, qui les fera publier dans un supplément à la feuille périodique de Sybel. Les frais de toutes ces entreprises, discutées au sein du comité, seraient prélevés sur les revenus réguliers de l'année. Le comité a proposé encore à l'agrément de Sa Majesté le prélèvement sur les fonds extraordinaires d'une allocation pour des prix à accorder à plusieurs travaux mis au concours : la première de ces allocations, pour les biographies d'illustrations germaniques; la seconde, pour les biographies de célébrités bavaroises; la troisième, accordée à un manuel de l'histoire allemande à l'époque du moyen âge; la quatrième, destinée à la publication d'un manuel concernant les antiquités germaniques jusqu'au temps de Charlemagne.

. . . .

» Enfin, M. le professeur Ranke appela encore l'attention de l'assemblée sur un projet de la plus haute importance: il s'agirait de provoquer la rédaction d'une histoire des sciences en Allemagne, qui embrasserait dans un coup d'œil général les temps du moyen âge et de la renaissance, et présenterait un tableau développé d'après les différentes spécialités, pour les deux derniers siècles. Comme il va sans dire, l'activité du comité se limiterait ici à fixer les lignes du plan général de l'entreprise, à lui attirer des collaborateurs capables et à allouer à ce travail une rémunération digne de lui; l'exécution elle-même resterait l'œuvre absolument personnelle de son auteur. Le comité a approuvé l'entreprise et l'a recommandée à l'approbation royale, etc. »

L'importance de ce document n'échappera à aucun de ceux qui comprennent le rôle immense que les sciences historiques ont pris dans notre époque et celui plus grand encore qui leur est destiné. L'histoire est la véritable épopée des peuples modernes; quand elle s'élève jusqu'à la hauteur philosophique, où elle atteint avec l'historien véritable, elle domine les fluctuations, elle devient un miroir où le passé réfléchit de lui-même sa leçon, où le présent trouve son guide le plus infaillible, l'avenir, son plus ferme espoir. Honneur donc à tous ceux qui, en tous pays, se rassemblent dans un effort sincère pour faire parler le passé au profit du présent, sans fausser sa voix incorruptible en la faisant passer à travers les clameurs d'un parti!

C. D.

CHRONIQUE PARISIENNE.

Nous venons déjà un peu tard pour parler de la *Légende des siècles*, et nous avons bien peu de place pour parler convenablement de cette œuvre nouvelle d'un génie que la fécondité n'épuise point et qui ne fléchit sous nul effort.

Livre, qu'un vent t'emporte
En France, où je suis né!
L'arbre déraciné
Donne sa feuille morte.

Telle est la mélancolique dédicace que le poëte a inscrite au frontispice de son livre. Heureusement elle n'est exacte qu'à moitié : jamais l'arbre n'a été plus droit, le feuillage plus souple et plus vigoureux; jamais la puissante inspiration de M. Victor Hugo ne s'est donné carrière en de plus vastes horizons. Le sujet, c'est l'histoire tout entière, l'humanité sous toutes ses faces et à toutes ses époques, dans ses luttes, dans ses épreuves, dans son laborieux effort vers le bien, marchant des terreurs et des misères du passé aux grandeurs promises de l'avenir. En se proposant une telle matière, M. Victor Hugo n'a pas trop présumé de ses forces, en même temps qu'en vrai poëte il a subi et exprimé la préoccupation générale des esprits de notre temps. Le mouvement de la pensée nous porte aujourd'hui et nous portera de plus en plus vers l'histoire et la philosophie de l'histoire. Avançant toujours sur une route qui lui paraît déjà longue, bien que l'espace parcouru soit peu de chose dans la carrière infinie, l'esprit se recueille, réfléchit sur lui-même et regarde en arrière pour se rendre compte de ce qu'il a fait, se connaître par ses œuvres et puiser dans le passé des indications et des leçons pour l'avenir. Graves et hautes méditations dont la poésie a le droit de s'emparer pour les traduire en son langage. La *Légende des siècles*, c'est de la philosophie de l'histoire en une série de tableaux poétiques, et, comme dit le sous-titre que nous préférons au titre principal, de petites épopées. Le mot de légende est ici un peu détourné de son sens traditionnel, qui éveille plutôt l'idée d'une conception naïve et inconsciente, d'une formation spontanée, impersonnelle; les vraies légendes, pour employer une figure dont s'est servi l'auteur, sont des empreintes naturelles qui se déposent en quelque sorte d'elles-mêmes dans le cours des siècles, et qui rendent en histoire les mêmes services que les vestiges des créations disparues rendent en géologie. La « galerie de la médaille humaine » que forme M. Victor Hugo ne pouvait rien avoir de commun avec ces premiers bégayements de l'esprit. La couleur légendaire de quelques-uns des poëmes n'est qu'un caractère purement extérieur, un ornement poétique, et la *Légende des siècles* est véritablement de l'histoire résumée, condensée, et saillant en relief sous l'étreinte du poëte. C'est la réalité figurée, interprétée et fortement revêtue, comme il ne pouvait être autrement, de l'individualité de l'auteur.

On a prétendu que cette succession de tableaux, généralement violents, navrants, sanglants, n'est point l'effigie de l'humanité. L'effigie tout entière, assurément non, mais certainement l'une de ses faces. Le poëte a usé de son droit en choisissant. Il nous avertit d'ailleurs que, dans le plan général qu'il a conçu, ces deux volumes ne sont qu'une publication fractionnée : « Ce qui peut sembler » aujourd'hui un développement excessif s'ajustera plus tard dans l'ensemble. » Mais est-il donc vrai que la tristesse règne seule en ces chants fiers et puissants?

On ne saurait l'admettre ni pour le détail, ni surtout pour l'impression de l'ensemble, éminemment consolante et fortifiante. Comme l'homme qu'elle veut représenter, la poésie de M. Victor Hugo s'élève

Des fanges aux clartés, des gouffres aux sommets.

Le poëte se complaît, il est vrai, dans l'âpre peinture du mal, mais du mal châtié, redressé par la justice, et finalement transformé et absorbé par le bien. Nous sommes

Poussés vers l'idéal par nos maux, par nos vœux.

Et la conclusion de l'œuvre, c'est la prophétie de la Rédemption universelle:

On voit l'Agneau sortir du dragon fabuleux,
La Vierge de l'opprobre, et Marie aux yeux bleus
De la Vénus prostituée.
Le blasphème devient le psaume ardent et pur,
L'hymne prend, pour s'en faire autant d'ailes d'azur,
Tous les baillons de la huée.

Et pour citer des morceaux isolés, quel épanouissement de sérénité dans cette étonnante fantaisie du *Satyre* qui symbolise la Renaissance et bien plus que la Renaissance, la nature, la vie universelle et toutes les aspirations infinies de l'homme ! Et dans un autre ordre d'idées, quelle grâce et quel attendrissement dans *les Pauvres gens*, une des plus belles et plus complètes inspirations, à coup sûr, et qu'on s'étonne d'avoir vu si peu citer jusqu'à présent :

Il est nuit. La cabane est pauvre, mais bien close.
Le logis est plein d'ombre, et l'on sent quelque chose
Qui rayonne à travers le crépuscule obscur.
Des filets de pêcheur sont accrochés au mur.
Au fond, dans l'encoignure où quelque humble vaisselle
Aux planches d'un bahut vaguement étincelle,
On distingue un grand lit aux longs rideaux tombants;
Tout près un matelas s'étend sur un vieux banc;
Et cinq petits enfants, nid d'âmes, y sommeillent.
La haute cheminée, où quelques flammes veillent,
Rougit le plafond sombre, et, le front sur le lit,
Une femme à genoux prie, et songe, et pâlit,
C'est la mère. Elle est seule. Et dehors, blanc d'écume,
Au ciel, aux vents, aux rocs, à la nuit, à la brume,
Le sinistre Océan jette ses noirs sanglots.

Le mari, pêcheur, est en mer, au milieu de la tourmente.

. . . . Son homme est seul !
Seul dans cette âpre nuit! Seul sur ce noir linceul!
Pas d'aide! Ses enfants sont trop petits. — O mère!
Tu dis : « S'ils étaient grands! — Leur père est seul! » Chimère!
Plus tard, quand ils seront près du père, et partis,
Tu diras en pleurant : « Oh! s'ils étaient petits! »

Cependant la désolation est plus grande dans une cabane voisine: une mère est morte, laissant deux enfants sans ressource. La femme du pêcheur s'arrache à ses soucis et va recueillir ces petits êtres. Mais que dira le mari? Ce qu'il dira, après un court moment où le calcul, bien permis en pareille occurrence, lutte avec l'impulsion de la bonté, le voici :

Ouvrons aux deux enfants. Nous les mêlerons tous,
Cela nous grimpera le soir sur les genoux;
Ils vivront. Ils seront frère et sœur des cinq autres.
Quand il verra qu'il faut nourrir avec les nôtres
Cette petite fille et ce petit garçon,
Le bon Dieu nous fera prendre plus de poisson;
Moi, je boirai de l'eau; je ferai double tâche.
C'est dit. Va les chercher. Mais qu'as-tu? Ça te fâche?
D'ordinaire, tu cours plus vite que cela.
— Tiens, dit-elle en ouvrant les rideaux, les voilà!

Comme peinture et comme sentiment, il nous semble qu'on ne peut aller au delà. Et que dire de cette autre pièce, de ce drame de souffrance et de charité dont les héros sont un crapaud et un âne fourbu? Ces pauvres hères nous touchent sans que nous nous étonnions, tant la magie du poëte est merveilleuse, et aussi tant est vrai ce qu'il dit :

Pas de bête qui n'ait un rayon d'infini,
Pas de prunelle abjecte et vile que ne touche
L'éclair d'en haut, parfois tendre et parfois farouche;
Pas de monstre chétif, louche, impur, chassieux,
Qui n'ait l'immensité des astres dans les cieux!

Mais si nous étions obligé de faire un choix dans toutes ces magnifiques et émouvantes choses, nous avouerions peut-être notre préférence pour *le Régiment du baron Madruce*, parce que nous y trouvons comme une synthèse de toutes les facultés descriptives et lyriques, comme un résumé de l'évolution entière du poëte, depuis *les Orientales* jusqu'à ses dernières œuvres. Le régiment du baron Madruce est un régiment de mercenaires suisses au service de l'Empereur d'Allemagne. Rien de plus achevé, de plus éclatant comme coloris que la description des mercenaires, mais l'auteur a habitué le public à tout attendre de lui en ce genre. Ce qui suit est plus beau: d'abord l'invective contre ces enfants d'une libre patrie qui prostituent ainsi leurs services à l'étranger; puis surtout la manière dont le poëte console et relève la Suisse humiliée en évoquant à la fois les gloires de son histoire et les splendeurs majestueuses de sa nature. La Suisse porte bonheur à tous ceux qu'elle inspire. Comme Schiller, comme Rossini, Victor Hugo, dans les pages qu'il lui consacre, a su fondre en une merveilleuse unité la double grandeur des Alpes et des héros de la légende helvétique, des libérateurs de la Suisse et de ces monts par lesquels

Sa blanche liberté s'adosse au firmament.

On voit que son inspiration plane à l'aise sur ces hauteurs, au milieu de ces souvenirs. C'est de là qu'elle a rapporté cette belle devise :

La liberté dans la lumière!

A. N.

Les bois jaunissent; le Paris oisif et qui se proclame élégant rentre chez lui, après avoir joui, selon ses capacités esthétiques, des beautés de la campagne. Le signal est donné; les théâtres vont nous découvrir avec un merveilleux ensemble tous les chefs-d'œuvre qu'ils tiennent sans doute en réserve pour l'hiver.

Le Théâtre-Italien nous a donné ce mois-ci « Il Giuramento », de Mercadante, une œuvre à laquelle, comme à toutes celles du même maître, on contestera volontiers la sincérité originale, mais qui n'en reste pas moins une partition facile et très-mélodique, d'une orchestration vigoureuse et abondante, trop abondante peut-être au regard du chant, dont la part est un peu sacrifiée dans l'ensemble. Un nouveau ténor, M. Morini, débutait dans le rôle de Viscardo. Sa voix a de la grâce, de la douceur; il chante avec méthode et avec sentiment — sans fausse note, ce qui est aussi un mérite. Il nous a paru être surtout l'homme des *adagios;* car, autant qu'on en peut juger par une première audition et en faisant le compte inévitable du souci attaché à un début, les notes inférieures manquent chez lui de puissance, de largeur, et surtout de vibrant. C'est de ce côté-là évidemment qu'il aura à se compléter. Le fausset et les sons mixtes laissent beaucoup moins à désirer; la voix de M. Morini possède dans sa région supérieure une suavité qui ne manque pas de distinction. En somme, nous ne doutons pas, étant à si bonne école, que M. Morini ne se fasse adopter comme un chanteur très-agréable.

M. Graziani a emporté son public d'assaut dans le strette du troisième acte : *Tremi cada l'altera Agrigento.* L'assistance, qui l'a couvert avec raison d'applaudissements réitérés, ne s'est-elle pas montrée en revanche un peu trop rigoureuse pour madame Penco, chargée d'un rôle assez ingrat, dont elle a tiré le meilleur

parti? Serait-ce donc une hérésie d'avoir du mouvement et de l'âme, d'être actrice enfin au Théâtre-Italien en même temps que cantatrice? S'il en est ainsi, madame Alboni mérite de plus en plus les suffrages des dilettantes émérites, car elle atteint le degré suprême de la *passivité*. Elle se laisse chanter. Ce n'est pas d'hier que l'on s'extasie sur la perfection de ses vocalises, et l'on n'a certainement pas tort. Nous sera-t-il permis néanmoins d'avancer humblement que cette perfection nous paraît être devenue un peu moins désespérante pour les émules de l'éminente cantatrice? C. D.

Le défaut d'espace ne nous permet pas de parler cette fois de plusieurs publications importantes sur lesquelles nous reviendrons, notamment l'*Examen des doctrines de la religion chrétienne* (deux volumes), et *Rénovation religieuse* (un volume) de M. P. Laroque [1], et un très-curieux et très-intéressant ouvrage de linguistique, *la Part des mères dans l'enseignement de la langue maternelle*, par M. Chavée [2].

Nous signalerons aux bibliophiles, de plus en plus nombreux, les *Principes pour l'organisation et la conservation des grandes bibliothèques*, par M. Sobolstchikoff [3], bibliothécaire de la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg. Ils y trouveront de précieuses indications et un véritable système.

Recommandons enfin *les Aventures parisiennes* [4], de M. Paul Deltuf, un jeune romancier de la bonne école. Ce volume contient des nouvelles fort agréables et une étude fine et vigoureuse, *la Famille Percier*.

[1] Bohne et Schultz. — [2] Truchy. — [3] Jules Renouard. — [4] Michel Lévy.

Erratum. Dans la livraison de septembre, article *Clément de Rome*, page 157, ligne 7, au lieu de « si Clément », lisez « mais si Clément ».

CH. DOLLFUS. — A. NEFFTZER.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, 8, RUE GARANCIÈRE.

DE

LA CONFIGURATION DES CONTINENTS

SUR LA SURFACE DU GLOBE,

ET

DE LEURS FONCTIONS DANS L'HISTOIRE.

Mémoire par Carl Ritter [1].

Le Mémoire suivant où Ritter a résumé quelques-unes de ses idées générales, et qu'il désirait vivement présenter au public français, a été traduit sur sa demande et sous ses yeux. Il fut lu devant l'Académie des sciences de Berlin à l'occasion du 200ᵉ anniversaire de la naissance de Leibnitz. Depuis cette époque, de nombreuses découvertes, des faits géographiques très-importants et que Ritter n'eût pas manqué de discuter, sont venus à l'appui de sa théorie : nous aurions peut-être dû les indiquer en note et nous permettre en même temps d'élever respectueusement quelques doutes sur la valeur de certaines idées mystiques, mais nous avons préféré ne pas attenter à la majesté du texte.

Une courte notice biographique sur Carl Ritter a déjà paru dans la précédente livraison de la *Revue germanique :* nous n'y reviendrons pas. Qu'il nous suffise seulement de décrire en peu de mots l'apparence extérieure de ce noble vieillard, tel que nous l'avons connu pendant les dernières années de sa vie, tel que nous l'avons aimé. Il était de haute et forte taille, son front était vaste, sa figure puissamment sculptée comme celle de Gœthe, mais il avait de plus une extrême douceur dans le regard et dans le sourire. Il marchait d'un pas lent et

[1] Carl Ritter, *Ueber räumliche Anordnungen auf der Aussenseite des Erdballs, und ihre Functionen im Entwicklungsgange der Geschichte. -- Zur Sitzungsfeier des Leibnitzischen Jahrestages.* — Berlin, Dümmler, 1850.

inégal et parfois s'arrêtait pour réfléchir; ses yeux, dirigés au loin comme s'ils rêvaient à l'Asie ou à l'Afrique lointaines, s'abaissaient rarement sur ceux auxquels il parlait; sa voix, retenue brusquement par une pensée, s'interrompait de temps en temps; on voyait dans chacun de ses mouvements qu'il était possédé par le démon de la science et, tout vieux et cassé qu'il fût, on sentait que pour l'étude il était jeune. Ses cours, d'une clarté merveilleuse, traitaient les sujets les plus grandioses dans un langage d'une simplicité presque enfantine. Il ne se croyait pas obligé, comme dans ses ouvrages, de tout dire; il omettait les relations commerciales, les détails statistiques oiseux, les longues digressions historiques ou biographiques, et se contentait d'indiquer simplement les grands faits. Et nous, ses élèves, nous l'écoutions non-seulement avec l'esprit, mais encore avec le cœur, tant il mettait de douceur et de grâce dans chacune de ses paroles; tant il mettait de bonté à nous donner des explications qu'il accompagnait d'encouragements affectueux, en nous posant sur l'épaule sa main paternelle. Du reste, comme tous les hommes grands par la bonté et par l'intelligence, il avait la naïveté d'un enfant, et son âme était trop pure pour jamais soupçonner le mensonge.

Et maintenant, comment rendre suffisamment hommage à l'audace héroïque avec laquelle il a tenté l'impossible? Seul, à un âge où la plupart des hommes ont déjà presque terminé leur vie et n'ont plus ni enthousiasme, ni idées, il n'a pas craint d'entreprendre une œuvre qu'une génération de savants oserait à peine essayer. Il entassait assise sur assise pour cet immense travail qu'il savait ne pouvoir achever; il bâtissait une tour de Babel qu'il savait ne pouvoir élever jusqu'au ciel; mais, sans défaillance, il continuait sa tâche et s'en remettait à l'humanité du soin de terminer son œuvre.

C'est lui qui a retiré la géographie de la misérable ornière des nomenclatures, qui nous a fait étudier avec le même esprit l'histoire de la terre et celle des astres, qui nous a enseigné comme un dogme immuable la vie de notre globe. Grâce à lui nous savons que les continents, les plateaux, les fleuves et les rivages se sont disposés, non pas au hasard, mais en vertu des lois du mouvement, lois éternelles qui font graviter les astres autour des astres, les continents et les mers autour d'un axe central.

É. Reclus.

I.

Si nous jetons les yeux sur une sphère, ce diminutif si imparfait de notre planète, nous serons tout d'abord frappés de l'apparent désordre des terres et des mers qui s'entremêlent et s'entre-déchirent, sans que trace d'un ordre quelconque semble présider à leur contraste. Point de symétrie, point de figures géométriques, point de lignes droites continues; seul, un réseau de lignes abstraites empruntées au firmament nous sert de mesure provisoire pour ce qui est en soi incommensurable, les extrémités des deux pôles eux-mêmes n'étant que des points mathématiques déterminés par induction, et d'ailleurs parfai-

tement inconnus. Rien de cette régularité architectonique à laquelle notre œil s'est habitué dans les œuvres humaines, rien non plus de celle que nous révèlent les organismes des plantes et des animaux, nul contraste de haut et de bas, de racine et de feuillage, ni côté gauche, ni côté droit. Cet ensemble en apparence si confus dérouterait toute recherche, si la nomenclature ne venait à notre aide dans une étude si chaotique et stérile au premier aspect. — Par suite, on s'est beaucoup plus occupé des détails que de l'ensemble de la surface terrestre, et l'on n'a pour s'en convaincre qu'à ouvrir nos manuels. La géographie est restée une nomenclature fatigante, et ne s'est pas encore élevée jusqu'à ces rapports généraux, jusqu'à ces lois fécondes qui élèvent les sciences à la hauteur de l'unité première.

Bien que notre planète soit, dans sa grandeur imposante, tout autre chose que ce globe artificiel dont l'échelle imparfaite et les faibles linéaments ne peuvent indiquer les contours terrestres que par analogie, on a été obligé de lui emprunter telle quelle notre langue géographique, fort incomplète, qui aurait dû jaillir plutôt de la nature elle-même que d'une de ses insignifiantes représentations.

Il existe une différence essentielle entre les œuvres de l'art et celles de la nature. C'est que les premières sont dépourvues d'unité organique et intérieure, et que leur structure est rude et grossière, ainsi que nous le montre un examen attentif, et bien plus encore le microscope, quelque parfaites, quelque achevées et régulières qu'elles puissent d'abord sembler. Je parle ici du tissu le plus léger, d'un chef-d'œuvre d'horlogerie, d'une plaque de marbre ou d'acier la plus finement polie, je parle du tableau le mieux réussi. Tout au contraire, lorsqu'on pénètre attentivement dans le chaos apparent des œuvres de la nature, quelle harmonie, quelle délicate organisation ne voit-on pas se dégager peu à peu du prétendu désordre dans les fins tissus de l'araignée, dans l'admirable disposition des cellules de la plante, dans les lames ou cristaux de ces molécules inorganiques invisibles à l'œil nu! Toutefois, ce n'est point dans la perfection matérielle, c'est dans la grandeur intellectuelle et dans les fonctions de la nature qu'il faut chercher le plus éclatant contraste entre l'apparence et la réalité, ainsi que nous le montre l'observation, qui par la suite régulière des causes et des effets a créé la chimie, la physique, l'optique, la mécanique et tant d'autres sciences!

Ne sommes-nous pas en droit d'affirmer que ce contraste doit aussi exister pour le plus grand des corps que nous connaissions, pour notre terre elle-même, quelque incomplètes que soient nos notions à son

endroit? — Ces continents déchirés qui, au premier coup d'œil, égarant la pensée, semblent dus à une puissance aveugle et sauvage, seraient-ils donc l'œuvre du chaos, d'une dictature de Pluton ou de Neptune vaguement modifiée par le hasard? — Comment s'accorderait cette présomption avec l'histoire des plantes et des animaux, avec le développement, les phases et les péripéties diverses du genre humain? Comment s'accorderait-elle avec le principe par lequel nous considérons notre planète comme la grande maison d'éducation des générations humaines qui passent sur elle l'une après l'autre?

Si la plante cherche le terrain qui lui est propre, si, s'élevant avec grâce sur sa tige, elle se couronne de fleurs et de fruits, si chaque créature doit sous peine de mort se mouvoir dans le milieu qui l'a vue naître, est-ce que, pendant des milliers de siècles, des millions d'individus, glorieux épanouissement de notre race, auraient été claquemurés dans une habitation de hasard, issue du choc furieux des puissances de la nature, du conflit de l'eau et du feu, de la lutte des terres et des océans, de la guerre du froid et du chaud? Serions-nous enfin enchaînés à cette fatale demeure par une volonté arbitraire et sans but? Notre patrie ne serait-elle donc en aucun rapport avec nos besoins de développement, et ne verrions-nous en elle, malgré la richesse inépuisable et toujours nouvelle de sa surface, qu'une masse arrondie, qu'un corps inorganique dépourvu de lois, et coagulé dans ses parties élémentaires, qui du laboratoire des mondes aurait été lancé dans l'univers par une force irrésistible, et livré désormais à tous les hasards de l'avenir? Ainsi la force créatrice et la vie organique, magnifique apanage de toutes les autres créatures dès leur naissance, auraient été refusées au globe seul!

Mais assez de motifs nous engagent à ne pas mesurer l'éternité par le moment présent, à ne pas confondre l'effet avec la cause, ni les lois de la nature avec nos systèmes, qui ne créent rien du tout et ne sont que l'heureuse trouvaille de faits existant dès l'origine des choses, mais restés encore voilés et mystérieux. Les nébuleuses se transformant en mondes, le vent qui, soufflant du nord commence au midi, sont autant d'exemples entre mille qui nous interdisent de conclure d'un désordre et d'un pêle-mêle apparents à une confusion réelle.

En nous appuyant sur l'histoire et sur les sciences naturelles, nous reconnaîtrons dans l'ordonnance extérieure de notre planète une harmonie élevée et un rapport intime des parties qui semblaient jetées au hasard. Déjà la triangulation, la géodésie, l'hydrographie, la géologie, la météorologie et la physique ont fait faire de grands pas à la question;

l'histoire de l'humanité et celle des nations individuelles, l'histoire des trois séries organiques en rapport avec la climatologie l'avanceront encore plus.

Nous ne parlerons pas ici de la distribution suffisamment connue des trois enveloppes du globe, l'air, l'eau et la roche, et nous remarquerons seulement que les lois de l'espace et celles de la physique s'harmonisent parfaitement, l'eau occupant partout la place du milieu. Nous n'insisterons pas non plus sur ce fait que les masses continentales se groupent dans l'hémisphère nord par opposition aux masses maritimes de l'hémisphère sud; contraste qui a causé la prépondérance du nord sous le rapport du climat et sous celui des populations, dont le nombre et les relations mutuelles augmentent tous les jours, et qui échangent sans cesse leurs produits, leur expérience et leurs idées. Tout récemment encore, nous avons appris à connaître la différence qui existe entre les températures des deux hémisphères et les lois de leur climatique spéciale, selon les différentes saisons.

On n'ignore pas l'allongement des continents en forme de cônes dont le sommet regarde l'hémisphère antarctique, disposition à laquelle A. de Humboldt nous a déjà rendus attentifs. Nous rappellerons seulement que toutes les pointes sud des continents, même celles de l'hémisphère septentrional, sont plus articulées que les pointes nord, et par conséquent plus favorables aux développements de l'activité des peuples.

On a moins étudié le grand contraste entre l'hémisphère liquide du sud-ouest et l'hémisphère solide du nord-est, entre le monde des terres et celui des eaux, entre le côté maritime et le côté tellurique de notre planète. D'un côté, de grands océans où plongent les pointes des continents, où flottent quelques groupes d'îles; de l'autre côté, au contraire, des masses continentales assiégeant les mers et les enfermant dans des méditerranées. Au sud, la Nouvelle-Zélande, point central des eaux; aux antipodes de la Nouvelle-Zélande, les rivages de la mer du Nord, l'Angleterre surtout, que sa position insulaire, le mouvement des flots, les découpures de ses côtes, les bras de mer qui la relient aux autres contrées, avaient, dès l'origine, destinée à être la dominatrice des mers, comme elle est le centre de l'hémisphère solide.

Dans la partie continentale où la masse des terres forme un tout contigu, il y a maximum de solide; dans la partie maritime où ne s'élèvent que des îles dispersées, il y a maximum de liquide. Sur la grande ceinture de côtes qui sépare les deux éléments et entoure le globe entier en coupant diagonalement les degrés de longitude et de

latitude, d'abord vers le nord-est, puis vers le sud-est, se trouve une zone de transition, étroite, mais richement découpée et articulée, qui égalise les contrastes par le changement journalier des vents de terre et de mer et beaucoup d'autres influences. C'est le long de cet anneau formé par les grandes rives continentales, qui traverse les deux hémisphères du nord et du sud et se penche vers le cercle extérieur des eaux, qu'émergent la côte orientale de l'Afrique, le sud et l'est de l'Asie, et la rive occidentale de l'Amérique. L'anneau reste ouvert du côté du sud antarctique où manquent les formations continentales; aussi ne peut-il y avoir entre ces espaces terrestres et maritimes aucun de ces échanges auxquels différents météores, les pluies, les courants côtiers, et certaines directions de vents et de flots doivent leur existence régulière.

Déjà l'on ne peut méconnaître une loi élevée dans ces dispositions linéaires grandioses et richement agencées, et l'on s'encourage à rechercher les conditions organiques de cette écorce terrestre qui, au premier abord, semblait déchiquetée au hasard. Toutefois, les sondages maritimes encore peu nombreux, et notre connaissance encore imparfaite des éléments et de la construction des continents, ne nous permettent pas de porter un jugement définitif sur la distribution si inégale des espaces terrestres et océaniques.

Pareil contraste entre la face tellurique et la face maritime du globe, se poursuivant à travers les zones de longitude et de latitude des deux hémisphères, devait amener une opposition incessante dans les climats, dans l'atmosphère, dans le monde des plantes et des animaux. Autant l'homme dépend de son milieu physique, autant la vie même et le mouvement des peuples devaient revêtir de formes différentes; autant les phénomènes de l'histoire en général et des civilisations particulières devaient se développer diversement.

Couvert de populations qui, pressées côte à côte, échangeaient forcément leurs produits, le système continental devait être le premier cultivé, tandis que le système maritime ne pouvait héberger que quelques peuplades que leur isolement maintenait dans la sauvagerie, jusqu'à ce que les progrès de la navigation vinssent les mettre en rapport avec une civilisation plus avancée. Les nations qui habitaient la ceinture de côtes entre les deux parties si contrastées du monde ont été particulièrement favorisées dans leurs progrès élémentaires par les impulsions variées de la nature, ainsi que le témoigne l'histoire des Éthiopiens de l'Érythrée, des Égyptiens, des Arabes, des Indous, des Chinois, des Indiens de l'ouest qui nous ont laissé les ruines aztèkes de

la Californie, du Pérou et de Mexico : toutes nations qui diffèrent essentiellement de celles qui leur sont adossées.

Puisque nous avons parlé de centres et de grands cercles, de zones, d'hémisphères et de formes coniques, qu'on nous permette de faire observer que, dans notre milieu physique déjà, toutes ces expressions mathématiques ne désignant que de simples analogies, il doit à plus forte raison en être de même quand on les applique aux surfaces terrestres qui offrent de plus le contraste de l'élément solide et de l'élément liquide. Ainsi, qu'on ne s'étonne pas de nous voir employer dans la géographie les termes géométriques de rhomboèdre, de triangle, d'ovale, et que personne ne se trompe à leur sens seulement approximatif.

Mais dans l'ordonnance extérieure de notre planète, il ne faut pas remarquer seulement la prépondérance neptunienne du cercle des mers, mais encore le cercle de feu sans cesse en activité qui a distribué ses volcans sur une face de la terre, tandis que l'autre face en reste presque complétement dépourvue, sauf divers soulèvements produits par une action volcanique et quelques groupes isolés qui interrompent périodiquement leurs éruptions.

Un des premiers géognostes de notre siècle[1] a démontré l'existence de ce cercle des volcans actifs, qui s'arrondit autour du bassin de l'immense océan Pacifique du sud, et ne suit ainsi qu'en partie le grand cercle de la ceinture des côtes. Les deux cercles tombent l'un sur l'autre le long de l'Amérique occidentale et du nord de l'Asie, puis, vers le sud-est de ce continent, forment de longues rangées d'îles parallèles, jusqu'à ce qu'enfin le cercle de feu, divergeant tout à fait, s'enfonce vers le sud-est dans les profondeurs de la mer du Sud. Ce dernier ne forme donc pas de grand cercle sur la rondeur de la terre, mais simplement un anneau moins développé qui se confond partiellement avec la ceinture des côtes, et embrasse au sein du grand Océan oriental ces milliers d'îlots soulevés par la force intérieure, ces nombreux groupes d'îles basaltiques se dressant hors des eaux, reconnaissables par la même formation géologique, mais dont la force volcanique et l'activité sous-marine sont fort affaiblies. — Sur le bord occidental de l'Amérique, cet anneau se prolonge par la chaîne des Cordillères, longue de près de 1,000 lieues géographiques[2], sur laquelle A. de Humboldt a énuméré de cinquante à soixante cratères toujours en éruption, sans compter tant d'autres qui nous sont restés inconnus.

[1] Léopold de Buch.

[2] De 15 au degré.

Sur le côté occidental du grand Océan, cette série de volcans se divise en de nombreuses lignes parallèles, ainsi que l'a démontré L. de Buch, et se contourne par de longs groupes d'îles montagneuses vers les côtes de la Nouvelle-Hollande et de l'Asie orientale. Ces îles, dont les axes parallèles se dirigent toujours vers le nord-ouest, ont toutes le même aspect et la même conformation. Leur ligne, bifurquée vers les Moluques, s'étend sur 1,000 lieues de longueur, depuis les îles jumelles de la Nouvelle-Zélande jusqu'au nord des Philippines, et présente une rangée de quatre-vingts fournaises embrasées, qui toutes se dressent à la partie est des îles qu'elles secouent si violemment. Leur anneau se recourbe ensuite vers le nord, le long des archipels du Japon, des Kouriles, du Kamschatka, des îles Aléoutiennes et d'Unalaska, dont les cinquante volcans flamboient au-dessus des vagues de la mer Boréale, ou s'alignent sur le continent américain. Enfin le cercle se rattache au nord des Cordillères par le volcan de Saint-Élie, et son voisin, le gigantesque Cerro de Buen Tiempo. Ce n'était donc pas à tort que nous donnions à cette immense circonférence de plus de trois cents volcans enflammés le nom de Cercle de feu.

Cet anneau de volcans en éruption reste ouvert vers le sud, tandis que dans le nord polaire la séparation de l'ancien et du nouveau continent ne les a pas empêchés de se joindre sous la mer et malgré la mer. Les continents se rapprochant au détroit de Behring jusqu'à une distance de quelques lieues, cette circonstance pourrait nous faire admettre la contemporanéité d'origine des volcans sous-marins et continentaux. Cette idée semble confirmée par la grande lacune de 1,000 lieues géographiques, s'étendant de la pointe méridionale du cap Horn jusqu'à celle de la Tasmanie, où la ceinture volcanique s'arrête avec la forme continentale. Au sud de ces deux points extrêmes, une mer démesurée, où nagent quelques rares îlots, et où l'on s'étonne de voir jaillir si peu de formes insulaires hors de l'immensité des eaux, couvre de bien plus vastes espaces que l'Océan oriental, entouré de son prodigieux anneau volcanique. C'est à l'intérieur du cercle de feu que la grande zone équatoriale des îles inclinée sur l'écliptique, splendide voie lactée étoilant la mer azurée du Sud, se dirige à travers des groupes fourmillants des Philippines jusqu'à la solitaire île de Pâques.

Une autre ligne parallèle, mais bien plus faible, part du groupe du Japon et s'en va finir au volcan colossal des îles Sandwich. A toutes ces richesses de formes insulaires au milieu du cercle de volcans, l'océan du Sud n'oppose qu'une extrême pauvreté, bien connue des capitaines

de vaisseau. Le navigateur antarctique n'a pu, dans tout l'hémisphère qui s'étend au sud de la grande lacune, découvrir que de simples écueils isolés, à peine dignes du nom d'îles, tels que ceux d'Alexandre Ier et de Paul Ier, sauf toutefois la terre de Victoria et sa crête de volcans reconnus par James Ross. Dans l'immense espace de la mer du Sud que James Weddell traversa en 1822, aucune terre ne fut signalée. De même, dans la mer des Indes, entre l'ouest de la Nouvelle-Hollande et le sud-est de l'Afrique, les écueils de Kerguelen, de Saint-Paul et d'Amsterdam, méritent à peine une mention, et les îles jumelles de Bourbon et de Maurice sont complétement isolées. Dans l'océan Atlantique, à part les récifs antarctiques de la terre de Sandwich et du groupe des Shetland du sud, on ne trouve dans les latitudes africaines au sud de l'équateur que des îles extrêmement distantes l'une de l'autre : la Trinité, Sainte-Hélène, l'Ascension, qui surgissent des mers les plus profondes que l'on ait mesurées, car le premier sondage de Ross donne 14,550 pieds anglais, c'est-à-dire la hauteur du Mont Blanc, et le second indique la profondeur étonnante de 27,600 pieds[1].

C'est seulement au nord de l'équateur, aux antipodes des îles de la mer du Sud, que des groupes volcaniques un peu plus nombreux s'élèvent au-dessus de la surface maritime : les Canaries, les Açores, Faroër et l'Islande, qu'il vaut pourtant mieux compter au nombre des îles du cercle polaire. C'était aussi l'opinion de James Ross, auquel nous devons la découverte de la terre de Victoria : « A l'approche des deux pôles, l'île de John-Mayen, au nord, et au sud, le volcan Erebus, haut de 12,000 pieds, regagnent par leur activité et leurs formations plutoniennes incessantes le terrain que de vastes mers ont fait perdre aux continents. »

La force de soulèvement qui, en dehors du grand cercle de volcans, ne se manifeste que par quelques centres d'éruption, rares, mais d'autant plus énergiques, émergeant du fond d'abîmes immenses, devait se faire sentir autrefois avec une activité bien autrement puissante dans le bassin tout entier de la mer du Sud. En effet, indépendamment des îles que nous apercevons, d'autres encore invisibles, soulevées par milliers, se sont approchées de la surface de l'eau sous forme de bas-fonds, d'écueils, de récifs, et, pour peu que le mouvement des flots le permette, elles servent de point d'appui aux superstructures d'immenses colonies de polypes et de madrépores. Mais aujourd'hui la force

[1] Depuis lors, le capitaine Denham prétend n'avoir pas trouvé le fond de la mer à 46,236 pieds. Le Gaouritchanka n'a que 29,450 pieds anglais, ou 8,836 mètres.

expansive de la vapeur souterraine semble, en se distribuant sur tous ces milliers de points, devenir impuissante à faire surgir du sein des flots ce continent sous-marin, dont l'étendue n'est pas encore déterminée par une suite de sondages assez complète.

Cette action s'appliquant à de vastes espaces et non plus seulement à des points isolés, se montre encore dans les soulèvements de l'ancien et du nouveau monde, qui entassent leurs plus hauts plateaux et leurs plus orgueilleuses montagnes autour de l'anneau volcanique, tandis que du côté opposé, vers l'intérieur du continent, les grandes plaines descendent dans l'océan Atlantique du nord et les vastes dépressions arctiques. La formation continentale contraste ainsi avec la grande formation insulaire, et toutes les deux servent de base à l'histoire du passé et à celle de l'avenir.

A l'ouest de la puissante rangée de volcans de l'Océanie, et dans leur proximité immédiate, s'étend le vaste et bas pays de la Nouvelle-Hollande, qui, dépourvu de tout volcan à nous connu, n'a pu être soulevé plus haut par la force défaillante. Même la Grande-Barrière (Great Barrier), si riche en coraux et en récifs dangereux, qui se dresse entre ce continent et l'île allongée de la Nouvelle-Guinée, n'a pu émerger de la mer, ou bien a été replongée dans les vagues.

Cette vaste dépression de tout un continent se continue aussi vers le nord, entre le golfe de Carpentaria et le sud-ouest de Malacca, le long de l'isthme de la Sonde, percé de si nombreux détroits. Au delà, les basses terres de l'Inde au delà du Gange, du Tonkin, de la Chine orientale, se prolongent jusqu'à la rencontre du plateau central asiatique, qui élève, vis-à-vis des volcans du Japon, l'infranchissable muraille des côtes escarpées de Leaostong et de la Corée.

Un phénomène analogue se montre dans les deux Amériques. Là aussi, toutes les grandes dépressions commencent immédiatement au delà des volcans des Cordillères et des plateaux élevés, étroits et allongés que cette chaîne porte sur ses épaules. Remarquable analogie ! Pas plus que dans le continent australien, aucun volcan ne s'élève dans ces plaines immenses, dont la pente, comme celle des fleuves, descend du côté extérieur du cercle volcanique, identique ici avec la grande ceinture terrestre. Parsemées de quelques groupes de montagnes modestes, ces plaines s'abaissent et s'aplatissent, de terrasse en terrasse, jusqu'à l'Atlantique, tandis que le côté intérieur plonge dans le Pacifique par une pente escarpée.

Sans nous occuper davantage de cette analogie frappante entre les deux nouveaux mondes de l'Australie et de l'Amérique, entre leurs

soulèvements et leurs dépressions par rapport au cercle de feu, qui des profondes fissures de son foyer insulaire et de son foyer continental transforme et révolutionne les terres environnantes, passons à l'ancien continent.

Là aussi, mêmes dépressions, modifiées seulement par l'articulation des presqu'îles méridionales, et par la bifurcation des deux anneaux, dont l'un, l'anneau volcanique, s'éloigne de l'Asie et se replie tout à coup vers le sud-est dans l'océan Pacifique, tandis que le grand cercle, gardant sa direction normale, suit les côtes de la Chine méridionale, traverse les deux Indes, l'Arabie, la pointe orientale de l'Éthiopie, et, se prolongeant en face de Madagascar, va se terminer au cap de Bonne-Espérance.

Il serait instructif d'étendre ici à l'ensemble du continent la formule qu'Alexandre de Humboldt a donnée pour le plateau en forme de rhomboèdre du centre de l'Asie, le phénomène particulier dont il parle se trouvant être une loi générale. La diagonale qui traverse du sud-ouest au nord-est ce plateau central et le divise en deux parties triangulaires, la Mongolie au nord-est et le Tibet au sud-est, est en même temps axe de soulèvement entre la plaine du nord-ouest et les puissants colosses qui se dressent au sud-est. Le plus grand renflement du sud-est s'élève dans le haut Tibet jusqu'à 14,000 pieds, et aux sommets de l'Himalaya on lui a trouvé une hauteur absolue de 20 et 25,000 pieds. La muraille escarpée qui domine les vastes plaines du sud de la Chine et des deux Indes paraît se dresser à de plus grandes hauteurs encore, les plus élevées du globe probablement. Des mesures directes ne démontrent pas encore cette supposition que, sans insister sur d'autres raisons, l'élévation toujours croissante des sommets de l'ouest à l'est rend très-probable. Ainsi le Kitchinjunga, en Sikim, auquel Hooker et le colonel Waygh ont, dans leur dernière évaluation, donné la hauteur de 26,438 pieds de Paris, s'élève encore plus haut que le Javahir, le Dhawalaghiri et le Tchoumalari; et, tournés vers le sud-est, sans doute bien des frères géants se dressent à l'extrémité de l'Himalaya.

Au delà de l'axe diagonal du grand plateau central, là où la Mongolie s'abaisse vers le nord-ouest, l'ancien monde tout entier descend de terrasse en terrasse, comme par de vastes et spacieux degrés, jusqu'à la mer Glaciale, au nord de l'Europe et de la Sibérie.

La lisière méridionale du plateau de Cobi qui, au-dessus de Pékin, est de 8,000 pieds plus élevée que la surface de la mer, descend vers le nord-ouest, d'après le nivellement des académiciens russes, par des

gradations successives de 5,000, 4,000, 3,400, 2,400 pieds, jusqu'au niveau du lac de Baïkal, élevé encore de 1,200 pieds, et plus bas encore jusqu'au lac de Dsaïsang, aux sources de l'Irtich, à 1,000 pieds de hauteur. Cette dépression s'abaisse peu à peu vers l'ouest jusqu'à l'enfoncement déjà mieux connu de la mer d'Aral et de la mer Caspienne (72 pieds 1/2). A Tobolsk, elle n'a plus que 100 pieds d'élévation au-dessus de la mer, et vient, au centre de l'hémisphère continental, aboutir aux vastes pays plats de l'Europe, situés entre la mer Noire, la Baltique et la mer Caspienne; elle s'arrondit enfin autour du cercle arctique, où se montre la ressemblance la plus absolue entre les trois parties du monde, Asie, Europe, Amérique, qui assiégent ensemble le pôle nord.

La même loi qui soulève à pic les colossales montagnes tout autour de la grande ceinture des côtes, et déprime les continents dans la direction opposée, se répète dans les plateaux continus ou isolés qui accompagnent toujours le grand anneau : l'analogie des phénomènes nous fait conclure à celle des causes. L'axe de soulèvement du plateau central de l'Asie se trouve absolument dans la même direction que le renflement général du globe, et semble nous révéler la grande loi des soulèvements. — Observons que cette direction générale des plateaux ne se confond point avec celle des chaînes de montagnes qui lui est souvent diamétralement opposée, et dont le cours est indiqué par les déchirures des vallées. M. Élie de Beaumont a essayé de grouper systématiquement ces montagnes dans leur ordre géologique et chronologique.

Dans le plateau d'Iran, la haute muraille du Béloutchistan se dresse vers le sud-est aux environs de Kélat jusqu'à la hauteur considérable de 8,000 pieds, mais le plateau s'abaisse vers le nord-ouest et n'a plus, à Ispahan, que la moitié de cette hauteur, à Téhéran, que 3,700 pieds, à Kom que 2,000; plus loin, vers la Boukharie et la mer d'Aral, il descend encore plus rapidement, et tout à coup au sud de la mer Caspienne il se précipite au-dessous du niveau de l'Océan. Le plateau du Dekhan s'élève à 9,000 pieds dans le Nilgherri, près du cap Comorin, aux hauteurs du pays d'Utacamond, puis il descend par Mysore, Malwa, Mewar, jusqu'au Vindhyam et aux basses terres du Scinde, qui, vers le nord, s'arrêtent enfin à la barrière de l'Himalaya.

Dans le Netched (pays élevé) c'est également à l'angle sud-est d'Hadramant, d'Oman et du Yémen, que le sol de l'Arabie atteint sa plus haute élévation (les monts de l'Encens à Makalla, 5,000 pieds, Djebel-Achdar, dans le pays d'Oman, 6,000 pieds, Djebel-Faés,

7,000 pieds, d'après Botta); mais à Sanaa, plus au nord, il compte tout au plus 4,000 pieds de hauteur; aux environs de la Mecque, à Taïf, 3,000 pieds, et vers la côte du golfe Persique, à Bahraïn, dans l'Assyrie, les plaines du Schat-el-Arab et de la Mésopotamie, la surface du pays tout entier n'est plus qu'une vaste dépression.

Le groupe du Sinaï lui-même suit la loi générale, bien qu'il s'élève sur une langue de terre qui s'avance dans la mer Rouge, et que son plateau septentrional soit à peine indiqué. Lui aussi dirige vers la mer Rouge son côté le plus haut et le plus escarpé. C'est ainsi que, toute proportion gardée, le grand soulèvement des plateaux de l'Afrique monte du côté de l'océan Indien au maximum de son élévation : dans les montagnes Neigeuses jusqu'à 10,000 pieds; au sud de l'équateur, près des sources de l'Orange, à 6,000 pieds au moins; à l'ouest de Monbaze, jusqu'à la hauteur des montagnes Neigeuses, d'après la récente découverte de Rebmann. Dans le haut Habesch, le plateau de Choa, aux environs de l'Angololla, se hausse, d'après Harris, jusqu'à 9 et 10,000 pieds; à Gondar, d'après Ruppel, dans l'Habesch du nord, à 7,000; à 13,000 pieds dans le Schamen. L'Afrique, comme on sait, s'incline vers le désert de Sahara et la profonde déchirure où coule le Nil, jusqu'à cette vaste dépression dont fait partie le bassin de la Méditerranée, et où viennent déboucher les vastes plaines de l'Europe orientale et de la mer Noire. A leur tour, les dépressions de l'Europe centrale vont aboutir dans la Baltique et la mer du Nord.

Seul, le système des montagnes parallèles au méridien interrompt cet affaissement général au nord-ouest des continents. Trois grandes chaînes, l'Oural, les Alpes scandinaves et les Alléghanys découpent les plaines du Nord en vastes territoires dont quelques-uns sont couverts de lacs. Les chaînes isolées, courant de l'est à l'ouest comme le Caucase, les Carpathes, les Alpes, les Pyrénées, se sont développées d'une manière plus indépendante du compacte organisme continental et forment, surtout à l'ouest si dentelé de l'ancien monde, des systèmes individuels qui sont le caractère distinctif de l'Europe.

Nous n'avons indiqué ces cinq ou six dispositions, les plus remarquables de la géographie physique, que comme des faits particuliers surgissant au milieu de phénomènes plus généraux, sans rien dire de leur origine possible ni de leurs conséquences probables.

Dans la partie du monde que nous habitons, nous voyons par exemple comment la grande famille Aryenne, après s'être relativement peu dispersée dans les articulations continentales, a été, par la pente naturelle des fleuves, conduite au théâtre le plus accessible et le

plus favorable à son activité. Les rives de la Méditerranée devaient être la terre classique de l'histoire universelle ; c'est là que devaient déboucher tous les chemins des nations, comme des fleuves dans un bassin commun. Ces vastes dépressions, s'étendant sous une même température d'un bord à l'autre de l'ancien monde, de l'est à l'ouest (non pas du nord au sud comme en Amérique), ne pouvaient que faciliter les unions des peuples et les échanges de toute espèce. Mais la muraille inexpugnable des hauts plateaux resta un obstacle, parfois infranchissable, et porta plus de tort aux progrès des peuples que la plus haute et la plus enchevêtrée des chaînes de montagnes qui s'élèvent au centre des dépressions.

Nous tenions seulement à faire remarquer sous ce désordre apparent les traces d'une symétrie et d'une harmonie plus élevées que celles que découvrirait du premier coup un œil peu exercé. Mais ce n'est que par une étude plus approfondie qu'il est possible d'embrasser cette vaste richesse de la nature, qui se cache dans cette foule de détails, de particularités, d'individualités locales, et dans cet écheveau de lignes qui se coupent et se traversent. — Et il ne s'agit ici que de simples linéaments et des contours les plus tranchés, qui peuvent à leur tour être modifiés par d'autres formes plus délicates; nous n'étudions que les lignes les plus élémentaires de ce réseau qui couvre le monde!

II.

Passons maintenant à la configuration des différentes parties du monde ou individualités planétaires qui, sous l'influence des lois générales, et animées d'une force plastique particulière, se sont développées si diversement. Ce que nous avons appelé harmonie par rapport à la marche de l'humanité et au développement de la vie planétaire, en jaillira peut-être avec plus de clarté.

L'opposition devenue historique de l'Orient et de l'Occident prouve déjà que la position réciproque des parties du monde et leur situation fixe, en contraste avec la place toujours changeante de notre planète dans le système solaire, doivent exercer conjointement avec la rotation du globe une influence prépondérante sur le développement humain. — Cette idée était dans la conscience des peuples, qui, longtemps avant notre division en parties du monde, parlaient du levant et du couchant, du septentrion glacial, pays des Hyperboréens, et du sud, l'Éthiopie embrasée.

De même que nous passons de l'espérance à la réalisation, et que du matin au soir nous traversons les chaleurs du midi pour tomber dans l'obscurité de la nuit comparable à celle du pôle, ainsi l'Asie peut nous représenter l'Orient, l'Europe, l'Occident, et l'Afrique le Midi; d'un autre côté, l'ancien monde tout entier pourra être l'Orient par opposition à l'Amérique. C'est en Orient que nous voyons réunis les temps anciens et les temps modernes, la haute antiquité et l'histoire contemporaine, le passé, le présent et l'avenir; nous y voyons l'origine des peuples et les progrès de leur histoire et de leur civilisation. C'est en Occident que la vie des États se développe, et que le cercle intellectuel grandit et se transforme. Tous ces faits nous apparaissent en relation directe de cause et d'effet avec la disposition des masses continentales. Même la halte des peuples dans le Soudan brûlé, où l'esprit s'alanguit tandis que la race pullule; même le long sommeil des rares habitants du Nord obscur et froid, sont en parfaite harmonie avec la nature, et ces contrastes subsisteront tant que la société n'aura pas vaincu complétement les barrières et les forces hostiles que nous oppose la nature : et tant qu'elle ne se sera pas dégagée des chaînes du passé qui l'attachent à la glèbe natale. Nous avons le droit d'y songer, aujourd'hui que la navigation a triomphé de la solitude et de l'immensité des mers, aujourd'hui que la vapeur, en égalisant les distances, transporte produits et habitants d'une partie du monde dans l'autre.

Ces contrastes n'ont pas échappé aux nations du véritable orient de l'ancien monde, ainsi que le prouvent le Si-Yu (occident des Chinois), et les Para et Aspara du monde sanscrit. Chez les Chaldéens, les dieux Vannes, chez les Indous, Brama, s'étaient élevés hors des mers, ainsi que le soleil jaillissant à l'orient. Les mêmes contrastes se répétaient plus loin vers l'occident, et le Grec a vu son Anatolie dans l'Asie Mineure et son Hespérie en Italie. A son tour, le Romain, l'œil tourné vers le même orient, reculait les bornes de l'Hespérie, et la reportait aux côtes atlantiques de l'Espagne, et dans les îles Fortunées qui sont plus tard devenues l'El Magreb des Arabes. Pour l'Européen, l'occident est transporté au nouveau monde, mais ces antiques rapports d'espace perdront désormais leur signification pour des peuples que l'histoire rapproche incessamment. Le pays des Éthiopiens brûlés par le soleil, la contrée des Hyperboréens des temps homériques n'existent plus pour nous; la Lybie éthiopienne est devenue pour nous une vaste partie du monde, et c'est à peine si l'Hindou parle encore du pays boréal d'Uttara Kuru. — Ces contrastes réels en eux-mêmes se transforment en simples rapports de position, et la civilisation amoindrit sensible-

ment l'influence des espaces; aussi faut-il traiter différemment la géographie des temps anciens et des temps modernes.

La juxtaposition des parties du globe exercera toujours une influence importante, mais les différences si tranchées autrefois sont atténuées et transformées par le progrès des temps et de la navigation maritime. Le sol classique de l'histoire universelle où se groupent les trois parties du continent et où rayonnent tant de fleuves, de l'Indus au Tibre et du Nil à l'Orange et au Tanaïs, restera toujours le centre de l'humanité, qui a grandi dans ce berceau pendant de longs siècles et y a puisé les germes créateurs de l'avenir; mais la civilisation enlève à certains espaces leur influence dominatrice et la reporte sur d'autres.

Chaque pays est doué d'un certain tempérament, de certaines qualités actives et passives, d'une véritable individualité en un mot, que nous ne parviendrons à bien connaître que par la succession des siècles. Seules, quelques histoires nationales ont livré le secret de leur développement; car ce n'est qu'à une distance de plusieurs siècles que les progrès nous deviennent manifestes; et les profondeurs de l'âme devaient se révéler à notre intelligence avant que les yeux de l'homme, voyageur passager sur la terre, n'eussent sondé les mystères de notre planète.

Dans le passé, l'invention des navires à voiles nous a mis à même de connaître la direction des vents et des courants; l'étude des ports nous a appris la théorie du flux et du reflux; la navigation nous a dévoilé la nature des mers et leurs fonctions, et nous a fait découvrir par tous les pays du monde des produits en foule. Et cependant, la plus grande partie de la surface terrestre nous est encore inconnue. L'histoire des éléments qui constituent l'écorce du globe nous préoccupe encore; aujourd'hui seulement les rapports géognostiques du globe jaillissent des ténèbres; et qui peut dire l'influence qu'exerceront les inépuisables gisements de houilles et de métaux, les colonies et les émigrations en tant de localités encore vierges d'histoire, en tant de pays où la semence de la civilisation n'a encore produit que de maigres récoltes, et où l'esprit n'a pas fait jaillir du sol des étincelles de vie et de chaleur.

Les lignes de canaux et chemins de fer, entreprises sur une échelle colossale, ont ouvert une ère nouvelle pour les pays de plaine. Le percement de l'isthme de Suez rapprocherait le monde indien du midi de l'Europe, et le canal de Panama diminuerait d'un quart la circonférence terrestre, en abrégeant la traversée d'Europe en Chine de 1,500 lieues géographiques. La vapeur a donné une double direction

en amont et en aval non-seulement aux rivières de nos pays, mais encore aux immenses systèmes des fleuves les plus lointains; au Gange et au Mississipi, par exemple. Plus de 350[1] bateaux à vapeur se croisent chaque jour comme des navettes de tisserand sur le vaste réseau liquide de ce dernier fleuve. Une flotte de 50 vaisseaux[2] a déjà acquis à la civilisation le vaste groupe autrefois si solitaire et désolé des eaux de l'Amérique du Nord qui, du lac Supérieur au lac Érié correspondent à la moitié de notre Méditerranée. Impossible de prévoir ce qu'y prépare l'avenir.

Ainsi nous ne saurions refuser aux diverses formes de l'écorce planétaire une tendance au progrès, au développement de leur organisme, pourvu toutefois que l'histoire s'harmonise avec la nature. Tâchons maintenant de distinguer dans cette ordonnance extérieure des parties du monde comment chacune développe ou arrête le progrès, et indiquons en passant le caractère saillant de leur influence sur le monde.

De précédentes explications sur les dimensions horizontales des parties du monde nous permettent de ne pas nous étendre sur ce chapitre. Qu'il nous suffise de rappeler que les formes différentes des trois parties de l'ancien continent, l'ovale de l'Afrique, le rhomboèdre de l'Asie et le triangle de l'Europe, impliquent aussi trois rapports différents entre leurs dimensions. A l'Afrique, si compacte, qui compte autant de degrés de longitude que de latitude, s'oppose l'Europe qui, sur une longueur double ou triple de sa largeur, présente à l'océan Atlantique la pointe d'un triangle dont la base repose sur l'Asie.

L'Afrique est un tronc massif et régulier, sans articulation aucune.

L'Asie, avec un corps aussi puissant, mais non aussi régulièrement développé que celui de l'Afrique, est douée de fortes et riches articulations au sud et à l'orient.

Quant à l'Europe, sa masse ouverte de tous les côtés est articulée au sud, à l'ouest et au nord, et à son intérieur, de nombreux rameaux dont la richesse naturelle supérieure à celle de leur tronc commun devait assurer à cette partie du monde la prépondérance civilisatrice. L'Asie n'est pas comme l'Europe ouverte à l'Océan dans toutes les directions, et le milieu de ce continent est resté fermé aux entailles maritimes, qui, si avant qu'elles aient pénétré, n'ont pas pu, comme en Europe, y harmoniser les contrastes de mers et de pentes opposées. Ainsi l'immense Asie centrale, analogue en cela à la massive et compacte Afrique, n'a pu participer aux inappréciables avantages

[1] Aujourd'hui plus de 750.
[2] Aujourd'hui 150.

que lui auraient donnés les articulations prolongées des côtes. C'est au sud de cette partie du monde que les côtes prennent le plus vaste développement, tandis que dans le nord la délimitation est à peine indiquée entre les glaces et la terre ferme. Ainsi privilége d'un côté, infériorité de l'autre. Bien que certaines de ses articulations approchent en grandeur de la moitié de l'Europe, leur ensemble le cède beaucoup en surface à celle du tronc compact dont la masse a servi de barrière aux civilisations qui grandissaient à ses extrémités, mais restaient dans l'isolement. Aussi le milieu du tronc asiatique est resté la patrie monotone des peuples nomades; tandis que dans les péninsules si richement favorisées de la nature, la Chine, les deux Indes, l'Arabie, l'Asie Mineure et autres pays moins vastes, se développaient des civilisations individuelles, incapables encore de pénétrer jusqu'au centre de l'Asie.

Aucun accident aux contours de l'Afrique, qui offre un développement de côtes moindre que toute autre partie du monde; cette disposition éloigne le plus possible l'intérieur des terres du contact vivifiant de l'Océan. Toute individualité de pays ou de nation a été ainsi refusée à cette masse uniforme dont toutes les extrémités également distantes du centre sont soumises à peu près à la même chaleur tropicale.

L'Afrique nous représente le vrai sud de la terre, elle est en quelque sorte développée en puissance tropicale; elle est malheureusement restée partout identique à elle-même, et n'a pu être vivifiée par aucune variété ni par aucun contraste. Aussi le patriarcat s'y est conservé sans contact avec les progrès de l'histoire, et des siècles semblent s'interposer entre l'Afrique et son avenir encore mystérieux. Seuls, quelques développements généraux apparaissent dans ce vaste pays sacré à l'immobilisme, mais les progrès individuels y restent inconnus, qu'il s'agisse de plantes, d'animaux, de peuplades ou même d'hommes isolés. — Partout l'on voit, également distribués aux quatre points cardinaux, les palmiers, le chameau, l'autruche, etc.; presque partout la race dominante des nègres, répandue en masse compacte comme le pays lui-même. Tout progrès y est commun, à peine sensible, sans individualité apparente de civilisation, de politique, ni même de langue, car tous les dialectes nègres sont issus d'une souche commune. Si quelques progrès se montrent isolément sur quelques étroites bandes de côtes, c'est qu'ils proviennent de civilisations étrangères.

L'Asie nous offre un tout autre spectacle par le développement riche, bien que partiel, de ses côtes et de ses articulations fortement indivi-

dualisées. Chacune d'elles séparée des autres par une ligne de démarcation, et rapprochée en même temps par les relations maritimes, a reçu de la nature une dot différente en plaines et montagnes, en cours d'eau, en souffles de vents, en produits divers. Leurs peuples se caractérisent également par des individualités saillantes, et de vifs contrastes distinguent le Chinois et le Malais, l'Hindou, le Persan, l'Arabe et l'habitant de l'Asie Mineure. Et pris ensemble, ils diffèrent essentiellement d'avec les nations du centre encore fermé de ce grand corps asiatique; leurs civilisations n'ont pu pénétrer jusqu'au nord de l'Asie, ni même jusqu'à ces tribus nomades qui, sous le nom de Mogols, Turcs, Kirghiz, Buckhares et Kalmouks, mènent encore la vie uniforme que leurs ancêtres menaient il y a des siècles déjà, au milieu de leurs steppes immenses. C'est que malgré tout leur éclat grandiose et leur vaste extension, il a manqué à ces civilisations l'harmonie et l'unité d'un progrès accompli en commun. Tout a concouru à élargir le fossé et à hausser la barrière qui séparent ces nations : les énormes distances, les vastes forêts, les hautes montagnes, les formes colossales de la nature dont le regard de l'homme n'est pas encore parvenu à se rendre compte, les contrastes climatiques, la différence des produits, dont l'abondance luxuriante dispense l'homme de recourir à de pénibles et lointains échanges. — De l'équateur à la zone polaire, de la Chine au Levant, à travers l'immense longueur et l'immense largeur de l'Asie, ce ne sont qu'oppositions tranchées et différences éclatantes. Comme exemple de ces diversités, citons le cocotier, le palmier sagou, le tigre à l'est; le dattier et le lion à l'occident; au nord, le renne, la végétation des mousses et des conifères; au midi, l'arbre à pain, la canne à sucre, le pisang aux larges feuilles, l'éléphant, le rhinocéros, le tapir et les singes.

Cette richesse de produits cadre parfaitement avec cette diversité de peuples, qui ne s'est pas épuisée malgré le départ de hordes entières lors des grandes migrations à différentes époques du monde. L'Asie est restée riche en peuplades et en races aborigènes parfaitement distinctes de stature, de visage, de couleur, de vêtements, d'habitudes, de nationalité, d'institutions politiques, morales, religieuses et sociales, de formes de langage, etc. Et si l'on remonte aux origines de l'histoire, on se convainc aisément qu'aucune des parties du monde n'offre la moindre analogie avec l'Asie, organisée dès le principe pour recevoir les premiers pas de l'humanité encore enfant.

L'Europe est le large prolongement de l'Asie centrale, mais plus elle s'avance vers l'ouest, plus elle se développe d'une manière indépen-

dante; elle dépasse relativement sa voisine de l'Orient en richesse d'articulations et de chaînes de montagnes qui n'empêchent ni par leur hauteur, ni par leur étendue, aucune de ces parties différentes de communiquer entre elles. C'est ainsi que ce corps ouvert de tous les côtés, et prédestiné par sa configuration même à son caractère civilisateur, a suivi un développement égal et régulier, et que l'harmonie de la forme triomphant des forces de la matière a donné à la petite Europe la prépondérance sur les grands continents. Étendue à travers trois zones, la vaste et riche Asie pouvait, sans s'appauvrir elle-même, inonder les contrées voisines de ses trésors et de ses productions. Plus facile à embrasser du regard, restreinte à la zone tempérée, mais riche en heureuses formes continentales réagissant l'une sur l'autre, l'Europe, bien qu'elle n'ait ni les extrêmes, ni la profusion de l'Asie, est on ne peut mieux disposée pour la réception des éléments étrangers; et l'énergie de ses habitants mettant en œuvre la nature de son sol et tous les matériaux disponibles, on l'a vue s'élever peu à peu à une civilisation intime et harmonique qui semble destinée à entraîner avec elle la terre entière.

Cette richesse infinie de formes, de développements individuels et généraux, qui fait la gloire et le bonheur de l'Europe, tout le monde la connaît par l'histoire, mais presque personne ne semble avoir observé que les conditions de ce développement étaient, dès l'origine des temps, tracées en caractères éblouissants dans sa géographie physique. Nous ne pouvons donc revendiquer qu'en partie le mérite de notre civilisation. Pour abréger, nous ne ferons ressortir ici que trois des traits caractéristiques de la configuration de l'Europe : le développement de ses côtes, ses articulations septentrionales et ses îles.

Relativement à son axe, le pourtour des côtes de l'Europe est plus grand que celui de toute autre partie du monde. L'Asie a, il est vrai, 7,000 lieues géographiques de tour, mais elle est cinq fois plus grande que l'Europe. Trois fois plus grande, l'Afrique a 3,400 lieues de côtes contre 5,400 possédées par l'Europe, ce dernier chiffre représentant la longueur du plus grand cercle équatorial. Bien que placée au milieu de la masse solide de la terre, l'Europe, qui doit ses articulations nombreuses aux mers qui l'embrassent de tous côtés, se trouve plus qu'aucune autre partie de l'ancien continent en contact avec le monde des eaux. Elle est également favorisée par les courants océaniques et atmosphériques, par une immense richesse de ports et de baies, conséquence de ses articulations; toutes choses qui devaient lui donner l'empire des mers et par suite l'empire du monde.

La Grèce, la plus belle individualité de l'ancien monde, pouvait, à l'époque de sa grandeur, réclamer le titre de dominatrice d'une partie de la Méditerranée. Aujourd'hui le groupe des îles Britanniques, le plus découpé et le plus riche en ports de l'Europe, s'est distingué entre toutes les nations. Les mers intérieures du Nord et de la Baltique, ainsi que la mer Blanche qui pénètre si avant dans les terres, assurent au nord de l'Europe, et surtout aux îles et à la presqu'île scandinave, un développement presque aussi riche qu'aux trois péninsules si belles et si luxuriantes du midi, la Grèce, l'Italie et l'Espagne. C'est au monde scandinave à son tour que le nord de l'Europe doit sa prépondérance sur les contrées voisines de l'Asie, les vastes steppes sibériennes, solitudes complétement dépourvues d'articulations, séparées du riche midi de l'Asie, et placées d'une manière doublement défavorable entre le pôle et le plateau central des peuples nomades; elles attendent du nord-est de l'Europe le progrès et la civilisation qu'elles demanderaient vainement à leur propre initiative.

Enfin, le système insulaire de l'Europe se distingue avantageusement parmi tous les autres. Ses côtes et ses îles entourent le continent comme des satellites, et lui servent de stations, de prolongements océaniques. D'une grandeur importante relativement à la surface du tronc et des péninsules, elles offrent à leurs nombreuses populations un sol et une configuration très-favorables au commerce et à l'industrie. Car elles ne sont pas de simples fragments insulaires, de longues rangées de rocs océaniques ou bien de pics stériles et inabordables; l'Angleterre est le complément logique et naturel du nord de la France, la Sicile répète la Calabre, Candie la Morée, et ainsi de suite. Qu'on efface de la carte le groupe des îles Britanniques, et soudain quel appauvrissement dans l'histoire continentale et maritime! Sans les îles de Seeland et de Fionie, la péninsule du Jutland ne serait qu'un simple promontoire de sable! Que seraient devenues l'histoire ancienne de Rome et d'Italie sans le grenier de la Sicile? Ne sont-ce pas les îles de l'Archipel, Crète et le groupe de la mer Ionienne, qui ont servi de culées au pont civilisateur jeté entre l'Asie, la Grèce et l'Italie?

Nous ne nous occuperons pas ici des conséquences du manque complet d'îles le long des côtes africaines, car la grande île de Madagascar est trop séparée du continent par les courants maritimes pour ne pas être déjà une île océanique. Nous n'entrerons pas davantage dans les détails de ce vaste fourmillement des îles Malaises au sud-est de l'Asie, ce groupe indo-austral de la Sonde, le plus grand de la planète et le plus riche en individualités, couvrant un triangle aussi vaste que l'Eu-

rope et, par sa longue rangée des petites îles de la Sonde, réunissant deux continents par un isthme interrompu, assez semblable à l'isthme continu de Panama entre les deux Amériques. Remarquons seulement que cette masse innombrable d'îles, si grandes et si fertiles, de la Polynésie et de la Sonde, forme à vrai dire une partie du monde véritablement indépendante, qu'habite la race particulière des Malais. Nous ne pouvons en effet considérer ces îles comme des membres détachés du continent voisin, enrichi déjà par d'autres îles aussi rapprochées et plus dépendantes qu'elles.

La remarque faite par Strabon, à l'occasion de la Sicile, que les articulations continentales, mais surtout les îles, étaient les parties du monde les plus richement douées, se confirme complétement depuis Ceylan jusqu'à la nouvelle Guinée, et chaque île de la zone équatoriale nous apparaît comme un individu géographique doué de richesses et de qualités différentes. Ceylan est le pays des éléphants blancs, des perles, des rubis, des forêts de cinnamome. Sumatra nous montre les plus colossales formes d'animaux : rhinocéros, tapirs, orangs-outangs; elle produit aussi des matières colorantes, et les bois les plus précieux. Bornéo est le pays de l'or et des diamants, Banca est fertile en cannelle; Java, qu'aux temps de Ptolémée on appelait déjà l'île de l'Orge, produit les céréales les plus diverses, l'arbre à pain, la canne à sucre. Une espèce particulière d'épices croît dans chacune des îles qu'on rencontre de Bornéo aux fameuses Moluques, et à la Nouvelle Guinée, où le vrai camphrier, le palmier sagou, le palmiste si rempli de sucs nutritifs, l'oiseau de paradis, et tant d'autres nobles productions des séries minérale, végétale et animale ont trouvé leur patrie, parfaitement délimitée dans l'origine, et sans contact avec l'Asie continentale. Cette partie du monde où l'union intime des mers, des terres et de la chaleur tropicale élève la vie planétaire à sa plus haute puissance, aurait été le point de départ de la civilisation, si les peuples avaient pu choisir leur origine, et si la loi intellectuelle n'était autre que la loi de la nature physique.

En effet, si pareille division insulaire, sans aucune espèce d'union avec le continent, était devenue le principe de la fédération terrestre, si, par exemple, le continent européen, avec sa surface de 150,000 lieues géographiques, eût été partagé en quinze grandes îles de la grandeur de l'Espagne ou de l'Anatolie, comme Sumatra, Bornéo, et Célèbes, les nations se seraient trouvées sans aucune espèce de rapports entre elles. Au contraire, dans la configuration actuelle de l'Europe, nous trouvons le contact le plus favorable, l'égalisation la plus parfaite

des formes tellurique et liquide se pénétrant l'une l'autre, sans les désavantages d'échancrures trop prononcées ou de déchirements semblables à ceux de la Sonde, où se montre le contraste le plus tranché avec le manque absolu d'articulations. Ainsi le morcellement de l'écorce planétaire dans la Polynésie et la formation massive et compacte de l'Afrique sont deux extrêmes qui agissent d'une manière opposée sur la nature et sur les peuples, mais qui tous deux exercent une influence funeste et ralentissent le progrès de leurs habitants. Sur la surface la plus déchirée, les Malais du groupe de la Sonde sont plus qu'aucun autre peuple divisés en tribus ennemies; dans la masse la plus compacte, les peuplades serrées des nègres sont uniformément barbares dans leur uniforme pays. Ce sont là des formes telluriques relativement défavorables pour le dégrossissement de peuples encore sauvages.

Entre ces deux extrêmes se trouve l'Europe, non pour ralentir, mais pour accélérer le mouvement. Par suite de sa surface moins étendue et plus facile à embrasser du regard, par suite du développement de ses côtes, de ses articulations, de son système insulaire, elle a rempli toutes les perfections possibles à l'espace, et a pu réaliser plus tôt que les autres sa destination planétaire. La plus pauvre en apparence de toutes les contrées, l'Europe est devenue le laboratoire des produits de tous les continents; c'est en elle que s'est concentrée l'activité organisatrice du genre humain; c'est elle qui est devenue la grande école du monde : rôle glorieux que lui ont valu la plus grande réceptivité de son sol et de son climat, et la plus grande énergie de ses habitants, qui ont pu s'affranchir des forces hostiles de la nature et des nécessités purement locales.

Puisque, d'après l'histoire, une destination aussi élevée a été assignée à la planète, il faut lui reconnaître en dehors de son organisme physique un organisme en rapport avec ses fonctions, et qui soit spécifiquement autre que celui de toutes ces existences terrestres auxquelles elle survit, et qui, se mouvant et s'agitant sur son sein, n'y vivent que pour si peu de temps.

C'est justement dans la diversité des formes et des surfaces, c'est dans ce chaos et dans cet apparent désordre, qui déroute tant d'idées préconçues, qu'il faut étudier le mystère de la planète, son système, son ordonnance et sa vie intime. C'est là qu'on trouve cette variété infinie de forces et cette combinaison invisible d'effets merveilleux, qui ont donné à la nature et à l'histoire leur influence créatrice, ana-

logue en un certain sens à cette activité physiologique attachée à l'organisme des plantes et des animaux. Dans l'étendue et la disposition des espaces terrestres et maritimes, dans les températures changeantes qui en sont la conséquence, dans la direction des vents, si fortuite en apparence, gisent les causes d'une influence et d'une pénétration réciproques, la raison de la densité des populations et de leur puissance. Dans la juxtaposition des masses qu'on a pu attribuer au hasard, nous reconnaissons la haute loi cosmique de l'ordonnance des mondes. Dans la simple séparation de l'ancien et du nouveau monde nous voyons le motif de relations multipliées, l'échange d'une multitude de richesses locales, une incitation au commerce, à l'industrie et à la civilisation; dans la faible superficie de l'Europe, et dans l'harmonie si peu remarquée de ses formes, nous devinons les causes de sa prépondérance sur le monde, celles de sa grandeur et de sa liberté.

Nous n'exprimerons que des rapports purement matériels en disant que l'Europe n'égale en grandeur que le cinquième de l'Asie, et un peu plus du tiers de l'Afrique; que l'Amérique se classe entre ces deux dernières; et au-dessous de l'Europe, l'Australie, qui ne forme que le 1/15e des espaces continentaux, le 1/20e seulement, si l'on met également en ligne de compte les îles de Madagascar, de la Sonde, de la Polynésie et autres. Mais ce ne sont pas ces nombres abstraits, ces rapports absolus d'espace qui font loi dans l'histoire : il faut mettre aussi en balance la configuration propre à chaque partie du monde, et leurs relations mutuelles.

Dans cet ordre de faits, nous ferons remarquer, comme très-importantes, les différentes proportions que les continents affectent dans leur tronc, leur articulation et leur formation insulaire. Ainsi :

	Tronc.	Articulation.	Insulation.
Afrique,	1.	0.	1/50.
Asie,	1.	1/4.	1/32.
Europe,	1.	1/2.	1/40.

Le nouveau monde américain offre comme individu un tout autre épanouissement de formes. Il reproduit les contrastes de l'ancien monde selon une autre direction normale, du nord au sud et non pas de l'est à l'ouest. Nous avons déjà montré que le nord de l'Amérique l'emporte de beaucoup sur le nord de l'Asie sibérienne par ses riches articulations du pôle et du nord-est. L'organisation intérieure orographique et hydrographique, le rayonnement des systèmes fluviaux,

l'écartement de sources rapprochées vers des pays opposés, l'absence de plateaux séparateurs, une double méditerranée au sud et au nord donnent au nouveau continent une grande analogie avec l'Europe. Ses côtes les plus richement dotées de ports et de formations insulaires sont tournées vers la mer Atlantique, c'est-à-dire vers l'Europe civilisée, et sont reliées entre elles par le mouvement de va-et-vient du Gulf Stream, le grand chemin du monde.

Par sa position maritime, l'Amérique du Nord devait être plusieurs fois découverte du côté de l'Europe plutôt que de celui de l'Asie, dont la proximité vers les pôles a toutefois pu permettre le passage des populations d'un côté à l'autre. Des ports favorables, des îles, la position des côtes en face de l'Atlantique, certaines conditions de température, prédisposaient la côte orientale de l'Amérique du Nord à recevoir la semence de la civilisation européennne, qui, sur son propre territoire, s'avançait déjà par une marche continue et irrésistible de l'est à l'ouest, grâce à son système de plaines si heureusement modelé et à la légère déclivité de tout le continent vers un centre commun.

Les systèmes de fleuves navigables, qui en Amérique traversent des pays doucement inclinés dans la direction des îles nombreuses et des riches articulations de la mer polaire, nous indiquent que cette contrée est, de préférence à l'Europe, appelée à civiliser le Nord de la terre. Déjà la civilisation monte aujourd'hui jusqu'au 70e degré à l'ouest du Groenland, et chaque année des flottilles de pêcheurs et de trafiquants croisent dans ces parages glacés; certainement les barrières que la nature nous y oppose céderont aux siècles et aux progrès de l'art. C'est ainsi que la Tasmanie et l'Australie méridionale, si longtemps restées terres inconnues, se sont trouvées, par leur grande richesse de ports et de baies, capables de vivifier en quelques dizaines d'années le vaste hémisphère du Sud; par suite de l'immigration d'Europe, il est vrai.

L'Asie septentrionale devait recevoir son principe de civilisation du plateau de l'Asie centrale, d'où découlent ses grands fleuves. Elle sera envahie à son tour par les progrès de sa voisine, l'Europe orientale; déjà d'abondantes mines transforment en médiatrice de peuples cette haute barrière de l'Oural, parallèle au méridien. Ici, c'est un système montagneux qui favorise les progrès de la culture intellectuelle; là, c'est au bassin de la Méditerranée que les peuples du Midi ont dû leur développement; actions temporaires et matérielles, qui dans les derniers temps ont appelé une réaction.

A l'Asie appartiennent les articulations les plus riches de toutes,

celles du Sud et de l'Est; aussi les Indes sont-elles, pendant des milliers d'années, restées un cercle vivant d'attraction.

La forme si heureuse des presqu'îles civilisées de l'Asie méridionale, les deux Indes et l'Arabie, se répète sur une plus petite échelle au sud de l'Europe dans les trois formations péninsulaires de l'Italie, de la Grèce et de l'Espagne. Seulement ces presqu'îles ne sont plus dans la proximité tropicale de l'équateur, mais à 20 degrés de latitude plus au nord dans la zone tempérée, où elles contribuent à former des pays, des peuples et des idées d'un tout autre caractère.

Ces deux groupes péninsulaires, composés chacun de trois presqu'îles douées de qualités physiques et spirituelles particulières, mais analogues, font la richesse du midi de l'Europe et de l'Asie; c'est grâce à elles que l'Asie, dans la zone torride, et l'Europe, dans la zone tempérée, sont devenues la patrie de la civilisation. De même la Tasmanie et l'Amérique du Nord ont accompli dans la suite des temps sur la zone arctique et la zone antarctique une œuvre encore voilée, mais dont nous voyons déjà poindre les germes d'avenir.

Dès aujourd'hui nous pouvons prévoir la prépondérance future du double continent de l'Amérique, jeune encore, mais vraiment gigantesque dans son épanouissement longitudinal; déjà nous pouvons conclure la suprématie de la partie méridionale de l'Amérique du Nord sur les presqu'îles de l'Europe et de l'Asie, victoire que rendra bien éclatante le futur équilibre entre le continent américain du Nord et celui du Midi.

En effet, les péninsules de l'Asie s'avancent, en partie du moins, dans l'océan Indien, vide d'îles et d'habitants; celles de l'Europe ont vis-à-vis d'elles la Lybie, la Mauritanie, contrées d'un abord inhospitalier et d'une conquête difficile. Tout au contraire, la Caroline, la Géorgie, la Floride, la Louisiane, le Texas, le Mexique et la Californie s'étendent vers des rives opposées tout aussi bénies qu'elles par la nature, vers tout un continent tropical et sous-tropical; et comme l'Asie voyait l'Europe sa cadette grandir et se développer de jour en jour, ainsi l'Amérique du Nord voit se lever au midi un monde nouveau tout rayonnant d'avenir. Désormais, le groupe des Antilles sera le point central où s'uniront les deux Amériques, bien plus intimement qu'elles ne l'ont fait jusqu'ici.

L'Amérique n'a pas le privilége qu'a possédé l'ancien monde, de développer de l'orient à l'occident les phases toujours nouvelles de son progrès historique à travers des pays et des températures analogues; mais en revanche elle a obtenu la possibilité d'un développement

beaucoup plus rapide dans la direction secondaire du globe, qui va du nord au sud. L'harmonisation des contrastes climatiques de pôle à pôle et de la zone tempérée à la zone torride, telle est la tâche difficile qu'accomplira dans les siècles futurs ce grand nouveau monde, qui a déjà appris de l'ancien l'art de vaincre la nature qu'avaient enseigné à celui-ci les siècles passés; la richesse que procurent un heureux climat et une configuration avantageuse ne pouvant, bien entendu, se transporter que par le cours des temps à des pays plus pauvres ou encore en friche.

Nous voyons comment ce progrès s'effectue par le contraste qu'offrent ensemble l'histoire ancienne et l'histoire moderne; nous le voyons avec évidence dans la vie nouvelle que la navigation développe sur les côtes des continents et dans les groupes océaniques. Du reste, la haute perfectibilité du globe, qui met en œuvre tous les éléments de développement qu'il reçoit, nous convainc que l'industrie saura, d'une manière aussi grandiose que par le passé, transformer la nature pour les nouvelles phases d'une humanité toujours nouvelle.

CARL RITTER.

LA BLONDE LISBETH[1].

I.

DU CHATEAU DE SCHNICK-SCHNACK-SCHNUCK ET DE SES HABITANTS.

Dans cette partie de l'Allemagne où était autrefois située la puissante principauté de Hechelkram, se trouve un plateau tout recouvert de bruyère brune. Par endroits, une roche pointue sort de ce tapis sombre, bordé de hêtres et de sapins; mais, vers le nord, les gisements de roches se rapprochent tellement qu'ils peuvent passer pour une petite chaîne de montagnes. Divers sentiers se croisent sur le plateau, et, dans le voisinage des deux rocs les plus élevés, se réunissent en un chemin plus large qui monte en pente douce vers la hauteur, et aboutit, après quelques sinuosités, à une route peut-être pavée autrefois, mais de laquelle des pierres déchaussées et des ornières sans fond ont fait un véritable casse-cou. Ce ravin cahotant n'en a pas moins conservé le nom de Route du château, parce qu'on aperçoit, ou que du moins on apercevait en haut, sur une colline assez dénudée, le château dont le nom figure en tête de ce chapitre.

Plus on approche de ce château, ou du moins plus on en approchait, car aujourd'hui il n'en subsiste plus que des débris, plus on en remarquait la singulière caducité. Pour ce qui était d'abord du portail, on en trouvait bien encore debout les deux pilastres de pierre, et même sur celui de droite s'était encore maintenu le lion héraldique, tandis que son partenaire du pilastre gauche était depuis longtemps enterré

[1] Nous détachons cet épisode, que la critique et le sentiment populaire en Allemagne ont d'un commun accord placé au rang des chefs-d'œuvre, et qui est à coup sûr celui de l'auteur, du roman de *Munchhausen*, de Ch. Immermann. Voir, sur l'auteur et sur ce roman, l'article de M. D. F. Strauss dans la livraison d'août.

dans l'herbe touffue; mais la grille en fer avait été enlevée et employée à d'autres fins. Le château était ouvert à tout venant; toutefois, il n'avait à redouter les surprises et les brigands qu'en temps de sécheresse. Quand il pleuvait, et il pleut souvent dans cette contrée, la cour d'honneur se transformait en mare infranchissable, sur laquelle l'histoire veut même que parfois des bécasses se soient laissé prendre.

Pour l'extérieur et pour l'intérieur, le bâtiment répondait tout à fait à cette entrée. Les murs avaient perdu leur couleur, et même en partie leur crépissure, et le mur de pignon, ayant considérablement cédé d'un côté, avait dû recevoir l'appui d'une poutre, qui elle-même commençait à faiblir par en bas, et ne procurait plus qu'une sécurité assez douteuse. Ceux que cette vétusté menaçante n'effrayait pas rencontraient encore un obstacle considérable à la porte d'entrée : le ressort s'était roidi dans la vieille serrure rouillée, et le loquet ne cédait plus qu'à une pression forte et répétée, sauf à se détacher à la fin et à rester dans la main de l'arrivant. Aussi les habitants du château se servaient-ils de préférence, pour leurs entrées et sorties, d'un trou pratiqué dans le mur, et peu à peu fort élargi par l'usage, lequel trou ils bouchaient la nuit avec des tonneaux et des armoires.

S'il est permis de dire que les fenêtres sont les yeux d'une maison, on pouvait à bon droit trouver ce soi-disant château au moins borgne : très-peu de chambres, et les plus indispensables, avaient conservé leurs ouvertures, tandis que les volets à jamais fermés condamnaient toutes les autres pièces à des ténèbres perpétuelles, parce que les vitres avaient peu à peu quitté leurs châssis.

Dans cette masure vivaient, il n'y a pas encore longtemps, un gentilhomme âgé, que dans tout le pays on n'appelait que le vieux baron, avec sa fille Emerance, qui avait dépassé la quarantaine. Il appartenait à la maison si répandue des sires de Schnuck, dont les domaines étaient épars par toute la contrée, et qui se divisaient à l'infini, en lignes, branches, sous-branches et rameaux accessoires. Notre baron était issu de la sous-branche collatérale de Schnuck-Puckelig du Bocage à la Verrue. Ces ramifications multipliées avaient amené de fréquents partages des domaines héréditaires, et avaient notamment diminué les possessions des membres de la branche cadette, de tout temps remarquable par sa fécondité. On avait par conséquent été obligé d'inventer une ancienne loi d'après laquelle toutes les prébendes d'Église et charges militaires de la principauté revenaient de droit aux sires de Schnuck, ce dont les princes de Hechelkram s'étaient laissé d'autant plus aisément persuader que les Schnuck étaient, comme je l'ai dit, répan-

dus par tout le pays. Le cousin Botho disait que c'était ainsi, et le cousin Gunther que c'était pour le mieux; le cousin Achate insinuait que les Schnuck et leurs tenants formaient un mur d'airain autour du trône, et le cousin Barthélemy soutenait que dès que les Schnuck existaient, ils devaient aussi avoir des moyens d'existence, c'est-à-dire des prébendes et des offices. Trente-six autres Schnuck apportaient trente-six autres arguments à l'appui de leur thèse. Les princes, uniquement entourés de Schnuck, et qui n'entendaient aucuns discours que les leurs, ne purent à la fin se défendre d'y ajouter foi. Ce qui fortifiait encore le droit nouveau, c'est que, d'après la constitution de Hechelkram, le prince régnant ne pouvait jamais prendre sa maîtresse que dans la maison des Schnuck. Or ces dames ne manquaient pas, on le conçoit aisément, d'exercer leur influence en faveur de leurs agnats.

La fiction se trouva donc bientôt solidement établie, et devint un appendice du catéchisme local. Les Schnuck dès lors n'eurent plus de souci, et purent se multiplier comme le sable de la mer. Après avoir mangé leur héritage, ils vivaient, comme généraux, aux frais du gouvernement, et leurs fils se faisaient officiers, prélats ou conseillers intimes au grand conseil, car j'ai omis de dire que tout Schnuck, dès qu'il choisissait le civil, était membre-né du conseil intime.

Dans ses jeunes années, notre vieux baron n'avait hérité de son père que le château de Schnick-Schnack-Schnuck, ancienne ferme qui, par la suite des temps, avait monté en grade. Il rapportait par an environ deux mille ou tout au plus deux mille cinq cents florins. Le défunt père avait maintenu la maison en bon état; de son vivant, les lions héraldiques se tenaient en toute majesté sur les deux piliers, gardant une grille de fer du meilleur style; la cour était pavée, et dans les appartements on voyait de superbes portraits de famille, des chaises peintes en laque rose, et des commodes avec des tringles dorées. Derrière le château, le père avait fait dessiner un jardin dans le plus rigide goût français, peuplé de bergers et d'Amours en grès rouge.

Deux mille ou deux mille cinq cents florins ne sont qu'un mince revenu pour un gentilhomme, mais qui eût très-bien suffi à notre vieux baron, dans sa solitude champêtre, s'il n'eût grandi dans la pensée qu'il était conseiller-né du grand conseil. Mais depuis sa quatorzième année, il s'était couché et levé avec cette idée qui lui procurait une sécurité inébranlable. Ce qu'il avait appris était, à dire vrai, rien ou peu de chose, son père ayant pensé que trop de science n'était pas de mise pour un cavalier.

C'était une bonne âme, ouverte et sans souci. Partageant volontiers avec les autres sans se négliger lui-même, il tenait table ouverte, courait le chevreuil avec une douzaine d'amis, et tenait un jeu aussi gros que possible pour la meilleure récréation après cet effort. Il était assez modéré quant aux domestiques, n'en entretenant que cinq ou six pour lui et son épouse, plus une femme de chambre et une autre d'atours pour celle-ci, qui, elle, ne trouvait son plaisir qu'en brillants, robes et dentelles, toutes choses où son mari ne lui refusait rien; car, disait-il, « cela coûte cher, mais c'est de notre rang, et ce qui est de notre rang n'est jamais trop payé. »

Une fille unique était née de ce mariage, laquelle, dans le saint baptême, avait reçu le nom d'Emerance. Cette enfant avait toujours eu l'âme très-exaltée, et dès le berceau elle avait su tourner les yeux de la façon la plus surprenante. Quand la petite Emerance devint plus grande, elle n'entendit jamais parler sa mère que des dames des branches Schnuck-Muckelig et Schnuck-Puckelig, qui avaient été les bien-aimées des princes de Hechelkram. La mère les montrait à l'enfant parmi les portraits de famille : toutes belles dames avec de hautes frisures, des adriennes jaunes, vertes ou rouges, de grands bouquets et de magnifiques épaules nues. N'entendant jamais parler que de ces maîtresses, et leurs portraits lui plaisant infiniment, la petite se mit en tête qu'elle était prédestinée aux mêmes honneurs, et elle fut confirmée dans cette pensée par une visite que le prince Xavier-Nicodème XXII de Hechelkram vint faire au château. Il prit la petite Emerance, alors âgée de treize ans, sur ses genoux, la caressa tendrement et lui dit : « Veux-tu être ma petite fiancée? » Sur quoi elle, sans réfléchir longtemps : « Oui, comme toutes les dames qui sont pendues là. » Le prince posa la petite à terre, et dit en souriant à sa mère : « Ah! la petite ingénue! »

Il est vrai que le temps effaça peu à peu du cœur d'Emerance le prince Xavier-Nicodème XXII, qu'elle ne revit plus; mais l'idée fixe de sa maison, l'espoir qu'elle était prédestinée à avoir de tendres rapports avec un prince de Hechelkram, ne s'enracina que davantage en elle, et sans songer autrement à mal, elle s'attacha à cette pensée aussi fortement que son père à sa marotte de conseiller intime. Elle grandit promptement, et la nature lui ayant donné, sinon des charmes, au moins des couleurs florissantes et des bras dodus, elle ne pouvait manquer d'adorateurs parmi les hobereaux du voisinage. Mais elle refusa tous les partis, disant qu'elle avait son idéal et qu'elle appartenait à l'avenir, et l'avenir pour elle était un prince de la dynastie de Hechel-

kram. Ses parents la laissèrent complétement libre, sous prétexte que, dans les branches de Schnuck-Muckelig et de Schnuck-Puckelig, les sentiments avaient depuis des siècles suivi la droite ligne héraldique, qu'ils n'y pouvaient rien changer, et que leur fille était dans le bon chemin.

A l'époque où la main d'Emerance était le plus demandée, son père fit avec les siens un voyage d'agrément. La famille partit incognito pour Nice, car six ardents hobereaux avaient juré de poursuivre la noble demoiselle jusqu'au bout du monde, et elle, elle voulait être seule, seule en face de la mer sacrée et des Alpes éternelles!

Au retour de la famille, les hobereaux voulurent reprendre leur cour interrompue, mais Emerance les tint à distance plus encore que par le passé. Sa santé avait visiblement souffert, ses traits prenaient parfois une expression étrange. Elle avait des répugnances et tombait en faiblesse. Le vieux baron fit venir un médecin; le médecin eut un entretien secret avec la jeune personne, reparut avec une figure allongée, et dit aux parents que l'air de Nice avait été trop nourrissant, que c'était un air pour les phthisiques et non pour les pléthoriques; que la malade souffrait d'une surabondance de sang, et qu'il fallait la transporter dans un autre bain, dans un air débilitant, par quoi tout se remettrait en équilibre. Il ajouta qu'elle devait voyager seule, ce qui la rendrait triste et mélancolique et l'exténuerait plus promptement. Les parents suivirent les avis du bon médecin, et envoyèrent Emerance à d'autres eaux, où l'air était acéré et exténuant. Son absence dura quelques mois, après lesquels elle revint mieux portante qu'elle n'avait jamais été.

Bien des années s'étaient passées depuis. Le vieux baron était devenu tout à fait un vieux baron, et mademoiselle Emerance une vieille fille. Quant à la vieille baronne, elle était morte d'un mal héréditaire de la branche Schnuck-Muckelig-Pumpel. Les années avaient amené la vieillesse et emporté les capitaux, mais le vieux baron n'en avait souci. Son intendant lui disait-il : « Monsieur le baron, les fermages et les rentes ne suffisent pas, » le baron répondait : « Cela ne fait rien. Quand tout sera mangé, j'irai au grand conseil et vivrai de mon traitement. Je suis conseiller intime né. Il me faut de l'argent; or donc, vendez encore quelques lopins, mon cher intendant. »

L'intendant se conformait à ces paroles; tous les biens appartenant au château, champs, prés et bois, passèrent peu à peu en d'autres mains. Quand le dernier lopin fut vendu, l'intendant se présenta de nouveau devant le vieux baron et lui dit : « Monseigneur, nous en

avons fini avec vos propriétés. Donnez-moi mon congé, car où il n'y a plus de rentes, il n'est plus besoin d'intendant.

— Très-juste, répliqua le vieux baron, aussi juste que deux et deux font quatre. Je vais vous délivrer un certificat de bonne gestion. Quant à moi, je vais au grand conseil et me fais conseiller intime. »

Mais, hélas! quand il demanda des nouvelles du grand conseil, il se trouva qu'un tel conseil n'existait plus, et quand il s'informa des princes de Hechelkram, on lui dit qu'ils avaient depuis longtemps cessé de régner; et quand il voulut recourir à la chambre impériale pour y faire valoir ses droits bien fondés, il apprit que le saint-empire romain s'était, il y a tant et tant d'années, évanoui entre les mains de l'empereur : « Étrange! s'écria le vieux baron; comment cela s'est-il passé? » Il tomba dans de profondes méditations, et se demanda pendant plusieurs années comment le saint-empire avait pu disparaître, la dynastie des princes de Hechelkram cesser de régner, et comment enfin il pouvait se faire qu'il n'était plus membre-né du grand conseil intime. Il finit par trouver une solution aux deux premiers problèmes, mais le dernier lui fut toujours une énigme : aussi finit-il par conclure que la situation du moment n'était qu'une transition passagère, et que le bon vieux temps ne tarderait pas à revenir. Cette idée lui rendit toute sa sérénité, et il résolut de vivre et de mourir dans sa foi.

Cependant les brillants, perles, robes et dentelles de la feue baronne avaient depuis longtemps émigré entre les mains des juifs; puis était venu le tour de la grille d'honneur et du pavé de la cour, et enfin tous les meubles dont on avait pu se passer avaient été convertis en argent. L'un des lions héraldiques avait mordu la poussière, la chaux était tombée des murs; enfin le pignon lui-même s'écarta d'un façon inquiétante de la ligne perpendiculaire, sans qu'il y eût moyen de songer à des réparations, parce que ces manants d'ouvriers ne se mettent à l'ouvrage que pour de l'argent.

II.

LA BLONDE LISBETH.

Dans ce vieux et délabré château de Schnick-Schnack-Schnuck, le vieux baron dut se résigner à se tirer d'affaire comme il put avec son Emerance. Plus de chasses, parce qu'il n'y avait plus de bois; plus de jeu, à moins qu'on n'eût voulu se contenter de régler le gain en jetons. Aussi les amis avaient-ils peu à peu diminué, puis arrêté leurs visites;

plusieurs même étaient morts. Les domestiques et les servantes, ne voyant plus de gages, s'en allèrent également, et le père et la fille eussent à la fin été réduits à préparer eux-mêmes leur café et leurs maigres festins, si ce ménage en détresse n'avait trouvé un appui dans la blonde Lisbeth, qui, dès qu'elle put faire œuvre de ses dix doigts, servit le baron et la demoiselle comme leur très-humble servante, se mit à faire la cuisine, à laver et à blanchir, était toujours douce et gaie avec cela, et quand elle avait accompli la besogne la plus pénible, se comportait comme si elle n'avait rien fait du tout.

La blonde Lisbeth était une enfant trouvée. Une vieille femme avait, il y a bien des années, apporté au château une grande boîte munie de petits trous, l'avait remise à un domestique et lui avait dit qu'un ami l'envoyait à M. le baron. Pendant que le domestique portait la boîte à monseigneur, le présent qui s'y trouvait se mit à remuer et à pousser de petits cris. Le laquais l'eût presque laissée tomber de frayeur, mais il se rassura et la déposa avec précaution sur une table dans la chambre du baron. Le vieux baron leva le couvercle, et une petite fille de six semaines au plus lui tendit ses petits bras, comme pour l'implorer, du milieu des misérables chiffons qui enveloppaient le pauvre vermisseau, pendant que le petit gosier s'exerçait vaillamment aux premiers sons par lesquels il est donné à l'humanité de se faire entendre.

Le petit être était couché sur un douillet lit de coton. Mais, du reste, pas d'amulettes, de bijoux, de croix, de papiers cachetés qui pussent servir à la découverte de son origine, et sans lesquels on n'embarque pas d'ordinaire un enfant trouvé dans un roman. Pas de marque non plus sous le sein gauche, pas de signe imprimé ou tatoué sur le bras droit qui eût pu se laisser découvrir un jour dans le désordre du sommeil. Rien qu'une feuille de papier gris sur laquelle on lisait que la petite avait été baptisée et s'appelait Élisabeth. L'écriture était à peine lisible et manifestement contrefaite. Après s'être longtemps cassé la tête, le baron s'avisa enfin de demander qui avait apporté la boîte. Le domestique dit ce qu'il savait, fut envoyé à la poursuite de la vieille femme, courut dans toutes les directions, et revint sans avoir rien appris.

Cependant les dames, la vieille baronne qui vivait encore, et mademoiselle Emerance, étaient entrées dans la chambre, et le vieux baron, encore fort absorbé par son propre ébahissement, eut à tenir tête au flot de questions et d'exclamations qui s'épancha des lèvres de sa femme et de sa fille. Quand la petite, calmée, souriant et dormant, eut été recouchée dans sa boîte, la famille s'assit autour de la table et tint

conseil sur ce qu'il y avait à faire. Le baron, dont les sottises n'étaient surpassées que par son indestructible bonhomie, émit aussitôt l'avis de garder l'enfant, et de la considérer comme de la famille. Son épouse fit quelque résistance; mais elle se radoucit promptement parce qu'elle se rappela que la branche aînée, dite gris-pommelé, la branche de Schnuck-Muckelig-Pumpel, descendait elle-même par les femmes d'une enfant trouvée, qui plus tard s'était révélée fille de haute naissance. L'opposition la plus vive vint d'Emerance, qui, après son second voyage aux eaux, était devenue réservée, susceptible et pudique à l'excès; dans l'enfant trouvé, elle pressentait, disait-elle, — et qu'y a-t-il de plus certain que les pressentiments des femmes! — le fruit d'un amour défendu, expression que la pudeur lui permettait à peine de prononcer. Elle déclara qu'elle verrait une telle créature avec horreur, et que son séjour lui serait insupportable. Mais le vieux baron tint bon, et comme la baronne s'était mise de son côté, Emerance dut se résigner à la fin, grandement à contre-cœur.

Dans la suite, elle témoigna de toutes les manières son antipathie à l'enfant, et même, quand la blonde Élisabeth ou Lisbeth, comme on l'appelait au château, fut devenue grande et se montra la meilleure et plus serviable créature du monde, Emerance ne put gagner que rarement sur elle-même de la favoriser d'un bon regard. Lisbeth, au contraire, ne se laissa pas troubler dans la sympathie singulière que la nature semblait avoir plantée en elle. Elle se sentait portée d'une incroyable tendresse pour Emerance, qui la traitait si mal, était heureuse de faire pour elle les travaux les plus pénibles, se laissait gronder et ne ripostait que par un sourire encore plus gentil; tandis qu'au vieux baron, son unique protecteur et bienfaiteur, elle portait un sentiment qui ne dépassait pas les bornes de la reconnaissance.

Au moment où commence notre histoire, la blonde Lisbeth était allée dans la montagne pour recueillir chez les paysans quelques rentes fort arriérées, dont elle avait trouvé l'indication sur un vieux registre oublié au grenier. Son père adoptif avait hésité à la laisser ainsi partir toute seule, mais elle avait courageusement répondu : « Qui donc me ferait du mal? Je ferai rentrer cet argent. » Puis, après s'être fait un bâton d'une branche de saule, et avoir fourré dans un petit sac le linge le plus nécessaire, elle avait mis des brodequins, posé un chapeau de paille un peu de travers sur sa petite tête décidée, et s'était allégrement mise en route.

III.

LE HOFSCHULZE[1].

Le vieux hofschulze était dans la cour de sa ferme, entre les granges et les bâtiments d'exploitation; les manches de sa chemise retroussées par-dessus les coudes, il regardait avec attention le feu qui flambait joyeusement sur le sol, entre des pierres et des bûches. Il disposa la petite enclume placée auprès de ce foyer, mit à sa portée le marteau et les tenailles, éprouva les pointes de quelques grands clous qu'il tira de la vaste poche de son tablier de cuir, posa ces clous sur la planche du fond de la charrette dont il se proposait de racommoder la roue, et tourna par en haut le côté de cette roue où un rais se trouvait rompu; après quoi il la consolida dans cette position en poussant auprès une pierre.

Lorsqu'il eut encore un instant considéré le brasier, sans que ses yeux clairs et perçants commençassent seulement à cligner, il prit les tenailles, retira rapidement du feu un morceau de fer rouge, le mit sur l'enclume, et en fit jaillir d'abondantes étincelles sous les coups redoublés du marteau; puis le plaçant, encore à demi rouge, à l'endroit du rais absent, il le fixa autour de la jante au moyen de deux coups vigoureux, et enfonça les clous qui pénétrèrent facilement dans le métal encore mollement ductile.

Quelques coups encore, des plus forts et des plus énergiques, achevèrent de consolider le morceau. Le vieux repoussa du pied la pierre qui assujettissait la roue, saisit la charrette par les brancards et, malgré sa lourdeur, la fit aisément circuler dans sa cour pour éprouver la solidité du raccommodage. A ce mouvement violent, les poules, les oies et les canards qui se chauffaient paisiblement au soleil s'envolèrent avec grand vacarme, et deux porcs quittèrent en grognant la place labourée par leur museau.

Deux hommes dont l'un était un maquignon, l'autre un receveur ou collecteur d'impôts, attablés et buvant sous le grand tilleul, devant l'habitation, avaient regardé travailler le vigoureux vieillard.

« Vrai, s'écria le maquignon lorsque tout fut terminé, vous auriez fait un fameux forgeron, hofschulze ! »

[1] Mot intraduisible, et qu'il faut que le lecteur accepte tel quel. Il signifie ici paysan libre et propriétaire du sol qu'il cultive, et implique une grande idée de puissance et de dignité rustique. C'est à peu près comme si on disait : le baron de ferme.

Le paysan interpellé se lava les mains et le visage dans un seau placé près de l'enclume, éteignit le feu en jetant dessus l'eau dont il venait de se servir, et dit ensuite : « Bien fou celui qui donne au forgeron ce qu'il peut gagner lui-même. » Puis il enleva l'enclume comme si elle n'eût rien pesé du tout et la porta, avec le marteau et les tenailles, sous un petit hangar construit tout contre l'habitation et où l'on voyait couchés ou suspendus, à côté de planches et de bois de toute sorte, l'établi, la scie, l'ébauchoir, tout l'attirail du charpentier et du menuisier.

Tandis que le vieux s'occupait encore à ranger sous le hangar, le maquignon dit au collecteur : « Croiriez-vous bien que celui-là raccommode aussi de ses propres mains les poteaux, les portes, les caisses, les coffres de la maison, sans compter ce qu'il construit à neuf de temps à autre ? Je suis sûr que, s'il le voulait, il ferait aussi l'ébéniste, et conduirait à bonne fin un buffet dans toutes les règles.

— Et en cela précisément vous êtes dans l'erreur, » dit le hofschulze qui avait entendu les derniers mots et qui, après avoir déposé le tablier de cuir, venait en sarrau de toile blanche rejoindre les deux hommes. Il se mit à table avec eux ; une servante lui apporta un verre, il fit raison à ses hôtes et poursuivit : « Pour faire un poteau, une porte ou un seuil, il suffit d'une paire de bons yeux et d'un poing solide : mais l'état d'ébéniste exige davantage. Une fois, je me suis laissé tenter par l'orgueil, et me suis mêlé, comme vous le disiez, de construire un buffet dans toutes les règles. Je me disais qu'après tout, dans mes travaux de charpenterie, le rabot, le ciseau et la règle m'étaient aussi passés par les mains ! Je mesurai, je marquai et taillai les bois ; j'avais tout calculé par pied et par pouce.... Eh bien ! quand il en fallut venir à la jointure et au collage, tout était mal : les parois étaient de travers et ne joignaient pas, l'abattant de devant était trop grand et les coffres trop petits pour les ouvertures. Vous pouvez encore voir ce chef-d'œuvre, je l'ai conservé pour me préserver de tentation à l'avenir : il est toujours salutaire pour l'homme d'avoir devant les yeux un souvenir de sa faiblesse. »

A cet instant, un hennissement joyeux se fit entendre dans l'écurie. Le maquignon toussa, cracha, fit jaillir le feu du briquet, alluma sa pipe, envoya au collecteur une forte bouffée de fumée dans le visage, jeta sur l'écurie un coup d'œil impatient qu'il ramena ensuite d'un air pensif vers la terre. Puis il cracha encore une fois, ôta son chapeau vernis, se passa la main sur le front. « Toujours, dit-il, cette chaleur étouffante ! » Il déboucla sa ceinture de cuir, la jeta sur la table de

façon à en faire résonner le contenu, détacha les courroies et compta vingt pièces d'or toutes neuves à l'aspect desquelles les yeux du receveur étincelèrent, mais que le vieux paysan ne regarda seulement pas. « Voilà l'argent! s'écria le maquignon, appuyant avec force le poing fermé sur la table; vais-je avoir la jument brune? Vrai Dieu! elle ne vaut pas un liard de plus.

— Alors gardez votre argent, afin de ne pas vous trouver en perte, répondit le paysan avec sang-froid. Vingt-six pièces d'or, comme je vous ai dit, et pas un stuvre[1] de moins. Vous me connaissez depuis des années, monsieur Marx, vous devriez par conséquent savoir que presser et marchander ne sert de rien avec moi, parce que je ne reviens jamais sur ma parole. Je demande ce que vaut la chose, sans surfaire jamais; et quand un ange descendrait du ciel pour me la demander au son de la trompette, il n'aurait pas la Brune à moins de vingt-six pistoles.

— Mais que diable! s'écria le maquignon avec colère, le commerce consiste cependant en offre et en demande : je surfais à mon propre frère, et le jour où l'on cessera de marchander tout commerce cessera du coup!

— Au contraire, répliqua le hofschulze, une fois l'habitude de surfaire abolie, le commerce prend beaucoup moins de temps et, rien que pour ce motif, il est déjà plus avantageux; mais, à part cette question, les deux parties trouveront encore un grand profit à mon système. Je l'ai toujours éprouvé : en discutant les prix on s'échauffe, et finalement personne ne sait plus au juste ce qu'il dit ni ce qu'il fait. Alors le vendeur, rien que pour mettre un terme au débat, laisse souvent sa marchandise au-dessous du prix qu'il avait décidé à part soi, et l'acheteur de son côté, dans la chaleur de l'offre, dépasse fréquemment le chiffre qu'il devait mettre au marché. Si au contraire il n'entre même pas en question de faire descendre le prix, on voit de sang-froid l'affaire, on accepte ou l'on refuse; et, restant calme, on se préserve d'erreur.

— Puisque vous parlez si sagement, vous aurez mieux pesé ma proposition, dit alors le receveur. Comme je vous l'ai expliqué, le gouvernement veut transformer en argent toutes les redevances en grains des fermes de ce pays-ci. Lui seul portera le dommage, car du blé reste du blé, tandis que l'argent vaut tant aujourd'hui et ne vaudra que tant demain : telle est cependant sa volonté, pour se délivrer des embarras de l'emmagasinage. Veuillez donc me faire le plaisir de

[1] Petite monnaie qui vaut à peu près 6 centimes.

signer ce nouveau reçu pour espèces sonnantes, que j'ai apporté à votre intention.

— Nullement, répondit le paysan avec animation. C'est une vieille croyance ici que, lorsqu'on a chargé sa ferme de nouveaux impôts, on revient en punition la hanter après sa mort. Je ne sais ce qu'il y a de vrai là-dedans, mais voici ce que je sais : depuis des siècles, ce bien n'a jamais donné autre chose que des grains pour la dîme; que la chambre des finances s'en contente, comme le chapitre s'en est contenté. Pousse-t-il de l'argent sur mon champ? Non. Il y pousse du blé. Et d'où voulez-vous tirer l'argent?

— Mais on ne prétend pas vous faire tort! s'écria le collecteur.

— Tout doit rester à l'ancienne manière, dit solennellement le hofschulze. C'était encore le bon temps lorsque les paysans pouvaient voir suspendues dans l'église les tables des impôts! Alors tout était fixé, et il n'était jamais question de ces contestations trop fréquentes à présent. Depuis on a dit que ces listes de poules, d'œufs et de muids nuisaient au recueillement, et elles ont été retirées; on était cependant aussi accoutumé à les voir jointes au sermon et aux chants, que l'Amen et la bénédiction; pour ma part, quand je les regardais, particulièrement à la troisième partie, à la morale du sermon, j'avais toujours les plus édifiantes pensées, par exemple : « Ne t'enorgueillis pas, car tu vois écrit ici ce que tu dois en froment, seigle et avoine. » Ou bien : « Si au dehors tu as des fardeaux à porter, ici, dans la maison de Dieu, tu es libre, » et bien d'autres choses semblables. Lorsqu'on trouva vides les places des tables, les pensées s'égarèrent à leur recherche et il se passa bien du temps avant qu'on se remît à écouter sans distraction le pasteur. »

Il entra dans la maison. « Quel vieux madré! s'écria le maquignon en remettant avec humeur le chapeau ciré sur sa tête. Quand il a mis une chose dans sa cervelle, le diable ne le ferait pas changer. Le pis est que le drôle élève les meilleurs chevaux du pays et qu'au fond il les vend à des prix assez raisonnables.

— Ce sont de terribles têtus et fort à contre-poil que les gens de ce pays, dit à son tour le receveur; j'ai récemment été transféré de Saxe ici, et je ne fais que trop la différence. Là-bas les paysans vivent réunis, et rien que cela leur apprend à être courtois, condescendants et serviables entre eux; ici chacun est pour soi, il a autour de lui son champ, son bois, son herbage, et le reste du monde n'existe pas pour lui. Voilà pourquoi ils tiennent si obstinément à de vieilles farces et coutumes qui sont abolies partout. Quelle peine j'ai déjà eue avec les

autres paysans pour ces sottes écrivasseries ! Mais celui-ci est le pire de tous.

— Cela vient, monsieur le receveur, de ce qu'il est si riche, remarqua le maquignon. Je suis surpris que vous soyez venu à bout, sans qu'il s'en soit mêlé, des autres gens du canton, car il est leur général, leur avocat et leur tout; rien ne se fait sans son avis. Et lui ne se baisse devant personne. L'année dernière un prince a passé par ici, et quand il a ôté devant lui son chapeau, c'était vraiment comme s'il eût voulu dire : « Tu es un tel, et je suis un tel. » Le coquin ! le pince-maille! demander vingt-six pistoles de sa jument! Voyez-vous, c'est là le malheur, quand le paysan acquiert tant de fortune. Si vous passez par le bois de chênes, vous marchez une bonne demi-heure d'horloge dans ses champs. Et tout cela soigné et tenu comme on ne le voit qu'ici ! Avant-hier j'ai traversé à cheval, avec mes deux bêtes, ses seigles et ses froments, et Dieu me damne si autre chose que les têtes des chevaux dépassait les épis. C'était à croire qu'on s'y noierait.

— D'où a-t-il donc tout cela ? demanda le receveur.

— Oh ! il y a ici plusieurs biens semblables, qui valent mieux que celui de plus d'un noble, ou je ne m'appelle pas Marx. Depuis l'époque la plus reculée, le sol est resté réuni. Et pour économe et diligent, le drôle l'a toujours été, il faut lui accorder cela. Vous avez vu vous-même comme il s'est échiné pour épargner quelques groschen[1] sur le forgeron. A présent, voilà que sa fille épouse un autre rustre bourré d'argent. Je suis passé par la lingerie : si vous voyiez ce qu'il y a là dedans de lin, de fil, de pièces de toile, de linge ! La chambre en est remplie jusqu'au plafond. Et avec cela le vieux grigou donne encore six mille thalers comptant. Regardez autour de vous, n'est-ce pas ici comme si l'on était chez un comte ? »

Pendant les dernières paroles, le maquignon avait tiré lentement de sa ceinture et ajouté aux vingt pièces d'or, tout en se donnant un air indifférent, six autres pistoles encore. Au moment où il venait d'achever, le hofschulze se présentait dans la porte et l'autre lui dit en grommelant, sans le regarder : « Allons, voilà les vingt-six, puisqu'on n'en peut finir autrement. »

Un sourire rusé passa sur la figure du vieux paysan lorsqu'il dit : « Je savais bien que vous achèteriez le cheval, monsieur Marx, car vous en avez le placement au prix de trente pistoles, et ma Brunette a l'air d'être faite exprès pour ce que vous cherchez. Aussi ne suis-je

[1] Monnaie de la valeur de 16 centimes.

entré chez moi que pour prendre le trébuchet, car je savais fort bien que vous auriez réfléchi pendant ce temps. »

Le vieux, qui montrait dans ses mouvements tantôt quelque chose d'extraordinairement vif, tantôt la plus grande circonspection, selon l'affaire qui l'occupait, s'installa auprès de la table, essuya lentement et soigneusement ses lunettes, se les mit sur le nez, et commença à peser avec précision les pièces d'or. Il en rejeta deux ou trois comme trop légères, sur quoi le maquignon ne manqua pas de pousser les hauts cris. Le paysan, silencieux et calme, gardant sa balance à la main, s'arrêta et écouta, jusqu'à ce que l'acheteur se fût décidé à tirer de sa bourse d'autres pièces ayant le poids voulu. Enfin l'affaire fut terminée. Le vendeur enveloppa avec précaution l'argent dans un papier et se dirigea avec le maquignon vers l'écurie pour lui livrer le cheval.

Le receveur n'attendit pas leur retour. « Avec un tel rustre, il n'y a rien à faire, dit-il; mais si tu ne nous payais si exactement aux termes, nous te..... » Il tâta sa poche pour s'assurer de la présence de ses papiers, constata au froissement qu'ils y étaient encore, et se glissa hors de la cour.

De l'écurie sortaient le maquignon, le hofschulze et un garcon qui conduisait derrière lui deux chevaux : celui du maquignon et la jument brune. « Cela fait toujours peine, dit le vieux en donnant à sa bête une caresse d'adieu, cela fait toujours peine de vendre une créature que l'on a élevée; mais qu'y faire? Allons, conduis-toi bien, Brunette! » s'écria-t-il en lui donnant une tape amicale sur sa croupe luisante et arrondie.

Pendant ce temps, le maquignon était monté à cheval. Il avait tout l'air d'un chevalier de grande route, avec sa courte veste et sa longue figure sous son chapeau ciré à larges bords, avec son pantalon couleur purée de pois dessinant son maigre corps, et ses guêtres de cuir montant bien haut, avec ses éperons et avec son fouet. Jurant et pestant, il partit sans prendre congé, entraînant la Brunette par la bride. Il n'envoya derrière lui aucun regard à la ferme, mais Brunette, au contraire, retourna plusieurs fois le cou et hennit mélancoliquement, comme si elle voulait se plaindre que son bon temps fût passé. Le hofschulze resta les bras collés aux côtés auprès du domestique, jusqu'à ce que le cortége eût disparu par le verger. Alors le garçon dit : « La bête a du chagrin. — Pourquoi n'en aurait-elle pas, répondit le hofschulze, nous en avons bien. Allons, viens avec moi mesurer de l'avoine au grenier. »

IV.

L'ANTIQUAIRE.

En se tournant vers la maison, le vieux s'aperçut que la place ménagée sous les tilleuls était déjà occupée par de nouveaux hôtes. Ceux-ci avaient un aspect tout différent des premiers : c'étaient trois ou quatre paysans ses plus proches voisins, et auprès d'eux une ravissante jeune fille, qui n'était autre que la blonde Lisbeth, laquelle avait passé la nuit à la ferme.

Sans se mettre en peine pour le moment de ses visiteurs en sarrau et aux cheveux pendants, le hofschulze alla tout droit à la jeune fille et lui dit : « Eh bien, petite mamzelle, avez-vous bien dormi?

— A ravir, répondit Lisbeth.

— Qu'avez-vous à ce doigt? il est enveloppé.

— Rien, » dit-elle en rougissant. Elle voulait entamer un autre sujet, mais le hofschulze ne laissa pas détourner la question, prit la main qui l'inquiétait et s'écria : « Il n'y a rien de grave au moins?

— Pas seulement la peine d'en parler : hier soir, tandis que j'aidais votre fille à coudre, l'aiguille m'est entrée dans le doigt; il a saigné, et c'est tout.

— Hé! hé! dit le hofschulze avec un malin sourire, et même c'est l'annulaire, à ce que je vois; cela signifie quelque chose. Savez-vous bien que, si une jeune fille aidant une fiancée à coudre son trousseau se blesse à l'annulaire, elle doit dans la même année devenir fiancée à son tour? Eh bien, je vous souhaite un bel épouseur. »

Les paysans se mirent à rire; la blonde Lisbeth, sans se laisser décontenancer, s'écria gaiement :

« Et savez-vous bien aussi la chanson :

Le lys que le Seigneur argente,
L'oiseau que sa bonté sustente,
Plus pauvres ne sont pas que moi.
Que l'épouseur donc, à ma noce,
M'apporte ma dot en carrosse
A quatre chevaux, comme un roi,

— Et, ajouta le hofschulze :

Comme une souris qu'il me prenne,
Et comme un poisson qu'il me pêche,
Et comme un chevreuil qu'il me tire.

A ce moment, un coup de feu partit dans le voisinage. « Voyez-vous, mamzelle, voilà que ça se vérifie, s'écria le vieux.

— Laissez là vos méchancetés, hofschulze, dit la jeune fille; je suis descendue chez vous pour vous demander des conseils au sujet de mes recouvrements : tâchez donc de me les donner sans vous moquer de moi. »

Le hofschulze se mit en pose d'écouter. Lisbeth tira ses tablettes, et lut les noms des paysans chez lesquels elle s'était rendue la veille, afin de faire rentrer les arrérages pour son père adoptif. Elle raconta ensuite sous quels prétextes tous s'étaient refusés, comme d'un commun accord, à solder et même à reconnaître leurs dettes : l'un prétendait avoir depuis longtemps payé, l'autre se déclarait nouveau dans la ferme, le troisième n'y comprenait absolument rien, le quatrième avait fait comme s'il n'entendait pas bien, de sorte que la pauvre fille, comme un petit oiseau qui, par un temps d'hiver, vole à la recherche de quelque pâture et ne trouve pas la moindre graine, avait été renvoyée à vide de porte en porte. Mais ceux qui croiraient que toute cette peine inutile l'avait plongée dans le chagrin se tromperaient complétement : rien n'avait prise sur elle; elle racontait ses pénibles excursions du ton le plus gai.

Le hofschulze écrivit à la craie sur la table plusieurs des noms qu'elle avait lus. « Pour les autres, dit-il après avoir terminé sa liste, ils n'habitent pas chez nous; je n'ai aucun pouvoir sur eux, et, s'ils sont si mauvais que de renoncer leur dette, biffez-les, car on n'obtient rien des paysans avec des procès. Mais quant à ceux que je viens d'inscrire, j'appuierai vos droits : nous en avons encore le moyen.

— Oh! oh! dit un des paysans à demi-voix, vous faites comme si vous aviez toujours la corde dans votre manche, hofschulze; quand siégerons-nous [1] ?

— Taisez-vous, car de telles plaisanteries pourraient vous nuire, » répondit le vieux avec gravité.

Le paysan, confus, baissa les yeux et ne répliqua pas. Lisbeth remercia le vieillard du secours qu'il lui avait promis, et demanda le chemin pour ceux qu'elle avait encore sur ses tablettes. Le hofschulze le lui désigna. Lorsqu'elle eut mis son chapeau de paille, pris son bâton, et que, toute prête à se mettre en marche, elle l'eut remercié de son bon accueil, il la pria de s'arranger pour le retour, de façon à passer à la

[1] Allusion aux tribunaux vehmiques dont les paysans de la Westphalie avaient entre eux conservé la tradition.

ferme le temps de la noce et les deux jours d'après; il espérait alors pouvoir lui donner l'assurance pour les payements, ou peut-être les payements eux-mêmes, si les choses allaient comme il le souhaitait.

Lorsque la taille élancée et noble de la jeune fille eut disparu derrière les derniers noyers du verger, l'un des paysans dit : « Si le vieux baron avait eu celle-là pour gouvernante dès le principe, il ne serait pas tombé où il est, et n'aurait pas à craindre que sa maison s'écroulât un de ces jours sur sa tête. Du reste, il est mal qu'ils fassent ainsi courir cette enfant seule par le pays.

— Je n'y vois rien de mal, répondit le hofschulze; de ma vie je n'ai appris qu'on eût traité mal une jeune fille comme il faut. Une fille pure peut passer au milieu des brigands et des meurtriers, de la canaille et des ivrognes, ils ne lui feront rien. L'automne dernier, quand il y avait un camp établi sur la lande, ma fille est tombée, en allant aux champs, au beau milieu d'une troupe en marche; eh bien, personne ne lui a manqué. Comme elle était fatiguée, ils l'avaient hissée sur un de leurs chariots, et ils l'ont déposée ici. En général, une femme que les hommes attaquent est une femme attaquable. »

Les paysans entamèrent maintenant le sujet qni les avait amenés à la ferme. Une route latérale devant former jonction avec la grande chaussée les menaçait de la perte de quelques lopins de prairie que le nouveau chemin ne pouvait manquer d'enlever. Bien que le plan fût à l'avantage de tous les paysans des environs, ils cherchaient de toutes les manières à se prémunir contre la perte qu'ils redoutaient; et comment ils pourraient le mieux y réussir, telle était la question qu'ils venaient poser au hofschulze. Effectivement, celui-ci se montra fort zélé dans la cause, et leur montra tous les moyens par lesquels, en s'abritant sous la lettre de la loi, ils pouvaient échapper à l'exigence de l'État, ou du moins retarder l'exécution. Ils n'avaient qu'à déclarer que ces pièces de terre leur étaient absolument indispensables, et à les estimer un prix exorbitant; ils pouvaient aussi s'adresser à tels et tels qui auraient à prononcer dans l'affaire, et qui, si on savait les traiter comme il faut, délivreraient une attestation comme quoi la route pouvait passer ailleurs; enfin mille avis analogues qui paraissaient, il faut l'avouer, provenir de sentiments tout autres que ceux que nous avons pu observer jusqu'ici chez le hofschulze, dans ses rapports avec les hommes.

En résumé, il ressortait de son entretien avec les voisins, que ces paysans se croyaient, vis-à-vis du gouvernement, dans l'état de guerre où, dit-on, la fin justifie les moyens. « Nous pouvons continuer à

charrier nos produits et à les conduire au marché, comme nous l'avons fait jusqu'ici, sans avoir besoin de cette grande route, dit le hofschulze dans le cours de la conversation; et que nous importe le reste? Qu'ils bâtissent et qu'ils creusent comme ils veulent, mais qu'ils nous laissent tranquilles. Si on les laissait aller à leur guise, nous serions bientôt dépossédés de nos héritages pour cause d'utilité publique, comme on nous expliquerait la chose.

— Bonjour, comment ça va-t-il? » cria tout à coup une voix derrière le groupe des paysans. Un piéton convenablement mis, mais couvert de poussière depuis ses guêtres grises jusqu'à sa coiffe verte, était entré par la porte cochère, et s'était approché de la table sans que les interlocuteurs l'eussent remarqué. « Eh! monsieur Schmitz, on vous revoit donc encore? » dit très-amicalement le vieux paysan; et il fit vite chercher par le garçon le meilleur vin de la cave.

Les paysans se serrèrent courtoisement pour faire place au nouveau venu. On l'invita à s'asseoir, et il effectua cette installation avec la circonspection la plus grande, pour ne pas briser ce qu'il portait sur lui. Dans le fait, ces précautions étaient fort nécessaires, car l'homme était chargé comme une voiture de roulage, et les contours de sa personne formaient une agglomération de ballots ficelés ensemble. Non-seulement les poches de son habit, bourrées d'objets ronds, carrés, ovales, s'éloignaient de son corps en rebondissant de la façon la plus singulière, mais le haut de l'habit et le gilet, employés au même usage, produisaient une foule de bourrelets et de saillies qui ressortaient d'autant mieux, que le collectionneur, pour ne rien perdre de ses trésors, portait sa redingote solidement boutonnée, malgré la chaleur intense. Il n'était pas jusqu'à sa coiffe qui n'eût dû servir à la conservation d'un certain nombre d'objets plus petits, et qui ne reçût de ce contenu, pour elle fort bizarre, un aspect de citrouille assez prononcé. Il savoura avec un plaisir visible le bon vin placé devant lui. Son visage un peu vieux, rougi et gonflé par la chaleur et par la marche, reprit à peu près sa forme et sa couleur naturelles. « Avez-vous fait de bonnes affaires, monsieur Schmitz? demanda le hofschulze en souriant; d'après les apparences, on peut croire que oui.

— Mais en effet, cela marche encore, répondit le collectionneur. Il y a dans cette bonne terre une vraie bénédiction : non-seulement elle produit, sans se lasser jamais, du grain et des végétaux de toute sorte, mais encore le chercheur attentif récolte des antiquités dans son sein, quelque nombre de fois qu'elle ait déjà été fouillée. J'ai donc fait ma petite tournée dans le pays, et j'ai poussé cette fois jusqu'à la

frontière de Siegen; maintenant me voici sur le chemin du retour, et je compte me rendre aujourd'hui même à la ville; mais j'ai dû en route me reposer un peu chez vous, car je me sentais réellement fatigué.

— Que rapportez-vous? » demanda le hofschulze.

Le collectionneur frappa doucement et tendrement sur les saillies de ses diverses poches : « Hé! hé! dit-il, toutes sortes de choses, du bon et du précieux, à coup sûr! une hache et des masses d'armes, des anneaux cattes magnifiquement enduits de rouille verte, des urnes cinéraires, des lacrymatoires, trois idoles et une paire de lampes précieuses. » Puis il frappa du revers de sa main sur sa nuque et ajouta : « Et j'ai encore ici un morceau de bronze corinthien en parfait état de conservation; n'ayant plus aucune place pour le mettre, je me le suis solidement attaché dans le dos, sous mon habit. Vous voyez que ce ne sera pas trop mal quand tout sera nettoyé et rangé! »

Les paysans témoignèrent le désir de voir quelques-uns des objets annoncés, mais le vieux Schmitz déclara la chose tout à fait impossible, attendu que ses antiquités étaient si bien empaquetées et casées avec un art si ingénieux, pour utiliser chaque petite place, qu'il croyait impossible de remettre en état tout le chargement, pour peu qu'il fût une fois détaché. Le hofschulze dit à son garçon quelque chose dans l'oreille, et celui-ci se rendit à la maison. Pendant ce temps, le collectionneur raconta avec détails comment et où il avait découvert les différents objets; puis il se rapprocha de son hôte et dit d'un air de confidence : « Mais le résultat le plus important de tout mon voyage, c'est que j'ai réellement et véritablement trouvé l'endroit où Hermann a vaincu Varus.

— Eh! eh! eh! fit le hofschulze en tournant son bonnet de çà et de là.

— Tous ont fait fausse route, Clostermeier, Schmid et, quel que soit leur nom, tous ceux qui ont écrit là-dessus, s'écria Schmitz avec ardeur; toujours ils voulaient faire retirer Varus dans la direction d'Aliso, dont personne n'a encore découvert l'emplacement exact, mais qui devait être en tout cas assez au nord, et en conséquence la bataille aurait eu lieu entre les sources de la Lippe et de l'Ems, à Detmold, Lippspring, Paderborn et Dieu sait où encore!

— Pour moi, dit le hofschulze, je crois que Varus a dû mettre tous ses efforts à se diriger vers le Rhin, et il ne le pouvait qu'en débouchant en pleine campagne. La bataille doit avoir duré trois jours, cela laisse déjà de la marge, et je suis d'avis qu'elle a eu lieu dans les montagnes qui nous entourent et à très-peu de distance d'ici.

— Faux! faux! hofschulze; ici, vers le bas, tout le pays était occupé

et obstrué par les Chérusques, les Cattes et les Sicambres. Non, c'est beaucoup plus vers le midi qu'a eu lieu la bataille, sur le littoral de la Ruhr, non loin d'Arnsberg. Varus devait se dépêtrer à travers la montagne, il n'avait nulle part d'issue, et ses préoccupations étaient toutes sur le Rhin central. Ainsi ai-je toujours pensé, et j'ai acquis maintenant une infaillible certitude. C'est au bord de la Ruhr que j'ai trouvé le bronze corinthien et que j'ai acheté les trois idoles; et au même moment un homme du village me dit qu'à une lieue à peine, dans la forêt entre les montagnes, des ossements étaient entassés en nombre immense, parmi le sable et le gravier. — Ah ! me dis-je, voici que la lumière se fait. — Vous comprenez que je m'empressai de partir; j'emmenai quelques paysans, je fis fouiller sous mes yeux, et nous trouvâmes des os autant que j'en pouvais souhaiter. C'est donc la place où, six ans après la bataille de Teutobourg, Germanicus fit enterrer les restes des légions romaines, dans sa dernière expédition contre Hermann, et par conséquent j'ai découvert le véritable champ de bataille.

— Les ossements n'ont pas coutume de se conserver des mille ans et plus, objecta le hofschulze en hochant la tête d'un air de doute.

— Ils se sont pétrifiés, répondit le collectionneur courroucé. Du reste, je vais vous mettre la preuve à la main, car voici un échantillon que j'ai rapporté. »

Il tira un grand os de son sein et le mit sous les yeux de sa partie adverse. « Eh bien ! qu'est-ce que cela ? » dit-il triomphalement.

Les paysans regardèrent la trouvaille. Le hofschulze l'examina, la palpa, puis, lorsque son examen fut achevé : « Cela, c'est un os de vache, monsieur Schmitz : vous avez découvert une voirie et non le champ de bataille de Teutobourg. »

Furieux, le collectionneur renfonça dans sa première place son antiquité insultée, et proféra quelques paroles vives, auxquelles le vieux riposta d'une verte façon. La chose semblait tourner à une querelle entre ces deux hommes. Cependant il n'y avait pas grand mal, car c'était l'usage qu'ils tombassent dans des discussions semblables lorsqu'ils se réunissaient : mais ils n'en restaient pas moins bons amis. Le collectionneur, qui se retirait le pain de la bouche pour satisfaire sa passion, avait coutume de se refaire chaque année quelques semaines aux marmites de la ferme; et de son côté il aidait son hôte dans ses affaires pour toute sorte d'écritures : car, outre sa ruineuse profession d'antiquaire, il était de son état ancien notaire impérial, assermenté et immatriculé.

Enfin, après beaucoup de paroles inutiles des deux côtés, le hofschulze dit : « En résumé, je ne veux pas disputer avec vous sur ce champ de bataille, bien que je m'en tienne à mon opinion que Varus a été vaincu de nos côtés. Cela ne m'importe guère, au bout du compte, c'est plutôt l'affaire de messieurs les savants ; car si, comme vous me l'avez raconté bien des fois, un autre général romain était déjà au bout de six ans sur le théâtre de la victoire avec une armée, cette victoire-là ne signifiait pas grand'chose.

— Vous n'y entendez rien, hofschulze ! s'écria Schmitz avec emportement ; sur la victoire de Hermann repose toute la tradition allemande. Si Hermann n'eût été notre libérateur, vous ne vous étaleriez pas si à l'aise entre vos haies et vos pieux. Mais vous autres vous êtes gens ne vivant qu'au jour le jour, et l'histoire et l'antiquité ne sont rien pour vous.

— Oh ! oh ! monsieur Schmitz, vous me faites grandement tort, répliqua le vieux paysan avec fierté. Dieu sait quel plaisir je prends l'hiver à la lecture des livres de chroniques et d'histoire, et vous-même n'ignorez pas que je soigne comme la prunelle de mon œil le glaive de Carolus Magnus (le vieux allongea la seconde syllabe), qui depuis mille ans et plus est conservé dans ma maison ; par conséquent....

— Le glaive de Charlemagne, fit ironiquement le collectionneur. Ami, il n'est donc pas possible de vous ôter de la tête cette fantaisie ? Entendez donc cependant....

— Et je ne veux rien entendre, et je dis et soutiens que c'est le véritable glaive de Carolus Magnus, avec lequel il a établi ici même son franc-siége, et, au jour d'aujourd'hui, le glaive agit encore et remplit sa fonction, bien qu'on ne doive pas en dire davantage là-dessus. » Le paysan prononça ces mots avec une expression qui avait quelque chose de grand et d'élevé.

« Et moi, reprit l'antiquaire d'une voix tonnante, je dis et soutiens que ce sont pures folies. J'ai examiné cent fois la vieille ferraille, elle n'a pas seulement cinq cents ans d'âge ; peut-être provient-elle de l'affaire de Sœst, où quelque cavalier de l'archevêque, qui s'est caché ici dans les buissons, peut parfaitement l'avoir laissée.

— Que le tonnerre !... » dit le hofschulze en frappant du poing sur la table ; puis il murmura à part lui : « Attends un petit instant ! Tu recevras aujourd'hui ta punition. »

Le garçon se présenta à la porte avec un vase en terre cuite de dimension importante et d'aspect étranger qu'il tenait des deux mains sous les anses, avec roideur et précaution.

« Grand Dieu ! s'écria le collectionneur ; mais c'est une grande amphore magnifique ! D'où provient-elle ?

— De ma fosse de gravier, où je l'ai trouvée il y a huit jours, dit le hofschulze avec indifférence ; il y en avait encore bien d'autres, mais les ouvriers les ont brisées avec leurs bêches : ce vieux pot seul est resté intact. Je voulais que vous le vissiez, puisque vous voilà. »

L'antiquaire considérait, les yeux humides, ce grand vase si bien conservé. Enfin il balbutia : « N'y a-t-il pas de marché à faire ?

— Non, répondit le hofschulze, je veux garder le pot pour moi. Et il fit un signe au domestique. Celui-ci voulut remporter l'amphore, mais il en fut empêché par le collectionneur qui, ne détournant pas les yeux du vase, adressait au propriétaire les formules de supplication les plus touchantes et les plus variées. Mais tout était vain. Le paysan restait dans une tranquillité inébranlable, et formait ainsi le point central et impassible autour duquel les paysans qui écarquillaient les yeux, la bouche et les oreilles ; le garçon qui, le vase dans les bras, faisait tous ses efforts pour s'échapper, et l'antiquaire qui retenait par le bas l'objet de sa convoitise, formaient les figures latérales et accessoires les plus animées. Enfin, le hofschulze déclara qu'il avait eu l'intention de faire cadeau de cette cruche à vin à son hôte, comme il l'avait déjà fait de mainte autre pièce découverte précédemment par lui, car il trouvait lui-même son plaisir à voir ces vieilleries rangées autour du mur sur les planches de la collection ; mais que les continuelles attaques sur le glaive de Carolus Magnus finissaient par l'ennuyer et que, pour ce seul motif, il garderait son amphore.

Après une pause, Schmitz répliqua du ton le plus humble que l'humanité est sujette à l'erreur ; que les armes du moyen âge ne dénotent pas toujours précisément leur époque ; qu'il s'entendait beaucoup moins aux restes de ce temps qu'aux antiquités romaines et que, toutes choses bien considérées, il fallait assigner à l'épée un âge antérieur à l'affaire de Sœst. A quoi le hofschulze opposa que ces manières de parler générales ne pouvaient être bonnes à rien ; qu'il voulait savoir les contestations et les doutes sur son épée terminés une fois pour toutes, et qu'il n'y avait qu'un unique moyen d'entrer en possession du vieux vase, à savoir : que M. Schmitz fît sur-le-champ un écrit par lequel il reconnaîtrait, en termes formels, le glaive conservé à la ferme pour le véritable glaive de Carolus Magnus.

Après cette déclaration, Schmitz eut sans doute à supporter un rude combat entre sa conscience et sa convoitise d'antiquaire. Ses traits se contractaient et il tambourinait avec ses doigts sur la

place où il avait renfoncé l'échantillon des ossements du champ de bataille de Teutobourg. Il faisait de visibles efforts pour dominer la voix de ses désirs, qui l'exhortaient au mensonge; mais enfin, comme il arrive toujours en pareil cas, la passion finit par avoir le dessus : il demanda brusquement du papier, une plume et de l'encre, et délivra avec précipitation, en jetant de temps en temps de côté un regard à l'amphore, une attestation positive, qu'après examen souvent répété de l'arme de la ferme, il l'avait reconnue et jugée pour le glaive de l'empereur Charlemagne.

Le hofschulze fit signer comme témoins, au bas du certificat, les deux paysans présents, et mit le papier plusieurs fois replié dans sa poche. Quant au vieux Schmitz, il saisit avec véhémence l'amphore achetée au prix du meilleur de sa conscience. Le hofschulze lui dit qu'il la lui ferait porter le lendemain à la ville; mais vit-on jamais collectionneur consentir à être privé seulement un instant de la possession matérielle d'un objet chèrement acquis ? Le nôtre refusa donc positivement tout délai, se fit donner un cordon, le passa par les anses, et se pendit ainsi la grande cruche sur l'épaule. On se sépara ensuite dans les meilleurs termes, après une invitation réitérée pour la noce. L'antiquaire présentait vraiment un singulier aspect lorsqu'il se mit en marche, avec tous les angles saillants que formait sa personne, et l'amphore vacillant sur le côté gauche de çi et de là.

Les paysans remercièrent leur conseiller de ses renseignements, promirent de s'y conformer, et chacun s'en retourna à sa ferme. Le hofschulze, qui avait réussi dans tout ce qu'il avait entrepris avec ses divers visiteurs, porta le document arraché à l'antiquaire dans la chambre où il gardait le glaive de Carolus Magnus, puis il se rendit avec le garçon au grenier afin de lui mesurer l'avoine pour les chevaux.

V.

L'OBERHOF.

« La Westphalie consistait en fermes séparées possédées chacune par un propriétaire libre. La réunion de plusieurs de ces fermes formait une *bauerschaft*[1], qui portait ordinairement le nom de la ferme la plus

[1] Ce terme et les suivants, mis en italique, s'appliquant à un état de choses particulier à la Westphalie, n'ont point d'équivalents en français. Pour en donner autant que possible l'intelligence, nous indiquerons à mesure la formation. — *Bauer*, paysan; *schaft*, suffixe, marquant la réunion de plusieurs parties en un tout.

ancienne et la plus importante. A l'origine des *bauerschaft*, il s'établit que la ferme la plus ancienne devait rester la première en dignité, et devenir le centre où de temps à autre se réuniraient les enfants sortis de la maison, les petits-enfants et tous ceux qui dépendaient de la ferme. Le commencement ou la fin de l'été était d'ordinaire l'époque choisie pour cette réunion. Chaque propriétaire de ferme apportait au *bauermahl*[1] quelques produits de ses terres et même quelque jeune pièce de bétail. On entrait en pourparler sur divers sujets, les mariages étaient décidés, les décès notifiés; le fils entré en possession de l'héritage paternel arrivait les mains plus pleines et amenait du bétail plus choisi, afin de payer sa bienvenue. — Au milieu des réjouissances quelques différends ne pouvaient guère manquer de se soulever : alors le père de famille, chez lequel on s'était réuni, chef de la plus ancienne ferme, intervenait et, du consentement de tous, terminait la querelle. — Si, dans le courant de l'année, des fermiers s'étaient trouvés en désaccord pour quelque cause que ce fût, les deux parties articulaient leurs plaintes devant l'assemblée et s'en rapportaient au jugement de leurs compagnons. — Lorsque les provisions étaient consommées et que l'arbre destiné à la fête avait fini de brûler, la réunion était arrivée à son terme. Chacun s'en retournait et racontait à ceux de sa demeure les événements de la fête, de sorte qu'il devenait pour eux le vivant et perpétuel témoignage des faits accomplis dans leur *bauerschaft*.

» Ces réunions se nommaient encore *sprache, bauersprache*[2], parce que les fermiers des *bauerschaft* s'y rassemblaient pour prendre langue et conférer sur divers sujets. On les appelait aussi *bauergerichte*[3], parce qu'on y jugeait les différends des hommes ainsi tacitement réunis en une ligue. Comme ces langues et ces tribunaux siégeaient dans la ferme la plus ancienne et la plus considérable, une ferme placée dans ces conditions se nommait *richthof*[4], ou par excellence *la ferme, hof;* enfin, par une désignation plus spéciale, on lui donnait aussi le titre d'*oberhof*[5], et son propriétaire était le chef ou capitaine des autres fermiers. »

Ce passage des *Documents sur Münster*, de Kindlinger, nous conduit sur le théâtre de l'action et en explique le principal héros, le hofschulze. Il

[1] *Mahl*, festin, banquet.
[2] Langue, discours, — langue de paysans.
[3] *Gerichte*, cour, tribunal.
[4] *Hof*, ferme, métairie; *Richthof*, ferme où siégeait le tribunal.
[5] *Ober*, supérieur, premier; *oberhof*, ferme principale, maîtresse ferme.

était le propriétaire de l'un des plus grands et des plus riches *Oberhof*, que l'on rencontre encore dans ces contrées, mais maintenant en nombre restreint.

Sur ces antiques résidences d'hommes libres, le souffle des temps a passé, effaçant les limites, extirpant les droits. Après les tempêtes des siècles, les débris de l'antique indépendance personnelle ont été poussés dans le grand port d'abri et de refuge de l'État moderne. Dans ce port, elles nagent (pour suivre notre comparaison), elles se heurtent, elles rebondissent les unes contre les autres, ou bien encore elles sont rejetées sur le sol. Là, ces débris recouverts de mousses, de vers et d'insectes, se décomposent peu à peu, tandis que leur enveloppe conserve l'aspect d'une création nouvelle.

Mais il y a quelque chose de merveilleux dans les premiers souvenirs d'une race; les peuples ont la mémoire aussi longue que les individus, chez lesquels les impressions de la première enfance restent d'ordinaire fidèles jusque dans l'âge le plus avancé. Si maintenant l'on considère qu'une vie d'homme peut durer quatre-vingt-dix ans et plus, et que les années des peuples ce sont les siècles, il n'y aura pas autrement à s'étonner si, dans les contrées où se passe notre histoire, mainte chose se rencontre encore qui nous fait remonter à l'époque où le grand empereur des Francs sut vaincre et convertir par le fer et le feu les Saxons obstinés.

Que la nature donc, aux lieux qu'habitait jadis le juge suprême et le premier propriétaire de la contrée, dépose dans un caractère certains germes particuliers, et alors, au foyer de ces souvenirs vieux de mille ans, entre les anciennes démarcations encore visibles, il pourra se former une figure telle que celle de notre hofschulze; figure dont l'autorité n'est point reconnue sans doute par les puissances du présent, mais qui, pour un certain nombre d'années et par sa ressemblance avec les figures des âges écoulés, pourra rétablir, autour d'elle et pour ses pairs, un ordre de choses depuis longtemps disparu.

Mais c'est là un fond bien grave pour les arabesques de notre histoire. Examinons plutôt l'*Oberhof* avec quelque détail. Si la louange de l'ami reste toujours un peu suspecte, on peut au contraire se fier, sous ce rapport, à la jalousie de l'ennemi, et nul n'est plus digne de foi qu'un maquignon vantant la bonne position d'un paysan avec lequel il ne peut tomber d'accord sur un marché. Toutefois, il n'y avait point lieu de prétendre, avec Marx, que l'on pouvait dans cette ferme se croire chez un comte. Au contraire, c'était un bien-être rustique que l'on observait partout, et il semblait que cette prospérité eût une voix pour

dire à l'homme le plus affamé : « Ici tu peux te rassasier, le plat est toujours plein. »

La ferme se détachait isolée à l'extrémité de la fertile lisière, à l'endroit où celle-ci se transforme en colline et en pays boisé. Les derniers champs de l'échevin commençaient déjà à monter en pente douce et, à un mille de là, la colline devenait montagne. Le plus proche voisin demeurait à un quart de lieue de la ferme. Autour d'elle s'étendait tout ce qui est nécessaire à une exploitation rurale, champs, bois, prés, le tout sans morcellement et d'une seule pièce.

Les champs descendaient de la colline dans la plaine, tous tenus à merveille. C'était le temps de la floraison du seigle; la fumée sortait des épis et ondoyait dans la chaude atmosphère comme un sacrifice offert par la terre. Des rangées de frênes de haute futaie ou d'ormes noueux, plantés aux deux côtés des fossés d'enceinte, bordaient une partie du champ et désignaient au loin la limite du domaine, mieux que n'eussent pu faire des pierres et des pieux. Un chemin plus enfoncé, entre des remblais, conduisait transversalement par les champs; il débouchait de temps en temps, à droite et à gauche, dans des sentiers latéraux, et, continuant à avancer, arrivait enfin, à l'endroit où cessaient les blés, dans un petit bois de chênes des plus vigoureux, sous lesquels des truies se régalaient à cœur-joie, mais dont l'ombre ne paraissait pas moins agréable à l'homme. Cette chênaie, où l'échevin se fournissait de bois, s'avançait jusqu'à peu de distance de la métairie, l'embrassait de deux côtés et la protégeait contre les vents de l'est et du nord.

L'habitation peinte de blanc et de jaune n'était couverte qu'en chaume, mais cette toiture, toujours tenue en bon état, n'avait rien de pauvre : bien au contraire, elle fortifiait encore l'impression de confortable que produisait l'ensemble de la ferme. Nous aurons assez d'occasions de pénétrer dans l'intérieur; disons seulement que de l'autre côté de la maison, autour d'une cour spacieuse, s'élevaient des écuries et des granges où l'œil le plus perçant n'eût pu signaler une place détériorée soit aux murs, soit aux toitures. De grands tilleuls étaient devant la porte, et là, comme nous l'avons vu, étaient préparés des siéges, mais on avait eu soin de ne pas les tourner du côté de la muraille, car le hofschulze voulait, même en se reposant, avoir toujours l'œil sur ses affaires.

Juste au fond de l'habitation on avait, par une porte treillissée, vue dans le verger. Là, des arbres fruitiers forts et sains étendaient leurs branches touffues sur des légumes frais et vigoureux; çà et là un petit

parterre nourrissait des roses rouges et des lis jaunes, mais ces élégances étaient rares : dans une vraie exploitation rurale, le sol reste toujours affecté aux produits utiles, même quand la position du propriétaire lui permet de faire du luxe avec la nature. Aussi ressentons-nous dans ces fermes une impression de repos, de calme absolu que les jardins de luxe et les parcs ne sauraient donner. Car le sentiment esthétique du paysage est déjà quelque chose de raffiné qu'on n'observe jamais aux époques vraiment robustes. Celles-ci considèrent plutôt la terre comme une mère, comme l'universelle nourrice et ne lui demandent que les dons du champ, du pâturage, du vivier et de la forêt.

Aussi loin que l'œil pouvait s'étendre par delà le verger, il ne voyait rien que du vert; car à la suite du jardin commençaient les vastes prairies de l'Oberhof, où le hofschulze trouvait pour ses chevaux un espace propice et un fourrage abondant. L'élève des chevaux, bien entendue et conduite avec zèle, constituait un des fructueux revenus du domaine. Ces vertes surfaces de gazon étaient entourées de haies et de fossés, dont l'un renfermait un vivier où des carpes engraissées nageaient par bandes.

C'était donc dans ce riche domaine, entre des granges, des écuries et des greniers également bien remplis, que vivait, travaillait et régnait le vieux hofschulze, considéré bien au loin à la ronde. Si l'on gravissait la plus haute des collines jusque sur lesquelles s'étendaient ses champs, on apercevait les tours de trois des plus anciennes villes de Westphalie.

Au moment dont je parle, il était environ onze heures du matin. La ferme était si tranquille que l'on n'entendait aucun bruit, si ce n'est le murmure de l'air dans les cimes des arbres. Le hofschulze mesurait l'avoine au garçon; celui-ci, le sac sur l'épaule, se rendait à l'écurie d'un pas lent. La fille de la maison vérifiait dans la lingerie le compte de son trousseau, une servante s'occupait de la cuisine. Ce qu'il y avait encore d'habitants dans la ferme était couché et dormait, car les approches de la moisson sont le moment où il y a le moins à faire à la campagne, et les travailleurs ont alors coutume d'employer chaque minute libre à un sommeil qu'ils portent au compte de ces jours prochains, si remplis de fatigues et de sueurs. En général, les campagnards ont, comme les chiens, le don de dormir à volonté, à toute heure de jour et de nuit.

VI.

LE CHASSEUR.

Sur les collines qui bornaient les champs du hofschulze, s'avançaient deux hommes d'âge et d'aspect différents. L'un, en collet de chasse vert, la petite barrette jetée sur sa tête bouclée, le fusil de Liége au bras, était florissant de jeunesse; l'autre, vêtu de couleurs plus sévères, était déjà un peu âgé; sa physionomie respirait la franchise et la fidélité. Le plus jeune marchait vite, comme un noble cerf, en avant du plus âgé, qui, par la lenteur de son pas et la place qu'il occupait, faisait penser à un chien de chasse invalide, mais se traînant encore avec attachement à la suite de son maître. Arrivés en avant des collines, ils s'assirent sur une grande pierre qui était là près de plusieurs autres, à l'ombre d'un magnifique tilleul. Le plus jeune donna au plus âgé de l'argent et des papiers, lui indiqua la direction qu'il fallait suivre et lui dit :

« Maintenant, Jochem, va et sois prudent; que nous nous emparions du maudit Schrimbs ou Peppel, qui a inventé de si abominables mensonges, et, sitôt que tu l'auras découvert, donne-m'en la nouvelle.

— Je serai prudent, répondit le vieux Jochem; je m'informerai sous main, dans chaque ville et dans chaque bourg, si l'on a connaissance de quelqu'un du nom de Schrimbs ou Peppel, et ce sera bien le diable si je ne finis par le découvrir; mais gardez l'incognito jusqu'à ce que vous entendiez parler de moi.

— Bien, dit le jeune homme, et surtout n'oublie pas, pour ne pas te départir un instant de la circonspection nécessaire, que nous ne sommes plus dans notre chère Souabe, mais parmi les Saxons et les Franconiens. Prends toujours sur la droite, mon bon Jochem, car de ce côté se dirigent les dernières traces de Schrimbs ou Peppel, acheva-t-il en se levant et secouant cordialement, pour adieu, la main du vieillard.

— Toujours à droite, c'est compris, » répondit celui-ci en donnant à l'autre la gibecière que lui avait portée jusqu'alors; puis il prit, entre les champs de blé, un sentier latéral descendant à droite vers la contrée où l'on voyait au loin s'élever une des tours mentionnées au chapitre précédent.

Le jeune homme au contraire descendit directement vers l'Oberhof. Il pouvait avoir fait une centaine de pas lorsqu'il entendit une respira-

tion haletante se rapprocher de lui, et, se retournant, il vit que son vieux compagnon le suivait.

« Je voulais encore vous adresser une prière, dit celui-ci; à présent que vous êtes seul et abandonné à vous-même, laissez donc votre arme à feu en repos; vous n'atteignez rien, et vous vous exposez à causer Dieu sait quel malheur, comme l'autre jour, quand vous avez ajusté un lièvre et presque tué un enfant.

— Oui, il faut être ensorcelé, en vérité, pour tirer toujours et ne jamais atteindre, s'écria le jeune homme; aussi je veux réellement me vaincre, quelque difficile que ce soit, car tu sais que j'ai apporté cette manie du sein de ma défunte mère. Mais il n'en est pas moins vrai que je me vaincrai, je te le répète, et pas un grain de plomb ne sortira du canon de ce fusil tant que je serai éloigné de toi. »

Jochem demanda l'arme, mais le jeune homme refusa, disant que, s'il n'avait point d'arme, il n'aurait, pour ne pas tirer, aucune victoire à remporter sur lui-même, et qu'ainsi tout mérite serait perdu.

« C'est vrai, » dit le vieillard, et il reprit, tranquille cette fois, la route indiquée. Le jeune homme s'arrêta, appuya l'arme par terre, poussa la baguette dans le canon, et dit : « Il sera difficile d'ôter la charge, et cependant elle ne doit pas y rester. » Puis il rejeta le fusil sur son épaule, et avança par le bois de chênes du hofschulze.

Juste devant lui sortit d'une petite lisière, avec des cris et des battements d'ailes, une compagnie de perdrix. A cette vue, il eut une explosion de joie : « Je vais tout de suite me débarrasser de ma poudre, » dit-il. Il arracha l'arme de son épaule, et coucha en joue; la double détonnation se fit entendre, et les oiseaux s'envolèrent sains et saufs. Le chasseur interdit les suivit du regard : « Cette fois, je pensais bien que j'aurais touché, se dit-il; mais c'en est fait, je veux absolument triompher de moi-même; » et il poursuivit son chemin.

Lorsqu'il se présenta à la porte de la ferme, il vit, dans un grand vestibule qui occupait le milieu de la maison, le hofschulze, sa fille, ses serviteurs et ses servantes, en train de dîner. De sa voix sonore et mélodieuse il leur adressa un amical salut. Le hofschulze le regarda avec attention, la jeune fille avec surprise; quant aux valets et aux servantes, ils ne le regardèrent pas du tout et continuèrent de manger sans s'émotionner le moins du monde. Le chasseur s'approcha du chef de la famille, et s'enquit de la ville la plus proche et du chemin qui y conduisait. Au premier abord, celui auquel il s'adressait ne comprit point ces sons étrangers pour lui[1]; mais sa fille, qui ne détournait pas

[1] A cause de la différence des dialectes du nord et du sud de l'Allemagne.

les yeux du beau voyageur, lui aida à en découvrir le sens, et il put enfin donner les renseignements les plus précis; le chasseur, à son tour, ne les comprit qu'à la troisième répétition, mais il en ressortit, en fin de compte, que la ville la plus voisine ne pouvait être atteinte en moins de deux heures et que le chemin en était fort difficile à trouver.

La chaleur de midi, l'aspect du repas appétissant préparé devant lui et sa propre faim inspirèrent au voyageur cette question : « S'il serait possible ici, pour de l'argent et de bonnes paroles, d'obtenir le manger, le boire et l'abri, jusqu'à ce que vînt la fraîcheur du soir?

— Pour de l'argent, non, répondit le hofschulze; mais pour une bonne parole, le dîner, et en outre le souper et le repos aussi longtemps qu'il plaira. »

Il fit mettre une assiette d'étain polie comme un miroir, un couteau, une fourchette, une cuiller, le tout aussi brillant que l'assiette, et il invita l'hôte à s'asseoir. Celui-ci fit honneur, avec tout l'appétit de la jeunesse, au substantiel jambon bouilli, aux grosses fèves, aux œufs et au saucisson qui composaient le repas, et il trouva que la nourriture westphalienne, tant décriée, n'était point déjà si mauvaise.

Peu de paroles furent prononcées, car le paysan n'aime point à parler pendant le repas. Les valets et les servantes, assis à l'autre extrémité de la table, à des places séparées de celles des maîtres, étaient tout à fait muets, et ne regardaient autre chose que le plat d'où ils portaient avec la cuiller les aliments à leur bouche.

Mais lorsque le repas fut achevé, chacun s'approcha à son tour du maître et dit : « Baas[1], ma sentence. » Sur quoi le baas dit à chacun soit un proverbe, soit une sentence de la Bible. Ainsi il dit au premier valet, un garçon à cheveux roux : « L'homme qui se dispute allume le feu, l'homme qui se querelle verse le sang; » au second, homme lent et épais : « Va vers la fourmi, paresseux; vois sa manière, et instruis-toi; » au troisième, petit gaillard aux yeux noirs, à la mine hardie : « Mieux vaut moineau dans la main que héron sur le toit. » La première servante reçut ce proverbe : « As-tu du bétail, soigne-le, et garde-le s'il te porte profit; » et à la seconde il dit : « Il n'est trame si fine qui à la fin ne se devine. »

A mesure que la distribution des proverbes se faisait, chacun s'en allait à son travail, les uns d'un air indifférent, les autres d'un air surpris. A l'énoncé de sa sentence, la seconde servante était devenue rouge comme le feu. Le chasseur, qui s'accoutumait graduellement au

[1] Nom que les domestiques ruraux donnent au maître en Westphalie.

dialecte local, avait écouté avec surprise cet enseignement; lorsqu'il en vit la fin, il s'informa quel en était le but.

« C'est pour qu'ils y réfléchissent, répondit le hofschulze; le soir, à leur retour, ils me racontent ce qu'ils ont pensé sur les proverbes que j'ai confiés à leur mémoire. La plupart des travaux de la campagne sont de telle nature, que l'on peut, tout en y vaquant, nourrir d'autres pensées, et il en résulte qu'il passe dans toutes ces têtes quantité de mauvaises idées, qui éclatent à l'occasion en inconduite, dol et mensonge. Tandis qu'il donne à manger à ses chevaux, le valet réfléchit comment il pourrait mettre de côté une partie de l'avoine; et tout en soignant ses vaches, la servante bat la campagne après son amoureux. Mais si on leur donne un tel proverbe à méditer, ils n'ont de cesse qu'ils n'en aient tiré la morale, et pendant ce temps l'heure s'est passée et les mauvaises pensées ne sont pas venues.

— Eh! vous êtes un vrai philosophe et prêtre! s'écria le chasseur, dont l'étonnement s'accroissait à chaque instant.

— On obtient beaucoup de l'homme en lui inculquant la morale, dit le vieux paysan d'un ton grave et réfléchi; mais elle pénètre mieux en courts proverbes qu'en longs discours. J'ai beaucoup plus de satisfaction de mes gens depuis que j'ai imaginé cette méthode. Du reste, je ne la mets pas constamment en œuvre : durant la moisson, par exemple, toute méditation cesse, mais il n'en est pas non plus besoin, car ils n'ont pas de temps de reste pour les mauvaises pensées.

— Ainsi, il y a donc des périodes dans votre enseignement? demanda le chasseur.

— Dans l'hiver, les proverbes commencent d'ordinaire après le battage et durent jusqu'aux semailles, répondit le hofschulze, et dans l'été, je les répartis de Sainte-Valpurgis jusque vers la canicule : ce sont les temps où le paysan a le moins à faire. »

Le chasseur s'informa encore quel motif il y avait à la rougeur subite d'une des servantes, et il reçut cette réponse : « Elle a quelque chose sur la conscience; et, dans ces cas, c'est ma manière de ménager un proverbe par lequel la brebis galeuse voie que j'ai connaissance de son état. Nous verrons ce soir si mon mot a fait son effet. »

Il laissa le jeune homme seul, et celui-ci put examiner à loisir la maison, la cour, le verger et la prairie. Chaque objet lui offrant de l'intérêt, il passa plusieurs heures dans cette contemplation. Le calme de la campagne, la verdure des prairies, l'aisance qui regorgeait en toutes les parties de la ferme, produisirent sur lui l'impression la plus agréable, et éveillèrent en lui le désir de passer au sein de cette belle

liberté de la nature, plutôt que dans les rues étroites d'une petite ville, les huit ou quinze jours qui pouvaient s'écouler jusqu'à l'arrivée des nouvelles du vieux Jochem. Comme il avait le cœur sur la langue, il alla immédiatement trouver le hofschulze, qui abattait quelques arbres de la chênaie, et lui exprima son désir. Il se proposait en échange pour tous les services qu'il pourrait rendre à son hôte.

La beauté est une bien bonne chose. Elle est une clef magique semblable à cette petite clef d'or qui ouvrait sept serrures différentes. Elle est un passe-port dont le porteur circule librement de par le monde, sans avoir besoin du visa officiel. Dans les romans et les nouvelles, elle s'étend comme un arc-en-ciel par-dessus tous les écueils et les abîmes de l'invraisemblance.

Si le chasseur n'eût été si beau, que de motifs lointains et compliqués n'eussé-je pas dû imaginer pour faire consentir le hofschulze à lui accorder l'hospitalité! mais de cette manière, il me suffira de dire que le vieux, après avoir considéré pendant longtemps la stature élancée et pourtant vigoureuse, le visage loyal et distingué du jeune homme, et après avoir d'abord, il est vrai, hoché la tête, prit ensuite une expression plus amicale, et enfin acquiesça à la demande. Il indiqua à son nouvel hôte une petite chambre faisant l'encoignure, à l'étage supérieur de la maison, et d'où l'on avait vue, d'un côté, par-dessus la chênaie, sur les collines et les montagnes; de l'autre, sur les vastes prairies et sur les champs couverts de blé.

A la vérité, le chasseur dut, pour suppléer au prix de la location, promettre l'accomplissement d'une condition particulière, car, même à la beauté, le hofschulze ne consentait pas à rendre des services tout à fait gratuits.

VII.

LE CHASSEUR S'ENGAGE COMME BRACONNIER. — RÉFLEXIONS DES VALETS ET DES SERVANTES SUR LES PROVERBES.

Le hofschulze donc, avant de s'engager définitivement à donner l'hospitalité au jeune homme, lui demanda si, comme son costume, son fusil et sa gibecière semblaient l'annoncer, il était un amateur de chasse; à quoi celui-ci répondit que, depuis qu'il pouvait penser, il n'avait d'autre idée fixe que la chasse, que c'était chez lui une passion, une véritable fureur. Dans cette réponse, il taisait, nous devons le dire, que, à l'exception d'un moineau, d'une corneille et d'un chat,

sa poudre et son plomb n'avaient encore fait passer aucune créature de Dieu de vie à trépas. Tel était cependant le fait. Il ne vivait pas, s'il ne pouvait plusieurs fois dans la journée faire partir son arme, mais il tirait régulièrement à côté, et avait uniquement tué : dans sa dix-huitième année, un moineau; dans sa vingtième, une corneille, et dans sa vingt-quatrième, un chat. C'était tout. Quelque événement singulier qui avait précédé sa naissance était seul capable de lui avoir imprimé comme un signe une inclination que si peu de succès rendait d'ailleurs tellement inconcevable. Du moins pensait-il, pour sa part, devoir faire dériver d'une semblable origine un penchant dont il était fort contrarié à ses heures de réflexion.

Après que le hofschulze eut reçu cette réponse affirmative, il émit sa proposition : elle consistait en ce que le chasseur se mît quelques heures chaque jour à l'affût du gibier, qui faisait le plus grand tort aux champs de l'Oberhof, particulièrement à celui situé sur le penchant de la colline. « C'est dans ces montagnes, dit le vieux paysan, que sont les grandes chasses des nobles; les années passées, j'ai déjà eu quantité de tiges broutées et roulées par leurs bêtes, mais cette fois-ci, c'est pire que jamais; le jeune comte de vis-à-vis est aussi un ardent chasseur et a considérablement peuplé ses forêts, si bien que cerfs et chevreuils sortent des bois par troupeaux, comme des moutons, et me ruinent mes peines et ma sueur. Pour moi, je ne m'entends point à l'affaire, et quant à mes domestiques, je ne me soucie point de les en charger, parce que, sous prétexte de se mettre à l'affût, ils arriveraient facilement à désorganiser tout leur service; aussi ces maudites bêtes vous font-elles un remue-ménage à vous en retourner le cœur dans la poitrine. Vous arrivez donc juste à propos, et si, pendant les quinze jours qui restent jusqu'à la moisson, vous pouvez maintenir ces diables d'enfer à distance de mes blés, vous aurez grandement payé votre logement.

— Quoi! moi braconnier? » s'écria le jeune homme; et il partit d'un éclat de rire si franc et si retentissant, que la contagion se communiqua au hofschulze; riant toujours, celui-ci passa la main sur le fin drap dont était fait l'habit de chasse de son hôte, et dit : « Voilà précisément : c'est qu'il n'y a pas grand danger pour vous, quand bien même vous seriez pris. Vous sauriez vous dégager bien mieux qu'un pauvre diable de valet : les mouches se prennent dans les toiles d'araignée, les guêpes passent au travers. Et d'ailleurs est-ce donc vraiment un crime de défendre sa propriété contre les monstres qui la dévorent? » s'écria-t-il, et la riante expression de son visage se changea tout à coup

en celle de la colère la plus ardente; les veines de son front se gonflèrent, le sang afflua rouge foncé dans ses joues, ses yeux s'injectèrent : on eût pu avoir peur de lui.

« Vous avez raison, père, il n'y a rien de plus absurde que ces prétendus droits de chasse, dit le jeune homme pour le calmer; aussi je consens à prendre le péché sur moi et à attenter, au profit de votre bien, aux priviléges des nobles d'ici, quoique véritablement, en le faisant.... »

Il voulait évidemment ajouter quelque chose, mais il coupa court et passa vite à des sujets indifférents.

Mais si vous vous figurez que l'entretien de ce paysan westphalien et de ce chasseur souabe ait eu lieu aussi couramment de vive voix que sous ma plume d'auteur, vous vous trompez complétement. Plusieurs répétitions, au contraire, étaient encore indispensables avant que la compréhension s'établît à peu près entre eux. De temps en temps même, le langage des doigts et des signes devait venir au secours de la parole. Le hofschulze articulait tous les sons du fond du gosier. Chez le Souabe, au contraire, le présent divin qui nous distingue des animaux était posé tout à fait entre les lèvres et les dents de devant, d'où il résultait que les sons sortaient avec une lourde plénitude et des sifflements prononcés. Malgré cela, le vieillard et le jeune homme n'avaient pas tardé à prendre plaisir l'un à l'autre; tous deux de la bonne souche et de la meilleure trempe, ils devaient promptement démêler leur fonds réciproque, le noyau caché dans la coquille.

Dans sa chambre aussi, le chasseur avait découvert des coquilles dont il eût volontiers entrevu le noyau. Lorsqu'il avait été, pour s'installer, retirer de la gibecière son léger bagage et ses lourds rouleaux d'or, il avait trouvé dans un coin un petit bonnet, un petit fichu et une petite robe, soigneusement posés sur le dos d'une chaise. On voyait que ces objets avaient été portés, et cependant ils resplendissaient de blancheur.

« Eh, s'écria le chasseur, est-ce que je succéderais ici à un petit brin de fille? ce serait vraiment du bonheur. » Par un caprice qui lui poussa subitement, il voulut se mettre le bonnet sur la tête, mais il le trouva beaucoup trop petit pour lui. Il mesura, d'après le froissement des brides, l'ovale du visage, et le jugea sans défaut. La petite robe indiquait les contours les plus délicats, et le petit fichu faisait présumer, par ses plis et par la courbure qn'il avait gardée, qu'une poitrine jeune et arrondie avait palpité sous lui. Mais tout à coup il rougit jusqu'aux tempes : ses enfantillages lui paraissaient téméraires; il posa

la chaise avec les objets qu'elle portait derrière un rideau, pour ne plus s'en occuper, et il s'assit pour écrire, afin de mettre en ordre ses pensées errantes.

Le soir, lorsqu'il fut rappelé en bas pour souper, il trouva les serviteurs, qui avaient déjà pris leur repas, en train de faire leurs comptes rendus au hofschulze.

Celui-ci avait également fini de manger sa salade, et les écoutait, ratifiant ou contestant ce qu'avançaient ses élèves en morale. Le valet roux qui avait reçu l'avertissement contre les querelles dit : « C'est un vrai bonheur, baas, que vous m'ayez précisément aujourd'hui donné cette leçon, car, en poussant les chevaux au pâturage du soir, j'ai rencontré Pitter, auquel je garde une dent depuis longtemps, et je lui ai fait des bleus sur le nez.

— Mais ceci allait diamétralement contre la recommandation! s'écria le hofschulze.

— Dieu m'en garde, répondit le rousseau; à preuve que je portais un pieu pour rassembler les chevaux, et lorsque j'aperçois Pitter et que je l'ai renversé, je pense en moi-même : Tu vas donner à ce chien un coup qu'il en aura pour le reste de ses jours; car il faut vous dire qu'il rôde autour de toutes les filles, si bien qu'on ne peut plus approcher d'aucune. Mais voilà que je me rappelle les réflexions que j'avais faites sur mon proverbe; je lui donne simplement un coup de poing sur le nez, et avec ça un coup de pied dans les reins, et puis je le laisse courir.

— Eh bien, dit le hofschulze, c'est bon jusqu'à un certain point; mais une autre fois, quand tu auras bien approfondi ta sentence, tu pourras aussi te dispenser du coup de poing et du coup de pied. »

Le petit aux yeux noirs et hardis se présenta : « Ma foi, dit-il, c'est bien vrai qu'un moineau dans la main vaut mieux qu'un héron sur le toit; aussi j'ai envoyé promener les idées que j'avais eues sur la Gertrude, qui est bien trop fière, et j'ai fait, pour la Saint-Michel, une promesse à la fille de Hölscher, que je pouvais avoir.

— Mais est-ce que tu l'aimes? demanda le hofschulze.

— Nenni, dit le petit, mais ça ira tout de même. »

Le lambin qui avait été envoyé à la fourmi pour observer sa manière, déclara n'avoir rien tiré de son proverbe; « car, dit-il, je n'ai pas rencontré une seule fourmi. »

C'était le tour de la première servante : « Baas, votre proverbe ne tombe pas juste : « As-tu du bétail, soigne-le; te porte-t-il profit, garde-le; » car ce soir encore j'ai bien trait et bien soigné les vaches,

et elles me rapporteraient aussi du profit, et cependant je n'ai pas le droit de les garder.

— Le proverbe s'applique à ceux qui ont du bien à eux, et quand tu en auras, tu le trouveras juste, répondit le paysan.

— Ah! bien, repartit la jeune fille; mais vous avez du bien à vous, baas, et le bétail vous porte profit, et cependant ce n'est pas vous qui en prenez soin.

— C'est un proverbe pour les femmes, non pour les hommes, répliqua le hofschulze un peu sèchement. Et maintenant, laisse là tes questions et ferme la laiterie. »

La fille qui avait tant rougi à l'audition de la sentence : « Il n'est trame si fine qui à la fin ne se devine, » était jusqu'alors restée assise dans un coin, ramassée sur elle-même, tournant dans ses doigts et tortillant son tablier, et regardant timidement par terre devant elle.

Quand tous les autres serviteurs furent partis, elle se glissa près de son maître, le tira furtivement par son habit, et alla avec lui devant la porte, en dehors.

Après quelque temps, le hofschulze revint seul, et dit à sa fille : « C'est bien cela, la Gitta[1] vient de me l'avouer, elle s'en est fait conter par Mathieu; va l'entreprendre, et dis-lui que, si autrement elle se conduit bien, je prendrai soin que Mathieu fasse envers elle son devoir.

— Je l'avais pensé tout de suite, » dit la jeune fille, nullement embarrassée de la découverte ni de la commission qui lui était donnée.

Lorsqu'elle fut sortie, le chasseur exprima son étonnement de l'ascendant qu'il avait vu exercer à son hôte. « C'est fort aisé, répondit celui-ci; chacun sait qu'il ne restera pas chez moi si j'ai sur lui un soupçon et qu'il ne se confesse pas. S'il avoue, je lui pardonne et m'entremets pour lui. Comme mes moyens me permettent de donner, pour tous les gages, un thaler de plus que mes voisins, personne ne se soucie de se faire renvoyer de l'Oberhof. Si j'ai vent de quelque chose, je vise avec un de mes proverbes le point douteux : ordinairement, l'aveu ne se fait pas attendre, car on sait parfaitement que, sinon, le congé est là. »

Ils se souhaitèrent l'un à l'autre une bonne nuit, et le chasseur se retira dans sa chambre. En relevant la couverture pour se coucher, il vit, à quelques petits plis des draps, d'ailleurs éblouissants de blancheur, que l'on n'avait pas jugé nécessaire de les changer après le départ du dernier hôte. Une impression singulière pénétra en lui; il

[1] Abréviation de Brigitte.

avait déjà complétement oublié la jeune fille qui devait l'avoir précédé dans ce lieu; à ce moment le petit bonnet lui revint à la pensée. Il le prit sur la chaise, mesura de nouveau, au froissement de ses cordons, l'ovale du visage, le pressa sur ses joues comme pour les rafraîchir, et fondit tout à coup en larmes; car dans cette nature imprégnée de toute la séve de la jeunesse étaient encore confondus tous les contrastes du sérieux et de la folie que la vie aplatit plus tard sous le niveau de son uniformité.

(*Traduit de l'allemand de* Ch. Immermann.)

(*La suite à la prochaine livraison.*)

HISTORIENS ALLEMANDS

CONTEMPORAINS.

M. LÉOPOLD RANKE.

Dans sa vieillesse, Gœthe, obéissant de plus en plus aux tendances généralisatrices de son génie, appelait de tous ses vœux l'avénement d'une littérature européenne. Mais en cela, il nous a toujours paru ne pas céder seulement à une des lois de sa nature, à laquelle toute limite imposée à l'intelligence était odieuse, mais répondre surtout à une impulsion de notre époque. Il lui revient la gloire de l'avoir formulée le premier. Debout, dans sa sérénité olympienne, sur le seuil du siècle, Gœthe en est la personnification idéale, le révélateur intellectuel. A la faculté de tout comprendre il unissait le besoin ardent de tout connaître. Son regard se portait sur tout, non pas, selon le dire de ses détracteurs, avec la froideur de l'indifférence, mais avec le calme d'une impartialité tombant de haut, assignant à chaque chose équitablement sa place, lui reconnaissant sa raison d'être et la trouvant digne d'examen, par cela seul qu'elle existe. L'équité, qui lui était inhérente, le rendait inaccessible aux préjugés; et c'est ainsi que l'on voit le poëte qui a rempli le programme de Lessing et présidé au grand âge littéraire de l'Allemagne, juger la littérature française avec autant de liberté d'esprit que si le mouvement littéraire allemand n'avait pas été en partie une réaction contre la domination littéraire de la France: bien différent en cela de Lessing, son prédécesseur; de Schiller, son

émule de gloire, et d'Auguste Schlegel, qui a formulé avec tant d'exclusisme l'art poétique du romantisme germanique. Personne ne devait être moins arrêté que Gœthe par les frontières littéraires que ses compatriotes se plaisaient à se tracer. Dans les littératures diverses, il voyait des richesses communes à tous, et il se plaisait à prévoir et à appeler le jour où, dans la famille européenne, les représentants des grandes civilisations modernes, l'Italie, la France, l'Angleterre et l'Allemagne, ne seraient plus que les provinces d'un même empire intellectuel, se garantissant mutuellement par la diversité de leurs génies contre les ennuis de l'uniformité et les étroitesses des préjugés nationaux.

Nous tendons chaque jour davantage vers cet avenir, mais ne le peut-on pas déjà dire réalisé dans le domaine de l'histoire? Niebuhr, Dahlman, Ranke, Schlosser, Prescott, Hallam, Macaulay, Mignet, Guizot, Thiers, A. Thierry, ne sont-ils pas aussi Européens que Français, Allemands et Anglais? Les sujets qu'ils traitent ne témoignent-ils pas que les peuples sont liés les uns aux autres par un fonds commun d'idées? Qui a mieux raconté la révolution d'Angleterre que M. Guizot? qui nous a révélé l'Espagne mieux que MM. Mignet et Prescott? l'Europe du midi tout entière, mieux que M. Ranke? A mesure qu'apparaissent au grand jour les principes communs qui ont présidé à la formation et au développement des nations de l'Occident, et les causes multiples de l'influence qu'elles ont exercée les unes sur les autres, l'histoire particulière des grands États de l'Europe prend de plus en plus le caractère d'une histoire générale; les frontières s'effacent devant l'entrelacement des faits, et devant la nécessité pour l'historien de les franchir pour retrouver dans les archives étrangères les explications que ne contiennent pas celles de son pays. Cet élargissement des habitudes d'investigation a contribué pour sa grande part à développer ce sens historique dont notre siècle se glorifie à si juste titre. La découverte de faits nouveaux a conduit à la vérification de ceux que l'on croyait suffisamment connus. Les travaux antérieurs n'ont été acceptés qu'après confirmation, à la suite d'enquêtes nouvelles; les allégations sans preuves ont été écartées; une méthode rigoureuse, basée sur une critique sévère remontant constamment aux sources, n'admettant que les originaux, a mis à néant ce qui ne reposait que sur d'ingénieuses suppositions, et introduit la certitude scientifique dans un domaine qui n'avait été que trop souvent livré aux jugements des opinions préconçues et aux errements aveugles des passions du jour. Mais ce n'est pas seulement l'exactitude qui a gagné à ce renouvellement de la

science historique. Après avoir reconnu que l'histoire moderne ne pouvait plus être écrite au point de vue de l'antiquité classique, où chaque peuple formait un monde à part, tandis que dès le moyen âge les peuples ne sont plus regardés que comme les fractions d'un vaste ensemble, on en vint à chercher dans l'histoire particulière surtout ce qui se rattache aux grands mouvements européens, et l'on dégagea ce côté d'un intérêt général de celui qui n'en a qu'un spécial pour la nation.

« Les grands peuples et les grands États, dit M. Ranke dans la préface de son *Histoire de France,* ont une double mission, l'une nationale, l'autre universelle, et leur histoire offre en conséquence un double aspect. En tant qu'elle concourt d'une manière essentielle au développement de l'humanité, ou qu'elle exerce sur lui une action dominatrice, elle éveille la curiosité bien au delà des frontières nationales; elle attire les regards et les méditations des étrangers. »

Que ce soient principalement ceux-ci qui aient fait ressortir ce qu'il y a d'universel dans la mission d'un peuple, rien n'est plus naturel. Placés en dehors des traditions et des prétentions à travers lesquelles nous voyons souvent le passé et l'avenir de la patrie, voyant d'assez loin pour ne pas perdre dans l'étude du détail le sentiment de l'ensemble, apportant dans l'appréciation des faits la préoccupation de les relier à d'autres, au lieu de les présenter isolément, ils sont entraînés par leur position même vers ce qui est d'un intérêt général. Cette manière d'écrire l'histoire, qui suppose une connaissance exacte des faits les plus divers, un coup d'œil habitué aux complications européennes, habile à démêler, au milieu de manifestations en apparence contradictoires, l'idée qui en est le principe et qui en donne le secret, une telle manière ne pouvait naître que de notre temps, où les grands mouvements des peuples ont révélé plus qu'à aucune autre époque la solidarité qui rattache les uns aux autres les États du continent, et où en même temps une impulsion scientifique plus forte que jamais est venue se joindre au courant d'idées générales amené par les événements.

M. Ranke est un maître dans cet art d'écrire l'histoire. Ses ouvrages en sont à la fois le modèle et la meilleure définition. Son nom est trop connu du public français pour qu'il soit nécessaire d'entrer dans de longs détails sur sa personne et sur ses ouvrages. Nous nous bornerons à résumer l'ensemble de son œuvre historique et à en indiquer le sens et la tendance.

M. Léopold Ranke, né en 1795 à Wiehe en Thuringe, aujourd'hui professeur à l'université de Berlin, publia en 1824 son premier ouvrage

considérable, l'*Histoire des peuples romans et germaniques*, qui attira déjà sur son nom l'attention publique. En 1827, il fit paraître le premier volume de son *Histoire des princes et des peuples de l'Europe méridionale aux seizième et dix-septième siècles;* les volumes suivants parurent de 1834 à 1836. L'ouvrage entier a été traduit en français par M. Haiber, mais divisé en deux parties : le premier volume de 1827 a été publié sous ce titre : *les Osmanlis et la monarchie espagnole pendant les seizième et dix-septième siècles;* les autres l'ont été en 1838 sous le titre d'*Histoire de la papauté pendant les seizième et dix-septième siècles*. C'est cette dernière publication qui a rendu le nom de l'auteur familier au public français. L'ouvrage, introduit en France sous le patronage du parti catholique, obtint le plus grand succès. Nous aurons à revenir sur l'esprit dans lequel la traduction et la publication furent entreprises et dirigées. De 1839 à 1847, M. Ranke composa ses six volumes de l'*Histoire d'Allemagne au temps de la réformation*. Cet ouvrage n'a pas été traduit en français. Il est devenu, comme le premier, promptement classique en Allemagne.

Nommé en 1842 historiographe de la maison de Prusse, M. Ranke publia ses *Neuf livres de l'histoire de Prusse*. Cet ouvrage, tribut payé à une position officielle, le cède en intérêt et en mérite aux précédents. On y retrouve moins cette largeur de vues, ces grands horizons auxquels M. Ranke a habitué ses lecteurs. Sous sa plume, toute autre histoire particulière devient européenne, tandis qu'ici on se trouve en présence d'une histoire de Prusse écrite pour les Prussiens. Ce défaut, difficile à éviter peut-être, choque d'autant plus le lecteur étranger, qu'il s'agit d'un État puisant son origine dans les grandes luttes politiques et religieuses des dix-septième et dix-huitième siècles.

M. Ranke est rentré dans la grande voie qu'avaient tracée ses premiers ouvrages par la publication de son *Histoire de France pendant les seizième et dix-septième siècles principalement*. Nous ne ferons que mentionner, sans y revenir, d'autres travaux intéressants, mais d'une importance secondaire, tels que les articles étendus publiés dans la revue fondée par M. Ranke en 1832 (*Historisch-politische Zeitschrift*), mais abandonnée peu de temps après sa fondation; sa *Conjuration de Venise en* 1618, où non-seulement Saint-Réal, mais Daru sont convaincus d'erreur. Sa *Critique de quelques historiens modernes*, publiée avant son *Histoire de l'Europe du Midi*, est précieuse à étudier comme donnant la clef de sa méthode. L'auteur y passe en revue tous les historiens quelque peu notables du seizième siècle. Rien n'est plus digne d'attention que la critique pénétrante avec laquelle il distingue ce qui, chez ces historiens

que l'on a trop pris l'habitude de considérer comme des écrivains originaux, est de première ou de seconde main. Tout ce qui est plagiat est indiqué et ramené à sa source; les documents sont discutés, et par l'emploi qui en a été fait, le degré de véracité et l'esprit de critique de l'auteur sont déterminés. Plus d'un est abaissé qui depuis plus de deux siècles trônait sur son piédestal; de lourds compilateurs, que l'on considérait comme exacts en vertu de l'ennui qu'ils exhalent, sont convaincus d'infidélité dans la citation des documents qu'ils invoquent; d'autres, au contraire, décriés pendant longtemps, sont remis en honneur et déclarés dignes de foi; par exemple Paul Jove. M. Ranke, dans cet examen, ne s'est laissé arrêter ni par les réputations faites, ni par la peine de justifier par une étude approfondie les nouveaux jugements qu'il porte. Il a soumis à un travail du même genre les deux historiens du concile de Trente, Paolo Sarpi et Pallavicini. On trouve ce dernier à la fin du second volume de l'histoire des papes dans la traduction française[1].

Tel est le sommaire de l'œuvre. Quel en est l'esprit? Nous faisons rentrer dans cette question seulement les trois grands ouvrages de l'auteur : les peuples du Midi et la papauté, l'Allemagne du temps de la réforme et l'Histoire de France. Tous les trois s'occupent des seizième et dix-septième siècles, du premier surtout. Cette grande époque, où tout prend fin et où tout commence, qui ouvre des voies nouvelles dans le domaine de la pensée, des sciences, des arts, de la religion et de la politique, a donné lieu de notre temps aux travaux les plus considérables. Pour la comprendre, il faut connaître les temps qui l'ont précédée comme ceux qui l'ont suivie, car elle a tout transformé, et le sens de la transformation ne se saisit que par les conséquences. L'unité du moyen âge disparaît dans toutes les sphères d'action : la papauté cesse d'être universelle; elle est obligée de compter avec la protestation religieuse, qui, à travers des flots de sang, se fait jour contre son autorité; l'Empire se divise et cherche pendant plus d'un siècle à arriver à une transaction durable; les exigences de l'équilibre des États prennent place à côté du principe d'hérésie qui a régi le moyen âge, et qui, par une accumulation extraordinaire de souverainetés sur une seule tête, met en péril l'indépendance de l'Europe. Le seizième siècle est donc le nœud des nations romanes et germaniques.

En entreprenant de nous le faire connaître, M. Ranke n'a pas choisi

[1] Son sixième volume de *l'Allemagne au temps de la réforme* est en partie consacré à l'appréciation des auteurs allemands de l'époque et à celle de Guichardin.

la forme d'une histoire générale, qui force souvent l'auteur à sacrifier plus ou moins une partie du sujet à l'autre. Le seizième siècle, avec ses luttes terribles, ses tendances contraires, n'a pas un centre unique autour duquel il gravite. Si pour le catholique ce centre est à Rome, pour le protestant il sera en Allemagne ou à Genève; pour la politique, il sera tantôt à Madrid, tantôt dans telle ville impériale, comme Augsbourg ou Ratisbonne, tantôt à Paris; il se déplacera avec la cour de Charles-Quint, ou celle de François Ier réunissant contre son rival les forces disséminées de l'Europe. A chaque grande tendance correspond un centre différent, et il faut s'y placer pour le comprendre.

C'est là ce qu'a fait M. Ranke.

Dans son tableau des peuples du Midi, il nous initie d'abord à l'organisation de l'empire des Osmanlis, cette dernière menace de l'Orient contre l'Occident. Après nous avoir montré les trois causes de sa grandeur militaire, la délégation viagère des terres, les janissaires avec leur recrutement sans distinction de nationalités et leur célibat, les sultans avec leur esprit guerrier, il nous le montre marchant vers sa décadence dès le règne de Soliman par la dégénérescence de son organisme primitif. Puis, passant à la monarchie espagnole, il raconte sa formation et la constitution compliquée qui en dérive; il nous montre ses conseils nombreux, ses pays rivaux, ses rouages infinis qui alourdissent sa marche, et laissant à la France le moyen de lui résister, rendent souvent inutile la politique habile de Charles-Quint, et promptement désastreuse celle de Philippe II, dont le règne se consume dans la réalisation impossible d'une prétention impie, l'asservissement de la conscience universelle. — Dans son Histoire des papes, l'auteur nous montre la papauté à toutes ses phases successives, soumise à l'empire sous les Othons, relevée par Grégoire VII, affaiblie par le grand schisme et par les concordats arrachés à la suite du concile de Constance, préoccupée d'intérêts territoriaux à mesure que ses droits spirituels sont entamés, se transformant sous les pontificats de Sixte IV, Alexandre VI, Jules II, en une principauté italienne, et réveillée au milieu de sa sécularisation et des enchantements de la renaissance par l'opposition théologique de Luther. Ce grand fait, dont les conséquences dépassèrent aussi bien les craintes de l'Église que les intentions premières du réformateur, n'arrache point les papes à leur politique territoriale. Moins de trente ans après la comparution de Luther devant la diète de Worms, nous voyons Paul III se faire, dans la guerre de Schmalkalde, plutôt l'allié des protestants que celui de l'empereur, qu'il craignait de voir trop puissant en Italie par sa victoire en Allemagne.

Les papes font un jeu de bascule entre l'Espagne et la France, se réfugiant de la prépondérance de l'une dans la force de résistance de l'autre, politique habile peut-être au point de vue princier, mais funeste à l'Église, dont elle divise les appuis.

Si le catholicisme, dans la seconde moitié du seizième siècle, reprend l'offensive et refoule partout le protestantisme en progrès jusqu'alors, ce n'est pas aux papes qu'il le doit, mais aux forces vitales qui sommeillaient dans son sein, qui se raniment, se rajeunissent par l'antagonisme de la nouvelle Église, et, se groupant autour du saint-siége, réclament à la fois la réforme intérieure et la reprise des positions perdues. Pendant près d'un demi-siècle, ce réveil religieux est assez fort pour dominer la politique mondaine de la papauté, la rendre catholique avant tout, et identifier l'action des papes à celle d'Espagne. Mais dès que la grande lutte confessionnelle perd de son intensité, la force des choses l'emporte. Urbain VIII reprend la politique de Paul III, et dès lors la politique romaine vit de nouveau de la rivalité des deux grandes puissances catholiques, et cesse d'être systématiquement contraire aux États protestants. Urbain VIII suit avec sympathie les succès de Gustave-Adolphe, qui empêchent Ferdinand II de songer de longtemps au duché de Mantoue. L'austère Innocent XI, dominé par le sentiment de ses querelles acerbes mais secondaires avec Louis XIV, perd également de vue que ce roi est devenu le représentant du catholicisme en Europe. Ses vœux sont pour Guillaume d'Orange, qui mettra fin à l'alliance de Jacques II avec le révocateur de l'édit de Nantes.

Nous ne faisons que mentionner en passant la partie de l'ouvrage relative à l'administration papale, de laquelle il ressort que les plaintes sur la décadence de l'État romain datent du commencement du dix-septième siècle, et que dès 1650 l'opinion était généralement contraire au gouvernement ecclésiastique. Nous laissons de côté les particularités sur le népotisme, qui descend de l'ambition politique aux tripotages d'argent, et finit par être supprimé par la suite des abus criants qu'il entraîne. Il nous suffit d'avoir suivi du doigt les lignes tracées par le déroulement des faits et d'en avoir indiqué la résultante.

La pensée de M. Ranke n'est pas moins clairement exprimée dans les chapitres remarquables qu'il consacre à la restauration catholique. Quel était le but de celle-ci? De restituer à l'Église la domination exclusive qu'elle avait maintenue en théorie, alors même qu'elle la perdait dans la vie réelle; de rendre l'État l'instrument de l'Église au lieu de lui concéder une sphère indépendante, en un mot de faire de l'Église la source unique de la vie sociale. En raison de l'opposition plus forte

qu'elle rencontra, cette prétention se manifesta avec plus de violence et moins de grandeur que chez les grands papes du moyen âge. La querelle entre le pape et l'empereur avait divisé l'Europe sans tendre à enlever aux esprits toute latitude dans le monde de la pensée, car Rome n'était pas menacée dans le principe même de son autorité. Au seizième siècle au contraire tout vise à la réglementation, à la précision, à la formule exacte; le catholicisme devient une forteresse où se forgent mille engins d'attaque et de défense; on perfectionne et on approprie au but les idées et les institutions qui servent à gouverner les esprits, car pour les diriger il faut avant tout les discipliner.

« Il n'y a jamais eu d'époque, dit l'auteur, où les théologiens aient été plus puissants qu'à la fin du seizième siècle. Ils siégeaient dans le conseil des princes, et traitaient dans la chaire de matières politiques en présence de tout le peuple; ils dirigeaient les écoles, la science et la littérature; le confessionnal les initiait à toutes les luttes secrètes de la conscience, et leur donnait le moyen de décider tous les doutes de la vie intérieure. »

Nous voyons par là dans quel esprit la restauration est entreprise: ce que la liberté a fait perdre doit être retrouvé au moyen de l'autorité. Que nous sommes loin, dans la dernière partie du siècle, du génie de la renaissance! Celui-ci, après le premier enivrement de l'antiquité retrouvée, l'avait prise comme point de départ de recherches indépendantes, et les hommes qui s'étaient imbus de son esprit en étaient venus à discuter librement les problèmes les plus élevés. « Ils voulaient comparer, ainsi que le dit l'un d'entre eux, les dogmes de tous les docteurs connus avec le manuscrit original de Dieu, c'est-à-dire avec le monde et la nature. » N'y aurait-il pas eu un moment dans ce siècle où l'Église se serait montrée indulgente pour ces penseurs? En tout cas il était passé; l'Église, qui prétendait avoir trouvé la formule universelle, devait réagir contre ce mouvement. Campanella et Giordano Bruno servirent d'exemple à tous ceux qui auraient voulu donner un libre essor à l'intelligence. Les sciences physiques, naturelles et philosophiques furent frappées d'une suspicion égale, et cela à une époque où les Italiens montraient une aptitude remarquable pour les découvertes de tout genre. « Qui pourrait dire, s'écrie l'historien, jusqu'ou ils seraient parvenus si l'Église n'avait tracé devant eux une ligne qu'il leur était défendu de franchir. Malheur à celui qui osait passer outre. » Répressive contre la science, étouffante pour la pensée, la restauration catholique fut plus heureuse dans les arts. Dans ce premier élan où la conséquence d'un principe est marquée par l'enthousiasme qui accom-

pagne toujours les grands mouvements religieux ou politiques, elle parut entourée d'un cortége de gloires éclatantes : en poésie elle eut le Tasse, qui demandait son inspiration non pas à la fantaisie riante du moyen âge comme l'Arioste, mais aux souvenirs héroïques de la chrétienté; en peinture, si elle ne créa rien, elle imprima du moins son inspiration aux œuvres du Dominiquin, de Guido Reni, du Guerchin et de l'école espagnole; en architecture elle fixa ce style sévère et pompeux qui est resté longtemps celui des églises catholiques; en musique enfin elle eut Palestrina. Mais l'art, qui n'est qu'une des formes de la pensée, peut-il vivre à la longue sous un système qui la condamne? Dans quel abaissement ne trouvons-nous pas au dix-septième siècle le sentiment de l'art! On vivait du passé, on ne faisait plus rien d'original. C'est l'époque des collections. Heureux les monuments qui échappaient au vandalisme des amateurs! On a tout dit sur les Barberini, mais que penser d'un temps où les Borghèse, qui ont laissé un meilleur renom, comptaient au nombre de leurs priviléges celui de n'être punissables pour aucun genre de destruction!

Hostile à la science, impuissante à maintenir l'art à la hauteur de la renaissance, la réaction catholique eut-elle au moins le bénéfice de ses exclusions? Elle n'avait voulu ni comprendre ni reconnaître ce qui lui était étranger; elle avait détruit ce qu'elle n'avait pu subjuguer, et considéré comme non avenu ce qu'elle n'avait pu détruire. A quoi la conduisit cette direction? Au dix-septième siècle on se plaignait généralement en Italie du manque d'hommes distingués. Aucun auteur original ne paraît dans les sciences théologiques. L'Espagne est plus pauvre encore. Dans ces deux pays on ne peut citer aucun prédicateur distingué après Girolamo du Narni; on n'entend dans la chaire que de plats panégyriques, ou des sermons remplis d'une métaphysique subtile et sans idées. Ainsi cette grande impulsion catholique, qui avait eu la prétention de conquérir le monde, s'éteignait d'elle-même faute d'aliments. Elle avait fait proclamer par Bellarmin des prétentions plus audacieuses encore que celles de Grégoire VII, mais loin de faire de son système le code de l'Europe, elle avait vu se soulever contre elle l'esprit d'indépendance nationale, l'aversion sans cesse renaissante des peuples européens contre toute autorité supprimant le développement libre de l'État et de l'individu. L'élément temporel, qui avait soutenu la lutte contre la papauté universelle du moyen âge, la reprit sous une nouvelle forme, opposant le plus souvent le droit des princes à celui du pape. Il eut, après de nombreuses péripéties, raison de la renaissance catholique et la força de se renfermer dans des limites déterminées. L'unité

de l'Église resta brisée, mais les destinées des nations européennes n'en furent pas moins communes et solidaires, retrouvant librement dans l'idée supérieure d'une civilisation homogène et progressive l'unité qu'elles ne s'étaient point laissé imposer par la force.

Tel est le sens vrai d'un livre qui, selon la préface de M. de Saint-Chéron, a été traduit en français « pour servir la cause de l'Église catholique et de la papauté. » Au jugement d'un organe catholique cité dans cette même préface, « on lit dans ce livre, en faits historiques bien présentés, ce que c'est qu'une réforme ecclésiastique intérieure par opposition aux fausses réformes dont la fin est le schisme et l'hérésie. »

On a fait ainsi de M. Ranke un protestant à moitié convaincu par les merveilles du catholicisme, et publiant son Histoire comme une espèce d'aveu arraché par la force de la vérité. On a induit le public en erreur aussi bien sur l'auteur que sur son œuvre. La lecture de l'original et celle de la traduction française laissent deux impressions différentes. En lisant le texte allemand, on est sous l'impression d'une haute et large impartialité, qui de son point de vue supérieur domine les luttes et les animosités du passé; en lisant le travail du traducteur on se trouve en plein dans un livre de tendance. Mieux aurait valu extraire de l'auteur étranger, en dégageant sa responsabilité, ce qui rentrait dans les convenances du parti que l'on voulait servir, et laisser le reste plutôt que d'y introduire des changements qui en falsifient l'esprit, en ajoutant ici une phrase « pour faire comprendre toute la pensée de l'auteur », ou en en retranchant d'autres « pour éviter des longueurs et des répétitions ». Mais en agissant ainsi on aurait été privé des tirades sur la réhabilitation de l'Église catholique par des auteurs protestants. M. Ranke a protesté du reste contre l'abus qui a été fait de son nom et de son livre, mais il n'en est pas moins demeuré sous le coup d'une présentation aussi compromettante, car la protestation s'oublie et le livre reste.

Ce qui a singulièrement facilité l'abus en question, c'est l'extrême modération des jugements de l'auteur, ainsi que son talent merveilleux d'entrer dans le caractère des personnages qu'il dépeint, et dans l'esprit des institutions qu'il décrit. « Le seizième siècle, dit-il en tête de son second volume, se distingue surtout par l'esprit de création religieuse. Encore de nos jours nous ne vivons que des luttes de croyances qui éclatèrent pour la première fois dans ce siècle. » Il a loyalement appliqué cette appréciation aux deux Églises; il n'a point dénié au catholicisme sa part de force créatrice religieuse. Et comment

l'aurait-il pu sans fausser l'histoire? Si l'Europe a de tout temps repoussé la domination universelle, qu'elle lui fût imposée par l'Église ou par l'État, elle a toujours subi, bien qu'à différents degrés, l'empire de l'opinion publique. Le mouvement religieux du seizième siècle avait sa source dans des causes générales agissant sur le Midi aussi bien que sur le Nord. Le besoin d'une réforme était universellement senti et proclamé. Comment s'est-il fait que cette tendance se soit manifestée de manières si diverses; que des hommes rapprochés par le point de départ se soient trouvés si éloignés à l'arrivée, semblables à ces fleuves qui sortent du même glacier pour courir vers des mers opposées? Par quel concours de circonstances et en vertu de quel principe Luther, qui ne voulait pas rompre avec l'Église, a-t-il rompu avec elle, tandis que nous voyons les amis de Contarini, qui soutenaient les doctrines analogues aux siennes, siéger au concile de Trente? Et dans ce concile même, le but primitif n'était-il pas de concilier? Comment se fait-il qu'il ait consacré la scission? Il est évident que l'on ne peut répondre à ces questions, qui touchent aux plus hauts problèmes de l'histoire et de la destinée de l'humanité; que l'on ne peut même les examiner en se plaçant au point de vue d'une Église particulière. Appliquer à cette étude délicate les vieux préjugés catholiques ou protestants, se poser à la fois en antagoniste et en juge, est un moyen excellent pour composer un livre d'édification ou d'injures, ayant pouvoir de convaincre les gens convaincus d'avance; ce n'est pas celui de produire une œuvre d'une valeur scientifique. L'histoire religieuse, en dehors de ce qui est témoignage personnel, n'est jamais mieux écrite que par des indifférents. Nous n'entendons point par là des hommes dépourvus d'esprit religieux, mais placés en dehors du mouvement qu'ils décrivent, et par conséquent impartiaux sans effort. C'est à ce point de vue que M. Ranke s'est placé dans sa propre préface, qui est d'un esprit bien différent de celle du traducteur français. Il y a là assurément un grand progrès non-seulement sur le particularisme religieux, mais aussi sur le dix-huitième siècle qui n'envisageait les faits que dans leurs rapports avec ses propres préoccupations. C'est cette faculté de comprendre ce qui lui est étranger, et cette absence complète de prédilection ou de haine, qui donnent à l'*Histoire des papes* son caractère si remarquable d'impartialité. Joignant au don de saisir dans leur vérité les événements celui de comprendre les hommes, l'historien a pu rendre justice au mouvement de vie intérieure qui a créé l'ordre des Théatins et celui des Jésuites, compté parmi ses promoteurs des personnages tels que Contarini et Vittoria Colonna, donné essor à la

chevalerie mystique d'Ignace de Loyola, à l'ardeur apostolique de François Xavier, mis à la tête de l'Église de grands caractères comme ceux de Paul IV, Sixte V, Innocent XI; et tracer en même temps, à travers la riche broderie des faits, la ligne invisible qui en fournit le sens, à savoir que l'Église dans sa marche vers la domination universelle n'a succombé ni par l'insuffisance des dévouements, ni par le manque d'hommes supérieurs, mais bien par la fausseté de son principe; par cette poursuite exclusive d'une unité spirituelle impossible, qui a fini par l'énerver et l'épuiser, malgré la force de son organisation et la ténacité de son ressort.

Si nous nous sommes arrêté à l'examen de l'*Histoire des papes*, c'est d'abord parce que nous tenions à effacer l'impression produite par l'interprétation faussée qui en a été donnée, et à purifier l'auteur des coups d'encensoir qu'il a reçus, c'est ensuite surtout par la raison que cette interprétation erronée s'est reportée sur ses autres ouvrages. C'est ainsi qu'on a voulu voir dans *l'Allemagne au temps de la réforme* la contre-partie de l'ouvrage que nous venons d'analyser, une espèce d'expiation en six volumes des sympathies que M. Ranke aurait laissé deviner pour le catholicisme. Ce qui précède prouve suffisamment la fausseté de cette opinion.

Il n'y a point là de contre-partie, mais un complément. Après nous avoir montré la transformation profonde qui s'est opérée au seizième siècle dans la papauté et dans l'Église, il restait à nous faire voir celle qu'a subie le second élément principal de l'idée du moyen âge, la puissance impériale. L'Empire suivit les mêmes phases que la papauté. S'il restreignit, depuis le long interrègne du treizième siècle, ses tentatives de domination hors de l'Allemagne, cet abandon de la grande ambition des empereurs des maisons de Saxe et de Souabe ne profita pas à l'organisation intérieure. A aucune époque la puissance de l'empereur ne fut aussi nulle qu'au quinzième siècle, sans qu'il y eût pour cela un développement normal dans les États particuliers. Impuissance et anarchie sont les deux termes entre lesquels se meut ce grand corps. Les dernières années du quinzième siècle et la première partie du suivant se passent dans des efforts continuels et stériles de réorganisation de l'Empire. Des ligues particulières cherchent à suppléer au défaut d'action centrale et aux violations multipliées des édits de paix; on tâche de donner une vie réelle aux diètes. Mais à mesure que les tentatives deviennent plus sérieuses, les difficultés s'accroissent. L'ère moderne va s'ouvrir; d'immenses découvertes remplissent les esprits de pressentiments et de besoins nouveaux; les rapports entre les États

augmentent et se compliquent; la France, l'Espagne et l'Italie sont sorties des guerres intestines et de leur époque de formation. Mais rien ne peut empêcher l'Empire d'être surpris en pleine décomposition, car, au fond, qui se soucie d'une forte autorité centrale? Alors déjà, empire et empereur sont deux dénominations auxquelles correspondent des intérêts d'ordres différents. Maximilien est bien plus préoccupé de ses expéditions italiennes que de l'état intérieur de l'Allemagne. A celle-ci il ne demande que des hommes et des subsides. Il représente si peu l'intérêt général, l'action centrale désintéressée, que les États constituent une régence pour diriger les affaires de l'Empire, et que c'est Maximilien qui l'empêche de fonctionner. Ainsi l'Empire ne peut se constituer ni par l'empereur, qui sépare ses intérêts des siens, ni indépendamment de lui. Après l'élection de Charles-Quint, en 1521, l'essai est repris : une nouvelle régence est constituée; elle échoue encore, en 1524, dès qu'elle veut agir sérieusement et efficacement au nom des intérêts généraux; mais ce n'est plus par le fait de l'empereur seul, c'est par celui des princes, des villes, de la ligue de Souabe, qui ne veulent pas être lésés dans leurs habitudes d'indépendance. Les princes surtout visent à l'autonomie, non pas occasionnellement, mais par politique traditionnelle. De tous les côtés donc, l'idée de l'Empire, acceptée en théorie, est combattue dans la pratique, et dès lors on peut prévoir les destinées de l'Allemagne : il pourra s'y développer des forces particulières considérables, et qui exerceront sur l'ensemble une influence prépondérante, qui chercheront même à l'absorber à leur profit; mais aucune force ne s'y montrera capable de représenter uniquement l'intérêt général.

Cette scission, qui entrave tout sous Maximilien, éclate bien davantage sous Charles-Quint. Maître de l'Espagne et du nouveau monde, de Naples et du Milanais, des Pays-Bas et de la Franche-Comté, il voit dans l'intérêt de l'Empire un simple accessoire de ceux de ses autres possessions, et il ne se détermine dans la politique suivie à son égard que par des considérations étrangères. La position prise par l'empereur, la préférence qu'il accordait à ses États héréditaires et à ses ambitions extérieures sur la protection qu'il devait aux constitutions impériales, repoussent par contre-coup les princes et les villes vers l'indépendance et les détachent du pouvoir central. Cette tendance vers la dislocation, attestée même par les tentatives faites pour l'arrêter, était en plein contraste avec ce qui se passait ailleurs en Europe et devait, semble-t-il, enlever tout rôle considérable à l'Allemagne dans l'ébranlement général qui commençait. C'est d'elle pourtant que

lui vint sa grandeur, car cette aspiration vers l'indépendance particulière avait sa source dans le caractère de la race germanique. Chez celle-ci le sentiment de l'unité de race n'avait jamais étouffé celui de l'individualité de la tribu. Il est arrivé que l'une d'elles a exercé la prédominance sur les autres, mais l'indépendance particulière n'en était pas moins la règle. De là cette ténacité des dynasties, ce développement des institutions provinciales qui persistent au milieu de l'Empire, voyant en lui plutôt le symbole de l'unité nationale et de la suprématie conquise que le centre d'un gouvernement. Ce qui est vrai de la tribu l'est aussi de l'individu. Celui-ci avait moins que chez les peuples latins le sentiment qu'il faisait partie d'un ensemble, davantage celui de sa personnalité. Chez cette race évidemment, le besoin de réformes ecclésiastiques, qui travaillait toute la chrétienté, devait se manifester autrement que dans le Midi. En Italie la réforme est plus extérieure; elle porte essentiellement sur la constitution ecclésiastique. Nous voyons, de 1514 à 1517, le concile de Latran, si servile d'ailleurs, voter de nombreuses réformes, tendant toutes au rétablissement des anciennes observances, à un meilleur choix des membres du clergé, à la résidence des évêques, à une vie canonique, à l'abolition des abus fiscaux. Excellente chose assurément, mais qu'était-ce au fond que tout cela, sinon un dernier écho des assemblées du quinzième siècle qui croyaient réformer l'Église en rappelant les règles à suivre? La réforme allemande alla plus au fond. Elle fit appel à l'individu et à sa conscience, et c'est pour cela que l'on a pu dire d'elle avec raison qu'elle est sortie des profondeurs de la vie germanique. La justification par la foi, voilà le dogme fondamental de Luther. Il renfermait en germe tous les développements de la réformation. Il était une protestation contre les formes accidentelles dont le cours des siècles avait surchargé le christianisme; il le dégageait des symboles de l'époque hiérarchique pour le ramener à son essence. Le protestantisme est là tout entier avec ses conséquences prévues et imprévues.

Sans doute cette doctrine n'est pas particulière à l'Allemagne. L'influence de saint Augustin avait suffi pour lui conserver des partisans durant les siècles du moyen âge. En Italie, à la fin du quinzième siècle, nous la retrouvons, bien accentuée déjà chez Savonarole; dans la génération suivante nous la voyons mise au premier plan dans ce groupe d'hommes d'élite qui reconnaissait Contarini pour chef, et le livre de l'Espagnol Juan Valdez, *le Bienfait du Christ*, pour guide spirituel. Mais l'Italie fut loin d'être remuée par ce livre et par ces hommes comme l'Allemagne par Luther, dont la doctrine devint en

un moment celle de la nation presque entière, indépendamment de la question de la séparation ou de l'union avec l'Église. Dans la suite, à mesure que la portée de l'opposition de Luther se fit plus clairement apercevoir, les déterminations dans le choix d'un parti devinrent plus nettes, et beaucoup de ceux qui avaient applaudi aux coups portés à Tetzel, et aux premiers efforts pour la purification de l'Église, reculèrent devant la perspective d'une séparation complète. Luther lui-même n'y arriva que par degrés, mais enfin son œuvre s'établit et recruta des adhérents qui se montrèrent prêts à la soutenir. Dans le Midi, nous voyons au contraire les opinions analogues disparaître devant l'idée toujours puissante de l'unité de l'Église, devant l'établissement de l'inquisition et les décisions du concile de Trente. S'il n'en fut pas de même en Allemagne, cela tint non-seulement à l'impression plus profonde, plus générale, produite par les réformateurs, mais aussi à ce qu'un grand nombre de villes et de princes refusèrent aux lois ecclésiastiques l'appui du bras séculier, et firent bénéficier le protestantisme naissant des avantages de leur position politique. C'est dans ces territoires indépendants que la réforme trouva son refuge, son affranchissement et son centre de résistance. Ce qui faisait la faiblesse de l'Empire fit son salut, et l'Allemagne put sans jalousie laisser à l'Italie la renaissance, à l'Espagne les conquêtes et les découvertes lointaines: son grand rôle européen, universel, était trouvé.

Le protestantisme aurait-il pu résister sans cet appui aux condamnations et aux attaques dont il fut l'objet?

Chaque événement principal de l'histoire a provoqué une question semblable. Le christianisme aurait-il vaincu sans Constantin? La révolution française aurait-elle pu être arrêtée? En d'autres termes : une idée vraie a-t-elle besoin pour vivre de quelque chose en dehors de sa propre réalité? Peut-elle être étouffée par la violence? Chaque idée qui cherche à pénétrer dans le monde doit être envisagée sous deux aspects: en elle-même, c'est-à-dire dans son élément permanent; et dans les circonstances qui l'accompagnent, c'est-à-dire dans son élément variable. Pour celui qui ne s'occupe que du dernier, qui ne perçoit que les causes secondes, chaque fait paraît susceptible de solutions diverses, suivant que telle hypothèse plausible se serait produite. Il en est autrement si l'on envisage l'idée elle-même. A ce point de vue, le mouvement suscité par Luther aurait pu être réprimé; il ne se serait pas moins manifesté plus tard. Pour en démontrer la nécessité, il suffit d'en définir le sens. Son principe théologique, la justification par la foi, mettait l'individu au-dessus de

l'Église, car la foi est une œuvre individuelle et non pas collective. Appliqué à l'ordre politique, ce principe conduisait directement à la négation de ce qui faisait la base du système catholique et de la société du moyen âge, au refus de reconnaître désormais un tribunal suprême en matière ecclésiastique. Pour introduire cette idée nouvelle dans les États chrétiens, non pas avec toutes ses conséquences, mais uniquement dans ce qui intéressait les réformés, de longs déchirements et des guerres sans nombre ont été nécessaires. C'est ce principe qui confère au protestantisme son importance universelle, car il est le point de départ d'une nouvelle phase dans l'histoire de l'humanité. C'est lui qui a brisé le moyen âge et fondé la société moderne; il lui a donné, en secouant la tutelle attardée de l'Église, la faculté de se développer. Il est impossible à tout esprit non prévenu de méconnaître qu'un principe d'une portée aussi incalculable ne pouvait être anéanti, et qu'entravé un jour, il devait un autre jour vaincre les obstacles qui lui seraient opposés. Après avoir transformé l'Europe, après avoir inoculé aux peuples latins et germains le sentiment de l'infini, l'Église pouvait-elle rétrécir l'horizon qu'elle-même avait ouvert? Enfermer l'humanité dans le cercle d'une unité factice, alors que la diversité de tendances et de génies éclatait de toutes parts? Non, ce qui eut lieu alors était inévitable; l'Église devait, comme elle fut contrainte de le faire, fixer ses limites, déterminer sa sphère d'action et laisser à l'État sa liberté. La formation d'États protestants, organisés en dehors de l'ancienne Église, et reconnus comme tels par le droit public de l'Empire d'abord et de l'Europe ensuite, eut une influence sur les États catholiques eux-mêmes; ils acceptèrent plus tard comme un progrès ce qu'ils avaient commencé par subir comme une nécessité chez d'autres, et de même que le catholicisme a reçu de la réforme un contre-coup vivifiant, les États non protestants ont tenu compte de l'élément nouveau qui leur était apporté.

L'Allemagne fut la première en date à soutenir la lutte entre le principe de l'émancipation de l'État et celui de l'unité politique et religieuse des derniers siècles. Cette lutte comprend deux parties distinctes: la première remplit le règne de Charles-Quint et se termine en 1555 à la paix de religion d'Augsbourg; la seconde s'appelle la guerre de Trente ans. La première, qui est le sujet traité par M. Ranke, fit reconnaître par l'Empire le droit d'existence du protestantisme, la seconde le fit sanctionner par l'Europe.

Bien qu'en apparence restreinte à l'intérieur de l'Empire, la crise à son début n'en eut pas moins un caractère de généralité prononcé.

Était-il possible qu'il en fut autrement dans une question qui passionnait l'Europe, avec un empereur dont les intérêts étaient aussi multiples que les possessions, et qui, malgré l'unité qu'il aurait voulu mettre dans son règne, était contraint à chaque occasion d'obéir à des influences contraires, et de voir alternativement des adversaires et des alliés dans les deux camps? Aucun empereur n'eut plus que Charles-Quint la conscience de la tradition impériale. Avant tout il voulait être le représentant de l'unité politique et religieuse, le chef de la chrétienté. Sous ce rapport il n'a pas été égalé par son fils même. Philippe II avait identifié dans son esprit l'ambition espagnole et la domination catholique, mais dans sa conception politique Charles-Quint dépassait les limites de l'Espagne; rien n'était forcé dans son rôle; le sceptre impérial légitimait en théorie ce que sa puissance appuyait en réalité. Et cependant que de contradictions entre sa conduite et ses principes! Si, comme nous l'avons vu, les papes, dominés par leur qualité de princes temporels, ont plus d'une fois penché vers des alliances protestantes au détriment de l'Église, doit-on s'étonner que le chef laïque de la chrétienté ait obéi surtout à des mobiles étrangers au zèle religieux? Esprit avisé, rompu aux négociations, habitué par sa position de régulateur d'intérêts opposés à peser constamment le pour et le contre d'un parti à prendre, il apporta dans les questions d'Église les mêmes calculs politiques que dans les affaires temporelles. D'emblée il marchanda au pape son appui contre Luther. Les Aragonais avaient obtenu de Léon X des adoucissements au système de l'inquisition. Ferdinand le Catholique avait fait de ce système son grand moyen de gouvernement, et son petit-fils ne pouvait l'abandonner sans amoindrir son pouvoir. Léon X retira les concessions faites aux Aragonais, et l'empereur fit rendre contre Luther l'édit de Worms. D'autres motifs plus décisifs, et d'une nature exclusivement temporelle, intervinrent encore à cette époque pour diriger la conduite de Charles.

Ceux qui ne voient dans les guerres d'Italie, entre la France et la maison d'Autriche, que la conquête ou la perte d'une province, et qu partent de là pour soutenir que les grandes questions européennes ne se sont pas décidées en Italie, méconnaissent étrangement les conséquences qu'amène toute complication générale. Il n'est point d'événements qui aient exercé une aussi grande influence sur le développement et l'affermissement de la réforme. De même que la puissance territoriale du pape faussait sa position comme chef de l'Église en le forçant de louvoyer continuellement entre la France et

l'Espagne, de même la rivalité de ces deux pays faussait la position de l'empereur en lui faisant subordonner sa tendance naturelle à ses intérêts. L'alliance du pape importait trop à l'empereur pour ne pas influer sur sa conduite générale. Le traité conclu en 1521 entre lui et Léon X, d'après lequel le pape devait recevoir Ferrare, Parme et Plaisance, et Charles le Milanais, confirma celui-ci dans l'attitude hostile qu'il avait prise contre les protestants dans les premières années de son règne. Éloigné d'Allemagne, il n'avait pu, dans les préoccupations des guerres d'Italie, exécuter l'édit de Worms, et dès 1524 le protestantisme marchait toujours davantage vers une séparation complète du catholicisme. Il était donc temps d'agir. En 1526, après Pavie, l'empereur dirigea son activité de ce côté; il voulait en finir avec la dissidence. Mais la ligue de Cognac, conclue entre François Ier et Clément VII, changea ses déterminations. La diète de Spire, présidée par Ferdinand, rend le décret de tolérance en vertu duquel chaque État est libre de se conduire suivant son propre jugement dans les affaires de religion. C'est de ce décret que date en Allemagne la formation des Églises protestantes. Pendant que les bandes, en grande partie luthériennes, de Frondsberg vont saccager Rome du plein gré de l'empereur, la réforme s'abrite sous la souveraineté des princes, sous la puissance des villes prêtes à soutenir dans les années qui suivront les attaques tardives de l'autorité centrale. Le décret de Spire eut ainsi des conséquences immenses : il fit coïncider les progrès de la réforme avec ceux de la seule tendance vivace de l'Allemagne, l'indépendance des territoires. Au milieu de la fermentation qui régnait dans les esprits et des mouvements qui en étaient la suite, tout croulait dans l'Empire, excepté ce qui avait la force de vivre de sa propre vie; Sickingen entraîna à sa ruine la chevalerie impériale; la guerre des Paysans enleva aux campagnes et aux villes secondaires leurs garanties et leurs priviléges; seuls les princes et les villes de premier ordre restaient debout, rendant d'abord impossible l'exercice d'un pouvoir central par le moyen de la régence, et se préparant à lutter bientôt contre l'empereur lui-même.

Lorsqu'en 1529-1530, Charles, réconcilié avec le pape, voulut se tourner contre les protestants, une autre complication vint les sauver. Par l'acquisition de la couronne de Bohême et la défaite du rival de Ferdinand en Hongrie, la maison d'Autriche avait pris le rôle de défenseur de la chrétienté contre les Turcs. La liberté de l'Europe orientale et la délivrance de la Hongrie se confondaient avec le développement de la puissance des Habsbourg. Mais ces princes ne pouvaient

lutter avec leurs ressources seules; il leur fallait les ressources réunies de l'Empire. En 1530, 1531, 1532, Charles-Quint se vit dans l'impossibilité d'exécuter les mesures coërcitives décrétées contre les protestants, parce que le secours de ceux-ci lui était indispensable en Hongrie, moins pour en chasser les Turcs que pour se maintenir contre eux. Plus tard il fit de même des concessions dans le traité de Passau, afin d'obtenir le secours des protestants contre Soliman et Henri II.

Du côté de la France, les complications étaient plus singulières. En 1534, François Ier, allié de nouveau avec le pape, excita Philippe de Hesse, prince protestant, à chasser du Wurtemberg le roi Ferdinand, et à restaurer le duc héréditaire Ulrich. Celui-ci, à peine rentré, établit le protestantisme dans ses États, lui donna ainsi un centre dans le Sud, au même moment où il faisait dans le Nord des progrès décisifs. On eut ainsi le spectacle singulier d'un souverain dont la position politique se basait sur l'alliance papale d'une part, sur l'alliance protestante de l'autre, et l'on vit le pape applaudir à la conquête d'un territoire qui n'échappait au frère de l'empereur que pour tomber dans les mains des hérétiques.

On pourrait multiplier les exemples, mais ceux-ci suffisent pour démontrer que ce fut à ses adversaires que le protestantisme dut en grande partie sa libre extension pendant ses vingt premières années. En conclura-t-on qu'il n'aurait pas vécu sans le secours de ces complications? Ce que nous avons dit plus haut est une réponse à cette question. Mais la preuve la plus éclatante de l'impossibilité qui frappait désormais le principe d'unité du moyen âge est fournie par ceux mêmes qui se proposent la réalisation de ce principe. C'est en vain que le pape et l'empereur veulent s'opposer à l'irruption de la société moderne : les regards tournés vers le passé, ils sont entraînés par le présent; ils sont en plein dans les considérations exclusivement politiques. Que l'inquisition d'Italie et les bûchers des Pays-Bas témoignent de leurs intentions, leurs combinaisons d'intérêts n'en amènent pas moins des résultats diamétralement contraires.

Au fond, que voulait l'empereur? Cette unité qu'il cherchait à rétablir, comment l'entendait-il? Était-ce l'unité spirituelle intérieure, ou simplement la condamnation de toute divergence à l'encontre des deux pouvoirs? Rien ne démontre mieux que le concile de Trente la manière purement extérieure dont Charles-Quint comprenait le rétablissement de l'état de choses avant Luther. Au fond, peu lui importait la doctrine. Son but était de faire décréter par le concile des articles de foi qui convinssent aux deux partis; il voulait concilier

en matière de foi, afin d'étouffer du même coup les deux oppositions politique et religieuse qui avaient trouvé leur point d'union dans le décret de la diète de Spire en 1526. La force des choses entraînait le concile à diriger au contraire toutes ses décisions contre le protestantisme, de sorte que l'empereur se trouvait dans une égale impuissance vis-à-vis des deux partis. A ses conseils de conciliation, les théologiens réunis à Trente et à Bologne répondaient par l'exclusion impitoyable de toute opinion suspecte de protestantisme. A ses conseils de soumission, les princes répondaient par une demande qui résumait exactement la question en litige : que le concile fût libre de fixer le dogme, mais que l'empereur s'engageât à ne pas imposer ses décisions par la force.

Ce fut le refus de Charles d'accepter cette proposition qui produisit la guerre de Schmalkalden. Vainqueur, put-il du moins venir à bout de cette prétention de séparer nettement les éléments spirituels et laïques? Au faîte de sa puissance, il fut obligé de compter de nouveau avec elle. Ses partisans, les exécuteurs mêmes de ses volontés, se tournèrent contre lui; et pendant qu'il espérait à Inspruck dominer à la fois le concile et les princes, et faire passer ses vues de conciliation entre les deux doctrines, l'attaque de Maurice de Saxe le contraignit à la paix de Passau, à l'abandon non pas de ses prétentions, mais de ses avantages, et de conséquence en conséquence, à une organisation de l'Empire contraire à toutes les idées qu'il avait voulu faire prévaloir.

Appliquée à la constitution de l'Allemagne, nous voyons en effet l'opposition politique marcher de front avec la réforme religieuse. Depuis la chute de la régence en 1524, le principe de l'autonomie avait fait sans cesse de nouveaux progrès. La vie et la puissance étaient si bien dans les territoires particuliers, qu'après sa victoire décisive de Mühlberg, Charles-Quint chercha à réaliser la prépondérance définitive de sa maison en Allemagne, bien moins par un pouvoir central vigoureux que par une ligue générale, organisée de façon à le rendre maître des délibérations. La puissance impériale aurait dérivé non pas de son principe originel de suprématie, mais du fait que l'empereur se trouvait être le plus grand possesseur de territoires particuliers : son influence résultait de ses apports.

Certes, c'était là rendre hommage à la légitimité du développement qu'il voulait combattre. Aussi, après l'expédition de Maurice, fut-il impossible à l'empereur de maintenir sa prépondérance factice. Le parti dont, vainqueur, il n'avait pu avoir raison, profita de son premier

échec pour prendre en main l'organisation de l'Empire et pour la diriger contre lui.

La position particulière de Charles-Quint l'avait conduit, plus que Maximilien, à ne voir dans l'Allemagne qu'une annexe de ses autres souverainetés, et à abuser de sa qualité d'empereur pour entraîner les États dans ses guerres particulières. C'est sous l'impression de cet abus que les princes procédèrent, en 1555, à la reconstitution de l'Empire. Ils en firent un corps défensif, constitué pour l'action à l'intérieur, mais presque impossible à entraîner en dehors de ses frontières. La réalité du pouvoir fut placée dans les mains des états. Maîtres déjà de la chambre impériale, ils s'emparèrent, par l'organisation des cercles, du pouvoir exécutif, et tracèrent des bornes étroites à la puissance de l'empereur. Ces dispositions différaient peu au fond de celles du traité de 1648. La clause de la réserve ecclésiastique laissait bien la porte ouverte aux dissensions futures, mais la réglementation était complète, et on peut dire que la guerre de Trente ans n'éclata que parce que l'empereur voulut, soixante ans plus tard, sortir des limites qui lui avaient été tracées. La constitution de l'Empire reposa, dès 1555, sur la représentation de tous les membres du corps germanique, sur leur union contre les empiétements de l'empereur et sur l'égalité confessionnelle. Le grand profit de cette première lutte entre les deux religions et les deux éléments constitutifs de l'Empire, l'élément central et l'élément séparatiste, fut d'avoir brisé le principe hiérarchique. Que l'Église dirige désormais dans ses voies exclusives la partie du monde chrétien qui lui reste soumise; elle a trouvé en Europe une opposition invincible par la clause insérée dans la paix de religion d'Augsbourg, qui élève à l'état d'axiome politique la séparation des puissances temporelle et spirituelle : l'Empire s'engage à refuser aux décisions de l'Église l'appui du bras séculier.

Mais l'Allemagne, organisée dans un esprit de défiance contre son chef et pour la défensive exclusivement, pouvait bien proclamer ce principe chez elle; cette organisation même la rendait incapable de l'élever à l'état de principe européen. Si la gloire de l'Allemagne est d'avoir la première posé le point de départ de l'émancipation de l'État et de l'esprit humain, celle de la France est d'en avoir assuré et généralisé les conséquences. Douée d'une individualité nationale indélébile, accessible en même temps à toutes les influences extérieures, la France a été de tout temps appelée à centraliser les efforts de la pensée et à répandre sur l'Europe les opinions qui avaient fermenté dans son sein. Aucun peuple ne peut donner aux autres ce qu'il n'a

pas conquis d'abord chez lui par une lutte intérieure. Le procès de la réforme devait donc se vider en France, avant qu'il fût possible d'en consacrer les conséquences politiques dans le droit public européen. C'est l'histoire de cette crise intérieure, qui aboutit aux grandes guerres d'équilibre entre la France et l'Espagne, aux grands traités de Westphalie et d'Utrecht, que M. Ranke a pris à tâche de raconter dans son Histoire de France.

A peine l'Allemagne s'est-elle assuré, par la paix d'Augsbourg en 1555, les résultats d'une crise de vingt ans, que la France devient à son tour le champ de bataille des deux systèmes en présence. Il était bien plus difficile qu'en Allemagne d'y rompre l'union entre l'Église et l'État, car chez les peuples latins l'Église avait présidé à la naissance de la société politique plus sensiblement et plus directement qu'en Allemagne. De plus, le développement national, qui tendait à l'extension toujours plus grande du pouvoir central, rendait l'action individuelle plus périlleuse et son triomphe plus incertain. Néanmoins, l'effort fut tenté. Pendant trente ans nous assistons en France à cette crise terrible qui ne devait trouver son terme qu'à l'entrée du règne de Henri IV, et sa solution que dans la promulgation de l'édit de Nantes. Les phases ont de l'analogie avec ce qui se passa en Allemagne. En 1560, Coligny, à l'assemblée de Fontainebleau, fait la même distinction que les princes allemands de la ligue de Smalkalden, entre l'obéissance due au prince comme chef de l'État et celle exigée par lui comme exécuteur des décrets de l'Église. Impuissante à se détacher de la position traditionnelle de l'ancienne royauté française, incapable de dominer la question et de la résoudre, cherchant ses voies à travers le sang et les concessions, la violence et la faiblesse, la dynastie des Valois est emportée par la tourmente. L'avénement d'une nouvelle branche capétienne, avec le calviniste Henri IV, sort la France de la ruine où elle allait tomber, lui rend son indépendance comme nation et son grand rôle en Europe. L'originalité de Henri IV est d'avoir saisi dans la réforme le côté politique à l'exclusion du côté religieux. Indifférent en matière de dogme, il relève avec une grande netteté de vues ce qui fait l'importance du litige. L'édit de Nantes accorde l'égalité confessionnelle à la France, comme la paix de religion d'Augsbourg l'avait donnée à l'Allemagne. Alors seulement la lutte peut dépasser l'horizon national et prendre le caractère européen, qui était demeuré au second plan. La dernière partie du règne de Henri IV, les ministères de Richelieu et de Mazarin, sont la mise en vigueur du droit public fondé par la réforme. L'Espagne, qui a pris en main le rétablissement et

l'union absolue de l'Église et de l'État, qui cherche à la réaliser par une puissance territoriale excessive, voit se dresser contre elle tous les pouvoirs issus de la réforme ou imbus de son principe. Le traité de Westphalie couronne l'œuvre; celui des Pyrénées constate particulièrement la défaite de l'Espagne, et fait entrevoir dans sa clause principale son absorption prochaine par son ennemie de deux siècles.

En 1660, la France, alliée de l'Angleterre, de la Hollande, du corps germanique qu'elle protége, est dans la plénitude de la puissance où l'ont conduite la vérité de la politique qu'elle défendait, et l'habileté des dépositaires de la pensée royale.

Mais Louis XIV réagit contre la pensée qui a préparé sa grandeur. La guerre de Hollande, la révocation de l'édit de Nantes, l'appui donné aux Stuarts le rapprochent du principe espagnol, bien que l'idée fondamentale de sa politique soit moins celle de l'unité religieuse que l'exagération de l'unité nationale. La France, sous ce règne, est comme une forteresse dont on enlève les uns après les autres les ouvrages avancés. Isolé dans sa puissance, Louis XIV se retrouve à la fin de son règne dans un système politique complétement différent de celui qui lui avait été légué par Mazarin. Sans alliances, c'est à peine s'il peut exécuter le grand projet qui domine ses combinaisons dès le début de son règne, la prise de possession de l'Espagne et la réunion sous la même maison des deux grandes monarchies dont la rivalité a signalé la première phase de l'équilibre européen. Au moment où cette réunion s'accomplit, un changement complet dans la situation des puissances la rend sans danger pour l'Europe. L'Angleterre a pris vis-à-vis de la France la position que celle-ci avait autrefois vis-à-vis de l'Espagne; l'Autriche, consolidée par ses guerres contre les Turcs, est sortie de l'abaissement où l'avait jetée la guerre de Trente ans; la Suède s'efface; mais, pour la remplacer dans sa double qualité de puissance prépondérante du Nord et de protectrice du protestantisme, deux États nouveaux entrent dans le système politique de l'Europe, la Prusse et la Russie. Avec la guerre de Succession d'Espagne est close la première partie de l'Histoire moderne. Les éléments qui constituaient l'ancien équilibre européen sont en dissolution; le Midi est épuisé, le Nord entre à son tour en première ligne, et le dix-huitième siècle est témoin de la prépondérance des États protestants et schismatiques sur les États catholiques. La lutte religieuse est finie; des guerres sans grandeur remplacent celles des seizième et dix-septième siècles, où l'avenir moral de l'Europe était en jeu.

Telle est la trilogie historique de M. Ranke. On peut la résumer en deux mots : c'est l'histoire de l'établissement du principe protestant dans la politique. Tout roule autour de cette idée fondamentale, que la réformation a non-seulement agrandi l'horizon intellectuel et moral de l'humanité, mais qu'elle a aussi fondé un monde politique nouveau. Ce que l'auteur raconte, c'est la formation de cette société politique nouvelle et les complications européennes sans nombre au milieu desquelles elle s'est développée. C'est autour de cette idée que gravite l'œuvre historique de M. Ranke. Elle est le lien de ses ouvrages, qui sont sans rapports externes. Les mêmes événements sont observés à des points de vue non pas contraires, mais différents. Que l'on se figure une contrée aussi imposante que variée, étudiée et analysée tour à tour du haut des divers points qui la dominent. Chaque hauteur nous fait voir les choses d'une façon nouvelle en apparence, et cependant ce sont les mêmes sites, les mêmes accidents de terrain, les mêmes rivières que nous revoyons toujours. Ainsi avec M. Ranke on se promène au milieu des mêmes hommes et des mêmes faits, mais vus tantôt de Rome, tantôt de Paris ou de Vienne; ils nous paraissent toujours nouveaux, et avec raison; car en quoi gît l'importance d'un fait, sinon dans la part qu'y prend l'homme, dans ce qu'il y met de sa pensée ou de sa souffrance? Personne n'est du reste plus qualifié que M. Ranke pour une pareille manière d'écrire l'histoire. Bien qu'il ait introduit dans ses livres un grand nombre de faits nouveaux, on peut dire que ce qui le distingue, c'est surtout l'art de les présenter d'une façon intéressante. Ses héros vivent; ils ont leur individualité, leur trait distinctif, et jamais la fantaisie ne vient guider le pinceau du maître. Il est tel portrait où chaque mot peut recevoir sa pièce à l'appui, et cependant ces portraits ne sont pas des mosaïques; la vie circule sous ces documents superposés. On pénètre, en ouvrant un volume, dans un monde dont les idées vous sont connues, mais dont les personnages vous sont nouveaux. Dans cette vaste galerie historique, nul n'a plus besoin de se nommer, dès qu''il a été présenté une fois. Charles-Quint, Philippe II, don Juan d'Autriche, les ministres flamands, Paul III, Paul IV, Ignace de Loyola, Sixte-Quint, sont à jamais fixés dans la mémoire. L'Histoire de France est remplie de ces traits qui se gravent. François I[er], Coligny, les Lorrains, Catherine de Médicis, Henri IV, et Richelieu, Mazarin, Turenne, Colbert, n'ont été nulle part mieux dépeints. Richelieu surtout est un portrait achevé dans tous les sens. Sur Henri IV, M. Ranke s'exprime comme M. Poirson, mais avant d'avoir lu le savant ouvrage de l'auteur français. Des

recherches approfondies ont conduit les deux historiens aux mêmes conclusions[1].

Le travail de M. Ranke sur les historiens du seizième siècle peut nous donner une idée juste de sa méthode. Personne ne le dépasse dans l'ardeur d'atteindre le fait immédiat; il pousse à lui à travers tous les intermédiaires. Ennemi des hypothèses, même les plus plausibles, il vise à la rigueur scientifique. Pour en donner un exemple, il n'est point d'historien français qui n'admette aujourd'hui l'intimité des rapports entre Mazarin et Anne d'Autriche. L'historien allemand ne veut voir dans les lettres qui ont été publiées que l'expression du dévouement de la part de Mazarin, d'une confiance illimitée de la part de la reine. Il lui suffit que les contemporains admis à les voir habituellement gardent le silence pour rejeter un bruit qui ne paraît se formuler que plus tard. Cet exemple choisi entre mille caractérise parfaitement son système. « Le temps viendra, dit-il dans sa préface de l'*Histoire d'Allemagne au temps de la réforme*, où chez les auteurs contemporains des événements qu'ils racontent l'on ne prendra que ce ce qu'ils ont vu, et où on laissera de côté le reste. Pour certaines parties de l'histoire, l'abondance et l'état des documents nous permettent d'en user déjà ainsi. » Ce que M. Ranke recherche partout, c'est le témoignage personnel et direct.

Deux reproches ont été faits pourtant à cet historien si exact. On l'a accusé de prendre parti pour les hommes supérieurs, abstraction faite de la valeur morale de leur rôle historique, et en second lieu de pousser si loin le talent de comprendre les complications politiques qu'il en voit là où il n'y en a pas. Nous ne pouvons accepter ces deux observations sans réserve. Il est vrai que M. Ranke vit tellement avec le personnage qu'il met en scène, qu'il a l'air de s'identifier avec lui; habitué à scruter jusqu'aux velléités éphémères d'une époque, il constate plutôt qu'il ne juge; la pensée cependant traverse bien le tissu des faits, et l'on a pu voir dans l'analyse générale que nous avons donnée de l'œuvre qu'elle est dominée par une unité de vues qui se

[1] L'*Histoire de France* a paru en quatre volumes, dont le dernier a éte publié en 1856. Les deux premiers ont été traduits par M. Porchat d'une manière aussi fidèle que française. Les deux volumes allemands en font trois en français. Les volumes trois et quatre, qui racontent les règnes de Louis XIV et de Louis XV jusqu'à la mort du cardinal de Fleury, n'ont pas été traduits parce que le public n'a fait que peu d'accueil aux deux premiers. Ce fait a lieu de surprendre, et il est triste de penser qu'un livre sur la France, écrit par un historien aussi éminent, soit si peu connu, tandis que l'on trouve dans tous les cabinets de lecture les Biographies de madame de Pompadour et de madame Du Barry, par M. Capefigue.

dégage très-clairement, mais qui, sans doute, ne se manifeste pas à chaque occasion. Quant au reproche de ne pas se contenter de la vérité simple, il nous paraît moins fondé encore que l'autre. Habitué à se servir de pièces diplomatiques, à contrôler les rapports les uns par les autres, et circonspect dans ses affirmations, M. Ranke est en droit de renvoyer la remarque aux temps qu'il a décrits. Les seizième et dix-septième siècles ont été les grands siècles diplomatiques, l'âge d'or des chancelleries. La diplomatie alors était une science aussi bien qu'un art. Rien n'intervenait entre les négociateurs, ni les passions populaires, ni l'opinion calme et raisonnée de l'Europe cultivée. Les diplomates luttaient donc sans autre point de mire que les intérêts qu'ils avaient à défendre. Tout se passait dans la société d'hommes ingénieux, n'ayant d'autre but que d'exécuter le mieux possible les vues du maître et de percer à jour celles de leurs adversaires. Il suffit de lire les *Documents relatifs à la succession d'Espagne*, publiés par M. Mignet, et qui sont un des plus beaux monuments historiques de notre temps, pour se convaincre qu'en fait de combinaisons il est difficile de surenchérir sur le dix-septième siècle. Nous ne reprocherons donc pas à M. Ranke d'avoir trop vu, et de ne pas croire à la simplicité des rouages diplomatiques de ces temps. Ce serait lui reprocher d'être trop bien entré dans leur esprit. Seulement nous craignons que l'étude exclusive d'une époque aussi raffinée, et renfermée dans ses préoccupations, ne rende à la longue un écrivain moins apte à la compréhension ou à la narration d'autres temps, où la vie bouillonne et s'épanche, où les limites ordinaires sont dépassées, où ce ne sont plus les individus qui parlent, mais les masses. M. Ranke n'a jamais encore abordé dans ses livres la Révolution française. Il ne la fuit pas, mais on devine qu'elle ne lui est pas sympathique. Ce grand fait, qui se déroule encore sous nos yeux, qui n'a pas encore dit son dernier mot, qui est susceptible de tant d'explications différentes, n'a pas encore été analysé par cette plume si fine. S'y risquera-t-elle jamais? Le monde romano-germanique, avec ses développements organiques en politique et en religion, ses individualités vigoureuses, ses combats et ses transactions avec les idées romaines, voilà sa part, et elle est assez belle pour suffire à sa gloire.

Nous ne pouvons terminer sans dire un mot du style de M. Ranke. Il n'a rien de ce qu'on est convenu en France d'appeler le style allemand. Sobre, coloré, clair et concis, c'est un style historique du premier ordre.

A l'occasion du premier volume de l'*Histoire de France,* M. Laboulaye

a publié dans le *Journal des Débats* un article où il comparait M. Ranke à M. Mignet, et où il les caractérisait parfaitement l'un et l'autre :

« Tous deux sont des esprits fins et curieux, nullement asservis aux opinions reçues, toujours prêts, au contraire, à renverser les anciens jugements et à discuter de nouveau toutes les réputations bonnes ou mauvaises; mais tous deux aussi s'arrêtant au paradoxe et ne franchissant jamais ce pas qui mène à l'abîme; tous deux politiques habiles, connaissant bien les grands intérêts qui agitaient l'Europe; tous deux maîtres dans l'art de choisir parmi les pièces, souvent peu lisibles, le trait qui peint l'homme et le mot qui nous livre le secret de sa conduite et de ses fautes : l'un, M. Mignet, porté aux réflexions générales, s'élevant volontiers au-dessus des temps qu'il raconte; M. Ranke tout entier à son théâtre et à ses acteurs; M. Mignet, plus calme, plus élégant, aimant à faire poser ses personnages devant le lecteur, et arrivant à la perfection de l'ensemble par le fini des détails; M. Ranke, plus ardent et comme impatient d'arriver, traçant avec la furie d'un peintre des esquisses pleines de vie, et remplaçant la passion qui lui manque à force d'esprit et de mouvement; tous deux génies aimables, sérieux sans ennui, gracieux sans légèreté, et qui ont eu l'art de plaire aux indifférents comme aux délicats. »

Nous sommes heureux de pouvoir terminer cette étude par un jugement aussi justement bienveillant et sortant d'une plume aussi autorisée.

Jules Grenier.

SOUVENIRS

D'UN DIPLOMATE ALLEMAND

L'élévation des comtes de Hochberg au rang de margraves de Bade était une mesure à laquelle le grand-duc devait attacher le plus haut prix, non-seulement parce qu'elle assurait la continuation de la dynastie, mais aussi par considération pour lui-même, puisqu'il en avait assumé la responsabilité. On n'en fut que plus surpris de voir tout aussitôt se produire divers incidents qui trahissaient en lui le penchant de rabaisser quelque peu les nouveaux margraves. Au jour de l'an, les généraux et les officiers se présentèrent, comme de coutume, en corps chez l'ancien margrave Louis; mais il leur fut intimé de n'offrir aux nouveaux que des hommages individuels. La princesse Amélie-Christine n'avait pas expressément reçu l'Altesse dans la patente spéciale qui la concernait, mais chacun la lui donnait, et le 7 janvier, jour de ses fiançailles avec le prince de Furstenberg, ce titre se glissa dans l'avis rédigé pour les gazettes; le grand-duc en fut encore averti à temps, et le ministre de Berstett dut courir à l'imprimerie pour effacer l'Altesse. Les ambassadeurs ne furent pas du tout invités à la cérémonie des fiançailles; ils le furent à la réception qui devait suivre; mais celui de Hanovre, comte de Reden, ayant fait observer, avec un zèle peu nécessaire, qu'il n'était pas encore autorisé par sa cour à reconnaître les titres nouveaux, Berstett laissa encore tomber cette invitation, et la déclara une erreur du fourrier de la cour. Le grand-duc s'amusa d'humilier en cette occasion ses parents aussi bien

[1] **Extrait des *Mémoires et mélanges de Varnhagen d'Ense*, 9e volume. Voir la livraison de septembre.**

que les princes médiatisés[1]. Il éloigna de la solennité jusqu'aux propres frères de la fiancée, en les mandant juste pour l'heure dite et les retenant par une conversation banale. La princesse n'eut à ses côtés que son plus jeune frère. Comme on croyait le comte Goloffkin[2] capable de se mettre au-dessus de tous les scrupules et d'aller nonobstant tout à la cour, la margrave douairière le retint avec intention à dîner jusqu'à ce que l'heure fût passée. Par de telles misères, promptement saisies, avidement exploitées, la famille grand-ducale agissait, autant que possible, contre elle-même et contre le résultat qu'elle avait visé. L'envie regrettait déjà ce qu'elle venait de concéder, et le repentir croissant eût peut-être volontiers profité des protestations du dehors pour reprendre ce qu'on avait donné, chose que maints courtisans se montraient déjà prompts à conseiller. Par ces petitesses, les nouveaux margraves se trouvèrent longtemps dans une situation pénible et pleine de gêne, obligés qu'ils étaient de porter leur nouvelle dignité et de ne point cependant la mettre en relief, et dans le plus anxieux et constant souci de heurter et de déplaire. Il faut dire aussi que leur naturel les aidait beaucoup, et qu'ils réussirent d'une manière incroyable leur rôle d'effacement et d'annulation.

En général, comme je l'ai déjà dit, la vie de la cour roulait presque uniquement sur de petites jalousies et des considérations mesquines. Les diverses cours, et leurs domestiques supérieurs et inférieurs, ne songeaient à autre chose qu'à se surveiller réciproquement, à traduire à leur barre les paroles et les actes, à blâmer les réelles ou prétendues déviations de la règle, et à mettre en saillie les ridicules. Toutes les parties fournissant leur contingent, on vivait incessamment en état de petite guerre, mais conduite bien en secret, et qui ne pouvait même avoir la gaieté d'une escarmouche à ciel ouvert. C'étaient partout des yeux attentifs, des filets tendus, des trappes ouvertes, de petites ruses, des tours malins auxquels il était presque impossible de toujours échapper. Et puis cela n'en valait pas non plus la peine. Qu'est-ce que cela faisait, après tout, qu'on laissât tomber, à ces mains toujours avidement tendues, quelque déchet dont on n'avait que faire? Les étrangers surtout n'avaient pas à s'inquiéter de ces petits complots, dès qu'ils avaient le courage de se mettre au-dessus. Mais pour de l'agrément, la cour n'en pouvait offrir dans de pareilles circonstances.

La grande-duchesse Stéphanie faisait tout ce qu'elle pouvait pour

[1] Dont faisait partie le prince de Furstenberg.

[2] Ambassadeur de Russie.

activer et égayer un peu la vie de Carlsruhe. Elle eût voulu d'abord relever un peu le grand-duc, et aussi faire tomber les bruits qui couraient sur sa santé. Lui-même s'accordait fort avec elle sur ce dernier point; il eût bien volontiers fait à ses adversaires le chagrin de se montrer en public avec les apparences au moins de la santé; mais quand il s'agissait d'en venir au fait, la répugnance et la faiblesse l'emportaient, et il restait dans sa retraite. A une ou deux fêtes de la cour, on réussit à grand'peine à le faire paraître à table et au jeu; mais l'impression de sa présence ne fut nullement avantageuse, et toutes les grâces et le zèle de la grande-duchesse ne purent empêcher la tristesse et la mauvaise humeur du grand-duc de se faire jour. Il fut impossible de l'amener à un bal masqué, et on supposa qu'il craignait quelque entreprise sur sa personne. On dut se contenter de répandre sous main le bruit qu'il était là, et ne voulait pas être reconnu pour mieux pouvoir observer les autres. Dans le chagrin et la peine qu'elle ressentait de tout cela, la grande-duchesse avait encore le souci d'en éloigner autant que possible les apparences; ne pouvant guère laisser le grand-duc seul, qui lui-même ne se passait pas d'elle volontiers et ne recevait que d'elle seule encore quelque maintien, elle devait en même temps simuler en public la gaieté enjouée qu'on attendait de sa jeunesse et que lui imposaient les circonstances. Elle s'acquitta de cette tâche avec infiniment de grâce et le plus beau succès. Un cortége de masques, composé de plus de cinquante figures tirées des poésies de Gœthe, avec les plus beaux costumes, lui en fournit la meilleure occasion. Chaque masque avait à réciter un compliment à la grande-duchesse, et elle sut improviser les réponses les plus gracieuses et les plus spirituelles, trouvant pour chacun quelque chose de juste et d'agréable. Il y avait à regretter seulement de voir une telle dépense d'esprit, digne de la cour la plus grande et la plus raffinée, faite pour des êtres ineptes, comme étaient la plupart des gens de Carlsruhe.

Le 4 février 1818, la Saint-Charles fut célébrée avec assez d'éclat, à ne voir que la pompe extérieure; mais toute la magnificence des salons, tout le luxe des uniformes, des toilettes, des grands cordons, toutes les formes traditionnelles de l'étiquette et des belles manières ne purent effacer l'impression qu'une telle petite cour, voulant singer les grandes, et composée pour la plus grande partie de noms fripés et de la balayure de la noblesse, est pourtant bien absurde chose de notre temps. Pénible pour tous, cet étalage a depuis longtemps perdu toute valeur sérieuse; de puissance, d'honneur, d'agrément, il reste à peine une ombre; et ceux des participants qui ont conservé un peu

d'esprit et de caractère sont les contempteurs les plus décidés du terrain où ils vivent, et que cependant ils ne peuvent abandonner. Avec quelle fureur M. de B.... se plaignit un jour à moi d'être obligé de faire nombre à la cour en sa qualité de chambellan, et avec quelle amertume il se plaignit une autre fois de n'avoir pas reçu d'invitation!

Ayant reçu de Berlin la permission de faire au roi de Wurtemberg la visite à laquelle il m'avait invité, je partis pour Stuttgard vers la fin de février, et je fus assez surpris de rencontrer quelques difficultés pour me présenter chez le roi. M. de Küster, ambassadeur de Prusse, pensa qu'il fallait m'adresser à l'aide de camp général; celui-ci eut scrupule d'empiéter sur les attributions du ministre des affaires étrangères; le maréchal de la cour me dit que le roi devait être informé déjà de mon arrivée, et que je devais attendre d'être appelé. Ne voulant pas perdre mon temps et las de ces cérémonies, je pris mon parti et écrivis de l'hôtel quelques lignes au roi, que je chargeai un domestique de place d'aller remettre au château à l'aide de champ de service. Je reçus aussitôt la plus gracieuse réponse, bientôt suivie d'un carrosse où je montai. Le roi me reçut dans son cabinet, et, après avoir plaisanté de la claustration où le voulaient tenir les gens du château, il aborda la politique, examinant en détail la situation de la France, y comparant celle de l'Allemagne, mettant en lumière nos espérances et nos dangers. La conversation se prolongea longtemps, et je n'eus qu'un moment pour me présenter encore chez la reine, avant de retrouver Leurs Majestés à table. La conversation ne pouvait avoir ici le même abandon que dans le cabinet du roi, mais elle n'en fut pas moins très-libre, la reine ne retenant point des jugements acérés qu'on eût été obligé de trouver téméraires ailleurs, et montrant en tout la raison pénétrante qui était un trait principal de sa nature. Sur la Russie, tant sur le gouvernement que sur le peuple de ce pays, elle donnait des lumières surprenantes, qu'on eût difficilement obtenues autre part. L'autocratie, disait-elle, y avait, dans la nature des choses, une limite déterminée, qu'on pouvait bien franchir parfois en certains points, mais qui n'en était pas moins solidement établie et ne pourrait jamais être enlevée. L'étendue de l'empire et sa population clair-semée, la puissance et l'ascendant des grands, l'organisation républicaine des communes rurales, tout cela, d'après elle, rompait l'arbitraire du tzar, et donnait à la vie une liberté dont on pouvait malaisément se faire une idée à l'étranger. On aborda la question constitutionnelle, qui s'imposait alors d'une manière si pressante à tous les esprits, et je ne craignis pas d'exprimer la conviction que j'avais de la nécessité de ces formes fondamentales;

les concessions à faire, les barrières à maintenir, furent vivemen débattues, et le roi, aussi bien que la reine, manifesta les sentiments les plus libéraux. Les courtisans parlèrent peu et parurent trouver la conversation ennuyeuse, peut-être même dangereuse.

Après le dîner, je me rendis chez M. de Küster, que je trouvai d'assez mauvaise humeur et presque irrité, ce qui empira encore quand je lui eus dit que le roi comptait sur moi pour tous les dîners et tous les soupers, tant que je serais à Stuttgard. M. de Küster crut alors devoir me dire qu'il ne trouvait pas du tout la conduite de Sa Majesté dans les règles; qu'à l'ambassadeur incombait le soin de présenter à la cour les compatriotes de distinction, et qu'en cas d'invitation l'ambassadeur en prenait alors sa part; que le roi, en ne songeant pas à cela, lui faisait le plus grand tort auprès des autres ambassadeurs et auprès des gens de Stuttgard; que lui, Küster, en ferait infailliblement des plaintes, s'il n'était d'avance instruit qu'il n'y avait pas à compter sur l'appui de notre cour en de telles occurrences; qu'on l'abandonnerait cruellement, comme c'était déjà arrivé plusieurs fois à lui et à d'autres; qu'enfin un ambassadeur prussien n'avait pas autre chose à faire qu'à avaler tranquillement tous les déboires, sans même en référer dans ses dépêches. Je m'efforçai de calmer le pauvre homme, en tâchant de lui faire comprendre que c'était ici un cas exceptionnel qu'expliquaient suffisamment mes relations personnelles avec le roi; que d'ailleurs il n'avait pas à m'imputer ce que je n'avais pu ni provoquer ni empêcher. Mais cet infortuné diplomate, tenant d'autant plus à sa haute dignité qu'il y était parvenu de la roture, n'eût pas trouvé trop fort que toute la puissance de la Prusse fût venue à la rescousse de sa susceptibilité.

J'avais hâte de voir mes amis, Louis Uhland avant tous les autres; je faisais le plus grand cas de son magnifique talent, de son caractère sévère et droit. Mais il était peu communicatif, et sa taciturnité donnait à la conversation quelque chose d'hésitant, bien difficile à vaincre. Avec cela partisan inflexible du vieux droit wurtembergeois, et membre d'une opposition très-vive, il était complétement brouillé avec le gouvernement et la cour, et vivait dans une étroite retraite. Il me reçut avec quelque défiance: mes relations avec le roi me signalaient comme un adversaire du vieux parti wurtembergeois; et, en effet, je ne pouvais approuver l'entêtement de ce parti, tout en prisant fort son honnêteté et son courage. Nous poursuivîmes la question constitutionnelle dans toutes ses complications, et naturellement aucun des deux ne convertit l'autre; mais nous reconnûmes que nous tendions au même but, et que la diversité de nos voies ne faisait point tort à notre

amitié. Il n'y avait aussi que de telles discussions pour mettre Uhland en train, et l'amener à répandre dans le discours les trésors de son âme.

J'eus par lui une surprise particulière. Je voulais voir le théâtre, et je l'invitai à m'y accompagner. Il resta court, prit toutes sortes de faux-fuyants, et montra un embarras que je ne pouvais m'expliquer. Plus je le pressais, plus il reculait. Je lui représentai que presque tout mon temps était pris à Stuttgard, et que c'était peut-être l'unique occasion de passer tranquillement quelques heures ensemble; il en convint, mais persista dans son refus. Enfin je lui demandai s'il avait quelque scrupule à se montrer avec moi en public, et si son parti le lui imputerait à mal. Alors enfin il prit son courage à deux mains et me dit : « Non, ce n'est pas cela. Mais nous ne pourrions pas nous trouver ensemble au théâtre, car tu ne voudrais pas aller avec moi aux places inférieures, et moi je ne puis pas aller aux premières. » Étonné au plus haut point, je m'écriai que cette dégradante distinction des rangs au théâtre, qu'une telle turpitude ne pouvait cependant exister à Stuttgard. « Non pas de droit, dit-il, mais par un usage tellement général et traditionnel, que cela ferait le plus grand bruit et qu'on ne parlerait que de cela demain dans la ville, si on me voyait ce soir dans une loge. Nous autres roturiers n'y voulons pas aller non plus; nous sommes trop fiers pour frayer avec les gens de haut parage et les soi-disant tels. » Mais alors, indigné de cette coutume honteuse, je le pressai encore plus, le sommant de la mépriser et de la défier; ajoutant que moi, je tenais à honneur de l'y aider, et que si la chose faisait parler, je n'en serais que plus aise; que d'ailleurs rien n'était plus simple; qu'il accompagnait son ami, méprisant comme lui de telles formes barbares, et qui saurait bien le maintenir à la place qu'il lui offrait. Après de longues hésitations, il consentit enfin à venir avec moi, et à prendre place dans ma loge. Si le fait extraordinaire de voir Uhland dans une loge a été très-remarqué du public, et a donné lieu à des commérages ou à des critiques, c'est ce que je n'ai point appris; mais je dois convenir que chez quelques officiers de la cour et diplomates qui vinrent me voir dans les entr'actes, et auxquels je m'empressai de présenter mon ami Uhland de la même façon que si c'eût été un prince, je remarquai bien quelque surprise, mais qui se dissimula promptement sous une politesse souriante, et valut même quelques flatteries au poëte.

Je passe les autres connaissances que je fis ou renouvelai à Stuttgard pour ainsi dire au vol, car je n'avais presque pas de temps, toutes mes

journées se passant au château. A dîner, le nombre des convives maintenait ordinairement la conversation dans une sphère banale; mais le soir, où il y avait peu ou point de courtisans, on pouvait se donner un peu plus carrière. La reine avait une connaissance prodigieuse des pays et des peuples, des choses politiques et sociales; sa manière de s'exprimer était agréable et claire, et son jugement touchait ordinairement de haut le fond des choses. Du même regard perçant elle pénétrait les hommes et leurs relations. Sur les hommes d'État du congrès de Vienne, et notamment sur le prince de Metternich, elle produisait des remarques qui leur eussent été fort pénibles à entendre. J'essayai quelques objections, mais la reine n'en maintint que plus fortement ce qu'elle avait dit, à savoir que la plupart de ces célébrités étaient de très-pauvres gens, et ne supportaient pas d'être vues de près. Pour tout le reste, elle admettait très-volontiers la contradiction, se laissait redresser quand elle se trompait, et traitait les erreurs d'autrui avec ménagement.

Le court espace de temps que j'avais fixé pour mon séjour avait rapidement passé. Je pris congé du roi et de la reine. Mes amis regrettèrent de me voir si promptement repartir; M. de Küster, au contraire, en ressentit le plus vif plaisir; c'était malheureusement le seul que je lui pusse faire. Ma présence lui avait pesé comme un cauchemar; il se croyait effacé, insulté, amoindri comme ambassadeur par les marques de distinction que je recevais : on ne l'avait pas une seule fois invité à dîner. Avec cela, il tenait à garder les dehors, et à éviter toute apparence de brouille avec moi, pour faire croire que tout se passait dans la plus cordiale entente avec lui. Il m'imposa de force un dîner, et donna un bal en mon honneur; ce qui ne lui réussit encore pas, car les deux fois je ne pus paraître qu'un instant, et dus quitter dès le commencement parce que j'étais mandé chez le roi. Cela me faisait de la peine, mais je n'y pouvais rien, et ne devais que m'attacher à ne pas manquer de mon côté d'égards et d'attentions.

La santé du grand-duc s'était un peu améliorée au printemps, et le bon air de Bade devait consolider ce mieux. Le prince était satisfait de quitter Carlsruhe, et trouva le nouveau séjour agréable; mais il eut de la répugnance à s'établir au château, et témoigna plus de goût pour une maison que Tettenborn venait de louer, et qu'il était tout disposé, bien qu'à contre-cœur, à céder au grand-duc. Le caprice du prince n'admit pas un moment d'incertitude, et pour couper court à toute objection, il offrit en échange à Tettenborn ses propres appartements au château. Le troc fut accepté avec empressement, mais surprit beau-

coup, et on ne finit plus de jaser quand on vit les équipages de Tettenborn, et ceux des nombreux hôtes qu'il recevait, monter et descendre toute la journée avec fracas, tandis qu'en bas le grand-duc se tenait timidement enfermé dans une habitation de bourgeois, et ne voulait voir personne. Cette claustration ne répondait pas du tout à l'objet du séjour, d'autant plus qu'avec cela le régime n'était rien moins que réglé, et que des intempérances de tout genre venaient incessamment le troubler. Tout mieux momentané, tout retour de forces étaient aussitôt entravés et gaspillés avec une légèreté à laquelle les complaisants et les favoris ne ménageaient point les occasions. La faiblesse et la caducité ne manquaient donc jamais de promptement revenir; les oppressions de poitrine et autres accidents spasmodiques déjà disparus se représentèrent; l'hypocondrie prit le dessus, et les médecins redoutèrent un épuisement de la moelle épinière. Mais le grand-duc se confirma dans sa conviction d'un empoisonnement, et exprima souvent ce soupçon en allusions tellement délicates et graves, que parfois c'était le plus prudent de faire comme si on ne les avait point entendues. Plusieurs fois il se déclara perdu : on l'avait trop bien frappé, trop sûrement atteint; on n'avait pas voulu laisser vivre ses princes, et lui-même avait son heure marquée; son héritage allait être déchiré et passer en d'autres mains. Dans ces dispositions, toute allusion aux négociations pendantes[1] lui était on ne peut plus sensible; les rapports qui arrivaient, les entretiens avec les conseillers lui causaient des crises violentes. Il survenait les pires explosions, qui, au lieu d'aboutir à des résolutions fortes, ramenaient une chute plus profonde dans une mélancolie passive. Son entourage immédiat, la grande-duchesse surtout, souffrait infiniment de cette désolation. Pendant plusieurs jours de suite, ses ministres n'avaient aucun accès auprès de lui. L'unique secours dans cet abattement, le seul homme qui eût quelque action sur le malade et réussît à le consoler, était Tettenborn, lequel, mal vu de plusieurs, devint indispensable à tous. Il arriva donc ce dont il était question depuis longtemps, et ce qui était aussi ardemment désiré d'un côté que vivement redouté de l'autre : Tettenborn quitta le service de Russie et entra à celui de Bade, comme lieutenant général et aide de camp général, avec la promesse de l'ambassade de Vienne, mais dans une position bien supérieure en réalité à ces titres. Il ne se prévalut point de cette faveur, et s'en servit pour d'autres, qui plus tard le lui rendirent mal.

[1] Il s'agit toujours des prétentions de l'Autriche et de la Bavière, notamment de cette dernière puissance, sur une partie du grand-duché de Bade.

Le mot de constitution avait alors encore une telle force, que personne ne doutait qu'il ne pût protéger le grand-duché contre les prétentions de la Bavière, et le préserver de tout danger de partage, pourvu qu'on eût le courage de le prononcer avec résolution. Mais il se trouva que le gouvernement bavarois avait conçu des idées semblables; prévoyant que la diplomatie seule serait impuissante à lui donner gain de cause, il avait travaillé avec zèle à fortifier sa position de tout le poids d'une constitution. La chose avait été poussée à Munich avec un grand effort d'activité et un secret heureusement gardé, et la constitution bavaroise, signée après une courte délibération, fut à la mi-juin promulguée à la surprise générale. C'était justement de Munich qu'on eût le moins attendu une telle initiative, et tout le monde fut comme ébloui du phénomène qui plaçait en quelque sorte la Bavière à la tête de l'Allemagne. Ayant pris les devants dans cette affaire capitale, Munich regardait Bade de très-haut, et se flattait de lui avoir porté le coup le plus décisif. Et, en effet, le grand-duc, ses parents et ses amis s'en trouvaient comme étourdis; les conseils de la faiblesse et de la lâcheté, qui ne manquent jamais à une telle cour, se produisirent plus effrontément; il n'y avait plus qu'à cesser la résistance, abandonner l'avenir de Bade au bon plaisir de la diplomatie, et se résigner à ne plus voir que le vieux pays badois demeurer à la dynastie, d'ailleurs adultérée désormais. Ce dernier trait, on le savait bien, flattait plus qu'il ne blessait; car de voir les comtes de Hochberg appelés à posséder le pays tout entier comme héritiers parfaitement légitimes, c'est ce qui irritait l'orgueil et l'envie de ceux mêmes qui les y avaient appelés; la margrave douairière surtout saisissait avec empressement tout ce qui pouvait rabaisser ces « parvenus ». De nouveau, les affaires de Bade se trouvèrent dans une crise dangereuse, mais les bons et fidèles amis du pays résistèrent de toutes leurs forces aux insinuations de la faiblesse et de la trahison, et leur résolution garda le dessus. Ils disaient que l'avance que la Bavière s'était donnée par la constitution ne devait pas être un motif de découragement, mais au contraire un aiguillon pour rattraper cette puissance et même pour la distancer; que la Bavière avait montré le chemin qu'elle croyait bon, qu'il fallait le suivre non-seulement avec promptitude et résolution, mais d'un pas plus fort; que si la constitution bavaroise concédait au peuple des droits considérables, il fallait que la badoise en donnât encore plus; que c'était possible et sans danger, parce que la constitution bavaroise restait encore bien en deçà de ce que l'empereur Alexandre avait cru nécessaire d'accorder à la Pologne de liberté.

Sur ces entrefaites, le grand-duc, par le conseil des médecins, et par d'autres motifs qui le guidaient quelquefois et paraissaient singuliers, s'était décidé à se rendre de Bade à Rippoltsau, situé plus haut dans la Forêt-Noire, et dont les eaux minérales devaient le rafraîchir. Les ministres allaient et venaient; les affaires ne marchaient pas bien, mais ne restaient cependant pas tout à fait embourbées. On fit des instructions nouvelles pour les ambassadeurs, de plus pressants mémoires pour les grandes cours; on eut recours à d'autres moyens pour découvrir et contre-miner les intrigues bavaroises.

Chaque année, le roi de Bavière avait coutume de venir passer quelques semaines à Bade, où il possédait une maison à lui, et où, comme hôte de fondation, il était fort bien vu et accueilli. Dans la tension du moment, on pensait que le roi renoncerait cette fois à sa visite, devant peu se plaire dans un pays qui le considérait maintenant comme un ennemi, et où l'attendaient peut-être des incidents désagréables, et encore moins chercher à se rencontrer avec son beau-frère le grand-duc, dont le projet d'aller à Rippoltsau n'avait pas encore transpiré. Mais le roi ne se voulut pas imposer de gêne, ni renoncer à l'habitude qu'il avait de trouver à Bade l'emploi d'un mois d'été. On reçut donc de Munich la nouvelle qu'il arriverait au moment ordinaire, et on apprit à Bade qu'on disposait sa maison. Le grand-duc en fut révolté, dit que c'était une impudence à son beau-frère de vouloir se présenter devant lui dans ce moment, de ne pas vouloir le laisser respirer en paix chez lui. La famille grand-ducale elle-même trouva la chose maladroite et peu convenable, et la margrave douairière agit fortement en secret pour en dissuader son gendre. Max-Joseph ne se laissa pas troubler, et vint. Mais le grand-duc, qui avait déjà quitté la place, lui avait préparé une surprise particulière. Le jour de l'arrivée du roi, tous les gens dépendants de la cour et du gouvernement de Bade s'en allèrent d'un coup. Le grand-duc en avait laissé l'ordre formel, qu'irrité comme il l'était il avait cette fois signé sans tarder et avec plaisir, et que lui avait surtout conseillé Tettenborn, lequel voyait dans la moindre preuve d'énergie un avantage et la promesse d'autres subséquents. Au fond, la mesure était peu de chose, et le roi n'avait qu'à ne pas s'en affecter et à consacrer son temps à ses promenades et à ses divertissements habituels; mais elle était on ne peut mieux calculée pour son caractère, et il en fut terriblement atteint. Le nombre des Badois qui avaient dû s'éloigner était très-considérable, et comprenait des personnes que le roi voyait volontiers et dont la conversation lui plaisait. Il s'épouvanta du vide subit qui se fit autour de lui, que sa

suite modeste ne pouvait dissimuler, et qu'un flot d'étrangers importuns ne comblait pas. Se voir ainsi évité lui était un chagrin comme il n'en avait pas encore éprouvé, et dont il ne pouvait prendre son parti. Il avait beau se donner toutes les peines pour dissimuler son malaise, paraître joyeux et de bonne humeur, il n'y parvenait pas; son visage le trahissait, et toutes ses allures montraient un noir mécontentement qui semblait toujours prêt à éclater en plaintes amères; il en versa en effet dans le sein de madame B., qu'il connaissait depuis longtemps, et qui se trouva trop honorée de la confiance du prince pour ne pas la porter aussitôt à la connaissance du public, ce qui fut pain bénit pour les railleurs et les plaisants.

Cependant le grand-duc s'était rendu de Rippoltsau aux eaux plus éloignées et plus solitaires encore de Griesbach, et il s'y trouvait dans l'état le plus déplorable. Les symptômes étaient devenus plus graves, et un complet affaissement faisait redouter l'issue la plus funeste. Ses médecins haussaient les épaules; le médecin russe Rehmann le tenait pour perdu; l'entourage était désespéré. On avait parlé d'un voyage dans le Midi, d'un autre à Pyrmont; mais ces projets restaient en suspens, et rien ne se décidait. On n'osait faire comprendre au malade la gravité de son état, mais lui-même ne cessait de répéter, avec les exclamations les plus poignantes, qu'il n'avait plus longtemps à vivre et qu'on lui avait donné du poison. Il traînait ainsi ses jours, sans jamais sortir, et passant à peine d'une chambre à l'autre. Son apathie était funeste, et les affaires se trouvaient complétement arrêtées. Il avait encore assez d'énergie pour persister dans ses refus, et ne voulait consentir à aucune cession de territoire, à aucun partage même après sa mort; mais il ne pouvait plus gagner sur lui de rien tenter. Il approuvait bien ce qu'on lui proposait; mais ses ordres, nécessaires pour l'exécution, sa signature, c'était le plus difficile tour de force de les obtenir. Cependant le temps pressait, le congrès d'Aix-la-Chapelle allait s'ouvrir, et le sort du grand-duché ne pouvait manquer de se décider. Dans cette détresse, il était urgent d'agir fortement sans le grand-duc, et pour lui. En ce qui touchait sa personne, il fallait tout tenter pour opérer la guérison, si elle était encore possible, ou du moins pour arrêter les progrès foudroyants du mal. Dans l'intérêt du pays, il s'agissait de prendre des mesures promptes et énergiques, et comme les instances isolées n'opéraient plus, de les arracher au malade par des assauts collectifs. Ce qu'on tenait pour important et salutaire avant tout, c'était d'achever et de promulguer la constitution; on la considérait comme le meilleur moyen de maintenir ensemble le pays menacé et de le protéger

contre les attaques du dehors. Il n'était pas moins urgent de mettre à jour la besogne diplomatique, terriblement retardée et entassée. On se flattait d'emporter ces deux points, mais on était beaucoup moins certain d'arracher le grand-duc à son état. Il y fallait de la ruse, de l'adresse, et des précautions particulières où je devais avoir une part. Il était visible pour tous que les médecins du prince ne venaient plus à bout ni de sa maladie ni de lui-même; il n'avait plus de confiance, et par conséquent eux n'avaient plus de crédit. On songea donc à appeler quelque médecin étranger, de grand renom, qui pût imposer au malade. Mais c'était justement là le difficile. Jamais le grand-duc n'y eût consenti, ni voulu recevoir le nouveau venu. On résolut donc d'exécuter la chose à son insu, et de faire venir le célèbre Hufeland, médecin du roi de Prusse. Il arriverait à Bade en touriste, comme par hasard; je lui parlerais du grand-duc, et il me viendrait tout d'un coup la pensée qu'il pourrait soulager le malade; je courrais aussitôt à Griesbach, et ferais tout mon possible pour qu'on voulût mettre à profit ce hasard. Hors la grande-duchesse et Tettenborn, il n'y avait dans ce secret que la margrave douairière, laquelle, en grande émotion et avec forces larmes, promit son concours le plus actif. La lettre à Hufeland fut rédigée et expédiée sur-le-champ, et je l'accompagnai des éclaircissements nécessaires.

Au milieu de ces soucis et de ces embarras, le temps passait vite. La part active que je prenais à la crise badoise, et le concours des étrangers à Bade où je passais la saison comme les années précédentes, ne laissaient pas aux pensées trop sombres le temps de germer. Le comte de Montlezun, ministre de France, allait et venait ;le comte de Mullinen, ministre de Wurtemberg, également, que la banque attirait et maltraitait fort. Nous avions aussi M. de Reden, ambassadeur de Hanovre, lequel, complétement exclu des mystères diplomatiques, donnait tout à fait à côté, et s'emportait contre les ministres badois et surtout contre la constitution projetée, que d'avance il qualifiait de jacobine. Parmi les étrangers présents, je citerai Las Cases, qui évitait toute société, mais recherchait la conversation de Rachel, nous racontant de Sainte-Hélène, et communiquant de vive voix une partie de son *Mémorial,* dont le manuscrit lui avait été enlevé et se trouvait encore en mains anglaises. Il souriait des soupçons de complot qui s'attachaient à sa personne, et se plaignait seulement de ne pouvoir risquer de voir plus souvent la grande-duchesse, à laquelle il n'avait pu présenter ses hommages qu'une seule fois.

La conversation de salon, aussi bien que les méditations politiques,

trouvaient une ample et le plus souvent fructueuse matière dans les produits de la presse. Les *Considérations sur la révolution française,* de madame de Staël, venaient de paraître, et amis et ennemis s'arrachaient l'ouvrage. C'est l'avantage d'une grande notoriété littéraire de faire lire simultanément le même livre par tout l'ensemble du public, et conséquemment aussi par des personnes que le sujet seul n'eût pas attirées, ce qui fait que le contenu se trouve véritablement soumis à l'épreuve d'une discussion générale. L'ouvrage de madame de Staël présente la révolution française du point de vue nettement circonscrit que devait avoir la fille de Necker; il fourmille de vues fausses, d'assertions gratuites, de rapprochements erronés, comme l'a fait voir à fond Bailleul, qui fit paraître son *Examen critique* par livraisons, aussitôt après la publicité du livre. Pour lui et pour tous les hommes de son opinion, ou seulement de sa compétence, le livre ne pouvait être autre chose qu'une accusation injuste, qu'il devait réfuter avec indignation; pour la grande majorité au contraire, et surtout pour les lecteurs des hautes classes dans l'Europe entière, c'était toujours une défense de la révolution; la gloire de l'auteur, son âme, son esprit, et la pressante éloquence de son langage portèrent un flot puissant d'idées et de faits en des contrées où pareilles choses ne pénétraient pas souvent, et les y établirent à demeure. Nous sans doute n'étions ni satisfaits du fond ni séduits par l'éclat de la forme, et nous trouvâmes fort de notre goût la réfutation de Bailleul. Aussi décidai-je mon ami Lindner à traduire tout l'ouvrage de celui-ci, un des meilleurs qui aient paru sur la révolution française. Non moins que ces livres, en coups plus brefs, mais qui pénétraient à force de se répéter, agissaient les journaux, surtout les français. La lecture du *Constitutionnel* ou du *Journal des Débats* assaisonnait à ravir notre déjeuner; elle entretenait et fortifiait la passion de parti, et la modérait aussi en un certain sens; car les vues élevées, le ton de bonne compagnie, l'expression mesurée, la langue élégante et raffinée par où se distinguaient ces feuilles, laissaient toujours quelque chose dans l'esprit du lecteur, et produisaient pour le moins une heureuse impression esthétique. Cela était encore plus vrai du journal hebdomadaire *la Minerve française,* que Benjamin Constant publiait conjointement avec plusieurs hommes de son parti, et fort considérés. *La Minerve* était la tribune des libéraux constitutionnels qui formaient de beaucoup la majorité en France, quoique minorité dans les Chambres où ils gagnaient bravement du terrain dans des luttes incessantes. Quelle attente et quelle joie quand, au jour fixé, le courrier de Strasbourg apportait régulièrement la

dernière livraison de *la Minerve*, où l'état des affaires en France, plus ou moins décisif aussi pour l'Allemagne, était toujours exposé avec une clarté pénétrante ! On aurait peine à s'imaginer aujourd'hui combien grand était cet intérêt, et jusqu'où il s'étendait. *Le Conservateur*, rédigé dans le sens opposé par Chateaubriand, ne put jamais arriver au même crédit, et mécontentait souvent même le parti qu'il servait. Le talent éminent du rédacteur en chef était mal secondé par ses collaborateurs, et ses phrases brillantes ne pouvaient seules relever, dans le champ clos littéraire, la mauvaise cause des obstinés ultras, que lui-même condamnait à moitié.

La constitution fut promulguée le 29 août, sans nulle solennité, et uniquement par voie d'insertion dans le journal officiel. Quant à Hufeland, l'invitation de se rendre à Bade lui était arrivée à Berlin, juste au moment de son retour d'une excursion au Rhin, où il s'était trouvé tout à fait dans notre voisinage. Il ne lui souriait pas beaucoup de refaire le même chemin ; sa santé laissait à désirer, et lui fournit, avec ses affaires, un prétexte pour refuser d'abord. Cependant il communiqua au roi la lettre qu'il avait reçue, et le monarque, ne voulant pas qu'on laissât le pauvre grand-duc sans secours, non-seulement permit mais ordonna le voyage. Hufeland arriva donc le 6 septembre à Bade et se présenta aussitôt chez moi. Il m'apparut comme le modèle des médecins de cour, réservant scrupuleusement la dignité de la science, mais voulant savoir avant tout ce qu'à proprement parler on attendait de lui, tout prêt à accommoder son verdict médical aux convenances de la situation, bien entendu sans blesser le moins du monde les idées et les convictions qui doivent seules guider le médecin, personne ne sachant mieux que lui combien, dans la plupart des cas, celles-ci laissent de jeu à celles-là. Je reconnus d'ailleurs non moins promptement son expérience consommée, l'agrément de son esprit, et sa parfaite bonhomie. La légère infatuation de sa gloire, qu'il laissait percer, était bien pardonnable. Je le mis aussitôt au courant des circonstances, du détail et surtout des personnes. Il devait voir d'abord la margrave douairière qui revint à cet effet de Carlsruhe ; car, après avoir été initiée au projet, elle ne s'était pas bornée à l'approuver; elle voulait aussi que l'idée de faire profiter le grand-duc du soi-disant accidentel séjour de Hufeland à Bade fût attribuée à son initiative.

Je partis donc aussitôt pour Griesbach avec une lettre d'elle pour le grand-duc, et j'arrivai au petit jour. Le soleil ne pénétrait pas encore dans la vallée étroite et profondément enfoncée; la rosée couvrait l'herbe et les buissons, et un certain frisson, résultat de l'humidité

atmosphérique, me fit aussitôt sentir que ce séjour ne valait rien pour le grand-duc malade. Par précaution, je descendis à l'entrée du village, et fis parvenir à la grande-duchesse un message secret. Au premier moment de liberté, elle accourut, et nous eûmes d'abord dans la salle de l'auberge, ensuite, quand la matinée fut devenue plus chaude, en plein air, un long entretien pour concerter tout ce qu'exigeait le moment. Le plus lamentable tableau se déroula devant mes yeux et m'oppressa le cœur. La situation à Griesbach était la plus désespérée du monde. Abattu et ennuyé, le grand-duc se tenait toute la journée dans l'air épais de son logis rustique, dont il ne franchissait jamais le seuil. A aucun prix, il ne voulait voir de figures étrangères, et par là il entendait toutes celles auxquelles il n'était pas habitué par un commerce de tous les jours. Son entourage était le plus pauvre du monde, conforme au lieu et encore plus à l'esprit du malade. Quand il ne préférait pas la solitude et que ses gens avaient la liberté de l'entretenir, c'étaient le plus souvent des histoires et des remarques grossières qui avaient le privilége de lui arracher un sourire mélancolique. La grande-duchesse, seule femme présente, supportait le poids de cette société pénible, et devait encore être reconnaissante des efforts qu'on faisait pour divertir le malade. Celui-ci lui-même, touché de sa sollicitude et de son abnégation, la plaignait souvent, mais les choses restaient dans le même état. Avec cela, il était tout à fait intraitable, ne faisant que ce qui lui pouvait nuire, négligeant ce qui l'eût soulagé. Parfois, il se laissait convaincre qu'il lui fallait changer sa manière de vivre, et on croyait avoir gagné la partie; puis toutes les espérances s'abîmaient dans un Non obstiné. Les ordres les plus nécessaires, sans lesquels non-seulement le gouvernement mais la vie même ordinaire était impossible, ne pouvaient souvent être obtenus jusqu'au moment le plus pressant, et encore moins devait-on les donner à sa place. Par surcroît, la princesse se savait entourée de secrets adversaires, d'espions et de rapporteurs, ne se pouvait fier à personne, et devait attentivement veiller à ses paroles et à ses gestes, pour ne pas donner lieu à des malentendus et à des intrigues toujours prêtes. Loin de se plaindre, la noble princesse avait plutôt l'air de s'excuser; elle disait avec candeur ce que la situation lui ordonnait de dire, et si parfois des larmes perlaient dans ses yeux, un aimable sourire les éloignait aussitôt. Les circonstances exigeaient qu'elle me parlât avec une pleine franchise de ses relations de famille, de la margrave douairière, du margrave Louis, des nouveaux margraves; de tous ces parents, elle ne pouvait aimer aucun; la princesse Amélie seule avait gagné son

cœur, mais celle-ci même était retenue, par la considération de sa mère, de témoigner une pleine amitié à sa belle-sœur. Mais ce qui allégeait surtout le cœur de la grande-duchesse, c'était de n'avoir pas à dissimuler avec moi ses sympathies françaises, et de les savoir au contraire comprises et approuvées. Elle savait que je n'aimais pas l'empereur Napoléon, mais que j'assistais de toutes mes forces les bonapartistes persécutés, et que j'aimais les Français en général, leur langue et leur littérature.

Il était encore fort douteux que je pusse voir le grand-duc, mais il importait de s'en assurer au plus vite. Un messager vint dire à la grande-duchesse que le malade l'appelait et l'attendait avec impatience. Pour excuser sa longue absence, elle se proposait de lui dire qu'elle m'avait vu, et ce dont il s'agissait : pourvu seulement que personne ne pût la devancer, auquel cas tout pouvait être perdu! J'attendis le résultat avec une tension qui n'était pas médiocre; quelques-uns des gens de la cour qui avaient eu la permission d'accompagner le grand-duc arrivèrent peu à peu pour s'informer des nouvelles que j'apportais. Ils apprirent naturellement peu de chose de moi, mais en revanche donnèrent très-libéralement cours à leurs plaintes sur cette maudite claustration, où l'ennui les tuerait infailliblement. Tous présentèrent leur situation comme on ne peut plus lamentable, et l'endroit comme extrêmement malsain et nuisible à eux-mêmes comme au grand-duc, dont ils ne croyaient pas d'ailleurs la maladie si grave. Seul, de Gensau, grand écuyer, que je vis à part assez longtemps, fit une mine sérieuse et pensa que son maître n'en reviendrait pas, qu'il avait une hydropisie de poitrine et que toute la médecine du monde lui servirait aussi peu qu'à son grand-père, mort de la même maladie, mais dans la vieillesse la plus avancée, il est vrai. Je pus faire la remarque que tous les courtisans eussent vu avec plaisir le grand-duc partir de Griesbach, mais qu'ils eussent envisagé de moins bon œil un voyage à l'étranger. Dans la disposition actuelle du prince, toute faveur était inutile et vaine, et les derniers temps n'avaient montré que très-peu d'exemples de grâces et de munificences extraordinaires; cependant on voulait autant que possible se maintenir l'accès de la source, qui pouvait recommencer à couler un jour. L'intérêt personnel se posait sans masque comme le premier, auquel tous les autres devaient être subordonnés; on alla même jusqu'à me supposer le même mobile, et on me donna à entendre que j'aurais grand tort de favoriser, par exemple, un voyage dans le midi de la France, car je ressentirais fortement l'absence du grand-duc à Carlsruhe. Ou bien si

je songeais peut-être à suivre le prince? Ce serait bien hardi et soulèverait des objections de plus d'un genre. Gensau, qui pouvait avoir appris que le grand-duc m'avait destiné le grand cordon du Lion de Zæhringen, comme une marque tout à fait extraordinaire de sa reconnaissance, s'imagina même que je n'avais fait que saisir un bon prétexte pour accourir à Griesbach et terminer cette affaire : je ne lui avais pas caché en effet que c'était la présence de Hufeland à Bade qui m'avait fait venir, mais il ne pouvait soupçonner que Hufeland avait été appelé.

Un laquais, qui vint me mander auprès du grand-duc, mit fin à ces entretiens. Contre toute attente, la nouvelle de mon arrivée avait été reçue sans surprise et même avec plaisir. Le grand-duc dit que j'étais un de ceux auxquels il pouvait se fier, et voulut me voir sur-le-champ. Les quelques pas furent bientôt faits, mais il me fallut cependant ensuite attendre encore assez longtemps. La grande-duchesse sortit et me dit que tout avait bien marché jusque-là, mais que maintenant le grand-duc ressentait un peu d'embarras et de timidité, et qu'il cherchait à gagner un peu de temps en s'habillant; que le moindre incident, une fugitive pensée pourraient tout perdre, au moins pour la journée. Mais non, la porte s'ouvrit, et nous fûmes appelés. Le grand-duc, habillé avec soin, était debout. Il était visible qu'il ne voulait pas paraître tout à fait dénué de forces, mais le plus superficiel regard faisait voir sous ce petit effort la plus lamentable caducité. D'abord il me fallut écouter les louanges les plus flatteuses pour mon dévouement sincère, mon zèle actif, car il était impossible de laisser tomber le conte de l'arrivée fortuite de Hufeland à Bade. Peu à peu, à force de questions sympathiques, j'obtins la révélation de tous les indices de la maladie, qui me découvrit les plus tristes contrastes dans la lutte d'une constitution primitivement robuste et encore jeune contre la faiblesse corporelle, et d'une intelligence anciennement remarquable contre l'affaissement psychique. Les symptômes de l'empoisonnement, auquel le grand-duc croyait fermement, pouvaient recevoir une autre interprétation, mais étaient toujours de la nature la plus grave. Nous tâchâmes de lui inspirer courage et confiance dans le nouveau secours qui se présentait si inopinément, et ce fut grandement attendri et avec des larmes dans les yeux qu'il consentit à voir le médecin étranger. Il protesta, en me donnant la main, qu'il suivrait ses conseils; puis il redevint inquiet, et demanda avec un doute anxieux si nous étions bien certains que Hufeland voudrait venir, ce que je fus en mesure de garantir sans la moindre hésitation. La grande-duchesse parla et se

comporta d'une manière admirable, comme une amie aimante, pleine de sollicitude et de tact, riche pour le malade en force et en consolations qui souvent lui manquaient pour elle-même. Aussi le prince me dit-il, d'une manière touchante, qu'il ne désirait se rétablir et vivre plus longtemps que pour pouvoir lui rendre tout ce qu'elle avait fait pour lui. Le chapitre de la politique fut aussi mis sur le tapis. Le grand-duc se répandit en plaintes amères sur l'inimitié de la maison de Bavière contre la sienne, demandant où était la justice si celle-ci devait périr pour agrandir celle-là, et comment les auteurs de la sainte-alliance pourraient tolérer, encore moins approuver, ou même accomplir une telle iniquité; qu'on avait compté sur sa mort prématurée, malheureusement trop certaine, mais cependant, espérait-il, pas assez prématurée pour qu'il ne pût voir auparavant l'intégrité du territoire et la pleine successibilité des Hochberg confirmées et garanties par l'arrêt des grandes puissances. Pour ce qui était de céder, il ne le ferait en aucun cas. Antérieurement il avait pu avoir de telles pensées, parce qu'il avait déjà tout abandonné et tenu toute résistance pour impossible; qu'à présent il était d'un tout autre sentiment, que Tettenborn lui avait ouvert les yeux; qu'on pouvait lui faire violence, le dépouiller, non sans doute sans qu'il essayât de résister, mais qu'il n'y souscrirait jamais. Le roi de Bavière n'était pas encore le pire ennemi, disait-il : celui-là du moins éprouvait quelque honte et témoignait de l'embarras et du déplaisir quand on abordait avec lui cette odieuse affaire, tandis que le prince héréditaire agissait avec toute l'ardeur de la haine, et ne reculait devant aucun moyen; l'idée de récupérer Mannheim et Heidelberg était devenue chez lui de la monomanie; il ne savait que répéter que le Palatinat était son berceau, et qu'il voulait le ravoir. Les paroles du grand-duc, même quand le sens était énergique, sonnaient toujours comme du fond d'un abîme de mélancolie et d'affaissement; mais à ce moment, un fugitif sourire éclaira son visage pour la première fois, et il ajouta : « A-t-on jamais vu un homme adulte et raisonnable redemander avec tant d'instance son berceau ! »

Le dîner fut triste et silencieux. Quelques plaisanteries grossières, qui voulaient se faire jour de temps en temps, ne prirent pas cette fois, mais nulle autre conversation ne put être mise en train. Le grand-duc n'était occupé qu'à scruter la mine de ses convives, et quelles pouvaient être leurs pensées sur lui, sur moi, et sur le projet déjà connu de consulter un nouveau médecin. Les médecins ordinaires parurent n'y rien objecter et n'en espérer rien. Peut-être avaient-ils déjà la

pleine conviction que le malade était perdu, et n'étaient-ils pas fâchés de se décharger sur leur célèbre confrère de l'office ingrat d'administrer encore une fois la preuve que toute médecine est à la fin obligée de confesser son impuissance. J'eus occasion de me convaincre de ce qu'on m'avait déjà raconté, que le grand-duc faisait en leur présence litière du régime; par exemple, quand on m'offrit du champagne, il en voulut aussi pour lui, bien que ce vin lui fût expressément défendu; j'en fus moins frappé que de l'indifférence avec laquelle ils le laissèrent faire à sa guise. Cela me fit l'effet d'un malade complétement abandonné et à qui dès lors on permet tout. Après le dîner, j'eus encore un très-cordial entretien de congé avec le grand-duc, un entretien plus long et confidentiel avec la grande-duchesse, où tous les points essentiels furent de nouveau passés en revue. Aussitôt après je partis, et me trouvai le lendemain matin de retour à Bade.

Ma première course fut chez Hufeland que je trouvai encore au lit, mais que je fis lever incontinent, car il n'y avait pas une minute à perdre : à tout moment, le caprice changeant du grand-duc pouvait tout jeter à bas. Je n'accordai donc à Hufeland que le loisir de voir encore une fois la margrave douairière, et, pour plus de sûreté, je commandai moi-même les chevaux de poste. Mais je ne pus obtenir de lui qu'il se séparât de sa femme pour ces quelques jours; il prétendait qu'il ne pouvait se passer d'elle, et qu'à tout moment il sentirait la privation de ses soins. Elle-même voulut à toute force faire le voyage, se promettant une foule d'agréments de son contact intime avec la cour, et jugeant que la grande-duchesse verrait avec un plaisir infini la femme du médecin sur lequel reposaient toutes les espérances. Mais il n'avait pas du tout été question d'elle à Griesbach, on ne l'y attendait pas, et le moindre incident pouvait faire échouer toute l'affaire; car, dans ses accès d'entêtement, le grand-duc s'accrochait à la moindre chose dont on avait oublié de convenir avec lui, pour culbuter toutes les choses principales. Il n'y eut pas de mal cette fois, mais le souci ne fut pas moins grand, et la grande-duchesse me dit plus tard qu'elle avait eu une belle peur de voir arriver une figure inattendue, dont elle n'avait pas seulement eu l'embarras auprès du grand-duc, mais qu'elle avait eu encore à divertir et à contenter. Cependant tout réussit à souhait. Le grand-duc se montra facile et maniable au delà de toute attente, s'empressa de recevoir le médecin qu'il désirait et redoutait en même temps, et se soumit au plus minutieux examen avec une patience tout à fait extraordinaire. Un mélange de dignité et de simplicité, un langage doux et cependant net et précis

gagnèrent au médecin toute la confiance du prince, et procurèrent un facile accès à ses vues, à ses prescriptions et à ses conseils. Le malade se sentit animé d'une nouvelle espérance, rempli d'un nouveau courage. Hufeland lui déclara, ainsi qu'à la grande-duchesse et à tout l'entourage, que la maladie était sans doute profondément enracinée, mais que cependant elle pouvait encore être vaincue, et le grand-duc recouvrer toute sa santé. Pour cela, il fallait quitter Griesbach incontinent, et le pays dans huit ou quinze jours, et chercher un climat doux et fortifiant à Montpellier ou ailleurs dans le midi de la France, pour y éviter complétement notre hiver et toutes les mauvaises influences. Il ne se fit pas faute d'autres prescriptions et conseils, et résuma le tout dans un court mémoire. Les autres médecins, qu'il admit en consultation et auxquels il donna de fortes louanges, tombèrent en tout d'accord avec lui. Le grand-duc remercia son sauveur en pleurant, et lui promit de tout exécuter à la lettre, et de donner sur-le-champ les ordres nécessaires pour accélérer le départ. Lui s'engagea de son côté à continuer ses conseils par correspondance, et il revint comblé de bénédictions et richement récompensé à Bade, où il exprima à la margrave douairière et à moi tout à fait les mêmes espérances sous les mêmes conditions.

Son départ laissa une brillante lueur d'espoir, qui se maintint quelques jours dans toute sa force, mais avait déjà sensiblement pâli après la première quinzaine; car si la maladie pouvait encore être vaincue, le malade se montrait moins que jamais résolu à lui livrer bataille. Après la contention d'esprit et d'attitude à laquelle l'avaient contraint des visites excitantes comme les nôtres l'avaient été pour lui, il retomba bien vite dans l'ancienne apathie morose. Dès le principe, et quand ils eurent eu connaissance des dispositions nouvelles, quelques-uns de ceux qui l'approchaient de plus près avaient secoué la tête avec incrédulité, et donné à entendre que tout cela tomberait à l'eau, parce que le grand-duc ne le voudrait pas assez sérieusement, et que d'autres, alarmés pour leurs avantages et leurs visées, ne le voulaient pas du tout. Il était aussi répugnant qu'inutile de chercher à pénétrer ces mystères confus et le plus souvent inférieurs, et d'en poursuivre tous les fils; il fallait s'abandonner au sort, et laisser ces complications se dénouer ou se déchirer d'elles-mêmes.

Cependant Tettenborn, revenant du congrès d'Aix-la-Chapelle, sut déterminer le grand-duc, en s'y prenant énergiquement, à quitter enfin Griesbach, dont les approches de l'automne rendaient le séjour encore plus désastreux; mais le prince n'arriva même pas jusqu'à Carlsruhe;

il se détourna en chemin, et alla s'établir à la Favorite, château de plaisance isolé, près de Rastadt. La velléité du grand voyage s'était déjà presque entièrement évaporée en lui, dès qu'on eut commencé de lui parler de la mesure qui devait inévitablement le précéder, c'est-à-dire de l'institution d'une commission de gouvernement, qui régirait le pays en son absence. Cette idée lui produisait un effet terrible. Certes, il retirait peu de plaisir du gouvernement, et il ne lui en demandait pas non plus; mais il ne pouvait supporter la pensée de l'abandonner au margrave Louis, à la margrave douairière. S'il avait pu en charger ses ministres avec Tettenborn en tête, il se fût rendu plus aisément; mais il sentait bien qu'il ne pouvait exclure ces autres personnes, et que, même exclues, elles exerceraient contre son gré la plus haute influence, et verraient à leurs pieds les fonctionnaires de haut et bas étage. Puis vint encore soudain le soupçon que son oncle ou sa mère pouvaient bien avoir suggéré et fait adopter dans leur intérêt l'idée du voyage. Il examina les personnes de son entourage et eut assez de perspicacité pour démêler dans quelques-unes un penchant croissant vers son successeur, pour soupçonner une entente déjà conclue peut-être. De Tettenborn et de moi, il se méfiait aussi peu que de la grande-duchesse, mais il ne trouva pas impossible qu'à notre insu nous eussions servi d'instruments. Quand Tettenborn aperçut les traces de cette méfiance, il crut nécessaire de prendre les devants et de découvrir au grand-duc tous les mystères de l'apparition de Hufeland : comment ses plus fidèles amis avaient conçu le projet avec la grande-duchesse; comment ensuite, n'osant l'exécuter seuls, ils avaient cru devoir le communiquer à la margrave douairière, dont la sollicitude maternelle l'avait fortement approuvé, ce qui avait fait naître l'apparence qu'elle en avait eu l'initiative. Le grand-duc fut remué et attendri; il fondit en larmes et exprima la plus chaleureuse reconnaissance pour tous ceux qui avaient agi dans cette affaire. Mais la difficulté n'en subsistait pas moins : les personnes qu'il soupçonnait, si elles n'avaient pas provoqué la venue de Hufeland et ses conseils, en devaient toujours récolter les fruits, et c'est ce qui lui était parfaitement odieux. Il ne dit pas nettement qu'il ne ferait pas le voyage; mais tout en laissant cette perspective ouverte, il trouvait sans cesse des prétextes de retard, et ses proches eurent bientôt la certitude que son irrésolution laisserait passer les quelques jours de bonne saison, pendant lesquels le voyage était encore possible. Par un accord singulier, les amis de la Bavière désiraient aussi que ce voyage ne se fît pas, parce qu'ils redoutaient la fermeté d'une commission de gouvernement, tandis qu'ils espéraient

tout de la faiblesse du grand-duc au moment décisif. Ils se trompaient en cela, car sa faiblesse devenait de la force, quand il était question, non d'agir, mais de ne rien faire.

Cependant il devenait de moins en moins possible de lui parler d'affaires, et il fallait qu'elles portassent un fort aiguillon pour éveiller la moindre attention en lui. Malheureusement il ne manquait pas de tels aiguillons douloureux. Des diplomates bavarois s'étaient établis à Bade, tendant leurs fils dans toutes les directions, et les rattachant jusque dans la Favorite. Ils voulaient être au courant de tout, et on disait qu'ils avaient promis de fortes récompenses pour apprendre au plus vite la nouvelle de la mort du grand-duc. L'un d'eux se gêna si peu qu'il ameuta contre lui les habitants de Bade, et qu'il dut déguerpir en toute hâte. Son successeur, avec aussi peu de retenue, voulut gagner un officier de cavalerie qu'il savait avoir ses entrées à la Favorite, mais dont la fidélité ne broncha pas, et qui seulement crut devoir taire la chose par modestie et par prudence. Les Bavarois disaient ouvertement que le grand-duc mourrait au premier jour.

Au commencement d'octobre, la margrave douairière reçut en son château de Bruchsal une auguste visite : sa fille, l'impératrice Élisabeth de Russie, y voulait attendre la fin du congrès d'Aix-la-Chapelle. Elle y avait deux de ses sœurs, la reine Frédérique de Suède et la princesse Amélie; ses deux autres sœurs de Bavière et de Hesse-Darmstadt étaient dans le voisinage. Les souffrances de son frère le grand-duc la touchèrent plus que tout le reste : elle désespéra de lui après l'avoir vu. Par le froid public qui régnait entre le tsar et la tsarine, cette visite ne pouvait avoir aucune portée politique. On disait même vaguement que l'impératrice ne retournerait pas en Russie, et qu'elle resterait auprès de sa mère, comme la reine de Suède, de quoi le margrave s'irrita fort; elle fit rechercher avec ardeur l'origine de ces rumeurs malveillantes, mais ne la trouva point, peut-être parce qu'elle était trop près. Malgré tout, la présence de l'impératrice ne fut pas sans donner un certain relief aux affaires badoises, et l'éclat et l'ascendant d'une telle parenté marquèrent de plus d'une manière. A Bruchsal, à Carlsruhe, à Bade, et partout où elle se montra, l'impératrice reçut les hommages empressés du peuple, qui s'obstinait à espérer d'elle le salut du pays. Les visites à la Favorite furent rares et courtes, le malade ne pouvant s'empêcher de laisser voir que tout ce qui n'entrait pas dans son habitude la plus étroite lui imposait une contrainte pénible.

Un morne ennui, une impatience tourmentée régnaient à la Favo-

rite; on avait devant les yeux le spectacle le plus lamentable, et l'avenir ne montrait que de sombres images. Les ministres se regardaient et ne savaient que faire. Ils cherchèrent un appui dans l'héritier présomptif, le margrave Louis, dont ils eussent voulu obtenir l'assentiment, la sanction pour des actes indispensables, que le néant de toute autorité rendait impossibles. Mais le margrave déclinait, avec sa prudence accoutumée, tout ce qui eût le moins du monde engagé sa responsabilité. Il ne se souciait pas non plus de trop s'engager avec ces ministres, afin de ne pas se trouver lié à eux à son avénement, pour lequel cas il avait déjà *in petto* réservé ses hommes. L'immobilité devint insupportable; rien ne l'interrompait : pas de nouvelles du dehors; les semaines se passaient, et il n'arrivait rien d'Aix-la-Chapelle. De nouveaux mémoires s'étaient entassés, de nouvelles représentations aux puissances, des prières, des promesses, de pressantes instances au congrès. On ne savait s'il fallait les envoyer à destination : il y avait des motifs pour et contre. Enfin on résolut d'expédier tout le chargement à Aix-la-Chapelle par un courrier, et de le semer sur le tapis du congrès, en laissant au hasard le soin de faire germer les graines. Heureusement, il s'en trouva de bonnes dans le nombre, et qui tombèrent au bon endroit.

Je fus à ce moment présenté à l'impératrice de Russie à Bruchsal, et les complications badoises donnèrent tout de suite à notre entretien un caractère d'intimité. Elle me prit à part, et voulut avoir mon sentiment sincère sur tout. Je ne pus refuser la vérité à ses pressantes instances, et je dus lui confirmer que le grand-duc marchait promptement à sa fin; que tout, à la cour et dans l'État, se trouvait dans la plus déplorable situation, et que le salut du pays reposait uniquement sur la constitution. Je pris ensuite sur moi de plaider la cause de la grande-duchesse, de vanter la noblesse, la pureté, la fermeté de son caractère, et je me permis la remarque que c'était une injustice de méconnaître cette princesse excellente, uniquement parce qu'elle avait été mise contre son gré en un lieu où on ne l'avait pas vue arriver avec plaisir, mais qu'elle occupait bien et dignement. L'impératrice, très-émue, répondit qu'à cet égard elle avait été coupable autrefois, mais qu'elle ne l'était plus, qu'elle portait à sa belle-sœur une vraie estime, une profonde sympathie, et que s'il ne lui était pas donné de mieux exprimer ces sentiments dans sa conduite, c'était un malheur de sa nature qu'elle avait déjà souvent ressenti. Et les larmes lui coulèrent des yeux : peut-être songeait-elle à ses rapports avec l'empereur, à sa situation en Russie. La margrave douairière vint interrompre notre

entretien, mais lui rendit bientôt son cours en y prenant part vivement. Elle parla avec beaucoup de sens et une réflexion calme des innovations dans le monde et des changements de l'opinion, voulut être juste et même équitable, mais avoua cependant que bien des préjugés étaient trop profondément enracinés en elle pour qu'elle pût espérer de s'en affranchir encore à son âge. Avec une grâce insinuante, l'impératrice chercha à présenter sous le meilleur jour les vues de sa mère, et nous mit très-bien d'accord, au point que la margrave dit à la fin que, si les changements étaient pour le bien général, elle n'y avait pas d'objection, mais que, pour elle, elle s'en tiendrait aux vieilles idées. Elle déplora ensuite de voir s'éteindre sa race, sans laisser de postérité sur les trônes auxquels elle avait été appelée. Cette douleur, quoique uniquement inspirée par l'orgueil de la naissance et du rang, avait dans son expression quelque chose de touchant et de vénérable qui désarmait aisément la contradiction. Quant à l'impératrice, elle gagna toute ma sympathie par la franchise et la grâce qu'elle mit à parler de tout, et je ne pus comprendre qu'une telle âme, si riche et si aimable, fût restée comme voilée jusque-là; du moins n'avais-je jamais entendu personne lui rendre justice. Les deux augustes dames parurent du reste fort contentes de moi, et ne s'offensèrent en rien de la libre franchise de mon langage. Il est vrai que nous étions seuls, sans nuls courtisans comme auditeurs et critiques, devant lesquels les princes ont coutume de ressentir plus de gêne que devant les étrangers, et qui souvent sont cause que leurs maîtres cachent sous des dehors durs et sévères des sentiments humains, bienveillants et doux. Il m'était d'ailleurs réservé de donner un grand scandale aux courtisans, auxquels déjà ces airs de confidence ne plaisaient pas. Bientôt après le dîner, on dressa, selon l'usage, des tables pour le jeu, et l'impératrice voulut bien me faire inviter au sien; je dus m'excuser sur ce que je ne connaissais aucun jeu, du moins aucun de ceux qui étaient usités, réponse qui étonna tellement le grand maître de la cour, qu'il voulut à peine se charger de la transmettre, tandis que l'impératrice et la margrave ne firent qu'en plaisanter avec moi.

Cependant le grand-duc avait quitté la Favorite, trop peu abritée contre le vent et l'humidité dans la rude saison, et était allé s'établir dans les spacieux appartements du château de Rastadt. Ce fut là qu'il reçut, au commencement de novembre, la visite de sa sœur, la reine de Bavière. Il s'était cru assez bien pour n'être pas contraint de faire voir toute la tristesse de son état; mais son espoir le trompa; l'effet de

cette visite agit si violemment sur lui, qu'il tomba dans la dernière faiblesse, et que, voyant pleurer la reine, il lui saisit la main et donna un libre cours à ses larmes, qui cependant le contrariaient vivement, car cette sœur était celle qu'il aimait le moins, et il n'eût point voulu se laisser toucher par elle.

Le congrès d'Aix-la-Chapelle touchait à sa fin, et les affaires de Bade n'avançaient pas. Le ministre Berstett savait qu'il ne serait plus ministre, s'il ne rapportait un succès du congrès. Les diplomates russes, Nesselrode et Anstett, haussaient les épaules. Gentz seul se dévouait chaudement à l'affaire. Par son conseil, Berstett sollicita de l'empereur Alexandre une audience particulière. Le prince, tout en l'écoutant avec bonté, soutint que les traités étaient sacrés et qu'il fallait les exécuter. Berstett se mit alors à peindre des plus sombres couleurs la situation du grand-duc, sa mort vraisemblablement imminente, l'amertume qu'une décision hostile jetterait sur ses derniers jours, la douleur de ses fidèles serviteurs qui auraient peut-être à lui porter ce message à son lit de mort. S'échauffant de plus en plus, il finit par s'écrier avec désespoir qu'il ne serait pas un tel serviteur, qu'il voulait plutôt mourir, et, s'apitoyant tantôt sur lui, tantôt sur son pauvre maître, il se mit à pleurer amèrement. L'empereur, à qui rien de pareil n'était jamais arrivé, fut effrayé et embarrassé; il s'efforça de le calmer, loua son zèle et son dévouement, donna des assurances consolantes, l'exhortant à ne pas tant voir les choses en noir, que tout s'arrangerait bien encore à la satisfaction de toutes les parties. Mais plus l'empereur le consolait, plus haut et plus fort Berstett pleurait, et, par le déluge et le bruit de ses larmes, il finit par réduire l'empereur en un tel état, que celui-ci s'écria : « Eh bien donc! vous garderez tout; on ne fera aucune violence au grand-duc. Vous pouvez lui faire savoir que je reconnais tout, la successibilité des Hochberg, la constitution, l'indivisibilité du pays! Est-ce assez? êtes-vous content? Mais calmez-vous à présent, et laissez-moi respirer. » Berstett alors de se jeter à ses pieds, de lui baiser les mains, de fondre en admiration et en reconnaissance. La décision de l'empereur fut notifiée aux Autrichiens et aux Prussiens, et, par la bonne volonté de ceux-ci, promptement convertie en convention diplomatique, revêtue des signatures nécessaires, et assez bien garantie de cette manière contre un nouveau revirement. L'éloquence de Berstett vis-à-vis de l'empereur lui fit le plus grand honneur; il omit de mentionner la circonstance des larmes; mais, dans le premier transport de joie, il n'en avait pas fait mystère à Gentz, tout comme l'empereur Alexandre ne se refusa

pas de raconter cette extraordinaire aventure au prince de Metternich, lequel ensuite se fit une fête de vanter et de recommander cette arme nouvelle de la diplomatie.

Le 29 novembre, deux jours après Berstett, l'empereur Alexandre vint lui-même à Carlsruhe. Le 28, il se rendit à Rastadt pour voir le grand-duc. Celui-ci était au lit, dans le dernier épuisement; il essaya de se soulever, et retomba. D'un faible serrement de main, d'une voix éteinte, il exprima au tsar sa reconnaissance de se voir préservé de la blessure et de l'outrage qui avaient menacé d'empoisonner son dernier souffle. L'empereur, profondément saisi, dit quelques paroles de consolation et d'espérance, mais sa visible inquiétude et ses yeux pleins de larmes montraient assez qu'il n'avait point ce qu'il eût voulu donner. Après avoir pris congé et quitté la chambre, il pressa ses deux mains sur ses yeux et s'écria : « O mon Dieu, voilà donc ce qu'il en est de nous! » Il ne pouvait prendre son parti du complet affaissement, de l'extinction lamentable, de la mort vivante dont il avait eu le spectacle devant les yeux; une fièvre ardente et l'excès de la souffrance lui semblaient moins cruelles que cette misère morne. Pressentait-il peut-être qu'il avait devant les yeux l'image de sa propre mort, comme elle l'atteindrait lui-même sept ans plus tard, avec une horrible lenteur, aux côtés d'une épouse trop tard appréciée?

Après son départ, il se fit un grand silence. Les diverses cours se remassèrent sur elles-mêmes, s'observant, s'évitant, attendant avec anxiété le changement prochain, et s'y préparant. Le plus grand concours se fit autour du margrave Louis; non-seulement ses anciens partisans, dont il avait un bon nombre parmi les militaires d'âge, eurent la tête plus haute et des regards plus libres; mais beaucoup de serviteurs du grand-duc et quelques-uns des favoris déclarés cherchèrent un accès secret, et bientôt même public, auprès de l'héritier présomptif, lequel cependant évitait encore de tels rapprochements avec son ancienne timidité, ou du moins ne s'y prêtait qu'en cachette. Il ne se croyait pas encore pleinement assuré de la succession, appréhendait quelque article secret concerté entre les puissances à l'insu de Berstett, et redoutait surtout la margrave douairière comme capable de brouiller les cartes. On n'apprenait presque rien de Rastadt à Carlsruhe; seul, le margrave Louis en recevait des rapports quotidiens et circonstanciés. Comme on ne pouvait pleinement se fier ni à la poste ni à d'autres occasions, les amis que j'y avais se tenaient sur une grande réserve, écrivaient peu et rarement, et voilaient parfois leur pensée de manière à dérouter les curieux, tout en la faisant comprendre à la bonne adresse.

Les courtes journées de décembre s'écoulaient lentement et tristement, et la suspension de toute vie, dans les cercles étroits et par-dessus le marché séparés de la cour et de la ville, nous pesait fort. On envisageait mélancoliquement l'avenir, qui de longtemps, même dans les circonstances les plus favorables, ne promettait rien de gai dans un tel milieu. Tout d'un coup je reçus un soir de Rastadt, par Tettenborn, l'avis secret que le grand-duc était à la mort; et le lendemain, 8 décembre, le second avis qu'il avait rendu l'âme après une longue agonie, dont heureusement il n'avait pas eu conscience. Je n'eus que juste le temps d'écrire et d'expédier mes dépêches avant que les postes fussent fermées et toute circulation interrompue, pendant lequel temps on réunit avant tout les troupes, comme c'est l'usage en pareille circonstance, pour leur faire prêter serment de fidélité au margrave Louis, le nouveau grand-duc. Celui-ci, malgré ses prévisions certaines depuis longtemps, son droit légitime et ses ardents désirs, fut tellement troublé et stupéfié de l'événement, qu'il ne put d'abord pas du tout s'y faire, et ne voulut pas croire qu'il était le maître et pouvait commander. Entre l'effacement et la gêne pénible d'où il sortait et sa nouvelle grandeur, la distance était trop grande, la transition trop brusque. Tous ceux devant lesquels il s'était courbé si longtemps, la margrave douairière, la grande-duchesse, les ministres et les courtisans, étaient maintenant sous lui, dépendaient même en partie de lui. Aux premiers ordres qu'il fut contraint de donner, il demanda presque pardon de la liberté grande, suppliant qu'on le conseillât et l'assistât, et protestant qu'il en avait besoin. Mais les courtisans ne s'y trompèrent pas; ils considérèrent cette humilité, cette faiblesse comme un effet de la première surprise, et savaient fort bien que justement ce prince voudrait user et jouir avec une jalousie extrême du pouvoir si tard conquis. Le défunt grand-duc n'était arrivé qu'à trente et un ans et demi; son successeur était dans la cinquante-sixième année; il avait par conséquent peu de temps à perdre, et tout le monde y donnant la main, il se trouva bien vite fort à l'aise dans sa nouvelle situation.

Deux jours après la mort du grand-duc Charles, Gentz vint nous voir en revenant d'Aix-la-Chapelle. Il lui fut désagréable de tomber dans ce moment de transition et de deuil, où on parlait tant de maladie et de mort, et où le funèbre noir était la seule couleur en évidence. Il n'aimait pas de telles images, surtout alors qu'il nageait dans la plénitude de la fortune, des honneurs et des plaisirs. Mais ce lui fut un bien doux contentement d'étaler devant nous ses brillants succès et ses riches profits. Il passa avec nous deux soirées entières, jusque bien

tard dans la nuit, nous entretenant par le menu d'affaires publiques et privées. Quant à ces dernières, ce qui le réjouissait surtout, c'était l'excellent état de ses finances, habituellement fort délabrées, malgré l'abondance des sources qui les alimentaient. Il vaut peut-être la peine de jeter un regard sur les trésors que le congrès d'Aix-la-Chapelle avait rapportés à cet homme d'État. Comme chargé du protocole, il avait reçu, indépendamment de deux grandes décorations et de plusieurs tabatières richement garnies de brillants, 800 ducats de la Russie, autant de la France, autant de la Prusse et 700 livres sterling de l'Angleterre; pour un mémoire en faveur des princes médiatisés, 1,000 ducats par le canal du prince Guillaume de Bentheim; de même par Rothschild, pour démarches en faveur des juifs, 1,000 ducats; plus, du même Rothschild, 800 ducats comme prétendu gain sur des papiers publics; de Bade, 6,000 florins en cadeau extraordinaire, — on lui avait laissé le choix entre le grand cordon du Lion de Zæhringen et de l'argent; — avec cela, d'autres profits d'affaires casuelles, sans compter les revenus ordinaires et extraordinaires qu'il tirait de l'Autriche et des principautés de Moldavie et de Valachie. Je n'aurais pu me rappeler ces sommes de mémoire, mais elles sont consignées dans son journal, que j'ai pu voir plus tard, et où il n'avait même pas tenu compte de tous les articles. A la fin du passage consacré au congrès, il y dit expressément : « Outre cela, ces deux mois, quoique pénibles et laborieux, ont été certainement les plus intéressants, les plus satisfaisants et les plus glorieux de ma vie. » Ses communications politiques nous intéressèrent davantage. Il avoua que ni l'Autriche avec Metternich, ni l'Angleterre, encore moins la Prusse, que l'empereur Alexandre seul et Capodistrias avaient dirigé le congrès, que notamment Capodistrias avait pris une prépondérance décidée et s'était mis dans la plus grande faveur auprès du tsar; ce rusé Grec s'était emparé avec adresse des faiblesses d'Alexandre, avait saisi ses tendances religieuses, les avait exaltées et favorisées, de sorte que l'empereur se persuada de n'avoir jamais été mieux compris, et de ne pouvoir être plus sûrement conduit à la gloire et au salut que par Capodistrias. Tout cela n'était pas à l'avantage du libéralisme, et déjà on pouvait remarquer par bien des traits significatifs le changement qui s'était fait dans les idées de l'empereur. Gentz s'en promettait des suites importantes, bien qu'il ne considérât pas précisément cette forme de la religion, mêlée d'orthodoxie grecque et de mysticisme protestant, comme la plus désirable. Il nous peignit vivement l'attitude de Guillaume de Humboldt, venu de Londres au congrès, et qui, depuis la nomination du comte

de Bernstorff au ministère des affaires étrangères de Prusse, se trouvait en opposition ouverte avec celui-ci et avec le chancelier d'État. Sans nulle violence et d'un ton posé et amical, il exprimait des jugements et des opinions qui portaient de rudes coups, de profondes blessures à ces deux ministres, et ne les rendaient pas médiocrement inquiets pour l'avenir. Hardenberg convint qu'il fallait tout faire pour réconcilier, pour calmer au moins un tel adversaire, et Bernstorff dit à Gentz que s'il avait su à quel rival il enlevait le ministère, il ne l'eût jamais accepté. Dans sa position effacée, Humboldt triomphait de ses adversaires par la supériorité de l'esprit et du caractère; ils le craignaient, et lui ne les craignait pas : « Je l'ai vraiment admiré, dit Gentz, tant sa tenue était ferme. Une seule fois, tout à la fin, je le vis un peu dérouté quand Bernstorff reçut tout à fait à l'improviste et à la fois les grands cordons de Saint-André de Russie et de l'Aigle noire de Prusse, distinctions qui d'ordinaire ne s'accordent qu'après de longues années au mérite le plus reconnu, et qui tombaient ici d'avance dans une carrière à peine commencée. Cela lui fut trop fort, et quelque chose se brisa en lui; il changea de couleur et eut besoin d'un peu de temps pour retrouver son équilibre. » Quant à la marche des affaires en général, Gentz paraissait assez tranquille. Pourvu que la France ne bouge pas, disait-il, l'Allemagne gradera sa tranquillité; l'essentiel était de gagner les bonnes têtes, parmi lesquelles il comptait Lindner et Louis Wieland, et surtout Louis Bœrne, qu'il vanta au dernier point, notamment pour ses critiques de théâtre, comparables uniquement à celles de Lessing. « Et sa direction politique? demanda Rachel. — Tout à fait radicale, s'écria Gentz, comme on ne peut l'attendre autrement d'un juif opprimé, exclu de partout, avec cela plein d'esprit et de courage. — Et espérez-vous le gagner? continua Rachel. — Peut-être, répliqua Gentz, mais ce sera dur, quoi qu'il soit très-bien pour moi personnellement, » ajouta-t-il avec complaisance.

Dans les circonstances qu'on connaît, avec les bruits d'empoisonnement qui couraient, l'autopsie du défunt grand-duc fut un nouvel incident douloureux qui produisit la tension la plus effrayante. On trouva dans la poitrine dix livres d'eau; du reste, nul mal organique particulier et point de trace de poison. Il est vrai que l'un des médecins, le docteur Teuffel de Birkensee, me dit plus tard que cela ne prouvait rien, que beaucoup de poisons tuaient sans laisser de traces dans le cadavre, et que c'était notamment le cas pour l'aqua toffana, dont il admettait l'existence souvent contestée. Les dames de la cour grand-ducale crurent à l'empoisonnement plus fort qu'auparavant. Le

grand-duc Louis observa là-dessus un sévère silence, ne combattant ni ne confirmant ces épouvantables soupçons. Il savait qu'anciennement cette terrible accusation ne l'avait pas épargné lui-même. L'empereur Napoléon avait cru devoir une fois mettre en garde le défunt contre les intentions de son oncle; celui-ci l'apprit et voulut se laver de tout soupçon dans des lettres secrètes à l'empereur, en quoi madame de Freistædt avait dû lui prêter son concours, parce qu'il ne possédait pas assez le français. Les rumeurs les plus troubles et les plus contradictoires sont en pareil cas avidement saisies, et de méchantes langues préparent dans l'ombre et le secret un poison insinuant, plus authentique et non moins funeste que l'autre. Je ne hasarde aucun jugement. Je rapporte ce que d'autres ont cru et dit. Je ne crois pas que Tettenborn soit plus que moi arrivé à un résultat certain.

Le nouveau grand-duc sembla porté pour moi d'une vraie préférence. Quand j'eus à le saluer pour la première fois dans sa nouvelle dignité, ce qui, d'après son désir, se fit sans nul apparat, il me dit les choses les plus flatteuses, me demanda mon amitié, et protesta que les relations avec la Prusse lui étaient chères et importantes avant toutes les autres, qu'il y donnerait toute sa sollicitude et y mettrait sa confiance entière. Il exprima ensuite avec chaleur les vues d'après lesquelles il dirigerait son gouvernement : « Il savait bien, disait-il, que l'État n'est point un domaine ou une propriété quelconque dont il soit permis d'user et d'abuser, mais un dépôt dont il faut rendre compte, ce qu'il s'appliquerait à pouvoir faire à chaque instant; il n'écouterait que le devoir, la confiance, la justice, la bienveillance; son digne père Charles-Frédéric et, à moins que cela ne parût trop ambitieux, Frédéric le Grand, voilà quels devaient être ses modèles. » Ces paroles, dites avec calme et simplicité, semblaient venir du cœur, et je n'avais aucune raison d'en suspecter la sincérité. Je crus de mon devoir de seconder de mon mieux la bonne volonté du vieux souverain. De telles dispositions faisaient passer aisément les lacunes de l'esprit et de l'éducation, et semblaient même devoir les combler en certains cas; elles ne suffisaient pas toutefois pour les déguiser; les connaissances et les vues supérieures manquaient entièrement, et le discours montrait un mélange du grossier parler badois et de la langue de Berlin et de Potsdam, telle qu'on l'entendait jadis de la bouche de vieux officiers.

Il y avait au château de Carlsruhe une série de pièces que le feu grand-duc avait fait fermer l'une après l'autre, et dans lesquelles nul pied ni regard n'avaient plus pénétré depuis. Dès son plus jeune temps, il avait contracté l'habitude de tranquillement mettre de côté

tout ce qu'il recevait, de quelque nature que ce fût; personne ne pouvait plus ensuite toucher à ces objets, et lui-même n'y revenait pas. On ne pouvait ni le décider à s'en servir ni obtenir, par les plus instantes prières, qu'il les rendît; sa paresse obstinée se refusait à tout. Quand une chambre se trouvait remplie de cette manière, il en prenait la clef sur lui, et l'entassement recommençait dans une autre. Ces pièces, ouvertes après sa mort, firent voir un monde d'objets, un pêle-mêle de choses de prix et de loques de toute espèce. De ses années d'enfance, on retrouva de précieux joujoux auxquels il n'avait jamais touché, puis une multitude de petits rouleaux d'argent, sur lesquels on lisait : « Solde de capitaine pour monseigneur le prince Charles. » C'était la paye mensuelle du grade de capitaine dont il avait été revêtu dans son enfance. Puis c'étaient encore des pièces de vingt kreutzers, soigneusement enveloppées, à côté de tiroirs pleins de rouleaux d'or, de boîtes et tabatières de prix, d'anneaux et autres bijoux, montant ensemble à plus de trois cent mille thalers, le tout abandonné par le grand-duc depuis de longues années, quand, jusqu'à la fin de ses jours, il était souvent embarrassé pour de petites sommes, et ne pouvait se les procurer qu'à 16 pour 100 d'intérêt. De livres, cartes géographiques, pétitions, actes, gravures, paquets cachetés et autres papiers, on trouva un fouillis immense; des dépêches qu'on cherchait depuis des années et dont on ne s'expliquait pas la perte; des documents dont l'absence avait entravé des affaires importantes et causé de graves préjudices à des particuliers. Parmi des habits de cour et de travestissement et des chapeaux à plumes, on découvrit des objets d'art, des armes et des raretés de prix qu'on n'avait voulu que lui faire voir ou lui offrir en vente. De beaucoup de ces objets, les propriétaires ne purent être retrouvés; pour d'autres, on se souvint qu'il y avait eu des réclamations, et que la caisse grand-ducale avait dû payer de fortes sommes pour des objets qui n'avaient jamais servi, et n'avaient même plus vu le jour.

Avec les personnes, le grand-duc n'en avait pas autrement agi qu'avec les choses. Ses retards, ses refus, qui n'étaient jamais décisifs, mais simplement dilatoires, avaient souvent mis ses agents et ses serviteurs de confiance au désespoir. Des généraux, mandés à Carlsruhe pour y recevoir de nouveaux modèles de pièces d'uniforme, durent y passer des années entières, uniquement parce que l'autorisation grand-ducale se faisait attendre. Un paysan de Baden-Baden, qui avait quelque chose à demander au prince et lui était bien recommandé, fut appelé par lui à Carlsruhe et largement défrayé dans une auberge,

avec ordre de ne pas bouger. Cela dura presque un an, et fut pour le paysan un temps de bombance extraordinaire, mais aussi d'inaction forcée qui le réduisit presque au désespoir; les frais de son entretien dépassèrent la valeur de tout son litige, et quand enfin il s'en retourna sans avoir obtenu de solution, il trouva son exploitation dans un état pitoyable.

De ces traits de caractère de son neveu, le grand-duc Louis tirait la conclusion consolante que la continuation du précédent gouvernement n'eût pas été un bonheur pour le pays, et que le grand-duché avait désormais en lui-même un meilleur souverain, des devoirs duquel il se plaisait à tracer le tableau le plus sévère. Et il faut dire que ses premières actions répondaient tout à fait à ses paroles. Il fit publier d'abord qu'il aurait chaque mercredi une audience personnelle, où tout le monde, sans distinction de rang, tout plaignant, suppliant ou réclamant pourrait exposer son affaire et trouverait un gracieux accueil. Il déclara ensuite, par des considérations de famille et de bien public, ne point vouloir contracter de mariage, pour ne point reculer et exposer dans l'avenir à de nouvelles contestations la successibilité à peine établie des Hochberg. Les deux mesures rencontrèrent de tous côtés l'applaudissement le plus unanime. On savait aussi qu'il se proposait d'introduire de l'économie dans les dépenses de la cour et de l'État, et qu'il comptait sur le concours des chambres pour éteindre sur-le-champ le déficit des finances publiques; et personne ne pouvait songer à révoquer en doute le sérieux de ces projets. Ce qui parut moins louable et véritablement inique, ce fut la question tout doucement soulevée de savoir si la grande-duchesse Stéphanie continuerait à toucher une rente considérable que l'empereur Napoléon lui avait fait assurer sur Nellenbourg, quand il réunit ce territoire au grand-duché. Le droit était incontestable et prévalut; mais les tentatives de l'ébranler venaient d'un côté fécond en mauvais procédés et odieuses chicanes contre la noble princesse; de bas courtisans, à leur tête le baron d'Ende, s'étaient flattés de faire leur cour au moyen de cette intrigue, qu'on présentait comme sollicitude en faveur des finances publiques. Quant aux négociations que Berstett avait dès lors nouées avec la noblesse pour lui faire acccepter la constitution, en lui assurant des avantages contraires à l'esprit de la loi fondamentale, elles étaient encore trop peu connues pour exciter le soupçon et le blâme.

Le penchant du prince pour moi s'accusait davantage, et comme avec intention, de jour en jour; il me faisait appeler souvent pour m'entretenir de toutes les choses possibles, et voulait même que je

vinsse sans être appelé, tous les jours, à toute heure, et tout à fait à mes aises. Rien n'était plus loin de mon désir qu'un tel poste de favori, que je me sentais tout à fait incapable de remplir et d'exploiter. Cette préférence extraordinaire, et par cela même dangereuse, n'avait rien que d'inquiétant pour moi, et je pris sur-le-champ la résolution de n'en faire que l'usage le plus modéré. Mais cela ne servit de rien : ne me voyant pas venir à ses souhaits, il vint chez moi, et rendit ainsi la chose encore plus éclatante. Il ne me trouva pas, mais il trouva Rachel, et s'entretint longuement avec elle, répétant sa profession de foi : que le gouvernement n'était pas un plaisir, mais un grave devoir, ni le prince un propriétaire, ni l'État un domaine. Il la laissa dans le ravissement de sa franchise et de ses excellentes intentions. Pendant ce temps, j'étais chez Berstett, à qui j'avais à parler d'affaires qui ne réclamaient pas beaucoup de temps, mais il traîna l'entretien sans se gêner, et, après une demi-heure seulement, il me dit tout à coup, comme s'il s'en avisait au moment même : « Mais, mon Dieu! je vous retiens ici sans nécessité, et pendant ce temps le grand-duc est chez vous. Avant votre arrivée, j'étais chez lui pour le rapport, et en terminant, il me dit qu'il allait se rendre chez vous. » Je tirai ma montre, et fis observer que c'était maintenant probablement trop tard. Et en effet, il se trouva que le grand-duc était parti. A l'expression de Berstett, quand il feignit de se rappeler seulement les paroles du grand-duc, je vis clairement que telle avait été son intention. Mais son lourd artifice ne lui fit pas atteindre son but, car le grand-duc répéta ses visites et redoubla encore d'intimité avec moi.

Dans les premiers jours de février, Berstett parut chez moi, et me remit, de la part du grand-duc, la grand'croix du lion de Zæhringen, avec accompagnement des assurances les plus flatteuses, où on me disait entre autres que le feu grand-duc m'avait déjà destiné cette marque de distinction, et que le grand-duc actuel se faisait une joie de remplir un devoir dont il avait hérité avec tant d'autres. Je n'étais pas ambassadeur en nom, je n'avais que le titre de conseiller de légation, et que je reçusse un grand-cordon en cette qualité était un fait inouï en Bade aussi bien qu'en Prusse. La surprise, l'éclat furent donc considérables, et on ne put comprendre que la violation des règles consacrées, le mépris des usages traditionnels, allât jusque-là. M. de Reden, ambassadeur de Hanovre, me félicita de la manière la plus franche et la plus cordiale, pensant que j'avais reçu la croix de commandeur, mais dès qu'il eut entendu parler de grand'croix il se trou-

bla, changea de couleur, et dit ensuite avec un soupir : « Eh bien! alors,... alors,... il n'y a plus à vous féliciter, car vous êtes au-dessus de toute félicitation. » A Berlin même, on voulut d'abord supposer une erreur, et on ne sut trop comment prendre la chose; cependant l'autorisation nécessaire ne put naturellement être refusée. Mais ce qui pour les autres ne fut que matière à surprise bruyante et peut-être à secrète jalousie, fut un coup terrible pour Küster, ambassadeur de Prusse à Stuttgard, et mon supérieur. Il se persuada que je lui avais dérobé ce qui, d'après le rang, ne revenait qu'à lui seul. Aussi, dans la première lettre qu'il m'écrivit, ne dissimula-t-il pas son irritation, et j'appris que verbalement à Stuttgard, et par lettres à Berlin, il avait donné le plus libre cours à son amertume. Dès ce moment, je lui fus odieux, et son mauvais vouloir contribua beaucoup dans la suite à en faire naître ou à en développer d'autres, et à amener finalement la péripétie qui m'éloigna de Carlsruhe, et devait me confiner dans l'Amérique du Nord. Ce don, qui devait être une récompense pour moi, me devint donc funeste, notamment aussi en ce que le grand-duc, pleinement convaincu d'avoir fait pour moi des choses inouïes, compta désormais en retour sur un attachement sans réserve de ma part.

Son ministre Berstett se mit probablement la même idée en tête, mais, dès les premiers jours, il eut occasion de se détromper de sa chimère. Je me trouvais chez le grand-duc en même temps que lui, et notre causerie tomba par hasard sur Tettenborn, maintenant ambassadeur de Bade à Vienne, et que Berstett avait probablement déjà entamé à plusieurs reprises dans l'esprit du grand-duc; il s'agissait maintenant de le faire exécuter et renier par moi. Avec l'adresse qui ne fait jamais défaut à la médisance des intrigants, Berstett fit une remarque qui contenait à la fois une flatterie pour le grand-duc et une dépréciation pour Tettenborn, puis m'apostropha directement, me sommant de convenir qu'à Carlsruhe notre vieil ami avait été peu utile et fort incommode. Mon cœur se révolta d'une si indigne fausseté, et comme on provoquait une réponse et que le grand-duc me regardait avec curiosité, je sentis qu'il ne m'était pas permis de me taire, et repoussai cette lâche attaque avec tout le feu de l'indignation; je mis en lumière la droiture de Tettenborn et ses grands mérites, et me proclamai un de ses fidèles, qui jamais ne lui ferait défection. Berstett se tut d'abord, et voulut ensuite, par un tour adroit, amoindrir l'impression du différend; mais il était maintenant, et à jamais, fixé sur ce qu'il devait penser de moi; il savait qu'il ne pourrait me gagner, que j'étais l'ami de l'ami qu'il trahissait, et par conséquent son ennemi à

lui, et il eut la satisfaction de voir le grand-duc s'étonner de mon zèle, et donner un sourire de compassion à mon imprudence.

M. de Goltz, ministre de Prusse auprès de la diète germanique, fournit vers ce temps un petit intermède fort divertissant pour ceux que cela ne touchait pas, mais pénible pour nous autres Prussiens. Dans la position difficile qu'il occupait, les airs de hauteur et de supériorité que prenait cet excellent homme ne purent couvrir longtemps la faiblesse de son caractère et de ses vues; ses collègues le menaient vivement, le mettaient au pied du mur à grand renfort de discussions savantes, et lui arrachaient des concessions dont plus tard il avait à se repentir. Rentrait-il de mauvaise humeur des séances de la diète ou des comités, il avait à supporter les vivacités, les reproches et les exigences de sa femme. Incapable enfin de faire front contre ces assauts de tout genre, il chercha son salut dans une indifférence apathique, qui passa insensiblement de sa vie privée dans ses fonctions officielles. Un jour donc qu'il avait tout à fait perdu la tête, et qu'il venait justement de recevoir de Berlin une communication pour la diète, il eut le malheur de remettre à la chancellerie fédérale autrichienne, non pas seulement cette pièce, comme il devait le faire, mais en même temps des instructions secrètes, destinées pour lui seul, et dont le sens s'écartait fort du document officiel. Ces instructions furent imprimées et publiées avec le reste. On s'imagine le bruit, les cris, l'indignation, les rires. Dans les cercles diplomatiques, on ne parla plus que de cela, avec horreur, compassion ou raillerie. L'impression fut si forte que le ministre des affaires étrangères de Prusse crut devoir faire parvenir à toutes les cours allemandes une circulaire d'explications et d'excuses, et l'assurance formelle que le comte de Goltz ne resterait pas à la diète. C'était déjà suffisamment triste et fâcheux pour la gloire des affaires prussiennes, mais les railleurs devaient encore avoir plus beau jeu; car on se mit à Berlin au-dessus de la honte qu'on avait pourtant confessée, et le comte de Goltz resta à la diète.

La suite des dates m'amène maintenant à un événement sinistre et affreux en lui-même, et qui fut particulièrement funeste et déplorable par ses suites : je veux parler de l'assassinat de Kotzebue; je crus devoir en faire l'objet d'une relation spéciale, exposant l'enchaînement des faits du commencement à la fin, et je joins ici ce récit sans l'abréger[1].

[1] Nous réservons cette relation pour un troisième extrait.

(*Traduit de l'allemand de* K. A. VARNHAGEN D'ENSE.)

ARTHUR SCHOPENHAUER

ET

SA PHILOSOPHIE.

I.

« Ce n'est pas à mes contemporains, ce n'est pas à mes concitoyens, — c'est à l'humanité que je confie mon œuvre maintenant achevée, dans la confiance qu'elle ne sera pas sans valeur pour elle; dût même cette valeur, comme c'est le sort du bon en tout genre, n'être reconnue que tardivement ».... « Mes écrits portent si évidemment le cachet de la sincérité et de la franchise, que par là déjà ils se distinguent de ceux des *trois célèbres sophistes*[1] de la période après Kant : on me trouvera toujours placé au point de vue de la *réflexion*, c'est-à-dire de la méditation rationnelle et de la communication loyale de la pensée, jamais à celui de l'*inspiration*, appelée aussi contemplation, ou bien raison absolue, mais dont le véritable nom est outrecuidance et charlatanisme. Ayant travaillé dans cet esprit, tandis que le faux et le mauvais restaient généralement considérés, et que je voyais l'outrecuidance et le charlatanisme jouir de la plus grande estime, j'ai renoncé depuis longtemps au suffrage de mes contemporains. Il est impossible qu'une époque qui, durant vingt années, a proclamé Hegel, ce Caliban de l'esprit, le plus grand des philosophes, et cela si haut que toute l'Europe a retenti de son nom, puisse en rien tenter par son suffrage celui qui a assisté à un tel spectacle : l'approbation de cette époque est prostituée, et son blâme ne signifie plus rien. »

C'est ainsi que M. Schopenhauer s'exprime dans la préface qui pré-

[1] Il s'agit de Fichte, de Schelling et de Hegel.

cède la seconde édition de son œuvre principale [1], et il conclut en ces termes :

« C'est pourquoi on reconnaîtra quelque jour (mais naturellement pas tant que je vivrai) que la manière dont un même sujet a été traité avant moi par un philosophe quelconque, doit apparaître, si elle est mise en regard de la mienne, comme superficielle. D'où il résulte encore que, parmi les choses que l'humanité n'oubliera plus, elle m'en devra beaucoup, et que mes écrits ne périront pas. »

Je craindrais d'affaiblir cet éloge, en y rien ajoutant. Si néanmoins quelqu'un, méprisant la boutade de Wolfgang Gœthe : « la modestie est bonne pour les gueux, » s'avisait de ne point goûter l'abandon avec lequel M. Schopenhauer parle de ses écrits et de sa personne, il faudrait le renvoyer au précepte socratique, considéré dès longtemps comme constituant le principe de toute philosophie : « Connais-toi toi-même. »

M. Arthur Schopenhauer est né [2], le 22 février 1788, à Dantzig. Son père était un des plus notables négociants de la ville; sa mère, Johanna (Jeanne) Schopenhauer, a joui d'une assez grande réputation littéraire [3]. L'enfance d'Arthur Schopenhauer s'est écoulée dans les voyages qu'il fit avec ses parents en France et en Angleterre. Il possède à fond la littérature de ces deux pays. Ses études à l'université de Gœttingue, où il se rendit en 1809, furent dirigées par G. E. Schulze [4], qui stimula dans le jeune homme le goût des spéculations philosophiques, mais en lui recommandant de ne toucher à aucun philosophe, et surtout à Aristote et à Spinoza, avant de s'être identifié avec Platon et avec Kant. M. Schopenhauer, qui suivit ce conseil, dit s'en être fort bien trouvé.

En 1811 il se rendit à Berlin, où professait alors Fichte, pour lequel il avait une admiration *à priori*. Cette admiration ne tarda pas à se transformer en son contraire, et Fichte devait être enveloppé plus tard dans ce souverain mépris dont M. Schopenhauer couvre en toute circonstance les « trois grands sophistes » de la période postérieure à

[1] *Die Welt als Wille und Vorstellung* (le Monde en tant que volonté et représentation). Leipzig, 1844, Brockhaus.

[2] J'emprunte les faits de cette biographie sommaire à M. Jules Frauenstädt, qui a écrit sur la philosophie d'Arthur Schopenhauer des *Lettres* dont l'esprit général peut se formuler en ces termes : « Il n'y a qu'un philosophe, c'est Schopenhauer, et le docteur Frauenstädt est son prophète. »

[3] Elle a écrit des romans, des nouvelles et des récits de voyage. Sa fille, Adèle Schopenhauer, s'est acquis également quelque notoriété par des romans et des contes.

[4] Philosophe sceptique, né en 1761, mort en 1833.

Kant. La thèse préparée pour la promotion au grade de docteur ne put être soutenue à Berlin, à cause de la guerre qui venait de survenir (1813); c'est à Iéna que le philosophe livra sa première bataille et conquit le diplôme universitaire. Cette thèse, où il déposa le principe de sa future théorie, a été publiée sous le titre « De la quadruple racine de la cause suffisante[1] ». M. Schopenhauer passa l'hiver de cette année à Weimar, où il jouit du commerce de Gœthe, et fréquenta l'orientaliste Frédéric Mayer, qui l'introduisit dans l'antiquité indienne. De 1814 à 1818, le jeune métaphysicien fit à Dresde des cours particuliers, et publia un petit traité « Sur la vision et les couleurs » (Leipzig, 1816). Dès cette époque, il préparait son œuvre capitale « le Monde en tant que volonté et représentation », qui parut à Leipzig en 1819; la deuxième édition, postérieure de vingt-cinq ans, se trouve augmentée d'un volume de suppléments et d'éclaircissements. M. Schopenhauer se rendit à Rome et à Naples dans l'automne de 1818. A son retour, en 1820, il professa pendant un semestre. Mais tels n'étaient ni son goût ni son ambition. Au printemps de 1822, il reprit le chemin de l'Italie, où il demeura jusqu'en 1825: preuve de goût dont il faut lui tenir compte. Un métaphysicien qui aime les arts et le soleil, ce n'est pas chose commune.

En 1831, fuyant le choléra, il quitta Berlin, où il était revenu, pour aller s'établir à Francfort-sur-le-Mein, qu'il n'a plus quitté depuis. C'est là que, dans une parfaite indépendance de fortune et de pensée, le sage a maudit durant près d'un quart de siècle les sophistes et les charlatans, ses confrères, qu'il a méprisé le vain fracas de leur renommée et de leurs théories, s'applaudissant en lui-même, si nous l'en croyons, du silence et de l'abandon où le laissait une époque indigne de renfermer dans son sein un philosophe véritable.

En 1836 cependant, M. Schopenhauer publiait encore un petit écrit, « la *Volonté dans la nature,* » en commentaire à son grand ouvrage. En 1839, l'Académie royale des sciences à Drontheim, en Norvége, couronnait sa dissertation sur le libre arbitre, sujet mis par elle au concours; de plus, elle admettait l'auteur parmi ses membres, le vengeant ainsi de l'indifférence de son ingrate patrie. Cette distinction, motivée par un travail fort remarquable, dirigea enfin vers lui un peu de cette attention que le public semblait avoir vouée pour toujours aux trois grands sophistes, et surtout au plus grand des trois, à Hegel.

[1] *Uber die vierfache Wurzel des Satzes vom zureichenden Grunde.* Rudolstadt, 1813. 2e édition, Francfort, 1847.

Leur intraitable adversaire concourut encore pour un prix que proposait la Société des sciences de Copenhague au meilleur travail sur « les deux Problèmes fondamentaux de la morale ». Mais cette fois, le laurier académique lui fut refusé. L'œuvre par laquelle il l'avait sollicité, distinguée et remarquble d'ailleurs à plus d'un titre, a paru en 1841 à Francfort.

C'est en 1844, comme je l'ai dit, que l'auteur réédita, en y ajoutant un volume, son ouvrage « le Monde en tant que volonté et représentation », ainsi que sa thèse de docteur, également fort augmentée. Le dernier ouvrage de M. Schopenhauer porte un baptême grec, assez peu à l'usage des profanes : *Parerga et Paralipomena*. Ce sont des mélanges et des fragments que relie le fil général du système. De date assez récente (Berlin, 1851), cette publication n'occupe certainement pas la moindre place dans les œuvres du philosophe et de l'écrivain. C'est à l'âge de près de soixante-dix ans que les rayons de la publicité sont allés trouver le sage dans sa retraite, alors que les noms de Hegel et de Schelling semblaient perdre de leur magie, comme des aimants épuisés, et que déjà la réaction, poussée depuis jusqu'à l'excès, commençait à se produire contre la pure métaphysique. M. Schopenhauer n'était plus alors hors du courant; il allait avoir son tour : le suffrage qu'il avait dédaigné s'est vengé de lui en le frappant. C'est un malheur sans doute, mais qu'il s'est attiré par sa faute, et dont peut-être il saura se consoler.

II.

La doctrine philosophique de M. Schopenhauer est fort complexe. Il l'appelle quelque part une « Thèbes aux cent portes », et il a bien raison. Chaque rue aboutit au centre de la ville, — au forum. Si je ne puis faire visiter au lecteur la cité tout entière, je prendrai soin du moins de ne lui laisser ignorer aucune des voies principales, et surtout de le ramener toujours au cœur du système, afin qu'il acquière de l'ensemble, et de ses divisions les plus importantes, une idée conforme à leur réalité. Je m'efforcerai aussi de lui épargner le jargon philosophique; cette tâche m'étant rendue facile d'ailleurs par l'exposition claire et vivante que M. Schopenhauer a su introduire en des sujets où il n'est pas toujours possible d'écarter le vocabulaire technique et les formules consacrées. Je ne puis épuiser, dans le cadre restreint que je me donne, l'analyse critique de la doctrine. Ceux qui ont

lu, et ceux qui liront les écrits de M. Schopenhauer, comprendront qu'un résumé général laissera toujours bien des lacunes. En pareille occurrence, on ne peut, dans l'analyse comme dans la critique, toucher que les sommets principaux d'une théorie. M. Schopenhauer aura d'ailleurs toujours la ressource des auteurs; il me dira que je n'ai rien compris à son système. Et peut-être il aura raison. Je lui fais d'avance cette concession, et sans fausse modestie. Un philosophe est-il sûr de s'être toujours bien compris lui-même?

Qui veut construire doit avant tout s'assurer le terrain, à moins qu'il n'élève un château en Espagne. M. Schopenhauer a donc commencé par cette question : Qu'est-ce que la philosophie? A-t-elle un domaine distinct du domaine de la science, ou bien la science et la philosophie ne sont-elles, en dernière analyse, qu'une seule et même chose? Une tendance très-prononcée de l'esprit moderne pousse de plus en plus à les unir, même en Allemagne. M. Schopenhauer, cet adversaire frénétique de Hegel, que sans plus de façon il décore, et sans perdre une occasion, du titre de « charlatan », de « barbouilleur de non-sens » et de « démonteur de cervelles[1] », n'en est pas moins du petit nombre de ceux qui revendiquent pour la philosophie un terrain absolument distinct de celui où la science s'est établie. Selon lui, la science, particulière ou générale, ne peut discerner que l'apparence des choses, elle ne sait rien de leur principe. La philosophie en peut-elle connaître davantage? M. Schopenhauer l'affirme. Il s'agit de savoir s'il le prouve.

« Toute explication[2] fournie par la science, dit-il, n'est jamais que *relative*, ainsi que je l'ai déjà avancé : elle rend compte des phénomènes par leurs rapports mutuels, elle laisse toujours quelque chose d'inexpliqué, une chose qu'elle présuppose; c'est dans les mathématiques, par exemple, l'espace et le temps; dans la mécanique, la physique et la chimie, c'est la matière, ce sont les qualités, les forces originelles, les lois naturelles qu'elle présuppose; en botanique et en zoologie, c'est la diversité des espèces et la vie elle-même; en histoire, c'est le genre humain, avec toutes les propriétés de la pensée et de la volonté; — dans toutes les sciences enfin, c'est la conception de la Causalité, admise en chacune selon ses applications spéciales. — La philosophie a ceci de particulier *qu'elle ne suppose absolument rien de connu*, mais que tout, dans une mesure égale, lui apparaît comme

[1] Voir *Parerga et Paralipomena*, t. I, l'article sur la *Philosophie universitaire*.
[2] *Welt als Wille und Vorstellung*, t. I, p. 92.

étranger et se pose en problème à résoudre : non pas seulement les rapports des phénomènes entre eux, mais encore ces phénomènes eux-mêmes, et jusqu'à la notion de causalité à laquelle toutes les autres sciences se contentent de tout ramener ».... « Car, ainsi que je l'ai dit, *c'est précisément ce que les sciences présupposent et admettent comme fondement de leurs explications, qui fait le véritable problème de la philosophie,* laquelle par conséquent commence, à cet égard, là où les sciences finissent. »

Nous avons devant nous un ensemble d'existences, ou si l'on veut de phénomènes, au nombre desquels nous comptons notre propre apparition. Nous appelons cet ensemble le monde, la nature, l'univers. Nous croyons à la réalité de cet ensemble, et nous affirmons purement et simplement qu'il *est.* M. Schopenhauer ne pense pas ainsi. Ce monde *apparaît,* mais il *n'est* pas. Il y a sans doute une réalité essentielle cachée derrière lui ou en lui, mais cette réalité nous ne la pouvons saisir ; nous aurons beau la poursuivre par l'observation et par le raisonnement, par l'analyse et par la synthèse, par l'induction et par le syllogisme, par tous les efforts enfin de la perception physique et de la réflexion combinées : la déception nous attend invariablement au bout de nos recherches. Pourquoi ? Parce que le temps, l'espace et la causalité, dans lesquels ce monde s'offre à nous, ne sont pas des propriétés inhérentes aux choses que nous percevons, mais qu'elles appartiennent seulement à l'organisation particulière dont nous sommes doués, et au moyen de laquelle s'établit cette perception, soit physique, soit intellectuelle. Qu'on supprime le temps, l'étendue et la causalité, c'est-à-dire l'action respective des existences les unes sur les autres, que va-t-il rester de cette représentation du monde, des rapports entre ses parties, que la science formule sous le nom de *lois,* et où elle voit l'explication des phénomènes ? Absolument rien ; le monde, depuis les soleils jusqu'au ciron, aura disparu ; un souffle de l'esprit philosophique a suffi, nous sommes dans le vide.

Or, c'est dans le vide universel que M. Schopenhauer nous transporte d'emblée, à l'exemple de Kant, dont il étaye et commente le scepticisme, traçant avec verve sur le fond terne de la célèbre « Critique de la raison pure » le contour incisif, net et saillant de sa propre argumentation. M. Schopenhauer ne se proclame pas seulement disciple de Kant pour la partie sceptique de sa philosophie, mais il n'admet pas que Kant ait eu, en Allemagne ni dans le monde entier, d'autre héritier que lui. — On verra comment, par un retour ingénieux dans son for intérieur, le disciple arrive à reconstruire, sur l'essence même des

choses, le monde phénoménal sapé dans sa réalité par son maître immortel. Pour légitimer cette suspicion de non-réalité dont M. Schopenhauer frappe le monde extérieur au nom de la philosophie, son argument capital, unique même, est celui autour duquel pivote déjà le criticisme de Kant : l'espace, le temps et la causalité sont des formes de notre entendement; ils constituent les moules de notre organisation, dans lesquels se coule l'essence véritable des choses, pour en recevoir des empreintes qui appartiennent, non à cette essence elle-même, mais aux formes qui se trouvent prédéterminées dans l'organisation humaine. En langue profane : Nous avons des lunettes pour voir clair, mais ces lunettes, dont nous ne pouvons nous défaire, nous abusent et nous font voir les choses autrement qu'elles ne sont en effet.

La théorie critique de Kant a soulevé nombre d'objections. On a invoqué contre elle surtout la conviction intime et spontanée, le sentiment irréfutable que nous avons de la réalité de ce monde, que cette théorie voudrait réduire à n'être plus qu'une fallacieuse apparence. On s'est également demandé pourquoi les modes sous lesquels nous percevons les choses, soit le temps, l'espace et la causalité, ne se trouveraient pas conformes à l'essence de ces choses, et pourquoi, de la sorte, celles-ci ne seraient pas en réalité ce qu'elles nous paraissent être : objection qui, sous une forme plus philosophique, revient à demander pourquoi, le sujet et l'objet, l'homme et la nature, existant l'un pour l'autre et l'un dans l'autre, le résultat de cette pénétration, ou, pour mieux dire, de ce rapport élevé à l'état de représentation phénoménale et raisonnée, n'exprimerait pas la réalité même des choses? Cette réalité n'est-elle pas précisément le rapport des choses entre elles, leur solidarité, leur unité dans la multiplicité? et tout ce qu'exprime ce rapport, sous une forme quelconque, ne traduit-il point par cela même, quoique partiellement, la vérité fondamentale des choses, qui est leur rapport, leur unité et leur solidarité? L'absolu non-seulement se peint, mais encore il se traduit fidèlement dans le relatif. Or, le scepticisme de Kant les sépare : il désunit, il disloque l'univers; sans retour possible, il scinde l'unité et la multiplicité, le principe et ses phénomènes, l'infini et le fini, dont le rapport pourtant constitue un monde qu'il est impossible de concevoir hors de lui. Le rôle du philosophe, comme celui du savant, est de constater ce rapport universel sous le plus grand nombre de ses aspects; il ne consiste pas à l'expliquer. Cette dernière tâche est stérile, au delà de notre portée intellectuelle, car on la voit sans cesse aboutir, soit à l'absorption du fini dans l'infini,

soit à celle de l'infini dans le fini; soit enfin, ce qui ne vaut pas mieux, à leur radicale séparation : toutes solutions qui n'en sont pas, et qui, sous prétexte de trancher le problème, ne font que supprimer l'une de ses données au profit de l'autre, ou bien les isolent, au lieu de se borner à les distinguer. Kant a créé un dualisme irrémédiable; en creusant par son analyse un gouffre entre les phénomènes et le principe, il a dû déclarer que les premiers ne sont que des apparences menteuses, où la « *chose en soi* » se présente à nous sous le masque dont nous la revêtons nous-mêmes par le fait irrémédiable de notre organisation; du même coup, il nous a annoncé notre entière impuissance à saisir cette chose en soi, puisque d'après lui nous ne pouvons dépasser la perception phénoménale, reconnue fallacieuse, et où néanmoins réside le point de départ de tous nos raisonnements.

Pour ma part, je confesse n'avoir jamais pu comprendre l'existence de cette *chose en soi*, isolée, distincte, séparée de l'univers phénoménal, et cela par le motif que je n'ai jamais compris qu'il y eût dans les phénomènes une autre substance que celle qui constitue les rapports entre les existences multiples, et que ces rapports de solidarité ne fussent point la marque évidente, l'apparition même aux yeux de l'esprit d'un lien de solidarité, d'une vivante unité qui, en embrassant le monde sans l'engloutir en elle, dût se révéler à nous comme son principe conservateur, son être, sa réalité permanente. Si nous ne pouvons percevoir ce principe sous tous les aspects où son jeu se manifeste, parce que le champ de notre perception est borné, ceux de ces aspects du moins qu'il nous permet de voir ne peuvent être que conformes à son essence. Une pensée avant toute autre m'a toujours garanti contre le scepticisme kantien; la voici : La pluralité supprimée en idée au sein de l'univers, que reste-t-il de cet univers? Une unité équivalente à zéro. Si la pluralité n'est pas dans l'unité, elle n'en sortira pas; si elle en sort, c'est qu'elle y est renfermée. Or, de l'aveu de tous les philosophes sérieux, comme aussi de celui des religions monothéistes s'exprimant sous la forme théologique qui leur est particulière, l'unité vivante constitue la commune substance des choses multiples, la véritable substance *universelle* qui les relie toutes entre elles et à un même principe générateur. Si donc la diversité sort de cette unité, la diversité appartient également à l'essence des choses. Mais la diversité implique la limitation réciproque, qui se traduit par le temps et par l'espace : le temps et l'espace, ainsi que l'action respective des choses les unes sur les autres, ou, en d'autres termes, leur solidarité active, constituant par suite des éléments qui appartiennent

à la nature des choses, ils ne leur sont pas seulement attribués par nous extérieurement. Admettant néanmoins, avec Kant, que le temps, l'espace, la causalité représentent hors de nous des formes de notre entendement, nous n'en saurions conclure que ceci, à savoir : que ces formes de notre entendement correspondent elles-mêmes à la nature des choses, et que le rapport où elles se trouvent avec les existences qui leur *apparaissent* n'exprime pas de purs fantômes, mais l'*être* même, l'être intime, constitutif et substantiel de la vie universelle.

M. Schopenhauer, à part quelques réserves en sa propre faveur, exprimées dans son chapitre de la « Critique de la philosophie de Kant[1] », a épousé, je l'ai dit, et développé encore le scepticisme de son maître. J'aurais pu cependant me dispenser de présenter ces quelques indications critiques à l'encontre du scepticisme kantien, car on verra que M. Schopenhauer, dans la partie dogmatique de son système, en réfute péremptoirement la partie négative, et qu'il découvre la panacée qui nous doit guérir à jamais du scepticisme spéculatif, soulevé et exposé avec une si rare puissance d'analyse par le grand homme dont il dit avoir recueilli l'héritage. Ayant en effet découvert que l'essence universelle, cette *chose en soi* supposée, mais vainement cherchée par son maître, est la « volonté », M. Schopenhauer déduit naturellement de cette activité générale tout le monde phénoménal si varié où nous-mêmes sommes enveloppés, et il ne peut que reconnaître dans le flux permanent des métamorphoses la manifestation de cette volonté unique, représentée seulement en des modes différents. Cependant cette diversité phénoménale, outre qu'elle correspond avec une exactitude parfaite à l'épanouissement multiple de la volonté, doit procéder directement aussi de cette volonté; autrement elle serait sans raison d'être. Elle représente donc sans fiction ce qu'elle représente, à savoir, l'essence des choses; elle représente donc la réalité : d'où je tire la conséquence définitive que le temps et l'espace, hors desquels cette multiplicité phénoménale devient impossible à concevoir, font, selon M. Schopenhauer lui-même, parties intégrantes de la réalité des choses, et représentent l'absolu sous l'aspect du fini — de la limite ou de la pluralité, sans lui faire perdre en aucune manière son caractère infini, non moins inhérent à sa nature que la diversité elle-même, que l'activité réciproque et les métamorphoses des choses où cet infini nous devient sensible.

Mais il est temps de rendre la parole à M. Schopenhauer et de lui

[1] Tome I, page 465, *Die Welt*, etc.

laisser énoncer son doute fondamental touchant ce monde qui se propose à la fois à nos sens et à nos réflexions :

« De ce que, dit-il[1], sous l'excitation de certaines impressions éprouvées dans les organes des sens, il surgit dans ma tête une *représentation* des choses étendues dans l'espace, ayant durée dans le temps et agissant comme causes les unes sur les autres, cela ne m'autorise en aucune façon à admettre que, en soi également, c'est-à-dire indépendamment de mon cerveau et en dehors de lui, il existe *en réalité* des choses douées de propriétés semblables. »

Si les choses ne sont pas en réalité ce qu'elles nous paraissent être, s'il faut nous défier de nous-mêmes et de la nature phénoménale, conjurés pour simuler de vaines apparences, quel espoir pouvons-nous conserver de jamais atteindre la vérité? M. Schopenhauer semble avoir voulu éteindre en nous jusqu'à la dernière illusion, quand il a résumé l'exposé de sa théorie critique par ce verdict décourageant :

« De toute cette exposition[2], il résulte sûrement et clairement que le dessein de saisir l'essence des choses est absolument impossible dans la voie de la seule *perception* et de la *représentation sensible*, parce que celles-ci arrivent toujours *du dehors* vers les choses, et que ces choses doivent conséquemment leur rester toujours *extérieures*. »

Cependant M. Schopenhauer croit à la philosophie, et la philosophie pour lui est ni plus ni moins que la recherche et la découverte du principe des choses. Mais le philosophe, par une révélation inattendue, nous arrache au scepticisme désespéré où il semble ne nous avoir plongés que pour nous rendre plus douce la lumière qu'il va faire luire à nos yeux sur le mystère universel. Un seul mot nous transporte de la région des ténèbres et du vide au sein de l'absolu.

« Vers cette essence des choses[3], jusqu'à laquelle nous ne pouvons pénétrer *du dehors*, un chemin nous est ouvert *au dedans*, en quelque sorte une voie souterraine, une communication secrète, qui, comme par trahison, nous conduit d'un seul coup dans la citadelle, imprenable par une attaque du dehors. *La chose en soi* ne peut, précisément en cette qualité, arriver à la conscience d'elle-même que d'une façon immédiate, c'est-à-dire en prenant *conscience d'elle par elle-même*. »

L'homme, en s'emparant de lui-même par un acte de conscience spontané, doit, selon M. Schopenhauer, saisir nécessairement, par le seul fait de cette prise de possession, le principe universel des choses;

[1] Tome II, page 13, *Die Welt als Wille und Vorstellung*.
[2] Tome II, page 13.
[3] Tome II, page 198.

car M. Schopenhauer ne doute pas que le principe des choses ne soit enveloppé dans la conscience humaine, et qu'il n'en constitue le fond, comme il constitue celui de toute existence. Un coup de filet prompt et décisif dans les profondeurs de la conscience humaine va donc ramener à la surface, au soleil de l'intelligence, ce secret qui du dehors restait inaccessible à toutes nos investigations. Est-ce la pensée, l'intelligence, l'idée que M. Schopenhauer va trouver en nous comme formant l'élément le plus intime, le plus radical de cette conscience que nous possédons de nous-mêmes? Va-t-il dire avec Descartes, avec Spinoza, avec Hegel lui-même, qui, plus qu'on ne l'imagine, confond le principe de sa philosophie avec celui de la philosophie cartésienne: Je pense, donc je suis? Ou bien avec Jacobi, avec Baader, avec Schelling, comprendra-t-il avant tout l'amour comme substance constitutive de la conscience? Ou bien encore, avec Fichte, se contentera-t-il d'affirmer le moi par le moi, et dira-t-il simplement : Je suis, donc je suis? Ira-t-il plus loin, enfin, et s'engageant dans les voies du christianisme, unira-t-il ensemble dans une vivante synthèse la pensée, l'amour et la personnalité? Non; c'est la *Volonté* qu'il saisira sur le fait dans les derniers replis de la conscience, et il dira : 1° Je veux, donc je suis; 2° je suis, parce que je veux être; 3° je suis ce que je veux être. Ces trois propositions, il les fondra en une seule, et cette proposition unique, il l'étendra à toutes les existences quelconques; il proclamera enfin, et c'est là ce qui fait l'originalité et le foyer de son système, que la Volonté est le principe universel, la substance et la moelle de tout ce qui existe, l'Absolu *immanent* en tout ce qui se manifeste.

« En dehors de la volonté[1] et de la représentation extérieure des choses, il n'est absolument rien qui nous soit connu ni intelligible. Si au monde des corps, qui ne s'offre à nous directement que comme représentation phénoménale, nous cherchons à attribuer la plus haute réalité et la plus notoire, nous lui accordons celle que chacun attribue à son propre corps, car celui-ci est pour chacun ce qu'il y a de plus réel. Mais si nous en venons à analyser la réalité de ce corps lui-même et de ses actions, nous ne rencontrons en lui, en dehors de son existence comme représentation de notre individualité, autre chose que la volonté : par elle sa réalité se trouve épuisée. Nous ne pouvons donc trouver nulle part ailleurs une réalité différente de la volonté pour l'attribuer au monde corporel. Si donc le monde corporel doit être encore quelque chose de plus qu'une simple représentation phénomé-

[1] Tome I, page 119.

nale, nous sommes contraints d'affirmer que, en dehors de cette représentation, donc en lui-même et selon son être le plus essentiel, ce monde est identique avec ce que nous trouvons en nous-mêmes directement sous la forme de la volonté. »

Récapitulons brièvement, avant d'aller plus loin, les propositions capitales formulées jusqu'ici par M. Schopenhauer :

1° Les choses ne sont pas ce qu'elles nous apparaissent, car les modes de leur apparition dans l'étendue, dans la durée, et sous l'influence d'une causalité réciproque, se trouvant déterminés fatalement par les données de notre organisation personnelle, sont à leur tour impliqués par avance, c'est-à-dire *a priori*, selon la langue philosophique et d'après Kant, dans les notions de temps, d'espace et de causalité, *à travers* lesquelles la nature se présente à notre entendement.

2° S'il en est ainsi, la science, qui admet sans la discuter, comme une vérité axiomatique, la réalité du temps, de l'espace et de la causalité; la science, qui part de l'observation du monde *tel qu'il nous apparaît* pour en déduire les rapports des choses entre elles, autrement dit leurs lois, qu'elle appelle la vérité, la science est celle des apparences, et elle ne peut cesser de l'être; son rôle n'est donc pas de nous renseigner sur l'être véritable des choses. Ce rôle appartient au philosophe, qui par là se distingue essentiellement du savant.

3° La philosophie, en brisant le cercle fallacieux où la science reste emprisonnée, s'ouvre un chemin vers l'absolu, qui est son unique objet.

4° Cet absolu qu'elle ne peut atteindre du dehors, une porte lui est ouverte pour le surprendre au dedans de l'homme, c'est la conscience que l'homme possède de lui-même. Ce qu'il trouvera en lui de plus intime, de plus essentiel, de plus inévitable et de plus fondamental, l'homme pourra l'appeler le principe de son être.

5° Or, cette chose, il la découvre, il la saisit dans la volonté, qu'il ressent comme l'élément le plus intime, qu'il reconnaît comme la chose primitive et la base même qui supporte son existence.

La volonté se trouvant ainsi dégagée comme élément radical de notre être, M. Schopenhauer est amené à la considérer comme principe de cet être lui-même : notre organisation, notre corps devient pour lui l'apparition de cette volonté; assertion qu'il énonce ainsi dans le langage de la métaphysique :

« Le corps est la volonté objectivée. »

« J'entends par *objectivation*, dit-il ailleurs [1], l'apparition d'une chose dans le monde corporel. »

On comprendra maintenant le sens du passage que je vais citer, et qui eût semblé quelque peu obscur à ceux qui n'auraient pas clairement aperçu par quelle transition l'auteur, après avoir découvert dans la volonté l'essence première et le principe de notre être, conclut du principe au phénomène, et retrouve, par voie de réciprocité, dans le corps le phénomène de la volonté, de la volonté traduite par lui dans le monde sensible, et devenant sous cette forme un objet de perception pour le sujet lui-même, qui se dualise ainsi, sans toutefois se séparer de lui-même.

« Le corps tout entier [2] .... n'est pas autre chose que l'apparition de la volonté, la volonté se traduisant visiblement, l'*objectivité de la volonté*. Là-dessus repose l'adaptation parfaite du corps de l'homme et de celui de l'animal à la volonté humaine et à la volonté animale en général : concordance semblable, mais de beaucoup supérieure à celle d'un instrument approprié à la volonté de celui qui l'a confectionné..... Les diverses parties du corps doivent, à cause de cela, répondre parfaitement aux principaux appétits dans lesquels la volonté se manifeste; elles doivent en être l'expression visible : les dents, l'estomac et les intestins sont la faim objectivée, etc..... Ainsi que la forme humaine en général répond à la volonté humaine dans sa généralité, la volonté individuellement modifiée répond au caractère de chacun, à la corporisation individuelle. »

Le corps, dans cette théorie, depuis l'estomac, au moyen duquel s'accomplit la nutrition physique, jusqu'au cerveau, par l'intermédiaire duquel se fait la nutrition intellectuelle, le corps dans son unité et dans sa diversité, mais dans son harmonie indivisible, est, aux yeux de M. Schopenhauer, le phénomène complexe de la volonté individualisée, son *objectivation*, — sa traduction dans le monde sensible. Dans cette manière de voir, l'intelligence occupe nécessairement, au regard de la volonté, un rang secondaire. Cette conséquence, dont la portée n'échappera pas au lecteur attentif, est un des points les plus saillants dans la logique du système, et l'auteur ne manque pas d'y revenir et d'y insister avec force en toute circonstance. Il a senti à merveille qu'il fallait, pour faire apparaître la volonté au premier plan et lui faire obtenir, aux yeux d'autrui comme aux siens, l'importance décisive

[1] Tome II, page 248.
[2] Tome I, page 124.

qu'il s'efforce de lui assurer, évincer de cette position dominante la pensée, qui jusqu'à lui l'avait occupée d'un consentement à peu près unanime. Si la plupart des philosophes spiritualistes, depuis Platon, sont allés, dans leur respect pour la raison, jusqu'à faire de la pensée le principe de notre existence, et de toutes les existences extérieures à la nôtre, M. Schopenhauer réduit cette pensée à exister seulement comme un pur reflet du monde phénoménal, reflet trompeur lui-même de la réalité. La connaissance qui naît de l'esprit n'est donc que l'ombre d'une apparence; l'esprit, une simple enveloppe que la volonté s'est donnée par l'intermédiaire du cerveau, et qui ne peut qu'effleurer la vie universelle, glisser à sa surface sans la pénétrer.

En tant qu'il réduit l'esprit humain à un phénomène né du cerveau et devant disparaître avec lui, M. Schopenhauer abonde dans le sens du matérialisme physiologique, pour lequel la pensée est seulement un effet de l'activité cérébrale. Mais, d'accord avec lui quant à l'intelligence, M. Schopenhauer le combat énergiquement en tout ce qui touche à la volonté. Le matérialiste, en effet, considère la volonté aussi bien que la pensée comme un phénomène de l'organisation, laquelle représente elle-même le groupement d'un certain nombre de substances matérielles, réalisé sans l'intervention d'aucun principe unitaire, mais par le seul effet de forces inhérentes à ces substances: selon M. Schopenhauer, la volonté étant le principe du cerveau, elle l'est par suite de la pensée qui émane de lui.

« Ces considérations, dit-il [1], montrent clairement que la *volonté* constitue en toute existence animale (l'homme compris) la chose première et substantielle, l'*intelligence*, par contre la chose secondaire, venue du dehors, un simple instrument même au service de la première, et qui, selon les exigences de ce service, est plus ou moins parfait et compliqué. »

« Seule, la volonté [2] est partout égale à elle-même. Sa fonction est de la plus grande simplicité : elle consiste dans le vouloir et le non-vouloir, qui se produit sans aucun effort, et ne demande aucun exercice; tandis que l'intelligence a des fonctions très-variées et n'a jamais lieu tout à fait sans effort. »

« Cette nature radicalement différente de la volonté et de l'intelligence, la simplicité essentielle et la spontanéité de l'une en opposition avec l'organisation compliquée et secondaire de l'autre, nous apparaît

[1] Tome II, page 207.
[2] Tome II, page 210.

plus clairement encore lorsque nous observons au dedans de nous le jeu singulier de leur pénétration mutuelle, et que nous considérons, dans un cas particulier, comment les images et les pensées, qui surgissent dans l'intelligence, mettent la volonté en mouvement, et comment le rôle des deux reste cependant entièrement séparé et distinct. »

Par quel moyen M. Schopenhauer va-t-il opérer la transition du particulier au général, et de la volonté, admise par lui comme substance de notre être, faire le principe de l'univers entier? Le pont semble difficile à jeter d'une rive à l'autre, et la communication toujours cherchée entre le fini et l'infini paraît devoir nous solliciter toujours sans jamais nous satisfaire. En tentant l'entreprise, après tous les grands métaphysiciens qui y ont échoué, non sans éclat toutefois et non sans gloire, M. Schopenhauer n'a-t-il pas craint d'aboutir comme eux, bien que sur un nouveau chemin, à une forme nouvelle de l'anthropomorphisme? N'a-t-il pas appréhendé que tout effort dans cette direction, quelque grandiose qu'il pût être, manquât toujours son but, parce que notre pensée, même déployée dans sa plus vaste étendue par l'effort du génie, n'atteint pas jusqu'à la source où se perd l'essence des choses, et où se voile, sous l'incessant murmure de l'abîme, la puissance créatrice qui retient, solidarise, enveloppe en elle toute existence, qui fait jaillir de son être mystérieux l'espace, le temps, le mouvement et la métamorphose, et qui cependant demeure immobile au sein de la métamorphose, éternelle au sein du temps, infinie au sein de l'espace?

Que l'on examine attentivement toutes les solutions prétendues de ce problème fondamental : on y découvrira une mystification de leur auteur à l'égard de lui-même. Invariablement, la formule dernière, affirmée comme solution, présente une substitution du particulier à l'universel, d'une apparition spéciale et déterminée de l'infini à cet infini lui-même. L'*in*fini, c'est le *non*-fini; il ne se définit que négativement par la suppression de toute limite, de tout particularisme, de toute *individuation*. L'individualiser, le particulariser, sous un nom ou sous un autre, c'est le détruire par une contradiction dans les termes. L'infini est l'*innomé;* baptiser l'infini revient nécessairement à lui imposer une limite en le définissant : c'est donc, je le répète, réaliser son anéantissement logique au lieu de proclamer son existence. Toutes les métaphysiques de l'absolu, qui ne se contentent pas de poser l'absolu comme absolu, le particularisent, et à l'instar des révélations procédant du miracle ou de la foi, elles renversent le problème et mettent à la base ce qui est au sommet : ici, c'est l'*Idée,* une des formes de

l'absolu, mais non l'absolu lui-même, qui du sein de l'homme est transportée comme principe au centre de la création; là, c'est l'amour qui, ressenti dans l'homme comme un aspect de l'infini, est érigé en essence de toutes choses; plus loin encore, et dans une plus complète mesure d'anthropomorphisme, où du moins l'on pousse jusqu'à sa perfection la particularisation de l'infini sous les formes déterminées où il se présente dans notre être, c'est d'une personnalité infinie qu'il s'agit, embrassant l'infini d'amour, d'intelligence et de pouvoir, et représentant la solution du problème universel. Cette particularisation complète, et qui a le mérite de reproduire au moins en Dieu la conscience humaine sous tous ses grands aspects, est supérieure, j'ose le dire sans être mal compris, aux *particularisations* distinctes, incomplètes, aux anthropomorphismes de détail, qui à une faute de logique en ajoutent une autre, et augmentent une difficulté radicale en lui adjoignant une inconséquence superflue.

L'*Idée*, l'*Amour*, éléments constitutifs mais fragmentaires de la conscience, ont servi de dénominations à l'infini, éternellement innomé de sa nature. Il manquait à la Volonté, cet élément non moins constitutif de la conscience, d'être élevée à son tour jusqu'à l'honneur de masquer, au bénéfice de notre impuissance, le secret patent de la création. M. Schopenhauer a comblé cette lacune; mais il a pressenti l'objection que l'on ferait, et que peut-être il a faite lui-même à son système, au moment où il a opéré le scabreux passage de l'être humain à l'Être universel. Il a compris qu'on opposerait à cette généralisation le caractère très-spécial de la volonté humaine, et que, si l'on pouvait consentir à voir avec lui dans cette volonté la substance la plus intime de notre conscience individuelle, on hésiterait à le suivre jusqu'à cette conséquence extrême où il proclame que « la volonté » est la substance de l'univers, qu'elle est l'identité de cet univers, la commune racine d'où surgissent tous ses phénomènes. Sans pénétrer encore dans l'examen critique de la doctrine, je ne puis comprendre la volonté, à l'instar de l'idée et du sentiment, que comme manifestant sous un mode particulier, et à côté de tant de manifestations différentes dans l'homme et hors de lui, la force générale, évidente, mais impénétrable, qui nous montre dans la solidarité des phénomènes leur vivante unité, et en nous-mêmes une puissance que nous ressentons sans la pouvoir pénétrer, qui se mêle à notre être sans s'absorber en lui, qui nous permet, nous contraint plutôt d'opposer dans notre conscience le fini à l'infini, et nous stimulant, à travers mille obstacles et mille égarements, vers un idéal suprême, se pose enfin au loin devant nous,

engendre ce qu'il y a de seul durable et de seul essentiel dans la nature et en nous, qui appartenons à ses métamorphoses aussi bien qu'à son identité : le progrès.

L'argumentation de M. Schopenhauer est persuasive lorsqu'il s'agit de voir dans la volonté l'apparition la plus spontanée de cette force universelle au sein de la conscience de l'homme; elle en a beaucoup moins, et elle accuse sa faiblesse par sa subtilité, alors qu'elle veut nous convaincre d'étendre à l'ensemble des phénomènes, de soumettre à l'ensemble des existences la manière spéciale dont, sous forme de volonté, l'activité universelle apparaît d'abord en nous-mêmes. Cette généralisation est arbitraire, et M. Schopenhauer se défend mal de la commettre lorsqu'il dit pour en atténuer l'inconséquence :

« Il faut néanmoins remarquer soigneusement[1] que nous n'employons ici, à la vérité (en appelant du nom de *volonté* l'essence universelle), qu'une dénomination *a potiori,* au moyen de laquelle conséquemment la conception du mot *volonté* reçoit une extension *plus grande* que celle qu'on lui a reconnue jusqu'à ce jour. Le discernement de l'identité dans les apparitions diverses et de la diversité dans les apparitions semblables est précisément, ainsi que Platon l'a fait remarquer si souvent, la condition de la philosophie. Mais on n'avait pas jusqu'à ce jour reconnu l'*identité* qui existe entre la *volonté* et l'essence de toute force quelconque de la nature à l'état d'aspiration ou d'activité.... »

Mais cette identité n'est-elle pas précisément le « *quod est demonstrandum* », et M. Schopenhauer ne met-il pas la solution du problème à la place de ses données ? Je n'aperçois pas clairement ce qui peut, en dehors de cette pétition de principes, l'autoriser à étendre au tout ce qui appartient à la partie. Il suppose évidemment déjà ce qui est en question, à savoir, l'identité de la volonté et du principe universel, lorsqu'il nous dit[2] :

« Je nomme donc le genre d'après son espèce la plus éminente, et dont la connaissance plus voisine de nous, immédiate, conduit à la connaissance médiate de toutes les autres. C'est pourquoi celui-là *s'exposerait à demeurer en une perpétuelle méprise à mon égard* qui ne serait pas capable d'accomplir en son esprit l'extension exigée ici, mais qui dans le mot « volonté » *persisterait* à ne voir toujours que la chose spéciale qui jusqu'ici a été désignée par là, c'est-à-dire la volonté

[1] Tome I, page 125.
[2] Tome I, page 126.

guidée exclusivement par le discernement, par des motifs abstraits se manifestant ainsi sous la direction de la raison, et n'offrant sous cette forme que l'apparition la plus nette de la volonté. »

Mais qu'ai-je besoin de dévoiler le procédé de M. Schopenhauer, qu'il me dénonce si nettement lui-même dans une confidence qui le ferait accuser d'indiscrétion à ses propres dépens, si nous ne connaissions sa loyauté philosophique et son inimitié irréconciliable pour tout ce qui, de près ou de loin, ressemble au détour ou au sophisme de la pensée?

« Il faut donc, dit-il[1], que nous *isolions* entièrement en pensée cette chose interne qui nous est directement connue (la volonté), *puis* que nous la *transportions sous* les phénomènes moins accusés, moins précis *de la même chose* (?), *par où* nous obtiendrons l'extension *demandée* de la notion de volonté. »

A quoi servira maintenant à M. Schopenhauer de nous prémunir contre toute méprise; cette explication si lucide n'en permet aucune; le métaphysicien a fait devant nous l'autopsié de sa pensée, et je ne saurais plus l'oublier quand plus tard il m'avertit en ces termes :

« Si donc je dis : la force qui fait graviter la pierre vers la terre est dans son essence, en soi et en dehors de toute représentation phénoménale, la volonté, *l'on ne supposera pas* que j'aie *l'opinion absurde* que la pierre se meut en vertu d'un motif reconnu, parce que dans l'homme la volonté apparaît sous cette forme. »

Non, certes; mais alors comment ferai-je pour appliquer à cette force une dénomination qui a dans ma pensée un sens positif, strict et limité? Je pourrai étendre sans doute le mot de « volonté » en le rattachant à celui de force, qui est plus général et qui le peut renfermer comme le tout renferme la partie, comme le principe renferme le mode spécial sous lequel il apparaît; si je tente cependant de prendre le chemin inverse, et d'universaliser un mot qui définit pour tous une manière d'être particulière de cette même chose universelle, j'irai me jeter dans une impasse d'où mon esprit ne pourra plus sortir sans revenir sur ses pas. Et ce n'est pas ici d'une pure querelle de mots qu'il s'agit; sous les mots s'agitent les idées : pervertir les expressions, les dénaturer en les portant au delà de leur signification propre, c'est pervertir et dénaturer du même coup ce qu'elles expriment; c'est par conséquent, avec la prétention d'éclairer le problème en le circonscri-

[1] Page 126.

vant, ajouter à son impénétrable mystère la confusion des termes, et celle des idées, qui nécessairement en résulte.

J'admets parfaitement que « la réflexion persistante conduira l'esprit à reconnaître[1] comme une seule et même force celle qui forme le cristal, celle qui dirige l'aimant vers le pôle nord, celle qui jaillit du choc de métaux hétérogènes, celle qui apparaît dans les affinités électives des substances, etc..., et jusque dans la gravitation, qui en toute matière s'exprime si fortement, qui attire la pierre vers la terre et la terre vers le soleil ».

Aucun esprit philosophique, c'est-à-dire aucun esprit doué de quelque force de généralisation, ne pourra se refuser à cette évidence qui surgit de tous les points de l'univers, et qui s'appelle l'unité dans la diversité, la stabilité dans la métamorphose. Oui, il y a, — ou la logique est un non-sens aussi bien que l'observation, — il y a un monde infiniment divers, et pourtant relié par un seul principe; il y a une vie universelle dont les éléments se croisent dans un jeu perpétuel, mais qui n'est pas le chaos et la diffusion, l'éparpillement de forces agissant pêle-mêle, sans un lien de solidarité, d'harmonie et d'identité qui les ramène toutes et toujours, en dépit des écarts, vers un même centre éternellement générateur et éternellement progressif. Mais de quel droit nommerai-je « volonté » cette activité indéfinissable dans son universalité, en tant qu'elle correspond à l'infini, cette activité que je ne puis saisir, désigner et définir que dans des apparitions particulières, où elle tombe dans l'horizon de ma perception extérieure ou interne, dans le domaine de mes sens ou de ma conscience individuelle? Je ne vois rien, je le répète, qui m'autorise à accomplir cet acte d'anthropomorphisme, — et qui me permette d'affirmer que j'ai, par là, forcé dans ses derniers retranchements le secret des mondes.

Vainement je cherche, en ses écrits d'ailleurs si remarquables, l'argument par lequel M. Schopenhauer doit nous convaincre qu'il n'a pas résolu le problème par un abus de langage, à la façon de ces mêmes devanciers qu'il méprise, et qu'il ne nous a pas laissés, malgré tant de pages excellentes sur la nature de la volonté et tant de pensées fortement déduites, dans ces mêmes ténèbres qu'il accuse ses plus illustres confrères de n'avoir pas su dissiper. En cela, il a dû subir à son tour le sort commun, et son vigoureux esprit s'est arrêté aux limites prescrites à l'humanité dans l'investigation philosophique. Sa thèse, soutenue brillamment, a revêtu le problème, sans le résoudre,

[1] Page 124.

de l'éclat d'une hypothèse nouvelle; et comme cela arrive toujours quand des esprits énergiques et pénétrants se mettent en quête de l'absolu, elle a servi de prétexte à l'auteur pour élucider bon nombre de questions importantes, quoique secondaires au regard de celle qu'il poursuivait, pour éclairer surtout avec puissance les phénomènes intimes de la volonté, un peu négligés jusqu'à ce jour par la philosophie, au profit de l'étude des idées et de leur formation dans l'esprit. Je suis, pour ma part, disposé à placer le mérite de M. Schopenhauer beaucoup moins dans sa métaphysique de l'absolu que dans les études et les fragments dont il a rempli, avec une originalité, une clarté et une finesse de premier ordre, les casiers de son système. Le cadre général enlevé, il resterait encore une foule d'appréciations et d'études d'un très-grand prix, et, j'ose le dire, la valeur personnelle de l'auteur ne se trouverait pas amoindrie par l'effet de cette suppression. Un esprit éminent laissera toujours une trace féconde derrière lui, dût-il poursuivre l'impossible; ainsi, celui qui entreprendrait de creuser jusqu'au centre du globe ne pourrait manquer de découvrir dans ses fouilles et dans ses sondages bien des trésors qui doivent rester ignorés du laboureur.

Avant de passer aux conséquences pratiques et aux préceptes que M. Schopenhauer croit devoir tirer de sa théorie, je ne puis m'empêcher de constater la frappante analogie qu'il y a, sauf le point de départ, entre la partie dogmatique de son système et celle de ce « Caliban de l'esprit », de ce « sophiste sans pudeur », de ce « charlatan » qui s'est appelé Hegel. Hegel part de l'idée, M. Schopenhauer part de la volonté : c'est la différence entre eux. Mais pour tout le reste, ils marchent parallèlement. Chez Hegel, l'idée est l'absolu, et cette idée, *identique* avec elle-même en toutes ses manifestations simultanées ou progressives, *inconsciente* à la base de la création, devient consciente au sommet, dans l'esprit de l'homme. Chez M. Schopenhauer, c'est la volonté qui est l'absolu, le principe, la réalité suprême, la racine du monde. Cette volonté est *identique* en toutes ses apparitions dans l'espace et dans le temps; *inconsciente* à sa base, dans le règne inorganique, elle prend conscience d'elle-même, elle s'objective, se détermine, se reconnaît dans l'homme au moyen de l'intelligence, qui fait apparaître devant elle les motifs de ses mouvements jusque-là cachés à ses propres yeux. M. Schopenhauer se récriera contre ce parallèle; peut-être Hegel en ferait-il autant, s'il vivait. L'analogie restera évidente pourtant aux yeux de tout esprit désintéressé. On n'y changerait rien en avançant que Hegel a considéré l'*idée* comme *transcendante*, et qu'il a

fait sortir le monde *a priori* de son évolution, tandis que M. Schopenhauer regarde la *volonté* comme *immanente*, et qu'il ne cherche pas de commencement pour faire l'historique de l'univers. Au fond, Hegel et Schopenhauer admettent un principe universel, *identique, inconscient, impersonnel :* pour l'un c'est la volonté, pour l'autre c'est l'idée; pour tous les deux, c'est le principe, la source éternelle de ce qui apparaît. Ce rapprochement suffit pour montrer que Hegel et Schopenhauer, de même que Spinoza avant eux, proclament avec une énergie égale les deux principaux résultats de la philosophie moderne en Allemagne : l'identité de la substance universelle, et son impersonnalité. Résultat négatif, je le concède volontiers, quant au second terme; conséquence que l'on est en droit de repousser à un point de vue différent[1], mais que M. Schopenhauer formule, lui aussi et sans nulle réserve, à l'instar des « trois grands sophistes ». Le disciple de Kant a tué son maître en le complétant. Si l'on veut entendre par panthéisme la philosophie de l'identité universelle, M. Schopenhauer n'échappera pas à la qualification, — en langue française, à l'accusation de panthéisme. Mais quoi! il se défend d'être panthéiste, et il accumule contre de prétendus adversaires tout ce que, avec un redoublement de ferveur orthodoxe, on allègue ailleurs contre eux. Je ne me fais ici le champion d'aucun système, — chacun n'a-t-il pas, dans les deux camps, son examen de conscience à faire? Mais je dois à la vérité de dire que dans ces dissertations contre les panthéistes, M. Schopenhauer se pourfend lui-même de ses propres arguments. Tous les délits, tous les crimes du panthéiste, il les a commis, et avec récidive : qu'il porte donc son propre anathème!

III.

Toute théorie a son côté pratique, toute doctrine son application morale, qui la juge au regard de la conscience humaine : jugement en dernier ressort, car c'est un véritable appel à ce qu'il y a de plus étendu, de plus permanent et de plus élevé dans l'espèce. La morale

[1] La question philosophique tend à se préciser de plus en plus. Elle se pose aujourd'hui, ce me semble, entre trois partis : ceux qui affirment la personnalité divine; ceux qui la nient; enfin ceux qui, indifférents entre l'affirmation et la négation sur ce sujet fondamental, pensent que, radicalement incapable de rien comprendre à l'essence universelle, l'esprit humain n'est pas plus autorisé à nier la personnalité divine qu'à l'affirmer.

est affectée d'un caractère progressif, comme toute chose de l'homme et de l'univers entier; mais dans ses traits généraux, tels que le temps et l'esprit les ont peu à peu dégagés du fond de notre être, la morale possède un caractère d'universalité que n'ont pas les systèmes. Il en résulte qu'une doctrine incapable de coïncider, dans son application, avec les linéaments les plus indélébiles de la conscience humaine, en admettant même qu'elle pût être déduite logiquement, ne pourra jamais être réputée vraie par l'ensemble des hommes : elle n'aura aucune chance de passer de l'esprit individuel, son créateur, dans le cercle collectif où elle doit, sous peine de trahir son défaut de viabilité, témoigner de son fonds de vérité par son efficacité pratique, c'est-à-dire par l'appui qu'elle se montre capable de prêter au développement, la seule chose pratique et vraiment positive de ce monde.

M. Schopenhauer a conclu ainsi théoriquement : la volonté est le principe universel. Pratiquement, il conclut à l'anéantissement de la volonté par elle-même, comme étant le but suprême vers lequel l'homme doive aspirer. Les deux propositions semblent se combattre, la théorie en appeler des décisions de la pratique, la pratique s'inscrire en faux contre la théorie. Ne préjugeons rien cependant, et suivons le philosophe dans la série des déductions qui l'ont conduit à une conséquence si inattendue. Le syllogisme qu'il va développer devant nous se réduit à ceci : La volonté est le principe du monde, qui ne fait que la manifester sous des formes multiples. Mais le monde est pour l'individu un lieu de souffrances, où les misères de toutes sortes et les déceptions l'emportent de beaucoup sur les joies; le monde est donc un mal. Pour guérir de ce mal, pour détruire cette misère et l'empêcher à jamais de renaître, il faut l'attaquer en sa racine, il faut par conséquent anéantir en soi la volonté de vivre, qui est le principe d'où jaillit cette nature avec son épanouissement de maux innombrables.

On va croire que je force les contrastes. Des citations empruntées à l'auteur prouveront néanmoins que, loin de rien exagérer, je n'ai pu réussir à indiquer, dans cet abrégé de son raisonnement, toute l'énergie morose dont il a revêtu les propositions où il le développe. On n'entrera réellement dans la partie morale du système que si l'on se pénètre, au moins pour quelques instants, de ce dédain profond, incurable, qui caractérise à l'égard du monde la pensée de M. Schopenhauer. Ces mépris, un peu systématiques, forment le centre de la théorie, sous son aspect moral si imprévu; ils constituent l'*autorité* du philosophe, lorsqu'il conclut à la destruction du monde qui nous

environne, qui nous presse de ses mille épines toujours renaissantes, par la destruction de cette volonté d'où il sort et fleurit ainsi qu'une plante vénéneuse, ainsi qu'un mensonge aux brillantes couleurs.

« La volonté[1], qui dans sa pureté essentielle est dénuée d'intelligence et ne constitue qu'une aspiration aveugle, incessante, comme cela se voit dans la nature inorganique et végétale, et dans ses lois, ou dans la partie végétative de notre propre vie, acquiert, par le mode de la représentation objective, qui se joint à elle et se développe pour son service, le discernement de son vouloir et de ce qu'est la chose qu'elle veut; c'est-à-dire qu'elle apprend que cette chose n'est autre que ce monde lui-même, que la vie, exactement telle que nous la voyons devant nous. Nous avons par suite appelé le monde phénoménal le miroir de la volonté, son objectivité : et comme ce que veut la volonté est toujours la vie, précisément parce que la vie n'est que la manifestation de cette volonté sous forme de représentation objective, il est indifférent que, au lieu de « la volonté, » on dise, en commettant un pléonasme : « la volonté de vivre. »

« Comme la volonté est la chose en soi, la substance interne, l'essence du monde; comme la vie, d'autre part, le monde visible, le phénomène, n'est que le miroir de la volonté; il s'ensuit que la vie devra accompagner la volonté aussi inséparablement que l'ombre accompagne le corps : partout où sera la volonté, seront également la vie, le monde. La vie est donc assurée à la volonté de vivre, et aussi longtemps que nous serons remplis de cette volonté, nous ne pourrons être inquiets de notre existence, même à la vue de la mort[2]. »

Cette certitude de vivre *tant que l'on voudra* concilierait sans doute à la philosophie de M. Schopenhauer un grand nombre d'adhérents, s'il s'arrêtait à cette assurance. Malheureusement pour notre égoïsme d'immortalité, fort naturel d'ailleurs et fort légitime en soi, M. Schopenhauer n'en demeure pas à cette séduisante promesse. Vouloir vivre est, selon lui, une erreur autant qu'une imperfection de notre nature;

[1] Tome I, pages 309 et 310.

[2] M. Schopenhauer admet, pour tous ceux qui ne parviendraient pas à anéantir en eux la volonté de vivre, une succession ininterrompue d'existences et de métamorphoses, correspondant toujours à la qualité même de leur vouloir, principe de leur être. Il est parfaitement logique en ceci. Mais cette succession, dans sa pensée, doit aboutir enfin à convaincre la volonté que toute vie est tissue de misères, de peines et de déceptions, et l'amener par là à cette négation d'elle-même qui mettra fin à toutes les métamorphoses et à toutes les existences, en les anéantissant dans leur germe. On reconnaît déjà ici une mportation de la doctrine bouddhique des métempsycoses, dont les caractères vont se mieux dessiner encore dans l'*ultimatum* de la théorie.

cette volonté égoïste, il faut donc la combattre, il faut la dompter et la réduire au silence; poursuivre sincèrement ce renoncement représente la vertu, l'atteindre est la félicité suprême, la réaliser est la souveraine perfection. Nous vivons dans un monde imparfait, douloureux, sous tous les rapports misérable; la perfection consiste donc à nier ce monde; le repos, à l'anéantir; le bonheur, à se perdre soi-même dans son anéantissement. On reconnaît ici tout à coup le trait final et caractéristique de la doctrine bouddhique, le « nirvâna » néant suprême, asile des bienheureux, temple des élus et des saints. Bouddha et Kant sont les deux principaux maîtres de M. Schopenhauer : il les enveloppe dans sa théorie, où, comme dans son estime, il leur accorde, par le fait d'une association assez étrange, une part égale. Platon apparaît encore çà et là, mais comme un fantôme; au frontispice de sa philosophie, ce sont bien les noms de Kant et de Bouddha qui sont gravés pour l'éternité.

M. Schopenhauer va nous enseigner comment la volonté doit s'y prendre pour se détruire elle-même en tant que principe de vie[1]. Mais il importe de nous montrer d'abord à quel point de vue elle accomplira ainsi un acte moralement supérieur, et cette démonstration ne peut trouver son point de départ que dans la preuve préalable que ce monde, auquel l'homme appartient, qu'il a fait surgir de sa volonté, et qui cessera d'être pour lui du jour où il aura lui-même cessé de désirer sa propre existence, constitue une chose absolument mauvaise en soi. Or, M. Schopenhauer avance le fait et se complaît à l'établir en des tableaux fort sombres.

« Nous aimons en général[2] à fuir cette science amère qui consiste à reconnaître que la souffrance est essentielle à la vie et qu'elle ne nous envahit pas en conséquence du dehors, mais que chacun en porte dans son sein la source intarissable. Nous cherchons encore toujours à la douleur qui ne nous quitte pas une cause particulière extérieure, un prétexte en quelque sorte; de même, l'homme libre se façonne un fétiche, afin d'avoir un maître. »

« La vie de chacun[3], si on la considère dans l'ensemble, et en ne

[1] M. Schopenhauer admet, — cela va de soi dans son système, — que la volonté humaine, tenant au principe des choses, est une activité essentiellement libre quant à la qualité de ses déterminations, sinon quant aux motifs qui l'excitent à se déterminer. Je regrette de ne pouvoir analyser ici en détail tout ce qu'il dit de profond et d'ingénieux sur cet important sujet du libre arbitre. Peut-être la *Revue* y reviendra-t-elle quelque jour dans une étude spéciale.

[2] Tome I, page 359.

[3] Tome I, page 363.

relevant que ses traits les plus saillants, est toujours, à vrai dire, une tragédie; mais examinée dans le détail, elle a le caractère de la comédie; car le train et le souci du jour, l'ironie infatigable du moment, les désirs et les craintes qui remplissent la semaine, les mésaventures de chaque heure ne sont que de pures scènes de comédie; en revanche, les désirs constamment inassouvis, l'aspiration déçue, les espérances impitoyablement foulées par le sort, les indicibles erreurs de toute la vie, avec les souffrances cuisantes et la mort pour couronnement, tout cela engendre toujours le drame. De la sorte, il ne peut manquer, comme si le destin voulait joindre encore l'ironie à la misère de notre existence, que notre vie renferme tous les souffles tragiques, sans qu'il nous soit même donné de soutenir la dignité des personnages tragiques, contraints comme nous le sommes, dans le détail de la vie, à apparaître toujours et inévitablement sous le costume des plus sots caractères de comédie. »

« D'où le Dante a-t-il pris[1] les éléments de son enfer, sinon du sein de ce monde réel qui est le nôtre? et pourtant il a pu en composer un enfer dans toute la vérité du mot. »

« Nous pouvons comparer la vie[2] à un cercle de charbons ardents, offrant seulement quelques lacunes, et que nous sommes forcés de parcourir incessamment. Celui qui vit dans l'illusion se console, tandis qu'il occupe, ou que seulement il entrevoit l'un des intervalles de repos, et puis il continue à parcourir la voie enflammée. Mais celui qui, reconnaissant l'essence des choses et leur ensemble, n'est plus accessible à pareille consolation, se voit sur tous les points à la fois, et *il sort du cercle.* »

Eh quoi! M. Schopenhauer prêcherait le suicide? Non, dans le sens matériel du mot; oui, dans le sens moral. Le suicide matériel, il le réprouve, craignant sans doute qu'il ne soit pas assez complet, et que, fruit d'un désespoir momentané, il n'extirpe pas la vie en sa racine. Le but pourrait être manqué : ce serait à recommencer. Ce n'est pas là sans doute ce que dit M. Schopenhauer, qui repousse, illogiquement selon moi, le suicide proprement dit au nom de la morale; mais si ce n'est pas ce qu'il pense, n'est-ce pas ce qu'il donne à penser? Qui pourra me contraindre d'attendre, au milieu des misères, la misère suprême qui couronnera la série? Pourquoi resterai-je jusqu'au moment où les infirmités, la décrépitude, sinon quelque cruelle maladie, feront tomber le rideau sur la comédie ou sur le drame? Ne puis-je le tirer moi-

[1] Tome I, page 367.
[2] Tome I, page 429.

même? Et pourvu que ma résolution de cesser de vivre soit sans réserve, entière, absolue, et philosophiquement *raisonnée*, où prendrai-je les arguments pour la combattre? Étant philosophique et complète, elle sera morale : elle le sera, parce que je l'aurai déduite comme un théorème de ses prémisses, qui sont la misère et l'indignité de la vie; elle le sera, parce qu'elle m'enlèvera tout moyen de reprendre goût à ces tristes oripeaux qu'il va de mon honneur de mépriser.

La difficulté, c'est d'accomplir le suicide sans mettre la main sur les rouages de mon existence. M. Schopenhauer m'en offre les moyens : c'est l'amour pour autrui, le sacrifice de mon individualité, le renoncement. Il faut avant tout que je cesse d'être un égoïste, il faut que je cesse d'être moi, en cessant de songer à moi, d'affirmer et de vouloir ce qui est moi. J'entends d'ici, à l'ouïe de ces saintes paroles, des chants de triomphe. M. Schopenhauer est chrétien, sa philosophie est celle du christianisme! Il se pourrait bien; cependant, ne nous hâtons pas de conclure avant lui. M. Schopenhauer ne fait que traverser le christianisme, il n'y séjourne pas. L'amour, le sacrifice et le renoncement, l'ascétisme dans toute sa pureté, il les recommande, et c'est merveille de l'entendre prêcher. On dirait la voix mâle du père Bridaine, se mêlant à celle de madame Guyon. Tout change, hélas! tout devient hérésie, sitôt qu'il a dévoilé sa tactique et formulé son dernier mot. On saisit alors le fond de sa pensée, car il nous dit expressément que le renoncement à soi n'est qu'un exercice, une pratique, une gymnastique morale propre à nous élever jusqu'à la situation finale, jusqu'à la consommation de toute sainteté et de toute vertu, qui est le quiétisme, c'est-à-dire l'immobilité du cœur, l'indifférence absolue qui devance l'anéantissement. Ce que l'on nomme devoir, justice, commisération et assistance fraternelle, se trouve ravalé soudain au niveau d'un instrument propre à la destruction de l'homme et du monde. La vertu (*virtus*, force, fermeté, courage) déchoit de sa dignité intrinsèque pour se mettre aux gages du néant. Cette vertu qui nous commande de subordonner le moi à la conservation et au progrès de l'ordre universel, elle prend un but différent d'elle-même. Elle doit contribuer à assouplir, à relâcher, à briser enfin les ressorts de la volonté particulière, non pas seulement en toute circonstance où celle-ci se reconnaît hostile aux conditions de l'existence générale qui la domine, et qui également la conserve, mais partout et toujours, afin de nous rendre capables, si nous l'employons bien, d'accomplir le dernier pas.... de trancher le dernier lien, et de nous laisser choir dans les voluptés de l'anéantissement définitif.

Le chrétien par occasion s'est démasqué : le disciple de Bouddha a reparu. C'est lui qui parle et se résume dans ces paroles :

« Ainsi, dans la contemplation de la vie et de la pratique des saints, qu'il nous est bien rarement donné de connaître par l'expérience de notre propre destinée, mais que nous livre leur histoire écrite, et que l'art retrace à nos yeux avec le cachet de la vérité interne, nous reconnaissons la sombre impression de ce néant qui flotte, comme dernier but, derrière toute vertu et toute sainteté, et que nous craignons de dissiper, comme les enfants les ténèbres, au lieu de l'éviter nous-mêmes par un détour, *à la manière des Hindous*, dans des mythes et des mots d'un vide significatif, tels que la *résorption dans l'esprit universel*, ou le *Nirivâna* des bouddhistes. Je le confesse volontiers, ce qui reste après la destruction complète de la volonté semble, à tous ceux qui sont encore pleins de la volonté de vivre, un pur néant. Mais à l'inverse aussi, en ceux dans lesquels la volonté s'est détournée d'elle-même et s'est niée, tout ce monde si réel, ce monde avec tous ses soleils et ses voies lactées, n'est plus à son tour que — néant. »

M. Schopenhauer a-t-il bien vu l'alternative où il s'est placé entre ses prémisses, où il affirme que toute vie surgit de la volonté, et sa conclusion, où il déclare que l'anéantissement de toute volonté détruit la vie ? Cela paraît fort logique, au point même que les deux affirmations ont l'air de ne présenter à l'esprit qu'une seule proposition, l'une sous forme positive, l'autre sous forme négative. Il est bon cependant, encore ici, de préciser les choses en précisant les termes. M. Schopenhauer n'admet au fond qu'une seule volonté, infinie, identique avec elle-même en toutes ses manifestations. Cette volonté universelle a la propriété de s'individualiser, de se particulariser, d'où naît la diversité des formes et des représentations dans l'unité du principe. A chacune de ces particularisations répond, dans l'ordre phénoménal, une existence particulière qui l'exprime. L'homme est une de ces existences, la plus élevée qu'il connaisse lui-même, celle où la volonté universelle se revêt de l'intelligence et agit sous l'influence de motifs discernables. Si donc chaque volonté particulière où la volonté générale s'exprime, si chaque vie individuelle où se traduit la vie universelle doit se donner pour mission souveraine, en poursuivant sa plus grande béatitude, l'anéantissement de son propre être, c'est une lutte, c'est un combat général que M. Schopenhauer suscite *des volontés* contre *la Volonté*, et cette Volonté étant l'ordre universel, c'est contre l'ordre universel qu'il porte au combat les volontés particulières. Il se met à la tête d'une croisade contre cet ordre universel, qu'il prétend détruire : il enrôle contre le

principe les manifestations vivantes où ce principe se traduit. Étrange croisade, et plus étrange morale, en vérité! Mais à quoi bon tant d'efforts pour pratiquer le néant et le faire triompher sur toute la ligne? Sous les ordres de M. Schopenhauer, ou bien nous allons nous battre contre un fantôme, ou bien nous sommes nous-mêmes une armée de fantômes assiégeant l'Éternel et l'Immuable en ses invincibles retranchements. En effet, si les volontés individuelles sont quelque chose, c'est par la Volonté universelle qui les supporte; et alors comment pourront-elles réduire cette volonté à n'être plus? Si, au contraire, l'anéantissement des volontés individuelles, à supposer qu'il soit possible, doit conduire à l'anéantissement de la Volonté universelle, c'est que cette Volonté universelle représente, dans son origine même et dans son essence, non pas le principe universel, mais l'universel néant. Mais alors comment l'être, le mouvement, la vie et la variété en peuvent-ils sortir? D'autres, mieux avisés peut-être, trouveront le moyen de concilier ces choses. Quant à moi, j'avoue avoir inutilement cherché le mot de l'énigme dans les œuvres du métaphysicien, et je n'ai pu saisir comment, d'une part, la volonté générale est tout quand il s'agit d'en sortir sous forme de vie individuelle; comment, de l'autre, elle n'est plus rien quand il s'agit d'y rentrer sous forme de néant par le moyen de la sainteté. N'était-il pas plus logique, en même temps que plus conforme à la prescription qui supporte toute morale, de nous dire que la vertu, la force et l'élévation de l'homme consistent, non à se détruire, mais à s'étendre et à se fortifier en mettant sa volonté particulière en harmonie avec la Volonté universelle, en d'autres termes, avec la loi même de l'harmonie et de la solidarité? C'était encourager l'individu au lieu de l'abattre, c'était lui montrer quelque chose de supérieur à toutes ces misères entassées en de noirs tableaux; c'était stimuler, c'était élever son activité en lui ouvrant l'infini; c'était lui prêcher cette doctrine, que le principe universel est l'activité universelle sous la forme de l'universelle harmonie, c'est-à-dire l'universel progrès. C'était convier l'homme, dans lequel agit la Divinité, à soutenir volontairement l'œuvre divine : c'était lui donner sa part de l'Éternel.

Charles Dollfus.

SCHAMYL.

Traduit des « *Peuplades du Caucase,* » de F. Bodenstedt.

L'esprit aventureux des Allemands, leur besoin de migration individuelle qui chasse le pauvre paysan souabe loin de son clocher au delà de l'Océan et qui jette l'étudiant sans fortune dans les demeures des grands seigneurs de Londres et de Moscou, ont aidé puissamment à lancer la littérature allemande dans la voie cosmopolite indiquée par Gœthe, à lui donner ce caractère de *Weltliteratur,* d'universalité qui la distingue entre toutes les autres. La vie de M. Bodenstedt, l'historien du Caucase et le traducteur du poëte persan Mirza-Schaffy et des poëtes russes Puschkin et Lermontow, nous en fournit une preuve frappante.

A l'âge de vingt-trois ans, — il était né en 1817, — il se rendit à Moscou pour remplir la place de précepteur dans la maison du prince Galitzin. Doué d'un remarquable talent linguistique, il apprit rapidement la langue slave et put suivre dès lors le développement naissant de la littérature russe. Quelques années plus tard, le général Neithardt, un Allemand au service de la Russie, ayant été nommé gouverneur de Tiflis, l'appela en Géorgie, lui confia d'abord la direction d'un institut pédagogique, et le nomma ensuite professeur de latin et de français au gymnase impérial. Mais peu de temps après M. Bodenstedt fut placé dans l'alternative de perdre ou sa place ou sa nationalité, — on exigeait qu'il devînt sujet russe; — il préféra l'une à l'autre et donna sa démission.

Ce séjour à Tiflis lui fut d'un grand profit. C'est là qu'il apprit à connaître le célèbre poëte persan Mirza-Schaffy, dont les journaux ont annoncé la mort il y a trois ans. Mirza-Schaffy fut son maître bien-aimé et le familiarisa avec la connaissance de la littérature orientale. Dans ses *Mille et un jours en Orient*, M. Frédéric Bodenstedt nous a tracé le tableau de cette amitié, et indiqué l'influence profonde que le vieux poëte persan a exercée sur le développement de son esprit.

Jusqu'alors il avait manqué à M. Bodenstedt une solide base morale; il avait traversé la vie sans but défini et par conséquent sans véritable satisfaction intérieure. Élevé dans la gêne, derrière un comptoir, il s'était vu lancé, un beau jour, dans les salons élégants de l'aristocratie moscovite, et il avait trouvé à

point, au milieu de ce tourbillon de fêtes et de plaisirs, en dehors de ses fonctions pédagogiques, le temps nécessaire pour combler les nombreuses lacunes d'une instruction fort incomplète. Seul un amour partagé lui avait révélé déjà des côtés encore inconnus en lui et réveillé dans son âme le culte de la poésie qu'il s'était efforcé d'étouffer depuis son séjour à Moscou. Mais ce fut à Tiflis, près de Mirza-Schaffy, que commença pour lui une *vita nuova*, une vie raisonnée et plus saine. Au commencement M. Bodenstedt s'était moqué des bizarreries de son professeur : cependant il ne tarda pas à reconnaître que Mirza-Schaffy, avec ses modestes prétentions, avec son caractère harmonieusement limité, était tout à la fois l'homme le plus heureux qu'il eût rencontré et un homme dans toute l'acception du mot. De ce jour, le compatriote de Hegel devint le disciple fervent du philosophe tartare, qui mérita ce beau nom comme peu de ses confrères en philosophie, car il fut encore plus grand dans sa vie que dans ses sentences.

Ce séjour de Bodenstedt à Tiflis a valu à l'Allemagne trois ouvrages d'un intérêt très-varié : les *Mille et un jours en Orient*, une traduction libre des *Chants de Mirza-Schaffy* et *les Peuplades du Caucase et leurs guerres d'indépendance contre les Russes*. Dans le premier de ces livres, M. Bodenstedt a élevé un monument à la mémoire de son maître, et ce qui nous garantit la ressemblance de ce portrait, c'est qu'il a été traduit en tartare. Il est peu de recueils de poésies qui puissent se vanter d'un succès pareil aux *Chants de Mirza-Schaffy*, qui sont aujourd'hui à leur sixième édition. Enfin le livre *les Peuplades du Caucase* a rempli un grand vide historique et géographique en faisant connaître une série de peuplades dont les noms mêmes, quant à la plupart, étaient entièrement inconnus en Europe.

Nous avons extrait de ce dernier ouvrage le récit de l'enfance de Schamyl et le tableau de l'organisation administrative et financière qu'il avait introduite dans le Daghestan. On y trouvera le secret de la résistance audacieuse, habile, d'une poignée d'hommes contre l'empire formidable des tzars; on comprendra comment il a été possible à l'imam de prolonger pendant vingt-cinq ans la lutte à laquelle il vient de succomber.

A son retour de Géorgie, M. Bodenstedt avait parcouru le Caucase, les bords de la mer Noire, la Crimée, l'Asie Mineure, la Turquie et les îles Ioniennes. C'est donc dans le Caucase même qu'il a recueilli tous ces renseignements; il a été le premier qui a soulevé le voile mystérieux qui couvrait cette contrée depuis des siècles. Des officiers supérieurs russes auxquels il tenait à cœur qu'on connût à l'étranger la situation véritable où ils se trouvaient, et qui savaient combien hors de Russie on attache peu d'importance aux bulletins russes, s'étaient empressés de lui fournir tous les documents qu'ils avaient à leur disposition.

Mais laissons plutôt à l'auteur lui-même le soin d'expliquer le but et le plan de son livre.

« Avant tout, dit-il dans la préface, je me suis efforcé de donner un tableau exact et complet du Caucase et de ses habitants. La variété et la nouveauté du sujet m'ont imposé le double devoir d'être clair et concis. J'ai évité avec soin de reproduire ce qui était déjà connu; et je n'ai attiré dans le cercle de mes considérations que ce qui naissait directement de mes études ou de mon expérience personnelle. Des détails d'histoire naturelle ne se trouvent mêlés au récit qu'autant qu'ils ont été nécessaires pour caractériser le pays....

» Les descriptions ethnographiques sont précédées d'esquisses historiques plus ou moins étendues selon l'importance de la peuplade. Chez celle au contraire qui

n'a point d'histoire ou dont le passé est enveloppé de nuages impénétrables, je ne me suis occupé que de la situation présente; car en étudiant un peuple encore presque à l'état de nature, il s'agit bien moins de montrer les résultats acquis jusqu'à cette heure que d'indiquer les éléments de prochaine civilisation qu'il renferme.... »

Le livre a tenu les promesses de la préface. Il se divise en deux parties; dans la première partie, ethnographique et géographique, M. Bodenstedt décrit le Caucase et ses habitants; dans la seconde, qui est politique et historique, il trace un récit émouvant de la lutte de l'indépendance du Daghestan depuis l'apparition du Sufisme dans ces montagnes jusqu'en 1842. A l'époque de la guerre d'Orient parurent deux nouvelles éditions entièrement refondues des *Mille et un jours* et du livre sur le Caucase, auquel l'auteur ajouta une étude sur la question orientale.

La vie errante de M. Bodenstedt se prolongea même encore après son retour en Europe. Avec l'activité fébrile des hommes qui ont été formés plutôt par l'enseignement de la vie que par celui de l'école, nous le voyons continuer son existence nomade pendant plusieurs années. Il commença par étudier à Munich l'économie politique sous la direction de Frédéric List, — on pouvait choisir plus mal; — puis l'année suivante, en 1847, infidèle déjà à ses nouvelles études, il entreprit un pèlerinage artistique en Italie, dans la terre promise des poëtes et des peintres allemands. La révolution de 1848 fit de M. Bodenstedt, comme de beaucoup d'autres, un homme politique; il dirigea le journal autrichien, *le Lloyd*, jusqu'à la révolution de Vienne. De Trieste il se rendit à Berlin, d'où le parti libre-échangiste prussien l'envoya en députation à Paris. L'année suivante, en 1850, nous le trouvons à la tribune du congrès de la paix à Francfort; il y fit surtout applaudir la facilité et l'élégance avec lesquelles il maniait la langue anglaise. Puis il rentra dans le journalisme, et rédigea, de 1850 à 1852, la *Weser-Zeitung* qui paraît à Brême. Ce fut aussi là qu'il publia son premier volume de poésies dont il vient de donner une troisième édition, revue et considérablement augmentée sous ce titre : *Du vieux et du neuf* [1].

Les nécessités de la vie, qui avaient fait d'un poëte un journaliste, n'avaient pas été assez fortes cependant pour éteindre en lui le feu sacré. Les *Chants de Mirza-Schaffy*, qui ont fondé sa réputation poétique, malgré l'habileté incroyable de la forme, sa souplesse et son rhythme, ne sont au fond que le fruit exotique de ses études orientales. Dans ses *Poésies* il a donné la mesure de ses propres forces; il a essayé ses ailes en s'émancipant de toute influence étrangère. Ce vol n'a pas été celui de l'aigle, mais celui de la colombe. Toujours la même habileté technique, mais pas d'inspiration puissante; d'excellentes traductions, de brillantes descriptions, des sentences bien aiguisées, mais pas d'originalité native; en un mot, un talent aimable et soutenu, mais pas un éclair de génie! Ce qui n'était qu'une faiblesse dans ses essais lyriques devint presque un défaut dans son poëme *Ada la Lesghiere*. Là encore, M. Bodenstedt excelle dans la partie descriptive; il peint avec vigueur les sites splendides et mystérieux du Caucase, les mœurs de ses habitants, mais aucun souffle épique n'anime ce long récit et ne fond tous ces beaux détails en un ensemble harmonieux et imposant.

[1] *Altes und Neues*, Gedichte von Friedrich Bodenstedt, 2 B. d., Verlag der kœniglichen geheimen Ober-Hofbuchdruckerei, R. Decker, Berlin, 1859. — La seconde édition avait paru sous le titre *Printemps et Eté*.

On devine quel dut être le sort de ce charmant talent quand, à l'exemple des autres poëtes d'outre-Rhin, il aborda à son tour la scène. Son drame *Démétrius* renferme une peinture exacte, dit-on, de la vie russe; c'est un tableau historique plein de vérité, mais non une tragédie, car il eût fallu l'inspiration brûlante d'un Schiller pour jeter quelque intérêt dans la froide intrigue du sujet.

Il a été plus heureux sur un autre terrain. L'Allemagne, si riche en bonnes traductions, place celles de Lermontow et de Puschkin au nombre des meilleures. Aujourd'hui, M. Bodenstedt occupe les loisirs que lui a faits la munificence du roi Maximilien de Bavière, qui a mis un terme à sa vie nomade en l'attachant à sa cour, à traduire les œuvres des contemporains de Shakspeare. Cependant je dois ajouter qu'une revue allemande qui fait autorité en ces matières, le *Magasin de littérature étrangère*, dirigé par M. Joseph Lehmann, n'a pas hésité dernièrement à préférer à cette œuvre celle que notre compatriote M. Alfred Mézières a publiée dans le *Magasin de la librairie*.

Loin de nous la pensée de vouloir, dès maintenant, assigner à M. Bodenstedt un rang définitif; il est jeune encore, et les tâtonnements de ces dernières années prouvent qu'il cherche une voie nouvelle. Vienne une inspiration individuelle et forte animer sa forme si souple et son rhythme sonore, et l'Allemagne comptera peut-être un grand poëte de plus.

E. Seinguerlet.

Inutile sans doute de rappeler au lecteur que ce portrait de Schamyl a été tracé en 1847.

IMAM SCHAMYL[1].

Schamyl le Prophète, comme le nomment ses belliqueux murides et comme ce nom retentit cent et cent fois dans les chants populaires du Daghestan, est né à la fin du siècle dernier, en 1797, dans l'*aoul* d'Himry, sur le territoire des Koissubulines, où son grand devancier Kasi-Mullach avait vu le jour et reçu la mort[2].

Dès sa première jeunesse, Schamyl se distingua d'une manière frappante, au dire des vieillards d'Himry, de ses compagnons de jeux par un air sérieux et contenu, une indomptable volonté, une vive ardeur de s'instruire, par sa fierté et son esprit de domination. De nature, son corps était faible et délicat, mais, par toutes sortes d'exercices, il chercha à le fortifier et à l'endurcir. Quand, dans les jeux guerriers de la jeunesse du Daghestan, un autre remportait le prix au tir ou à la course, son visage se contractait convulsivement malgré lui, et, de honte et de rage de n'avoir été vainqueur, il évitait pendant des

[1] La véritable prononciation est *Schamuyl*.

[2] *Aoul* est le nom qu'on donne aux villages fortifiés du Caucase.

(*Note du traducteur*.)

semaines de se montrer en public. De toutes les histoires qu'on se raconte au Daghestan de sa jeunesse, je ne veux en rapporter qu'une seule.

Déjà comme enfant il était grand admirateur des beautés de la nature, et il avait l'habitude, quand le temps était favorable, d'escalader, vers le coucher du soleil, les rochers nus d'Himry, dont la sauvage magnificence exerçait sur lui un puissant attrait. Au milieu d'une immense forêt vierge, autour du plus élevé de ces rochers découpé d'une forme étrange, se trouve une steppe aride, brûlée, connue et vénérée dans le Daghestan à cause des effrayantes traditions qui s'y rattachent. Les habitants de l'*aoul* rapportent qu'on y voit souvent, pendant la nuit, sortir de terre des flammes dont l'éclat domine les rochers d'Himry. Alors, selon la tradition, Simurg, l'oiseau monstre de Salomon, qui trône depuis des milliers d'années dans le Kaf-Dagh (Caucase), étend au-dessus de ces rochers ses ailes frémissantes, dont le battement est si puissant que l'air semble retentir de hurlements et de gémissements. Et les Péris, les bienheureux habitants du Dshinnistan, le pays des fées, dansent des rondes joyeuses autour des flammes brillantes. A cette place sacrée que personne n'osait fouler après le coucher du soleil, Schamyl avait l'habitude de s'abandonner à ses visions et à ses rêveries solitaires, souvent jusque bien avant dans la nuit. Un jour, ses camarades, blessés par quelques paroles hautaines et ironiques, s'étaient entendus pour tirer vengeance de lui. Ils l'attendirent donc à un endroit caché par où il devait passer au retour de ses courses habituelles, et, dès qu'il parut, tombèrent sur lui en poussant des cris. Une lutte furieuse s'engagea; Schamyl dut céder au nombre, et se retirer non-seulement avec quelques bosses à la tête et aux bras, mais en outre avec une blessure grave au bas-ventre. Quand il arriva chez lui, il était affaibli par une grande perte de sang; il n'en pansa pas moins lui-même sa plaie aussi bien qu'il put, se fit apporter en secret des herbes curatives par une vieille femme, et, pendant plusieurs semaines, il resta malade sur sa couche, sans dire à personne le moindre mot de la manière dont cela lui était arrivé. Il eût été honteux d'avouer qu'il avait été battu. Son vénérable maître seul, le sage Mullah Dshelal-Eddin, apprit, après de vives investigations, la cause de la maladie du jeune visionnaire. Ce savant Mullah, auquel Schamyl doit la base de sa connaissance approfondie de la littérature arabe, joue un rôle important dans la vie de notre héros. Il était le seul vis-à-vis de qui Schamyl se montrât obéissant et souple, le seul qui pût se flatter de posséder la confiance absolue de

cette petite tête de fer. Grâce à l'ardeur de son élève, il put l'initier de bonne heure à l'étude du Coran et des philosophes arabes; il enflamma son esprit et le prépara aux exploits par des récits de la vie des anciens héros de l'Islam. Sectateur zélé du sufisme, son amour-propre était flatté d'avoir en Schamyl un disciple né dans la même foi, et il s'efforça de développer encore dans son élève le penchant naturel pour cette secte répandue[1].

Dshelal-Eddin vit encore aujourd'hui[2] dans un âge fort avancé, et Schamyl l'entoure d'un respect vraiment touchant.

Schamyl est de taille moyenne; il a des cheveux blonds, des yeux gris, qu'ombragent des sourcils touffus et bien dessinés, un nez régulier et la bouche petite. Son visage se distingue de ceux des gens de sa tribu par une certaine blancheur et finesse de la peau. L'élégance de ses mains et de ses pieds est également frappante. L'immobilité apparente de ses bras quand il marche est un signe distinctif de son caractère concentré. Sa démarche est noble et pleine de dignité. Il est entièrement maître de lui, et il exerce sur tous ceux qui l'approchent une domination silencieuse. Ses traits expriment un calme inébranlable, de marbre, qui ne se trouble pas, même dans les plus grands dangers. Il prononce un arrêt de mort avec autant de calme qu'il remet, après un sanglant combat, un sabre d'honneur au plus brave de ses murides[3]. Avec les traîtres et les coupables dont il a décidé une fois la mort, il s'entretient sans donner le moindre signe de colère ou de vengeance. Il ne se considère lui-même que comme un instrument d'en haut, et croit, selon l'enseignement du sufi, que toutes ses pensées et déterminations sont des inspirations directes de Dieu. Si son apparition intimide et commande le respect, sa parole enflamme et entraîne. « Ses yeux lancent des flammes et sa bouche répand des fleurs, » me disait Besek-Bey, qui lui avait donné plusieurs jours l'hospitalité après la prise d'Achulgo, à l'époque où Schamyl se tint pendant quelque temps chez les princes des Dshighettes et des Ubiches pour soulever contre les Russes les tribus des bords de la mer Noire. Schamyl a cinquante ans, mais il est encore plein de fraîcheur et de

[1] Le sufisme est, comme on sait, une secte du mahométanisme. C'est M. Bodenstedt, le premier, qui a montré qu'il était l'âme de la résistance acharnée des peuples du Caucase. (*Note du traducteur.*)

[2] En 1847.

[3] Le sabre d'honneur qu'on porte à droite, tandis que la *schaschka* ordinaire pend à gauche, tient lieu de décoration dans les bandes de Schamyl comme autrefois dans les armées de la république. Cependant nous verrons plus bas qu'il introduisit aussi des ordres parmi ses murides. (*Note du traducteur.*)

force[1]; on prétend cependant qu'il souffre depuis quelques années de maux d'yeux tenaces qui augmentent de jour en jour davantage. Le temps qui lui reste en dehors de ses occupations administratives est consacré à la lecture du Coran, au jeûne et à la prière. Depuis plusieurs années, il est rare qu'il prenne une part personnelle aux combats, et il ne le fait que dans des circonstances graves.

Malgré son activité surhumaine, Schamyl est extrêmement sévère et sobre dans sa manière de vivre. Peu d'heures de sommeil lui suffisent; parfois il veille des nuits entières sans montrer le jour la moindre trace de fatigue. Il mange peu et ne boit que de l'eau. Ce qui est assez étrange, c'est qu'il se soit fait construire par des déserteurs une maison à deux étages dans le goût russe. Suivant les mœurs mahométanes, il a plusieurs femmes; en 1844, il en avait trois, dont l'une, sa favorite, surnommée Dur Haremen, — la perle du harem, — était une Arménienne d'une beauté remarquable.

SCHAMYL LÉGISLATEUR ET ADMINISTRATEUR.

Schamyl n'est pas seulement un guerrier et un chef d'armée, il est aussi prêtre, législateur et réformateur. Circonspect dans le choix et heureux dans l'application de ses moyens, il a su mettre à profit avec prudence ce qui existait, et suppléer avec un génie créateur à ce qui manquait; il a jeté les fondements d'une organisation politique dont l'achèvement — car la postérité ne juge que par les résultats — assurerait à son nom une place brillante dans l'histoire. Le peuple à la tête duquel il se trouve aujourd'hui n'est devenu un peuple que par lui. Fondre ces éléments hétérogènes, unir ces nombreuses tribus désunies par leurs mœurs, leurs traditions et des haines héréditaires, n'était pas moins difficile à réaliser que le serait l'unité de l'Allemagne. Pour atteindre ce but, il dut briser la puissance d'innombrables chefs guerriers et, homme du peuple, juger les princes; il dut réconcilier ceux que divisaient depuis des siècles des haines religieuses, adoucir ces vendettes qui chaque année faisaient verser le plus noble sang du peuple, et, ce qui était plus difficile que tout le reste, mettre du neuf à la place du vieux, d'une main édifier et de l'autre détruire. Son activité s'est étendue à tout : à ses œuvres, il a donné le cachet du génie; dans ses actions, il a proclamé qu'il était un dominateur par la

[1] Écrit en 1848.

grâce de Dieu. Les réformes introduites par Schamyl ne sont pas, comme on pourrait le croire, tout extérieures, de ces réformes qui commencent par des pantalons étroits et des tuniques et finissent par la ruine de l'État; non, elles furent commandées par la nécessité du moment, sont nées des besoins intimes du peuple et sont conformes à son caractère.

Par l'établissement d'une doctrine nouvelle — jeune bourgeon enté sur le vieux tronc de l'Islam, — il a détruit la haine à outrance des deux sectes d'Omar et d'Ali et réuni les tribus divisées du Daghestan par les liens rigoureux d'une croyance commune. Ce fut son premier pas et le plus important, car cette croyance commune devint bientôt pour tous le gage d'une haine commune contre les Russes.

Par quelques heureuses expéditions, Schamyl augmenta et fortifia la confiance et le courage des tribus qui lui étaient soumises. Au milieu du désordre de la guerre, il trouva le temps de faire un nouveau code, de créer une armée permanente, et de donner, par l'établissement d'une administration nouvelle, une base assurée à sa puissance. Nous allons essayer de tracer en quelques traits un tableau de l'organisation de l'État fondé par Schamyl.

Tout le pays soumis à Schamyl se divise en provinces et en districts, gouvernés par des chefs qui portent le titre de *naïb* [1]; le nombre d'*aouls* qui forment un de ces districts diffère et dépend de la décision du *murschide* [2]. Cinq districts forment une province. A la tête de chaque province se trouve un gouvernement qui unit en lui le pouvoir spirituel et temporel. A l'époque où l'on a réuni ces pages, les noms de ces gouvernements étaient : 1° Achwerdü-Mahoma; 2° Hadshi-Murad; 3° Kibit-Mahoma de Tilitlä; 4° Daniel, sultan de Jelissui. Les noms des principaux naïbs sont : Nur-Mahomed, Ali, Tschago-Hadshi, Ulubéy, Hassa de Burtugai, Abukar-Kadi, Kasi-Jaf, Aldurachman-Debir, etc.

Les devoirs d'un naïb consistent à administrer exactement le territoire qui lui est confié, à recueillir les impôts, à lever des recrues, à faire exécuter la loi civile, le *scharyat*, à mettre des bornes aux vendettes, etc.

Tous les gouverneurs et naïbs ne sont pas investis d'un pouvoir égal; Achwerdü-Mahoma, Hadschi-Murad, Ulubég-Mullah et Nur-Mahomed, les plus fidèles et les plus éprouvés, possèdent non-seulement au plus

[1] M. Bodenstedt assure que le nombre de ces districts s'élève à une vingtaine, mais il n'en cite pas les noms.

[2] *Murschide* était le titre de Schamyl, le chef religieux et militaire; ses adhérents s'appellent *murides*. (*Note du traducteur.*)

haut degré la confiance de Schamyl, mais se distinguent encore des autres par des insignes honorifiques. Ils ont en outre un pouvoir absolu de juger et de condamner d'après leur sentiment, et même le droit de prononcer des arrêts de mort. Les autres naïbs sont plus restreints dans leur administration; ils ne peuvent rien entreprendre d'important sans l'autorisation de Schamyl, et sont obligés de lui livrer tous les coupables d'importance. Chaque naïb a un aide de même rang que lui, mais qui dépend de son autorité; enfin il y a dans chaque *aoul* un juge qu'on nomme *le plus ancien,* qui est chargé de rendre compte régulièrement au naïb de tout ce qui s'y passe d'un peu grave. En dehors du maintien de l'ordre public, de la conciliation des démêlés, de l'extradition des criminels, etc., ce juge a l'obligation de publier au plus vite dans son rayon les ordres des naïbs et de l'imam. A un certain signal, le peuple se réunit sur les places publiques, et le plus ancien ou un *mirsa* donne à haute voix lecture de l'ordre.

Tous les hommes qui ont le droit de porter les armes ont accès à une heure fixée près des juges et des naïbs.

Chaque naïb est obligé d'entretenir trois cents cavaliers, et voici de quelle manière est réglé le recrutement : dix maisons fournissent un cavalier; la famille à laquelle appartient le soldat est, aussi longtemps qu'il vit, dispensée de tout impôt; l'équipement et l'entretien sont à la charge des neuf autres. Ces cavaliers doivent être toujours armés, même pendant le sommeil, et prêts au combat au premier signal. Toute la cavalerie de Schamyl s'élevait en 1843 à environ 5,000 hommes.

Mais à côté de cette armée permanente, tous les habitants des *aouls*, de quinze à cinquante ans, sont astreints à s'exercer à monter à cheval et à manier les armes, afin de pouvoir, en cas d'attaque inattendue, défendre leurs maisons, et au besoin renforcer l'armée de Schamyl. En pareil cas, chacun des cavaliers de la troupe régulière prend le commandement du contingent de dix familles qui l'ont choisi. Depuis Schamyl jusqu'au moindre chef inférieur règne la discipline la plus sévère et l'obéissance stricte aux ordres donnés : la plus petite désobéissance peut entraîner parfois la peine de mort.

Schamyl lui-même est entouré continuellement d'une garde particulière, dont les membres se nomment *murtosigatores*[1]. Il met le plus grand soin dans le choix de ces guerriers, et ne reçoit que des hommes d'un courage éprouvé et qui sont pénétrés de la doctrine religieuse du murschide. Mais autant Schamyl est difficile et méfiant dans le choix

[1] C'est l'élite des murides. (*Note du traducteur.*)

de ses gens, autant il se montre d'une confiance sans bornes dès qu'ils appartiennent au nombre de ses élus. La haute position occupée par les murtosigatores est le prix de lourds sacrifices. Pour aussi longtemps qu'un murtosigatore forme un anneau de la chaîne qui entoure la personne vénérée du murschide, il est obligé de se détacher solennellement de tout ce qui d'ordinaire attache à la vie : non marié, il doit rester célibataire, et à celui qui est marié, il est défendu de rester en relation avec sa famille pendant toute la durée de son service. Il faut qu'il se modèle sur Schamyl, et qu'il donne aux autres cavaliers l'exemple de la stricte observance du scharyat, de la sobriété et de la continence. Tous ses efforts doivent tendre à répandre la doctrine nouvelle; il est un instrument passif entre les mains de Schamyl, qui punit de mort la moindre opposition.

Le nombre des murtosigatores s'élève environ à mille. Leur organisation repose sur le système décimal : par dix, ils ont un chef, et dix de ces chefs en ont également un autre qui les commande, et ainsi de suite. On retrouve la même organisation dans la cavalerie des naïbs. Ces commandants ont de grandes prérogatives, portent des marques distinctives de leur rang et jouissent d'une haute considération. On ne choisit pour ces fonctions que des gens qui se distinguent par leur courage et leur instruction. Chaque murtosigatore reçoit de Schamyl une paye mensuelle de trois florins environ, et en outre une part proportionnelle du butin. Chaque aoul où l'on envoie des murtosigatores est obligé de les entretenir gratuitement; et le respect que l'on montre à la garde de l'imam va si loin que tout aoul considère comme un honneur d'héberger dans ses murs cette troupe d'élite.

Jamais il ne s'est trouvé un traître parmi eux. Ils sont dévoués à l'imam avec une fidélité et un attachement inébranlables. Leur esprit guerrier est tel qu'ils considèrent la mort dans le combat comme le plus beau but de leur existence.

Les officiers russes parlent avec admiration de leur courage et de leur sang-froid dans les combats. On n'a pas d'exemple qu'un murtosigatore soit tombé vivant dans les mains de l'ennemi. Ils sont les étais de la puissance de Schamyl pendant la guerre et pendant la paix, et ils méritent d'autant plus de fixer notre sympathique attention, qu'ils ne se distinguent pas seulement par un courage brutal et leur mépris de la mort, comme l'Arabe du désert, mais encore par le lien plus noble qui les unit entre eux. Si, dans la guerre, ils sont toujours au premier rang, dans la paix ils sont les apôtres enthousiastes de la doctrine de Schamyl et les exécuteurs de ses lois. Bien que pauvres, ils ont tou-

jours à leur disposition des sommes considérables qu'ils peuvent employer à leur gré pour la réalisation du but commun.

Ils forment en même temps la police secrète de Schamyl; ils ont partout un œil vigilant. Il suffit d'être accusé par eux pour être condamné. Prêtres et juges ne sont pas à l'abri de leur regard d'épervier; ils sont le ciment qui unit les matériaux de la puissance de Schamyl.

Le revenu de Schamyl, de même que celui de ses devanciers Kasi-Mullah et Hamsad-Beg, n'était d'abord que le butin, fruit de la guerre, dont le cinquième, d'après un usage immémorial, revenait au chef, et le reste était partagé régulièrement parmi les soldats. Les amendes pour contravention aux prescriptions du scharyat formaient les revenus accessoires. Depuis, à mesure que la puissance du murschide s'est fortifiée et étendue, Schamyl s'est avisé d'augmenter et d'assurer ses revenus par l'établissement de subsides pécuniaires et par d'autres institutions.

Voici quelles sont les dispositions principales de cette organisation financière :

1° Les districts de Gumbet et d'Audi payent annuellement une capitation d'un rouble d'argent par famille ; les autres tribus, où l'argent est plus rare et même où il manque entièrement, fournissent la même valeur en produits des champs et de l'industrie.

2° Toutes les tribus payent la dîme de leur récolte.

3° Tous les grands revenus et dons que l'on faisait autrefois aux mosquées et aux lieux de pèlerinage pour le seul avantage des prêtres et des derviches sont attribués maintenant à la caisse de la guerre. Il a indemnisé les prêtres en les salariant; les derviches capables de porter les armes ont été incorporés dans la milice, et il a éloigné les autres.

A côté de ces dispositions générales existent, sans nul doute, une masse d'autres dispositions accessoires, mais il ne nous a pas été possible d'obtenir à ce sujet des renseignements exacts.

Les impôts en argent doivent être remis en main propre à l'administrateur des finances de Schamyl. Quant au recouvrement des impôts en nature, tels que blé, fruits, etc., il rentre dans l'attribution des naïbs.

On accuse parfois l'imam de rapacité et d'avarice, parce qu'on sait qu'il tient cachés à divers endroits sûrs, à Andi et dans les bois d'Itschkerini, de grands trésors d'argent, des pierres précieuses et d'autres objets de prix. Cette accusation nous semble peu fondée, injuste. Dans

la position de Schamyl, une économie scrupuleuse est nécessaire et commandée par la prudence. Il lui faut de grandes ressources pour ne pas succomber dans sa lutte contre les forces incessamment renouvelées du puissant empereur de toutes les Russies, et, pour arriver au but qu'il s'est proposé, la fondation d'un nouvel État dans le Daghestan. D'ailleurs, il ne considère pas ces richesses comme sa fortune personnelle. De même qu'il peut servir de modèle de tempérance et de sobriété au dernier de ses murides, il est économe jusqu'à l'avarice pour tout ce qui concerne sa personne; mais s'agit-il de récompenser une action d'éclat, de gagner une tribu puissante ou d'atteindre quelque autre but important, il est généreux juqu'à la prodigalité. Schamyl a fondé un ordre pour récompenser le courage et les blessures graves, qui assure au décoré une pension mensuelle de trois roubles d'argent. De tout ceci, il résulte que son économie n'a rien de bas.

Avec les progrès croissants de la puissance et de l'influence de Schamyl ainsi que par l'établissement d'une organisation administrative régulière, son cercle d'activité s'étendit et ses relations avec ses naïbs et ses autres subordonnés augmentèrent; et bien que sa volonté fût toujours exécutée partout avec dévotion et sans sourciller, cependant de nombreuses dispositions nouvelles devinrent nécessaires pour la rapide expédition des affaires. A l'exemple des Russes, Schamyl établit vers la fin de l'année 1842 ce qu'on appelle une *poste volante*, au moyen de laquelle tous les ordres, toutes les nouvelles furent transmis avec une incroyable rapidité. Dans chaque aoul il faut qu'il se trouve toujours un nombre déterminé des meilleurs chevaux tout sellés, à la disposition des courriers. Pour se faire reconnaître, les courriers sont porteurs d'un passe-port revêtu du sceau de Schamyl ou de ses naïbs. Dès qu'un courrier montre un pareil passe-port, on lui remet sur-le-champ un cheval frais et on lui donne un guide. Par fatigue ou par tout autre accident, est-il hors d'état de remplir sa mission, il tombe à la charge de la commune qui doit le soigner, et le juge de l'endroit lui donne immédiatement un remplaçant.

Malheureusement, il nous a été impossible de recueillir des renseignements exacts sur l'organisation intérieure des tribus soumises au murschide et sur la solde des chefs à l'époque de Ghasi-Mohammed et d'Hamsad-Beg. Avant que Schamyl eût mis à exécution son système administratif, il avait l'habitude de rémunérer les services qu'on lui rendait par des présents de chevaux, d'armes, de moutons, d'objets d'habillement et souvent même avec de l'argent. Avoir reçu trente

roubles d'argent de l'imam était considéré comme une grande distinction. En 1840, l'organisation complète des murtosigatores amena aussi l'établissement de divers ordres sur la valeur et l'importance desquels nous allons dire tout ce qui est arrivé à notre connaissance.

La première décoration consiste en une médaille d'argent ronde qui ne peut être remise qu'à un *jus-baschi* (commandant de cent hommes), comme il résulte de l'inscription qu'elle porte : « Au jus-baschi ***, pour action d'éclat. »

La seconde décoration est un ordre triangulaire que ne peut obtenir qu'un ütsch-ius-baschi, c'est-à-dire un commandant de trois cents hommes. La considération qui s'attache à cet ordre est d'autant plus grande qu'on ne la distribue qu'avec parcimonie. Un courage hors ligne peut seul en assurer la possession, comme cela résulte également de l'inscription : « A un tel, pour courage extraordinaire. »

Des épaulettes et une dragonne d'argent sont les dernières et les plus hautes distinctions accordées par Schamyl. Cette décoration donne rang de prince et offre en outre de grands avantages pécuniaires. Seuls, les besch-ius-baschi's, chefs de cinq cents hommes, peuvent l'obtenir. Ces épaulettes se distinguent de celles des Russes en ce qu'elles ne sont pas en fil d'argent, mais en argent massif.

Vers la fin de 1842, Schamyl commença d'introduire dans son armée une certaine hiérarchie sur le modèle des armées européennes. Les trois naïbs les plus distingués : Achwerdü-Mahoma, Schwaïb-Mullah et Ulubéy-Mullah, reçurent le titre honorifique de général ; les autres naïbs et différents chefs des murtosigatores prirent celui de capitaine.

Ceux qui ont été élevés à la dignité de général ont reçu comme marque distinctive de leur rang deux pièces d'argent, de la forme d'une moitié d'étoile, qui se portent sur les deux côtés de la poitrine. Le prince russe Orbeljanow, qui a été longtemps prisonnier de ces montagnards, prétend avoir vu sur la poitrine de Schwaïb-Mullah deux étoiles à cinq pointes. Tous les autres naïbs et ceux qui ont le titre de capitaine portent une petite plaque d'argent ovale pour indiquer leur rang. Les suppléants des naïbs, ainsi que les juges ou les plus anciens de l'aoul, désignent leurs fonctions par une autre plaque d'argent dans la forme de celle de nos serrures.

Nous devons encore signaler une autre sorte de distinction honorifique dont il n'existe jusqu'à présent qu'un seul exemplaire, que porte Aschwerdü-Mahoma, le favori du murschide. C'est une grande médaille d'argent avec l'inscription arabe suivante : « Il n'y a pas de héros

pareil à Aschwerdü-Mahoma, et pas de schaschka semblable à sa schaschka[1]. »

En dehors de ces décorations, Schamyl se sert encore de beaucoup d'autres moyens pour appeler l'attention publique sur ceux qui se distinguent par leur bravoure. Dans la remarquable campagne de 1842, plusieurs tribus s'étant fait particulièrement remarquer dans les combats, il envoya en récompense à leurs naïbs de beaux drapeaux brodés. Lors de la conquête des territoires de Kuri et de Kasi-Kumy, on enleva aux habitants deux drapeaux russes que l'empereur avait donnés à ces tribus à cause de leur attachement à la Russie. L'un d'eux fut donné à Schwaïb-Mullah et l'autre à Ulubéy-Mullah en récompense de leurs exploits dans les forêts d'Itschkeri, où ces deux naïbs avaient repoussé l'armée commandée par le général Grabbe et déjoué ainsi son plan du siége de Dargo.

La même variété qu'on remarque dans les récompenses se retrouve dans les punitions établies par Schamyl. La moindre infraction aux prescriptions du scharyat ou aux ordres de l'imam entraîne une peine pécuniaire. — A défaut d'argent, il faut payer en nature.

Avec la gravité du délit augmente proportionnellement le montant de la peine. Par exemple, celui qui a commis un vol est condamné à restituer le double de sa valeur. La moitié de la somme est remise au propriétaire et l'autre entre dans la caisse militaire.

A celui qui a montré de la couardise dans un engagement, on attache un morceau de *woilok*, de vieux feutre, au bras droit; et à celui qui a montré ses talons à l'ennemi, on coud un semblable morceau de woilok au milieu du dos. Ces marques déshonorantes de lâcheté ne peuvent être enlevées qu'après de nombreuses preuves de bravoure. Tout commerce avec les femmes est interdit sévèrement à ces porteurs de feutre, et ils forment dans les combats ce qu'on nomme communément les « enfants perdus[2] ».

Cette peine bizarre du feutre rappelle une vieille coutume de la Perse où tout guerrier convaincu de lâcheté, quel que soit son rang, est affublé d'habits de femme. On rapporte même que, du temps du roi Abbas, le gouverneur du Chorasan, Ali-Kuli-Chan, pour avoir pris la fuite dans une bataille contre Theimuras, prince de Géorgie, fut promené dans le camp, pendant toute une journée, sous un habillement de femme, au milieu des huées des soldats. Dans le *Gjulistan de*

[1] La *schaschka* est le yatagan des montagnards du Caucase. (*Note du traducteur.*)

[2] Ces mots *enfants perdus* sont en français dans le texte. (*Note du traducteur.*)

Saadi, chapitre IV, on trouve un passage qui fait allusion à cet usage; il dit : « Hommes de cœur suivez-moi, combattez vigoureusement, afin qu'on ne vous juge pas dignes de porter des habits de femme. »

Mais continuons d'indiquer les principes généraux du code pénal promulgué par Schamyl. Ceux qui ont commis des délits plus graves sont condamnés non-seulement à l'amende, mais aussi à la prison, où le condamné ne reçoit que la nourriture indispensable pour ne pas mourir de faim. La peine de mort qu'on encourt pour assassinat, trahison et rupture du serment de fidélité, consiste en l'exécution par le glaive, de deux manières, avec honneur ou avec déshonneur.

Le condamné honorablement s'assied à terre les jambes croisées à la façon des musulmans, découvre lui-même le cou et la poitrine, et, après avoir terminé sa prière, penche la tête en avant et reçoit le coup mortel.

C'est le bourreau au contraire qui découvre le corps de celui qui a été condamné d'une manière infamante, et on lui abat la tête sur un billot.

Il existe encore une troisième espèce d'exécution, et c'est la plus cruelle : on tue le condamné à coups de pistolet et de poignard. Cette peine est très-rare, et on ne l'applique exceptionnellement qu'aux murides convaincus de trahison.

Schamyl exerce sur les tribus indépendantes du Daghestan et de la Tchetschnia un pouvoir absolu, et il s'est efforcé surtout de faire, comme nous l'avons déjà dit, un État libre et fort de ces peuplades désunies. L'exécution de ce grand plan entraîne des difficultés infinies. Bon nombre de ces peuplades, parmi lesquelles nous citerons surtout celles de Karak, d'Andi, de Gumbet et d'Andalal, obéissent à l'imam moins par attachement que par crainte, car les Russes, qui savent toute l'importance de ces pays, emploient toute leur influence, et n'épargnent ni présents ni promesses pour attirer les habitants de leur côté.

Plus on embrasse la situation intérieure du Daghestan, avant l'apparition de Schamyl, et plus les difficultés contre lesquelles lutte l'imam paraissent énormes. Il ne forme pas uniquement son armée des races guerrières des Adighés, des Ubiches et des Schapsuchs; des tribus, les unes abâtardies par un long esclavage, les autres qui ont grandi dans le brigandage et la rapine, à qui des prêtres ignorants et rapaces ont enlevé tout respect religieux, qui ne connaissent pas d'autres lois que la coutume et leur volonté, — tels ont été les éléments

dont Schamyl a composé ce corps effrayant dont il est l'âme. La plupart de ces tribus combattent par amour de l'indépendance; beaucoup cependant, comme il faut s'y attendre, avec des intentions moins nobles; l'espérance du butin attire les unes, et les autres sont entraînées par la parole de feu ou par la crainte de la vengeance certaine de l'imam.

Autrefois les Tchetschens étaient la peuplade dominante dans l'est du Caucase; les Lesghes et les Awares se joignaient à eux quand il s'agissait d'entreprendre une campagne contre les Russes; mais à partir du moment où Kasi-Mullah et Schamyl parurent au milieu des Lesghes, la situation changea. Les Lesghes prirent la haute main et les Tchetschens supportent depuis cette époque, avec mécontentement, cette suprématie qu'on leur impose. Schamyl a sans doute sa résidence dans les hautes montagnes de la Tchetschnia, mais son entourage ne se compose que de Lesghes, ainsi que celui de son naïb favori, Achwerdü-Mahoma. Quand, en 1841, il envahit subitement le pays des Nasranes, il appela près de lui Hadshi-Murad avec cinq cents cavaliers lesghes et awares, moins pour renforcer ses troupes actives que pour intimider les Tchetchens, qui avaient donné à diverses reprises des marques d'insubordination. Le mécontentement des fières tribus de la Tchetschnia ne provient pas seulement de la différence de race, mais surtout de la foi plus faible en la mission religieuse de Schamyl. Son influence et sa considération d'ailleurs sont loin de diminuer chez les Tchetschens; elles augmentent au contraire. En général, de toutes les tribus soumises à l'imam, il n'en est pas une qui puisse se vanter d'être préférée entre toutes, car il effraye et punit l'une par l'autre, et les maintient ainsi toutes dans la crainte et l'obéissance.

Pour s'assurer un plus grand prestige, Schamyl laisse croire à ses murides qu'il est en correspondance suivie avec le sultan des Turcs et le pacha d'Égypte. Les Russes prétendent que dans ce but il s'écrit souvent des lettres supposées, qui renferment, de la part de ces princes, des assurances d'amitié et des promesses de secours prochain; que ces lettres sont envoyées ensuite aux cadis et aux prêtres, avec l'ordre de les lire dans les mosquées et dans les réunions populaires.

Quant à ses entretiens avec Allah et le prophète, il a soin de ne les avoir qu'une ou deux fois l'an, au plus, et d'ordinaire à l'époque où il s'agit de préparer quelque entreprise grave.

Pour se préparer à cet acte solennel, tantôt il se rend dans une caverne mystérieuse, tantôt il s'enferme dans sa maison, et, pendant trois semaines, il passe son temps à jeûner, à prier et à lire le Coran.

Durant cette retraite, sa maison est gardée avec grand soin et nul ne peut y pénétrer. La veille au soir du dernier jour de sa retraite, il réunit autour de lui les principaux chefs et les prêtres, et leur annonce, d'une voix solennelle, que Mohammed le prophète lui est apparu sous la forme d'une colombe, qu'il lui a donné des ordres, révélé de grands secrets, recommandé de poursuivre la guerre sainte, etc....; puis il se montre au peuple qui se tient en foule autour de la maison, il chante quelques versets du Coran et prononce ensuite un discours plein de fanatisme religieux et de haine contre les Russes. Dans cette harangue, Schamyl communique également au peuple le fond de la nouvelle révélation; puis l'assemblée entonne un cantique, les hommes tirent leurs poignards et renouvellent le serment de fidélité à la foi, de haine contre les Russes et se dispersent au milieu des cris : « Dieu est grand! Mohammed est son premier prophète et Schamyl le second! »

Les cadis et les mullahs retournent ensuite dans leurs aouls, annoncent partout les choses miraculeuses qu'ils ont vues et entendues, et dans tout le pays éclatent alors des transports de joie et s'organisent des fêtes qui durent huit jours, en l'honneur du long jeûne de l'imam vénéré.

Avec sa sévère application de la justice, dont quelques-uns de ses proches parents ont déjà été victimes, il était impossible que Schamyl ne se fît pas des ennemis nombreux et puissants, aussi bien parmi les Lesghes que parmi les Tchetschens. Aussi serait-il tombé depuis longtemps sous le coup d'une vendette, s'il ne se montrait si prudent dans le choix de son entourage. Jamais il ne sort seul; son accès est extrêmement difficile pour tous ceux qui ne sont pas au nombre de ses confidents. Il tient à l'exécution exacte du cérémonial d'usage. Tout homme qui l'approche, — quels que soient son rang et sa personne, — est obligé de s'incliner jusqu'à terre et de baiser le bas de son vêtement.

Sa demeure est entourée jour et nuit de gardes nombreux; quand il sort de chez lui, il est toujours accompagné de l'élite de ses murtosigatores. Dans les provinces sur la fidélité desquelles il peut compter, sa suite est forte de cinq cents à mille cavaliers; mais quand il va dans la Tchetschnia et dans d'autres contrées où les intrigues des Russes ne sont pas restées sans effet, il est toujours entouré d'une petite armée de deux mille à cinq mille hommes.

On est d'ailleurs injuste envers Schamyl en attribuant cet usage à la peur. Chacun sait que la suite d'un prince asiatique paraît toujours

relativement grande, à nous autres Européens. A l'Européen en effet on peut imposer par une très-grande simplicité, mais à l'Asiatique, seulement par l'éclat et l'ostentation.

(*Traduit de l'allemand de* Frédéric Bodenstedt.)

Nous faisons suivre ces extraits du livre de M. Bodenstedt d'une relation de la prise de Schamyl, qui a paru dans la *Gazette d'Augsbourg :*

« Le 18 août, à six heures du matin, le général en chef russe, prince Bariatinski, se mit en marche pour le camp du général Wrangel, situé sur une large hauteur en face du Gunib-Dagh[1], le dernier asile de Schamyl. Pour y arriver, il fallut passer le Koïssou sous les rochers du Gunib, et à cette occasion Schamyl lança à notre caravane quelques boulets de canon, mais sans faire le moindre dommage. Vers midi nous atteignîmes le camp, où le prince Bariatinski fut reçu avec enthousiasme.

» De là nous avions la vue de la position de Schamyl, et nous dûmes convenir qu'elle était bien choisie. Le Gunib-Dagh est une montagne complétement isolée de celles qui l'entourent et dominant les plus voisines. Sa cime forme un plateau d'environ trente verstes d'étendue, et a du bois, de la terre arable et de l'eau. Le petit Aoul-Gunib est établi au milieu. Le plateau est terminé de tous côtés par de terribles parois de rocher, qui forment une ceinture autour de la montagne, ne laissant ouvert qu'un espace d'environ cent cinquante pas, où les fortifications naturelles étaient remplacées par une haute et forte muraille, derrière laquelle, à trois cents pieds plus haut, on en apercevait encore une deuxième. Ces travaux étaient défendus par six canons, postés avec intelligence sur des rebords de rocher. Les nombreux sentiers et ravins qui serpentent entre les parois de la montagne étaient fortement barricadés, et on y avait réuni de grands amas de pierres pour recevoir les assaillants. Bref, la position eût été irréprochable et imprenable si, comme toutes choses en ce monde, elle n'avait eu un défaut : elle était trop étendue pour les faibles forces de Schamyl.

» C'est ce que le prince Bariatinski reconnut sur-le-champ : aussi

[1] *Dagh* signifie montagne.

dès le lendemain de son arrivée envoya-t-il à Schamyl le colonel Lazareff et le sultan Daniel Beg, qui venait de faire sa soumission, pour le sommer de se rendre, lui accordant d'ailleurs vingt-quatre heures pour réfléchir. Quoique la députation eût à affronter quelques coups de canon, la conférence eut lieu, et à l'expiration du délai fixé nous vîmes paraître des envoyés de Schamyl, qui demandèrent vingt-quatre heures de plus. Le nouveau délai passa comme le premier, et il y eut encore plusieurs députations d'un camp à l'autre. Il était clair que Schamyl ne voulait que gagner du temps. Dans sa confiance absolue en Dieu, il fit même dire au prince : « Le Gunib-Dagh est haut, Allah encore plus haut, et toi tu es en bas. » Le prince alors rompit les négociations et fit notifier le commencement des hostilités le 22 août, à midi. Le 23 et le 24 furent employés aux dispositions nécessaires.

» Schamyl, comme il en convint plus tard, s'était persuadé que l'attaque principale aurait lieu contre les batteries mentionnées plus haut, et il avait concentré de ce côté ses meilleures forces, parce qu'il tenait pour impossible l'escalade des défenses naturelles par des masses militaires. L'assaillant le confirma de son mieux dans cette opinion en le tenant en haleine sur ce point pendant toute la nuit du 24 au 25.

» Cependant dès avant le jour trois colonnes d'infanterie avaient commencé par des côtés différents l'ascension des rochers, et à neuf heures du matin elles parurent tout à coup sur les derrières de l'ennemi. Schamyl, dans la plus grande stupeur, se hâta d'abandonner ses fortifications et n'eut plus que le temps de se jeter dans l'aoul. Mais cent trente ou cent quarante de ses hommes s'arrêtèrent à la deuxième muraille, et y attendirent, derrière une porte basse qu'ils laissaient ouverte, l'arrivée de nos soldats, qui montaient aussi à l'assaut de ce côté : « Nous nous rendons! » leur crièrent-ils. Mais à peine une partie des nôtres eut-elle franchi la porte, qu'elle se vit reçue par une pluie de balles. Ce fut le signal d'une terrible boucherie à l'arme blanche. Les Russes, quoique leur flot grossît de minute en minute, n'en furent pas moins repoussés trois fois, parce que le terrain à l'entrée de la porte était extrêmement glissant. Le quatrième assaut seulement leur livra le champ de bataille. Après que la plus grande partie de l'ennemi eut été massacrée, beaucoup des survivants cherchèrent leur salut en se précipitant en bas des rochers voisins. C'étaient d'anciens soldats russes qui avaient déserté à Schamyl il y a bien des années, et n'espéraient pas de pardon. Dix-huit ou vingt sautèrent par-dessus la muraille et prirent la fuite à droite et à gauche; mais à

la première fortification, ils tombèrent entre les mains d'un bataillon montant et furent tous massacrés. Du côté des Russes, ce combat avait coûté environ soixante tués et blessés; les troupes qui avaient escaladé les rochers avaient aussi éprouvé des pertes assez sensibles, et les blessures occasionnées par les fragments de roche que les assiégés avaient fait crouler étaient horribles.

» Toute l'attention se concentra naturellement sur l'aoul, où Schamyl s'était retiré. Le prince s'y rendit incontinent. Le chemin depuis le Koïssou jusqu'à la première fortification était extrêmement pénible et escarpé, couvert de cailloux et de blocs rocheux. Chevaux et cavaliers souffraient des ardeurs du soleil, mais surtout les pauvres blessés, qui se traînaient en bas de la montagne. Ici on rencontrait un groupe autour d'un soldat râlant, qui était tellement couvert de sang, qu'on ne savait s'il était couché sur la figure ou sur le dos; là c'était un montagnard à demi ou tout à fait nu, le crâne fendu, les poils de la barbe hérissés par le sang figé. J'en remarquai surtout un complétement nu comme presque tous, mais qui avait la tête, les bras et toute la partie supérieure du corps brûlés; à juger par la position de ses membres tordus, il devait être mort dans les plus affreux tourments : les poings étaient convulsivement fermés sur la poitrine, les jambes tirées en haut; la tête pendait en arrière, par-dessus une pierre; et les yeux, encore ouverts, regardaient le ciel. On ne put expliquer sa combustion autrement que par un coup reçu à bout portant, et qui l'avait sans doute blessé trop grièvement pour qu'il eût pu se débarrasser de ses habits enflammés.

Derrière la seconde muraille on trouva un long canon de siége de la forme la plus primitive, avec les affûts grossièrement charpentés d'une seule pièce, de même que les roues très-basses. Les morts et les blessés couvraient là le sol en plus grandes masses, et les soldats de garde étaient chargés de tout le butin imaginable. On pouvait avoir au plus bas prix des fusils, des pistolets, des poignards et autres pièces d'équipement. Mais personne ne perdit son temps, et tout le monde se précipita vers l'aoul, dans l'espoir d'y assister à un dernier combat désespéré ou à la reddition de Schamyl. Bientôt le chemin fléchit un peu, et, tournant autour d'un coin de rocher, nous aperçûmes l'aoul. Vu de près, le terrain, qu'on appelait plateau, n'y ressemblait pas du tout : à droite et à gauche, des pentes roides s'élèvent jusqu'à la crête de la montagne; au milieu, serpente un ruisseau entre des murs bas et étagés en terrasses, mais roides : l'aoul est sur une de ces terrasses. Vis-à-vis, de l'autre côté du ruisseau, se trouve un petit bois de mé-

lèzes, à la lisière duquel le prince Bariatinski prit position avec son état-major. L'aoul était tellement cerné, que pas un chat n'eût pu s'en échapper. Un feu de peloton assez vif s'était engagé, et quelques-uns des canons pris, et tournés maintenant contre leurs anciens possesseurs, avaient par endroits fait tomber un pan de mur. Alors enfin Schamyl reconnut que son heure était venue, et il envoya un muride pour faire sa soumission. Le feu cessa, et les soldats ouvrirent leur cercle pour laisser passer l'envoyé, qui se dirigea au grand galop vers le prince. Il était sans armes et avait relevé jusqu'au-dessus du coude les larges manches de sa tscherkesse, pour montrer qu'il n'y dissimulait ni poignard ni pistolet. Je n'ai jamais vu figure plus rusée. Le nez pendait par-dessus les lèvres fines et serrées; les yeux étaient enfoncés dans de véritables cavernes; les joues étaient pâles et creuses, la barbe noire; autour du bonnet de fourrure était noué le blanc turban des murides. Il s'appelait Janus. « Schamyl, disait-il, l'avait envoyé pour s'assurer si véritablement le sardar (gouverneur) était là en personne, attendu qu'il ne voulait se rendre qu'à lui, et quelles seraient les conditions. » Le prince répondit qu'il ne pouvait plus être question de conditions; que cependant Schamyl aurait la vie sauve, lui et sa famille, s'il se présentait immédiatement. « Schamyl, répondit Janus, craint que tes soldats ne le laissent pas arriver vivant jusqu'à toi. — J'engage ma parole », répondit le prince. Le muride répondit : « Jakschi » (c'est bon), et repartit au galop.

» Une pénible demi-heure s'écoula encore, pendant laquelle tous les cœurs palpitèrent de l'attente de l'homme célèbre qui avait si longtemps, avec un incontestable talent et un grand courage, résisté aux armes russes. Enfin les soldats qui cernaient l'aoul poussèrent un long hourra, et un flot humain parut à travers les intervalles des maisons. C'était Schamyl, entouré de ses fils, Chasi-Mohammed, le défenseur de Weden, et Mohammed-Scheriff, le plus jeune, et d'environ quarante murides, figures sauvages, armées jusqu'aux dents et d'air résolu. Non loin de l'aoul se tenait le général Wrangel, pour recevoir Schamyl. Après que celui-ci fut descendu de cheval, le général lui fit dire qu'il eût à se séparer de sa suite pour paraître seul devant le prince. Là-dessus, il s'éleva une chaude contestation. Ni ses fils ni les murides ne voulaient le quitter, et assuraient qu'il serait certainement tué sur-le-champ. Schamyl, d'abord indécis, finit par se rendre aux assurances du général. Il fit à cheval le reste du chemin, entouré de ses officiers, et seulement les derniers quarante pas à pied. On avait laissé près de lui son ami Janus. Le prince Bariatinski était assis sur

une pierre un peu exhaussée, et quand le cercle qui l'entourait s'ouvrit pour laisser passer Schamyl, celui-ci l'indiqua du doigt et demanda s'il était le gouverneur.

» Schamyl est de taille moyenne et svelte, et se tient encore parfaitement droit, malgré ses soixante-trois ans et une vie de fatigues et de privations; son visage ne se fait pas remarquer par sa noblesse, mais sa grande barbe rouge, ses forts sourcils et le grand turban blanc comme neige artistement roulé autour du bonnet de fourrure, tout cela lui donne un air assez imposant. Il portait une tscherkesse noire et une tunique verte. On avait voulu lui enlever son poignard et ses pistolets, mais le prince Bariatinski lui accorda la distinction de se présenter en armes. Jusqu'ici tout serait bien, et il n'y aurait rien à dire contre l'extérieur, mais son attitude répondit si peu à notre attente, que beaucoup d'entre nous eurent la pensée que ce pouvait être un faux Schamyl, envoyé pour donner au vrai le temps de disparaître d'une façon ingénieuse, comme à Gumri et à Achulgo. Mais il fut reconnu par un trop grand nombre de nos meilleurs alliés pour que ce doute pût subsister, et aussi par le général Jewdokimow, qui avait assisté il y a bien longtemps à une entrevue du général Klug de Klugenau avec Schamyl. Bref, Schamyl, qui avait donné tant de preuves d'un courage extraordinaire, avait peur; il jetait des regards inquiets, effarés, autour de lui, dans la ferme conviction, comme il en convint plus tard, qu'il serait tué sur-le-champ; il tremblait même visiblement. Malgré cela, il ne pouvait encore s'habituer à la pensée qu'il était prisonnier à merci, et il voulut rappeler les conditions qu'on lui avait proposées il y avait quelques jours. Sur quoi, le prince lui répondit à peu près ce qui suit : « Il y a trois jours, je t'ai mandé sous les conditions les plus avantageuses, et je te permettais de vivre où tu voudrais, excepté dans le Caucase; tu n'as voulu entendre à rien; maintenant il n'est plus question de conditions. Voici mon ami le colonel Trombowsky, il est bon et bienveillant, il te conduira à l'empereur. » Schamyl voulut encore faire toutes sortes d'objections, qu'il formula presque toutes en images orientales, disant que le serpent se courbait devant le lion, etc. Tout cela ne servit de rien, et le prince repartit aussitôt pour notre camp, où Schamyl le suivit, sous l'escorte du général Jewdokimow et du colonel Trombowsky. En route, il descendit deux fois de cheval pour prier, peut-être dans l'espoir de s'échapper, parce que la nuit tombait. On le laissa faire, bien que la première fois il arrêtât la marche plus d'une heure.

» Le lendemain, comme il y avait grand'messe et parade, Schamyl se

persuada encore une fois, malgré toutes les assurances contraires, que c'étaient des préparatifs pour son exécution, et il ne se tranquillisa que quand les troupes se séparèrent. Le même jour, les femmes et les fils de Schamyl vinrent au camp. L'extérieur de Chasi-Mohammed n'a rien d'intéressant : il a vingt-trois ans, est de grande taille, tout à fait sans barbe et d'air maladif. Son frère cadet Mohammed-Scheriff est encore plus insignifiant : il a une grosse face rouge, beaucoup d'embonpoint et une grande paresse dans les mouvements. Cela ne l'empêche pas d'avoir parmi ses compatriotes le renom d'un petit don Juan, mais, ici, dans le Daghestan, il n'y a pas lieu de lui envier ses bonnes fortunes, car si je ne puis nier d'avoir vu quelques très-belles femmes, il me faut certifier, en revanche, qu'en aucun pays je n'en ai tant rencontré de laides. Nous avons même parcouru certaines parties du Daghestan où les femmes sont célèbres pour leur laideur. Je sais que ce que je dis ne s'accorde pas avec la grande réputation de beauté des dames du Caucase. Ajoutez encore à cela la hideuse malpropreté et les haillons déchirés et couleur de terre où elles s'enveloppent, et demandez-vous où est la poésie. Mais tout cela n'est qu'accessoire : l'audace des guerriers, leur fière mine, leur air indomptable, leurs villages et leurs rochers, leurs torrents, leurs légendes et leurs chroniques, voilà la poésie, et même si mainte chose perd un peu à être vue de près, le Caucase n'en reste pas moins un pays merveilleux. »

SUR QUELQUES POINTS

DE LA

GÉOGRAPHIE DE L'ISTHME DE SUEZ.

Lettre aux Directeurs de la REVUE GERMANIQUE.

En lisant l'excellente analyse que la *Revue* a donnée le mois dernier de l'ouvrage de M. Schleiden sur l'isthme de Suez, mon attention fut arrêtée par quelques-unes de ses solutions géographiques. Comme elles me paraissaient difficiles à admettre sans de bien fortes garanties, j'ai voulu recourir aux développements de l'auteur lui-même. J'ai donc lu le livre du docteur Schleiden, non sans intérêt, assurément, ni sans profit. Le docteur est un homme savant, savant dans l'acception allemande du mot, c'est tout dire. Il connaît bien les sources, et il n'en néglige aucune. Peut-être lui pourrait-on reprocher quelques rebuffades un peu rudes à l'endroit de ceux qui avant lui ont vu autrement les choses. Il tance vertement ces pauvres *savants* de l'expédition d'Égypte de ce que, dit-il, ils n'ont vu leurs auteurs grecs qu'à travers les versions latines, et il décoche à cette occasion quelques traits d'une médiocre courtoisie à l'adresse de M. Larcher, qui pourtant, à ce qu'il nous semble, avait bien sa valeur comme helléniste. Il n'est pas seulement plus généreux, il est surtout plus instructif et plus utile de discuter un passage douteux, quand il s'en présente, que de taxer tout simplement d'erreur, sinon d'ignorance, ceux qui l'ont entendu ou qui l'entendent autrement que vous; car on peut toujours vous renvoyer l'imputation, et la question n'en est guère avancée. Ceux qui sont au courant de l'histoire scientifique du dix-huitième siècle s'étonneront sans doute aussi quelque peu d'apprendre de M. Schleiden que d'Anville, le grand géographe, a obscurci la géographie ancienne par

les erreurs qu'il y a accréditées. J'avoue, quant à moi, que je m'étais formé une tout autre idée de la place que d'Anville occupe dans l'histoire de la science. Mais après tout ce sont là des choses de forme auxquelles il ne faut pas attacher trop d'importance. Cela tient au terroir. Il en résulte seulement que l'auteur a vis-à-vis de ses devanciers une parfaite indépendance d'opinions, et cela m'encourage d'autant à lui soumettre mes propres doutes ou mes objections.

Je ne le suivrai pas, cependant, sur tous les points qu'il soulève et qui pourraient prêter à la controverse; cela demanderait toute une longue dissertation. Je ne mettrai à une pareille épreuve ni votre patience ni celle de vos lecteurs. L'isthme de Suez, malgré son étendue limitée, est une des parties de l'ancien monde qui livrent à la discussion le plus de faits d'histoire, de géographie, d'économie sociale. Comme point de passage entre l'Afrique et l'Asie, il a participé autrefois à tous les événements qui ont mis en rapport la vieille Égypte et le monde sémitique; comme point de séparation entre notre Méditerranée et les mers de l'Orient, il est devenu aujourd'hui le nœud des plus graves questions de politique générale. Presque aussi loin que nous pouvons remonter à la lueur incertaine des traditions, ce sont des tribus nomades qui franchissent l'isthme, envahissent la vallée du Nil, en expulsent les Pharaons, et y fondent, sous le nom d'Hyksos, une domination de plusieurs siècles. Longtemps après, c'est la tribu de Jacob qui vient planter ses tentes dans la terre de Gosan, à l'est du Delta; puis quand cette tribu est devenue un peuple, et que ce peuple ne peut plus supporter l'oppression des maîtres de l'Égypte, c'est la grande migration que Moïse conduit vers la Terre Promise. Vient ensuite Ramessès (le conquérant que les Grecs ont connu sous le nom de Sésostris), qui laisse au cœur même de l'isthme un monument commémoratif de son passage et de ses victoires; et plus tard, retour trop commun dans l'histoire des nations, ce sont les Perses qui à leur tour arrivent en vainqueurs par cette route que leurs pères avaient suivie en esclaves derrière le char des Ramessides. Il n'est pas un de ces grands faits de l'ancienne histoire qui n'ait laissé sa trace sur le sol de l'isthme, pas un qui n'y appelle une recherche ou n'y suscite un problème. Puis ce sont les villes ou les stations qui furent élevées sur cette terre de passage depuis le temps des Pharaons jusqu'à l'époque des Romains, et les voies qui y furent tracées; et enfin, question plus importante que toutes les autres, c'est le canal de communication des deux mers, entrepris dès les temps antiques, poursuivi ou modifié à diverses époques, achevé sous les Ptolémées, maintenu sous les

Romains, détruit par les Arabes, et qui se représente aujourd'hui, agrandi de tout le progrès politique du monde, comme une des questions vitales du présent et de l'avenir.

Parmi ces nombreux problèmes (je ne les envisage ici que par leur côté géographique), il en est malheureusement beaucoup dont la solution est difficile. L'isthme de Suez, cela est assez remarquable, est une des parties de l'ancien monde que les auteurs ont le plus mal décrites. Ni les géographes ni les historiens ne donnent une idée satisfaisante de sa configuration physique, pourtant si caractérisée; ses dimensions mêmes ne sont indiquées que d'une manière assez confuse et en général peu correcte. Nulle part la position relative de ses localités n'est donnée nettement et avec précision; et la manière tout à fait inexacte dont les principaux géographes grecs et latins parlent de plusieurs localités importantes montre qu'ils n'avaient qu'une idée assez vague de toute cette topographie.

Ce n'est pas qu'avec du soin et de l'étude, et dirigés comme nous le sommes actuellement par les plans détaillés de l'isthme levés depuis cinq ans par les ingénieurs du nouveau canal, on ne puisse arriver à la reconstruire; mais cela demande, j'ose le dire, une méthode et une marche tout à fait différentes de celles de M. Schleiden.

Il y a deux manières de traiter les questions de géographie comparée, l'une qui s'attache principalement à la *compulsion* des textes, l'autre qui en étudie surtout l'*application*. La première est la méthode commune des commentateurs et des philologues; la seconde appartient au véritable géographe. Réunir tous les passages des auteurs sur un point donné, les ranger par époques, et par cette comparaison éclaircir ou même corriger les textes, tout cela ne suffit pas, tout cela est loin de suffire. On pose ainsi les termes d'un problème, mais on va rarement jusqu'à la solution. D'abord, et comme condition première de toute bonne critique, ce n'est pas assez de compter les témoignages, il faut les peser. Il ne faut pas alléguer indifféremment et sur la même ligne les autorités primitives, les sources originales, et les autorités de seconde main, les copistes, les abréviateurs, même les compilateurs ignares des bas siècles. On a presque honte de rappeler des principes aussi élémentaires, et cependant je vois par plus d'un passage que j'ai sous les yeux que cela n'est pas tout à fait inutile. Il importe également, et ceci est capital, de rechercher si, parmi les indications plus ou moins vagues qui forment le fonds des données anciennes, il ne se trouve pas quelque document d'un caractère plus précis, car il est clair en ce cas que c'est à celui-là qu'il faudra rapporter les autres.

Enfin, il ne faut jamais oublier, quelque respect que l'on ait pour les anciens textes, qu'il y a quelque chose de plus respectable encore et de plus sûr : c'est la confrontation que nous fournit le terrain même quand le détail nous en est connu par de bons relevés modernes. Ici les cartes et le compas sont, on le conçoit, plus directement utiles que les descriptions. Dans les choses d'observation, les anciens étaient comme nous, et plus que nous, sujets à erreur; souvent une donnée ancienne n'est obscure que parce qu'elle est inexacte. En tout ceci, donc, il faut marcher avec des précautions infinies, se placer par la pensée sur le terrain même, étudier les circonstances locales, relever tous les indices, et ne regarder comme démontré que ce qui s'appuie sur des preuves décisives.

Ce n'est pas sans dessein que j'appuie sur ces considérations préliminaires; vous pourrez juger, monsieur, qu'elles ont leur application directe dans le cas actuel.

M. Schleiden discute un assez grand nombre de points de l'ancienne géographie de l'isthme; je m'attacherai à trois seulement de ces points, Arsinoë, Heroopolis et Clysma.

Ces trois localités suffiront à l'objet que j'ai en vue dans ces remarques. Cela ne nous entraînera pas trop loin; et comme ce sont les positions les plus importantes, il sera aisé, si on le veut, d'y rattacher les autres.

D'abord Clysma.

Si une position, dans l'ancienne géographie de l'isthme, devait être regardée comme en dehors de toute discussion possible, à coup sûr c'était Clysma. Il est parfaitement démontré que le nom de Kolzoum, chez les Arabes, n'est pas différent du Clysma des Grecs [1], et l'emplacement de Kolzoum à une très-petite distance au-dessus de Suez, où le nom subsiste encore dans un site ruiné, est bien connu. Clysma était donc située à la pointe même du golfe, là où déboucha, lorsqu'il fut terminé, le canal de communication entre le Nil et la mer Rouge. Cette position est d'ailleurs indiquée, d'une manière plus ou moins explicite, par les auteurs anciens. Lucien, au milieu du deuxième siècle de notre ère, parle dans un de ses écrits d'un jeune homme qui s'embarque à Alexandrie, remonte le Nil, et arrive ainsi en bateau jusqu'à Clysma, où il se décide à partir pour l'Inde. Saint Épiphane, dans la seconde moitié du cinquième siècle, mentionne aussi « le port qui était con-

[1] On sait que dans l'écriture arabe les voyelles ne sont pas marquées. Or, par les consonnes, les mots *Clysma* et *Kolzoum* sont identiques, lettre pour lettre, K L S M.

tigu au château de Clysma[1] », comme une des places d'où partaient les marchands qui allaient dans l'Inde. Cette indication est parfaitement convenable pour un lieu où venait aboutir le grand canal commercial de l'Égypte. Philostorge, l'historien ecclésiastique, qui écrivait cinquante ans avant saint Épiphane, dit que la bifurcation occidentale de la mer Rouge allait se terminer « à un lieu d'Égypte appelé *Clisma* ». C'est ainsi que Philostorge écrit le nom; et cette forme, pour le dire en passant, pourrait bien être la véritable, ainsi que l'a pensé le docte Bochart, et après lui M. Letronne. *Klisma*, en grec, est un barrage, une écluse, et cette appellation convenait bien à un château destiné sans doute originairement à protéger les travaux que les Ptolémées, au rapport de Strabon et de Diodore, avaient fait exécuter à la bouche du canal, pour l'ouvrir et pour le fermer à volonté. En poursuivant notre série de témoignages, on arrive aux premiers géographes arabes du dixième siècle, qui parlent de Kolzoum précisément dans les mêmes termes que les auteurs grecs de Clysma. En présence de cet ensemble d'attestations anciennes, dont aucune, à la vérité, n'est citée par M. Schleiden, croirait-on que ce savant va chercher Clysma à l'endroit nommé par les Arabes Aïn-Mousa (la fontaine de Moïse), au milieu d'une plaine de sable qui n'a jamais eu ni village, ni château, ni port, et qui n'est connue que par ses sources naturelles? Aïn-Mousa, à une demi-heure du bord oriental du golfe, est à quatre heures de Suez dans la direction du sud-est. Nous verrons tout à l'heure par quel enchaînement de fausses inductions M. Schleiden est amené à cette identification plus que singulière.

Mais à quoi bon insister sur cette suite de preuves historiques, lorsque nous possédons un document bien plus complet et tout à fait décisif? Ce document, c'est le recueil des routes romaines connu sous le nom d'*Itinéraire Antonin*. C'était l'Almanach des postes de l'empire. Ce livre officiel renferme une route qui part de la Babylone d'Égypte, sur la rive droite du Nil, un peu au-dessus de la tête du Delta (c'est le vieux Caire), et qui vient aboutir à Clysma[2]. La suite des stations marquées sur cette ancienne voie montre qu'elle suivait dans toute son étendue la vaste courbe que décrivait au nord le tracé du canal. Or, ce tracé nous est maintenant parfaitement connu par la grande carte de l'isthme de MM. Linant et Mougel; nous avons donc là un moyen de vérification certain.

[1] Ptolémée, le premier chez lequel se trouve le nom de Clysma, en parle aussi comme d'un château, *phrourion*.

[2] Le nom est orthographié ici comme dans Philostorge.

Mais il convient, avant tout, de transcrire la suite des stations avec leurs distances, telles que les donne l'*Itinéraire*.

Les voici :

Babylonia.		
Heliupolis	M. P.	XII.
Scenas Veteranorum.		XVIII.
Vico Judæorum		XII.
Thou		XII.
Hero[opolis].		XXIV.
Serapiu.		XVIII.
Clismo		L.
		CXLVI.

Donc, au total, 146 milles romains de Babylonia (le vieux Caire) à Clysma.

Maintenant j'étends devant moi la belle carte de M. Linant, et prenant à l'échelle une ouverture de compas d'une minute de degré, je suis le tracé du canal, depuis Kolzoum, à la porte de Suez, jusqu'au vieux Caire. Le compas me donne d'un point à l'autre un peu moins de 118 minutes, ou 147 milles romains. L'*Itinéraire* marque 146 milles; peut-on désirer plus d'accord, et après une pareille vérification, est-il encore permis de conserver le moindre doute sur l'identité de Kolzoum et de Clysma ?

Si M. Schleiden avait fait cette vérification, il aurait évité sans doute l'erreur bizarre où il est tombé quant à l'emplacement de Clysma. Mais au lieu de s'appuyer sur un document clair, précis, à l'abri de toute équivoque, il est parti des indications de Strabon, qui l'ont jeté dans une longue suite d'erreurs. J'y reviendrai dans un instant. Une fois entré dans cette fausse route, il se trouve entraîné à toutes sortes de suppositions sans base; et comme, naturellement, l'*Itinéraire* ne cadre plus avec les positions erronées qu'il adopte, il en est réduit à y proposer des corrections parfaitement inutiles.

Par contre, il entreprend une autre tâche tout à fait désespérée, celle de disculper Ptolémée des fautes qui malheureusement, ici comme partout, vicient l'œuvre (d'ailleurs si précieuse par la richesse de ses détails) du géographe alexandrin. Un des membres les plus distingués de la Commission d'Égypte, M. Du Bois Aymé, avait émis l'opinion très-juste que Ptolémée, dans la construction de ses Tables, n'avait fait le plus habituellement que convertir en notations astronomiques

les distances que lui fournissaient les itinéraires. M. Schleiden se récrie de toutes ses forces contre cette assertion, et il ne craint pas de poser en fait (page 109) que « Ptolémée a seulement interpolé entre les points déterminés par des observations astronomiques ceux pour lesquels il n'avait que les intervalles et les directions »; et il ajoute : « aujourd'hui encore les cartographes ne font pas et ne peuvent pas faire autre chose. » Une telle opinion ne peut plus être admise par quiconque a fait une étude un peu sérieuse de l'œuvre de Ptolémée. La vérité, c'est que dans toute l'étendue de son œuvre géographique, Ptolémée n'a pas trois positions que l'on puisse dire avoir été déterminées par des observations *astronomiques;* que la liste des points qu'il donne comme tels reposait uniquement sur des observations *gnomoniques;* que ces observations sont presque toujours fausses, et très-souvent entachées d'erreurs monstrueuses; et qu'enfin, comme l'avait très-bien vu Du Bois Aymé, tout l'appareil des latitudes et des longitudes que présentent les Tables de Ptolémée est purement fictif, n'ayant guère en réalité d'autre base que la conversion en degrés et en fractions de degré des heures de marche des caravanes ou des journées de navigation.

De plus, comme Ptolémée, abusé par une fausse théorie, ne donnait au degré équatorial qu'une valeur de cinq cents stades, au lieu de six cents qu'on y compte réellement, il est encore sorti de là pour lui une cause d'erreur générale qui lui a fait agrandir d'un sixième dans tous les sens les dimensions de la mappemonde ancienne. Si Ptolémée, pour en fixer les limites, avait eu réellement des observations astronomiques, sa fausse évaluation du degré n'aurait pas influé sur les proportions générales; mais comme tous ses chiffres de latitude et de longitude ne sont au contraire que des distances converties, la base fautive de la conversion a tout faussé. Ceci est une grosse question sur laquelle on a écrit bien des volumes et échafaudé plus d'un système; on peut la rendre sensible en quelques mots. Supposez que Ptolémée trouve dans un itinéraire une distance de trois mille stades indiquée entre deux points quelconques. En réalité, cet intervalle représente *cinq* degrés d'un grand cercle, mais pour lui elle en représente et il en indique *six*. Sa notation fictive se trouve donc indûment augmentée d'un sixième; en d'autres termes, il faut diminuer d'un sixième les intervalles qui résultent de ses notations pour les ramener au chiffre vrai. Si j'ai touché ici à cette question capitale des notations de Ptolémée, c'est qu'elle trouve son application dans les difficultés que soulèvent les détails de l'ancienne géographie de l'isthme.

Ptolémée, en effet, nous donne la même route que l'Itinéraire entre Babylonia et Clysma; mais on a peine à en reconnaître l'identité, si l'on n'est pas prémuni contre l'excès de ses notations et si l'on n'en connaît pas la source. On en jugera par ce petit tableau. Dans la première colonne, j'inscris en minutes de degrés l'arc terrestre qui résulte de ses notations; dans la deuxième, je convertis ces minutes de degrés en milles romains; dans la troisième, enfin, je donne également en milles, le chiffre vrai qui résulte du retranchement d'un sixième sur les nombres de la deuxième colonne.

NOMS.	INTERVALLES		CHIFFRE VRAI EN MILLES romains.
	EN MINUTES de degrés.	EN MILLES romains.	
Babylon.			
Heliopolis	15′	18 $\frac{3}{4}$	15 $\frac{5}{8}$
Heroopolis.	60′	75	62 $\frac{4}{8}$
Arsinoë.	22′	27 $\frac{1}{2}$	22 $\frac{7}{8}$
Clysma.	40′	50	41 $\frac{5}{8}$
TOTAUX.	137′	171 $\frac{1}{4}$	142 $\frac{5}{8}$

Il résulte de ce tableau :

Que Ptolémée marque, entre Babylonia et Clysma, un intervalle de 137 minutes de degrés, ou 2° 17′;

Que cet intervalle, réduit purement et simplement en milles romains, représente un peu plus de 171 milles;

Mais que le retranchement d'un sixième ramène ces 171 milles au chiffre vrai de 143 milles moins une fraction.

Or, nous l'avons vu, l'Itinéraire donne 146 milles, et la carte actuelle 147.

Une conséquence de ce remarquable accord dans les chiffres qui représentent la distance totale, c'est qu'on peut évidemment donner toute confiance aux distances intermédiaires.

Dès lors la question d'Arsinoë et celle d'Héroopolis est résolue.

Arsinoë, à 41 milles et demi de Clysma, vient se placer sur le bord occidental du bassin maintenant desséché des lacs Amers, non loin d'un point où la carte de M. Linant indique des vestiges d'anciens

ouvrages, et à l'endroit même où aboutissait le canal de Ptolémée Philadelphe. Pline, en effet (p. 341 de l'édition du P. Hardouin, in-f°, t. I), dit expressément que le canal de Ptolémée venait aboutir aux lacs Amers, *ad fontes Amaros;* et Diodore, d'un autre côté (au chapitre 33 de son premier livre), nous apprend qu'Arsinoë avait été bâtie au point où se terminait le canal. Tout cela s'accorde parfaitement et devient très-clair. L'erreur de M. Schleiden, et de bien d'autres qui ont cru comme lui qu'Arsinoë devait se chercher non loin de Suez, sinon à Suez même, provient des expressions inexactes, ou tout au moins équivoques de Strabon, d'après lesquelles Arsinoë aurait été à l'issue du canal dans la baie actuelle de Suez. Il est clair que ceci est une confusion, et cette confusion vient de ce que les lacs Amers, qui prolongeaient en quelque sorte jusqu'au cœur de l'isthme la tête du golfe, dont ces lacs firent autrefois partie, étaient regardés comme appartenant au golfe même, et quelquefois désignés comme tels. C'est par cette raison que la tête du golfe, que les Arabes nommèrent plus tard très-convenablement Bahr-el-Kolzoum, comme nous la nommons aujourd'hui golfe de Suez, était quelquefois appelée non-seulement *sinus Arsinoites*, mais aussi *sinus Heroopolites,* quoique la ville antique d'Héroopolis (dont l'emplacement se retrouve aujourd'hui au lieu dit Tell-el-Masrouta, où il y a des antiquités de l'époque des Ramessides), quoique la ville d'Héroopolis, dis-je, fût, d'après la table de Ptolémée, à 64 milles, et d'après l'itinéraire, à 68 milles de Clysma.

Ces deux dénominations de golfe d'Arsinoë et de golfe d'Héroopolis, bien que fort impropres, en définitive, n'en étaient pas moins reçues dans l'usage commun, et on peut juger par ce qui précède de la confusion qu'elles ont jetée dans la géographie de ces parties de l'isthme, en faisant chercher sur la côte des places qui étaient situées en réalité très-avant dans l'intérieur.

Je n'ai pas épuisé, tant s'en faut, tout ce qu'il y aurait eu à dire à ce sujet, et cependant j'ai dépassé de beaucoup les limites où je me proposais de renfermer cette lettre. Je désire que les quelques remarques que j'y ai développées ou indiquées vous paraissent offrir assez d'intérêt dans les questions débattues de l'ancienne géographie de l'isthme, pour que vous ne la jugiez pas superflue après l'analyse du savant ouvrage du docteur Schleiden.

Agréez, etc.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

LES FÊTES DE SCHILLER

A PARIS.

L'électricité supprime les distances matérielles : le génie fait plus, il supprime entre les peuples les distances intellectuelles et morales. La fête séculaire du grand poëte germanique, célébrée avec tant d'empressement sur les bords de la Seine, en est un éclatant témoignage.

On a dit, et l'on répète souvent, que le génie n'a point de patrie. Je dirai plus volontiers qu'il en a deux : celle où il est né, et où d'abord il a nourri ses vigoureuses racines; celle ensuite qu'il constitue lui-même, dans son épanouissement progressif, au-dessus et au delà des frontières nationales, pour tous les esprits, pour tous les cœurs auxquels ses productions offrent un consolant abri. C'est à l'édification de la cité universelle des intelligences que Frédéric Schiller a, pour sa part, si puissamment travaillé, et que son âme enthousiaste, déposée parmi les hommes en des œuvres immortelles, continuera de travailler jusqu'à la fin. Qu'on ne s'y trompe donc pas, c'est Schiller qui accordait réellement l'hospitalité à ceux qui peut-être croyaient seulement la lui offrir, et c'est sa mémoire qui honorait ceux qui lui rendaient hier, au milieu de nous, un hommage unanime.

Rien n'a été négligé pour que l'appel fait à tous eût du retentissement; la presse française a largement prêté sa fraternelle assistance au comité chargé de préparer et de diriger la solennité. Toutes les prévisions, tous les calculs cependant ont été dépassés. L'affluence a été telle, qu'un nombre considérable de personnes, malgré des billets pris à l'avance, n'ont pu pénétrer dans l'enceinte, comble dès huit heures. La déception a été réelle pour ceux qui se trouvèrent ainsi exclus, en suite d'un calcul qui reposait, à ce qu'il paraît, sur des conceptions un peu trop abstraites touchant le rapport entre le nombre des places

et celui des cartes à distribuer. J'ignore si la pensée qu'ils contribuaient à une œuvre de bienfaisance a pu sembler une suffisante compensation à ceux qu'attendait cette surprise, dont les affiches n'avaient rien dit.

La fête a eu lieu au Cirque impérial des Champs-Élysées. Dans cet amphithéâtre où, quelques jours auparavant, on assistait encore aux prodiges de la force musculaire, de l'adresse et de l'agilité corporelles, on a vu se dresser tout à coup le buste du chantre de Guillaume Tell et de Wallenstein. La force morale, la souveraineté de l'esprit, a détrôné en un instant tous les souvenirs profanes évoqués par le lieu du rendez-vous : ils ont disparu comme des fantômes devant la réalité de l'idéal. C'est que la fête de Schiller était bien, dans la plus noble acception du mot, la fête de l'idéal. L'assistance, recueillie, émue, l'a profondément senti. Elle a senti qu'une grande pensée, la plus grande de toutes, celle de la liberté dans l'esprit, planait sur elle. Une étincelle divine partie de ce marbre[1], où le statuaire a glorifié les traits du poëte, et sur lequel se fixaient avec admiration les regards, parcourait les âmes, les reliant fortement à lui, dans une commune aspiration vers tout ce que Schiller a aimé, chanté, éternisé dans ses créations. On avait convié, pour lui faire un cortége de chefs-d'œuvre, ses pairs et ses compatriotes, les grands poëtes de la musique, — « morts illustres » que, comme lui, « la mort ne connaît pas », — Beethoven, Weber, Mendelssohn, et un grand nom parmi les vivants : Meyerbeer. L'auteur des *Huguenots*, qui s'était rendu avec une courtoisie parfaite aux vœux du comité, était chez lui au milieu des maîtres. Sa *Marche de Schiller*, composée pour la circonstance, a enlevé l'auditoire, qui l'a redemandée. La *Cantate*[2], d'un style large et caractéristique, a mis en lumière la qualité dominante du maestro : l'expression. Les chœurs et l'orchestre, formés de cinq cents exécutants, ont été fort habilement dirigés par M. Pasdeloup, et dignes sous tous les rapports de la réputation de l'Allemagne en ce point. Mesdames Cruvelli et Bochholtz-Falconi, M. Morini, du Théâtre Italien, ont prêté à la fête, avec un zèle dont il faut les louer, l'appui de leur talent. M. Bogumil Dawison, le premier acteur de l'Allemagne d'aujourd'hui, nous a fait goûter doublement, sous les richesses de sa pure diction germanique,

[1] Le buste de Schiller par Dannecker.

[2] Les paroles sont de M. Louis Pfau, qui a écrit également le *Prologue* récité au début de la solennité. La *Revue germanique* fera connaître prochainement à ses lecteurs ce poëte, qui appartient à la terre classique du lyrisme, à la Souabe : il est par là, comme par son talent, deux fois le compatriote de Schiller.

le troisième acte de *Don Carlos*. Il faut féliciter le comité d'avoir convié au succès de la fête cet interprète éminent, de passage seulement à Paris, mais qui s'est empressé de répondre à l'appel de ses concitoyens, et plus encore peut-être à l'appel silencieux que lui adressait le mort illustre auquel il doit de trouver dans son pays une scène nationale, et des œuvres capables de l'élever au niveau des vrais modèles de son art.

M. Louis Kalisch, dans un discours empreint de l'amour du poëte et de ses hautes aspirations philosophiques, a largement exprimé les sentiments qui remplissaient l'assemblée; tous les cœurs ont eu des échos pour ces paroles :

« Et non-seulement dans ses poésies, mais encore dans les œuvres du philosophe et de l'historien, passe ce souffle de l'enthousiasme. La pensée de former l'homme, de l'élever en épurant son âme jusqu'à la conscience de sa propre dignité, pénètre tous les écrits de Schiller. » Oui, c'est bien là ce qui a fait la puissance du poëte : sa poésie est partout un effort enthousiaste pour le triomphe de la dignité humaine.

Malheur donc à celui qui, dans cette soirée, serait resté à l'écart, isolé dans son scepticisme et dans sa raillerie! Malheur à celui qui, dans le voisinage de tant de noblesse et de force, n'aurait pas senti monter en lui le niveau de l'idéal, s'accroître le respect pour tous les sentiments généreux, pour toutes les grandes pensées, pour toutes les œuvres durables de l'art, de la science et de l'humanité! Mais l'enthousiasme est facile, quand l'âme se sent plongée dans les frémissements de la foule, toujours accessible à celui qui dans l'art a su donner une voix à ses grands instincts. Dans ce contact d'une admiration universelle, où disparaissent pour une heure les rangs et les barrières sociales, les cœurs les plus froids, échauffés d'une ardeur inaccoutumée, s'étendent aisément au delà des limites où se meuvent leurs soucis journaliers. Mais dès le lendemain cette ardeur empruntée du dehors à une situation exceptionnelle se dissipe, et leur âme, bien vite racornie, reprend sa tiédeur, son égoïsme, sa sottise et sa méchanceté. Cette ivresse du beau, si elle a été réelle et puissante en quelques-uns, aura perdu de même son vertige au réveil de cette grande journée; mais du moins, n'étant pas due seulement à une excitation extérieure, ceux-ci la sentiront, contrainte de rentrer dans les bornes étroites de la vie habituelle, se retirer au fond de leur pensée dans l'aspiration infatigable vers la science, au fond de leur cœur dans l'incorruptible amour pour la justice, et dans leur imagination sous la forme d'une recherche ardente de la poésie. Toutes ces aspirations, ils les auront résumées

à leur tour en une aspiration unique de la volonté, tendant à leur donner dans l'acte et dans la création une physionomie par où elles se puissent communiquer, et stimuler en d'autres des efforts capables d'agrandir en ce monde, éternellement rebelle au triomphe du divin, la place de l'idéal.

C'est en agissant sur nous-mêmes, pour y développer sous tous leurs aspects les grands instincts de l'espèce humaine, que nous *pratiquerons* le culte des grands hommes : c'est ainsi que, suivant l'exemple que Schiller nous a donné entre tous, nous leur élèverons en nous-mêmes un monument invisible, mais plus réel et plus beau que le marbre, plus digne de leur esprit et de notre admiration.

CHARLES DOLLFUS.

FÊTES DE SCHILLER EN ALLEMAGNE.

Tous les journaux allemands, depuis le 10 novembre, ont fait écho à la grande fête nationale qui vient de se célébrer. La mémoire de Schiller a resplendi comme un phare immense d'un bout de l'Allemagne à l'autre; sur tous les points du territoire où la vie intellectuelle a trouvé un foyer, le génie du plus noble, sinon du plus grand des poëtes, a embrassé d'une seule étreinte et soulevé au-dessus de leurs rivalités les populations unies dans une même admiration.

Au milieu des récits fragmentaires qui nous parviennent, il est malaisé de composer un tableau, même une esquisse générale des fêtes qui ont eu lieu. Il faudrait pour les reproduire que notre plume eût le don de l'ubiquité. Il n'y a pas de l'autre côté du Rhin, comme on sait, une seule ville qui serve de miroir condensateur et réflecteur à toute la vie nationale; un compte rendu, à ces conditions, restera donc toujours fort incomplet au regard de la réalité. Deux villes cependant, l'une représentant le pôle nord, et l'autre le pôle sud de l'Allemagne, devaient particulièrement se distinguer en cette circonstance : c'est Berlin et c'est Vienne. Si nous ne parlons que de ces deux capitales, il n'en faut pas induire qu'en des centres fort importants encore, tels que Heidelberg et Stuttgard, Weimar et Iéna, Dresde [1], Munich ou Hambourg, le patriotisme littéraire et artistique, pour s'être offert avec un moindre concours de population et une mise en scène nécessairement plus réduite, ait apporté à l'autel du poëte national des tributs moins dignes de cet anniversaire. Nous devons cependant à la vérité de dire que le clergé catholique, de même que le piétisme protestant, ont cru devoir s'abstenir, en plusieurs localités, de prendre leur part dans ce festival des cœurs et des pensées, dans cette communion de tout un peuple pieusement rangé autour du nom de Frédéric Schiller.

Mais qu'importe! Ceux qui se sont abstenus ont bien fait de s'abstenir; ils ont mieux fait encore de dire sans réticence le motif de leur abstention. C'est après tout de la loyauté, et Schiller, le poëte à l'âme si loyale et si haute, aurait repoussé comme une offense des hommages hypocrites; l'absolution qu'il n'a pas réclamée durant sa vie, il en a moins que jamais besoin aujourd'hui qu'une nation se lève pour le glorifier. L'absolution, il peut s'en passer, car il l'a lui-même donnée, et pour les siècles, au genre humain ennobli par son apparition.

[1] Voir, pour les fêtes de Dresde et de Heidelberg, les lettres de nos correspondants.

BERLIN.

La ville était en fête dès le matin. Le ciel de novembre, chassant ses brouillards, s'était fait pur et glorieux pour cette journée de gloire et de pureté. Le lieu du rendez-vous était dans l'intérieur de la ville, sur la grande promenade des Tilleuls. Enseignes déployées, musique en tête, le cortége se rassembla peu à peu, débouchant de toutes les rues. La place était plantée de mâts surmontés d'oriflammes prussiennes et ornés de guirlandes. La foule devenait toujours plus compacte. Vers onze heures, les députations prirent rang sur les estrades et dans les tribunes élevées devant la salle de concert du Théâtre-Royal. A gauche, sous le péristyle, un corps de musiciens; à droite, un chœur de chanteurs: les notabilités officielles entre deux, dans la tribune au pied de l'escalier. Parmi celles-ci, on remarquait le ministre président, prince de Hohenzollern, et les autres ministres; les généraux de Schleemüller, de Willisen, de Webern, de Plonsky, le général commandant de la ville, d'Alvensleven, le docteur Böckh, recteur de l'université, etc. Les autres invités avaient trouvé place derrière la tribune, sur les gradins de l'escalier et sur les estrades. Là se trouvaient réunis les magistrats, officiers municipaux, l'évêque-docteur Neander et les ministres des Églises de toutes les confessions, les députations des professeurs académiques et des étudiants, celle de l'académie des beaux-arts et des sciences, et enfin de tous les établissements, instituts, écoles et théâtres, revêtus, de près ou de loin, d'un caractère public.

Le défilé du cortége, partagé en quatre sections, déroula aux yeux du spectateur, sous les insignes des corporations, cette infinie diversité des métiers et professions, cette division méthodique du travail née de son développement même, et où la science économique se plaît à lire les témoignages du progrès matériel et de l'industrie sous toutes ses formes.

A dix heures trois quarts, plusieurs équipages royaux se firent voir, et peu après apparurent aux fenêtres de la demeure où réside le président de la marine, et qui fait face à la place, le prince régent, le prince et la princesse Charles, ainsi que les princes Albert, Adalbert et Georges.

A onze heures, après le chant tiré de *Macbeth*, « Dissipée est la sombre nuit », le premier bourgmestre, M. Krausnick, prononça un discours dans lequel il rappela qu'à cette date du 10 novembre trois grands hommes avaient vu la lumière en Allemagne : Luther, Schiller et Scharnhorst. Il annonça aussi en terminant qu'une statue de bronze serait élevée dans Berlin à la mémoire de Schiller, et aux frais communs du gouvernement, de la ville et des citoyens.

On procéda, après ce discours officiel, à la pose de la première pierre du futur monument. Le bourgmestre donna, au nom de la ville de Berlin, les trois premiers coups de marteau. Après lui vint le ministre président, prince de Hohenzollern-Sigmaringen, le ministre d'Auerswald et tous les autres ministres de l'État, selon leur rang d'ancienneté; enfin toutes les notabilités officielles, chapeau bas, prirent successivement en main le marteau symbolique. Durant cette partie de la cérémonie, le chœur faisait entendre le chant : « Quel est son nom, le nom de ce fils de l'Allemagne couronné du vert laurier? »

M. le prédicateur docteur Sydow prit alors la parole, et commença par ces mots que Gœthe a consacrés à la mémoire de son émule et de son ami : « Célé-

brons-le donc, car ce que la vie ne lui donna qu'à moitié, il faut que la postérité le lui accorde sans limites. » Il conclut, en répondant à ceux qui accusent Schiller de n'avoir pas été chrétien : « Schiller, comme presque tous ses grands contemporains, a vécu en scission avec l'Église rigidement orthodoxe, mais il a, plus que tout autre, cultivé les aspirations idéales de la nation allemande, il leur a ouvert la voie largement, et de telle sorte que son action se trouve impliquée dans l'histoire du royaume de Dieu. » Nous ne pouvons qu'applaudir de toute notre pensée à ces libérales paroles. Si le royaume de Dieu devait être en ce monde trop étroit pour contenir un génie aussi noble, aussi pur et aussi dévoué au genre humain que le fut celui de Schiller, il en faudrait conclure qu'un pareil génie est plus grand que ce Dieu qu'on voudrait lui opposer, et au nom duquel on prétendrait le condamner et peut-être le flétrir.

Quand l'orateur eut quitté la tribune, tous les assistants entonnèrent l'ode « A la joie ». Au moment où le chant cessa, un vivat unanime en faveur de Schiller sortit de toutes les bouches, de tous les cœurs. Puis le cortége défila devant la pierre de fondation, dans un ordre parfait et aux sons de la musique.

Immédiatement après la pose de la pierre du monument, le télégraphe envoyait à Stuttgard, à la dernière fille vivante de Schiller, la dépêche suivante : « La pierre pour le monument de Schiller vient à l'instant d'être posée. Salut et bonheur à la fille de Schiller! »

C'est avec un profond regret que nous omettons ici de citer, au moins par extraits, le discours de l'illustre et vénérable linguiste, de l'éminent et intelligent patriote, Jacob Grimm; mais nous n'avons sous les yeux qu'une analyse fort abrégée de ce discours, prononcé le 11 novembre, à l'ouverture de la séance de l'académie des sciences. Cette analyse nous fait entrevoir tout le parti que l'orateur a tiré du parallèle entre Schiller et Gœthe, et les vues si originales, si pénétrantes, si pleines à la fois de véritable sentiment poétique, de finesse et de jugement, bien propres à nous montrer que, si la trivialité rend trivial le sujet le plus élevé, nul sujet, en revanche, n'est épuisé ni vieilli pour celui qui a dans l'esprit et dans le cœur l'éternelle séve et l'éternelle jeunesse : cette séve et cette jeunesse d'où la nature, à de rares intervalles, fait sortir les œuvres immortelles de l'esprit.

VIENNE.

La capitale de l'Autriche n'a pas voulu moins faire que la métropole prussienne. C'était entre elles une dette d'honneur, et chacune s'est efforcée de l'acquitter dignement envers l'Allemagne. Cette émulation et ces efforts ont produit, à Vienne, une solennité remarquable.

« Les fêtes de Schiller à Vienne, » dit la *Gazette nationale*, « ont été inaugurées par une grande promenade aux flambeaux, qui doit être rangée au nombre des plus grandioses et des plus émouvantes qui se soient vues. A quatre heures et demie, le comité Schiller se réunit près de l'Étoile du Prater [1], où, sur les trois prairies du milieu, on avait installé de hauts transparents. Les membres du comité accueillirent aux barrières les différentes corporations, avec bannières et emblèmes, et les escortèrent jusqu'aux places qui leur étaient réservées. Cette arri-

[1] Grand parc public de Vienne.

vée progressive au milieu du crépuscule, éclairé seulement de la lueur des réverbères, avait quelque chose d'extraordinairement saisissant, et les éclatants *vivat* par lesquels se saluaient, en arrivant au rendez-vous, toutes ces différentes associations étaient vraiment de nature à élever les dispositions du public, alors surtout que l'on voyait la solennité, à la réalisation de laquelle les pessimistes avaient opposé leurs doutes jusqu'au dernier moment, s'organiser sur une échelle aussi grandiose. A cinq heures et demie, l'université, chantant le « *Gaudeamus igitur* », déboucha sur la place. Tous les étudiants portaient des coiffures germaniques et des écharpes rouges et blanches. A six heures, les feux d'artifice éclatèrent de tous côtés. En ce moment, les trois prairies formèrent, jusqu'au fond de l'allée du Prater, un aspect féerique tout à fait indescriptible. Le comité de la fête avait enregistré environ quatre mille cinq cents torches et lampions. Mais le grand nombre des participants improvisés vint ajouter encore à ce chiffre plus de mille porte-flambeaux et porte-lampions. Chacune des corporations désignées avait reçu un accroissement imprévu. Au coup de six heures, le cortége se mit en mouvement, suivant avec précision les indications du programme. Devant marchaient, sur des chevaux superbement harnachés, trois trompettes en riches costumes du moyen âge; puis un cavalier en costume blanc, portant la grande bannière sur laquelle se trouvait figurée, en un médaillon de grandeur naturelle, la tête de Schiller; au-dessous, on voyait les armoiries de Schiller, et de chaque côté, deux flambeaux gigantesques éclairaient la bannière. Trois trompettes, costumés et montés comme les précédents, suivaient l'étendard. Puis venaient les corps de métiers, composés d'environ trois cents hommes, avec leurs drapeaux emblématiques, richement couronnés et revêtus de devises appropriées. A eux se joignaient : les corporations professionnelles, la chambre de commerce, le comité des ingénieurs, l'académie commerciale de Vienne, l'institut polytechnique, la faculté de théologie évangélique, l'université avec sa société chorale, l'académie de musique, etc. Les sociétés de chant, qui comptaient ensemble plus de huit cents personnes, portaient des lampes de couleurs variées selon les différentes voix (blanc, rouge, bleu et jaune), ce qui jetait dans le cortége une animation extraordinaire. En tête de la seconde section du cortége marchait la musique; derrière elle immédiatement, on voyait flotter de magnifiques bannières peintes par les premiers artistes de Vienne, Führich, Kuppelwieser, etc. Deux jeunes garçons suivaient (les fils du baron Franz Thun) avec une grande couronne de laurier. On distinguait encore, venant après les douze membres du comité, armés de flambeaux, l'académie des sciences, conduite par son président, M. de Karajan, et son secrétaire perpétuel, le professeur de Schrötter; l'association « Albert Dürer »; l'association des artistes, « l'Harmonie », la plus ancienne de toutes; l'association des journalistes et gens de lettres.... Les imprimeurs de Vienne, faisant partie de la troisième section, se signalaient par l'originalité et l'austérité de leurs costumes et de leurs emblèmes. — Cette masse colossale, avec plus de trois cents drapeaux, prit solennellement et dans un ordre parfait le long chemin qui du Prater conduit vers la place Schiller, devant la porte de l'Empereur François. Le défilé dura une heure et vingt-cinq minutes. Dans les rues, où plus de deux cent mille personnes se trouvaient alignées, on n'entendait qu'un vivat permanent. Toutes les fenêtres, jusqu'aux derniers étages, étaient ouvertes et garnies d'une riche guirlande de dames; dans beaucoup de maisons on voyait briller les lustres et les girandoles.

C'est ainsi que le cortége arriva sur la place d'Exercice, où s'élevait majestueusement, éclairée de plus de quinze cents flammes de gaz, la statue de Schiller, sculptée par Meixner avec un talent vraiment artistique. Après que toutes les corporations eurent occupé successivement les positions qui leur étaient destinées, tous les chœurs d'hommes entonnèrent à la fois « l'Hymne aux artistes » de Schiller, mis en musique par Mendelssohn. Quand le chant eut cessé, Henri Laube prit la parole, après un silence solennel. Son discours, bref et chaleureux, interrompu à chaque phrase par des clameurs enthousiastes, s'est achevé dans le vivat de plus de trente mille personnes rassemblées sur la place. L'air en fut ébranlé, et le cri, remplissant la nuit, sembla monter jusqu'aux étoiles.

De toutes parts, en chaque ville de quelque importance, le nom de Schiller s'est allumé comme un fanal sur les sommets. Les échos patriotiques, d'un bout de l'Allemagne à l'autre, se sont renvoyé le nom du poëte. M. Mittermaier à Heidelberg, MM. Auerbach et Guzkow à Dresde, M. Carrière à Munich, ont trouvé des paroles conformes aux sentiments suscités par cette immense ovation. La patrie a été présente aussi sur le sol étranger : M. Pfau et M. Kalisch à Paris, M. Freiligrath à Londres, ont montré qu'on n'exilera jamais des cœurs fidèles à la grandeur nationale les chers et glorieux souvenirs qui la proclament.

C. D.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE.

THÉOLOGIE, PHILOSOPHIE.

JOURNAUX.

Hollenberg. *Deutsche Zeitschrift für christliche Wissenschaft und christliches Leben* (*Gazette allemande pour la science et la vie chrétiennes*), nos 41, 43 : Krummacher, Du ministère ecclésiastique et de son institution divine; Bruxhard, la mort et la résurrection ; La naissance du paganisme.

Kuhn, Hefele, etc. *Theologische Quartalschrift.* (*Revue trimestrielle de théologie catholique*) 1859, 3e cahier; Mattes, De la doctrine de Justin Martyr sur le péché originel ; Grimm, Les quatre femmes dans la généalogie du Seigneur, chez Mathieu.

Fichte, Ulrici et Wirth. *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik* (*Revue de philosophie et de critique philosophique*), 1859, 2e cahier; Zeising, Les formes fondamentales de la pensée, dans leurs rapports avec les formes fondamentales de l'être, avec des observations de H. Ulrici; Wirth, Rapports de l'art et de la morale dans l'organisme du système philosophique.

LIVRES.

Reuss. *Die Geschichte der heiligen Schriften neuen Testaments* (*Histoire des saintes Écritures du Nouveau Testament*), 3e édition, revue et augmentée, 1 vol. in-8°; xvi-589. — Brunswick, Schwetsche et fils.

Ce livre, qui en est à sa troisième édition, est essentiellement un manuel destiné à l'enseignement universitaire, écrit en vue des professeurs aussi bien que des étudiants. L'auteur, professeur à la faculté de théologie protestante de Strasbourg, est, dans l'ordre de ses études, un des plus actifs intermédiaires entre la France et la science d'outre-Rhin. Il a traité des mêmes matières, mais d'après un autre plan, et à un point de vue différent, dans un ouvrage français, l'*Histoire de la théologie chrétienne au siècle apostolique*. Ce dernier ouvrage est plus spécialement consacré au développement des idées, du dogme. L'Histoire des Écrits comprend naturellement aussi celle des idées, mais de plus celle du texte et de son usage; il traite de l'origine des livres, de leur réunion, de leur conservation et diffusion, et de leur usage. L'histoire des Écritures du Nouveau Testament se divise donc tout naturellement en cinq livres. Après une courte introduction consacrée à l'enseignement oral primitif, le premier livre aborde et épuise les deux chapitres de la littérature apostolique et de la littérature

pseudoapostolique, en commençant par la littérature didactique, c'est-à-dire par les Épitres : c'est l'ordre naturel et chronologique. Les écrits historiques ne sont venus qu'en second lieu. Partout le texte écrit ne remplace la parole vivante que lorsque celle-ci est devenue notoirement insuffisante. Tant que la tradition orale peut se suffire, elle ne songe pas à se fixer.

Le deuxième livre contient l'histoire du Canon; le troisième, celle des manuscrits et des éditions; le quatrième, celle des traductions, et le cinquième, celle de l'exégèse jusqu'à nos jours.

L'*Histoire du Nouveau Testament* se divise en courts paragraphes où l'auteur exprime aussi brièvement que possible sa manière de voir, et qu'il fait suivre de notes en petit texte consacrées à la discussion, et surtout aux indications bibliographiques les plus complètes. Cette méthode, incommode pour la simple lecture, est excellente pour l'enseignement aussi bien que pour l'étude, surtout quand l'écrivain sait, comme M. Reuss, dire beaucoup en peu de mots. Rien ne sollicite plus la pensée, soit du maître, soit de l'élève, que ces paragraphes concis où les résultats sont condensés, et rien ne facilite ensuite le travail indépendant comme les notes ajoutées aux paragraphes. Le point de vue de M. Reuss est strictement historique, et si le plus souvent il combat M. Baur et son école, ce n'est jamais par suite d'un préjugé dogmatique, c'est parce que leurs conclusions lui paraissent discutables au point de vue historique. Il admet et soutient, par exemple, l'authenticité de toutes les Épîtres de saint Paul, mais par des raisons critiques et nullement par des considérations de nécessité dogmatique. Il considère l'Évangile de saint Marc comme le plus ancien de ceux que nous ayons. Quant au quatrième Évangile, il n'est pleinement affirmatif qu'en ce qui touche la non-identité de son auteur et de celui de l'Apocalypse. Mais, comme il le fait très-bien observer, et c'est une remarque qu'on peut étendre à toutes les controverses de ce genre, les doutes qui planent sur l'origine du livre n'en affectent en rien l'esprit.

Perles. ***Meletemata Peschitthoniana*** (***Dissertatio inauguralis***), gr. in-8°; VI-56. — Breslau, Schletter, 1850.

M. Perles s'est proposé de déterminer l'âge et l'esprit de la Peschittho, la plus ancienne traduction syriaque de la Bible. La première mention certaine s'en trouve chez Éphraem Syrus, mais M. Perles croit qu'elle est bien plus ancienne que ce Père de l'Église, puisque déjà celui-ci n'en comprend plus certains passages. Il se croit autorisé à l'identifier avec celle dont parle Josèphe dans ses Antiquités, ce qui la ferait remonter au premier siècle de l'ère chrétienne, et en rendrait en même temps l'origine juive extrêmement probable. Mais ce qui met cette origine hors de doute, c'est l'accord de la traduction avec l'interprétation juive du temps. M. Perles établit aussi d'une manière fort concluante que la traduction syrienne du Nouveau Testament est d'un judéo-chrétien.

Schmid. ***René Descartes und seine Reform der Philosophie*** (***Descartes et sa réforme de la philosophie***), 1 vol. in-8°; IV-178. — Noerdlingen, Beck, 1858.

Exposé consciencieux et lucide de la philosophie cartésienne. L'auteur fait très-bien voir qu'on va trop loin en soutenant que Descartes est parti du doute

absolu. Descartes réservait expressément le domaine religieux et celui de la conscience, et même le domaine de la vie pratique. Le doute que Descartes veut surmonter ne porte que sur la connaissance sensible. Aussi l'auteur dit-il fort justement que Descartes n'a fait que donner la première impulsion du complet affranchissement auquel notre époque même n'est pas encore complétement arrivée.

Antonides. *Essai sur l'histoire de l'humanité* (en français), 1 vol. in-8°; IX-298 p. — Leipzig, Brockhaus, 1859.

M. Antonides écrit la philosophie de l'histoire à un point de vue mystique et slavophile. L'historien doit « méditer le plan de la sagesse suprême et en indi- » quer les vestiges au milieu des vicissitudes humaines ». La science est le principe moteur de l'humanité; la loi, le principe convervateur; la foi, le principe moteur. A ces trois principes répondent comme « éléments sociaux », sans lesquels nulle société n'est possible, la philosophie, l'État et la religion; l'histoire ancienne compte six cycles; l'ère moderne, depuis Jésus-Christ, n'en a encore qu'un. Les Russes occupent un rang éminent parmi les peuples civilisés, parce qu'ils n'ont, d'après l'auteur, ni hiérarchie ni féodalité, parce que ses princes ont gouverné par droit de naissance, et non par droit de conquête, et enfin parce que l'Église orthodoxe est une religion d'État. M. Antonides est un Grec qui se fait, on le voit, l'apôtre de la Russie.

A. N.

GÉOGRAPHIE, ETHNOGRAPHIE, HISTOIRE.

JOURNAUX.

Mittheilungen de Petermann, 10e cah., octobre.

Voyage autour du monde de la frégate autrichienne la *Novara*, 1857-59. Dans cette expédition scientifique, la frégate a touché à Rio-Janeiro, au Cap, à l'île Saint-Paul, à Ceylan, à Madras, aux îles Nicobar, à Manille, à Canton et à Chang-haï; puis, coupant l'archipel des Carolines, elle est venue faire relâche à Sidney, d'où elle a coupé directement le grand Océan jusqu'à Valparaiso, pour regagner l'Atlantique et l'Europe en tournant le cap Horn. Cet itinéraire montre que l'expédition n'était pas un voyage de découvertes : c'était un voyage d'études hydrographiques, naturelles et ethnologiques. La récolte a été abondante, grâce surtout aux travaux de M. Scherzer, l'ethnologue de l'expédition. Ses études aux îles Nicobar, à la Nouvelle-Zélande, à Taïti, etc., fourniront d'importants chapitres à la future relation du voyage. — *Bergsträsser*. La communication de la mer Caspienne avec la mer Noire (avec une carte). Le docteur Bergsträsser passe en revue les études de topographie et de nivellement qui ont été faites, depuis la fin du dix-septième siècle, entre la mer Caspienne et la mer d'Azof; puis il rend compte de la nouvelle expédition de MM. Ivanoff et Nazaroff, en 1858 et dans les premiers mois de 1859, qui a eu pour objet spécial d'étudier la vallée de la Manitch au point de vue d'un canal de jonction. L'auteur poursuivra son exposé dans un prochain article. — Expédition de MM. *Burton* et *Speke* dans

l'intérieur de l'Afrique (suite). Dans cet article, le troisième que les Mittheilungen consacrent à cette importante expédition, le docteur Petermann complète le récit des courses exploratrices du capitaine Speke sur le lac Oudjidgi par de nouveaux détails que lui fournit le volume récemment publié de la Société de géographie de Londres. = Bibliographie géographique. Compte rendu de trente-cinq ouvrages récents, relations, mémoires, cartes, etc., dans les diverses parties du domaine géographique.

C. Fr. Kœppen. *Die Religion des Buddha.* II. Band : *Die Lamaische Hierarchie und* Kirche (*la Religion de Bouddha.* 2e partie : *la Hiérarchie et l'Église lamaïques*), 1 vol. in-8°. — Berlin, Schneider, 1859.

M. Kœppen avait traité, dans un premier volume intitulé « Religion des Buddha und ihre Entstehung », des origines du bouddhisme. Il avait promis de continuer son ouvrage aussitôt que les sources nécessaires à cet effet seraient devenues accessibles. Cette condition, à la vérité, n'est pas encore remplie; deux choses surtout y font défaut : une traduction de l'Histoire du bouddhisme indien par le prêtre tibétain Târanâtha, et une autre de l'ouvrage écrit en russe sur ce sujet par Wassiliew. En attendant que ces lacunes soient comblées, M. Kœppen a concentré tous ses efforts sur une partie seulement du bouddhisme, celle qui est la plus importante et la mieux connue de toutes, le lamaïsme, qu'il appelle le catholicisme bouddhiste. C'est le sujet du présent volume. Il se divise en cinq chapitres. Le premier, après avoir établi la différence fondamentale qui existe entre les religions de l'antiquité et celles du moyen âge, dont les unes sont essentiellement nationales, les autres cosmopolites, et après avoir fait remarquer que les hiérarchies de l'antiquité, telles que le brahmanisme, le judaïsme, le druidisme, etc., forment des aristocraties, tandis que celles du moyen âge, le papisme, le califat, le lamaïsme, etc., tendent à la monarchie universelle, donne un résumé succinct des origines et des doctrines primitives du bouddhisme; puis il poursuit, dans une esquisse un peu plus étendue, l'histoire des différentes phases et transformations de cette religion jusqu'à son apparition au Tibet, contemporaine de la mort de Mahomet. Les chapitres suivants s'occupent de l'histoire du lamaïsme chez les Tibétains, les Mongols et les Mandchoux. Le dernier chapitre expose les institutions actuelles du lamaïsme, l'organisation du clergé et du culte, ses limites et ses divisions géographiques, ses rapports avec la Chine; il termine par quelques considérations générales sur l'influence morale et la signification historique de cette religion. L'espoir exprimé par l'auteur dans la préface que ce premier essai d'une histoire du lamaïsme trouvera des lecteurs indulgents et des critiques justes ne sera point trompé.

H.

Sulaïman des Gesetzgebers Tagebuch, etc. (*Journal de Soliman le législateur* (Kanûnî) pendant sa marche sur Vienne en 1529), publié pour la première fois dans le texte original turc, et accompagné d'une traduction allemande et de notes par Bernauer 61 pages gr. in-8°. Vienne, Gerold, 1858.

Cet intéressant opuscule, sorti des presses de l'imprimerie impériale de Vienne, contient le journal tenu par l'empereur Soliman pendant son expédi-

tion contre Vienne en 1529. On y trouve des informations sur la pénible marche des Turcs au milieu de pluies et d'inondations, à travers des chemins marécageux; sur le siége qui dut être levé après avoir duré un mois; et enfin sur la retraite, signalée par des pertes désastreuses. Ce document important n'avait jamais été publié en entier, ni à Constantinople ni ailleurs.

Reise durch sud Brasilien im Jahre 1858 (*Voyage dans le Brésil méridional en* 1858), par le docteur Avé Lallement; première partie. Un vol. in-8°; IX-509. Leipzig, Brockhaus, 1859.

M. le docteur Lallement, fort Allemand malgré l'apparence française de son nom, avait longtemps exercé des fonctions médicales à Rio de Janeiro. En 1855, il était revenu en Europe. Mais bientôt la nostalgie des pays lointains s'empara de lui, et il obtint de faire partie de l'expédition autrichienne de la *Novara*. A bord, il ne put s'entendre avec le commodore Wüllersdorf, commandant de l'expédition; l'ascendant de l'autorité militaire prévalut nécessairement, et M. Lallement quitta l'expédition quand elle fut arrivée dans la rade de Rio de Janeiro. Il reprit au Brésil ses anciennes fonctions, et entreprit peu après ses voyages dans les provinces méridionales de l'empire. Le volume où il rend compte est fort intéressant, et nous y comptons revenir. Le voyageur a surtout consacré son attention aux colonies allemandes assez nombreuses qui sont dispersées dans le midi du Brésil et qui y prospèrent. Il y a là une moisson de faits peu connus. La visite à Bonpland est un autre épisode que nous n'omettrons pas.

PHILOLOGIE.

JOURNAUX.

Kuhn. Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung.
(*Recueil périodique de philologie comparée.*)

VIII° vol., Ier cahier. — *Th. Benfey*. Περνα dans πέρνυμι comparé aux formes sanscrites pan, pani, etc. Pour rapprocher le mot grec du mot sanscrit, M. Benfey commence par établir que tous les verbes sanscrits terminés en ri et la plupart de ceux terminés en rî sont dérivés d'une forme plus ancienne en ar. Ce changement s'est fait de la manière suivante. D'après une règle donnée par les Prâtiçâkhyâs, le sanscrit, toutes les fois qu'une *r* est immédiatement suivie d'une consonne, intercale après cette *r* une voyelle désignée quelquefois par *i;* ensuite, par l'influence de l'accent, la voyelle précédente se trouve affaiblie ou élidée. Ainsi de *karnomi (*faire*) on forme *karinómi, et, à cause de l'accent, krinómi, et de parnâmi, (= πέρνυμι) par l'intermédiaire de par(ri)nâmi, parinâmi et*

prinâ'mi. Par une autre transformation due à la tendance du sanscrit de faire passer des verbes qui appartiennent originairement à d'autres classes de conjugaison dans celle des thèmes du présent en *a*, parnâ'mi, parnâ'si, parnâ'ti, en rejetant l'accent, ont fait *párnâmi, párnasi, párnati; formes qui supposeraient un thème parn qui, en effet, moyennant une assimilation, se retrouve dans le prakrit pann et le sanscrit pan. Entre plusieurs exemples de cette transformation, on remarque surtout bhan, dérivé de bhâsh (*parler*), et ghun, dérivé de ghùrn (*tourner en cercle*). Quant au sens du verbe pan, il veut dira d'abord, de même que πέρνυμι, « *faire le commerce* », ensuite « *priser* (*la marchandise*) », ou simplement « *louer* ». Le mot védique pané qui se présente, dans le sanscrit ordinaire, sous la forme vanij ou banij, a passé de la signification « *commerçant* » à celle de « *fourbe* », ou « *méchant* », nom d'un démon. L'article se termine par l'explication de quelques autres dérivations et compositions grecques et sanscrites qui proviennent de la même racine. — *Pott.* Ovidiana, 1, *Vertumnus*, *vieux scandinav. Urdhr*, *Verdhandi*. Les trois *nornes* ou parques du nord s'appellent Urdhr (*qui est devenue*), Verdhandi (*qui devient*), et Skuld (*qui sera*). Verdhandi est le participe prés. fém. du verbe allem. werden, goth. vairthan, lat. varti, sanscr. vrt, qui signifie *tourner, devenir, être*. Vertumnus est le participe prés. de la voix moyenne du même verbe; ce nom signifie donc également « *qui se change*, *qui devient* ». Reste à trouver le rapport qui doit exister entre les fonctions, comme entre les noms, du dieu latin et des déesses germaniques. Ces dernières président aux trois époques toujours changeantes de la vie, le passé, le présent, le futur. Vertumnus aussi préside aux saisons de l'année qui tourne (*anni vertentis*, Propert. IV, 2, 11), aux *anniversariæ vicissitudines*, et il représente le *symbolum anni vicissitudinum* (Propert. *ibid.* 21). Pour cette raison il s'appelle *multiformis* (Schol. Cruq. ad Horat. Sat. II, 7, 14). L'étymologie du nom nous expliquera la fable. Vertumnus, d'après Ovide (Met. XIV, 610, etc.), recherchait la faveur de Pomona, déesse des fruits d'automne. A cet effet il se déguise tour à tour en moissonneur, en faucheur, en laboureur, en vigneron, en pêcheur, en soldat, mais inutilement: on le repousse autant de fois. Enfin, en se présentant sous la forme d'une vieille qui, se changeant tout à coup en un adolescent, surprend la déesse, il est accepté. Cette fable s'explique ainsi: Pomona, déesse des fruits de l'automne, se marie à Vertumnus, dieu des saisons, mais seulement à l'approche de l'hiver qui menace ses fruits, et après l'avoir repoussé pendant toutes les autres époques de l'année. L'hiver paraît sous les traits d'une vieille femme, parce que *hiems* est féminin et parce que les cheveux blancs désignent la neige. Mais cette vieille femme redevient un adolescent, c'est-à-dire que le printemps succède à l'hiver. Le fils de Vertumnus et de Pomona s'appelle Cæculus, symbole de l'hiver *aveugle* et sombre. — 2. Sur quelques impératifs de la voix passive, tels que vapula, verberator, verberantor, πείθεο, ἰδού, ἔῤῥωσο,

ἄρθητε, φάνητε, πορεύου, φοβοῦ, etc. — *Sophus Bugge.* De l'ancien italique : Sur les formes *ombr.* manuve, I et ERO (souches pronominales), abrunu, nosve et ier, Hurtentius et le suffixe latin ensi, upetu, frosetom, *osqu.* fuid, ri = lat. rê, seffi, Aisernim. — *G. Logerlotz.* Étymologies grecques : « ὄθρυς (= » ὀρθ-υ-ς = ὀρθός), de la racine *vardh*, d'où provient ὄρος. — Παρθένος, également de la racine *vardh* (*croître*). — Ἱέραξ (*autour*). D'autres noms de cet oiseau sont ἴρηξ, βείραξ, βάρβαξ. Pour les expliquer, l'auteur suppose une forme primitive FάρFακος qu'il assimile à la racine sanscr. *grbh*, lat. *rapere*, en rejetant l'ancienne étymologie qui dérivait ce nom de ἱρός, ἱερός, ἱαρός. — Mots grecs dérivés de la racine Fαρς, sanscr. *vrsh* : ἔρσειν, ἔρση, ὄῤῥος, ὀρσός, ἰλλός ou ἰλλός, βαρίον, ἴριον (*bélier*), ἔριφος, ἔλαφος, Ἔριφος (Εἰραφιώτης nom de Dionysos), ἄρσην, ἄῤῥην, εἴρην, ἐῤῥην, ἄρνες, ῥήν, ὀρειάνες, ὀρεύς, βάριχοι, ἄριχα, βείριξ, βέρχιος, μεῖραξ, μέλλαξ, μέθλαξ, ἔῤῥαος, βίλλος. — *Leo Meier.* Explication du nom Roswitha (poëtesse allemande du dixième siècle). La forme gothique est Hropasvinpa, nom qui veut dire « *fort glorieuse* ». — *A. Kuhn* compare les deux formules lat. *ratum esto* et sanscr. *rātam astu*, qu'il regarde comme identiques et comme un des exemples rares d'une phrase tout entière commune au sanscrit et au latin. — *Th. Aufrecht* dérive l'adjectif lat. *sons* (*coupable*) de la racine grecque KTAN, sanscr. *xan*, vieux scandin. *ska* = *nuire, tuer*. Sonticus morbus = maladie mortelle.

2e cahier. — *Th. Benfey* ramène les mots grecs ξένος (*hôte*) et κῶμος (*régal*) à la racine sanscr. *cam* = *çcam* = *skam*, qui veut dire *manger*, *boire*, en général *se régaler*. Le mot ξένος est composé de ξεν = sanscr. **çcam* et du suffixe Fo = sanscr. *va*, tandis que κῶμος est dérivé de la forme **skam*, par la suppression de la lettre *s* et par l'allongement de la voyelle. Le mot sanscrit *camû*, qui, au duel, désigne les deux planches servant à la préparation du soma, provient de la même racine et veut dire *mangeur*. Pour justifier cette interprétation, M. Benfey donne le texte entier du Rigveda I, 28, avec la traduction. — Comme analogue de *cam* = *çcam* = *skam*, l'auteur y ajoute le verbe *car* = *çcar* = *skar*, qui veut dire *aller, fréquenter, paître*, et avec lequel il compare les formes grecques et latines σκαρ dans σκαίρω, σκελ dans σκέλος, κολ dans βοῦ (κολος (= sanscr. *go-cara*), δύσ-κολος (= sanscr. *duç-cara*) et dans le verbe latin *colere* (avec *col-onus* et *in-col-a*), κορ dans κόρος et κορέννυμι, πελ dans πέλομαι, αἰπόλος, etc., enfin πάλλω, παιπαλόεις, pulvis, pollen, πέμπω, πόλτος, πωρο dans ταλαί-πωρος, poples, poplitis (de poplu-vat). — *Pott.* Ovidiana (continuation). 3. *Egeria*, du verbe *êgèrère*, dans le sens de « *aquam egerere* ». Une autre explication, mais qui semble un peu factice, se trouve dans Festus (p. 58, ed. Lindem.) : « Egeriæ nymphæ sacrificabant prægnantes, quod eam putabant facile conceptam alvum *egerere*. » — 4. *Ascanius*, nom du fils d'Énée. On connaît quatre personnages de ce nom. Il est tiré d'un fleuve ainsi appelé qui coule sur les frontières de la Phrygie et de la Mysie. Le moyen âge l'a

identifié avec l'*Aschkenas* de la Bible, et ce dernier est devenu chez les Juifs l'ancêtre d'abord des Francs, et en second lieu la dénomination de l'Allemagne. Quant au deuxième nom du fils d'Énée « *Jules* » (*Julus*, Ἴουλος), il ne paraît guère avant le temps de l'empire romain : il aura été inventé dans le but de rattacher la généalogie de la *gens Julia* à la légende troyenne. On se servit, à cet effet, du nom d'Ἶλος, l'éponyme d'Ilion ; et on alla même jusqu'à substituer le nom d'*Ilia* à celui de la déesse *Rhea Silvia*, mère de Romulus et de Remus. Cette étymologie, rétrospective du reste, n'est pas la seule de son espèce. M. Pott en cite plusieurs autres qui ont servi à remplir des lacunes dans l'histoire des origines de Rome. Tels sont les noms *Silvius*, *Alba*, *Latinus*, *Tiberinus* (rois d'Albe), *Epitos*, *Atys* (ancêtre de la *gens Attia*), *Capetus*, *Capys*, etc. Ce dernier surtout est remarquable comme fondateur mythique de la ville de Capoue. M. Pott, à cette occasion, parcourt les diverses étymologies que l'antiquité nous a léguées du nom de Capoue. Entre toutes, il signale celle qui dérive le nom « de viso falconis augurio, qui Tusca lingua *capys* divitur » (*cfr*. Fest. p. 34, ed. Lindem.; Serv. ad Virg. Æn. x, 145). *Capys* ou *capus* s'accorde parfaitement avec le nom allemand de l'autour, *habicht*, et l'on sait que plusieurs noms de lieux allemands se réclament de cette origine. — 5. *Ardea*, nom de ville, dérivé par Ovide (Met. xiv, 537) de *ardea* (= ἐρωδιός, *héron*). M. Pott, tout en rejetant cette étymologie (il préfère *ardua*), rappelle que les noms du fondateur mythique de la ville de Pellénè, Πέλλην ou Πέλλης et de son petit-fils Ἀστέριος, se retrouvent dans la dénomination des trois variétés du héron : *leucon*, *asterias*, *pellos* (Plin. H. N. x, 79, p. 171). Son explication du mot Ἀστερίας (*stellaris*) nous semble peu concluante. — 6. *Stellio*, *Ascalaphus*. Deux fables racontées par Ovide (Met. v, 441 *sqq.*; 539 *sqq.*) traitent, la première d'un garçon qui, s'étant moqué de Cérès qu'il avait vue boire un peu d'eau, fut transformé par elle en un lézard (*stellio*); la seconde, d'un certain Ascalaphus qui, ayant regardé Proserpine comme elle mangeait un grain de grenade, fut transformé à cause de cela en un oiseau lugubre (*bubo*, *hulotte*). Il se trouve que le mot *ascalaphus* veut dire tantôt lézard, tantôt hulotte. L'analogie de ces deux fables devient donc évidente. Exprimant parfaitement le caractère sinistre de ces deux animaux, elles sont très-bien motivées par le sentiment de honte et de pudeur des déesses qui se voient épiées : motif bien connu dans la mythologie. Cette interprétation ne laisse donc plus rien à désirer, si ce n'est le nom même d'*Ascalaphus*, que M. Pott poursuit à travers une foule de citations et tout un tissu de fables, sans arriver, ce nous semble, à un résultat définitif. Il en est de même d'une autre métamorphose, celle de *Galanthis* (Ovid. Met. ix, 304), dont il traite ensuite. — 7. *Cerastias*, *Propoetides* (Ovid. Met. x, 220). — 8. *Virbius*, *Hippolytus*. On racontait qu'Hippolyte, fils de Thésée, ayant été ressuscité par Esculape, avait recommencé une nouvelle vie en Italie sous le nom de *Virbius*,

ou bien l'on disait que *Virbius* était son fils qu'il avait engendré avec *Aricia*, servante de Diane. Virbius comptait parmi les dî minores des Romains. Sa légende ne peut avoir été mise en rapport avec celle du héros grec qu'à une époque comparativement récente. Le nom de *Virbius*, expliqué par Παλίμβιος, qui inter *viros bis* fuit, a occasionné cette confusion. Pourtant il faut qu'un élément quelconque dans la légende d'Hippolyte s'y soit prêté d'abord. M. Pott en demande l'explication à l'étymologie du nom. Ἱππόλυτος, d'après lui, est formé par analogie de βουλυτός, et désigne le moment où les *chevaux* du soleil sont *dételés* (ἵππους λύειν), c'est-à-dire le soir quand le soleil se couche dans la mer. Alors les taureaux de Neptune, sortant des vagues mugissantes, effrayent les chevaux qui traînent le char du Soleil: Hippolyte est lancé contre les rochers, emporté et déchiré par les chevaux. Mais le lendemain il renaît. Sa position équivoque entre jour et nuit a donné occasion au récit des amours de Phèdre (Φαίδρα = *la brillante* clarté du jour) à laquelle il échappe en se précipitant dans la mer. — *G. Legerlotz.* Étymologies grecques : *Varvara-s* ou *barbaru-s*, βάρβαρο-ς, *barbaru-s*. Il y a longtemps que ces trois mots sanscrit, grec, latin, sont reconnus comme identiques. Quant à leur sens primitif, les savants n'ont pu, jusqu'à présent, se mettre d'accord. M. Legerlotz constate d'abord que la forme de la racine varie entre καλ, βαρ et καρ. Il regarde la dernière comme le prototype des autres, et il lui trouve le sens de « *sonner*, *parler* ». Partant de là, il ramène à cette signification une vingtaine de mots grecs dérivés de la même racine. — Σέρκος (*coq*) et σέρτης (*grue*), de la racine *svar, sonner*. — Σάννας (*fou*, *bouffon*), σαννάς, ὕννας, ὕννη (la chèvre), de la racine *svan*, *sonner*, par la forme dérivative σFαν-Fαντ. — Μάρνα, *virgo*; Βριτόμαρτις, *virgo dulcis* (Steph. Byz. v. Γάζα et Solinus, c. XVIII), de la racine μαρ, *briller*. — Σειληνός = Σειρήν, de la racine *svar*, *sonner*. — *Leo Meyer*. Sur εἷς μία, ἕν. L'auteur de cette dissertation, qui continue dans le cahier suivant, en résume les résultats dans ces mots : « L'adjectif numéral grec εἷς, μία, ἕν, se joint étroitement au sanscrit *sama* (*égal, pareil, entier*) et au gothique *sama* (*le même*). Tandis que μία, qui n'a ajouté son α que sur le sol grec, provient de σμι, et ceci de σεμ, σαμι, la forme masculine et neutre au contraire, ayant affaibli la voyelle de la racine α en ε, perdu la voyelle finale α, transformé μ en ν et l'initiale σ en une aspiration, se trouve tellement défigurée qu'elle paraît tout à fait étrangère à la forme féminine μία, qui cependant a eu la même origine qu'elle. — *Bühler*. Sur le groupe de lettres goth. *zd*. — *Leo Meyer* annonce « Le suffixe secondaire grec της », par *G. Bühler*.

3ᵉ cahier. — *Pott*. Ovidiana. — 9. *Peleus* et *Thetis*. Neptune et Jupiter s'étaient disputé la main de Thétis, lorsque Thémis leur annonça que le Sort avait destiné à Thétis d'enfanter un fils plus fort que son père (Pind. Isthm. VIII, 30). Après quoi elle fut donnée comme épouse à un mortel, à Pélée, non sans une assez longue résistance de la part de la déesse. Tous les

dieux assistèrent aux noces, à l'exception d'Éris, la Discorde. — L'étymologie nous fournira la clef de ce mythe. « *Thétis* » veut dire *ordonnatrice* (de θέτης, τιθέναι). Elle est à la fois une déesse de la mer (une Néréide) et une déesse de l'ordre — cosmogonique. Il est donc à présumer que les noces de Thétis avec Pélée ont pour but de mettre fin à l'ancienne discorde des éléments brutes qui partout se trouve au fond de la philosophie grecque naissante. Le mythe prélude à la pensée philosophique. Damascius rapporte, d'après la cosmogonie orphique, que l'eau était au commencement avec le limon qui se condensait en terre. Eh bien, le nom Πηλεύς se compare avec πηλός, qui veut dire *argile, terre, matière*. L'eau et la terre ont produit le monde : l'ordre, se mariant à la matière, a mis fin à la discorde des éléments ; Éris, sans être invitée aux noces de Thétis et de Pélée, qui devaient abolir son règne, parvient cependant à s'y présenter furtivement avec sa pomme de discorde : le fruit de cette alliance, c'est Achille, type idéal de l'humanité héroïque, mais non pas immortelle. — 10. *Mantus*, d'après Servius (ad Virg. Æn. x, 198), mot étrusque qui désignerait Pluton, lequel aurait donné son nom à la ville de Mantoue. M. Pott refuse de croire à cette étymologie. Il dérive *Mantus* de *Manes* et *tueri*, avec le sens de « *gardien des âmes* ». — *Th. Benfey* compare le mot grec ἄνθραξ avec le mot sanscrit, qui a la même signification, *vi-hâyas*. — *G. Legerlotz*. Étymologies grecques : ἄνθραξ (*braise*) = κάνδαρος, de la racine *cand* (*briller*). — Ὕλη, comparé avec *Silva*, de la racine *svar* (*brûler*). — *Th. Aufrecht*. Étymologies latines : *Silivernium*, repas funèbre donné à des vieillards ; — d'après d'autres, une espèce de sacrifice offert aux défunts. Le mot, dérivé de *cersna* = *cesna* = *cena*, et de *silere*, veut dire « *repas pris en silence* ». — *Olus* (légume). Anciennes formes : *holus*, *helus*, *folus*, de la racine *fal*, *fla*, *hal*, *har*, *gar*, *gra* (*g*), *vir*, *gal*, qui veut dire *vert* ou *jaune*. — *Frequens*, participe présent d'un verbe *frequère* ou *frequére*, de la racine *Thriça*, dont on forme le dénominatif *chriçâyate* = *devenir fréquent*. — Sur deux passages des tables Igurines. — *H. Schweizer-Sidler* annonce la deuxième partie du 1er vol. et la première partie du 2e vol. de la « Grammaire comparée » (2e éd.), par *Fr. Bopp*.

J. H.

LIVRES.

A. Schoell. ***Gründlicher Unterricht über die Tetralogie des attischen Theaters und die Compositionsweise des Sophokles***, etc. (***Information exacte sur la tétralogie du théâtre attique et sur la composition des pièces de Sophocle***), 1 volume in-8°. — Leipzig, Winter, 1857.

Une notice conservée par Suidas (*s. v.* Sophocle) dit « que Sophocle le premier commença à concourir pour le prix de poésie en faisant jouer drame contre drame, au lieu d'une tétralogie tout entière contre une autre tétralogie (ensemble de quatre drames). » Cette notice est en contradiction avec des témoignages plus

anciens qui ne connaissent que des tétralogies. Pour lever la difficulté, on a interprété de la manière suivante : « Sophocle, tout en continuant de faire jouer des tétralogies, les composa de quatre pièces isolées et indépendantes l'une de l'autre, contrairement à l'usage, qui voulait qu'elles formassent un ensemble et qu'elles fussent empruntées à une seule et même fable. » Cette interprétation, soutenue par l'autorité de Bœckh, de Welcker, de Bernhardy, etc., s'imposa d'autant plus facilement qu'elle semblait parfaitement d'accord avec l'état actuel du théâtre de Sophocle. En effet, parmi les sept pièces que nous possédons encore de ce poëte, il y en a quatre qui sont tout à fait isolées et dont nous ne pouvons que deviner le rapport avec d'autres drames. Les trois autres (l'Antigone et les deux Œdipe), quoiqu'elles soient tirées d'une seule et même fable, sont encore séparées par la tradition, qui veut qu'elles aient été composées et jouées à des époques différentes. Tout le système d'interprétation et d'appréciation littéraires du théâtre de Sophocle qui est en cours maintenant, et qui se trouve le mieux représenté dans Bernhardy, « *Grundr. d. Griech. Litteratur* », est basé sur la thèse que nous venons d'indiquer. M. Schöll est le seul ou à peu près qui l'ait combattu il y a déjà vingt ans (dans les « *Beiträge zur Kenntniss der tragischen Poesie der Griechen* »; Berlin, Reimer, 1839). Cette première publication a été suivie de plusieurs autres rédigées dans le même sens (*Sophocles Ajas;* Berlin, Veit, 1842; *Leben des Sophocles,* Frankfurt a. M., Suchsland, 1842). Aujourd'hui, M. Schöll fait un dernier effort, mais qui nous semble décisif, pour renverser le système de ses adversaires. Il commence par en saper les bases en montrant que la tradition qui sépare l'Œdipe à Colone de l'Œdipe roi et de l'Antigone n'est autre chose que le malentendu d'un scoliaste, et que la notice de Suidas ne repose sur aucun document authentique; qu'au contraire elle est due à l'état fragmentaire, où déjà plusieurs siècles avant Suidas se trouvaient le théâtre grec et les didascalies qui s'y rapportaient. A la place du système qu'il combat, M. Schöll établit que Sophocle, de même que tous les autres tragiques grecs, ne composait que des tétralogies formant un ensemble, soit que les quatre pièces de la tétralogie fussent tirées de la même fable, soit qu'elles ne fussent reliées entre elles que par une idée commune constituant la véritable trame dramatique, et faisant que chaque pièce, à elle seule, ne saurait suffire aux règles de l'art ni se prêter à une intelligence complète. Après quoi M. Schöll rassemble les témoignages des anciens qui appuient son opinion, discute les différentes tétralogies dont il nous reste des traces, et constate les erreurs dans lesquelles ses adversaires, par suite d'un faux principe, sont tombés, soit sur le genre de composition tragique de Sophocle en général, soit sur l'interprétation de chacune des sept pièces de ce poëte qui sont parvenues à nous.

Adalbert Kuhn. *Die Herabkunft des Feuers und des Göttertranks* (*la Descente du feu et de la boisson des dieux*), 1 vol. in-8°. — Berlin, Dümmler, 1859.

Cet ouvrage est la reprise, sur un plan plus vaste, d'une dissertation publiée à Pâques 1858, et que nos lecteurs connaissent déjà. Ce livre prendra place à côté des travaux de Pott et de Max Müller sur la mythologie comparée, et dépasse sous plusieurs rapports un travail analogue de M. Mannhardt.

H.

Motanabbii carmina, cum commentariis Wahidi, ex libris manuscriptis qui Vindobonæ, Gothæ, Lugduni Batavorum atque Berolini asservantur, edidit Fr. Dieterici. Pars prima; Berlin, 1858, in-4° (372 pag.).

Der Streit zwischen Menschen und Thiere (*la Dispute entre l'homme et les animaux*), traduit du manuscrit de Paris, avec une dissertation sur l'ordre des frères de la Pureté, par le même.

La première de ses deux publications nouvelles de M. Dieterici est consacrée à un poëte arabe que les critiques orientaux considèrent comme le premier de son temps, c'est-à-dire du quatrième siècle de l'hégire. Ces critiques ont dit de lui que ses vers se sont levés comme des étoiles pour luire sur l'Orient et sur l'Occident, que la nuit les chante et que le jour en conserve la mémoire. Il a eu plus de quarante commentateurs. M. Dieterici a joint à son édition le *Commentaire d'Al-Wahidi,* qui se recommandait par la critique perspicace qu'il fait de ses devanciers, sa sûreté grammaticale dans l'explication des vers, et par l'érudition que montrent ses nombreuses citations de poëtes plus anciens. Al-Wahidi a vécu environ un siècle après Motanabbi.

Les chants de Motanabbi n'étaient connus jusqu'à présent en Occident que par des extraits publiés par Reiske, Wahl, Silvestre de Sacy, Freitag, Grangères de la Grange, Bohlen, Horss. Il y a lieu de féliciter M. Dieterici d'avoir entrepris l'édition complète d'un auteur dont l'influence s'étend jusque sur la poésie orientale contemporaine. Les jeux de mots obscurs, les tournures difficiles et le style cherché par où les poëtes de l'époque à laquelle appartient Motanabbi se sont efforcés de suppléer à l'élan de la poésie plus ancienne, rendaient indispensable l'adjonction d'un commentaire, et on ne peut encore que savoir gré à M. Dieterici d'avoir choisi celui d'Al-Wahidi. Pour la fixation du texte, l'auteur a comparé six manuscrits. Le premier volume, seul paru jusqu'à présent, contient les poésies de jeunesse. Le texte arabe aura en tout cent feuilles d'impression, et sera suivi d'une table des matières, des noms et des rimes, et d'un appendice de variantes.

Dans son dernier rapport à la *Société asiatique,* M. Mohl a fait une mention très-flatteuse de cette publication de M. Dieterici, ainsi que de la traduction de la *Dispute entre l'homme et les animaux*, conte que l'on doit à l'ordre des *frères de la Pureté*. Cette secte arabe, formée au quatrième siècle de l'hégire, se proposait de résoudre, en s'aidant des doctrines néoplatoniciennes et néopythagoriciennes, la question des rapports entre l'homme envers Dieu, et visait aussi à réaliser dans la pratique ses vues spéculatives. L'ordre était divisé en quatre degrés, et avait résumé en cinquante et une dissertations tout l'ensemble des connaissances humaines, savoir: de 1-13, la logique et le propédeutique; 14-30, les sciences naturelles; 30-40, l'éthique, l'âme raisonnable; 40-51, Dieu. Le conte de la *Dispute entre l'homme et les animaux* est un appendice de la vingt et unième dissertation qui traite de l'histoire naturelle des animaux; l'apologue en prend occasion de fixer la position morale de l'homme dans la nature, et de résumer en images symboliques les principales vues de l'ordre de la Pureté. Les vents poussent un navire chargé d'hommes de toute éducation et de tout caractère vers une île merveilleuse habitée par des génies. Aussitôt débarqués, les

hommes manifestent l'intention de réduire les animaux à leur service. Ceux-ci portent plainte auprès du roi des génies, qui décide que les prétentions de l'homme doivent avant tout être sérieusement examinées. Les deux parties se consultent, et les animaux dévolus à la domestication invoquent l'assistance des animaux carnassiers, des oiseaux chanteurs, des insectes volants et rampants, des oiseaux de proie et des animaux aquatiques. Chacune de ces classes d'animaux a un roi qui presque toujours à un caractère mythique. Les oiseaux chanteurs célèbrent la sagesse de Dieu qui leur a été révélée; parmi les oiseaux de proie, le hibou déplore en sons mélancoliques la vanité des choses d'ici-bas; au nom des insectes, le grillon exalte la profonde sagesse du Créateur, se manifestant jusque dans les créatures les plus infimes et les plus délaissées.

La dispute commence, et la parole est donnée d'abord aux hommes. Chaque nation met en relief ses qualités louables, auxquelles les génies ne manquent pas alors d'opposer les défauts qui les déparent. Les génies veulent bien aussi jeter quelques lumières sur leur propre nature. Puis c'est le tour des bêtes. L'abeille oppose au Grec, fier de sa science et de son art, l'ordre et l'art qui règnent dans la république des abeilles; elle fait en même temps ressortir la prudence des fourmis et d'autres insectes. Un oiseau montre à l'Arabe, qui poursuit les plaisirs matériels, les conséquences fâcheuses de jouissances trop raffinées. Le Syrien avait trouvé la supériorité de l'homme dans les rites religieux; le même oiseau répond que ces rites seraient utiles si l'homme ne péchait pas. Le représentant d'une autre nation se targuant des vêtements que l'homme revêt à l'exclusion des animaux, le chacal répond que ce sont les animaux qui les lui fournissent, et il fait ressortir en même temps la cruauté des hommes, plus grande que celle des animaux. Le perroquet entre ensuite en lice avec le Persan, et comprend dans sa satire tout l'ensemble de la vie humaine.

Ainsi tous les avantages que l'homme doit à son avantage ou à son industrieuse recherche du plaisir sont mis à néant, et on ne voit plus en quoi il serait supérieur aux bêtes, quand l'habitant de la Mecque invoque le privilége de l'immortalité. Les animaux veulent objecter que l'homme n'est immortel que pour aller en enfer; mais cet argument n'est pas trouvé valable; le Meccain a dit le mot décisif, qui met la supériorité de l'homme dans tout son jour. La morale du conte paraît donc être que l'homme ne serait point la première des créatures, s'il ne possédait que sa figure et sa capacité de jouissances matérielles et même que ses facultés de raisonnement avec les talents et les connaissances qui en découlent; qu'il l'est au contraire par la morale et la religion, dont l'immortalité de l'âme est le sceau et l'accomplissement. L'intérêt du conte est rehaussé par des observations souvent très-surprenantes, tirées de la vie des animaux, et qui ne manquent pas d'importance au point de vue des sciences naturelles, et par une foule de pensées ingénieuses et profondes qui portent au plus haut point le cachet de l'antique sagesse de l'Orient.

E.

LITTÉRATURE et PUBLICATIONS DIVERSES.

JOURNAUX.

Osenbrüggen. *Monnatsschrift*, etc. (*Bulletin mensuel de la Société scientifique de Zurich*, 1859, nos 8 et 9 : Osenbrüggen, Antiquités du droit germanique en Suisse; Hetler, Rapports entre l'*éducation du genre humain*, par Lessing, et le drame de Nathan le Sage.

Freitag et Schmidt. *Grenzboten* (*Messager de la frontière*), nos 43-45 : Le rationalisme; Le développement de la question italienne; Un voyageur allemand chez les Mormons; la Prusse et le congrès; Réforme des impôts dans le Mecklembourg; Questions militaires à l'ordre du jour.

Morgenblatt (*Feuille du matin*), nos 42-44 : Un Brutus de village; H. Kurz, Tableaux de l'histoire de la Souabe; Promenades dans Paris; Observations sur les opéras de Wagner; Voyage dans les highlands de l'Écosse.

R. Prutz. *Deutsches Museum* (*Musée allemand*), nos 43-45 : Ch. Grün, Extraits d'un portefeuille de voyage; Philosophie des Pères de l'Église; Littérature anglaise; Cycle de sonnets.

Blaetter für litterarische Unterhialtung (*Entretiens littéraires*) : Birnbaum, Michelet et Lewes considérés comme naturalistes; Zeising, Remarques sur la psychologie des peuples; Marggraff, Dernières phases de la poésie lyrique allemande; Le manuscrit de Kœniginhoff; Le messager des nuages, de Kâlidâsa, traduit par Schutz.

Europa, nos 44-46 : Mazeppa dans les steppes, par R. Gotschell; Le nouveau roman de madame Beecher-Stowe; Les magasins de bric-à-brac de Paris; Épisodes de la vie d'un escamoteur.

Westermann's illustrirte Monatshefte (*Cahiers mensuels illustrés de Westermann*), n° 38 : H. Schwendt, Trois jours de la vie d'un poëte, pour le centième anniversaire de la naissance de Schiller; Levin Scücking, Viola, Feuilles détachées de la chronique domestique d'un poëte; Simrock, Contes allemands; Gutskow, Une remarquable série d'anniversaires; Dippell, Le monde végétal dans le développement tellurique; L'embouchure du Coatzacoalco; Mœurs chinoises; Carrière, L'idée de Zeus et son expression par Phidias; Benfey, Vieilles fables indiennes; Scherzer, Influence du système de la déportation sur la colonie anglaise de New-South-Wales en Australie; Vogel, Sur l'art des bronzes; Lettres de Russie.

Das Ausland (*l'Étranger*), nos 42-44 : Valeur économique des ordures et des déchets; Schott, Remarques physiographiques sur l'isthme de Choco, dans la Nouvelle-Grenade; Dernière exploration américaine du Parana et de ses affluents; Histoire de cour et de harem à Bangkok; Krapf, Sur les lacs de l'Afrique orientale découverts par Burton et Specke; Tableaux de la vie de

colon en Australie; Kœgel, L'île des Serpents et des Chèvres dans les Moluques; Excursions tropicales; Le chemin de fer de Panama; Résultats de l'exploration de l'Autriche du Nord, par Gregory; Andrée, Esquisses des États-Unis.

Ule et Müller. *La Nature*, nos 43-45 : Ule, Schiller dans ses derniers rapports avec la nature et les sciences naturelles; le même, Tableau des Alpes; Müller, De l'âge relatif de la flore des Alpes; le même, Le monde herbacé; le même, Combustibilité spontanée de matières organiques; Zeise, Les steppes de la péninsule cratérique; Grüner, Les races de chiens.

LIVRES.

Sagen, Gebraeuche und Maerchen aus Westphalen, etc. (Légendes, Usages et Contes de la Westphalie et des pays avoisinants de l'*Allemagne du Nord*), réunis et publiés par Adalbert Kohn; première partie, Légendes. Un volume in-8°; xxvi-316 pages.

Rien n'égale l'ardeur avec laquelle l'Allemagne recueille les anciennes traditions, les légendes locales et ces contes qui se transmettent de génération en génération, que les enfants adorent, que les hommes superficiels dédaignent, et que les vrais savants considèrent aujourd'hui comme les plus précieux vestiges de l'esprit antique de notre race. L'impulsion donnée à cet ordre d'études par les frères Grimm continue et se fortifie, loin de diminuer. Voici encore un savant de premier ordre qui n'a pas dédaigné de recueillir de la bouche du peuple les légendes populaires de la Westphalie. Au bas de ces légendes il y a des remarques courtes et substantielles pour marquer les rapports de ces traditions locales avec les conceptions primitives de la race indo-européenne.

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Dresde, 20 novembre.

Monsieur le rédacteur,

Je vous annonçais dans ma dernière lettre la refonte du drame de M. Wofsohn auquel la critique et le public n'avaient pas fait un aussi bon accueil qu'à la pièce du même auteur que vous avez traduite dans votre journal « *Nur eine Seele* » « Ce n'est qu'une âme ». M. Wolfsohn a achevé son travail, et sa pièce vient de paraître chez le libraire sous son premier titre, *die Osternacht*, « la Nuit de Pâques ». Le héros est un juif converti : fils d'un rabbin d'Amsterdam, Alonzo s'est senti dès son enfance secrètement attiré vers la religion chrétienne. L'amour, le dévouement, l'humilité et la résignation du Christ l'ont touché : il veut se faire chrétien. Dans cette intention il quitte la maison paternelle et part pour Rome; il est prêt à abjurer et à se faire baptiser, mais il exige pour cette cérémonie un homme qui joigne au mandat du prêtre les vertus du sage. Trompé dans son espoir, il se rend en Espagne, patrie de ses ancêtres. C'est là que nous le trouvons au début de la pièce. Il vient de contribuer puissamment par son courage et sa résolution à comprimer une révolte à Ségovie, et la récompense de sa belle conduite en cette occasion est l'amitié du gouverneur, la place de premier conseiller auprès de sa personne, et, ce qui vaut beaucoup mieux que tout cela, l'amour de dona Claudia. En même temps il a rencontré le prêtre, le sage qu'il cherchait; il a fait son abjuration et reçu sur son front régénéré l'eau du baptême. La conscience apaisée, le cœur satisfait, il va toucher au bonheur lorsqu'il apprend que ses parents sont à sa recherche et viennent d'arriver en Espagne. Il laisse sa fiancée dans un couvent, et vole à leur rencontre. Il les trouve chez un juif, le vieil Isaac, dont il a essayé, mais en vain, de sauver le fils, condamné par le tribunal du saint-office. La reconnaissance est touchante et pathétique. Le jeune néophyte résiste courageusement aux tendres prières de sa mère, aux exhortations sévères de son père qui voudraient tous deux le ramener au judaïsme : il est chrétien et restera chrétien. Mais soudain la maison est envahie par une troupe de soldats; le chef accuse Isaac d'avoir tué le fils du gouverneur afin d'avoir du sang de chrétien pour fêter sa Pâque ; il fait faire des recherches dans sa demeure et y trouve en effet le cadavre de don Gomez. C'est un scélérat, du nom de Parsenal, qui, pour se venger d'une injure qu'il a reçue d'Isaac, l'a accusé de ce meurtre et a porté lui-même le cadavre dans sa maison. Mais si le spectateur est dans le secret de cette odieuse supercherie, les soldats l'ignorent encore, et ils arrêtent Isaac et ses hôtes. Alonzo pourrait se retirer, tout au plus serait-il compromis pour s'être assis à la table d'un juif; mais quand il voit sa

mère et son vieux père chargés de chaînes et accusés d'avoir trempé les mains dans le sang d'un chrétien, il veut partager leur sort; il aurait honte de rester libre et chrétien. Il déclare donc aux soldats qu'il est fils de ces malheureux, et juif lui-même. Il est emmené avec les autres devant le tribunal de l'inquisition, où ils sont tous condamnés à mort. Le fils du rabbin pourrait encore éviter le bûcher : il n'aurait qu'à dire qu'il est chrétien; sa fiancée le lui rappelle et le supplie de le faire; mais il reste inflexible : l'amour filial étouffe tout autre sentiment en lui; il partagera le sort de sa famille. Enfin au cinquième acte, nous allons assister à leur supplice; tout est prêt pour l'auto-da-fé lorsque arrive le saint homme qui a baptisé le jeune juif. Il sauve Alonzo en déclarant qu'il est chrétien, et il essaye d'en faire autant pour les autres en affirmant que jamais les juifs n'ont arrosé leur fête de Pâque du sang des chrétiens; lui-même a été juif et il connaît assez bien leurs mœurs et leurs pratiques pour déclarer innocents Isaac et ses hôtes. Le meurtrier de don Gomez vient heureusement confirmer la déclaration du moine : il raconte qu'insulté par don Gomez, jusque-là son ami, il a mis l'épée à la main, et qu'après un loyal combat il lui a fait mordre la poussière. Après cet aveu, il est exilé de la ville; Parsenal, qui a fait tout le mal, est saisi, et les juifs sont mis en liberté. Alonzo pourra enfin saisir le bonheur qui a failli lui échapper.

Cette courte analyse (déjà trop longue peut-être pour votre recueil) ne peut donner qu'une idée imparfaite de la pièce : elle ne rend ni l'élégance du style, ni l'intérêt de quelques situations, ni enfin le développement dramatique de tout le troisième acte; mais elle laisse aussi dans l'ombre plus d'un grave défaut. Je n'en signalerai que deux : d'abord l'indécision de l'action dramatique, qui se traîne en boitant sur la scène pendant les deux premiers actes, et ne s'engage résolûment qu'au troisième; puis le caractère et l'intrigue de Parsenal. Ce scélérat de bas étage tient dans sa main tous les fils du drame; sa vengeance seule soulève tous les événements auxquels nous assistons. Un écrivain de talent comme M. Wolfsohn devait charger de cet emploi un personnage un peu plus digne de notre intérêt. *La Nuit de Pâques*, corrigée et refondue, n'a pas encore été représentée : l'empêchement, dit-on, vient de M. Devrient, qui refuse le rôle qui lui est destiné, sous prétexte qu'il est trop secondaire. Mais nous avons eu déjà deux autres nouvelles pièces : l'une est une tragédie de M. Gottschall, *Mazeppa*; et l'autre un drame de madame Birchpfeiffer, *der Leiermann und seine Pflegetochher, le Joueur d'orgue et sa fille adoptive*. Cette dernière pièce est faible; c'est une suite de tableaux romanesques où la sensiblerie essaye de remplacer l'action dramatique. Madame Birchpfeiffer cependant ne manque pas de talent; elle s'entend très-bien à découper et à recoudre pour la scène le roman ou la nouvelle d'un autre écrivain. Son chef-d'œuvre en ce genre est *die Grille*, qui n'est autre que *la Petite Fadette* de G. Sand : c'est un vrai bijou, et je doute fort que l'auteur du roman eût pu faire mieux. Madame Birchpfeiffer devrait donc s'en tenir à ces compositions de seconde main, où elle est sûre d'obtenir un succès que l'exubérance de son imagination et la délicatesse de sa sensibilité ne compromettront jamais. La tragédie de *Mazeppa* ne rentre pas dans ce genre de composition : bien loin d'être la copie du beau poëme de Byron, c'est à peine si elle en rappelle les données principales. Nous y retrouvons, il est vrai, la comtesse polonaise dont l'amour a valu à Mazeppa le traitement cruel si éloquemment raconté par le poëte anglais; mais elle a perdu sa jeunesse et sa beauté : ce

n'est plus qu'une vieille devineresse qui hante les bois où l'avenir se révèle à elle. Quant au Cosaque, il a subi les mêmes changements : ce n'est ni le jeune homme amoureux surpris aux pieds de sa maîtresse, ni le vieillard contant sous un chêne, au jeune roi de Sicile qui s'endort, sa triste histoire d'amour. C'est un homme dans la force de l'âge, qui pense à agir plutôt qu'à conter, et s'occupe plus de politique que d'amour. En un mot, le sujet de la tragédie de M. Gottschall, c'est la révolte de Mazeppa contre le tzar Pierre. Les personnages historiques (le tzar et Charles XII) sont représentés avec beaucoup de fidélité et de ressemblance; les caractères de Mazeppa et de sa femme, ou plutôt de sa maîtresse, sont aussi tracés d'une main ferme. Lui représente l'instinct, la brutalité sauvage; elle, l'intelligence, l'ambition. Il y a une scène qui reproduit avec des traits plus énergiques le sujet du troisième acte de l'*Osternacht* de M. Wolfsohn: c'est celle où nous assistons à la lutte qui s'élève dans le cœur de cette femme entre son amour filial et celui qu'elle a voué à l'hetman pour qui elle a *tout sacrifié* et *tout quitté*. L'amant l'emporte d'abord sur le père : mais Mazeppa ayant fait mourir ce dernier pour la sûreté de ces projets, la voix du sang se fait de nouveau entendre au cœur de la jeune femme, et cette fois rien ne peut l'étouffer : elle venge la mort de son père en empoisonnant Mazeppa, et en s'empoisonnant elle-même. Cette tragédie renferme de beaux vers, de belles situations et de grands caractères. Mais deux défauts empêcheront qu'elle n'obtienne un succès éclatant: le premier, c'est son manque de proportion. Tous les événements et tous les caractères sont placés sur le premier plan; il n'y a pas d'ombre, pas de lumière, et par conséquent pas d'intérêt. Le second des défauts de cette pièce est qu'elle rappelle trop souvent *Wallenstein*. L'idée première en est la même : c'est la révolte d'un général puissant contre son empereur. Certaines situations, et même certains caractères prolongent ce parallèle : ainsi l'auteur nous fait assister à un banquet, comme dans le chef-d'œuvre de Schiller, et l'ambition de la maîtresse de Mazeppa éveille trop souvent l'image de la comtesse Terzky.

A défaut de chefs-d'œuvre nouveaux, le théâtre nous en a offert un ancien qui n'avait pas été joué ici depuis bien des années : c'est *Henri IV* de Shakspeare. La pièce originale est divisée en deux parties de cinq actes chacune. M. Laube, directeur du Théâtre-Impérial de Vienne, les a réunies en une seule de cinq actes, et c'est cette dernière qu'on représente sur les théâtres allemands. Le nouveau drame est disposé avec beaucoup d'habileté et de talent pour reproduire les plus belles scènes de Shakspeare; mais un tel travail me paraît bien téméraire : c'est comme si l'on découpait les figures de deux tableaux, et que pour n'en former qu'un seul on les collât sur la même toile. L'œil le moins exercé remarquerait aussitôt la profanation, soit aux découpures mêmes, soit aux attitudes grimaçantes des personnages, soit enfin à la lumière maladroite qui les éclairerait. Bien que tout autre eût échoué, M. Laube ne nous paraît donc avoir réussi qu'à demi. Le héros de son drame n'est plus Henri IV; c'est Falstaff. La représentation s'en ressent considérablement : on voit le roi, les princes, les grands papillonner autour du gros Falstaff, comme des mouches autour d'un pain de suif. Les acteurs allemands sont déjà très-faibles lorsqu'il s'agit de représenter la dignité royale ou princière; que cette dignité soit encore éclipsée par une autre, et ce ne sont plus ni des rois ni des princes, mais d'honnêtes bourgeois, de grands serviteurs. Une autre difficulté de la représentation se trouve dans le personnage

même de Falstaff. Un tel rôle est-il fait pour la scène? J'ai peine à le croire. L'*humour* ne convient guère qu'au monologue; car ce n'est que l'appréciation mélancolique ou misanthropique des petits comme des grands événements de la vie: sous cette forme, il est vrai, il peut s'élever jusqu'au sublime (comme dans *Hamlet*); mais dès qu'on lui ouvre à deux battants la porte du dialogue, il fait des entrechats et tombe dans la divagation et la bouffonnerie. Voilà pour le caractère du personnage; quant à son costume, il ne me paraît guère plus favorable à la représentation. Sir John, d'après Shakspeare lui-même et la tradition du théâtre anglais, doit être si gros, si gras, si court, si épais, qu'il faut beaucoup de bonne volonté pour s'imaginer que sa cervelle n'est pas descendue dans les régions inférieures, et qu'il en est resté un tout petit grain dans cette toute petite tête. A la lecture, ces expressions de gros, gras, etc., ne tirent pas à conséquence, mais dès qu'on les traduit sur la scène, elles empêchent l'illusion. — C'est dans ces conditions difficiles que Dawison a représenté Falstaff: on ne peut pas dire qu'il ait échoué; un tel artiste ne fait jamais naufrage avec un pilote comme Shakspeare. Mais il ne m'a pas ravi comme dans les rôles d'Othello et de Richard III. Le monologue sur l'honneur et la scène de la taverne, où sir John et le prince Henri représentent tour à tour le vieux roi, sont admirablement joués. J'en dirai autant de la mort du roi Henri, où un vieil acteur, M. Quanter, a donné la preuve d'un grand talent.

A l'Opéra, nous avons eu aussi une nouveauté qu'on attendait avec impatience, que je vous annonçais déjà dans ma dernière lettre · c'est le *Lohengrin* de Wagner. La pièce a obtenu un grand succès. Cependant les hommes du métier, même les amis de Wagner, trouvent cet opéra inférieur au *Vaisseau fantôme*, à *Rienzi* et à *Tannhaüser*. Moi qui ne me pique pas du tout d'être musicien, mais qui admire les deux derniers opéras, je suis tout à fait de leur avis. J'ai dû faire tous mes efforts pour comprendre la musique de *Lohengrin*, et encore je n'ose pas me flatter d'avoir réussi, tandis que celle de *Rienzi*, de *Tannhaüser*, m'avait pénétré et ravi du premier coup. Les beaux passages, les ravissantes mélodies, si faciles à comprendre, ne manquent cependant pas dans ce nouvel opéra; il faudrait avoir une enveloppe aussi épaisse que celle de sir John pour y rester insensible. Mais le fil mystérieux qui doit réunir toutes ces perles, voilà ce qui m'échappe encore. Quelques-uns de mes amis, qui en savent bien plus long que moi sur la musique, sont dans le même embarras; ce qui me fait croire avec eux que Wagner donne tête baissée dans la musique systématique et s'éloigne à chaque pas qu'il fait du noble but qu'il poursuit. Le moyen âge n'est pas pour lui: qu'il le laisse à ceux qui font de la musique *aristocratique*, et peuvent se contenter d'un chevalier, d'un page et d'une châtelaine. Lui, il fait de la musique *populaire, démocratique*, et il a besoin d'une époque où le peuple joue un certain rôle. Il avait bien choisi pour *Rienzi* et pour *Tannhaüser;* le premier lui offrait un peuple politique; le second, un peuple religieux. Qu'il cherche de tels sujets; il en trouvera encore, et nous donnera des chefs-d'œuvre comme ceux-là. Ses amis de Dresde viennent d'apprendre qu'il est à Paris, où il s'occupe, avec M. de Saint-Georges, à préparer son *Tannhaüser* pour la scène française: ils font des vœux pour que ce séjour le ramène à lui-même, à son génie et à la vérité.

Rien de nouveau dans les lettres et dans les arts, si ce n'est la publication de l'Almanach d'Auerbach: je le recommande à vos lecteurs: s'ils aiment la poésie, ils y trouveront leur compte dans une charmante nouvelle; s'ils préfèrent la

hière, ils pourront lire sur cette matière une lettre très-intéressante du docteur André. M. Hettner a repris aussi ses leçons à l'Académie, où il est chargé de faire l'histoire des beaux-arts; les auditeurs sont nombreux : et il y a presque autant d'artistes et d'amateurs que d'élèves réguliers. Le professeur parlera cet hiver de l'architecture chez les anciens. La première leçon nous fait espérer un cours intéressant. Il a défini l'art d'après l'artiste et d'après l'histoire. Sous ce dernier point de vue, il a signalé, preuves historiques en main, deux empreintes indélébiles sur l'art : celle de la religion et celle du caractère national. Vous aurez appris sans doute que nous avons été deux fois sur le point de perdre Rietschel : la première fois, c'était la mort qui voulait nous l'enlever; la seconde, c'était le gouvernement prussien. Heureusement le grand artiste nous reste : il a refusé les offres qui l'appelaient à Berlin en remplacement de Rauch, et il est assez bien remis de sa maladie pour reprendre la continuation de ses travaux. Il s'occupe en ce moment du monument de Luther, qui sera sans doute le chef-d'œuvre de notre époque. Je voulais vous en parler aujourd'hui, mais je renverrai ce sujet à une autre fois, afin de vous dire un mot de la fête de Schiller. Elle fut ouverte au théâtre, le samedi 9, au soir. La salle était pleine, de l'orchestre jusqu'aux combles, et la direction, dit-on, avait refusé plus de vingt mille demandes de billets. On exécuta d'abord une *fest-ouverture*, composée pour cette solennité par le maître de chapelle M. Reissiger; mais il n'en dirigeait pas l'exécution : deux jours auparavant, cet excellent artiste avait été enlevé à ses travaux et à ses amis par une attaque d'apoplexie. Comme il était très-aimé du public, sa composition, qui est du reste très-belle, fut écoutée dans un pieux recueillement et sous une douloureuse émotion. Puis le rideau se leva, et nous vîmes tout le personnel du théâtre, rangé sur deux rangs, et chacun tenant une couronne de laurier à la main. Madame Bayer-Burck, notre célèbre tragédienne, s'avança au milieu de ses camarades, et récita une poésie de circonstance. La pièce n'était pas brillante, mais elle rappelait à chaque strophe, à chaque vers, le nom de Schiller, et cela suffit pour soulever un tonnerre d'applaudissements : le couronnement de la statue du poëte, placée au fond du théâtre, reçut le même accueil.

On représenta ensuite le chant de la *Cloche*. Une telle représentation avait dû rencontrer de grandes difficultés : mais tout avait été surmonté par l'habileté de la direction et l'entrain des acteurs. La scène représentait l'atelier du fondeur; à travers les fissures du fourneau, on voyait briller, on entendait rugir la lave brûlante qui allait bientôt se précipiter dans le moule. Le maître fondeur était là, entouré de sa femme et de ses filles et de ses ouvriers. C'est lui qui ordinairement récitait les courtes strophes où le poëte décrit les principales phases de son noble travail : les personnes qui l'entouraient étaient chargées de celles qui ont pour sujet la vie humaine, et qui sont rattachées aux premières avec un art merveilleux. Puis, après chacune de ces magnifiques tirades, le fond du théâtre s'ouvrait, et l'on voyait le sujet du récit représenté dans des tableaux vivants. Il est impossible d'imaginer des groupes plus pittoresques et plus variés! Ces tableaux étaient au nombre de huit; c'étaient : le *Baptême*, le *Retour dans la patrie*, la *Noce*, le *Bonheur de la famille*, l'*Incendie*, la *Fête de la moisson* et les *Fidèles se rendant à l'église*. Comme on le voit, c'est l'image de la vie, de l'aurore à son couchant, avec son cortége de joies et de douleurs. Homère l'avait buriné déjà, mais sur un instrument de guerre, sur le bouclier d'Achille; Schiller, dont la

main était conduite par les Grâces et par l'Amour, l'a gravé sur cet instrument sonore qui nous rappelle tous à l'union et à la concorde.

A cette représentation succéda celle du *Camp de Wallenstein*, ce magnifique prologue du chef-d'œuvre de Schiller. On avait projeté de jouer toute la trilogie, avec le concours de Devrient et de Dawison. Mais ce dernier ayant perdu sa femme quelques jours auparavant, il fallut se contenter du prologue. C'est du reste la partie la mieux écrite : Schiller a conservé à ces nombreux personnages l'attitude, les mœurs, le caractère et jusqu'au langage de leur nationalité. Mais à la vue de cette foule bariolée, rassemblée des quatre coins de la terre autour du drapeau autrichien, le spectateur allemand éprouvait une impression pénible; il se disait qu'aujourd'hui l'armée autrichienne est composée d'éléments aussi divers qu'autrefois, et les souvenirs de Magenta et de Solferino venant ainsi se glisser au milieu de la fête, on se leva soucieux et triste, pour se rendre à la salle de l'Harmonie. Là, la tristesse disparut bientôt au choc des verres et aux hourras poussés en l'honneur de Schiller. La salle était décorée aux armes du poëte, avec des écussons portant pour devises le titre de ses principaux chefs-d'œuvre.

La salle était ornée avec beaucoup de goût; il y avait aussi des guirlandes et des vases de fleurs à profusion, d'où sortaient, heureux de se trouver à cette fête, les bustes des grands hommes de tous les pays. Pendant le repas, Auerbach et Gutskow prirent la parole : le premier parla de Schiller comme poëte; son discours fut court, simple, sans prétention et gravement recueilli. Le second parla de Schiller dans ses rapports avec la nation allemande; le point de vue était plus favorable à un discours public; aussi l'orateur, touchant adroitement la corde sensible des auditeurs, fut-il souvent interrompu par de chaleureux applaudissements. Nous entendîmes aussi M. Siégel, rédacteur du *Constitutionnel* (journal libéral), et puis M. Hammer, à l'initiative de qui l'on doit la *Schillerstiftung*, et enfin (avec d'autres que j'omets) M. de Beust lui-même. Sa voix n'était pas montée au diapason de celle des autres. Mais l'enthousiasme était si fort, que le ton glacial du ministre et ses froides exhortations n'y portèrent pas la moindre atteinte. On applaudit même, tant on était heureux! Entre les discours, un excellent orchestre exécutait des morceaux des maîtres allemands; nous avons eu ainsi du Weber, du Mozart, du Beetoven, du Wagner, etc. Enfin, à minuit, on chanta en chœur une poésie sur l'anniversaire du grand poëte. Inutile de vous dire, je pense, que pendant ce long repas, qui a duré jusqu'à quatre heures du matin, on n'a pas fait entendre un seul mot, une seule allusion dont l'oreille d'étrangers qui prenaient part à cette fête eût pu être blessée.

La fête recommençait le lendemain, jeudi, à midi. Les musiciens de la chapelle exécutèrent, dans cette même salle de l'Harmonie, la *Jubel-ouverture* de Weber. Madame Burcle-Ney et M. Mitterwurzer chantèrent ensuite la poésie de Schiller *der Abend*, mise en musique par Armin Früh. Puis M. Wolfsohn fit un discours dont Schiller fournit encore la matière : cette fois, c'est l'auteur dramatique que l'orateur se proposait d'examiner; et il le fit avec beaucoup d'élégance et de tact. Le soir, on donnait au théâtre la *Fiancée de Messine :* Devrient remplissait le rôle de don Manuel : c'est vous dire que la représentation fut excellente. Cependant il ne fut pas applaudi comme il le méritait : le public, habitué à la manière de Dawison, qui joue tous les jours, a déjà oublié un peu celle de Devrient, qui ne joue plus que rarement. C'est dommage, car cet artiste est aussi grand dans son genre que Dawison dans le sien; et quand il cessera de jouer, il

emportera avec lui ces manières élégantes, cette tenue parfaite, cette diction pure et sonore dont lui seul a le secret et qu'aucun acteur allemand n'a possédées à un aussi haut degré. En sortant du théâtre, nous assistâmes à une promenade aux flambeaux, organisée par les artistes, et conduite par eux, par les étudiants et par les corporations de la ville. Il y avait plus de quatre mille torches. Le cortége, après s'être déroulé en brillants anneaux dans les principales rues de la ville, est venu se masser au pied de la statue de Schiller, élevée provisoirement sur la place du Vieux-Marché. On entonna alors le chant *A la Joie*, de Schiller : la foule unit bientôt sa voix à celle des étudiants et des ouvriers, et au bout d'un moment ce ne fut plus qu'une immense harmonie, à laquelle le poëte, de son piédestal élevé, semblait présider lui-même, et qui montait gravement vers un ciel transparent et sans nuages. On éteignit ensuite les torches; mais la statue du poëte, éclairée à la lumière électrique, resta encore longtemps lumineuse et brillante à travers les tourbillons de fumée du pin : emblème touchant du génie du poëte, qui brille à travers l'ignorance et les passions de la multitude!

Enfin le vendredi on donnait encore *Guillaume Tell* en souvenir du poëte. Le second Théâtre, dont je vous parlerai une autrefois, s'associait ainsi à cette grande fête; et le jeudi et le vendredi, il offrait à son petit public le *Neveu qui fait l'oncle*, et le *Parasite*, deux comédies de Picard que Schiller a parfaitement traduites : c'était médiocrement joué; mais le public, ne pensant qu'à Schiller et pas du tout aux acteurs, applaudissait bruyamment. J'ose espérer aussi que le lecteur me pardonnera ces longueurs en faveur de celui qui en fait l'objet.

A. M.

Heidelberg, 20 novembre.

Vous ne vous attendez pas sans doute, monsieur, à ce que je vous donne une description minutieuse des fêtes que nous avons traversées; les détails n'offrent qu'un intérêt local, l'esprit seul qui les a provoquées et animées jusqu'au bout mérite d'être signalé. L'Allemagne ne pouvait célébrer une fête nationale sous l'invocation d'un plus beau nom que celui de Schiller, car si la littérature d'outre-Rhin renferme de plus grands poëtes, jamais l'Allemagne n'a possédé d'homme qui ait été, plus que lui, une personnification idéale de son génie. Luther peut-être [1], mais l'illustre réformateur serait au contraire un symbole de désunion, comme nous l'avons vu, il y a quelques années, lors du trois centième anniversaire de la fondation de la Réforme.

Le nom de Schiller lui-même n'a pas trouvé grâce devant toutes les méfiances, n'a pas rencontré l'unanimité qu'on lui devait; cependant si les Allemands ne parviennent pas à être d'accord sur ce point, ils ne le seront jamais sur aucun. Je ne veux pas parler de ce qui a failli si fâcheusement compromettre la fête à Berlin, mais de l'opposition ridicule et de mauvaise foi des feuilles cléricales de toutes les confessions, aussi bien des protestants du *Journal de la Croix* de Berlin que des catholiques de la *Feuille du Peuple* de Stuttgard. Ce ne sera pas un

[1] Qui, par une étrange coïncidence, est né comme lui le 10 novembre.

des moindres miracles de ce culte nouveau de Schiller d'arriver à une complète réconciliation des esprits.

Les fêtes d'Heidelberg ont été attristées par un pareil exemple de désunion : une grande partie de nos étudiants, ceux qui font partie des associations qu'on nomme *corps*, se sont abstenus de se joindre au cortége et à la marche aux flambeaux. Depuis quatre ans, depuis le prorectorat du professeur de théologie Schenkel, un abîme profond sépare les *corps* qui reconnaissent le *Comment,* la loi impérieuse du duel, des *Landsmannschaften*, qui le repoussent. Nos différentes associations, dix à douze environ, vivent entre elles comme si elles étaient des États de la Confédération germanique. Pas même la piété ardente envers le poëte divin de l'idéal et de la jeunesse n'a été assez puissante pour réconcilier, pour un jour du moins, ces frères ennemis !...

Dans nos contrées la fête a été générale, l'enthousiasme très-grand et l'impression profonde. De tous les côtés, des villes et des villages, il ne nous arrive que des bulletins de joie, des cris de triomphe. Après avoir rempli pendant un mois leurs colonnes des promesses, des annonces de la fête, les journaux en reproduisent aujourd'hui le récit jusque dans les moindres détails; après les triomphes du sentiment public nous avons maintenant ceux de la vanité personnelle. Tous les prêtres du nouveau culte s'abattent sur la fête comme des corbeaux sur un champ de bataille. — « Chacun veut sa part de gloire. » Le 10 novembre, la plupart des gazettes du midi de l'Allemagne ont paru avec une pièce de vers en tête de leur numéro : le jour anniversaire de la naissance de Schiller l'article de fond devait nécessairement avoir une forme poétique. Cependant, à leur lecture, je me suis rappelé le mot charmant de Schiller lui-même en réponse à un ami qui lui avait demandé ce qu'il pensait de poésies qui venaient de paraître : « Le grand mérite, s'était-il écrié, de faire des vers dans une langue qui les fait pour vous !... »

Cette mince part accordée à la faiblesse humaine, disons-le bien haut, l'Allemagne vient de donner une noble leçon, un grand exemple par ce magnifique hommage rendu à la majesté du génie; elle a réalisé une espérance prophétique exprimée un jour par Schiller à son amie Henriette de Wolzogen : « Un pareil présent, lui écrivait-il à Bauerbach, est pour moi une plus grande récompense que l'acclamation bruyante du monde.... et quand je poursuis cette idée et que je pense... que *dans cent ans et même davantage peut-être*, quand ma poussière sera depuis longtemps dissipée, — *on bénira mon souvenir et que jusque dans la tombe on m'accordera des larmes d'admiration*, oh! alors, je me réjouis de ma mission de poëte et je me sens réconcilié avec Dieu et ma dure destinée. »

E. S.

Vente de la collection de tableaux du comte de Stolberg, à Hanovre.

Une des collections de tableaux les plus fameuses de l'Allemagne, la collection formée au dix-huitième siècle par le comte de Brabeck dans son château de Söder (principauté de Hildesheim, royaume de Hanovre), vient d'être vendue à Hanovre, au commencement de ce mois. Divers écrits publiés sur cette galerie ont beaucoup contribué à sa célébrité, notamment la brochure de M. de Ramdohr (Hannover, 1792). Plusieurs des tableaux ont été gravés dans l'*Institut calcographique* de Dessau, sous la direction de J. T. Prestel. Quelques-uns sont cités par les historiens de l'art.

A la mort du comte de Brabeck, en 1814, la galerie passa au comte de Stolberg, fils du comte F. L. de Stolberg, connu comme poëte et historien. Il paraît que le possesseur actuel l'avait offerte au gouvernement de Hanovre pour 100,000 thalers. La proposition n'ayant pas été acceptée, un catalogue a été rédigé par M. Frederich, peintre du roi, d'après les attributions des anciens catalogues conservés dans la famille, et l'ensemble de la collection a été livré aux enchères publiques.

Sur la vieille renommée de cette galerie princière, l'Europe artiste s'est émue et, de toute l'Allemagne, de l'Angleterre, de la Hollande et de la Belgique, de la France aussi sans doute, sont accourus les connaisseurs émérites, pour visiter l'exposition dans les salles mêmes du musée de Hanovre : M. Passavant, directeur du musée de Francfort-sur-Mein; M. Waagen, directeur du musée de Berlin; M. Eastlake, de l'Académie royale de Londres, un des directeurs de la National Gallery; M. Lamme, directeur du musée de Rotterdam; etc., etc. La déception a dû être grande!

Le catalogue contenait 365 n^{os}, et les plus beaux noms de toutes les écoles : Raphaël, Corrége, Vinci, Giorgione, Titien, Tintoret, Véronèse, les Carrache, le Dominiquin, le Guide, le Guerchin; Velasquez, Murillo, Ribarn; Albrecht Dürer et Holbein; van Eyck, Rubens, van Dyck, Teniers; Claude Lorrain, Nicolas Poussin, Lesueur, etc. De tout cela, pas un seul original!

Raphaël d'abord : il y en avait deux! N° 241, « un *Sacrifice païen*, esquisse contenant 28 figures pour une frise »; payé 485 thalers; c'est déjà beaucoup pour le simple souvenir d'une composition raphaélesque; ce ne serait pas assez pour une œuvre de Raphaël lui-même; passons. N° 240 : *la Sainte Vierge avec l'Enfant Jésus et Siméon*, 7 pouces 1/2 de haut, 6 de large, sur parchemin, collé sur bois; « une petite figure derrière saint Joseph paraît être le portrait du peintre lui-même », suivant le catalogue, qui ajoute : « Ce chef-d'œuvre de Raphaël, une » miniature comme on en trouve très-rarement de ce grand maître, a été acquise » vers la fin du dix-huitième siècle par le comte de Brabeck à Vienne. Le tableau » était en possession du célèbre Brambilla, médecin de l'empereur Joseph II; le » comte de Brabeck l'a reçu par l'intervention du cardinal Caprara. Le tableau, » gravé sur cuivre en contour, se trouve comme frontispice devant la brochure » de M. de Ramdohr sur la galerie de Söder. »

Le malheur est que l'authenticité de ce Raphaël n'est pas acceptable et n'a pas été acceptée. Poussé par des enchères factices, le tableau a été retiré à 10,200 thalers. La Galerie Nationale de Londres aurait payé bien plus cher un Raphaël reconnu.

Le Corrége, une petite *Madone avec l'Enfant Jésus* (nº 59), vient aussi du « célèbre Brambilla », par l'intervention du cardinal Caprara. Il a été gravé par le professeur Knolle de Brunswick et dédié à la reine Victoria d'Angleterre. C'est une charmante peinture, douce et tendre, peut-être de l'école du Corrége, peut-être d'après une de ses compositions, mais de lui, non! Comme le Raphaël, il a été retiré à 4,955 thalers. Cependant quelques journaux allemands ont dit qu'il était acheté pour Vienne, mais c'est peu croyable. Corrége authentique, il eût valu 20,000 thalers. Le délicieux petit Corrége, — *Sainte Famille,* — de la National Gallery de Londres, n'a-t-il pas été payé environ 4,000 livres sterling!

Le prétendu Léonard de Vinci, *Christ portant la croix* (nº 279), a été adjugé pour 154 thalers! Le prétendu Titien, — *le Denier de César,* — copie du chef-d'œuvre de la galerie de Dresde, — 150 thalers; un portrait, censé le portrait de Titien lui-même, 240 thalers; un autre portrait d'homme, 276 thalers. Le Giorgione, portrait de femme, 192 thalers. Le Tintoret, *le Baiser de Judas,* 16 thalers! Les Annibal Carrache, 15 thalers, 18 thalers, 20 thalers, 94 thalers. Les Dominiquin, 15 thalers, 26 thalers, 75 thalers. Un Guide, 195 thalers; un Guerchin, 48 thalers. Une copie de Paolo Véronèse, le *Christ chez le pharisien,* que j'ai possédée moi-même autrefois et qui a passé dans la collection Ricketts à Paris, a atteint le chiffre énorme dc 699 thalers! Il faut croire qu'on l'aura prise pour une esquisse originale. C'est un des tableaux les plus chers parmi les Italiens *réellement* vendus, avec une *Sainte Catherine* de Carlo Dolci, qui a été payée 856 thalers

Les Espagnols n'ont pas eu meilleure chance: le Murillo, 21 thalers! le Ribera, 30 thalers; une femme attribuée à Velasquez, mais de l'école de Rubens, 85 thalers.

Deux Albrecht Dürer, c'était bien attirant pour les collectionneurs de l'Allemagne! Le portrait de Dürer lui-même, avec une fausse signature et la date 1498; c'est une mauvaise copie du portrait de la galerie des Uffizj, à Florence, peinte, à ce qu'il semble, d'après la gravure de W. Hollar; payé 100 thalers: c'est beaucoup trop. Le portrait du père d'Albrecht Dürer, autre copie, d'après l'original de Francfort-sur-Mein, qui porte la date 1494; payé 250 thalers. — Les deux Holbein, portrait d'homme et portrait de femme, paraissent être de son *école;* l'un cependant a été payé 780 thalers, l'autre 590.

La *Madone avec l'Enfant,* attribuée à van Eyck, est une excellente peinture du quinzième siècle, mais non pas de van Eyck. Quelques amateurs l'attribuaient à de Bruyn. Elle a monté à 1,425 thalers. Mais peut-être est-elle comprise dans les tableaux retirés, dont le chiffre atteint, dit-on, environ 40,000 thalers, sur le chiffre total de la vente, à peu près 90,000 thalers.

Il y avait 2 tableaux catalogués Rubens: un *Christ en croix,* vendu 120 thalers, et un *Nessus enlevant Déjanire;* très-bon paysage, les figures très-faibles et même douteuses, 1,901 thalers. — 9 van Dyck! Ils ont été vendus 26, 27, 45, 54, 85, 86 thalers. Un petit *Chasseur* dans un paysage, très-fine peinture, censée de la *eunesse* de van Dyck, mais ressemblant plutôt à Gonzales Coques, a atteint 150 thalers, et une grisaille du *Christ et le paralytique*, probablement peinte par le graveur, 151 thalers. — 6 Teniers. Le plus cher, une affreuse copie des *Œuvres de miséricorde,* a été payé 470 thalers! On voit que ces prix de vente ont été extrêmement fantasques, beaucoup de demi-connaisseurs s'étant sans doute laissé entraîner par la réputation de la galerie.

Une marine ressemblant à Claude Lorrain, mais très-usée, a monté à 702 thalers; mais un paysage du Poussin n'a été qu'à 41 thalers, et un Lesueur à 5 thalers! De pareilles enchères, en présence d'une assemblée où étaient représentés les musées de l'Europe et les plus riches collectionneurs, en disent assez sur l'originalité des tableaux et sur les prétentieuses attributions du catalogue.

J'ai réservé à part les Hollandais, que j'ai étudiés plus spécialement. Là, on comptait, du moins, quelques beaux tableaux, quelques raretés, et plusieurs tableaux secondaires, mais assez intéressants.

Écartons d'abord les tableaux faux, attribués à de grands maîtres : 5 Rembrandt! C'est là ce qui m'avait surtout attiré à Hanovre. N° 212, portrait d'un jeune garçon, c'est de l'école de Cuijp; vendu 86 thalers; — n° 213, *Lazare ressuscité*, horrible imitation de l'eau-forte du maître; 80 thalers; — n° 214, *un Vieux Guerrier*, abominable; 270 thalers; — n° 215, un portrait d'homme, très-mauvais; 230 thalers; — n° 241, *une Vieille tenant un livre*, tableau signé Rembrandt et daté 1594! suivant le catalogue; c'est un tableau de l'école, de quelqu'un comme Victor ou Drost; vendu 760 thalers. A ce prix, l'acquéreur croit sans doute avoir un Rembrandt.

De l'école de Rembrandt, il y avait un tableau capital d'Aart de Gelder, *un Peintre occupé à faire le portrait d'une vieille femme*, figures de grandeur naturelle, beaucoup d'expression, vive pratique et belle couleur; signé A. D. Gelder. f. 1685; vendu 295 thalers; 2 van den Eeckhout et 2 Govert Flinck, qui peuvent être vrais, et qui ont été payés, les premiers 150 et 200 thalers, les derniers, 252 et 81 thalers; mais il y avait aussi 2 faux Gerard Dov : un *Vieillard taillant une plume*, peut-être de van Staveren, 500 thalers; c'est cher! Et une grande composition, large de 6 pieds 1/2, avec figures presque de grandeur naturelle, *Tobie rendant la vue à son père ;* le catalogue annonce un monogramme illisible; quelques curieux ont cru lire cependant les initiales B. G. ou B. C., et ont pensé à Benjamin Cuijp, peintre peu connu, probablement neveu du vieux Cuijp, et qui a imité parfois Rembrandt. Il est sûr que la composition est de l'école de Rembrandt, ou imitée de lui. Le tableau, d'ailleurs très-singulier, très-sec, très-dur, très-vulgaire, sans qualité d'expression, ni de pratique, pourrait-il être un des premiers essais de Gerard à son entrée chez Rembrandt? Il a fait, en ce temps-là, plusieurs figures de grandeur naturelle. L'acquéreur à 1,910 thalers doit faire quelque rêve de cette espèce; à moins que les 1,910 thalers ne comptent parmi les 40,000 thalers de tableaux retirés. On disait cependant que l'acquisition avait été faite pour le musée de Hanovre.

Les 5 Adriaan Brouwer, faux. Un d'eux a été vendu 10 thalers; un autre 28 thalers; un autre 51 thalers; le n° 40, 115 thalers, et le n° 43, 126 thalers. — Le Hobbema était une copie; vendu 316 thalers. — Le Karel Du Jardin, une copie; vendu 186 thalers. — Un Berchem, 34 thalers; un autre, qui semblait de Roos, 78 thalers; le troisième, *Effet de nuit*, 150 thalers. — Un tableau catalogué Adriaan Ostade, mais qui est d'Isack (n° 189), a été vendu 195 thalers, et un vrai Isack, un *Intérieur* (n° 190), 250 thalers.

5 Metsu! « *une Femme peignant un petit garçon* »; c'est une copie du tableau de la galerie Steengracht à la Haye; vendu pourtant 240 thalers; — *un Enfant dormant dans un lit*, signé, dit le catalogue, *G. Metzu*, ce qui ne s'est jamais vu — avec un *z*, Metsu ayant toujours signé avec un *s;* 175 thalers; — *un Paysan dormant*, 96 thalers; — enfin, deux portraits en buste, de grandeur naturelle, autre

curiosité dans l'œuvre de Metsu, dont on connaît pourtant 3 figures de grandeur naturelle, que nous avons notées précisément, dans le dernier numéro de cette *Revue*, à propos de la Galerie Suermondt à Aix-la-Chapelle. Que ces portraits en buste, un vieillard et une femme, soient de Metsu, ce n'est pas absolument impossible; certains tons des vêtements se rapprochent de sa couleur et de sa touche; mais ces peintures sont bien faibles, bien insignifiantes, et, de plus, tout à fait frottées et usées; elles n'en ont pas moins été payées 372 et 375 thalers, soit près de 3,000 francs la paire.

Voici maintenant les merveilles de la galerie : 8 Jacob van Ruijsdael. Deux *Cascades*, assez importantes, gravées dans l'*Inst. calcogr.* de Prestel, et se faisant pendant, 3 pieds 2 pouces de haut sur 2 pieds 7 pouces, ont été acquises par M. Eastlake pour la National Gallery de Londres, le nº 229, 7,025 thalers, et le nº 235, 7,800 thalers, soit plus de 55,000 francs les deux. La National Gallery voulait des Ruijsdael, et il n'est pas facile d'en trouver dans la circulation. Ceux-là d'ailleurs sont assez beaux, dans le genre des Cascades, qui n'est pas le meilleur genre de Jacob.

Un troisième Ruijsdael (nº 231), opaque et repeint, également gravé dans l'*Inst. calcogr.*, a été retiré à 2,950 thalers; un quatrième, *le Champ de blé* (nº 230), original, mais un peu dur et usé, 960 thalers; le cinquième, *des Ruines*, encore gravé dans l'*Inst. calcogr.*, bonne peinture, seulement un peu sombre, 603 thalers; destiné au musée de Hanovre, qui a acheté dans la vente pour environ 14,000 thalers, sur les 50 à 60,000 du total réel.

Les autres Ruijsdael sont restés à des prix inférieurs : 575 et 290 thalers.

La plupart de ces Ruijsdael étaient signés, et, d'après ces signatures, nous avons encore constaté ce que nous cherchons à établir depuis longtemps : qu'un petit v se trouve presque toujours accolé au grand R initial, et par conséquent que le vrai nom est *van* Ruijsdael. Ce v pour van est encore bien plus évident dans les signatures de Salomon, frère de Jacob, parce que l'S de son prénom est, d'habitude, séparé du nom, tandis que dans la signature de Jacob, le J vient ordinairement compliquer le monogramme. Dans cette galerie Stolberg, justement il y avait un excellent Salomon Ruijsdael, *une Auberge* (nº 236), payé 298 thalers, peinture très-claire, dans la manière de son maître van Goien, et portant une superbe signature; S. vRUIJSDAEL, 1647, le v attaché à l'extrémité du premier jambage de l'R, mais très-distinctement. Le docteur Sträter, d'Aix-la-Chapelle, qui possède une si précieuse collection d'estampes et notamment des eaux-fortes de Rembrandt, a aussi une peinture de Salomon Ruijsdael, où le v est incontestable. Il faut donc se décider à adopter le *van* Ruijsdael, comme vient de le faire M. Dubourg dans sa nouvelle édition du beau catalogue du musée d'Amsterdam.

Le musée de Berlin, ainsi que la National Gallery de Londres et le musée de Hanovre, a aussi trouvé quelque chose dans la collection Stolberg : un tableau bien précieux, le tableau qui porte la première date certaine dans l'œuvre d'Antonis Mor, qu'on nomme souvent Antonio Moro. Cette peinture sévère et forte montre le point de départ du grand artiste qui devint le favori de la cour d'Espagne et qui a laissé de si admirables portraits, un peu influencés alors par les grands Vénitiens. Elle représente deux chanoines à mi-corps, de grandeur naturelle, vêtus de blanc. En avant, sur une plinthe qui occupe le bas du panneau, d'un côté à l'autre, est disposée une inscription hollandaise en huit lignes, et,

sur le rebord de la plinthe, la signature *Anthonis Mor fecit,* 1544. Mor est encore à cette époque tout à fait sous l'influence de Schoorl, chez qui il s'était formé à Utrecht. La date a encore ceci de curieux, qu'elle prouve qu'Anthonis Mor n'est pas né en 1525, comme le suppose le catalogue du musée de Paris, mais bien auparavant, en 1519 probablement, date adoptée par certains biographes. Nous avons déjà eu occasion de faire cette remarque, en citant, sans néanmoins l'avoir vue, cette date du portrait des deux chanoines, dans une étude sur Anthonis Mor, publiée par *l'Artiste* de 1858. On ne peut que féliciter le docteur Waagen d'avoir doté le musée de Berlin de cette œuvre à la fois intéressante pour l'histoire de l'art et très-magistrale comme expression et comme pratique.

Les deux Cuijp figuraient en originaux dans la collection Stolberg : du vieux Gerritz, père d'Aalbert, un grand tableau large de 5 pieds 3 pouces, *l'Ange annonçant aux bergers la naissance du Sauveur* (nº 61, sous le nom de *Cuypel!*), composition très-mouvementée et très-étrange, exécution et couleur encore plus fantasques, avec des tons jaunâtres, une harmonie presque monochrome, une touche brusque et éraillée. Signature bien authentique : *cuijp,* sans initiale de prénom. C'est très-curieux pour connaître une des manières de ce vieux maître qui eut l'honneur de former son fils Aalbert. — Vendu 496 thalers.

D'Aalbert lui-même, le paysage (nº 64) est aussi dans une manière exceptionnelle, ou plutôt transitionnelle, entre son premier et son second style, de la période précisément du fin paysage décrit dans la Galerie Suermondt. Ici est pareillement la signature *A. cuijp.* Le tableau, gravé dans l'*Inst. calcogr.*, a été vendu 720 thalers. Il était un peu usé en certaines parties.

Après Jacob van Ruijsdael, c'étaient les peintres d'oiseaux et d'animaux, de gibier, de *nature morte,* comme on dit mal à propos en France, qui tenaient dans la collection le rang le plus distingué : J. Weenix, Hondecoeter, Hondius, chez les Hollandais; Snyders et Fyt chez les Flamands. Un des Hondecoeter, « un Autour guettant *la volaille* » (nº 130), a été vendu 800 thalers, pour le musée de Munich, à ce qu'on dit; deux petits Abraham Hondius, de Rotterdam, hauts de 10 pouces seulement, *un Chien faisant lever une cigogne* et *un Chien faisant lever un héron* (nºs 131 et 132), pendants signés *Abraham Hondius,* 1670, ont été payés 194 thalers. Les Weenix ont atteint les plus hauts prix après les Ruijsdael (je ne parle point du Raphaël et du Corrége retirés), notamment le nº 290, « *les Produits d'une chasse, un lièvre et des oiseaux morts* », très-bon tableau, vendu 2,950 thalers, pour le roi de Hanovre. Il avait été payé, dit-on, 12,000 thalers par le comte de Brabeck; le nº 289, *Fleurs et fruits,* 510 thalers. Quelques-uns des autres tableaux avec des perroquets, attribués à Weenix, étaient certainement de Hondecoeter et n'ont guère dépassé 300 thalers.

Le Fyt, grande composition large de 6 pieds, avec un chevreuil mort, deux chiens, du gibier et des accessoires de chasse, avec un fond de paysage, ce qui est rare, était une des belles œuvres du maître. Signé *Joannes Fyt,* 1649. Acheté 566 thalers par M. Suermondt d'Aix-la-Chapelle. Les deux Snyders, excellents : *un Ours se défendant contre des chiens,* gravé dans l'*Inst. calcogr.*, 785 thalers; *un Homme éventrant un chevreuil,* des légumes, du gibier, beaucoup d'accessoires, 701 thalers; la figure était attribuée à Rubens, mais elle est de Snyders lui-même, probablement.

A présent, repassons vivement le catalogue pour noter les tableaux qui ont

échappé à nos catégories et qui ont atteint des prix assez élevés, ou qui offrent quelque particularité notable :

Un bon petit tableau, signé *P. de Bloot*, 1628, *Intérieur de village flamand*, 295 thalers; une *Bataille*, de Bourguignon, donnée au comte de Brabeck par le duc Charles-Guillaume-Ferdinand de Brunswick, 360 thalers; un Brvegel de Velours, avec figures faussement attribuées à Rubens, *le Christ et la Madeleine*, 295 thalers; une *Forêt*, bon tableau signé C. D. (Cornelis Decker) 1669, 495 thalers; un Everdingen, vrai mais usé, 211 thalers; de bons portraits de Gortzius Geldorp, peintre de Louvain, établi à Cologne, et qui a beaucoup peint au commencement du dix-septième siècle, ont été vendus des prix insignifiants, malgré leurs signatures et leurs dates; un bon van Goïen, signé et daté 1638, n'a atteint que 50 thalers; un Gysen, *un Lièvre et des oiseaux*, très-important pour le maître, mais un peu froid et maigre comme toujours, a été vendu 940 thalers; c'est un des beaux prix de la vente; un Kalf, vrai et bon, 100 thalers; un triptyque attribué à Gossaert (Mabuse), 600 thalers; un portrait par Mierevelt, signé et daté 1633, vrai, mais fatigué, 220 thalers; un portrait par Frans Mieris le vieux, daté 1679, 426 thalers; deux paysages par Moucheron, avec figures de Berchem, l'un 390 thalers, l'autre 614 thalers; *un Clair de lune*, d'Aart van der Neer, gravé dans l'*Inst. calcogr.*, assez bon, mais peu transparent, 685 thalers; un *Incendie*, du même peintre, a été retiré à 570 thalers; un *Intérieur d'église*, de van Nikkelen (nº 186), 190 thalers; deux Pannini, assez grossiers et purement décoratifs, *la Piazza Navone à Rome* et *l'Église Saint-Pierre à Rome*, tous deux signés et datés 1756, ont atteint des prix exorbitants pour ce peintre, 495 et 507 thalers; ils ont été achetés, dit-on, pour lord Hertford; un portrait d'homme, par Jan van Ravesteyn, 145 thalers; un H. Roos, daté 1660, des *Bergers et un troupeau*, 341 thalers, c'est cher; un David Ryckaert, *Société joyeuse*, 288 thalers; une *Madone*, de Sassoferrato, 480 thalers; un *Intérieur d'église*, par H. Steenwyck, 300 thalers; un portrait de J. Strozzi, peint par Bernard Strozzi en 1635, 520 thalers; un portrait par Tinelli, 492 thalers; un petit Philips Wouwerman, « *un Vieux cheval gris* », vrai mais faible, 192 thalers; *un Bœuf blanc*, « peut-être de Du Jardin ou d'Adriaan van de Velde », dit le catalogue, 280 thalers; c'est une copie d'un tableau du musée de Dresde. Même parmi les *anonymes*, quelques tableaux ont monté à des prix imprévus. Compensation pour les *chefs-d'œuvre* sur lesquels on comptait et qui sont tombés devant la publicité, après une réputation d'un siècle conservée dans l'isolement du château de Söder.

En somme, cette vente, dont on avait fait tant de bruit à l'avance, a réussi au delà de l'attente des connaisseurs désintéressés : car la valeur de la galerie était extrêmement exagérée. Nous étions là quelques hommes habitués aux tableaux, et venus de plusieurs points de l'Europe, avec une grande curiosité pour cette grande renommée. Après avoir tout vu, notre estimation en bloc n'allait guère qu'à 200,000 francs. C'est à peu près ce que la galerie a produit en réalité, déduction faite des tableaux erronément attribués aux maîtres exceptionnels, et qu'on a dû retirer. — Il y a quelqu'un qui se connaît mieux à tout que les connaisseurs attitrés, c'est tout le monde.

W. B.

LOUIS SPOHR.

L'Allemagne vient encore de perdre une de ses gloires les plus consacrées : l'illustre compositeur Louis Spohr est mort à Cassel le 22 octobre dernier. Nous résumons une intéressante notice biographique que la *Gazette d'Augsbourg* a publiée peu de jours après son décès.

Louis Spohr naquit le 5 avril 1784 à Brunswick, où son père exerçait la médecine. Mais la famille alla, peu de temps après cette naissance, s'établir au bourg voisin de Seesen, et ce fut là que Spohr reçut sa première éducation. La vocation musicale est une de celles qui attendent le moins le nombre des années chez ceux qu'elle a choisis; de très-bonne heure, la musique fut pour l'enfant la jouissance suprême. Un petit violon qu'à force d'instances il se fit acheter à la foire fut pour lui la plus précieuse conquête. Le père, qui avait destiné son fils à la science, ne vit pas d'abord de bon œil ce penchant décidé, qui contrariait ses vues. Mais, comme il arrive toujours et fort heureusement en pareil cas, la mère fut l'allié de l'enfant. Elle n'eut pas de cesse qu'elle n'eût fait céder son mari, qui cependant exigea qu'à côté de l'éducation musicale les autres études ne fussent pas négligées. Spohr reçut ses premières leçons d'un réfugié français, du nom de Dufour, qui était venu s'établir à Seesen vers 1791. Dès l'âge de sept ans, l'enfant était une petite célébrité, et dès la huitième il s'essayait dans la composition, et l'incontestable talent qui perçait dans ses premières tentatives acheva de vaincre les résistances du père. Louis fut envoyé à Brunswick, où l'organiste Hartung l'initia aux mystères de l'harmonie et du contre-point. C'est le seul enseignement théorique que Spohr ait jamais reçu. Par un rescrit du 23 octobre 1799, le duc de Brunswick le nomma musicien de chambre. Spohr avait alors quinze ans.

Quelques années plus tard, le duc lui fournit les moyens d'accompagner en Russie Eck, son professeur de violon, et en 1804 il entreprit pour son propre compte une tournée de virtuose en Allemagne. Partout son talent sur le violon excita le plus grand enthousiasme. En 1805, le duc de Gotha le nomma son maître de chapelle. Ce fut à Gotha qu'il trouva sa première femme, D. Scheidler, une des plus distinguées harpistes qui aient jamais existé. Aussi Spohr écrivit-il, après son mariage, une série de ravissantes compositions pour violon et harpe. Cette époque de sa vie fut d'ailleurs féconde en œuvres de tout genre; elle produisit entre autres le *Jugement dernier*, oratorio, et le *Duel avec l'amante*, opéra. En même temps, sa maestria sur le violon avait atteint son apogée; on a vu des vieillards qui avaient pu l'entendre à ce moment retrouver tout le feu de leur jeunesse en se rappelant les sons que Spohr tirait de son violon enchanté. La plus prodigieuse exécution et l'âme la plus profonde se réunissaient dans ce jeu, au jugement de tous ceux qui l'ont entendu.

En 1813, Spohr prit à Vienne la direction du théâtre An der Wien. Le congrès, qui suivit bientôt, fit de sa renommée une gloire européenne. Ce fut à cette époque qu'il composa son opéra de *Faust*, ainsi que l'oratorio l'*Allemagne délivrée*.

En 1817, il fit avec sa femme un voyage en Italie, où il rencontra de nouveaux succès. A son retour, il fut directeur de musique au théâtre de Francfort, et ce fut à ce théâtre qu'il donna l'un de ses plus charmants opéras, *Zémire et Azor*

Un conflit avec la direction éveilla de nouveau dans l'artiste le désir des voyages. Il donna sa démission et se rendit en Angleterre. L'enthousiasme qu'il trouva au delà du canal dépassa celui des Allemands et des Italiens. Ses concerts attirèrent une affluence énorme, malgré les prix exorbitants fixés par les directeurs de théâtre. Il écrivit à Londres sa deuxième symphonie, et, de retour en Allemagne, il alla s'établir à Dresde. Mais en 1822 l'électeur Guillaume II l'appela à Cassel, qu'il n'a plus quitté jusqu'à sa mort, sauf pour de courts voyages. Ces quarante-sept dernières années de sa vie furent extrêmement fécondes. Elles ont produit six symphonies, quatre doubles quatuors, cinq trios pour piano, quatre oratorios, *les Dernières choses*, *les Dernières heures du Sauveur*, *la Chute de Babylone*, et *la Prière dominicale;* cinq opéras, *Jessonda* (1812), *l'Esprit des montagnes* (1824), *Pietro d'Albano* (1827), *l'Alchimiste* (1830), *les Croisés* (1844), indépendamment d'une grande quantité de musique de chambre, de musique spirituelle et de *lieder*.

Parmi les opéras de Spohr, le plus populaire et presque le seul qui se soit maintenu au répertoire allemand, c'est *Jessonda*. Peut-être faut-il en partie chercher dans les défectuosités du texte la cause de l'oubli où sont tombés les autres. Ce qui est certain, c'est que rien n'a tant contribué à étendre la renommée du compositeur que certaines parties isolées de *Faust*. Peu après 1820, Spohr s'était fait faire un livret avec le même sujet que fournit le texte de *Freischutz*, mais ayant appris que Weber composait son opéra, il interrompit le sien.

Spohr fut en outre jusqu'à la fin de ses jours un éminent professeur de violon, et un professeur désintéressé et généreux quand il rencontrait sur son chemin des talents pauvres. Lui-même ne s'était pas fait entendre en public depuis 1830.

Physiquement, Spohr était d'une beauté imposante, d'une stature colossale et d'une vigueur qui semblait lui promettre encore de belles années, malgré son âge avancé. Il est question d'attacher son nom à une fondation consacrée à l'art et aux artistes. On ne peut qu'applaudir à cet usage, qui tend à se généraliser en Allemagne, et qui est assurément la meilleure manière d'honorer les morts illustres.

CHRONIQUE PARISIENNE.

« *Souvenirs et Correspondance tirés des papiers de madame Récamier*[1]. » Ces deux volumes n'ont pas complétement répondu à l'attente qu'ils avaient excitée. « Une disposition dernière, nous dit l'avant-propos, dictée uniquement par un retour du sentiment de défiance dont nous venons de parler (celui que madame Récamier nourrissait contre elle-même comme écrivain), imposait l'obligation de détruire ce qu'elle avait écrit de ses *Mémoires*. Le paquet qu'elle avait désigné expressément a donc été brûlé; mais, dans le reste de ses papiers, on a heureusement retrouvé quelques fragments, notamment ceux dont M. de Chateaubriand s'était servi, jusqu'à en copier des pages, pour la rédaction de ses propres *Mémoires*. »

Malgré tant de regrettables lacunes, ces quelques fragments, reliés entre eux par un pieux et tendre souvenir, ont fait apparaître devant nos yeux, comme à travers une brume lumineuse, la femme qui allia la souveraineté de la beauté au génie de l'amitié. Les hommes dont on nous la montre entourée semblent n'être là que pour former un cadre glorieux à cette touchante poésie de l'amitié qu'elle a su si bien marier en elle aux perfections et aux grâces féminines. Dans ce petit groupe d'élus se détachent surtout trois physionomies : Mathieu de Montmorency, Ballanche et Chateaubriand. Chacun, selon ce qu'il est lui-même, réfléchit différemment le pur rayon de cet astre paisible. Le fils des Croisés mêle partout sa tendresse aux saintes ardeurs de son orthodoxie; son âge, sa gravité naturelle et acquise le conviaient, aussi bien que ses convictions religieuses, au rôle si doux de mentor de la beauté. Il couvre donc de l'égide de ses conseils, au milieu des séductions du monde où il vient d'entrer, ce cœur qu'il adore, de crainte qu'il ne vienne à battre trop vite sous une impulsion imprévue : armé du goupillon, il fait sentinelle auprès de sa jeune et brillante amie. Chateaubriand, venu le dernier, manifeste dès l'abord sa personnalité envahissante; les vieilles amitiés tremblent devant ce souverain qui ne connaît que lui seul; pour y enfouir ses ennuis dévorants, nulle âme ne pouvait à ses yeux être trop grande, nulle tendresse trop exclusive. Avec lui, c'est le personnage,

[1] Michel Lévy.

c'est l'égoïsme pompeux qui apparaît. Sa correspondance avec madame Récamier, où se trouve certainement l'intérêt principal, sinon le principal charme de ce livre, met dans un jour nouveau cet isolement fondamental et ce détachement ambitieux qui marquèrent surtout de leur sceau fatal la fin de cette existence, ensevelie en elle-même et glacée avant d'avoir payé son tribut à la mort physique. On sent trop bien, à la lecture de ces lettres, que l'ennui a formé les deux tiers de ce génie amoureux du vide fastueux, de ce rhéteur sonore. Combien, au censeur orthodoxe et au rhéteur ennuyé, je préfère le doux, le sincère, le mystique et profond Ballanche! Comme il aime véritablement, celui-là, sans préoccupation de lui-même, et comme véritablement aussi il mérite d'être aimé!

Quant à ce monsieur Récamier, j'avoue qu'il me déplaît fort d'un bout à l'autre. Non-seulement il épouse une femme pour ne point l'épouser, mais il l'empêche, en la rivant au formalisme social, d'être à tout autre, de s'épanouir dans la plénitude de sa nature féminine, d'être épouse enfin et d'être mère. On cherche ses desseins, et l'on craint parfois de les deviner. N'était-ce que l'éclat de ses salons que l'opulent banquier avait recherché en demandant, et en obtenant, hélas! la main de celle qui, devenue madame Récamier, ne cessa jamais, nous assure-t-on, d'être mademoiselle Adélaïde Bernard? Il eut du bonheur, le financier, de n'avoir pas établi sur un volcan cette fiction conjugale. En outre des conseils que lui prodiguait Matthieu de Montmorency, madame Récamier trouvait en effet le gardien le plus intime, le plus naturel et peut-être le plus sûr dans la modération de son tempérament. Le sang ne semble pas l'avoir jamais enivrée de ses vertiges. Elle était sentimentale, si j'en crois notamment ses rapports avec le prince de Prusse; mais il ne paraît point qu'il se soit rencontré un filon de lave dans cette âme rayonnante de si douces splendeurs, et qu'un critique a très-justement comparée à l'astre de Diane, à l'astre serein qui fait rêver, mais qui n'enflamme pas. On respecte, on chérit cette ravissante et lumineuse figure; on sent malgré soi, franchissant la mort, se continuer l'influence paisible, profonde, adoucissante, qu'elle a exercée sur tous ceux auxquels il fut accordé de l'adorer; on la voit dégageant du milieu des ronces le cœur meurtri de ses amis, et le guérissant d'une caresse délicate, d'un sourire suave, de ce sourire réparateur dont quelques femmes ont seules le secret. Mais on ne sent jamais dans ce voisinage les approches redoutables de la passion, et, — Dieu me pardonne! — on va même, par instants, jusqu'à aimer ce M. Récamier d'avoir compris son rôle en présence d'une femme si bien faite pour imposer à l'homme des adorations sans amertume.

— Un livre de M. Barthélemy Saint-Hilaire est toujours une bonne fortune pour les amateurs de véritable science. Celui qu'il vient de publier, « *le Bouddha et sa religion*[1] », vient fort à propos : c'est l'auteur lui-même qui le dit. Un ouvrage sérieux et substantiel, puisé consciencieusement aux sources, a toujours son à-propos, en effet, et il peut aisément se passer du bénéfice des circonstances fortuites, d'où naissent certaines productions éphémères qui disparaissent avec elles. Cependant, l'érudit a cru devoir, à l'importance intrinsèque et durable de son livre, ajouter une portée étrangère : il s'est armé de son travail, qui certainement se suffisait à lui-même, ainsi qu'au nom de son auteur, et il nous a annoncé qu'en le publiant il n'a eu « qu'une intention : c'est de rehausser par

[1] Chez Didier et Cie.

une comparaison frappante la grandeur et la vérité bienfaisante de nos croyances spiritualistes ». De Bouddha et de sa doctrine, l'éminent auteur a donc voulu avant tout faire une arme de polémique. Il a eu l'espoir d'écraser sous ce volume nourri de science le monstre aux mille têtes qui apparaîtra désormais dans les cauchemars universitaires, l'odieux panthéisme. C'est que le péril est grave. A ses yeux, Bouddha n'a pas seulement vécu dans l'Inde, voilà deux mille cinq cents ans, il vit au milieu de nous, il cherche à nous enlacer dans le réseau de ses subtilités captieuses; il porte un habit noir, il se promène, il écrit en ce siècle pervers; Bouddha, ô horreur! Bouddha est peut-être de l'Institut. Ne siégerait-il pas à côté de M. Barthélemy Saint-Hilaire?

On fait un abus égal, selon moi, des mots de spiritualisme et de panthéisme, que l'on oppose sans cesse l'un à l'autre dans les régions officielles de la philosophie. A y regarder de près et sans prévention contre aucun, on découvre cependant qu'il y a bien des manières d'être spiritualiste et aussi bien des sortes de panthéisme : peut-être arriverait-on, si on voulait bien se rendre une mutuelle justice, à comprendre en combien de points se touchent, et même se confondent des conceptions que l'on s'obstine ainsi à placer dans une situation d'opposition radicale.

« Prenant l'homme tel qu'il se trouve sur cette terre, l'étudiant mal et ne le considérant que dans ses misères, le Bouddha n'essaye pas de remonter à son origine et de le rattacher à un principe supérieur. Tout au plus va-t-il jusqu'à supposer, avec les croyances les plus vulgaires de ces temps reculés, que l'existence présente est la suite d'existences passées dont l'homme porte ici-bas la peine fatale. Il croit à la transmigration, et c'est là son premier dogme et sa première erreur. Il faut donc que l'homme sorte à tout prix du cercle des renaissances perpétuelles dans lequel il est enchaîné; et le Bouddha se charge de lui enseigner le chemin qui doit le conduire à la délivrance et l'arracher à cette horrible servitude. Plein de miséricorde et de compassion, il donne au genre humain qu'il vient racheter un code de morale, et il annonce le salut éternel à tous ceux qui l'auront suivi. Or le salut éternel, tel que l'entend le bouddhisme, quel est-il, et comment l'homme peut-il se soustraire à la loi de la transmigration? Par un seul moyen, c'est d'arriver au néant, au *Nirvâna*. Une fois anéanti, grâce à la pratique des austérités et des vertus que le Bouddha recommande, l'homme est bien assuré de ne plus renaître, sous quelque forme que ce soit, dans le cercle odieux des existences; et quand tous les éléments dont il était composé, matériels et spirituels, seront détruits sans retour, il n'y a plus rien à craindre de la transmigration; l'aveugle fatalité, qui emporte toutes choses dans l'univers, n'a plus d'empire sur lui. »

Le tableau est complet en quelques traits de plume. Mais, à part M. Arthur Schopenhauer, dont M. Saint-Hilaire peut-être ignorait jusqu'à l'existence, et dont nous présentons aujourd'hui le système à nos lecteurs, quel est le philosophe moderne qui consentira à voir dans ce tableau l'image de ses propres convictions? L'auteur, préoccupé de beaucoup *prouver* et de pourfendre à travers Bouddha les esprits qui, en ce temps-ci, ont cherché ou cherchent encore sincèrement la vérité; l'auteur, dis-je, semble avoir négligé de voir entre le panthéisme moderne — puisque panthéisme il y a — et le panthéisme oriental du Bouddha une différence qui met entre eux la distance d'un pôle à l'autre dans le monde de la pensée. La doctrine bouddhiste ne connaît rien, en effet, de ce qui

constitue l'essence de notre époque, de ce qui tend de plus en plus à devenir, dans la nature comme dans l'histoire, la manifestation souveraine, universelle de l'absolu, ainsi que la conscience supérieure de l'idéal humain : je veux dire le *Progrès*. Si l'on accuse de panthéisme toute pensée qui affirme la présence au sein des choses d'une même activité infinie, il faudra du moins, pour ne pas s'exposer à une critique arbitraire par voie de comparaison, signaler, après l'avoir reconnue, cette différence fondamentale qui non-seulement est exclusive de tout rapprochement entre les deux théories que l'on se complaît à identifier, mais qui les place, je le répète, dans une situation diamétralement opposée, mettant d'un côté l'inertie, l'immobilité, le néant; de l'autre, l'énergie, le mouvement, l'accroissement progressif de la vie universelle et des existences particulières qui s'y trouvent impliquées.

M. Barthélemy Saint-Hilaire nous dit, il est vrai : « Je sais bien toutes les différences, et je ne fais pas à nos systèmes contemporains l'injure de les confondre aveuglément avec le bouddhisme, tout en les réprouvant comme lui. Je reconnais bien volontiers tous leurs mérites *accessoires*, qui sont considérables. » L'auteur n'admet donc pas de différence fondamentale, et dès lors ses réserves sont insignifiantes au point de vue philosophique.

« Mais, poursuit-il, on doit juger toujours les systèmes de philosophie par leurs conclusions, quelle que soit la route qu'ils prennent pour y atteindre; et ces conclusions, pour être obtenues par des voies différences, n'en deviennent pas meilleures. » Sans doute, les conclusions jugent le système, chacun est parfaitement d'accord là-dessus. M. Barthélemy Saint-Hilaire entend surtout les conclusions pratiques, les fruits vivants d'une doctrine. « A ses fruits, vous reconnaîtrez l'arbre. » Aussi est-on quelque peu surpris que la vie du Bouddha, que sa pratique juge si mal son système, et cela d'après l'auteur lui-même, qui nous peint ainsi son personnage :

« Je n'hésite pas à ajouter que, sauf le Christ tout seul, il n'est point, parmi les fondateurs de religion, de figure plus pure ni plus touchante que celle du Bouddha. Sa vie n'a point de tache. Son constant héroïsme égale sa conviction, et si la théorie qu'il préconise est fausse, les exemples qu'il donne sont irréprochables. » Donc le Bouddha n'a rien compris en pratique à sa propre doctrine : il n'était pas bouddhiste. Et pourquoi pas? La conséquence inattendue que je me permets de tirer de la double assertion du savant auteur n'est point si paradoxale qu'elle en a l'air? Qu'on y réfléchisse, et l'on verra combien peu de gens partagent leur propre opinion.

Passons, s'il vous plaît, du Bouddha à Confucius. « La Morale des Chinois », par M. Louis-Auguste Martin [1], est la première partie d'une histoire générale de la morale qui doit paraître successivement en plusieurs volumes. C'est là une tentative sérieuse et à laquelle on ne fera pas le reproche d'avoir été improvisée. M. Martin a commencé par les Chinois, sans doute parce que les Chinois ont tout découvert avant nous, même la morale. Écoutez plutôt; il s'agit de la fille de Fou-hi, qui régna, selon la chronologie de M. Pauthier, en 3468 avant notre ère, et dont la légende dit qu'il était fils du Ciel, d'où le titre de *Fils du Ciel* que prirent ses successeurs :

« On dit de sa fille qu'elle obtint d'être vierge et épouse tout ensemble. Je

[1] Paris, librairie générale de Bestel et Cie.

note cette tradition, car elle montre qu'alors les Chinois, comme les autres peuples anciens, avaient une grande vénération pour la virginité. »

Les Chinois forment un peuple d'une sagacité fort minutieuse, comme chacun sait; cette qualité, ou ce travers, leur a fermé le sentiment de l'infini, et c'est là ce qui en a fait, et qui, selon toute apparence, continuera d'en faire des Chinois. En morale, cela va sans dire, ils ne cessent pas d'être Chinois, si même ils ne le sont plus qu'ailleurs. M. Martin a relevé, avec le soin exigé par un travail semblable, tous les préceptes de détail, tantôt excellents et tantôt bizarres, qui ont formé l'inextricable réseau de règles et de pratiques où la vie s'est prise chez eux, et où elle est restée étroitement enlacée. L'âme cherche inutilement l'air, et la pensée les larges horizons du ciel infini dans tout ce détail, d'où se dégage seulement de temps à autre, avec la parole d'un homme qui eût été grand sous d'autres latitudes, quelque grande et belle vérité morale; mais, semblable à un lingot d'or qui brillerait un instant aux yeux, cette vérité est immédiatement livrée à l'esprit *médailleur* de ce peuple trop scrupuleusement intelligent, et mise en petite monnaie à l'effigie de son esprit.

M. Martin nous a fait entrer dans le temple par la petite porte, mais elle s'élargira à mesure qu'il se rapprochera davantage, dans ses consciencieuses recherches, de la morale chez les peuples de l'Occident.

La tolérance religieuse ne s'établira jamais que sur la liberté philosophique. M. Ad. Schæffer, dans son « *Essai sur l'avenir de la tolérance*[1] », a compris que, pour « régénérer » l'individu, il fallait avant tout dégager sa conscience, lui restituer, par la liberté de son être moral, la faculté de se donner à une conviction ou de s'y refuser. La sincérité envers soi-même exige l'indépendance individuelle, et hors la sincérité il n'y a pas de foi réelle, il n'y a pas de religion. Sur ce fondement capital, on peut le dire, le protestantisme et la philosophie aspirent de plus en plus à se rencontrer. Une révolution morale sera accomplie quand cette rencontre sera un fait universellement accepté des deux côtés; car ce jour-là le protestantisme lui-même, et pour mieux dire encore, le christianisme, devenu une des émanations de la libre conscience, s'offrira à son tour comme l'un des résultats de cette libre conscience, qui est, je le redis encore, la philosophie, toute la philosophie, dans sa racine et dans son identité permanente.

Je ne puis que mentionner aujourd'hui la publication d'un travail qui est le fruit d'une pensée à la fois savante, laborieuse, originale et hardie : « *Paris, Rome, Jérusalem*[2] », par M. Salvador, l'auteur de « Jésus-Christ et sa doctrine ». La prochaine chronique réparera cette lacune, avec quelques autres qu'il ne nous est pas possible de combler dès aujourd'hui.

Avant de terminer néanmoins, et puisque tout récemment la mémoire de Schiller a occupé Paris, je veux signaler encore une traduction de *Guillaume Tell*[3], par M. François Sabatier-Ungher. Cette traduction est faite tout entière dans le mètre original. Il faut savoir gré à l'auteur d'une aussi vaillante tentative, par laquelle, non sans y avoir réussi en maints passages, il a voulu nous sortir de l'ornière de l'alexandrin.

Nous avons également ouï parler d'une traduction complète des œuvres de

[1] Paris, Joel Cherbuliez.

[2] Michel Lévy.

[3] Kœnigsberg, J. H. Bon, libraire-éditeur.

Schiller, par M. Régnier, de l'Institut. Les deux premiers volumes viennent fort à propos pour donner à l'Allemagne une preuve de plus, après tant d'autres, de l'assiduité toujours plus générale avec laquelle les esprits distingués abordent chez nous ses grandes personnifications, et cherchent à s'approprier ce qu'elles ont d'universel.

CHARLES DOLLFUS.

Errata du numéro du 31 octobre.

Page 15, ligne 5, au lieu de *Nervii*, lisez *Aduatici*.
Page 20, ligne 35, au lieu de *situés*, lisez *située*.
Page 21, ligne 20, au lieu de *Hungtington*, lisez *Huntingdon*.

CH. DOLLFUS. — A. NEFFTZER.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, 8, RUE GARANCIÈRE.

VOYAGES ET DÉCOUVERTES.

L'EUROPE DANS L'ASIE ORIENTALE.

Reise um die Erde nach Japan, an Bord der Expeditions-Escadre unter Commodore M. C. Perry, in den Jahren 1853, 1854 *und* 1855 *unternommen. Von* Wilh. Heine. Leipz. 1856. 2 volumes.

Narrative of the Expedition of an American Squadron to the China Seas and Japan, performed in the Years 1852, 1853 *und* 1854, *under the command of commodore* M. C. Perry, U. S. N., *by order of the Government of the United States. Compiled from the original notes and journals of Commodore and his officers, by F. D. Hawks. With numerous illustrations.* New-York, 1856. Gr. in-8°.

Die Expedition in die Seen von China, Japan und Ochotzk, unter Commando von Commodore C. Ringgold und Commodore J. Rodgers, Deutsche original Ausgabe, von Wilh. Heine. *Fortsetzung der Reise um die Erde nach Japan.* Leipz., 1858-59. 3 volumes.

The North Pacific Surveying and Exploring Expedition; or, My last Cruise. Where we went, and what we saw.... By A. W. Habersham, *Lieut. U. S. N.* Philadelphia, 1857. In-8°.

Acht Monate in Japan nach Abschluss des Vertrages von Kanagawa. Von Fr. A. Lühdorf, *Supercargo der Brigg* Greta. Bremen, 1857. In-8°.

Notes on the late Expedition against the Russian Settlements in Eastern Siberia (1855). *By* Capt. B. Whittingham, *Royal Engineers.* Lond. 1856. In-8°.

J. M. Tronson, R. N. *Personal narrative of a Voyage to Japon, Kamtschatka, Siberia, Tartary, and various parts of coast of China, in H. M. S. Barracouta.* London, 1859. In-8°.

Sherard Osborn, R. N. *A Cruise in Japanes Waters.* London, 1859. In-8°.

Renseignements hydrographiques et autres recueillis à bord de la corvette la Constantine (1855), *par* M. Tardy de Montravel, *capitaine de vaisseau* (*Annales hydrographiques du Dépôt de la Marine,* t. X).

I.

L'Asie orientale est jusqu'à présent restée en dehors du mouvement de l'Occident. Habitée par des nations d'une autre race, vivant d'une autre civilisation, ayant d'autres idées, un autre esprit, d'autres rapports et d'autres intérêts, elle ne touche à l'Europe ni par son passé ni par son présent. C'est un monde absolument à part, concentré dans sa vie propre, ne se portant pas au dehors et se refusant à en rien recevoir. La propagation religieuse de nos missionnaires du seizième siècle devait donner à la civilisation chrétienne une action tout à la fois puissante et salutaire sur ces civilisations imparfaites de l'extrême Orient. Ce lien a été violemment brisé dès que les gouvernements indigènes y ont cru voir un danger politique. Le commerce lui-même, cet intermédiaire universel du rapprochement des peuples, a été ici entouré d'entraves et de restrictions; s'il n'a pu être entièrement anéanti, il a été réduit et limité de manière à supprimer pour ainsi dire tout contact extérieur.

Nous n'avons pas à examiner maintenant si ceux d'entre nous qui ont représenté à divers titres, depuis les temps de Gama et d'Albuquerque, la civilisation européenne vis-à-vis des civilisations asiatiques, n'ont jamais compromis, ne serait-ce que par trop de zèle, la cause qui reposait sur eux; toujours est-il que le système d'exclusion et d'isolement, dont les gouvernements de l'Asie orientale s'étaient un moment départis, est devenu depuis deux siècles plus rigoureux, plus absolu que jamais. L'Europe avait dû s'y soumettre; pour ne pas perdre entièrement les profits qu'elle trouvait encore dans ces rapports ainsi limités, elle en avait accepté les conditions.

Cependant une réaction s'est produite, soudaine, énergique, impérieuse. Dans l'état actuel des communications entre tous les pays de la

terre, telles que les ont faites de nos jours les merveilleux progrès de la science européenne; quand les distances, prodigieusement réduites par la vapeur, sont annulées par l'électricité; quand l'homme peut jeter instantanément sa parole et sa volonté, à travers les continents et les mers, jusqu'aux extrémités du monde, et se transporter lui-même aux contrées les plus lointaines avec une rapidité que ne retardent plus les éléments; quand le globe tout entier tend ainsi à vivre de la même vie, à respirer du même souffle, à s'inspirer de la même pensée, on s'est indigné que deux ou trois peuples qui nous sont si fort inférieurs par l'intelligence et par la force, se tinssent seuls en dehors du mouvement universel. Puis on s'est demandé si ces peuples avaient le *droit*, vis-à-vis du reste de l'humanité, de se retrancher ainsi dans leur isolement; et au nom du code naturel qui relie, dit-on, dans une même communauté d'obligations et d'avantages, tous les membres policés de la famille humaine, on a prononcé qu'ils n'avaient pas ce droit.

Des faits bien connus expliquent et justifient d'ailleurs les mesures que les grandes nations européennes ont adoptées à l'égard des États de l'extrême Orient.

Dans l'Annam, dont la famille aujourd'hui régnante a dû son élévation, il y a soixante-dix ans, à l'appui des canons français, nos missionnaires ont été l'objet de cruelles persécutions; sur plusieurs points du littoral de la Chine, il y a eu de sanglantes collisions où les Européens ont été plus d'une fois victimes de la trahison et de la surprise; enfin, c'était naguère encore une loi du Japon que tout naufragé sur ses côtes, à quelque nation qu'il appartînt, y fût condamné à un esclavage perpétuel. Cette dernière coutume, dont on ne retrouve l'analogue que chez les tribus les plus barbares, appelait surtout une répression tout à fait légitime.

Ces diverses causes ont amené depuis cinq ans dans les mers orientales des négociations et des événements dont s'est préoccupée l'attention publique. Les États-Unis ont envoyé au Japon, sous le commandement du commodore Perry, une forte expédition dont le résultat final a été la conclusion d'un traité de commerce qui prépare au moins, s'il ne les établit pas encore, de véritables relations internationales. Des traités analogues ont été obtenus par la Russie, l'Angleterre et la France. La France, l'Angleterre et l'Union américaine ont également obligé le gouvernement chinois d'élargir les bases de leurs rapports commerciaux avec l'empire, et d'ouvrir à nos vaisseaux un plus grand nombre de ports. Nos démêlés avec l'Annam viennent aussi de se terminer par une transaction favorable. D'autres faits sont venus dans le même

temps ajouter à l'intérêt qui s'est porté vers ces contrées. La guerre de 1854, entre la Russie et la France unie à l'Angleterre, a étendu ses effets jusqu'aux mers asiatiques. Une expédition anglo-française dirigée contre les ports russes du Kamtchatka, a été l'occasion de diverses reconnaissances dans ces parties peu fréquentées du grand Océan, où une seconde expédition américaine, conduite par le commodore Rodgers, exécutait à la même époque de grandes études hydrographiques. Un autre fait d'une bien autre portée coïncide avec ces premiers incidents de la guerre de 1854, s'il ne s'y rattache pas directement. La Russie, en 1858, s'est fait céder par l'empereur de la Chine toute la partie de la Mandchourie située au nord du fleuve Amoûr, et elle a ainsi acquis sur la mer du Japon un très-grand territoire, placé dans des conditions infiniment meilleures pour la colonisation et le commerce que ses établissements déjà en partie abandonnés du Kamtchatka. Cette extension d'une colonisation européenne dans les parties tempérées de l'Asie orientale peut et doit avoir pour ces régions extrêmes des conséquences dont il est difficile de présager tout l'avenir.

Tous ces pays de l'extrême Orient, dont naguère encore le nom même était à peu près étranger au grand nombre, sont dès à présent entrés dans le mouvement européen. Les événements dont ils ont été le théâtre depuis quelques années, et les publications déjà nombreuses dont ces événements ont été l'occasion, présentent d'ailleurs un grand intérêt scientifique. La facilité qu'ils doivent donner tôt ou tard d'étudier d'une manière plus complète et plus approfondie qu'on n'a pu le faire jusqu'à présent les contrées soumises à la domination chinoise, aussi bien que les territoires encore si peu connus de l'empire annamitique; les perspectives nouvelles qu'ils ouvrent sur le Japon, surtout les notions déjà étendues qu'on leur doit sur les pays de l'Amoûr à peu près inconnus jusqu'ici, et celles que chaque jour maintenant va nous en apporter, seront des pages importantes dans l'histoire de l'exploration du globe.

L'Annam et la Chine n'ont pour nous encore que des promesses; nous n'aurons pas à nous en occuper quant à présent. Mais au Japon et sur l'Amoûr il y a des faits accomplis, assez nombreux déjà, et d'une assez grande importance historique et scientifique, pour qu'on puisse essayer d'en retracer la marche et d'en grouper les résultats. C'est le double objet que nous nous sommes proposé dans les pages qui vont suivre.

II.

Tout ce que l'on sait jusqu'à présent en Europe du Japon et des Japonais est dû à peu près exclusivement aux relations hollandaises. Ce n'est pas que les missionnaires catholiques du seizième siècle n'eussent consigné dans leurs lettres de très-bonnes informations sur cette nation singulière; mais la plupart de ces premiers documents sont rares, difficilement accessibles, et les notions qu'on y peut puiser se retrouvent d'ailleurs dans les ouvrages hollandais. La grande description de Kaempfer publiée pour la première fois en 1727, non-seulement résume ce qui avait été écrit avant lui, mais y ajoute de nombreuses observations personnelles telles qu'on les pouvait attendre de cet excellent voyageur. On sait que Kaempfer, Westphalien d'origine, s'était engagé comme médecin au service de la Compagnie néerlandaise des Indes Orientales, et qu'à deux reprises, en 1691 et 1692, il accompagna en cette qualité la députation périodique qui se rendait de Nagasaki à Yédo, résidence de l'empereur. Thunberg, le naturaliste suédois, dans la seconde moitié du dernier siècle, et, depuis Thunberg, plusieurs des résidents hollandais à Nagasaki, M. Titsingh notamment et M. Siebold, ont pu ajouter beaucoup encore à la description de Kaempfer, non-seulement par leurs recherches et leurs remarques personnelles, dont le champ a toujours été très-limité, mais surtout par les livres et les documents indigènes de toute sorte qu'ils ont pu se procurer malgré les sévères interdictions du gouvernement japonais. L'ouvrage le plus récent, celui de M. de Siebold, publié en néerlandais sous le titre de *Nippon, Archief voor de Beschrijving van Japan,* etc. (*Nippon, Recueil de documents pour servir à la description du Japon*), est sans contredit un précieux répertoire pour la connaissance de ce grand royaume insulaire, au point de vue multiple de l'histoire, de la géographie, des mœurs publiques et privées, de la langue, de la littérature nationale, de l'industrie, des productions et des ressources du pays; il y aurait bien peu à ajouter à la richesse de ces informations, si elles avaient pu être contrôlées par l'examen direct de la science européenne. Dans l'état actuel, et bien que de grandes lacunes restent à combler, il n'est pas moins vrai de dire que le Japon est un des pays de l'Asie sur lesquels nous possédons les données les plus étendues.

Nous n'avons garde d'entrer dans des détails purement descriptifs

qu'on peut aisément trouver ailleurs[1]. Il suffit de rappeler que des trois îles principales dont se compose ce que nous nommons l'empire du Japon, la plus grande, celle de Nippon, égale presque en étendue l'Angleterre et l'Écosse réunies, tandis que les deux autres, Sitkokf et Kiou-siou, peuvent ensemble se comparer à l'Irlande. Nippon est changé par les Chinois en Ji-pen ou Ya-poun (selon les dialectes), mots qui signifient proprement le soleil levant, l'orient: c'est de là que les Européens ont fait leur Japon. Ces trois îles, d'une largeur médiocre, se développent tout en longueur; elles sont comprises entre les 31 et 41° parallèles de notre hémisphère septentrional, c'est-à-dire sous les chaudes latitudes du Maroc et du sud de l'Espagne, bien que leur température, par des causes qui tiennent à la climatologie générale des continents, n'ait pas la douceur du ciel de l'Andalousie. D'un côté, le Japon est battu par les flots du grand Océan, si improprement nommé l'océan Pacifique; de l'autre, il est baigné par les eaux plus tranquilles d'une mer intérieure nommée la mer du Japon, qui le sépare de la Corée et de la Mandchourie. Une autre île d'une très-grande étendue, qui est comptée parmi les dépendances de l'empire, est celle de Yéso ou Matsmaï (le premier nom est indigène, le second japonais); elle est au nord de Nippon ou du Japon proprement dit, et elle touche par son angle nord-est à l'extrémité méridionale de la chaîne des îles Kouriles, qui court de là au nord vers la pointe du Kamtchatka. Comme toutes les terres mal connues, l'île d'Yéso a été longtemps pour les géographes un objet de spéculations et d'hypothèses, qui ont donné à cette île à demi sauvage une certaine notoriété.

Les statistiques japonaises, confirmées par tout ce que les Européens ont pu entrevoir de l'intérieur, s'accordent à donner aux trois îles principales du royaume une population considérable. Les chiffres varient entre 30 et 40 millions. Ces chiffres sont probablement un peu forcés, et dans tous les cas purement évaluatifs; mais il est hors de doute que le Japon est en effet un pays très-peuplé. L'agriculture y est en grand

[1] Le livre LXII du *Précis* de Malte-Brun, consacré au Japon et aux îles voisines, et pour lequel le savant auteur put consulter, outre les relations connues de Kaempfer et de Thunberg, les manuscrits de Titsingh qui lui furent communiqués, est un des meilleurs de l'ouvrage et des plus substantiels (t. III, p. 457-496, 1812). Nous citons l'édition originale, la seule qui soit réellement de la plume de Malte-Brun. Il y a cinq ans (en 1854), M. Fraissinet a publié, en deux volumes in-12, un excellent résumé français du grand ouvrage de M. Siebold. Nous signalons ces deux volumes au lecteur qui voudra trouver réuni dans un cadre commode tout ce que nous savions sur le Japon avant l'expédition américaine.

honneur, et beaucoup de branches d'industrie y sont très-développées. Il est tel produit japonais, la porcelaine par exemple et les laques, que nos propres artistes n'imitent qu'avec peine et ne sauraient surpasser. Les ouvriers japonais travaillent très-habilement le bois, les métaux et la soie, et l'on sait combien, dans l'industrie de même que dans les sciences, le développement d'une seule branche suppose d'acquisitions accessoires. C'est, au total, une nation riche, active, intelligente. L'instruction y est générale, ainsi que le goût de la lecture; il n'est pas rare, dit-on, de rencontrer des groupes des deux sexes assis à l'ombre, chacun un livre à la main. Il y a parmi eux, au moins dans la capitale, beaucoup d'hommes qui se tiennent, par l'intermédiaire des Hollandais, au courant des choses de l'Europe, et qui se sont montrés fort en état d'apprécier les plus belles inventions de la science moderne. Ils ont promptement compris le mécanisme d'un petit modèle de locomotive avec son railway, ainsi que d'un appareil de communication électrique, qui faisaient partie des présents envoyés à l'empereur par les États-Unis et par l'Angleterre à l'occasion des derniers traités. Tout ceci indique un remarquable développement de culture intellectuelle, qui sans doute est encore sous bien des rapports à une grande distance des civilisations européennes, mais qui est pour le moins égal, sinon supérieur, à la civilisation chinoise. Avec cela de l'enjouement, de l'esprit, de la finesse, qualité qui dégénère aisément, dans leurs rapports avec nous, en dissimulation et en duplicité. Mais est-il bien sûr qu'ils portent un jugement plus favorable de nos dispositions morales? et le défaut qu'on leur reproche ne serait-il pas pour eux, après tout, un bouclier dont ils se couvrent contre nous?

Une nation si bien douée et placée dans des conditions si favorables, aimant le bien-être, appréciant le luxe et trouvant d'immenses ressources dans les productions naturelles de son territoire, une telle nation était destinée par la nature à prendre rang parmi les peuples navigateurs et commerçants; ses institutions en ont fait un peuple stationnaire et sans communications extérieures. Il serait curieux de remonter à l'origine de cette anomalie et d'en suivre les phases historiques. Les documents nous manquent pour cette étude; mais l'histoire des relations du Japon avec les Européens depuis la première découverte des Portugais, il y a aujourd'hui trois cent dix-sept ans, y jette au moins une grande lumière.

III.

Il est notoire que le premier Européen qui ait abordé au Japon est le Portugais Fernand Mindez Pinto. Le Portugal était alors à l'apogée de sa gloire. Cinq à six générations d'intrépides navigateurs lui avaient découvert et conquis pied à pied tout le pourtour du continent africain. Gama lui avait ouvert la route de l'Inde, et en quelques années les couleurs portugaises flottaient de Goa à Macao, de Macao aux côtes de la Chine. Un grand homme, Albuquerque, avait jeté les fondations d'un magnifique empire oriental. Pour conserver cette vaste domination, il aurait fallu le bras d'un autre Albuquerque : l'homme manqua, et l'empire s'écroula bientôt sur ses bases mal affermies. Mais aux jours de sa prospérité, durant une partie du seizième siècle, il avait produit une foule de hardis marins, demi-héros, demi-aventuriers, qui remplirent ces mers orientales du bruit de leurs entreprises. Mêlant d'une manière singulière une bravoure enthousiaste à l'âpre avidité du marchand, une dévotion monacale à la licence de l'homme d'épée; aujourd'hui soldats, demain pirates, selon les temps et les lieux; toujours prêts d'ailleurs à affronter les fatigues, les privations et les dangers, pourvu qu'il y eût quelque chose à gagner pour eux ou pour la grandeur du Portugal : tels étaient ces hommes dont la vie tient à la fois du roman et de l'histoire, et Pinto nous en donne le type complet.

C'était en 1542. Le bâtiment où il se trouvait fut poussé par une tempête sur les côtes de Kiou-siou, la plus méridionale des trois îles japonaises. L'apparition de ces hommes d'une nation inconnue frappa les habitants d'un tel étonnement, que le souvenir en a été consigné dans les Annales de l'empire. Les Japonais, quoique vigilants, ne manifestèrent aucune répugnance à recevoir les étrangers et à communiquer avec eux. Ils leur témoignèrent au contraire beaucoup d'empressement, et les autorités ne mirent aucun obstacle à ce qu'ils trafiquassent librement avec les habitants. Bien plus, il fut convenu qu'un navire portugais apporterait tous les ans à Kiou-siou des étoffes de laine, des fourrures, des soieries et divers autres articles.

On a dit des Arabes du siècle de Mahomet qu'ils se répandirent sur le monde l'épée d'une main et le Koran de l'autre; de même on peut dire des nations chrétiennes que leur préoccupation constante depuis

le seizième siècle a été de propager à la fois le commerce et l'Évangile. Et ces deux objets ont toujours été si étroitement unis, qu'il n'est pas toujours aisé de reconnaître si le commerce est ici l'auxiliaire de la religion, ou la religion du commerce. Sept ans s'étaient à peine écoulés depuis la découverte de Pinto, qu'une colonie de missionnaires de l'ordre de Jésus abordait au Japon. A leur tête était le célèbre François Xavier, qui par ses talents, ses vertus et son enthousiasme, est resté un admirable type du missionnaire chrétien. Religieux et marchands, tous à leur arrivée à Kiou-siou furent reçus les bras ouverts. Le gouvernement ne fit pas plus d'objection à la prédication du christianisme qu'il n'en avait fait à l'établissement du commerce. Il fut permis aux Portugais d'aller où ils voudraient dans tout l'empire; ils purent visiter le Japon d'une extrémité à l'autre. Le peuple achetait les marchandises et écoutait les prédications. Dans ces premiers temps les travaux des missionnaires furent singulièrement féconds; car c'est une justice qu'il faut rendre à François Xavier et à ses compagnons, que tous étaient des hommes véritablement exemplaires, humbles, purs, désintéressés, bienveillants. Comme ils possédaient quelques connaissances médicales, ils secouraient gratuitement les malades, si bien que le peuple voyait en eux, et avec raison, des amis d'une nature supérieure, qui avaient consacré leur vie à faire le bien. Ils ne s'ingéraient pas dans les affaires publiques, et ne se mêlaient pas plus de l'administration qu'ils n'étaient inquiétés par elle. Ces hommes de bien s'étaient pris d'une affection véritable pour le peuple qu'ils évangélisaient; aussi ne rencontraient-ils en retour que des dispositions serviables et dociles. Xavier quitta le Japon en 1551. Il mourut en 1552 près de Macao; mais il laissait après lui, au milieu de ses insulaires bien-aimés, des hommes capables et dignes de continuer son œuvre. Des églises furent bâties en grand nombre, et c'était par milliers que se comptaient les conversions.

Les affaires de commerce n'étaient pas sur un moins bon pied. Les relations étaient étendues et les profits immenses. Beaucoup de Portugais avaient épousé les filles des plus riches Japonais chrétiens; un peu de prudence et de retenue, et nulle autre nation de l'Europe n'aurait pu les déloger de leur forte position.

Mais la retenue et la prudence accompagnent difficilement une grande prospérité. Le succès excite l'ambition, la richesse amène l'insolence. Ce fut par là que se perdirent les Portugais. Il est triste d'avoir à dire que le premier mal vint des missionnaires. Une nouvelle génération avait succédé aux apôtres de François Xavier. Non-seule-

ment de nouveaux missionaires, mais des ordres nouveaux, franciscains, augustins, dominicains, étaient accourus en foule pour avoir leur part dans cette riche moisson spirituelle. Tous ces ordres n'étaient pas seulement les émules, ils étaient les antagonistes des jésuites. On reprochait à ceux-ci d'avoir une lâche complaisance pour les pratiques des païens; on les accusait presque de pactiser avec le démon. Le zèle impétueux des nouveaux venus rejetait bien loin ces temporisations, fruit de l'expérience et de l'habileté, qui avaient conquis aux jésuites leur immense ascendant. Les mêmes disputes s'élevèrent en Chine; elles remplirent tout l'Orient. Au Japon comme ailleurs elles eurent un déplorable retentissement; et le peuple eut sous les yeux l'étrange spectacle de prêtres oubliant leur sainte mission pour se consumer en querelles acharnées.

Ce n'est pas tout. L'orgueil, la cupidité et les extorsions des marchands portugais vers la fin du seizième siècle avaient plus d'une fois déjà soulevé l'indignation des Japonais. Dans le clergé même, nombre de dignitaires, oubliant l'esprit du christianisme, se montraient en général disposés à toujours soutenir leurs riches compatriotes, sans trop s'inquiéter si au fond ils avaient raison ou tort. Les choses en étaient arrivées à ce point que prêtres et laïques traitaient le Japon pour ainsi dire en pays conquis. On n'avait plus que mépris et insultes pour les institutions et les usages de la nation. Cette conduite insensée porta ses fruits naturels. Le mécontentement et l'aversion remplacèrent peu à peu les premiers sentiments que les Portugais avaient autrefois inspirés aux insulaires. Des actes d'une insolence gratuite vis-à-vis de quelques hauts dignitaires comblèrent la mesure. C'en était trop pour une nation profondément attachée aux démonstrations extérieures de la hiérarchie. Des plaintes et des représentations arrivèrent jusqu'au trône impérial. De ce jour la perte des Portugais fut certaine. Ce n'était plus qu'une question de temps.

Dans les premières années du dix-septième siècle, des compétiteurs s'étaient présentés pour partager avec le Portugal les bénéfices du marché japonais. Les Hollandais, en 1609, et les Anglais en 1613, avaient obtenu l'autorisation d'envoyer annuellement un ou deux navires chargés de marchandises européennes. Découragés par de mauvaises spéculations, les Anglais se retirèrent volontairement bientôt après; mais les Hollandais persistèrent et se maintinrent. C'était à eux que devait revenir la survivance des Portugais.

Il fut question vers ce temps d'une vaste conjuration ourdie par les Portugais, de connivence avec un grand nombre de Japonais convertis.

Les dispositions de l'empereur régnant donnant tout lieu de craindre une mesure funeste aux étrangers, il n'était question de rien moins que de s'emparer de sa personne et de prononcer sa déchéance. Des lettres de la nature la plus compromettante furent, dit-on, trouvées en 1637 sur un navire portugais pris par les Hollandais pendant sa traversée du Japon à Lisbonne. Les Hollandais n'eurent rien de plus pressé que de faire arriver ces lettres sous les yeux de l'empereur. L'explosion fut terrible. Un décret impérial parut immédiatement, qui enjoignait à toute la race des Portugais, avec leurs mères, leurs nourrices, et tout ce qui leur appartenait, d'avoir à sortir de l'empire sans le moindre délai. La même proclamation interdisait à tout navire japonais ainsi qu'à tout natif du Japon de sortir du pays. La mort était prononcée contre tout indigène, revenant d'une contrée étrangère, qui mettrait le pied sur le sol japonais. La même peine était indistinctement prononcée contre quiconque introduirait une lettre du dehors, contre tout noble et tout soldat qui achèterait quoi que ce fût d'un étranger, contre quiconque essayerait de propager la religion chrétienne, ou même prendrait le titre de chrétien. Une récompense était promise à qui dénoncerait un prêtre étranger ou un Japonais converti. L'effet suivit aussitôt la menace. Les Portugais, frappés de terreur, se hâtèrent pour la plupart de quitter cette terre ennemie, et tous les chrétiens indigènes qui refusèrent d'abjurer furent mis à mort.

Depuis deux cent vingt-deux ans que cette terrible proscription a été prononcée, le gouvernement indigène ne s'est relâché sur aucun point de la rigueur de ces mesures. L'interdiction du Japon à tous les étrangers, et la défense absolue à tout Japonais d'avoir aucune communication avec le dehors, sont devenues des maximes d'État. Que les mers orageuses qui baignent les côtes de l'empire y jetassent un navire étranger, l'équipage naufragé était condamné à une détention perpétuelle; qu'elles en éloignassent un équipage indigène, il lui était interdit sous peine de mort de revenir à la terre natale. C'était la séclusion la plus radicale, la plus absolue. Il est à croire que l'histoire de l'Inde, depuis le milieu du dernier siècle, et la chute définitive de la dynastie mogole, n'avaient pas été de nature à ramener le gouvernement japonais vers de meilleures dispositions.

Lors de la grande proscription de 1637, les Hollandais avaient néanmoins obtenu une sorte d'exception. D'une part, ils pouvaient se prévaloir auprès de l'empereur du service qu'ils venaient de rendre en amenant la découverte de la conjuration portugaise; d'une autre part, sans doute, les grands du royaume avaient contracté des habitudes qui

leur rendaient pénible à eux-mêmes la privation complète de certains articles d'Europe. On permit donc aux Hollandais d'envoyer chaque année un ou deux navires au Japon. Mais de quel prix il leur fallut payer cette exception! D'abord un seul port leur fut ouvert, le port de Nagasaki, sur la côte occidentale de l'île de Kiou-siou (qui est la plus méridionale des trois grandes îles japonaises); et là ils furent confinés dans un îlot de 600 pieds de long, où sont les magasins et la factorerie. Cet îlot, appelé Désima, ne communique avec la ville que par un petit pont en pierre, où est postée une forte garde japonaise. Nul Européen ne peut franchir ce pont. Ceci n'était encore que la moins pénible et la moins humiliante des conditions qui leur furent imposées. Il leur fallut, dans les premiers temps, prêter le concours de leurs canons aux mesures qui avaient pour objet d'extirper le christianisme et les chrétiens du sol de l'empire, et d'en détruire les derniers débris. Il leur fallut renier, au moins de bouche, la foi chrétienne, et en abjurer tout signe extérieur. — « Êtes-vous chrétien? demandait un jour à l'un d'eux un fonctionnaire local. — Non, je suis Hollandais. » Au fond, les Japonais savaient à quoi s'en tenir sur les motifs d'une pareille abnégation, et elle leur inspirait un profond mépris : il fallait accepter ce mépris et endurer silencieusement les mille affronts qui en étaient la suite. Voilà comment il fut permis aux Hollandais de continuer le commerce lucratif dont les Portugais avaient eu si longtemps le monopole. Le négociant de La Haye ou d'Amsterdam qui, assis devant sa caisse, supputait les énormes profits de ce commerce, se mettait probablement fort peu en peine de la déchéance morale à laquelle devaient se condamner ses agents de Dézima; mais l'Europe n'eût-elle gagné aux derniers traités et à la manière ferme et digne dont ils ont été obtenus que de se relever de cet abaissement séculaire, elle aurait encore à s'applaudir d'un pareil résultat.

IV.

C'est aux États-Unis qu'en revient le premier honneur, car les négociations délicates qui ont mis de nouveau le Japon en rapport avec la civilisation occidentale, ce sont eux qui en ont eu l'iniative. Il est vrai qu'ils y avaient le premier intérêt. Depuis que l'acquisition de la Californie avait étendu les possessions de l'Union au delà des montagnes Rocheuses, et qu'elle touchait aux rivages du grand Océan, ses préoc-

cupations commerciales prirent naturellement cette direction. Elle se trouvait vis-à-vis de l'Asie orientale dans une position infiniment supérieure à celle de l'Europe. Les marchés de la Chine lui étaient ouverts, comme à l'Angleterre et à la France; pouvait-elle ne pas songer au Japon, qui se trouvait directement sur sa route? Elle espérait d'ailleurs se présenter devant le gouvernement japonais avec des avantages que n'avaient pas les nations maritimes de l'Europe. Toutes (la France exceptée cependant) étaient, pensait-elle, plus ou moins compromises par le passé : la jeune république des États-Unis arrivait libre de tout antécédent. Et même alors que le Japon se refuserait absolument à rouvrir ses ports au commerce du dehors, le gouvernement de Washington avait encore en vue un autre objet d'une importance majeure: c'était d'obtenir au moins un point de relâche et de ravitaillement pour sa navigation océanique. La distance de San-Francisco à Changhaï, sur la côte orientale de la Chine, est d'environ 6,500 milles marins[1]; c'est une traversée de trente jours pour les bâtiments à vapeur, qui, dans cet intervalle, ont besoin de renouveler leur provision de charbon. Jusqu'à présent, les îles Sandwich, à un peu plus de 2,000 milles de San-Francisco, offrent seules un point de repos, et les bâtiments doivent ensuite franchir d'une seule traite le 4,400 milles qui restent à parcourir. Le Japon, ou quelques-unes des petites îles qui en dépendent au sud, pouvaient, sur cette dernière ligne, fournir une relâche fort utile. Les États-Unis envoient en outre chaque année un très-grand nombre de navires à la pêche de la baleine dans les parties boréales du grand Océan; de ce côté encore, la possibilité de venir, dans les mauvais temps, se réfugier sur un ou plusieurs points des côtes japonaises, et d'y renouveler au besoin les provisions, aurait été d'une grande importance. Enfin, si cette acquisition d'un certain nombre de stations intermédiaires est déjà d'un intérêt majeur dans l'état actuel des choses, cet intérêt sera bien autre encore quand une immense artère à vapeur reliera les territoires atlantiques de l'Union avec San-Francisco, et que l'océan Pacifique sera devenu, ce que prévoient les Américains, une des grandes routes du commerce du monde.

Toutes ces considérations déterminèrent, en 1852, l'envoi d'une escadre dans les eaux du Japon.

Le commandement en fut donné au commodore Perry, qui d'ailleurs, dans un mémoire développé, avait le premier suggéré à son gouvernement la pensée de l'expédition. La suite a montré que la conduite n'en

[1] On sait que le mille marin est la soixantième partie d'un degré équatorial.

pouvait être confiée à un chef plus capable, par ses talents et son esprit, de mener à bien cette entreprise difficile.

Le gouvernement de Washington avait voulu que l'escadre qui devait, pour la première fois, représenter au Japon la république américaine, offrît une force imposante. Elle ne devait pas se composer de moins de douze bâtiments, dont cinq au moins de premier rang dans la marine militaire de l'Union. Le pavillon amiral était arboré sur le steamer *le Mississipi*. Diverses circonstances ne permirent pas de réunir la flotte aussi promptement qu'on l'avait décidé, et le commodore prit le parti de mettre à la voile avec *le Mississipi* seulement, les autres navires devant rejoindre successivement sur des points désignés.

Le vaisseau amiral quitta le port de Norfolk le 24 novembre 1852. Le commodore emportait avec lui les vœux de la nation. Tous comprenaient qu'il y avait dans cette mission tout à la fois une question d'honneur et d'avenir pour le commerce américain.

Le Mississipi toucha à Madère le 11 décembre, au Cap le 24 janvier, à Ceylan le 10 mars, à Singapore le 25, à Hong-Kong, sur la rade de Macao, le 7 avril. Plusieurs des bâtiments désignés pour faire partie de l'escadre avaient rallié le vaisseau amiral. Le 4 mai, on arriva à Changhaï.

Changhaï, un des cinq ports de la Chine ouverts par les derniers traités au commerce européen, est près de l'estuaire du Yang-tsé-kiang, le plus grand des fleuves du Céleste Empire. Quoique son emplacement, comme station maritime, soit médiocrement favorable, la ville a acquis depuis quelques années une très-grande importance, et cette importance s'accroît de jour en jour. La plus grande partie du commerce étranger tend à s'y concentrer. C'est assez dire que la colonie européenne est nombreuse et opulente; ses somptueuses résidences, où se déploient toutes les richesses de luxe et tous les raffinements du confort, sont entièrement séparées de la ville chinoise. Celle-ci est vaste, active et populeuse; de tout temps elle a été pour les Chinois eux-mêmes le centre d'un commerce immense dirigé vers l'intérieur. Cette activité intérieure était interrompue, à l'époque de la visite américaine, par l'insurrection qui menaçait la dynastie régnante (on sait qu'elle est d'origine mandchoue) au nom de la vieille nationalité chinoise. Le commodore, à son départ, laissa les Européens en proie à des inquiétudes qui heureusement ne se sont pas réalisées.

C'est à partir de Changhaï que commencent, à bien dire, les travaux de l'expédition. Un de ses objets essentiels, indépendamment des communications qu'elle devait s'efforcer d'ouvrir avec le gouvernement

japonais, était la reconnaissance nautique des îles encore imparfaitement connues situées au sud du Japon. Ces îles forment deux groupes, ou plutôt deux chaînes principales qui se développent, surtout la première, sur une longueur considérable : ce sont les îles Liéou-khiéou, entre le Japon et Formose, et, à 6 ou 700 milles marins plus à l'orient vers la haute mer, les îles Bonin. Ces deux archipels, situés précisément sur la route des îles Sandwich à Changhaï, et qui se présentent par cela même comme deux stations naturelles entre la Chine et San-Francisco, sont comptés parmi les dépendances du Japon.

Les îles Liéou-khiéou (dont le nom est souvent écrit Liéou-tchéou, à cause de la difficulté de rendre l'articulation japonaise) sont, dit-on, au nombre de trente-six. Les plus méridionales, à la hauteur de l'île Formose, sont à peu-près par 24 degrés de latitude; les plus septentrionales, en se portant vers le Japon, sont aux environs du 28e parallèle. C'est un des plus beaux archipels de l'Océan; sous un climat où nos hivers sont inconnus, la nature y déploie les splendeurs de sa plus belle végétation. L'extraction japonaise des habitants est doublement attestée par la langue et par la physionomie nationale, outre la conformité des usages et du costume; c'est donc avec toute raison que le gouvernement de Yédo regarde l'archipel comme une dépendance de l'empire. Cependant une ancienne conquête a créé à la Chine un droit dont elle se prévaut encore, et les habitants, pour vivre en paix avec tous, payent le tribut tout à la fois à la Chine et au Japon. Bien que ces îles ne soient qu'à deux jours de navigation en avant de Changhaï, ce sera un lieu de relâche fort agréable pour les bateaux fatigués d'une traversée monotone au milieu des plaines de l'Océan. Le géologue de l'expédition a cru pouvoir affirmer que la grande Liéou-khiéou renferme des gisements de charbon minéral.

L'archipel beaucoup moins considérable des îles Bonin n'est qu'une chaîne d'îlots d'origine volcanique, répandus en quatre petits groupes sur une longueur de soixante à soixante-dix milles marins. A l'exception d'une petite colonie d'origine suspecte, composée en partie d'Anglais et d'Américains, en partie de natifs des îles Sandwich (le tout formant une population d'une trentaine d'âmes établie sur le groupe central), l'archipel est absolument inhabité. Au rapport des Annales japonaises, des pêcheurs de Nippon découvrirent ces îles, il y a un peu moins de deux cents ans (l'époque répond à l'année 1675 de notre ère), et ils les nommèrent *Monïn-sima*, ce qui signifie en japonais les îles désertes. D'un autre côté M. Siebold affirme avoir trouvé, dans les archives de la Compagnie des Indes néerlandaises, la preuve authen-

tique que l'archipel avait été découvert dès l'année 1639 par le célèbre Abel Tasman. Quoi qu'il en soit de ces titres de priorité, les îles Bonin étaient parfaitement oubliées et inconnues, lorsqu'en 1823 un pêcheur de baleine nommé Coffin, un Américain à ce qu'il paraît, les trouva par hasard sur sa route, comme autrefois les pêcheurs japonais, et en détermina la position. Ces rochers déserts, situés à deux cents lieues du point le plus rapproché de la côte japonaise, sont à la libre disposition de la navigation européenne, et l'on comprend que les Américains aient pu, comme ils l'ont fait, prendre officiellement possession du groupe méridional vu par Coffin en 1823. Ce point est en effet d'une extrême importance pour la marine américaine, non-seulement comme lieu de relâche pour des bateaux océaniques lorsqu'un service régulier sera établi entre Changhaï et San-Francisco, mais dès à présent comme dépôt de ravitaillement pour les pêcheurs de baleine de l'Océan boréal.

V.

Cette première tâche remplie, l'escadre mit enfin le cap sur Yédo, où réside le Djoggoun ou empereur du Japon. On allait aborder les difficultés sérieuses de la mission; non des difficultés créées par la force, celles-là n'étaient guère à redouter, mais les inextricables entraves d'un formalisme plus que byzantin, la résistance passive de l'inertie, des lenteurs et des ajournements à lasser les plus intrépides. Le commodore avait tout prévu. Il s'était tracé d'avance une ligne de conduite dont il n'a pas dévié un seul instant : prendre vis-à-vis du gouvernement japonais une attitude non pas hostile ni provocatrice, mais ferme et résolue; à l'opposé des puissances qui jusqu'alors avaient fait sans résultat des tentatives analogues à celle qu'il allait renouveler, réclamer comme un droit, et non solliciter comme une faveur, les témoignages de courtoisie que l'on se doit entre nations civilisées; ne souffrir aucune de ces petites vexations que l'on n'avait pas épargnées à ses prédécesseurs; ne s'arrêter enfin ni devant les actes ni devant les menaces des autorités, pour peu qu'elles s'écartassent le moins du monde de ce qui était dû au pavillon américain. Tel était le programme que s'était fait le commodore et que le résultat a pleinement sanctionné.

L'intelligent et habile officier était d'ailleurs préparé à suivre les Japonais sur quelque terrain qu'ils voulussent le conduire, et à ne

leur céder sur aucun le plus léger avantage. S'ils se retranchaient dans leur dignité et dans la supériorité qu'ils s'attribuent, il saurait bien leur faire sentir que d'autres peuples ont aussi leur dignité qu'ils sauraient protéger au besoin. Il se rendrait aussi peu accessible à leurs visites qu'eux-mêmes le seraient aux siennes, sachant bien qu'un peuple de formes et de cérémonies est toujours disposé à mesurer son respect à celui dont soi-même on s'entoure. Il était donc fermement résolu à n'avoir de conférences personnelles qu'avec un des plus hauts fontionnaires de l'empire. Comme citoyen d'une république, le commodore éprouve le besoin de se justifier d'une attitude que Louis XIV n'eût pas désavouée : cette justification n'était pas nécessaire. Ce ne sont pas seulement les États-Unis, c'est l'Occident tout entier que le commodore Perry représentait vis-à-vis du gouvernement japonais, habitué depuis si longtemps à n'avoir de rapports qu'avec les agents dégradés de la Compagnie néerlandaise; et, par sa conduite à la fois si ferme et si habile, il a bien mérité de toute l'Europe civilisée.

Dès les premiers pas, la résolution du chef de l'escadre américaine fut mise à l'épreuve. On avait franchi la rade de Simoda, une des larges indentures qui découpent la côte méridionale de Nippon, et l'on était arrivé à l'entrée de la passe qui conduit de cette rade extérieure à la vaste et pittoresque baie de Yédo. La ville d'Ouraga commande la passe et lui donne son nom. A l'approche du vaisseau où était arboré le pavillon amiral, le gouverneur de la ville, entouré de sa suite dont faisait partie un fonctionnaire parlant le hollandais, vint s'informer des intentions de l'escadre. Le commodore fit répondre qu'il était chargé par son pays d'une mission amicale près du Japon, qu'il apportait une lettre du président des États-Unis adressée à l'empereur, et qu'il désirait qu'un officier de rang convenable fût envoyé à bord pour recevoir une copie de cette lettre, afin qu'un jour fût désigné pour la remise officielle de l'original. Ainsi qu'on l'avait bien prévu, le gouverneur répliqua que, d'après les lois du Japon, Nagasaki était la seule place où les affaires étrangères pouvaient se négocier, et qu'il fallait que l'escadre s'y rendît. Observons en passant que Nagasaki est à trois cents lieues environ de la rade de Simoda. Il fut répondu de nouveau au nom du commodore qu'on était venu à Ouraga précisément parce que la place était voisine de Yédo, et qu'on n'irait pas à Nagasaki; qu'il comptait que la lettre du président serait reçue avec les formalités voulues, là où l'escadre se trouvait; que ses intentions étaient parfaitement amicales, mais qu'il ne souffrirait pas qu'on s'éloignât en quoi que ce fût des égards dus au gouvernement qu'il représentait; et enfin

que si le gouvernement japonais ne désignait pas un fonctionnaire convenable pour recevoir le message adressé à l'empereur, le commodore, dont le devoir était de remettre ce message, descendrait à terre avec une force suffisante, et irait le porter en personne au risque de ce qui pourrait arriver. Ainsi forcé dans ses retranchements, le gouverneur dit qu'il allait envoyer à Yédo demander des instructions. Le commodore consentit à attendre trois jours.

Le troisième jour, en effet, le gouverneur d'Ouraga revint au vaisseau, cette fois avec plus d'apparat et une suite plus nombreuse. Tout n'était pas dit, cependant, sur la question de la place où auraient lieu les communications. L'on consentait à recevoir du chef de l'escadre les lettres qu'il voulait faire parvenir à l'empereur, et un haut dignitaire serait désigné par l'empereur lui-même pour venir les recevoir des mains du commodore; mais on revenait toujours à cette condition, que la réponse impériale, conformément aux lois de l'empire, serait envoyée à Nagasaki où l'escadre irait la prendre. Et il n'y a pas à s'étonner de cette insistance, car cette réserve est en définitive la clef de voûte de la politique japonaise par rapport aux étrangers. Le commodore le sentait bien; aussi fit-il remettre sur-le-champ au gouverneur cette note comminatoire :

« Le commandant en chef n'ira pas à Nagasaki, et ne recevra pas de communication par l'intermédiaire des Hollandais ni des Chinois.

» Il a à remettre à l'empereur du Japon ou à son ministre des affaires étrangères une lettre du président des États-Unis; il ne remettra l'original à personne autre. Si cette lettre du président à l'empereur n'est pas reçue, et s'il n'y est pas dûment répondu, le commandant en chef regardera cela comme une insulte à son pays, et il ne se tiendra pas pour responsable des conséquences.

» Il attend une réponse, quelle qu'elle soit, dans l'espace de quelques jours, et il ne recevra cette réponse nulle part ailleurs qu'au lieu même où il se trouve. »

Ce langage impérieux et bref de la diplomatie américaine, qui ressemble si peu à celui auquel la cour de Yédo était accoutumée depuis deux siècles, était, il faut en convenir, de nature à peser sur les résolutions du gouvernement japonais. Quoique la baie de Yédo et la passe d'Ouraga fussent bordées dans toute leur étendue de batteries et de soldats; quoiqu'un grand nombre de jonques armées se fussent montrées le premier jour dans la baie, disposées, à ce qu'il semblait, à entourer l'escadre et à en surveiller les mouvements, rien ne bougea. Les batteries se turent, les soldats s'effacèrent, et les jonques se retirè-

rent à la première sommation. Bien plus, une reconnaissance intérieure de la baie de Yédo avait été faite par un des bâtiments de l'escadre, et comme le gouverneur d'Ouraga réclamait au nom des lois du pays, il lui fut répondu que si les lois japonaises défendaient ces reconnaissances, les lois américaines les prescrivaient, et que les Américains n'étaient pas moins tenus que les Japonais d'obéir à leurs lois. L'ironie perçait dans cette réponse. Mais c'était l'ironie de la force; il fallut se soumettre.

Le gouverneur s'était retiré avec le memorandum du commodore, sans doute pour s'en référer à une autorité supérieure, car il est plus que probable qu'un envoyé de l'empereur dirigeait secrètement la négociation. Le lendemain matin, nouvelle conférence; nouveaux pourparlers roulant toujours dans le même cercle, les mêmes objections revenant incessamment sous de nouvelles formes. Mais le commodore, représenté par deux de ses officiers, avait pris sa position dont il ne déviait pas d'une ligne, et contre laquelle venait se briser l'escrime diplomatique du commissaire japonais. Il fallut aboutir. Il fut arrêté qu'un haut dignitaire de l'empire, muni des lettres de créance du djoggoun, viendrait le surlendemain recevoir des mains du commodore la lettre du président des États-Unis, et que cette remise aurait lieu dans une salle qui serait élevée à cet effet sur le rivage, à proximité du vaisseau.

Ces points réglés, on se sépara dans les meilleurs termes. Le commodore rend d'ailleurs témoignage de la parfaite courtoisie des fonctionnaires avec lesquels on fut en rapport. Ses remarques à ce sujet sont curieuses et tout à fait caractéristiques : « Quoique conservant toujours un certain aplomb de bonne compagnie et ces manières contenues qui appartiennent aux hommes bien élevés, ces dignitaires japonais montraient, dit-il, une disposition tout à fait sociable, et prenaient gaiement part à la conversation. Leur instruction et leurs notions générales n'étaient pas au-dessous de leurs manières élégantes et de leurs dispositions aimables. Non-seulement ils étaient bien élevés, mais ils ne manquaient pas du tout d'éducation. Ils parlaient le hollandais et le chinois aussi bien que le japonais; ils n'étaient pas étrangers aux principes généraux de la science européenne, non plus qu'à la géographie du monde. Un globe terrestre ayant été placé devant eux, et leur attention y ayant été dirigée vers les États-Unis, ils posèrent immédiatement le doigt sur Washington et sur New-York, comme pour montrer qu'ils savaient parfaitement que l'une était la capitale et l'autre la métropole commerciale du pays. Ils désignèrent

également avec la même promptitude l'Angleterre, la France, le Danemark, et d'autres royaumes de l'Europe. Par leurs questions au sujet des États-Unis, on voyait qu'ils n'étaient pas étrangers aux progrès matériels de notre pays. Quand ils demandaient, par exemple, si des routes n'étaient pas taillées à travers nos montagnes, il est supposable qu'ils entendaient parler des tunnels de nos chemins de fer. Ils demandèrent aussi si le canal qui devait couper l'isthme n'était pas encore terminé, faisant probablement allusion aux travaux de l'isthme de Panama. »

Cependant les préparatifs de l'entrevue désignée pour la remise des lettres étaient poussés avec activité. Beaucoup d'apparat y était déployé. Un grand mouvement régnait dans la baie. On n'était pas non plus oisif à bord des vaisseaux. A l'heure désignée, le commodore descendit à terre, au bruit d'une salve d'artillerie, avec une escorte de trois cents hommes armés, officiers et marins. Tout le monde était en grande tenue. Le rivage était paré d'une longue suite d'écussons sur lesquels étaient peintes les armes impériales. Neuf grandes bannières flottantes se dressaient au milieu d'un nombre immense de drapeaux disposés en croissant, et dont les vives couleurs ondulaient au soleil. De larges pennons écarlates fixés à la tête des étendards balayaient le sol de leurs longs plis. Des rangs de soldats, au nombre de plusieurs milliers, avaient pour but évident de donner à la scène un caractère martial, et de laisser aux Américains une impression convenable de la puissance militaire des Japonais.

Du côté des Américains on n'avait pas négligé non plus ce qui pouvait ajouter à l'effet. L'apparence mâle et l'excellente tenue des hommes qui formaient l'escorte contrastaient fortement avec l'aspect quasi efféminé des Japonais. Le drapeau national était porté par un marin de formes athlétiques. Deux enfants costumés pour la cérémonie portaient dans une enveloppe écarlate les boîtes en bois de rose incrustées d'or où étaient déposées la lettre du président et les lettres de créance du commodore.

La salle de réception, bien qu'élevée à la hâte, était richement ornée de tapis et de draperies. Les deux envoyés de l'empereur, vêtus de splendides costumes de brocard tout couverts de fleurs brodées en or et en argent, y avaient précédé le commodore. A son arrivée ils se levèrent et s'inclinèrent silencieusement; puis l'envoyé américain et sa suite immédiate furent conduits aux places qui leur étaient préparées, vis-à-vis des plénipotentiaires japonais. Ceux-ci ne prononcèrent pas un mot durant toute la réception; le gouverneur d'Ouraga et ses deux

interprêtes remplissaient les fonctions de maîtres des cérémonies. Les lettres de créance furent échangées avec les formalités requises; celle des plénipotentiaires japonais, au nom de l'empereur leur maître, était ainsi conçue : « Je vous envoie à Ouraga recevoir la lettre que m'adresse le président des États-Unis, laquelle a été apportée récemment à Ouraga par l'amiral. Quand vous l'aurez reçue, vous viendrez me la remettre à Yédo. » La lettre, scellée du cachet impérial, portait pour suscription : « A son Altesse, Toda, prince d'Idzou. »

« Les lettres peuvent-elles être remises? demanda l'interprète; le prince Toda est prêt à les recevoir. » Sur cette interpellation, les deux enfants qui portaient la lettre du président à l'empereur s'avancèrent; le message, écrit sur une feuille de vélin non pliée, fut tiré de ses riches enveloppes, et le tout fut remis aux officiers japonais. Ce document a trop d'importance historique pour que nous n'en donnions pas ici une traduction littérale.

« *Millard Fillmore, Président des États-Unis d'Amérique,*
à Sa Majesté Impériale l'empereur du Japon.

» Grand et bon ami,

» Je vous envoie cette lettre publique par le commodore Matthew C. Perry, officier du plus haut rang dans la marine des États-Unis et commandant de l'escadre qui visite en ce moment les États de Votre Majesté Impériale.

» J'ai chargé le commodore Perry d'assurer Votre Majesté Impériale de mes sentiments de sincère amitié envers la personne et le gouvernement de Votre Majesté. Mon seul objet en l'envoyant au Japon est de proposer à Votre Majesté Impériale que les États-Unis et le Japon vivent en amitié et qu'ils entretiennent l'un avec l'autre des rapports de commerce.

» La Constitution et les lois des États-Unis défendent de se mêler des affaires religieuses et des affaires intérieures des autres nations. J'ai enjoint tout particulièrement au commodore Perry de s'abstenir de tout acte qui pourrait troubler la tranquillité des États de Votre Majesté Impériale.

» Les États-Unis d'Amérique s'étendent d'un océan à l'autre; notre Territoire de l'Orégon et notre État de Californie sont situés directement vis-a-vis des États de Votre Majesté Impériale. Nos bâtiments à vapeur peuvent aller en dix-huit jours de la Californie au Japon.

» Notre vaste État de Californie produit environ soixante millions de dollars d'or chaque année, outre l'argent, le mercure, les pierres fines et beaucoup d'autres objets de prix. Le Japon est aussi une riche et fertile contrée, qui produit beaucoup de choses très-précieuses. Les sujets de Votre Majesté Impériale sont habiles en beaucoup de choses qui tiennent aux arts. J'ai le plus grand désir que nos deux pays entrent dans des rapports de commerce l'un avec l'autre, pour le commun avantage du Japon et des États-Unis.

» Nous savons que les anciennes lois du gouvernement de Votre Majesté Impériale ne permettent pas le commerce étranger, excepté avec la Chine et les Hollandais; mais comme l'état du monde change et que de nouveaux gouvernements se forment, il est sage, à ce qu'il semble, de faire de temps en temps de nouvelles lois. Il a été un temps où les lois maintenant anciennes du gouvernement de Votre Majesté Impériale étaient des lois nouvelles.

» C'est dans le même temps que l'Amérique, qu'on appelle quelquefois le Nouveau-Monde, fut découverte et colonisée par les Européens. Pendant longtemps la population y fut peu nombreuse, et elle était pauvre. Aujourd'hui la population est devenue très-considérable, son commerce est très-étendu, et nous pensons que si Votre Majesté Impériale changeait les anciennes lois et permettait un libre commerce entre les deux pays, ce changement serait extrêmement utile à tous les deux.

» Si Votre Majesté Impériale ne pense pas pouvoir avec sécurité abroger entièrement les anciennes lois qui interdisent le commerce étranger, elle pourrait les suspendre pour cinq ans ou pour dix ans, de manière à en faire l'expérience. Si le libre commerce n'avait pas les heureux effets qu'on en espère, les anciennes lois seraient rétablies. Les États-Unis limitent souvent leurs traités avec les États étrangers à un petit nombre d'années, et ils les renouvellent ou non selon qu'ils le jugent utile.

» J'ai chargé le commodore Perry de parler d'une autre chose à Votre Majesté Impériale. Beaucoup de nos navires vont chaque année de Californie en Chine, et un grand nombre de nos Américains se livrent à la pêche de la baleine aux environs des côtes du Japon. Il arrive quelquefois, dans les mauvais temps, qu'un de nos bâtiments fait naufrage sur les côtes japonaises. En de tels cas, nous demandons et nous attendons que les malheureux équipages soient traités avec humanité, et que ce qui leur appartient soit protégé, jusqu'à ce que nous puissions envoyer un navire qui les ramène. Nous insistons beaucoup là-dessus.

» Le commodore Perry est aussi chargé par moi de représenter à

Votre Majesté Impériale que, d'après ce que nous avons appris, l'empire du Japon produit en grande abondance du charbon de terre et des vivres. Nos bateaux à vapeur consomment beaucoup de charbon dans leurs traversées du grand Océan, et ils ne peuvent se charger en Amérique de toute la quantité qui leur serait nécessaire. Nous voudrions qu'il fût permis à nos bateaux à vapeur et à nos autres bâtiments de relâcher au Japon et de s'y approvisionner de charbon, de vivres et d'eau. Ils payeront ces objets en argent, ou de toute autre manière qui conviendrait mieux aux sujets de Votre Majesté Impériale. Nous demandons à Votre Majesté Impériale de désigner un port convenable, dans la partie méridionale de l'empire, où nos navires puissent relâcher à cet effet. C'est une chose que nous désirons beaucoup.

» Voilà les seuls objets pour lesquels j'ai chargé le commodore Perry, avec une puissante escadre, de se rendre à Yédo, la capitale renommée de Votre Majesté Impériale : amitié, commerce, vente de charbon et de vivres, protection pour nos Américains naufragés.

» Nous avons chargé le commodore Perry de prier Votre Majesté Impériale d'accepter quelques présents. Ils n'ont pas beaucoup de valeur par eux-mêmes, mais quelques-uns d'entre eux peuvent donner une idée des articles que fournissent les manufactures des États-Unis, et nous les offrons à Votre Majesté Impériale en signe de sincère et respectueuse amitié.

» Que le Tout-Puissant ait Votre Majesté Impériale dans sa grande et sainte garde!

» En foi de quoi j'ai fait apposer à cette lettre le grand sceau des États-Unis, et j'y ai apposé mon nom. Fait à Washington en Amérique, siége du gouvernement, le treizième jour du mois de novembre 1852.

» Votre bon ami,

» MILLARD FILLMORE. »

Le commodore, dans la lettre qu'en son propre nom il joignit à celle du président, insistait de nouveau sur les points les plus essentiels. Il s'adresse au gouvernement japonais au nom de l'humanité et de l'usage de toutes les nations civilisées en ce qui regarde les naufragés, au nom du mutuel intérêt des deux pays pour l'établissement des relations commerciales, au nom de la raison même et du progrès naturel des choses et des peuples pour l'abolition des mesures d'exclusion autrefois adoptées par le Japon ; mais en même temps, — et en cela sa lettre complète celle du président, — il laisse entrevoir assez clairement l'inten-

tion de recourir à la force si la persuasion est insuffisante. Il espère que le gouvernement japonais « sentira la nécessité de détourner les rapports hostiles entre les deux nations, en répondant favorablement aux propositions d'amitié qui lui sont faites en toute sincérité. » Il ajoute que beaucoup des grands navires de guerre désignés pour faire partie de l'expédition n'avaient pas encore rejoint l'escadre, quoiqu'on les attendît d'heure en heure, et qu'en témoignage de ses intentions pacifiques il avait amené avec lui seulement quatre des plus petits bâtiments, « se réservant, s'il était nécessaire, de revenir à Yédo le printemps prochain avec des forces beaucoup plus considérables. » Sur ce dernier point, la lettre suivante que le commodore adressa également à l'empereur le jour même de son entrevue avec les délégués impériaux est encore plus explicite :

« D'après ce qui a été représenté au soussigné, que les propositions transmises par son intermédiaire au gouvernement du Japon ont trop d'importance, et qu'elles impliquent un trop grand nombre de questions capitales pour qu'il y puisse être répondu sans un mûr examen et une délibération sérieuse qui exigera beaucoup de temps,

» Le soussigné, par cette considération, déclare qu'il n'attend une réponse à ces propositions qu'à l'époque de son retour à la baie de Yédo au printemps prochain, et il espère en toute confiance que tout sera alors réglé amicalement, à la satisfaction des deux nations. »

Conformément à cette déclaration, l'escadre leva l'ancre et s'éloigna d'Ouraga le 16 juillet 1853.

VI.

La détermination du commodore lui avait été inspirée par plusieurs motifs. D'abord la réclamation d'un délai convenable par les commissaires japonais était certainement fondée en raison. En second lieu, la plupart des bâtiments qui devaient composer l'escadre n'avaient pas encore rejoint, soit qu'ils fussent retenus sur la côte de la Chine par la nécessité d'y protéger les résidents américains, soit par d'autres motifs; enfin les présents destinés à l'empereur n'étaient pas non plus arrivés. Le délai était donc bien moins une concession qu'une nécessité.

Pendant l'hivernage, qui se passa en partie aux îles Liéou-khiéou, en partie à Macao et dans les eaux de la Chine, plusieurs des bâtiments attendus avaient rallié l'escadre, notamment celui qui apportait les présents. Dès le milieu du mois de janvier 1854 le commodore était

revenu en vue de Yédo. L'empereur était mort dans l'intervalle; mais cet événement n'entraîna pas les retards qu'on aurait pu craindre d'un changement de règne. Le commodore fut prévenu, bientôt après son arrivée, que la réponse de l'empereur à la lettre du président lui serait prochainement remise. Le jour fixé pour cette communication solennelle fut le 8 mars. Cette fois le lieu de l'entrevue fut sur le bord même de la baie de Yédo, à mi-chemin à peu près d'Ouraga à la capitale. Tous ces préliminaires ne se passèrent certainement pas sans de nombreux pourparlers, mais il serait maintenant inutile d'y arrêter le lecteur. On peut s'en former une idée d'après ceux que nous avons rapportés.

De part et d'autre on donna plus d'apparat encore à cette seconde cérémonie qu'à la première. Les commissaires impériaux étaient au nombre de cinq, dont trois princes du premier rang parmi les grands dignitaires de l'empire.

La réponse écrite au nom de l'empereur était ainsi conçue :

« Le retour de Votre Excellence, comme ambassadeur des États-Unis, était attendu conformément à la lettre de Sa Majesté le président, lettre que Votre Excellence a remise l'année dernière à Sa Majesté l'Empereur.

» Il est tout à fait impossible de donner d'une seule fois une réponse qui satisfasse à toutes les propositions de votre gouvernement, attendu que cela est très-positivement interdit par les lois des empereurs nos ancêtres. Bien que l'on paraisse croire que rester strictement attaché aux anciennes lois ce ne soit pas comprendre l'esprit du siècle, nous n'en sommes pas moins gouvernés maintenant par une nécessité impérieuse.

» Lors de la visite de Votre Excellence l'année dernière, Sa Majesté l'empereur était malade; depuis il est mort. Par suite, Sa Majesté l'empereur actuel a succédé au trône. Les nombreuses occupations qui en sont résultées ne sont pas encore terminées, et le temps manque pour régler d'autres affaires d'une manière définitive. En outre, Sa Majesté le nouvel empereur, à son avénement au trône, a promis aux princes et aux hauts officiers de l'empire d'observer les lois. Il est donc évident que Sa Majesté l'empereur ne peut apporter maintenant aucun changement aux anciennes lois.

» L'automne dernier, au départ du navire hollandais, le surintendant du commerce hollandais au Japon fut chargé d'informer votre gouvernement de l'événement qui avait eu lieu, et une réponse écrite a été reçue.

» L'ambassadeur russe est venu récemment à Nagasaki communi-

quer une demande de son gouvernement. Il a depuis quitté Nagasaki, parce qu'il ne peut être répondu à des demandes de cette nature adressées par une autre nation, quelle qu'elle soit. Néanmoins, nous admettons l'urgence des propositions de votre gouvernement au sujet du charbon, du bois, de l'eau, des provisions, ainsi que des secours à porter aux bâtiments et aux équipages en détresse, et nous y ferons entièrement droit. Lorsque nous aurons été informés du port qu'aura choisi Votre Excellence, on y fera les dispositions nécessaires; on estime que ces dispositions demanderont un délai d'environ cinq années. En attendant, on peut commencer à Nagasaki, dès le premier mois de la prochaine année japonaise (répondant au 16 février 1855), en ce qui regarde le charbon.

» Comme nous n'avons pas de précédent pour le charbon, nous prierons Votre Excellence de nous fournir une estime, et, après examen, nous nous y conformerons, si ce n'est pas en opposition avec nos lois. Qu'entendez-vous par provisions, et quelle quantité de charbon?

» Finalement, toutes les choses dont les navires pourront avoir besoin, et qui se peuvent tirer des productions de l'empire, seront fournies. Le prix des marchandises et des objets d'échange sera fixé. Ces points réglés, le traité pourra être conclu et signé dans la prochaine entrevue. »

Ces concessions étaient certainement importantes en plusieurs points; néanmoins le commodore ne pouvait manquer d'insister pour en obtenir de plus complètes. Il rappela, dans une nouvelle note, les avantages que le commerce américain procure à la Chine, et ceux qu'un très-grand nombre de Chinois retirent de leur émigration temporaire en Californie, « d'où beaucoup reviennent en Chine, après une courte absence, avec un capital qui varie de 300 à 10,000 thaëls. » Il n'oserait pas, ajoutait-il, retourner aux États-Unis sans emporter des réponses satisfaisantes à toutes les propositions du président, et il lui faudrait attendre jusqu'à ce que ces décisions lui fussent connues. La réponse que firent les commissaires à cette communication portait, entre autres choses, que, parmi les points proposés, les deux articles réclamant secours et protection aux navires en détresse et aux équipages naufragés étaient fondés en raison, et qu'on les accordait sans hésiter. « Mais quant à ouvrir un commerce analogue à celui que vous faites maintenant avec la Chine, c'est certainement ce que nous ne pouvons faire. Les sentiments et les manières du peuple japonais sont très-différents de ceux des nations étrangères, et il sera extrêmement difficile,

quelque désir que vous en ayez, de changer immédiatement les anciennes lois pour celles des autres pays. De plus, les Chinois ont depuis longtemps des rapports avec les nations occidentales, tandis que nous n'en avons eu, à Nagasaki, qu'avec les Hollandais seulement et avec la Chine. En dehors d'eux, il nous importait peu de trafiquer avec d'autres peuples, ce qui a rendu nos échanges de marchandises très-limités.

» Il faudra donc, ajoutait la note des commissaires impériaux, que les navires de votre pays commencent votre commerce à Nagasaki dans le cours de la première lune de notre prochaine année. Mais comme nos idées des choses sont encore très-différentes, aussi bien que ce que nous préférons de part et d'autre, comme les notions que nous avons du prix et de la valeur des choses diffèrent également, il est indispensable que nous fassions chacun de notre côté une expérience et un examen, et alors, au bout de cinq ans, nous pourrons ouvrir un autre port pour le commerce, dans une position convenable pour la route que suivent vos navires. »

Ces propositions et ces contre-propositions furent encore, naturellement, l'objet de conférences et de longues discussions, où régna constamment, le commodore se plaît à le reconnaître, la plus parfaite courtoisie des deux parts. Les commissaires acceptèrent un banquet à bord du vaisseau amiral, et y firent gaiement honneur. Autant ils se montraient graves et formalistes dans les relations officielles, autant ils avaient d'abandon et d'entrain dans les rapports privés. Un grand point fut encore obtenu : ce fut l'établissement à demeure d'un résident américain à Simoda. Simoda est une place importante sur la belle et vaste rade au fond de laquelle s'ouvre la baie de Yédo.

Enfin arriva le grand jour de la signature du traité. Le texte, que nous rapportons, en dit plus que tous les commentaires.

Ce document mémorable débute par la formule sacramentelle :

I. Il y aura une paix parfaite, permanente et universelle, et une sincère et cordiale amitié, entre les États-Unis d'Amérique d'une part, et l'empire du Japon de l'autre, aussi bien qu'entre les gens des deux nations, sans exception de personnes ni de lieux.

II. Le port de Simoda, dans la principauté d'Idzou, et le port de Hakodadi, dans la principauté de Matsmaï, sont ouverts par les Japonais aux navires américains, qui peuvent s'y approvisionner de bois, d'eau, de vivres, de charbon et des autres objets dont ils auraient besoin, en tant que les Japonais pourront les fournir. Le premier des deux ports désignés sera ouvert immédiatement après la signature du traité; le second sera ouvert après le délai d'un an.

Un tarif du prix des choses que l'on peut fournir sera donné par les officiers japonais. Les payements auront lieu en monnaie d'or ou d'argent.

III. S'il arrive qu'un bâtiment des États-Unis soit jeté sur la côte japonaise et y fasse naufrage, les navires japonais lui prêteront aide et assistance; ils transporteront les gens de l'équipage à Simoda ou à Hakodadi, et les remettront aux Américains désignés pour les recevoir. Tout ce que les naufragés auront pu sauver sera également rendu, et les dépenses occasionnées par les secours ainsi portés aux naufragés américains sur les côtes du Japon, aussi bien qu'aux naufragés japonais sur les côtes américaines, ne seront pas remboursées.

IV. Ces personnes naufragées et les autres citoyens des États-Unis seront libres comme dans d'autres pays. Ils ne seront pas assujettis à l'emprisonnement, mais ils seront tenus de se conformer aux lois justes.

V. Les hommes naufragés et les autres citoyens des États-Unis établis temporairement à Simoda et à Hakodadi ne seront pas assujettis à des restrictions ni étroitement confinés, comme le sont les Hollandais et les Chinois à Nagasaki. A Simoda, ils seront libres d'aller partout où il leur plaira, dans un rayon de sept *ri* ou milles japonais[1], à partir d'une petite île du havre de Simoda marquée sur la carte ci-annexée. A Hakodadi, ils seront de même libres d'aller partout où il leur plaira, dans les limites qui seront fixées après que l'escadre des États-Unis aura visité cette place.

VI. Si on a besoin d'autres sortes de marchandises, ou qu'un sujet de discussion s'élève sur une affaire quelconque, les deux parties examineront soigneusement le point en question pour arriver à une entente amiable.

VII. Il est convenu qu'il sera permis aux navires des États-Unis, dans les ports qui leur sont ouverts, d'échanger de la monnaie d'or et d'argent ou des marchandises contre d'autres marchandises, en se conformant aux règlements tels qu'ils seront temporairement établis à ce sujet par le gouvernement japonais. Il est entendu, toutefois, qu'il sera permis aux navires des États-Unis de remporter les articles qu'ils n'auront pas voulu échanger.

VIII. Le bois, l'eau, les provisions, le charbon et les marchandises que les Américains pourront demander leur seront fournis par l'intermédiaire des officiers japonais désignés à cet effet, et non autrement.

[1] Un *ri* est comparé à deux milles anglais et demi environ. C'est, conséquemment, un peu moins qu'une de nos lieues communes.

IX. Il est convenu que si, à l'avenir, le gouvernement du Japon accorde à une autre nation quelconque, ou à d'autres nations, des priviléges ou des avantages qui ne sont pas ici accordés aux États-Unis et à leurs citoyens, les mêmes priviléges et avantages seront également accordés aux États-Unis et à leurs citoyens, sans délibération ni délai.

X. Les navires des États-Unis ne pourront aborder à aucun port du Japon autre que Simoda et Hakodadi, à moins qu'ils ne soient en danger de périr ou qu'ils n'y soient poussés par le mauvais temps.

XI. Il y aura des consuls et des agents nommés par le gouvernement des États-Unis pour résider à Simoda d'une manière permanente, après l'expiration de dix-huit mois à dater de la signature du présent traité, pourvu que chacun des deux gouvernements juge cet arrangement nécessaire.

L'article XII et dernier stipule que le traité devra être ratifié par les deux gouvernements dans l'espace de dix-huit mois au plus[1].

Le traité porte la date du 31 mars 1854.

Il est enregistré dans les archives diplomatiques sous le titre de traité de Kanagaoua, du nom de la ville près de laquelle eurent lieu les conférences définitives, et où les signatures furent échangées.

VII.

Tel est le traité auquel ont abouti les patients efforts et la conduite habile de l'ambassadeur américain. Peut-on dire, en employant le langage un peu emphatique de certains journaux, que ce traité a ouvert le Japon au commerce du monde? Non sans doute. On n'est pas arrivé du premier coup à cette conquête radicale. Un peu par la persuasion et la force même du temps et des choses, beaucoup par la pression qu'ont exercée sur eux les arguments matériels du négociateur, les Japonais ont fait cependant des concessions importantes, auxquelles les grandes nations maritimes de l'Europe ont participé bientôt après. Si l'on considère les difficultés qu'il y avait à vaincre, les obstacles à surmonter, les préventions et les craintes plus ou moins fondées à écarter ou à dissiper, ces concessions sont considérables. Pour en apprécier toute l'étendue, il faut se reporter au récit des tentatives antérieures, et en particulier de l'am-

[1] Les ratifications ont été échangées à Simoda dans le courant de février 1855.

bassade russe de 1804. La barrière est maintenant abaissée si elle n'est pas détruite, et les Japonais ont fait hors de leur isolement séculaire un premier pas qui les entraînera plus loin, qu'ils le veuillent ou non. Le reste est l'affaire du temps et aussi de la sagesse des nations maritimes. « Il appartient à ces nations (pour employer les expressions mêmes du commodore) de montrer au Japon tout ce qu'il peut gagner à communiquer avec elles. La chrétienté aurait maintenant un cruel reproche à se faire, si par sa conduite elle l'obligeait de retomber dans son triste système d'isolement contre nature. La nation japonaise est notre plus jeune sœur dans le cercle des nations maritimes; que ses aînées lui tendent une main amicale et soutiennent ses pas encore chancelants, jusqu'à ce qu'elle ait gagné une vigueur qui lui permette de marcher par ses propres forces. La prudence et la mesure conduiront maintenant à des traités de commerce aussi libéraux qu'on pourra les désirer. »

Ces conseils, si pleins de raison et d'un sens si droit, couronnent dignement une œuvre à laquelle le nom du commodore Perry restera honorablement attaché dans l'histoire. Il fallait un esprit de cette trempe, à la fois énergique et conciliant, pour mener à bien une pareille entreprise. Le commodore n'a laissé que de bons souvenirs parmi les Japonais. A Simoda, l'année suivante, lors de l'échange des ratifications, on se plaisait à prononcer son nom avec un sentiment marqué de bienveillance et d'estime, et les habitants se faisaient une sorte d'honneur de rappeler aussi le nom des officiers avec lesquels ils avaient eu des relations personnelles. C'était plaisir de voir ces gens qu'on a représentés comme si hostiles aux étrangers, s'efforcer de retenir quelques mots de la langue de leurs nouveaux amis, et se montrer tout fiers lorsqu'ils arrivaient à articuler purement le *How do you do?* Déjà l'on commence à recueillir les fruits du traité de Kanagaoua. Le gouvernement américain a un représentant à Simoda, avec le titre de consul général, et ce représentant a obtenu d'y résider à demeure, lui et sa famille, sans aucune des restrictions humiliantes imposées aux Néerlandais de Désima. Une convention complémentaire du traité a même été obtenue à la seule demande du consul, sans que le gouvernement japonais y ait fait d'objection sérieuse. Cette convention, qui porte la date du 17 juin 1857, ne manque cependant pas d'importance. Par le premier article, le port de Nagasaki est ouvert aux bâtiments américains pour toutes les réparations dont ils pourraient avoir besoin et les achats qui leur seraient nécessaires. Le second article, le plus important de tous, accorde aux citoyens américains le droit de résider à

demeure à Simoda et à Hakodadi, et permet au gouvernement d'appointer un vice-consul dans cette dernière ville. Ce privilége avait été opiniâtrément refusé dans les conférences de Kanagaoua. Cet article devait être en vigueur à partir du 4 juillet 1858. L'article 3 détermine le taux du change entre l'or et l'argent, point qui avait été l'occasion de nombreuses contestations dans les premiers rapports des deux nations. Par l'article 4, il est réglé que dans les infractions entre Américains et Japonais, les premiers seront laissés à la juridiction du consul et jugés selon les lois américaines, de même que les seconds ressortiront aux magistrats japonais et aux lois nationales. Par l'article 6, il est permis au consul général de pénétrer dans l'intérieur du pays au delà du rayon de sept ri déterminé par l'article 5 du traité de Kanagaoua; seulement, il est recommandé au consul général de n'user de ce privilége que dans des cas d'absolue nécessité, recommandation à laquelle adhéra le consul. Le gouvernement japonais est ainsi amené de plus en plus dans la voie des rapports réguliers avec les nations étrangères.

VIII.

Cependant il avait été décidé aux États-Unis, bientôt après le départ du commodore Perry, qu'une nouvelle escadre serait envoyée dans les eaux du Japon. Cette seconde escadre avait un double objet : c'était tout à la fois une expédition scientifique et une expédition militaire. Elle devait appuyer les négociations du commodore Perry, et au besoin seconder ses mesures. En cas de succès, elle aurait à faire une reconnaissance exacte des ports et des parages ouverts à la marine américaine; elle avait en outre pour mission de visiter les parties boréales du grand Océan, habituellement fréquentées par les pêcheurs américains, et d'en rectifier les cartes dans leurs parties inexactes. Des officiers expérimentés étaient chargés de ces opérations hydrographiques; il suffit de nommer le lieutenant W. L. Maury, qui depuis a pris dans la science une place si élevée par ses beaux travaux sur l'hydrographie de l'Atlantique. L'escadrille se composait d'une corvette de guerre (le *Vincennes*) de 10 canons, et de quatre bâtiments de moindre rang; le commandement en était donné au capitaine Ringgold, que sa santé obligea de revenir en Amérique avant la fin de la campagne, et qui fut remplacé, à titre d'ancienneté, par le capitaine Rodgers.

La flottille quitta les ports de l'Union vers la fin de juin 1853, sept

mois après le départ du commodore Perry; lorsque, après divers retards, elle entra dans les mers de la Chine, les négociations étaient arrivées à leur heureuse issue. Il ne restait plus au commodore Rodgers qu'à poursuivre la partie hydrographique de la mission. Un de ses navires avait sombré, l'autre s'était trouvé hors d'état de tenir la mer: chacun des trois autres bâtiments eut sa tâche distincte, et ils l'ont heureusement remplie. On a étudié de nouveau la longue chaîne des îles Liéou-khiéou et le groupe des îles Bonin. On a levé le plan exact des ports de Simoda et de Hakodadi, désormais ouverts à la marine américaine. On a longé, de plus près qu'on ne l'avait jamais fait, toute la côte orientale du Nippon, la grande île japonaise et une partie des côtes de l'île d'Yéso. On a reconnu dans son entier le pourtour de la mer d'Okhotsk, dont la carte a été grandement améliorée. On a examiné toute la chaîne des îles Kouriles, qui ferme la mer d'Okhotsk entre Yéso et la pointe du Kamtchatka, ainsi que la chaîne des îles Aléoutes, qui enveloppe au sud la mer de Béring. La mer de Béring elle-même a été traversée, on a franchi le détroit qui sépare l'Asie de l'Amérique par 65 degrés et demi de latitude, et le *Vincennes* a poussé droit au nord à travers les brumes de la mer Glaciale, jusqu'au 72° parallèle. Au mois d'octobre 1855, les trois bâtiments de l'escadrille étaient réunis à San-Francisco, chargés d'un riche butin d'observations, et dans le courant de juillet 1856, le commodore Rodgers rentrait à New-York après sa pénible campagne de trois années[1].

[1] Il n'a pas été publié de relation officielle du commodore Rodgers, mais on en possède un historique complet dans la seconde publication de M. Wilhelm Heine, le peintre attaché à l'expédition du commodore Perry (dont il a aussi donné une relation particulière). Cette seconde publication de M. Heine, qui a pour titre *Die Expedition in die Seen von China, Japan und Ochotsk* (3 vol.), n'est qu'une compilation, puisque l'auteur ne faisait pas partie de l'expédition; mais c'est une compilation très-utile, et qui d'ailleurs se base en partie sur des communications manuscrites de plusieurs officiers de l'expédition. M. Heine a mis largement à contribution la relation particulière du lieutenant Habersham (on en peut voir le titre en tête de cet article), ainsi que celle du capitaine Whittingham pour les opérations simultanées de l'escadre anglo-française, qui vint croiser à la même époque dans ces mers orientales pour y inquiéter le commerce russe. Il a eu des notes de M. William Stimpson, naturaliste de l'expédition, sur l'excursion du *Vincennes* au détroit de Béring et dans la mer Glaciale, et du lieutenant Brooke sur les Tchoutchis. Parmi les pèices qui composent l'appendice du troisième volume, on trouve la traduction allemande d'une relation du fleuve Amoûr par le docteur Collins, morceau doublement important au point de vue géographique et au point de vue commercial.

IX.

Les résultats de cette longue campagne, bien qu'à peu près exclusivement hydrographique, n'en tiennent pas moins de près à l'histoire des rapports nouveaux qui s'ouvrent entre l'extrême Orient et le monde occidental; car ce sont ces rapports mêmes qui rendent indispensable la connaissance exacte de ces mers, dont certaines parties étaient restées jusqu'à présent presque entièrement inexplorées. Nous en pouvons dire à peu près autant des deux croisières de l'escadre anglo-française contre les établissements russes de la Sibérie orientale et de la Tartarie, en 1854 et 1855, pendant la guerre de Crimée. Cette double campagne, sur laquelle on a du reste publié peu de chose, ne laissera pas, croyons-nous, de bien grandes traces dans l'histoire politique ou militaire; mais elle aura contribué à l'étude des mers qui baignent l'extrémité de l'Asie et qui environnent le Japon. Parmi les résultats principaux que les opérations de l'escadre combinée auront ajoutés aux relèvements de l'expédition américaine, il faut mettre au premier rang une nouvelle reconnaissance du long bras que la mer du Japon projette au nord entre la grande île Sakhalin et la côte asiatique, sorte de golfe ouvert, où pas un navire européen n'avait pénétré depuis la Pérouse et Broughton (en 1786 et en 1797), — sauf les bâtiments de la marine russe, dont les études ne sont pas sorties des archives impériales. Le capitaine anglais, non plus que notre illustre compatriote, n'avait pu vérifier si la Manche de Tartarie (ainsi que la Pérouse avait nommé ce golfe) était ou n'était pas ouverte au nord; aujourd'hui l'on sait qu'elle communique avec la mer d'Okhotsk, d'abord par un détroit resserré entre le continent et l'île, et, au delà du détroit, par un bassin de médiocre étendue où se déversent les eaux de l'Amoûr. Mais le limon que le fleuve entraîne forme dans ces parties resserrées des bancs qui se déplacent au gré des courants, et qui en rendent la navigation très-difficile pour les bâtiments d'un fort tirant d'eau.

La relation du capitaine Wittingham fournit aussi des particularités intéressantes sur les rapports des Européens avec les Japonais depuis le traité de Kanagaoua. A cet égard, les observations des officiers anglais confirment pleinement celles du commodore Perry et de ses compatriotes. Il est de toute évidence que les relations qui se sont établies entre les nouveaux venus et les Japonais, si limitées qu'elles soient encore, ont déjà effacé en partie les préventions anciennes contre les

étrangers. A moins qu'on ne retombe dans les fautes de conduite qui amenèrent au dix-septième siècle l'expulsion des Portugais et la fermeture du pays, cette disposition favorable ne peut que se fortifier de plus en plus. Le sentiment hostile qui s'est traduit par l'interdiction de tout rapport extérieur était bien moins une disposition du peuple qu'une inspiration politique. Les prescriptions officielles ont refoulé, mais n'ont pu étouffer la disposition naturelle qui porte l'homme vers son semblable. L'accueil que les officiers anglais et français reçurent à Hakodadi, tant de la part du gouverneur qu'au milieu de la population, fut plein d'empressement et de cordialité. « Il était très-ordinaire, dit M. Wittingham, que dans nos promenades par la ville des hommes ou des enfants nous arrêtassent au passage, et nous désignassent quelque objet du doigt pour en savoir le nom anglais. *Englishi?* telle était dans ces cas leur formule d'interrogation. Quand il arrivait que les excursions s'étaient prolongées à de trop grandes distances pour qu'il fût possible de revenir le même jour à la ville, les habitants du village où l'on se trouvait offraient de grand cœur le lit et le souper, et le lendemain ils ne laissaient pas partir les étrangers avant d'avoir partagé avec eux le repas du matin. » Partout ailleurs de tels incidents seraient insignifiants; ici on les recueille comme un symptôme et une promesse.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LA BLONDE LISBETH[1].

VIII.

LE CHASSEUR ÉCRIT A SON AMI ERNEST, DANS LA FORÊT NOIRE.

Mentor, mon mentor, chargé malheureusement d'un trop peu sage Télémaque, que diras-tu en recevant cette lettre? Toi, parmi tes sapins et tes horlogers, tu t'imaginais sans doute qu'après mes voyages et aventures sans fin je m'étais mollement et paisiblement installé dans le château de mes ancêtres, qui reposent en Dieu, et après avoir lu la présente, tu le proclameras bien haut : — tout notre savoir est mensonge! Tu te représentais mon sort, et tu te disais avec satisfaction : Enfin il s'est casé, il s'occupe d'agriculture; il fonde quelque établissement profitable, une papeterie peut-être, et il se contente de décharger le trop bouillant de son sang sur les sangliers et les cerfs de ses bois.... Et de tout cela, pas un iota n'est vrai, si ce n'est que, malheureusement, je vais à la chasse, mais pour le service d'un paysan westphalien et comme braconnier, aux dépens des nobles, mes pairs.

Je t'en prie, ne perds pas patience. Lorsque des aveux extraordinaires doivent sortir de son âme, le pêcheur peut bien un peu hésiter, temporiser, et le confesseur doit laisser longtemps le mouchoir sur le visage.

Voici mon histoire :

Rentré dans mes terres, je fis dans le voisinage la connaissance d'une parente à moi, la baronne Clélia, qui avait auparavant séjourné à Vienne. Je me conduisis envers elle comme il était séant à un cousin souabe; elle, de même, comme il convenait à une petite cousine.

[1] Voir la livraison de novembre 1859.

Nous ne songions pas plus l'un que l'autre à la possibilité d'un mariage : mais apparemment notre union eût semblé très-convenable à toute la parenté, car quelques airs d'amitié, quelques attentions prévenantes, deux ou trois poignées de main comme les donne et les prend une naïve bienveillance, eurent bientôt tissé autour de nous un filet d'où nous ne devions absolument sortir que fiancés, et le vieil oncle me demanda un jour tout simplement quand donc aurait lieu la déclaration publique de nos projets.

Nous fûmes fort surpris, et avec toute l'application que deux personnes emploient d'ordinaire à s'emparer du cœur l'une de l'autre, nous nous mîmes, nous, à nous efforcer de nous brouiller... dans l'esprit de la parenté : cela se fit des deux côtés avec le plus amical accord. Ma cousine Clélia avait à ces efforts un intérêt encore plus grand que moi, car son cœur ne l'avait suivie en Souabe qu'attaché à un fil dont l'extrémité était tenue en Autriche par un beau cavalier.

Au milieu de ces belles tentatives, les choses les plus risibles se passaient, de mon côté surtout, car je ne suis point fait du tout pour ces combinaisons subtiles. Je voulais prendre sur moi la faute qu'une apparence d'inclination se fût formée; là-dessus je m'entortillais dans les explications les plus absurdes, je finissais par me dire fiancé en pays étranger; je contredisais ce mensonge l'instant d'après; bref, j'aurais servi de type au héros d'une nouvelle assez gaie.

Cependant tout ce bruit eût expiré dans le cercle des plus proches relations, si un brouillon étranger ne s'en fût mêlé et n'en eût abusé pour la satisfaction de son méchant esprit.

Depuis quelque temps séjournait parmi nous un individu du nom de Schrimbs, autrement dit Peppel, selon qu'il s'est appelé ailleurs. Le ciel sait combien de noms il peut avoir portés et porte encore de par le monde! Rien que par l'extérieur il était déjà frappant. Son visage était plus que flétri, et cependant on ne pouvait rien en inférer pour son âge; malgré les rides de son front et de ses joues, on ne pouvait lui découvrir un cheveu blanc; son maintien était droit, ses muscles tendus, ses manières d'une pétulance juvénile. Je ne sais comment te le décrire, ce Schrimbs ou Peppel : il était tout et chaque chose à la fois. Semblable à l'anguille, son esprit échappait à tout effort tenté pour le saisir et le fixer. Comme le vif argent, cet être froid et lourd, et cependant infiniment vif, se fondait, sous le plus léger contact, en globules qui n'avaient de réel que leur brillant.

Schrimbs avait un don de hâblerie tel que je ne l'ai encore observé chez personne. Il possédait un esprit aristophanesque, une imagination

fantastique et une verve inépuisable, mais surtout un amour inouï du mensonge. Personne ne l'estimait, et néanmoins il se trouvait introduit partout; nos sociétés ouvraient devant lui leurs portes; nos cercles, les *Familienkränzchen*, les *Weinkränzchen* s'emparaient de lui comme d'une fleur de plus[1], car tu sais que, tout graves, tout réfléchis et tout sévères que nous nous croyions dans nos admissions, des charlatans de plus d'une sorte n'en sont pas moins venus à bout de nous.

On ne le tenait point pour autre chose que pour une espèce de filou à belles manières, et cependant, s'il se faisait attendre, on était impatient de le voir arriver. Je dois dire que, d'après ma conviction, il n'avait fait nulle part de mauvais coup à proprement parler, car il se serait présenté plus doucement, avec plus de mystère et plus d'art. Une certaine fausseté théorique était devenue en lui une seconde nature, mais je ne le crois pas ouvertement brouillé avec la loi.

Tu me demanderas: Mais par quoi vous captivait-il donc?

Oui, par quoi? Par les contes étourdissants qu'il nous narrait, par ses sarcasmes, par les gambades de son esprit. Dans ses contes, il s'en prenait, avec une hardiesse inouïe, soit à quelque connaissance, soit à quelque personnage public, et le tournait et retournait jusqu'à ce qu'il fût devenu entre ses mains un mannequin fantastique qui, pour peu que l'on s'approchât et qu'on le regardât au visage, crevait et éclatait en bulles. Souvent, pendant ses histoires, je croyais voir une trombe naître, cheminer et enfin se résoudre. Un faible nuage flotte sur la mer, la saisit en plongeant dans son sein comme avec un doigt long et délié, entre en ébullition, tournoie et balance l'eau transportée dans les airs; des sifflements et des bouillonnements se font entendre, le brouillard et la fumée règnent tout alentour, et l'on dirait voir briller dans la masse des éclairs sans tonnerre. Ainsi s'avance par bonds le fantôme qui n'est pas vapeur et qui n'est plus onde, jusqu'à ce qu'il se brise en murmurant.

Deux choses étaient surtout caractéristiques chez ce vagabond. En premier lieu, on ne pouvait dire qu'il débitât de purs contes. Les inventions et les figures les plus grotesques étaient présentées par lui avec un tel calme, une telle conviction, une telle gravité; elles posaient si bien devant vous en chair et en os, que l'on ne goûtait, tant que durait son récit, aucun plaisir d'imagination; il fallait, ou le supposer fou, ou, quelque insensée que fût la chose racontée, y ajouter foi pour une heure. En second lieu, lorsque dans ses récits il entrepre-

[1] *Kränzchen* a le double sens de *cercle* (réunion) et de *couronne*.

nait, — ce qui arrivait fréquemment, — les fous et les fripons de l'époque, on sentait bientôt, — du moins ce fut mon cas après une courte connaissance, — que l'ironie ne procédait pas d'un courroux vertueux, mais d'un caractère auquel véritablement la perversion était agréable, nécessaire, et pour lequel le faux était devenu un besoin, un aliment. Je me tiens au positif. L'enthousiasme et l'amour sont l'unique aliment digne des nobles âmes. Je puis bien prendre en passant plaisir à une facétie : mais persifler, narguer, ricaner sur des ordures auxquelles c'est faire beaucoup trop d'honneur que de les nommer, voilà ce qui me répugne et me choque dans le plus profond de l'âme.

Lors donc que je revins, je trouvai cet homme acclimaté dans toute notre société. Les vieux oncles et les vieux cousins voulaient se pâmer de ses saillies et écarquillaient la bouche autant que pouvaient le permettre les muscles, lorsqu'il allait chercher dans leurs intérieurs leurs propres personnes pour les leur montrer réfléchies dans des miroirs disposés au gré de son caprice. J'écoutais, moi aussi, et je me sentais tantôt grisé, tantôt désagréablement affadi par ses discours. Il se pourrait bien que jamais je ne me fusse autant rapproché de la cousine Clélia si je n'eusse doublement ressenti, au milieu de ce déluge de balivernes et de mensonges, le besoin d'une société calme, simple et vraie.

Schrimbs avait vu tout ce qui s'était passé entre Clélia et moi, mais sans y paraître prêter grande attention. Or, voici que, au moment où la chose commençait à tomber peu à peu à néant, un jour que je m'arrêtais en visites à la ville, un ami m'apporte, tout consterné, une feuille lithographiée dans laquelle toute notre histoire, tous nos pas et démarches pour nous éloigner l'un de l'autre sans éclat, servaient de texte à la plus féroce bambochade. Elle était intitulée : « *Histoire de l'oison et et de la petite oie, qui avaient pris le change sur leurs cœurs.* »

Mon ami me dit que la chose venait de l'aventurier, ce qui du reste se reconnaissait à la première ligne. Schrimbs avait raconté la veille l'anecdote dans un cercle: elle avait été trouvée charmante; une tête à la conception prompte et à l'exécution facile l'avait notée et fait lithographier, à la demande générale, pour les membres de la société. Chacun, ajouta-t-il, la communique en confidence à ses amis, et elle a ainsi fait aujourd'hui le tour de la moitié de la ville.

Je lus et lus jusqu'au bout et, pour ce qui me concernait, j'en aurais pris mon parti, car, je l'avoue, il y avait plus d'un passage où je ne pus m'empêcher de rire. Mais Clélia n'était naturellement pas plus épargnée que moi.

Et ceci me mit dans une colère qui me rendit sourd, aveugle et furieux. Je jurai au drôle la plus terrible vengeance. Pour l'assouvir, j'aurais dû aller me mettre aux aguets près de sa demeure; mais tu vois venir d'ici la maladresse qui accompagne toujours ma manière de faire. Je mis la feuille lithographiée sous enveloppe, et j'écrivis à l'auteur que j'arriverais chez lui à tel moment pour exiger satisfaction — bref, une déclaration de guerre dans toutes les formes. — Lorsque j'arrivai chez lui à l'heure désignée, je trouvai l'oiseau déniché; le drôle était parti en grande hâte. A force de questions je finis par recueillir quelques traces : elles se dirigeaient vers le Nord, vers la contrée d'où je t'écris. Peu après j'étais en voiture avec le vieux Jochem, et nous galopions à bride abattue, de ville en ville, jusqu'à ce qu'enfin je me sois arrêté ici. J'ai confié à Jochem le soin de suivre seul les traces du fripon, parce que l'incognito est tout ce qu'il y a de plus indispensable si nous voulons le découvrir, et tout le monde me reconnaissait pour ce que je suis. — Dieu sait comment cela se faisait avec toutes les peines que j'ai prises pour me déguiser ! — Pour le même motif, la voiture est restée à Coblentz et nous sommes venus de là tantôt en poste, tantôt à pied.

Je me réjouis comme un enfant d'avoir allégé mon cœur de cette histoire; à présent je n'ai plus à parler que de choses agréables. Je ne puis te dire le bien que m'a fait à l'âme la solitude de cette plaine westphalienne entourée de collines, où j'ai pris mes quartiers depuis huit jours parmi les hommes et les bêtes. Cette phrase doit s'entendre à la lettre, car les vaches sont avec nous dans la maison, aux deux côtés de l'entrée; ceci n'a rien du reste de désagréable ni de malpropre, et contribue plutôt à augmenter encore l'impression patriarcale de cet intérieur. Devant ma fenêtre murmurent les cimes des chênes, et à côté j'ai vue sur de larges prairies et sur des blés ondoyants, entre lesquels s'élève parfois encore une chênaie abritant une métairie solitaire; car ici c'est encore comme au temps de Tacite : « *Colunt discreti ac diversi, ut fons, ut campus, ut nemus placuit.* » Une ferme isolée est un petit État à part, et le maître y est roi tout aussi bien que le souverain sur son trône.

Mon hôte est un superbe vieux gaillard. On l'appelle Hofschulze, bien qu'il ait évidemment un autre nom, car celui-ci ne se rapporte qu'à la possession de sa propriété. Mais je m'aperçois que c'est ici un usage universel. La plupart du temps la ferme seule a un nom; celui du propriétaire disparaît dans la propriété. De là le caractère natif, tenace et solide de la race de ce pays-ci. Mon hofschulze peut être un homme de soixante ans environ; cependant son grand corps fort et osseux ne se

voûte nullement. Les cinquante moissons qu'il a faites ont déposé leur hâle sur son visage rouge et bruni; son grand nez est comme une tour au milieu de ce visage, et sur ses yeux bleus et étincelants, de blancs sourcils hérissés tombent comme un toit de chaume. Il m'apparaît comme un patriarche qui élève au Dieu de ses pères un monument de pierres non taillées, verse dessus la libation et l'huile du sacrifice, engraisse ses troupeaux, coupe son blé et exerce un pouvoir absolu sur les siens. Jamais je n'ai vu plus compacte mélange de dignité et de ruse, de raison et d'entêtement. C'est un vieux paysan libre des temps passés, dans tout le sens du mot. Je crois qu'on ne peut plus trouver cette sorte d'homme qu'ici, où la dispersion des habitations et l'antique opiniâtreté saxonne, jointes à l'absence des grandes villes, ont maintenu debout le caractère primitif de la Germanie. Tous les gouvernements et toutes les puissances ont passé là-dessus; ils ont bien rompu les cimes des tiges, mais ils n'ont jamais pu extirper les racines qui poussent toujours de nouveaux rejetons, bien qu'il ne leur soit plus donné de se réunir en touffes serrées et en splendides couronnes.

Ce n'est point du tout ici ce qu'on nomme une belle contrée : le terrain s'élève et s'abaisse en ondulations peu accentuées. On ne voit la montagne que dans le lointain, encore est-ce plutôt une paroi sombre qu'une chaîne aux lignes heureuses. Mais ce qui me plaît de cette contrée, c'est justement l'absence de prétention; c'est qu'elle ne se pose pas toute parée en face de vous, demandant avec orgueil : — Comment me trouves-tu? — c'est que, bonne ménagère, elle livre jusqu'à ses plus petites parcelles à la culture de l'homme qui la défriche. J'ai passé de bonnes heures dans mes promenades solitaires. Peut-être y a-t-il aussi une circonstance qui contribue à me faire paraître ce lieu plus agréable : ici mon cœur peut battre à son aise; les oscillations du balancier ne sont dérangées par personne, et les gens raisonnables ne se mêlent pas de régler le mouvement à leur gré.

Je suis même devenu poëte, qu'en dis-tu, mon vieil Ernest? J'ai ébauché quelque chose à quoi m'a fait songer de prime abord un jour de soleil divinement beau, passé dans les bois du Spessart. Je crois que cela te plaira; je l'ai nommé : *les Prodiges du Spessart.*

Ce que je préfère à tout, c'est d'aller m'asseoir là-haut sur la colline, à une place tranquille, entre les champs de blé du hofschulze qui viennent se terminer en ce lieu. On a devant soi une spacieuse inclinaison du sol, couverte d'herbes et de buissons de ronces; en cercle autour de cet espace sont de grandes pierres, dont l'une, la plus grande, juste en face du champ, sur laquelle trois vieux tilleuls étendent leurs rameaux;

derrière, le bois de chênes fait entendre son doux bruissement. La place est très-solitaire, très-renfermée, très-mystérieuse, dans ce moment surtout où l'on a derrière soi le blé à hauteur d'homme. Je m'y tiens fréquemment. Ce n'est pas toujours, il est vrai, en sentimentale contemplation de la nature que j'y suis installé : c'est aussi mon poste d'affût ordinaire d'où je tire, pour le service du Hofschulze, les chevreuils et les cerfs qui ravagent ses blés.

On nomme cet endroit le *Franc-Siége;* probablement le tribunal Vehmique y a souvent, jadis, couvé ses verdicts dans les horreurs de la nuit. Un jour que je faisais à mon hôte l'éloge de ce lieu, je vis son visage s'éclairer. Il ne répondit rien, mais après quelque temps il m'emmena dans une chambre, à l'étage supérieur de la maison, ouvrit un vieux coffre bardé de fer, et m'y fit voir une vieille épée rouillée, puis il me dit avec solennité : « Ceci est une grande rareté; c'est le glaive de Carolus Magnus, conservé depuis mille ans et plus dans l'Oberhof, et encore en possession aujourd'hui de toute sa force et de toute sa puissance. »

Sans me fournir plus ample explication, il fit retomber le couvercle. Je n'aurais point voulu tenter de détruire sa croyance à cette relique, bien qu'un regard fugitif eût suffi à m'apprendre que c'était tout au plus si la flamberge avait une couple de siècles. Mais il me montra une attestation formelle de l'authenticité de l'arme, à lui délivrée par un obligeant savant des environs.

Je resterai donc ici, parmi les paysans, jusqu'à ce que le vieux Jochem me donne des nouvelles de Schrimbs ou Peppel. Il est vrai que les quatre-vingts milles que j'ai parcourus ont un peu rabattu mon ardeur. Quinze jours entre le projet et l'exécution, c'est déjà beaucoup; et puis il y a aussi cette question : Quelle sera la vengeance qui conviendra le mieux? Mais tout cela finira bien par se trouver.

IX.

OU LE CHASSEUR RACONTE AU HOFSCHULZE UNE ANCIENNE HISTOIRE DE SES PARENTS.

Plusieurs jours se passèrent à l'Oberhof dans l'uniformité habituelle à ce calme séjour. Le vieux Jochem ne donnait toujours ni de ses nouvelles, ni de celles de l'aventurier fugitif, et son jeune maître commençait à sentir une sourde inquiétude. Car telle est la puis-

sance de la règle en notre temps, que nul, pour libre et indépendant qu'il soit, ne peut rester longtemps en dehors de toute affaire, de toute relation.

Sans doute il avait avec le hofschulze des rapports aussi fréquents que possible, et le caractère original de cet homme continait à exercer sur lui la même puissance d'attraction qu'au premier jour; mais, d'une part, le vieux avait le plus souvent à s'occuper dans la ferme, et, d'autre part, de fréquents entretiens avec d'autres personnes prenaient une notable partie de son temps, car on venait journellement lui demander conseil ou secours. Le chasseur remarquait, dans ces occasions, que le hofschulze ne faisait jamais rien gratis à proprement parler : il était toujours prêt à rendre service, mais il fallait faire pour lui quelque chose en échange, ne fût-ce qu'une commission à un paysan voisin ou quelque autre léger service de ce genre.

Tous les jours les coups de fusil allaient leur train, mais en portant invariablement à côté, il faut le dire, de sorte que le vieux, qui, en quoi que ce fût, ne manquait jamais le but, commençait à ouvrir des yeux étonnés de ces efforts infructueux.

Ce fut un bonheur pour notre chasseur que précisément à cette époque le propriétaire le plus proche se trouvât en voyage avec sa famille et ses serviteurs : autrement les chasseurs autorisés l'auraient vraisemblablement surpris un jour ou l'autre au Franc-Siége.

Le jeune Souabe aurait eu grand plaisir à soulever le voile qui recouvrait bien des choses à ses yeux. Un jour, le premier valet demanda à son maître s'il ne fallait pas couper les blés complétement mûrs du Franc-Siége; mais il reçut pour réponse que ce champ resterait intact jusqu'après la noce. Ces paroles n'eussent pas autrement frappé le chasseur, s'il ne les eût involontairement rapprochées d'un entretien qu'il avait entendu, peu de temps auparavant, à l'insu des interlocuteurs.

Deux paysans voisins rendant visite à son hôte lui avaient demandé quand aurait lieu l'assemblée. « Le surlendemain de la noce, » avait répondu le hofschulze, et il avait ajouté : « Mon gendre recevra en même temps le mot d'ordre. »

Le chasseur rattachait ces paroles mystérieuses à ce qu'il avait saisi de la conservation sur pied des épis mûrs; mais il ne pouvait tirer aucune conclusion nette de ce rapprochement.

De son côté, le hofschulze n'était pas sans faire ses remarques. Un jour que le chasseur rentrait avec sa poire à poudre vide et sa carnassière non moins vide, il lui dit :

« Comment cela se fait-il, mon jeune monsieur? vous ne touchez donc jamais? »

Le jeune homme se trouvait précisément dans une de ces mauvaises humeurs qui rendent quelquefois moins retenu.

« Que je ne touche jamais, dit-il, ce n'est pas ma faute, et que je doive néanmoins continuer à tirer, cela ne dépend pas de moi non plus : c'est une disposition de naissance.

— De naissance? et comment donc? demanda le hofschulze.

— Je ne puis en vérité l'appeler autrement, répondit le chasseur; vous êtes un homme si sensé, que je n'ai aucun motif de vous celer une histoire par laquelle vous comprendrez jusqu'à un certain point mes chasses infructueuses : depuis quelque temps déjà elles vous font hocher la tête, je m'en aperçois. Bien des personnes ont de naissance des signes en forme d'étoile, de croix, de couronne, d'épée, parce que leur mère, en les portant, a été impressionnée par une décoration, par une procession, par un couronnement, ou que sa grossesse s'est trouvée au milieu du tumulte de la guerre. Pourquoi donc ne pourrait-on aussi bien être chasseur de naissance? »

Le hofschulze invita son jeune hôte à venir s'asseoir près de la table, sous les tilleuls, fit apporter une bouteille de vin très-passable, et le chasseur commença son récit en ces termes :

« Ma mère n'avait pu s'unir à mon père qu'après des fiançailles pleines de tristesse et de larmes. Les désirs des parents et beaucoup de circonstances s'étaient opposés au mariage. Cependant leur amour mutuel avait fini par triompher, et les anneaux avaient été échangés entre eux. Ces obstacles multiples, ces longs retards, n'eurent pas pour suite, comme il arrive d'ordinaire, un prompt refroidissement après la possession acquise; il en résulta au contraire l'union la plus tendre, et la passion montra qu'elle avait eu raison. Aujourd'hui encore, les gens âgés qui ont connu mes parents dans les premières années de leur mariage parlent avec admiration de ce beau couple, qui avait si complétement réalisé l'amour dans le mariage. La tendresse de ma mère se manifesta naturellement par une sollicitude pour la vie et la santé de mon père, qui, je l'avoue, allait souvent à l'excès. Tardait-il à revenir d'une promenade ou d'une visite dans le voisinage, dépassait-il de quelques minutes l'heure désignée, aussitôt elle envoyait avec angoisse à sa recherche; ses couleurs n'étaient-elles pas aussi vives que de coutume, immédiatement elle craignait une maladie grave et voulait faire appeler le médecin. Pour tout au monde elle ne l'aurait pas laissé voyager la nuit, et, partout où il se trouvait, il devait prendre garde

aux courants d'air. Tandis que, pour sa propre personne, elle était dure, insouciante et courageuse, elle voyait dans tout ce qui approchait mon père des motifs de frayeur, des occasions de danger.

— Oui, oui, murmura le vieux à part lui, les gens de qualité ont du temps pour cela; nous autres paysans craignons moins les accrocs.

— Sur toutes choses, poursuivit le narrateur, ma mère le conjurait de s'abstenir de la chasse. Dans le commencement de son mariage, elle avait eu un songe confus, dont elle n'avait pu, à son réveil, se remémorer autre chose que d'avoir vu mon père en bel nniforme de chasse et un grand malheur fondre sur lui. Alors il lui revint à l'esprit tous les accidents qui peuvent arriver à la chasse : chevaux emportés, sangliers se précipitant sur le chasseur, fusils partant tout seuls, et mille autres choses de la sorte, et elle finit par se faire donner par mon père la parole que jamais il ne prendrait plus un si périlleux plaisir : il consentit volontiers, parce qu'il voyait l'amour qu'elle lui portait. D'ailleurs, il n'avait jamais été passionné de la chasse, bien qu'il l'eût pratiquée comme il convenait à sa position.

» L'union resta stérile plusieurs années. Enfin ma mère sentit son sein béni. D'ordinaire, m'a-t-on dit, l'affection de la femme se détourne de son époux pour se porter sur le germe mystérieux. Ma mère fit exception à cette règle : son amour pour le père s'accrut encore, si toutefois il était susceptible d'accroissement. En même temps le songe qu'elle avait eu, et que depuis elle avait presque oublié, renaissait avec une force nouvelle dans son souvenir; mais les images en restaient confuses, bien qu'elle se fatiguât des heures entières à les évoquer. Mon père dut renouveler entre ses mains son ancienne promesse.

» Sur ces entrefaites, la Saint-Hubert approchait. Le prince, avec lequel mon père était intimement lié, avait coutume d'organiser chaque année à cette occasion une grande chasse. Dans son entourage, on avait déjà beaucoup devisé, les années précédentes, sur les motifs qui pouvaient porter mon père à s'abstenir de ces fêtes. A force de chercher, on avait fini par mettre le doigt sur la vérité, et ce monde un peu grossier et frivole n'avait pas manqué de se divertir fort aux dépens d'un mari si obéissant. Brusque et impétueux, le prince se promit de le faire tomber dans un piége de sa façon.

» Il était d'usage que, la veille de la Saint-Hubert, un joyeux banquet fût donné au château assigné comme rendez-vous de chasse. La salle où il avait lieu était ornée de ramures de cerfs, d'arbalètes et d'épieux. Là, on buvait fort et ferme, et quiconque prenait part au

banquet ne pouvait naturellement se dispenser de la chasse : aussi mon père ne s'y fût-il jamais montré, si une ruse ne l'eût attiré.

» Le prince le fit appeler au château, sous prétexte d'affaires, et traîna l'entretien jusqu'à ce qu'enfin on annonçât le repas. Mon père voulut aussitôt partir, mais un second laquais qu'il expédia rapporta la nouvelle que le piqueur, ayant compris que monsieur restait au banquet, s'en était retourné avec les chevaux pour ne revenir que le soir. « Eh bien, puisqu'il en est ainsi, dit le prince, il faut en prendre ton parti et dîner avec nous; tu ne peux faire à pied les deux lieues qui te séparent de chez toi. » A quoi pouvait se résoudre mon père? Il demeura — fort à contre-cœur.

» Lorsque les convives commencèrent à devenir passablement bruyants, l'un d'eux lui lança la question s'il viendrait le lendemain à la chasse. Sans attendre de réponse, un autre s'écria : « Non certes, il ne le peut pas, sa femme le lui a positivement défendu. — Est-il vrai, dit le prince à haute voix, par-dessus toute la table, est-il vrai que ta femme t'ait interdit de tirer jamais plus un coup de fusil? S'il en est ainsi et que tu obéisses, tu es vraiment un modèle de mari à proposer à la ville et à la campagne. » Un éclat de rire retentissant suivit ces paroles, bien qu'il n'y eût pas là dedans grand'chose qui valût la peine de rire si fort.

» Mon père se fâcha; puis il rassembla son sang-froid et répondit qu'il n'en était point ainsi; comment pouvait-on penser que sa femme eût une pareille exigence? etc., etc., en un mot, tout ce qu'un homme dans sa situation et au milieu de convives si excités pouvait s'ingérer de répliquer. « Tope là! s'écria le prince, tout est pour le mieux, et alors tu témoigneras demain avec nous ta dévotion à saint Hubert. » Et comme mon père voulait s'excuser sur un voyage, sur une visite, sur une indisposition : « Ho! ho! madame ta femme est pourtant derrière tout cela. Eh bien, nous approfondirons la chose. Rappelez-moi, la première fois que je me rencontrerai avec cette impérieuse épouse, de faire une sérieuse enquête là-dessus.

» A ce moment, mon père prit son parti. Il jugea nécessaire d'épargner à ma mère une scène désagréable, comme on avait tout lieu de la craindre de la brusquerie du prince, et il dit : « Afin que chacun voie qu'il n'y a rien de fondé dans ces soupçons, je suivrai demain la chasse avec vous. » Les applaudissements éclatèrent; on se leva de table en grand vacarme, et le prince s'écria, la langue un peu pesante : « Oui, mais si tu n'es pas demain à six heures au lieu du rendez-vous, nous irons en corps te tirer de tes oreillers. » Mon père prit congé

brièvement et sèchement, rudoya le laquais menteur qui, dans le salon d'attente, lui demanda avec un sourire rusé s'il commandait maintenant ses chevaux, descendit l'escalier, traversa la cour, se rendit lui-même à l'écurie, et trouva auprès des chevaux le piqueur qui ne s'était pas éloigné une minute du château.

» Il ne douta point alors que tout ce qui s'était passé ne fût un plan concerté. En revenant à la maison, il médita le sien. Retirer la parole donnée était impossible, car il attirerait toute la bande, qui ne manquerait pas évidemment à lui faire ce tour, et les angoisses de sa femme ne seraient que plus terribles. Il résolut donc de suivre effectivement la chasse, mais de s'éloigner aussitôt que possible; pour cacher sa disparition pendant un certain temps, il prierait son bon ami le grand veneur, dont le visage assombri avait assez exprimé le mécontentement de la plaisanterie faite, de lui assigner le poste le plus éloigné, d'où il espérait pouvoir s'échapper par une occasion favorable. Puis, pour imposer à l'avenir silence au prince et à ses courtisans, il expédierait le lendemain de la chasse de certaines lettres aux pires crieurs du banquet, qui auraient à les avaler telles quelles, ou à recourir aux pistolets.

» Rentré chez lui, il mit dans sa confidence un vieux serviteur d'une discrétion éprouvée et fit secrètement tirer de l'armoire le grand uniforme dans lequel tous les cavaliers devaient paraître à la chasse de la cour. Comme il le racontait lui-même lorsque, bien des années après, cette histoire revenait sur le tapis, il ressentit, malgré son chagrin, un secret plaisir quand ses yeux, si longtemps privés de ce spectacle, virent sortir des papiers de soie les lourdes épaulettes, le collet vert orné de boutons brillants, richement brodé d'or et chamarré de passements, et se dégager du fourreau le magnifique couteau de chasse à la poignée garnie de pierres étincelantes. Il allégua à ma mère je ne sais trop quelle raison insignifiante qui l'obligeait à passer loin d'elle la journée du lendemain. Il réussit à lui donner le change, et elle s'endormit tranquillement à son côté.

» Mais voici que dans la nuit se renouvela tout le songe anxieux dont elle n'avait jamais pu ressaisir les particularités. Elle voyait dans son rêve mon père se lever, jeter sur elle qui dormait un regard douloureux, et se glisser sans bruit hors de la chambre, sur la pointe du pied; le songe la conduisait ensuite dans le vestiaire : elle y voyait mon père revêtir pièce à pièce le magnifique uniforme vert. Elle ne pouvait se rassasier de le contempler, tant elle le trouvait beau ainsi, et cependant elle le conjurait instamment et avec la plus extrême angoisse de

renoncer à son projet. Il ne se laissait pas arrêter, il ceignait son couteau, le hennissement d'un cheval se faisait entendre; mais le spectacle se transformait avec la promptitude de l'éclair, et tout ce qui lui était apparu jusqu'alors disparaissait: elle ne voyait plus que la tête sanglante de mon père étendu sur le pavé de la cour. Saisie d'horreur, elle n'avait pas encore trouvé la force de se pencher sur lui pour le secourir, lorsque le cheval, qu'elle ne voyait point d'ailleurs, hennit pour la seconde fois et elle se réveilla, tirée, lui sembla-t-il, des terreurs du songe par un véritable hennissement. A moitié endormie, elle étendit les mains pour chercher mon père.... Mais le vertige du sommeil fit place à une réalité plus alarmante: le lit était abandonné, la couverture rejetée. Elle sonna la femme de chambre, lui demanda où était son maître. Celle-ci, qui l'avait vu se glisser furtivement dans le corridor, répondit en hésitant: « Dans le vestiaire. » A ce mot, il n'y eut plus moyen de retenir ma mère: elle s'enveloppa en toute hâte du premier vêtement qui lui tomba sous la main et courut plutôt qu'elle ne marcha vers l'endroit indiqué. Elle se précipita sur la porte, l'ouvrit, et tous deux eurent un saisissement si grand, à la vue l'un de l'autre, qu'ils furent au moment de tomber. Mon père était précisément tel que l'avait rêvé ma mère, et les premières lueurs rougeâtres du matin se jouaient dans les magnificences de son uniforme qu'elles faisaient encore davantage resplendir. Il bouclait justement son couteau. Les questions, les réponses se croisèrent vivement. Ma mère ne voulait absolument pas consentir à ce qu'il partît. Enfin il lui démontrait de la manière la plus évidente que, pour cette fois, il lui était complétement impossible de céder. Tandis qu'ils discutaient de la sorte, le cheval sellé dans la cour hennit pour la troisième fois. Elle se précipita à la fenêtre, vit l'ardent animal frapper la terre et lever impatiemment les pieds; la triste fin de son rêve se présenta à son esprit, elle conjura mon père, par l'enfant qu'elle portait dans son sein, de la satisfaire du moins en une chose: de ne pas aller à cheval, puisqu'elle avait l'idée fixe qu'il lui arriverait malheur ce jour-là, mais de prendre plutôt la voiture légère. Extrêmement contrarié, il cria au domestique: « Faites atteler! » poussa doucement ma mère vers la porte et la pria, pour l'amour de Dieu, d'aller immédiatement se recoucher, car, vêtue comme elle l'était, elle ne pourrait manquer d'être incommodée par le froid du matin; puis, lorsqu'il la crut sur le chemin de la chambre à coucher, il s'élança par le grand escalier pour monter rapidement à cheval et s'échapper dans ce jour de malédiction.

» Mais ma mère, rendue défiante par l'expérience de cette triste matinée, s'était glissée par un petit escalier latéral conduisant également dans la cour : elle voulait s'assurer par ses propres yeux si mon père avait pris la voiture. Que vit-elle ? Mon père déjà à cheval et pouvant à peine venir à bout de l'animal, qu'il avait brusqué et effarouché dans sa mauvaise humeur. Elle se précipita dans la cour avec un grand cri. A ce bruit, à l'apparition subite de cette forme blanche, l'impatience du cheval devint de la rage : il se dressa sur ses pieds de derrière, donna sur une place inclinée et glissante, manqua des deux jambes et s'abattit. — Et mon père était effectivement étendu sur le pavé, la tête sanglante, et sa femme ne pouvait le secourir, car, au même instant, elle était tombée évanouie. »

Le chasseur s'arrêta pour reprendre haleine, ému qu'il était de son propre récit; les détails, comme il l'expliqua lui-même après une pause, étaient si vivants dans son esprit, parce que ce fait lui avait été minutieusement raconté plus de cent fois par les parties intéressées. C'était l'histoire de la famille, le récit accoutumé de la maison. Son auditeur écartait, en réfléchissant, ses cheveux de son front; après un instant, il rompit le silence :

« J'ai devant moi la preuve que cet événement n'a eu aucune suite fâcheuse, car vous voilà tout frais et bien portant, mon jeune monsieur.

— Heureusement, reprit le chasseur, la frayeur fut le pire mal. Mon père avait su se débarrasser rapidement des étriers; son épaulette, détachée par la violence de la secousse, avait glissé sous sa tête et l'avait protégée contre un choc trop dur : il en fut quitte pour une blessure légère. Ma mère, pour qui l'on pouvait concevoir les craintes les plus graves, fut sauvée par l'extrême vigueur de sa constitution. Elle se remit et supporta parfaitement le reste de sa grossesse, quoique les souvenirs de cette matinée ne l'abandonnassent pas un instant.

— Et c'est de là, pensez-vous, que provient votre passion pour la chasse ? demanda le hofschulze.

— Quelques mois après l'événement je vins au monde, portant au-dessous du cœur un signe en forme de couteau de chasse. Aussitôt que je fus devenu un gamin, il n'y eut ni avertissement, ni punition capable de m'empêcher de courir de tous côtés à la suite des chasseurs. Et ainsi en a-t-il été jusqu'à ce jour, sans qu'aucun butin, aucun succès soit jamais venu m'encourager dans cette voie : vous vous en êtes malheureusement déjà aperçu.

— Si madame votre mère a eu une telle appréhension de la chasse,

il aurait été plus naturel qu'elle vous en inoculât l'horreur, fit observer le hofschulze.

— Non! s'écria le jeune homme, et ses yeux commencèrent à briller d'un feu plus intense, comme cela arrivait toujours lorsque la conversation tournait sur de semblables sujets. Vous n'y comprenez rien, hofschulze! Si un être humain peut agir sur un autre par le sang, l'âme et la sympathie, cette action à laquelle la volonté n'a pas de part, se passe dans la chambre obscure où les forces vont, viennent, bruissent et s'agitent, d'après leurs lois propres, et produisent une création dont nulle intelligence ne prévoit la forme et à laquelle personne n'est préparé. L'aversion peut produire le goût; la pusillanimité, le courage; l'ardeur du désir, une répugnance invincible, et nul ne saurait dresser l'arbre généalogique de ces mystérieuses générations.

— Effectivement, je n'y comprends rien et rien non plus ne me regarde dans tout cela, dit le hofschulze; mais de l'histoire que vous avez racontée je tire une triple morale.

— Vous tenez beaucoup à la morale.

— C'est elle qui nous distingue de la brute, répondit solennellement le paysan. Chez l'animal, tout est en vérité mieux que chez la créature humaine: il trouve plus sûrement son chemin, il a sa pâture assignée et n'en convoite point une autre, il porte en naissant son vêtement sur son corps, il ne craint pas la mort, il ne s'épuise point en plaisirs inutiles; mais l'animal ne connaît pas la morale: la morale est uniquement le privilége de l'homme.

— Et, dans mon histoire, il y a trois moralités?

— Trois. Et je ne compte pas vous en priver, monsieur le chasseur. »

X.

OU LE HOFSCHULZE TIRE UNE TRIPLE MORALE DE L'HISTOIRE DU CHASSEUR.

« Premièrement, dit le hofschulze, votre histoire enseigne que si votre passion provient réellement de madame votre mère, le Seigneur vérifie encore aujourd'hui sa parole: « Je visiterai sur les enfants les iniquités des pères, jusqu'à la troisième et la quatrième génération. » Car en elle-même la chasse est permise et agréable. Or l'homme pèche quand il se met en opposition avec une chose en usage parmi ceux de sa classe; un acte d'ailleurs indifférent prend alors de l'importance et a des conséquences: c'est ainsi que la peste survint lorsque David eut

fait le dénombrement de son peuple, parce que ce n'était point l'usage parmi les Juifs. Madame votre mère fut donc en faute quand elle ne voulut pas laisser monsieur votre père aller à la chasse, comme il convenait à sa position, et c'est à titre de châtiment que vous êtes atteint de cette folie de toujours tirer sans jamais atteindre. Mais vous devriez chercher à vous en affranchir de force, car de telles inclinations ne proviennent ni d'action mystérieuse dans la chambre obscure, ni des forces, ni de leurs lois propres, comme vous avez dit tout cela, mais purement et simplement de folie, par laquelle vous pouvez causer de grands malheurs. Les filles aussi ont de temps en temps des envies de mettre le feu : mais elles savent parfaitement laisser leur envie tranquille quand on les tient bien et sévèrement. Quant à celui au-dessus duquel nul maître n'est établi, il doit être à lui-même son maître et son censeur.

» Secondement, votre histoire enseigne que dans le mariage trop d'amour est nuisible. Car monsieur votre père n'aurait point été renversé par son cheval si madame votre mère ne se fût élancée vers lui avec tant d'inquiétude. Elle voulait le préserver du danger, et justement elle l'y précipitait : n'était-il pas supposable qu'il serait tué par quelqu'un des seigneurs auxquels il devait adresser des défis le lendemain de la chasse ? Dans le mariage, tout doit être modéré, et l'amour comme le reste : c'est une affaire de trop longue durée pour que la fougue et l'emportement puissent la régir. Auparavant, l'homme peut faire ce qu'il veut sans que rien en résulte, mais le mariage fait dans la vie une séparation au delà de laquelle il faut rassembler toutes ses forces, car chacun a les yeux sur les gens mariés, et le scandale qui vient d'eux est un double scandale. Avec un célibataire, peu se trouvent en rapport; tout au contraire repose sur la vie de ménage : échange et négoce, relations de voisinage, religion, discipline de l'Église et discipline de l'école, intérieur et dépendances de la maison, tout, depuis le bœuf jusqu'à l'enfant. Et comment toutes ces choses seront-elles convenablement ordonnées si les époux commencent par se comporter comme des fous ? Chez nous autres paysans, les manquements sont plus rares, mais chez les habitants des villes, avec lesquels j'ai des relations fréquentes ici et chez eux, et dont, par conséquent, je connais les usages, il y a bien des choses dont je m'accommode mal sur ce point. Si un homme bat sa femme ou la querelle sans motif, il donne du scandale, car l'apôtre a dit que le mari doit aimer sa femme comme le Christ aime son Église; mais si une femme, par ses caresses et ses paroles sucrées, domine son mari à tel point

que, de peur d'elle, il ne sache plus rester parmi de bons amis lorsque l'heure sonne où il doit rentrer à la maison, ou bien qu'il soit obligé de s'abstenir de tout ce qui lui rendrait le cœur joyeux, cette femme donne aussi du scandale, car l'apôtre Paul a écrit également que la femme doit craindre le mari. Or la crainte n'existe point avec une telle conduite. Cette crainte doit faire au contraire que le libre arbitre soit laissé à l'homme, car le mariage doit élever l'homme, non l'abaisser, puisque le même apôtre dit encore aux Corinthiens : « L'homme n'est point de la femme, mais la femme de l'homme. »

» J'ai assez souvent ici, quand il fait beau, un grand concours de citadins qui viennent, pour leur agrément, passer la journée au grand air, et s'en retournent le soir à la ville. De temps en temps je vois parmi eux de jeunes mariés, — de ceux qui n'ont pas encore deux ans de ménage, car plus tard cela change ordinairement. Ce sont des œillades, des sourires, des caresses à n'en plus finir, comme s'ils étaient enfermés et sans témoins. Or je dis qu'il y a là trois scandales.

— Il est vraiment dommage que ce ne soit pas un philosophe de profession qui vous écoute, hofschulze, interrompit le chasseur en souriant, il louerait à coup sûr la symétrie architectonique de vos pensées : trois scandales, correspondant à trois moralités ! »

Le hofschulze poursuivit, sans s'inquiéter de l'interruption : « En premier lieu, il y a toujours avec eux des gens qui seraient bien aises de se marier et qui ne le peuvent. Un semblable manége public d'amour excite naturellement en eux une secrète jalousie, une sourde malveillance, dont l'homme doit s'efforcer de préserver son prochain. C'est là le premier scandale. En second lieu, s'ils ne se gênent pas de faire devant le monde ce qui appartient à l'intimité, on peut supposer qu'ils ont chez eux un emportement qui ruine la santé. En troisième lieu, plus d'un spectateur se dit en lui-même : « Ce qui est juste pour les uns doit l'être également pour les autres : vous ne vous gênez pas, je ne me gênerai pas non plus. » Alors il lâche toutes les vipères qu'il porte dans son cœur et qu'il eût soigneusement renfermés sans cela : je veux dire les réflexions méchantes et sarcastiques, les calomnies et les discours à double entente ; un autre les relève et y répond, et tout le charme de la partie est perdu. J'ai souvent observé que, par le fait d'un seul couple indiscret, les disputes s'introduisaient dans une société et s'accroissaient à mesure que les jeunes époux se prodiguaient plus de caresses.

» Au contraire, c'est un vrai plaisir de voir parfois de jeunes mariés

se comportant avec modestie et convenance. La petite femme se place ici, le mari là; ils causent aimablement avec leurs voisins; ils ne paraissent point faire attention l'un à l'autre; pas de serrements de main, pas de baisers, mais leurs joues animées, leurs mines joyeuses annoncent qu'ils ont trouvé ensemble et qu'ils goûtent chez eux le bonheur et la prospérité. On dirait deux pommes attachées à une même branche, qui ne se regardent pas non plus, et cependant croissent, mûrissent et prospèrent ensemble. Le mariage est un état béni, mais à la condition d'être pris raisonnablement, avec du tact et des manières; autrement il a l'effet du vin qui, bu avec excès, enivre, abrutit et détruit la santé. C'est encore comme la branche verte du pommier : ce qu'elle produit doit se tenir tranquille et calme au soleil et à la pluie.

— Vos moralités sont un peu terre à terre, mais il y a cependant quelque chose de vrai là dedans, dit le chasseur. Le sens commun a toujours raison, bien qu'il ne soit pas la raison même. Pour ce qui est de mes parents, leur conduite postérieure est, jusqu'à un certain point, d'accord avec vos principes. Après son horrible frayeur, ma mère fut comme transformée : cette secousse avait agi sur elle comme une douche. Depuis lors, mon père put aller, venir, s'habiller comme il l'entendit, entreprendre ce qu'il voulut, et depuis mes premiers souvenirs je me rappelle l'union de mes parents comme extrêmement tendre sans doute, mais libre et tranquille.

— Oui, oui, dit le hofschulze, cela devait tourner ainsi : la pointe trop aiguë s'ébrèche, l'arc trop tendu se brise et la fraîcheur vient après la chaleur. Mais, mon jeune monsieur, laissez-moi vous donner un bon conseil : si vous tenez à garder l'incognito et à passer pour un fils de bourgeois, comme vous vous êtes annoncé ici, il ne faut pas me raconter des histoires de châteaux, de chasses, de banquets princiers, d'uniformes dorés, de domestiques et de piqueurs.

— Hélas ! la leçon vient trop tard ! s'écria gaiement le jeune homme. La dissimulation ne me sert à rien, je le vois, et quand je me cache la tête, à la façon de l'autruche, on ne m'en aperçoit pas moins. Mais ne me trahissez pas, j'ai mes raisons pour vous adresser cette prière, et vous pouvez l'accorder en toute sûreté de conscience, car je n'ai certes pas commis de crime.

— Je le crois, vous ne m'en avez pas l'air, dit le hofschulze en souriant.

— Maintenant, à votre tour, acceptez de moi une leçon. Vous êtes un homme d'âge et de grand sens auquel il doit importer plus qu'à

moi de garder pour lui ses desseins. Si donc vous voulez préserver vos secrets de mes recherches, il ne faut pas éveiller vous-même mon attention, il ne faut pas me montrer l'épée de Charlemagne avec des paroles si obscures et si solennelles. »

Le hofschulze se leva; sa grande taille parut croître encore, et la lune qui s'était levée faisait se projeter dans la cour son ombre presque gigantesque. D'une voix profonde et avec une énergie qui pénétra jusqu'à la moelle des os son jeune interlocuteur : « Malheur! dit-il, malheur à celui qui voit et entend les mystères du glaive de Carolus Magnus! » Il se rassit, versa à son hôte le dernier verre, et fit comme si rien ne s'était passé.

Le chasseur, tout interdit, garda le silence : il s'apercevait qu'il ne fallait pas plaisanter avec le vieux sur certaines choses. Enfin, pour remettre la conversation en train, il dit :

« Vous m'aviez promis trois moralités de mon histoire, et jusqu'ici vous ne m'en avez communiqué que deux.

— La troisième, dit le hofschulze, n'est point en paroles, mais en acte. » Et à ces mots, dont il n'expliqua pas autrement le sens, il rentra dans la maison.

XI.

LE CHASSEUR RENOUVELLE UNE ANCIENNE CONNAISSANCE.

Le lendemain, à l'heure de midi, le chasseur entendit sous ses fenêtres un bruit confus : il regarda et s'aperçut que beaucoup de gens étaient devant la maison. Le hofschulze, en costume du dimanche, sortait justement de la porte; au même instant s'arrêtait en face, à la chênaie, un chariot à deux chevaux, dans lequel était assis, parmi plusieurs paniers où semblait s'agiter de la volaille, un homme vêtu de noir, ayant l'aspect d'un ministre. Dans le même chariot, un peu en arrière, se tenait une femme en mise bourgeoise, qui portait un autre panier bien droit sur ses genoux. En avant, près des chevaux, un homme, le fouet en main, appuyait son bras sur le cou de l'une des bêtes. A côté de lui, une servante portait aussi sous le bras un panier recouvert d'une serviette blanche comme neige.

Un homme en grande redingote brune, et dont l'allure circonspecte et la mine solennelle faisaient sans conteste reconnaître un sacristain, se dirigea avec dignité de la voiture à la maison, se plaça devant le

hofschulze, tira son chapeau et prononça le petit discours rimé qui suit :

Nous arrivons selon l'usage,
Le pasteur et le sacristain,
Pour recevoir de votre main
Ce qu'en œufs, poules et fromage
Doit à l'église votre bien.
Dites-nous si l'offrande est prête,
Si la redevance est complète.
Préparez tout, n'oubliez rien.

Tandis qu'on lui débitait ces rimes, le hofschulze s'était tenu chapeau bas, dans une attitude de salut profond. L'audition achevée, il se rendit à la voiture, s'inclina devant le ministre, l'aida respectueusement à descendre, et resta à part avec lui. Ils échangèrent diverses paroles que le chasseur ne put entendre, tandis que la femme au panier descendait aussi et venait rejoindre le sacristain, le paysan de la voiture et la servante : tous les quatre se placèrent processionnellement derrière les deux personnages principaux.

Curieux d'avoir la clef de cette scène, le chasseur s'empressa de descendre. Il trouva du sable blanc répandu dans le vestibule, et la meilleure pièce y attenant ornée de branches vertes. Là se tenait la fille du hofschulze, endimanchée comme son père. Elle était assise et filait comme si elle eût dû, dans cette journée, fournir toute une pièce de lin. Son visage était écarlate et ses yeux ne se levaient pas de son fil. Le chasseur entrait dans la chambre, et il allait précisément s'approcher pour prendre quelques informations, lorsque le cortége franchit le seuil du vestibule. Chacun des personnages qui le composait marchait isolément à son rang : en tête le ministre, après lui le sacristain, puis le paysan, puis la femme du sacristain, puis la servante, et enfin le hofschulze. Le ministre s'approcha de la jeune fille qui, toujours filant, ne leva pas davantage les yeux; il lui adressa un salut amical et lui dit : « Très-bien, mademoiselle hofschulze, si la fiancée s'actionne encore tant à son rouet, le futur peut s'attendre à avoir les armoires et les coffres bien remplis. A quand donc la noce? — De jeudi en huit, monsieur le diacre, avec votre permission, » répondit-elle. Et elle devint encore plus rouge, si cela était possible, baisa humblement la main du pasteur, qui était un homme encore jeune, lui retira son chapeau et sa canne, et lui présenta un verre de vin pour sa bienvenue. Les autres vinrent à la file la féliciter et lui serrer la main, et quittèrent la chambre après avoir de même bu leur verre. Le

ministre s'entretint des affaires de la paroisse avec le hofschulze qui, le chapeau à la main, continuait à garder devant lui la plus respectueuse posture.

Le chasseur avait observé de son coin tout ce qui se passait sans qu'on eût pris garde à lui; il eût déjà salué le ministre, s'il n'eût craint d'être indiscret en troublant les discours et les réponses que les étrangers échangeaient avec les gens de la ferme, et qui, malgré la rusticité du lieu et des personnages, avaient quelque chose de diplomatique. Dans le diacre il avait reconnu avec étonnement et plaisir un ancien camarade d'université. Le hofschulze ayant quitté la chambre, il profita de ce moment pour satisfaire son désir; s'approchant du ministre, il le salua par son nom. Celui-ci, surpris, passa la main sur ses yeux, mais reconnut bientôt le chasseur et ne se réjouit pas moins de cette rencontre. « Mais ajouta-t-il après les premières paroles de bienvenue, *maintenant* et *ici*, ce n'est ni le temps ni le lieu de nous entretenir : accompagnez-moi quand je quitterai la ferme, nous causerons à l'aise. Ici, je suis un personnage public assujetti au plus despotique cérémonial; nous ne devons aucunement nous occuper l'un de l'autre. Conformez-vous donc au rituel, et sur toute chose ne riez de rien de ce que vous verrez : vous offenseriez au plus haut degré ces braves gens. Ces vieux usages qui ne bougent pas, si bizarres qu'ils puissent paraître, ont cependant toujours leur côté vénérable.... — Ne vous inquiétez pas, dit le chasseur; mais je voudrais bien savoir.... — Après, vous saurez tout ce que vous voudrez », murmura vivement le pasteur, jetant un coup d'œil vers la porte par laquelle le hofschulze rentrait au même instant. Il s'écarta du chasseur comme d'un étranger.

Le maître de la maison et sa fille placèrent eux-mêmes les mets sur la table préparée à l'avance dans cette pièce : c'étaient une soupe au poulet, un plat de haricots verts avec une longue andouille, un jambon avec des prunes, du pain, du beurre et du fromage; enfin une bouteille de vin. Le tout fut mis en même temps sur la table. Le paysan chargé de la voiture était rentré aussi, après avoir pris soin des chevaux. Les plats disposés et fumant, le hofschulze invita courtoisement le diacre à vouloir bien faire honneur au repas.

Le couvert n'était mis que pour deux personnes. Après une courte prière, le ministre s'assit et le paysan fit de même, à quelque distance de lui. « Est-ce que je ne mange pas aujourd'hui avec vous? demanda le chasseur. — A quoi pensez-vous? lui répondit le hofschulze, et la fiancée le regarda d'un air surpris. Ici ne mange que M. le diacre

avec le colon[1]; vous, prenez place à la table du sacristain. » Le chasseur se rendit donc dans la chambre en face, non sans avoir encore remarqué avec étonnement que le hofschulze et sa fille se chargeaient eux-mêmes du service de cette première et principale table.

Dans l'autre pièce, il trouva le sacristain, sa femme et la servante debout autour de la table, et attendant, paraissait-il, avec impatience leur quatrième compagnon. Les mêmes plats fumaient devant eux qu'à la table du pasteur, sauf qu'il n'y avait ni beurre ni fromage, et que le vin était remplacé par de la bière. Le sacristain se mit avec dignité à la place d'honneur, et, plongeant les yeux dans les plats, il dit en vers comme la première fois :

Tout ce qui vit et croit, toute chose créée,
Est par le Créateur pour l'homme préparée :
Haricots, poule, andouille, et prunes et jambons,
Tout vient de Dieu. Seigneur, bénis tes dons!

Après quoi la société prit place, le sacristain au haut bout. Celui-ci ne se départait pas plus de sa gravité que sa femme de son panier, qu'elle eut soin de poser tout près d'elle. Moins attachée au cérémonial, la servante du pasteur avait mis le sien de côté. Pendant le repas dont chaque mets s'amoncelait en vraie montagne sur son plat, pas un mot ne fut prononcé. Le sacristain dévorait d'un air grave des portions qu'on pouvait appeler monstrueuses, et la femme ne restait guère en arrière du mari; sur ce point encore, c'était la servante qui se montrait la plus discrète. Quant au chasseur, il se bornait à peu près à regarder, le menu du festin de cérémonie n'étant pas de son goût.

Le repas achevé, le sacristain dit avec un sourire béat et solennel aux deux filles qui avaient servi à table : « A présent, s'il plaît à Dieu, nous allons recevoir les redevances incombant à cette ferme, plus l'offrande de bonne volonté. » Les servantes avaient déjà desservi; elles sortirent aussitôt. Le sacristain s'assit sur une chaise, au milieu de la salle; à ses côtés se placèrent, l'une à droite, l'autre à gauche, les deux femmes, ayant devant elles les paniers qu'elles venaient d'ouvrir. Après que l'attente exprimée par l'attitude de ces trois personnages eut duré quelques minutes, les deux servantes rentrèrent accompagnées de leur maître. La première portait un grand panier d'osier tressé, où des poules voletaient et caquetaient avec inquiétude. Elle le posa devant le sacristain, et celui-ci, regardant dedans et vérifiant le compte :

« Un, deux, trois, quatre, cinq, six. C'est tout à fait exact », dit-il.

[1] Le paysan conducteur de la voiture.

Là-dessus, la seconde servante tira d'une grande toile soixante œufs, qu'elle posait à mesure dans la corbeille de la servante; elle y joignit six fromages, non sans rigoureuse vérification du sacristain.

« A présent, dit-il lorsqu'elle eut achevé, M. le diacre a son dû : au tour du sacristain, maintenant. »

A lui furent adjugés et déposés dans la corbeille de sa moitié treize œufs et un fromage. La femme examina chacun des œufs, les secoua, les flaira pour s'assurer de leur fraîcheur, et en mit deux au rebut. Ces négociations achevées, le sacristain se leva et dit : « Où en sommes-nous maintenant, monsieur le hofschulze, pour le second fromage que la sacristie prétend encore sur votre ferme?

— Vous savez vous-même, sacristain, que le second fromage n'a jamais été reconnu par l'Oberhof, répliqua le hofschulze; ce prétendu second fromage reposait sur un bien qui, il y a cent et tant d'années, avait été réuni à l'Oberhof dans une seule et même main. Depuis lors, la séparation est de nouveau survenue, et par conséquent ma ferme n'est plus redevable que d'un seul fromage. »

Pendant cette explication, on eût pu voir les plis les plus prononcés s'étendre sur la face brune et rouge du sacristain, la découpant en une multitude d'angles, de cercles et de carrés.

« Et où donc est maintenant cette terre dont vous parlez? morcelée, dispersée dans le changement des temps? Est-ce la sacristie qui doit en souffrir? Qu'il n'en soit pas ainsi. Cependant, sous réserve expresse de tout et chaque droit concernant le second fromage litigieux depuis un siècle et plus, et incombant à l'Oberhof, je reçois et accepte le fromage consenti. Ainsi sont rendues les redevances d'obligation tant au pasteur qu'au sacristain. Maintenant il y a encore la bonne volonté. »

La bonne volonté se trouva consister en gâteaux roulés, fraîchement cuits, dont six furent mis dans le panier du pasteur et deux dans celui du sacristain. Ce dernier don marqua la fin de la cérémonie. Le sacristain s'approcha du maître de la maison et fit entendre pour la troisième fois son langage rimé :

Nous avons eu tous nos poulets,
Nous avons eu notre fromage,
Les œufs ont été trouvés frais,
La table était selon l'usage.
Or donc, que Dieu garde ce lieu
Et de la famine et du feu!
Qui donne bien sa redevance
Est aimé de la Providence.

Le hofschulze s'inclina en signe de remercîment. La femme du sacristain et la servante emportèrent les paniers et les chargèrent sur la voiture. En même temps, le chasseur s'aperçut que l'une des servantes transportait dans le vestibule les plats et les assiettes du principal repas et les lavait sous les yeux du ministre, qui se tenait sur le seuil de la chambre. Cette purification achevée, elle s'approcha de lui : il tira d'un papier une petite pièce de monnaie et la lui donna.

Sur ces entrefaites, on avait apporté le café au sacristain, et comme une tasse avait été également préparée pour le chasseur, ils prirent place l'un à côté de l'autre : « Je suis étranger ici, dit le jeune homme, et je ne comprends pas toutes les cérémonies dont j'ai été aujourd'hui témoin : voudriez-vous me les expliquer, monsieur le sacristain? Est-ce une obligation pour les paysans d'approvisionner monsieur le diacre des produits du sol?

— C'est une obligation par rapport aux poules, aux œufs et aux fromages, répondit le sacristain avec une extrême gravité, non pour les gâteaux, qui sont de bonne volonté, mais qui n'en sont pas moins régulièrement fournis. Ces redevances, fixées de temps immémorial, composent en partie le revenu du diaconat et de la sacristie. Pour les recueillir, nous faisons par an deux tournées, à savoir : la tournée d'été ou petite tournée, dont vous êtes témoin aujourd'hui, et la tournée d'hiver ou grande tournée, un peu après l'Avent. A la tournée d'été échoit la redevance en poules, œufs et fromages; mais la première rubrique, celle des poules, n'est que *pro diaconatu;* la sacristie doit se contenter des œufs et du fromage. — L'hiver, on recueille les redevances de grains, l'orge, l'avoine et le seigle. Cette fois-là, nous prenons deux chariots, parce que dans un seul les sacs seraient trop à l'étroit.

— Et où vous rendez-vous en sortant d'ici? demanda le chasseur.

— Directement à la maison, répondit le sacristain »; et ce disant, il déboutonna sa redingote et retira un coussin de plumes que, malgré la chaleur de la température, il s'était appliqué pour protéger son estomac, mais qu'après un si fort repas il trouvait cependant un peu gênant. « Cette ferme-ci est la dernière de notre tournée, et c'est pour cela que nous y prenons notre repas, qui fait partie de la redevance. »

Le chasseur dit qu'il avait cru remarquer un ordre déterminé d'avance dans le repas, dans les salutations, dans la remise et la réception des vivres, même dans le lavage des assiettes et des plats, sur quoi le digne sacristain répondit : « Sans aucun doute; chaque détail de cette

tournée est d'observance et de droit strict d'où l'on ne doit jamais dévier.

— Et les rimes que vous avez débitées si haut et si distinctement, monsieur le sacristain, proviennent-elles aussi des temps anciens?

— Oui, certes! répondit le sacristain; mais cependant, ajouta-t-il avec complaisance, j'ai un peu supprimé ou corrigé ce qui rappelait trop les siècles d'ignorance, et modifié les choses selon qu'il convenait pour le présent. Ainsi, dans le véritable texte, le remercîment se termine ainsi :

Mais si voulez nous faire tort,
Je vous dévoue à male mort.
Et s'il manque au fromage une once,
Que le diable tous vous enfonce!

Ces rimes inconvenantes, je les ai peu à peu laissées tomber en désuétude : une année, j'en supprimais une; une autre fois, j'en omettais une seconde, ou bien je faisais comme si la toux me prenait; enfin toutes les inventions ingénieuses que je pouvais imaginer, car, pour innover avec les paysans, il faut aller lentement en besogne. Malgré cela, j'ai encore rencontré de l'opposition; il y en a qui ne veulent absolument pas renoncer à s'entendre dire ces malhonnêtetés, parce qu'ils soutiennent qu'elles font partie de la chose, et ils ne payent pas les redevances si je ne leur souhaite le diable et la male mort. Le hofschulze est plus raisonnable en cela. »

Le sacristain en était là de ses explications quand on le rappela. Le chariot était attelé, et le ministre prenait congé, avec de cordiales poignées de main et de bonnes paroles, du propriétaire de la ferme et de sa fille, qui se tenaient devant lui avec le même respect affectueux que pendant toutes les cérémonies de ce jour. Le cortége prit, entre les hautes haies des remblais, un chemin différent de celui par lequel il était venu, le colon, avec le fouet, marchant devant ses chevaux, et le chariot chargé se mouvant lentement; il portait, outre les deux femmes, le sacristain, qui, assis au milieu des paniers, avait réinstallé par précaution le coussin sur son estomac.

Le chasseur s'était discrètement dissimulé au moment des adieux; mais lorsque le chariot se fut un peu éloigné, il courut après, d'un élan rapide, et trouva le diacre, qui était resté en arrière de ses biens, l'attendant à une place que des arbres ombrageaient agréablement. Là, libres enfin du cérémonial de l'Oberhof, ils s'embrassèrent, et le diacre s'écria en riant : « Vous n'eussiez pas pensé, lorsqu'autrefois dans

cette grande ville votre ami conduisait avec tant de soin son jeune comte suédois sur le terrain glissant de la science et de la vie élégante, vous n'eussiez pas pensé trouver un jour en lui une figure qui doit vous faire songer au Lopez du *Curé espagnol* de Fletscher?

— Si votre sacristain n'est pas un joyeux Diego, on peut dire cependant que, dans son genre, c'est un homme accompli, répliqua le chasseur; il m'a expliqué, comme un vrai maître des cérémonies, tout le rituel de ce jour, et, en l'accomplissant, il s'est comporté avec une telle dignité et une telle prudence que je pourrais le recommander comme modèle à tout ministre plénipotentiaire chargé par sa cour d'arranger quelque épineuse affaire.

— Oui, dit le pasteur, c'est aujourd'hui son jour d'honneur, et il s'en réjouit six semaines à l'avance. En général, on rencontre encore parmi les sacristains beaucoup de ces figures comiques dont le nombre diminue tant d'ailleurs à présent. L'audition continuelle de paroles élevées et édifiantes, la nature des fonctions qu'ils ont à remplir, la sonnerie des cloches, l'annonce des naissances et décès, tout cela donne à leur être une solennité merveilleuse, avec laquelle leur heureux appétit ou, pour mieux dire, leur voracité démesurée forme un contraste bizarre. N'ayant pas chez eux beaucoup à se mettre sous la dent, ils ont soin de se pourvoir pour des semaines entières aux repas de baptêmes, de noces ou d'enterrements, et engloutissent les portions les plus extraordinaires, mais toujours avec un enduit d'onction, et plus d'une fois en s'attendrissant de joie ou s'attristant jusqu'aux larmes, de concert avec les parties intéressées. A ces caractères généraux, à ces attributs d'état, mon sacristain ajoute le caractère personnel de la poltronnerie. C'est un poltron achevé, et j'ai souvent assisté aux scènes les plus plaisantes en me rendant la nuit, seul avec lui, près de malades ou de mourants.

» Mais laissons-le avec ses sottises. Pour en venir au cérémonial auquel vous avez assisté, je vous dirai qu'il est absolument nécessaire que je l'accomplisse en personne; tous mes rapports avec ces gens seraient brisés si je me montrais trop précieux pour suivre les vieux usages. Mon prédécesseur, qui n'était pas de ce pays-ci, était honteux de ces tournées d'échéance; jamais il ne put s'y décider; et quel fut le résultat? Il eut avec les communes rurales les plus fâcheux dissentiments, dont le résultat devint funeste à l'Église et aux écoles. A la fin, il se vit obligé de demander son changement; et quand sa succession me fut adjugée, je résolus de me conformer aux usages locaux. Jusqu'ici je m'en suis très-bien trouvé, et il s'en faut que l'air de dépen-

dance que j'assume dans ces tournées nuise à ma considération; au contraire, elle en est plutôt rehaussée et affermie.

— Comment pourrait-il en être autrement, s'écria le chasseur; je dois vous avouer, pour ma part, que durant toute la cérémonie, malgré le comique que le sacristain savait y répandre, je n'ai cessé de me sentir touché. Dans cette acceptation reconnaissante des plus simples dons matériels d'un côté, et de l'autre dans le respect avec lequel ils étaient offerts, je voyais l'image la plus sainte et la plus naïve et de l'Église, qui, pour sa subsistance, a besoin du pain de chaque jour et des fidèles qui lui présentent le nécessaire terrestre, dans la persuasion humble et soumise qu'ils reçoivent d'elle en échange le nécessaire suprême et éternel; de telle sorte que ni d'un côté ni de l'autre il ne résulte de servitude, mais, au contraire, la réciprocité la plus naturelle et la plus intime.

— Je suis heureux, dit le diacre en pressant la main du chasseur, de vous voir ainsi envisager une chose dont d'autres peut-être auraient fait le sujet de leurs railleries. Je puis vous l'avouer maintenant, il ne m'était pas du tout agréable, au premier abord, de trouver inopinément en vous un témoin de ces scènes.

— Dieu me garde de persifler quoi que ce soit que j'aie vu dans ce pays! répondit le chasseur. Je me réjouis de ce qu'une folle équipée m'ait lancé à travers ces bois et ces champs, autrement je n'aurais jamais connu ce pays qui n'est pas en réputation au dehors et qui, dans le fait, ne peut rien avoir d'attrayant pour des touristes surexcités ou blasés. Mais ici plus énergiquement que dans ma patrie elle-même, cette impression s'est emparée de moi : — Voici le sol que depuis plus de mille ans foule une race sans mélange! — Et l'idée du peuple immortel s'est offerte à moi d'une manière matériellement saisissable, pourrais-je dire, dans le bruissement de ces chênes et de ces produits bénis de la terre ondoyant autour de nous.

Les deux amis avaient rejoint l'attelage, et le ministre se sépara en cet endroit du chasseur. Le colon pouvait trouver mauvais, dit-il, qu'il s'abstînt de sa société tout le long du chemin. En prenant congé de son ancien ami, le jeune Souabe dut lui promettre d'aller lui faire, à la ville, une visite de quelques jours. Ils s'en allèrent en différentes directions.

XII.

LA FLEUR ETRANGÈRE ET LA BELLE JEUNE FILLE. — LA SOCIÉTÉ SAVANTE.

Le soleil ne s'abaissait point encore à l'horizon et il ne convenait pas au chasseur de retourner de si bonne heure à l'Oberhof. Il monta sur un des plus hauts remblais, promena ses regards autour de lui et jugea qu'il pourrait bien parcourir un groupe de collines qui élevait à peu de distance ses cimes touffues, et rentrer encore dans son gîte avant que la soirée fût très-avancée. La rencontre du diacre, sa conversation avaient réveillé en lui beaucoup de souvenirs du temps passé. Il était agité, et, dans cette disposition, il aspirait après des sentiers qu'il n'eût point encore foulés, après des montagnes et des arbres dont l'aspect lui fût inconnu. Son âme brûlante avait soif de se plonger dans le frais ombrage des bois, dans les exhalaisons humides des rochers moussus, dans l'écume des sources jaillissantes; il lui tardait de se dérober à l'ardente chaleur des champs.

Marchant toujours, il arriva dans une prairie fraîche et humide, bordée de buissons sous lesquels coulait une eau claire. Cette âme jeune, saine, débordante de plénitude, avait encore besoin d'actions symboliques pour se contenter elle-même et les ardents désirs qui la tourmentaient. A peu de distance se montraient de petits rochers sur lesquels tournait un sentier étroit et glissant. Il le gravit et, s'arrêtant au milieu des roches, il releva sa manche, se fit une petite blessure au bras et laissa couler le sang dans l'eau en prononçant intérieurement un vœu.... Il plongea son bras dans l'eau, qui rafraîchit d'un doux frisson son sang bouillant. Ainsi, demi-agenouillé, demi-assis dans ce lieu sombre, humide, entouré de rochers, il jeta de côté un regard dans l'espace libre. Un spectacle splendide frappa ses yeux : entre les herbes, de vieux troncs d'arbres s'étaient putréfiés, et leurs masses se détachaient noires du milieu de la joyeuse verdure. L'un de ces troncs était complétement creux; dans cette cavité la poussière et la vase avaient fini par se réduire en une terre brune, et de là, comme d'un cratère, sortait en s'épanouissant la plus magnifique fleur. Au-dessus d'une couronne de feuilles arrondies et veloutées, une tige svelte s'élançait, portant de grandes corolles en forme de coupes, d'un rouge indiciblement beau. Au fond de ces coupes était une étoile d'un blanc tendre qui, se prolongeant délicatement, venait mourir, en légères petites

veines vertes, au bord de la corolle. Ce n'était évidemment pas une fleur du pays: c'était une plante exotique dont la semence, — qui sait par quel hasard — avait été apportée dans ce terreau préparé par la nature, et dont un soleil favorable avait amené à bien la croissance et la floraison.

Le chasseur récréait ses yeux à ce ravissant spectacle, qui le récompensait au moment même où il avait fait le vœu d'appartenir corps et âme à la patrie, et de n'avoir de la vie d'autres dieux que les siens. Ivre de la magie de la nature, il se pencha et ferma les yeux, s'abandonnant à ses douces rêveries.... Quand il les rouvrit la scène avait changé.

Une belle jeune fille, simplement vêtue, le chapeau de paille suspendu au bras, était agenouillée devant la fleur; elle en tenait délicatement la tige enlacée comme le cou du bien-aimé, et plongeait dans le fond de l'une des corolles son regard animé par la plus charmante joie. Elle avait dû arriver sans bruit tandis que le chasseur avait fermé les yeux. Elle ne le voyait pas : les saillies du rocher le lui cachaient, et lui se gardait bien de faire un mouvement qui pût effaroucher et chasser cette gracieuse apparition. Mais lorsque, après quelque temps, reprenant haleine, elle leva les yeux, son regard se détournant un peu aperçut dans l'eau l'ombre d'un homme. Alors il la vit changer de couleur, laisser échapper la fleur de ses mains, mais rester à genoux immobile. Il se leva à mi-corps entre les écueils, et les rayons de quatre jeunes yeux candides se rencontrèrent un instant.... Mais ce ne fut qu'un seul instant, car aussitôt la jeune fille se leva, le visage en feu, jeta le chapeau de paille sur sa tête, et en trois bonds rapides elle disparut derrière les buissons.

Il sortit du milieu des rochers et étendit vers ces buissons son bras blessé. L'esprit de la fleur était-il donc devenu vivant? Il la contempla de nouveau, cette fleur, elle ne lui parut plus si belle.

« Une amaryllis, dit-il froidement; je la reconnais maintenant, j'en ai dans ma serre. » Devait-il suivre la jeune fille? Il le voulait, mais une timidité mystérieuse, une pudeur secrète, enchaînaient ses pieds au sol. Il pressa son front dans sa main; il n'avait pas rêvé, il le savait. « Eh! l'événement, s'écria-t-il enfin avec une sorte d'effort, n'est pas si extraordinaire, après tout, qu'il doive être un rêve! Une jolie fille qui passe par le chemin et se réjouit à la vue d'une jolie fleur, et voilà tout! »

Il vagua entre des montagnes et des vallées inconnues, tant que ses pieds voulurent le porter. Enfin il dut songer au retour. Il était tard; l'obscurité était complète lorsque, grâce au secours d'un guide rencontré par hasard, il rentra à l'Oberhof.

Les vaches beuglaient. Le hofschulze était à table dans le vestibule avec sa fille, ses valets et ses servantes. Il voulut commencer des entretiens moraux, mais il fut impossible au chasseur d'adhérer à son désir. Tout lui paraissait changé, rude et grossier. Il se rendit vite à sa chambre, se demandant combien de temps il lui faudrait encore passer ici. Une lettre de son ami Ernest, qu'il trouva en haut, augmenta encore son malaise.

Dans cette disposition, qui le priva de sommeil une partie de la nuit et qui, le lendemain matin, ne s'était point encore dissipée, il fut très-content que le diacre eût eu la pensée de lui envoyer une petite voiture pour l'emmener à la ville.

Des créneaux, des murailles élevées, des bastions, montraient de loin que ce lieu, membre puissant jadis de la ligue hanséatique, avait eu ses jours de vaillance.

Après que la voiture eut franchi la sombre porte gothique, elle avança un peu péniblement sur le pavé et s'arrêta enfin devant une riante maison, dès le seuil de laquelle le diacre reçut son visiteur. Il entra dans un intérieur serein, confortable, animé par une femme vive et jolie, et par un couple de bruyants garçons qu'elle avait donnés à son époux.

Après le déjeuner, les deux amis firent une promenade dans la ville. Les rues étaient assez désertes. Entre les arcades antiques, les tourelles, les fragments de statues, il n'était pas rare de rencontrer des places plantées d'arbres et de petites pièces de gazon. Autour d'un vieil édifice, avec quatre élégantes pyramides aux angles et des guirlandes de roses sculptées dans la pierre, serpentait une petite source vive et joyeuse. Le lierre et la vigne s'étaient nichés dans les lézardes de la muraille. Tout alentour régnait la plus profonde solitude.

« N'est-ce pas comme si l'on voyait l'esprit de l'histoire revêtant une forme matériellé? dit le chasseur en cet endroit ou en quelqu'autre semblable.

— Oui, répondit le diacre, ici les pensées se reportent comme d'elles-mêmes à l'antiquité, et une disposition au souvenir s'empare de l'âme. Ajoutez à cela qu'une partie de la population consiste en ruines humaines.

— Comment entendez-vous ceci? demanda le chasseur.

— Comme la vie est ici très-bon marché, que le lieu est extrêmement tranquille, et peut-être aussi à cause de son analogie de physionomie avec la vieillesse humaine, beaucoup de gens âgés se retirent ici de leur emploi ou de leurs affaires pour passer leurs derniers jours derrière

ces murailles qui tombent en poussière. Il y a ici foule de vieux fonctionnaires, d'officiers en retraite qui consomment leur pension, de rentiers avancés en âge qui ont abandonné le comptoir à des mains plus jeunes. Si beaucoup ne sont que de vieux bonshommes ennuyeux, on en rencontre cependant plus d'un qui a acquis un riche trésor d'expérience, et de la bouche duquel on peut recueillir des choses qui ne courent pas les rues. Les ruines de pierres nous racontent l'histoire; les ruines humaines que l'on voit passer en chancelant à leur ombre nous narrent des mémoires inédits. »

Le chasseur s'informa d'une société savante dont il avait entendu prononcer le nom et dont il n'eût certes pas jusque-là présumé l'existence en ce lieu. Le diacre, tout en continuant à le conduire par la ville, lui raconta, souriant et enjoué, la forme particulière de cette société et ses lois. Parmi les plus actifs de ses membres on comptait, outre un poëte, un collectionneur et un voyageur de profession. Il ajouta que s'il avait dès aujourd'hui envoyé la voiture à l'Oberhof, c'était pour que son ami pût assister à une séance qui devait avoir lieu le soir même, et qui peut-être lui ménagerait quelques heures agréables.

Tout en causant ils étaient arrivés à une prairie spacieuse qui se trouvait encore en dedans de l'enceinte de la ville. Sur cette prairie s'élevait une église gothique, verte comme elle. Le chasseur ne pouvait rassasier ses yeux de cet aspect. D'une part la couleur particulière du grès dont elle avait été construite était déjà fort remarquable; d'autre part, la nature s'était jouée le plus capricieusement du monde dans ces matériaux mous et spongieux. Dans ce riche travail de colonnades et de ciselures, elle avait exécuté aux rebords et aux angles, par l'effet de la pluie et de l'humidité, des ajoutés de sa façon, si bien que, par places du moins, l'édifice paraissait être sorti, non de la main de l'homme, mais de sa main à elle.

« Quels singuliers symboles se présentent souvent à nous ! s'écria le chasseur. Voilà une église dans l'ornementation de laquelle on ne saurait discerner ce qu'a voulu l'architecte et ce qu'ont produit la température et les siècles; et, hier, l'apparition d'une belle jeune fille se rattachait pour moi à celle d'une fleur dans la forêt. »

Le diacre demanda le sens de ces paroles et le chasseur, les yeux brillants et la voix émue, lui raconta son aventure. « A en juger d'après votre description, dit le diacre, vous avez rencontré la blonde Lisbeth. La chère enfant trotte de tous côtés, dans le pays, pour procurer de l'argent à son vieil extravagant de père adoptif. Elle était chez moi il y a quelques jours, mais elle n'a pas voulu s'arrêter. Si c'est

elle, comme je le suppose, la nature vous a effectivement offert un symbole, car cette jeune fille s'est épanouie dans la pourriture et la ruine, comme votre fleur merveilleuse dans le vieux tronc d'arbre. Des esprits protecteurs étendent leurs mains sur elle; c'est bien la plus aimable Cendrillon, et il ne reste à lui souhaiter que le prince s'éprenant de son petit soulier. »

En revenant on devait faire visite au collectionneur et au voyageur, mais ils n'étaient pas chez eux. Dans la maison du diacre au contraire la société ne manquait pas. Plusieurs amies s'étaient rendues auprès de la jeune femme, par hasard en apparence, mais à vrai dire avec l'intention bien déterminée de voir le jeune et bel étranger. Sa nature vive et cordiale l'eut bientôt mis en bons et francs rapports avec toutes les dames, dont pas une n'était laide, et il ne lui nuisit même pas auprès d'elles que, de temps à autre, elles ne pussent s'empêcher de rire en cachette de son parler sifflant.

A table, il s'était vanté de sa discrétion. Lorsqu'on se leva, la maîtresse de la maison le tira rapidement à part et lui glissa dans l'oreille : « Ne dites rien à ces deux-ci, — elle désignait deux de ses amies qui étaient restées à dîner, — ne dites rien à ces deux-ci de la soirée d'aujourd'hui, nous voulons leur en faire une surprise.

— Vous voulez parler de la société savante de ce soir ?

— C'est cela même, fit-elle d'un air espiègle, et si vous aviez d'ailleurs le malheur de vous trahir, gardez bien du moins le secret du lieu de la réunion, vous savez, c'est.... Où est-ce donc déjà ? »

Il lui nomma en toute candeur l'endroit qu'il avait par hasard déjà appris du diacre. « Justement ! s'écria-t-elle. » Puis elle se hâta d'aller rejoindre ses amies et toutes trois quittèrent la chambre, avec des chuchotements et des rires.

XIII.

LETTRE ET RÉPONSE. — LE BAILLI ERNEST AU CHASSEUR.

« Dis-moi, qu'es-tu décidément ? Où commence chez toi la raison et où cesse la folie ? Être mixte ! Veux-tu éternellement rester enfant ? Ne porteras-tu donc jamais que des fleurs et pas de fruits ? J'aurais cru que l'on se fatiguait de tout, particulièrement des escapades folles, et que tu devais, dans ces matières, avoir peu à peu vaincu l'attrait de la nouveauté.

» Ton vagabondage t'a coûté bien des belles heures et bien des milliers de florins. Avec ta maudite manie de tirer, tu arriveras à mal quelque jour. Ta lettre m'a rendu presque malade, car il n'y a rien de plus fatal que de voir un homme de ton âge et de ta position faire des folies que l'on pardonnerait à peine à un étudiant sans feu ni lieu. Les gens ne croient pas à la folie : ils cherchent, et, à force de chercher, ils trouvent à de telles espiègleries des raisons et des desseins cachés. Ce qui est résulté de la tienne, je te le mettrai sous les yeux sans ambage. On conclut de la parole en l'air que tu as lancée ici, que tu es déjà fiancé à l'étranger; on rattache à ce conte ta belle expédition; on dit que tu as uniquement saisi un prétexte pour t'échapper, et que tu reviendras inopinément avec quelque ancienne passion d'université que tu as été recueillir. Grâce à ta chevalerie, mademoiselle Clélia est excessivement compromise et dans un complet désespoir. En outre, la chose a déjà figuré à mots couverts dans le *Mercure*, et il est notoire qu'une chose sue du *Mercure* est connue de toute la Souabe.

» Je me suis donc promptement décidé. Jadis j'ai promis à ta défunte mère d'avoir l'œil sur toi dans toutes les folies où pourrait te jeter ta tête évaporée, et je veux tenir ma parole exactement. Les vacances d'été sont à la porte, un déplacement m'est d'ailleurs nécessaire, après mes écritures sans fin; si je te rencontre, la colère rendra la secousse plus énergique. Bref, dans huit jours, je ferme mon cabinet, je descends le Rhin, et je me tourne vers cette Germanie de Tacite, où tu coules, au milieu des fèves, des porcs et des paysans, des jours si pleins et si heureux. Je te saisis au corps où je te trouve, et je verrai alors si tu me laisseras revenir seul.

» Pour le reste, je suis, comme toujours, ton ami.

» ERNEST. »

LE CHASSEUR AU GRAND BAILLI ERNEST.

« Tout est au mieux. Tu m'as fait la leçon, les choses sont donc dans l'ordre voulu. Ton projet de courir après moi me ravit, je vois par là que la folie est contagieuse, et plus puissante que la sagesse. Si tu viens, je m'en retournerai avec toi, patient comme un agneau, en supposant toutefois que, sur ces entrefaites, je ne découvre pas ce Schrimbs ou Peppel, ce dont il y a peu d'apparence, à vrai dire. Si je pouvais seulement remettre la main sur mon vieux Jochem ! Qui sait où le pauvre diable erre à cette heure ? Je l'ai déjà fait réclamer dans différentes feuilles publiques, mais jusqu'à présent sans aucun succès.

» Je suis depuis plusieurs jours dans cette vieille cité, chez un bon ami d'autrefois, que j'ai retrouvé à l'improviste. Un charmant intérieur et d'agréables relations l'entourent. Ici encore, j'ai fait la connaissance de quelques originaux fantasques, qui sont en même temps des hommes bons, estimables, instruits, de sorte qu'on peut tout ensemble rire d'eux et leur être attaché de cœur. Quelle masse d'éducation, de savoir et d'originalité est partout répandue parmi nous! Ce voyage me l'a bien montré, et rien que pour cela, s'il n'est d'aucune autre utilité, il ne m'aura pas moins servi.

» Ce que je puis citer de plus saillant dans ce genre, c'est la soirée d'avant-hier, où la Société savante (ne ris pas!) a tenu une de ses séances. On a fondé ici une académie devant laquelle sont lues les compositions les plus diverses, mais que les statuts condamnent toutes à rester inédites jusqu'à nouvel ordre. Celui qui se réfère, pour soutenir une opinion exposée, à une brochure ou à une gazette, est condamné à payer l'amende. Les femmes sont exclues des réunions [1]. J'ai passé dans cette société une vraie soirée platonique, car, si nous étions tous loin de parler aussi bien que les Grecs, il s'est révélé cependant tant de jugement, tant de finesse d'observation, d'esprit de raillerie et de verve, que tu en seras surpris: il faut te dire que dans mes matinées, j'écris à ton intention le récit de cette assemblé sous le titre : « *Un Banquet* ». J'avais préparé, à mon insu, un dénoûment imprévu, en trahissant, en toute innocence, le secret de la réunion auprès des femmes, qui en profitèrent pour donner à la soirée une conclusion pleine d'humour et de fantaisie.

» Hélas! mon cher, il me semble par moments que la poésie de la vie est si près de moi que je puisse la saisir derrière chaque buisson, la respirer dans chaque fleur. Ici, là, partout, la sylphide avance la tête et me regarde avec des yeux d'amour. Toutes les existences ressemblent-elles donc à ces équations compliquées qui ne peuvent se résoudre que par approximation? Et n'y en a-t-il pas de droites et de planes où la solution soit entière, où l'accomplissement réponde à l'aspiration? Mais que penseras-tu de ces paroles ampoulées, qui échappent involontairement à ma plume?

» Je ne suis pas plus poëte que tu n'es horloger de la Forêt-Noire, mais il est des moments où la poésie découle de toutes choses, comme au printemps les larmes ruissellent de la vigne. Ce sont alors des

[1] Ces statuts sont empruntés à ceux de la Société littéraire qu'Immermann avait fondée à Dusseldorf. (Voir l'article de M. Strauss, livraison d'août.)

heures qui portent nos destinées, des heures où nos étoiles se mettent en mouvement et où, par conséquent, les puissances de notre petit Moi se meuvent et s'agitent à leur tour. Je te parlais dernièrement de ce conte de la forêt du Spessart que j'ai esquissé pour toi. Eh bien! n'est-il pas singulier que des éléments détachés de cette invention, tels que la rencontre imprévue d'un ami, une curieuse aventure dans une forêt, viennent se produire dans la réalité, avec des dehors différents il est vrai, mais cependant avec des affinités intimes; si bien que l'on dirait que mes figures enchantées du Spessart se plaisent à venir me lutiner?

» Il ne faut pas, d'après tout cela, te faire des idées particulières. Seulement il y a de ces dispositions étranges, dans lesquelles on vit plus de ses pensées que de sa vie. L'impression de la forêt m'a envahi tout entier; mon âme est baignée d'ondes vertes et de fraîches senteurs, et de jaunes étincelles montent et descendent dans une lumière douce et tranquille.

» A la vie, à la mort, mon vieil Ernest.

» TON FOU.

» *P. S.* Cette pauvre Clélia me fait une peine sincère. Qu'il est mal de n'y songer qu'à présent! Pour ce qui me concerne, qu'ils bavardent à leur gré. »

XIV.

LE CHASSEUR TIRE ET TOUCHE.

Notre jeune chasseur était incessamment distrait de son lyrisme intime par des impressions extérieures et toujours nouvelles. Ainsi, quelques jours après avoir écrit à son ami, il visita le collectionneur dont nous avons fait la connaissance à l'Oberhof. A plusieurs reprises, le vieux Schmitz lui avait déjà fait une mine un peu aigre de ce qu'il n'était pas encore venu voir ses trésors. Mais il se rasséréna bien vite lorsque le chasseur se fut mis à circuler avec lui dans son étroite et sombre demeure, au milieu des vieilles images claustrales empilées, des monceaux de parchemins, des armes et des vases, et à prêter une oreille attentive aux dissertations intermittentes de son hôte sur la question de savoir où Hermann avait vaincu Varus. Le chasseur vit nombre de choses nouvelles pour lui, et il aurait tiré encore plus de profit de son inspection, si son guide lui avait laissé le loisir de considérer chaque

objet avec plus de détails. Mais, dès qu'il s'était arrêté quelques secondes devant un objet, le collectionneur impatient l'appelait à grands cris devant un autre, dans la crainte que quelque chose pût rester inaperçu.

A la manière des collectionneurs, il vivait complétement seul, ne s'occupant exactement que de ses raretés. Un gros matou noir, qui lui était fidélement attaché, formait son unique compagnie ; ce jour-là, il s'avançait gravement, comme c'était sa coutume, derrière les deux observateurs humains, comme un troisième amateur d'antiquités.

Schmitz était devenu collectionneur par chagrin d'amour. Dans sa jeunesse, il avait donné son cœur à une belle jeune fille. Celle-ci, de trop bonne heure orpheline et abandonnée à la surveillance ou plutôt à l'incurie d'un tuteur négligent et faible, s'était trouvée, avec sa légèreté, trop indépendante pour rester sage. Après avoir fréquemment affligé son fidèle adorateur par ses caprices et sa duplicité, elle couronna sa conduite par une infidélité flagrante. Mais le ciel l'en punit doublement : elle attacha son cœur à un homme indigne, et, peu de temps après, elle tomba dans une maladie grave d'où elle ne se releva pas. Au lit de mort, le repentir pénétra dans son cœur inconstant : elle envoya chercher celui qu'elle avait délaissé ; ils se réconcilièrent et elle le fit son héritier. La succession comprenait une foule de bagatelles d'or, d'argent, d'émail, de soie, que l'étourdie créature avait achetées, mendiées, glanées de tous côtés : son œil, comme celui de la pie, s'attachait à toutes les choses étincelantes et il fallait que sa main possédât tout ce qui avait séduit son regard. Le survivant se complut à ranger dans un petit cabinet ces souvenirs de celle qui n'était plus, mais bientôt ce qu'il possédait ne lui suffit pas ; les médailles, les figurines, les portefeuilles peints, les albums ne pouvaient rester seuls ; il y ajouta des monnaies, des sceaux, de beaux manuscrits sur parchemin. Lorsqu'on en est là, on ne s'arrête plus ; ces choses attirent magnétiquement, pour ainsi dire, leurs semblables, et, avant qu'il s'en fût rendu compte, son milieu et sa vie avaient pris la tournure que nous leur connaissons. Mais comme sa manie avait une origine sentimentale, elle ne lui donna point cette sécheresse, cette absence de vie, qui rendent d'ordinaire les collectionneurs la copie de leurs objets. Il conserva toujours, au contraire, une âme ouverte et tendre.

A côté de quelques bonnes choses, le chasseur avait dû en considérer beaucoup de médiocres. Maintenant son regard tomba sur un coin où l'amphore à nous connue était cachée plutôt que montrée.

« Comment ! vous ne me faites pas remarquer ce vase magnifique ? s'écria-t-il surpris ; mais c'est assurément ce que votre collection renferme de plus beau ! »

Une ombre de tristesse descendit sur le visage du vieillard, et sa langue agile s'arrêta. Il passa dans le coin, caressa l'amphore comme un père caresse son enfant malade, et raconta en toute confiance au chasseur l'histoire de son acquisition. « Depuis l'époque, poursuivit-il, où j'ai, contre ma conscience, délivré au hofschulze une attestation sur son faux glaive de Charlemagne, et où je me suis approprié l'amphore par ce mensonge, j'ai des moments où la collection entière ne me fait plus vraiment plaisir. Car, dans les antiquités, c'est sur la vérité que tout repose, et celui qui a menti pour une pièce étrangère peut facilement perdre la foi dans ce qui lui appartient à lui-même. Voilà ce qui me passe souvent par l'esprit. Je regarde mes masses d'armes avec doute, et j'ai déjà rêvé que mes si belles bractéates n'étaient que des imitations de pacotille. La fin de la chanson sera de rendre l'amphore et de me faire remettre mon faux certificat, bien qu'à vrai dire je ne sache pas comment je pourrai supporter la perte de ce magnifique vase. »

Malgré l'air soucieux du vieillard, le chasseur ne put s'empêcher de rire, et il lui dit : « Avec votre délicatesse de conscience, jamais on ne serait venu à bout de former un musée. Mais dites-moi ce qu'il en est au fond de cette épée, à laquelle le hofschulze attache un prix si extraordinaire ? »

Voici les explications bizarres que le collectionneur fournit au jeune Souabe :

» Que la terre rouge de la Westphalie a été le sol consacré des francs-tribunaux, de ceux que l'on a improprement nommés tribunaux vehmiques, c'est ce que vous savez. Ils étaient francs tribunaux, et le sont restés malgré les déformations et les abus postérieurs, c'est-à-dire les tribunaux des anciens propriétaires du sol, aussi absolus dans leurs forts rustiques que le roi dans sa cour. Mais ce que vous ne savez pas, c'est que dans plusieurs districts, et entre autres près d'ici, des fermes qui possédaient le droit de franc échevinage en conservent encore la tradition, qui se transmet du père au fils et du fils au petit-fils. Naturellement, ce n'est plus de nos jours qu'une mascarade ; mais il n'en est pas moins vrai qu'aujourd'hui encore les initiés se rassemblent de temps à autre aux vieux francs-siéges, et, par la communication de signes secrets et du rituel, font de nouveaux initiés. Dans le principe, l'autorité s'est inquiétée de cette jonglerie et a voulu pénétrer le mys-

tère, mais elle ne réussit pas. Les paysans ne continuèrent qu'avec plus de précaution leur manége, et restèrent impénétrables à toute tentative pour leur faire trahir le mot d'ordre. Depuis lors on ne s'en inquiète plus.

» Or, l'Oberhof est bien authentiquement un ancien domaine de franc-juge. Dans la croyance des paysans, c'est Charlemagne qui a institué ces tribunaux, et l'arme conservée à l'Oberhof passe pour l'épée de justice que l'empereur aurait donnée en signe d'investiture au premier possesseur du bien. Le hofschulze, qui est un adroit personnage, a tiré parti de cette croyance pour accroître sa considération et jouer le rôle d'une sorte de franc-comte. On assure qu'il rassemble assez fréquemment au franc-siége les francs-échevins des grandes fermes environnantes. On dit même qu'il a rendu une valeur réelle à ces farces dénuées de sens, et que réellement lui et les siens portent sur maintes affaires leurs jugements secrets. Du moins est-il certain que les tribunaux officiels s'étonnent du petit nombre des différends portés devant eux par les gens de cette contrée, quoique notre pays soit par excellence la patrie des plaideurs.

— Mais comment est-ce possible, puisque leurs sentences ne peuvent emporter l'exécution? demanda le chasseur que cette étrange découverte émouvait et faisait rêver.

— Je vous accorde, repartit le collectionneur, qu'ils ne peuvent plus pendre à un arbre aucun récalcitrant; mais que sera-ce s'ils lui refusent aide, assistance et secours, et si, par leur influence, eux qui sont les plus riches du pays, ils font que les autres l'évitent à leur exemple, que personne ne boive plus avec lui, que ni valet ni servante ne reste dans sa demeure? Ne sera-ce pas une contrainte efficace et suffisante? Que ne peut sur les hommes l'opinion de leurs égaux? On en voit ici devenir tout à coup comme des parias, sans amis, sans relations; cela dure un peu de temps, puis tout le monde se rapproche d'eux. On dit que ce sont des bannis, et que leur soumission seule relève leur maison du ban. »

Le chasseur rapprocha de ces éclaircissements quantité de paroles et de circonstances qui lui étaient restées incompréhensibles jusque-là. Il communiqua au collectionneur sa conjecture, que sous peu quelque chose se passerait au franc-siége, et lui demanda avec ardeur s'il ne serait pas possible, en se cachant, d'assister à une telle audience secrète. Mais le collectionneur ne voulut pas se mêler de la chose, qui lui paraissait dangereuse.

Le voiturier qui devait ramener le chasseur à l'Oberhof entra et dit

que la voiture était à la porte. Il faut dire que le chasseur avait promis au ministre de venir loger en ville, mais il jugeait convenable d'aller en personne dire merci et adieu à son vieil hôte. Une partie de la route, il ne fit attention ni aux endroits où il passait, ni à la voiture, ni à rien de ce que pouvaient voir les yeux de son corps : ses pensées planaient autour du franc-siége et des mystères du tribunal véhmique poursuivant dans l'ombre le cours de son antique existence. « Singulier pays, s'écriait-il à part lui, singulier pays, où tout semble éternel! d'où vient que de ton sein nul grand poëte encore ne soit sorti? Ces souvenirs qui ne veulent pas s'effacer du sol, ces vieux usages, ces mœurs antiques, devraient pourtant bien être capables d'enflammer une imagination! » Il ne songeait pas que le génie n'est point un produit de la terre, mais que, semblable à la manne, il tombe du ciel dans le désert.

Lorsqu'il recommença de faire attention aux objets extérieurs, il s'aperçut que sa petite voiture avançait comme un colimaçon, parce que l'un des chevaux boitait fortement. Il prit rapidement son parti, renvoya le voiturier à la ville, et fit à pied le reste du chemin. A la vérité, cette circonstance changeait ses combinaisons; il ne pouvait plus, comme ç'avait été son intention, retourner le jour même à la ville, et il lui fallait s'arranger au contraire de passer la nuit à la campagne.

Il trouva le hofschulze équarrissant une porte de grange. Lorsque le paysan leva de son travail ses yeux étincelants sous ses blancs sourcils, le chasseur crut, d'après les explications reçues tout à l'heure, voir en lui le Vieux de la montagne.

Il annonça son départ imminent. « J'en suis bien aise, répondit le hofschulze; la petite demoiselle qui occupait avant vous la chambre m'a fait dire qu'elle reviendrait aujourd'hui ou demain; vous auriez été obligé de lui faire place, et je n'aurais pu vous caser que d'une façon incommode. »

Toute la ferme nageait dans la lueur rouge du soir. Une chaleur tiède et sèche imprégnait les airs que ne chargeait nulle vapeur. L'espace compris entre les bâtiments était tout à fait désert : à cette heure, les serviteurs et les servantes devaient encore avoir affaire aux champs. En se rendant à sa chambre, il ne vit non plus personne dans la maison. Il s'occupa de ranger les notes prises, empáqueta ses effets peu nombreux et se mit en quête de son fusil. Mais le fusil était positivement disparu. Impossible de comprendre qui pouvait le lui avoir pris. Voulant se procurer des informations auprès du hof-

schulze, il s'engagea dans le corridor qui conduisait à l'escalier; chemin faisant, il crut entendre du bruit. « Peut-être, pensa-t-il, trouverai-je dans cette pièce une servante qui pourra me renseigner; » et il poussa le loquet. Mais il était tombé dans la chambre de la fille du hofschulze, et il aperçut avec frayeur un groupe non équivoque. Le cœur palpitant, il retourna rapidement dans sa chambre; le fiancé, jeune paysan robuste, l'y suivit :

« Vous ne devez pas prendre cela en mauvaise part, lui dit-il; la seconde publication des bans a été faite; jeudi prochain c'est la noce; et quand on en est arrivé là, personne n'a plus à se mêler de rien; le pasteur et le propre père ne s'inquiètent plus. Ce soir, on met chez nous du blé en sac; c'est pourquoi j'ai dû aujourd'hui venir voir ma fiancée dans l'après-midi.

— Cela ne me regarde en rien, répondit le chasseur déconcerté. Tout ce qui m'occupe, c'est de savoir où est mon fusil.

— Je vais vous le dire, répondit le jeune paysan; le beau-père l'a secrètement pris et caché derrière la grande armoire; il a dit que le troisième choral de votre histoire était....

— Comment, choral? Vous voulez dire morale?

— Oui, oui. Donc il a dit que le troisième choral de votre histoire était qu'on ne doit point laisser de fusil entre les mains d'un chasseur maladroit de naissance; qu'un mauvais tireur ordinaire ne signifiait pas grand'chose, mais qu'un mauvais tireur de naissance pouvait causer de grands malheurs. »

Le chasseur ne prêta pas plus longtemps l'oreille à ces discours; il prit sa carnassière, alla rapidement à l'armoire, retira le fusil, le chargea sur son épaule, et s'élança en deux pas de la cour au Franc-Siége, pour chasser les images confuses qui s'agitaient dans son âme. Dans le crépuscule vaporeux et doré de la chênaie, il eut bien vite rassemblé ses esprits.

« Oui, s'écria-t-il, les faiseurs d'idylles nous ont toujours mal représenté le monde rustique, aussi bien ceux qui ont donné dans la sentimentalité et la bergerie que les chantres prosaïques de la pomme de terre. C'est une sphère où la rudesse de la nature n'exclut pas la règle et le cérémonial, ni même la grâce et la délicatesse; seulement celle-ci se trouve ailleurs que nous n'avons coutume de la chercher. Est-ce par incontinence que ce gars entre avant le temps dans ses droits? Non, certainement; pour lui, c'est l'usage, un aimable et joyeux usage, et peut-être sa fiancée se croirait-elle dédaignée, s'il ne s'y conformait avec elle. »

Le jeune homme se trouvait bien là-haut sur la colline du Franc-Siége. Le blé berçait en frémissant ses épis lourds de richesse; le grand disque rouge de la pleine lune se levait au bord oriental du ciel, et à la lisière occidentale on voyait se refléter encore les dernières lueurs du soleil. L'atmosphère était si pure que ces reflets y brillaient d'un vert doré. Notre héros sentait pleinement sa jeunesse, sa santé, ses espérances. Il se plaça derrière un grand arbre à la lisière du bois. « Aujourd'hui, se dit-il, je vais tenter encore s'il est décidément impossible de fléchir le sort. Je ne tirerai que si quelque chose s'approche à trois pas du canon de mon fusil, et pour le coup, ce sera de l'ensorcellement si je manque à cette distance-là. »

Il avait derrière lui la forêt; devant, le penchant de la colline avec les grandes pierres et les arbres du Franc-Siége; vis-à-vis, les blés jaunes bordaient ce clos solitaire. Dans les cimes des arbres, les tourterelles roucoulaient encore quelques sons isolés et perdus, et les papillons nocturnes commençaient entre les rameaux leur vol bourdonnant. Par degrés, le sol du bois s'animait à son tour. Un hérisson prêt à s'endormir se traînait dans le feuillage; une petite belette tirait son corps souple d'une fente de pierre pas plus large qu'un tuyau de plume; des levrauts s'avançaient en sautant, mais avec prudence, s'arrêtant entre chaque bond, se baissant, fléchissant les oreilles, jusqu'au moment où, devenus hardis, ils parurent sur la lisière du champ, dansèrent, jouèrent ensemble, et de leurs pattes de devant se donnèrent des coups en badinant.

Le chasseur se garda bien de troubler ce petit peuple de lièvres. Enfin un chevreuil sortit du bois. Le nez au vent, jetant autour de lui, à droite et à gauche, le regard de ses grands yeux bruns, le svelte animal avançait sur ses pieds déliés avec une grâce légère. La gracieuse, sauvage et rapide créature était maintenant droit devant l'affût et si près que la manquer était presque impossible. Le chasseur voulut tirer, le chevreuil s'effaroucha, fit un bond oblique, précisément vers l'arbre qui servait de lieu d'embuscade; le coup partit, et l'animal, sain et sauf, rentra d'un élan vigoureux dans le bois. Mais entre les blés un cri s'était fait entendre, et peu d'instants après on pouvait distinguer sur un étroit sentier, dans la direction du coup, une forme féminine qui sortait en chancelant du champ.

Il jeta son fusil, se précipita vers cette femme, et pensa s'évanouir en la reconnaissant : c'était la belle jeune fille de la fleur dans la forêt. Il l'avait atteinte au lieu du chevreuil. Elle tenait une de ses mains pressée entre l'épaule et le sein gauche, et sous son mouchoir le sang

coulait abondamment. Son visage était pâle et un peu contracté par la douleur, mais non pas défiguré. Elle respira profondément à trois reprises, puis elle dit d'une voix douce et faible : « Grâce à Dieu, il ne doit pas y avoir de lésion dangereuse, car je puis respirer, quoique douloureusement. Je vais tâcher, poursuivit-elle, d'arriver à l'Oberhof, où je me rendais par ce chemin qui devait me conduire au-devant de votre fusil. Donnez-moi votre bras. » Il la conduisit quelques pas sur le penchant de la colline, mais elle tressaillit convulsivement et dit : « Cela ne va pourtant pas; les douleurs sont trop vives; je pourrais me trouver mal en route. Il faut nous arrêter dès cet endroit, jusqu'à ce que quelqu'un passe par ici et puisse me procurer un brancard. »

Malgré la souffrance de sa blessure, elle tenait solidement un petit paquet dans sa main gauche; elle le lui tendit en disant : « Gardez-moi ceci, c'est l'argent que j'ai recueilli pour monsieur le baron; je pourrais le perdre. » — Puis elle ajouta : — « Il faut nous résoudre à une longue attente : s'il vous était possible de me préparer un lit et de m'envelopper de quelque chose de réchauffant, pour que le froid ne frappe pas sur ma blessure! »

Ainsi, elle avait de la présence d'esprit pour eux deux. Lui était pâle, muet et roide comme une statue; le désespoir labourait son cœur et ne laissait pas un mot venir jusqu'à ses lèvres. L'appel de sa victime lui rendit le mouvement; il se précipita vers l'arbre derrière lequel il avait déposé sa gibecière. Là gisait aussi le malheureux fusil. Transporté de rage, il le saisit, et le frappa avec une telle force contre une pierre, que le fût vola en éclats, le canon se ploya et les attaches sautèrent de leurs vis. Il maudit ce jour, sa main et lui-même. Retourné d'un bond vers la jeune fille, qui s'était assise sur une pierre du Franc-Siége, il tomba à ses pieds, et baisant le bord de sa robe, éclatant en sanglots, fondant en larmes qui s'étaient fait jour tout à coup, il implora son pardon. Elle le pria seulement de se relever, lui dit que ce n'était pas sa faute, que la blessure ne serait certainement pas grave, et qu'il n'avait maintenant qu'à l'aider. Il lui arrangea donc avec sa gibecière une couche un peu moins dure sur le siége qu'elle s'était choisi. Autour de son cou il attacha un mouchoir, sur ses épaules il mit doucement et sans serrer l'habit qu'il avait retiré pour elle. Elle se plaça sur la pierre; il s'assit près d'elle et la pria d'appuyer un peu, pour se soulager, la tête sur sa poitrine. Elle le fit.

La lune versait toute la plénitude de sa lumière sur une partie du ciel, et enveloppait presque de la clarté du jour ces deux êtres qu'un accident brutal avait rapprochés. L'étranger se trouvait à côté de l'étran-

gère dans le plus intime rapprochement. De la poitrine de la blessée s'exhalaient de légers sons de douleur; le chasseur sentait sur ses joues des larmes qu'il ne pouvait contenir. La nuit les enveloppa peu à peu de silence et de solitude.

Enfin le bonheur voulut qu'un passant attardé traversât les champs. Le cri du chasseur atteignit son oreille; il se hâta vers la place d'où la voix était partie, et fut expédié à l'Oberhof. Bientôt après on entendit le bruit de pas gravissant la colline : c'étaient les valets qui apportaient un brancard garni de coussins. Le chasseur enleva doucement et y déposa la blessée. La nuit était avancée lorsqu'elle entra sous le toit de son vieil ami, dont l'étonnement fut certes bien grand en voyant arriver dans un tel état celle qu'il attendait.

(*Traduit de l'allemand de* CHARLES IMMERMANN.)

(*La suite à la prochaine livraison.*)

GEORGES FORSTER,

SA VIE ET SA CORRESPONDANCE.

Vie de Georges Forster, par H. KŒNIG.

2e édition, 2 volumes, à Leipzig. — Brockhaus, 1858.

Le nom de Georges Forster est presque inconnu aujourd'hui et pourtant il ne devait pas tomber dans l'oubli. Forster a beaucoup voyagé, il a beaucoup écrit et il a joué un rôle politique assez considérable. Sa biographie méritait d'être écrite, et M. Kœnig a fait plus que d'acquitter une sorte de dette nationale envers la mémoire de Forster : il a composé un livre fort intéressant et fort instructif.

Georges Forster descendait d'une famille de réfugiés écossais que la persécution avait chassée d'Angleterre après la mort de Charles Ier, et il hérita de l'esprit d'obstination et d'indépendance de ses ancêtres. Il naquit en Pologne, le 26 novembre 1754, dans la petite commune de Nassenhuben, près Dantzig, dont son père était pasteur. Celui-ci avait d'abord voulu, contre la volonté et l'exemple de sa famille, quitter le droit pour la médecine. L'opposition de ses parents l'avait forcé de se rejeter vers la théologie comme sur un terrain neutre. Mais dans l'exercice de ses fonctions il avait fini par laisser la Bible pour Buffon, le catéchisme pour l'étude des plantes, et il était devenu un savant versé dans l'antiquité et les langues comme dans les sciences et l'histoire naturelle. Une violente contradiction s'était établie entre ses fonctions et ses goûts, sa position et ses espérances, ses besoins et ses ressources. Georges connut ainsi par son père, avant de les con-

naître par lui-même, les lourdes charges qui pèsent sur un chef de famille, quand il veut vivre à la fois pour les siens et pour la science. Georges avait onze ans à peine (1765) quand il quitta pour la première fois sa mère et ses frères et sœurs pour accompagner son père dans un voyage d'exploration scientifique dans le sud de la Russie. Avec une femme, sept enfants et les goûts dispendieux d'un amateur de livres et d'antiquités, comment le père de Georges aurait-il pu se contenter de la direction d'une modeste paroisse et des 200 thalers (moins de 800 francs) qu'elle lui rapportait? Aussi avait-il accepté avec empressement la proposition d'un chargé d'affaires russe qui lui avait offert l'inspection des nouvelles colonies fondées sur les bords du Volga. Il était allé partout, avait tout observé, tout noté, et il comptait sur l'exactitude de son Mémoire pour obtenir de la cour de Russie ou une place ou une riche rémunération. Malheureusement sa franchise avait blessé des personnes puissantes. Il fut congédié sans avoir rien obtenu. Cependant il ne pouvait reprendre sa paroisse, qui avait encore diminué de valeur en son absence. Au lieu de retourner à Nassenhuben, il s'embarqua donc pour l'Angleterre, après s'être arrêté seulement à Dantzig le temps de vendre sa riche bibliothèque. La traversée fut assez longue, et le vaisseau s'arrêta deux fois sur la côte de Norvége; le père et le fils mirent à profit ces longs loisirs pour apprendre l'anglais, comme ils avaient employé leur séjour sur les bords du Volga à apprendre le russe. Des lettres que le père de Georges avait apportées de Saint-Pétersbourg lui firent trouver des protecteurs à Londres. Une chaire d'histoire naturelle au collége des jeunes ecclésiastiques de l'Église dissidente, à Warrington, dans le Lancashire, lui fut offerte; il l'accepta et alla chercher sa famille pour la conduire en Angleterre. Georges resta pendant ce temps en apprentissage chez un riche marchand qui faisait des affaires avec la Russie. Mais sa santé et ses goûts s'accommodaient mal des fatigues et des ennuis du comptoir; il le quitta à l'arrivée de sa famille.

Le père de Georges ne devait pas conserver lui-même longtemps ses nouvelles fonctions. Au bout de quelques mois, des difficultés que lui suscita la vivacité de son caractère le forcèrent à donner sa démission. Sa seule ressource fut dans des leçons particulières et dans sa plume. Déjà, à Saint-Pétersbourg, il avait fait plusieurs traductions du français en russe; il se mit alors à traduire en anglais les voyages en Chine d'Osbeck et de Jorreen, ceux de Kalm dans l'Amérique du Nord et le voyage autour du monde de Bougainville. Georges qui n'avait guère étudié que les langues, la géographie et l'histoire natu-

relle, fut naturellement associé par son père à ces travaux. Il traduisait et son père revoyait et annotait. La traduction anglaise de la chronologie de Lomonossow est de lui. Il donnait aussi des leçons de français et d'allemand à des élèves beaucoup plus âgés que lui. En même temps Georges assistait en Angleterre à une vie politique qu'il ne pouvait s'empêcher de trouver bien différente de celle qu'il avait pu voir en Russie et en Pologne. C'était l'époque (1769) de la publication des premières lettres de Junius, et du voyage de Franklin en Angleterre. Les impressions qu'il recevait à son insu devaient exercer plus tard une grande influence sur sa vie.

Quand Cook dut partir (1772) pour son second voyage autour du monde, le père de Georges reçut l'offre de l'accompagner comme naturaliste. Il accepta, à la condition d'emmener son fils avec lui. Le voyage dura trois ans, du 13 juillet 1772 au 31 juillet 1775. Les deux vaisseaux, *la Résolution* et *l'Aventure,* explorèrent surtout la mer du Sud. Ils s'arrêtèrent ensuite à la Nouvelle-Zélande, à Tahiti et dans les îles de la Société, Marquises, et des Amis. Les deux Forster rapportèrent une ample collection de faits et d'observations qu'ils devaient être pressés de publier. Immédiatement après leur retour, ils se mirent à l'œuvre, mais ils furent arrêtés par l'opposition de l'amirauté. Le gouvernement s'était réservé la publication des observations scientifiques d'un voyage fait à ses frais. Les deux Forster réduisirent leur travail à une simple description de voyage; l'impression leur en fut encore interdite, mais le père seul était lié par la convention : l'ouvrage parut sous le nom de Georges Forster. Celui-ci rend compte lui-même dans sa préface de toutes ces difficultés et de la manière dont son père et lui ont cru pouvoir y échapper. « On choisit mon père comme naturaliste; on ne le chargea point de faire un voyage autour du monde uniquement afin qu'il rapportât une collection de mouches et de plantes. Loin de lui prescrire des règles de conduite, on ne lui donna point d'instructions particulières. Comme on connaissait son amour des sciences, on crut qu'il tâcherait de contribuer le plus possible au progrès de l'esprit humain. On lui recommanda seulement d'exercer tous ses talents et d'étendre ses observations sur tout ce qui en vaudrait la peine. On attendait de lui une histoire philosophique du voyage exempte de préjugés et d'erreurs, où la nature humaine serait représentée sans préventions et sans esprit de système, enfin une relation écrite sur un plan différent de celui des autres voyageurs.

» Quatre mois après son retour, il dédia au roi un premier essai de ses travaux (*Characteres generum plantarum quas in insulis maris Australis*

collegerunt, J. R. Forster et G. Forster) et il se mit à achever l'histoire générale du voyage. Comme l'amirauté voulut l'orner de planches gravées d'après les dessins de M. Hodges, elle en fit généreusement tous les frais et elle en accorda le bénéfice au capitaine Cook et à mon père. Il y eut ensuite de longues difficultés sur les observations qu'y insèreraient l'un et l'autre et sur la manière dont ils se partageraient le travail. Le 13 avril 1776, ils signèrent, en présence de lord Sandwich, une convention qui ôta à mon père la liberté de publier son voyage dans toute l'étendue qu'il lui avait donnée.

» N'étant point lié par ces engagements, je crus devoir, sur les matériaux que j'avais rassemblés, entreprendre moi-même cette relation. Mon père n'était pas obligé de me priver de ses secours, et dans toutes les occasions importantes je n'ai pas craint de consulter ses journaux.

» J'ose dire que mes observations à côté de celles du capitaine auront de l'intérêt. Nos travaux pendant les relâches étaient fort différents. Tandis que M. Cook veillait au ravitaillement ou au radoubement des vaisseaux, ou faisait quelques visites aux chefs des îles, j'étudiais dans l'intérieur des campagnes les produits et les beautés de la nature et les mœurs des habitants. Il arrivait à chacun de nous des incidents particuliers, et des spectacles différents frappaient nos regards. D'ailleurs nous voyions probablement les mêmes objets sous des aspects divers. Le même fait ne produit pas dans chaque esprit les mêmes idées. Le marin rapporte à la marine la plupart des objets qu'il aperçoit à terre, et le philosophe les envisage rarement sous ce rapport. Enfin les études dont chacun s'occupe, le tour d'esprit, la nature des sentiments mettent une différence infinie dans les réflexions et le langage des hommes. »

S'il est incontestable que le père de Forster, en prêtant sa collaboration à son fils et en faisant paraître sous le nom de celui-ci un travail qu'il s'était ôté, par une libre convention, le droit de publier, ait manqué à ses engagements, il n'en est pas moins vrai que l'ouvrage des deux Forster était entièrement différent de l'ouvrage de Cook, et qu'il n'en formait que le complément. La preuve s'en trouve dans la traduction française où l'on a fondu les deux publications, et qui est deux fois plus volumineuse que chacune d'elles. Les passages empruntés à Forster sont distingués par des guillemets. Ils forment plus de la moitié de chaque volume, et justifient entièrement l'éloge du traducteur. « L'austérité et la simplicité touchante du capitaine contrastent heureusement avec l'imagination et les grâces de M. Forster. Ce qu'on lira de ce

dernier suffit pour donner une haute idée de ses talents. » Le récit de Forster abonde en effet en détails intéressants sur l'aspect des pays, sur les villes, les hommes, le costume, les mœurs, la culture, la nature des denrées, la faune, la flore. Les remarques générales sont mêlées aux détails. L'homme se montre à côté du savant. Ce sont des adieux attendris aux côtes de l'Angleterre avant de les perdre de vue; c'est l'histoire touchante d'une pauvre petite hirondelle, qui avait suivi le bâtiment plusieurs jours, qui commençait à s'apprivoiser et que quelque matelot tua sans doute pour nourrir son chat. Au milieu des glaces flottantes de la mer du Sud, quand *la Résolution* se trouve séparée de *l'Aventure,* Cook se contente de noter le fait; Forster ajoute : « Tout l'équipage fut affligé de cette séparation. Nous ne jetions jamais les yeux sur l'Océan sans témoigner quelque chagrin de voir notre vaisseau seul au milieu de cette mer inconnue et lointaine; la vue d'un second bâtiment avait jusqu'alors adouci nos peines et inspiré la gaieté. » Trois mois après, quand on retrouve *l'Aventure,* c'est encore de Forster que sont ces deux lignes : « Il faut avoir été dans une situation semblable pour comprendre notre joie. » Ce qui frappe surtout dans le récit de Forster, ce sont les réflexions morales et politiques qui s'y trouvent mêlées. L'ignorance, l'immoralité, l'oppression le révoltent, et souvent, en plaignant les sauvages de la Nouvelle-Zélande, il songe aux habitants de l'Europe dont le sort est aussi à plaindre. Il vient de parler d'une attaque injuste des Français dont les habitants de la Nouvelle-Zélande s'étaient vengés par une cruauté sanglante, et il ajoute : « Les passions ont été données à l'homme, par le Créateur, pour défendre sa liberté, et l'amour de la vengeance doit le protéger contre la force et l'oppression. Le sauvage le sent et il exerce lui-même le droit de venger ses injures. Dans nos sociétés européennes, c'est à quelques personnes qu'appartient d'une manière exclusive le droit et aussi le devoir d'empêcher l'injustice. Mais quand le défenseur de la paix publique, quand le vengeur de tout attentat contre la justice attente lui-même aux droits sacrés de la société, tous les liens sociaux ne doivent-ils pas être brisés, chacun ne doit-il pas combattre lui-même pour ses droits, et libre carrière être rendue aux passions des défenseurs primitifs et naturels de la liberté de chacun ? » Ces idées nous indiquent déjà le rôle politique que Forster jouera plus tard.

La publication du voyage de Forster souleva une assez longue polémique dont le retentissement arriva jusqu'en Allemagne, et commença d'y répandre le nom du jeune voyageur. Cependant, après un tel éclat, le père de Forster n'avait rien à attendre du gouvernement

anglais. Malgré le succès du livre, il vit bientôt ses ressources s'épuiser. Ses enfants avaient grandi et avec eux ses besoins. Le père et le fils remplissaient de leurs publications les Magazins et les Revues, et ils n'en étaient pas moins réduits à vivre d'emprunts. Georges fit un voyage à Paris (octobre 1777) pour y vendre une partie des curiosités rapportées des îles de la mer du Sud, et pour y traiter avec un libraire d'une édition française de son grand ouvrage. Il y fut bien accueilli par Buffon, par Le Roy et par d'Aubenton; mais il ne put rapporter de Paris les moyens de diminuer les embarras de sa famille. Le dénoûment de cette situation fatale fut une catastrophe inévitable. Les créanciers se lassèrent; le père fut arrêté, enfermé dans la prison pour dettes de Kingsbench, et le fils obligé de se mettre en route pour aller chercher à l'étranger les moyens de délivrer son père.

Georges s'embarqua le 23 août 1778 pour la Hollande. Il avait vingt-quatre ans, un nom déjà connu; mais il allait éprouver que cette réputation lui serait d'un faible secours. A la Haye, il reçut de la cour un accueil assez froid, à cause d'une remarque qu'il avait insérée dans son Voyage aux îles de la mer du Sud sur l'orang-outang de la collection de la ville. « Je ne vois que ténèbres devant moi, écrivait-il à sa mère, mais je suis dans la main du Dieu tout-puissant, et je m'abandonne à sa volonté. Oh! que mon cœur souffre. Je n'ai plus la force d'écrire! » Les premiers jours devaient pourtant être les plus cruels. A Dusseldorf, le lendemain même de son arrivée, le jeune voyageur dut à un heureux hasard une connaissance qui resta une des joies de sa vie. Il rencontre au musée le fils du directeur de l'académie de peinture. Celui-ci parle d'art, de poésie, de voyages, et finit par prononcer le nom de Georges Forster : « C'est moi-même », lui répond son interlocuteur. Le jeune homme enthousiasmé conduit son nouvel ami à Pempelfort, la résidence d'été de Jacobi. Forster reçut dans cette belle habitation, le rendez-vous des littérateurs et des savants, la plus gracieuse hospitalité. Frédéric-Henri Jacobi, le philosophe, frère puîné du poëte Georges Jacobi s'était d'abord occupé de commerce; puis, par d'heureuses circonstances et un beau mariage, il était arrivé à jouir d'une grande aisance, dont il profitait pour s'occuper lui-même des lettres et les encourager autour de lui. Quel contraste Forster ne dut il point trouver entre l'intérieur de Jacobi et celui de sa famille! Après un brillant souper, où l'on avait causé des livres nouveaux avec toute la liberté d'esprit que donnait au maître de la maison et à la plupart de ses hôtes la douce conscience d'une existence assurée et exempte de soucis matériels, Georges laissa sa

pensée se reporter tristement vers Paddington, où était sa famille : « Quand je vois le bon Jacobi assis entre ses deux sœurs, aimé de chacun et si parfaitement heureux, mes yeux débordent et je voudrais mourir. Mon Dieu! j'ai été assis de même, non, il est vrai, entre des sœurs heureuses, mais près de vous. Je vous aidais à porter vos peines, je vous aidais à nourrir des consolations et des espérances qui n'étaient pas dans mon cœur. Et maintenant, où êtes-vous? Que devenez-vous? Qui avez-vous pour décharger votre cœur, comme elles le font auprès de leur frère? » Indépendamment de sa femme, de ses deux sœurs et de plusieurs enfants, Jacobi avait autour de lui un nombreux cercle d'amis. Les plus assidus étaient Furstenberg, le ministre de l'électeur de Cologne; le philosophe Hollandais Hemsterhuis, la princesse Gallizin, femme d'un ambassadeur russe qui vivait à Munster, tout occupée de sciences et de littérature. On étudiait ensemble Spinoza; Hemsterhuis écrivait les lettres de Dioclès à Diotima sur l'athéisme. La princesse était la Diotima de tous les ouvrages du philosophe écrits en français. Jacobi, qui devait publier plus tard, lui aussi, des lettres sur la doctrine de Spinoza, lisait alors les commencements de son roman de Woldemar. On voyait encore dans les réunions de Pempelfort Sophie Laroche avec son mari, son ami le poëte Wieland, puis Heinse, enfin le moins assidu, mais déjà le plus illustre, Gœthe. En même temps que Forster faisait de douloureuses comparaisons, le commerce de cette société lettrée et polie, qui l'admettait sur le pied de l'égalité, où il était même admiré et fêté, lui rendait l'espérance.

Cassel semblait devoir ouvrir un asile aux savants. Le landgrave Frédéric II y avait déjà appelé au Carolinum des professeurs illustres, tels que Dohm, Jean Muller, Tiedemann et Mauvillon. Georges put croire qu'il y trouverait une place pour son père. Accueilli avec faveur par les ministres, présenté immédiatement au prince, il sut plaire à celui-ci, qui avait le goût des antiquités, et se vit offrir aussitôt une chaire au Carolinum avec un traitement annuel de 450 thalers (environ 1,700 francs), la promesse d'une prochaine augmentation et de nombreux loisirs pour ses travaux : mais pour son père, il n'obtint qu'une tabatière d'or avec cinquante ducats, en récompense d'un ouvrage offert au landgrave. Tout en acceptant une place qu'il ne pouvait refuser, il demanda un assez long congé pour aller faire en Prusse de nouvelles démarches en faveur de son père.

Il s'arrêta d'abord à Gœttingue, où il fut très-bien reçu par les professeurs de l'université, par Buttner, par Meiners, le même qui avait contesté autrefois dans les journaux aux deux Forster le droit de pu-

blier leur Voyage, et par Heyne, auquel il ne pensait pas alors devoir être uni plus tard par des liens plus étroits. A Brunswick, il vit Lessing, Eschenburg, le traducteur de Shakspeare, mais il s'y lia surtout avec Leisewitz, l'auteur de la tragédie en prose intitulée *Jules de Tarente*, et avec le pasteur Jérusalem. C'est, on le sait, le fils de ce dernier qui, par sa fatale passion pour la femme de son ami et par sa mort, donna à Gœthe, qui l'avait connu à Wezlar, le sujet de *Werther*. Ce ne fut qu'à la fin de janvier (1779) que Forster arriva à Berlin. Pendant les cinq semaines qu'il y passa, il fut extrêmement choqué de l'esprit et des mœurs de cette patrie des libres penseurs. Le culte aveugle du vieux Fritz, les interrogations perpétuelles sur ses voyages, le ton fade et les jolis riens des conversations de salon le fatiguaient. Il ne se remettait de l'ennui qu'il en éprouvait que dans la conversation de Nicolaï, d'Engel et de quelques autres écrivains. Nicolaï, qui servit davantage le mouvement littéraire par les publications dont il se fit l'éditeur que par ses propres ouvrages, avait combattu avec Lessing la roideur et le pédantisme de l'ancienne littérature; mais il ne comprenait point les hardiesses de l'esprit moderne, et se faisait l'adversaire de Gœthe et de Kant. C'est de ses entretiens avec Nicolaï et avec Jacobi que Forster rapporta sans doute ces faux jugements sur Kant, qu'il devait regretter et rectifier plus tard. Engel lui parut réunir beaucoup de connaissances à beaucoup d'imagination. Il jugea Ramler l'afféterie et la vanité en personne. Il trouva Sultzer sur son lit de mort. Ce célèbre auteur de « la Théorie universelle des beaux arts », qui avait soutenu contre Lessing que le bon est le fondement du beau, sembla, par la sérénité de ses derniers moments et par une belle mort, justifier le paradoxe esthétique de sa doctrine.

Dans une visite que Forster fit à Dessau, le prince, qui l'avait vu à Londres, se montra pour lui plein de bienveillance; il le retint trois jours à son château de Wœrlitz, et lui fit remettre à son départ cent louis d'or pour son père. En annonçant à celui-ci cette générosité, Georges put lui faire entendre que les quelques nobles âmes qui s'intéressaient à lui allaient mettre bientôt un terme à ses trop longues souffrances. En effet, peu de temps après, son père était nommé par le gouvernement prussien à une chaire à l'université de Halle, et, grâce à l'intervention du duc de Brunswick et de la franc-maçonnerie, il sortait de prison, et venait en Allemagne prendre possession de la chaire qu'il devait occuper jusqu'à sa mort.

Le sort de sa famille assuré, Georges revint s'établir à Cassel. Il y retrouva dans sa solitude le souvenir des beaux jours de Pempelfort.

Sa première lettre est pour Jacobi. L'enthousiasme en rend le style assez étrange : « Dans mon imagination, vous êtes toujours devant moi, je plonge au fond de vos grands yeux ouverts et pénétrants. Un brillant rayon s'échappe de votre regard et je le dévore avidement. Puis il me vient à la pensée que je ne puis comprendre la grandeur, la profondeur de votre âme ; le sentiment de ma propre faiblesse m'écrase, et le torrent de lumière me brûle comme un feu électrique ; je ne puis le supporter et je suis ébloui. Courage ! mon cœur, regarde de nouveau non les yeux étincelants, mais le beau front élevé et gracieux qui réveille une douce confiance, qui me montre ma place dans le plus noble cœur et me tend la main de mon Jacobi, où le soleil enfin paraît si chaud, si doux et si bienfaisant.... » Avant d'écrire cette lettre, Forster avait-il relu *Woldemar,* dont la première partie venait de paraître imprimée. On le croirait, en se rappelant le ton de ce roman. D'ailleurs, Forster avait vu de ses yeux chez Jacobi ce qu'il retrouvait dans son livre. Le culte enthousiaste de la nature, de la vertu et de la poésie, exalté par les douces expansions d'une affection et d'une admiration mutuelles, se traduisait à Pempelfort d'une façon larmoyante et presque mystique. « Les cœurs se tenaient toujours dans un doux mouvement, et les sentiments s'éveillaient au plus léger contact. On s'embrassait, on se serrait les mains, on se regardait dans les yeux avec une tendre émotion, les larmes délicieuses du sentiment coulaient des deux côtés et on bénissait l'objet du commun enthousiasme en se donnant le saint baiser de l'amitié. » Si Forster n'échappa point entièrement à la contagion de cette sentimentalité, l'énergie de son caractère et la nature de son esprit devaient le sauver des aveuglements de l'amitié. Jacobi, qui avait conservé aussi le meilleur souvenir de Forster, fut sur le point de lui faire obtenir par la cour de Bavière une place d'administrateur général des douanes dans le grand-duché de Juliers et de Berg. Mais les démarches échouèrent par l'opposition d'une cabale. Forster dut le regretter, les conditions dans lesquelles il se trouvait à Cassel étant loin d'être brillantes. La ville même lui offrait peu de ressources. Ses livres, ses collections et ses instruments avaient été perdus ou abîmés dans la traversée d'Angleterre en Hollande. Pour trouver des collections et une bibliothèque, il lui fallait aller à Gœttingue. Les voyages furent fréquents et les achats considérables ; la recherche et l'acquisition des moyens de travail le firent insensiblement retomber dans des difficultés financières qui devaient le condamner à des travaux mercenaires, à des démarches sans fin et à une vie errante.

Cependant, à Cassel et à Gœttingue, Forster ne tarda pas à former de nouvelles relations scientifiques et littéraires. Son intimité la plus grande fut avec Soemmering. Il l'avait connu à Londres peu de temps avant son départ. Celui-ci était allé à Édimbourg où il n'avait pu s'établir, et était revenu occuper une chaire d'anatomie à Cassel. — Le philosophe Tiedemann, tout en professant la philologie, s'occupait des questions que Kant devait ensuite chercher à résoudre, et écrivait ses *Recherches sur l'homme*. A la cour, Forster voyait le marquis de Luchet, un Français très-versé dans la littérature et la poésie, venu avec une recommandation de Voltaire, et qui jouait un grand rôle comme directeur du Théâtre-Français et secrétaire de la Société des antiquités. A Gœttingue, Forster se trouva rapproché de Lichtenberg, avec lequel il entreprit (1780) « le Magasin des sciences et de la Littérature ». Lichtenberg, petit, chétif et bossu, avait une verve railleuse et une ironie impitoyable : c'était tout l'opposé de Jacobi. Aussi n'est-ce pas dans les lettres qu'il écrivait à Pempelfort qu'il faut chercher le véritable jugement de Forster sur son collaborateur. La maison de Gœttingue, où se réunissaient le plus volontiers les littérateurs, était celle du professeur Heyne. Par l'étendue de son érudition, l'agrément de son esprit, la délicatesse de son goût, la gracieuseté de ses manières, Heyne attirait et retenait autour de lui les hommes distingués et les jeunes talents. Sa vie avait été surtout consacrée à faire connaître à l'Allemagne les littératures latine, grecque, française et anglaise. Il avait beaucoup enrichi la bibliothèque de la ville et augmenté l'importance de l'université. Alors dans la cinquantaine, il jouissait de la considération qui s'attache à une vie bien remplie. Parmi ses enfants, il avait une fille nommée Thérèse, dont l'esprit s'était naturellement ouvert au milieu des conversations auxquelles elle assistait quelquefois chez son père. La première fois que Forster la vit, elle avait quinze ans, et si la jeune fille lui plut comme une enfant vive et spirituelle, il était encore loin de penser qu'elle dût un jour devenir sa femme.

Parmi les visites que Forster reçut à Cassel, l'une des plus précieuses fut celle de Gœthe, qui vint le voir avec le duc Charles-Auguste. La riche expérience, la distinction et l'étendue des vues du voyageur charmèrent le prince et le poëte, et celui-ci resta depuis en correspondance avec Forster. Les nouvelles que ses lettres pouvaient renfermer sur la cour lettrée et savante de Weimar devaient augmenter l'éloignement que Forster éprouvait pour la cour licencieuse de Cassel. La jeune princesse avec laquelle le landgrave s'était marié en secondes noces, à plus de cinquante ans, avait introduit une vie de désordres et de

scandales, qui finit par un divorce. Forster avait toujours été un peu puritain. Son père, qui aimait assez entre hommes les conversations un peu équivoques, disait en voyant Georges : « Silence! voici mon vieux qui vient. » Les impressions qu'il avait rapportées de ses voyages avaient nourri ces dispositions. A l'âge où, chez les peuples civilisés, l'amour avec ses mystères et sa pudeur enflamme l'imagination, il ne l'avait connu, à la Nouvelle-Zélande et dans les îles de la Société, que par la passion brutale des matelots et la vénalité rebutante des jeunes filles se livrant sans pudeur et sans honte. Il était revenu aussi incapable de comprendre les faiblesses du cœur que de les partager. La licence de mœurs que toutes les petites cours d'Allemagne avaient imitée de Versailles et de Louis XV, trouvait en lui un censeur farouche. « La vertu ne réside pas à notre cour, » écrivit-il à un ami, et comment pourrais-je paraître honorer et aimer un homme qui la foule aux pieds. Je crois avoir tout fait si j'honore ce qui mérite d'être honoré; mais on me demande davantage et je ne sais pas flatter. »

Avec une sévérité si roide, Forster n'avait rien à attendre des faveurs de la cour. Il demanda donc à sa plume le moyen d'augmenter ses ressources. La première année de son séjour à Cassel (1779), il écrivit la vie du docteur Wilhelm Doddt, dont il avait vu deux ans auparavant l'exécution en Angleterre. On sait l'histoire de ce jeune ecclésiastique, qui avait été chapelain du roi et précepteur du fils de lord Chersterfield, que des passions déréglées avaient entraîné dans de folles dépenses, et qui finit par être pendu pour avoir signé du nom de Chersterfield une fausse lettre de change. En 1782 Forster traduisit le *Voyage* de Pagès *autour du monde;* la même année il publia un mémoire *sur les pygmées*. Il parut de lui, en 1784, un autre mémoire plus considérable *sur l'arbre à pain*.

Cependant ces publications ne lui donnaient qu'un maigre revenu. Il se laissa entraîner avec Soemmering dans la recherche des sciences occultes. Le docteur Price se vantait en Angleterre d'avoir converti le mercure en or. Lavater était en relation avec les illuminés. Le comte de Saint-Germain prétendait, par la vertu de son élixir, avoir vécu trois cents ans. Forster, déjà séduit et enchaîné par les initiations et les promesses de la franc-maçonnerie, ne recula devant aucune des erreurs les plus chimériques. « J'ai été un fanatique, » écrivait-il plus tard; mais combien je l'ai été, de quel degré je suis revenu, peu d'hommes peuvent le savoir; car je me suis fait un devoir de le taire. J'ai tout cru. » Sans doute qu'il s'était figuré qu'en découvrant le moyen d'enrichir les hommes, on trouverait aussi le secret de les rendre meilleurs.

Ce qui acheva, dit-il, de lui ouvrir les yeux, ce fut moins l'insuccès des expériences que le défaut de bonté et de vertu de ceux auxquels il s'était associé. Cette considération, plus encore que les dépenses considérables qu'il avait faites, l'engagea à rompre à jamais avec les sciences et les sociétés secrètes.

Tant qu'il demeurerait à Cassel, une rupture complète devait être difficile. Il chercha une nouvelle résidence. Dès 1781, une proposition lui avait été faite d'aller à Mitau comme professeur de philosophie; et presque à la même époque une chaire lui avait été offerte à la Haye. En parlant de cette seconde place il écrivait à Campe: « L'idée de diriger un jour un cabinet, qui doit être un des plus beaux et des plus complets de l'Europe, a quelque chose de fort attrayant pour moi. » Mais les avantages matériels n'étaient pas assez considérables pour lui faire quitter Cassel. Il en fut de même pour Mitau. D'ailleurs Forster était mal préparé à enseigner la philosophie. La métaphysique lui paraissait une vaine subtilité, il ne croyait guère qu'à ses sens et à ses sentiments, au monde physique et au monde moral. « Je n'ai jamais rien lu ni entendu en logique, métaphysique et droit naturel, » écrit-il à Jacobi. Tout ce que j'en sais n'est que par intuition.... Je ne veux savoir des sublimités de la philosophie que ce qui sert à ma destinée. Il me semble que ces messieurs affaiblissent la faculté de sentir en augmentant d'une manière exagérée la faculté représentative. Le sage ne cherche pas de vains mots, mais la sagesse, force divine, vivante, vraie nourriture de vie; et quand il l'a trouvée, là où le monde dédaigne de la chercher, il n'y a pas de bornes à la joie de son âme.

Une place plus conforme à son talent et à ses goûts fut enfin offerte à Forster. Après cinq ans de séjour à Cassel (décembre 1783), il fut appelé comme professeur d'histoire naturelle à l'université nouvellement fondée de Wilna. Indépendamment d'avantages considérables, le payement de toutes ses dettes et un riche traitement, il trouvait dans l'offre qui lui était faite la perspective d'un voyage et d'études nouvelles. On lui traçait un itinéraire assez long, qu'il devait suivre lentement en faisant des observations scientifiques. On lui promettait en outre une riche allocation pour des achats de livres, d'instruments et de collections. Tout en effet était à créer dans la nouvelle université. On venait de prononcer l'expulsion des jésuites, et une commission de plusieurs grands du pays, sous la présidence du prince primat, frère du roi, avait été nommée par la diète pour l'administration de ces biens et leur application à des établissements d'instruction. Les mœurs

n'étaient malheureusement point d'accord avec les intentions libérales du gouvernement, et les beaux projets devaient rester en grande partie sans exécution. Dans une audience que Forster eut à son passage à Vienne de l'empereur Joseph II, celui-ci lui prédit qu'il rencontrerait bien des déceptions, que les ressources lui manqueraient pour ses travaux, qu'il serait mal secondé par son entourage, et que son auditoire lui donnerait peu de satisfaction. Cette prédiction si triste ne devait pas tarder à s'accomplir.

Pour l'aider à supporter les luttes et les difficultés de sa nouvelle situation, Forster songea à se marier. Jacobi en lui apprenant la mort de sa femme (mars 1784), lui écrivit : « Pauvre solitaire, tu ne peux comprendre une telle douleur ! » Peu de jours après, Forster lui répondit : « .... Je sens que les hommes s'entendent rarement à tenir une maison, surtout les savants et les hommes d'étude. Je sens aussi des vides dans mon cœur qui doivent être remplis. Ne vous étonnez pas si mon changement de résidence est accompagné d'un autre changement dans ma vie jusqu'ici solitaire. » Ses vues se portèrent sur la fille de Heyne, alors âgée de vingt ans, et dont la personne et le caractère lui plaisaient. Le père, esprit sérieux et pratique, fit d'abord quelques difficultés à cause de l'incertitude de la position du prétendant. Sa fille, au contraire, avec une imagination un peu romanesque, se laissa d'abord séduire par la pensée d'associer sa vie à celle d'un homme qui avait fait le tour du monde, et qui allait demeurer seul dans un pays presque barbare. L'amour-propre l'entraîna plutôt que l'amour. Le portrait même que Thérèse trace de son mari en est la preuve. « .... Sa personne augmentait, dit-elle, l'intérêt qui s'attachait au grand navigateur. Ses traits, primitivement réguliers, avaient été attaqués par la petite vérole et étaient couverts de cicatrices. Le scorbut dont il avait tant souffert dans son voyage avait gâté son sang, coloré le blanc de ses yeux et abîmé tout à la fois ses dents. Mais quand il était animé par la conversation, son visage prenait beaucoup d'expression, et j'ai rarement vu une physionomie que l'esprit et le sentiment pussent davantage embellir. Un air de supériorité et d'aisance faisait qu'il était toujours remarqué dans la société et qu'il y plaisait.... Il avait le bonheur des gens laids ; les femmes faisaient les avances, et il avait ainsi avec elles tous les plaisirs de l'intimité. » Forster était d'ailleurs toujours très-soigné sur sa personne, d'une grande égalité d'humeur et d'une grande douceur de caractère. C'est encore sa femme qui lui rend ce témoignage. Mais il ne pouvait avoir ces délicatesses d'affection naïve et emportée, ces ardeurs et ces tendresses qui plaisent surtout à une femme

et qui la gagnent par le fond du cœur. « Je ne crois pas, » écrit-il à Thérèse, quand ils ne sont encore que fiancés, que vous ayez à vous plaindre du trop d'ardeur de votre amant; mais la fidélité, le dévouement, la reconnaissance, l'affection, la crainte de ne jamais vous rendre assez ce que votre amour me donne, j'espère que tout cela vous le trouverez toujours en moi. » Et dans la suite de cette correspondance, il ne se trouve que des dissertations un peu trop théoriques et un peu trop vagues sur le devoir, sur la liberté et sur le but de la vie. La réalité du sentiment, ses joies et ses dangers semblent inconnus. « Ces préjugés qui vous irritent, » écrit-il à sa fiancée, ont aussi toute mon horreur. Il faut ne pas raisonner, mais sentir; il faut suivre le mouvement intérieur. Je hais tout ce qui fait obstacle à la liberté, tout ce qui empêche un bouton ou un germe de se développer et de porter des fruits. » N'était-ce pas promettre d'avance à sa femme qu'il ne serait jaloux d'aucun sentiment qu'elle pourrait éprouver, et qu'il la laisserait toujours libre de le suivre, un autre homme en dût-il être l'objet? La vérité est que Forster se maria sans avoir, comme disent les Allemands, le sens pratique du mariage. Il prit sa femme sans presque la connaître, et sans songer assez à elle. Il la prit pour se soustraire à cet ennui de la solitude qui pèse parfois si cruellement sur l'homme d'étude.

Cet ennui devait être plus grand à Wilna que partout ailleurs, et les distractions de la vie intérieure pouvaient seules l'adoucir. En passant avec sa jeune femme à Weimar, qui était sur leur route pour se rendre en Pologne, Forster fut très-bien accueilli par Herder. Ils soupèrent ensemble chez Gœthe (15 septembre 1785). L'auteur des « Idées sur la philosophie de l'histoire », dont l'ouvrage commençait à paraître, avait beaucoup à interroger le navigateur dont il avait lu le voyage et les mémoires, et qui pouvait lui donner des éclaircissements sur beaucoup de questions intéressantes. La communauté d'études et de vues les eut bientôt rapprochés, et c'est dans la correspondance avec Herder et dans celle avec Soemmering que nous trouvons le plus de détails sur la vie de Forster à Wilna.

« On vit assez bien ici avec une bonne femme, » écrit-il à Herder (21 juillet 1786). « Sans elle, le séjour ne serait vraiment pas supportable; car il est impossible de former un cercle littéraire, et il n'y a absolument personne qui m'aide à supporter cet exil intellectuel. Je n'ai pas encore aujourd'hui un livre de la foire de Pâques, et je n'ai pas même ceux que j'ai demandés il y a six mois. Vous connaissez le climat puisque vous connaissez la Courlande. Com-

bien n'est-il pas rude, désagréable et inhospitalier! Le peuple l'est peut-être plus encore, à moins que le jeu et les orgies ne doivent passer pour esprit de société. Aussi je travaille plus ici pour moi que je n'ai pu le faire ailleurs. Il me semble que je sème pour l'avenir, mon malheur a été d'avoir dû prendre trop tôt le collier et d'avoir dû travailler quand j'aurais eu encore à apprendre. Ici je pense que je pourrai récolter un peu, autant que me le permettra une mémoire devenue paresseuse. Pour mon cours l'administration ne fait rien. Je n'ai ni cabinet, ni jardin. L'un et l'autre me sont promis depuis longtemps, et on me les promet toujours. Les établissements d'instruction sont misérables. C'est une tache sur l'œil d'une nation qui sans cela est déjà assez aveugle. Il me semble que dans de telles circonstances je puis, sans aucun remords, m'attacher à m'instruire plutôt qu'à faire pour l'instruction des autres des efforts inutiles. Mais hélas! pour moi-même, toute ressource me manque! » C'est dans les mêmes termes que Forster écrit à Soemmering. Dès avant son mariage, dans ses lettres à Thérèse, il lui disait qu'il considérait le temps de son séjour à Wilna comme une période de préparation pendant laquelle il se rendrait plus capable de servir les intérêts généraux de la science.

L'étude et la vie de famille étaient en Pologne, pour des esprits distingués et cultivés, un refuge nécessaire. Pendant que Georges travaillait, Thérèse se renfermait dans ses sentiments. « Ah! que les hommes ignorent ici combien il est doux d'être homme, dit-elle dans une lettre à Herder, qui se trouvait jointe à celle de Forster précédemment citée, qu'il n'y a de bonheur que dans le bonheur de tous, qu'à rendre les masses heureuses autour de soi. Et pourtant ce n'est que dans ce pays, où l'on ignore les joies du cœur, que j'ai appris pour la première fois à être heureuse. Dans mon pays, chez mes amis, je voyais beaucoup d'heureux autour de moi, un peuple heureux, une riante nature; et tant de personnes me donnaient de la joie par leur esprit ou leur cœur! Ici, un peuple misérable, un pays nu et froid, l'oppression et l'ignorance de tous côtés! j'ai cherché en moi la joie qu'aucun objet extérieur ne me donnait. »

Dans leur isolement, Forster et sa femme faisaient souvent ensemble des lectures. C'est ainsi qu'ils lurent un ouvrage qui semblait fait pour leur situation, le livre de Zimmermann sur la solitude. « Malgré la religiosité, les préjugés et l'hypocondrie qui percent çà et là, dit Forster, c'est pourtant un des ouvrages les mieux pensés, les plus nourris, les plus intéressants et les plus instructifs, à cause de l'abondance et de la diversité des remarques et des anecdotes, et d'une vaste

lecture parfaitement digérée. » Cette existence tout intérieure opéra naturellement entre les deux époux une intimité plus grande. « Je dois à cette étrange situation, écrit Forster à Herder (21 janvier 1787), un rapprochement de mon cœur avec celui de ma femme qui se serait difficilement produit ailleurs, et dont nous ne pouvions d'abord avoir l'idée. »

« Je sens, ajoute-t-il, que mon esprit digère mieux, parce que ma mémoire se charge moins.... Je passe à mes occupations : vous aurez déjà lu dans le portefeuille historique de Spencer un petit mémoire écrit en courant sur la colonie anglaise de Botany Bay, à la Nouvelle-Hollande. Vous n'y trouverez rien de nouveau, excepté, tout au commencement, une allusion à une proposition de Kant, qui soutenait presque que l'usage de la raison était le vrai péché originel. Je traduis maintenant assidûment Cook, et je fais une introduction pour élever un monument à l'auteur. Mais je crains de ne pas réussir à ce travail. J'ai trop peu de temps, et je souffre déjà depuis deux mois d'un rhume obstiné qui m'énerve. J'ai aussi promis à M. Campe de Saltzdahlen de faire une histoire naturelle pour son Encyclopédie à l'usage des classes. Si vous avez sur ce sujet des idées et des questions, je vous prie vivement de me les communiquer. Je désire être aussi pratique que possible, et vos indications me seront extrêmement précieuses. Je puis faire de ce travail deux ou trois volumes in-octavo, et je pense y joindre un atlas contenant les figures les plus élémentaires. Ce qu'il faudrait, ce serait le choix le plus sévère de l'indispensable, et l'exactitude la plus rigoureuse.... »

Dans cette même lettre, Forster s'exprime avec beaucoup de vivacité sur Kant, qu'il connaissait mal, et dont le plus grand tort avait été de combattre les idées de Herder. Kant avait publié, dans le « Recueil mensuel de Berlin », un mémoire intitulé « Détermination de l'idée d'une race humaine » et dirigé contre les idées de Herder. Forster y avait répondu par un mémoire « Encore un mot sur les races humaines », qui parut dans le *Mercure*. Nous ne citerons point le passage un peu vif de la lettre à Herder où Forster s'accorde avec celui-ci pour appeler Kant « l'archisophiste et l'archiscolastique de notre temps. » Lui-même a regretté et modifié ce jugement injuste.

Vers la même époque, Forster reçut le livre de Jacobi sur Spinoza. Sans prendre part dans le débat soulevé par le livre, et dans lequel Mendelssohn défendit si vivement son défunt ami Lessing de l'accusation de spinozisme portée contre lui par Jacobi, Forster exprima son étonnement que Jacobi voulût maintenir une croyance théologique au

nom de la certitude physique. « C'est pourtant autre chose de croire ce qui se manifeste dans tous les temps et de la même manière aux sens de l'homme et ce que les sens de l'homme ne peuvent pas se représenter, et qui ne donne ainsi à aucun homme la perception et la preuve de son existence. »

Déjà nous avions entrevu la tendance de Forster à repousser la métaphysique et la spéculation pures, pour sembler n'admettre que ce qui tombe sous les sens. Cependant, s'il faut le rattacher, comme on a voulu le faire, à une école philosophique, c'est moins au matérialisme qu'il appartiendrait qu'au positivisme moderne. Sa pensée, en effet, apparaît surtout dans les passages suivants, extraits de lettres à Lichtenberg et à Soemmering : « Il m'a toujours paru étrange qu'on pût tant discuter sur les propriétés de l'esprit et de la matière, quand ils sont au fond la même chose, et que nous ne savons rien de plus de l'un que de l'autre. Les représentations que nous nous formons des choses hors de nous nous donnent par leur réunion l'idée d'un objet que nous nommons corps. Mais nous ne sommes point plus près de la connaissance de la substance de la chose qui produit en nous cette représentation, que nous nommions cette substance esprit ou matière.... » — « Quand voudra-t-on voir que la source des plus nobles et des plus belles actions dont l'homme soit capable n'a rien de commun avec les idées que nous nous faisons du bon Dieu, de la vie à venir et du royaume des esprits? Quand voudra-t-on voir que le patriotisme, le sacrifice de soi-même, enfin tout ce qu'on a coutume de louer et d'admirer, n'est rien autre chose que le plus généreux et le plus pur amour de soi ? » Forster ne se prononce point entre le spiritualisme et le matérialisme; il se contente de nier la métaphysique, qui, pense-t-il, a fait son temps et doit laisser la place à une science plus reelle et plus positive.

La philosophie n'était pour Forster que le complément des sciences d'observation. Il ne se renfermait point dans la réflexion solitaire. Il lui fallait un champ toujours nouveau d'expériences, les découvertes des autres, la conversation, la lecture. Dès qu'il avait épuisé un milieu, une situation, qu'il n'avait plus rien de particulier à y apprendre, nul profit spécial à en tirer, aucun lien ne le retenait plus. Il appelait de tous ses vœux le changement et l'imprévu, et à peine établi depuis deux ans à Wilna, le voyageur regardait de tous côtés où il pourrait aller planter sa tente ou diriger sa barque. Un jour, un officier de la marine russe vint lui offrir, au nom de l'impératrice, la direction d'une expédition dans la mer du Sud. Les conditions étaient

si brillantes, que Forster y vit aussitôt l'occasion attendue de partir. Il était lié surtout à la Pologne par le payement de ses dettes de Cassel, dont il devait le remboursement, s'il quittait sa chaire avant dix ans. La première condition souscrite par la Russie dégageait entièrement Forster envers la Pologne. Quelques jours après, Forster partait avec sa famille dans une voiture à six chevaux, courant avec une hâte fiévreuse vers un nouvel avenir. De Varsovie, il écrit à Herder (1er septembre 1787) pour lui annoncer sa visite et lui demander de préparer toutes les questions et toutes les indications qui auraient de l'intérêt pour son grand voyage. Il lui en trace l'itinéraire : « Nous suivrons vraisemblablement, dit-il, les traces de Cook dans son dernier voyage, et nous tâcherons de connaître davantage le Japon. Nous visiterons la Nouvelle-Zélande, les îles de la Société, les îles Sandwich et les côtes de l'Amérique du Nord au-dessus de la Californie. Nous n'irons pas au delà du soixantième degré de latitude. Il peut aussi se faire que nous allions en Chine. En quatre ans, on peut aller dans bien des directions. »

Quelques jours après, Forster s'arrêtait à Weimar. Herder l'y accueillait de la manière la plus affectueuse, le complimentant d'être délivré de son exil à Wilna et le chargeant de notes et de questions pour son voyage. Gœthe était alors en Italie; mais Herder lui écrivit à l'effet de lui demander ses avis et ses recommandations pour leur ami commun.

Pendant que Forster s'entourait ainsi d'avance de tous les secours qui pouvaient rendre son voyage plus utile, les événements politiques marchaient, et d'autres intérêts menaçaient de détourner l'attention de la Russie des expéditions lointaines pour la retenir en Europe. A la fin d'octobre, Forster était encore dans l'attente d'une décision de Saint-Pétersbourg, qui n'arrivait point, et déjà il pressentait que le projet de voyage pourrait être tout à fait abandonné. Cependant il espérait toujours. « Je resterai à Gœttingue jusqu'en décembre, écrivait-il à Herder. Je ne quitterai point que je n'aie une réponse. » Pendant les loisirs forcés de cette attente prolongée, Forster se distrait par quelques travaux. « Je m'occupe, dit-il dans une lettre du 27 novembre 1787, à réunir quelques descriptions botaniques de mon voyage que je mets en ordre et intercale dans les commentaires de la société d'ici. Je me suis remis aussi au dessin, et je vois que, loin de l'avoir oublié, j'y acquiers plus de facilité. Je veux aussi traduire un manuscrit français qui traite des générations spontanées et qui donne le dernier coup à l'hypothèse des œufs de Spallanzani. Ce mémoire est tombé par hasard entre mes mains. Il ne réjouira pas médiocrement les épigénésistes. »

Au milieu de ces études, Forster apprend enfin que l'expédition n'aura pas lieu, et il se voit de nouveau obligé de chercher un poste. Un ami qu'il avait connu à Vienne et qui retournait en Espagne, où il jouissait d'une grande influence, lui offre de lui faire obtenir une position avantageuse à Madrid. Forster est prêt à accepter. Il remet à son ami un mémoire très-étendu, dans lequel il énumère tous ses titres et entre jusque dans les détails les plus intimes sur son caractère et sur ses mœurs. Cependant l'impératrice fait offrir à Forster un emploi à l'École des cadets de Saint-Pétersbourg. En même temps on l'appelle à Pesth, et à Mayence on lui fait espérer la place de bibliothécaire de l'électeur. Il ne vient point de nouvelles de Madrid. La position à Saint-Pétersbourg et à Pesth n'est pas assez avantageuse pour l'engager à quitter l'Allemagne. La place de bibliothécaire devient sa seule espérance et l'unique objet de ses démarches. Il finit par l'obtenir.

Il semble que Forster soit ainsi attaché pour toujours à l'Allemagne, à la vie de famille et d'étude. Mais son inquiétude d'esprit et son besoin d'activité le poursuivront dans cette existence nouvelle. Il cherchera en vain à se consoler du grand voyage qu'il avait espéré faire, et auquel il s'est vu obligé de renoncer. Son monde n'est pas celui de la pensée isolée et solitaire; il lui faut l'espace et le mouvement. Tandis qu'il écrit à son beau-père qu'il est parfaitement heureux, que sa sphère d'action lui suffit, qu'il n'a pas besoin du dehors, il écrit tout le contraire à Jacobi. On sent dans la première lettre un ton contraint, comme s'il cherchait à se tromper lui-même. Dans la seconde, au contraire, c'est sa nature qui parle franchement; il nous montre le fond de son âme. Voici la première de ces deux lettres :

« La joie, dit-il à Heine, de voir les miens heureux autour de moi et le commerce avec moi-même me suffisent. Combien l'augmentation croissante de connaissances n'ajoute-t-elle pas à la jouissance de l'existence, en faisant trouver en soi une image toujours plus pure du monde extérieur. Tous les rapports se déterminent de plus en plus et se réunissent en une synthèse lumineuse. A cette joie de l'esprit se joint celle de faire, quoique dans un cercle infiniment borné, quelque chose pour le tout et d'exercer sa part d'influence dans le monde. Si nulle existence ne donne à l'individu la somme du bonheur général, mais seulement une part restreinte, il y a cependant un point de vue plus élevé d'où la vie la plus commune et la plus insignifiante a autant de valeur que la plus considérable et la plus illustre. »

Lisons maintenant la lettre à Jacobi. Nous n'y trouverons plus ce

style alambiqué et ces idées obscures, mais l'expression nette et vive d'un sentiment vrai. « Ma tête est vide! Je n'ai plus rien de particulier à dire au monde. Oh! si je pouvais aller en Italie, en Angleterre, en Espagne, ou partout ailleurs où je pourrais voir du nouveau! car enfin on n'a rien de plus que ce qui entre par les deux petites ouvertures des pupilles, et produit les ébranlements du cerveau. Les misérables vingt-quatre signes ne suffisent pas. C'est quelque chose de tout autre, la présence des objets et leur action directe. Je vais avoir bientôt trente-cinq ans. La partie de beaucoup la meilleure de la vie est passée, et combien n'a-t-elle pas été inutilement employée. Je ne veux pas m'arrêter à cette pensée. »

Toutes les connaissances acquises ne sont rien pour Forster tant qu'il lui reste quelque chose à connaître, les livres mêmes ne renferment qu'une lettre morte, il lui faut la vue des choses et de la nature vivante. A défaut de voyage plus lointain, il reverra l'Angleterre et la Hollande; il y trouvera des observations qui lui manquent pour des études de zoologie comparée. Au printemps de l'année 1790, il obtient un congé de trois mois, et se met en route avec un compagnon encore inconnu, mais dont le nom devait effacer un jour celui de Forster. Le jeune Alexandre de Humboldt avait connu Forster chez Heine, et, enthousiasmé de ses récits, il avait sollicité comme une faveur de l'accompagner. Forster fut tellement charmé de son compagnon, en qui il trouvait « l'imagination la plus impressionnable unie au sens le plus délicat, » qu'il se demandait s'il y avait plus de jouissance à percevoir directement les images du monde extérieur qu'à les recevoir choisies, ordonnées et idéalisées par la communication d'une riche intelligence. Ce doute est aujourd'hui partagé par tous ceux qui ont lu les admirables descriptions du savant et illustre voyageur dont l'Allemagne déplore la perte. Après avoir parcouru la Hollande et l'Angleterre, Forster et Humboldt revinrent par la France. Ils s'arrêtèrent à Paris, où il régnait un enthousiasme général, et ils virent faire au champ de Mars les préparatifs de la fête de la Fédération.

Ce spectacle et les réflexions qu'il dut éveiller dans une âme sérieuse et inquiète achevèrent de détacher Forster des gouvernements de l'Allemagne, où régnaient encore les priviléges et les abus d'une étroite tyrannie, en même temps que les ridicules et les scandales de l'imitation toujours subsistante de l'ancienne cour de Louis XV. Le jour où la contagion de la révolution arriverait jusqu'au Rhin, le choix de Forster entre l'ordre de choses ancien et un ordre nouveau ne pouvait pas être douteux. Cependant la question n'était point encore posée

quand il revint à Mayence, et il reprit tranquillement ses fonctions et ses travaux. Il se mit à rédiger la relation de son dernier voyage, et en fit un livre plein de vues neuves et d'aperçus ingénieux qui fut très-bien accueilli.

A la même époque, Forster publia la traduction de *Çacountala* sur la version anglaise de Jones. Il enrichit sa traduction d'éclaircissements qui manquaient dans l'orginal anglais, et en emprunta à d'autres poëmes de l'Inde. Son livre fut reçu avec le plus pur et le plus vif enthousiasme par ses amis de Weimar. Gœthe célébra Çacountala par les beaux vers que l'on connaît. Herder lui consacra trois études étendues dans « les Feuilles éparses ». « Aucune production, écrivait celui-ci à son ami, ne m'a été aussi agréable que cette véritable fleur de l'Orient, la première et la plus belle de son espèce.... Vous êtes heureux d'avoir pu nous faire un tel présent et de nous l'avoir donné si parfait. Les Anglais mêmes disent que c'est plus beau en allemand qu'en anglais. Pareille chose ne se voit pas deux fois en deux mille ans. » Encouragé par ce premier succès et enthousiasmé de la beauté si fraîche et si neuve de la poésie orientale, Forster se proposait de continuer ses études et ses publications sur l'Inde. « Les matériaux que l'Angleterre fournit maintenant et ce que j'en ai moi-même rassemblé, écrit-il à Herder (7 mai 1791), me donnent envie de crayonner quelque esquisse d'une poésie qui nous est étrangère. Peut-être m'y mettrai-je bientôt, car je trouve chaque jour davantage que c'est un tort d'attendre une perfection impossible. Ce que nous laissons imparfait devient la chaux et le ciment avec lesquels d'autres continueront à bâtir. »

Forster, comme il l'avoue lui-même, était plus jaloux de beaucoup produire que de produire des œuvres parfaites. Indépendamment des travaux de son choix, il se condamnait toujours à des travaux mercenaires. Sa fécondité était intarissable. « Je m'étonne chaque jour de votre immense activité littéraire, lui écrit Herder (14 novembre 1791); vous êtes un Briarée aux cent bras, et vous nous donnez pourtant de précieuses et utiles choses. Je serai heureux de voir paraître votre traduction de l'histoire de la découverte de l'Amérique de Robertson. Ce sera une de mes premières lectures. » Forster cependant succombait à la peine, et sa santé en était altérée. » Moi-même, écrit-il à Herder dans une lettre assez triste où il lui parle de ses enfants qui ont eu la petite rougeole; de sa dernière petite, qui a succombé à l'âge de six mois; de sa femme, qui a été très-malade, moi-même je porte la peine d'un travail excessif et d'une attention trop soutenue. Il est dur, mal-

gré un si rude travail, de n'avoir pas les moyens de me reposer une année entière, seulement six mois. Mais le plus pénible est passé; je vais me remettre au travail. Ma situation actuelle serait assez bonne sans ce travail de galérien. Cependant il me manque beaucoup de ressources pour le travail.... »

C'est au milieu de cette vie d'efforts et de luttes, à la fois retirée et inquiète, que les événements politiques, qui se succédaient avec une rapidité terrible, vinrent surprendre Forster. Les grandes puissances de l'Allemagne, effrayées de la révolution française, armaient et mettaient leurs troupes en mouvement. Les petits princes suivaient l'exemple des grands souverains. Tous hâtaient par leur imprudence la catastrophe qu'ils prétendaient conjurer. « Il ne manque maintenant à l'assemblée nationale pour la fortifier, écrivait Forster, qu'une guerre européenne, et les princes d'Europe semblent assez insensés pour vouloir la commencer. La guerre avancera la révolution en Allemagne d'un demi-siècle; mais la noblesse allemande est aveugle! » L'électeur de Mayence donnait une somptueuse hospitalité au comte d'Artois. Après le couronnement de l'empereur à Francfort, il invitait tous les rois, ministres et seigneurs qui y avaient assisté, à des fêtes brillantes, sous l'éclat desquelles se cachaient les négociations de la politique. A la même époque, le célèbre manifeste du duc de Brunswick sortait de l'imprimerie de la cour. « Vraiment, pensait Forster, si on avait voulu pousser les Français aux dernières extrémités, on n'aurait pas pu agir plus habilement. Et ce sont là les hommes dont on doit approuver les mesures. Heureux en ces jours qui a trouvé un coin tranquille où il puisse demeurer simple spectateur de tant de folies! »

Mayence ne pouvait pas être cette retraite heureuse, et pourtant Forster y était retenu par ses fonctions et par la nécessité. Malgré ses goûts pacifiques, il pouvait pressentir le moment où il aurait un choix à faire entre les maîtres de la patrie et les principes de sa conscience. Ses amis, son beau-père le redoutaient pour lui. Il cherchait à les rassurer en leur promettant la prudence et l'abstention; mais dans les mêmes lettres éclatait l'indépendance de son caractère et comme l'annonce du rôle qu'il allait bientôt jouer. « Je ne prends aucune part à tout ce qui se passe, écrivait-il à Jacobi; je vois avec indifférence tout ce qui arrive, sans jamais exprimer mon opinion, et si je pèche, ce n'est que d'une façon négative, parce que je ne puis hypocritement témoigner de l'attachement où je dois refuser mon estime.

L'approche du général Custine et des Français fut pour l'électeur et la noblesse le signal d'une désertion générale. La défense de la ville fut

remise à la bourgeoisie avec ordre de mourir pour les maîtres qui les abandonnaient. « La dernière convulsion du despotisme mourant est une criante injustice, » ne put s'empêcher de dire Forster. Cependant il ne prit point encore la cocarde tricolore, qui se vendait déjà dans les rues de la ville et que des hommes distingués, comme le professeur Hofmann, s'étaient empressés de prendre. Il soutint au contraire le parti de la résistance. Seulement elle était impossible, et le gouverneur fut bientôt obligé de capituler (21 oct. 1792).

Forster était allé avec sa famille et la ville entière au-devant des troupes françaises à leur entrée dans la ville. Le cœur plein des souvenirs de la fête à laquelle il avait assisté à Paris et des idées de liberté que les Français représentaient et venaient défendre, il les salua d'un cri de « Vive la république. » « S.... n..., se mit à jurer un des soldats, elle vivra bien sans vous. » Ce mot était comme un avertissement et un présage.

En saluant la république française, Forster ne devait pas oublier que l'Allemagne demeurait sa patrie, et que, pour la servir, il ne fallait pas commencer par la sacrifier à l'étranger. Mais les circonstances et les dispositions des esprits étaient loin d'être alors ce qu'elles devaient être vingt ans plus tard. Si Forster se trompa, il partagea l'erreur de son temps et des plus nobles cœurs. La révolution politique qui partait de la France s'annonçait comme une révolution semblable au grand mouvement religieux parti de l'Allemagne au seizième siècle; elle semblait un appel général à tous les peuples, un signal d'affranchissement universel. On pouvait croire qu'elle devait détruire toutes les barrières entre les peuples de l'Europe, comme elle les avait détruites entre les provinces de la France. On pouvait la saluer non comme la révolution française, mais comme la Révolution. « Nous vivons, écrivait Forster, à une des époques les plus décisives de la vie de l'humanité. Depuis l'apparition du christianisme, l'histoire n'offre rien de semblable. Ce culte enthousiaste de la liberté ne doit trouver d'obstacle à son triomphe que dans la stupidité des gouvernements de l'Asie. »

Ces généreuses espérances firent sortir Forster de sa neutralité et de sa retraite. Puisqu'on était délivré, par leur fuite, de maîtres égoïstes et tyranniques qui n'avaient jamais songé qu'à leurs intérêts et à leurs passions, ne fallait-il point aider le peuple à se donner un gouvernement fondé sur la raison? Ne fallait-il pas aller au club où se discutaient les grandes questions de réforme politique et sociale, où l'on pouvait s'éclairer et éclairer les autres pour le bien public? La conclusion à laquelle Forster fut bientôt amené, fut que la cause de la liberté était

inséparable de la cause de la France. Il y avait en présence la révolution et la contre-révolution, la France et les gouvernements de l'Europe. Les petits États des bords du Rhin ne pouvaient maintenir leur indépendance en s'isolant, et il semblait qu'ils ne pussent jouir des bienfaits de la révolution qu'en se donnant à la France.

La connaissance que Forster possédait de la langue française l'avait fait charger de porter la parole au nom de l'université pour défendre ses intérêts auprès du général français. L'accueil flatteur qui lui avait été fait sembla dès lors le constituer comme un interprète, et un intermédiaire nécessaire entre les habitants de la ville et l'autorité nouvelle. Forster, sans écouter les conseils de son beau-père, qui l'engageait à se méfier de sa situation et à songer aux anciens maîtres qui pouvaient revenir, accepta franchement le rôle qui lui était offert et que sa conscience approuvait. Un conseil d'administration provisoire fut établi pour tout le pays entre Spire et Bingen. Il était composé de neuf membres. Une place y fut offerte à Forster, qui l'accepta. Dès ce moment il devint l'adversaire déclaré de l'ancien gouvernement et le défenseur des idées françaises. « Le protectorat de la France, disait-il, doit nous assurer la plus grande liberté dont nous puissions jouir. » Dans cette conviction, et par crainte d'une réaction et d'un retour au passé, il appuya de tous ses efforts le projet de la réunion de toute la rive gauche du Rhin à la France. « Le Rhin, dit-il dans un discours prononcé au club dans la soirée du 15 novembre, est la frontière naturelle d'un grand État libre, qui n'est animé d'aucun esprit de conquête, mais qui adopte les nations qui s'attachent volontairement à lui, et qui est autorisé à réclamer de ses ennemis un juste dédommagement pour la guerre qu'ils ont si follement soulevée. »

Ces idées applaudies au club excitaient au dehors, parmi les partisans de l'ancien régime, une violente indignation. Ces derniers étaient nombreux encore dans la ville. Un échec des soldats de Custine, auquel ils avaient applaudi, pouvait faire craindre, à cause du voisinage du roi de Prusse et de l'armée alliée, un soudain revirement de fortune. Forster résolut de soustraire sa famille au danger, et de l'envoyer dans une retraite plus sûre. Il fit partir sa femme et ses enfants sous la conduite d'un jeune Anglais qu'il avait ramené avec lui de Londres à son dernier voyage, qui avait vécu depuis chez lui comme pensionnaire et qui voulait alors retourner en Angleterre. En même temps que sa famille quittait Forster, ses anciens amis, et parmi eux Soemmering et Jacobi, les plus chers de tous, se détournaient de l'imprudent emporté par la politique dans une voie dangereuse et différente de la leur.

Il ne restait plus à Forster qu'à perdre la confiance en lui-même ou plutôt dans la cause qu'il servait. Bientôt il ressentit ce profond découragement qui suit les trop vastes espérances. « Je ne vois rien, écrit-il à Thérèse, qui m'empêcherait de me sacrifier entièrement; mais je voudrais que ce ne fût pas pour rien, et que les autres pussent en profiter. Du reste, la vie que je mène ne mérite pas que je réfléchisse un moment si je dois ou non l'abandonner. Je pourrais porter avec moi toutes les lanternes de Mayence sans trouver ici un homme. Maintenant que j'ai dû travailler pour eux, j'ai appris à les connaître. Pas une étincelle de volonté ni d'énergie, pas de force ni de résolution, pas de raison ni d'instruction, pas de cœur ni de sentiment. Dans mon complet isolement, je fais tout ce que je puis sans espoir de résultat important, ni même de reconnaissance. »

Sa volonté pourtant ne faiblit point, et il alla jusqu'au bout de l'œuvre qu'il avait entreprise. Le 18 mars 1793, l'assemblée réunie sous le nom de convention de Mayence prononça, sur la proposition de Forster, la déchéance de tous les princes séculiers et ecclésiastiques qui avaient régné sur le pays de Landau à Bingen. Le 22 mars, trois commissaires furent nommés pour porter à Paris et présenter à la convention nationale la demande de la réunion à la France. Forster, comme rédacteur de l'adresse, fut nommé le premier. Cette pièce, rédigée dans le style du temps, n'a de remarquable que la manière dont Forster s'adresse aux membres de la convention. Il les salue du titre de « Législateurs de la France et bientôt de toute l'Europe ». C'était l'expression de l'idée à laquelle il restait fidèle, malgré toutes ses déceptions · que la révolution française ne devait pas servir seulement au bonheur de la France, mais régénérer l'Europe entière.

Quelque dévouement, quelque énergie que Forster eût montrés, la république française devait peu faire pour lui. Cependant Mayence, assiégée et bombardée par les alliés, avait été obligée de se rendre. Les manuscrits, les collections, le mobilier, les vêtements même de Forster avaient dû tomber au pouvoir de ses ennemis. Sa fortune se trouvait réduite au léger bagage qu'il avait emporté avec lui et au peu qui lui restait dû par quelques libraires.

Le dégoût de ce qu'il avait vu à Paris, le sentiment de son impuissance, joints à ses embarras financiers, ramenèrent sa pensée vers les projets de voyage et de travaux littéraires. « Si j'avais quatre cents ou cinq cents livres sterling, ou seulement trois cents, écrit-il de Paris à Thérèse au mois de juin, j'apprendrais le persan et l'arabe, et j'irais par terre dans l'Inde pour y réunir de nouvelles observations, et tenter

en même temps de faire fortune comme médecin. » Il revient plusieurs fois sur ce souhait. Il calcule combien il serait facile à vingt amis de la liberté en Angleterre de donner une misère pour aider un homme qui avait donné à la liberté toute son existence. Ces souhaits impossibles ne lui laissaient de ressource que la résignation. « Mais, comme le mot l'indique, disait-il, c'est le dernier refuge d'un cœur ballotté par les tempêtes. Je suis tranquille, mais je suis éteint. » « Ma carrière politique est finie, écrit-il un autre jour.... Si j'avais su, il y a huit mois, ce que je sais maintenant, je serais allé à Altona, à Hambourg, partout, excepté au club. » Par moments cependant il a honte de son désespoir. « Ah ! si seulement j'avais mes livres et mes papiers, je te promets de vivre et de reprendre courage et espérance. »

Dans son abandon, Forster devait désirer revoir sa femme et ses enfants. « Mon cœur vous souhaite ardemment, écrit-il à Thérèse. Embrasser mes enfants serait le baume unique pour la blessure qui me déchire. La Providence tient le gouvernail et nous flottons avec le courant. Si les vagues pouvaient nous rapprocher et nous déposer sur le même rivage, tout serait bien. Car qui est assez riche, assez fort pour ne pas avoir besoin dans le désert d'un bras ami ! Si nous devons rester séparés, alors voguez heureux ; je continuerai à ramer jusqu'à ce que les forces m'abandonnent. Embrasse mes chéris. »

Forster ne parle que d'embrasser ses enfants : il n'y avait qu'eux en effet de qui rien ne le séparait, tandis qu'un tiers s'était placé entre sa femme et lui. Étrange roman, mais sérieux et pur, qui se mêle à cette existence déjà si troublée et si éprouvée. Thérèse, nous le savons, avait épousé Forster sans amour, mais elle s'était donnée tout entière, et n'avait cherché qu'à faire le bonheur de son mari. La conscience du devoir accompli l'avait soutenue. L'estime qu'elle avait pour son mari, les qualités douces et aimables de celui-ci l'y avaient aidée, et rien n'indique que la douceur de leur intimité ait jamais été troublée. Seulement Forster avait sacrifié sa femme à plusieurs rivales, à l'étude, aux voyages, à la politique. A table même, au lieu de causer, il lui arrivait souvent de lire. La place qu'il semblait abandonner avait été prise insensiblement par un ami. Cet ami était Louis Huber, le fils d'un professeur de littérature française à l'université de Leipzig, attaché lui-même comme secrétaire à la légation de Saxe à Mayence, où il avait fait la connaissance de Forster. Il avait été invité aux petites réunions du soir. Sa timidité, ses gaucheries d'enfant l'avaient pendant quelque temps écarté de l'intimité. Puis l'habitude, les ménagements même qu'on avait dû avoir pour lui, la communauté

d'études, une confiance et des attentions mutuelles avaient rendu les rapports de plus en plus intimes. Forster n'avait éprouvé ni jalousie ni crainte. Ses idées sur la liberté des sentiments étaient assez larges. Pendant le voyage de trois mois qu'il fit avec Humboldt, il laissa sa femme presque seule avec son ami, comme se déchargeant sur lui de tous ses devoirs d'affection. Cette vie à trois continua depuis sans être troublée par rien que par quelques dissentiments d'opinions littéraires et politiques. Quand la vie de Forster se trouva mêlée à tous les hasards de la révolution, Huber, qui avait vivement insisté auprès de lui, au nom de sa femme et de ses enfants, pour l'en détourner, fut le premier à l'engager à se séparer de sa famille pour la mettre à l'abri des événements. Thérèse se rendit d'abord à Strasbourg, où elle vécut dans une situation assez génée. Aussi accepta-t-elle sans hésiter l'invitation d'un parent qui l'avait engagée à venir demeurer auprès de lui en Suisse. Ce fut là que Huber la rejoignit, d'après une sorte de convention par laquelle il s'était engagé envers Forster à vivre pour la femme et les enfants de son ami. Thérèse quitta alors M. de Rougemont, son parent, pour venir demeurer à Neufchâtel, sur le bord du lac, dans un petit logement, chez la veuve d'un serrurier. Huber se logea au haut de la ville. Thérèse dînait chez elle et Huber à l'auberge. Le matin, celui-ci interrompait ses travaux pour donner à la petite Rose, l'aînée des enfants de Thérèse, une leçon d'écriture, et quand la jeune fille le quittait, il lui donnait à emporter pour remettre à sa mère ce qu'il avait écrit depuis la veille. A deux heures, il allait chercher Thérèse et ses enfants pour une promenade, puis il rentrait chez lui et travaillait jusqu'à sept heures. Le soir, il allait prendre le thé et restait à causer, le plus ordinairement de son travail, dont son amie avait pris précédemment connaissance. Thérèse se préparait ainsi à des travaux littéraires personnels. Elle commença par des traductions. La première, fut-ce hasard ou choix, fut celle du « *Divorce nécessaire* » de Louvet. Elle avait tout à apprendre, jusqu'à l'orthographe et à la grammaire. Mais elle triompha rapidement de ces difficultés et étonna bientôt son maître par la facilité de son style.

De loin, Forster s'associait à ces études. Nul doute que par moments il n'eût voulu chercher la paix et les loisirs favorables au travail sur les bords du lac de Neufchâtel; mais, indépendamment des difficultés de tout genre qui le retenaient, il avait comme abdiqué entre les mains d'un autre ses devoirs de chef de famille, et il pouvait craindre que sa présence ne fût une gêne pour le nouveau ménage. Cependant il ne put résister au désir de revoir ses enfants. Quand il eut réuni l'argent

nécessaire, on convint d'un jour et d'un lieu de réunion. L'entrevue eut lieu sur la frontière. Les circonstances politiques la rendaient également difficile en France et à Neufchâtel. On passa trois jours ensemble à peu de distance de Pontarlier. Que de choses on avait à se dire, et en même temps quelle gêne pour Forster, pour sa femme et pour son ami. On s'entretint des travaux entrepris et des travaux en perspective. On fit des projets pour l'avenir. Forster se représentait la possibilité d'obtenir pour Huber et pour lui les moyens de vivre à Paris dans une modeste aisance. « Nous pourrions encore vivre une vingtaine ou une trentaine d'années les uns près des autres, contents et tranquilles! » s'écriait Forster sans pressentir qu'il ne lui restait pas deux mois à vivre.

A son retour à Paris, il s'était installé rue des Moulins, dans la maison des patriotes hollandais. Il attendait de Mayence ses manuscrits qui avaient été sauvés par les soins d'un ami, et, en attendant, il travaillait à une Histoire de la révolution de Mayence et à des Esquisses parisiennes. Mais dès le 8 décembre, à la suite d'un refroidissement, il se mettait au lit avec une fluxion de poitrine. La maladie ramena les attaques de goutte dont il avait déjà souffert à Mayence. Les douleurs et l'insomnie ne tardèrent pas à épuiser le malade. Le 4 janvier, il terminait le court bulletin adressé à Thérèse par ces mots : « Je n'ai plus de force pour écrire. Adieu. Gardez-vous de la maladie. Embrassez mes petits cœurs. »

Ces mots furent les derniers qu'on reçut de Forster à Neufchâtel. Thérèse et Huber, inquiets du silence qui suivit, prièrent leur hôtesse, dont le fils était greffier à la municipalité de Paris, de prendre des informations. Quelques jours après, cette femme, prévenue par une lettre de son fils, demanda à emmener les enfants. Elle savait que la fatale nouvelle allait arriver. Une lettre en effet fut remise à Huber dans l'après-midi. Elle était d'un réfugié de Mayence qui avait veillé le moribond jusqu'à ses derniers moments. Forster avait succombé le 12 janvier : la goutte s'était portée sur la poitrine et l'avait étouffé.

L'acte de décès fut bientôt après transmis à Thérèse. Il contenait ces mots :

« *Décès de Forster.*

» Extrait du régistre de la municipalité de Paris, au vingt-deux nivôse an second de la république.

» Acte de décès de Georges Forster du jour d'hier, cinq heures du soir. Agé de trente-neuf ans, domicilié à Paris, rue des Moulins, n° 642, section de la Montagne. Marié à ..... (*sa femme absente*). »

Un jour, quand Thérèse était encore la fiancée de Forster, celui-ci lui avait écrit : « Si je ne me fais pas illusion en croyant qu'avec une douce bonté on peut faire de moi un honnête homme, je vois devant moi l'heureuse perspective de grandir à vos côtés pour ce que les hommes appellent la vertu et de m'endormir un jour soigné par vos mains, tranquille et heureux. » Une main étrangère substituait maintenant à ces vœux si cruellement déçus ces trois mots : sa femme absente.

Quatre mois après la mort de Forster, Thérèse donnait sa main à Huber. Neuf ans auparavant, quand elle n'avait point encore fait la connaissance de l'homme qui devait devenir son second mari, quand elle attendait le bonheur d'être mère pour la première fois, elle avait écrit à Herder ces étranges paroles : « Si on me prenait mon mari et, quand je l'aurai possédé, mon enfant, tout l'édifice de mon humble bonheur serait détruit. Pourtant j'appartiendrais encore à la nature, je serais encore habitant de cette terre dans laquelle les plus précieuses portions de moi-même seraient ensevelies. Je devrais, quoique avec un cœur brisé, chercher de nouveau le bonheur, et tant que je pourrais rendre un homme heureux, me sentir heureuse moi-même. » Singulier engagement pris *a priori* et dans de telles circonstances. Les bizarreries de la destinée devaient la condamner à tenir parole et à le faire sans trop de regrets.

Des amis s'occupèrent de régler les affaires du défunt; il resta quelques milliers de francs pour sa veuve et ses enfants. Huber recueillit les papiers et publia sur les notes manuscrites la troisième partie des « *Vues du bas Rhin.* »

Les témoignages de sympathie ne manquèrent pas à Forster après sa mort. « Je l'ai sincèrement regretté, » écrivait Gœthe à Soemmering. Humboldt, jusqu'au dernier moment, l'appelait encore « son illustre maître et ami. » Mais en rendant hommage au mérite du savant et de l'écrivain, il ajoutait : « Une vie si noble, si riche de sentiments et d'espérances ne pouvait pas être une vie heureuse[1]. »

Cependant le malheur qui s'était attaché à Forster pendant sa vie sembla le poursuivre après sa mort. La réprobation qui pesa, surtout depuis la guerre de l'indépendance, sur le chef du club qui avait livré

[1] Dans une lettre adressée par Humboldt à M. Kœnig pour le remercier de l'envoi de « sa vive, ingénieuse, intéressante et sincère biographie de son défunt ami », l'illustre et savant voyageur ajoute : « J'ai passé un demi-siècle, partout où m'a porté une vie agitée, à me répéter à moi-même et à répéter aux autres tout ce que je dois à mon maître et ami G. Forster, pour la généralisation de mes idées sur la nature, pour le développement de tout ce qui, avant cette heureuse intimité, germait à peine en moi. »

sa patrie à la France et sur le proscrit dont la tête avait été mise à prix, fit éviter de prononcer son nom, qui tomba peu à peu dans l'oubli.

Le premier effort pour l'en tirer fut fait par sa veuve. Thérèse, de longues années après avoir échangé le nom de Forster contre celui d'Huber, publia (1829) en deux volumes, la Correspondance de son premier mari. Depuis, il a paru chez Brockhaus, à Leipzig, les Œuvres complètes de Georges Forster, publiées par sa femme et précédées d'une notice par G. Gervinus. Une main de femme a fait ensuite un choix dans le recueil, et l'a donné au public sous le titre de *Morceaux choisis* (Lichtstrahlen).

Plus tard, le nom de Forster a été mêlé au grand débat du matérialisme et du spiritualisme qui agite en ce moment l'Allemagne.

Dans un livre intitulé le « *Naturaliste populaire,* » M. Moleschott représente Forster comme le précurseur et l'un des chefs de l'école matérialiste moderne. Nous savons ce qu'il faut penser des idées philosophiques de Forster. Il a des opinions plutôt qu'une doctrine, des tendances plutôt qu'un système. En aucun cas le nom de matérialiste ne saurait lui convenir.

Enfin M. Kœnig a réhabilité d'une manière complète la mémoire de Forster. Il nous a appris à connaître en lui un homme distingué par l'esprit et par le cœur, que nous devons souvent plaindre, mais que nous ne saurions blâmer; qui a eu le mérite trop rare et fort respectable de sacrifier sa vie à la science et à ses convictions, auquel il n'a manqué que de savoir modérer son ambition et ses espérances, d'avoir la patience qui fait la moitié du génie, le calme qui donne le bonheur.

E. PALMAN.

SUR

LES DEUX PRÉTENDUS HÉRODE-PHILIPPE

A PROPOS

D'UNE GÉNÉALOGIE DES HÉRODES.

La *Nouvelle Revue de Théologie* a publié, il y a quelque temps (numéro de novembre et décembre 1858), un tableau généalogique des Hérodes, accompagné de quelques observations, par M. Ath. Coquerel fils. On ne peut nier qu'il n'y ait une certaine utilité pratique à trouver réunis sommairement des renseignements dispersés ailleurs; mais il est regrettable que l'auteur, en se décidant à rendre public un travail rédigé depuis longtemps et dans le but de se mieux orienter dans l'histoire des contemporains de Jésus-Christ (p. 349), n'ait pas cru devoir le rendre plus conforme aux exigences de la science, et le mettre ainsi à la hauteur de sa nouvelle destination. Non-seulement toutes les questions de critique un peu délicates y sont soigneusement ignorées; mais on y trouve même, sans qu'aucune remarque en avertisse, des propositions déjà réfutées, ou au moins vivement controversées ailleurs, chez les Allemands, par exemple, dont il n'est plus permis, à celui qui s'aventure sur le terrain de la Bible, d'ignorer les travaux exégétiques. M. Coquerel nous prévient, il est vrai, avec une grande sincérité, que « des fonctions actives et multipliées lui ont rendu difficiles depuis longtemps les fortes études théologiques », et qu'il craint de n'avoir rien « qui pût s'accorder avec l'esprit rigoureusement scientifique d'une Revue de théologie » (*Ibid.*). Mais c'eût été, semble-t-il, un motif de plus pour ne pas s'exposer témérairement à entretenir l'erreur et à avancer des faits qu'on n'est plus autorisé à reproduire sans preuves dans le monde de la critique.

M. Coquerel s'occupe en première ligne d'Hérode le Grand. Je ne veux pas lui demander s'il nous présente cette figure, dans tous les cas importante, sous un jour suffisamment équitable, et s'il a tenu compte, comme il convient, de ce qu'en a dit de notre temps l'impartiale histoire[1]. Je m'arrête à un seul point. Arrivé au massacre des enfants de Bethléhem que rapporte l'Évangile, l'auteur s'exprime en ces termes : « On a douté de ce fait, parce que, sauf Macrobe, les historiens n'en parlent pas. C'est à tort; il ne pouvait y avoir dans cette petite ville que dix à douze enfants au-dessous de deux ans, et ce massacre, dans un tel règne, était fort insignifiant » (p. 351). Cette argumentation, empruntée au *Dictionnaire biblique* de Winer, qui a fourni du reste presque tous les éléments de ces résumés biographiques, a le cachet du rationalisme le plus étroit, et ne saurait produire qu'une illusion éphémère. Et d'abord, ce n'est pas seulement le silence des historiens, c'est la nature intrinsèque du récit, aussi bien que des deux chapitres dont il fait partie, qui a conduit à en nier l'authenticité[2] : il eût peut-être été juste de ne pas le laisser ignorer. Mais, quoi qu'il en soit du reste, la réponse présentée par M. Coquerel n'en est pas moins aussi contraire à l'esprit qu'au texte de la narration évangélique. On voudra bien me permettre, pour le montrer plus rapidement, de la transcrire ici tout entière : « Alors Hérode, voyant qu'il avait été trompé par les mages, fut violemment irrité, et il envoya tuer tous les enfants qui étaient dans Bethléhem, ainsi que dans le pays d'alentour, depuis l'âge de deux ans et au-dessous, selon le temps indiqué par les mages. Alors fut accomplie cette parole de Jérémie, le prophète, qui dit : « Une voix se fit entendre dans Rama, des pleurs et de grands gémissements, Rachel pleurant ses enfants et ne voulant se consoler, parce qu'ils ne sont plus. » (Matth. II, 16-18.) Je le demande à tout esprit non prévenu, l'évangéliste entend-il parler ici d'un événement peu considérable? La mort de *dix ou douze enfants* lui rappellerait-elle la figure par laquelle Jérémie nous dépeint la ruine et l'extermination de la race de Jacob? Y trouverait-il l'accomplissement parfait de cette douloureuse et saisissante parole? Qu'on lise avec simplicité le passage en question, et on ne pourra manquer d'en retirer une impression bien éloignée des prosaïques et inintelligents calculs de l'apologétique moderne. On sentira

[1] Cf. Ewald, *Geschichte des Volkes Israel*, 2ᵉ aufl., t. IV, p. 473 sqq.; et même *Nouvelle Biographie générale de Didot*, article *Hérode le grand*.

[2] Cf. Strauss, *Vie de Jésus*, traduction de M. Littré, 2ᵉ édit., t. I, chap. IV. Hase, *Leben Jesu*, 4ᵉ aufl., p. 46. Meier, *Kommentar über das Evang. des Matthäus*, 3ᵉ aufl., p. 73 sqq.

que, histoire ou légende, il nous retrace quelque calamité générale, destinée à faire ressortir davantage et la préservation miraculeuse de Jésus et la cruauté de son persécuteur. On sentira que le lecteur naïvement crédule, qui se laisse entraîner par l'accent du récit à étendre à tous les enfants de Bethléhem les effets de la persécution[1], est bien plus près de la pensée de l'écrivain sacré, que le froid apologète qui s'efforce à grand renfort d'érudition de réduire au minimum le nombre des victimes. Au reste, je l'ai déjà dit, le texte lui-même proteste assez clairement contre l'hypothèse présente. Tandis que, pour obtenir ses *dix ou douze enfants*, celle-ci est obligée de se renfermer sévèrement entre les murs de la ville, l'Évangile nous transporte bien au delà, et s'étend avec une emphase marquée sur toute la contrée environnante : Πάντας τοὺς παῖδας τοὺς ἐν Βηθλεὲμ καὶ ἐν πᾶσιν τοῖς ὁρίοις αὐτῆς[2]. Il y a donc là, de la part de notre auteur, plus qu'une erreur d'interprétation, il y a une véritable faute matérielle, qui pourrait faire croire qu'il a négligé de remonter jusqu'au texte. Ainsi l'argument tiré du silence des historiens[3], et en particulier de Josèphe, qui ne manque jamais de rapporter soigneusement les cruautés d'Hérode[4], conserve toute sa force, et les critiques qui s'en servent pour révoquer en doute la réalité du massacre des innocents sont pleinement dans leur droit.

Dans le paragraphe consacré à Hérode-Agrippa Ier, M. Coquerel rapporte que ce prince « mourut d'une maladie vermiculaire, dont il s'était senti atteint au milieu d'une fête, au moment où le peuple l'appelait dieu et non homme, comme les empereurs »; et il cite, à l'appui de ce fait, les Actes des apôtres et l'historien Josèphe (p. 353). Mais d'abord il serait nécessaire de savoir dans quel sens l'auteur prend ici le terme vermiculaire : dans le sens moderne ou dans celui de l'Écriture (2 Mach. IX, 5 sqq. Actes XII, 23)? Si, dans le sens moderne, il a tort de suivre les Actes, qui ne peuvent plus être une autorité pour

[1] Tel est en effet le côté vers lequel il peut être le plus aisé de pencher; j'en appelle à l'exemple de Justin, martyr, qui raconte que « Hérode, ne parvenant pas à connaître l'enfant que les mages étaient venus adorer, fit massacrer d'une manière générale tous les enfants de Bethléhem : πάντας ἁπλῶς τοὺς παῖδας τοὺς ἐν Βηθλεὲμ. » *Dial. c. Tryphone*, chap. LXXVIII.

[2] Cf. Schweizer dans les *Theologische Jahrbücher*, t. VI, p. 24 sqq.

[3] Macrobe appartient au cinquième siècle, et sa relation témoigne assez, par son inexactitude et la confusion qu'elle établit entre deux événements différents, qu'elle n'a d'autre source que la tradition chrétienne. La voici : « *Augustus cum audisset*, inter pueros, *quos in Syria Herodes*, *rex Judæorum*, intra bimatum *jussit interfici*, filium quoque ejus occisum (*Antipater*, âgé d'environ quarante ans!) *ait : melius est Herodis porcum esse quam filium*. »

[4] *Antiq.*, XV, 7; XVI, 11; XVII, 2 et al.

lui sur ce point, et de les préférer au témoignage de Josèphe. Si, dans le sens de l'Écriture, il ne devrait pas ignorer que la médecine, depuis qu'elle a commencé d'être une science, n'est pas parvenue encore à rencontrer un cas semblable, et qu'il y a d'autant plus de motifs d'y reconnaître l'action de la légende que la source en est moins mystérieuse[1]. Quoi qu'il en soit, du reste, à part la nature vermiculaire du mal, qui n'est ni suffisamment attestée ni vraisemblable, l'événement lui-même n'est pas douteux au fond. Mais pourquoi M. Coquerel, en nous le rapportant, s'appuie-t-il, au même titre et sans observation aucune, comme si ces deux documents étaient dans une harmonie parfaite, sur le livre des Actes et sur les Antiquités judaïques de Josèphe? On ne peut se cacher cependant qu'il existe entre eux des divergences assez sensibles pour que, dans une époque bien peu exigeante à cet égard et habituée à des procédés d'exégèse faciles, Eusèbe ait déjà été conduit, en voulant établir leur accord, à falsifier le texte de l'historien juif[2]. D'après l'un, Agrippa vint à Césarée dans le dessein de faire la guerre aux Tyriens et aux Sidoniens, et il y séjourna pendant quelque temps (διέτριβεν, *Actes* XII, 19 sqq.); d'après l'autre, il se rendit dans cette ville pour y assister à des jeux solennels en l'honneur de l'empereur, et il fut frappé, dès le second jour de son arrivée, du mal qui l'emporta. (*Antiq. jud.* XIX, 8, 2.) Les Actes racontent qu'étant monté à la tribune aux harangues (βῆμα) et ayant parlé au peuple, celui-ci tout entier (ὁ δὲ δῆμος) s'écria : « Ce sont les paroles d'un dieu, non d'un homme. Josèphe rapporte que, s'étant rendu au théâtre (εἰς τὸ θέατρον) dans un costume si riche et si étincelant que tous les yeux en étaient éblouis, les courtisans du prince (οἱ κόλακες), sitôt son arrivée (εὐθὺς), protestèrent qu'ils l'avaient considéré jusque-là comme un homme, mais qu'ils seraient forcés désormais de le vénérer comme un dieu. Les premiers disent qu'au même instant (παραχρῆμα) Hérode fut frappé par un ange du Seigneur (ἄγγελος κυρίου), et qu'il expira dévoré par les vers (σκωληκόβρωτος); le second ne parle ni des vers ni de l'ange, et il nous apprend que le roi, saisi de douleurs subites d'entrailles (κοιλίας ἄλγημα, mal de ventre ou d'estomac, colique, espèce de choléra), fut enlevé par elles après cinq jours de souffrances continues (συνεχῶς δὲ ἐφ' ἡμέρας πέντε τῷ τῆς γαστρὸς ἀλγήματι διεργασθεὶς τὸν βίον κατέστρεψεν). En un mot, les Actes des apôtres nous fixent au cœur du merveilleux et du miracle; Josèphe nous fournit tous les éléments

[1] Cf. Winer, *Bibl. Realwörterb.*, 3e aufl., t. II, p. 698. Baur, *Der Apostel Paulus*, p. 160.
[2] *Histoire ecclésiastique*, II, 10. Cf Heinichen, *Excursus II ad Euseb. Hist. eccles.*, t. III, p. 356 sqq.

d'une construction historique naturelle. Ce sont là des choses que M. Coquerel eût dû, pour donner à son travail une portée un peu plus haute et plus générale, au moins indiquer.

J'arrive au point qui est l'objet spécial de ces observations.

Parmi les notices que M. Coquerel a consacrées à chacun des Hérodes, on lit :

« HÉRODE-PHILIPPE *Boétus,* fils de la seconde Mariamne, dont le père était un sacrificateur nommé Simon, fils de Boétus. Les Évangiles ne le nomment que Philippe.... Ce prince vécut à Rome, fut le premier mari de sa nièce Hérodias, et en eut Salomé.

» HÉRODE-PHILIPPE *le Tétrarque,* fils de Cléopâtre de Jérusalem, fut tétrarque des pays situés à l'est du Jourdain et du lac de Génézareth. Ce fut un prince assez doux et contre lequel on ne se révolta pas. » (P. 352.)

Ainsi, selon M. Coquerel, ou plutôt selon la plupart des apologètes qui ont pris à tâche de faire concorder Josèphe avec la Bible, la famille des Hérodes compterait deux personnages contemporains du nom de Philippe. Comment est-on parvenu à cette conclusion, et jusqu'à quel point est-elle légitime? Cette question qui n'est pas neuve en Allemagne, mais sur laquelle je ne pense pas qu'on ait déjà attiré l'attention en France, a été traitée d'une façon si habile et si convaincante par M. Volkmar[1], que je ne saurais mieux faire que de me rendre son écho de ce côté du Rhin. Dès ce moment, je lui cède en quelque sorte la parole.

Les Évangiles rapportent, dans le récit de la mort de Jean-Baptiste, que le frère d'Hérode-Antipas, qui fut le premier mari d'Hérodias, était Philippe; ils disent : « Hérode avait fait saisir Jean et l'avait fait enchaîner dans une prison, à cause d'Hérodias, la femme de Philippe son frère (τὴν γυναῖκα Φιλίππου τοῦ ἀδελφοῦ αὐτοῦ), qu'il avait épousée. (Marc VI, 17; Matth. XIV, 3.)[2].

Josèphe aussi connaît un Philippe, frère du tétrarque de la Galilée : il nous dit même de la façon la plus minutieuse le nom de celle d'entre les femmes d'Hérode le Grand qui lui donna le jour (Cléopâtre de Jérusalem), son éducation, les événements divers de sa vie, les contrées qu'il gouverna en qualité de tétrarque (la Batanée, la Gaulonite, la

[1] *Theologische Jahrbücher von* Dr Zeller, t. V (1846), p. 366 sqq.

[2] Il est incontestable et incontesté que telle est bien la leçon authentique de l'évangile de Marc. Je dois cependant remarquer qu'il n'est pas aussi sûr, quoique les plus anciens manuscrits soient pour l'affirmative, que le texte de Matthieu ait nommé Philippe. Cf. Tischendorf, *Nov. Testam. græce,* edit. VIIe *critica major,* t. I, p. 63.

Trachonite, l'Auriante), l'époque de sa mort et la personne qui fut son épouse. Il n'ignore pas davantage l'existence d'Hérodias, dont il mentionne la naissance, les actes, l'infidélité conjugale, et en particulier l'union adultère avec le frère de son propre mari. Et cependant l'historien juif est bien loin de laisser supposer que cette Hérodias ait été unie par le mariage à celui qu'il appelle Philippe; il affirme, au contraire, dans les termes les plus clairs et les plus formels, que ce fut un autre de ses frères, celui qu'Hérode le Grand avait eu de Mariamne, fille du grand prêtre Simon, et qui lui-même porta le nom d'Hérode, qui fut l'époux de cette femme[1].

Ainsi Josèphe contredit directement les données correspondantes des Évangiles. Cette contradiction devient d'autant plus frappante, qu'il parle, lui aussi, d'une alliance contractée entre Philippe et Hérodias; seulement ce n'est pas Hérodias elle-même, mais sa fille issue de son premier mariage, Salomé, que Philippe le Tétrarque épousa dans sa vieillesse, et avec laquelle il vécut jusqu'à sa mort sans en avoir eu d'enfants[2].

Josèphe nous apprend donc de deux façons différentes que Philippe ne fut pas le mari d'Hérodias. Ce n'est pas d'aujourd'hui sans doute qu'on s'est aperçu de cette difficulté. Mais on ne fut guère embarrassé d'abord pour la résoudre : l'historien juif fut déclaré fautif et le problème résolu[3]. Cependant cet expédient ne pouvait compter sur un succès durable, et bien moins encore sur l'approbation de ceux qui possèdent une connaissance réelle de l'œuvre de Josèphe. On sait en effet la remarquable exactitude de cet historien dans tout ce qui concerne la famille des derniers rois de sa nation. Leur généalogie en particulier est traitée par lui avec la plus scrupuleuse attention, et elle présente des résultats si précis, si uniformes, qu'on ne peut douter qu'il n'ait eu à sa disposition, pour cette partie de son travail, les documents les plus authentiques et les plus circonstanciés. Aussi les renseignements qu'il nous fournit en grand nombre sur toute la descendance des sept femmes d'Hérode le Grand, jusqu'à ses membres les moins remarquables, ne cessent-ils, quoique dispersés et reproduits dans tous ses livres, de concorder entre eux d'une manière merveilleuse. Lors donc qu'il nous apprend, à trois reprises différentes, que ce fut le fils de

[1] *Antiq. jud.*, XVIII, 5, 1, 4. Cf. XVII, 1, 2.

[2] *Ibid.*, XVIII, 5, 4.

[3] Cf. Ittig., *Proleg. in Joseph.*, à la fin de la note 72 : « *Hinc, ut sanctis Evangeliis sua veritas constet, quam plurimi Josephum* ignorantiæ et oblivionis *arguunt, et in hac de raptu Herodiadis historia.* »

Mariamne, celui qu'on nommait simplement Hérode, et nul autre, non pas, par exemple, le fils de Cléopâtre, non pas Philippe, qui eut pour femme Hérodias et pour fille Salomé, on peut en conclure, sans hésiter, qu'aucun fait historique n'est mieux attesté ni plus certain. Cette vérité ne devait pas être longtemps cachée à la science, et on ne tarda pas à en convenir.

Néanmoins, on ne pouvait abandonner encore la lettre de l'Écriture. Une correction du texte fut tentée; mais le moyen était mauvais, il ne réussit pas. Il en restait un autre. Par un bonheur singulier, les évangélistes avaient négligé de spécifier la qualité de leur Philippe; ils ne lui avaient pas donné son titre de tétrarque. Rien n'empêchait donc de supposer que ce personnage ne différait pas de celui que Josèphe appelle simplement Hérode, et qui aurait eu en réalité, comme nous l'apprendrait alors l'Évangile, le surnom de Philippe. Cette hypothèse, présentée d'abord timidement, devint bientôt une certitude. Paulus affirma « qu'il *pouvait incontestablement* avoir porté ce nom [1], » et Winer, transformant l'incontestable possibilité en réalité incontestable, rangea définitivement Hérode-Philippe ou Philippe-Hérode sous la rubrique des Philippes [2]. De cette façon, tous les renseignements de l'historien juif pouvaient être admis comme exacts, et il n'y avait plus qu'à lui reprocher d'avoir ignoré un surnom.

Mais, pour remonter au point de départ de cette argumentation, est-il bien permis de supposer que les Évangiles aient voulu parler d'un Philippe, fils d'Hérode le Grand, autre que le tétrarque de la Trachonite? En admettant même qu'il y eût eu dans cette famille royale deux frères du nom de Philippe, l'un tétrarque, l'autre simple particulier, éloigné de son pays et généralement inconnu, comment les évangélistes eussent-ils pu, à moins de renseignements généalogiques tout particuliers sur les Hérodes, soupçonner seulement l'existence de ce dernier? Comment, en apprenant qu'Hérodias avait été la femme d'un frère d'Antipas appelé Philippe, n'eussent-ils pas songé infailliblement à celui qui se nommait en effet ainsi, qui avait donné

[1] *Commentar über das N. T.*, II, p. 60.

[2] *Bibl. Realw.*, 3e Aufl., II, p. 250. — Il faudrait placer ici M. Coquerel. La *Nouvelle Biographie générale*, comme beaucoup d'autres encore sans doute, commet la même faute; elle dit. « Josèphe ne mentionne pas son surnom de Philippe; mais il est clair (!) que c'est lui, et non le tétrarque d'Iturée, que désignent les évangélistes, lorsqu'ils parlent de Philippe, frère d'Hérode. » T. XXIV, p. 416. Ceci ne doit guère étonner de la part de la *Nouvelle Biographie*, qui est d'une grande faiblesse pour tout ce qui touche à l'histoire des premiers temps de l'Église; mais c'est une des raisons qui m'a fait croire que la publication de ces remarques pouvait avoir son utilité.

son nom à une des villes de la Palestine (Césarée de Philippe, *Matth.*, XVI, 13; *Marc*, VIII, 27), que tous connaissaient, — en un mot, au tétrarque? Si le personnage qu'ils désignent comme le premier mari d'Hérodias avait été un autre à leurs yeux que le Philippe proprement dit, comment s'expliquer qu'aucun d'eux, et Luc en particulier, n'en eût fait la remarque? Au moins eussent-ils indiqué leur intention, en écrivant d'une manière indéterminée : Hérodias, la femme de Philippe, *un de ses frères* — Φιλίππου, ἀδελφοῦ αὐτοῦ. Mais, loin d'observer cette nuance, qui dans ce cas se fût offerte spontanément, ils disent en appuyant de l'article : Philippe *son frère* — Φιλίππου τοῦ ἀδελφοῦ αὐτοῦ, et forcent ainsi en quelque sorte la pensée à se porter sur celui qui est présent à tous les esprits et qu'ils appellent eux-mêmes simplement de ce nom, sur le Philippe par excellence. Cette observation s'adresse peut-être encore avec plus de force à l'évangile de Luc. Celui-ci, après avoir énuméré, au début du chapitre troisième, où est rapportée l'histoire de Jean-Baptiste, les chefs qui gouvernaient la Palestine depuis la mort d'Hérode le Grand, à savoir : Ponce-Pilate, Lysanias, Hérode (Antipas) et Philippe son frère (τοῦ ἀδελφοῦ αὐτοῦ), se sert de nouveau, quelques versets plus loin, pour désigner la compagne adultère d'Antipas, de la simple expression : femme de son frère — τοῦ ἀδελφου αὐτοῦ[1]; et, nous reportant ainsi inévitablement vers celui dont il vient de parler, il nous dit aussi clairement que les autres, et plus encore si c'est possible, que le mari légitime d'Hérodias était Philippe le tétrarque.

Ainsi les harmonistes, dans leur empressement à défendre l'Écriture, ont fait preuve d'une légèreté singulière : ils ont perdu de vue l'évangile de Luc, et n'ont accordé à ceux de Matthieu et de Marc qu'une attention beaucoup trop superficielle. De plus, en supposant que ces écrivains aient pu entendre d'un autre que du gouverneur de l'Iturée le renseignement traditionnel : « Philippe, frère d'Hérode, » ils leur ont prêté une science qu'un généalogiste de profession pouvait seul avoir, et que très-certainement ils ne possédaient pas.

Qu'il y ait eu un ou deux Philippe parmi les Hérodiens, les Évangiles n'en connaissent donc qu'un seul, le tétrarque, et ils n'en sont pas moins dans l'erreur en lui attribuant Hérodias pour femme. Mais est-il vrai au fond que le « Hérode », fils de Mariamne et premier mari d'Hérodias, ait porté ce nom? Y a-t-il, à l'encontre de la Bible et

[1] « Or, Hérode, le tétrarque, ayant été repris par Jean à cause d'Hérodias, *femme de son frère*, et à cause de tout le mal qu'il avait commis, ajouta à ses autres crimes, etc. » (vers. 19).

de Josèphe, qui n'offrent nulle part ce « Hérode-Philippe » désiré, un moyen quelconque de l'établir? « Tout comme Hérode le Grand eut deux fils appelés Antipater, disent les harmonistes, rien n'empêche qu'il n'ait eu aussi deux Philippe[1]. » *Rien n'empêche,* voilà certes un merveilleux argument! Mais d'abord, ces deux Antipater n'existent même pas : nous n'en connaissons qu'un seul, l'aîné, le fils de Doris; l'autre se nommait Antipas. Sans doute, Antipas et Antipater ne sont en réalité qu'un même nom; mais ils diffèrent suffisamment par la forme, et c'est ce qui importe[2]. Aussi Antipater n'est-il jamais appelé Antipas, ni Antipas Antipater, et Josèphe distingue très-formellement les deux noms dans le passage même sur lequel on prétend s'appuyer[3]. L'harmoniste continue : « Évidemment, Hérode était le nom de famille et Philippe le nom propre. » Mais alors, *évidemment* encore, Philippe le tétrarque aura porté le même nom générique, et plus rien, chose étrange, ne fera reconnaître les deux frères. Non, le mot Hérode est lui-même suffisamment un nom propre, et il n'en réclame un second que lorsqu'il demande à être distingué, comme chez Hérode Antipas, d'un autre déjà existant.

Du reste, qu'espère-t-on obtenir en accumulant péniblement de simples possibilités sur un terrain où brillent la réalité et l'évidence? Il n'a pas plus existé d'Hérode-Philippe ou de Philippe-Hérode qu'un Hérode Archélaüs[4] ou quelque autre invention de ce genre : cela est indubitable. En effet, Josèphe ne se borne pas à appeler simplement « Hérode » le membre de cette famille qui fut le premier mari d'Hérodias[5]; il nous défend encore de la façon la plus lumineuse d'attribuer au « fils de Mariamne » quelque surnom distinctif.

Ce fait est indiqué de plusieurs manières différentes.

D'abord, notre historien s'est imposé la tâche toute particulière d'établir avec la dernière exactitude la longue et obscure généalogie des frères, des sœurs et de toute la descendance du roi Hérode. Pour arriver à son but, il n'épargne ni développements ni répétitions; le

[1] Grotius, Krebs, Winer, et al.

[2] C'est ainsi qu'on dit en allemand : Heinz et Heinrich, Fritz et Friederich, Franz et Franciscus, Ursel et Ursula, etc.

[3] Parlant du père d'Hérode le Grand, il dit : « Cet Antipater se nommait d'abord Antipas, etc. » (*Antiq.*, XIV, 1, 3.)

[4] Je ne sais pourquoi M. Coquerel se permet de baptiser ainsi ce dernier personnage, si ce n'est en vertu du faux principe que tous les fils d'Hérode le Grand ont dû porter le nom de leur père. Ici l'évangile de Matthieu (II, 22), auquel il renvoie, est plus exact que lui, et porte simplement Archélaüs.

[5] Cf. en dehors de *Antiq.*, XVII, 1, 3; XVIII, 5, 4, surtout *De bello judaic.*, I, 28 et 29.

tableau généalogique des membres principaux de la famille se trouve retracé à trois reprises diverses. Ne serait-ce pas une chose vraiment prodigieuse qu'il eût constamment oublié ou négligé de donner à un des personnages dont il parle le plus souvent le nom qui lui revenait? Peut-on le supposer, lorsqu'on considère l'attention avec laquelle il mentionne le surnom de ceux qui en avaient réellement, d'Hérode-Antipas, par exemple[1]!

En second lieu, parmi les points dont Josèphe se préoccupe le plus dans l'exécution de ce travail, il faut placer en première ligne le soin sensible d'éviter toute confusion, du reste facile à naître, entre ce fils du roi qui se nommait simplement « Hérode », d'une part, son père, d'autre part, et plus tard Hérode-Antipas qui, après la mort du chef de la famille, hérita généralement de son nom. Comment s'y prend-il? Bien certainement si ce premier « Hérode » avait eu communément, ou même par exception, une autre qualification quelconque, celle de Philippe, par exemple, Josèphe n'eût pas manqué de s'en servir comme d'un moyen aisé de résoudre le problème. Mais, malgré sa connaissance intime de la famille hérodienne, il ne sait rien de pareil, et ne trouve d'autre ressource que de le désigner par le nom de sa mère. Aussi, chaque fois qu'il parle de lui, ne fût-ce qu'en passant, il ne manque pas, soit d'ajouter à son nom le titre de « fils de Mariamne », « fils de la fille de Simon le grand prêtre », soit de l'appeler simplement « le fils de Mariamne », « Hérode de Mariamne[2] ».

Enfin, l'historien juif proclame définitivement l'erreur de nos apologètes, et renverse sans retour leur fiction théologique, en disant d'une manière formelle, dans sa première énumération des femmes et des

[1] *Antiq.*, XVII, 1, 3; XVIII, 5, 4. *De bello jud.*, I, 28. Dans ce dernier passage il est dit : « Le roi eut Antipater de Doris, *Hérode* de Mariamne, Archélaüs et *Antipas* de Malthacé la Samaritaine, etc. »

[2] Dans son testament, Hérode le Grand désigne pour lui succéder Antipater, et à son défaut « Hérode, le fils qu'il avait eu de la fille du grand prêtre : Ἡρώδην, τὸν ἐκ τῆς τοῦ ἀρχιερέως θυγατρὸς υἱὸν. » (*Antiq.*, XVII, 3, 2.) Ailleurs Josèphe répète : « Il avait nommé comme successeur d'Antipater Hérode, né de Mariamne, fille du grand prêtre : Ἡρώδης, ὁ ἐκ Μαριάμμης τῆς τοῦ ἀρχιερέως θυγατρὸς γεγονώς. » (*De bello jud.*, I, 29, 2.) Lorsque cette femme fut convaincue d'avoir été impliquée dans une conspiration contre le roi, notre historien dit : « Le roi punit sur le fils le crime de la mère; il raya de son testament Hérode qu'il avait eu d'elle : τὸν ἐξ αὐτῆς Ἡρώδην, et qui était porté pour succéder à Antipater. » (*De bello jud.*, I, 30, 7.) Hérode le Grand annonce qu'il mariera avec Hérodias ὁ ἐμὸς Ἡρώδης πρὸς μητρὸς ὢν ἀρχιερέως πάππου. (*De bello jud.*, I, 29, 2.) Josèph parle de ce mariage en ces termes : « Hérodias, leur sœur, épousa Hérode, fils d'Hérode le Grand par Mariamne, fille de Simon le grand prêtre : ὃς γέγονεν ἐκ Μαριάμμης, etc. » (*Antiq.*, XVIII, 5, 4.)

enfants d'Hérode : Le roi avait épousé encore la « fille du grand prêtre, dont il eut un fils qui porta le même nom que lui — ὁμώνυμος αὐτῷ παῖς[1] »; c'est-à-dire qui fut appelé simplement et uniquement *Hérode*.

Un examen attentif de la question nous a montré combien est chimérique la solution des harmonistes, combien fragile son incontestable possibilité, combien fausse sa certitude. Jamais il n'a existé de Philippe-Hérode ailleurs que dans l'imagination des exégètes. Un seul des fils d'Hérode le Grand se nomma Philippe, et ce fut le tétrarque. Celui-ci n'était pas le premier mari d'Hérodias, mais son gendre.

Il a été dit plus haut que l'erreur dans laquelle les évangélistes sont tombés relativement au fait historique qui nous occupe ne peut provenir ni d'une similitude de noms ni de la confusion de données généalogiques connues. Ce point mérite d'être revu de plus près.

Si la tradition chrétienne a considéré Philippe le tétrarque comme le frère du tétrarque Hérode, et comme le premier époux d'Hérodias, on ne doit l'attribuer qu'à l'obscurité de celui qui fut vraiment victime de ce rapt. Le « fils de Mariamne », qui ne remplissait aucune fonction publique, sur lequel rien n'appelait les regards, dont la vie était toute privée, demeura inconnu des foules, et n'occupa point de place ni dans leurs préoccupations ni dans leur souvenir. Profondément insignifiant pour tout autre qu'un historien ou un généalogiste spécial des Hérodes, que pour Josèphe, par exemple, son nom ne pouvait guère pénétrer jusqu'aux oreilles du peuple; et quand même il y serait parvenu, il n'y aurait rappelé sans doute qu'un figure bien différente de celle qu'il représentait. Depuis la mort d'Hérode le Grand, le tétrarque de la Galilée jouissait du privilége d'être appelé simplement du nom de son père[2]. Il était devenu dans toute la Palestine le vrai, l'unique Hérode, ou, comme on allait même jusqu'à dire par un oubli étrange de la vérité et un effet particulier de l'imagination populaire, le *roi Hérode* (Marc, VI, 14). Les Évangiles n'en connaissent point d'autre de cette génération, et son surnom d'Antipas lui-même n'y

[1] *Antiq.*, XVII, 1, 3. — Ceci est d'autant plus remarquable que Josèphe a soin, dans cette même énumération, de donner à chacun des autres fils d'Hérode son nom propre et distinctif. Ainsi, il continue immédiatement : « Parmi ses femmes était encore une Samaritaine (Malthacé), qui lui donna deux fils, *Antipas* et *Archélaüs*. »

[2] C'est ce que nous atteste aussi l'historien Josèphe, qui, généralement attentif à lui donner le nom d'Antipas tant qu'il pouvait y avoir quelque confusion à craindre, ne le nomme plus qu'Hérode après l'époque de la mort du roi. (*Antiq.*, liv. XVII et XVIII.

laisse plus aucune trace[1]. Le premier Hérode, si tant est qu'il ait eu jamais quelque notoriété, se trouvait comme absorbé par le nouveau.

Dans une telle situation, on comprend que la donnée « femme d'Hérode » ne pouvait signifier devant l'opinion publique, ce qui du reste était en partie exact, que « femme du tétrarque », et que, pour désigner le mari répudié d'Hérodias, il eût été ou équivoque ou inutile d'employer une expression autre que « frère d'Hérode ». Peut-être l'Évangile selon Matthieu nous conserve-t-il cette formule primitive[2]. Mais quoi qu'il en soit, la pensée populaire, toujours avide de personnifications, de noms propres et d'images concrètes, ne devait pas se contenter longtemps de termes aussi indéterminés et aussi vagues. Elle voulait savoir qui plaindre comme elle avait qui haïr. Quel était donc ce « frère d'Hérode » spolié par un amour adultère? Le doute n'était point possible : un seul était connu encore, le tétrarque de l'Iturée, Philippe[3]. Plus humain, plus juste, plus aimé que les autres fils du roi[4], nul au reste mieux que lui ne pouvait se transformer en victime de la méchanceté et devenir l'objet de l'intérêt des foules. Son nom se présenta spontanément pour combler la lacune et satisfaire aux besoins de la légende. C'est ainsi que se forma la formule définitive qui nous est rapportée textuellement par Marc et d'une façon non moins claire quoique plus détournée par Luc : « *Hérode* fit saisir Jean et le fit mettre en prison à cause d'Hérodias, la femme de *Philippe son frère*, qu'il avait épousée. »

Telle est l'argumentation de M. Volkmar, et elle semble de nature à démontrer d'une manière solide que les évangélistes, en désignant Philippe comme le mari d'Hérodias, contredisent les renseignements les mieux fondés de Josèphe, qu'ils commettent une erreur d'ailleurs facile à expliquer; enfin que toutes les tentatives pour les sauver du naufrage ont été et doivent demeurer profondément stériles. Il est

[1] Matth., xiv, 1 sqq. Marc, vi, 14 sqq.; viii, 15. Luc, iii, 1, 19; viii, 3; ix, 7 sqq.; xiii, 31; xxiii, 7 sqq. — Ce sont tous les passages dans lesquels le tétrarque de la Galilée est nommé par les évangelistes. Il en est de même dans les Actes où il ne se trouve nommé qu'une fois, xiii, 1.

[2] Cette vue m'est particulière, M. Volkmar donnant la priorité à Marc et maintenant chez Matthieu, contre Tischendorf, la leçon Φιλίππου. Ici, du reste, je m'écarte un peu de mon auteur, qui a sur la genèse des Évangiles des opinions que je ne partage pas.

[3] Archélaüs avait disparu depuis longtemps de l'horizon de la Palestine. Il avait été exilé à Vienne par l'empereur Auguste, la sixième année de notre ère, c'est-à-dire vingt ans avant la nomination de Ponce Pilate au gouvernement de la Judée, et davantage encore avant les débuts de la prédication de Jean-Baptiste. Cf. Winer *B. RW. Zeittafeln*.

[4] Cf. Josèphe, *Antiq.*, xviii, 4, 6.

donc permis de croire, dans l'intérêt de la vérité historique, qu'on renoncera un jour à maintenir le personnage fictif créé par la théologie sous le nom d'Hérode-Philippe. Ce sera un préjugé de plus dont la critique aura débarrassé le terrain de la science.

J'abandonne ici le travail de M. Coquerel. Peut-être, en exprimant les réflexions qu'il m'a suggérées dans le cours de cet article, me suis-je énoncé en termes un peu sévères. Mais il m'a paru que, moins que tout autre, un homme de son mérite pouvait se permettre de semblables négligences, surtout écrivant dans un recueil aussi relevé et aussi scientifique que la *Revue de théologie* de Strasbourg.

A. Stap.

DE L'ÉPOQUE ET DU PAYS

OÙ FUT COMPOSÉ

LE CANTIQUE DES CANTIQUES[1].

Peu de questions ont autant que celle-ci divisé les critiques. Entre ceux qui attribuent le *Cantique des cantiques* à Salomon et ceux qui, comme Eichhorn, Rosenmüller, Bertholdt, Kœster, Hartmann, Gesenius, le rapportent aux derniers temps de la littérature hébraïque (quelques-uns osent descendre jusqu'au troisième siècle avant J. C.), on flotte dans un espace de 700 ou 800 ans. A vrai dire, nous croyons qu'une si forte divergence n'aurait pas dû se produire, et qu'elle tient à la méthode incomplète que les hébraïsants de l'école de Gesenius ont portée dans la détermination de l'âge des livres hébreux. Exclusivement préoccupés des particularités grammaticales, ils ont trop négligé les considérations historiques et littéraires, qui ne sont pas moins décisives que celles de la philologie dans les questions du genre de celle dont il s'agit en ce moment.

Le titre que porte dans le texte hébreu le *Cantique des cantiques* renferme une attribution positive du poëme à Salomon. Une telle attribution ne saurait en aucune façon être maintenue. Salomon joue dans le poëme un rôle évidemment sacrifié et parfois presque ridicule. Une foule d'endroits laissent percer une nuance d'opposition et de mauvaise humeur contre le harem de ce prince et contre les mœurs que la royauté somptueuse du fils de David fit prévaloir. Les versets VIII, 7, 11-12 renferment une amère dérision de sa puissance et une sorte de revanche que prend le vieil esprit libre des tribus sur la servilité

[1] M. Renan a bien voulu détacher pour nous ces pages inédites de l'introduction à sa traduction du *Cantique des cantiques*, suite des études bibliques si brillamment inaugurées par sa traduction de *Job*.

que le pouvoir absolu avait déjà créée autour de lui à Jérusalem. Il est donc évident que le titre actuel a été ajouté à une époque relativement moderne et quand le poëme n'était déjà plus bien compris. Le nom vague de *Sir hassirim* n'était pas sans doute le titre primitif (si tant est que notre poëme en portât un) : il suppose que le poëme en tête duquel on l'inscrivit était déjà célèbre. On sait que dans l'attribution des ouvrages à des auteurs de l'antiquité, les scribes se laissèrent souvent guider par des considérations fort superficielles. Le nom de Salomon écrit dans le titre du *Cantique des cantiques* ne prouve pas plus pour la désignation de l'auteur véritable que le nom de *David* écrit en tête de plusieurs psaumes, qui, notoirement et de l'aveu de tous, ne peuvent être de ce roi. Ajoutons qu'une foule de détails (I, 4, 5, 12; III, 6-11; IV, 4; VII, 6; VIII, 11, 12) excluent formellement la pensée que Salomon ait écrit lui-même le drame où il paraît comme acteur et souvent dans une position si peu flatteuse pour sa vanité.

Il n'est fait aucune mention ni citation absolument évidente du *Cantique des cantiques* dans les autres ouvrages hébreux. Mais je trouve une allusion très-probable à notre livre dans le livre de Jérémie[1]. « Je ferai cesser, dit Jéhovah, dans les villes de Juda et les places de Jérusalem, les cris de joie et les chants d'allégresse, *la voix de l'époux et la voix de la fiancée;* car toute la terre sera désolée. » Que signifient ces mots : *la voix de l'époux et la voix de la fiancée,* pris comme synonymes de *chants de joie?* Il serait de la dernière froideur d'y voir simplement les entretiens que pouvaient avoir entre eux les fiancés de Jérusalem. Ces mots s'appliquent évidemment à une espèce particulière de poëmes joyeux, à un genre de composition littéraire alors en vogue et dont notre *Cantique* était le spécimen le plus célèbre. Peut-être les mots de Jérémie *qôl hatan ve-qôl calla* nous donnent-ils le titre sous lequel, avant la captivité, on le désignait.

Beaucoup de ressemblances se remarquent entre des versets du *Cantique* et des passages d'autres livres hébreux, surtout du livre des *Proverbes.* Celle du verset VI, 9 et de *Prov.* XXXI, 28 est la plus frappante. Mais aucun de ces rapprochements ne fournit de solides inductions[2]; car il est difficile de dire de quel côté a eu lieu l'imitation, et d'ailleurs c'étaient là des traits en quelque sorte du domaine public, qui revenaient spontanément sous la plume de tous. Il en résulte seulement

[1] VII, 34; XXV, 10.
[2] Voir la discussion de Hitzig, *Das Hohe Lied*, p. 9.

d'une manière générale que le *Cantique* doit être de l'époque des Rois, époque où ces sortes de traits étaient en quelque sorte les lieux communs de la poésie hébraïque. C'est à l'examen du *Cantique* lui-même qu'il faut demander, pour la question qui nous occupe, des indications précises; car un poëme qui tient si profondément aux mœurs populaires ne peut manquer de nous révéler l'état de la nation à l'époque où il fut composé.

Il le fait, en effet, avec une telle évidence qu'on est surpris que tous les critiques n'en aient pas été frappés. Un passage (vi, 4) serait à lui seul démonstratif. La Sulamite y est comparée pour sa beauté à *Thersa* et à Jérusalem. L'auteur oppose ici les capitales des deux royaumes de Juda et d'Israël. Or Thersa fut la capitale du royaume d'Israël depuis le règne de Jéroboam jusqu'à celui d'Omri, de 975 à 924 av. J. C. En 923, Omri bâtit Samarie, qui devint dès lors la capitale du royaume du Nord. A partir de cette époque, Thersa disparaît presque de l'histoire; sa chute fut si complète que son emplacement est inconnu et qu'on a renoncé à la faire figurer sur les cartes de Palestine. Comment un poëte postérieur à la captivité, ou même de la dernière période des Rois, après la chute du royaume d'Israël, eût-il pensé à cette ville oubliée de Thersa pour la mettre en regard de Jérusalem? L'antipathie contre Samarie était telle à cette époque qu'il est tout à fait inadmissible qu'on eût cité comme type de beauté une ville du Nord. Si l'on dit que l'auteur a voulu faire un pastiche de l'époque de Salomon et a choisi Thersa par une raison de couleur locale, on s'expose à de nouvelles difficultés. Car Thersa n'a été capitale que depuis le schisme qui eut lieu sous Roboam; il faudrait, par conséquent, supposer chez le poëte une inadvertance inconciliable avec le dessein raffiné qu'on lui prêterait.

Ce seul passage nous autoriserait à affirmer que la première rédaction du *Cantique* a dû être antérieure à l'an 924 avant J. C. Il est évident, d'un autre côté, qu'elle est postérieure à la mort de Salomon et au schisme, qui arrivèrent l'an 986. On est ainsi amené à fixer entre des limites fort étroites la date de la composition de notre poëme. Mais l'indice tiré du nom de la ville de Thersa n'est pas isolé; bien d'autres circonstances prouvent d'une manière certaine que le *Cantique* a été composé peu de temps après la mort de Salomon.

Loin, en effet, que le règne de ce prince y soit présenté sous ces traits légendaires que revêt un idéal lointain, il y paraît avec un caractère singulièrement arrêté. La garde du roi se compose de soixante *forts;* son arsenal contient mille boucliers; son sérail renferme soixante

reines et quatre-vingts concubines. Voilà la vérité. On sait que les bandes qui firent la fortune de David et que celui-ci légua à Salomon étaient très-peu nombreuses; un arsenal de mille boucliers, en ce siècle voisin encore de l'anarchie du temps des Juges, parut une merveille inouïe. Nul doute qu'à une époque plus moderne, et dans la bouche d'un poëte traçant un idéal hyperbolique, ces chiffres modestes ne fussent devenus des milliers de milliers. Dans le livre des *Rois* et le livre des *Chroniques*, où des documents légendaires et exagérés paraissent s'être mêlés à des documents originaux et exacts, les nombres sont bien plus forts[1] : le chiffre quarante mille paraît le nombre rond affectionné par l'auteur; le harem se compose de sept cents reines et de trois cents concubines; les richesses et la puissance de Salomon sont décrites avec une emphase qui donne à la sobriété de notre poëme un relief singulier. Une foule de traits, tels que la mention des deux piscines d'Hésébon[2] (Hésébon avait cessé d'être une ville juive dès l'époque d'Isaïe[3]), les relations familières avec la vieille tribu arabe de Cédar, la circonstance que les équipages de luxe sont appelés des « chars de Pharaon[4] » (nous savons expressément que Salomon achetait à grands frais des chevaux et des chars en Égypte[5]), l'impression vive des règnes de David et de Salomon, la mention des danses de Mahanaïm, qui nous reporte aux plus anciennes traditions d'Israël[6], concourent au même résultat, ou du moins rendent insoutenable l'opinion de ceux qui voudraient placer la composition du *Cantique* après la captivité, époque où le souvenir de l'ancien royaume était fort effacé.

L'esprit du poëme, si j'ose le dire, fournit des arguments encore plus décisifs. On y sent à chaque page l'opposition qu'avaient excitée chez les représentants de l'antique simplicité hébraïque le luxe et les habitudes plus égyptiennes et tyriennes qu'israélites de Salomon. Il n'est pas douteux que le poëte ne fût animé contre ce roi d'un véritable mauvais vouloir; l'établissement du harem, surtout, paraît l'irriter à un haut degré, et il éprouve une joie évidente à nous montrer une simple bergère victorieuse du sultan présomptueux qui croit pouvoir acheter l'amour, comme tout le reste, à prix d'or. On sait que la principale objection des Israélites républicains contre la royauté était

[1] I (III selon la *Vulgate*) *Reg.* c. v (IV selon la *Vulgate*), x, xi; II *Chron.* c. I, IX.
[2] Seetzen les vit encore existantes.
[3] *Is.*, xv, 4; *Jérém.*, XLVIII, 2.
[4] I, 9.
[5] I (III *Vulg.*) *Reg.* x, 29; II *Chron.* I, 17. *Voy.* Gesenius, *Thes.* p. 942.
[6] Comparez *Genèse*, XXXII.

le droit que le roi se donnerait de prendre leurs filles pour en faire ses domestiques [1]. On sait aussi que les grandes dépenses de Salomon avaient été odieuses aux tribus du Nord, et que ce fut là une des causes du schisme qui éclata après sa mort [2]. Notre poëme semble renfermer le contre-coup de cette double opposition. Or, une telle manière de voir n'a pu se produire que dans les premières années après la mort de Salomon. Les mécontentements passagers qui résultent des dépenses royales s'oublient vite; bientôt on ne voit plus que les monuments qui en restent, sans que l'on demande ce qu'ils ont coûté. Le souvenir des souffrances qui rendirent odieux au peuple le règne de Louis XIV et firent insulter ses funérailles fut bientôt effacé par l'impression générale de grandeur que laissa son siècle et par les formes admiratives mises en vogue par les rhéteurs. Il en fut de même pour Salomon. Au moment de sa mort, on voit la haine contre son administration produire une révolution violente; plus tard, on ne trouve plus que légende et fascination.

La fraîcheur, la naïveté, la jeunesse du poëme achèvent de nous persuader que le *Cantique* est de l'époque où le génie d'Israël fut le plus vif et le plus dégagé. Jamais nous ne croirons que des compositions toutes profanes comme notre poëme, comme le livre de Job [3], aient été le fruit d'une époque de rabbinisme et de petitesse d'esprit telles que furent celle d'Esdras et même, en remontant plus haut, celle de Josias et de Jérémie. Le peuple juif, à partir de ce grand triomphe du piétisme, est absorbé par son idée religieuse; l'art lui devient indifférent, s'il ne sert, comme dans quelques psaumes, au triomphe de la Loi de Jéhovah. Toutes les œuvres libres et larges du génie hébreu, œuvres que j'appellerais plus volontiers sémitiques que juives, en ce sens que les peuples voisins de la Palestine possédaient une semblable littérature, et qu'on n'y trouve pas le cachet spécial de l'esprit juif, doivent être placées avant le temps de la grande vocation religieuse d'Israël. Dès lors, en effet, une profonde différence se fait sentir dans les créations poétiques du peuple hébreu. Ruth, Job, la Sulamite, la Femme forte, tous ces vieux types empreints d'une mâle vigueur font place à des

[1] I *Samuel*, VIII, 13.

[2] I (III *Vulg.*) *Reg.* XII, 4 et suiv. II *Chron.* X, 1 et suiv.

[3] J'ai parfois été tenté de mettre le *Kohéleth*, ou *Ecclésiaste*, dans la même catégorie. Mais la dernière étude que j'ai faite de cet ouvrage m'a convaincu qu'il est d'une époque moderne, et qu'il faut le rattacher au réveil de la poésie parabolique, qui eut lieu vers le temps d'Alexandre. Salomon étant le représentant attitré de ce genre de littérature, c'est à lui que l'on continua d'attribuer les ouvrages composés à l'imitation des vieux sages hébreux.

héroïnes pieuses, à des Judith, à des Esther, victimes dévouées de la foi qu'on leur a prêchée; à de saints personnages, tels qu'Esdras, Néhémie; à des peintures d'intérieur dévot, comme en présente le livre de Tobie. Il y a l'infini entre les compositions de cette époque de décadence et l'allure hardie de notre poëme. La fierté de la jeune républicaine des tribus du Nord et son dédain pour Salomon n'eussent plus eu de sens à une époque ou presque tout Israël était renfermé à Jérusalem, et où Salomon était devenu un miracle de sagesse, le modèle d'un prince accompli. Comparez Esther et la Sulamite, par exemple. La première trouve tout simple de faire fortune en s'attirant les bonnes grâces d'un eunuque, et de gagner par ses complaisances la faveur qu'une autre femme a perdue par sa fierté [1]; un motif excuse tout à ses yeux : l'intérêt et la vengeance de ses coreligionnaires. La seconde obéit à des mobiles bien moins raffinés; l'amour sincère du berger qu'elle a laissé au village, le goût des champs, la haine de la vie artificielle du sérail, le sentiment des mœurs simples et nobles de la tribu, voilà toute sa religion [2]. L'éclat de la cour de Salomon, dont les siècles postérieurs firent une sorte d'idéal à demi sacré, ne lui inspire que le dédain et la raillerie. La joie, la franchise, la liberté d'esprit qui respirent dans tout le poëme sont l'inverse des sentiments qui dominent dans les monuments littéraires des âges dogmatiques et dévots.

Mais voici une considération à laquelle j'attribue pour ma part un poids encore plus considérable. Nous établirons bientôt que les explications allégoriques du *Cantique des cantiques* (explications auxquelles assurément l'auteur ne pensait pas) commencèrent à se former dans le siècle qui précéda et le siècle qui suivit l'ère chrétienne; en d'autres termes, vers l'époque de Jésus-Christ, le *Cantique des cantiques,* avec les idées qu'on était arrivé à se faire sur la canonicité, devenait un embarras et ne se sauvait qu'au moyen d'un subterfuge pieux. Qu'on songe aux conséquences qui sortent de ce fait, dans l'hypothèse où le *Cantique* aurait été composé 3 ou 400 ans avant Jésus-Christ. Deux ou trois siècles après l'époque où un tel livre serait sorti de la conscience populaire, on en fût venu à le trouver scandaleux et à se croire obligé de le dénaturer! Cela est inadmissible. On comprend très-bien qu'un livre pieux comme la *Sagesse* de Jésus, fils de Sirach, soit devenu canonique peu de temps après sa composition; car la canonisation pour les écrits qui n'étaient ni la Loi ni les Prophètes n'impliquait qu'une certaine aptitude à pro-

[1] Voir surtout le chapitre II du livre d'*Esther*.

[2] On trouvera l'expression piquante de ces vieilles idées en opposition avec les mœurs nouvelles introduites par la royauté dans le Ier livre de *Samuel*, ch. VIII.

duire l'édification, quelque chose d'analogue au caractère que l'Église catholique a attribué à l'*Imitation*, au *Combat spirituel*, etc., à côté de la Bible. On comprend mieux encore qu'un livre fort ancien, quoique peu édifiant, fût sacré et qu'on l'entourât d'un voile pieux d'allégorie; car l'antiquité a été chez tous les peuples le motif principal de la vénération. Mais qu'un livre à la fois profane et moderne ait été d'emblée accepté comme canonique, voilà ce qui est impossible. Car enfin si on était blessé de la liberté de l'ouvrage, pourquoi l'adopter? La canonicité à cette époque ne supposait pas une *inspiration* dans le sens que les chrétiens ont attaché à ce mot; mais elle impliquait au moins l'opinion que le livre était pieux. — Si donc la composition artificielle du *Cantique des cantiques* à une époque moderne est contraire à toutes les lois les mieux établies de l'histoire littéraire comparée, sa canonicité et le système d'allégories qui lui fut appliqué sont bien plus inexplicables encore dans l'hypothèse que nous combattons. Car, d'une part, cette canonicité ne reposant pas sur les caractères internes du livre, n'a pu avoir qu'une seule cause, l'ancienneté du livre, et de l'autre, le système d'allégories suppose que l'ouvrage, quand il fut expliqué de la sorte, était entièrement sorti des usages populaires. De tels contre-sens ne peuvent se pratiquer que sur des textes vieillis, qui ne correspondent plus à l'esprit du temps et ont cessé d'être bien compris.

Quels motifs ont donc pu porter d'éminents critiques à adopter sur l'âge du *Cantique des cantiques* une hypothèse où il est si difficile d'expliquer son caractère littéraire et son rôle symbolique? Un seul, fort grave assurément, mais qui demande à être pesé avec une sévère attention, je veux dire le style du poëme. La langue du *Cantique* a paru aux minutieux grammairiens qui ont renouvelé il y a moins d'un siècle la science de l'hébreu incliner vers les formes de l'époque chaldéenne, c'est-à-dire de l'époque qui commence un peu avant la captivité. Quelques mots leur ont semblé ne pouvoir être que de l'époque persane ou même de l'époque grecque. — Les chaldaïsmes sont, quand il s'agit de l'âge des livres hébreux, un critérium fort dangereux[1]. On prend souvent pour des chaldaïsmes certaines particularités des dialectes du nord de la Palestine ou des traits de langage populaire. En ce qui concerne le *Cantique des cantiques*, ces deux solutions sont également bien applicables. C'est, d'une part, un livre populaire, et, d'un autre côté, nous montrerons bientôt que le livre a été probablement composé dans le royaume du Nord. Or la langue populaire et la

[1] Voir *Histoire générale des langues sémitiques*, l. II, c. 1, § 2.

langue des tribus du Nord penchaient fort l'une et l'autre vèrs l'araméen. L'hébreu pur de Jérusalem fut de très-bonne heure une sorte de langue classique, que les puristes seuls parlaient, langue brève, synthétique, énigmatique, à laquelle on préférait dans l'usage vulgaire des tours plus analysés et plus développés comme en offre l'araméen. Il n'est aucun des idiotismes dont on a voulu tirer des conclusions pour l'âge moderne du *Cantique* qui ne s'explique ainsi d'une façon suffisante. Quant aux mots où l'on a cru trouver des traces d'influence grecque ou persane, un seul mérite considération, c'est le mot *pardès,* « parc ». Ce mot, selon l'opinion commune, ne serait entré dans l'hébreu, comme dans les autres langues de l'Asie occidentale et dans le grec (παράδεισος), qu'à l'époque achéménide. C'est ici de beaucoup le meilleur argument de ceux qui veulent rabaisser le *Cantique* jusqu'à l'époque persane ou grecque. Mais j'avoue que j'hésite à faire violence à toute une série d'inductions concordantes pour un seul mot embarrassant. Le texte des ouvrages qui avaient peu d'importance religieuse n'était pas si strictement gardé qu'il soit permis d'en appeler à une particularité de style isolée quand il s'agit de la rédaction du livre tout entier. Il se peut que le *Cantique* ait été conservé longtemps à l'état de chant populaire et n'ait été écrit qu'assez tard. On sait que ces sortes de chants subissent de perpétuels changements dans la bouche du peuple. Ajoutons que l'origine achéménide du mot *paradis* n'est peut-être pas incontestable [1]. Les Achéménides ont pu emprunter le mot et la chose aux grandes royautés qui les avaient précédés dans l'Asie occidentale. Le mot est d'origine arienne, mais il n'est pas spécialement iranien; il semble plutôt se rapporter à l'arménien.

Nous persistons donc, avec Herder, Ewald, de Wette, B. Hirzel, Hitzig, à placer la composition du *Cantique des cantiques* peu de temps après le schisme, c'est-à-dire vers le milieu du dixième siècle avant Jésus-Christ. Ce fut là une des époques les plus libres du génie hébreu. Nul grand prophète ne parut vers ce temps et n'imposa son esprit à la nation; les institutions religieuses n'avaient pas la rigueur qu'elles atteignirent plus tard; la royauté de Jérusalem continuait timidement les habitudes fastueuses inaugurées par Salomon; mais le vieil esprit républicain vivait dans le Nord et allait bientôt aboutir à l'apparition du plus séditieux des prophètes, du démagogue Élie. Voilà le milieu historique au sein duquel se meut, selon nous, l'auteur du *Cantique des cantiques*.

[1] Les Grecs croyaient à cette origine (Voir *Thes. linguæ græcæ*, édit. Didot, au mot παράδεισος). Mais il est naturel qu'ils aient rapporté le mot au peuple qui le leur avait transmis, sans s'inquiéter de savoir si ce peuple lui-même ne l'avait pas pris d'ailleurs.

C'est dire assez que nous admettons comme très-probable une hypothèse proposée par Ewald et Hitzig, et d'après laquelle notre poëme aurait été composé dans le royaume du Nord. On comprend très-bien qu'un poëte du royaume d'Israël ait mis sur le même rang la petite capitale de Thersa et Jérusalem, tandis que cela ne se conçoit pas de la part d'un Hiérosolymite. L'antipathie contre le harem de Salomon, composé de « filles de Jérusalem », est aussi un trait qui ne convient qu'au Nord. Le style nous reporte vers les régions voisines de la Syrie. Enfin les rapprochements que M. Hitzig [1] a établis entre notre auteur et Osée qui, comme l'on sait, est un écrivain du Nord (huitième siècle avant J. C.), s'ils ne prouvent pas rigoureusement que ce prophète a lu le *Cantique*, prouvent au moins que les deux écrivains vivaient dans le même cercle d'images et que les mêmes expressions leur étaient familières. « La Palestine du Nord, dit très-bien M. Réville [2], apparaît, dans l'histoire des Israélites, comme moins accessible au spiritualisme religieux, moins en réaction contre la nature et la vie naturelle que la Palestine du Sud; aussi c'est là que la poésie populaire semble avoir pris le plus d'essor. C'est de là que nous viennent le chant patriotique de Deborah, l'apologue de Joatham (*Juges*, IX, 5-20), les histoires de Gédéon, de Jephté, de Samson, où l'élément poétique tient tant de place; les prophéties d'Osée, si chaudes en couleurs; les prophètes qui n'ont pas écrit, mais dont l'histoire atteste l'action vigoureuse sur les imaginations populaires, Élie et Élisée, la légende de Jonas, etc.... Ajoutons à cela que les beautés de la nature dans ce pays du Liban, agricole, d'une merveilleuse fertilité, riche en bois, en prairies, en eaux courantes, inspiraient mieux la poésie pastorale que les districts sablonneux et passablement rocailleux du Sud. » Ajoutons encore qu'à l'exception d'Engaddi et de Jérusalem, toutes les localités citées dans le poëme, Saron, Galaad, Thersa, le Liban, Amana, Hermon, Sanir, Carmel, Baal-Hamon, Sulam, patrie de l'héroïne, appartiennent au royaume du Nord.

[1] *Das Hohe Lied*, p. 9-10.
[2] *Revue de Théologie* de M. Colani, mai 1857, p. 278-279.

ERNEST RENAN.

LE CHAT BOTTÉ,

CONTE D'ENFANTS EN TROIS ACTES

AVEC INTERMÈDES, PROLOGUE ET ÉPILOGUE [1].

---

[1] L'auteur, Louis Tieck, principalement connu comme un des pères du romantisme allemand, est plus remarquable encore à notre sens comme humoriste et comme satirique, et c'est de ce dernier côté que nous le présentons aujourd'hui à nos lecteurs. Cette charmante plaisanterie du *Chat botté* figure dans son *Phantasus*, recueil qui ressemble par le cadre, mais par le cadre seulement, au *Décaméron*. Des amis sont réunis à la campagne et passent le temps à se faire réciproquement lecture de leurs travaux littéraires. C'est dans ce cadre que Tieck a réuni la plupart des nouvelles qui ont porté si haut sa réputation dans ce genre, et quelques compositions d'un autre caractère, entre autres le *Chat botté*. Voici comment il l'introduit :

Claire. — Aujourd'hui, ces messieurs devraient nous lire quelque chose de bien joyeux et de bien bizarre, dans le genre du théâtre italien de Gherardi, qui, à mon sens, a parodié avec tant de grâce le monde entier dans ses bouffonneries.

Théodore. — Je vais vous offrir ce que je possède en ce genre, une composition assez évaporée, rien que mousse et plaisanterie légère, et qu'il ne faut pas prendre plus sérieusement qu'elle ne veut être prise; cependant il n'est pas aisé de plaisanter du théâtre sans plaisanter en même temps du monde, car le théâtre et le monde se confondent souvent, surtout de nos jours.

Le *Chat botté* appartient donc au genre de la parodie, et, comme toutes les parodies, il est naturel que celle-ci contienne une grande quantité d'allusions. Nous en signalons quelques-unes par des notes, mais il eût été fastidieux de les indiquer toutes, et si ce soin eût été nécessaire, la traduction de la pièce nous eût paru inutile, car ce qui n'a d'autre intérêt que l'actualité ne survit pas à l'actualité. Mais il y a dans le *Chat botté* une verve d'humour, une finesse dans la charge, et dans la plaisanterie la plus excessive une grâce, qui lui donnent un attrait bien supérieur à cet intérêt du moment, disparu depuis longtemps, puisque la pièce est de 1797. Il est d'ailleurs dans la nature de l'art véritable de conférer la durée à tout ce qu'il touche, et de créer des types même quand il ne veut s'amuser qu'à des caricatures. Tieck avait en vue un certain théâtre, un certain public et une certaine critique, et il se trouve que son parterre comprend un certain nombre de messieurs Prud'homme et de pédants qu'on rencontre encore, à ce qu'il nous

semble, et dont on est toujours heureux de rire. La pièce a, comme on le verra, des allures tout aristophanesques, et Tieck ne s'est pas même fait scrupule d'y faire figurer sous leurs vrais noms des personnages bien connus de son temps, le critique Boetticher par exemple. Les tendances littéraires de l'auteur s'accusent par quelques traits contre Schiller et contre Gœthe, contre le premier surtout : comme romantique, Tieck était opposé aux classiques de Weimar. Il y a aussi quelques allusions à l'état politique du temps, mais la cour du roi appartient à la fantaisie pure : c'est la cour burlesque de toutes les féeries.

PERSONNAGES :

LE ROI.
LA PRINCESSE, sa fille.
Le prince NATHANAEL DE MALSINKI.
LÉANDRE, savant du Roi.
ARLEQUIN, bouffon du Roi.
UN VALET DE CHAMBRE.
LE CUISINIER.
LAURENT, BARTHEL[1], GOTTLIEB[2], frères et paysans.
CHARLOT, matou.
UN AUBERGISTE.
KUNZ, MICHEL, paysans.
L'OGRE.
UN CHARMEUR.
LE POETE.
UN SOLDAT.
DEUX HUSSARDS.
DEUX AMOUREUX.
DOMESTIQUES.
MUSICIENS.
UN PAYSAN.
LE SOUFFLEUR.
UN BOTTIER.
UN HISTORIOGRAPHE.
FISCHER, MULLER, SCHLOSSER, BOETTICHER, LEUTNER, WIESENER, LE VOISIN de celui-ci, spectateurs.
ÉLÉPHANTS.
LIONS.
OURS.
UN BAILLI.
AIGLE ET AUTRES OISEAUX.
UN LAPIN.
PERDRIX.
JUPITER.
TARCALÉON.
LE MACHINISTE.
FANTÔMES.
SINGES.
LE PUBLIC.

[1] Abréviation de Barthélemy. — [2] Gottlieb, abréviation de Théophile.

PROLOGUE.

(La scène est dans le parterre. Les lumières sont allumées. Les musiciens réunis dans l'orchestre. Le théâtre est plein; le public babille; il arrive de nouveaux spectateurs, les uns se poussent, les autres se plaignent; les musiciens accordent leurs instruments.)

FISCHER, MULLER, SCHLOSSER, BOETTICHER, *d'un côté du parterre, et de l'autre côté* WIESENER *et son voisin.*

Fischer. — Ma curiosité est vraiment excitée. Cher monsieur Müller, que dites-vous de la pièce qu'on va jouer?

Muller. — J'aurais plutôt cru à la chute du firmament qu'à une telle pièce sur notre grand théâtre, sur notre théâtre national! Eh! eh! après tous les prospectus, les magnifiques costumes, et les dépenses à bouche que veux-tu?

Fischer. — Connaissez-vous déjà la pièce?

Muller. — Pas le moins du monde. Mais le titre est singulier : le Chat botté! Je veux croire cependant qu'on ne produira pas de telles farces d'enfants sur le théâtre.

Schlosser. — Est-ce peut-être un opéra?

Fischer. — Pas le moins du monde. L'affiche porte : conte d'enfants.

Schlosser. — Un conte d'enfants! Mais, pour l'amour du ciel, sommes-nous donc des enfants pour qu'on nous serve des pièces pareilles? J'espère bien qu'on n'osera pas nous montrer un vrai chat.

Fischer. — D'après l'idée que je m'en fais, ce serait quelque odieux scélérat, quelque monstre félin.

Muller. — Ce ne serait déjà pas trop mal. Pour moi, j'ai depuis longtemps désiré de voir un opéra de ce genre, bien merveilleux et sans musique.

Fischer. — Sans musique! Y pensez-vous, mon ami? Ces choses sont absurdes sans musique. Je vous certifie, mon très-cher, que c'est cet art divin qui nous fait avaler toutes ces bêtises. Car, après tout, nous sommes au-dessus des contes bleus, des superstitions; le progrès a porté ses fruits comme il convient.

Muller. — Je suppose alors que c'est un tableau d'intérieur dans les règles, et que le chat n'est qu'une agréable plaisanterie de l'affiche,

un prétexte, si je puis m'exprimer ainsi, un titre bizarre pour attirer les spectateurs.

SCHLOSSER. — Si vous voulez bien me permettre de découvrir le fond de ma pensée, je tiens le tout pour une ruse de guerre, pour une machine ingénieuse destinée à répandre certains sentiments, certaines insinuations parmi le public : vous verrez si j'ai raison. — Quelque pièce révolutionnaire, autant que je puis comprendre, avec d'exécrables princes et ministres, et puis un homme profondément mystique, le président d'une société secrète siégeant au fond d'une cave; peut-être porte-t-il quelque masque afin que le vulgaire le prenne pour un matou. Tant mieux! cela nous promet de la philosophie profonde, religieuse, de la franc-maçonnerie. Enfin il succombe, martyr de la bonne cause. O grand homme! noble cœur! Certes, il te faut des bottes pour convenablement travailler les derrières de tous ces faquins!

FISCHER. — Vous avez sans doute deviné juste, autrement le bon goût se trouverait affreusement lésé. Moi du moins, pour mon compte, je dois avouer que je n'ai jamais pu croire aux sorcières ni aux revenants, encore moins au Chat botté.

MULLER. — Le siècle n'est plus à ces fantômes.

SCHLOSSER. — Cela dépend. Est-ce que dans des conjonctures graves un illustre défunt ne pourrait pas hanter le palais comme matou familier, pour se manifester au bon moment par quelque prodige? La raison n'y contredit pas, dès qu'il s'agit de visées supérieures et mystiques. Mais voici Leutner; peut-être nous en dira-t-il davantage.

LEUTNER *jouant du coude à travers les spectateurs*. Bonsoir, bonsoir! Eh bien! comment cela va-t-il?

MULLER. — Dites-nous donc ce qu'il en est de la pièce. (*L'orchestre commence à jouer.*)

LEUTNER. — Déjà si tard! J'arrive à temps. Ce qu'il en est de la pièce? Je viens de causer avec le poëte : il est sur le théâtre et aide à la toilette du matou.

PLUSIEURS VOIX. — La toilette! le poëte! le matou! Il y a donc vraiment un matou?

LEUTNER. — Sans doute, et vous l'avez vu sur l'affiche.

FISCHER. — Qui donc le jouera?

LEUTNER. — Eh! l'acteur étranger, le grand homme!

BOETTICHER. — Oh! alors nous aurons un plaisir des dieux! Comment s'y prendra-t-il, ce génie qui fouille si profondément, qui nuance si finement tous les caractères, comment s'y prendra-t-il pour exprimer cette individualité d'un matou? Sans doute il cherchera l'idéal à la

manière des anciens, quelque chose comme Pygmalion, seulement avec le socque à la place du cothurne. Il est vrai que des bottes sont des cothurnes plutôt que des socques. J'oscille encore dans le dilemme du doute. — Ah! de grâce, messieurs, un peu de place pour mes tablettes et mes notes.

MULLER. — Mais comment peut-on jouer de pareilles choses?

LEUTNER. — Le poëte dit que c'est pour changer.

MULLER. — Comment vont-ils habiller le chat? — Et aura-t-il de vraies bottes?

LEUTNER. — Je ne suis pas moins curieux que vous tous.

FISCHER. — Mais nous laisserons-nous réellement jouer ces sornettes? Il est vrai que nous sommes venus par curiosité, mais nous avons du goût.

MULLER. — J'ai grande envie de trépigner.

LEUTNER. — D'autant plus qu'il fait un peu froid. Je commence. (*Il trépigne, les autres accompagnent.*)

WIESENER *de l'autre côté du parterre.* — Pourquoi se met-on à trépigner?

LEUTNER. — Pour sauver le bon goût.

WIESENER. — Alors je ne serai pas le dernier. (*Il trépigne.*)

PLUSIEURS VOIX. — Silence! On n'entend pas la musique. (*Trépignement général.*)

SCHLOSSER. — Mais il faudrait au moins laisser jouer la pièce. Nous avons dépensé notre argent et nous voulons voir la comédie. Mais ensuite nous trépignerons à nous faire entendre sur la place.

TOUS. — Non, tout de suite! tout de suite! Le goût, les règles, l'art, tout périt sans cela.

UN LAMPISTE *parait sur le théâtre.* — Messieurs, faut-il vous envoyer la garde?

LEUTNER. — Nous avons payé, nous sommes le public, nous voulons avoir notre bon goût et pas de balivernes?

LE LAMPISTE. — Mais si vous trépignez, vous êtes malhonnêtes et montrez que vous n'avez pas de goût. On ne connaît ici que les bravos et les applaudissements; car un théâtre honnête, tel que le nôtre, ne pousse pas sur les arbres, entendez-vous?

LE POETE *derrière la toile.* — La pièce va commencer.

MULLER. — Pas de pièce! Nous ne voulons pas de pièce! Nous voulons le bon goût.

TOUS. — Le bon goût! le bon goût!

LE POETE. — Je suis vraiment embarrassé. Que voulez-vous dire, avec votre permission?

Schlosser. — Le goût! Vous êtes poëte et ne savez pas seulement ce que c'est que le goût?

Le Poete. — Pensez donc! un jeune débutant....

Schlosser. — Nous ne voulons pas de débutant. Nous voulons une pièce dans les règles et pleine de goût.

Le Poete. — De quelle sorte? de quelle couleur?

Muller. — Des scènes d'intérieur.

Leutner. — Des malheureux sauvés de la mort.

Fischer. — De la morale et du patriotisme.

Schlosser. — Des sociétés secrètes, religieuses, fortifiantes, bienfaisantes.

Wiesener. — Des hussites et des enfants.

Le Voisin. — Très-bien; et des cerises avec et des quartiers-maîtres.

Le Poete *sortant de derrière la toile*. — Messieurs....

Tous. — Est-ce là le poëte?

Fischer. — Il en a peu la tournure.

Schlosser. — Blanc-bec!

Le Poete. — Messieurs, pardonnez à ma témérité....

Fischer. — Comment pouvez-vous écrire des pièces pareilles? Pourquoi n'avez-vous pas étudié?

Le Poete. — Veuillez m'accorder une minute avant de me condamner. Je sais que le poëte est soumis au jugement d'un honorable public, dont les verdicts sont sans appel; mais je connais aussi l'équité d'un honorable public qui ne voudra pas me fermer une carrière où j'ai un si grand besoin de ses vues éclairées et de sa direction bienveillante.

Fischer. — Il ne parle pas mal.

Muller. — Il est plus poli que je ne pensais.

Schlosser. — Au moins il témoigne de son respect pour le public.

Le Poete. — J'ai honte de soumettre l'inspiration de ma muse à des juges aussi distingués, et le talent seul de mes acteurs me soutient encore un peu, autrement je me plongerais dans le désespoir sans autre forme de procès.

Fischer. — Il m'apitoie.

Muller. — C'est un bon diable.

Le Poete. — Quand vous avez daigné trépigner, oh! jamais je n'ai éprouvé une telle terreur; j'en suis encore tout pâle et je tremble, et je ne comprends pas comment j'ai eu le courage de paraître ainsi devant vous.

Leutner. — Applaudissez donc! (*Tout le monde applaudit.*)

Le Poete. — J'ai voulu essayer de divertir le public par le caprice,

si toutefois j'y ai réussi, par la gaieté, et même, s'il m'est permis de le dire, par des farces, puisque nos pièces actuelles fournissent si rarement occasion de rire.

MULLER. — Ah! voilà qui est vrai.

LEUTNER. — Il a raison, cet homme.

SCHLOSSER. — Bravo! bravo! (*Applaudissements.*)

LE POETE. — C'est à vous maintenant, mes très-honorés juges, à décider si ma tentative doit être complétement rejetée. Je me retire en tremblant et la pièce va commencer. (*Il s'incline de la façon la plus respectueuse et passe derrière la toile.*)

TOUS. — Bravo! bravo!

VOIX DE LA GALERIE. — *Bis!* (*On rit, la musique reprend, la toile se lève.*)

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

(Petite chambre de paysans.)

LAURENT, BARTHEL, GOTTLIEB, CHARLOT *est étendu sur un escabeau près du poêle.*

LAURENT. — Je pense que le partage de notre petit héritage ne donnera lieu à aucune difficulté. Vous savez que feu notre père n'a laissé que trois pièces de quelque valeur: un cheval, un bœuf et le matou que voilà. En ma qualité d'aîné, je prends le cheval; Barthel, qui vient après moi, garde le bœuf; et le matou reste naturellement au plus jeune.

LEUTNER *dans le parterre.* — Mais, pour l'amour de Dieu, a-t-on idée d'une exposition pareille! Voyez donc à quel degré de décadence l'art dramatique est tombé!

MULLER. — Cependant j'ai très-bien saisi tout.

LEUTNER. — C'est justement là le défaut: on insinue délicatement les faits au spectateur, et on ne les lui jette pas ainsi à travers la figure.

MULLER. — Mais au moins sait-on maintenant où l'on en est.

LEUTNER. — Il ne faut pas qu'on le sache aussi vite que cela: pénétrer peu à peu dans le fait, voilà le vrai plaisir.

SCHLOSSER. — L'illusion en souffre, c'est certain.

BARTHEL. — Je pense, frère Gottlieb, que tu approuveras comme

nous le partage. Tu es malheureusement le plus jeune, et nous dois en cette qualité céder quelques priviléges.

Gottlieb. — Sans doute.

Schlosser. — Mais pourquoi le collége des pupilles ne se mêle-t-il pas de cet héritage? Ce sont des invraisemblances incompréhensibles.

Laurent. — Nous allons donc nous séparer, mon cher Gottlieb. Adieu, et ne t'ennuie pas trop.

Gottlieb. — Adieu. (*Ses frères sortent.*) Ils partent, et je suis seul. — Nous avons chacun notre cabane. Laurent peut labourer le champ avec son cheval, Barthel peut tuer et saler son bœuf et en vivre pendant quelque temps. Mais moi, malheureux que je suis, que ferai-je de mon chat? Tout au plus un manchon de sa peau pour l'hiver. Encore je crois qu'il est justement en mue. — Le voilà qui dort bien tranquillement. Pauvre Charlot! il faudra bientôt nous séparer. Cela me fait de la peine; je l'ai élevé, je le connais comme moi-même; mais il faudra qu'il y passe tout de même. Je ne vois pas d'autre ressource et suis vraiment forcé de le vendre. Il me regarde comme s'il me comprenait. Pour un rien je me mettrais à pleurer. (*Il marche de long en large d'un air pensif.*)

Muller. — Voyez-vous bien maintenant que nous allons avoir un touchant tableau de famille. Le paysan est pauvre; il n'a pas le sou; à la dernière extrémité, il vendra sa fidèle bête à quelque demoiselle sentimentale, et fera par là finalement sa fortune. Elle tombe amoureuse de lui et l'épouse. C'est une imitation du *Perroquet* de Kotzebue : l'oiseau est devenu un chat, et je vois le dénoûment d'ici.

Fischer. — Dès que c'est ainsi, je suis content aussi.

Charlot, le matou, *se lève, se tend, arrondit son échine, bâille et dit ensuite :* — Mon cher Gottlieb, j'ai vraiment compassion de vous.

Gottlieb *étonné.* — Quoi! tu parles, matou?

Les critiques du parterre. — Le chat parle! Qu'est-ce que cela veut dire?

Fischer. — Il m'est vraiment impossible de me faire une illusion raisonnable.

Muller. — Plutôt que de me laisser illusionner ainsi, je renonce au théâtre pour la vie.

Charlot. — Pourquoi donc ne parlerais-je pas, Gottlieb?

Gottlieb. — Je ne l'aurais pas cru, parce que, de ma vie, je n'ai entendu parler un chat.

Charlot. — Parce que nous ne bavardons pas à tort et à travers, vous nous prenez pour des chiens.

GOTTLIEB. — Je pense que vous n'êtes au monde que pour attraper des souris.

CHARLOT. — Nous saurions tous parler, si notre commerce avec les hommes ne nous inspirait un certain mépris pour la langue.

GOTTLIEB. — En cela vous n'avez peut-être pas tort. Mais pourquoi ne laissez-vous pas même soupçonner vos talents?

CHARLOT. — Pour ne pas nous compromettre. Si on se mettait encore à nous inculquer la langue à coups de bâton, à nous autres qu'on appelle animaux, il n'y aurait plus de plaisir du tout en ce monde. Que n'exigez-vous pas du chien, et quelles tortures infligez-vous au cheval, sottes bêtes qui, par vanité, ne peuvent s'empêcher de laisser voir leur esprit! Mais nous autres chats, nous sommes la race la plus libre, parce que, malgré toute notre adresse, nous savons nous montrer si maladroits que l'homme renonce complétement à nous élever.

GOTTLIEB. — Mais pourquoi me dévoiles-tu tout cela?

CHARLOT. — Parce que vous avez un bon cœur et des sentiments généreux, parce que vous êtes un des rares hommes qui ne se complaisent pas dans la domination et dans l'asservissement. C'est pour cela que je me découvre à vous sans réserve.

GOTTLIEB *lui tend la main*. — Brave ami!

CHARLOT. — Les hommes s'imaginent que la seule chose remarquable en nous, c'est ce murmure singulier qui se fait entendre en notre corps quand nous éprouvons un certain bien-être; ils nous caressent souvent maladroitement, et nous ne ronronnons alors que pour éviter les coups. Mais, crois-moi, s'ils savaient la vraie manière de nous traiter, ils habitueraient notre excellente nature à tout; et tenez, Michel, le chat de votre voisin, veut bien consentir quelquefois à sauter par un cerceau pour le roi.

GOTTLIEB. — C'est ma foi vrai.

CHARLOT. — J'ai pour vous, Gottlieb, des sympathies toutes particulières. Vous ne m'avez jamais caressé la fourrure à contre-poil; vous m'avez laissé dormir quand il me plaisait; vous vous êtes opposé à vos frères quand ils voulaient me prendre et m'emporter dans les ténèbres pour observer les soi-disant étincelles électriques. Or, je veux de tout cela vous témoigner ma reconnaissance.

GOTTLIEB. — Noble Charlot! Ah! combien on a tort de mal parler de vous, de vous rabaisser, de contester votre attachement et votre fidélité. Mes yeux se dessillent. Quel jour inopiné s'ouvre à mon regard sur le cœur humain!

Fischer. — Ah! messieurs, où est le tableau de famille que nous attendions?

Leutner. — C'est pourtant presque trop fort.

Schlosser. — Je crois rêver.

Charlot. — Vous êtes un honnête garçon, Gottlieb; mais il ne faut pas m'en vouloir de vous dire que vous êtes un peu borné, candide, et pas une des meilleures têtes, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi.

Gottlieb. — Hélas! non.

Charlot. — Par exemple, vous ne savez que faire en ce moment.

Gottlieb. — Tu lis dans ma pensée.

Charlot. — Quand même vous vous feriez faire un manchon de ma peau....

Gottlieb. — Ne te fâche pas, camarade, si j'y ai songé un instant.

Charlot. — Mon Dieu, non! c'était une pensée vraiment humaine. — Ne trouvez-vous donc pas un moyen de vous tirer d'affaire?

Gottlieb. — Pas un seul.

Charlot. — Vous pourriez voyager et me montrer pour de l'argent, mais ce ne serait pas un revenu assuré.

Gottlieb. — Non, ce ne serait pas un revenu assuré.

Charlot. — Allons! je trouverai mieux que cela pour vous. Je vous promets de faire votre fortune.

Gottlieb. — O noble cœur! homme généreux! (*Il l'embrasse tendrement.*)

Charlot. — Mais il faut que vous ayez confiance en moi.

Gottlieb. — Entièrement: je connais maintenant ton bon naturel, ta belle âme.

Charlot. — Eh bien! faites-moi le plaisir d'aller tout de suite chez le bottier, pour qu'il me prenne mesure d'une paire de bottes.

Gottlieb. — Le bottier? des bottes?

Charlot. — Cela vous étonne; mais le projet que j'ai conçu pour vous me fera tant courir qu'il me faut nécessairement des bottes.

Gottlieb. — Mais pourquoi pas des souliers?

Charlot. — Vous n'y entendez rien, Gottlieb. Il me faut un je ne sais quoi, un air imposant, bref un certain extérieur viril que des souliers ne procurent jamais de la vie.

Gottlieb. — Allons, comme tu voudras; mais le bottier ouvrira des yeux.

Charlot. — Pas du tout. Il ne faut seulement pas faire comme si c'était extraordinaire à moi de vouloir des bottes. On s'habitue à tout.

Gottlieb. — C'est encore vrai, et déjà je trouve tout naturel de converser avec toi. Mais, autre chose, puisque nous voilà bons amis,

tutoie-moi. Pourquoi ferions-nous des façons entre nous? L'amour n'efface-t-il pas toutes les distinctions sociales?

CHARLOT. — Comme tu voudras.

GOTTLIEB. — Voilà justement le bottier qui passe. Hé! compère, voulez-vous entrer un moment?

LE BOTTIER *entrant*. — Bonjour. Qu'y a-t-il de nouveau?

GOTTLIEB. — Voilà quelque temps que je ne vous ai rien commandé.

LE BOTTIER. — Oui, et en général l'ouvrage donne peu en ce moment.

GOTTLIEB. — Je ferais volontiers faire une paire de bottes.

LE BOTTIER. — Vous n'avez qu'à vous asseoir, j'ai la mesure sur moi.

GOTTLIEB. — Pas pour moi, pour mon jeune ami que voilà.

LE BOTTIER. — Pour celui-là? Bien.

(*Charlot s'assied sur une chaise et tend la jambe droite.*)

LE BOTTIER. — Comment voulez-vous vos bottes, monsieur?

CHARLOT. — D'abord de bonnes semelles, puis des revers bruns, et surtout du cuir bien roide.

LE BOTTIER. — Bien. (*Il prend mesure.*) N'auriez-vous pas l'obligeance de rentrer un peu vos griffes ou ongles? je viens de m'égratigner.

CHARLOT. — Et faites vite. (*Comme le bottier lui passe la main sur les jambes, il commence à ronronner malgré lui.*)

LE BOTTIER. — Monsieur a l'humeur bien agréable. Voilà qui est fait, adieu. (*Il sort.*)

GOTTLIEB. — Ne veux-tu pas aussi te faire faire un peu la barbe?

CHARLOT. — Pas pour un empire! J'ai une mine bien plus respectable comme cela. Tu sais que nous autres chats paraissons par là déshonorés et méprisables. Un matou sans barbe est une pauvre créature.

GOTTLIEB. — Si seulement je savais ce que tu as combiné.

CHARLOT. — Tu le verras bien. Pour le moment, je vais aller faire un tour sur les toits. La vue est belle et libre là-haut, et puis il y aura bien moyen d'attraper quelque pigeon.

GOTTLIEB. — Comme ton ami, je dois te dire de prendre garde de ne pas te faire attraper toi-même. Les hommes ont là-dessus des idées bien injustes.

CHARLOT. — N'aie pas peur, je ne suis pas un novice. Adieu, jusqu'au revoir. (*Il sort.*)

GOTTLIEB *seul*. — J'ai lu dans l'histoire naturelle qu'il ne faut pas se fier aux chats et qu'ils appartiennent à l'espèce des lions, et j'ai une peur terrible des lions. Le proverbe dit aussi : Faux comme un chat. Si donc le matou n'avait pas de conscience, il pourrait se sauver avec les bottes pour lesquelles il me fait dépenser mes derniers sous,

et les brocanter quelque part; ou bien il pourrait s'insinuer chez le bottier, et entrer à son service. Mais le bottier a déjà un chat. Non, Charlot, mes frères m'ont trompé, et c'est pour cela que je me veux fier à ton cœur. — Il parlait si noblement, d'une âme si touchée. Le voilà sur le toit vis-à-vis à faire la toilette de sa barbe. Pardonne-moi, sublime ami, d'avoir pu un instant douter de ta magnanimité. (*Il sort.*)

FISCHER. — Quelles absurdités!

MULLER. — Pourquoi donc le chat dit-il qu'il lui faut des bottes pour mieux marcher? C'est stupide.

SCHLOSSER. — Je crois avoir un matou dans l'œil.

LEUTNER. — Silence! il y a un changement à vue.

SCÈNE II.

(Salle dans le palais du roi.)

LE ROI *avec la couronne et le sceptre,* LA PRINCESSE SA FILLE.

LE ROI. — Ma très-honorée fille, voilà déjà mille princes qui ont demandé ta main et mis leurs royaumes à tes pieds, et tu n'as pas accueilli leurs vœux. Dis-nous-en la raison, mon joyau.

LA PRINCESSE. — Mon très-gracieux seigneur et père, j'ai toujours pensé qu'avant de fléchir mon cou sous le joug du mariage, je devais attendre que mon cœur manifestât quelques sentiments. Car le mariage sans l'amour, c'est, dit-on, le véritable enfer sur terre.

LE ROI. — Très-bien, ma fille bien-aimée. Ah oui, tu l'as bien dit! un enfer sur terre. Oh! pourquoi suis-je forcé de te donner raison, et que n'ai-je gardé mon ignorance première! Mais tel que je suis, joyau de mon cœur, je connais la chanson, comme on dit. Ta mère, feu mon auguste épouse, — vois, Princesse, les larmes m'en viennent encore aux yeux dans mes vieux jours, — c'était une bonne princesse, qui portait la couronne avec une majesté incroyable; mais elle m'a peu laissé de repos. Enfin! que ses cendres reposent doucement auprès de ses royaux ancêtres!

LA PRINCESSE. — Votre Majesté prend trop vivement les choses.

LE ROI. — Quand ces souvenirs me reviennent... ô mon enfant, je voudrais t'en supplier à genoux... sois bien sur tes gardes en te mariant. C'est une bien grande vérité, qu'il ne faut faire emplette ni de toile ni d'un mari aux chandelles, une vérité sublime que toutes les jeunes filles devraient graver en lettres d'or dans leur chambre à coucher. — Que

j'ai souffert! Pas une journée sans dispute! pas une nuit de sommeil tranquille; impossible de pourvoir avec calme aux affaires publiques, de réfléchir sur rien, de lire un journal avec l'attention nécessaire; à table, avec le meilleur rôti, le meilleur appétit, les morceaux ne voulaient presque pas descendre, tant elle était sans cesse à taquiner, quereller, se chagriner, bougonner, bouder, gronder, murmurer, grincer, japer, mordre, clapir, beugler et bramer, tellement qu'au milieu des meilleurs plats j'appelais souvent la mort. Et cependant mon âme, ô ma Bathilde, aspire parfois à te revoir!... Les yeux me font mal.... Je suis un vieux fou!

La Princesse *tendrement.* — Mon père!

Le Roi. — Je tremble à récapituler tous les dangers qui te menacent, même si tu parviens à aimer véritablement et que tu sois payée du plus tendre retour. O mon enfant, que de gros livres, et souvent imprimés en petit texte, ont écrits des hommes sages pour représenter les dangers de l'amour! Ce sont justement les plus parfaits amants qui peuvent se rendre les plus misérables; c'est le plus heureux, le plus pur sentiment qui peut nous mettre à néant. L'amour est en quelque sorte comme une coupe enchantée, où nous trouvons souvent du poison au lieu de nectar; alors notre couche se mouille de larmes, et c'en est fait de tout espoir, de toute consolation. (*On entend sonner de la trompette.*) Ce n'est pourtant pas encore l'heure de dîner? — Je parierais que c'est encore un nouveau prince qui veut tomber à tes pieds. — Sois sur tes gardes, ma fille; tu es mon unique enfant, et tu ne sais pas quel prix j'attache à ton bonheur. (*Il l'embrasse et sort. Le parterre applaudit.*)

Fischer. — Enfin, voilà une scène où il y a du sens commun.

Schlosser. — J'avoue que je suis touché.

Muller. — C'est un excellent prince.

Fischer. — Seulement, il pouvait se dispenser de paraître avec la couronne en tête.

Schlosser. — Oui, cela dérange la sympathie qu'inspire sa tendresse paternelle.

La Princesse *seule.* — Je ne comprends pas comment aucun de ces princes n'a encore touché mon cœur. Les avertissements de mon père ne me sortent pas de la mémoire; c'est un grand prince, et avec cela un bon père; il est aimé du peuple; il a des talents et des richesses; il est doux comme un agneau, mais la colère la plus furieuse peut parfois le saisir et lui faire tout oublier, ce qu'il doit à lui-même et ce qu'il doit aux autres Oui, c'est ainsi qu'il n'y a pas de bonheur par-

fait. Ma joie, ce sont les sciences et les arts, et les livres font tout mon bonheur.

(*Entre Léandre, le savant du roi.*)

La Princesse. — Vous arrivez à propos, monsieur le savant.

Léandre. — Je suis aux ordres de Votre Altesse Royale. (*Ils s'assoient.*)

La Princesse. — Voici mon essai : je l'ai intitulé *Pensées nocturnes.*

Léandre *lisant.* — Excellent! plein d'esprit!... Ah! je crois entendre l'heure nocturne de minuit sonner ses douze coups. — Belles pensées, vraiment belles pensées!... Mais, si vous voulez bien le permettre : « La lune luit tristement dans le monde, » — si vous voulez bien ne pas vous offenser de cette remarque, — il faut dire : « Sur le monde. »

La Princesse. — Très-bien, je le noterai pour l'avenir. C'est bête qu'on vous ait rendu la poésie si difficile; on ne peut pas écrire une ligne sans faire une faute.

Léandre. — C'est le caprice de la langue.

La Princesse. — Et les sentiments, ne sont-ils pas fins et délicats?

Léandre. — D'une délicatesse ineffable, oh! comment dirai-je!... si délicatement, si gentiment étirés, si finement filés! Tous ces peupliers et saules pleureurs, et la clarté dorée de la lune qui pleure dans leurs branches, et puis le murmurant murmure du ruisseau murmurant! on comprend à peine comment un tendre esprit de femme n'a pas succombé à ces grandes pensées, et ne s'est pas épouvanté jusqu'à l'anéantissement devant le cimetière et les blêmes fantômes de minuit.

La Princesse. — Je vais maintenant aborder les mètres grecs et antiques; je veux une fois quitter le vague romantique, et m'essayer dans la nature plastique.

Léandre. — Vous devez nécessairement toujours avancer, toujours vous élever.

La Princesse. — J'ai aussi commencé une pièce de théâtre : « le Misanthrope malheureux, » ou « le Repos perdu et l'innocence retrouvée. »

Léandre. — Le titre est déjà ravissant.

La Princesse. — Et puis j'éprouve une envie irrésistible d'écrire une fois une bien effroyable histoire de revenants — comme je vous disais, si seulement il n'y avait pas les fautes de langue....

Léandre. — N'en ayez souci, incomparable princesse : on les efface.

Le Valet de chambre *entrant.* — Le prince de Malsinki, qui vient d'arriver, désire présenter ses hommages à Son Altesse Royale. (*Il sort.*)

Léandre. — En ce cas, je vous offre mes très-humbles respects.

(*Entrent le Roi et le prince Nathanaël de Malsinki.*)

Le Roi. — Voici ma fille, Prince, une petite niaise, comme vous la voyez devant vous. (*A part.*) Sois gentille, ma fille, et polie. C'est un prince de distinction et qui vient de loin. Son pays ne se trouve même pas sur ma carte, où je l'ai déjà cherché. Il m'inspire un prodigieux respect.

La Princesse. — Je suis heureuse d'avoir le plaisir de faire votre connaissance.

Nathanael. — Belle princesse, la renommée de votre beauté a tellement pénétré par le monde entier, que j'arrive ici d'un coin fort éloigné pour vous voir face à face.

Le Roi. — C'est pourtant étonnant, la quantité de pays et de royaumes qui existent. Vous ne sauriez croire combien de milliers de princes sont déjà venus ici pour demander la main de ma fille; ils débarquent souvent par douzaines, surtout quand il fait beau. Et voilà maintenant que vous.... Pardonnez-moi, la topographie est une science bien vaste: dans quelle contrée est situé votre pays?

Nathanael. — Puissant roi, en partant d'ici, si vous descendez d'abord la grande chaussée, que vous preniez ensuite à droite, et toujours devant vous jusqu'à ce que vous arriviez à une montagne, puis à gauche, puis que vous vous embarquiez et alliez toujours au nord (si le vent le permet, bien entendu), vous arrivez dans mon royaume en un an et demi, s'il ne vous est rien survenu de fâcheux en route.

Le Roi. — Diable! il faut que je me fasse élucider cela par mon savant. Vous êtes peut-être voisin du pôle nord, ou du zodiaque, ou de quelque chose d'approchant.

Nathanael. — Pas que je sache.

Le Roi. — Peut-être par là, du côté des sauvages?

Nathanael. — Je vous demande pardon, tous mes sujets sont fort apprivoisés.

Le Roi. — Mais enfin, il faut que vous demeuriez diantrement loin. Je ne parviens pas encore à m'y retrouver.

Nathanael. — Il n'y a pas encore de géographie exacte de mon pays; j'espère en découvrir davantage tous les jours, et il peut se faire aisément que nous finissions par devenir voisins.

Le Roi. — Ce serait charmant. Et si à la fin il n'y avait plus qu'une couple de pays entre nous, je me mettrais à découvrir avec vous. Je ne suis pas en très-bons termes avec mon voisin, et il a un pays excellent d'où nous tirons tous nos raisins de Corinthe, et que je voudrais bien avoir. Mais autre chose : dites-moi comment, vous qui venez de si loin, parlez-vous si couramment notre langue?

Nathanael. — Silence!

Le Roi. — Comment?

Nathanael. — Silence donc!

Le Roi. — Je ne comprends pas.

Nathanael *à voix basse.* — Taisez-vous donc, autrement le public là-bas finira par s'apercevoir que c'est en effet très-invraisemblable.

Le Roi. — Cela ne fait rien; il vient d'applaudir, et je puis me permettre quelque chose avec lui.

Nathanael. — Il est en effet incompréhensible que je parle votre langue; mais ce n'est que pour faire marcher le drame.

Le Roi. — Ah bien! sans doute, on fait beaucoup de choses pour l'amour des dames et des drames, et il faut souvent prendre des vessies pour des lanternes. — Maintenant, prince, venez; le couvert est mis. (*Le Prince donne la main à la Princesse; le Roi marche devant.*)

Fischer. — Voilà de terribles invraisemblances.

Schlosser. — Et le Roi ne reste pas du tout fidèle à son caractère.

Leutner. — Ce qui m'horripile toujours le plus, ce sont les contradictions et les invraisemblances. Pourquoi donc le Prince ne parle-t-il pas une langue un peu étrangère que son interprète traduirait? et pourquoi la Princesse ne fait-elle pas de temps en temps des fautes de langue, puisqu'elle-même avoue écrire mal?

Muller. — Sans doute, sans doute! Toute la pièce est foncièrement inepte, et le poëte oublie toujours lui-même ce qu'il a dit l'instant d'auparavant.

SCÈNE III.

(Devant une auberge.)

LAURENT, KUNZ, MICHEL *assis sur un banc,* l'Aubergiste.

Laurent. — Il faut que je m'en aille, car je demeure loin.

L'Aubergiste. — Vous êtes sujet du Roi?

Laurent. — Oui, et vous, comment nommez-vous votre maître?

L'Aubergiste. — On le nomme l'Ogre.

Laurent. — Drôle de titre. N'a-t-il pas un autre nom?

L'Aubergiste. — Les édits qu'il publie portent en tête : « Pour le bien du public, la Loi exige... » et je pense que c'est là son nom. On présente aussi toutes les pétitions à la Loi. — C'est un homme terrible.

Laurent. — J'aime mieux être sujet d'un roi. Un roi est plus distingué. On dit votre Ogre un fort disgracieux seigneur.

L'Aubergiste. — Pour gracieux, il ne l'est guère, c'est vrai; mais il

est la justice même; et jusque du dehors, on lui envoie des procès à juger.

Laurent. — On raconte de lui des choses étonnantes : on prétend qu'il peut se métamorphoser en tous les animaux.

L'Aubergiste. — C'est vrai, et il en profite pour circuler souvent incognito et sonder les sentiments de ses sujets. Aussi nous défions-nous de tout chat étranger, de tout chien inconnu, parce que nous redoutons toujours que notre maître ne soit caché sous ce déguisement.

Laurent. — Nous n'avons pas cet embarras. Notre Roi ne sort jamais sans la couronne, le manteau et le sceptre; on le reconnaît à mille pas. Allons, portez-vous bien. (*Il sort.*)

L'Aubergiste. — Le voici déjà dans son pays.

Kunz. — La frontière est donc si près?

L'Aubergiste. — Parbleu! tenez, vous voyez cet arbre-là : il appartient déjà au Roi. On peut voir d'ici tout ce qui se passe dans son royaume. C'est cette frontière qui me fait vivre : j'aurais depuis longtemps fait faillite, si les déserteurs ne faisaient aller mon petit commerce; tous les jours il en vient quelques-uns.

Michel. — Le service est-il donc si dur?

L'Aubergiste. — Nullement; mais comme il est extrêmement facile et sévèrement défendu de se sauver, les drôles en ont une envie terrible. Tenez, je parie qu'en voilà encore un.

Un Soldat *entre en courant.* — Eh! monsieur l'Aubergiste, vite, une cannette de bière.

L'Aubergiste. — Qui êtes-vous?

Le Soldat. — Un déserteur.

Michel. — Peut-être *par amour filial*[1] par-dessus le marché. Le pauvre garçon! intéressez-vous à lui, monsieur l'Aubergiste.

L'Aubergiste. — Eh! s'il a de l'argent, je ne le laisserai pas manquer de bière. (*Il entre dans l'auberge.*)

(*Deux Hussards arrivent à cheval et mettent pied à terre.*)

Premier Hussard. — Allons, Dieu soit loué que nous soyons arrivés jusqu'ici.... Bonjour, voisin.

Le Soldat. — C'est ici la frontière.

Deuxième Hussard. — Oui, Dieu merci. Ce drôle nous a-t-il fait galoper! De la bière, monsieur l'Aubergiste!

L'Aubergiste *avec plusieurs verres.* — En voici, messieurs, de bien claire et bien fraîche.

[1] Allusion à la pièce de théâtre de ce nom.

PREMIER HUSSARD *au soldat.* — Tiens, coquin, à ta santé.

LE SOLDAT. — Merci, je vais vous tenir les chevaux pendant que vous buvez.

DEUXIÈME HUSSARD. — Il a des jambes, ce fantassin. Heureusement que la frontière n'est pas loin; autrement, ce serait un chien de service.

PREMIER HUSSARD. — Il nous faut retourner. Adieu, déserteur, bon voyage. (*Ils remontent à cheval et sortent.*)

L'AUBERGISTE. — Resterez-vous ici?

LE SOLDAT. — Non, je vais partir; il faut bien que j'aille m'enrôler chez le duc ici près.

L'AUBERGISTE. — Revenez-nous quand vos déserterez de nouveau[1].

LE SOLDAT. — Assurément.... Adieu.... (*Ils se donnent la main. Le Soldat et les Paysans sortent; l'Aubergiste rentre chez lui. La toile tombe.*)

ENTR'ACTE.

FISCHER. — C'est de plus en plus absurde. A quoi, je vous prie, peut servir cette dernière scène?

LEUTNER. — A rien du tout, si ce n'est à introduire une nouvelle ineptie. On perd le chat complétement de vue, et l'esprit ne peut s'accrocher à rien.

MULLER. — Quelle peut bien être l'époque de l'action? Les hussards sont manifestement une invention moderne.

SCHLOSSER. — Nous ne devrions pas le souffrir, et trépigner ferme. On ne sait plus où l'on en est.

FISCHER. — Et pas d'amour! Rien pour le cœur, rien pour l'imagination.

LEUTNER. — Moi, pour mon compte, à la première nouvelle extravagance, je me mets à trépigner et à siffler.

WIESENER *à son voisin.* — A moi, la pièce me plaît.

LE VOISIN. — Elle est très-bien, vraiment très-bien. Un grand homme, le poëte.... Il a bien imité *la Flûte enchantée* [2].

WIESENER. — Ce qui m'a fait le plus de plaisir, ce sont les hussards. Les auteurs ont rarement la hardiesse de mettre des chevaux sur la

[1] On comprend que cette scène des déserteurs est une satire du morcellement de l'Allemagne. Quant à la Loi personnifiée dans l'Ogre, elle symbolise, comme la suite le montrera encore mieux, les abus de l'ancien régime

[2] L'opéra connu de Mozart, infiniment populaire comme féerie chez ceux qui n'en pouvaient comprendre la musique.

scène.... Et pourquoi donc pas? Les chevaux ont souvent plus de raison que les hommes. J'aime mieux voir un bon cheval que bien des gens qu'on nous montre dans les pièces modernes.

Le Voisin. — Comme les Maures, chez Kotzebue.... Un cheval n'est, à le bien prendre, qu'une manière de Maure.

Wiesener. — Savez-vous de quel régiment étaient les hussards?

Le Voisin. — Je n'ai pas pu les bien regarder.... Quel dommage qu'ils soient partis si tôt. Je voudrais voir une fois une pièce rien que de hussards. J'adore la cavalerie.

Leutner *à Boetticher*. — Que dites-vous de tout cela?

Boetticher. — Je ne me préoccupe que du jeu exquis de l'acteur qui représente le Chat. Quelle étude! quelle finesse! quelle observation! quel costume!...

Schlosser. — Ça c'est vrai. Il a vraiment l'air d'un fort matou au naturel.

Boetticher. — Faites surtout bien attention à son masque, comme j'inclinerais plutôt à appeler son costume; car cette expression vaut bien mieux, puisqu'il a si complétement déguisé son aspect naturel. Et puisque l'occasion s'en présente, rendons hommage aux anciens. Vous ne savez probablement pas que les anciens jouaient tous leurs rôles en masques, comme vous pouvez voir chez Athénée, Pollux et autres. Il est difficile, voyez-vous, de bien savoir ces choses, parce qu'il faut quelquefois se donner la peine de consulter les livres soi-même; il est vrai qu'ensuite on a l'avantage de pouvoir les citer. Il y a dans Pausanias un passage difficile....

Fischer. — Vous aviez la bonté de nous parler du chat.

Boetticher. — Ah! oui... Aussi je n'ai dit ce qui précède que par occasion, et je vous prie instamment de vouloir bien le considérer comme une parenthèse ou comme une note. Et, pour en revenir au chat, avez-vous remarqué qu'il n'est pas de ces matous noirs qu'on rencontre? Tout au contraire, il est presque entièrement blanc, avec à peine quelques taches noires. Cela exprime on ne peut mieux sa bonhomie, et d'avance, en quelque sorte, on peut découvrir dans ce poil ingénieux toute la marche de la pièce, et tous les sentiments qu'elle veut faire naître.

Fischer. — Voici la toile qui se lève.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

(Chambre de paysans.)

GOTTLIEB, CHARLOT, *assis ensemble à une petite table.*

Gottlieb. — A présent il faut que mon sort se décide bientôt, parce qu'autrement je ne sais qu'entreprendre.

Charlot. — Patiente seulement encore quelques jours, et laisse à la fortune le temps de grandir. Qui donc peut songer à improviser ainsi son bonheur? Cela se voit dans les livres, mon brave homme, mais dans le monde réel les choses se passent différemment.

Fischer. — Voyez donc, le chat qui se mêle de parler du monde réel! J'ai presque envie de rentrer chez moi, car je crains de devenir enragé.

Leutner. — On dirait, ma foi, que l'auteur a eu ce résultat en vue.

Muller. — Belle jouissance esthétique de devenir enragé, convenez-en.

Gottlieb. — Si seulement je savais, cher Charlot, d'où tu as pris ton bon sens et toute ton expérience.

Charlot. — Crois-tu donc que c'est pour rien qu'on reste des journées entières les yeux fermés et couché derrière le poêle. C'est là que j'ai fait mes études en catimini.

Gottlieb. — Les bottes te vont très-bien, et tu as un charmant petit pied.

Charlot. — Cela vient de ce que, nous autres, nous marchons toujours sur la pointe des pieds, comme tu l'auras sans doute vu dans l'histoire naturelle?

Gottlieb. — J'ai une grande considération pour toi, à cause des bottes.

Charlot *se munit d'une carnassière.* — Je vais sortir. Vois-tu, je me suis fait un sac avec un lacet.

Gottlieb. — Pourquoi tout cela?

Charlot. — Laisse-moi faire : je dois figurer un chasseur. Adieu, maintenant. (*Il sort.*)

Gottlieb. — Un chasseur!... Mon ami est encore une énigme pour moi. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

(Campagne.)

CHARLOT. — Temps délicieux!... La journée est belle et chaude, aussi vais-je un peu m'étendre au soleil. (*Il étend son sac.*) Maintenant, fortune, à mon secours!... Sans doute, quand je songe comme la capricieuse déesse favorise rarement les projets bien combinés, et s'applique au contraire constamment à mettre en déroute l'intelligence des mortels, le courage est près de me manquer. Mais non, tais-toi, mon cœur; un royaume vaut bien qu'on se démène et sue un peu. — Pourvu qu'il n'y ait pas de chiens dans le voisinage! Je ne puis voir ces créatures; c'est une race que je méprise, parce qu'elle s'accommode si lâchement de la plus infime servitude. Ils ne savent que flatter et mordre, et n'ont absolument rien du ton qu'il faut dans le monde. — Il ne vient pas de gibier. (*Il se met à chanter une chanson de chasseur; un rossignol commence ses roulades dans le buisson voisin.*) Il chante bien, le chantre des bosquets. Comme il doit être bon à manger!... Les grands de la terre sont bien heureux de pouvoir manger des alouettes et des rossignols à bouche que veux-tu! Nous autres, gens du commun, sommes obligés de nous contenter de la musique, de la belle nature et de cette ineffable harmonie. — C'est singulier que je ne puisse entendre chanter aucun oiseau sans avoir envie de le croquer.... O nature, nature! pourquoi veux-tu toujours troubler mes impressions délicates? pourquoi as-tu donné cet appendice trivial à mon goût pour la musique? — J'ai presque envie d'ôter mes bottes et de grimper tout doucement sur cet arbre; c'est là qu'il doit être. (*On trépigne dans le parterre.*) Le rossignol a un bon naturel; je n'avais jamais voulu croire qu'il aimât surtout à chanter dans les tempêtes et les orages, et j'en ai la preuve à présent. — Va, chante, éclate à perdre haleine! — Quel manger délicat ce doit être! — J'oublie ma chasse dans ces rêves charmants, mais vraiment il n'y a plus de gibier. — Qui donc vient là?

(*Entrent deux amoureux.*)

LUI. — Entends-tu le rossignol, ma vie aimée?

ELLE. — Je ne suis pas sourde, mon ami.

LUI. — Comme mon cœur déborde de ravissement quand je vois ainsi toute l'harmonieuse nature rassemblée autour de moi, quand tous les sons ne font que répéter l'aveu de mon amour, quand le ciel s'incline pour verser l'éther sur moi.

ELLE. — Tu es en extase, mon chéri!

Lui. — Oh! n'appelle pas extase les sentiments les plus naturels de mon cœur. (*Il s'agenouille.*) Vois, je te le jure à la face du ciel serein.

Charlot *s'approchant poliment.* — Daignez m'excuser; ne voudriez-vous pas vous déplacer? Vous troublez ici une chasse par vos ravissants épanchements.

Lui. — Que le soleil me soit témoin, et la terre, et tout ce qu'il y a en plus; toi-même, qui m'es plus chère que la terre, le soleil et les planètes.... Que demandez-vous, l'ami?

Charlot. — La chasse.... Je vous prie en grâce.

Elle. — Barbare, qui que tu sois, ô toi qui oses interrompre les serments de l'amour, tu n'es pas né d'une femme, tu n'appartiens pas à l'humanité.

Charlot. — Si vous vouliez bien considérer....

Elle. — Attendez donc un moment, vous voyez bien que l'amant, plongé dans son ivresse, est tombé à genoux.

Lui. — Me crois-tu, maintenant?

Elle. — Ah! je t'ai cru avant que tu eusses proféré une parole. (*Elle se penche vers lui avec amour.*) Cher!... oh!... je t'aime... d'un amour ineffable.

Lui. — Suis-je fou?... Oh! et si je ne le suis pas, pourquoi ne le deviens-je pas à l'instant de l'excès de ma joie!... Considère-moi bien, mon adorée, et dis-moi si par hasard je ne suis pas au foyer de ce soleil immortel qui plane là-haut.

Elle. — Tu es dans mes bras, qui ne te laisseront plus.

Lui. — Oh! viens, cette plaine est trop étroite pour nos sentiments. Grimpons sur la plus haute montagne, et crions à toute la nature combien nous sommes heureux. (*Ils sortent avec rapidité et comme en extase. Bruyants applaudissements et bravos au parterre.*)

Wiesener *applaudissant.* — L'amoureux ne s'est pas ménagé.... Aïe! je viens de me donner un coup sur la main, qu'elle en est tout enflée.

Le Voisin. — Vous ne savez pas vous modérer dans la joie.

Wiesener. — C'est comme cela que je suis toujours.

Fischer. — Ah! voilà donc enfin quelque chose pour le cœur! Comme cela vous fait du bien!

Leutner. — Vraiment belle diction dans cette scène!

Muller. — Je me demande seulement si la scène est nécessaire à l'ensemble.

Schlosser. — Je ne m'inquiète jamais de l'ensemble; quand je pleure, je pleure, et cela me suffit. C'était un endroit divin.

Charlot. — O amour, quelle est ta puissance! puisque ta voix apaise

la tempête, calme un public trépignant, et retourne tellement le cœur des spectateurs critiques, qu'ils en oublient leur colère et toutes leurs prétentions. Impossible de rien attraper. (*Un lapin se glisse dans le sac; le chat accourt et tire le lacet.*) Tiens, un gibier qui est une espèce de cousin à moi. Oui, ainsi va le monde maintenant, parents contre parents, frères contre frères. Pour se frayer un chemin, il faut jouer des coudes et écarter les autres. (*Il tire le lapin et le met dans la carnassière.*) Minute! il faut vraiment que je sois sur mes gardes pour ne pas manger ma prise. Fermons vite la carnassière, afin de dompter mes passions. Fi, Charlot! arrière ces sentiments honteux!... N'est-ce pas le devoir d'un grand cœur de s'immoler avec ses penchants au bonheur de ses semblables! Voilà le mandat pour lequel nous avons été créés; et, qui ne le peut remplir, oh! mieux vaudrait pour lui que sa mère ne l'eût jamais mis au monde.

(*Il veut sortir. On applaudit à tout rompre, on crie* bis*; il est obligé de répéter la dernière tirade, puis il fait un respectueux salut et sort avec le lapin.*)

FISCHER. — O le noble cœur!

MULLER. — Les beaux sentiments, la belle âme!

SCHLOSSER. — Voilà du moins qui peut encore vous corriger. Mais quand je vois des inepties, j'ai tout de suite envie de taper à droite et à gauche.

LEUTNER. — Je suis tout mélancolique : le rossignol, les amoureux, la dernière tirade! — La pièce a vraiment de beaux passages.

SCÈNE III.

(Salle dans le palais. Grande réception.)

LE ROI, LA PRINCESSE, LE PRINCE NATHANAEL, LE CUISINIER *en grande livrée.*

LE ROI *sur son trône.* — Ici, Cuisinier, c'est le moment de nous expliquer. Je veux moi-même examiner l'affaire.

LE CUISINIER *fléchissant un genou.* — Daigne Votre Majesté donner ses ordres à son plus fidèle serviteur.

LE ROI. — On ne s'appliquera jamais assez, mes amis, à maintenir de bonne humeur un roi chargé du bonheur d'un pays tout entier et de sujets innombrables; car si la mauvaise humeur s'empare de lui, il devient facilement un tyran, un monstre; en effet, la bonne humeur engendre la gaieté, et, d'après les observations de tous les philoso-

phes, la gaieté rend l'homme bon, tandis que la mélancolie doit être considérée comme un vice, par la raison qu'elle les développe tous. Or, je le demande, qui peut avoir la plus grande et la plus facile influence sur l'humeur d'un monarque, si ce n'est son cuisinier? — Les lapins ne sont-ils pas des bêtes bien innocentes? — Au moyen de ces douces petites bêtes, je pourrais être amené à ne jamais me lasser de rendre mon pays heureux. Et c'est justement de lapins que tu me prives! — Des cochons de lait, et toujours des cochons de lait! — Scélérat, j'en ai assez, à la fin.

Le Cuisinier. — Que le Roi ne me condamne pas sans m'entendre. Le ciel m'est témoin que j'ai tout fait pour me procurer ces gentilles petites bêtes blanches; j'en ai voulu acheter à tout prix, mais il n'y en a point sur la place.... S'il était possible d'avoir des lapins, pensez-vous que l'amour de vos sujets vous en laissât manquer?

Le Roi. — Trêve à ces discours insidieux, rentre dans ta cuisine, et montre par le fait que tu aimes ton roi. (*Le Cuisinier sort.*) Maintenant à vous, mon prince, et à toi, ma fille.... J'ai appris, cher prince, que ma fille ne vous aime pas; c'est une étourdie, une petite sotte, mais je lui suppose encore assez de bon sens pour croire qu'elle a ses raisons. Elle ne me fait que chagrins, misères et soucis, et mes pauvres vieux yeux débordent de larmes, quand je songe à ce qu'elle deviendra après ma mort. Tu resteras pour compte, lui ai-je dit mille fois; saisis l'occasion aux cheveux; mais elle ne veut entendre à rien, et il faudra donc bien qu'elle devienne sage à ses dépens.

La Princesse. — Mon père!

Le Roi *pleurant et sanglotant.* — Va, fille ingrate, désobéissante! Tes refus préparent à ma tête grise une tombe trop prématurée. (*Il s'appuie contre le trône, se voile la figure de son manteau et pleure abondamment.*)

Fischer. — Mais le Roi ne reste pas un seul instant dans son caractère.

Un Valet de chambre *entrant.* — Un homme étranger se présente et demande à être introduit auprès de Votre Majesté.

Le Roi *sanglotant.* — Qui est-ce?

Le Valet de chambre. — Le Roi me pardonnera de ne pouvoir répondre à cette question. A sa longue barbe blanche on jugerait que c'est un vieillard, et son visage tout couvert de poils serait presque de nature à confirmer cette conjecture; mais il a avec cela des yeux si jeunes, un dos si flexible et si serviable, qu'on ne sait que penser de

lui. Il paraît à son aise, car il porte une paire d'excellentes bottes, et, d'après son extérieur, je serais tenté de le prendre pour un chasseur.

Le Roi. — Qu'on l'introduise. Je suis curieux de le voir.

(*Le Valet de chambre sort et rentre aussitôt avec Charlot.*)

Charlot. — Avec la gracieuse permission de Votre Majesté, le comte de Carabas prend la liberté de vous envoyer un lapin.

Le Roi *ravi*. — Un lapin?... L'avez-vous entendu, vous autres?... Oh! le destin s'est réconcilié avec moi.... Un lapin!

Charlot *tirant le lapin de sa carnassière*. — Voici, puissant monarque.

Le Roi. — Là... tenez-moi donc le sceptre un moment, prince. (*Il tâte le lapin.*) Dodu! grassouillet.... Du comte de ....?

Charlot. — Carabas.

Le Roi. — Eh! ce doit être un homme distingué, je veux le connaître de plus près.... Quel est cet homme? Qui de vous le connaît?... Pourquoi se tient-il caché? Quand de telles têtes chôment, quelle perte pour mes États! Je voudrais pleurer de joie : il m'envoie un lapin. Valet de chambre, portez-le tout de suite au cuisinier. (*Le Valet de chambre s'incline et sort.*)

Nathanael. — Mon roi, permettez-moi de prendre humblement congé.

Le Roi. — Ah oui, je l'aurais presque oublié.... Portez-vous bien, mon prince. Oui, il faut que vous fassiez place à d'autres prétendants, c'est ainsi que vont les choses. (*Nathanaël sort après lui avoir baisé la main.*)

Le Roi *criant*. — Holà! vous autres, qu'on aille querir mon historiographe.

(*Entre l'Historiographe.*)

Le Roi. — Venez, mon ami, voici des matériaux pour notre histoire universelle.... Vous avez bien votre livre sur vous?

L'Historiographe. — Oui, mon roi.

Le Roi. — Écrivez-y donc sans désemparer que tel et tel jour... la date d'aujourd'hui... le comte de Carabas m'a fait présent d'un lapin délicieux.

(*L'Historiographe s'assied et écrit.*)

Le Roi. — N'oubliez pas, *anno currentis*.... Il faut que je pense à tout, autrement tout va de travers. (*On entend sonner les trompettes.*) Ah! c'est pour le dîner. — Viens, ma fille, ne pleure pas. Si ce n'est pas le Prince, ce sera un autre. — Chasseur, nous te remercions pour ta peine. Veux-tu nous accompagner à la salle à manger? (*Ils sortent, Charlot suit.*)

LEUTNER. — Je ne l'endurerai plus longtemps. Où est donc passé le père si tendre naguère envers sa fille, et qui nous avait touchés tous ?

FISCHER. — Ce qui me fâche le plus, c'est que personne dans la pièce ne s'étonne du chat. Le Roi et tous les autres se comportent comme s'il n'y avait là rien d'extraordinaire.

SCHLOSSER. — La tête me tourne de toutes ces étrangetés.

SCÈNE IV.

(Salle à manger du palais. Grand couvert.)

Entrent au son des trompettes : LE ROI, LA PRINCESSE, LÉANDRE, CHARLOT, *plusieurs convives de distinction et* ARLEQUIN; DOMESTIQUES *servant à table.*

LE ROI. — Asseyez-vous, ou le potage va refroidir.... A-t-on pris soin du chasseur ?

UN DOMESTIQUE. — On l'a mis ici à la petite table, avec le bouffon.

ARLEQUIN *à Charlot.* — Asseyons-nous, ou le potage va refroidir.

CHARLOT *s'asseyant.* — Avec qui ai-je l'honneur de dîner ?

ARLEQUIN. — L'homme est ce qu'il est, monsieur le chasseur, nous ne pouvons prétendre à faire tous la même chose. Il y a de singuliers métiers de par le monde : les cuisiniers vivent de l'appétit, les tailleurs de la vanité ; moi je vis du rire des hommes ; quand ils ne rient plus, adieu mon pot-au-feu. — Donnez-moi votre main : il faut que nous fassions plus ample connaissance, chasseur. (*Il serre vivement la main du chat.*)

CHARLOT. — Aou ! aou ! (*Il se hérisse, grogne et égratigne Arlequin.*)

ARLEQUIN. — Vous m'avez fait mal, chasseur, avez-vous le diable au corps ? (*Il se lève et se rend en pleurant auprès du roi.*) Majesté, le chasseur est un homme déloyal. Voyez donc quel souvenir il m'a laissé de ses cinq doigts.

LE ROI *mangeant.* — Singulier !... Allons, retourne à ta place, et porte à l'avenir des gants, si tu veux rester en bons termes avec lui. Il y a des amis de plus d'une sorte ; il faut savoir manger de tous les plats, et frayer avec tous les amis. — Mais qu'est-ce que cela veut donc dire aujourd'hui, et pourquoi notre dîner n'est-il pas assaisonné d'une conversation raisonnable ? Moi, je ne trouve de goût à rien, si mon esprit ne reçoit pas en même temps quelque nourriture. — Savant, êtes-vous tombé sur la tête ?

LÉANDRE *mangeant.* — Que désire Votre Majesté ?

Le Roi. — Quelle est la distance du soleil à la terre?

Léandre. — Elle est de deux cent mille soixante-quinze milles et un quart, à quinze milles au degré.

Le Roi. — Et le cercle que parcourent toutes les planètes l'une dans l'autre?

Léandre. — Si on évalue la course de chacune d'elles en particulier, on obtient un total d'un peu plus de mille millions de milles.

Le Roi. — Mille millions! — On dit déjà pour s'étonner: mille bombes! — Mais mille millions! De rien au monde je ne raffole autant que des grands nombres. Des millions, des trillions! Cela donne au moins à penser. — C'est pourtant un peu beaucoup que mille millions.

Léandre. — L'esprit humain croît avec les nombres.

Le Roi. — Dites-moi un peu quelle peut être la grandeur du monde en bloc, étoiles fixes, voies lactées, nébuleuses et toute la boutique ensemble.

Léandre. — Cela ne se peut pas exprimer du tout.

Le Roi. — Mais je veux que tu l'exprimes, moi.... Ou bien.... (*Il le menace du sceptre.*)

Léandre. — Si nous considérons un million comme une unité, alors à peu près un million de trillions de ces unités, qui font chacune à elle seule un million de milles.

Le Roi. — Pensez donc, enfants, pensez.... Dirait-on jamais que ce joujou de monde puisse être si grand? Mais comme cela vous fait travailler l'esprit!

Arlequin. — Majesté, ce sont là de singulières sublimités; il m'en entre encore moins dans la tête que dans l'estomac. Je trouve ce plat de riz bien plus sublime.

Le Roi. — Comment cela, bouffon?

Arlequin. — Devant de tels immenses nombres, on ne peut rien penser du tout, car le plus grand nombre redevient à la fin le plus petit. Il suffit de penser tous les nombres qui peuvent exister. Pouvons-nous seulement compter jusqu'à cinq sans risquer de nous tromper?

Le Roi. — Mais il y a du vrai là dedans. Ce bouffon a des idées.... Savant, combien y a-t-il de nombres?

Léandre. — A l'infini.

Le Roi. — Dis-moi vite le plus grand nombre.

Léandre. — Il n'y en a pas, parce qu'au plus grand on peut toujours en ajouter un nouveau. L'esprit humain ne connaît ici pas de limites.

Le Roi. — C'est pourtant une étonnante chose que cet esprit humain.

Charlot. — Il doit t'être difficile de faire le fou céans?

Arlequin. — Impossible de produire quelque chose de nouveau, il y a trop de concurrence.

Le Roi *à Léandre*. — Et tu soutiens aussi, je crois, que la terre va toujours en rond, tantôt de ci, tantôt de là, comme un homme ivre?

Léandre. — Pas tout à fait de cette manière, mais plutôt comme un valseur.

Le Roi. — Et elle est, dites-vous, une sphère?

Léandre. — Assurément, de telle manière qu'au-dessous de nous il y a des hommes qui dirigent leurs pieds contre les nôtres, ou qui sont nos antipodes, comme réciproquement nous sommes leurs antipodes à eux.

Le Roi. — Comment? Moi aussi?

Léandre. — Sans doute.

Le Roi. — Mais je ne veux pas de cela, entendez-vous? Croyez-vous que je sois pour me commettre de la sorte? Vous et les vôtres, soyez antipodes tant que vous voulez; mais moi, je me trouve trop bon pour être l'antipode de qui que ce soit, fût-ce du Grand Mogol en personne. Vous vous persuadez, parce que je condescends parfois à disputer avec vous, que vous me ferez tout avaler. Oui, oui, je le vois bien, qui se fait agneau, les loups le mangent. Dès qu'on laisse prendre quelques libertés à ces savants, ils mêlent dans leurs systèmes les choux et les raves, et ne se gênent même pas pour jeter leur seigneur et maître parmi les antipodes. Que cela ne vous arrive plus!

Léandre. — Aux ordres de Votre Majesté.

Le Roi. — Mais pour semer quelque variété dans la conversation, apportez-moi donc mon microscope. (*Léandre sort.*) Il faut vous dire, messieurs, que c'est pour moi une manière de dévotion de regarder dans cette petite machine, et que cela m'édifie véritablement et m'élève le cœur de voir comme un ver est si démesurément grossi, comme une mouche ou une larve peuvent être si singulièrement construites et rivaliser dans leur magnificence avec un roi. (*Léandre revient.*) Donnez.... N'y a-t-il pas sous la main une mouche, un ver ou n'importe quoi, pour faire des observations?

Arlequin. — Il y en a toujours quand on n'en veut pas, et maintenant qu'il s'agit de former l'esprit, on ne peut pas mettre la main dessus. Mais sans commander à Votre Majesté, je lui proposerai un des singuliers poils de la barbe du chasseur étranger. Je suis certain que la chose en vaut la peine.

Le Roi. — Mais voyez donc, ce fou est dans un jour lumineux. Excel-

lente idée ! Mais pour que le chasseur n'ait pas à se plaindre de violence, je veux que son poil le plus remarquable ne lui soit arraché par personne autre que par deux chambellans. Allons, messieurs, à l'ouvrage.

CHARLOT *aux chambellans.* — Ceci me paraît un attentat au droit des gens. (*Ils lui arrachent un poil.*) Aou ! Maou ! Miaou ! Crrst !

LE ROI. — Écoutez donc, il fait miaou presque comme un chat.

ARLEQUIN. — Oh oui, et il a aussi craché de même. Il paraît avoir en général une singulière organisation.

LE ROI *regardant par le microscope.* — Oh que c'est donc merveilleux ! Pas une déchirure, pas une inégalité, pas une rudesse. Allez donc demander aux fabriques anglaises d'imiter cela. Eh ! eh ! D'où le chasseur peut-il avoir tiré ces poils précieux ?

ARLEQUIN. — C'est la nature qui les produit, mon roi. Cet homme étranger possède encore une autre grande idiosyncrasie, aussi divertissante que remarquable. Je perçus tout à l'heure, lorsqu'à l'entrée du rôti un délectable fumet se répandit dans la salle, comme une musique d'orgue partant de l'intérieur du corps de notre convive, et faisant entendre de joyeuses variations ; en même temps, il fermait les yeux d'un air de béatitude, et je vis que son nez se mettait à trembler vivement. Je le tâtai, et je sentis le tremolo dans tout son corps, sous la nuque et le long de l'échine.

LE ROI. — Est-ce possible ? Viens ici, approche-toi, chasseur.

CHARLOT *à part.* — Il me souviendra de cette journée.

ARLEQUIN. — Venez, noble ami. (*Il le conduit.*) Allons, allez-vous encore égratigner ?

LE ROI. — Venez ici.... Eh bien ?... (*Il approche l'oreille du chat.*) Je n'entends rien, tout est tranquille dans son corps.

ARLEQUIN. — Cela lui a passé depuis qu'on lui a extirpé le poil. Il ne paraît jouer de l'orgue que lorsqu'il est content. Chasseur, pensez donc à quelque chose de bien agréable ; figurez-vous quelque chose de riant ou de gracieux ; autrement on croirait que c'est par méchanceté que votre musique se tait.

LE ROI. — Mettez-lui le rôti sous le nez. — Comme cela. — Voyez-vous, chasseur, vous allez avoir de cela. Eh bien ? — Je vais lui caresser un peu la tête et les oreilles, probablement cette marque de faveur agira-t-elle en lui sur la bosse du contentement. — C'est cela ! Écoutez donc, comme cela ronfle, comme cela monte et descend, en fort jolis passages, ma foi ! Et je sens l'ébranlement dans tout son corps. — Hum, hum ! Très-singulier. Comment un pareil homme peut-il être bâti à

l'intérieur? Est-ce un rouleau qui tourne, ou bien si la machine est arrangée à la façon des claviers? Et quelle espèce de sourdine a-t-on pratiquée, pour que le mouvement s'arrête si brusquement? — Dites donc, chasseur, vous, je vous estime et vous veux du bien; mais n'auriez-vous pas dans votre famille quelque cousin ou parent éloigné qui vous fût de peu et dont le monde n'eût pas à se soucier? Je le ferais ouvrir quelque peu, pour voir le mécanisme.

CHARLOT. — Non, Majesté, je suis le seul de mon espèce.

LE ROI. — C'est dommage. — Savant, méditez donc sur la construction intérieure de cet homme, et faites-nous-en une lecture en notre Académie.

LÉANDRE. — Je m'en ferai un honneur, mon roi, et j'ai déjà dans la tête une hypothèse qui me paraît de la plus grande vraisemblance. Je conjecture en effet que le chasseur est un ventriloque involontaire, qu'une éducation sévère a condamné de bonne heure à renfermer dans son intérieur son plaisir et sa joie, au lieu de les manifester au dehors; d'où il est arrivé, par la force prépondérante du naturel, que la joie a cherché son expression dans les entrailles de l'individu, ce qui a formé cette langue intérieure que nous admirons maintenant en lui comme un phénomène extraordinaire.

LE ROI. — Cela paraît plausible.

LÉANDRE. — C'est aussi pour cela que sa joie ressemble plutôt à un grognement contenu. De sa nature, la joie monte, ouvre largement la bouche, et emploie les sons les plus clairs, et de préférence A, I, ou AÏ, comme nous pouvons le remarquer dans toute la création, chez les enfants, les moutons, les ânes, les taureaux et les ivrognes. Notre sujet au contraire, empêché par des parents ou des tuteurs tyranniques de proférer quoi que ce soit, n'a pu produire intérieurement que des sons sourds, des O et des OU. Aux lumières de cette explication, le phénomène perd son caractère merveilleux, et, par ces motifs, je ne crois pas que le chasseur possède dans son corps des rouleaux ou des tuyaux d'orgue.

ARLEQUIN. — Si on défendait à monsieur Léandre de philosopher à haute voix, et si, au lieu d'éclater par en haut, ses pensées sublimes devaient errer dans les profondeurs, je me demande quelle sorte de manége s'établirait dans son ventre.

LÉANDRE. — Le fou ne comprendra jamais les idées raisonnables, mon roi, et je m'étonne que Votre Majesté prenne encore plaisir à ses ineptes lazzis. On devrait tout bonnement le mettre hors d'ici, car il ne peut que faire mal penser de votre goût.

Le Roi *lui jetant le sceptre à la tête.* — Qu'est-ce cela, monsieur l'impertinent de savant, et de quoi vous mêlez-vous? Mais vous êtes aujourd'hui possédé d'un esprit de rébellion tout à fait satanique! Le fou me plaît à moi, à moi, votre roi, et si j'ai du goût pour les choses qu'il dit, comment pouvez-vous les trouver absurdes? Vous êtes mon savant et l'autre est mon fou, vous avez tous les deux le même traitement, et la seule différence est que lui mange à la petite table avec le chasseur étranger. Le fou dit des bêtises à table, et vous vous dites des choses raisonnables à table, et tous les deux n'êtes là que pour me faire passer le temps et me faire trouver le dîner bon. Où diable est donc la grande différence? — Et puis cela fait du bien à un homme comme moi de voir un fou, une bête, qui n'a pas les lumières, l'éducation. On sent mieux sa valeur, et on reconnaît ce qu'on doit au Ciel. Rien que pour cela, un imbécile est déjà une société agréable. Mais si vous trouvez le fou arriéré en religion et en philosophie, si vous estimez qu'il erre par trop dans les ténèbres, ne pourriez-vous, — puisqu'enfin l'imbécile est assurément votre prochain, — ne pourriez-vous pas vous approcher de lui avec tendresse et charité, et lui dire : « Vois, mon cœur, tu n'es pas au fait, ceci est comme cela, et ceci comme cela, je veux charitablement te mener dans le chemin de la lumière, » et lui enseigner alors un peu à fond la logique, la métaphysique et l'hydrostatique, afin que l'imbécile rentre en lui-même et se convertisse? C'est ainsi que devrait agir un homme qui prétend au nom de philosophe.

(*Le Cuisinier apporte le lapin et sort.*)

Le Roi. — Le lapin!... Je ne sais... il me semble que ces messieurs n'en raffolent pas?... (*Tout le monde s'incline.*) Eh bien donc, avec votre permission, je le garderai pour moi seul. (*Il mange.*)

La Princesse. — Il me semble que mon père a des tics, comme s'il était menacé d'un de ses accès.

Le Roi *se levant furieux.* — Le lapin est brûlé !

. . . . . Ciel, terre, et quoi de plus encore!
Nommerai-je l'enfer?...

La Princesse. — Mon père!

Le Roi. — Qui est là ?

La Princesse. — Qu'on aille vite chercher le Charmeur.

(*Toute l'assistance se lève dans la plus grande émotion, Arlequin court effaré çà et là. Le Chat botté reste assis et mange en cachette.*)

LE ROI. —

. . . . . Les morts ne reviennent jamais.
Qui peut encor me dire heureux!... Oh! je l'aimais.
Je l'aimais bien... [1].

(*Entre le Charmeur avec un jeu de clochettes dont il se met à jouer sur-le-champ.*)

LE ROI. — Où suis-je? (*Pleurant.*) Oh! j'ai encore eu un de mes accès.... Otez-moi le lapin de devant les yeux. (*Il met la tête sur la table, et se met à sangloter.*)

UN COURTISAN. — Sa Majesté souffre beaucoup. (*Une tempête de trépignements et de sifflets éclate dans le parterre; on tousse, on crie; rires à la galerie; le Roi se redresse, se drape dans son manteau, et s'assied le sceptre en main. Tout est inutile, le tapage augmente, tous les acteurs oublient leurs rôles; pause terrible sur la scène; le Chat botté s'est réfugié au haut d'une colonne.*)

LE POETE *arrivant effaré sur la scène.* — Messieurs,... honorable public, de grâce, quelques mots.

AU PARTERRE. — Silence! silence! le fou va parler.

LE POETE. — Pour l'amour du Ciel, ne me faites pas d'affront, l'acte va finir. Voyez, messieurs, le Roi est apaisé, prenez exemple sur cette grande âme qui avait certainement plus de raisons que vous de sortir des gonds.

FISCHER. — Plus que nous!

WIESENER *à son Voisin.* — Mais pourquoi trépignez-vous donc? La pièce nous plaît à nous deux.

LE VOISIN. — C'est vrai... par distraction, je faisais comme les autres. (*Il applaudit de toutes ses forces.*)

LE POETE. — Quelques voix me sont encore favorables. Ayez donc pitié de ma pauvre pièce. La plus jolie fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a... La pièce va finir.... Je suis tellement effrayé et troublé que c'est tout ce que je trouve à vous dire.

TOUS. — Nous ne voulons rien savoir, entendre à rien.

LE POETE *traînant le Charmeur sur la scène.* — Le Roi est apaisé, apaise donc aussi ce flot furieux, si tu peux. (*Il se précipite hors de la scène; le Charmeur fait entendre ses clochettes, les pieds des spectateurs accompagnent en mesure; le Charmeur fait un signe; des Singes et des Ours font leur entrée et dansent gaiement autour de lui; Aigles et autres Oiseaux. Un Aigle se perche*

[1] Ces derniers vers sont extraits du *Wallenstein* de Schiller.

sur la tête du Chat botté qui est dans la plus grande frayeur; deux Éléphants et deux Lions se mettent également à danser.

Tous les personnages dansent un quadrille compliqué, le Roi et sa cour au milieu; applaudissement général; rires; on se lève au parterre pour mieux voir; quelques chapeaux tombent de la galerie. La toile tombe.)

ENTR'ACTE.

WIESENER. — Charmant! délicieux!

SON VOISIN. — Voilà ce que j'appelle un ballet héroïque!

WIESENER. — Et si heureusement introduit dans l'action!

LEUTNER. — Belle musique!

FISCHER. — Divine!

SCHLOSSER. — Le ballet a remis la pièce à flot.

BOETTICHER. — Quant à moi, je suis toujours en admiration du jeu du matou.... C'est aux petits détails qu'on reconnaît les grands acteurs; ainsi, par exemple, chaque fois qu'il a sorti le lapin de la carnassière, il n'a jamais failli à le tenir par les oreilles; cela n'était pas écrit dans son rôle, et avez-vous bien vu comme le Roi l'a tout de suite empoigné par le milieu du corps? Or, on tient ces bêtes par les oreilles, parce que c'est ce qui les incommode le moins. Voilà où je reconnais le maître.

MULLER. — Cette analyse est très-ingénieuse.

FISCHER *à part.* — Oui, on devrait pour cela lui tirer un peu les oreilles à lui.

BOETTICHER. — Et cette pose, quand l'aigle est venu se percher sur sa tête! Comme il était là immobile, terrifié, sans geste, sans mouvement!... Non! un art si consommé est au-dessus de toute description.

MULLER. — Vous allez au fond des choses.

BOETTICHER. — Je me pique seulement d'être un tout petit peu connaisseur; ce n'est sans doute pas le cas de tout le monde, et c'est pour cela qu'il faut bien un peu vous expliquer les choses.

FISCHER. — Vous vous donnez bien de la peine.

BOETTICHER. — Quand on aime l'art comme je l'aime, cette peine n'a rien que d'agréable. — Il me vient justement, à propos des bottes du matou, une pensée que je crois fine et juste, et qui me fait encore admirer davantage le génie de l'auteur : voyez-vous bien, il est d'abord chat; il faut donc qu'il dépose son costume naturel pour prendre le masque approprié à ce rôle de chat; ensuite, il doit représenter tout à

fait un chasseur; c'est la conclusion que je tire de ce que tout le monde l'appelle ainsi sans que personne s'étonne de son extérieur. Qu'eût fait un acteur maladroit? Il eût mis un habit de chasse; mais, messieurs, que serait-il advenu de notre illusion? Son nouveau costume nous eût peut-être fait oublier qu'au fond il est un matou, et puis, comme ce surcroît de vêtement eût gêné l'acteur par-dessus la fourrure qu'il portait déjà! Il a donc eu l'heureuse idée de mettre des bottes pour indiquer simplement l'uniforme de chasseur. Et que de pareilles indications sont tout à fait conformes aux règles de l'art, c'est ce que nous montrent principalement les anciens, qui souvent....

FISCHER. — Encore les anciens!

BOETTICHER. — Pardonnez-moi, c'est une agréable et d'ailleurs louable habitude que j'ai contractée, et qui est de tout point compatible avec l'élégance moderne. Au surplus, messieurs, je me propose de publier un livre sur ce rôle du Chat, et pour cela je vais tout à l'heure faire un appel à votre jugement pénétrant, à vos observations ingénieuses; c'est aussi pour cela que je voudrais voir la pièce moins interrompue. La scène où il présente le lapin au Roi avec ce comble de l'art m'a presque paru son triomphe, si j'excepte la dernière, où son génie a encore brillé d'un plus vif éclat. Celle dont je parle, il l'a jouée presque tout entière avec l'index de la main gauche et un léger mouvement du pied droit. Combien d'autres acteurs s'y fussent démenés, gesticulant et forçant la voix! Mais lui, il reste calme, assuré, se connaissant, confiant en sa force, sachant bien que le lapin est dans sa carnassière, et qu'il n'a qu'à l'en tirer pour faire sa fortune.

SCHLOSSER. — Mais nous, nous trouvons ce rôle fort ennuyeux.

BOETTICHER. — Peut-être n'êtes-vous que blasés, messieurs. Ne vous êtes-vous donc pas sentis profondément remués à cette scène unique, inimitable, où, sur l'ordre du tyran, le plus digne de sa race a vu mettre au pillage sa barbe vénérable? — N'est-ce pas qu'à ce moment vous eussiez attendu des cris, des trépignements, des grincements de dents? Combien de ces hurleurs de nos théâtres, qu'on fait mousser dans les rôles de héros, eussent fait ici appel à toute la puissance de leur organe pour surprendre, à force de cris, l'applaudissement de la foule! Tout autre notre grand artiste original! il était là, calme, concentré en lui-même, refoulant sa douleur; pendant que, dans le gilet entr'ouvert, la main droite repose sous le jabot, la gauche, ouverte en dehors, est tournée en haut, exprimant l'indignation et implorant en quelque sorte l'appui du Ciel; le visage est calme, souriant, écrasant de mépris pour les valets du tyran; pour exprimer toute la puis-

41.

sance du sentiment, rien qu'un frémissement clignotant de la prunelle tournée en haut, et voilà que tout à coup retentit du fond de la poitrine soulevée ce déchirant, long, plaintif et lamentable *aou, maou, miaou,* qui a suspendu notre souffle. Cependant le sentiment de l'indignation ne se peut tout à fait comprimer, et alors, par une transition brusque, audacieuse, éclate ce cri de colère qui a fait dire au bouffon que le héros crachait, et qui a fait reculer d'effroi même les suppôts éhontés du despote. En vérité, messieurs, ce fut l'apogée, la cime suprême de l'art consommé! Ah! que je voudrais donc voir cet homme unique jouer une fois, dans ce ton piaillard, grondant, haletant, le roi Lear ou Wallenstein : je suis convaincu que ces représentations seraient quelque chose d'inouï, et contrasteraient fort avec nos hurleurs à la mode, qui s'obstinent à jouer les rôles tragiques avec ce qu'ils appellent force et expression.

Fischer. — Cela manquait encore. Quand la pièce nous laisse en repos, le connaisseur nous martyrise presque autant. Voici la toile qui se lève.

ACTE TROISIÈME.

(Chambre de paysan.)

LE POETE, LE MACHINISTE.

Le Machiniste. — Croyez-vous donc vraiment que cela serve à quelque chose?

Le Poete. — O mon cher monsieur le machiniste, je vous en prie, je vous en conjure, ne vous refusez pas à ma prière; ma dernière espérance, mon salut reposent sur vous.

Leutner. — Qu'est-ce que cela veut encore dire, et comment ces gens viennent-ils dans la chambre de Gottlieb.

Schlosser. — Je renonce à me casser la tête.

Le Machiniste. — Mais vous demandez vraiment trop, mon cher ami, de vouloir que tout cela se fasse comme cela d'un coup, à l'improviste.

Le Poete. — Vous aussi vous êtes contre moi; conjuré avec mes ennemis du parterre, vous vous réjouissez de mon malheur.

Le Machiniste. — Pas le moins du monde.

Le Poete *se jetant à ses genoux.* — Prouvez-le-moi donc en cédant à mes prières, et si le public fait encore éclater si haut son mécontente-

ment, sur un geste de moi faites jouer tous les trucs. Le deuxième acte s'est déjà terminé autrement que dans le manuscrit.

LE MACHINISTE. — Mais qu'est-ce donc? Qui donc a levé la toile?

LE POETE. — Le malheur me poursuit; je suis perdu. (*Il se précipite honteux dans les coulisses.*)

LE MACHINISTE. — Je n'ai jamais vu confusion pareille. (*Il sort. Pause.*)

WIESENER. — Est-ce que cette scène fait partie de la pièce?

SON VOISIN. — Sans doute, elle motive les changements qui vont avoir lieu.

FISCHER. — La soirée d'aujourd'hui est à inscrire à l'Almanach théâtral.

SCÈNE I.

Entrent GOTTLIEB et CHARLOT.

GOTTLIEB. — Cher Charlot, c'est vrai, tu fais beaucoup pour moi, mais je ne vois toujours pas en quoi cela peut me servir.

CHARLOT. — Sur ma parole, je veux te rendre heureux, et pour arriver à ce but, je n'épargne peine ni fatigues, douleur ni sacrifices.

GOTTLIEB. — Mais il faut que cela se fasse bientôt, le plus tôt possible, autrement ce sera trop tard; il est déjà sept heures et demie, et à huit heures la comédie est finie.

CHARLOT. — Que diable est cela?

GOTTLIEB. — Ah! une distraction.... Autrement, voulais-je dire, nous mourrons de faim tous les deux. Ce damné souffleur ne prononce pas distinctement, et quand il nous faut improviser, cela cloche toujours un peu.

CHARLOT *à voix basse.* — Faites donc attention à vous, ou toute la pièce part en morceaux.

SCHLOSSER. — Que disait-il donc de la comédie et de huit heures?

FISCHER. — Je ne sais; il me semble qu'il a dit que les auditeurs devaient être attentifs, et que ce serait bientôt fini.

SCHLOSSER. — Ah! oui, Dieu merci, à huit heures nous serons délivrés; si nous faisons attention, huit heures sonneront notre rédemption; jusqu'à neuf, ne l'endurerait pas un bœuf, et à dix, je mordrais mes amis.

MULLER. — Cher, il me semble que vous vous laissez aller à la manière de la pièce.

SCHLOSSER. — Oui, je suis abîmé pour longtemps.

GOTTLIEB. — Ainsi donc, ma fortune doit se décider aujourd'hui encore?

Charlot. — Oui, cher Gottlieb, avant que le soleil soit couché. — Vois, je t'aime tant que je voudrais courir par le feu pour toi, et tu doutes de mon amitié !

Wiesener. — L'avez-vous entendu? Il courra à travers le feu! Bien! nous aurons donc encore le décor de la *Flûte enchantée*, avec l'eau et le feu.

Le Voisin. — Mais les chats ne vont pas dans l'eau.

Wiesener. — Mais l'amour du matou pour son maître n'en éclatera que davantage, et, faites bien attention, c'est justement cela que le poëte veut nous indiquer par là.

Charlot. — Qu'aurais-tu bien envie de devenir de par le monde?

Gottlieb. — Cela, c'est difficile à dire.

Charlot. — Voudrais-tu bien être prince ou roi?

Gottlieb. — Oui, cela plutôt que tout le reste.

Charlot. — Te sens-tu aussi la force de rendre un peuple heureux?

Gottlieb. — Pourquoi pas? A la condition que je sois d'abord heureux moi-même!

Charlot. — Sois donc satisfait; je te jure que tu monteras sur le trône. (*Il sort.*)

Gottlieb. — Il faudrait que cela se passât drôlement, mais il arrive tant de choses imprévues dans le monde. (*Il sort.*)

Boetticher. — Remarquez donc la finesse exquise avec laquelle le Chat tient son bâton, la délicatesse, l'affabilité....

Fischer. — Vous nous excédez depuis longtemps avec vos finesses, et je vous trouve encore plus ennuyeux que la pièce.

Muller. — Oui, c'est vraiment agaçant d'entendre ces développements et ces panégyriques.

Boetticher. — Mais il faut bien que l'enthousiasme critique se formule.

Schlosser. — Oh! cela va finir. Donnez-moi un coup de main, cher monsieur Leutner; vous, monsieur Muller, tenez-lui la tête; j'ai sur moi une machine qui va lui fermer la bouche et lui interdire les discours.

Boetticher. — Vous ne voudrez pas cependant....

Schlosser. — Là, voilà le bâillon dans la bouche. Monsieur Fischer, laissez aller le ressort, et c'est une affaire faite. (*Ils le bâillonnent.*)

Boetticher. — Mais c'est criant qu'un cr... crit....

Schlosser. — C'est « critique » qu'il veut dire. Là, maintenant nous avons du repos de ce côté, et nous pouvons suivre la pièce avec calme et tranquillité.

SCÈNE II.

(Campagne.)

CHARLOT *avec sa carnassière et son sac.* — Me voilà devenu tout à fait chasseur; tous les jours j'attrape perdrix, lapins et autre gibier, et les chères petites bêtes s'habituent aussi de plus en plus à se laisser attraper. (*Il étend son sac.*) Le temps des rossignols est passé maintenant, je n'en entends pas un seul.

(*Entrent les deux Amoureux.*)

LUI. — Va! tu m'es à charge.

ELLE. — Tu m'es odieux.

LUI. — Un bel amour!

ELLE. — Misérable hypocrite, comme tu m'as trompée!

LUI. — Où est maintenant ta tendresse infinie?

ELLE. — Et ta fidélité?

LUI. — Ton ivresse?

ELLE. — Tes extases?

TOUS DEUX. — Le diable l'a emporté, cela vient du mariage.

CHARLOT. — Jamais on n'a troublé une chasse de la sorte. Si vous vouliez bien consentir à remarquer que cette plaine est manifestement trop étroite pour vos douleurs, et grimper sur quelque montagne....

LUI. — Drôle! (*Il donne un soufflet à Charlot.*)

ELLE. — Polisson! (*Elle lui donne un soufflet de l'autre côté.*)

CHARLOT *grogne.*

ELLE. — Si nous divorcions?

LUI. — Comme tu voudras.

CHARLOT. — Jolie race que les soi-disant hommes. — Tiens, deux perdrix : je vais vite les porter. Allons, fortune, à la rescousse, car le temps commence presque à me paraître long. — Je n'ai plus du tout envie de manger les perdrix, tant il est vrai que la simple habitude suffit pour inoculer à notre nature toutes les vertus. (*Il sort.*)

BOETTICHER *bâillonné.* — Cé....cé....le....ste!

SCHLOSSER. — Ne vous fatiguez pas, cela ne servira de rien.

SCÈNE III.

(Salle dans le palais du roi.)

LE ROI *sur son trône*, LA PRINCESSE, LÉANDRE *en chaire*, *en face de lui* ARLEQUIN *dans une autre chaire, au milieu de la salle une grande perche surmontée d'un chapeau brodé et panaché; toute la cour est assemblée.*

LE ROI. — Jamais encore homme n'a si bien mérité de la patrie que

cet aimable comte de Carabas. Notre historiographe a déjà rempli tout un gros in-folio de la liste des gentils et friands cadeaux qu'il ne cesse de m'envoyer par son chasseur, et souvent même deux fois par jour. Je lui porte une reconnaissance sans bornes, et mon plus ardent désir est de trouver une fois l'occasion d'acquitter une partie de la grande dette que j'ai contractée envers lui.

La Princesse. — Mon gracieux seigneur et père, ne daignerez-vous pas maintenant donner le signal du colloque savant? Mon cœur soupire après cette occupation de l'esprit.

Le Roi. — Oui, on peut commencer. Savant, Bouffon, vous savez tous deux que ce précieux chapeau là-haut est destiné à celui d'entre vous qui sera vainqueur de cette dispute. Je l'ai fait dresser ici afin que vous l'ayez toujours devant les yeux, et que l'esprit ne vous fasse pas défaut. (*Léandre et Arlequin s'inclinent.*)

Léandre. — Ma thèse est qu'une pièce nouvellement parue, le *Chat botté*, est une bonne pièce.

Arlequin. — C'est justement ce que je nie.

Léandre. — Prouve qu'elle est mauvaise.

Arlequin. — Prouve qu'elle est bonne.

Leutner. — Qu'est-ce encore? Voilà qu'ils parlent de la pièce qu'on joue en ce moment, si je ne me trompe.

Muller. — C'est évident.

Léandre. — La pièce, si elle n'est pas excellente de tout point, est cependant loüable à certains égards.

Arlequin. — A nul égard.

Léandre. — Je soutiens qu'elle a de l'esprit.

Arlequin. — Je soutiens qu'elle n'en a pas.

Leandre. — Tu es un fou : comment veux-tu juger de l'esprit?

Arlequin. — Et toi tu es un savant : comment peux-tu te mêler de parler d'esprit?

Léandre. — Certains caractères sont bien rendus.

Arlequin. — Pas un seul.

Léandre. — Ainsi, pour laisser tout le reste, le public y est bien dessiné.

Arlequin. — Un public n'a jamais de caractère.

Léandre. — Cette impudence me fait presque bondir de surprise.

Fischer. — Le public? Mais il n'y a pas de public dans la pièce.

Arlequin. — Encore mieux! Il ne s'y trouve pas de public du tout.

Muller. — Parbleu, nous le saurions bien.

Arlequin. — Naturellement. Tu vois, savant, ce que disent ces messieurs d'en bas, il faut bien pourtant que ce soit vrai.

Léandre. — Je deviens confus. Cependant je ne te cède pas encore la victoire. (*Entre Charlot.*)

Arlequin. — Monsieur le Chasseur, un mot. (*Charlot s'approche, Arlequin lui parle bas.*)

Charlot. — Si ce n'est que cela.... (*Il ôte ses bottes, escalade la perche, prend le chapeau, redescend et remet ses bottes.*)

Arlequin *agitant le chapeau.* — Victoire, victoire!

Le Roi. — Diable, comme le chasseur est adroit!

Léandre. — Ce qui m'afflige, c'est d'être vaincu par un fou, c'est de voir la bêtise triompher de la science.

Le Roi. — Tais-toi donc; tu voulais avoir le chapeau, il voulait avoir le chapeau; encore là, je ne vois pas grande différence.

Charlot. — Le comte de Carabas présente ses plus humbles respects à Votre Majesté, et prend la liberté de lui envoyer ces deux perdrix.

Le Roi. — Trop, trop! Je plie sous le poids de la reconnaissance. Depuis longtemps j'aurais dû remplir mon devoir et lui faire visite; je ne tarderai pas plus longtemps. Vite, qu'on mette en état mon carrosse de gala, huit chevaux devant: je sors avec ma fille. Toi, Chasseur, tu nous guideras au château du comte. (*Il sort avec sa suite.*)

Charlot *à Arlequin.* — Sur quoi donc roulait votre controverse?

Arlequin. — Je soutenais qu'une certaine pièce, à moi du reste complétement inconnue, le *Chat botté,* était une pièce pitoyable. — Adieu, monsieur le Chasseur, et bien merci. (*Il met le chapeau et sort.*)

Charlot *seul.* — Je suis tout mélancolique. Voilà que j'ai moi-même fait gagner la victoire au fou pour abîmer une pièce où je joue le rôle principal. O destinée, destinée, dans quels labyrinthes tu jettes parfois les mortels! — Mais bah! si je réussis seulement à placer mon cher Gottlieb sur le trône, j'oublierai de bon cœur toutes mes misères; j'oublierai que j'ai agi contre moi-même en désarmant une critique plus éclairée, et en fournissant à la folie des armes contre moi; j'oublierai qu'on m'a arraché la barbe et qu'on a failli m'ouvrir le ventre; oui, je ne vivrai que dans mon ami, et veux laisser à l'admiration de la postérité le plus illustre exemple d'amitié désintéressée. — Le Roi veut faire visite au comte! Grave et difficile incident qu'il me faut mener à bien; — lui rendre visite en son château qui jusqu'à présent n'existe encore en aucun lieu du monde.—Voilà donc le moment décisif, la grande journée où je vais avoir un besoin tout particulier de vous, mes bottes! Ne m'abandonnez pas, tenez bon aujourd'hui seulement,

et montrez de quel cuir vous êtes et de quelles semelles. Sus donc, pieds et bottes, sus à la grande œuvre, car aujourd'hui même tout doit se décider. (*Il sort.*)

SCHLOSSER *à Boetticher.* — Pourquoi donc vous étranglez-vous ?

BOETTICHER. — Gue.... Gr.... Grrand !!

FISCHER. — Dites-moi donc seulement comment il se fait que la pièce même figure comme pièce dans la pièce ?

SCHLOSSER. — Je n'ai plus personne sur qui épancher la colère où me mettent ces inepties. (*Montrant Boetticher bâillonné.*) Le voici, le muet monument de mon désespoir.

SCÈNE IV.

(Devant l'auberge.)

L'AUBERGISTE *fauchant du blé.* — Dure besogne ! Allons, il ne peut pas y avoir tous les jours des déserteurs. Ce n'est pas la bonne volonté qui manque à ces bons enfants, mais cela ne va pas tous les jours. La vie n'est pourtant que fatigue : tirer de la bière, rincer des verres, verser à boire, et maintenant faucher par-dessus le marché. Ah ! oui, vivre, c'est travailler. Il me souvient d'un savant qui passa par ici, et qui dit que pour bien vivre l'homme devait d'abord supprimer le sommeil, parce que dans le sommeil il manquait à sa destinée en ne travaillant pas. Je soupçonne que cet original ne s'est jamais fatigué et n'a jamais fait un bon somme; car je ne connais rien de plus délicieux et de plus complet que le sommeil. Je voudrais seulement qu'il fût déjà l'heure de se coucher.

CHARLOT *arrivant sur la scène.* — Maintenant, si vous voulez entendre quelque chose de merveilleux, écoutez-moi. Comme j'ai couru : premièrement, du palais du Roi chez Gottlieb; deuxièmement, avec Gottlieb au palais de l'Ogre, où je l'ai laissé dehors dans la forêt; troisièmement, de nouveau chez le Roi; quatrièmement, je galope maintenant devant le carrosse du Roi, en coureur, et lui montre le chemin. O jambes, ô pieds, ô bottes, quelle besogne vous faites aujourd'hui. — Hé, l'ami ! Écoutez : le roi du pays voisin va passer par ici, peut-être descendra-t-il de voiture et demandera-t-il à qui appartiennent ces villages. Si vous aimez votre vie, si vous ne voulez être pendu ou brûlé, ayez bien soin de répondre : Au comte de Carabas.

L'AUBERGISTE. — Mais, monsieur, nous sommes sujets de l'Ogre.

Charlot. — Je le sais bien. Mais, comme je l'ai dit, si vous voulez vivre, ce pays appartient au comte de Carabas. (*Il sort.*)

L'Aubergiste. — Grand merci! — Ce serait une magnifique occasion d'en finir avec la fatigue; je n'aurais qu'à dire au Roi que ce pays appartient à l'Ogre. Mais non! l'oisiveté est la mère de tous les vices.

(*Arrive un magnifique carrosse à huit chevaux; beaucoup de domestiques derrière; le carrosse s'arrête; le Roi et la Princesse en descendent.*)

La Princesse. — J'éprouve une certaine curiosité de voir le comte.

Le Roi. — Moi aussi, ma fille. — Bonjour, mon ami, à qui sont ces villages?

L'Aubergiste. — Il demande avec un air... comme s'il voulait me faire pendre tout de suite. — Au comte de Carabas, Majesté.

Le Roi. — Beau pays! — J'avais toujours pensé que si je franchissais une fois la frontière, je trouverais le pays tout autre que sur la carte. Aidez-moi donc un peu. (*Il grimpe sur un arbre.*)

La Princesse. — Que faites-vous, mon roi et père?

Le Roi. — J'aime les vues libres dans la belle nature.

La Princesse. — Voit-on loin?

Le Roi. — Oui, oui, et si ces satanées montagnes n'étaient pas devant mes yeux, je verrais encore plus loin. Diable, l'arbre est plein de chenilles. (*Il redescend.*)

La Princesse. — Cela vient de ce que c'est une nature qui n'est pas encore idéalisée; il faut que d'abord la fantaisie l'ennoblisse.

Le Roi. — Je voudrais que ta fantaisie pût aussi me débarrasser des chenilles. Mais remontons, et poursuivons notre voyage.

La Princesse. — Adieu, bon paysan, candide laboureur. (*Ils remontent; le carrosse part.*)

L'Aubergiste. — Comme le monde est retourné maintenant! A lire dans les vieux livres ou à entendre raconter les vieilles gens, on recevait toujours des pièces d'or ou de magnifiques bijoux quand on parlait à un roi ou à un prince. Mais à présent! — Comment ferait-on encore sa fortune à l'improviste, s'il n'y a plus à compter même sur les rois? Si j'étais un roi, je ne voudrais pas ouvrir la bouche avant d'avoir d'abord comblé les gens. — Bon paysan! — Plût à Dieu que je fusse bon pour mes créanciers. — Mais voilà ce que font ces nouvelles descriptions sentimentales de la vie des champs. Un tel roi est encore capable de nous envier. Enfin, remercions Dieu qu'il ne m'ait pas pendu. — A la fin des fins, le chasseur étranger était peut-être bien l'Ogre en personne. — Du moins mettra-t-on dans les journaux que le roi a daigné me parler.

SCÈNE V.

(Autre contrée.)

KUNZ *fauchant du blé.* — Dure besogne, et si encore c'était pour moi; mais la corvée! Il faut suer pour l'Ogre, et il ne vous sait pas même gré. — On dit toujours dans le monde que les lois sont nécessaires pour maintenir les gens dans l'ordre; mais que notre Loi à nous, qui nous mange tous, soit nécessaire, voilà ce que je ne puis comprendre.

CHARLOT *entrant en courant.*—Voilà que j'ai déjà des cloches aux pieds! Allons, cela ne fait rien; Gottlieb, mon Gottlieb doit monter sur le trône. — Hé, l'ami!

KUNZ. — Qu'est-ce donc que celui-là?

CHARLOT. — Le Roi va passer par ici; s'il vous demande à qui tout cela appartient, répondez : Au comte de Carabas; sinon, vous serez haché en mille millions de morceaux. La Loi l'exige pour le bien du public.

FISCHER. — Comment pour le bien du public?

SCHLOSSER. — Sans doute, parce que autrement la pièce ne finirait pas.

CHARLOT. — Vous tiendrez à votre vie. (*Il sort.*)

KUNZ. — C'est ainsi que disent toujours les édits. Au bout du compte, cela m'est égal de dire ainsi, pourvu qu'il n'en sorte pas de nouveaux impôts. On ne peut jamais se fier aux nouveautés.

(*Arrive le carrosse. Le Roi et la Princesse en descendent.*)

LE ROI. — Encore un joli pays. Nous avons déjà vu une masse de fort jolis pays. A qui appartiennent ces propriétés?

KUNZ. — Au comte de Carabas.

LE ROI. — Il faut lui laisser qu'il a des pays délicieux et si près des miens. Voilà qui serait un parti pour toi, ma fille. Qu'en penses-tu?

LA PRINCESSE. — Vous me confusionnez, mon père. Mais que de nouveautés on découvre en voyage : Dites-moi, bon paysan, pourquoi coupez-vous ainsi la paille?

KUNZ *riant.* — Eh! c'est la moisson, mademoiselle la Reine, c'est le blé.

LE ROI. — Le blé? A quoi donc cela vous sert-il?

KUNZ *riant.* — Eh! nous en faisons du pain.

LE ROI. — Pour l'amour du Ciel, ma fille, on en fait du pain! — Qui diable se serait avisé de tours pareils? La nature est cependant quelque chose de prodigieux. Tenez, mon ami, voici un petit pourboire, il fait chaud aujourd'hui. (*Ils remontent; le carrosse part.*)

KUNZ. — Il ne connaît pas le blé! Tous les jours, on apprend quelque

chose de nouveau. S'il ne m'avait pas donné une pièce d'or bien sonnante, et s'il n'était pas un roi, on pourrait croire qu'il n'a pas inventé la poudre. Allons vite me procurer une cannette de bonne bière. Il ne connaît pas le blé! (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

(Autre contrée près d'un fleuve.)

GOTTLIEB. — Voilà deux heures que je passe ici à attendre l'ami Charlot, et il ne vient toujours pas. — Le voici, mais comme il court! Il paraît tout hors d'haleine.

CHARLOT. — Maintenant, ami Gottlieb, ôte vite tes habits.

GOTTLIEB. — Mes habits?

CHARLOT. — Et puis saute à la rivière.

GOTTLIEB. — A la rivière?

CHARLOT. — Et puis jette tes habits dans le buisson.

GOTTLIEB. — Dans le buisson?

CHARLOT. — Et puis ton affaire sera faite.

GOTTLIEB. — Je le crois bien; quand je serai noyé et que mes habits seront partis, mon affaire sera faite.

CHARLOT. — Il n'est pas temps de plaisanter.

GOTTLIEB. — Je ne plaisante pas. Est-ce pour cela que tu m'as fait attendre?

CHARLOT. — Déshabille-toi.

GOTTLIEB. — Allons, je ferai tout ce que tu voudras.

CHARLOT. — Viens, tu ne prendras qu'un tout petit bain. (*Il sort avec lui, et revient seul avec les habits qu'il jette dans le fourré.*) Au secours, au secours, au secours!

(*Arrive le carrosse. Le Roi regarde par la portière.*)

LE ROI. — Qu'y a-t-il donc, chasseur? Pourquoi crie-t-on comme cela?

CHARLOT. — Au secours, Majesté, le comte de Carabas s'est noyé.

LE ROI. — Noyé!

LA PRINCESSE *dans la voiture*. — Carabas!

LE ROI. — Ma fille évanouie! le comte noyé!

CHARLOT. — Peut-être est-il encore temps de le sauver. Il est là-bas dans l'eau.

LE ROI. — Holà! domestiques, mettez-vous en quatre pour sauver ce comte magnanime.

UN DOMESTIQUE. — Nous l'avons sauvé, Majesté.

CHARLOT. — Malheur sur malheur, mon Roi! Le comte s'était baigné dans ces ondes limpides, et un voleur lui a emporté les habits.

LE ROI. — Vite, qu'on déballe mon coffre. Donnez-lui de mes habits. Reviens à toi, ma fille : le comte est sauvé!

CHARLOT. — Je suis pressé. (*Il sort.*)

GOTTLIEB *dans les habits du Roi.* — Votre Majesté...

LE ROI. — Voilà le comte, je le reconnais à mes habits. Montez, mon bon.... Que faites-vous?... D'où prenez-vous tous vos lapins?... Je ne me tiens pas de joie.... Fouette, cocher. (*Le carrosse part au galop.*)

LEUTNER. — Combien de fois le carrosse reviendra-t-il encore? Cette situation se répète trop.

WIESENER *à son voisin.* — Monsieur mon voisin, vous dormez, il me semble?

LE VOISIN. — Pas du tout. Belle pièce, belle pièce!

SCÈNE VII.

(Palais de l'Ogre.)

L'OGRE *sous la figure d'un rhinocéros. Un pauvre* PAYSAN.

LE PAYSAN. — Sa Seigneurie l'Ogre daignera-t-elle...

L'OGRE. — Il faut de la justice, mon ami.

LE PAYSAN. — Je ne suis pas encore en mesure de payer.

L'OGRE. — Mais vous avez perdu le procès. La Loi exige de l'argent, et votre punition; il faut donc vendre votre bien; il n'y a pas de remède, et c'est justice. (*Le Paysan sort.*)

L'OGRE, *qui a repris sa figure ordinaire.* — Les gens perdraient tout respect, si on ne les maintenait dans une terreur salutaire.

UN BAILLI *entrant avec force révérences.* — Daignez... monseigneur... je...

L'OGRE. — Qu'avez-vous?

LE BAILLI. — Avec votre plus gracieuse permission, je tremble et frissonne devant votre terrible aspect.

L'OGRE. — Oh! je suis loin d'avoir en ce moment ma figure la plus terrible.

LE BAILLI. — Je venais... pour affaires... pour vous prier de vous intéresser à moi contre mon voisin.... J'ai aussi apporté la bourse que voici.... Mais la vue de monseigneur m'effraye trop. (*L'Ogre se métamorphose en souris et se met dans un coin.*) Qu'est donc devenu l'Ogre?

L'OGRE *d'une voix flûtée.* — Mettez seulement l'argent sur la table là-bas. Je me suis mis ici pour ne pas vous effrayer.

LE BAILLI. — Voici. (*Il dépose l'argent.*) Oh! c'est une belle chose que la justice! Comment peut-on avoir peur d'une souris pareille? (*Il sort.*)

L'OGRE *reprenant sa forme naturelle.* — Une bourse assez bien garnie! Il faut avoir pitié des faiblesses humaines.

CHARLOT *entrant.* — Avec votre permission. (*A part.*) C'est ici, Charlot, qu'il faut avoir du cœur au ventre. (*Haut.*) Excellence.

L'OGRE. — Que voulez-vous?

CHARLOT. — Je suis un savant en voyage, et j'aurais voulu prendre la liberté de faire la connaissance de Votre Excellence.

L'OGRE. — Très-bien : faites ma connaissance.

CHARLOT. — Vous êtes un puissant prince, et votre amour de la justice est connu du monde entier.

L'OGRE. — Je le crois bien. Asseyez-vous donc.

CHARLOT. — On raconte beaucoup de choses merveilleuses de Votre Altesse.

L'OGRE. — Il faut bien que le monde parle de quelque chose, et alors ce sont les têtes couronnées qui défrayent d'abord la conversation.

CHARLOT. — Mais il est pourtant une chose que j'ai de la peine à croire, à savoir que Votre Altesse se puisse métamorphoser en éléphant et en tigre.

L'OGRE. — Je vais vous en donner une preuve. (*Il se change en lion.*)

CHARLOT *tirant en tremblant un portefeuille.* — Permettez-moi de noter ce remarquable phénomène. Mais daignez à présent reprendre les grâces de votre forme naturelle, parce que je meurs d'effroi.

L'OGRE *dans sa forme naturelle.* — N'est-ce pas que voilà des tours difficiles?

CHARLOT. — Étonnants. Mais autre chose : on dit aussi que vous pouvez vous métamorphoser en animaux plus petits, et, avec votre permission, cela me paraît encore plus incompréhensible, car que devient alors, de grâce, la masse considérable de votre corps?

L'OGRE. — Je vais vous le montrer aussi. (*Il se change en souris; Charlot se met à sauter à quatre pattes derrière lui; l'Ogre prend peur et s'enfuit dans une autre pièce; Charlot le poursuit.*)

CHARLOT *revenant.* — Liberté! égalité! la Loi est mangée! Maintenant, j'espère que c'est au tiers état Gottlieb à gouverner. (*Tempête de trépignements et de sifflets au parterre.*)

SCHLOSSER. — Arrêtez! une pièce révolutionnaire! Dans chaque mot je flaire de l'allégorie, un sens mystique. Arrêtez, arrêtez! Oh! comme

je voudrais repenser, sentir à nouveau le drame tout entier, pour saisir les indications mystérieuses et les profondes allusions, et pour sonder la profondeur religieuse! Arrêtez! pour l'amour du ciel, ne trépignez pas! on devrait plutôt recommencer le tout. De grâce, pas de ces trépignements profanes! (*On continue à trépigner; Wiesener et d'autres applaudissent; Charlot est très-embarrassé.*)

BOETTICHER. — Il... me....

FISCHER. — Tenez-vous donc tranquille.

BOETTICHER. — Me... faut....

MULLER. — Comme il s'enfle, comme il pousse!

FISCHER. — Je crains qu'il n'éclate.

BOETTICHER. — Faut... faut....

FISCHER. — Pour l'amour du ciel, vous allez crever.

BOETTICHER. — Lou... lou... (*criant très-fort*) louer!... (*Le bâillon s'échappe en volant de sa bouche, passe par-dessus l'orchestre, et va frapper Charlot à la tête, sur le théâtre.*)

CHARLOT. — Oh! oh! ils me jettent des pierres; je suis mortellement blessé à la tête. (*Il s'échappe.*)

BOETTICHER. — Louer, exalter, diviniser, expliquer le talent céleste unique, incomparable, qui n'a son pareil ni dans notre patrie ni dans les pays étrangers! Et, ô malheur! il va croire que mon effort de sympathie et d'admiration était dirigé contre lui, parce que cet infâme bâillon est allé heurter sa tête vénérable et couronnée de lauriers.

FISCHER. — C'était comme un coup de canon.

MULLER. — Laissez-le bavarder et louer à son aise, et tenez monsieur Schlosser, qui est aussi devenu enragé.

SCHLOSSER. — O profondeur, profondeur des intuitions mystiques! sûrement, sûrement le soi-disant matou doit à la dernière scène s'agenouiller sur la montagne au lever du soleil, et l'aurore faire briller ses reflets à travers son corps transparent. Hélas! hélas! nous allons perdre cette scène! Écoutez! les trépignements continuent.... Non, drôles, lâchez-moi, arrière!

LEUTNER. — Tenez, monsieur Fischer, je viens heureusement de trouver une forte ficelle dans l'orchestre; liez-lui donc les mains.

MULLER. — Et les pieds aussi. Il s'en démène comme un furieux.

BOETTICHER. — Comme je jouis, comme je respire, maintenant que tu es parti, parti, bâillon, lancé au loin dans le monde, et que, semblable à un fleuve qui a rompu ses digues, le flot des éloges peut rouler,

écumer, déborder de nouveau, jouant avec des allusions et des citations, et charriant des passages d'auteurs anciens! Oh! quelle dignité a cet homme, et comme ingénieusement il exprimait la fatigue en fléchissant légèrement sur ses genoux quand il s'arrêtait! Il n'a pas songé à s'essuyer la sueur, comme n'eût pas manqué de le faire un artiste ordinaire; non, il n'en avait pas le temps, lui, le premier, l'unique, le surhumain, le gigantesque, le titanique!

FISCHER. — Il tombe tout à fait dans l'hymne, depuis qu'il n'a plus son barrage.

MULLER. — Laissez-le; l'état de M. Schlosser est bien plus piteux.

SCHLOSSER. — Oh! maintenant paraîtrait la société secrète qui conspire pour le salut de l'humanité. On proclame la liberté, et je suis lié ici. (*Le bruit, la confusion, les cris augmentent au parterre et à la galerie.*)

LEUTNER. — Mais c'est un tapage infernal, comme si la maison allait crouler.

LE POETE *derrière la scène.* — Eh! laissez-moi en paix.... Où me réfugier? (*Il se précipite hors de lui sur le théâtre.*) Que faire, déplorable poëte que je suis!... La pièce va finir... peut-être tout eût encore été bien... j'espérais justement tant de succès de cette scène morale.... Si seulement ce n'était pas si loin jusqu'au palais du Roi... je chercherais le Charmeur.... A la fin du second acte, il m'a déjà fait comprendre toutes les fables d'Orphée.... Mais suis-je fou, aliéné?... Je suis sur le théâtre, et il faut que le Charmeur soit fourré ici quelque part dans les coulisses.... Je veux le chercher... le trouver... il me sauvera. (*Il sort.*) (*Il revient vite.*) Il n'est pas là.... Monsieur le Charmeur!... L'écho moqueur seul me répond.... Que Votre Seigneurie paraisse donc.... Rien qu'un peu de critique conciliante... et tout l'empire en ce moment soulevé... va s'apaiser.... Nous avons tous de bonnes intentions... le public et moi. Nous n'avons manqué que le point d'appui!... Monsieur le Charmeur, monsieur le pacificateur, un peu de haute critique, pour mettre fin à l'anarchie!... O malheur, il m'a abandonné.... Ah! je l'entrevois là-bas.... il faut qu'il vienne. (*Le Poëte a dit ce monologue en forme de récitatif; le parterre en a rempli les pauses par ses trépignements.*)

LE CHARMEUR *derrière la scène.* — Non, je ne sortirai pas.

LE POETE. — Venez donc, et n'ayez pas peur; vous vous tirerez d'affaire.

LE CHARMEUR. — Le tapage est trop épouvantable.

LE POETE *le poussant en avant.* — Le monde vous attend. En avant calmez, apaisez.

Le Charmeur *s'avançant avec son jeu de clochettes.* — Je vais en courir la chance. (*Il joue et chante :*)

Nous ignorons la haine
Dans ces murs vénérés,
Et l'amour seul ramène
Les humains égarés.
Puis ils sont par des mains amies
Conduits vers les rives bénies [1].

Pourquoi ces hurlements,
Ce tapage excentrique?
Calmez-vous, bonnes gens,
Et laissez la Critique
Vous éclairer, vous redresser,
Vous dire ce qu'il faut penser.

(*Le parterre commence à applaudir; la scène change, le feu et l'eau de la Flûte enchantée commencent à jouer; en haut, on voit le temple du Soleil ouvert; le ciel est ouvert et l'on y voit Jupiter assis; en bas l'enfer avec Tarcaléon* [2]. *Cobolds et Sorcières sur la scène. Beaucoup de lumière. Explosion d'applaudissements. Grand tumulte.*)

Wiesener. — Maintenant il faut que le chat passe par l'eau et le feu, et puis la pièce est terminée.

(*Entrent le Roi, la Princesse, Gottlieb, Charlot avec la tête bandée; domestiques.*)

Charlot. — Voici le palais du comte de Carabas.... Diable, on a tout changé ici.

Le Roi. — Un beau palais.

Charlot. — Puisqu'il en est ainsi (*prenant la main de Gottlieb*), il faut que vous passiez d'abord par le feu et ensuite par l'eau. (*Gottlieb passe par le feu et par l'eau, avec accompagnement de flûte et de cymbales.*) Vous avez subi l'épreuve, et maintenant, mon prince, vous êtes tout à fait digne du gouvernement.

Gottlieb. — Le gouvernement, Charlot, est une singulière chose. J'en ai eu froid et chaud par tout le corps.

Le Roi. — Recevez maintenant la main de ma fille.

La Princesse. — Que je suis heureuse!

Gottlieb. — Moi aussi.... Mon Roi, je voudrais maintenant aussi récompenser mon serviteur.

Le Roi. — Très-bien; je lui confère la noblesse. (*Il suspend une décoration au cou de Charlot.*) Comment s'appelle-t-il donc?

[1] Ce couplet est emprunté à la *Flûte enchantée.*

[2] Dieu infernal.

Gottlieb. — Charlot. Il est de naissance médiocre, mais son mérite l'élève.

Léandre *entrant précipitamment.* — Place! place! (*Il se fraye un chemin vers le devant de la scène.*) J'ai suivi en poste, pour venir déposer mes félicitations aux pieds de mon adorable Princesse et de monseigneur son époux. (*Il s'avance et s'incline devant le public:*)

La victoire est au Chat, en dépit des méchants.
Ses hauts faits sont notés par l'équitable histoire,
Les siècles à venir parleront de sa gloire,
Et nos petits-neveux la diront dans leurs chants.

Oui, quand le temps aura, sous la poudre des ans,
De maints fastes menteurs enterré le grimoire,
D'un pur éclat toujours brillera la mémoire
Du Chat, de ses vertus, de ses exploits touchants.

La gloire de Charlot rejaillit sur sa race:
Rien n'a de son grand cœur épouvanté l'audace,
Ni les monstres grinçants, ni l'Ogre redouté.

Donc si jamais l'envie, en sa rage mesquine,
Veut au-dessus des chats hisser la gent canine,
Ne daignez contester: nommez le Chat botté!

(*Trépignement général. La toile tombe.*)

ÉPILOGUE.

Le Roi *sortant de derrière la toile.* — Demain nous aurons l'honneur de donner une seconde représentation de la pièce d'aujourd'hui.

Fischer. — Quelle impudence! (*Nouveaux trépignements.*)

Cris dans le parterre. — Le dernier décor, le dernier décor!

Derrière la toile. — Vrai, on redemande le décor! (*La toile se lève, le théâtre est vide, et on ne voit que le décor.*

Arlequin *se présentant avec force révérences.* — Pardonnez-moi si je prends la liberté de vous remercier au nom du décor; le décor vous doit cela, s'il sait seulement à moitié vivre. Il s'efforcera de continuer de mériter à l'avenir l'applaudissement d'un public éclairé; c'est pourquoi il ne se laissera jamais manquer de lampes, ni des ornements

42.

nécessaires, car l'approbation d'une telle assemblée l'encouragera au point,... au point.... Voyez donc, il est tellement ému que les larmes ne lui permettent pas de continuer son discours. (*Il sort en s'essuyant les yeux. Quelques spectateurs du parterre pleurent. On enlève le décor, et on voit les murs nus de la scène; le public commence à s'écouler; le Souffleur sort de son trou; le Poëte paraît en humble posture sur la scène.*)

LE POETE. — Je prends encore une fois la liberté....

FISCHER. — Vous êtes donc encore là?

MULLER. — Vous auriez dû rentrer chez vous depuis longtemps.

LE POETE. — Seulement quelques mots encore, avec votre obligeante permission. La pièce est tombée....

FISCHER. — A qui le dites-vous?

MULLER. — Nous l'avons bien vu.

LE POETE. — La faute n'est peut-être pas entièrement à moi.

MULLER. — Et à qui donc la faute, si nous sommes obligés de tenir ici lié un digne jeune homme qui se démenait autrement comme un enragé? A qui la faute que la tête nous tourne à tous, si ce n'est à vous?

SCHLOSSER. — Homme inspiré! N'est-ce pas que votre drame sublime est une théorie mystique et une Apocalypse de la nature de l'amour?

LE POETE. — Pas que je sache. J'ai seulement voulu essayer de vous reporter aux sentiments lointains de vos années d'enfance.

LEUTNER. — Cela n'est pas si aisé, mon brave homme.

LE POETE. — A cet effet il vous aurait fallu sans doute déposer pour deux heures toute votre éducation.

FISCHER. — Comment une telle chose est-elle possible?

LE POETE. — Oublier vos connaissances.

MULLER. — Voyez donc, et pourquoi pas?

LE POETE. — De même, ce que vous avez pu lire dans les journaux.

MULLER. — Quelles exigences!

LE POETE. — Bref, il vous aurait fallu redevenir de petits enfants.

FISCHER. — Mais nous remercions Dieu de ne l'être plus.

LEUTNER. — Notre éducation nous a coûté assez de peines, d'angoisses et de sueur. (*On trépigne de nouveau.*)

LE SOUFFLEUR. — Essayez donc de faire quelques vers, monsieur le Poëte. Peut-être cela leur inspirera-t-il quelque respect.

LE POETE. — Peut-être me viendra-t-il une xénie[1].

LE SOUFFLEUR. — Qu'est-ce que cela?

[1] Allusion aux épigrammes bien connues de Gœthe et de Schiller.

LE POETE. — Un nouveau genre de poésie, qu'on ressent plus aisément qu'on ne le décrit. (*Se tournant vers le parterre :*)

Si tu veux, ô public, m'imposer ta sentence,
Il faut, en premier lieu, prouver ta compétence.

(*On lui jette du parterre des pommes et des poires gâtées, et des boules de papier.*) Ces messieurs d'en bas sont trop forts pour moi dans ce genre de poésie.

MULLER. — Venez, monsieur Fischer et monsieur Leutner, que nous traînions M. Schlosser chez lui, comme une victime de l'art.

SCHLOSSER *entraîné.* — Tirez, tirez toujours, âmes vulgaires, la lumière de l'amour et de la vérité n'en pénétrera pas moins le monde.

(*Tout le monde sort.*)

LE POETE. — Je m'en vais aussi.

BOETTICHER. — St! st! Monsieur le Poëte!

LE POETE. — En quoi puis-je vous servir?

BOETTICHER. — Je n'ai point été parmi vos ennemis, mais le jeu entraînant de l'homme unique qui a représenté le vertueux Charlot m'a complétement empêché de pleinement saisir le mérite de votre composition dramatique, à laquelle je n'en désire pas moins volontiers rendre justice. Mais, pour le moment, je voulais simplement vous demander si ce grand homme se trouve encore au théâtre.

LE POETE. — Non; mais que lui voulez-vous?

BOETTICHER. — Rien que l'adorer un peu, et commenter sa grandeur. — Donnez-moi, s'il vous plaît, ce bâillon là-bas : je veux le conserver comme un monument de la barbarie de mon temps et de mes compatriotes.

LE POETE. — Le voici.

BOETTICHER. — Je me souviendrai toujours avec gratitude de votre obligeance. (*Il sort.*)

LE POETE. — O siècle ingrat! (*Il sort; les quelques spectateurs qui étaient restés rentrent chez eux.*)

(*Traduit de l'allemand de* LOUIS TIECK.)

LE PARSISME,

D'APRÈS LES TRAVAUX ALLEMANDS MODERNES[1].

TROISIÈME ARTICLE.

LE PARSISME SOUS LES SASSANIDES.

Dans l'antiquité, les conquérants s'inquiétaient fort peu de la religion des peuples qui tombaient sous leur joug; c'est ce qui explique comment la religion de Zoroastre traversa sans périr, et même sans voir diminuer le nombre de ses adhérents, les cinq siècles qui s'étendent de la conquête de la Perse par les Grecs à la restauration de la nationalité persane par les Sassanides. Elle était si peu tombée dans l'oubli sous le gouvernement des rois parthes[2], que lorsque, dans la première partie du troisième siècle de l'ère chrétienne, Ardeschir Babekan lui rendit la position officielle qu'elle avait eue autrefois sous les Achéménides, il se trouva qu'elle était professée par l'immense majorité des habitants de l'empire. On ne peut du reste attribuer qu'à cette circonstance la facilité et la rapidité avec lesquelles se fonda la dynastie nouvelle. En levant l'étendard de la révolte contre un pouvoir qui avait négligé le soin de faire oublier son origine étrangère, Ardeschir comptait, sans le moindre doute, sur le concours des Parses, ses coreligionnaires, c'est-à-dire sur l'appui de la population tout entière. On ne saurait douter, en effet, que l'avénement de la dynastie des Sas-

[1] Voir les livraisons d'août et octobre 1859.

[2] Silv. de Sacy, *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, p. 45.

sanides n'ait été le résultat d'un mouvement religieux et national[1], quand on voit son fondateur ne séparer jamais ses intérêts de ceux du parsisme, et recommander à son fils, en mourant, de suivre la même ligne de conduite. « N'oubliez jamais, lui dit-il, que, comme roi, vous êtes à la fois le protecteur de la religion et celui de votre pays. Considérez comme inséparables le trône et l'autel; ils doivent toujours se soutenir réciproquement[2]. »

Cependant le parsisme restauré par Ardeschir Babekan est fort différent de celui de l'Avesta. Le fond général est bien en somme le même : c'est toujours le dualisme et la lutte du bien et du mal; toujours aussi la division de l'ensemble des choses en deux camps ennemis, et l'obligation pour le mazdéen de prendre parti pour le principe du bien, et de combattre avec énergie tout ce qui appartient à l'empire du mal. Mais le thème s'est enrichi d'une foule de doctrines dont les unes sont à peine indiquées dans l'Avesta, et dont les autres lui sont entièrement inconnues, parfois même contraires. La légende s'est compliquée; le merveilleux a pris des proportions inouïes; l'esprit simple et pratique du parsisme primitif a disparu pour faire place à un formalisme de plus en plus étroit, et à un certain dogmatisme tournant à la casuistique.

Comment la religion de Zoroastre s'est-elle chargée de ces éléments nouveaux ou étrangers, et a-t-elle perdu sinon son caractère général, du moins sa forme antique? C'est ce dont il convient d'abord de se rendre compte. D'épaisses ténèbres couvrent encore l'époque pendant laquelle cette transformation s'est accomplie; mais quelques points saillants et bien connus pourront nous servir de jalons et diriger nos recherches.

I.

La conquête de la Babylonie par Cyrus avait tiré le mazdéisme de l'isolement dans lequel il avait vécu jusqu'alors, et l'avait transporté sur une scène où plusieurs religions, deux au moins, celle des Chaldéens et celle des Juifs, se trouvaient déjà en présence. Ce n'est pas que les sectateurs de Zoroastre n'eussent eu précédemment quelques rapports avec des peuples de la race sémitique. Zoroastre aurait bien pu, lui-même, avant de se retirer dans la Bactriane, rencontrer, sur les con-

[1] Silv. de Sacy, *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, p. 168 et 169.

[2] Ferdosi, *Schah-Nameh;* Malcolm, *Histoire de la Perse*, trad. franç., t. I, p. 137.

fins de la Médie, les Sémites, qui avaient probablement, à cette époque reculée, des établissements florissants dans les plaines qui s'étendaient en deçà de la chaîne des monts Zagros[1], et peut-être même s'inspirer auprès d'eux de cette tendance monothéiste et de ce sens pratique qui semblent faire le fond de leur génie, et qui paraissent au contraire peu propres au génie plus complexe et plus brillant de la famille aryenne. Ce n'est là toutefois qu'une hypothèse, en faveur de laquelle on ne saurait invoquer pour le moment que des indices trop fugitifs pour qu'il soit convenable de s'y arrêter plus longtemps[2]. Ce qui paraît plus certain, c'est que les Araméens faisaient avec les peuplades aryennes le commerce de quelques objets de luxe, tels que les ornements de toilette à l'usage des jeunes filles, dont il est parlé dans le Vendidad[3]. Probablement aussi les Aryens avaient appris des Sémites l'art de travailler les métaux[4]; mais ces relations rares et rapides n'avaient pu exercer une influence sérieuse sur la manière de penser propre aux mazdéens.

Les choses changèrent de face quand les Perses se furent établis au sein d'une population sémitique qui, dans toutes les choses d'art, leur était infiniment supérieure. Comme il arrive d'ordinaire en pareil cas, les vainqueurs subirent l'influence des vaincus.

Il est positif que les Perses empruntèrent aux Assyriens leurs arts et jusqu'à un certain point leur langue. Les inscriptions de leurs rois sont faites sur le modèle de celles des anciens rois du pays. Leurs palais furent construits dans le style des édifices de Babylone et de Ninive; ceux même qui furent élevés à Persépolis, quoique le système de terrasses — très-heureusement employé sur les bords de l'Euphrate et du Tigre, où la chaleur, l'humidité et la multitude des insectes rendaient l'habitation des plaines et des bas-fonds incommode et insalubre — ne présentât aucun avantage particulier dans une contrée montagneuse et dans un climat sec et tempéré[5]. Les ornements dont leurs monuments furent décorés ne diffèrent en rien des sculptures assyriennes. Des figures colossales de taureaux ailés à face humaine sont placées à Persépolis, comme à Ninive et à Babylone, à l'entrée des

[1] Spiegel, *Grammatik der Huzvareschsprache*, p. 3.

[2] Cette hypothèse est cependant fort ancienne. Elle était admise par Ammien Marcellin, qui dit positivement que le Bactrien Zoroastre avait puisé dans les mystères des Chaldéens, XXIII, 6.

[3] *Vendidad*, farg. XIV, 66.

[4] Spiegel, *Avesta*, t. I, p. 155, note 1.

[5] Spiegel, art. *Persepolis*, dans *Real-Encyclop. für protest. Theologie*.

résidences royales. Le reste de l'ornementation ne s'éloigne presque pas de ce qu'on voit sur les murs des cités assyriennes.

Dans les parties occidentales des pays conquis, les Perses finirent par adopter la langue araméenne, et, malgré les hypothèses contraires de plusieurs habiles philologues, il est permis de regarder le pehlvi comme une langue aryenne envahie par le vocabulaire sémitique. Le vaincu absorba assez profondément le vainqueur pour que l'empire des Achéménides ait été aussi connu, dans le monde ancien, sous le nom d'empire assyrien que sous celui d'empire perse[1]. Esdras ne désigne Darius que sous le titre de roi d'Assour[2], et Pline[3] parle de Cyrus comme d'un roi d'Assyrie[4].

Cette absorption des Perses par les Chaldéens n'avait pas échappé aux anciens. Hérodote fait remarquer leur facilité à adopter les usages étrangers. « Ils ont pris, ajoute-t-il, l'habillement des Mèdes, qui leur a paru plus beau que le leur, et, à la guerre, les cuirasses des Égyptiens. Les autres nations leur ont aussi enseigné des voluptés qui leur étaient inconnues[5]. »

Cette facilité à adopter les mœurs étrangères s'étendit aux choses religieuses. Hérodote nous en est encore le garant. Il nous apprend que les Arabes et les Assyriens leur donnèrent le culte de Vénus Uranie[6], de cette déesse dans le temple de laquelle toute femme née à Babylone devait, une fois en sa vie, se prostituer à un étranger[7]. Bérose[8], Quinte-Curce et Strabon s'accordent à reconnaître que le culte de Vénus passa des Assyriens aux Perses, et ils ajoutent que ce fut sous le règne d'Artaxerxès III et par les soins de ce prince[9]. Ainsi déjà sous les Achéménides l'antique mazdéisme avait perdu sa pureté primitive, et avait associé à l'adoration d'Ormuzd celle d'une divinité assyrienne.

Cette Vénus Uranie, comme l'appelle Hérodote, était la planète Vénus, et occupait une des premières places dans le culte des astres des Assyriens et des Chaldéens[10]. Les Perses ne lui donnèrent pas le

[1] Esaïe, x, 9; xi, 11. II *Rois*, xvii, 24.
[2] *Esdras*, vi, 22.
[3] Pline, *Histoire naturelle*, xix, 19.
[4] Spiegel, *Gramm. der Huzvareschsprache*, p. 4-6.
[5] Hérodote, i, § 135.
[6] *Ibid.*, i, § 132.
[7] *Ibid.*, i, § 199.
[8] Cité par Clément d'Alexandrie dans son *Discours aux gentils*.
[9] Quinte-Curce, v, 1. Strabon, xi.
[10] Rhode, *Die heilige Sage der alten Baktrer, Meder und Perser*, p. 271 et 272.

nom de Mithra, comme le rapporte l'historien grec; ils ne l'identifièrent même pas avec ce personnage divin dè leur antique mythologie, ils la lui donnèrent seulement pour compagne, et cette association était assez naturelle. Dans le parsisme primitif, Mithra est la lumière qui précède l'apparition du soleil et celle qui suit son coucher; la lumière qui la première dore, le matin, le sommet des montagnes, et qui la dernière en éclaire, le soir, les cimes[1]. Vénus, l'étoile du matin aussi bien que l'étoile du soir, précède aussi le lever du soleil et l'accompagne à son déclin; elle suit la même marche que Mithra; elle se montre avec lui et elle disparaît avec lui. Il était tout simple qu'en entrant dans la mythologie mazdéenne elle fût associée à ce dieu et qu'elle fût regardée comme une sorte de Mithra femelle.

Au culte de Vénus nous trouvons associé, probablement déjà sous les Achéménides, celui du soleil, de la lune et des étoiles en général; on en a pour preuve le chant à refrain contenu dans le vingt et unième fargard du Vendidad[2], fargard qui ne remonte pas beaucoup au delà de la conquête de la Perse par Alexandre de Macédoine. On peut encore en appeler au fragment inséré dans le dix-neuvième, entre deux pièces se rapportant à la légende de la tentation de Zoroastre par Ahriman. Dans ce fragment, qui est certainement d'un âge peu reculé, à côté d'Ormuzd et de ses œuvres, la terre, l'eau et les arbres purs, on célèbre le ciel étoilé, les astres lumineux sans commencement, la brillante étoile Tistar[3] au corps de taureau et aux ongles d'or, et d'autres sphères célestes dont le rôle ne semble pas encore bien défini[4]. Parfois les divinités nouvelles ont pris sans façon quelques attributions qui, dans le principe, appartenaient aux anciennes. Ainsi, d'après l'Avesta, c'est Ormuzd lui-même qui répand la pluie sur la terre pour la débarrasser de tout ce qu'elle contient d'impur. Le Vendidad nous le montre la faisant monter du lac Kouru-Kascha, avec l'aide des vents et des nuages, et, ensuite, quand elle a lavé la terre, lui ouvrant les chemins du lac Puithika, où les eaux se purifient avant de rentrer dans le lac Kouru-Kascha, leur séjour ordinaire[5]. Dans les traditions postérieures, il n'en est plus de même : c'est l'étoile Tistar qui est chargée de ce soin. Le Yescht qui porte le nom de cet astre nous déroule un mythe complet et fort développé sur le nouveau dieu des eaux, « astre lumineux, res-

[1] Windischmann, *Mithra*, p. 52 et 53.
[2] Spiegel, *Avesta*, t. I, p. 258.
[3] C'est le Taschter d'Anquetil-Duperron.
[4] *Vendidad*, farg. XIX, 118, 119, 125, 126, 130 et 131.
[5] *Vendidad*, farg. V, 50-62.

plendissant, qu'invoquent les troupeaux, les animaux domestiques et les hommes[1]. »

D'autres divinités sidérales sont encore mentionnées dans les Yeschts, dans le Sirozé et dans le Boundehesch. Les principales sont Venant, Satevis, Haftorang et Mah-Gah, qui sont, avec Tistar, les chefs de l'armée des cieux. Nous ne rechercherons point si ces astres sont des étoiles fixes et des constellations, comme l'assure Anquetil-Duperron, ou des planètes, comme le prétend Rhode, et, ce nous semble, avec plus de vraisemblance. Il est un fait plus important à constater, c'est que, d'après les Yeschts et le Boundehesch, les Parses leur attribuaient une influence directe sur les destinées humaines, croyance qui ne peut avoir son origine que dans les religions des Assyriens et des Chaldéens. La vie des hommes paraît leur être confiée. Venant est célébré, dans le Yescht qui porte son nom, comme le dieu qui donne la santé. Haftorang, dans le Sirozé, et la lune, dans le Mah-Niaesch, sont également appelés la source de la santé, qualification qui n'est jamais appliquée à aucun des dieux de l'Avesta. Non-seulement ils veillent sur ceux qui les implorent, les gardent contre leurs ennemis et les comblent de biens[2], mais encore ils ont une vertu purificatoire. Ainsi, une cérémonie de purification se termine par l'invocation des luminaires élevés, afin que quelques-uns des astres créés par les Baghas viennent éclairer le pénitent[3]. Ajoutons enfin que leur influence bienfaisante s'étend sur les troupeaux et les fruits de la terre[4].

Ce culte des astres, avec son cortége obligé de superstitions astrologiques, n'est pas sorti du parsisme primitif. La religion zoroastrienne, née presque exclusivement du sentiment moral et visant essentiellement à la pratique, ne pouvait pas s'allier facilement à l'astrolatrie. Elle se contenta de placer les astres, en tant que corps lumineux, parmi les êtres qui doivent l'existence à Ormuzd, et à déclarer que le soleil, la lune et les étoiles, montrent à regret leur lumière aux hommes impurs[5]. D'une influence directe sur la race humaine, en dehors de leur action physique générale par la chaleur, la lumière, etc., il n'y a pas un seul mot dans les parties véritablement antiques des livres sacrés des mazdéens.

[1] Eug. Burnouf, *Comment. sur le Yaçna*, p. LXIX, et 366. *Yescht de Tistar*, cardé VI. *Boundehesch*, VII et XIX.

[2] Rhode, *ibid.*, p. 254 et 269.

[3] *Vendidad*, farg. XIX, 78.

[4] Rhode, *ibid.*, p. 254, 257 et 263. Eug. Burnouf, *Comment. sur le Yaçna*, p. 193.

[5] *Vendidad*, farg. IX, 161.

C'est dans les croyances religieuses des Assyriens et des Chaldéens que tout nous invite à chercher l'origine de ce culte, que nous trouvons répandu parmi les Parses dès les derniers temps de la dynastie des Achéménides. Mais il convient de faire remarquer ici que l'astrolatrie, quelque extension qu'elle ait prise dans ce que nous pouvons appeler le parsisme orthodoxe, c'est-à-dire dans le parsisme tel qu'il se trouve dans les Yeschts, le Sirozé et le Boûndehesch, livres formant, avec l'Avesta, le canon des saintes Écritures des adorateurs du feu, n'a pas supplanté les anciennes croyances; elle s'est fait seulement une place à côté d'elles. Un cycle de divinités sidérales s'est tout simplement juxtaposé au cycle des divinités antiques, et si l'on n'a pas eu l'habileté, si l'on n'a peut-être jamais essayé de les fondre ensemble, on a du moins conçu les mythes et les légendes des divinités nouvelles dans l'esprit du parsisme primitif, en leur faisant jouer un rôle plus ou moins actif dans la grande bataille qui se livre entre les deux principes contraires.

Mais à côté du parsisme orthodoxe, on trouve un autre parsisme, auquel nous pouvons donner par opposition le nom d'hétérodoxe, et dans lequel l'astrolatrie a au contraire presque tout envahi, et détrôné à peu près toutes les divinités subordonnées de l'Avesta, remplaçant par l'armée des cieux la milice spirituelle des amschaspands, des izeds et des férouers. Et encore, ce qui est resté ici de la mythologie primitive ne sert presque plus que d'enveloppe artificielle au culte des astres. Nous reviendrons plus loin sur cette secte parse, nous bornant pour le moment à cette indication générale, qui doit d'ailleurs simplement faire voir que l'action des religions des Assyriens et des Chaldéens sur la véritable tradition des Parses a été maintenue dans de certaines limites.

Il ne faudrait pas croire cependant que le parsisme reçut tout, si nous pouvons ainsi dire, et ne donna rien. S'il subit l'influence de l'astrolatrie qui régnait parmi les anciennes populations de la Babylonie, celle-ci, de son côté, lui fit plus d'un emprunt. Le culte de Mithra, par exemple, passa des Perses aux Chaldéens. On ne peut se refuser à l'admettre, quand on voit ce culte apporté à Rome non par des mages parses, mais par des mages chaldéens, et quand on considère que la forme particulière sous laquelle il se présente alors ne peut être que le résultat des modifications qu'il a dû subir en entrant dans l'astrolatrie babylonienne. L'action du parsisme paraît même s'être étendue fort loin. On en a une preuve irrécusable dans ce que Plutarque nous raconte des pirates ciliciens que vainquit Marius,

et qui les premiers firent connaître à l'Occident le culte de Mithra. Ces hommes, qui, renouvelant dans la Grèce les exploits de Xerxès, brisent les statues et ravagent les temples, n'appartenaient pas par leur origine à la famille aryenne, mais il est incontestable qu'ils professaient le mazdéisme. Ces faits, auxquels il serait facile d'en joindre d'autres, prouvent que la religion de Zoroastre et celles avec lesquelles elle se trouva en contact dans le vaste empire des Achéménides se pénétrèrent mutuellement, et que, pendant les quelques siècles qui précédèrent immédiatement l'avénement du christianisme, il s'opéra dans l'Asie antérieure un vaste travail de fusion entre plusieurs des conceptions religieuses de l'Orient.

Cette pénétration réciproque de cultes d'origines diverses ne se produisit nulle part avec autant d'éclat que dans les rapports intimes qui unirent le parsisme et le judaïsme. De toutes les religions qui se rencontrèrent sur les bords de l'Euphrate, celle des Parses et celle des Juifs étaient les mieux faites pour s'entendre. Leur esprit était au fond le même, leur point de vue presque identique. Elles avaient en commun une tendance essentiellement morale et pratique; leur doctrine fondamentale ne différait que dans la forme. Si le monothéisme était plus obscur dans le zoroastrisme que dans le mosaïsme, il n'y était pas cependant moins réel, comme nous l'avons déjà indiqué. Ce qui devait surtout rapprocher les Juifs et les Perses, c'était leur égale horreur pour toute représentation sensible de la Divinité. Ce n'est pas tout encore. Les deux peuples avaient été voués à l'agriculture par leurs législateurs, qui avaient pensé évidemmeut l'un et l'autre que la vie agricole offre les meilleures garanties de la pureté des mœurs. Leurs lois présentaient des ressemblances surprenantes; elles recommandaient dans le même sens le respect de la famille; elles avaient un système semblable de souillures légales et de purifications; elles partageaient les hommes et les animaux en deux grandes classes, les purs d'un côté et les impurs de l'autre. Leur analogie s'étendait jusqu'en des points de la plus minime importance, et une foule de détails de l'existence humaine, dont les législations n'ont pas coutume de s'occuper, étaient réglementés presque de la même manière chez les deux nations.

Aussi quand les Juifs et les Perses se rencontrèrent pour la première fois dans la Babylonie, ils se reconnurent aussitôt pour des frères. Au moment même où Cyrus marcha contre Babylone, les déportés du royaume de Juda le saluèrent comme un libérateur. Se rangèrent-ils ouvertement de son côté? lui rendirent-ils quelques-uns de ces services

qui, si légers qu'ils soient, peuvent être d'un prix immense pour une armée envahissant un pays ennemi? L'histoire se tait sur ces détails; mais elle nous atteste que les Juifs trouvèrent des protecteurs et des amis dans les vainqueurs. La faveur des Achéménides ne leur fit jamais défaut. Après que la puissance des successeurs de Cyrus eut été brisée par Alexandre de Macédoine, les Juifs ne séparèrent pas leurs intérêts de ceux des Perses. La haine commune des deux peuples pour des vainqueurs odieux resserra les liens qui les unissaient déjà. Quand le trône du grand roi eut été relevé par Ardeschir Babekan, les Juifs retrouvèrent auprès des Sassanides, sauf dans quelques moments difficiles, une bienveillance égale à celle dont les Achéménides les avaient comblés.

On ne peut s'étonner que le judaïsme et le mazdéisme aient travaillé de bonne heure à se compléter par des emprunts réciproques. On sait ce que les Juifs doivent au parsisme. Leur doctrine des anges est calquée sur celle des amschaspands et des izeds, et leur démonologie sur celle d'Ahriman et de ses esprits pervers. La doctrine de la résurrection des corps a-t-elle passé du mazdéisme au judaïsme? C'est probable, mais non absolument certain. On peut affirmer seulement qu'elle était admise par les Parses longtemps avant qu'elle apparût dans un écrit juif, mais ce n'est pas là une preuve absolue de son antériorité dans le mazdéisme; peut-être se forma-t-elle à la fois et chez les Parses et chez les Juifs babyloniens.

C'est, dans tous les cas, de cette manière que semble s'être développé cet ordre d'idées singulières qui ont été désignées plus tard du nom d'Apocalypse. Leur germe premier se trouve à la fois dans les livres sacrés des Parses et dans ceux des Juifs. Le parsisme antique annonce pour les temps à venir un libérateur qui doit lui assurer la victoire sur ses ennemis, et les prophètes hébreux, de leur côté, parlent sans cesse d'un descendant de David qui doit rétablir la famille d'Israël dans son éclat primitif, et lui assurer la suprématie sur le reste des nations. Ce qui n'était dans le principe qu'une espérance assez vague prit des proportions considérables chez les deux peuples, quand les derniers descendants d'Israël, transportés sur la terre étrangère, et les Parses, dépouillés par la conquête macédonienne, non-seulement de leur ancien prestige, mais même de leur nationalité, eurent besoin, pour se consoler de leur abaissement, de tourner les regards vers l'avenir et d'y voir, par les yeux de la foi, leur rétablissement futur.

Alors on détermina l'époque à laquelle apparaîtrait le libérateur; on décrivit les divers événements qui précéderaient et annonceraient sa venue; on traça le tableau de ses actions et des résultats de son œuvre.

Comme l'attente était la même, qu'elle reposait sur des données semblables, qu'elle se nourrissait de pensées analogues, qu'elle se rattachait à la fois au sentiment religieux et au sentiment national, elle aurait pu sans le moindre doute donner naissance, chez les deux peuples, à des conceptions assez peu différentes. Mais quand on considère que l'eschatologie juive et l'eschatologie mazdéenne sont presque absolument identiques, et qu'elles ne semblent se séparer en quelques points de détail que pour mieux s'adapter aux particularités propres à chacune des deux religions, on est forcé d'admettre ou que le dogme a passé d'un des deux peuples à l'autre, ou, ce qui paraît plus vraisemblable, qu'il s'est développé à la fois et en même temps chez tous les deux par une action réciproque et continue des deux croyances.

La première hypothèse est pleine de difficultés. Il n'est pas une seule indication précise qui puisse servir à trancher la question d'antériorité, ni par conséquent nous mettre en état de décider lequel des deux peuples aurait emprunté cette eschatologie à l'autre. Ce qui est certain encore ici, c'est que ses traits généraux étaient arrêtés chez les Parses avant qu'aucun écrivain juif en eût présenté le tableau. On en a pour garant Théopompe, qui trouva ces idées établies parmi eux quatre siècles environ avant l'ère chrétienne. Chez les Juifs, elles ne paraissent pour la première fois, sous leur forme apocalyptique, que dans le livre qui porte le nom du prophète Daniel, et ce livre ne remonte pas au delà de la première moitié du second siècle avant Jésus-Christ. Mais on ne peut tirer aucune conclusion positive de ce rapprochement de dates, car rien ne prouve qu'elles ne fussent pas répandues antérieurement au milieu des enfants d'Israël. Ajoutez que plusieurs des traits qui sont entrés dans le tableau de l'Apocalypse appartiennent certainement à la nation juive, et se trouvent déjà épars dans les prophètes : telles sont la croyance que des guerres sanglantes précéderont la venue du libérateur[1] et la plupart des images employées à peindre l'ère de paix et de bonheur qui la suivra[2].

La seconde hypothèse paraît bien autrement satisfaisante. Si, laissant de côté la question d'antériorité, on compare les deux eschatologies, on s'aperçoit que chacune d'elles contient des détails qui ont les uns une origine juive, et les autres une origine mazdéenne. C'est ainsi, par exemple, que tout ce qui concerne les attaques du prince du mal contre le libérateur ne peut être venu que du parsisme,

[1] Ézéchiel, XXXVIII et XXXIX.

[2] Ésaïe, XI, XII, LXV, 19-25. Ézéchiel, XXXIV, 23-31; XXXVI, 23-37; XXXVII, 12-18.

la doctrine d'une puissance infernale capable de résister à Dieu n'ayant point d'antécédent dans l'hébraïsme. C'est à la même origine qu'il faut rapporter les indications chronologiques propres aux apocalypses, indications étrangères à la littérature hébraïque, et qui, au rapport de Théopompe, faisaient partie des croyances des Parses. D'un autre côté, la doctrine des précurseurs du libérateur semble appartenir en propre au judaïsme. Il faut ramener à la même source ce trait d'eschatologie mazdéenne, que Çaoshyanç apparaîtra sur la terre à la fin de la quatrième dynastie parse, imitation évidente des quatre monarchies de Daniel; et cet autre encore, que le libérateur fera connaître un nouveau nosk de la loi, autre imitation d'une croyance juive semblable, déjà ancienne[1], et répandue du moins parmi les Juifs à l'époque de la naissance du christianisme[2].

Nous ne pousserons pas plus loin cette analyse. Nous en avons dit assez pour convaincre le lecteur que chacune des deux eschatologies est, à un titre égal, un tissu complexe d'éléments juifs et d'éléments mazdéens. On a en même temps ici une preuve si manifeste de la pénétration réciproque des deux religions, qu'il serait fort superflu, ce nous semble, d'en chercher de nouvelles.

Ce ne fut pas cependant à la seule action des religions étrangères que le mazdéisme dut ses altérations. Il s'opérait dans son propre sein un travail continu qui eût suffi pour le transformer, même quand il eût vécu en dehors de toute influence étrangère. Comme toutes les choses de l'esprit, les religions se modifient sans cesse par un mouvement intérieur, et le parsisme ne fit pas exception à la règle générale. Quand on compare le Boundehesch et le livre des Yeschts à l'Avesta, en faisant abstraction des perturbations dues à l'importation de vues juives et chaldéennes, on s'aperçoit sans peine que le zoroastrisme a suivi une marche analogue à celle de toutes les religions de traditions écrites.

La légende a pris peu à peu des proportions plus considérables. Les quelques indications historiques, éparses dans l'Avesta, indications dont le véritable sens était certainement beaucoup moins intelligible aux Parses du temps des Achéménides et des temps postérieurs qu'à la critique moderne, perdirent rapidement leur caractère naturel, et devinrent des thèmes sur lesquels l'imagination broda les plus merveilleuses aventures. En même temps le sentiment était remplacé par

[1] *Targum Jonathan;* Esaïe, XII, 3.

[2] Bertholdt, *ibid.*, § 32, p. 164 et 165. Rœth, *Theolog. dogmat. Judæorum*, p. 69.

une sorte de scolastique. On ne se contentait plus de savoir que la milice céleste soutient en général le reste de la création d'Ormuzd; on fixa le département de chacun des amschaspands; on compta le nombre des izeds, et si on ne détermina pas celui des ferouers, c'est qu'il était au-dessus de tout calcul; mais on voulut du moins savoir combien d'entre eux veillent sur la source sacrée, sur la montagne sainte, etc. Malgré sa tendance à réglementer la vie, le zoroastrisme primitif ne manquait pas d'un certain spiritualisme, qui a baissé au moment dont nous retraçons l'histoire; la réglementation, de plus en plus minutieuse, tourne à la casuistique, et menace de se perdre en des détails infinis. Le parsisme ne s'arrêtera pas de longtemps sur cette pente glissante. On ne peut lire sans étonnement les interminables énumérations de péchés de tous genres qui remplissent les Patets. La prière avait déjà dans l'antique parsisme une vertu magique; mais le travail y était fortement relevé comme la première de toutes les qualités morales et comme égal, sinon supérieur, au sacrifice. Maintenant, la foi en la vertu magique de la prière a augmenté, mais on parle peu du travail et beaucoup des actes du culte.

L'esprit du parsisme s'est évidemment modifié; et ce changement, nous allions dire cette dégénérescence, a été le résultat d'un mouvement intérieur, auquel les influences étrangères n'ont que médiocrement contribué. L'action des religions des Juifs et des Chaldéens sur le mazdéisme est elle-même un indice et une conséquence de l'abaissement de la vie spirituelle. Si l'enthousiasme des anciens mazdéens n'avait pas fait place au formalisme, et la vivacité de la foi antique et naïve à une curiosité de l'esprit indiscrète et mal dirigée, le zoroastrisme aurait combattu ces religions étrangères, au lieu de les absorber en partie. Mais les temps et les conceptions ont changé: Cyrus avait fait, dit-on, détruire les temples des Chaldéens; Artaxerxès III en fit construire sur leur modèle.

Cette modification du mazdéisme éclate surtout en un fait qui résume, pour ainsi dire, tous les autres. Dans le principe, le père de famille exerçait le sacerdoce dans sa maison. Plus tard, la pratique des rites avait passé à des prêtres. Mais le personnage du prêtre est encore très-effacé, même dans les parties comparativement modernes de l'Avesta. Maintenant il occupe une place considérable dans la communauté parse. Ardeschir Babekan aura à compter avec le sacerdoce, et, en habile politique, il placera le trône sous la protection de l'autel. Plus tard le prêtre grandira encore : unique possesseur des clefs du ciel, il sera le directeur de la vie du mazdéen, dont le premier devoir sera de lui plaire.

Et non-seulement il s'est formé un sacerdoce bien organisé dans le sein du parsisme, mais encore un certain nombre de prêtres se sont livrés à l'étude des documents sur lesquels repose la foi. Il y a des théologiens et des écoles de théologie. Les prêtres portent le nom de mobeds, et ceux d'entre eux qui sont versés dans l'intelligence de la loi sainte se distinguent par le titre de destours-mobeds ou seulement de destours. Il était dans l'ordre des choses qu'une religion qui en définitive reposait sur une tradition écrite eût enfin des docteurs chargés de l'interpréter. Mais serait-ce une conjecture hasardée de supposer que les Juifs furent ici les maîtres des Parses, et que les docteurs d'Israël des synagogues de la Babylonie furent les modèles sur lesquels se formèrent les destours ?

II.

S'il faut en croire la tradition parse, le zoroastrisme, au moment où le fondateur de la dynastie des Sassanides le fit monter avec lui sur le trône, était divisé en quatre-vingts sectes différentes. On ne saurait en être étonné, quand on considère qu'il avait été pendant cinq ou six siècles tiraillé dans tous les sens par les influences les plus diverses. Ardeschir le ramena-t-il à l'unité par les mesures violentes qui ne semblent pas lui avoir inspiré une bien vive répugnance ? C'est possible. La tradition parse ne parle pas, il est vrai, d'une contrainte exercée dans le sein même du parsisme; mais elle loue hautement ce prince d'avoir déployé un zèle admirable pour la restauration de la vraie religion[1]. Et comme il ne peut pas être question ici de mesures générales prises pour convertir les adhérents des autres religions, ni des quelques prohibitions momentanément imposées aux Juifs, on ne peut échapper à l'hypothèse que les sectes mazdéennes furent plus ou moins sévèrement ramenées à l'unité des croyances. Ce qu'on raconte d'ailleurs d'un concile de quatre mille mobeds, réuni par les soins d'Ardeschir pour régler la foi commune, et qu'il fallut, pour mettre fin à la discorde, réduire successivement à quatre cents membres, puis à quarante, enfin à sept, conduit naturellement à la même supposition. Il paraît cependant qu'on ne réussit pas à réduire toutes les dissidences; mais il se constitua un parsisme qui fut généralement admis, soit qu'il fût l'expression des sentiments de la majorité des

[1] Silv. de Sacy, *ibid.*, p. 42-44, 168 et 169.

mobeds, soit qu'il dût son triomphe à l'influence toute-puissante du nouveau monarque. C'est de ce parsisme que nous avons à nous occuper d'abord, nous réservant de parler plus loin des sectes, ou du moins de celles dont il est encore possible de retrouver des traces. Le Sirozé, le livre des Yeschts et le Boundehesch nous fourniront les traits principaux du tableau de ce que nous avons appelé le mazdéisme orthodoxe.

Nous avons déjà dit que son thème général est le même que celui de l'Avesta, et que sa doctrine fondamentale est toujours la lutte des deux principes contraires. Mais, tandis que les antiques documents mazdéens se bornent à signaler en général l'opposition d'Ahriman aux bons desseins d'Ormuzd, et les mesures prises par celui-ci pour en triompher, les documents nouveaux nous font assister à toutes les péripéties de cette lutte, dont ils retracent avec soin les détails. Les principaux chapitres du Boundehesch sont consacrés au récit de ce drame gigantesque, dont les premières scènes se passent bien avant la création du monde, et qui se termine par la conversion d'Ahriman et la restauration de toutes choses en leur pureté primitive. Sa durée, d'après Théopompe, était de neuf mille ans; la tradition postérieure, en le faisant précéder d'une sorte de prologue qui se passe dans des temps antérieurs à la création du monde, lui donne en tout une durée de douze mille ans.

La lutte fut engagée par Ahriman. Ce mauvais esprit, qui ne rêve que destruction, s'élança du sein des ténèbres sur Ormuzd. Mais ébloui par l'éclat, la beauté et la magnificence du principe du bien, il retomba aussitôt dans sa retraite. C'est alors qu'il créa la cohorte des esprits du mal. Ormuzd, de son côté, donna la vie aux esprits de lumière.

Ormuzd savait qu'Ahriman serait à la fin vaincu. Pour prévenir des collisions terribles, dont le résultat prévu aurait dû décourager le prince des ténèbres, il représenta à son adversaire qu'il ferait mieux de se soumettre dès ce moment et de sceller par sa conversion une paix éternelle. « Esprit du mal, lui dit-il, prête ton concours à » mes créatures et prépare le sacrifice et la louange, afin que l'immor- » talité, l'éternelle jeunesse et la force constante soient aussi le par- » tage des êtres que tu as créés. — Non, lui répondit Ahriman; je ne » viendrai jamais en aide à tes créatures; je ne leur rendrai jamais » hommage; je ne prendrai jamais part avec toi à aucun bien. Mon » dessein immuable est de faire périr tes créatures. Ton amitié m'est » odieuse. Voilà ce qui est éternellement arrêté. »

Ne désespérant pas encore de la possibilité d'une réconciliation,

Ormuzd offrit de nouveau la paix à Ahriman. Celui-ci la repoussa. Pour la troisième fois, le prince de la lumière revint à la charge et dit à son ennemi : « Tes connaissances, ô esprit du mal, sont bornées, comme » ta puissance. Il ne t'est pas possible de mettre à mort mes sept créa- » tures[1]; non, cela ne t'est pas possible. Quant à moi, je ne puis » disparaître. »

Cependant Ormuzd, ne pouvant convaincre son adversaire, se décida à le réduire à l'impuissance, au moins pour un temps. Il eut recours dans ce but à une arme certaine. Il prononça la prière Ahuver[2]; et voici, ajoute le Boundehesch, ce que nous apprend la loi sur ce point. A la première partie de la prière, l'esprit du mal, saisi de crainte, s'inclina; à la seconde partie, il s'affaissa sur ses genoux, et quand elle fut achevée, il tomba terrassé et sans force. Il resta trois mille ans dans cet état de terreur et d'anéantissement.

Pendant ce temps, Ormuzd régna en paix. Ce fut vers la fin de ces trois mille ans qu'il créa le monde. Il employa six jours à cette œuvre. Il produisit d'abord, dit le Boundehesch, le ciel, ensuite l'eau, en troisième lieu la terre, en quatrième lieu les végétaux, puis les animaux, et enfin l'homme[3]. Il est inutile de faire remarquer l'identité de cette cosmogonie avec celle de Moïse[4]. Elle en est une imitation évidente. Étrangère à l'Avesta, inconnue des anciens Parses, elle n'a pris naissance dans le parsisme qu'à une époque où il vivait dans l'union la plus intime avec le judaïsme babylonien. Ajoutons ici que la création du monde est célébrée par les Parses dans six fêtes, de cinq jours chacune, appelées Gahânbârs[5].

[1] S'il s'agit ici des sept amschaspands, l'idée antique qui comprenait Ormuzd dans ce nombre a été changée, et à l'imitation des Juifs qui avaient mis les sept archanges au-dessous de Jéhovah, les Parses ont élevé Ormuzd au-dessus de tous les êtres créés. S'il s'agit des sept corps célestes, planètes ou étoiles fixes, qui, dans une secte mazdéenne dont il sera question plus tard, prirent la place des amschaspands, le système zoroastrien primitif est encore plus profondément modifié. Il faut remarquer du reste que le mot amschaspand ne se trouve pas une seule fois dans le premier chapitre du Boundehesch, quoique les noms particuliers qui désignent ces êtres y soient mentionnés vers la fin.

[2] C'est la célèbre prière *Jatha ahû vaigô* qu'Ormuzd enseigna lui-même à Zoroastre. *Yaçna*, XIX. Spiegel, *Avesta*, t. II, p. LXXXII et LXXXIII.

[3] *Boundehesch*, ch. I. Martin Haug, *Ueber die Pehlewisprach und den Bundehesch*, p. 37.

[4] *Genèse*, I.

[5] Spiegel, *Avesta*, t. II, p. C et 4, note 1. Le *Sadder*, *porta* XCIV, attribue l'institution de ces fêtes à Djemschid (l'Yima de l'*Avesta*). La tradition parse sur la cosmogonie a du reste varié. Elle n'est pas même constante dans le Boundehesch, qui dit, au chapitre XXV, qu'Ormuzd a tout créé en trois cent soixante-cinq jours.

Entre le ciel et la terre, Ormuzd plaça l'air, les planètes et les étoiles fixes, la lune et le soleil. Au-dessus des planètes, aux quatre points cardinaux et au centre du ciel, il mit, comme des gardiens vigilants, cinq chefs, Tistar à l'est, Satevis à l'orient, Venand au midi, Hafto-rang au nord, et Mah-Gah au centre [1]. A quelle source les Parses ont-ils pris cet arrangement de l'armée des cieux? Des Chaldéens, vraisemblablement, car nous ne croyons pas qu'on trouve rien de semblable dans les écrits juifs. Rhode suppose que ces cinq chefs des astres, joints à la lune et à la terre, correspondent aux sept planètes des anciens. C'est probable; mais les livres parses ne contiennent rien qui puisse trancher la question.

Voici maintenant un mythe dont l'origine semble moins problématique. Après avoir créé le monde et disposé l'armée des cieux dans l'ordre le plus favorable pour la résistance aux attaques d'Ahriman et de sa milice infernale, le prince de la lumière appela à la vie les férouers, chargés du soin de veiller sur les hommes [2], et, aussitôt qu'il les eut créés, il leur dit : « Que pouvais-je produire de plus utile » au monde que vous? Combattez, dans toutes les parties de la terre, » le Darouk [3]; anéantissez-le. A la fin du monde vous n'aurez plus » aucune créature à protéger; alors je vous retirerai du monde. Soyez » tous immortels, toujours jeunes, exempts de toute espèce de mal. » Votre affaire est de défendre les hommes contre l'ennemi [4]. »

Ce récit de la naissance des férouers, considérés comme les protecteurs de la race humaine, aux premiers moments de la production du monde, rappelle une tradition juive, d'après laquelle les anges auraient reçu l'existence le second jour de la création [5]. Cette analogie peut faire supposer que l'influence juive n'a pas été étrangère à la formation du mythe mazdéen.

Cependant les trois mille ans touchaient à leur fin, et les daevas s'encourageaient les uns les autres à marcher contre Ormuzd et sa milice céleste. Quand la dernière heure de la trois millième année fut sonnée, le darvand [6] Gah (Gahi dans l'Avesta) s'approcha d'Ahriman,

[1] Martin Haug, *ibid.*, p. 37 et 38.

[2] La doctrine des férouers, assez mal déterminée dans l'*Avesta*, se trouve maintenant bien précisée. Ces êtres spirituels sont les anges gardiens.

[3] C'est la Droukh de l'*Avesta*. Ce mot est pris ici pour l'esprit du mal en général.

[4] *Boundehesch*, II. Martin Haug, *ibid.*, p. 38 et 39.

[5] *Targum Pseudo-Jonath.* Genèse, XIX, 1. *Liber Ezræ primus*, *edid. Lawrence*, IV, 44.

[6] Le mot *darvand* signifie méchant, impie. Il est appliqué dans les livres sacrés des Parses aux esprits du mal et aux hommes pervers qui appartiennent à l'empire d'Ahriman.

et lui dit : « Allons ! il nous faut porter la guerre dans le monde et » jeter dans l'angoisse cet Ormuzd et ses amschaspands. » A cet appel, l'esprit du mal secoua son abattement et s'écria : « Allons ! levons-nous. » Je vais commencer la guerre et verser des torrents de poison sur les » hommes purs et sur les taureaux de travail. Leur vie cédera à mes » attaques. Je veux éteindre la lumière, corrompre l'eau, détruire les » arbres, éteindre le feu d'Ormuzd, anéantir toute la création d'Or» muzd. » Deux fois il fit l'énumération de ces détestables projets. Et s'élançant aussitôt de l'abîme, il apporta la perturbation sur la terre et dans tout le reste du monde[1].

En ce moment, deux créatures vivantes habitaient seules la terre[2]. C'était le taureau primitif et Gayomard[3], l'homme primitif. Ahriman les attaqua. Le taureau primitif ne put résister à ses coups et périt. Gayomard se défendit pendant trente ans; mais il finit par succomber à son tour. En mourant, il annonça à Ahriman qu'il ne retirerait aucun avantage de sa victoire. « Tu es venu à moi en ennemi, lui » dit-il; mais les hommes qui naîtront de ma semence feront ce qui » est pur, des œuvres méritoires, et te renverseront[4]. »

Cependant l'âme du taureau primitif monta au ciel, et y porta ses gémissements et ses plaintes[5]. De son corps Ormuzd créa le bétail et les diverses espèces de grains utiles à l'homme. Quant à la semence de Gayomard, elle fut purifiée par le soleil et confiée à la garde de Neriosengh, l'ized du feu, et à Sapandomad, le quatrième des amschaspands[6].

Quarante ans après sa mort, sa semence produisit un arbre qui sortit du sein de la terre, le jour de Mithra, dans le mois de ce nom, et qui grandit, semblable à une colonne, pendant quinze ans. C'est de cet arbre que naquirent, d'après le Boundehesch, le premier homme et la première femme, Meschia et Meschianeh.

[1] *Boundehesch*, III. Martin Haug, *Ibid.*, p. 39 et 40.

[2] Ceci ne s'accorde pas très-bien avec le récit précédent de la création des animaux et des hommes. Mais il ne faut pas s'attendre à une parfaite unité dans des mythes nés probablement à des époques et sous des influences différentes, et peut-être aussi dans des sectes diverses.

[3] *Gayó-meretan*, vie immortelle, d'après Anquetil-Duperron, et *Gayo-merethna*, vie mortelle, d'après M. Spiegel, *Avesta*, t. II, p. 89. Ce nom ne se trouve que deux fois dans l'Avesta, savoir : dans *Yaçna*, XIV, 18, et dans *Yaçna*, XXIII, 4. Son origine paraît sémitique.

[4] *Boundehesch*, III. Martin Haug, *ibid.*, p. 42 et 43. Comp. *Genèse*, III, 5.

[5] L'âme du taureau primitif est appelée Goschurun. Il en est déjà question dans le *Yaçna*, XXIX, 1 et suiv.

[6] *Boundehesch*, XV.

La légende a-t-elle voulu enseigner ici que la race humaine, comme tout ce qui habite et couvre la terre, sort de son sein ? S'est-elle rattachée à l'antique parsisme qui représente la terre comme la mère commune de tout ce qui lui est attaché par les liens de l'existence ? Nous ne pouvons le décider; mais ce qui nous paraît plus clair, c'est l'élément hébraïque qui s'est glissé dans ce mythe singulier. Le premier homme et la première femme rappellent l'Adam et l'Ève de la tradition mosaïque, et les noms qui leur sont donnés dans la légende parse rappellent bien mieux encore celui de Messie [1], nom qui n'était certainement pas inconnu aux mazdéens.

S'il restait quelque doute sur l'influence juive qui a présidé en partie à la formation de ce mythe, la suite du récit le ferait certainement disparaître. L'histoire de Meschia et de Meschianeh est calquée sur celle d'Adam et d'Ève.

« D'abord ils reconnurent et professèrent que c'est d'Ormuzd que » viennent l'eau, la terre, les arbres, les animaux, le soleil, la lune et » tout ce qui est bon, tout ce qui a des racines pures et porte des » fruits purs. Mais, dans la suite, Peetiareh [2] s'empara de leurs esprits, » pervertit leurs âmes et leur insinua que c'est Ahriman qui a créé » l'eau, la terre, les arbres et tout ce qui est bon. Ils le crurent, et » Ahriman réussit à les tromper et à les entraîner dans le royaume » des daevas. Cette fausse croyance fit de Meschia et de Meschianeh des » darvands, et leurs âmes furent condamnées à souffrir dans le dou- » zakh (l'enfer) jusqu'à la résurrection de leurs corps [3]. »

Avant leur chute, le premier homme et la première femme n'avaient besoin pour soutenir leur corps que de l'eau pure du ruisseau. Mais après, ils burent le lait d'une chèvre. « Rien ne semble plus agréable » que ce lait, » dirent-ils. Ce breuvage leur fut cependant funeste, ajoute le Boundehesch; il fut un mal pour leur corps. Ils burent ensuite du lait de vache. Les daevas en éprouvèrent de la joie, parce qu'à mesure que Meschia et Meschianeh s'éloignaient davantage de leur nature première, ils acquéraient sur eux une plus grande puissance. Le premier homme et la première femme tombèrent encore plus sous leur empire quand ils eurent pris l'habitude de manger des fruits des champs, et bien plus encore quand ils en furent venus à manger la chair des bêtes qu'ils chassaient dans les bois [4].

[1] *Meschiakh* en hébreu.
[2] C'est un des noms du principe du mal.
[3] *Boundehesch*, XV.
[4] *Boundehesch*, XV.

Cette partie de la légende ne serait-elle pas née sous le souffle d'une doctrine venue de l'Inde, sous quelque inspiration du bouddhisme? Elle n'a point de racine dans l'Avesta, la condamnation que Zoroastre lance contre les mangeurs de chair n'a aucun rapport avec les faits qu'elle raconte, et, dans tous les cas, les anciens Parses, voués par leur législateur à la vie agricole, ne regardaient pas l'usage du lait et des fruits des champs comme un hommage rendu aux esprits du mal. Ce récit de la chute de plus en plus profonde du premier couple humain, à mesure qu'il s'habituait à des aliments plus solides, paraît remonter assez haut, si du moins on le rattache à une autre légende qu'on pourrait appeler sa réciproque et dont peut-être il est né, légende que Théopompe semble avoir connue et d'après laquelle les hommes des derniers jours, remontant la pente suivie par Meschia et Meschianeh, renonceront successivement à se nourrir de viande, puis des fruits de la terre et enfin de lait, et n'auront plus besoin que d'eau, à mesure qu'ils reprendront leur pureté primitive[1].

Mentionnons enfin un dernier trait relatif au premier âge du monde et probablement emprunté aux traditions juives. Des deux petits-enfants de Meschia et de Meschianeh naquirent quinze couples d'enfants, dont chacun devint la souche d'un peuple. C'est à eux, dit le Boundehesch, qu'il faut faire remonter l'origine de toutes les générations et de toutes les nations diverses qui peuplent la terre[2]. Cette tradition semble inspirée par le chapitre dixième de la Genèse, et dans tous les cas elle n'a aucun rapport avec le premier fargard du Vendidad.

Venons-en maintenant à ce qui, après la cosmogonie et l'histoire du premier couple humain, forme dans le parsisme des premiers moments de l'époque des Sassanides la partie la plus neuve, la plus considérable et en même temps la plus curieuse : nous voulons parler de l'eschatologie.

On sait déjà que son premier fond est l'annonce, contenue dans le Vendidad, d'un héros victorieux qui, sorti de l'eau Kançaoya, viendra de l'Orient et sera l'Utile (Çaoshyanç) par excellence[3]. Quel sens le parsisme primitif attachait-il à cette promesse? Il est difficile de le décider; on peut croire cependant qu'elle exprimait simplement l'espérance de voir un futur défenseur faire triompher la réforme zoroastrienne des obstacles qu'elle rencontrait encore, et

[1] *Boundehesch*, XXXI.
[2] *Boundehesch*, XV.
[3] *Vendidad*, farg. XIX, 18.

la faire régner comme la seule doctrine bienfaisante sur toute la famille aryenne. Plùs tard le cadre fut élargi; on rattacha le triomphe du zoroastrisme à la destruction complète du mal, et Çaoshyanç apparut comme le vainqueur d'Ahriman. Ce fut là sans doute la première forme un peu précise de la légende de l'Utile par excellence. Elle doit remonter aux temps des Achéménides, puisqu'à cette époque déjà, au rapport de Théopompe, le triomphe définitif d'Ormuzd sur son ennemi était une croyance générale des Perses, et qu'il paraît impossible que le nom du héros victorieux, de Çaoshyanç, ne fût pas lié à ce grand événement. Sur cette couche première, d'autres couches se déposèrent peu à peu; mais on essayerait en vain de suivre à la trace ces accroissements successifs. Il est vraisemblable que la légende était à peu près complète à l'époque où le Boundehesch fut compilé, c'est-à-dire dans les premiers temps de la dynastie des Sassanides. Ses traits principaux se trouvent en effet épars dans ce livre. Cependant on ne peut les recueillir dans leur ensemble que dans les ouvrages postérieurs, dont quelques-uns appartiennent aux temps des Sassanides et dont quelques autres ont été composés ou peut-être seulement interpolés plus tard. Quoi qu'il en soit, voici dans ce qu'elle a de plus caractéristique l'eschatologie parse.

Çaoshyanç ne doit apparaître sur la terre que lorsque l'œuvre qui lui est confiée aura été convenablement préparée. Deux prophètes, Oschéder-Bâmi et Oschéder-Mah, seront chargés de ce soin. Oschéder-Bâmi viendra le premier. Des signes extraordinaires précéderont et annonceront sa venue. Des calamités de tous genres fondront sur la race humaine. Des nuées d'ennemis, parmi lesquels un écrit d'un âge assez récent, le Iamaçp-Nameh, range tous les peuples qui à diverses époques avaient opprimé les Perses, se rencontreront sur les bords de l'Euphrate et se livreront de sanglantes batailles. Le sang y coulera à grands flots, en si prodigieuse abondance qu'il pourrait mettre en mouvement les roues d'un moulin. Il se lèvera alors un roi, Bahrâm-Hamâvand, qui étendra son empire sur toute la terre et lui donnera quelque repos. L'Uléma-i-Islam donne ce roi pour le précurseur d'Oschéder-Bâmi. Mais, d'après le Iamaçp-Nameh, il s'écoulera encore avant l'apparition du prophète plusieurs années, temps lugubres, pendant lesquels le mal s'accroîtra, les méchants opprimeront les gens de bien et se riront de leurs maux; les loups et les autres bêtes de proie achèveront l'œuvre de destruction des hommes pervers. Le sang coulera de nouveau par torrents; la rosée qui tombe du ciel en prendra la couleur; les maladies, la peste, tous les fléaux réunis déso-

leront à la fois la terre, et, pour comble de malheur, tous les produits du sol seront frappés d'impureté.

Quand le mal aura atteint son plus haut degré, Ormuzd enverra Paschoutan qui viendra de Kankdiz et annoncera la prochaine apparition d'Oschéder-Bâmi. Le prophète se montrera l'année suivante. D'après l'Uléma-i-Islam, il révélera un nouveau Nosk de l'Avesta; d'après le Iamaçp-Namch, il rétablira seulement la foi antique dans toute sa pureté. On lui demandera un miracle, sans doute comme confirmation de sa mission divine. Il fera arrêter le soleil au milieu du ciel pendant dix jours.

Oschéder-Bâmi restera cent cinquante ans sur la terre, mais son hazare durera cinq cents ans, c'est-à-dire que son influence bienfaisante se fera sentir pendant ce temps au milieu de la race humaine. Les hommes de mauvaise extraction, et les pervers, en d'autres termes les ennemis de la foi aussi bien que les ennemis de la nation mazdéenne, disparaîtront alors du monde. Mais quand cet hazare sera fini, des calamités bien autrement terribles que les précédentes accableront la malheureuse humanité. L'hiver malkosch[1] sévira pendant trois ans, accompagné de tempêtes et de pluies continuelles. Le plus grand nombre des créatures périront; la terre ne sera qu'un vaste désert[2]. Les portes du var de Jemschid s'ouvriront alors et ses habitants en sortiront pour réparer les ravages de ce long et funeste hiver[3].

Bientôt commencera l'hazare d'Oschéder-Mâh. Les êtres malfaisants disparaîtront de nouveau. Une ère de bonheur se lèvera pour la race humaine. Mais ces temps fortunés auront encore une fin. L'incrédulité fera du progrès; avec la foi, toutes les vertus tomberont; le crime restera seul triomphant. Dans ce moment le démon Dahak, qui avait été enchaîné sur le mont Demâvand, brisera ses fers et se jettera au milieu des hommes, auxquels il fera souffrir des maux inouïs. Mais bientôt Çam-Kereçaçpa[4] qui l'avait autrefois vaincu et soumis, et qui depuis, pour expier un mouvement d'impiété contre le feu sacré, dormait dans les déserts de Peschiansé, se réveillera de son long sommeil, et, soutenu par dix mille férouers, battra de nouveau Dahak[5] et le forcera à reconnaître la loi mazdéenne.

[1] D'après le *Minokhired*, malkosch est une pluie et non un hiver. Spiegel, *Avesta*, t. I, p. 73, note 3. Cependant le *Vendidad*, farg. II, 47-61, fait la description d'un hiver funeste, qui est probablement celui qui est appelé ici malkosch.

[2] Spiegel, *Parsigramm.*, p. 194 et 195.

[3] *Minokhired*, III, 20-23, dans Spiegel, *Parsigramm.*, p. 107 et 108.

[4] Spiegel, *Avesta*, t. II, p. 71, note 1.

[5] *Boundehesch*, XXX.

C'est alors qu'apparaîtra Çaoshyanç [1]. Il assurera à jamais le triomphe du bien, et fera disparaître la fraude du monde. Ce sera la fin dernière de l'état actuel des choses. Il est assez singulier que ce personnage, un héros victorieux d'après le Vendidad, n'ait plus, d'après le Boundehesch et les écrits parses postérieurs, qu'à assister à la victoire, sans prendre part au combat. Comment son rôle a-t-il été modifié à ce point? Il nous est difficile de le comprendre. Peut-être voulut-on lui assigner une part plus glorieuse en lui réservant le dernier de tous les triomphes: celui de la vie sur la mort; c'est lui du moins qui, d'après le Boundehesch, doit présider à la résurrection des morts.

Ce n'est pas là le seul changement que la légende de Çaoshyanç a subi depuis le Vendidad jusqu'au Boundehesch. Son origine, désignée en termes fort obscurs dans le premier de ces livres, est bien autrement claire dans le dernier. Il est tout simplement le troisième des fils de Zoroastre, et Oschéder-Bâmi et Oschéder-Mah sont ses deux frères aînés [2]. Évidemment la tradition parse, qui a constamment relevé le personnage de Zoroastre, a voulu attribuer à ce législateur et à sa famille le soin de sauver toutes les créatures. Qui pourrait mieux mener à bonne fin l'œuvre du révélateur que ses propres enfants?

La résurrection des morts suivra le triomphe du bien sur la terre. Gayomard reviendra le premier à la vie; Meschia et Meschianeh après lui; ensuite la race humaine tout entière. Pur ou darvand, tout homme ressuscitera. Quelle confusion, quel étonnement! A cette rencontre soudaine de tant d'êtres séparés depuis si longtemps, ces exclamations de surprise se croiseront dans tous les sens : « Ah! mon père! ma mère! mon frère! ma femme! mes amis! mes parents [3]! »

Quand toutes les créatures humaines seront ainsi réunies, les vertus comme les vices de chacun apparaîtront au grand jour. Dans cette immense assemblée, le darvand sera comme une bête blanche au milieu d'un noir troupeau. Il abordera le juste qui fut son ami sur la terre, et lui dira : « Ah! pourquoi ne m'as-tu pas enseigné, à moi qui étais cependant ton ami, à agir avec pureté? O pur, tu ne m'as pas conduit au bien, et aussi je ne suis pas du nombre des saints [4]. »

Les bons seront ensuite séparés des méchants; et ceux-ci, précipités dans l'abîme, y feront pénitence pendant trois jours et trois nuits, tandis que ceux-là iront dans le ciel goûter des joies infinies.

[1] Sosiosch, dans le *Boundehesch*.
[2] *Boundehesch*, XXXIII.
[3] *Boundehesch*, XXXI.
[4] *Boundehesch*, XXXI.

Cependant il paraîtra une comète terrible. Tremblante comme la brebis en présence du loup, la terre s'arrêtera devant l'astre enflammé, qui tombera sur elle et l'embrasera. Les montagnes couleront comme du métal en fusion. Tous les hommes devront traverser ce fleuve de feu. Les bons le franchiront aussi facilement que s'il n'était qu'un courant de lait; les méchants en sentiront toute l'ardeur; mais ils sortiront purifiés. Dès ce moment, toutes les créatures humaines seront définitivement pures. Le père et le fils, la mère et la fille, tous ne connaîtront plus, n'aimeront plus et n'accompliront plus que le bien. Ils seront tous tels qu'étaient Meschia et Meschianeh avant leur chute, au moment qu'ils sortirent des mains du Créateur [1]. La terre sera également délivrée de toute impureté et de toute douleur, sa surface aplanie et nivelée. La montagne qui s'élevait au-dessus du grand lac Tschekaet sera abaissée. Même l'abîme, ancien refuge des dewas, sera purifié par le torrent de feu et deviendra un des lieux les plus fertiles du monde [2].

Que deviendront, dans cette destruction générale du mal, les puissances infernales? Deux doctrines différentes eurent cours dans le parsisme sur leur sort futur; toutes les deux paraissent remonter à la même époque et avoir été soutenues par deux écoles rivales. Depuis, elles ont continué à diviser les destours. Celle qui paraît avoir été la plus généralement admise, et qui semble la plus conforme à l'esprit du mazdéisme, enseigne qu'après la purification de toutes choses, le prince des ténèbres et ses anges pervers abjureront leurs mauvais sentiments, se convertiront au bien et se réconcilieront avec les esprits du royaume de la vérité. Ormuzd et Ahriman, dit le Boundehesch, Bahman et Akuman, Ardibehesch et Ander, Schariver et Savel, Sapandomad et Tarmad, Khordad et Tarik, Amerdad et Zareth, Serosch et son ancien adversaire Eschem, célébreront tous ensemble le sacrifice [3]. D'après l'autre opinion, les puissances du mal doivent, à la fin des temps, être anéanties. « Enfin Ahriman le maudit cessera d'exister, dit le Sadder-Boundehesch; il disparaîtra pour toujours, parce qu'il n'a pas voulu ni reconnaître les bienfaits du Très-Haut, ni accepter la paix qui lui était offerte, ni accomplir aucun des actes qu'on lui demandait [4]. »

Le lecteur peut comparer maintenant l'eschatologie des Parses et celle des Juifs, et juger lui-même si elles ont pu se former dans une

[1] *Boundehesch*, XXXI.
[2] *Boundehesch*, XXXI.
[3] *Boundehesch*, XXXI.
[4] *Zend-Avesta*, trad. allem. de Kleuker, t. III, p. 115, note 1.

complète indépendance l'une de l'autre. Les calamités de la fin des temps, les précurseurs du Messie, les derniers efforts du prince du mal, la victoire définitive du Libérateur, la résurrection des morts et le renouvellement des cieux et de la terre : tous ces traits essentiels à cet ordre d'idées se retrouvent dans toutes les deux, et ces traits, dont les uns sont d'origine juive et les autres d'origine mazdéenne, n'ont pu être rapprochés que dans une sorte de travail sinon commun, du moins simultané. Ce fait éclate encore en un point qu'il importe de relever. L'eschatologie parse et l'eschatologie juive ne diffèrent essentiellement que sur le rétablissement final, partiel dans celle-ci qui abandonne les méchants à leur malheureux sort, et complet dans celle-là qui appelle enfin tous les êtres au bonheur éternel. Eh bien, même sur ce point qui semblait cependant bien fixé par l'esprit de l'antique tradition juive, il y eut à diverses reprises des essais de rapprochement, et ces tentatives portèrent tantôt vers l'une, tantôt vers l'autre des deux doctrines qui divisaient le parsisme à ce sujet. Il y eut des docteurs juifs qui enseignèrent que les démons et leur chef, et, à plus forte raison, les pécheurs et les méchants, rentreraient enfin en grâce. Au siècle futur, est-il dit dans un recueil d'opinions d'anciens rabbins, la perversité (le diable) sera purifiée et redeviendra un ange saint; la géhenne sera aussi purifiée et jointe au paradis[1]. Le Zohar présente la même idée sous une forme plus originale. Il assure qu'à la fin des temps le prince des démons, Samaël, perdra la première syllabe de son nom (*Sam*, poison) et ne conservera que la dernière (*El*, être divin). D'autres docteurs enseignaient au contraire que le principe du mal se consumerait lui-même et finirait par disparaître entièrement. Les mauvais anges, dit le livre d'Hénoch, doivent périr avec toute leur race[2].

Tel est, dans ses traits essentiels, le parsisme qu'Ardeschir Babekan fit monter avec lui sur le trône. Il s'agirait maintenant de savoir en quels points s'en éloignaient les nombreuses sectes qui, d'après l'Arda-Viraf-Nameh, déchiraient auparavant la religion de Zoroastre. On pourrait peut-être découvrir des traces plus ou moins marquées de quelques-unes dans un certain nombre de doctrines incohérentes, recueillies dans le Boundehesch, et tranchant sur le fond général du mazdéisme. Mais les résultats fort problématiques auxquels on pour-

[1] *Jalkut Rubeni Katon*, titre *Gehinnon*, n° 2, cité dans Rœth, *Theolog. dogmat. Judæorum*, p. 73.

[2] Hénoch, XVII. De même Esdras, IV, 27, VIII, 43 et 44; IX, 22. On sait qu'Origène soutint cette opinion. Ajoutons que quelques commentateurs ont cru la voir dans I *Corinth.*, XV, 26.

rait arriver seraient une bien faible compensation des difficultés de cette étude. Il est cependant une de ces sectes qui nous est mieux connue et qui paraît s'être maintenue à côté du parsisme orthodoxe des Sassanides : nous voulons parler du système que nous pouvons appeler, d'après M. Spiegel [1], le zervanisme, et sur lequel deux écrivains arméniens du cinquième siècle, Élisé et Esnik, et un auteur musulman, Schahrastani, nous ont transmis des détails assez étendus. Il importe d'autant plus d'arrêter notre attention sur elle, que sa confusion avec le parsisme orthodoxe a entraîné quelques érudits modernes, Creuzer et Rhode entre autres, à une conception complétement erronée de la religion de Zoroastre.

Deux traits essentiels l'en distinguent cependant : le premier est la subordination de deux principes contraires à un principe unique supérieur; et le second, la substitution des astres aux bons et aux mauvais génies du parsisme primitif. Nous ne disons rien de la différence d'esprit et de tendance. Le sens pratique de l'ancien zoroastrisme a disparu, et a cédé la place à des spéculations se rattachant à une sorte d'astrologie judiciaire.

Nous avons dit que le dualisme zoroastrien est ici subordonné à un principe suprême, élevé au-dessus d'Ormuzd et d'Ahriman. Cet être primitif est Zervâna-Akarana, le temps infini. Il est le père des deux principes contraires. Voici comment ils furent produits.

Zervâna-Akarana fit un sacrifice pour obtenir un fils. Au moment où il le célébrait, il se prit à douter de son efficacité pour la réalisation de son désir. Il arriva de là qu'il eut deux fils, l'un qui fut le résultat de son sacrifice et l'autre celui du doute qui s'était élevé dans son esprit. Naturellement, il voulut donner la suprématie à celui qui avait été conçu le premier et qui était le fruit du sacrifice. Ormuzd, encore dans le sein de sa mère, devina ce dessein et en fit part à son frère Ahriman. Celui-ci se hâta de percer le sein qui le portait et de se présenter à Zervâna-Akarana. Ormuzd vint au monde de la manière ordinaire, et n'arriva ainsi à la lumière qu'après Ahriman. Zervâna-Akarana reconnut cependant en lui son fils aîné; mais pour ne pas violer sa promesse et ne pas paraître injuste à l'égard d'Ahriman, il lui donna la suprématie seulement pour neuf mille ans. A l'expiration de ce temps, elle doit passer et pour toujours à Ormuzd.

C'est ainsi que les deux écrivains arméniens et l'auteur musulman racontent la naissance des deux principes opposés. Cette doctrine est

[1] *Avesta*, l. 1, p. 30.

présentée tout autrement dans un traité parse. D'après cet écrit, Zervâna-Akarana aurait d'abord créé l'eau et le feu, et Ormuzd serait né de leur mélange. Il n'est rien dit de la manière dont Ahriman serait venu à l'existence.

Cette dernière conception appartient nécessairement à une secte différente de celle qui admit la première. Le sens de celle-ci est infiniment supérieur au sens de celle-là; il suppose une certaine finesse d'observation du monde moral, tandis que l'autre est simplement un mythe cosmique, attribuant à l'action réunie du feu et de l'eau, ou, comme se seraient exprimés les Grecs, de la chaleur et de l'humidité, tous les mouvements réguliers et les productions utiles des choses. A part cette différence, il paraît que les deux partis s'entendaient sur tout le reste du système.

Dans la lutte qui s'engage entre Ormuzd et Ahriman, le premier crée pour ses auxiliaires les douze signes du zodiaque. Chacune de ces douze constellations est appelée à dominer pendant mille ans sur le reste du monde. On retrouve ainsi les douze mille ans du parsisme du Boundehesch; mais, sauf le nombre qui est resté, tout le reste est complétement différent et porte l'empreinte de l'astrologie chaldéenne. Ahriman, de son côté, crée les sept planètes pour les opposer aux douze signes du zodiaque. Nous ne décrirons pas le combat que se livrent les astres, qui cherchent à faire prédominer leur influence sur les choses de la terre, les uns pour assurer le triomphe du bien et les autres pour tout pervertir. C'est bien toujours la même lutte entre le bien et le mal; mais il s'agit ici de superstitions astrologiques, tandis que dans le parsisme orthodoxe il est question avant tout d'idées morales. Comme on le voit, l'armée des cieux, divisée en deux camps, les étoiles et les planètes, a pris la place des génies du bien, les amschaspands et les izeds, et des esprits du mal formant la nombreuse cohorte des daevas.

Ce système était connu dans l'empire romain, du moins dans ses traits principaux, au premier siècle de l'ère chrétienne. Les douze dieux, créés par Ormuzd, dont il est parlé dans le traité d'Isis et d'Osiris de Plutarque, ne peuvent être que les douze signes du zodiaque, auxquels les zervanites font jouer le rôle que le parsisme orthodoxe donne aux amschaspands. Son origine remontait donc beaucoup plus haut; mais si l'on ne peut lui assigner une date précise, on peut affirmer qu'il n'a pris naissance que depuis que le zoroastrisme fut en présence du culte des astres. Le zervanisme n'est en effet qu'une modification de la conception religieuse des Chaldéens par la religion de Zoroastre. Cette modification aurait vraisemblablement été difficile aux

premiers moments de la conquête de la Babylonie par les Perses; il dut s'écouler un long espace de temps avant que les vaincus pussent pardonner leur défaite aux vainqueurs. Mais la domination grecque mit fin sans le moindre doute aux sentiments d'hostilité que les Chaldéens avaient nourris contre les Perses, et c'est vraisemblablement sous les Séleucides ou dans les premiers temps des Arsacides, dans cette époque où s'accomplit la pénétration réciproque de la plupart des religions en présence, que la secte zervanite se forma.

Le nom par lequel le principe premier est désigné nous ramène à la religion des Chaldéens. Il appartient en effet à la mythologie babylonienne. On le trouve dans un fragment de Bérose[1]. Il est vrai que ce fragment doit inspirer quelque défiance, le mythe qu'il rapporte n'étant qu'un mélange barbare d'éléments de provenances fort diverses; mais on peut d'autant mieux accepter le mot Zerovanus comme le nom d'une divinité babylonienne, qu'il est probablement le seul élément de ce mythe tenant à la religion chaldéenne, et certainement le seul auquel on ne puisse pas donner une autre origine.

Le zervanisme a dû prendre naissance, comme le conjecture M. Spiegel[2], à Babylone ou, en général, dans l'Assyrie. Nous serions assez tenté de faire un pas de plus et de voir en lui moins une secte mazdéenne influencée par les superstitions astrologiques de la Chaldée, qu'une secte foncièrement chaldéenne qui aurait subi l'influence du mazdéisme, et qui aurait présenté la théorie des influences contraires des astres sous l'image zoroastrienne de la lutte de deux principes ennemis. La forme même de ce système, dans lequel le mazdéisme est pris uniquement comme une enveloppe artificielle des croyances astrologiques, l'indique clairement, ce nous semble, et nous nous confirmons dans cette opinion quand nous considérons, d'un côté, que ce pseudo-parsisme est le seul que l'Occident a connu dans les premiers siècles de l'ère chrétienne; et de l'autre, que ce fut, nous l'avons déjà dit, par des mages chaldéens et non par des mages parses qu'il fut apporté à Rome.

III.

La protection d'Ardeschir Babekan et de ses successeurs immédiats, et probablement aussi les travaux que l'organisation régulière du par-

[1] Berosus, *ed.* Richter, p. 59, cité par M. Spiegel, *Avesta*, t. I, p. 271.
[2] Art. *Parsismus*, dans *Real-Encyklop. für protest. Theologie*.

sisme durent exiger, donnèrent à la doctrine une vie nouvelle, et imprimèrent une puissante impulsion aux travaux théologiques. La traduction pehlvie de l'Avesta et les gloses qui l'accompagnent sont une preuve de l'activité des destours de cette époque. Des écrits plus modernes trouvent aussi des commentateurs. Les explications étaient souvent puériles, dictées par une vulgarité de pensées peu digne de l'élévation du texte, et, dans tous les cas, plus propres à en voiler le sens réel qu'à le mettre en lumière; mais elles attestent un véritable besoin de l'intelligence, et ce ne fut pas la faute des docteurs parses s'ils manquèrent d'un sens poétique et d'un tact critique qui n'était pas de leur temps.

Le Boundehesch peut nous donner une idée de la manière dont on commentait le parsisme antique. La plupart de ses chapitres n'ont pas d'autre but que d'expliquer les anciennes croyances. Presque à chaque page il répète : Voici ce qu'enseigne la loi. Mais cette explication consiste d'ordinaire à ajouter à une tradition antique une légende plus moderne qui la défigure presque complétement. Le parsisme antique avait mis un chef à la tête de chaque grande catégorie d'êtres; le Boundehesch pousse cette idée à l'extrême, et, rapprochant à sa manière les animaux qui ont quelque ressemblance extérieure, il en forme des catégories sans fin, dont chacune a son directeur[1]. L'Avesta parlait d'animaux purs et d'arbres purs, créés par Ormuzd, et d'animaux impurs et d'arbres impurs, créés par Ahriman; le Boundehesch énumère en détail les animaux et les végétaux de la première espèce, ainsi que ceux de la seconde[2].

Les commentaires postérieurs sont composés dans le même esprit. Qu'on nous permette d'en citer un exemple emprunté à un commentaire pehlvi du Korchid-Nyaich[3] (prière au soleil) du livre des Yeschts. Il s'agit d'expliquer l'expression consacrée : Mithra aux mille oreilles et aux dix mille yeux. « Quant à l'épithète ayant mille oreilles, dit le commentateur, elle signifie que mille izeds sont attribués à Mithra et lui disent : « Entends ceci et entends cela. » Puis l'épithète ayant dix mille yeux signifie que Mithra est accompagné de dix mille izeds qui lui disent : « Vois ceci et vois cela. » Est-il nécessaire de faire remarquer la pauvreté de cette prétendue explication? L'image antique est fort claire; elle exprime merveilleusement la présence universelle de la lumière, personnifiée sous le nom de Mithra, à laquelle rien

[1] *Boundehesch*, XXIV.
[2] *Boundehesch*, XIV, XVIII, XIX.
[3] Müller, *Essai sur la langue pehlvie*, dans *Journal asiatique*, 1839, t. I, p. 343.

n'échappe et ne reste caché; elle protége les hommes de bien qui ne craignent jamais d'agir au grand jour, et elle met en fuite les méchants qui recherchent les ombres de la nuit pour couvrir leurs méfaits. C'est ainsi que Mithra, le dieu de la lumière, le soutien des bons et la terreur des pervers, est représenté avec mille oreilles et dix mille yeux. Le commentateur ne semble pas même s'être douté, nous ne disons pas du sens du mythe, mais même de la nature mythique de l'expression. Il n'a vu dans Mithra qu'un personnage réel, dont les ministres attirent l'attention sur ce qui se passe dans le monde, à peu près comme les conseillers du grand roi l'instruisaient des affaires de son empire. Le symbole a disparu avec sa poésie et son sens profond, et il n'est resté à sa place qu'un fait d'une réalité vulgaire. Tel est le caractère des croyances religieuses de cette époque. Les conceptions idéales et poétiques de l'âge primitif se sont transformées en un réalisme dogmatique sous lequel les pères du mazdéisme auraient eu quelque peine à les reconnaître.

Tandis qu'un traditionalisme probablement grossier, imitation des interprétations légendaires et juridiques des écoles juives de la Babylonie, pétrifiait de plus en plus le parsisme, le souffle de doctrines étrangères venait parfois l'agiter et le pousser plus profondément dans ce travail de fusion qui avait marqué l'époque antérieure. Tantôt les éléments venus du dehors étaient absorbés par le zoroastrisme, et déposaient de nouvelles couches sur l'amas de traditions et de légendes qu'il avait déjà recueillies; tantôt, au contraire, le refoulant en partie, ils se combinaient avec quelques-unes de ses croyances, pour former des systèmes plus ou moins étranges, que le mazdéisme orthodoxe reniait et poursuivait comme de dangereuses erreurs, non toutefois sans se laisser d'ordinaire entamer lui-même par ces nouveautés.

De toutes les influences extérieures qui, dans l'époque des Sassanides, se firent sentir sur le mazdéisme, la plus marquée, comme probablement aussi la plus ancienne, est celle du judaïsme alexandrin. Elle éclate principalement dans l'Arda-Viraf-Nameh et dans le Minokhired, ouvrages hautement considérés dans le parsisme, dont le premier n'est, comme nous l'avons déjà dit, qu'une servile imitation d'un pseudépigraphe juif, l'ascension d'Esaïe, et dont le second semble inspiré par l'apocryphe judéo-alexandrin la Sapience. Comment la théosophie juive pénétra-t-elle dans la Perse? Peut-être par des destours qui avaient appris à la connaître à Alexandrie. Il paraît que les prêtres parses visitaient parfois les contrées voisines, l'Inde et l'Égypte principalement, dans le but d'en étudier les diverses religions. C'est du moins

un sage qui a parcouru un grand nombre de pays que le Minokhired met en scène. Peut-être aussi les apocryphes et les pseudépigraphes juifs et chrétiens, presque tous plus ou moins imbus de cette théosophie, furent-ils apportés dans la Babylonie par les chrétiens qui, dans les premiers siècles de l'Église, avaient un goût très-prononcé pour ces sortes d'écrits.

Quoi qu'il en soit, la doctrine favorite du judaïsme alexandrin, celle de la Sagesse, considérée comme être intermédiaire entre Dieu et les choses créées, joue le premier rôle dans le Minokhired. Non-seulement elle instruit elle-même le Sage, de même que dans la Sapience elle donne ses leçons à Salomon, mais encore elle tient parfois un langage absolument identique à celui du livre judéo-alexandrin. Ce n'est pas au point de vue métaphysique, à la manière de Philon, que la doctrine de la Sagesse est présentée dans le Minokhired; elle est prise dans un sens pratique, et il en est à peu près de même dans la Sapience. Quand elle donne ses instructions morales, elle est entièrement d'accord avec la Sagesse qui parla autrefois à Salomon, pour exalter la vertu de l'intelligence et pour insister sur la nécessité pour l'homme de cultiver son jugement.

De même que c'est par la Sagesse céleste qu'Ormuzd a tout créé, qu'il soutient et dirige tout, et qu'à la fin des temps il triomphera d'Ahriman et de ses impures créatures, de même c'est par l'intelligence que l'homme se maintient dans le bien et qu'il acquiert le bonheur dans ce monde et dans l'autre [1]. C'est là le thème que l'auteur du Minokhired se plaît le plus à broder. « Tous les hommes qui sont riches » en intelligence, fait-il dire à la Sagesse, auront particulièrement » accès au paradis. Gustaçp, Zartousch, Gayomard, et les autres qui ont » obtenu d'entrer dans le paradis, ne le doivent qu'à la puissance de » leur intelligence [2]. » Et d'un autre côté : « Si Jemschid, Feridoun, » Kahoç, et les autres dominateurs qui avaient reçu des izeds la puis» sance et la fortune ne sont pas entrés au paradis, c'est uniquement » parce que la faiblesse de leur intelligence n'avait pas pu leur faire » comprendre qu'ils devaient être reconnaissants envers leurs célestes » bienfaiteurs. Ahriman et les dews ne trompent et n'entraînent dans » l'enfer que ceux qui, pauvres d'intelligence, sont par cela même » légers de mœurs. Il est évident que quiconque a de bonnes mœurs et » dirige bien sa vie le doit à l'intelligence [3]. »

[1] *Minokhired*, II, 1-3, 9-3, dans Spiegel, *Parsigramm.*, p. 162.
[2] *Minokhired*, II, 16 et 17, dans Spiegel, *ibid.*, p. 163.
[3] *Minokhired*, II, 18-20, dans Spiegel, *ibid.*, p. 162.

Ce point de vue pratique, qui rentre tout à fait dans l'esprit primitif du zoroastrisme, ne règne pas malheureusement dans le Minokhired tout entier. L'auteur finit par céder au courant qui entraînait le parsisme et par se jeter dans l'explication légendaire des traditions reçues. Mais ces quelques déclarations de la Sagesse sur la valeur du travail moral et du développement du jugement suffisent pour donner à ce livre un parfum de spiritualité qui manque aux écrits de cette époque, et qui l'élève bien au-dessus d'eux.

Un souffle bien autrement puissant que la théosophie judéo-alexandrine vint à peu près à la même époque agiter le parsisme jusque dans ses profondeurs, sans réussir cependant à l'entraîner dans le mysticisme. Nous voulons parler du bouddhisme. Cette religion aspirait à la domination universelle. L'Orient tout entier était couvert de ses missionnaires. Elle régnait, en dehors de l'Inde, dans le Kaboul et le Tabéristan, et avait ainsi pénétré dans des lieux sur lesquels s'étendait la domination des Sassanides. Peut-être avait-elle poussé jusqu'au cœur de leur empire. Son action sur le mazdéisme est dans tous les cas incontestable. Elle n'aurait pas été étrangère, d'après M. Spiegel, au developpement de quelques-unes des parties de son eschatologie. Il paraît plus certain que la légende de Zoroastre porte la trace d'éléments bouddhistes [1], soit que les disciples de Bouddha aient cru ouvrir à leur doctrine un plus facile accès auprès des mazdéens en les associant au nom du fondateur de leur religion, soit que les Parses aient emprunté au bouddhisme quelques-unes de ses traditions pour en faire honneur à leur législateur.

Mais c'est surtout sur des sectes que les mazdéens ont fini par rejeter de leur sein que le bouddhisme a exercé sa plus puissante influence. La première, par ordre de date comme aussi par son importance historique, est le manichéisme. Il n'est plus permis aujourd'hui de douter que Manès n'ait fondu ensemble le parsisme, le bouddhisme et le christianisme. C'est un fait que M. Baur a mis hors de contestation [2].

Le parsisme est certainement le fonds général que le père du manichéisme veut développer. Le dualisme est pour lui la doctrine fondamentale. Il l'expose dans les mêmes termes et dans le même sens que le zoroastrisme. Le principe du bien est représenté pour lui par la lumière, et le principe du mal par les ténèbres. Tout ce qui existe se divise aussi dans son système en deux grands empires : le monde du

[1] Spiegel, *Avesta*, t. II, p. XI-XIV.

[2] *Das manich. Religions system*. Tubing., 1831, in-8°. *Die christliche Gnosis*, p. 437 et suiv. Néander, *Allgem. Geschichte der Christlich. Relig.*, 2e édit., t. II, p. 827.

bien, à la tête duquel se trouvent douze chefs lumineux, doctrine qu'il emprunte au christianisme, dérive du prince de la lumière [1]; le monde mauvais [2], du prince des ténèbres. La lutte qui a lieu entre les éléments opposés de l'univers se livre également dans chaque homme, depuis que le premier homme, succombant aux embûches des démons, agents du prince des ténèbres, s'est mis, lui et sa race, par le péché, sous la puissance du mal. De là sa double nature ou ses deux âmes, comme semblent s'être exprimés les manichéens. C'est encore au parsisme que se rattache l'idée de la rédemption, c'est-à-dire du triomphe du bien sur le mal, par la purification.

La part du bouddhisme n'est pas moins considérable. Elle se montre dans le sens qui est donné à la doctrine du Christ, dont la crucifixion est le symbole des souffrances de la nature et de l'âme humaine, et la résurrection celui de la délivrance de l'âme par la mort du corps. La résurrection, entendue dans ce sens, n'est pas autre chose qu'un pas vers la Nirvana. C'est surtout dans les modes de purification que le manichéisme, échappant au parsisme, se met sous l'influence du bouddhisme. Il ne s'agit plus ici en effet de ce combat contre les œuvres d'Ahriman, que recommande l'Avesta, et qui est remplacé par un ascétisme entièrement étranger au zoroastrisme, et tout à fait dans l'esprit des institutions de Bouddha. C'est encore à cette influence qu'il faut rapporter la division des manichéens en deux classes, celle des élus ou parfaits et celle des auditeurs, comme aussi la doctrine de la nécessité de plusieurs existences successives pour les derniers, jusqu'à ce que, atteignant la perfection, ils soient devenus dignes du repos éternel.

La légende de Manès nous ramène sans cesse au bouddhisme. D'après toutes les traditions, il avait voyagé dans des contrées situées au sud-est de la Babylonie, sans doute dans le Kaboul et dans le Turkestan [3], par conséquent en des lieux où la religion de Bouddha dominait. Son maître fut un certain Térébinthe, qui prenait le titre de Bouddha [4]. Ce Bouddha venait, il est vrai, d'Égypte, à ce qu'on assure du moins. Mais il aurait bien pu se faire qu'un missionnaire bouddhiste eût passé dans l'Égypte avant de se rendre dans l'empire du grand roi. Il est possible d'ailleurs que la légende ait confondu et mêlé deux choses

[1] Peut-être aussi au zervanisme.

[2] *Gens tenebrarum.*

[3] Dans l'Hindoustan, d'après Mirkhond. De Sacy, *Mémoires sur diverses antiquités de la Perse*, p. 294.

[4] Beausobre, *Histoire du manichéisme*, t. I, p. 53.

fort différentes, une influence bouddhiste venue de l'Inde ou de Kaboul et une influence chrétienne partie d'Alexandrie. Ajoutons que, s'il faut s'en rapporter à saint Éphrem, c'était une opinion vulgaire, dans des temps très-rapprochés de l'époque de Manès, que ses erreurs avaient leur origine dans l'Inde [1]. Enfin, d'après une tradition conservée par Schahrastani, Manès aurait enseigné que Dieu, après s'être révélé, dans les temps anciens, à divers prophètes, aurait envoyé Bouddha dans l'Inde, Zoroastre dans la Perse et le Messie dans le pays des Grecs et de l'Occident [2]. Il est probable que le père du manichéisme ne s'expliquait pas d'une manière aussi catégorique. Mais cette tradition est certainement un écho des opinions des anciens manichéens sur l'origine de leurs croyances.

Manès périt victime de l'intolérance des mobeds, mais son système lui survécut. La rapidité avec laquelle il se répandit prouve, comme le fait remarquer M. Spiegel, qu'il répondait à un besoin réel des esprits, et sa longue durée montre qu'il avait jeté de profondes racines dans la Perse. Dans la première moitié du douzième siècle, il y avait encore de nombreux partisans. Schahrastani parle d'un chef de cette secte qui vivait à cette époque. Les doctrines de Manès ne se transmirent pas comme une lettre morte. Leurs points les plus importants furent discutés pendant longtemps et reçurent des solutions diverses. On a dans ce fait, que nous garantit l'historien arabe [3], un indice que la vie intellectuelle était loin d'être éteinte. Mais il est difficile d'en saisir les divers mouvements, et en particulier de se rendre compte de l'action que le manichéisme exerça sur la marche du parsisme.

Au commencement du sixième siècle, un nouveau réformateur se leva dans la Perse. C'était, dit-on, le chef même des mobeds. Ses connaissances et sa piété lui avaient mérité la vénération de la nation tout entière. Il s'appelait Mazdak. Schahrastani nous apprend, d'après une autorité plus ancienne, qu'il s'accordait avec les manichéens sur la nature des deux principes premiers, mais qu'il se séparait d'eux sur tout le reste. Il enseignait que le principe lumineux agit librement et avec une pleine intelligence, tandis que le prince des ténèbres n'a pas de plan et procède au hasard. Mazdak revenait ainsi à l'antique mazdéisme, qui représente Ahriman comme agissant avant de réfléchir, et Ormuzd au contraire comme réfléchissant avant d'agir, et qui faisait de celui-ci le type du bon sens et de celui-là le type du non-sens. Il y

[1] Asiemani, *Bibliotheca orientalis*, t. I, p. 112.
[2] Schahrastani, *Religions partheien*, t. I, p, 290.
[3] Schahrastani, *ibid.*, t. I, p. 288, 290 et 291.

revenait mieux encore en insistant avec force sur la vie morale et en recommandant de fuir le mensonge et la haine [1].

Ces distinctions théologiques et morales n'auraient pas vraisemblablement laissé des traces dans l'histoire s'il n'y eût joint des idées plus propres à émouvoir la nation tout entière. Affligé des maux que la cupidité et les rivalités causent aux hommes, il crut que le meilleur moyen de mettre un terme aux passions humaines était d'en supprimer les mobiles. En conséquence, il proclama la communauté des biens et des femmes. Le remède était pire que le mal; mais les intentions de Mazdak étaient pures. Adonné à un ascétisme sévère, il avait rêvé de ramener la paix sur la terre en organisant la société sur le modèle d'un couvent austère. Il prêchait, par son exemple plus encore que par ses discours, le renoncement et l'abstinence. Il condamnait en même temps comme une inutile cruauté l'usage d'égorger les animaux pour manger leur chair. La seule nourriture de l'homme devait se composer, selon lui, des fruits de la terre et du lait des troupeaux [2]. La délivrance du mal était le but unique que l'activité humaine dût se proposer. On prétend, dit Schahrastani, que pour assurer la délivrance de l'âme de tout mélange avec les ténèbres, il prescrivait de la tuer [3]. L'historien arabe a certainement fort mal rendu la pensée de Mazdak, mais il n'est pas difficile de la retrouver sous cette fausse exposition. C'est la doctrine du nirvana et des moyens de l'atteindre que prêchait le réformateur parse, quand il parlait, comme on le lui fait dire, de la mort de l'âme; et c'est également sous l'influence du bouddhisme qu'il prohibait l'usage de la viande et qu'il avait été amené à prendre une sorte de vie monastique pour le chemin de la perfection. Il avait cet idéal en vue en proclamant la communauté des biens et des femmes, choses d'ailleurs des plus indifférentes aux yeux d'un ascète profondément convaincu.

Cette doctrine subversive était-elle prêchée pour la première fois dans l'empire du grand roi? Nous l'ignorons; mais il est probable qu'elle avait été préparée par les discussions des sectes et des écoles. On peut le croire du moins, quand on voit son fondateur la prêcher librement pendant trente ans dans toute la Perse et trouver des disciples dans toutes les classes de la société et jusque sur le trône [4]. Kobad se déclara ouvertement son disciple. Les intérêts menacés se liguèrent,

[1] Schahrastani, *ibid.*, t. I, p. 291.
[2] Mirkhond, *Histoire des Sassanides*, dans Silv. de Sacy, *ibid.*. p. 354.
[3] Schahrastani, *Religions partheien*, t. I, p. 291.
[4] Mirkhond, *Histoire des Sassanides*, dans Silv. de Sacy, *ibid.*, p. 354.

il est vrai, pour le déposer, et le pouvoir suprême fut confié à son frère. Mais Kobad réussit assez facilement à remonter sur le trône, soit par la crainte d'un secours de troupes que lui offrit un roi voisin, soit plus vraisemblablement avec l'aide du parti presque tout-puissant de Mazdak. On a quelque peine à comprendre comment il se fit que la société tout entière ne tomba pas en Perse dans une complète dissolution, pendant les trente ans qu'elle fut livrée à des doctrines qui ruinaient la famille et la plupart des rapports sociaux. Elle dut sans doute son salut à cette inertie générale qui semble le propre des peuples de l'Orient, et peut-être avant tout au caractère mystique et ascétique du communisme de Mazdak, caractère qui lui enlevait en partie ses dangers, en corrigeant et en réprimant les appétits grossiers de la multitude. Il en résulta cependant des désordres assez profonds pour que Nouschirvan, qui ne manquait cependant ni d'ambition ni d'énergie, hésitât un moment, quand il fut appelé en 531 à succéder à son père, et fût presque tenté de refuser la couronne. « La force du gouvernement est brisée, dit-il à ceux qui le pressaient de prendre les rênes de l'État; tout ce qui peut assurer le bonheur public est détruit; la division règne entre les citoyens, et l'autorité est entre les mains d'hommes méprisables et incapables[1]. »

Tout ne fut pas mauvais cependant dans le mouvement produit dans la Perse par le socialisme de Mazdak. Il eut du moins l'heureux effet d'affranchir la pensée et de faire naître le sentiment de la liberté de conscience. C'est ce qui se voit clairement dans la déclaration solennelle que Nouschirvan, en montant sur le trône, adressa à ses sujets. « Mon autorité, leur dit-il, ne s'étend que sur les corps et non sur les cœurs, parce qu'il n'y a que le Dieu qui connaît les pensées secrètes de tous les mortels, qui puisse voir et pénétrer les pensées de chaque homme. Ma vigilance et ma surveillance ne doivent donc avoir pour objet que vos actions, et en aucune façon vos consciences[2]. » Ces paroles lui furent sans doute arrachées par les difficultés du moment; elles n'en sont pas moins dignes d'être enregistrées dans l'histoire; c'est probablement la première fois qu'un souverain était obligé de tenir ce langage.

Cette déclaration de tolérance n'empêcha pas Nouschirvan de faire assassiner Mazdak et ses principaux partisans dans un guet-apens qu'il leur dressa lui-même. Le chef mort, on exécuta en masse les disciples.

[1] Mirkhond, *ibid.*, p. 359 et 360.
[2] Mirkhond, *ibid.*, p. 360.

Il fallut cependant s'arrêter dans la crainte, dit Mirkhond, de dépeupler la Perse [1]. Cruautés inutiles; les semences de socialisme jetées par Mazdak n'ont jamais été entièrement étouffées, et il n'est pas rare de les voir se reproduire parfois dans quelqu'une de ces mille sectes qui couvrent le sol de l'Orient.

On a prétendu que la philosophie grecque était entrée pour quelque part dans l'immense travail de fusion dont nous venons de retracer les deux premières phases. Nous ne pouvons nous ranger à cette opinion. Si l'on excepte des notions astronomiques que la Perse aussi bien que l'Inde doivent aux Grecs, on chercherait en vain quelque trace de la culture grecque dans le parsisme, tel du moins que nous l'avons vu jusqu'ici. On attache une trop grande importance à ce que rapporte Ælien, sur la foi d'un auteur qu'il ne nomme pas, d'une traduction des poëmes d'Homère dans la langue des Perses [2]. Ælien ne semble pas ajouter lui-même une grande confiance à l'auteur qu'il cite. Mais le fait serait-il vrai, il ne faudrait pas moins admettre que cette traduction fut faite non dans la langue des Parses, mais dans celle des Arsacides, dont quelques-uns se donnèrent l'épithète de philhellènes [3].

La philosophie grecque finit cependant par pénétrer dans la Perse. Au sixième siècle, plusieurs ouvrages de Platon et d'Aristote furent traduits en pehlvi par ordre de Nouschirvan, grand admirateur de ces deux philosophes [4]. A peu près en même temps, l'école d'Édesse, puis celle de Nisibis, enfin celle de Gandisapor, répandaient la connaissance de ces systèmes parmi la jeunesse parse qui allait y étudier la médecine. Mais cette philosophie fut loin d'être favorable à la religion de Zoroastre. Il paraît qu'elle ne produisit pas d'autre effet que d'ébranler la foi et de semer des germes d'incrédulité. Son effet avait été autrefois le même au milieu des Juifs de la Palestine, sous la domination des Séleucides. Dans la seconde moitié de l'époque des Sassanides, vraisemblablement à partir du règne de Nouschirvan, les écrivains parses se plaignent du déclin des croyances. La connaissance de la philosophie grecque et l'incrédulité marchèrent, à ce qu'il semble, du même pas.

Si le platonisme et l'aristotélisme ébranlèrent la religion dans le vaste empire du grand roi, ils y fondèrent cependant deux choses qui ont joué, qui jouent encore un rôle considérable dans une grande partie de l'Asie. D'un côté, ils préparèrent, on ne saurait en douter,

[1] Mirkhond, *ibid.*, p. 363.
[2] Ælien, XII, 48.
[3] Silv. de Sacy, *ibid.*, p. 44 et 45.
[4] Fabricius, *Bibl. græca*, p. 246-261.

ces tendances rationalistes qui se manifestèrent plus tard avec tant d'éclat sous Akbar le Grand. Elles étaient sans doute la conséquence et du choc des sectes diverses qui avaient rempli la Perse de leurs discussions, et du travail de fusion qui se poursuivait depuis des siècles entre les différentes religions qui s'étaient rencontrées sur les bords de l'Euphrate et du Tigre. Mais elles avaient besoin de l'arme puissante de la philosophie. La Grèce la leur donna. D'un autre côté, le platonisme et l'aristotélisme ne furent pas étrangers à la naissance de la plupart des sectes mystiques qui déjà, au septième et au huitième siècle, préludaient à la formation du suffisme. Platon s'allia à Bouddha pour exalter l'esprit rêveur d'hommes portés naturellement à l'ascétisme, et Aristote les forma à la spéculation et aux discussions subtiles, si chères en général au mysticisme. On sait que les principaux écrivains suffites connaissent ces deux philosophes grecs, et on assure que leurs plus célèbres ouvrages abondent en citations du dernier[1].

[1] Malcolm, *Histoire de la Perse*, t. IV, p. 155.

MICHEL NICOLAS.

DISCOURS SUR SCHILLER

PRONONCÉ

DANS LA SÉANCE SOLENNELLE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES DE BERLIN,

LE 10 NOVEMBRE 1859,

Par Jacob GRIMM[1].

Lorsque Pétrarque, il y a cinq cents ans déjà, quitta la France pour se rendre à Cologne, qui était alors la plus grande ville de l'Allemagne, il n'eut pas plus tôt mis le pied sur notre sol, que son attention fut vivement attirée par un spectacle qui n'avait jamais frappé ses yeux nulle part. C'était le soir de la Saint-Jean. Il vit des flots de peuple se presser sur les bords du Rhin, des femmes gracieusement parées, ayant pour ceinture des guirlandes d'herbes des champs, s'avancer en chantant des hymnes ou en murmurant de mystérieuses paroles à voix basse, puis lever en l'air leurs bras blancs et jeter dans le courant du fleuve ces herbes et ces fleurs. Sur sa demande, il apprit que c'était un usage

[1] Ce discours nous est parvenu trop tard pour notre livraison de novembre, mais la *Revue germanique* ne pouvait omettre cet hommage, qui, entre tous ceux rendus à la mémoire du grand poëte à l'occasion du centième anniversaire, a paru le plus noble et le plus touchant. Plus qu'à personne il appartenait au plus grand connaisseur de la langue et de la littérature allemandes de prendre la parole en cette circonstance. Le parallèle tant de fois essayé entre Gœthe et Schiller est ici repris de main de maître, et les deux poëtes sont étudiés à fond et sous tous les aspects en bien peu de pages. Pour une apprécia-tion si complète et si serrée, il fallait une science consommée, et cette intelligence exquise de la poésie que la vraie érudition ne tue pas, comme l'imaginent les esprits superficiels, qu'elle nourrit et vivifie au contraire.

immémorial, revenant chaque année, et qui devait se perpétuer à jamais dans les temps futurs. Avec ces plantes (choisies sans doute dans ce but) que l'on jetait dans le Rhin et qu'emportait son rapide courant, le peuple, dans sa foi naïve, croyait voir fuir et disparaître tous les malheurs de l'année qui venait de s'écouler. Cette belle coutume, dont l'exact détail nous échappe et que l'illustre poëte de l'Italie eût voulu voir transplanter des bords du Rhin à ceux du Tibre, a pourtant disparu plus tard, comme tant de choses de notre passé. Mais de nouvelles fêtes remplacent les anciennes. Quel spectacle frapperait aujourd'hui l'étranger que son chemin aurait conduit en n'importe quelle partie de l'Allemagne! Il verrait ces foules de peuple joyeuses et parées, avec leurs flottantes bannières, et faisant résonner partout devant elles ce chant magnifique de la Cloche[1]. Si, ému d'un tel spectacle, l'étranger, comme autrefois Pétrarque, s'informait de ces chants de joie et de cette solennelle attitude, il n'y aurait qu'une voix pour lui répondre : Cette fête que célèbrent les cloches et les chants est celle d'un de nos plus grands poëtes, d'un poëte né parmi nous il y a cent ans. « Les cloches, dit-on, font taire le tonnerre et dissipent les nuages importuns. » Puisse donc, comme jadis, avec ces fleurs que l'on jetait dans le Rhin, le peuple dans sa foi naïve croyait voir fuir et disparaître tous les malheurs des années écoulées, puisse aujourd'hui la vibration des cloches emporter et faire évanouir dans les airs tout ce qui s'oppose encore à l'unité du peuple allemand, à cette unité dont il a besoin et qu'il réclame!....

Quiconque étudie sérieusement l'histoire reconnaît dans la poésie un des plus puissants leviers pour l'élévation du genre humain; il y voit même une condition essentielle de son essor et de ses progrès. Si la langue de chaque peuple, en effet, est comme la souche où prend vie et force son caractère le plus intime, c'est la poésie, et seulement elle, qui atteste sa croissance définitive et qui en est la fleur. La poésie n'est pas seulement ce qui nous fait aimer notre langue et nous la rend chère, c'est encore ce qui la polit, l'adoucit et la perfectionne; elle est comme une rosée éthérée qui se répand sur elle et l'anime. Chez un peuple au sein duquel n'a surgi aucun poëte, la langue végète et va peu à peu se fanant; comme ce peuple lui-même, privé d'une telle source de vie, paraît sans force et sans originalité si on le compare à ceux qui ont obtenu cette faveur insigne. Le poëte est donc celui par lequel s'exprime, ou plutôt dans qui s'incarne la

[1] Le poëme de Schiller qui porte ce titre.

pleine nature du peuple auquel il appartient; la postérité le saluera comme son génie, et nous, ses contemporains, nous le désignerons déjà avec une pieuse admiration, parce qu'il a su remuer nos cœurs, parce qu'il a su rafraîchir et exalter tout à la fois nos pensées, parce qu'il a trouvé le mot qui nous donne le secret de notre vie... Mais toute la puissance du poëte réside, à vrai dire, dans ce fond de nationalité, que nul ne saurait déraciner de son cœur; dans ce sol de la patrie, auquel on ne s'arrache jamais entièrement, et que ne peuvent fouler les pas de l'étranger sans le profaner. Des poëtes étrangers peuvent nous plaire et nous plaire longtemps, mais ce ne sont pas là pour nous les vrais poëtes, et, du moment où le poëte véritable a surgi au milieu de nous, ils doivent lui céder la place et disparaître. Comme citoyen de l'univers, je puis sans aucun doute admirer ce qu'a produit l'étranger, ce que nous a légué l'antiquité; dès notre enfance, les modèles grecs et romains se montrent à nos côtés comme des conseillers ou des tuteurs; ils nous arrachent le sincère aveu que rien ne les peut surpasser, et pourtant nous sentons comme un abîme infranchissable entre eux et les exigences de notre propre vie. Un de nos anciens poëtes, après avoir décrit la magnificence de ce temps passé qui ne doit plus revenir, s'écrie : « Je ne voudrais pourtant pas avoir été jadis, si je n'étais aujourd'hui ! » Il reconnaît par là le droit et la suprématie du présent, qui nous pousse vers un autre but que le passé, qui nous équipe et nous arme pour d'autres combats, nous élève et nous fortifie par d'autres moyens. Qui voudrait étudier les anciens poëtes à la condition d'abandonner les poëtes modernes ?

Depuis bien longtemps c'en était fait de la langue et de la poésie de notre propre antiquité, et il n'en est resté que des décombres; les chants du moyen âge eux-mêmes, si pleins de vie, étaient ensevelis dans un morne oubli. Quand enfin on eut de nouveau secoué leur poussière, on ne put les faire rentrer dans le sein du peuple, aux regards duquel se fût évanouie l'image d'une grande poésie nationale, si tout à coup et presque en même temps ne fussent apparus à l'horizon du dernier siècle deux astres éclatants qui relevèrent notre orgueil. Sans eux, notre littérature n'eût pas franchi les degrés inférieurs; par eux, elle s'est élancée au niveau des plus hautes que le monde ait connues. Après un long repos, la nature fit éclore ces deux génies dont l'éclat, franchissant les frontières de notre pays, se répand sur l'Europe entière, qui n'a plus rien à leur opposer. Déjà leurs œuvres ont passé dans toutes les langues, dans celles du moins qui possèdent aujourd'hui la vie et la forme. Que faut-il de plus ?

Gœthe et Schiller se trouvent si près l'un de l'autre sur le piédestal où les a élevés la postérité, de même qu'ils le furent dans la vie où ils s'unirent par un lien indissoluble, qu'il serait tout à fait impossible de les considérer séparément. Gœthe devance, il est vrai, de dix ans son émule, et il lui a survécu de vingt années. Après avoir, comme il arrive fort souvent, marché longtemps à distance l'un de l'autre, et s'être presque évité, leur rapprochement n'en fut ensuite, pendant une période de dix ans, que plus intime et plus décisif pour leur activité respective. Si Gœthe, dans les commencements, avait craint la séve débordante de Schiller; si Schiller, en revanche, n'avait pu goûter immédiatement la nature calme de Gœthe, on les vit plus tard, dans la force et la maturité de leur génie, exercer l'un sur l'autre une influence progressive et salutaire au plus haut degré pour notre littérature. D'accord sur bien des points, s'éclairant réciproquement sur d'autres, ils continuèrent à marcher, chacun dans la voie qui lui était propre, et plus en apparence ils se séparaient, plus ils ont réussi en définitive à se compléter et à se perfectionner.

Il fut rarement donné à la critique de puiser à des sources plus riches et plus limpides qu'en ce qui concerne ces deux grands poëtes. Non-seulement leurs œuvres renferment tous les éclaircissements possibles sur les sentiments qui les animèrent, mais encore leurs lettres, que l'on ne pouvait légitimement refuser au monde, contiennent à ce sujet les renseignements les plus clairs et les plus instructifs. Dans l'ouvrage de Gœthe intitulé *Fiction et vérité*, ouvrage tiré de sa propre vie, dans cette incomparable autobiographie, les plus précieux détails sur sa première jeunesse se mêlent aux confidences qu'il nous fait sur ses amis et sur ceux qu'il a connus; il est à regretter seulement que l'on n'y trouve rien qui se rapporte au temps de son intime liaison avec Schiller. Les deux poëtes, dans le vaste ensemble de leurs œuvres, empreintes de dons si divers et si complets tout à la fois, ont été comparés déjà l'un à l'autre et appréciés avec tant de fruit par des esprits pénétrants[1], qu'il semble bien difficile de rien ajouter de nouveau ou d'important aux résultats de pareilles recherches; leurs poésies nous sont devenues maintenant si familières, qu'on ne pourrait en citer des passages un peu frappants qui ne soient dans toutes les bouches, ou du moins ne flottent dans toutes les pensées. Cependant il est quelque chose que l'on peut dire encore. S'il est vrai que toute

[1] Entre autres par Gervinus, dans son cinquième volume, couronnement de son œuvre (*Histoire de la littérature allemande*).

analyse minutieuse doive relever des lacunes et des inégalités de détail même dans les productions les plus achevées et qui sont réputées des modèles en leur genre, il faudra reconnaître aussi que l'homme le plus heureusement doué peut trahir de temps à autre quelques faiblesses et témoigner ainsi de la source vraiment humaine où il a puisé son être et qu'il ne peut dissimuler dans sa vocation. Ces fautes d'ailleurs, ou, si vous le voulez, ces taches, vont peu à peu s'atténuant et s'effaçant sous l'éclat de ses qualités dominantes, si bien que, sans nuire en rien plus tard à la beauté et à la dignité de son œuvre prise dans son ensemble, elles ne font que nous rendre son image plus familière et plus chère encore.

Il est incontestable que les mœurs du pays où nous sommes nés, les habitudes que nous tenons de la première enfance, pour ne pas dire celles que nous apportons en naissant, exercent sur tout le reste de notre vie une indestructible influence. Il importe donc, dans une étude un peu approfondie des deux poëtes, de s'enquérir avant tout de leur différence d'origine. Riehl, dans son beau livre du Palatinat, où il trouve et démêle deux sangs, deux races, la *franconienne* et l'*alemanique*, avec prédominance de la première sur la seconde, nous montre le *Franconien* d'aujourd'hui alerte, souple, industrieux; l'*Aleman*, au contraire, depuis la Souabe jusqu'en Suisse, fier, hautain, concentré, démocratique. Or tel est aussi l'aspect sous lequel nous apparaissent nos deux poëtes : Schiller est Souabe, c'est-à-dire de race *alemanique*, et il a de cette race l'irritabilité de sentiment, la vivacité d'imagination, le libre penser; Gœthe est *Franconien*, et ce qui le distingue en effet, c'est une douce modération, la mesure, la sérénité de l'humeur, un esprit actif, ouvert à la culture la plus profonde. On peut aller plus loin et suivre encore sous d'autres points de vue cette diversité de sang : nous voyons l'un voué de préférence à l'élément sentimental et dramatique, l'autre au genre naïf et épique; Schiller est enclin à l'idéal, Gœthe penche vers la réalité; Schiller est plus coloré, Gœthe plus simple; et s'il était permis d'emprunter ici une comparaison à notre ancienne poésie, je dirais que la limpidité de cristal fait penser chez Gœthe à Gottfried de Strasbourg, tandis que l'essor idéal de Schiller le rapproche de Wolfram d'Eschenbach. Mais une circonstance significative et qui eut le plus heureux résultat, c'est qu'ils furent tous deux attirés en Thuringe, et qu'ils passèrent ensemble dans ce pays plus sympathique et plus avenant qu'aucun autre de l'Allemagne les meilleures années de leur vie, précisément comme dans le moyen âge, où cette même cour de Thuringe avait attiré autour d'elle tous les

chanteurs allemands et étendu sur eux l'abri de son sceptre protecteur. Ainsi s'explique pourquoi dans l'Allemagne du sud les poésies de Schiller, surtout les premières, eurent un si grand retentissement; tandis que celles de Gœthe trouvèrent leur écho particulièrement dans les provinces du centre et du nord; à vrai dire cependant, les œuvres des deux poëtes produisirent bientôt dans leur ensemble la plus heureuse union entre tous les extrêmes du peuple, et consacrèrent à jamais la prédominance dès longtemps indiquée du haut allemand. Or dans le haut allemand disparaissent jusqu'à un certain point les contrastes qui éclatent dans les autres dialectes; et de même, dans les poésies de Gœthe et de Schiller, les différences que nous signalions tout à l'heure se sont également évanouies pour la plupart, si bien que, comparés à d'autres écrivains, Schiller paraît naïf et Gœthe idéal.

On sait les éléments de trouble et les excitations sociales et littéraires qui agitaient l'époque où les deux poëtes, jeunes et ardents, déployèrent leurs ailes et prirent leur essor. La génération qui les suivit, c'est-à-dire la nôtre, a vu, il est vrai, des jours plus difficiles, des événements plus grands.... Mais alors, dans la seconde moitié du dernier siècle, les cœurs flottaient encore insouciants au souffle de vagues aspirations, sur une mer brûlante de désirs encore indécis. L'air retentissait encore du cri d'enthousiasme qui accueillit le triomphe du grand Frédéric, qui avait réduit les superbes et soutenu la vie et la force propre de l'Allemagne. Bientôt survint l'affranchissement de l'Amérique, et déjà l'on entendait gronder à l'horizon, mais se rapprochant toujours, les foudres de le révolution française. Dans la littérature, après la période enthousiaste de Klopstock, qui avait communiqué à notre langue un souffle de noblesse et de confiance en elle-même, mais où l'on avait fait abus du sublime, on vit surgir Lessing, et son action plus profonde déraciner la foule des erreurs surannées, et assurer sur des bases inébranlables l'indépendance intellectuelle du peuple, en la rattachant, quoique par des moyens insuffisants, à la connaissance véritable de l'antiquité classique, en même temps qu'à celle de notre propre antiquité. L'étude de Shakspeare, la traduction allemande d'Homère, la découverte d'Ossian, furent autant d'aiguillons qui stimulèrent l'échange débordant de toutes les impressions, tandis que la virile philosophie de Kant commençait déjà à calmer et à porter aux sévères méditations une jeunesse si impressionnable. Lorsque enfin Gœthe et Schiller peu après lui se furent manifestés au milieu de nous, dans le vrai sens de cette belle expression, vivant parmi notre peuple, chacun de leurs pas

fut marqué comme d'une empreinte vivante; cette force était déréglée encore et excessive, mais elle commença bientôt à se modérer chez Gœthe, plus lentement dans Schiller, à se restreindre et à produire des miracles d'autant plus abondants qu'on avait été plus longtemps à les espérer. Une chose néanmoins ne put être méconnue dès leurs premières productions, et s'est fait sentir jusque dans les dernières : la richesse des pensées, la chaleur des sentiments, la facilité de la conception unies à une puissance du langage inconnue jusqu'alors.

Nous voici de nouveau en présence des deux genres principaux entre lesquels de temps immémorial s'est divisée la poésie, et dans lesquels les deux poëtes durent se frayer une voie nouvelle : l'épopée et le drame; car, pour ce qui est de la poésie lyrique, dont la source n'a jamais pu être fermée, il est moins nécessaire d'en parler. Il faut bien le reconnaître, notre temps ne s'accommode plus guère du récit de quelque puissant événement, qui se déroulerait devant nous comme les eaux d'un fleuve limpide impossible à arrêter dans son cours, de ces épopées dont l'imagination du peuple a dû être profondément pénétrée autrefois, mais où le poëte s'efface et disparaît entièrement. Dans le drame, au contraire, l'action se place devant nos yeux directement et sans intermédiaire, elle a un corps et une âme, de telle sorte cependant qu'elle ne suive pas seulement sa propre allure, mais qu'elle se développe en nous dévoilant tous les ressorts, cachés ailleurs, qui la font mouvoir; qu'elle présente, en un mot, un nœud et un dénoûment. C'est dans cette complication et ces entrelacements que réside précisément tout l'intérêt de l'action; soit que le nœud se dénoue de lui-même, ou bien qu'il soit tranché par la main du destin, c'est toujours l'enlacement dramatique qui saisit le spectateur, qui fait qu'il s'oublie lui-même, et qui élève et maintient son esprit à l'état de tension nécessaire. Mais derrière chaque rôle vit et se meut le poëte.

Qu'il nous soit permis de nous arrêter ici un instant et de porter nos regards en arrière, pas au delà toutefois des commencements du siècle dernier. Quand on lit les comédies dénuées de poésie de Gellert (et pour ma part je les lis encore avec quelque plaisir, à cause de la langue correcte dans laquelle elles sont écrites), on trouve jusque dans ces simples bergeries une certaine habileté dramatique. Avec Klopstock, le contraste est complet : ce poëte de génie n'a pu jamais se dégager du pathos, et ses tragédies bibliques, aussi bien que sa *Bataille de Hermann*, sont toujours dénuées de toute puissance dramatique. Les vers, qu'il a évités, l'eussent certainement mieux servi que la prose

qu'il a choisie, et dans laquelle il intercale sans cesse des odes. La *Bataille de Hermann* fait pourtant songer par endroits au *Goetz* de Gœthe, qu'elle ne précéda que de quelques années. Les hautes qualités de Lessing n'en sont que d'un effet plus fort, plus saisissant et plus durable; chez lui, ce ne sont plus seulement des étincelles, c'est la vive flamme du drame qui répand sa chaude clarté sur ses personnages et jusque sur ses inimitables rôles de valets et de soubrettes, si finement empruntés à la vie réelle, en même temps que dans *Minna*, dans *Emilia* et dans *Nathan*, on est forcé d'admirer d'un bout à l'autre une puissance d'intrigue jusque-là inconnue. L'influence d'*Emilia* est déjà sensible dans le *Fiesque* de Schiller, celle de *Nathan* se laisse voir encore davantage dans *don Carlos*, la première pièce que Schiller ait composée en vers, et si inférieurs que soient ces vers à ceux de la *Fiancée de Messine*, ils sont pourtant incomparablement mieux construits que ceux de Lessing. Mais ni dans *les Brigands* ni dans *Intrigue et Amour*, la forme de la prose n'a porté le moindre préjudice aux facultés dramatiques de Schiller, et qui se montrent au même degré dans toutes les tragédies qu'il a composées; il n'est pas jusqu'à son *Visionnaire*, ce roman qu'il ne poursuivit qu'à contre-cœur, ou qu'il abandonna plutôt sans y mettre la dernière main, qui n'excite partout un vif intérêt dramatique. Il faut se borner à dire que c'est dans *Wallenstein*, surtout dans le *Camp de Wallenstein*, et plus tard dans *Guillaume Tell*, que Schiller a atteint les sommets de l'art, et est parvenu à exciter une satisfaction entière. Il n'en est pas tout à fait de même de *Marie Stuart*, de *Jeanne Darc* et des *Frères ennemis*, ce qui tient en partie à des motifs que nous devons nous abstenir de toucher ici; ce n'est point un hasard (comme celui, très-grand à coup sûr, qui l'a fait naître le même jour que Luther), ce n'est point un hasard, dis-je, si, sans le savoir et sans l'avoir voulu, il a toujours mieux réussi dans les sujets nationaux que dans ceux qu'il a empruntés aux annales étrangères. Pour la comédie, il n'en eut ni le goût ni la vocation; il fut tout entier un poëte tragique. Quant aux pièces qu'il laissa inachevées, presque à l'état d'ébauches seulement, telles que *Démétrius*, *Warbeck* et les *Chevaliers de Malte*, c'est presque chose oiseuse de se demander ce qu'elles fussent devenues; après ce que nous venons de dire touchant les sujets tirés du fonds national, on peut admettre que nous eussions fait une perte bien plus grande si c'était *Wallenstein* qui fût resté inachevé.

Aussi *Wallenstein* lui a-t-il valu les encouragements et les conseils de Gœthe, qui lui prêta d'ailleurs plus tard la même assistance dans

tous ses autres travaux. Ce puissant esprit, dont il ne coûtait rien à Schiller de sentir et de reconnaître la supériorité, quelque désir qu'il eût de s'affermir dans sa propre nature et ses dispositions particulières, était essentiellement autre et différent. Gœthe se complaisait davantage dans la familiarité des récits; il se sentait moins porté vers les hauteurs dramatiques; même dans ceux de ses drames dont le dénoûment y aspire, on entend le sol trembler moins souvent, et, quand la fin est proche, la charpente de la fable craquer avec moins de violence qu'il ne serait conforme à l'essence de la tragédie.

Dans *Goetz* déjà, la première de ses grandes conceptions, impétueuse et indisciplinée à l'égal des *Brigands* de Schiller, on trouve pourtant une mesure plus tempérée et plus belle; à diverses époques le poëte essaya trois ou quatre retouches pour rendre cette pièce plus digne du théâtre, et ce travail de remaniement, toujours repris avec un nouvel intérêt, montre assez combien Gœthe eut de peine à sacrifier les éléments exubérants dont sa pièce était pleine, et qui en rendaient le succès impossible à la représentation. Dans *Egmont,* que Schiller tailla un jour sans ménagement pour le théâtre, les scènes ne sont guère mieux liées entre elles, et *Torquato Tasso,* si riche en impressions du poëte et si bien fait pour laisser pénétrer le regard dans son cœur, ne produit que bien peu d'effet comme action dramatique. Dans *Iphigénie,* l'action est plus importante, et un doux rayon poétique vient éclairer le dénoûment. Dans *Eugénie,* au contraire, les scènes se succèdent l'une à l'autre sans liaison, et nul autre ouvrage de Gœthe n'a été si froidement accueilli, bien qu'il renferme d'ailleurs un grande abondance d'observations et de sentiments vrais sur l'état du monde; le poëte devait le remettre plus tard sur le métier, et nous avons son plan sous les yeux; mais il n'a pas reçu d'exécution. Quelques pièces plus courtes et plus anciennes, telles que *les Complices, Frère et Sœur,* sont mieux conduites au point de vue du drame. Gœthe s'abandonna tout entier à son penchant épique dans *Hermann et Dorothée,* et même dans *Reinecke,* où il trouvait sur tous les points une base solide dans le vieux poëme populaire en bas allemand. Ce n'était guère le fait du poëte de tenter l'impossible. Aussi ne fit-il que commencer une Achilléide, qu'il abandonna dès le premier chant, et dont on a dit qu'elle ne contenait pas un seul vers dont Homère eût pu faire usage; une *Nausikaa,* dont il avait eu l'idée déjà plus tôt ne fut même pas ébauchée. Quant à Schiller, on croit savoir qu'il avait songé à s'essayer aussi dans l'épopée, et qu'il eut le dessein de chanter tantôt Frédéric le Grand, tantôt Gustave-Adolphe; mais il ne mit la main à aucun de ces

ouvrages, tout en ne cessant d'encourager son ami à composer son poëme d'*Hermann* et son roman de *Wilhelm Meister*, touchant le plan et l'exécution duquel la correspondance des deux poëtes nous offre de si riches informations. Mais que pouvons-nous dire ici du plus grand de tous les poëmes de Gœthe, trop puissant pour entrer dans tout autre cadre? Je veux parler de la première partie de *Faust*, que lui-même ne put achever tel qu'il l'avait commencé, et qui, même en l'état où il nous l'a laissé, étonnera la plus lointaine postérité. Pour Gœthe, il n'y a d'autre règle que celle qu'il s'impose à lui-même, mais la perfection supérieure de l'art dramatique et de l'exécution ne lui manquent pas pour elle. Une autre remarque à faire, c'est que dans les romans de Gœthe, pour leur appliquer à leur tour une mesure appropriée, notamment dans *Meister* et dans *les Affinités électives*, le récit porte et s'appuie sur des éléments disposés avec un art peu commun, qui se meuvent et ont l'air de vivre presque comme dans un drame, que tout s'y enchaîne enfin et s'y développe richement et avec une incomparable dextérité, bien que généralement le ton épique y prédomine : un charme dont il n'y a pas la moindre trace dans le *Visionnaire* de Schiller. Nous avons dit plus haut que le tour sentimental régnait surtout dans Schiller, le tour naïf dans Gœthe, ce qui expliquerait peut-être pourquoi le premier devait mieux réussir dans la peinture des hommes, le second dans celle des femmes; parce que la femme précisément reste volontiers naïve, ou, selon l'expression de Kant, qu'elle est plus impressionnable, l'homme plus susceptible. Marguerite, Catherine, Mignon et Ottilie sont des types auxquels rien ne peut être comparé dans Schiller, qui a exalté dans ses poëmes la dignité de la femme; mais en revanche, l'Egmont de Gœthe, son Brakenburg, son Meister, son Édouard, sont de bien plus faibles natures que Wallenstein et Guillaume Tell. De là vient que les femmes se sentent plus attirées par les héros de Schiller, les hommes par les héroïnes de Gœthe. Tout bien examiné, le talent tragique paraît plus franc et plus puissant dans Schiller que dans Gœthe, qui peut-être, s'il l'eût voulu tenter, aurait obtenu dans la comédie de remarquables succès.

En Gœthe, c'était la force d'attraction de la nature qui prédominait; il a concentré de longues et sérieuses études sur les plantes, les pierres, les animaux et sur la physiologie en général; sa théorie des couleurs devait l'introduire au milieu des philosophes et des naturalistes, bien que ceux-ci n'accordent pas assez de valeur à ses observations et à ses remarques. Schiller, au contraire, bien qu'il eût débuté par l'étude de la médecine et qu'il l'eût même pratiquée, — ce qui ne

fut pas sans influence sur le développement ultérieur de son génie, — se sentit plus d'aptitude pour l'histoire, la politique et les recherches philosophiques. La chaire où il fut appelé à l'université d'Iéna le conduisait d'ailleurs naturellement vers les études historiques, et il dut se livrer aussi à mainte recherche, à propos de *Fiesque*, de *Carlos*, de *Wallenstein* et de la plupart de ses autres drames; mais il faut dire qu'il abandonnait volontiers ce genre de travail sitôt qu'il avait atteint son but et qu'il pouvait revenir exclusivement à ses compositions théâtrales. L'école historique ne lui reconnaît comme historien aucun mérite particulier, elle est pourtant forcée de convenir que c'est lui qui, en Allemagne, a communiqué à ces études une exposition plus vivante, et que par lui des événements à peu près ignorés du grand public, tels que la chute des Pays-Bas et la guerre de Trente ans, sont maintenant familiers à celui-ci, d'où sont résultées des investigations plus approfondies de la part d'autres savants. Grüner raconte qu'il prêta un jour à Gœthe la *Guerre de Trente ans* de Schiller, et qu'il le trouva ensuite ému jusqu'aux larmes de la lecture qu'il venait d'en faire : ce livre en effet avait réveillé dans Gœthe avec une vivacité extrême le souvenir de son ami qui n'était plus. Une chose digne de remarque, c'est l'ineffaçable impression que laissent en général après elles les figures historiques burinées par les poëtes dramatiques; ainsi les rois anglais de Shakspeare, et dans Schiller, Wallenstein, Marie Stuart, Jeanne Darc, Guillaume Tell, se fixent dans la pensée générale, au mépris de tous les souvenirs qu'y ont laissés les historiens. L'inspiration du poëte outre-passe ces souvenirs, et il n'en saurait être autrement; les tragiques grecs ont manifesté également leur souveraineté sur la stricte réalité des événements, et nous présentent en quelque sorte une vérité épurée et supérieure. Après que Spinoza eut péniblement occupé sa pensée, Schiller pénétra avec plus de force et de résultat dans les domaines de la philosophie, alors que les doctrines de Kant se frayaient une voie nouvelle et toujours plus large, et que Reinhold avait propagé sa doctrine surtout à Iéna. C'est la « critique de la Raison » qui donna à Schiller l'idée d'écrire ses Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme, et plus tard sa belle dissertation sur la poésie naïve et la poésie sentimentale, où, comme l'a déjà remarqué Gervinus, se trouve contenue dans toute sa force la différence qui bientôt après devait marquer la séparation entre la poésie classique et la poésie romantique. Ces principes, si importants et si pleins de puissance intellectuelle, se prêtaient volontiers à des applications, comme le poëte seul les pouvait faire; ils eurent bientôt attiré

l'attention de Gœthe et furent l'occasion première qui amena entre ces deux hommes le lien intime qui les unit. Mais Schiller, auquel ne suffisait point l'échafaudage de Kant, s'efforça de donner une forme réelle à ses abstractions et de marier la spéculation pure à de vivantes créations; ces résultats devinrent sa propriété exclusive et pénétrèrent plus avant que ne le pouvait faire le sage de Kœnigsberg, qui n'avait des poëtes aucune connaissance exacte et positive. La philosophie et la poésie se trouvent marquées, selon moi, d'un signe important et qui leur est commun, c'est qu'elles portent avec elles un arsenal complet, et qu'elles n'ont pas besoin, à l'égal des autres sciences, de regarder vers le passé et de puiser à des sources étrangères. Il faut que tout vrai philosophe reprenne les choses en leur principe, qu'il édifie un système de sa propre main, et lui donne une base fixe, sans laquelle il vacillerait et croulerait bientôt; le poëte, de son côté, n'a pas besoin de longues préparations, il peut se passer de la science des livres et de l'assimilation étrangère; il élève la voix soudain et chante selon ce que son génie lui inspire; on peut lui faire grâce du premier examen et du second aussi, et encore du troisième, de peur que les examinateurs ne se trouvent contraints de s'humilier devant l'élève. Mais dans cette spontanéité essentielle et dans cette autocratie absolue de toutes les créations de la poésie et de la philosophie, il y a cette importante différence que le poëte exerce sur le peuple une action immédiate, tandis que le philosophe n'a qu'une prise lente et graduelle sur les esprits. Car le poëte va droit à l'âme de chacun, alors que la doctrine du philosophe a des distances intermédiaires à combler, et court risque de s'affaiblir dans ce trajet et de dégénérer en un dogmatisme purement doctoral. Sans doute il surgit aussi des écoles de poëtes, mais elles n'ont jamais une durable influence, et l'ennui du public surmonté, elles demeurent à peu près inoffensives. Aristote, cette tête de fer, fut lu et relu par les moines jusqu'en plein moyen âge; quel fruit portèrent alors ces lectures? Ne le pouvant plus comprendre, il eût mieux valu qu'il restât entièrement hors de leur atteinte, à une époque où Homère et les tragiques grecs étaient encore ensevelis dans un long et morne sommeil, qui, au jour de la renaissance et du réveil, ne leur avait rien enlevé de leur éternelle fraîcheur.

La foi de nos deux grands poëtes a été souvent l'objet d'outrageux soupçons et de reproches amers de la part de ceux qui, dans le sein d'une religion de paix céleste, ont suscité l'incessante discorde et la haine. Au temps où vivaient nos poëtes, la tolérance était plus grande qu'aujourd'hui. Quelle audace inouïe d'accorder ou de refuser la piété selon que

celui qu'on veut juger tomba en partage à une foi aveugle, ou ne se courba point sous son joug? L'homme naturel porte en lui, comme un double sang, les veines de la foi et celles du doute, qui aujourd'hui ou demain précipitent ou ralentissent leurs battements. Si la faculté de croire est une échelle sur les degrés de laquelle on peut monter ou descendre, il doit être permis à l'âme humaine de séjourner sur chaque échelon. En quel cœur ne seraient pas montées par fois d'anxieuses pensées touchant la vie et la mort, le commencement et la fin des temps et l'impénétrabilité de toutes les choses divines; et qui n'aurait pas cherché aussi quelque autre moyen de trouver la paix que ceux mis à notre portée par l'Église ? Chacun sait que Lessing, s'arrachant aux scrupules, s'exprime souvent sans nulle réticence; aussi mérite-t-il, avec autant de gloire que de justice, d'être appelé un esprit fort et un libre penseur, puisque ces titres dans leur sens propre expriment quelque chose de noble et de digne de la nature de l'homme, auquel il sied de se présenter avec des yeux libres et sans bandeau devant les mystères du monde et de la foi.

Pourquoi donc voit-on se pervertir et se dénaturer les meilleures e les plus pures expressions ?

Gœthe, en d'innombrables passages qu'il n'y a pas lieu de citer ici, mais surtout dans *Faust*, s'est exprimé avec une entière hardiesse sur les choses les plus élevées et sur les plus profondes de notre existence; ailleurs, et lorsque les convenances et les exigences de son œuvre l'ont demandé, il l'a fait avec plus de réserve et de prudence; son *Meister* contient des trésors de révélations écrites d'une encre ou plus forte ou plus pâle. Mais il faut se renier soi-même, il faut être fanatique comme Stolberg pour livrer aux flammes, après en avoir retranché les Confessions d'une belle âme[1], un livre pareil. Pour ce qui est des ouvrages dramatiques, on ne saurait proprement y puiser aucun argument contre leur auteur, parce qu'il ne parle pas là pour son propr compte, mais au nom des personnages les plus divers, dont il tient à nous faire connaître l'intime pensée, après être descendu dans leur conscience. Et pourquoi un poëte n'éprouverait-il pas d'ailleurs l'envie ou le besoin de s'identifier avec des pensées qui sont loin d'être les siennes, mais qui néanmoins les effleurent de près ? Dans les *Paroles de la foi* et dans les *Paroles de l'erreur*, Schiller nous permet de jeter dans son cœur des regards assurés. Il chante sur le ton de l'élégie les dieux de la Grèce et la chute du vieux monde, tandis que dans ses

[1] Qui forment, comme on sait, un chapitre de Wilhelm Meister.

ballades de la *Forge*[1] et du *comte de Habsbourg*, il se transporte aussi dans la sphère des miracles de l'Église chrétienne. Toutefois ce sympathique abandon envers son sujet ne l'a jamais détourné du libre chemin de ses pensées, au rebours de ces philosophes qui s'efforcent de fondre la doctrine de la révélation avec leurs propres systèmes et se perdent par là sans retour. Sous ce titre : « Ma foi », Schiller écrivait ceci :

Quelle religion je reconnais? — Aucune entre toutes de celles que tu me nommes. — Et pourquoi? — Par religion.

C'est que la religion vit en lui, et que la religion vivante est en même temps la véritable, devant laquelle il ne saurait être question d'orthodoxie, parce qu'une vue ferme et sûre montre que tous les sommets de la foi se séparent et dévient les uns des autres. Comment eussent-ils pu être impies, des hommes dont le cœur avait des battements pleins d'amour, dont chaque fibre ressentait avec une délicatesse intime? Pour moi, du moins, ils me semblent pieux bien davantage que ces prétendus croyants orthodoxes, qui ne croient pas à cette noblesse et à cette liberté qui conduit l'homme toujours plus près de Dieu.

Il en faut dire autant des reproches qui s'adressent au patriotisme et au sens politique des deux poëtes. Assurément l'ardente jeunesse de Schiller aurait bien volontiers pris sa part dans le rapide mouvement de la vie sociale, et comme tant d'autres il se sentit emporté par le souffle de la Révolution française; auparavant déjà ses *Brigands*, son *Fiesque* avaient brûlé de l'ardeur de la liberté et du bonheur des hommes, et dans le *Posa* de *don Carlos*, dont le rôle domine celui du héros principal, on voit apparaître l'idéal politique du poëte à cette époque. Quand son esprit se fut éclairé et apaisé, on le rencontre partout comme un champion enthousiaste de l'ordre et de la patrie :

Sainte harmonie, fille bénie du ciel, toi qui unis, toi qui rapproches les semblables facilement avec joie et avec liberté; qui élevas à l'humanité le sauvage insociable; toi qui pénétras dans les huttes des hommes, les façonnant aux douces mœurs, et qui, dans leur sein, nouas le plus cher des liens, l'amour de la patrie.

Dans *Guillaume Tell*, il s'écrie par la bouche d'Attinghausen :

Noue fortement les liens que t'a donnés ta naissance; attache-toi à la patrie, à la chère patrie, retiens-la de toute la puissance de ton cœur! C'est là que sont les solides racines de ta force; là-bas, sur le sol étranger, tu es seul, un roseau vacillant que le premier orage peut briser.

[1] *Der Gang nach dem Eisenhammer.*

C'est en vue de la liberté de l'Allemagne que furent conçus *Wallenstein* et aussi *Guillaume Tell*, sur l'action duquel s'expriment avec tant de justesse les stances qui accompagnaient l'exemplaire offert au grand chancelier du prince électeur. On n'oubliera jamais le concert d'enthousiasme qu'excitèrent partout les chœurs de l'*Ode à la joie*. Gœthe ne réussit pas à produire de pareils et de si grands effets. Mais dans *Hermann et Dorothée* il y a un gracieux tableau de la paix après les dévastations de la guerre, et du prix de la patrie. L'Allemagne était toujours si présente à l'esprit du poëte que, malgré toutes les séductions du séjour en Italie, il travaillait sans cesse à l'achèvement de ses nobles ouvrages, et qu'à peine de retour il se mit à les publier. Le poëte qui nous donna *Faust* en 1790 ne serait pas le plus Allemand de tous les poëtes allemands ! On ne perçoit nulle part la moindre mésintelligence entre les deux poëtes touchant des divergences d'opinion en matière politique; ils étaient trop sûrs d'eux-mêmes et de la sincérité des efforts qu'ils consacraient au bien de notre nation, pour qu'ils eussent même besoin d'échanger sur ce point des discours inutiles.

Jusqu'ici nous ne nous sommes guère occupés que de leurs grandes productions, sans mentionner leurs poésies lyriques ni leurs ballades. Dans les *lieders* purs et simples, Gœthe est incontestablement supérieur; pour le ton des ballades, ils s'éloignent beaucoup l'un de l'autre. Schiller possède un sentiment élégiaque tout particulier, qui pénètre également le lecteur de mélancolie; les élégies de Gœthe, au contraire, se rapprochent déjà par leur forme de la manière calme et sereine des classiques. Mais les *lieders* ravissants qui commencent ainsi :

> L'aimable printemps a-t-il reparu?
> La terre s'est-elle rajeunie?

ou encore :

> Voyez-vous là-bas ces châteaux noircis par l'âge
> Se regarder entre eux, rayonnants sous l'or du soleil?

ou encore :

> La citadelle de Priam était tombée, Troie gisait
> Dans les décombres et la poussière.

ou enfin :

> La joie régnait dans les palais de Troie,
> Avant que fût tombée la haute citadelle.

tous ces chants, où le vers coule comme un flot gracieux, exercent une irrésistible puissance d'attraction, et sont dans une parfaite har-

monie avec la culture actuelle des esprits; dans les romances de Gœthe, il y a en plus un accent populaire plus saisissant. La Cloche, dont nous avons dit le mérite en commençant, est un véritable chef-d'œuvre auquel d'autres nations n'ont rien à comparer, même de loin. Gœthe, après la mort de Schiller, joignit à ce chant un épilogue, qui en transforme l'impression solennelle en un sentiment tragique; ici les deux poëtes changent de rôle; le timbre calme de Gœthe résonna ce jour-là comme un glas funèbre. Mais Gœthe, par sa plénitude lyrique et la douce facilité de ses vers, reste dans l'ensemble bien plus puissant et plus efficace.

Il serait superflu d'insister davantage ici sur cette partie de la poésie; mais il reste un autre genre que nous ne saurions passer sous silence, et dans lequel la communauté des poëtes se montre profondément efficace : je veux parler des Xénies. Ces épigrammes à la manière de Martial devaient déblayer le sol de la littérature allemande et purifier l'air trop épais où elle respirait: ce que sans nul doute elles ont produit alors. Ce sont pour la plupart des critiques incisives et frappantes, sans pitié souvent, écrites rapidement, et, comme on dit, au vol, accusant chez les auteurs unis dans cette œuvre la critique pénétrante et la puissance de diction; mais l'acier trempé au feu et plein d'étincelles devait parfois aussi blesser injustement. Parmi ces xénies il en est dont on ne saurait dire avec certitude à qui des deux elles appartiennent, ce qui d'ailleurs répondait à leur dessein. Ils avaient du reste donné la mesure de leur talent dans des jugements plus étendus et plus détaillés; Gœthe, de bonne heure déjà, dans les Notices savantes de Francfort, et plus tard dans la Gazette littéraire d'Iéna. Quant à Schiller, les critiques qu'il a laissées sont aujourd'hui l'ornement de ses œuvres complètes; je rappellerai entre autres celle d'Egmont, fort réussie, et entreprise à une époque antérieure à la liaison plus intime avec Gœthe; puis celle des poésies de Bürger, à laquelle ce dernier fut très-sensible, et qui méconnaît à la vérité plusieurs de ses qualités; enfin celle de Matthison.

C'est ici le lieu d'ajouter quelques observations sur la langue de ces deux maîtres, et de vider la question toujours posée de leur popularité. Comme nous l'avons exprimé déjà précédemment à plusieurs reprises, la supériorité de Gœthe, comme écrivain, est tout à fait incontestable; sa puissance de style est même si extraordinaire, que nul autre de nos écrivains allemands ne saurait lui être égalé. Dès qu'il prend la plume, c'est pour en faire découler des trésors de grâce inimitables, de délicatesse exquise partout ressentie. Il dispose d'une foule d'expressions

et de tours les plus fins et les plus choisis, et cela toujours aux endroits les mieux appropriés. Tout son style, en général, coule égal et uni, riche et mesuré; à peine s'il s'y rencontre un petit mot superflu; force et douceur, hardiesse et réserve, tout s'y rencontre. Schiller est loin de lui sous ce rapport; il n'a, pour ainsi dire, sous ses ordres qu'une armée de mots d'élite, avec lesquels il accomplit des exploits et remporte des victoires; Gœthe dispose d'une puissante réserve qu'il peut appeler d'un fonds inaperçu comme renfort de sa plénitude. On pourrait dire encore que Schiller écrit avec un stylet sur la cire, et que Gœthe tient le crayon pour tracer des traits légers et d'un contour hardi. Au style de Schiller, du moins dans sa première période, sont restés attachés quelques provincialismes de la Souabe, qui sont interdits dans la pureté du haut allemand; pareille chose ne se remarque jamais dans Gœthe, il manie royalement la parole écrite. Sa prose devient la règle et le modèle, et, jusque dans le style officiel des chancelleries, qu'il employa trop souvent dans ses vieux jours, elle reste souple et élégante; sa poésie offre à chaque pas et partout la plus pure et la plus riche moisson, et l'on ne saurait dire combien de ressources on lui devra ou pourra tirer de lui pour former le trésor de la langue allemande.

Mais de ce que Schiller se meut dans une sphère un peu plus étroite du langage, il y a déjà une raison de sa plus grande influence sur le peuple; car son discours sait exprimer tout ce qu'il veut dire d'une façon brillante, même magnifique, et qui le rend toujours facile à comprendre. Dans Gœthe, on trouve certains mots de bon aloi et véritablement allemands, mais inusités avant lui, et qui jamais n'ont sonné à l'oreille du peuple, ce qui peut bien contribuer à donner un air de distinction à son style, quoi qu'il se soit plaint parfois assez durement et sans nécessité de la langue, précisément en des endroits où il la manie avec le plus de bonheur. Schiller s'y trouve largement à l'aise, il y réside avec éclat, et sait en tirer une pure séve.

Mais il y a encore d'autres raisons de sa popularité; il s'entend à élever les gens jusqu'à lui, tandis que Gœthe sait aussi descendre jusqu'à eux; siégeant sur les sommets avec Schiller, ils se croient élevés à son niveau. L'antiquité de notre langue et de notre poésie resta étrangère à ce poëte, comme l'atteste ce jugement si connu qu'il porta sans fondement sur les Minnesinger; il s'est exclusivement attaché, dans son éducation d'écrivain, à la langue écrite de nos jours, dont il a si grandement élevé la puissance. Ses *lieders* gardent partout le style de la civilisation présente, et ils en occupent le faîte; cela plaît au

peuple qui, comme lui, est étranger aux antiques formes du passé, et qui ne veut que marcher en avant et n'être initié qu'au point de vue du présent. On peut citer comme un exemple sensible, à l'appui de cette opinion, le célèbre chant du Cavalier dans le camp de Wallenstein, en place duquel Gœthe lui en avait proposé un autre composé dans le ton du peuple d'autrefois[1], mais Schiller, avec un tact parfait, garda le sien qui était en harmonie avec le ton de sa pièce. La foule, sur laquelle agit un beau poëme, le veut goûter précisément avec tous les avantages nouveaux, et renonce volontiers à ceux du passé.

Une autre raison surtout, pour laquelle Schiller est plus populaire que Gœthe et doit le rester, c'est que, vu la prééminence que nous lui avons reconnue plus haut, ses œuvres dramatiques saisissent davantage et agissent ouvertement sur la scène, parce qu'elles représentent visiblement les droits et les libertés du peuple, et parce que ses chants, en exaltant la dignité de notre nature, échauffent tous les cœurs et créent des peintures idéales de la vie. Voilà pourquoi il est devenu le poëte favori du peuple, qu'il entraîne, et qui ne lui reconnaît point de rival.

Après cette appréciation bien imparfaite des impérissables poésies de Schiller, il nous reste à jeter un coup d'œil rapide sur sa vie, sur sa renommée et sur la publication de ses œuvres.

Dans une jeunesse aussi orageuse et aussi indisciplinée que la sienne, il n'y a rien d'étonnant que plus d'une heure de tristesse et de désespoir soit venue troubler le cours de son expansion joyeuse et le libre développement de toutes les puissances de son âme; la plainte l'a dominé surtout dans son poëme intitulé « Résignation, » qui commence ainsi : ***Et moi aussi je naquis en Arcadie.***

Me voilà déjà sur ton pont ténébreux,
Éternité redoutable!
Reprends le plein pouvoir que j'avais reçu pour le bonheur,
Je te le rends intact, le sceau n'est pas brisé,
Je ne sais rien de la félicité.

Est-il rien de plus touchant que cette plainte? Ailleurs il chante ainsi :

Ils sont éteints les joyeux soleils
Qui éclairaient le sentier de ma jeunesse;
Elles sont taries les sources idéales,
Qui jadis gonflèrent mon cœur enivré!

Mais ces sentiments ne pouvaient durer en lui; bientôt tous ces tourments durent cesser, et comme il arrive quand se dissipent les ombres,

[1] Boas, *Commentaires sur Schiller*, I, 538.

une sérénité nouvelle vint reprendre largement possession de sa vie. Il entrait alors dans l'âge fécond de la virilité, troublé et accablé souvent par de graves maladies, mais toujours le courage intérieur lui revenait dans les jours meilleurs :

Sa joue rougissait et brûlait
Du feu de cette jeunesse qui jamais ne s'éteint;
De ce courage qui, plus tôt ou plus tard,
Triomphe de la sourde résistance du monde;
De cette foi qui, s'élevant toujours,
Tantôt s'élance avec hardiesse, tantôt modère patiemment son essor,
Afin que le bien fasse son œuvre, croisse, profite,
Et que vienne enfin le jour des nobles choses.

Il n'y eut plus pour lui de retour durable en Souabe; à peine s'il put visiter encore ses parents et tous les siens dans cette brave et honnête famille bourgeoise à laquelle il appartenait. Au sein d'une tardive vieillesse, son père s'occupait encore aux soins de sa pépinière, lui qui avait produit un si noble rejeton, et sa mère filait. Le fils tenait beaucoup, dit-on, du sentiment maternel, ainsi qu'il en advient de presque tous les grands poëtes, redevables de leur imagination plus vive à leurs mères dont ils offrent la ressemblance. La Thuringe lui avait donné pour toujours une position tranquille, une heureuse union avec la paix et la félicité domestique; modiques étaient le gain du poëte et les émoluments du professeur. L'appui généreusement offert par le grand-duc de Weimar à tous les esprits distingués de la patrie est généralement connu et au-dessus de toute parole élogieuse. On ne saurait toutefois dissimuler que la position officielle de Schiller ne lui rapportait qu'un très-strict revenu; comment suffire aux exigences matérielles avec les quatre cents thalers qui lui furent d'abord alloués, et même les huit cents qu'il reçut à la fin? Il n'y a guère d'employés de second ou de troisième ordre qui, même dans les plus petits États, ne jouissent d'un traitement plus élevé; et certes un grand poëte eût été digne d'une vie exempte de soucis matériels et des plus hauts revenus que distribue le pays. Il en serait autrement aujourd'hui, mais alors c'était encore contraire à l'usage reçu. Les négociations entamées avec Berlin un peu avant sa mort n'avaient point réussi.

Trois ans à peine avant sa mort, on conféra à Schiller des titres de noblesse, et depuis lors ce simple nom de Schiller, qui par son sens littéral est déjà rayonnant de splendeur[1], fut gâté par l'addition d'une malencontreuse particule. Est-il donc possible d'anoblir un poëte? On

[1] Schiller. — Du verbe *schillern*, chatoyer, briller de reflets variés et éclatants.

serait tenté de le nier avant tout examen; celui qui a reçu en partage les dons les plus hauts du génie ne pouvait avoir besoin d'une dignité moindre, et les talents ne se transmettent pas comme la noblesse ou les maladies; tout le monde croit fermement que l'on naît poëte, et il s'agissait ici d'un souverain dans l'empire de la pensée! Déjà, en 1788, Burger avait ainsi chanté :

> D'une lettre de noblesse jamais vrai fils
> De Minerve et d'Apollon ne doit être dit honoré;
> Car nobles sont déjà les fils des dieux,
> Et nul prince ne doit croire qu'il les puisse anoblir.

Ce qu'il ne serait pas facile d'exprimer mieux et avec plus de force. Il y a longtemps d'ailleurs que l'inexorable esprit de notre époque juge de telles promotions dépourvues de dignité, de goût et même de sens. Si telle, en effet, est la constitution de la bourgeoisie, que l'on puisse élever un de ses membres en lui conférant des titres de noblesse, il faudrait qu'il en fût de même pour le paysan relativement à la bourgeoisie. Mais chaque paysan peut devenir bourgeois, chaque bourgeois acquérir un bien noble, sans que la dignité personnelle de l'un ni de l'autre en soit le moins du monde accrue. Une race doit être fière de sa souche, comme un peuple de son antiquité et de sa vertu, cela est naturel et légitime; mais il semble injuste qu'un homme libre, et qui domine la foule, soit fait noble et transplanté pour ainsi dire avec ses racines du sol où il est né dans un autre terrain, au préjudice et à la honte de son origine première; ou bien faut-il que la libre bourgeoisie, du sein de laquelle, quoi qu'il en soit, ont surgi des hommes comme Gœthe ou Schiller, cesse de les considérer comme lui appartenant? Toutes ces promotions à la noblesse resteront non avenues du moment où de son côté la classe moyenne se montrera fièrement décidée à les refuser toujours. Un grand poëte se débarrasse aussi de ses prénoms dont il n'a plus que faire, et c'est d'un style peu allemand, une dérision presque, d'écrire Frédéric de Schiller, ou Wolfgang de Gœthe. En ces choses-là, le peuple montre la délicate susceptibilité de son sentiment. Puisse donc être inscrit désormais sur les statues qu'on élèvera au poëte ce seul mot : SCHILLER.

On a imaginé une fondation du nom de Schiller, déjà répandue par toute l'Allemagne; mais l'idée est sans portée et vague, ou maladroite. A quoi bon fonder sur ce nom glorieux un établissement destiné au soulagement de médiocres écrivains, de pauvres poëtereaux, qu'on devrait décourager de toute poésie plutôt que de les y encourager? Les

administrateurs seront fort embarrassés vraiment, dans leurs comptes rendus publics, de justifier la légitimité de leurs répartitions selon le mérite de ceux qui y participeront. Rarement des talents réels ont eu besoin de tels secours, et il n'est pas de nature richement douée qui, aujourd'hui, ne se fasse jour elle-même à mesure qu'elle se développe. Il serait à souhaiter qu'à l'occasion de cette fête nationale que nous célébrons aujourd'hui, toutes ces fondations, dont l'intention est excellente sans doute, s'entendissent et se concertassent de manière à consacrer de préférence toutes les ressources dont elles peuvent disposer à des œuvres réelles et palpables. On pourrait élever à Schiller, sur mainte place, à Marbach et ailleurs, des statues confiées au ciseau de véritables artistes, et qui seraient comme des phares projetant sur le pays leurs heureuses et durables clartés. Ne laissons pas les dépenses qui pourraient être affectées à ces monuments et à leur inauguration sainte aller s'engloutir dans la bourse des pauvres toujours affamés et dévorants! Pour secourir la vraie misère en temps et lieu opportun, il se rencontrera toujours des cœurs sensibles.

Un autre monument, et plus grand, à élever à nos poëtes, ce serait une édition de leurs ouvrages, comme on ne s'est même pas encore occupé d'en entreprendre, à plus forte raison d'en achever une seule. Celui qui naquit pour notre gloire, il y a aujourd'hui cent ans, repose déjà depuis plus d'un demi-siècle dans le sein de la terre, et ses poésies ne s'offrent pas encore à nos yeux dans l'état où nous pourrions en saisir l'ordre et l'enchaînement, en percevoir les variantes, et trouver le moyen de jouir de toutes leurs qualités sous leur expression définitive, et en un texte fixé dans une forme extérieure digne d'elles. Pour Schiller, à vrai dire, on a plus fait en ce point que pour Gœthe. La traduction française des œuvres de Schiller, dirigée et menée à bien par M. Régnier, profond connaisseur non-seulement de notre langue actuelle, mais encore de notre ancienne langue allemande, peut, sous plusieurs rapports, être considérée comme un modèle. Gœthe et Schiller ont remanié mainte et mainte fois leurs poésies; souvent même les textes diffèrent entre eux autant pour le moins que s'il s'agissait de poésies du moyen âge, et l'on ne préférera pas partout la nouvelle leçon à l'ancienne; il est nécessaire et fort instructif de connaître les deux textes et tous ceux qui peuvent exister. Ce qui empêche les éditions critiques, qui plus tôt ou plus tard devront se produire, aussi bien que les éditions de luxe s'offriront à la fin comme le couronnement de l'œuvre, c'est le monopole, c'est l'éditeur, qui a fait exécuter des tirages nombreux et variés des œuvres

de Schiller, mais qui, autant qu'il est donné au public d'en savoir, s'est médiocrement préparé en vue de cette solennité nationale depuis si longtemps arrêtée. Cette convention à long terme, passée par nos deux poëtes avec une maison de librairie puissante, solidement établie et entreprenante, leur a été certainement fort utile et profitable; mais on ne saurait dire que notre littérature en ait retiré grand avantage dans le cours des temps.

Cette douloureuse pensée se réveille en nous en ce moment avec toute sa force. Nous laissons à chacun la liberté d'agir selon son devoir; personne toutefois ne nous défendra d'exprimer notre surprise de voir qu'au moment propice, où la chose pouvait être féconde en bons résultats et où l'on eût dû faire libéralement des distributions volontaires dans des localités convenables, acquittant ainsi une sorte de dette, on ait cru devoir s'en abstenir. Les ouvrages que laissent après eux de grands poëtes sont pour leurs éditeurs une source de revenus qui vont croissant avec la vogue de ces ouvrages et qui ne pouvaient en aucune façon être stipulés dans la première convention passée avec les auteurs. Nul écrivain ne peut prévoir le succès réservé à ses écrits et le profit qu'on en pourra retirer; il n'a pu davantage octroyer à tout jamais au libraire qu'il a eu sous la main la propriété d'un bien qu'en réalité il destinait à tout le monde : la propriété du genre humain a des droits supérieurs, et plus grands que ceux des héritiers même et des descendants. S'il est légitime et va de soi qu'un auteur participe de son vivant au profit de nouvelles éditions, et qu'après sa mort également, on trouve juste que les bénéfices qui s'accroissent soient partagés durant un certain laps de temps entre les héritiers et l'éditeur, cependant le législateur a senti le besoin de fixer des délais, après l'expiration desquels ces ouvrages tomberaient de droit dans le domaine public, pourraient désormais être édités par plusieurs libraires, revus par d'autres écrivains, absolument comme il peut arriver pour les livres que nous a laissés l'antiquité. Alors tout le succès dépendra du mérite de la critique qui recomposera ces ouvrages, et de la manière dont seront établies les nouvelles éditions.

Le mal est maintenant que ces délais fixés par la loi soient le plus souvent prorogés et rendus illusoires par le fait des priviléges et des extensions des priviléges; en attendant, l'épuration des textes marche avec lenteur. M'est-il permis de donner un exemple bref et péremptoire accusant l'état où en sont les choses? Cela est nécessaire afin d'empêcher les illusions que l'on se pourrait faire. Après une enquête préalable, un ordre du cabinet prussien, en date du 8 février 1826, octroya aux

descendants de Schiller un privilége de vingt-cinq ans pour l'impression de ses ouvrages. D'autre part, une résolution de la diète, du 23 novembre 1838, concéda aux héritiers du poëte un nouveau privilége valable pour vingt ans. A l'approche du terme où expirait ce délai, les mêmes héritiers obtinrent une nouvelle prolongation de privilége jusqu'en 1878, et dans l'hiver de 1854, le gouvernement prussien présenta aux chambres un projet de loi qui dépassait la législation générale touchant le droit de propriété, projet que les chambres rejetèrent. Alors parut une nouvelle résolution de la diète, en date du 6 novembre 1856, en vertu de laquelle le privilége d'impression garantissant en général les auteurs d'impressions décédés avant le 9 novembre 1827 (date d'une autre résolution de la diète) est maintenu en vigueur jusqu'en 1867. En conséquence les œuvres de Schiller, aussi bien que celles de Gœthe, sans jouir néanmoins d'un privilége spécial, bien qu'elles fussent précisément celles qui motivèrent la commune disposition, deviendront seulement à cette date du 10 novembre 1867 propriété publique, non toutefois encore dans toute l'Allemagne, puisque dans la Saxe, principal centre de la librairie allemande, une loi de 1844 assure aux œuvres des écrivains morts avant le 1er janvier de ladite année un privilége de trente ans, c'est-à-dire valable jusqu'en 1874. Ainsi, à la fin de 1867, ce cas bizarre pourra se présenter, à savoir que la Saxe saisira comme contrefaçon tout ce qui dans le reste de l'Allemagne pourra légalement s'imprimer des œuvres de Gœthe, de Schiller, de Lessing et d'autres écrivains.

On voit par là que les œuvres de Schiller, pendant une période de près de soixante-trois ans après sa mort, auront été une source de revenus très-considérables tant pour ses héritiers que pour l'éditeur, et que ces bénéfices iront croissant d'année en année, tandis que, de son vivant, le poëte n'en retira jamais que de minces bénéfices, insuffisants pour l'élever au-dessus des soucis journaliers. La désapprobation générale a accueilli une réponse récente de M. de Cotta à la demande qui lui fut adressée d'autoriser exceptionnellement, à l'occasion de la fête de Schiller, une édition de luxe du fameux chant de la Cloche, renfermant à peine cinq cents vers; à quoi M. de Cotta répondit qu'il considérerait une telle édition comme une contrefaçon, et la poursuivrait par tous les moyens légaux. Et cette réponse, il la faisait au moment où, grâce à la fête même de Schiller, les œuvres complètes du poëte, aussi bien que toute partie de ces œuvres, devaient nécessairement atteindre un débit tout à fait extraordinaire.

En vérité, Gœthe et Schiller ont préparé un mou duvet à leurs des-

cendants et à leurs éditeurs; mais pour eux, ils ont eu toute la gloire en partage.

O prodige et changement imprévu! Il y a cent ou cent cinquante ans, aucun philologue classique, enfermé dans la poussière de l'école, n'aurait cru même à la possibilité d'un nouvel essor de la poésie allemande comme celui qu'ils préparaient. Aujourd'hui, confirmée dans son droit, cette poésie rejaillit dans sa splendeur jusque sur les créations de l'antiquité grecque; car ce qui fut entièrement distant à l'origine peut se rapprocher en s'élevant, et les frimas du Nord ne nous accablent plus. On dit que les fertiles vendanges reviennent tous les onze ans et que souvent alors se suivent deux années de récolte bénie. Mais la nature se montre plus prodigue du jus de la vigne que de la séve du génie. Il s'en éleva deux ensemble parmi nous; des siècles pourront s'écouler avant que naissent leurs pareils. Un peuple ne doit reconnaître que de grands poëtes et laisser disparaître tous les obstacles qui empêchent de contempler les voies majestueuses qu'ils ont suivies. C'est pour nous un motif nouveau de multiplier leurs images en fixant leur mémoire, comme faisaient les anciens qui élevaient des statues à leurs dieux sur tous les points du pays. Déjà celles de nos deux poëtes se dressent à Weimar sous la même couronne. Puissent également ici leurs statues s'élever en marbre ou en bronze sur nos places publiques et dans nos rues, et en effacer les noms barbares!

De tous les biens de la vie
La gloire est le plus grand :
Quand le corps est tombé en poussière
Le grand nom lui survit.

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE[1].

Heidelberg, 20 décembre.

Les derniers échos du jubilé de Schiller, de la fête nationale de la concorde, ne sont pas encore éteints que déjà je suis obligé de vous signaler une de ces dissonances fâcheuses qui blessent, qui affligent les amis sincères de l'Allemagne.

Il y a peu de temps, le *Journal des Débats*, en annonçant la nomination de M. Stern, un israélite, à la place de professeur titulaire, *ordinarius*, à l'université de Gœttingue, félicitait chaudement le gouvernement hanovrien d'avoir rompu avec d'anciens errements. A cette occasion, ce journal, qu'on est certain de trouver toujours au premier rang quand il s'agit de défendre la liberté de conscience, exprimait aussi l'espoir de voir bientôt le ministère badois entrer dans la même voie et réparer enfin à l'égard de M. Weil, notre bibliothécaire, une injuste exclusion. Qu'il me soit permis, monsieur, d'appuyer cette demande de quelques courtes observations et de la motiver par des renseignements dont je garantis l'exactitude.

Inutile de proclamer les droits scientifiques de M. Gustave Weil, — les mérites de l'auteur de l'*Histoire des califes* sont trop connus pour ne pas rendre semblable nomenclature oiseuse; — je ne vous parlerai que de sa carrière universitaire et de la position que ses longs services devraient lui assurer.

Après avoir passé quelque temps à Paris sous la direction de Silvestre de Sacy, un an à Alger et cinq années au Caire, M. Gustave Weil s'était fait connaître, à son retour en 1836, par une polémique fort vive, et dont il sortit vainqueur, contre Hammer Purgstall. Elle fixa l'attention du monde savant et du gouvernement badois sur le jeune conscrit scientifique qui venait, pour son début, de rompre une lance avec le plus célèbre orientaliste allemand de l'époque. On résolut à Carlsruhe d'assurer son concours à l'université d'Heidelberg en lui donnant la place de bibliothécaire adjoint. On lui accorda même exceptionnellement la *Staatsdiernereigenschaft,* la qualité de fonctionnaire public qui entraîne l'inamovibilité, la pension, etc., et à laquelle les juifs n'avaient pas droit; et on sembla ainsi lui dire que, par ce baptême administratif, son péché originel était effacé et qu'on le plaçait dans la catégorie des chrétiens. L'inamovibilité fut complète : on ne le destitua pas, c'est vrai, mais on ne lui donna pas non plus le moindre avancement. A l'exception du titre honorifique de professeur extraordinaire qu'il obtint en 1845, après vingt-trois années de service à la bibliothèque et dans l'enseignement, après la publication de nombreux ouvrages, dont un seul sans doute eût suffi à assurer à un chrétien une place de professeur, M. Weil n'occupe encore qu'une position inférieure dans notre monde enseignant; il n'a que 200 florins d'appointements, environ ce que reçoit un des sous-bedeaux,

[1] L'étendue plus qu'ordinaire de quelques-uns des articles de cette livraison, dont nous espérons d'ailleurs que nos lecteurs ne se plaindront pas, nous oblige, malgré l'addition d'une feuille supplémentaire, de ne donner cette fois qu'une partie de notre Courrier, et d'ajourner complétement notre Bulletin bibliographique. Nous nous remettrons à jour dans la prochaine livraison.

46.

agents subalternes de la police universitaire. Les professeurs titulaires ont compris l'injustice de cette situation, et combien il était ridicule que ce titre de professeur extraordinaire, qu'on n'accorde d'ordinaire qu'à de jeunes *privat docent* comme un prix d'encouragement, fût porté par un savant distingué, blanchi au service des études. A l'unanimité, et à deux reprises même, si je ne me trompe, le sénat académique a demandé au ministre la nomination de M. Weil à la place de professeur titulaire. Ce fut en vain; le ministre répondit que M. Weil ne pouvant remplir toutes les fonctions attachées à cette charge, on se voyait dans la nécessité de la lui refuser. Or les fonctions auxquelles M. le ministre a fait allusion consistent en une simple formalité, à recevoir le serment universitaire des étudiants. Jusqu'à un certain point, on comprendrait de pareils scrupules religieux si l'on devait confier à M. Weil un cours d'histoire de l'Église ou de droit canon; mais dans quelle chaire un enfant d'Israël est-il plus à sa place que dans une chaire de langue orientale, de sa langue maternelle?... Ne croyez pas d'ailleurs que l'enseignement de M. Weil soit le moins du monde en jeu, non; le ministre a exigé au contraire qu'il continuât son cours comme par le passé — c'est-à-dire sans appointements et sous le titre de professeur extraordinaire.

Dieu me garde d'aborder maintenant la question de l'émancipation des juifs; elle est épuisée pour moi, — je n'admets plus qu'il en existe une. Cependant je ne veux pas quitter ce sujet sans répondre à des reproches qu'on adresse souvent ici à la population juive, et que je crois injustes.

On se plaint généralement en Allemagne de l'esprit corporatif des juifs, de ce qu'ils forment une tribu dans la nation. Ce reproche est fondé, et il renferme, il faut l'avouer, un véritable danger pour la société. Elle n'a pas, en effet, d'ennemi plus terrible qu'une corporation qu'elle repousse de la vie commune comme une bande de pestiférés. Mais à qui la faute, je vous prie, aux chrétiens ou aux juifs? Depuis le jour où Mendelssohn, l'apôtre de la tolérance, reprit au siècle dernier l'enseignement moral, rationnel du Talmud de Maïmonides, le médecin de Saladin, et s'efforça, sous l'impulsion des idées nouvelles, d'arracher ses coreligionnaires à l'isolement dans lequel ils avaient vécu jusqu'alors et à les pousser à la conquête d'une position sociale dans l'État, n'a-t-on pas vu toute la partie éclairée de la population juive, qui ne supportait qu'à contre-cœur le despotisme de fanatiques rabbins, se jeter dans la lutte avec une telle ardeur, que l'illustre philosophe, effrayé de son propre succès, se crut obligé de la contenir par la publication de son livre *Jérusalem?* Toujours repoussés par d'odieux préjugés, les juifs ne sont-ils pas revenus avec persévérance à l'attaque de la position qu'on leur disputait? Ils ne demandent qu'à prendre place au banquet de la vie allemande, qu'à se fondre dans la nation; mais une foule de mesquines petites passions tracent autour d'eux une muraille de la Chine et les condamnent à rester sur le pied de guerre, par bataillons serrés.

D'autres déplorent la large place qu'ils ont conquise sur le Parnasse allemand, car, comme la plupart des villes d'outre-Rhin, la littérature a sa rue des Juifs. On y lit les noms de Bœrne, de Rachel Varnhagen d'Ense, de Heine, à côté de ceux de MM. Maurice Hartmann, Berthold Auerbach, Mosenthal, Wolfsohn; — j'en passe et des meilleurs. Voulez-vous savoir pourquoi? Un Allemand, M. Robert Prutz, le directeur du *Musée germanique*, vous répondra dans sa récente *Histoire de la littérature contemporaine :* « Les femmes, dit-il, sont devenues dans notre littérature une puissance avec laquelle il faut compter :

comme les juifs, on commence à les rencontrer partout. Que ce rapprochement ne semble pas arbitraire : il existe en réalité. Tous deux, les juifs et les femmes, ne sont pas encore parvenus chez nous à la possession complète de leurs droits naturels; tous deux se sentent opprimés, blessés, brutalisés. De là vient qu'ils se jettent également avec une ardeur pareille dans les belles-lettres, en partie pour combattre dans le champ clos de la publicité pour leurs droits méconnus, en partie surtout pour trouver dans le commerce idéal avec l'art et la science une compensation, une consolation des misères et des injustices de leur existence. C'est une chose triste à dire, mais elle doit être dite, *car c'est une vérité.* »

De là vient la prédilection des juifs allemands pour la France, la terre promise de l'égalité des citoyens devant la loi et devant l'opinion publique; de là vient, par exemple, que Meyerbeer, le Rothschild de la musique, appartient plus à Paris qu'à sa propre patrie. Vous savez qu'il se trouve en ce moment parmi nous. Avec le soin minutieux qu'on connaît à l'illustre maestro pour la mise en scène de ses opéras, il voyage de ville en ville pour présider aux répétitions de son *Pardon*. Hier il était à Gotha, aujourd'hui il est à Stuttgard, mais demain il sera de nouveau à Paris.

E. S.

Dresde, 25 décembre.

Vous savez que M. Richard Wagner est à Paris pour y préparer, s'il est possible, la représentation de son *Tannhaüser*. Une partie de la presse parisienne ne paraît guère décidée à lui prêter son concours. Deux journaux, m'a-t-on dit, se sont acharnés contre ce pauvre exilé, le *Figaro* et le *Siècle*. Le premier est allé jusqu'à l'appeler le Marat de la musique. En France, où l'on imite volontiers le loup de la fable et où l'on aime à juger des gens d'après l'étiquette qu'ils portent à leurs chapeaux, voilà Wagner jugé, classé, étiqueté du premier coup. Le Marat de la musique, bon Dieu! Cela prouve une fois de plus que l'esprit n'a pas toujours raison en France.

Je vous avoue, monsieur, que les amis de Wagner sont un peu attristés de ces nouvelles, et que moi, comme Français, j'en suis assez humilié. Ici, on fait usage d'une impartialité que nous devrions bien imiter. On écoute nos artistes et nos pièces, puis on les juge, avec sévérité il est vrai, mais avec justice. Levassor en a fait l'expérience : il nous était arrivé dernièrement avec une troupe assez médiocre. Lui jouait comme il y a vingt ans, c'est tout dire. Mais la première pièce qu'il a donnée était si médiocre (les *Anglaises pour rire*) et il y avait tant de plaisanteries d'un goût équivoque à l'adresse des Allemands et des Anglais qui composaient l'auditoire, que le lendemain et les jours suivants il n'y avait plus que le souffleur et deux ou trois Français ou Polonais. La leçon cependant était assez bien méritée : quand on va chez les gens, ce n'est pas pour leur faire la grimace et des pieds de nez.

Au théâtre, on a donné ces jours passés la centième représentation de *Robert le Diable;* vous voyez qu'on est éclectique à Dresde, et qu'on sait y applaudir en même temps Meyerbeer et Wagner, On nous a donné aussi *Jean de Paris*, de Boïeldieu. Quelle ravissante musique, monsieur! en l'écoutant, on oublie complétement toute réforme musicale. Enfin nous avons pu applaudir encore deux opérettes d'Offenbach, *Bei der Laterne;* en français, je crois, le *Mariage sous la lanterne*, et la *Jeune fille d'Elizondo*.

En même temps, Dawison, qui est de retour de Paris, nous donnait l'*Avare*

de Molière, avec *Hamlet*, *Richard III*, *Roméo* et *Henri IV* de Shakspeare. Je reviendrai sur ces drames pour parler du poëte et de l'acteur. Ils sont tous deux assez inconnus en France. On lit Shakspeare d'une main, et de l'autre on tient Racine ou Corneille; de cette manière, on ne le comprend guère. Il faut le lire sans prévention et le voir jouer par Dawison; il étincelle alors de mille beautés, comme les rayons du soleil levant réfléchis par les Alpes. Aussi je conseillerais à ceux de vos jeunes écrivains qui ne se sentent pas d'humeur à imiter vos compositions dramatiques modernes, où l'on voit pirouetter sur la scène un vieux barbon, un jeune freluquet et deux ou trois courtisanes, je conseillerais, dis-je, à ces jeunes gens de venir à Dresde faire un cours de poésie dramatique. La vie y est à bon marché; on peut y travailler vingt-quatre heures par jour sans être distrait par le plaisir; on peut aussi y étudier le théâtre classique allemand. Dans ma dernière lettre, je vous parlais de la représentation de la *Fiancée de Messine*, du *Camp de Wallenstein* et de *Guillaume Tell* de Schiller; ces jours derniers, nous avons eu celle de *Mina de Barnhelm*, de Lessing. Pour l'étranger, c'est la pièce la plus instructive du théâtre allemand, c'est celle où le caractère de cette nation se trouve le plus fidèlement représenté. La critique ne peut y toucher sans en faire jaillir aussitôt l'esprit national. Ce peuple s'y trouve esquissé dans ses principales physionomies sociales, qui sont ici différenciées plus que partout ailleurs. Just, c'est l'homme du peuple content de sa position, brave, honnête, grognon, fidèle comme un chien, mais un peu porté pour le schnaps. L'hôte, c'est le bourgeois rusé, bavard, curieux, et par-dessus tout intéressé. Entre ces deux figures originales se place celle de Werner : il est du peuple aussi; mais s'il veut sortir de sa position, ce n'est pas par la porte de l'ambition, c'est par celle des aventures et de l'imagination. Il a quitté son école pour être soldat : il est sous-officier, et ne désire rien de plus. « Je ferais un mauvais capitaine, dit-il, et un plus mauvais général. » Comme cela ressemble peu au langage du soldat français, qui espère toujours, quelles que soient son éducation et sa fortune, tenir le bâton de maréchal dans son sac. Mais la paix est faite, et le bon Werner, qui préfère le bâton de vaguemestre à la verge de maître d'école, veut aller servir en Orient sous le prince Héraclius. Vous voyez d'ici, monsieur, quelle physionomie originale et vraie : c'est l'Allemand honnête (les Allemands sont toujours honnêtes, et qu'on n'en rie pas), pédant et aventurier. Enfin, au-dessus de ces personnages secondaires, nous apparaissent les douces et nobles figures de *Mina* et du *Major*. Celui-ci semblera trop sentimental à une Française passionnée, tandis que l'autre paraîtra trop vive à un Français qui est sur le point d'entrer en ménage. Rassurez-vous cependant, honnête bourgeois : cette jeune fille qui court après un mari lui sera dévouée et fidèle. Le lecteur pourra deviner tout ce qu'il y aurait à dire sur ces caractères. Il en est un cependant que je n'ai pas encore nommé, et qui me paraît moins bien conçu, c'est celui du chevalier *Riccaut de la Marinière*. C'est un Français, joueur, escroc et libertin. Comme il ne paraît en scène qu'une fois et ne retarde ni n'avance le dénoûment, on peut dire que c'est un personnage inutile : tout au plus sert-il, mais de bien loin, à faire un peu, mais très-peu, ressortir la noblesse de caractère du major. On en conclut alors que c'est l'effet d'une boutade de Lessing contre nous autres Français, car l'on sait qu'il ne nous aimait pas, et l'on se dit tout bas, de peur de blesser la susceptibilité allemande, que ce personnage fait tache dans cette œuvre d'art, comme une matière corrosive qui aurait altéré le marbre d'une belle statue. Ce rôle était joué par Dawison, et, quoique Français il faut rire et

applaudir. Ceux de Just et de Werner étaient parfaitement rendus : le premier par Quanter, le second par Winger, tous deux excellents artistes et parfaitement dans leur sphère. Quand on les charge de rôles bourgeois, populaires, ils les traduisent à merveille; ceux de princes ne leur vont pas aussi bien. Ils ont la modestie de Werner : « Je ferais un mauvais capitaine et un plus mauvais général. » Le major n'était pas aussi bien représenté; c'est un caractère peu facile pour la scène. Il manque d'énergie, j'entends l'énergie dramatique, et non l'autre. Pour un tel rôle, il faut un acteur de première force, un Devrient. Malheureusement il nous manque.

Il ne me reste plus qu'à vous annoncer la publication de deux ouvrages importants. L'une est une réimpression: c'est la troisième édition des œuvres de Schopenhauer, revue, corrigée et augmentée. Après le bel article que M. Dollfus a consacré à ce philosophe, tous ceux qui peuvent lire l'allemand et qui s'occupent des graves problèmes de la philosophie voudront jeter un coup d'œil dans ce livre. Qu'ils l'ouvrent au chapitre qui traite de l'*amour;* cela les intéressera peut-être de comparer la grave dissertation du philosophe de Francfort sur cette délicate matière avec les deux derniers ouvrages de Michelet, l'*Amour* et la *Femme*. Je crois même que la traduction de ce chapitre ne serait pas déplacée dans votre journal; je l'avais entreprise, mais mes occupations ne me permettent pas de l'achever; je la laisse à de moins occupés et de plus habiles que moi. Le second de ces deux ouvrages est l'*Histoire de la littérature française au dix-huitième siècle*, par Hettner. L'ouvrage complet est divisé en trois parties. La première, qui a déjà paru il y a quelques années, renferme l'histoire de la littérature anglaise à cette époque; la seconde s'occupe de la France : c'est celle qui vient de paraître; enfin la troisième traitera de la littérature allemande, et n'est pas encore composée.

Je n'ai pu que feuilleter ce volume; mais il me semble bien conçu, bien ordonné et bien écrit. Les articles les mieux traités sont ceux qui concernent Voltaire, Diderot et Rousseau. Le premier est assez bien compris et expliqué; cependant M. Hettner me semble le juger trop sévèrement dans ses rapports avec Frédéric. Nous autres Français, nous mettons tous les torts du côté du roi de Prusse. Les Prussiens, en sujets zélés, les rejettent tous du côté de Voltaire. Il y a un moyen terme à prendre entre ces deux extrêmes; mais M. Hettner me semble avoir passé à côté, car il n'a pas un mot de blâme pour le roi de Prusse; il rapporte cependant cette déclaration que Frédéric fit signer à Voltaire, de ne rien écrire désormais contre la France ni contre aucun autre pays et aucun écrivain. Un roi qui pousse la prétention jusque-là dépasse les bornes de son autorité. L'auteur montre Voltaire violant cette déclaration, et il le blâme : c'est le roi qu'il fallait blâmer d'abord, et seulement ensuite l'écrivain. Dans un autre endroit, nous voyons Frédéric juger Voltaire digne d'être flétri par la main du bourreau, mais avouer en même temps qu'il le garde à sa cour parce qu'il veut étudier le français avec lui et qu'on peut apprendre de très-jolies choses du *vaurien*. Ce passage méritait bien au roi une petite correction, non pas de la main du bourreau, mais de celle de l'homme de goût, du critique. Et cependant M. Hettner ne fait aucune réflexion là-dessus. L'article passe toutefois pour être plus impartial que tous ceux qui ont été écrits sur ce sujet : cela prouve seulement que la perfection n'est pas encore atteinte. Je préfère ceux sur Diderot et Rousseau. Mais je ne veux pas empiéter sur votre critique, et me contente de recommander l'ouvrage au lecteur.

A. M.

CHRONIQUE PARISIENNE.

La fin de l'année a fait descendre sur notre modeste chronique une avalanche de livres, sans compter l'arriéré du mois passé, auquel il faut songer d'abord. Les deux volumes de M. J. Salvador [1], que je m'étais borné à annoncer, pouvaient attendre. Avec d'autres, promptement ensevelis dans leur gloire, il eût fallu être plus expéditif. Le nouvel ouvrage qu'a publié l'auteur de « Jésus-Christ et sa Doctrine », est le fruit de longues et patientes méditations. Il ne porte en aucune façon le caractère d'une improvisation épileptique; mais c'est un fruit dont il faut chercher le noyau philosophique à travers une double enveloppe de mysticisme et de mosaïsme. M. Salvador n'a pas cru devoir écarter la tradition dans ses recherches : il s'efforce de lire dans les entrailles du passé les destinées ultérieures du genre humain. Certes, il a raison; car le développement est une métamorphose où, dans le présent qui fuit toujours, se pénètrent incessamment le passé et l'avenir, ce qui est et ce qui s'apprête à être. L'esprit est le mouvement progressif; il se déroule sans que jamais se brise le fil qui retient la série des anneaux historiques. Aucun penseur, le voulût-il, ne rompra avec la tradition; s'il ferme les yeux pour ne point la voir, il la retrouvera en lui-même, car il est comme chacun de nous, à un degré plus ou moins élevé, un produit de la tradition. Si M. Salvador n'a eu garde de s'isoler du passé, on lui reprochera peut-être d'avoir regardé ce passé, aussi bien que l'avenir, à travers la lucarne d'une race et d'une religion spéciales. Israélite, il a fait une part prépondérante, presque souveraine à Jérusalem. Jérusalem est le passé, Jérusalem agrandie sera l'avenir. Né protestant, l'auteur eût *interprété* l'histoire par les idées de la réforme; né catholique, il l'eût considérée à travers le prisme immobile de Rome; comme Israélite, il a vu se dérouler les perspectives du passé du haut du Sinaï, et celles de l'avenir y faire retour, après s'être toutefois infiniment élargies. Le double désir d'accorder le passé, ainsi compris, avec les instincts dominants que l'histoire a légués au présent, a conduit M. Salvador — cela était inévitable — à étendre considérablement les vieux symboles en les animant d'un contenu philosophique emprunté à notre époque. Son livre, auquel il faudra reconnaître des mérites incontestables et une vraie force d'originalité, représente à mes yeux une tentative semblable à celle des *Kabalistes*, ces philosophes de l'ancienne loi. C'est le même but qui est poursuivi, et c'est le même résultat qui est atteint; toutefois avec les éléments plus variés et la science plus haute que le temps a mis à la disposition du philosophe. Verser une essence de pure spéculation en des formes populaires et traditionnelles; substituer l'interprétation symbolique, et plus ou moins individuelle, aux mystères et aux dogmes créés et acceptés dans leur naïveté par le sentiment national ou populaire, n'est-ce pas là, en effet, le compromis qu'a cherché la Kabale, dont l'œuvre, quant à son esprit, sera de toutes les époques et de tous les pays où le divorce menacera de se produire entre les croyances naïves et les croyances réfléchies? N'est-ce pas aussi ce que M. Salvador, avec une rare sagacité, a souvent tenté de faire pour donner satisfaction à l'avenir, sans rompre, du moins en

[1] *Paris, Rome, Jérusalem, ou la Question religieuse au dix-neuvième siècle.* — M. Lévy frères.

apparence, avec le passé? Mais le vin nouveau fermente, et quand on le met dans de vieilles outres il risque fort de les faire éclater. La nature créatrice, dans ses mutations éternelles, n'opère pas ainsi : on la voit toujours métamorphoser la forme avec le fond, parce que, comme l'a dit un poëte philosophe, la nature n'a ni écorce ni noyau, et qu'elle est à la fois tout ce qu'elle est.

Ceux qui liront l'ouvrage de M. Salvador y trouveront de puissants ferments pour l'esprit, et dans son style, souvent trop dédaigneux de tout apprêt, ils rencontreront des pages d'une éloquence vraiment classique, empreintes d'une individualité peu ordinaire et très-fortement concentrée en elle-même; mais peut-être, sous l'empire d'une sorte d'hallucination, incertains entre le présent, le passé et l'avenir, entre Paris, Rome et Jérusalem, ils se demanderont lequel des deux est le vrai Moïse, de M. J. Salvador ou du révélateur du Sinaï? — Peut-être faudrait-il poser cette question à M. S. Bloch, rédacteur en chef de « l'Univers israélite », qui vient de faire paraître « la Foi d'Israël, ses dogmes, son culte, ses cérémonies et pratiques religieuses, sa loi morale et sociale, *sa mission et son avenir* ».

Ce qui me préoccupe davantage, c'est la *mission* et l'*avenir* de la liberté religieuse, dont après tout dépendent l'avenir et la mission de tous les cultes. Là-dessus, on fera bien de consulter M. J. M. Dargaud[1]; il est bien renseigné, et sous toutes les pages de son livre on sent le battement de cœur d'un honnête homme. M. Dargaud a puisé aux sources, et dans son travail il y a dix années de recherches et d'amour de la liberté religieuse. « Ce livre, dit-il, n'est ni un pamphlet, ni une rhétorique, c'est, je le répète, un récit. Son âme, car il en a une, est l'aspiration fervente de l'historien qui poursuit, non moins que ses héros, la liberté de conscience toujours invoquée, à la fin conquise, et la tolérance universelle née du devoir de tous de respecter la foi de chacun.

» Le roi de ce livre, c'est l'esprit humain. Je lui ai payé mon humble tribut de vérité. Il n'y a pas une ligne dans ces volumes qu'il ne serait aisé de ramener à un texte ou à un dessin. On pourra contester les principes, les tendances; mais la substance et le détail des conjectures, des situations, des portraits, sont inattaquables. Je suis assuré qu'on ne mettra en doute ni mon exactitude, ni ma loyauté, ni mon témoignage. » Tout croyant sincère mérite le respect; mais quand il s'élève au-dessus de sa propre croyance pour revendiquer la liberté en faveur de ceux qui ne croient pas comme lui, il est plus encore qu'un croyant, il est un philosophe. Cette alliance, quand elle se maintient dans sa vérité et dans sa force, est fort rare; car elle décèle une des plus difficiles victoires que l'homme de foi puisse remporter sur lui-même. M. Dargaud l'a pleinement gagnée, et il la facilitera sans doute chez d'autres. La liberté de conscience ne sortira d'aucune secte, d'aucune association religieuse, d'aucun culte et d'aucune Église. En tant que culte ou Église, les diverses croyances sont et doivent être exclusives; prises dans leur ensemble, dans leur tempérament collectif, et non dans quelques individus, elles tendent vers l'intolérance. La liberté religieuse est fille de la philosophie. La philosophie n'est pas tel système ou telle croyance; elle est la liberté de croire, de nier ou de douter librement. La croyance définie, le doute ou la négation sont le droit de chacun; la philosophie, qui implique toutes les opinions et toutes les convictions réelles, est le droit et la garantie de tous. L'im-

[1] *Histoire de la liberté religieuse en France et de ses fondateurs*, 2 volumes. — Charpentier.

portant à ses yeux n'est donc pas que l'on soit catholique, protestant, israélite, sectateur de Mahomet, de Confucius, de Bouddha ou de Zoroastre, ni disciple de Platon, de Descartes, de Spinoza, de Hegel, ou simplement disciple de soi-même : l'important pour elle, c'est que l'on s'appartienne moralement, que l'on puisse avoir une conviction et la proclamer. Partout où l'être moral de l'homme est libre, la philosophie existe; partout où la philosophie est réalisée, la liberté de conscience est établie. Elle règne au-dessus des croyances individuelles ou collectives, au-dessus des affirmations, des doutes, des négations, qui, devant elle, ont des droits identiques à se formuler. Sans la philosophie, une religion peut exister, mais la religion est impossible; parce que toute religion implique la liberté de conscience, qui s'appelle la sincérité morale. S'il n'y avait pas d'orthodoxie, il n'y aurait pas d'hérésie. Or, il n'y a pas d'orthodoxie; l'orthodoxie n'existe nulle part; il y a seulement des individus ou des associations qui se qualifient d'orthodoxes; en fait, toutes les croyances sincères sont également orthodoxes. Supprimer l'orthodoxie, en tant que monopole de la vérité, c'est là le grand labeur du philosophe. Ceux qui se demandent à quoi bon la philosophie et les philosophes ne comprennent rien à la liberté de conscience, ni par conséquent à la religion elle-même qui en dérive.

Ces réflexions, le livre de M. Dargaud les a encore fortifiées en moi, et c'est le meilleur témoignage que je pense devoir lui rendre. Quant à la forme très-vivante où il est conçu, et qui constitue la *manière* de l'historien, l'auteur me permettra une remarque. Il m'a paru que dans sa forme il *cherchait* un peu trop M. Michelet historien, ou, pour être plus juste, qu'il le rencontrait par l'effet d'une parenté d'esprit et de cœur, dont en un sens il faut le louer sans doute, mais qui, s'il ne faisait équilibre à ces qualités entraînantes, pourrait aisément, par l'excès, bien difficile à éviter, se convertir en de brillants défauts.

La Femme [1], récente production de M. Michelet, dont l'esprit relevait à peine de couches, est bien propre à nous faire prendre sur le fait le secret de cet incomplet génie, plus capricieux et plus arbitraire à chaque œuvre nouvelle. L'imagination ne ressent plus le frein, soit force, soit faiblesse; sa marche est si imprévue, que la calme réflexion et l'observation attentive se voient trop souvent contraintes de rester en arrière. Les livres de M. Michelet ne sont plus qu'un perpétuel élan. Il s'est au plus haut point exagéré lui-même; s'il avait un disciple, c'est ainsi que ce disciple écrirait. On sait que les disciples ne prennent guère des maîtres que leurs défauts. Déjà comme historien, M. Michelet, quoique bridé par les exigences de la matière, n'a jamais saisi, vu, écrit qu'au vol. De là vient que tout ce qui est sorti de lui palpite, et que l'*encre* ne se sent pas dans ses œuvres. Le plus grand péril d'une organisation pareille, c'est de manquer le but en y voulant atteindre d'un seul bond. Là où il faudrait marcher, analyser, observer et peser, M. Michelet s'élance, et fuit dans l'espace mystique où il ressaisit sa royauté et se suffit à lui-même. Il décrète la vérité au nom du cœur — la vérité qu'il désire. Il faut aller vite; le cœur est impatient. L'esprit alors, maîtrisé, n'a d'autre ressource que de généraliser des faits particuliers, de tirer une affirmation hâtive d'un fait spécial, parfois accidentel, arraché violemment à la série qui lui donnerait son sens véritable, et le réduirait à ses légitimes proportions, à sa valeur réelle. M. Michelet ne voit pas, il entrevoit; son regard ne se pose

[1] Hachette et compagnie.

guère; il effleure la réalité, et court approfondir la vision — toujours généreuse — que l'âme ou les sens font jaillir devant lui. Cependant, de ce creuset, où la pensée de M. Michelet reste en permanente fusion et ne réussit pas à déterminer sa forme, combien l'on voit encore sortir d'éclairs, d'esquisses ravissantes, de traits de plume délicats et incisifs; fragments précieux, choses que M. Michelet peut seul comprendre, qu'il peut seul rendre et animer. Mais aussi que de fois la raison s'irrite de cette inquiète turbulence, de ces violents écarts de l'imagination et de la sensibilité! Que de fois, au moment où l'on croyait voir le jour, on ne saisit que de lumineuses ténèbres! Et puis, — et surtout, — M. Michelet veut faire tenir le monde dans une goutte d'eau; il poursuit la grandeur et le sublime dans les petites choses et prétend faire entrer l'ensemble dans le détail. Ce fut de tout temps son inclination; aujourd'hui elle est devenue dangereuse par la tyrannie de l'imagination individuelle. Le caprice règne. Enfin, faut-il le dire encore? l'auteur glisse de plus en plus sur les pentes scabreuses d'un mysticisme qui voudrait être sensuel, ou d'une sensualité qui s'enveloppe de mysticisme. Avec les intentions les plus morales, il y a maint passage qui crée une fâcheuse alternative. Si une femme, en le lisant, ne rougit pas, c'est la condamnation de la femme; si elle rougit, c'est la condamnation de l'auteur. Quoi qu'il en soit de cette nouvelle production, son succès était assuré avant toute lecture; ce qui est peut-être un mal. Les femmes s'y retrouveront-elles, et surtout la femme? Je l'ignore; mais si l'Ève de notre siècle veut être assurée de recevoir toujours l'absolution, elle fera bien de n'aller à confesse que chez M. Michelet. « *La femme*, dit-il, *est une religion*. » Le prêtre peut-il supposer l'imperfection et la perversité chez l'idole qu'il a d'abord placée sur l'autel? Peut-il l'en faire descendre de ses propres mains et lui parler sévèrement des vertus qui la rendraient moins indigne d'y prétendre? Il ne faut pas qu'il soit si facile d'être femme; les hommes y perdraient trop.

« La femme est plus voisine que l'homme de la nature. En dépit de la Genèse, je serais tenté de croire qu'elle l'a précédé dans l'ordre de la création. L'influence qu'elle exerce, comme à son insu, participe des influences naturelles. Son œil a les fascinations de la mer; sa riche chevelure est un foyer électrique; les ondulations de son corps virginal rivalisent de grâce et de souplesse avec les courbes des fleuves et les enlacements des lianes; et le Créateur a donné à son beau sein la forme des mondes [1]. »

Qui a peint ce tableau? Un philosophe, Daniel Stern, qui a double privilége pour porter la parole en cette difficile matière. Il nous dit les séductions dont la nature a revêtu la femme; mais ces séductions, la nature les lui a-t-elle données pour l'élévation ou pour l'abaissement de l'homme? Ouvrez le livre deux pages plus loin; ce n'est plus la femme sortant du sein du Créateur toute ruisselante de primitive beauté; ce sont les femmes telles que nous les avons faites, et aussi telles que, pour la plupart, elles se sont faites elles-mêmes :

« Il me déplaît que les femmes pleurent si abondamment. Elles sont victimes, disent-elles; mais victimes de quoi? De leur ignorance qui les rend aveugles, de leur oisiveté qui les livre à l'ennui, de leur faiblesse d'âme qui les retient captives, de leur frivolité qui leur fait accepter toutes les humiliations pour une parure, de cette petitesse d'esprit surtout qui borne leur activité aux intrigues

[1] Daniel Stern. *Esquisses morales*, 3e édition. — J. Techener.

galantes ou aux tracas domestiques. Pleurez moins, ô mes chères contemporaines! La vertu ne se nourrit point de larmes. Quittez ces gestes, ces attitudes, ces accents de suppliantes. Redressez-vous et marchez; marchez d'un pas ferme vers la vérité. »

L'avénement de cette troisième édition des « Esquisses morales » est un compliment que le public s'adresse à lui-même. L'auteur, qui est un écrivain, un artiste et un penseur tout ensemble, ne s'élève pas sur des concessions faites aux goûts puérils et frivoles de la littérature présente. Il sait qu'il domine l'heure et le jour qui passent. Il n'a pas besoin de chercher le temps; le temps viendra à lui. Ceux qui liront ce petit volume, en apparence la moindre des œuvres de cet écrivain, y trouveront partout l'élévation avec l'élégance, la finesse du sentiment le plus aristocratique unie à la force austère de la pensée : ils comprendront qu'une existence peu commune a versé sur ces pages les larmes et les joies, le calme et l'agitation que la pression de la vie fait sortir des grandes âmes comme des perles échappant à l'écrin qui ne les peut retenir. Les pensées, profondément modernes, car elles sont pleines des instincts supérieurs qui cherchent à se dégager de notre milieu hétérogène, sont coulées comme dans un moule antique. On dirait l'esprit du siècle contraint d'accepter la forme limpide, large et châtiée du bas-relief. A cette œuvre si distinguée il fallait la distinction du costume typographique; M. Techener a heureusement le sens et le goût des éditions soignées. Le portrait qui figure au seuil de celle-ci est à lui seul une œuvre d'une exquise distinction; il commente le livre, et le livre le commente; ils se retrouvent l'un dans l'autre et se complètent pour buriner dans le souvenir leur remarquable effigie.

Comment peut-on être Persan? — Comment peut-il y avoir des femmes hors Paris? Demandez-le à Madame la comtesse Dora d'Istria et aux deux intéressants volumes qu'elle vient de publier sur « les Femmes en Orient »[1]. L'auteur, né dans les îles Ioniennes, a beaucoup voyagé au sud et au nord; il a beaucoup et bien observé. Les études que nous offre son excellent ouvrage sont des tableaux tracés d'après la vie par une femme de sens, qui sait voir, et par une femme de cœur, qui sait ressentir vivement, sous les vernis dont on les recouvre, la détresse morale de certaines situations. Ce livre est donc plein de remarques attachantes, de traits de mœurs significatifs, de précieuses informations touchant les habitudes et les usages; il est rempli, sans être encombré, de détails animés et qui l'animent. Homme ou femme, le lecteur, je crois, en sortira reconnaissant, ayant amassé sans peine une récolte variée de faits, et trouvé, ce qui vaut encore mieux, l'occasion de mainte réflexion fructueuse.

L'année qui fuit nous a apporté plus d'un ouvrage dont j'aimerais à parler autrement qu'en style de sténographe. Dans « les Lettres d'Éverard » de M. P. Lanfrey[2], le découragement et la satire coulent à pleins bords; en se retirant sur le *mont sacré* de l'orgueil, le héros a repoussé dédaigneusement du pied un siècle hostile aux sublimes desseins qu'il avait conçus pour lui. Eh quoi! Éverard n'aurait-il plus rien à faire en ce monde? Non; du moins l'auteur en a jugé ainsi, car il l'a conduit en Sicile, pour qu'il y fût frappé d'une balle libératrice. Mais si Éverard est mort, M. Lanfrey nous reste, et je suis prêt à déclarer pour ma part que cela me suffit. Les hommes à l'âme fière ont toujours leur place marquée;

[1] Meyer et Zeller, Zurich.

[2] Librairie nouvelle.

car ils ont leur œuvre à faire, à n'importe quel moment de l'histoire. M. Lanfrey a fort bien fait de tuer Éverard, après nous l'avoir présenté avec le talent qu'on lui connaît; cette immolation publique l'obligera sans doute à se considérer comme dégagé d'une solidarité dangereuse, mais que l'on ne saurait refuser à la noble misanthropie d'un ami intime, tant qu'il respire à nos côtés.

S'il vous plaît de voyager sans quitter les tisons du foyer, voici deux aimables et spirituels compagnons, MM. Taine et Gustave Doré, qui vous transporteront où il vous plaira. Plume et crayon font les frais de route, et l'on sait au moins en quelle société l'on voyage. Les auteurs de ce livre [1] n'ont pas l'avantage d'en dire autant. Mais les lecteurs ne leur manqueront pas, et sur le nombre il s'en trouvera bon nombre pour apprécier les dessins de l'artiste, débordant de verve improvisatrice, et les mérites rares du philosophe touriste, fin observateur de gens, de bêtes et de paysages. M. Taine n'est pas de ceux qu'il est besoin d'introduire auprès du public; il y a longtemps qu'il s'est introduit lui-même, et nul de ceux qui l'ont lu ne lui contestera le droit qu'il avait de dire son nom, et d'être sa propre caution. Ses qualités sont éminentes et variées; pourtant elles se peuvent, je crois, réduire à deux principales : l'esprit d'investigation libre et puissant, vraiment philosophique, et une imagination extrêmement active, soudaine dans ses impressions, et communiquant un merveilleux relief et une vive coloration à tout ce qu'elle cherche à s'approprier par l'expression. Ces deux qualités de peintre et de philosophe produisent en M. Taine l'*abstraction pittoresque*. L'œil des oiseaux que la nature a destinés à chercher leur proie du haut des airs forme, dit-on, un véritable microscope. L'œil intellectuel de certains auteurs n'offrirait-il pas une pareille similitude? Mais ne peut-il pas arriver aussi que la force d'imagination grossisse les objets au delà de leur mesure naturelle, ne déplace quelque peu leur perspective, en accusant avec trop de violence certains objets ou certains plans, et ne leur prête ainsi, en même temps qu'une saillie outrée, une coloration trop véhémente? C'est peut-être là, avec le désir de *systématiser*, le péril du grand talent de M. Taine. Or, quand on voyage, on ne laisse pas plus chez soi ses défauts que ses qualités. Mais quand les défauts tiennent aux qualités, le lecteur judicieux est amené à penser que des exagérations semblables ne sont pas à la portée du premier venu.

M. Louis Ratisbonne a terminé sa traduction en vers de Dante [2]. Ce travail capital, entrepris avec courage, a été achevé de même. Cependant le courage seul n'eût pas suffi à pareille tâche. Dante est un rude jouteur; le traduire tout entier, strophe par strophe, et en vers; quelle entreprise! Mais, dès l'apparition de l'*Enfer*, l'Académie couronnait de son suffrage les efforts du jeune poëte. Un autre se fût arrêté là peut-être; l'ambition de M. Ratisbonne visait plus haut que le laurier académique; et cette ambition nous a bien servis, ainsi que lui-même. Nous félicitons de grand cœur l'heureux ambitieux d'être sorti à son honneur de l'Enfer, puis du Purgatoire, et ce qui, vu les délices du lieu, était plus malaisé, du Paradis lui-même ! Ce ne sera pas pour lui un paradis perdu : on ne vit pas durant cinq années dans l'intimité de Dante, on ne suce pas la moelle du lion sans qu'il n'entre en vous un peu de son énergie et de son âpre beauté.

Une bonne traduction est une création, une véritable œuvre d'art. M. Régnier a été moins entreprenant que M. Ratisbonne; il n'a pas traduit Schiller en vers.

[1] *Voyage aux Pyrénées*, 3e édition, illustrée par Gustave Doré. — Hachette et Cie.

[2] *Le Paradis*, 2 volumes. — M. Lévy frères.

Pour le théâtre de Schiller, qui d'ailleurs n'est pas entièrement versifié lui-même, cela n'était pas nécessaire non plus, et M. Régnier nous a prouvé que la bonne prose y pouvait suffire[1]. Mais que dire des poésies, ballades, odes, élégies; qui apparaissent en prose à ceux qui les ont lues dans l'original? Que sont devenus le rhythme et la cadence qui sont la poésie dans son apparition sonore? Qu'est devenu surtout le subtil et enivrant parfum de cette fleur éclose dans le mystère générateur de l'âme, et que l'âme respire, mais que l'œil ne voit pas? Elle est là, devant nous, comme la fleur des champs couchée dans l'herbier du naturaliste. On exigeait une traduction complète de Schiller, et M. Régnier l'a donnée complétement. A l'impossible nul n'est tenu. Ici la faute n'est pas à l'ouvrier, mais à l'instrument. Pour le drame, la question n'est plus la même; il y a difficulté, il n'y a pas impossibilité. C'est l'action qui fait le drame. Partout où M. Régnier n'a rencontré que des difficultés, il les a pour la plupart heureusement résolues, et avec une connaissance parfaite des deux langues. Sa traduction, en ce sens, peut assurément être considérée comme la plus exacte que nous possédions du théâtre de Schiller. — La biographie du poëte, que M. Régnier a placée en tête de sa vaste entreprise, l'a obligé de compulser et condenser bien des documents; le traducteur de Schiller lui devait de ne rien omettre d'important parmi les nombreux écrits qui, surtout depuis deux ou trois ans, ont paru sur sa vie et sur ses œuvres. Tous ceux qui chercheront les faits consulteront avec fruit cette soigneuse introduction, qui révèle en M. Régnier, ce qui déjà est de bon augure, un respect attentif et sincère pour son modèle.

Schiller a trouvé également en M. Ristelhuber un interprète sympathique. La traduction en vers de « Marie Stuart », sans être parfaite, — la perfection n'est pas de ce monde, même pour les traducteurs, — présente des parties bien réussies, et qui indiquent chez l'auteur un sentiment littéraire dont il faut tenir grand compte dans ces sortes de travaux.

Je voudrais, en terminant, accorder plus qu'une simple mention au livre de M. P. M. Quitard[2], recueil très-curieux où l'érudition, le bon sens et la *joyeuseté* française se disputent les suffrages du lecteur; mais il faut faire une fin. Même les études de M. Saint-Réné Taillandier[3] ne sauraient suspendre longtemps la conclusion qui réclame son droit. La *Revue germanique* serait bien ingrate toutefois, si elle négligeait de reconnaître le mérite de ces études, qui pour la plupart concernent l'Allemagne. M. Taillandier a fait ce qu'il a pu pour rendre possible chez nous l'existence d'une revue de la pensée allemande au dix-neuvième siècle, et sa critique, si essentiellement modérée, était bien propre à apprivoiser les esprits et à leur faire envisager avec moins d'effroi une invasion scientifique et littéraire de l'Allemagne au cœur de la France. M. Taillandier, en effet, n'est pas un Mohican de la critique; il ne scalpe personne, et ses jugements ont tant de savoir-vivre, que souvent il doit être difficile aux auteurs qui en sont l'objet de se bien rendre compte si c'est le bec de la plume ou bien la barbe qui les effleure. M. Taillandier est-il en train de les égratigner, on les voit s'épanouir comme si on les chatouillait doucement, et l'on comprend qu'avec lui, à bien peser les choses, tout est en effet pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

[1] 4 volumes in-8°. — Hachette et Cie.

[2] *Études historiques, littéraires et morales sur les proverbes français*, 1 vol. in-8°. — Techener.

[3] *Histoire et philosophie religieuse*. — M. Lévy frères.

Charles Dollfus.

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME HUITIÈME.

Dixième livraison.

Onzième livraison.

Douzième livraison.

CH. DOLLFUS. — A. NEFFTZER.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, 8, RUE GARANCIÈRE.

représentation de la Cloche 455

Grimm ; Schiller 691

Stark Ritter 231

